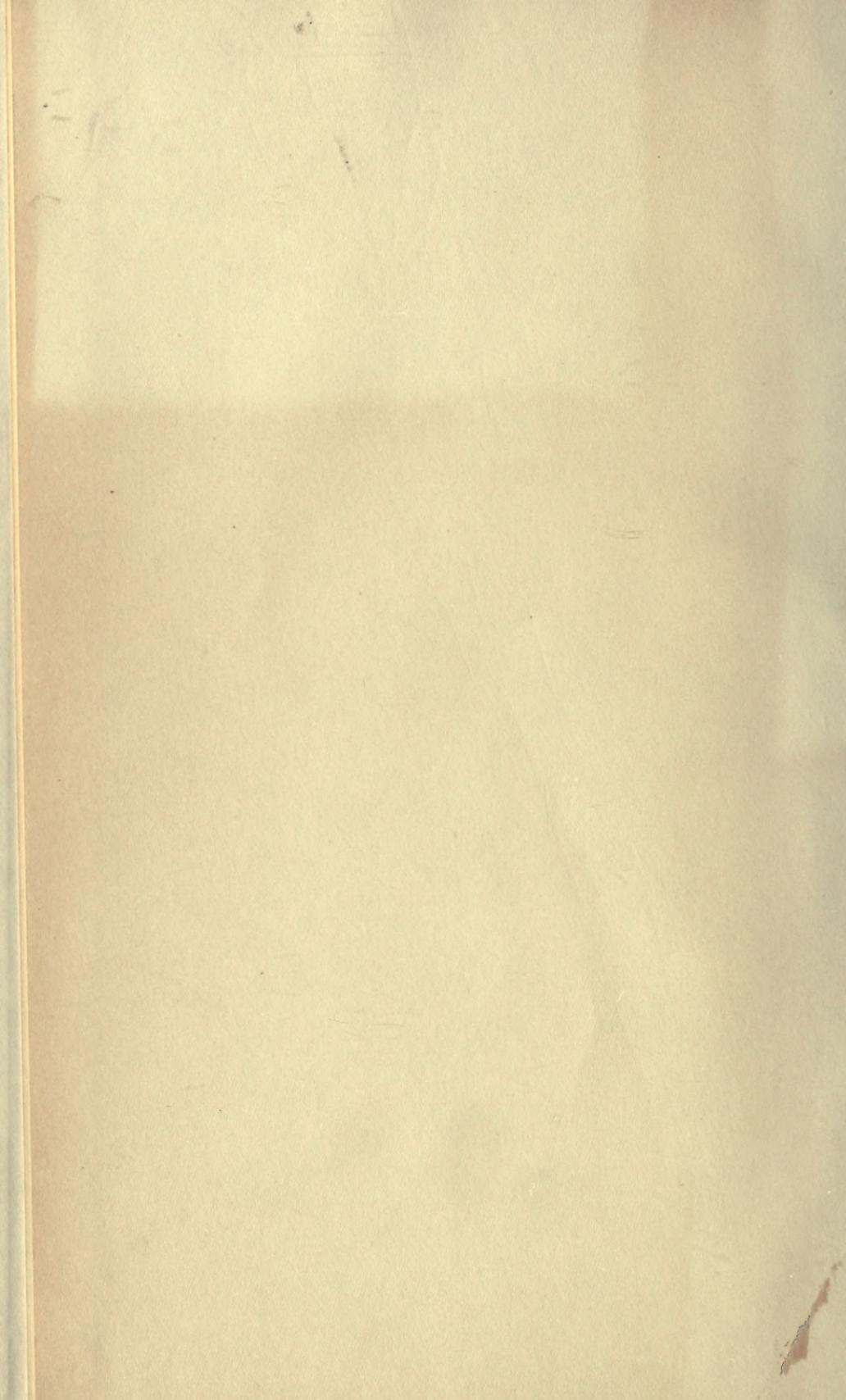


HANDBOUND
AT THE



UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS





N VAN DOOREN.

ANTHOLOGIE DES PROSATEURS FRANÇAIS

France et de l'Étranger, des origines à nos jours. 2^{me} Edition. Préface de G. LANSON, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Ouvrage couronné par l'Académie Royale de Belgique. (Prix de Keyn.)

Quelques Appréciations:

Opinions d'Écrivains.

... L'ouvrage, (*Les Prosateurs français*) est beau, d'une grande clarté, très méthodique. Il est impossible de s'y perdre et on suit la tradition et la filière des âges avec aisance et diversité. C'est très intelligemment composé et habilement exécuté.

G. Barral.

On s'amuse chez Alphonse Daudet à répondre à cette question : « Quels livres emporteriez-vous, si vous alliez, pour y vivre longtemps ou toujours, dans une île déserte ? » On avait à choisir vingt-cinq ouvrages. Eh bien ! il me semble que, dans la petite bibliothèque que je constituerais, se trouverait votre *Anthologie des Prosateurs français*. ... Le fait d'avoir réuni tant d'admirables extraits est un grand service rendu aux jeunes gens qui apprennent la littérature française et aux personnes plus ou moins âgées dont on peut plus ou moins dire qu'elles la savent.

Jean Blaize.

... Belle et vaste Anthologie : c'est une œuvre précieuse.

Paul André.

... Le livre de M. J. Van Dooren mérite d'être lu et de retenir l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux lettres françaises : voilà un ouvrage classique qui dépasse sa destination et trouverait avantageusement sa place dans les bibliothèques de famille comme dans les pupitres d'écoliers...

Georges Rency.

... *L'Anthologie des Prosateurs* est vraiment très, très bien ; elle est même extraordinaire, instructive et d'une excellente sélection.

G. Eckhoud.

... L'ouvrage de M. J. Van Dooren constitue une collection de documents extrêmement utile aux lettrés et indispensable à ceux qui ambitionnent cette qualité. C'est une précieuse contribution à la culture littéraire de ce pays...

L. Dumont Wilden.

Les Revues :

Dans la préface qu'il a écrite pour la première édition de *L'Anthologie des Prosateurs français*, M. G. Lanson félicite l'auteur de la large place qu'il a faite aux écrivains de son pays. Rien de plus légitime et de plus nécessaire... Cette Anthologie vient d'être couronnée par l'Académie Royale de Belgique qui avait déjà accordé la même distinction à *L'Anthologie des Poètes Lyriques français*, des mêmes auteurs... Ce sont là deux ouvrages excellents, utiles partout.

(Gaston Rageot). *Les Annales politiques et littéraires*. — Paris.

Monsieur Van Dooren, professeur de l'enseignement moyen, à qui nous devons une Anthologie des Poètes lyriques français, ouvrage dont je vous parlai naguère, a aussi publié une Anthologie des prosateurs français, non moins remarquable et d'autant plus louable que le choix à faire était encore moins aisé et la matière bien plus compacte. Pour ce livre de près d'un millier de pages, M. G. Lanson, professeur de littérature française à la Sorbonne, a écrit une préface dans laquelle il félicite l'auteur du tact, du goût, du sens critique et de l'érudition avec laquelle il a procédé, et aussi d'avoir fait une large part aux écrivains français et à l'étranger.

... Cet ouvrage accueilli avec une faveur générale, a valu à M. Van Dooren le prix De Keyn décerné par l'Académie Royale de Belgique, c'est-à-dire la plus haute récompense. L'Anthologie des poètes du même auteur avait obtenu la même distinction, fait sans précédent, car il n'était jamais arrivé depuis la fondation du prix en question qu'un même auteur fût couronné deux fois de suite.

(Georges Eeckhoud.) **Mercure de France.** — Paris.

On sait le succès considérable qu'a eu, dans tous les pays de langue française, l'*Anthologie des Poètes lyriques français*, dont un troisième tirage est actuellement sous presse, du même auteur. Les *Prosateurs*, nous en sommes certains, rencontreront le même accueil. Nous ne connaissons pas d'œuvre qu'on puisse comparer à celle-ci ; aucune n'est plus complète, plus consciencieuse, plus impartiale. Notices biographiques et bibliographiques, pages choisies, tout est excellent et dénoté, chez l'auteur, une érudition solide, un goût très pur, un éclectisme très large et sain. M. G. Lanson, qui a écrit pour cet ouvrage une fort belle préface, l'appelle avec raison un « riche musée de notre prose. »

Revue des Cours et Conférences. — Paris.

... Ces deux volumes (*Poètes français — Prosateurs français*) qui se complètent, constituent un précieux recueil pour tous ceux qui ont le souci de la culture française.

L'auteur a eu la volonté d'être éclectique et complet dans toute la mesure du possible. Son intention est réalisée au mieux de sa satisfaction, au mieux de notre enseignement. Et, cependant, en présence de l'œuvre achevée, il nous est permis de nous rendre compte de la difficulté, de l'étendue des recherches, de la variété multiple des connaissances littéraires, de l'érudition historique même, du goût et de la prudence délicate qu'elle réclamait... Ce livre est le manuel parfait, à la fois révélateur de beauté et juge du vrai mérite.

Dans aucun autre, peut-être, le jeune homme qui aspire à l'initiation radieuse, que préoccupe le souci de cueillir les floraisons superbes du passé poétique de sa race, ne trouvera plus entière, plus logique, plus claire condensation. Le curieux, déjà plus instruit de l'illustration de dix siècles d'art, possèdera un recueil capable de le familiariser mieux encore avec des œuvres et des noms plus nombreux. L'artiste consultera un répertoire très complet, et facile pour lequel le travail de biographie et de bibliographie a été fait avec soin et une documentation parfaits.

Bulletin de la Société française des Conférences à l'Étranger. — Paris.

... Ce livre est plus considérable encore que son aîné par le labeur qu'il laisse deviner, par la somme des lectures qu'il atteste et par les services qu'il est appelé à rendre aux élèves des Athénées auxquels on le destine. Nous n'avons rien de pareil en France ni comme ampleur, ni comme valeur pédagogique, ni comme modicité de prix. C'est un point qui a son intérêt quand il s'agit d'ouvrages scolaires. Ceci n'empêche pas que le recueil, un fort recueil et qui reste pourtant bien maniable, aura bonne place dans les meilleures bibliothèques publiques ou privées. Parmi des notices drues et substantielles qui caractérisent à merveille l'évolution littéraire à travers les âges et ce que Pasquier (est-ce bien Pasquier ?) appelait la précellence de la langue française, une sûre et sobre érudition s'affirme. La moelle de notre littérature, ancienne et contemporaine, est là.

(Léon Bocquet). **Le Beffroi.** — Lille.

On connaît l'excellente *Anthologie des Poètes lyriques français* de M. Van Dooren ; l'auteur vient de lui donner un digne pendant pour la prose. Près de mille pages d'un texte serré fourniront aux maîtres des trois classes supérieures de l'enseignement moyen un abondant choix de morceaux de tout genre. Notices sobres, comme il convient, disant en excellents termes les choses capitales. Ce n'est pas un petit mérite d'avoir condensé ces notes sur la vie, les œuvres, le talent, la portée sociale ou littéraire de chaque auteur, et, pour les auteurs contemporains, d'avoir réuni un faisceau de renseignements bibliographiques introuvables.

Une autre habitude de cette anthologie, c'est la comparaison. Quand un thème rappelle quelque belle page d'un autre écrivain, vite on le cite ou on l'insère en note : et le maître possède ainsi tous les éléments pour instituer un parallèle suggestif...

(Jules Feller). **Revue de l'Instruction publique en Belgique.** Bruxelles.



JEAN VAN DOOREN.

ANTHOLOGIE ILLUSTRÉE des Poètes

et Prosateurs Français de France et de Belgique, du XVII^e siècle à nos jours, à l'usage des Ecoles moyennes et des classes inférieures des Collèges et des Athénées. 3^{me} édition. Préface de Jules Claretie de l'Académie Française.

Quelques Appréciations :

A travers les Revues.

... Que les temps sont changés... Et que doivent dire les jeunes gens à qui des livres comme cette « anthologie » de M. Van Dooren sont offerts comme livres classiques !... Mes amis, vous nagerez dans l'éther bleu et purissime du génie des poètes... Vous ne goûterez plus que l'ambrosie des poèmes sans défaut, choisis par le goût le plus sûr... Vous ne ferez plus de « littérature » qu'à l'ombre fraîche et parfumée des productions les plus récentes, de nos maîtres les plus proches ! Et si vous aimez déjà les Lettres dans votre petite âme, avec de tels « Précis » vous serez dans une délectation perpétuelle. »

En tous cas si nous n'avons pas bientôt une pléiade de jeunes écrivains qui se lèvent en Belgique, ce ne sera pas la faute de M. Van Dooren. Son travail est, pour le développement du goût des Lettres françaises en Belgique, une des productions scolaires les plus dignes d'encouragement et les plus complètement méritoires des plus vifs et sincères éloges. Nous la recommandons chaleureusement à tous les maîtres d'institution et professeurs de français ayant à cœur de mettre l'enseignement de cette langue à son suprême niveau.

(F. Delattre), **Durendal**. — Bruxelles.

M. J. Van Dooren, depuis la mort de son collaborateur M. Fonsny, a publié un autre spicilège scolaire, vers et prose mêlés, qui constitue parmi les ouvrages du genre une haute originalité. C'est une Anthologie des poètes et prosateurs français depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Conçu exclusivement pour l'enseignement, cet ouvrage n'aspire pas à être complet. Une grande difficulté surgit lorsqu'on examine quels passages de nos auteurs conviennent surtout pour donner, à la fois, une idée juste des œuvres à étudier et se mettre à la portée des intelligences. Et la préoccupation morale n'est pas le moindre obstacle. M. J. Van Dooren s'en est tiré au mieux. Il a même passé la difficulté et réussi à faire preuve d'initiative audacieuse en produisant des auteurs qui n'étaient ni dans l'Anthologie des Poètes lyriques, ni dans celle des Prosateurs. Et M. Pierre Poux me fut révélé par cette anthologie. D'autres auront ma surprise.

La grande nouveauté de ce volume, et qui mérite qu'on la loue, réside dans l'illustration. Le livre est en même temps un petit musée de chefs-d'œuvre. Il renferme soixante-quinze reproductions des tableaux les plus fameux de l'art des Flandres, de Hollande, de France, d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre. A cet abrégé de l'histoire de l'art qui va du vieux maître Memling à Carrière et à Claus, en passant par Reynolds, Lawrence ou Watteau ont contribué galeries publiques et collections particulières. Et voilà, par cette innovation, l'enfant familiarisé, dès l'école, avec les œuvres belles. L'enfant aime les images. Que les images qu'il regarde soient parfaites et lui enrichissent son souvenir d'impressions morales et définitives.

(Léon Bocquet). **Le Beffroi**. — Lille.

M. J. Van Dooren a publié un troisième ouvrage non moins bien compris que les deux autres et représentant une innovation particulièrement heureuse : une *Anthologie illustrée des Poètes et des Prosateurs français depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours*. M. Jules Claretie, le préfacier de ce livre, constate qu'il joint à la séduction des lettres l'attrait de l'art : « *Ut pictura poesis* ! dit le sympathique académicien. Outre un joli choix de belles pages qui donnent à l'ensemble un caractère très littéraire, il y a une admirable suite de gravures, soixante-quinze reproductions de tableaux célèbres empruntés aux diverses écoles de peinture ». D'autre part, l'auteur expose le but, éminemment louable, qu'il a poursuivi et, empressons-nous de le dire, qu'il a atteint : « Les enfants aiment les images. Malheureusement,

ce ne sont pas toujours des œuvres d'art, des choses de beauté qui touchent leurs regards. Voyez-les se rendant en classe ou retournant chez eux. Ils se pressent aux vitrines des libraires ou des marchands de journaux, et là, les yeux écarquillés, le cou tendu, ils béent d'admiration devant la grossière imagerie des illustrés à un sou; ils se bousculent pour aller voir».

(*Georges Eeckhoud*). **Mercure de France**. — Paris.

Il fallait pour les classes inférieures des Athénées ou pour les trois années d'école moyenne, un recueil moins volumineux, qui contient à la fois les prosateurs et les poètes. C'est à ce besoin que répond l'Anthologie illustrée. Elle se recommande par un double mérite : le choix des extraits et l'introduction de gravures.

Extraits nombreux, variés, intéressants à des titres divers, extraits non empruntés à d'autres recueils, mais choisis par l'auteur lui-même au cours de ses lectures, en vue des petits de septième qui ont onze, douze ans, et des « grands » de quatrième chez qui la pensée et le goût commencent à s'éveiller.

Les professeurs pourront en extraire les renseignements qu'ils jugeront utiles, qu'ils à les accommoder, à les traduire, à tempérer l'aridité d'une date de quelque anecdote ou synchronisme ayant vertu mnémotechnique. Ici, on a laissé de côté la période de formation et l'on commence au XVII^e siècle, par les Stances de Dupérier. La plus grande place est réservée au XIX^e siècle; j'y compte 42 auteurs belges, avec de jolies pages dont beaucoup n'ont jamais été signalées à la jeunesse scolaire et qui seront de nature à entretenir chez eux quelque fierté nationale.

Mais la grande innovation de ce livre, ce sont les gravures. L'auteur s'avise qu'une anthologie destinée à former le sens artistique chez les adolescents ne remplit son rôle qu'à moitié si on ne leur offre pas, concurremment aux œuvres littéraires, une anthologie de l'art. Les 400 pages d'impression sont donc entremêlées ici de 75 reproductions de chefs-d'œuvre des maîtres anciens et modernes. Chaque tableau est reproduit par des procédés photographiques sur une page en hors-texte. L'image n'est pas, évidemment, une illustration de tel ou tel passage, elle est un morceau à lire et à expliquer à part. La subordination au texte était impossible du moment qu'on voulait faire un album d'art suivant les siècles et les écoles, représentant l'évolution de l'art parallèle à l'évolution littéraire. Ainsi dans ce livre, attirant par les « images », l'élève aura de quoi former son éducation esthétique; et ce n'est pas une innovation à dédaigner, dans les petites villes où il n'y pas de musée, à une époque où les enfants, pour se former le goût, n'ont que les horribles illustrations de leurs livres d'histoire et les économiques synthèses des tableaux Hoelzel. De courtes notices biographiques, l'indication des collections où reposent les originaux accompagnent ces gravures. Le maître et les élèves pourront analyser ces tableaux en classe, et voilà une série de travaux de style toute trouvée.

Il n'est que juste de réserver un éloge au soin dont l'éditeur Hermann a entouré ces anthologies. Les textes multipliés en petits caractères au bas des pages sont d'une netteté admirable. On ne saurait mieux faire à des prix aussi modiques, et cette considération n'est pas non plus sans peser sur le choix des livres de classe.

(*Jules Feller*). **Revue de l'instruction publique en Belgique**. — Bruxelles.



ANTHOLOGIE
DES
POÈTES FRANÇAIS

DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER
DEPUIS LE MOYEN AGE JUSQU'A NOS JOURS.

“ La vraie gloire subsiste dans
les Anthologies. „ (1)

LAURENT TAILHADE.

(1) *Le Français*, 24-2-1901, article nécrologique sur Armand Silvestre.

JEAN VAN DOOREN

Professeur de Rhétorique Française à l'Athénée royal d'Arlon
Membre correspondant de la Société des Poètes français
Officier de l'Instruction publique.

ANTHOLOGIE
DES
POÈTES FRANÇAIS
DE
FRANCE ET DE L'ÉTRANGER
(EUROPE, AFRIQUE, ASIE, AMÉRIQUE.)
DU IX^e SIÈCLE A NOS JOURS

Préface de Georges DUHAMEL.

QUATRIÈME ÉDITION

189898
17.6.24

L'Académie Royale de Belgique a honoré cet ouvrage du Prix De Keyn.

Les éditions antérieures de cet ouvrage ont été ADOPTÉES PAR LE CONSEIL DE PERFECTIONNEMENT DE BELGIQUE :

- 1^o Comme livre classique pour les établissements d'ENSEIGNEMENT MOYEN.
- 2^o Comme ouvrage destiné aux bibliothèques des ÉCOLES NORMALES.

l'ouvrage inscrit au catalogue des livres donnés en prix, aux Ecoles moyennes, aux cours d'Education et aux Ecoles primaires supérieures de LA VILLE DE BRUXELLES.

OUVRAGE RECOMMANDÉ PAR LE GOUVERNEMENT DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG pour les distributions de prix et les bibliothèques d'élèves des établissements d'enseignement moyen.



1921

Librairie ALB. HERMANN
VERVIERS

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Chaque exemplaire est revêtu de la griffe de l'auteur.



PQ
1165
D58
1921

Avertissement de l'Éditeur.

Cette quatrième édition des *Poètes* a bien eu de la peine à sortir de presse. Elle devait paraître en 1914 ; mais la guerre est venue, et il a fallu songer à mettre le manuscrit, à peu près terminé, à l'abri des perquisitions de l'ennemi.

Après l'armistice, nous nous sommes heurtés à mille difficultés techniques : raréfaction de la matière première : le papier ; prix exorbitant du matériel typographique ; pénurie et cherté de la main-d'œuvre compliquées de la diminution de production (1) ; communications pénibles avec la France et les autres pays, d'où retard forcé dans la mise au point, notamment, de la partie bibliographique.

Voici enfin que l'ouvrage, attendu par nos collègues et les élèves avec une patience dont nous les remercions de tout cœur, est terminé.

On constatera que cette quatrième édition est entièrement refondue et, selon le cliché qui, en l'occurrence, est littéralement exact, considérablement augmentée.

Elle forme le tableau le plus riche et le plus complet qui ait été tracé jusqu'ici de la Poésie française, non seulement en France, mais encore dans les Colonies et à l'Étranger.

Ainsi en a jugé — et nous sommes heureux de lui en exprimer ici nos plus vifs remerciements — un des plus renommés écrivains de la génération actuelle qui, par ses beaux livres : *La Vie des Martyrs*, *La Possession du Monde*, *La Confession de Minuit*, s'est conquis l'admiration du monde entier. Nous voulons parler de M. Georges DUHAMEL qui a bien voulu écrire pour l'*Anthologie des Poètes Français*, une Préface vraiment trop flatteuse, mais qui, venant de l'auteur de "*Les Poètes et la Poésie*", prend à nos yeux une valeur inestimable.

Elle nous fait oublier toutes les difficultés que nous avons rencontrées au cours de la publication du présent ouvrage. Et elle ne saurait manquer d'être, pour cette nouvelle édition, une sûre garantie de succès.

L'Éditeur.



(1) En novembre 1920, une statistique du " Syndicat des Éditeurs belges " constatait qu'à cette date, en Belgique, 2400 ouvrages n'avaient pu être réimprimés.

PRÉFACE

par Georges DUHAMEL.



J'É doute que le principal objet de la culture intellectuelle soit d'accabler l'esprit sous un fardeau disparate dont la majeure partie semble vouée à l'oubli justicier. L'homme cultivé est celui qui peut toujours ouvrir ses livres à la bonne page. Savoir est vain ; discerner est la grande affaire. J'imagine efficace et sereine, entre toutes, la méthode d'enseignement qui vise d'abord à former le goût, quand il s'agit de belles lettres.

A vrai dire, il y a plusieurs moyens de parvenir à ce but. Le plus courant et, semble-t-il, le plus simple consiste à faire, dans les ouvrages de l'esprit, un choix de morceaux excellents dont la valeur, éprouvée par le temps et les hommes, ne souffre presque plus discussion. Mais une telle méthode, qui convient sans doute à une pédagogie élémentaire, devient rapidement incompatible avec les besoins d'une jeunesse curieuse, avide et suffisamment rassasiée pour marquer de l'exigence.

Servi par une large et souriante érudition, M. J. Van Dooren s'est appliqué à résoudre ce problème. Il estime qu'une anthologie qui s'adresse à des esprits déjà copieusement nourris doit mettre à l'épreuve leur subtilité critique et développer la faculté de discernement en lui fournissant occasion de jouer. A cet effet, il adopte un éclectisme toujours généreux, parfois malicieux et qui, laissant, comme dans la nature, voisiner les vertus et les erreurs, la perfection et la faiblesse, semble particulièrement propre à éveiller, à stimuler le sens des distinctions.

Ayant à composer une *Anthologie des Poètes de langue française depuis le moyen âge jusqu'à nos jours*, M. J. Van Dooren a résolu de donner à son ouvrage un caractère amplement panoramique. Voici donc un tableau d'ensemble où toutes les écoles sont représentées et où tous les poètes, maîtres, petits maîtres et apprentis, figurent dans une bonne ordonnance. A ce point de vue, le livre de M. Van Dooren est encyclopédique, mais il demeure anthologique par ailleurs, car M. Van Dooren a choisi, dans cette immense prairie, les fleurs les plus propres à représenter chaque individualité.

Une telle méthode permet au lecteur non seulement d'honorer les héros de la lyre, mais aussi de faire connaissance avec des seigneurs de moindre importance, avec ces petits poètes dont l'œuvre, parfois charmante, parfois délicate,

s'endort, sous la poudre des bibliothèques, d'un sommeil qui, sans les érudits, risquerait fort d'être éternel.

Certes, Villon, Ronsard, La Fontaine, Vigny, Hugo, Baudelaire, Verlaine, tous les dieux sont là. Mais M. Van Dooren met une manière d'élégance à ne pas oublier les Maleville, les Le Franc de Pompignan, les Viennet. Il ménage, dans son Parnasse, une petite place aux Rollinat, aux Déroulède et aux Aicard. Il fait entendre l'abbé Delille, Béranger, Arvers ; il reproduit les quelques pièces célèbres des Gilbert, des Barbier et des Moreau. D'une ligne, parfois d'un mot, il s'efforce d'éclairer la religion de son lecteur et de laisser transparaître ses préférences critiques. Il pousse le scrupule jusqu'à citer des parodies, des fantaisies. Enfin, pour la poésie moderne, il fait un exposé si détaillé, si minutieux, qu'il me paraît difficile de lui reprocher la moindre négligence : je pensais connaître assez complètement la poésie française contemporaine ; l'ouvrage de M. Van Dooren m'a montré qu'il n'en était rien.

De toutes les littératures, la française est, sans conteste, la plus opulente. M. J. Van Dooren, en se limitant à la poésie, a su composer un document à la fois compendieux et complet qui aide à saisir l'importance, la richesse et la variété de notre merveilleux trésor.

GEORGES DUHAMEL.



POÈTES FRANÇAIS

IX^e SIÈCLE

Le plus ancien monument de poésie française, découvert à Valenciennes en 1837, est la *Cantilène de Sainte Eulalie* (29 vers assonancés), écrite vers 882, à l'abbaye de St-Amant, près Valenciennes. C'est proprement une *séquence*, court poème rythmique qui se chante à la messe avant l'Évangile.

Cantilène de Sainte Eulalie.

Buona pulcella fut Eulalia
Bel avret corps, bellezour anima.
Voldrent la veintre (1) li Deo inimi,
Voldrent la faire diaule servir.
Elle non eskoltet les mal conselliers,
Qu'elle Deo raneiet (2) qui maent sus en ciel,
Ne por or ned argent ne paramenz,
Por manatce regiel (3) ne preiemet;
Niule cose non la pouret omque pleier
La polle (4) non amast lo Deo menestier. (5)
Et por o fut presentende (6) Maximilien,
Chi rex eret a cels dis soure pagiens.
Il li enortet (7), dont lei nonque chielt, (8)
Qued elle fuiet (9) lo nom christiien.
Ell' ent adunet lo suon elementz (10),
Melz sostendriet les empedementz (11)
Qu'elle perdesse sa virginitet.
Por os furet morte a grand honestet.
Enz en fou lo getterent com arde tost. (12)
Elle colpes non avret, por o nos coist. (13)
A czo nos voldret concreidre li rex pagiens, (14)
A une' spede li roveret tolr lo chief. (15)
La domnizelle celle kose non contredist,
Volt lo seule lazsier, (16) si ruovet (17) Krist.
In figure de colomb volat a ciel.
Tuit oram (18) que por nos degnet preier
Qued avisset de nos Christus mercit
Post la mort, et a lui nos laist venir
Por souue clementia.

(1) Vaincre. (2) Qu'elle renie Dieu qui demeure là-haut au ciel. (3) Pour menace royale. (4) La jeune fille (pulcella). (5) Le service de Dieu. (6) Présentée à M. qui en ces jours régnait sur les païens. (7) Il l'exhorte. (8) Ce dont il ne lui chaut. (9) Qu'elle abandonne... (10) Elle concentre donc toute son énergie. (11) Elle supporterait plutôt les tortures. (12) Afin qu'elle brûlât promptement. (13) Elle n'avait pas de fautes (à se reprocher) aussi ne put-elle brûler (cuire). (14) A cela (au feu) ne voulut pas se fier le roi païen. (15) Avec une épée il commanda qu'on lui tranchât la tête. (16) Elle veut quitter le siècle. (17) Ainsi le commande Christ. (18) Prions tous.

X^e SIÈCLE

La Vie de Saint Léger.

(Seconde moitié du X^e siècle).

Ce poème, de 240 vers assonancés, nous retrace la lutte entre St-Léger, évêque d'Autun, et Ebroïn, le farouche Maire du Palais de Neustrie, qui lui fit subir le martyre. Il a été composé très probablement par un Bourguignon et transcrit par un Provençal. Quelques leurs de style.

XI^e SIÈCLE

La Vie de Saint Alexis.

Ce poème, découvert vers 1845 dans une église de Hildesheim, en Hanovre, a été composé vers le milieu du XI^e siècle, probablement dans l'ancienne Neustrie, c'est à dire en Normandie.

Le plus ancien récit, — car cette légende eut tant de succès qu'elle fut remaniée trois fois (au XII^e, au XIII^e et au XIV^e siècle) — compte 125 strophes de 5 vers décasyllabes monorimes. Cette œuvre révèle déjà un talent descriptif remarquable. Dès le 12^e siècle, le poème sort de l'église. Saint Alexis, fils du gonfalonier de l'Empereur, quitte secrètement sa femme, le jour de son mariage, pour aller vivre d'aumônes. Il rentre, au bout de dix-sept ans, sans être reconnu, dans le palais de son père et y vit, sous l'escalier, dans une misère volontaire, pendant dix-sept autres années. Ce n'est qu'après sa mort que la vérité est dévoilée. Le deuil des parents et de la femme d'Alexis s'exprime en strophes réellement émouvantes. Citons le passage où cette dernière laisse éclater sa douleur :

Entre le duel del pedre et de la medre
Vint la pulcele qued il out esposede : (1)
" Sire, " dist ele, " Com longe demorede! (2)
Atendut t'ai en la maison ton pedre,
Ou tum laissas dolente et esguarede!
" Sire Alexis, tanz jorz t'ai desidret,
E tantes lairmes por le ton cors ploret,
E tantes feiz por tei en loin guardet,
Se revenisses ta spose conforter,
Por felonie neient ne por lastèt! (3)
" O chiers amis; de ta jovente bele!
Ço peiset mei (4) que podrirat en terre!
E! gentils om, com dolente puis estre!
Jo atendeie de tei bones noveles,
Mais or les vei si dures et si pesmes!
" O bele boche, bel vis, bele faiture, (5)
Com vei mudede votre bele figure! (6)
Plus vos amai que nule creature
Si grant dolour ui m'est aparende!
Mielz me venist (7), amis, que morte fusse.

(1) Qu'il avait épousée. (2) Combien longue a été mon attente! (3) Et non par félonie ou par lâcheté.
(4) Cela me pèse, il m'est dur de penser. (5) Prestance. (6) Comme je vois votre belle forme changée
(mutatam!), c'est-à-dire qu'êtes-vous devenu? (7) Il vaudrait mieux pour moi.

“ Se jo sôusse la jus soz le degret, (1)

O as geût de longe enfermetet,
Jo tote gent nem sôussent torner
Qu'ensemble o tei. n'ôusse converset :
Se mei leüst, si t'ôusse guardet.

“ Or jo sui vedve, sire, „ dist la pulcele ;
“ Jo mais ledece (2) n'avrai, quer ne puet estre,
Ne charnel home n'avrai ja mais en terre, (3)
Deu servirai, le rej qui tot gôvernet ;
Il nem faldrat, s'il veit que jo lui serve. „

Poésie narrative religieuse.

CONTES PIEUX.

Trois branches : 1^o Récits bibliques ou évangéliques.

2^o Vies des Saints.

3^o Récits de miracles dûs à l'intervention de Notre-Dame.

1^o Les récits bibliques ou évangéliques, peu abondants, n'offrent guère d'intérêt littéraire.

2^o Les vies des saints peuvent être classées en trois groupes :

a) Vies des saints *nationaux*. Anachronismes, mais documents intéressants (manœuvres des marins du XII^e siècle, construction de leurs bateaux, organisation des monastères, train des chasses royales, etc.) On y trouve aussi des peintures de mœurs, des satires.

b) Vies des saints *étrangers*, notamment des saints *orientaux*. Anachronismes nombreux. Détails de mœurs modernes.

c) Vies des saints *d'origine celtique*. La poésie celtique envahit la France après la bataille d'Hastings (1066) qui livra l'Angleterre à Guillaume le Conquérant, duc de Normandie. Caractère : mysticisme doux et rêveur, et même aventureux. (*Vies de St-Brendan* et de *St-Thomas Becket*. Ce dernier par Garnier de Pont-Saint-Maxence).

3^o Récits de miracles.

Nous possédons une centaine de ces petits poèmes, dont le but est d'édifier. On y glorifie généralement les simples. Les plus célèbres sont : le *Chevalier au Barillet* et le *Tombeur* (jongleur) *de Notre-Dame*, qui a inspiré un beau récit à Anatole France.

XI^e SIÈCLE

Poésie narrative ou épique.

La Chanson de Roland.

(Vers 1080).

On divise ordinairement la poésie épique française en trois cycles ou groupes : cycle français ou carlovingien, cycle breton ou d'Arthur, cycle ancien. Les œuvres des deux derniers cycles sont plutôt des romans d'aventures que des chansons de geste.

La *Chanson de Roland* est la plus ancienne des chansons de geste : c'est aussi la meilleure.

Après avoir été oubliée pendant des siècles, elle a été publiée en 1837 par les soins de Francisque Michel, d'après le manuscrit d'Oxford.

Cette épopée a de réelles beautés littéraires : elle reflète l'âme d'une époque et d'un peuple

(1) Si je t'avais su là-bas, sous le degré (de l'escalier) où tu es resté si longtemps malade, personne n'aurait pu m'empêcher d'aller converser avec toi ; si on me l'eût permis, je t'aurais gardé. (2) Joie. (3) Je n'aurais jamais sur terre un mari.

Mort de Roland.

(Roland, qui ne veut pas qu'elle tombe entre les mains des Sarrasins, s'efforce en vain de briser son épée).

Quand il ço vit que n'en pout mie fraindre,
 A sei meïsme la comencet a plaindre :
 " E! Durendal! com iés a clere e blanche!
 Contre soleil si reluis e reflambes!
 Carles esteit es vals de Moriane!
 Quant Deus del ciel li mandat par son angle
 Qu'il te dunast ad un conte cataigne.
 Donc la me ceinst li gentilz reis, li magnes.
 Jo l'en cunquis e Anjou et Bretagne,
 Si l'en cunquis e Peitou e le Maine,
 Jo l'en cunquis Normendie la franche,
 Si l'en cunquis Provence e Equitaigne,
 E Lombardie e trestote Romaine,
 Jo l'en cunquis Baiviere e tôte Flandres,
 E la Borgoigne e trestote Puillaigne,
 Costentinoble, dont il out la fiance,
 E en Saissoigne fait il ço qu'il demandet.
 Jo l'en cunquis Giales, Escoce, Irlande,
 E Engleterre, que il teneit sa chambre.
 Conquis l'en ai païs e terres tantes
 Que Charles tient, qui at la barbe blanche,
 Por ceste espée ai dolor et pesance.
 Mielz vueil morir qu'entre païens remaignet.
 Damneus pere, n'en laissez honir France! „
 Rolanz ferit en une piédre bise,
 Plus en abat que jo ne vus sai dire.

Traduction en français moderne.

Quand il vit qu'il ne pourra briser son épée,
 En soi-même, il commence à la plaindre :
 " Ah! Durandal! que tu es claire et blanche!
 Au soleil comme tu reluis et flamboies!
 Charles était aux vallons de Maurienne
 Quand Dieu, du ciel, lui manda par son ange
 De te donner à un comte capitaine.
 Alors me la ceignit le noble roi, le grand!
 Par elle je lui conquis l'Anjou et la Bretagne,
 Je lui conquis le Poitou et le Maine,
 Je lui conquis la franche Normandie,
 Je lui conquis Provence et Aquitaine,
 Et la Lombardie et toute la Romagne ;
 Je lui conquis Bavière et toutes les Flandres,
 Et la Bourgogne et toute la Pouille ;
 Et Constantinople, dont il reçut la foi
 Et la Saxe où il fait ce qu'il veut.
 Je lui conquis l'Ecosse, Galles, Irlande,
 Et l'Angleterre dont il fit son domaine.
 Par elle je lui conquis tant de terres
 Que Charles tient, qui a la barbe blanche.
 A cause de cette épée j'ai douleur et lourde peine :
 Mieux vaut mourir que de la livrer aux païens!
 Seigneur Dieu le père, n'en laissez honnir la France ! „

Roland frappe sur une pierre bise,
 Plus en abat que je ne vous sais dire.

L'espee cruist, ne fruisset ne se brise,
 Contre le ciel amunt est resortie.
 Quant veit li cuens que ne la fraindrat mie,
 Mult dulcement la plainst a sei meïsmes :
 " E! Durendal, com iés bele et saintisme!
 En l'oriet punt asez i at reliques :
 La dent saint Piédre et del sanc saint Basilie,
 Et des chevels mun Seignur saint Denise;
 Del vestement i at sainte Marie.
 Il n'en est dreiz que paiens te baillissent,
 De chrestiiens devez estre servie.
 Ne vus ai hum ki facet cuardie!
 Mult larges terres de vu avrai cunquises,
 Que Carles tient, ki la barbe at flurie;
 Li empereres en est e ber e riches. »

Ço sent Rollanz, que la mort le tresprent,
 Devers la teste sur le quer li descent;
 Desuz un pin i est alez curant,
 Sur l'erbe vert s'i est culchiez adenz.
 Desuz lui met s'espee et l'olifant,
 Turnat sa teste vers la paiene gent;
 Pur ço l'at fait que il voelt veirement
 Que Carles diet e trestute sa gent
 Li gentilz quens, qu'il fut morz conquerant.
 Claimet sa culpe e menu e suvent,
 Pur ses pechiez deu purofrid le guant. Aoi.

Ço sent Rollanz de son tens n'i at plus,
 Devers Espagne gist en un pin agut;

L'épée grince, elle ne se froisse ni ne se brise,
 Vers le ciel en amont elle rebondit.
 Quand le comte voit qu'il ne la brisera pas,
 Fort doucement il la plaint en lui-même :
 " Ah! Durandal, comme tu es belle et sainte!
 En la poignée dorée il y a beaucoup de reliques :
 Une dent de S'-Pierre, et du sang de S'-Basile,
 Et des cheveux de monseigneur S'-Denis;
 Il y a des vêtements de S^{te}-Marie.
 Il n'est pas juste que païens t'aient en leur baillie (te possèdent)
 Par chrétiens devez être servie.
 Ne vous ait homme qui fasse couardise!
 Maintes larges terres par vous aurai conquises
 Que Charles tient, qui a la barbe fleurie;
 L'empereur en est puissant et riche! »

Roland sent bien que la mort le prend,
 De la tête sur le cœur lui descend;
 Dessous un pin il est allé courant,
 Sur l'erbe verte il s'est couché face contre terre,
 Il met sous lui l'épée et l'olifant
 Tourne sa tête vers la gent paienne;
 Il l'a fait parce qu'il veut vraiment
 Que Charles dise et toute sa gent
 Le gentil comte qu'il est mort conquérant.
 Il clame sa coulpe à chaque minute et souvent,
 Pour ses péchés, il offre à Dieu son gant.

Roland sent bien que son temps est fini.
 Du côté de l'Espagne il git sur un pic aigu;

A l'une main si ad sun piz batud :
 " Deus, meie culpe vers les tues vertuz
 " De mes pechiez, des granz et des menuz,
 " Que jo ai fait des l'ure que nez fui
 " Tresqu'à cest jur que si sui consoüz. "
 Sun destre quant en at vers deu tendut;
 Angle del ciel i descendent a lui. Aoi.

Li quens Rollanz se just desuz un pin
 Envers Espagne en at turnet sun vis,
 De plusurs choses a remember li prist :
 De tantes terres cume li bers conquist,
 De dulce France, des humes de sun lign,
 De Carlemagne sun seignur kil nurrit.
 Ne poet muër n'en plurt e ne suspirt.
 Mais lui meïme ne volt metre en ubli,
 Claimet sa culpe, si priet deu mercit :
 " Veire paterne, ki unkes ne mentis,
 " Saint Lazarun de mort resurrexis
 " E Daniel des liuns guaresis,
 " Guaris de mei l'anme de tulz perilz
 " Pur les pechiez que en ma vie fis. "
 Sun destre quant a deu en purofrit,
 Sainz Gabriels de sa main li at pris.
 Desur sun braz teneit le chief enclin,
 Jointes ses mains est alez a sa fin.
 Deus li tramist son angle cherubin

E saint Michiel de la mer del peril,
 Ensemble od els sainz Gabriels i vint :
 L'anme del cunte portent en pareis.

D'une main il frappe sa poitrine :
 " Dieu, mea culpa! au nom de tes vertus,
 Pour mes péchés, grands et petits,
 Que j'ai commis dès l'heure où je fus né,
 Jusqu'à ce jour où je suis parvenu. "
 Il tend vers Dieu son gant droit ;
 Les anges du ciel descendent vers lui.
 Le comte Roland se coucha sous un pin
 Vers l'Espagne il a son visage tourné.
 Il se prit à se souvenir de plusieurs choses,
 De tant de terres que le brave conquit,
 De douce France, des hommes de son lignage,
 De Charlemagne, son Seigneur, qui l'a nourri.
 Il ne peut se garder d'en pleurer et d'en soupirer.
 Mais lui-même il ne veut se mettre en oubli.
 Il clame sa coulpe et implore la merci de Dieu :
 " Vrai père, qui jamais ne mentis,
 Qui ressuscitas d'entre les morts S'-Lazare,
 Et protégeas Daniel contre les lions,
 Sauve mon âme de tous périls
 Encourus par les péchés que je fis en ma vie. "
 Il tendit à Dieu le gant de sa droite,
 Saint Gabriel le prit de sa main.
 Sur son bras (Roland) tenait la tête penchée,
 Mains jointes il est allé à sa fin.
 Dieu lui envoya son ange chérubin
 Et Saint Michel du péril de la mer ;
 Ensemble avec eux vint Saint Gabriel :
 Ils portent l'âme du comte en paradis.

XII^e SIÈCLE

A partir du XII^e siècle, la plupart des trouvères, renonçant à exploiter l'histoire nationale, s'adressent aux légendes étrangères, et notamment aux légendes de la Grande-Bretagne, introduites en France par les *harpeurs* bretons. Ils chantaient surtout la légende d'Arthur, celle du Saint Graal, celle de Tristan et Iseult. Tandis que les Chansons de geste étaient plutôt chantées que lues, les romans de la Table ronde ou du cycle d'Arthur étaient destinés à être lus. On s'y intéressait surtout aux aventures merveilleuses, aux peintures de l'amour, aux inventions romanesques.

Les *lais* de Marie de France (fin du XII^e siècle) se rattachent à cette littérature (*Le chèvre-feuille*, *Les Deux Amants*, *Eliduc*).

On peut y rattacher aussi la *Chantefable d'Aucassin et Nicolette*. (1)

Le plus célèbre des auteurs de romans bretons est Chrétien de Troyes. (2)

Chrétien de Troyes

(Mort en 1195).

Poète favori de la comtesse Marie de Champagne, femme de Henri I de Champagne, fille de Louis VII et d'Éléonore d'Aquitaine, composa après 1160 *Erec et Enide*, *Cligès*, vers 1170 le conte de la Charrette ou *Lancelot*, puis *Ivain* ou *le Chevalier du Lion*, et, vers 1175, *Perceval* ou *le Conte du Graal*. « Tous ces romans, dit G. Paris, ont pour sources des contes anglo-normands, oraux ou écrits, en prose ou en vers. Le grand mérite de Chrétien de Troyes est dans la forme... » Il peint la société de son temps et l'idéal chevaleresque.

Ivain.

(Le chevalier au Lion s'est réfugié dans le château d'un chevalier mystérieux qu'il a blessé mortellement. Il s'éprend de la femme du seigneur qui, après l'avoir d'abord repoussé, accepte son amour. Elle le présente, dans la grande salle de son château, à tous ses chevaliers et feint de céder à leurs conseils).

Tant li prient que lor otroie
 Ce qu'elle feist tote voie,
 Qu'Amors a faire li comande
 Ce dont los et conseil demande.
 Mais a plus grant honor le prent
 Quant le fait al los de sa gent;
 Et les proieres rien n'i grient
 Ainz li esmuevent et sozlièvent
 Le cuer a faire son talent :
 Li chevaus qui ne va pas lent
 S'esforce quant on l'esperone.
 Veant toz ses barons se done
 La dame a mon seignor Ivain.
 Par la main d'un son chapelain
 Prise a Laudine de Lauduc
 La dame qui fu fille al duc
 Laudunet, dont on note un lai.
 Le jor mesmes, senz delai,

(1) Voir les *Prosateurs Français*, par J. Van Dooren.

(2) Nous ne citerons rien des Romans du Cycle antique, moins intéressants. Le plus célèbre est le *Roman d'Alexandre*, composé par LAMBERT LE TORT, puis remanié par ALEXANDRE DE BERNAY. Les chansons de geste et romans épiques, continuellement remaniés, grossis de nouveaux épisodes, ont fini par être transcrits en prose (XV^e siècle). C'est sous cette forme qu'on les trouve au XVIII^e s. dans la *Bibliothèque bleue*. La résurrection de la forme primitive date de 1837 (publication de *Roland*).

L'esposa et firent les noces ;
 Assez i ot mitres et croces,
 Car la dame i avoit mandez
 Ses evesques et ses abez.
 Mout i ot joie et mout leece,
 Mout i ot gent et mout richece
 Plus que conter ne vos savroie,
 Quant lonc tous pensé i avroie,
 Mieuz me vient taire que pou dire,
 Mais or est mes sire Ivains sire,
 Et li morz est toz obliez.

(Ivain).

Marie de France

Vers 1175.

Lais. — Ysopet. — Le Purgatoire Saint Patrice.

Née en France, vécut en Angleterre au XII^e siècle. Ses *lais* s'inspirent de la « matière de Bretagne » et nous font connaître les légendes celtiques ; quelques uns (le *lai du Frêne*, le *lai des Deux Amants*) sont d'origine française.

L'*Ysopet* est la traduction en vers français d'un recueil de fables traduites en anglais du latin. Il comprend 300 fables.

Le Purgatoire de Saint Patrice est un poème religieux, traduit du latin.

D'un coq qui truva une gême sur un fomerai.

Du coc raconte ki munta
 Sour un femier e si grata,
 Selunc nature purchaceit
 Sa viande, cum il soleit.
 Une chiere jame truva :
 Clere la vit, si l'esgarda.
 " Je cuidai », fait il, " purchacier
 Ma viande sor cest femier :

Or t'ai ici, jame, truvee.
 Par moi ne serez remuée.
 S'uns rices hum ci vus trovast,
 Bien sai que d'or vus enurast ; (1)
 Si en crèust vustre clarté (2)
 Pur l'or ki a mult grant biauté.
 Qant ma vulenté n'ai de tei,
 Ja nul henor n'avras par mei. » (3)

MORALITÉ.

Autresi (4) est de meinte gent,
 Se tut ne vient a lur talent,
 Cume dou coc e de la jame.
 Vëu l'avuns d'omé et de fame :
 Bien ne henor neent ne present,
 Le pis prendent, le mielx despisent.

XII^e - XIII^e SIÈCLE

Poésie Lyrique.

On distingue les poètes lyriques du Nord, les *trouvères*, des poètes lyriques du Midi, les *troubadours*. Ceux-ci appartiennent à une civilisation plus raffinée, ils exercèrent une influence considérable sur la poésie du Nord.

(1) Il vous rehausserait. (2) Ainsi en croîtrait. (3) Puisque je ne puis disposer de toi selon ma volonté.
 (4) De même.

Trouvères et troubadours ont surtout chanté l'amour courtois ; mais le sentiment religieux, l'enthousiasme des croisades, le charme du printemps les ont aussi inspirés.

Rien de plus difficile que de classer les chansons des premiers siècles français. Sans vouloir discuter les théories, les points de vue différents auxquels les spécialistes se sont placés pour étudier la lyrique du moyen-âge, nous adopterons l'ordre suivant, comme étant le plus simple et le plus complet (1) :

A. La chanson à personnages :

- 1^o chansons d'histoire
- 2^o chansons dramatiques
- 3^o chansons de danse
- 4^o reverdies
- 5^o pastourelles
- 6^o chansons d'aube.

B. La poésie courtoise :

- 1^o chansons courtoises
- 2^o jeux-partis.

C. Les chansons religieuses.

A. La chanson à personnages.

1. — *Les chansons d'histoire* ou *de toile* ont un caractère narratif ; les femmes sans doute les chantaient en filant. Elles remontent au milieu du XII^e siècle. Toutes sont en langue d'oïl, toutes sont anonymes. Le sujet est une anecdote, un petit drame d'amour simple et rapide. A ce groupe appartiennent les chansons des mal mariées, des femmes ou des jeunes filles dont les amours ont été contrariées.
2. — *Les chansons dramatiques*. Le thème principal de ces chansons est le thème de la mal mariée (2)
3. — *Les chansons de danse*, qu'on chantait, avec accompagnement de vièle, en formant des rondes, des *caroles* et des *baleries*. Elles s'appelaient *estampies* (l'ancien provençal *estampida* est le participe d'un verbe *estamper* ou *estampir*, frapper du pied ; le germanique avait le verbe *stampon*, en allemand moderne : *stampfen*), *balades*, *rondeaux*.
4. — *Les reverdies*, pastourelle sans personnage, le songe d'une matinée de printemps, selon la jolie définition de J. Bédier.
5. — *Les pastourelles*, chanson de bergères ; le plus souvent c'est un dialogue animé et piquant dont les personnages sont une bergère et un galant chevalier. La plus ancienne peut-être qui nous soit parvenue est du troubadour Marcabru.
6. — *Les chansons d'aube*, comprenant généralement trois personnages : l'amante, l'amant et le tiers, ami ou *gaité de la tor*, le guetteur de la tour, chargé d'annoncer le lever du jour. On n'en connaît guère que sept dans la poésie des troubadours et quatre dans celle des trouvères.

B. La poésie courtoise.

Elle comprend les chansons courtoises et les jeux-partis.

1. — Les chansons courtoises. Parmi les chansons courtoises nous croyons pouvoir ranger la *rotruenge* (3) (de *rote*, instrument de musique?) ;

(1) D'après P. AUBRY : *Trouvères et Troubadours* (1909). (2) Cfr. une chanson de mal mariée dans la « *Chanson de la Bretagne* », d'ANATOLE LE BRAZ.

(3) Voici une *rotruenge*, écrite probablement en dialecte picard, vers la fin du XIII^e siècle :

De moi dolereus vos chant :
 Je fui nez en descroissant, (1)
 Onques n'eu en mon vivant
 Deus bons jors
 J'ai a nom mescheans d'amors. (2)
 Adès (3) vois merci criant :
 " Amors, aidiez vos servant ; "
 Ainc n'i peu trover noiant
 De secors.
 J'ai a nom mescheans d'amors.

Hé ! trahitor mesdisant,
 Com vos estes malparlant !
 Tolu avez maint amant (4)
 Lor honors.
 J'ai a nom mescheans d'amors.
 Certes, pierre d'aymant
 Ne desirre pas fer tant,
 Com je suis d'un douz samblant
 Covoitoz.
 J'ai a nom mescheans d'amors.

(1) Naître pendant les deux dernières phases de la lune était d'un mauvais augure. (2) J'ai nom : Pas-de-chance en amour. (3) Sans cesse. (4) A maint amant. Datif.

le *motet* (1), le *lai*, qu'il ne faut pas confondre avec le lai narratif, le *vireli*, qui deviendra plus tard le *virelai* (2), la *balette* (3).

Dans l'œuvre des poètes courtois, l'amour passe pour une sorte de culte ; il est la source de toutes les vertus, le principe de la perfection morale ; c'est comme une transposition profane de l'amour divin (4). Il a son code inflexible : ANDRÉ LE CHAPELAIN (12^e siècle ?) n'énumère pas moins de 31 articles auxquels l'amant doit se soumettre (5).

(1) Voici un *motet*, d'un auteur anonyme :

Chançonnette, va t'en tost ;
Au roussignol, en cel bois,
Di qu'il me voist saluër (a)
La douce blonde au vis cler
Et que je l'aim sans fauser,
Mès certes ne l'os nommer.

Ainc voir d'amors ne joï,
Si l'ai longuement servi,
N'onques confort n'i trovai ;
Mès quant a li
Plera, ce que servi l'ai (b)
Me sera meri (c).

A la cheminée
El froit mois de genvier
Voil (d) la char salee
Les chapons gras mangier.
Dame bien paree,
Chanter et renvoisier, (e)
C'est ce qui m'agree ;
Bon vin a remuier,
Cler feu sans fumee
Les dés et le tablier (f)
Sans tencier.

Par verité,
Vueil esprover
Que vin François
Passent remois
Et touz vins auerrois.

(a) Voist, subj. (b) Mes services. (c) payé: merire. (d) de voloir: je veux. (e) se divertir. (f) Jeu d'échecs: tabularium.

(3) Voici une jolie *balette* :

*Suis sous bonne étoile née,
Car j'ai bel ami.*
J'aime bien et suis aimée
Et j'ai mon amour donnée
A celui qui beaucoup m'agrée,
Je lui dois merci.
*Suis sous bonne étoile née,
Car j'ai bel ami.*

Toujours m'a sa foi portée
Et servie et honorée
Et bien sais que folle pensée
N'a jamais nourri.
*Suis sous bonne étoile née,
Car j'ai bel ami.*

Sauve mon honneur gardée,
Lui sera abandonnée
Mon amour, qu'il a désirée ;
Mon cœur est à lui.
*Suis sous bonne étoile née,
Car j'ai bel ami.*

(4) Cfr. PONS DE CAPDUEIL (1180-1190), un troubadour : "Heureux, dit-il, celui qu'Amour tient en liesse ; car l'Amour est la source de tout bien ; c'est lui qui inspire à l'homme l'aménité, la courtoisie, qui le rend loyal et bienveillant, à la fois fier et modeste. Celui qui aime vaut mille fois plus au Conseil comme à la guerre où les hauts faits prennent naissance.

Les plaisirs que l'amour donne, dit le troubadour AIMERIC DE PÉGUILLAN, sont plus grands que les chagrins, les biens plus grands que les maux, les joies plus grandes que les deuils, les ris plus nombreux que les pleurs... "Amour rend les hommes vils vertueux, donne l'esprit aux sots, rend les avares prodigues, donne la loyauté aux fourbes, la sagesse aux fous, le silence aux ignorants et la douceur aux orgueilleux."

BERNARD DE VENTADOUR attribue à la force de son amour sa supériorité comme chanteur.

(5) GUILLAUME DE LORRIS, dans la 1^{re} partie du *Roman de la Rose*, met en scène l'Amour qui lui dicte ses commandements : éviter "vilainie", se garder de médire, être sage et "acoitable", n'avoir à la bouche que des paroles douces et raisonnables ; puis, quelques conseils sur la façon de se conduire dans les rues : rendre salut pour salut, mais ne jamais saluer le premier, se défier de l'orgueil, fuir les "mauparliens", soigner particulièrement sa toilette, s'adresser à un tailleur qui "passe bien les pointes et les manches joignantes et coïntes", avoir souvent des "frais et nouveaux souliers à lacet", des gants, une amonnière de soie, un petit chapeau de fleurs ou de roses, les mains propres, les dents blanches, les ongles luisants, les cheveux bien peignés, mais pas de pommade, etc., etc..

Comme on le voit, l'art d'aimer n'était pas une petite affaire... ! Il avait été formulé déjà dans plusieurs traités, notamment *La Clef d'Amour*, où l'imitation d'Ovide est avouée et d'ailleurs patente.

(2) Voici un exemple de *virelai* de FROISSART (XIV^e siècle) :

Virelai.

On dit que j'ai bien manière
D'être orgueilleusette !
Bien convient à être fière
Jeune pucelette !

Hui matin je me levai
Droit à l'ajournée ;
En un jardinet entrai
Dessus la rosée ;
Je cuidai être première
Au clos sur l'herbette,
Mais mon doux ami y ert
Cueillant la fleurette.

On dit que j'ai etc.,

Un chapelet lui donnai
Fait de la vesprée ;
Il le prit : bon gré l'en sais.
Puis m'a appelée :
Veuillez oïr ma prière
Très belle et doucette,
Un petit plus qu'il n'affiert
Vous m'êtes durette. "

On dit que j'ai etc..

Balette.

Toute cette poésie, dans le Nord surtout, est bien froide, et conventionnelle, logée, dirait MONTAIGNE, au bout des lèvres. Quelquefois, il est vrai, le poète paraît plus sincère, et c'est quand il se fâche, fatigué d'une trop longue adoration ou d'une indifférence que son artificieuse et savante rhétorique ne parvient pas à atténuer. Des troubadours provençaux comparent l'amour aux plus grands fléaux. Marcabru le compare au feu sous la suie et qui brûle la poutre et le chaume, au chat dont la langue lèche àprement, à l'enchanteur qui transforme les sages en fous, à bien d'autres choses encore...

Mais ces veilles de révolte sont plutôt rares et c'est, presque toujours, la fine galanterie qui domine (1).

2. — Les Débats ou Jeux-partis.

Le Moyen-âge a connu deux formes de chants dialogués : la *tenson* et le *jeu-parti*.

La *tenson* met en scène des interlocuteurs échangeant librement leurs opinions (2).

Le *jeu-parti* (la *parture* des trouvères, le *partimen* des troubadours) propose généralement un problème de casuistique amoureuse.

C. Les chansons religieuses.

Très nombreuses, mais peu originales.

Le sentiment religieux n'apparaît guère chez les premiers troubadours, non plus que chez ceux de la période classique, PIERRE D'AUVERGNE et GIRAUT DE BORNELH exceptés. C'est au XIII^e siècle que les poésies religieuses se développèrent surtout. Ce sont des psaumes, des chansons en l'honneur de la Vierge, de St-Nicolas, de St-François d'Assise, des chansons de pèlerinage, des chansons de croisade. On peut rattacher à ce genre les jolis *rondels* que le XIV^e siècle introduira dans les *Miracles*.

Généralement ces poésies religieuses ont tous les caractères de la chanson courtoise : mêmes louanges, mêmes prières, mêmes formules stéréotypées.

(1) Nos poètes contemporains ont imité ces chansons d'amour. Cfr. passim : HARAUCOURT (*Seul*), JACQUES NORMAND (*A tire d'aile*) : Au temps jadis, Refrain d'automne, Aveu. Nous citons cette dernière pièce :

Aveu.

La tendre voix du rossignol sauvage,
Que nuit et jour on entend retentir,
Charme mon cœur et doucement m'engage
A dire ici ce qui me fait gémir.
Aussi le dois-je avouer sans mentir
A celle-là qui retient en otage
Toute ma vie, et peut en faire usage
A son plaisir.

Je veux lui dire à ma belle trop sage
Qu'en un moment elle a su conquérir,
Par ses doux yeux, le cœur d'un pauvre page
Qui pour jamais jure de la servir.
Je veux lui dire à quel point de désir
En est venu ce cœur jadis volage,
Puisqu'il souhaite, en si cher vasselage,
Toujours souffrir.

Mais quand je vois son chaste et clair visage,
Son front poli qu'un baiser peut ternir,
Voici soudain que s'en va mon courage :
Je n'ose plus ma peine découvrir.
A ses genoux, à force de languir,
Je tombe alors sans voix et sans langage,
Et je voudrais, en lui rendant hommage,
Ainsi mourir.

(2) Comme exemple de *tenson*, citons la chanson bien connue du roi de Navarre, relative au mariage de Yolande, fille de Pierre Mauclerc, comte de Bretagne, avec Hugue de Lusignan, fils du comte de la Marche, en 1231.

Robert, veez de Perron
Comme il a le cuer felon,
Qui a si loingtain baron
Veut sa fille marier,
Qui a si clere façon
Que l'en si porrait mirer.

Hé, Diex ! comme ci faut raison !
Elle a dous vis a foison,
Gente de tote façon,
Or vos en veuille mener.
Robers ne vaut un bouton :
S'il ainsi l'en laist aller.

Sire, vos doit on blasier
S'ainsi len lessiez porter
Ce que tant poez aimer
Et ou avez fel pooir.
Nel devez laisser aller
Por terre ne por avoir.

Quelques chansons anonymes.

Les plus anciennes chansons sont anonymes. Telles sont *La-chanson des trois sœurs*, *Belle Erembor*, *Belle Aiglantine*, *Belle Doette*, *Belle Oriour*, *Belle Yolanz*, *Belle Aeliz*, la *Chanson de la fille du roi* (chanson de mal mariée).

Ce sont de petits chefs-d'œuvre d'art simple et spontané, qui méritent une place à part, à cause de la sincérité d'accent qu'on y trouve.

La chanson des trois sœurs.

Trois sereurs (1) seur rive mer
Chantent cler :

“ La jonete fu brunette ;
De brun ami j'aati (2),
Je suis brune,
S'avrai brun ami aussi. ”

Trois sereurs seur rive mer
Chantent cler :

La mainnée (3) apele
Robin son ami :
“ Prise m'avez el bois ramé,
Reportez m'i. ”

Trois sereurs seur rive mer
Chantent cler :

L'ainnée dit :
“ On doit bien jone dame aimer
Et s'amour garder
Cil qui l'a. ”

Chanson de mal mariée.

En un vergier lez une fontenele
Dont clere est l'onde et blanche la gravele,
Siet fille a roi, sa main a sa maxelle (4) :

En sospirant son douz ami rapele.

“ Ae cuens Guis amis!

La vostre amors me tout solaz et ris.

Cuens Guis amis, com male destinee! (5)
Mon père m'a a un viellard donee,
Qui en cest mes (6) m'a mise et enserree :
N'en puis eissir a soir n'a matinee. ”

Ae...

(1) Sœurs. (2) Je désire. (3) Cadette. (4) Joue. (5) Quelle mauvaise destinée! (6) En cette maison.

Li mal mariz en oï la deplainte,
 Entre el vergier, sa corroie a desceinte, (1)
 Tant la bati qu'ele en fut perse (2) et tainte.
 Entre ses piez por pou ne l'a estainte.
 Ae...

Li mal mariz quant il l'ot laidangie (3)
 Il s'en repent, car il ot fait folie,
 Car il fu ja de son pere maisnie : (4)
 Bien set qu'ele est fille a roi, koi qu'il die.
 Ae...

La bele s'est de pameson levee,
 Deu reclama (5) par veraie pensee.
 " Bels sire douz, ja m'avez vo formee,
 Donez moi, sire, que ne soie obliee,
 Ke mes amis revengne ainz la vespree. "

Ae...
 Et nostre sire l'a molt bien escoutee :
 Ez (6) son ami qui l'a reconfortee.
 Assis se sont soz une aute ramee :
 La ot d'amors mainte larme ploree,
 Ae cuens Guis amis!
 La vostre amors me tout solaz et ris.

Belle Doette.

Bele Doette as fenestres se siet,
 Lit en un livre, mais au cuer ne l'en tient :
 De son ami Doon li ressovient,
 Qu'en autres terres est alez tornoier.
 Et or en ai dol.

Uns escuiers as degrez de la sale
 Est dessenduz, s'est destrossé sa male.
 Bele Doette les degréz en avale,
 Ne cuide pas oïr novele male.
 Et or en ai dol.

Bele Doette tantost li demanda
 " Ou est mes sires que ne vi tel pieça? "
 Cil ot tel duel que de pitié plora.
 Bele Doette maintenant se pasma.
 Et or en ai dol.

(1) Il lui défait sa ceinture. (2) Livide. (3) Malmenée. (4) Car il était malgré tout de la maison de son père. (5) Invoqua Dieu. (6) Voilà.

Bele Doette s'est en estant drecie,
 Voit l'escuier, vers lui s'est adrecie;
 En son cuer est dolante et correchie
 Por son seignor dont ele ne voit mie.
 Et or en ai dol.

Bele Doette li prist a demander
 " Ou est mes sires cui je doi tant amer? "
 En non deu, dame, nel vos quier mais celer :
 Morz est mes sires, ocis fu au joster. "
 E or en ai dol.

Bele Doette a pris son duel a faire
 " Tant mar(1) i fustes, cuens Do, frans, debonaire,
 Par vostre amer vestirai je la haire
 Ne sor mon cors n'avra pelice voire
 E or en ai dol.
 Por vos devenirai nonne en l'eglyse Saint-Pol.

Por vos ferai une abbaie tele,
 Quant iert li jors que la feste iert nomeie (2),
 Se nus i vient qui ait s'amor fauseie (3),
 Ja del mostier ne savera l'entreie.
 E or en ai dol :
 Por vos devenirai nonne en l'eglyse Saint-Pol.

Bele Doette prist s'abaie a faire(4)
 Qui mout est grande et ades (5) sera maire(6).
 Toz cels et celes vodra dedans atraire
 Qui por amor sevent peine et mal traire(7)
 E or en ai dol.
 Por vos devenirai nonne a l'eglyse saint-Pol.

Belle Erembor.

Quant vient en mai que l'on dit as lons jors,
 Que Franc de France repairent de roi cort,
 Reinaus repaire devant el premier front.

(1) Pour votre malheur. (2) Désignée. (3) Trahi son amour. (4) Se mit à construire. (5) Toujours.
 (6) Plus grande (7) Endurer.

Si s'en passa leiz lo meis Erembor,
 Ains n'en dengna le chief drecier à mont.
 E! Reinaus amis!

Bele Erembor à la fenestre au jor
 Sor ses genolz tient paille(1) de color.
 Voit Frans de France qui repairent de cort,
 Et voit Reinaut devant el premier front.
 E1 haut parole, si a dit sa raison :
 E! Reinaus amis!

Amis Reinaus, j'ai jà véu cel jor
 Se passisois selon mon père tor,
 Dolans fussiés se ne parlasse à vos.
 — Jal mesfaites (2), fille d'empereor :
 Autrui amastes, si obliastes nos.
 E! Reinaus amis!

— Sire Reinaus, je m'en escondirai(3),
 A cent puceles sor sains(4) vos jurerai,
 A trente dames que avecque moi menrai,
 C'onques nul home fors vostre cors n'amai.
 Prennez l'emmende(5) et je vos baiseraï.
 E! Reinaus amis!

Li cuens Reinaus en monta lo degré.
 Gros par espaule, greles par lo baudré(6),
 Blond ot lo poil menu recercelé;
 En nule terre n'ot si biau bacheler.
 Voit l'Erebors(7); si commence à plorer :
 E! Reinaus amis!

Li cuens Reinaus est montes en la tor,
 Si s'est assis en un lit point à flors,
 De joste lui se siet bele Erebors;
 Lors recomencent lor premières amors.
 E! Reinaus amis!

(1) Manteau. (2) Vous avez déjà mal fait. (3) Défendrai. (4) Sur les reliques des Saints. (5) Reconnaîsez votre erreur. (6) Baudrier, ceinture. (7) Erembor le vbit.

CHANSON D'AUBE

Gaite de la tor⁽¹⁾.

I

LE COMPAGNON DE L'AMOUREUX
(*parlant au Guetteur*)

Gaite de la tor,
Gardez entor
Les murs, se Deus vos voie,
C'or sont a sejour
Dame et seignor
Et larron vont en proie.

LE GUETTEUR
(*jouant de la trompe et faisant sa ronde*)

Hu et hu et hu et hu!
Je l'ai vëu
La jus soz la coudroie.
Hu et hu et hu et hu!
A bien près l'occiroie.

II

LE COMPAGNON (*au Guetteur*)

D'un douz lai d'amor
De Blancheflor
Compainz, vos chanterioie,
Ne fust la' poor
Del traïtor
Cui je redoteroie.

LE GUETTEUR

Hu et hu et hu et hu!
Je l'ai vëu
La jus soz la coudroie
Hu et hu et hu et hu!
A bien pres l'occiroie.

III

LE COMPAGNON
(*rassuré sur les dangers que court son ami,
au Guetteur, l'invitant à se reposer*):

Compainz, en error
Sui, qu'a cest tor
Volontiers dormiroie.
N'aient pas poor :

Voist a loisor
Qui aler vult par voie!

LE GUETTEUR
(*rassuré, lui aussi, et prêt à se reposer*):

Hu et hu et hu et hu!
Or soit tëu,
Compainz, a ceste voie!
Hu et hu! Bien ai sëu
Que nos en avrons joie.

IV

LE COMPAGNON (*au Guetteur*)

Ne sont pas plusor
Li robeor,
N'i a c'un que je voie,
Qui gist en la flor,
Soz covertor,
Cui nomer n'oseroie.

LE GUETTEUR

Hu et hu et hu et hu!
Or soit tëu,
Compainz, a ceste voie.
Hu et hu! Bien ai sëu
Que nos en avrons joie.

V

LE COMPAGNON
(*s'adressant aux Amoureux dans la tour*)

Cortois ameor,
Qui a sejour
Gisez en chambre coie,
N'aiez pas freor,
Que tresqu'à jor
Poez demener joie.

LE GUETTEUR

Hu et hu et hu et hu!
Or soit tëu
etc.

(1) Cette chanson nous a été conservée dans le manuscrit chansonnier dit de Saint Germain-des-Prés.

VI

L'AMOUREUX (*sortant de la tour*) :

Gaite de la tor,
 Vez mon retor
 De la ou vos ooie.
 D'amie et d'amor
 A cestui tor
 Ai ceu que plus amoie.

LE GUETTEUR

Hu et hu!

L'AMOUREUX

Pou ai geü
 En la chambre de joie.

LE GUETTEUR

Hu et hu!

L'AMOUREUX

Trop m'a neü
 L'aube qui me guerroie.

VII

L'AMOUREUX

Se salve l'onor
 Au criator
 Estoit, tot tens voudroie
 Nuit feist del jor;
 Ja mais dolor
 Ne pesance n'avroie.

LE GUETTEUR

Hu et hu!

L'AMOUREUX

Bien ai veü
 De biauté la monjoie.

LE GUETTEUR

Hu et hu!

L'AMOUREUX

C'est bien seü
 Gaite, a Dieu tote voie!

Troubadours.

C'est dans le XI^e siècle qu'il faut placer la période la plus ancienne de la poésie des troubadours (Les poésies du premier troubadour connu, GUILLAUME VII, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, sont des environs de l'an 1100). Sa période la plus brillante va du milieu du XII^e au milieu du XIII^e siècle. Sa décadence commence avec la décadence de la chevalerie. C'est une poésie essentiellement « courtoise » (1) et aristocratique, une poésie de cour. La plupart des troubadours sont de grands seigneurs.

La poésie lyrique méridionale se divise en plusieurs genres, dont les principaux sont : la *chanson*, consacrée à l'exaltation de l'amour courtois et le *serventés* (*serventois* dans le Nord), qui sert à l'expression des idées morales ou de la satire personnelle, littéraire, politique et sociale.

Ce dernier genre comprend les *predicansas* ou *chants de croisade*, les *plaintes* (*planh*), la *tenson*, la *pastourelle*, la *romance*, récit d'une aventure d'amour, sous forme dialoguée, l'*aube* (dans la décadence, on rencontre la *serena*, chant du soir); le *congé*, l'*escondig* (excuse ou justification), le *descort*, où le poète exprimait sa tristesse ou sa colère de voir ses sentiments amoureux non partagés, la *retroensa*, le *carrousel*, etc.

Quelques Troubadours.

PREMIÈRE PÉRIODE.

Les plus anciens troubadours dont nous ayons les noms sont GUILLAUME DE POITIERS, qui composa entre les années 1087 et 1127, CERCALMON, contemporain de la mort de Louis VI, MARCABRU, qui fréquenta à la cour de Guillaume VIII, comte de Poitiers (2), JAUFRE RUDEL, prince de Blaye, BERNARD DE VENTADOUR.

(1) Nous possédons des poésies d'environ quatre cents troubadours, du XII^e et du XIII^e siècle. Les manuscrits parvenus jusqu'à nous contiennent avec leurs mélodies deux cent soixante chansons de troubadours et près de deux mille chansons de trouvères.

(2) Originaire de Gascogne. Il nous reste de lui une quarantaine de poésies. Il est un des premiers qui emploie le style obscur, le *trobar clus*. Misogyne fervent.

Bernard de Ventadour.

Château de Ventadour, en Limousin. — XII^e siècle.

Fils d'un domestique du château de Ventadour, qui chauffait le four. Il savait bien chanter et trouver, dit le recueil des biographies du XIII^e siècle, et il était courtois et instruit. Le vicomte de Ventadour l'honora d'abord de son amitié; plus tard le poète s'en alla vers la duchesse de Normandie, Eléonore d'Aquitaine. Après que sa protectrice eut épousé le roi Henri II d'Angleterre, il vécut auprès du comte de Toulouse, Raymond V, jusqu'à la mort de ce seigneur. Se retira à l'abbaye de Galon où il mourut.

C'est un des plus grands noms de la poésie provençale. Il nous reste de lui une vingtaine de chansons. Naïveté, sincérité, délicatesse. Voici quelques strophes d'une chanson d'amour qui donneront une idée de sa manière.

Chanson d'amour.

Quand le doux vent souffle
De vers votre pays,
M'est avis que je sens
Un vent de paradis,
Pour l'amour de la gente (dame)
Vers qui je suis enclin,
En qui j'ai mis ma pensée
Et mon cœur abandonné;
Car toutes j'ai quitté
Pour elle, tant elle me charme.

Seul le bien qu'elle me présente,
Ses beaux yeux et son franc visage
Sans même que j'y consente,
Doit m'avoir conquis;
Ne sais pourquoi j'en mentirais,
Car de rien ne suis sûr :
Mais ce serait mal de me repentir,
Car une fois me dit
Que vaillant homme s'affermir
Et que lâche s'épouvante.

Quant aux dames m'est avis
Qu'elles font grande tromperie;
C'est pourquoi ne sont guère
Aimés les fins (1) amants.
Moi je ne dois rien dire,
Si ce n'est ce qu'elles voudront;
Mais il me déplaît qu'un trompeur
En amour avec sa ruse
Obtienne plus ou autant
Que celui qui est amant fidèle... etc.

DEUXIÈME PÉRIODE : La période classique.

A cette période appartiennent ARNAUT DE MAREUIL, GIRAUT DE BORNELH, ARNAUT DANIEL, BERTRAND DE BORN. Ils ont vécu dans la seconde moitié du XII^e siècle et au début du XIII^e et sont nés dans la même région, le Limousin et le Périgord. Ils représentent ce que la poésie provençale a produit de meilleur.

Cependant les autres provinces de langue d'oc, depuis l'Auvergne jusqu'à la Provence et au Dauphiné, comptent également de grands troubadours. Tels RAIMBAUT, comte d'Orange (qui cultiva, comme Marcabru, le style obscur et maniéré), la COMTESSE DE DIE (la plus célèbre des poétesses de l'époque), PIERRE D'AUVERGNE (2), PEIRE VIDAL, FOLQUET DE MARSEILLE (3), GAUCELM FAIDIT (4). A cette liste nous ajouterons RICHARD CŒUR DE LION, qui s'essaya également dans la poésie provençale.

(1) Vrais. (2) Son activité poétique s'étend de 1158 à 1180 environ. Fils d'un bourgeois de Clermont-Ferrand. Séjourna quelque temps en Espagne. Il y visita la cour de Sanche III de Castille. Vécut aussi à la cour d'Ermengarde, vicomtesse de Narbonne et à celle de Raimond V de Toulouse, les deux plus brillantes cours du sud de la France, deux foyers de poésie pendant la seconde moitié du XII^e siècle. Ses poésies chantent l'amour ou sont d'inspiration religieuse. (3) D'origine italienne, fils d'un marchand de Gènes. Dut quitter Marseille pour une imprudence et s'en alla à Montpellier où il ne resta que peu de temps. Mourut évêque de Toulouse. Comme tel prit une part active à la croisade contre les Albigeois. (4) Très porté à boire et à manger, passionné en outre pour le jeu de dés. Composa ses chansons entre 1180 et 1216. Œuvre considérable. Quatorze seulement de ses chansons ont été conservées avec leurs mélodies.

Arnaut de Mareuil.

Mort vers 1200 ?

Troubadour de l'Aquitaine. Un pauvre clerc, qui courut le monde en chantant ses romans de chevalerie. — Il s'éprit de la comtesse de Burlats, fille de Raymond V de Toulouse. Mais le conte d'Aragon, son rival, lui signifia son congé et c'est alors qu'il composa cette chanson où il pleure son infortune. On a de lui une vingtaine de chansons.

Salut d'amour⁽¹⁾.

Dame, longtemps a que je cherche	Je sais bien qu'on ne doit pas croire
Comment vous dire ou vous mander	Ce que raconte le proverbe :
Mon sentiment ou ma pensée	“ Quand l'œil ne voit, le cœur ne souffre ”.
Par moi-même ou par messenger.	Dame, j'ai bien le cœur dolent
Mais par messenger point je n'ose,	Quand ne vous peuvent mes yeux voir...
Telle peur j'ai qu'il ne vous fâche!	Dame, plus gente créature
Plutôt vous le dirais moi-même,	Qu'en ce monde ait formé Nature,
Mais tant suis d'amour envahi	Meilleure que ne saurais dire,
En contemplant votre beauté,	Plus belle que beau jour de mai,
Tout me fuit ce que j'ai pensé.	Soleil de mars, ombre d'été,
J'ai trouvé messenger fidèle,	Rose de mai, pluie d'avril,
Lettre scellée avec mon sceau.	Fleur de beauté, miroir d'amour,
Nul messenger n'est si courtois,	Clé de mérite, écriin d'honneur,...
Ni qui mieux cache toutes choses.	Cime et racine de sagesse,
Ce conseil m'a donné Amour,	Chambre de joie et de courtoisie,
De qui tout jour j'attends secours :	Dame, mains jointes je vous prie,
Amour m'a commandé d'écrire	Recevez-moi pour serviteur
Ce que la bouche n'ose dire...	Et promettez-moi votre amour...

Puisqu'Amour m'a par vous vaincu,
 Puisse vous vaincre aussi par moi
 Amour, qui toutes choses vaine,
 Dame!...

Giraut de Bornelh.

Mort vers 1220.

D'une pauvre famille du Limousin. « Tout l'hiver, dit son biographe du XIII^e siècle, il restait à l'école et étudiait; tout l'été, il parcourait les châteaux, menant avec lui deux chanteurs qui chantaient ses chansons. Il ne voulut jamais de femme; et tout ce qu'il gagnait, il le donnait à ses parents pauvres et à l'église de la ville où il naquit. On l'appelait « le maître des troubadours ». On possède de lui quatre-vingt-dix pièces. Ses chansons d'amour sont presque toujours mélancoliques. On connaît surtout de lui une chanson d'aube.

Chanson d'aube⁽¹⁾.

Roi glorieux, ô lumière et clarté,
 Dieu tout-puissant, Seigneur, si à vous plaît,
 A mon ami soyez fidèle garde!
 Plus ne l'ai vu quand la nuit fut venue,
 Et bientôt sera l'aube.

(1) Traduction rajeunie de Clédât.

Beau compagnon, si dormez ou veillez,
 Ne dormez plus, souef vous réveillez !
 En orient je vois l'étoile accrue
 Qui jour amène, je l'ai bien reconnue,
 Et bientôt sera l'aube.

Beau compagnon, en chantant vous appelle.
 Ne dormez plus ! J'entends chanter l'oiseau
 Qui va cherchant le jour par le bocage,
 Et j'ai grand peur qu'un jaloux vous surprenne.
 Et bientôt sera l'aube.

Beau compagnon, sortez à la fenêtre
 Et regardez les étoiles du ciel :
 Vous connaîtrez que suis bon messenger.
 Si ne le faites, vous en aurez dommage,
 Et bientôt sera l'aube.

Beau compagnon, depuis que vous quittai,
 Je ne dormis, mais me tins à genoux.
 Et je priai le fils Sainte Marie
 Qu'il me rendît de vous la compagnie,
 Et bientôt sera l'aube.

Beau compagnon, dehors sur le perron
 M'avez prié de n'être trop dormeur,
 Mais de veiller toute nuit jusqu'au jour ;
 Plus ne vous plaît ni mon chant ni moi-même,
 Et bientôt sera l'aube.

— Beau doux ami, suis en si gai séjour
 Que ne voudrais jamais fût jour ni aube,
 Car la plus belle que mère ait enfantée
 Est près de moi. Aussi peu me soucie
 Du jaloux ni de l'aube !

Richard Cœur de Lion.

Oxford, 1157. — Chalus (Limousin), 1199.

Fils de Henri II et d'Eléonore de Guyenne. Rôï d'Angleterre et duc d'Aquitaine. Après son couronnement (1189), partit pour la Croisade. A son retour, fut arrêté en Autriche par Léopold I, duc d'Autriche et livré à l'empereur d'Allemagne, Henri VI, qui ne consentit à lui rendre la liberté qu'au prix d'une énorme rançon. Mourut au siège de Chalus. Protégea les troubadours ARNAUT DANIEL, PEIRE VIDAL et FOLQUET DE MARSEILLE.

On a de lui une pièce restée célèbre, une « *rotruenge* », qu'il composa pendant sa captivité (1193). Cette pièce se trouve sous deux formes, l'une provençale, l'autre française : c'est la seconde, d'après quelques critiques, qui paraît originale. La voici en français du nord.

Rotruenge.

Ja nus home pris ne dirat sa raison
 Adroitement s'ansi com dolans non ;
 Mais par confort puet il faire chanson.

Moult ai d'amins, mais povre sont li don :
 Honte en avront se por ma rëançon
 Suix ces deus yvers pris.

Ceu sevent bien mi home, et mi baron,
 Englois, Normant, Poitevin et Gascon,
 Ke je n'avoie si povre compaignon
 Cui je laissasse por avoir (1) an prixon.
 Je no dis pas por nulle retraison, (2)
 Mais ancor suix je pris.

Or sai ge bien de voir certainement
 Ke mors ne pris n'at amin ne parent,
 Cant on me lait por or ne por argent.
 Moult m'est de moi, mais plus m'est de ma gent,
 C'après ma mort avront reprochier grant
 Se longement suix pris.

N'est pas merveille se j'ai le cuer dolent,
 Cant mes sires tient ma terre en torment.
 S'or li menbroit (3) de nostre sairement
 Ke nos feïmes andui communament,
 Bien sai de voir ke sëans longement
 Ne seroie pas pris.

Or sevent bien Angevin et Torain (4)
 Cil bachelier ki or sont fort et sain,
 C'ancombreis suix long (5) d'aus en autrui main.
 Forment m'amoient, mais or ne m'ainment grain.
 De belles armes sont ores vuit cil plain,
 Por tant ke je suix pris.

Mes compaignons cui j'amoie et cui j'aim,
 Ces dou Cahiu (6) et ces dou Percherain
 Me di, chanson, k'il ne sont pas certain ;
 C'onques vers aus non oi cuer faus ne vain.
 S'il me guerroient, ils font moult que vilain
 Tant com je serai pris.

Comtesse suer, vostre pris (7) souverain
 Vos saut et gart (8) cil a cui je me claim
 Et por cui je suix pris :
 Je nou dis pas de celi de Chartain, (9)
 La meire Lowëis.

Bertrand de Born.

Né en Périgord. — Mort en l'abbaye de Galon, vers 1210.

Vicomte de Hautefort (Limousin). Fut d'abord l'ennemi, puis l'ami intime de RICHARD CŒUR DE LION. A écrit des chansons d'amour, des complaintes (dont une, très touchante

(1) Rançon. (2) Reproche. (3) S'il se souvenait de ... (4) Tourangeaux. (5) Loin d'eux. (6) Ceux de Cayeux. (7) Prix. (8) Vous sauve et vous garde. (9) Je ne le dis pas pour celle de Chartres.

sur la mort d'Henri le Jeune, roi d'Angleterre, fils aîné d'Henri Plantagenet) et des poésies guerrières, ardentes et passionnées, qui sentent ce que VICTOR HUGO a appelé « l'odeur fauve de la bataille ». Ses sirventès sont des « sonnets cuirassés ». VILLEMALIN l'a appelé le Tyrtée du Moyen-Age. C'est plutôt une sorte de condottiere poétique.

Sur la fin de sa vie, se retira en l'abbaye cistercienne de Galon, où il mourut.

Sirvente.

(Traduction littérale du provençal).

Bien me plaît le doux temps de printemps
 Qui fait feuilles et fleurs venir ;
 Et plaît à moi quand j'entends les ébats
 Des oiseaux qui font retentir
 Leur chant par le bocage ;
 Et me plaît quand vois sur les prés
 Tentes et pavillons plantés ;
 Et me plaît en mon cœur
 Quand vois par campagnes rangés
 Cavaliers avec chevaux armés.
 Et il me plaît quand les coureurs
 Font les gens fuir avec leurs biens,
 Et il me plaît quand je vois après eux
 Beaucoup de soldats ensemble gronder ;
 Et j'ai grande allégresse
 Quand vois forts, châteaux, assiégés,
 Et dans les ravins brisés et effondrés,
 Et vois l'ost au rivage
 Qui est tout à l'entour clos de fossés
 Avec des palissades de forts pieux fermés.
 Aussi me plaît ce bon seigneur
 Quand est premier à envahir
 A cheval, armé, sans peur ;
 Ainsi fait les siens s'enhardir
 Et les rend vaillants vassaux ;
 Et quand il est au camp entré
 Chacun doit être allègre
 Et suivre lui de gré,
 Car nul homme n'est rien prisé
 Tant qu'il n'a pas maints coups pris et donné.

ARNAUT DANIEL.

Chevalier de Ribérac, en Périgord. Vécut aussi à la cour du roi d'Angleterre Richard. C'est le poète des rimes riches, des rimes « chères ». Inventeur, d'après Dante, de la « sextine ». Petrarque le nomme le grand maître de l'amour et de la poésie. Un des plus fervents amateurs du « trobar clus », style obscur, fermé. Voici quelques extraits d'une des rares poésies qui ne soient pas inintelligibles :

« Lorsque la feuille tombe des cimes les plus hautes et que le froid s'élève et sèche les rameaux, le taillis est privé du doux refrain des oiseaux, mais mon amour est parfait ...

Tout est glacé, mais je ne puis avoir froid ; car un nouvel amour me fait reverdir le cœur ; je ne frissonne pas de froid, car mon amour me couvre et me cache ; c'est lui qui me donne ma valeur et me guide.

La vie est bonne quand la joie la mène, et tel me blâme qui est bien loin de cet idéal ; je ne puis conseiller qui me blâme, car par ma foi, j'ai ma part de ce qu'il y a de mieux ...

Je ne veux pas que mon cœur se mêle d'un autre amour ... ni qu'il tourne ma tête ailleurs ; je ne crains pas qu'il y ait femme plus belle que ma dame, ni même qui lui ressemble. »

Masses d'armes, épées, heaumes de couleur,
 — Ecus trouer et dégarnir,
 Verrons à l'entrée du combat,
 Et maints vassaux ensemble férir,
 Dont s'en iront à rage (1)
 Chevaux des morts et des navrés ;
 Et lorsque le combat sera mêlé,
 Q'aucun homme de haut parage
 Ne pense qu'à fendre têtes et bras,
 Car mieux vaut mort que vif vaincu.

Je vous dit que tant ne m'a saveur
 Manger ni boire ni dormir
 Comme a quand j'entends crier : A eux !
 Des deux côtés ; et que j'entends hennir
 Chevaux démontés par la forêt,
 Et que j'entends crier : Aidez ! aidez !
 Et vois tomber dans les fossés
 Petits et grands sur l'herbe,
 Et vois les morts qui par les flancs
 Ont les tronçons de leurs étendards.

Barons, mettez en gage
 Châteaux et villes et cités
 Avant que chacun ne vous guerroyez.

Papiol, (2) de bonne grâce
 Vers Oui et Non (3) t'en va promptement,
 Dis-lui que trop ils sont en paix.

Peire Vidal.

1175-1215 ?

Fils d'un pelletier de Toulouse. Vie vagabonde. Successivement protégé par Alphonse II d'Aragon, Alphonse VII de Castille, Boniface de Montferrat, etc. S'embarqua avec RICHARD CŒUR DE LION pour la Terre Sainte. Passa la dernière partie de sa vie en Lombardie et en Hongrie. Imagination et fantaisie : « l'homme le plus fou du monde », dit la biographie provençale.

Chanson (4).

Si l'on me donnait un bon destrier,
 En mauvais cas seraient mes ennemis.
 Même déjà, quand on parle de moi,
 Me craignent plus que cailles l'épervier,
 Et ne leur vaut leur vie un seul denier,
 Tant on me sait et fier et sans pitié.

(1) Affolés. (2) Nom du jongleur favori de BERTRAND DE BORN. (3) Le trouvère appelle souvent RICHARD CŒUR-DE-LION *Oce No* : Oui et Non. (4) Trad. Clédat.

Quand j'ai vêtu mon fort haubert doublé
 Et ceint le fer que me donna Guion,
 La terre tremble partout où je vais,
 Et je n'ai point ennemi si osé
 Qui promptement ne cède le chemin,
 Tant je suis craint quand on entend mon pas.

En guerre vaux Roland et Olivier,
 Et en amour Bérard de Montdidier (1),
 Et suis si preux, pour ce j'ai bon renom,
 Que bien souvent m'en viennent messagers
 Avec anneaux et cordons blancs et noirs
 Et tels "saluts" qu'en joie est tout mon cœur.

En tout je fais mine de chevalier :
 Aussi le suis et sais métier d'amour
 Et tout ce qui près des dames convient.
 Jamais amant ne vîtes si plaisant,
 Ni combattant si terrible et si fort :
 M'aime et me craint qui me voit ni m'entend :

Et si j'avais cheval adroit coursier,
 Le roi (2) vivrait tranquille à Balaguer
 Et dormirait paisible et sans souci.
 Je maintiendrais Provence (3) et Montpellier,
 Et les pillards montés sur leurs roussins
 Respecteraient l'Autavès (4) et la Crau.

Si, quand le roi marchera sur Toulouse,
 Le comte en sort, et ses mauvais *dardi*ers (5),
 Toujours poussant leur cri d'Aspe et Ossau!
 Je me fais fort d'avoir le premier coup,
 Et tant frapper qu'ils entreront bien vite,
 Moi derrière eux, si la porte ne ferment.

Et si j'atteins jaloux ni losengiers,
 Dont les propos ouverts ou déguisés,
 Vont rabaissant le Mérite et la Joie,
 Pour vrai sauront quels coups je sais frapper :
 Car eussent-ils corps de fer ou d'acier,
 Autant vaudrait une plume de paon (6).

(1) Héros de chanson de geste. (2) Alphonse II d'Aragon était en guerre avec le Comte de Toulouse (1179 à 1181), dont Vidal était alors l'ennemi. (3) Le comte de Provence avait pris parti pour le roi d'Aragon, son frère. (4) Près de Tarascon. (5) Troupes venant des vallées d'Aspe et d'Ossau. Les Navarrais et les Basques étaient renommés au moyen-âge pour leur habileté à lancer le dard. (6) La pièce se termine par un Envoi, passablement obscur, que le poète adresse à sa dame la Vicomtesse de Marseille.

TROISIÈME PÉRIODE : La Décadence.

Peire Cardenal.

C'est le grand troubadour du début de la décadence. Fils de chevalier. Période d'activité entre 1210 et 1230. Composa peu de chansons amoureuses. C'est plutôt un misogyne et un satirique. On lui doit des *sottes chansons*, parodies de poésies courtoises.

Sotte chanson.

Bien je peux me louer d'Amour,	Ni la demande ou la désire,
Qui manger me laisse et dormir,	Ni ne lui fais hommage.
Je n'en sens froidure ni chaud,	Ne me suis à elle donné
Et je n'en bâille et n'en soupire.	Ni ne me fais son serviteur,
Ne dis que meurs pour la plus gente,	Et n'a mon cœur en gage
Ni que me fait languir la belle,	Et je ne suis son prisonnier,
Et ne la prie et ne l'adore,	Mais dis que lui suis échappé.

Guiraut Riquier.

Né à Narbonne, vers 1230.

C'est le dernier troubadour. Quitta sa ville natale pour aller à la cour de France. Se tourna ensuite vers un protecteur plus bienveillant que Saint-Louis : Alphonse X le Savant, roi de Castille (1252-1284), qu'il quitta vers 1279.

Il mourut dans les dernières années du XIII^e siècle. Œuvre variée. Il a inventé des genres nouveaux et renouvelé les genres anciens (1).

Trouvères.

PREMIÈRE PÉRIODE : Avant la fin du XII^e siècle.

CHRÉTIEN DE TROYES et GAUTIER D'ÉPINAL sont peut être les plus anciens trouvères que nous connaissions. Ils furent protégés par le Comte de Flandre, Philippe d'Alsace. Après eux, viennent BLONDEL DE NESLE (2), le CHATELAIN DE COUCY (3), HUON D'OISI, QUESNES DE BÉTHUNE, GACE BRULÉ, GONTIER DE SOIGNIES.

(1) Une de ses dernières poésies est touchante de tristesse et de sincérité. « Je devrais m'abstenir de chanter, car au chant convient l'allégresse et un tel souci m'opresse qu'il m'attriste complètement, quand je me remémore le temps passé, que je considère le triste temps présent et que je songe à l'avenir : ce sont là autant de motifs de pleurer.

« C'est pourquoi mon chant, qui est sans allégresse, ne devrait pas avoir de charme, mais Dieu m'a donné un tel talent qu'en chantant je retrace ma folie, mon bon sens, ma joie, mon déplaisir, ce qui me nuit et ce qui m'est utile ; car autrement je ne dis presque rien de bien ; mais je suis venu trop tard. »

(2) Blondel de Nesle. Vie peu connue. Était en relation avec Quesnes de Béthune et Gace Brulé. — (3) Qui II, châtelain (gouverneur du château) de Coucy (1186-1204), prit part aux croisades de 1186 à 1203. D'après Villehardouin, mourut dans une traversée. Auteur d'une vingtaine de chansons du genre « courtois ». Parfois de l'émotion. Un manuscrit attribue à la *dame de Fayel*, dont la légende a fait l'amie du Châtelain de Coucy, la chanson d'une jeune fille dont l'ami est à la croisade :

Chanson de croisade.

De ce suis au cœur dolente
Qu'il n'est pas en ce pays,
Celui pour qui me tourmente :
Je n'en ai ni jeu ni ris.
Il est beau et je suis gente,
Mon Dieu ! pourquoi l'as-tu fait ?
Quand l'un si bien plaît à l'autre,
Pourquoi nous as séparés ?
Dieu ! Quand crieront *Outrée* (1) !
Sire (2), aidez au pèlerin
Pour qui suis épouvantée,
Car félons sont Sarrasins !

De ce suis en bonne attente
Que j'ai reçu son hommage,
Et quand le doux souffle vente,
Qui vient de ce doux pays
Où celni est qui me plaît,
J'aime à y tourner mon front.
Me semble alors que le sente
Par dessous mon manteau gris.
Dieu ! Quand crieront *Outrée* !
Sire, aidez au pèlerin
Pour qui suis épouvantée,
Car félons sont Sarrasins !

(1) Refrain d'une chanson de croisade. — (2) Sire Dieu.

Gontier de Soignies.

Vers la fin XII^e siècle.

Chansonnier belge, qui nous a laissé des chansons d'amour élégantes et discrètes, généralement mélancoliques.

Chanson d'amour courtois.

Combien que j'aie demeuré
Fors de ma douce contrée,
Et maint grand ennui enduré
En terre maleürée,
Pour ce n'ai-je pas oublié
Le doux mai qui si m'agrée
Dont je ne quiers avoir santé,
Tant ai la douleur aimée.

Tout temps ai en douleur été
Et mainte larme pleurée.
Les plus beaux jours de l'été
Me semblent pluie ou gelée,
Quand au pays que je plus hais
Il me faut faire demeurée;
Je n'aurai joie en mon aé
Si en France ne m'est donnée.

Que Dieu me donne joie et santé!
La plus belle qui soit née
M'a conforté de sa beauté
Qui m'est ainsi au cœur entrée
Et si je meurs en cette pensée,
Bien crois m'âme avoir sauvée,
Car m'eût.. son bien prêté
Dieu! cil qui l'a épousée.

Hélas! trop suis maleüre
Si celle n'oït ma prière
A qui je me suis celé
Pour cette gent malparlière
Qui jà les cœurs n'auront las
De dire mal en arrière.
Car plût à Saint-Nicolas.
Qu'ils gisent tous en bière.

Hé! douce rien, ne m'occiez
Ni ne soyez cruelle, ni fière
Vers moi qui plus vous aime assez
D'amour loyale droiturière;
Et si pourtant vous m'occiez.
Las! trop l'achèterai cher.
L'amour dont tant serai grevé!
Mais or m'est douce et légère.

Huon d'Oisi.

† Vers 1190.

Contemporain et maître de Quesnes de Béthune. Celui-ci l'avait raillé quand, en 1187, HUON s'était abstenu de prendre part à la croisade prêchée contre Saladin, mais le châtelain de Cambrai eut sa revanche quand, en 1189, Quesnes de Béthune revint prématurément à la suite de Philippe-Auguste. C'est contre lui qu'il fit cette chanson de croisade :

Chanson de croisade.

Maugré tous Sainz et maugré Dieu aussi,
Revient Quesnes et mal soit-il vegnans!
Honiz soit-il, et ses prêchemans,
Et honiz soit ki de lui ne dit : fi!
Quand Dex verra que ses besoins ert granz,
Il li faudra, car il li a failli.

Ne chantés mais, Quenes, je vous en pri,
 Quar vos chansons ne sont mès avenants;
 Or menrez vous honteuse vie ci,
 Ne vouldistes por Dieu morir joians.
 Si vos conte on avec les recreants,
 Et remenez, avec vo' roi, failli;
 Ja Dame Diex, qui seur tous est issans,
 Du roi avant et de vous n'ait merci.

Mout fut Quenes preus, quant il s'en ala,
 De sermoner et la gent preeschier,
 Et quant un seus en remanoit de ça,
 Il li disoit et honte et reprouvier.

Bien puet sa crois garder et estoier,
 Qu'encor l'a il tele que l'emporta.

Quesnes de Béthune.

1150 ? - 1220.

Politique, diplomate, homme de guerre et poète. Fréquenta la cour de Champagne. Prît part à la 3^e et à la 4^e croisade. Cité par Villehardouin comme un des principaux chefs des croisés. Fut l'un des officiers les plus influents de Baudoin de Flandre, quand celui-ci fut devenu empereur de Roumanie. Eut pour maître HUON D'OISY. On a de lui une dizaine de chansons, qui ont les qualités et les défauts du genre courtois. Il chanta à la cour de Marie de Champagne où l'on se moqua de ses provincialismes.

Chanson.

Ahi! Amours! com dure departie(1)
 Me convenra faire de le meillour
 Ki onkes fust amee ne servie!
 Deus me ramaint(2) a li, par se douchour,
 Si voirement ke m'en part a douleur!(3)
 Las! c'ai jou dit? Ja ne m'en part jou mie!
 Se li cors vait servir nostre Seignour,
 Li cuers remaint dou tout en se baillie.
 Por li m'en vois sospirant en Surie,
 Car je ne doi faillir men creatour.
 Ki li fera a chest besoin d'aie;
 Sachiés-ke il li fera a graignour;
 Et sachent bien li grant et li menour(4)
 Ke la doit on faire chevalerie(5)
 Ou on conkiert Paradis et honour(6)
 Et los et pris et l'amour de s'amie.
 Deus! tant avons esté prou par oiseuse(7),
 Ore i parra ki a chertes iert preus;(8)

(1) Comme sera dure pour moi la séparation d'avec la meilleure. — (2) Que Dieu me ramène à elle. — (3) Aussi vrai que je la quitte avec douleur. — (4) Et sachent bien les grands et les petits. — (5) Que l'on doit faire des prouesses. — (6) Lorsqu'on obtient en même temps. — (7) Dieu! comme nous avons été braves sans rien faire. — (8) Maintenant l'on verra qui sera vraiment brave.

S'irons vengier le honte doloureuse,
 Dont cascuns doit estre iriés et honteus;
 Car a no tens est perdu li sains leus
 Ou Deus sofri por nous mort angoisseuse;
 S'ore i laissons nos anemis morteus (1),
 A tous jours mais iert no vie honteuse (2)

Ki chi ne veut avoir vie anxieuse,
 Si voist por Deu morir liés et joïeus,
 Ke chele mors est douche et savoreuse
 Dont on conkiert le regne prechïeus,
 Ne ja de mort n'en i morra uns seus,
 Ains naisteront en vie glorieuse.
 Ki renvenra mout sera ëureus,
 A tous jours mais en iert honours s'espeuse (3).

Tuit li clergié et li home d'eage
 Ki en aumosne et en bien fait manront (4),
 Partiront tuit en chest pelerinage,
 Et les dames ki castement vivront
 Et loiauté feront a chiaus qui vont;
 Et s'eles font par mal conseil folage
 A lasches gens et mauvais le feront,
 Car tuit li bon iront en chest voiage.

Deus est assis en son saint iretage (5);
 Ore i parra com chil le seccoront (6)
 Cui il jeta de le prison ombrage (7)
 Cant il fu mors en le crois ke Turc ont.
 Sachiés, chil sont trop honi ki n'iront,
 S'il n'ont poverte o vielleche o malage;
 Et chil ki sain et juene et riche sont,
 Ne pueent pas demorer sans hontage.
 Las! je m'en vois plorant des eus dou front,
 La ou Deus veut amender men corage (8);
 Et sachiés bien c'a le meillour do mont (9)
 Penserai plus ke ne fas a voiage (10).

Gace Brulé⁽¹¹⁾

Reims ? Vers 1175 - 1220 ?

Fit partie de la maison de Blanche de Navarre, veuve de Thibaut III comte de Champagne et de Brie († 1202), qui fut tutrice du roi chansonnier. Maître ou collaborateur de Thibaut. Obligé de s'exiler, il trouva asile auprès de Geoffroy II (1158-1187), 2^e fils du roi d'Angleterre Henri II et de Constance de Bretagne.

(1) Si nous y laissons maintenant nos ennemis mortels. — (2) Notre vie sera désormais pour toujours infâme. — (3) Il aura toujours l'honneur pour époux (épouse). — (4) s'occuperont. — (5) Domaine. — (6) On verra comment le secourront. (7) Ceux qu'il tira de la sombre prison. — (8) Là où Dieu veut améliorer mon cœur. — (9) Et sachez bien qu'à la meilleure du monde. — (10) Je penserai plus que je ne ferai au voyage. — (11) Citons encore GAUTIER DE DARGIES, dont nous possédons une trentaine de chansons. Vivait sans doute, comme GACE BRULÉ, qu'il nomme son " compain ", à la fin du XII^e siècle.

Ses poésies, dont il nous reste une quarantaine, étaient très réputées. Elles chantent toutes le « fin » amour. On connaît surtout de lui la chanson des « oisillons de son pays » et l'« Aube ». Nous citons l'« Aube » et la 1^{re} strophe des « Oisillons ». Quant au reste de la pièce, c'est l'éternel thème de l'amour courtois.

Chanson.

Les oisillons de mon païs
 Ai oïz en Bretagne ;
 A lor chant m'est-il bien avis
 Qu'en la douce Champaigne
 Les oï jadis,
 Se n'i ai mespris.
 Il m'ont en si dous penser mis
 Qu'a chançon fere me sui pris
 Tant que je parataigne
 Ce qu'Amours m'a lonc tens promis.

Aube.

Quand vois l'aube du jour venir,
 Nulle rien ne dois tant haïr,
 Qu'elle fait de moi despartir
 Mon ami, que j'aim par amour.
Or ne hais rien tant com le jour
Ami, qui me despart de vous!

Beau doux ami, vous en irez :
 A Dieu soit vo corps commandé!
 Pour Dieu vous pri, ne m'oubliez,
 Je n'aim nulle rien tant com vous.
Or ne hais rien tant com le jour
Ami, qui me despart de vous!

DEUXIÈME PÉRIODE : 1195-1230.

À cette période appartiennent COLIN MUSSET, AUDEFROI LE BATARD, GUILLAUME DE FERRIÈRES, GAUTIER DE COINCI (mort en 1236). L'œuvre de ce dernier est tout entière d'inspiration religieuse. Dans son immense recueil des *Miracles de Notre-Dame*, il a inséré un certain nombre de pièces lyriques, du genre religieux.

Citons encore RICHARD DE FOURNIVAL, chancelier de l'église d'Amiens, auteur d'une quinzaine de chansons, RICHARD DE SEMILLI, ROGER D'ANDELI, de Normandie, THIBAUT DE BLASON, le « chier ami » du roi de Navarre.

Colin Musset.

PREMIÈRE MOITIÉ DU XIII^e SIÈCLE.

Vivait en Champagne et en Lorraine au commencement du XIII^e siècle. Exerça la profession de ménestrel, de jongleur errant, sans protecteur attitré, mais non pas famélique et loqueteux, avait un cheval et une maison à lui. Connut cependant les misères de sa condition aventureuse; fréquentait les tavernes, dut plus d'une fois engager son manteau. Il y a dans ses vers une grâce spontanée, une sincérité tour à tour mélancolique et gaie.

Sire cuens, j'ai vielé...

Sire cuens, j'ai vielé
 Devant vos, en vostre ostel,
 Si ne m'avez riens doné
 Ne mes gages aquités :
 C'est vilanie!
 Foi que doi sainte Marie,
 Ensi ne vos sievrai mie :
 M'ausmonière est mal garnie,
 Et ma borse mal farsie.

Sire cuens, car commandés
 De moi vostre volenté :
 Sire, s'il vos vient a gré,
 Un bel don car me donés
 Par cortoisie!
 Talent(1) ai, n'en dotés mie,
 De raler a ma mesnie.
 Quant vois borse desgarnie
 Ma feme ne me rit mie.
 Ains me dit : " Sire engelé,
 En quel terre avés esté,

Qui n'avés rien conquesté
 A val la vile?
 Vés come vostre male plié!

Elle est bien de vent farsie!
 Honis soit qui a envie
 D'estre en vostre compaignie.

Quand je vieng a mon ostel
 Et ma fame at regardé
 Derrier moi le sac enflé,
 Et je, qui sui bien paré
 De robe grise,
 Sachiés qu'ele a tost jus mise
 La quenoille sans faintise :
 Elle me rit par franchise,
 Ses deus bras au col me plie,

Ma femme va destrosser
 Ma male sans demorer;
 Mes garçons va abuvrer
 Mon cheval et conreer;(2)
 Ma pucele(3) va tuer
 Deus chapons por deporter(4)
 A la janse aillie;(5)
 Ma fille m'apporte un pige
 En sa main par cortoisie.
 Lors sui de mon ostel sire
 A molt grant joie sans ire,
 Plus que nuls ne porroit dire.

TROISIÈME PÉRIODE.

Elle occupe les deux derniers tiers du siècle de Saint Louis. Elle se caractérise par une recherche de plus en plus savante et raffinée dans les combinaisons rythmiques. Le goût de la poésie se répand de plus en plus dans la bourgeoisie des riches villes de l'Artois et du Nord de la France.

Quelques noms : HUGUE DE LUSIGNAN (3 chansons); JEAN DE BRIENNE (id.); PIERRE MAUCLERC (7 chansons); THIBAUT, COMTE DE BAR; HENRI, DUC DE BRABANT; CHARLES, COMTE D'ANJOU; THIBAUT DE CHAMPAGNE.

A côté des grands seigneurs, les bourgeois. Les trouvères d'Arras sont très nombreux : GILBERT DE BERNEVILLE, COLART LE BOUTEILLIER, ERNOUL CAUPAIN, JEAN BRETTEL, dont il nous reste plus de quarante chansons; JEAN BODEL, dont les *Congés* ont plus de bonhomie que ceux de son compatriote ADAM LE BOSSU, ou de LE HALE.

Le plus grand des poètes populaires du XIII^e siècle est sans contredit RUTEBŒUF.

Thibaut de Champagne.

1201-1253.

Fils de Blanche, fille du roi de Navarre, comte de Champagne et roi de Navarre. Prit part à la croisade contre les Albigeois. Un des meilleurs chansonniers, bien qu'il abuse par-

(1) Besoin, désir. (2) Mettre en ordre (arroir), panser. — (3) Ma servante. — (4) Nous réjouir. — (5) A la sauce d'ail.

fois de l'allégorie. A fait des poésies amoureuses, des couplets satiriques, des pastourelles, des vers politiques, des jeux partis, des chansons de croisade. Sa poésie a de la grâce et de l'élégance.

Pastourelle.

L'autr'ier, par la matinee,
 Entre un bois et un vergier
 Une pastore ai trovee
 Chantant por soi envoisier;
 Et disoit en son premier :
 " Ci me tient li maus d'amor. "
 Tantost cele part m'en tor
 Que je l'oï desraissnier, (1),
 Si li dis sans deslaier:
 " Bele, Diex vos doint bon jor! "

Mon salu sanz demoree
 Me rendi et sanz targier :
 Molt ert fresche et coloree,
 Si mi plot a acointier :
 " Bele, vostre amor vos quier
 S'avroiz de moi riche ator. "
 Elle respont : " Tricheor
 Sont mès trop cil chevalier.
 Mielz aim Perrin mon bergier
 Que riche home gengleor. " (2)

" Bele, ce ne dites mie :
 Chevalier sont trop vaillant.
 Qui set dont avoir amie
 Ne servir a son talent
 Fors chevalier et tel gent?
 Mès l'amor d'un bergeron
 Certes ne vaut un boton.

Partez vos en a itant (3)
 Et m'amez : je vos creant (4)
 De moi avroiz riche don. "

Sire, par Sainte-Marie!
 Vos en parlez por neant.
 Mainte avront trichie
 Cil chevalier soudoiant (5),
 Trop sont faus et mal pensant :
 Pis valent de Guenelon.
 Je m'en revois en meson.
 Car Perrins, qui m'i attent,
 M'aime de cœur loiaument.
 Abaissez voste raison. "

J'entendi bien la bergière
 Qu'ele me velt eschaper :
 Molt li fis longue prière,
 Mès ni poi riens conquerer.
 Lors la pris a acoler
 Et ele gete un haut cri :
 " Perrinet! trahi! trahi! "
 Du bois prenent a huper : (6)
 Je la lais sanz demorer,
 Seur mon cheval m'en parti.

Quant ele m'en vit aler,
 Ele dist par ramosner :
 " Chevalier sont trop hardi "

Chanson de croisade.

Seigneurs, sachez qui or ne s'en ira
 En cette terre où Dieu fut mort et vis (7)
 Et qui la croix d'outre-mer ne prendra,
 A peine mais (8) ira en paradis.
 Qui a en soi pitié et remembrance,
 Au haut Seigneur, doit querre sa vengeance
 Et délivrer sa terre et son païs.

Tous les mauvais resteront par deça,
 Qui n'aiment Dieu, ni le bien ni l'honneur.

(1) Dis-rationare : parler. — (2) Jolulatorum : moqueur, trompeur. — (3) Sur le champ. — (4) Promets.
 (5) Qui est à la solde, au service d'un seigneur. — (6) Crier après quelqu'un. — (7) Vivant. — (8) Jamais.

Et chacun dit : " Ma femme, que fera ?
 Ne laisserais à nul prix mes amis ! "
 C'est là tomber en une folle attente :
 Il n'est d'ami, n'en doutez, que Celui
 Qui pour nous fut en la vraie croix mis.
 Or s'en iront les vaillants bacheliers
 Qui aiment Dieu et l'honneur de ce monde,
 Qui sagement veulent à Dieu aller ;
 Et les morveux, les cendreaux resteront :
 Aveugle est bien, il n'en faut pas douter,
 Qui en sa vie à Dieu ne fait secours
 Et pour si peu perd la gloire du monde.
 Dieu se laissa pour nous en croix peiner
 Et nous dira, au jour où tous viendront :
 " Vous qui ma croix m'aidastes à porter,
 Vous en irez là où mes anges sont :
 Là me verrez et ma mère Marie.
 Et vous, par qui n'eus onques aïe,
 Descendez tous en enfer le profond.
 Douce dame, reine au ciel couronnée,
 Priez pour nous, ô Vierge bien eürée,
 Et puis après ne nous peut mescheoir (1).

Rutebeuf.

Mort vers 1280.

Le plus grand poète lyrique du XIII^e siècle. Première ébauche de Villon. Parisien comme lui, ou tout au moins de la région de Paris. Vécut sous Saint Louis et Philippe le Hardi. Mena une existence errante et précaire. Fait des vers pour vivre, il en fait pour tout le monde : complaintes funèbres, poèmes allégoriques, fabliaux, vies de saints, facéties, pamphlets, satires. On lui doit aussi une œuvre dramatique : le *Miracle de Théophile*. Joua un rôle important dans la lutte des professeurs séculiers de l'Université contre les ordres mendiants et attaqua ces derniers, Cordeliers et Jacobins surtout, avec une violence extrême. S'est passionné d'ailleurs pour toutes les causes d'intérêt général.

Tempérament essentiellement satirique. Sa satire est âpre et mordante :

Rutebeuf rudement œvre,
 Qui est dit de rude et de buef.

Langue savoureuse, pleine, franche, à l'emporte-pièce, quelquefois gâtée par les défauts de son temps (allitérations, jeux de mots, etc.).

Li diz des Ribaux de Greive.

Ribaut, or estes vos à point :	Vos aleiz en estai si joint (3)
Li aubre despoillent lor branches	Et en yver aleiz si cranche, (4)
Et vos n'avez de robe point ;	Vostre soleir n'ont mestier d'oïnt,
Si en aureiz froit à vos hanches.	Vos faites de vos talons planghes.
Queil vos fussent or li porpoint (2)	Les noires mouches vous ont point,
Et li seurquot forrei a manches.	Or vós repouideront les blanches.

(1) Mal arriver. — (2) Combien vous plairaient les pourpoints. — (3) Si joyeux. — (4) Engourdis.

Le mariage de Rutebeuf.

...Sui je mariez sanz raison?
 Or n'ai ne borde, (1) ne maison.
 Encor plus fort :
 Por plus doner de reconfort
 A ceus qui me heent de mort,
 Tel fame ai prise
 Que nus fors moi n'aime ne prise,
 Et s'estoit povre et entreprise,
 Quant je la pris.
 A ci mariage de pris,
 C'or suis povre et entrepris
 Ausi come ele,
 Et si n'est pas gente ne bele.
 Cinquante anz a en s'escuële, (2)
 S'est maigre et seche :
 N'ai pas paor qu'ele me treche.
 Depuis que fu nez en la creche
 Deus de Marie,
 Ne fu mais tele espouserie...
 Je cuit que Deus le débonaires
 M'aime de loing :
 Bien l'ai prové a cest besoing.
 La sui où le mail met le coing :
 Deus m'i a mis.
 Or fais feste a mes anemis,
 Duel et corouz a mes amis.
 Or au voir dire,
 Se Deu ai fait corouz ne ire
 De moi se puet jouer et rire,
 Que biau s'en vange.
 Or me covient froter au lange : (3)
 Je ne dout privé ne estrange
 Que il riens m'emble.
 N'ai pas busche de chesne ensamble
 Quant g'i sui si a fou et tramble,
 N'est-ce assez ?

Mes poz est brisiez et quassez
 Et j'ai toz mes bons jors passez !
 Je qu'en diroie ?
 Ni la destruction de Troie
 Ne fut si grant come est la moie...
 Je n'en puis mais si je m'esmoi.
 Avant que veigne avril ne mai,
 Vendra quaresme
 De ce puis bien diie mon esme : (4)
 De poisson autant com de cresse
 Avra ma fame.
 Grant loisir a de sauver s'ame :
 Or g'eunt por la douce dame,
 Qu'ele a loisir...
 Par cel Seignor qui tout avoie, (5)
 Quant je la pris, petit avoie,
 Et ele mains.
 Je ne suis pas ouvriers de mains :
 L'en ne savra ja ou je mains
 Por ma poverté.
 Ja n'i sera ma porte overte,
 Quar ma maison est trop deserte
 Et povre et gaste,
 Sovent n'i a ne pain ne paste.
 Ne me blasmez se je me haste
 D'aler arriere,
 Que ja n'i avrai bele chiere :
 L'en n'a pas ma venue chiere
 Se je n'aporte ;
 C'est ce qui plus me desconforte
 Que je n'ose huchier a ma porte
 A vuide main.
 Savez coment je me demain :
 L'espérance de lendemain,
 Ce sont mes festes. (6)

(1) Petite maison, ferme. (2) Pour tout potage. (3) Je suis forcé de me frotter au drap. (4) Ma pensée, *aestimatio*. (5) De avoir : diriger. (6) Ailleurs il conte qu'il est sans cote et sans lit, qu'il tousse de froid, qu'il bâille de faim, qu'il n'a pas de quoi avoir du pain; ailleurs encore il nous apprend qu'il souffre d'un œil, que son cheval s'est brisé la jambe à une palissade, que la nourrice réclame de l'argent « por l'enfant pestre ou il revendra brere en l'estre », qu'il n'a en sa maison ni fagot ni bûche, et qu'il a « les côtes nues contre l'hiver », que son propriétaire réclame le loyer de la maison, qu'il a été trois mois au lit, que tous ses gages sont engagés, que ses amis l'ont tous abandonné, bref, que sa détresse est extrême.

Li mal ne sevent seul venir,
 Tot ce m'estoit (a) a avenir,
 S'est avenu.

Que sont mi ami devenu
 Que j'avoie si près tenu
 Et tant amé ?

Je cuit qu'il sont trop clersemé :
 Il ne furent pas bien semé,
 Si sont failli (b).

Itel ami m'ont mal bailli, (c)
 Qu'onques (d) tant com Diex m'assailli
 En maint costé

N'en vi un seul en mon osté ;
 Je cuit li venez les ma osté.

L'amors est morte :
 Ce sont ami que venez emporte,
 Et il ventoit devant ma porte...

(a) Ce qui devait. (b) Ils m'ont manqué. (c) Traité. (d) Aussi longtemps que.

Adam de la Halle.

Arras, vers 1235. — Naples, vers 1288.

Œuvres poétiques : *Chansons. Motets. Rondeaux. Jeux-partis. Congé. Poème* (les 19 premières laisses, de 20 vers chacune) sur le « *Roi de Sezile* ». Théâtre.

Appelé aussi souvent ADAM DE LE HALE.

Son père, Henri le Bossu, était employé à l'échevinage d'Arras ; à cause de ses fonctions sans doute, surnommé « de la Halle ». ADAM hérita du surnom paternel ; à l'étranger on l'appelait ADAM D'ARRAS. Se destinait à la cléricature. Quitta l'école pour se marier. Il alla cependant à Paris reprendre sa vie d'« escolier » ; il n'y resta pas longtemps ; il aimait Arras, ville alors si remuante et si troublée. On l'y retrouve en 1271 ; cependant ce n'est pas là qu'il mourut. Le comte d'Artois l'avait pris à son service comme poète et comme musicien et sans doute il l'emmena avec lui lorsque, après le massacre des vêpres siciliennes, en 1282, il fut envoyé par le roi de France au secours de Charles d'Anjou.

Ses chansons ont de la verve. Composa deux pièces fort originales : le *Jeu de la Feuillée*, une véritable Revue locale, et le *Jeu de Robin et Marion*, pastorale dramatique, que l'on peut considérer comme le premier opéra-comique français.

Congé.

Coment que men tans ai eusé (1)
 M'a me conscienche accusé
 Et toudis loé le meilleur,
 Et tant le m'a dit et rusé
 Que j'ai tout soulas refusé
 Pour tendre à venir à honneur.
 Mais le tens que j'ai perdu pleur,
 Las! dont j'ai despendu le fleur
 Au siècle qui m'a amusé ;
 Mais cha fait forche de signeur, (2)
 Dont chascuns amans de l'erreur
 Me doit tenir pour excusé.

Arras! Arras! ville de plait (3)
 Et de haine et de détrait, (4)
 Qui soliez estre si nobile, (5)
 On va disant c'on vous refait ;
 Mais se Diex le bien n'i raitrait,
 Je ne voi qui vous reconcile.
 On i aime trop crois et pile,
 Chascuns fuberte (6) en ceste vile,
 Au point c'on estoit a le maît. (7)
 Adieu de fois plus de cent mile!
 Aillors vois oïr l'Evangile,
 Car chi fors mentir on ne fait.
 Encor soit Arras fourmenés
 Si a il des bons remés, (8)
 A qui je vueil prendre congiet,
 Qui mains grans reviaus (9) ont menés

(1) Quel qu'ait été le premier emploi de mon temps, ma conscience m'a toujours indiqué ce que j'avais de mieux à faire. (2) Mais il a fallu céder à une force tyrannique. (3) Querelles. (4) Trahisons. (5) Noble. (6) Triche, fourbe. (7) Quiconque y trompait au printemps dernier y trompe encore aujourd'hui. (8) Restés. (9) Fêtes.

Et souvent biaux mangiers donés,
 Dont li usages bien déchiet.
 Car on i a si près faukiet, (1)
 C'on lor a tout coupé le piet,
 Seur coi leur déduis ert fondés... (2)

Adieu, amour, très douche vie,
 Li plus joieuse et li plus lie (3)
 Qui puist estre fors paradis!
 Vous m'avés bien fait en partie;
 Se vous m'ostastes de clergie,
 Je l'ai, par vous, ores repris.
 Car j'ai en vous le vouloir pris
 Que je racate los et pris, (4)
 Que par vous perdu je n'ai mie.
 Ains ai en vos serviche apris; (5)
 Car j'estoie nus et despris, (6)
 Avant, de toute courtoisie.

Bele très douche amie chière,
 Je ne puis faire bele chière,
 Car plus dolans de vous me part
 Que de rien que je laisse arrière.
 De mon cuer serés tresorière,
 Et li cors ira d'autre part
 Aprendre et querre engien et art
 De miex valoir : si arés part
 Que miex vaurrai, mieudres vous iere; (7)
 Pour miex fructefier plus tart,
 De si au tiers an ou au quart,
 Laist on bien se terre en jachière. (8)

Poésie satirique et bourgeoise.

LES FABLIAUX.

Tandis que les récits épiques et les romans de chevalerie plaisaient surtout à la société féodale, les fabliaux amusèrent plus particulièrement les bourgeois des villes et les vilains.

Les fabliaux sont de petits récits qui valent surtout par une observation piquante des mœurs de l'époque. C'est comme une revue de toutes les classes de la société. Une verve malicieuse égaie ces contes prestes, quelquefois le ton se hausse. On en possède environ 150. Parmi les plus connus citons : *Le Prêtre qui mangea les mûres*, *le Vilain mire* (le Paysan médecin), *le Tombeur* (jongleur) *Notre-Dame*, *la Housse partie* (la Couverture partagée), *les Trois Aveugles de Compiègne*, *l'Ange et l'Ermite*, que l'imitation de Voltaire (*Zadig*, chap. XX) n'a pas fait oublier.

(1) Fauché. (2) On y a coupé ce qui faisait l'agrément de la vie. (3) Agréable (laeta). (4) Vous m'avez inspiré le désir de reconquérir l'honneur et l'estime. (5) J'ai appris en votre service. (6) Méprisé. (7) En valant mieux, je serai plus digne de vous (iere : ero, je serai ; mieudres : melior). (8) ADAM a imité, mais dans un autre esprit, les *Congés* de JEAN BODEL, artésien comme lui. La vie de JEAN BODEL nous est peu connue. La lépre l'empêcha de se croiser et l'obligea de quitter Arras. C'est à ce propos qu'il écrit ses *Congés*. Il est aussi l'auteur du *jeu de Saint Nicolas*.

Le vilain mire.

(Le vilain, médecin malgré lui, rassemble tous les malades du royaume et leur annonce qu'il va brûler le plus mal en point, sa cendre guérira tous les autres. Tous aussitôt s'en vont, déclarant qu'ils se portent bien).

Li vilains aus malades dist :

“ Le plus malade en eslirai

Et en cel feu le meterai ;

Si l'arderaï en icel feu.

Et tuit li autre en auront preu ;

Quar cil qui la poudre bevront

Tout maintenant gari seront „

Li uns a l'autre regardé :

Ainz n'i ot boçu ni enflé (1)

Qui otriast por Normendie,

Qu'eüst la graindre maladie.

Ain cois s'en vont tout autressi

Com se il fussent tuit gari.

D'un fillosope qui passoit par un cimentire.

D'un fillosope oï conter,

Mai ge nel' sai ore nomer ;

Par un cimentire passoit,

Com aventure le menoit.

Une molt bele tombe vit ;

En la tombe ot un vers écrit :

Li vers qui erent en la pierre

Disoient en itel manière :

O tu qui passes, bouche close,

Par là où corps de gent repose,

Enten ce que ge te dirai,

Jà de rien ne te mentirai.

Itel com tu es, itel fui,

Et tel seras com ge sui.

A la mort ne penssoie mie

Tant com ge avoie la vie.

En terre avoie grant richece,

Dont je faisoie grant noblece,

Terres, maisons et grant trésor,

Draps, et chevax, argent et or,

Mais or sui povres et chaitis,

Et parfond en la terre mis.

Ma grant beauté tote est alée,

Ma char est tote degastée ;

Molt est estroite ma maison,

O moi n'a se vermine non ;

Et se tu ore me véoies,

Ge ne quit pas que ce diroies,

Que ge oncques eusse hom esté,

Se sui-ge ore du tot mué.

Proiez le celestien roi

Merci ait de l'ame de moi.

LE ROMAN DE RENART.

Le *Roman de Renart*, immense compilation qui compte plus de 100.000 vers, est l'œuvre de plusieurs auteurs des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. Cette « ample comédie à cent actes divers » conte la guerre entre *Renart* le goupil (*vulpeculum*), qui représente la ruse, et *Ysengrin* le loup, qui représente la force brutale. Autour de ces personnages viennent se grouper *Noble* le lion, *Brun* l'ours, *Tibert* le chat, *Tiécclin* le corbeau, *Couart* le lièvre, *Bernard* l'âne, *Chantecler* le coq, *Pinte* la poule, *Tardif* le limaçon, etc. Ce roman marque une réaction contre l'esprit féodal et chevaleresque ; c'est l'épopée des bourgeois, du « menu peuple ». Déjà dans le 1^{er} cycle, mais surtout dans les *suites* (*Renart le Nouvel* et *Renart le Contrefait*, c'est à dire refait), qui sont du XIV^e siècle, Renart annonce Pathelin, Panurge et Figaro.

(1) Mais il n'y eut ni bossu, ni hydropique qui avouât, lui eût-on donné la Normandie, qu'il eût la plus grande maladie.

Funérailles de dame Copée.

Renart a égorgé Copée, la sœur de Pinté. Celle-ci, escortée de Chanteclair et de trois autres poules, est allée se plaindre auprès de Noble et demander la punition de Renart. Noble punira le coupable, mais d'abord il fait procéder aux funérailles de la victime.

Quant la vigile fu chantee
Et ce vint a la matinee,
Le cors portèrent enterrer.
Mais ainz l'eurent fait enserrer
En un mout bel vaissel de plom;
Oncques plus bel ne vi mes om.
Puis l'enfoïrent soz un arbre,
Et par desus mirent un marbre.
S'i ont escrit le non la dame,
Et sa vie, et commandé l'ame.
Ne sai a cisel o a grafe (1)
I ont escrit en l'epitafe :

“ Desoz cest arbre, en mi ce plain,
Gist Copee, la suer Pintain.
Tot ainsi l'atorna hui main (2)
Renarz, qui chascun jor empire;
En fist as denz si grant martire.”
Qui lors veïst Pintain plorer,
Renart maudire et devoer,
Et Chantecler les piez estendre,
Moult grant pitié l'en peüst prendre.

(*Roman de Renart*).

LE ROMAN DE LA ROSE.

Le *Roman de la Rose* est le plus célèbre des poèmes allégoriques, si goûtés pendant les XIII^e, XIV^e et XV^e siècles. Il se compose de deux parties. La première (4268 vers), composée vers 1237, est de GUILLAUME DE LORRIS (vers 1210 — vers 1260). C'est un songe allégorique où l'on trouve toutes les théories de l'amour courtois alors en vogue. La seconde partie (18000 vers environ) de JEAN DE MEUNG (mort vers 1280), a été composée vers 1277. L'auteur y aborde toutes sortes de questions, philosophiques, scientifiques, théologiques. C'est surtout une satire sociale, pleine de verve et de hardiesse.

Le succès de cette œuvre fut inouï, et il était encore très vif au milieu du XVI^e siècle. Marot en donna une édition en 1527. Les poètes de la Pléiade eux-mêmes l'admiraient. Ce poème souleva aussi de grandes protestations. CHRISTINE DE PISAN le juge digne d'être brûlé, GERSON condamne ses hardiesses dans sa *Vision de Gerson* (1402).

Le temps.

Li Tens qui s'en va nuyt et jor
Sans repos prendre et sans séjor,
Et qui de nous se part et emble
Si céléement, qu'il nous semble
Qu'il s'arreste adès en un point,
Et il ne s'i arreste point,
Ains ne fine de trespasser,
Que nus ne puet néis penser
Quex tens ce est qui est présens;
S'el demandés as clers lisans,
Ainçois que l'en l'eüst pensé,
Seroit-il ja trois tens passé;
Li tens qui ne puet sejourner,
Ains voit tous jors sans retourner,

Com l'iaue qui s'avale toute,
N'il n'en retourne arrière goutte;
Li tens vers qui noient ne dure,
Ne fer, ne chose, tant soit dure,
Car il gaste tout et menjue;
Li tens qui tote chose mue,
Qui tout fait croïstre et tout norist,
Et qui tout use et tout porrist;
Li tens qui envieillit nos pères,
Et vieillit rois et emperières,
Et qui tous nous envieillira
Ou mort nous désavancera...

(*Le Roman de la Rose*, 1^{re} partie).

(1) Burin. (2) Ce matin.

Faux-semblant.

Cet ancêtre de Tartuffe trace ainsi son propre portrait :

Je mains avec les orgueilleus, Les vésiés, les artilleus (1) Qui mondaines honors convoient Et les grans besoignes exploitent, Et vont traçant (2) les grans pitances, Et porchacent les acointances Des poissans homes, et les sivent, Et se font povre, et si se vivent Des bons morciaus délicieus, Et boivent les vins precieus; Et la povreté vont preschant, Et les grans richesses peschant. Mès, combien que povre me feingne, Nul povre ge ne contredeingne; (3)	J'ameroie miex l'acointance, Cent mille tens, du roi de France, Que d'un povre, par Nostre-Dame! Tout eüst il ausi bone ame. Quand ge vois tous nus ces truans Trembler sor ces femiers puans, De froit, de faim crier et braire, Ne m'entremet de lor affaire. S'il sunt a l'ostel-Diex porté, Ja n'ierent par moi conforté, Que d'une aumosne toute sele Ne me pestroient il la geule, (4) Qu'il n'ont pas vaillant une sèche (5): Que donra qui son coutiau lèche?
--	--

(Roman de la Rose, 2^e partie).

Poésie didactique.

Les poèmes didactiques pullulent au moyen-âge : ils visent surtout à l'instruction morale ou religieuse. Tels sont les *Bibles*, les *Bestiaires*, les *Volucraires*, les *Lapidaires*, les *Castoiements*, ouvrages à tendances pédagogiques (le plus célèbre est le *Chastiment d'un père à son fils*, du XII^e siècle), les *Dits*, petits poèmes plutôt satiriques dirigés contre les corps de métier, les femmes, les ordres religieux, etc. Un des plus considérables poèmes didactiques du moyen âge est l'*Image du Monde* (XIII^e siècle), en 7000 vers, de Gautier de Metz.

Poésie dramatique.

Le Théâtre en France, comme en Grèce, a une origine religieuse : il sort de la messe. Le *Drame d'Adam* (XII^e siècle) est la première œuvre dramatique jouée hors de l'église. Le texte est en français. Au XIII^e s. appartiennent le *Jeu de S'-Nicolas*, de Jean Bodel, le *Miracle de Théophile*, par Rutebœuf. De la même époque sont les deux comédies d'Adam de la Hale : le *Jeu de la Feuillée* et *Robin et Marion*. Le XIV^e a vu fleurir dans le théâtre sérieux les *Miracles de Notre-Dame*, le XV^e les *Mystères* et, sur la scène comique, les *farces*, *soties* et *moralités*.

Tentation d'Eve.

DIABOLUS.

Eva, ça sui venuz a toi.

EVA

Di moi, Sathan, e tu pur quoi?

DIABOLUS

Jo vois querrant tun pru, t'onur.

EVA

Ço dunge deu!

DIABOLUS

N'avez pouër;
Mult a grant tens que j'ai appris
Toz les conseils de paraïs;
Une partie t'en dirrai,

(1) Les fourbes, les artificieux. (2) Quêtant. (3) Bien que je feigne d'être pauvre, il n'est pauvre que je daigne approcher. (4) Car de la moindre aumône ils ne me repaîtraient pas la gueule : ils ne pourraient rien me donner. (5) Ils ne possèdent pas une sèche (un os de sèche) vaillant.

EVA

Or le comence, e jo l'orrai.

DIABOLUS

Orras me tu?

EVA

Si ferai bien,

Ne te curuceraï de rien.

DIABOLUS

Celeras m'en?

EVA

Oïl, par foi.

DIABOLUS

Iert descovert?

EVA

Nenil par moi.

DIABOLUS

Or me mettrai en ta créance,
Ne voil de toi altre fiancée.

EVA

Bien te pois creire a ma parole.

DIABOLUS

Tu as esté en bone escole;
Jo vis Adam, mais trop est fols.

EVA

Un poi est durs.

DIABOLUS

Il serra mols.

Il est plus durs que n'est emfers.

EVA

Il est mult francs.

DIABOLUS

Ainz est mult fers.

Cure n'en voet prendre de soi,
Car la prenge, se vols, de toi! (1)
Tu es fieblette e tendre chose
Et es plus fresche que n'est rose;Tu es plus blanche que cristal,
Que nief que chiet sor glace en val;
Mal cuple em' fist li creatur;
Tu es trop tendre e il trop dur;
Mais neporquant tu es plus sage,
En grant sens as mis tun corrage.
Por iço fait bon traire a tei.
Parler te voil.

EVA

Or ja ce fai.

DIABOLUS

N'en sache nuls.

EVA

Kil deit saveir?

DIABOLUS

Neïs Adam.

EVA

Nenil par veir.

DIABOLUS

Or te dirrai e tu m'ascote!
N'a que nus dous en ceste rote;
E Adam là, qui ne nous ot.

EVA

Parlez en halt, n'en savrat mot.

(Le diable alors lui dit la « mult grant vertu » du fruit défendu).

EVA

Quel savor a?

DIABOLUS

Celestial.

A ton bel corps, a ta figure,
Bien covendreit tel aventure,
Que tu fusses dame del mont,
Del souverain e del parfont.

EVA

Est tel li fruiz?

DIABOLUS

Oïl, par ver.

*(Dès ce moment Eve est vaincue).**(Le Drame d'Adam).*

(1) Qu'il se préoccupe au moins de toi!

XIV^e SIÈCLE

La poésie se transforme. Jusqu'ici elle était libre, vivante, souvent originale; à présent on imagine des règles compliquées et artificielles (1). Faute d'inspiration véritable, les poètes s'exercent aux prouesses rythmiques. C'est l'époque des poèmes à forme fixe : le *chant royal*, la *ballade*, le *rondeau*, le *triolet*, le *virelai*. On fait des ballades léonines, sonnantes, équivoques, rétrogrades, communes, balladantes, fratrisées; des rondeaux simples, jumeaux ou doublés; on aligne des rimes batelées, brisées, enchaînées; on s'amuse aux jeux d'esprits les plus puérils; il y a des combinaisons en « ricquerac », il y en a eu d'autres en « baguenaude ».

Ces « mignardises », le mot est de Pasquier, sont le triomphe des grands rhétoriciens du siècle suivant.

Eustache Deschamps

Vertus (Champagne) 1346? — 1410?

Vie aventureuse. Tour à tour étudiant, voyageur en Lombardie, en Flandre, en Hongrie, en Bohême, en Asie, prisonnier des Sarrasins, huissier d'armes de Charles V, maître d'hôtel et conseiller du duc d'Orléans, gouverneur du château de Fismes et bailli de Senlis. Poète d'une fécondité extraordinaire. Le manuscrit de ses œuvres de la Bibliothèque nationale de Paris contient 1175 ballades, 171 rondeaux, 80 virelais, 14 lais, 23 farces, des complaintes et des traités divers, 17 épîtres. Son plus long poème est le *Miroir du mariage* (12103 vers), qui est, en bien des endroits, une diatribe contre les femmes et le mariage. Son œuvre nous donne des renseignements précis sur la cour et sur la vie bourgeoise au XIV^e siècle.

Cet observateur grincheux a parfois de la grâce et de l'esprit. Ses poésies patriotiques (il a connu Charles V, Charles VI, Du Guesclin, il a vu de près la guerre anglaise et l'insurrection parisienne) ont parfois de l'éloquence et de la vigueur.

BALLADE.

Chacun ne cherche plus qu'à s'enrichir. (2)

Je doute trop qu'il ne viengne chier temps
Et qu'il ne soit une mauvaise annee
Quant amasser voy grain a pluseurs gens

(1) Le premier Art poétique est du XIV^e siècle. C'est l'*Art de dicter et faire chansons, ballades, et rondeaux*, par EUSTACHE DESCHAMPS. Depuis, les traités de *seconde rhétorique* (c'est à dire l'art d'écrire en vers) se multiplient. Citons en quelques-uns :

JACQUES LEGRAND : *Des rythmes et comment se doivent faire* (1405).

ANONYME : *La seconde Retorique* (1415?).

BAUDET HERENC : *Doctrinal de la seconde Retorique* (1432).

ANONYME : *Traité de l'art de Retorique* (1475).

HENRY DE CROY : *L'art et Science de retorique pour faire rimes et ballades* (1493).

MOLINET : *L'art et science de Retorique* (1493).

ANONYME : *L'art de Retorique pour rimer en plusieurs sortes de rimes* (1500).

L'INFORTUNE (pseudonyme d'un inconnu) : *Le jardin de plaisance et fleur de rhétorique* (1500).

PIERRE FABRI : *Le grant et vray art de plaine rhétorique* (1521), etc., etc.

(2) Cfr. ALAIN CHARTIER : *Doléances du peuple à la France* (voir Prosateurs français, par J. Van Dooren, p. 21), la page de LA BRUYERE sur les Paysans, la lettre de FÉNELON à Louis XIV, etc.

Guillaume de Machaut.

Machaut (Brie), vers 1290. — Reims, 1377.

Poète et musicien. Secrétaire du roi de Bohême Jean de Luxembourg, qu'il suivit dans ses aventures. Tisseur de rimes, jongleur de mots, a écrit près de 80.000 vers, où il reprend à satiété les thèmes cent fois rebattus de l'amour courtois. Et il madrigalise et il soupire et il meurt, quoique barbon, borgne et goutteux.

C'est un précieux qui, n'ayant rien à dire, se rabat sur la forme qu'il tourmente et tarabiscote de son mieux. Voici un de ses « jolis » rondeaux :

Blanche comme lys, plus que rose vermeille,
Resplendissant com rubis d'Oriant,
En remirant vo biauté non pareille,
Blanche comme lys, plus que rose vermeille,

Suy si ravis que mes cuers toudis veille
Afin que serve à loy de fin amant,
Blanche comme lys, plus que rose vermeille,
Resplendissant com rubis d'Oriant.

Et mettre a part; faillir voy la donnee (1),
 L'air corrompu, terre mal ordonnee,
 Mauvais labour et semence pourrie,
 Foibles chevaulx, dont le labour detrie (2),
 Contre le quel le riche dit : " Eschac! " (3)
 Par ce convient que le peuple mendie,
 Car nulz ne tent (fors) qu'a emplir son sac.

Particulier est chascun en son sens
 Et convoiteus, vie est desordonnee,
 Tout est ravi par force des puissans,
 Au bien commun n'est creature nee.
 Est la terre des hommes gouvernee
 Selon raison? Non pas : Loy est perie,
 Verité fault, regner voy Menterie,
 Et les plus grans se noient en ce lac;
 Par convoiter est la terre perie,
 Car nulz...

Si fault de faim perir les innocens,
 Dont les grans loups font chañun jour ventree,
 Qui amassent a milliers et a cens
 Les faulx tresors; c'est le grain, c'est la blee,
 Le sang, les os, qui ont la terre aree (4)
 Des povres gens, dont leur esperit crie
 Vengeance a Dieu, vé (5) a la seignourie,
 Aux conseilliers et aux menants ce bac (6)
 Et a tous ceuls qui tiennent leur partie (7).
 Car nulz...

L'ENVOY.

Princes, le temps est brief de ceste vie,
 Aussi tost muert homs qu'on puet dire : " Clac ".
 Que deviendra la povre ame esbahie?
 Car nulz ne tent (fors) qu'a emplir son sac.

Sur le trépas de Bertrand du Guesclin.

Estoc (8) d'honneur, et arbres de vaillance,
 Cuer de lyon esprins de hardement (9),
 La flour des preux et la gloire de France,
 Victorieux et hardi combatant,
 Saige en voz fais (10), et bien entreprenant,
 Souverain homme de guerre,
 Vainqueur de gens et conquéreur de terre,
 Le plus vaillant qui oncques fust en vie,
 Chascuns pour vous doit noir vestir et querre :
 Plourez, plourez, flour de chevalerie!

(1) Faillir : faire défaut ; donnée (*donnatam*) : ce qu'on confie à la terre, la semence. (2) Retarde (*de-tricare*). (3) Echec. Dire : eschac == opprimer. (4) Labourée (*arare*). (5) Malheur! (6) A ceux qui mènent la barque, qui gouvernent. (7) Qui les approuvent. (8) De l'allemand stock : bâton, souche, épée. (9) Hardiesse. (10) En vos actes.

O Bretaingne, ploure ton espérance!
 Normandie, fay son enterrement,
 Guyenne aussi, et Auvergne, or t'avence;
 Et Languedoc, quier lui son monument, (1)
 Picardie, Champaigne et Occident,
 Doivent pour plourer acquerre
 Tragédiens, Aréthusa requerre (2)
 Qui en eaue fu par plour convertie,
 Afin qu'à touz de sa mort les cuers (3) serre.
 Plourez, plourez, flour de chevalerie!

Hé! gens d'armes, aiez en remembrance
 Vostre père, dont vous estiez enfant :
 Le bon Bertran, qui tant ot de puissance,
 Qui vous amoit si amoureusement,
 Guesclîn est mort : priez dévotement,
 Qu'il puist paradis conquerre.
 Qui dueil n'en fait, et qui n'en prie, il erre,
 Car du monde est la lumière faillie; (4)
 De toute honeur estoit la droicte serre : (5)
 Plourez, plourez, flour de chevalerie!

Les souris et le chat (6).

Je treuve qu'entre les souris
 Ot un merveilleux parlement
 Contre les chas, leurs ennemis,
 A veoir manière comment
 Elles vesquissent seurement.
 Sanz demourer en tel débat,
 L'une dist lors en arguant :

“ Qui pendra la sonnette au chat? „

Cilz consaulz fut conclus et prins :
 Lors se partent communement.
 Une souris du plat païs
 Les rencontre et va demandant
 Qu'om a fait : lors vont respondant
 Que leur ennemi seront mat,
 Sonnette aront ou coul pendant :

“ Qui pendra la sonnette au chat? „

“ C'est le plus fort, „ dist un rat gris.
 Elle demande saignement
 Par qui sera cilz fais fournis.
 Lors s'en va chascune excusant;
 Il n'y ot point d'executant,
 S'en va leur besongne de plat.
 Bien fut dit, mais, au demouriant,
 “ Qui pendra la sonnette au chat? „

L'ENVOY.

Prince, on conseille bien souvent,
 Mais on puet dire, com le rat,
 Du conseil qui sa fin ne prant :
 “ Qui pendra la sonnette au chat? „

(1) Erige-lui un monument. (2) Acquérir des auteurs tragiques et aller chercher Aréthuse. (3) Le cœur (l's est le signe du cas sujet singulier). (4) Tombée, éclipse. (5) Endroit où l'on serre quelque chose, de *sera, serra, serrure*. Au figuré : sauvegarde. (6) Cfr. LA FONTAINE : *Conseil tenu par les rats*.

Jehan Froissart.

Valenciennes, 1337. — Chimai, 1410 ?

Œuvres poétiques : *Meliador*, roman de chevalerie. — *Le Paradis d'amour*.
Li Orloge amoureux. — *L'Espinette amoureuse*. — *La Prison amoureuse*.
Le Joli Buisson de Jonèce. — *Le Temple d'honneur*.

Protégé par la reine Philippe d'Angleterre, vécut à la cour de Londres. Après la mort de la reine, revint à Valenciennes (1369). Chapelain du Comte de Blois (1386). Ecrivit *Meliador* pour Gaston Phébus, dans le Béarn. En 1394, retourne en Angleterre, où il achève le 4^e livre des Chroniques.

Le poète est de beaucoup inférieur au chroniqueur. A composé douze lais, vingt-sept ballades, treize virclais, cent trois rondeaux qu'il a encadrés, pour la plupart, dans ses longs poèmes. Sa poésie manque en général de naturel et d'émotion. Ce sont de minutieuses dissertations psychologiques, encombrées d'éruditions mythologiques sur un thème unique : l'amour. Style parfois prolix et qui fatigue. Les genres les plus gracieux, sous sa plume, perdent souvent de leur fraîcheur et de leur naïveté.

Ballade.

Plusieurs imaginations
 A un homme, n'est pas merveilles,
 Car il est de moult d'actions
 Forgé, qui ne sont pas pareilles,
 Mais diverses et dépareilles.
 Qui toutes les sait éclaircir ?
 Tant qu'à moi, je veux revenir,
 Car bien sais, sans l'autrui querelle,
 En quoi de voir et d'ouïr
 Mon esprit se renouvelle.

Quand je vois vallées et monts
 Et vignes en chars et en treilles,
 Je dis que le pays est bon ;
 Et si destoupe mes oreilles
 Quand j'ouïs vin versé de bouteilles,
 Car au boire prends grand plaisir ;
 Aussi fais-je en beaux draps vêtir,
 En viande fraîche et nouvelle ;
 Quand à table m'en vois servir,
 Mon esprit se renouvelle.

Violettes en leurs saisons,
 Et roses blanches et vermeilles
 Vois volontiers, car c'est raison,
 Et chambres pleines de chandelles,
 Jeux et danses en longues veilles,
 Et beaux lits pour se rafraîchir,
 Et au coucher, pour mieux dormir,
 Epices, claret et rochelle ;
 En toutes ces choses veïr,
 Mon esprit se renouvelle.

(*Ballades amoureuses.*)

Citons de FROISSART un fragment de son " Joli Buisson de Jeunesse ", qui donnera une idée de sa poésie précieuse :

... Encor tu es trop lentieux ;
 Se devrait un cœur gentieux
 Reposer au lit à cette heure ?
 Tu sais que Nature labeure
 Par bois, par jardins et par champs ;
 Tu os des oisillons les chants
 Qui ne se veulent acoisier,
 Ains se peinent d'eux dégoisier.
 Tu os le rossignol joli
 Seulement pour l'amour de li
 Tu devrais esvigrer
 Et dedans ton cœur figurer
 La manière de son doux chant ;
 Car onques puis soleil couchant,
 Il n'eut ni arrêt ni séjour.
 Il est droit sur le poinc du jour.
 La nuit se part, l'aube trève.

Est-il nulle rien qui te griève ?
 Lève-toi ; allons nous ébattre,
 Marcir la rosée et abattre,
 Dont l'odeur est trop plus propice
 Et mieux vaut que de nulle épice,
 Et si verrons les arbrisseaux,
 Les fontaines et les ruisseaux,
 Et si orrons les oiselets,
 Chanter dessus ces ruisselets,
 Qui en se solaçant s'ébattent,
 Si qu'il semble qu'ils se combattent.
 Si Telephus avec moi avais,
 Je l'aurais tôt mis à voie,
 Qu'il m'exposerait liement
 De leurs chants le graliement ;
 Car il entendait sur quelle forme
 Chacun sa chansonnette forme.

Rondeaux.

1.

Aies le coer courtois et honnourable,
 Humble et discr  , secr  , vrai et joli,
 Lié, attempr  , (1) et retien ce notable :
 Aies le coer courtois et honnourable,
 Et selonc ce que tu poes te fais able, (2)
 S'avront pit   dame et Amours de ti. (3)
 Aies le coer courtois et honnourable.

2.

Amours, Amours, que volés de moi faire?
 En vous ne puis v  oir rien de se  ur :
 Je ne cognois ne vous ne vostre afaire,
 Amours, Amours, que volés de moi faire?
 Le quel vault mieulz: pry  r, parler, ou faire?
 Dittes le moi, qui avés bon e  r.
 Amours, Amours, que volés de moi faire? (4)

XV^e SIÈCLE

Le XV^e siècle, si l'on excepté des poésies de CHRISTINE DE PISAN, de CHARLES D'ORLÉANS ou de VILLON, n'est pas beaucoup plus riche que le pr  c  dent. Les mêmes genres restent à la mode, les ballades et les rondeaux surtout; l'inspiration, comme précédemment, en est souvent artificielle. Ajoutons cependant, pour être juste, que l'on trouve, dans les œuvres des bons poètes de ce siècle, plus de sentiment, une pensée plus mère. La Renaissance est proche.

Christine de Pisan.

Venise, 1363. — Poissy, 1431?

Œuvres poétiques : *Le Livre des Cent Ballades*. — *Le Livre du Duc des vrais Amants*.
Le Chemin de long estude. — *Le Dit de la Rose*. — *L'Epitre d'Oth  a la déesse*
    *Hector de Troye*, prose et vers (1402). — *Le Livre de Mutacion de fortune* (1403).
Ditti   à la louange de Jeanne d'Arc (1429).

Naquit en France, à 5 ans, avec son père Thomas de Pisan, que Charles V appela de Bologne pour en faire son secrétaire et son astrologue. Elle avait 17 ans lorsqu'elle perdit son père et le roi, son protecteur. Veuve à 25 ans, avec trois enfants, elle connut la misère. Refusa néanmoins le refuge qui lui était offert à la cour de Henri IV, roi d'Angleterre, et de Gal  as Visconti, père de Valentine de Milan. Pr  f  ra rester fidèle à la France et vivre de sa plume. Se retira au couvent de Poissy. Beau caractère, belle intelligence, grande érudition. C'est la première de nos femmes-auteurs, un des premiers apôtres du féminisme. Défendit la femme contre les attaques de Jean de Meung dans le *Roman de la Rose*. Marot en parlera avec   loge.

Ses vers ont de la gr  ce et de la mélancolie.

(1) Calmé, modéré. (2) Habile, capable, apte. (3) S' (=se = sic), ainsi, à cette condition. (4) Au XIV^e siècle appartient le *Livre des Cent Ballades*, œuvre d'un inconnu, attribué par quelques-uns au maréchal de Bouciquaut. Signalons encore Watriquet de Couvin, dont les *Dits* ont été publiés par Aug. Scheler en 1868.

Seulete suis...

Seulete suis et seulete vueie estre ;
 Seulete m'a mon doulz ami laissee ;
 Seulete suis senz compaignon ne maistre,
 Seulete suis dolente et courroucee,
 Seulete suis en langour mesaisée,
 Seulete suis plus que nulle esgaree,
 Seulete suis senz ami demouree.

Seulete suis a huiz ou a fenestre,
 Seulete suis en un anglet muciee ;
 Seulete suis pour moy de pleurs repaistre,
 Seulete suis doulente et appaisiee.
 Seulete suis, riens n'est qui tant me siee,
 Seulete suis en ma chambre enserree,
 Seulete suis senz ami demouree.

Seulete suis par tout et en tout estre,
 Seulete suis ou je voise ou je siee ;
 Seulete suis plus qu'autre rien terrestre,
 Seulete suis de chascun delaissee,
 Seulete suis durement abaissee,
 Seulete suis souvent toute esplouree,
 Seulete suis senz ami demouree. (1)

Ballade.

Hé dieux ! que le temps m'annuye !	J'ai goust plus amer que suie,
Un jour m'est une semaine ;	Et couleur pâle et mausaine :
Plus qu'en hiver longue pluie	Pour la toux faut que m'appuie
M'est cette saison grevaine,	Souvent et me fault l'haleine.
Hélas, car j'ai la quartaine	Et quand l'accès me demène
Qui me rend toute estourdie,	Adonc ne suis tant hardie
Souvent et de trestour pleine ;	Que je boive que tisaine :
Ce me fait la maladie.	Ce me fait la maladie.

(1) Cfr. ces vers de MARCELINE DESBORDES-VALMORE :

Le nid solitaire.

Va, mon âme, au-dessus de la foule qui passe,
 Ainsi qu'un libre oiseau, te baigner dans l'espace.
 Va voir ! et ne reviens qu'après avoir touché
 Le rêve... mon beau rêve à la terre caché.

Moi, je veux du silence, il y va de ma vie,
 Et je m'enferme où rien, plus rien ne m'a suivie ;
 Et de mon nid étroit d'où nul sanglot ne sort,
 J'entends courir le siècle à côté de mon sort,

Le siècle qui s'enfuit, grondant devant nos portes,
 Entraînant dans son cours, comme des algues mortes,
 Les noms ensanglantés, les vœux, les vains serments,
 Les bouquets purs, noués de noms doux et charmants.

Va, mon âme, au-dessus de la foule qui passe,
 Ainsi qu'un libre oiseau, te baigner dans l'espace ;
 Va voir ! et ne reviens qu'après avoir touché
 Le rêve... mon beau rêve à la terre caché.

(Poésies inédites.)

Je n'ai garde que m'enfuie,
 Car, quand je vais, c'est à peine
 Non pas l'espace d'une luye,
 Mais par une chambre pleine;
 Encor convient qu'on me mène
 Et souvent faut que je die :
 Soutenez-moi, je suis vaine.
 Ce me fait la maladie.

ENVOI

Médecins, de mal suis pleine;
 Guérissez-moi, je mendie
 De santé qui m'est lointaine;
 Ce me fait la maladie.

Alain Chartier.

Bayeux, vers 1390. — Vers 1458.

Œuvres poétiques : *Le Livre des Quatre Dames* (1415). — *Le Lay de Plaisance*.
Le Débat du réveille-matin. — *Ballades*, etc.

Secrétaire du Dauphin (plus tard Charles VII). Ecrivain politique, moraliste et poète. Composa d'abord des vers galants qui firent fureur. Mais les malheurs de la France lui inspirèrent des œuvres plus sérieuses où il cherche à redresser les cœurs, à ranimer les courages. Sa prose vaut mieux que ses vers. Ame droite et vigoureusement trempée, une des plus nobles figures du temps.

Ballade.

O fols des fols et les fols mortels hommes,
 Qui vous fiez tant ez biens de fortune!
 En celle terre, et pays où nous sommes,
 Y avez-vous de chose propre aucune?
 Vous y avez chose vostre nesune,
 Fors les beaux dons de grace et de nature.
 Fortune donc, si, par cas d'aventure,
 Vous toult les biens que vostres vous tenez,
 Tort ne vous faict, ainçois vous faict droiture :
 Car vous n'aviez rien quand vous fustes nez.
 Ne laissez plus le dormir à grands sommes
 En vostre lit, par nuit obscure et brune,
 Pour acquester richesses à grands sommes :
 Ne convoitez choses d'-dessous la lune,
 Ni de Paris jusques à Pampelune,
 Fors ce qu'il faut sans plus à créature,
 Pour recouvrer sa simple nourriture.
 Souffise-vous d'estre bien renommez,
 Et d'emporter bon loz en sepulture :
 Car vous n'aviez rien quand vous fustes nez.

Les joyeux fruicts des arbres, et les pommes
 Au temps que fut toute chose commune,
 Le beau miel, les glandes et les gommés,
 Souffisoient bien à chascun, à chascune,
 Et pour ce fut sans noise et sans rancune.
 Soyez content de chauld et de froidure,
 Et ne prenez fortune douce et sûre;
 Pour vos pertes·enfin Jueil ne menez,
 Fors à raison, à point et à mesure :
 Car vous n'aviez rien quand vous fustes nez.

ENVOY.

Si fortune vous fait aucune injure,
 C'est de son droit, ja ne l'en reprenez,
 Perdissiez-vous jusques à la vesture :
 Car vous n'aviez rien quand vous fustes nez.

Charles d'Orléans.

Paris, 1391. — Amboise, 1465.

Neveu de Charles VI, père de Louis XII, grand-oncle de François I. N'avait que 16 ans quand son père, Louis d'Orléans, fut assassiné par les gens de Jean sans Peur, duc de Bourgogne. Batailla pour le venger. Chef des Armagnacs. Fut blessé et fait prisonnier à Azincourt (1415), exilé en Angleterre, où on le traîna de prison en prison, jusqu'en 1440. Le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, le maria avec sa nièce Marie de Clèves. Il vécut tranquillement à Blois, lisant, gouvernant sa « librairie », ses enfants, son pays et rimant. Il mourut cinq ans avant l'impression du premier livre en France. Malgré ses malheurs, sa poésie reste claire, alerte, soucieuse de beauté. CHARLES D'ORLÉANS, dit G. Paris, (1) est le premier des poètes français dont quelques pièces soient devenues classiques et aient mérité par leur gentillesse et leur fini de rester dans toutes les mémoires.

Ce sont, bien souvent, de petits bijoux ciselés avec amour, des « émaux et camées » qui font songer aux bibelots précieux dont ont raffolé tous les princes de la famille des Valois. Le poète avait grandi dans une cour élégante. Et l'on sait que sa mère, la douce Valentine Visconti de Milan, aimait les beaux livres d'heures, le roman du roi Arthur, le jeu de la harpe, la broderie de fil d'or.

CHARLES D'ORLÉANS ne s'émeut pas souvent : ni le meurtre de son père, ni les malheurs de la France, ni l'héroïsme de Jeanne d'Arc, ne lui ont arraché un cri passionné.

Rondel.

Le temps a laissé son manteau	Il n'y a beste ne oiseau
De vent, de froydure et de pluye,	Qu'en son jargon ne chante ou crye :
Et s'est vestu de broderye	Le temps a laissé son manteau
De soleil raïant, cler et beau.	De vent, de froydure et de pluye.

Riviere, fontaine et ruisseau
 Portent en livree jolye
 Goultes d'argent d'orfavrerie ;
 Chascun s'abille de nouveau.
 Le temps a laissé son manteau
 De vent, de froydure et de pluye.

(1) *La Poésie au moyen âge*. — Lire aussi le livre admirablement documenté de Pierre Champion sur la *Vie de Charles d'Orléans* (Paris, H. Champion, 1911).

Rondel.

Les fourriers d'Esté sont venuz	En estendant tappis veluz
Pour appareiller son logis,	De vert herbe par le païs,
Et ont fait tendre ses tappis	Les fourriers d'Esté sont venuz
De fleurs et verdure tissuz.	Pour appareiller son logis.

Cueurs d'ennuy piéça morfonduz,
 Dieu mercy, sont sains et jolis ;
 Alez-vous en, prenez païs,
 Yver, vous ne demourrez plus :
 Les fourriers d'Esté sont venuz.

Chanson.

Petit mercier, petit panier !	Je gangne denier a denier,
pourtant se je n'ay marchandise	C'est loings du tresor de Venise :
qui soit du tout à vostre guise,	petit mercier, petit panier !
ne blasmez pour ce mon mestier.	pourtant se je n'ay marchandise.

Et tandis qu'il est jour ouvrier,
 le temps pers, quant a vous devise.
 Je voys parfaire mon emprise
 et par my les rues crier :
 petit mercier, petit panier !

Rondeau.

Laissiez aler ces gorgias,	Ilz portent petit soulez gras,
Chascun yver, à la pippée ;	A une poulaine embourrée,
Vous verrez comme la gelée	Froidure fera son entrée
Reverdira leurs estomas.	Par leurs talons nuz par embas ;
Dieu scet s'ilz auront froit aux bras,	Laissez aler ces gorgias.
Par leur manche deschiquetée,	
Laissiez aler ces gorgias,	
Chascun yver, à la pippée.	

Ballade.

Nouvelles ont couru en France,	Je n'ay eu ne mal ne grevance,
Par maints lieux, que j'estoye mort ;	Dieu mercy, mais suis sain et fort,
Dont avoient peu de desplaisance	Et passe temps en espérance
Aucuns qui me hayent à tort ;	Que paix, qui trop longuement dort,
Autres en ont eu resconfort,	S'esveillera et par accord
Qui m'ayment de loyal vouloir,	A tous fera liesse avoir.
Comme mes bons et vrais amis ;	Pour ce, de Dieu soyent maudis
Si fais à toutes gens sçavoir	Ceux qui sont dolents de véoir
Qu'encore est vive la souris.	Qu'encore est vive la souris.

Accordons une brève mention à un oublié : MARTIN LEFRANC (1410-1461), auteur de : *Le Champion des Dames*, présenté à Philippe le Bon en 1442 ; *L'Estrif de Fortune et de Vertu*, prose et vers ; *La Complainte du Livre du Champion des Dames*. Il a du mouvement et du style et souvent de l'esprit.

Jeunesse sur moy a puissance,
 Mais vieillesse fait son estort
 De m'avoir en sa gouvernance ;
 A présent faillira son sort :
 Je suis assez loing de son port,
 De plourer veuil garder mon hoir ;
 Loué soit Dieu de Paradis,
 Qui m'a donné force et povoir
 Qu'encore est vive la souris.

ENVOI

Nul ne porte pour moy le noir,
 On vent meilleur marché drap gris :
 Or tiengne chacun, pour tout voir, (1)
 Qu'encore est vive la souris.

Complainte de France.

En regardant vers le païs de France,
 Ung jour m'avint, à Dovre sur la mer,
 Qu'il me souvint de la douce plaisance
 Que souloie oudit païs trouver.
 Si commençay de cueur à soupirer,
 Combien certes que grant bien me faisoit
 De veoir France que mon cueur amer doit.

Je m'avisay que c'estait non savance (2)
 De telz soupirs dedens mon cueur garder ;
 Veu que je voy que la voye commence
 De bonne paix, qui tous biens peut donner ;
 Pource, tournay en confort mon penser,
 Mais non pourtant, mon cueur ne se lassoit
 De veoir France que mon cueur amer doit.

Alors chargeay en la nef d'Esperance
 Tous mes souhays en leur priant d'aler
 Oultre la mer, sans faire demourance,
 Et à France de me reccommander.
 Or nous doint Dieu bonne paix sans tarder,
 Adonc auray loisir, mais qu'ainsi soit,
 De veoir France que mon cueur amer doit.

ENVOI.

Paix est trésor qu'on ne peut trop loer,
 Je hé guerre, point ne la dois prisier,
 Destourbé m'a long temps, soit tort ou droit,
 De veoir France que mon cueur amer doit.

(1) En un mot. (2) Que c'était mal savoir les choses.

Olivier Basselin.

Né à Vire, mort vers 1418.

C'est dans les vallées de la Vire en Normandie qu'il chantait ses « *Vaux de Vire* » : chansons de buveur, légères, railleuses et insouciantes. On sait peu de choses de sa vie ; il connaissait le latin, avait voyagé et fut soldat. Eut fort à souffrir des Anglais pendant la guerre de cent ans. Son moulin à foulon, dont on voit encore les restes aujourd'hui, fut détruit en 1450. Comme il s'adonnait trop au vin, sa famille, parait-il, le fit interdire. On admet aujourd'hui que les chansons publiées jusqu'ici sous son nom (*Livre des chants nouveaux et Vaux-de-Vire*, 1610), ne sont pas de lui, mais d'un avocat de Vire, JEAN LE HOUX, mort en 1656. Les vrais Vaux de Vire, s'ils ne sont pas perdus, doivent survivre dans les chansons populaires de la Normandie.

A son nez.

Beau nez, dont les rubis ont coûté mainte pipe
De vin blanc et claiert,
Et duquel la couleur richement participe
Du rouge et violet ;

Gros nez ! qui te regarde à travers un grand verre
Te juge encor plus beau.
Tu ne ressembles point au nez de quelque here
Qui ne boit que de l'eau.

Un coq d'Inde sa gorge à toy semblable porte :
Combien de riches gens
N'ont pas si riche nez ! Pour te peindre en la sorte,
Il faut beaucoup de temps.

Le verre est le pinceau duquel on t'enlumine ;
Le vin est la couleur
Dont on t'a peint ainsi plus rouge qu'une guigne
En beuvant du meilleur.

On dit qu'il nuit aux yeux ; mais seront-ils les maîtres ?
Le vin est guarison
De mes maux ; j'aime mieux perdre les deux fenestres
Que toute la maison. (1)

(1) Cfr. la tirade des nez, dans *Cyrano de Bergerac*, de Rostand.
Citons encore de BASSELIN cette pièce d'un caractère à la fois bachique et martial :

A l'assaut.

Nous sommes armez comme il fault ;
A l'arme ! A l'assault ! à l'assault !
Nous sommes armez comme il fault,
Chacun monstre ce qu'il sçait faire !

Il semble que le cœur vous fault.
A l'arme ! à l'assault ! à l'assault !
Il semble que le cœur vous fault ;
Car vous faictes piteuse chère.
Nous sommes armez comme il fault,
Chacun monstre ce qu'il sçait faire !

La trompette a sonnè bien hault.
A l'arme ! à l'assault ! à l'assault !
La trompette a sonnè bien hault.
Encor premier nous fault-il boire.
Nous sommes armez comme il fault,
Chacun monstre ce qu'il sçait faire !

Nous en aurons le cœur plus chaud.
A l'arme ! à l'assault ! à l'assault !
Nous en aurons le cœur plus chaud,
Et vaincrons mieulx nostre adversaire.
Nous sommes armez comme il fault,
Chacun monstre ce qu'il sçait faire !

A ung j'ay fait faire un beau sault.
A l'arme ! à l'assault ! à l'assault !
A ung j'ay fait faire un beau sault.
Vous en ferez en la manière.
Nous sommes armez comme il fault,
Chacun monstre ce qu'il sçait faire !

François Villon⁽¹⁾.

Paris, 1430. — Vers 1485?

Œuvres : *Le Petit Testament* (1456). — *Le Grand Testament* (1461). — *Poésies diverses*.

François de Montcorbier ou Des Loges était fils de cordonnier « de povre et petite extrace ». Elevé par un maître en droit canon, le bon prêtre Guillaume de Villon, « son plus que père ». A pris ses grades jusqu'à maître es arts. Aurait pu être docteur, homme de loi ou d'église. Mais a vécu follement, en ribleur, toujours aux tavernes, en mauvaise compagnie. Obligé de quitter Paris, erre à travers la France. En 1461, enfermé à Meung-sur-Loire, les pieds ferrés dans un cep. L'entrée de Louis XI en cette bonne ville le délivre ; il reprend la vie errante. Retombe aux mains de la justice, est relâché, puis repris et conduit au Châtelet à la suite d'une rixe sanglante, mis à la question et condamné à être « étranglé et pendu au gibet de Paris ». En 1463, le Parlement commua sa peine en l'interdiction, pendant dix années, de séjourner entre Poissy et la Ferté-Alais. A partir de cette aventure, il disparaît. On ne sait rien de ses dernières années.

Cet homme dont la vie fut si peu édifiante, ce voleur, ce débauché, qui fut peut-être même un assassin, est un grand poète, le seul poète du XV^e siècle. « Il est le premier, dit G. Paris, qui ait fait réellement de sa propre personne, de ses sentiments, de ses relations diverses, des leçons que lui ont données l'expérience et le malheur, le centre de toute son œuvre poétique ». Toute sa vie en effet est dans son œuvre : l'amertume des maux soufferts, le regret des années perdues, l'angoisse de l'inévitable mort, le dépit violent d'un amour déçu. Ironie, haine, mélancolie, prière, gaieté lyrique, désespoir ou pitié, ses vers ont tous les accents ; les sentiments les plus divers, les plus contradictoires s'y mêlent, s'y confondent. Il a vraiment exprimé toute la détresse humaine.

La langue de Villon est admirable de verdeur, de verve, de concision pittoresque, d'aisance aussi, et de souplesse. Il a des vers d'un réalisme saisissant. Et cela fait contraste avec les galanteries alambiquées, avec les fades allégories dont c'était alors la mode.

Regrets du passé.

Je plains le temps de ma jeunesse,	Hé Dieu! se j'eusse étudié
Auquel j'ay plus qu'autre gallé (2)	Ou temps de ma jeunesse folle,
Jusque à l'entrée de viellesse, (3)	Et a bonnes meurs dedié,
Qui son partement m'a celé.	J'eusse maison et couche molle!
Il ne s'en est a pié allé,	Mais quoy? je fuyoie l'escolle,
N'a cheval; las! et comment don?	Comme fait le mauvais enfant...
Soudainement s'en est vollé,	En escripvant ceste parolle,
Et ne m'a laissé quelque don.	A peu que le cuer ne me fent.

Allé s'en est, et je demeure,	Mes jours s'en sont allez errant,
Povre de sens et de savoir,	Comme, dit Job, d'une touaille (6)
Triste, failly, plus noir que meure,	Comme, dit Job, d'une touaille (6)
Qui n'ay n'escus, rente, n'avoir	Font les filetz, quant tisserant
Des miens le mendre, je di voir,	En son poing tient ardente paille;
De me desavouer s'avance. (4).	Lors, s'il y a nul bout qui saille,
Oubliant naturel devoir,	Soudainement il le ravit. (7)
Par faulte d'ung peu de chevance. (5)	Si ne crains plus que riens m'assaille,
.	Car a la mort tout s'assouvit.

(1) Lire, sur VILLON, les études de GASTON PARIS, MARCEL SCHWOB, ANDRÉ SUARÈS et surtout l'ouvrage, en 2 volumes, de PIERRE CHAMPION : *François Villon, sa vie et son temps*. (2) Mené joyeuse vie, *galant*, participe présent de *galer*, *gale*, fête; *compagnons de gales*, dit Villon. *Gala* a été emprunté à la forme italienne *gala*, fête. (3) Il avait 30 ans. (4) Ose, ou s'empresse. (5) Fortune. (6) Nappe, toile. (7) Il le flambe au feu de la paille.

Où sont les gratieux gallans
 Que je suivoye ou temps jadis,
 Si bien chantans, si bien parlans,
 Si plaisans en faiz et en diz?
 Les aucuns sont mors et roydiz ;
 D'eulx n'est il plus riens maintenant.
 Respit (1) ayent en paradis,
 Et Dieu sauve le remenant! (2)

Et les aucuns sont devenus,
 Dieu mercy! grans seigneurs et maîtres,
 Les autres mendient tous nuz,
 Et pain ne voyent qu'aux fenestres; (3)
 Les autres sont entrez en cloistres
 De Célestins et de Chartreux, [tres: (4)
 Botez, housez, (5) com pescheurs d'oys-
 Voyez l'estat divers d'entre eux.

(Le Grand Testament.)

Ballade des dames du temps jadis. (6)

Dictes-moy ou, n'en quel pays,
 Est Flora, la belle Rommaine ;
 Archipiada, (7) ne Thaïs, (8)
 Qui fut sa cousine germaine ;
 Echo, (9) parlant quand bruyt on meine
 Dessus riviere ou sus estuan,
 Qui beauté ot trop plus qu'humaine?
 Mais ou sont les neiges d'antan!

Ou est la tres sage Helloïs,
 Pour qui fut chartré (10) et puis moyne
 Pierre Esbaillart à Saint-Denis?
 Pour son amour ot cest essoyne.
 Semblablement où est la Roïne (11)
 Qui commanda que Buridan (12)
 Fut gecté en ung sac en Saine?
 Mais ou sont les neiges d'antan!

La roïne blanche comme lis (13)
 Qui chantoit à voix de seraine ;
 Berte au grant pié, (14) Bietris, (15) Alis (16);
 Haremburgis, (17) qui tint le Maine,
 Et Jehanne, la bonne Lorraine, (18)
 Qu'Englois bruslerent a Rouan ;
 Ou sont ilz, (19) Vierge souveraine ?
 Mais ou sont les neiges d'antan ?

ENVOI.

Prince, n'enquerez de sepmaine
 Ou elles sont, ne de cest an,
 Que ce refrain ne vous remaine ;
 Mais ou sont les neiges d'antan! (20)

(Le Grand Testament.)

(1) Salut. « Son pays, dit FROISSART, fut respité d'être couru et exilé (ravagé et détruit) ... (2) Le reste. (3) Fenêtres grillées, derrière lesquelles les boulangers exposaient leurs pains. (4) Guêtres. (5) Huitres (ostreum). (6) Olivier de la Marche, chroniqueur du 15^e s., fait aussi défilér, dans son *Chevalier délibéré*, un cortège de beautés illustres. Menot, prédicateur du temps de Louis XI, imite la ballade de Villon (voir nos *Prosateurs français*). Avant lui S' Bernard (XII^e s.), dans un sermon sur le mépris du monde, s'écrie : « Où est le noble Salomon ? Où est Samson l'invincible ? ... où est César ? Où est Lucullus ? etc. » Cfr. V. Hugo : *Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !* (7). Nom défiguré ? Peut-être Archippa, aimée de Sophocle ? M. Langlois, professeur à l'Université de Lille, y voit une déformation d'*Alcibiade*, donné, au moyen âge, comme un modèle de beauté. (8) Athénienne qui suivit Alexandre en Asie, et qui épousa Ptolémée, roi d'Egypte ? (9) La Nymphé Echo, éprise de Narcisse, et qui fut changée en rocher. (10) Mis en chartre (prison). (11) Marguerite de Bourgogne, femme de Louis le Hutin ? (12) Docteur scolastique du XIV^e s. ; une légende le fait complice des débauches de Jeanne de Navarre et de Marguerite de Bourgogne dans la tour de Nesle. (13) Blanche de Castille, mère de Saint Louis ? elle chantait « à voix de sirène » les ballades de Thibaut de Champagne. (14) Bertrade ou Berthe, fille de Charibert, c^o de Laon, femme de Pepin le Bref et mère de Charlemagne, héroïne du roman de *Berte aux grans piés*. (15) Béatrix de Provence, mariée en 1245 à Charles de France, fils de Louis VIII. (16) Alix de Champagne, mariée (1160) à Louis le Jeune, morte en 1206. (17) Erembourges, fille du comte du Maine, femme de Fouques V, comte d'Anjou, morte en 1110. (18) Jeanne d'Arc fut brûlée à Rouen, en 1431. (19) Ilz = elles. (20) Cfr. *Ballade des célébrités du temps jadis*, par THÉODORE DE BANVILLE (*Odes funambulesques*).

Ballade.

que Villon fit à la requeste de sa mère, pour prier Nostre-Dame.

Dame des cieulx, regente terrienne,
 Emperiere des infernaulx palux,
 Recevez-moy, vostre humble chrestienne,
 Que comprinse soye entre vos esleuz,
 Ce monobstant qu'oncques rien ne valuz.
 Les biens de vous, ma dame et ma maistresse,
 Sont trop plus grans que ne suis pecheresse,
 Sans lesquelz biens. âme ne peut merir (1)
 N'avoir les cieulx, je n'en suis jengleresse. (2)
 En ceste foy je vueil vivre et mourir.

A vostre Filz dictes que je suis sienne ;
 Que de luy soyent mes pechiez aboluz :
 Pardonnez-moy comme à l'Egipcienne (3)
 Ou comme il feist au clerc Theophilus, (4)
 Lequel par vous fut quitte et absoluz,
 Combien qu'il eust au deable faict promesse.
 Preservez-moy que face ja mais ce,
 Vierge portant sans rompure encourir
 Le sacrement qu'on celebre à la messe.
 En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Femme je suis povrette et ancienne,
 Qui riens ne sçay ; oncques lettre ne leuz.
 Au moustier voy, dont suis paroissienne,
 Paradis paint, où sont harpes et luz,
 Et ung enfer où dampnez sont boulluz :
 L'ung me fait paour, l'autre joye et liesse.
 La joye avoir me fays, haulte Deesse,
 A qui pecheurs doivent tous recourir,
 Comblez de foy, sans fainte ne paresse.
 En ceste foy je vueil vivre et mourir.

ENVOI.

◁ous portastes, digne Vierge, princesse,
 Iesus regnant, qui n'a ne fin ne cesse.
 ¶e Tout Puissant, prenant nostre foiblesse,
 ¶aissa les cieulx et nous vint secourir ;
 O ffrit à mort sa tres clere jeunesse ;
 Nostre Seigneur tel est, tel le confesse :
 En ceste foy je vueil vivre et mourir.

(*Le Grand Testament.*)

(1) Mériter (*merere*). (2) Menteuse. (3) S^e Marie l'Égyptienne, qui vivait au V^e s. et dont la fête se célèbre le 8 avril. (4) Allusion au *Miracle de Théophile*, de Rutebeuf.

Le Charnier des Innocents. (1)

Quand je considere ces testes
Entassees en ces charniers,
Tous furent maistres des requestes (2)
Ou tous de la Chambre aux Deniers, (3)
Ou tous furent porte-paniers ;
Autant puis l'ung que l'autre dire,
Car d'evesques ou lanterniers,
Je n'y congnois rien à redire.

Et icelles qui s'inclinoient
Unes contre aultres en leurs vies ;
Desquelles les unes regnoient
Des aultres craintes et servies,
Là les voy toutes assouvies, (4)
Ensemble en ung tas pesle-mesle.
Seigneuries leur sont ravies ;
Clerc (5) ne maistre ne s'y appelle.

Or sont-ils mors, Dieu ayt leurs ames !
Quant est des corps, ils sont pourriz.
Ayent esté seigneurs ou dames,
Souef et tendrement nourriz
De cresse, fromentee (6) ou riz,
Leurs os sont declinez en pouldre
Auxquelz ne chault d'esbat ne ris...
Plaise au doulx Jesus les absouldre ! (7)

(Le Grand Testament.)

Epitaphe.

que fait Villon pour luy et ses compagnons, s'attendant estre pendu avec eux. (8)

Freres humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cuers contre nous endurcis,
Car, se pitié de nous povres avez,
Dieu en aura plus tost de vous mercis.
Vous nous voiez cy atachez cinq, sis :

(1) Lieu couvert où l'on déposait les ossements retirés d'un cimetière. Le Cimetière des Innocents, à Paris, fut doté de charniers en 1397. C'étaient des galeries voûtées qui s'adossaient à la muraille de clôture, et où étaient entassés pêle-mêle les ossements exhumés pour faire place à de nouvelles sépultures. (2) Officiers chargés d'examiner les affaires judiciaires soumises au Conseil du Roi (*maistres des Requestes de l'Hostel du Roy*). Il y avait aussi les « maistres des requestes du Palais », qui décidaient si les demandes judiciaires devaient être remises au Parlement. (3) « Cour des Comptes » de la maison du roi. (4) Assoupies, endormies (assopire), ou bien : soumises, assujetties « quand le roy ot assouvie la forteresse du bourc de Joffe » (Joinville : *Vie de Saint Louis*). (5) Signifia d'abord : savant, ecclésiastique, moine, secrétaire d'un prince, plus tard : valet, garçon de cabaret ou de boutique, commis aux écritures, etc. (6) Espèce de gâteau. (7) La pensée de la Mort a été la hantise et comme le cauchemar de l'imagination au XV^e siècle. Peintres et sculpteurs l'ont reproduite partout, dans les églises, dans les cimetières. C'est le thème de la Danse macabre. Prédicateurs, moralistes, orateurs, poètes, tous sont obsédés par cette idée, qu'expliquent suffisamment les calamités de toute sorte qui affligèrent la France à cette époque.

A un autre endroit du *Grand Testament*, on lit ces belles strophes :

Je congnoys que povres et riches,
Sages et folz, prebstrs et laiz,
Nobles, villains, larges et chiches,
Petitz et grans, et beaulx et laiz,
Dames a rebrassez collez,
De quelconque condicion,
Portans atours et bourrelez,
Mort saisit sans exception.

Et meure Paris ou Helaine,
Quiconques meurt, meurt a douleur
Celluy qui pert vent et alaine,
Son fiel se creve sur son cueur ;
Puis sue, Dieu sct quel sueur !
Et n'est qui de ses maux l'alege :
Car enfant n'a, frere ne seur,
Qui lors voulisist estre son plege.

La mort le fait fremir, pallir,
Le nez courber, les vainés tendre,
Le col enfler, la chair mollir,
Joinctes et nerfs croistre et estendre.
Corps femenin, qui tant est tendre,
Poly, souef, si precieux,
Te fauldra il ces maux attendre ?
Ouy, ou tout vif aller es cieulx.

(8) Cfr. *Ballade des pendus*, de TH. DE BANVILLE (*Gringoire*). — *Ballade des vieux almanachs* (parodie), dans les *Chansons de bataille*, de JULES JOUY.

Quant de la chair, que trop avons pourrie,
 Elle est pièce devoree et pourrie,
 Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.
 De nostre mal personne ne s'en rie,
 Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!
 Se freres vous clamons, pas n'en devez
 Avoir desdaing, quoy que fusmes occis
 Par justice. Toutesfois, vous sçavez
 Que tous hommes n'ont pas bon sens assis;
 Excusez-nous — puisque sommes transsis —
 Envers le filz de la Vierge Marie,
 Que sa grace ne soit pour nous tarie,
 Nous preservant de l'infernale fouldre.
 Nous sommes mors, ame ne nous harie; (1)
 Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!
 La pluye nous a debuez et lavez,
 Et le soleil desechez et noircis;
 Pies, corbeaux nous ont les yeux cavez
 Et arrachés la barbe et les sourcilz;
 Jamais, nul temps, nous ne sommes assis;
 Puis ça, puis la, comme le temps varie,
 A son plaisir sans cesse nous charie,
 Plus becquetez d'oiseaulx que dez a couldre.
 Ne soiez donc de nostre confrarie,
 Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

ENVOI.

Prince Jhésus, qui sur tous a maistrie,
 Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie:
 A luy n'ayons que faire ne que souldre. (2)
 Hommes, icy n'a point de mocquerie,
 Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre! (3)

(Poésies diverses.)

Ballade de l'Appel Villon.

(La question que fit Villon au clerc du guichet.) (4)

Que vous semble de mon appel,	Se fusse des hoïrs Hue Cappel,
Garnier? Feis je sens ou follie?	Qui fut extrait de boucherie, (7)
Toute beste garde sa pel;	On ne m'eust, parmi ce drappel,
Qui la contrainct, efforce ou lye,	Fait boire en ceste escorcherie, (8)
S'elle peut, elle se deslie:	Vous entendez bien joncherie? (9)
Quant donc, par plaisir volontaire (5)	Mais quant ceste paine arbitraire
Chantee me fut ceste omelie, (6)	On me jugea par tricherie,
Estoit il lors temps de me taire?	Estoit il lors temps de me taire?

(1) Que personne ne nous tourmente, ne crie *haro* sur nous! (2) Payer (solvere). (3) C'est au moins la troisième fois que Villon faillit être pendu. A la suite d'une échauffourée, après souper, il fut arrêté et mis en prison à la Conciergerie du Palais et " en grand danger de sa personne ". Il adressa un appel, sans grand espoir, au Parlement qui rendit un arrêt annulant, comme excessive, la sentence du prévôt de Paris. Le Parlement le bannit, pour dix ans, " de la ville, prévôté et vicomté de Paris ". (4) Sous-titre d'après le manuscrit de Stockholm. (5) Caprice, fantaisie. (6) La sentence de mort. (7) Dante (*Purg.* XX) appelle Hugues Capet, fils de boucher. (8) Il s'agit de la question subie par Villon. La question se donnait à Paris avec l'eau qui s'entonnait à travers un linge dans l'estomac du patient. Ecorcherie : endroit où l'on *écorche* les gens? (9) Ruse, farce, plaisanterie.

Cuidiez vous que soubz mon cappel Combien que point trop ne m'y fie;
 Y eust tant de philosophie Quant on me dit, present notaire: (2)
 Comme de dire : " J'en appel? " " Pendu serez! " je vous affie, (3)
 Si avait, (1) je vous certiffie, Estoit il lors temps de me taire?

ENVOI.

Prince, si j'eusse eu la pepie,
 Pieça je feusse ou est Clotaire, (4)
 Aux champs debout comme ung espie : (5)
 Estoit il lors temps de me taire? (6)

(Poésies diverses.)

Citons pour mémoire les noms de quelques poètes qui firent du bruit jadis, mais qui aujourd'hui sont bien oubliés : JEAN MOLINET (mort en 1507) ; MARTIAL D'Auvergne (1420-1508), qui fit les *Vigiles de Charles VII*, les *Dévotes louanges à la Vierge Marie* (1492), les *Arrêts d'Amour*, à qui LA FONTAINE fit quelques emprunts ; GUILLAUME CRÉTIN ; HENRI BAUDE (1430) ; OCTAVIEN DE SAINT-GELAIS (Cognac 1468-1502), père de Mellin de St-Gelais, évêque d'Angoulême en 1494 (7) ; JEAN MESCHINOT (*Les lunettes des Princes*), pour qui le nec plus ultra de l'art consiste à construire un huitain qui peut se lire de 38 manières différentes . Tous ces versificateurs ne songent guère qu'à exécuter sur la rime les tours de force les plus ahurissants et les plus puérils. (8)

(1) Il avait bien assez de philosophie pour cela. (2) Au Châtelet, les notaires faisaient office de greffiers. (3) Je vous prends à témoin. (4) Ce gibet de Montfaucon était situé sur le chemin de l'abbaye de Saint-Denis où fut inhumé Clotaire III. (5) Pendu comme un espion d'après les uns, comme un voleur de grand chemin d'après d'autres. *Epieurs* ou *espies*, voleurs qui se m'etaient en embuscade (*in bosco*) dans les bois pour surprendre les passants. Sainte-Beuve propose cette interprétation : dressé dans les champs comme un épouvantail, comme un de ces mannequins destinés à écarter les oiseaux. (6) Cette pièce traduit bien la joie du poète à la nouvelle de la sentence qui lui ouvrirait les portes de la prison. Il la lança, comme une fusée d'allégresse, à l'adresse de Garnier, greffier ou " clerc du guichet " de la Conciergerie, avec qui il s'était lié. Trois jours après sa libération, il quittait Paris. A partir de ce moment, on perd sa trace. (7) Citons de celui-ci, qui a fait la *Chasse ou le Départ d'Amour* ; le *Séjour d'honneur* ; des *Traductions* d'Ovide et de Virgile, une complainte assez jolie :

Complainte d'un vieux.

Des dames lors étâs bien recueilli
 Entretenant mes douces amourettes ;
 Amour m'avait son servant accueilli
 Portant bouquets de boutons et fleurettes.
 Mais maintenant, puisque porte lunettes,
 De Cupido ne m'accointerai plus ;
 De sa maison/suis chassé et forelus.
 Plus ne ferai ni rondeaux ni ballades ;
 Cela n'est pas restaurant pour malades.
 Lors j'étais frais, le cœur tendre et poli,
 Droit comme un jonc, léger comme hirondelle,
 Propre, miste, gorgias et joli,
 Doux en maintien ainsi que " demoiselle " .
 Dieux ! que j'ai deuil quand me souviens de celle
 Que j'aimais tant alors parfaitement,
 Qui me donna premier enseignement
 De bonnes mœurs pour acquérir sa grâce.
 S'elle est morte, mon Dieu pardon lui fasse.

Et, s'elle vit, je prie à Jésus-Christ
 Que de tout mal et danger la préserve ;
 Pour elle ai fait maint douloureux écrit,
 Plus ne m'attends que jamais je la serve ;
 Car bannis suis, vieillard mis en réserve ;
 Plus que gémir certes je ne ferai,
 Dorénavant à rien ne servirai
 Que de registre ou de vieux protocole
 Pour enseigner les enfants à l'école.
 Dorénavant tiendrai mon rang à part
 Apprès du feu pour échauffer la cire,
 Et conterai les faits de Sallezart
 A mes voisins, de Poton ou La Hyre ;
 De temps passé pourrai conter et dire,
 Voire et servir de témoin ancien.
 J'aurai mon chat et mon bon petit chien
 Nommé Mugnet, et deux ou trois gélines,
 Paternostres et mes vieilles matines. (a)

(a) Nous ne donnons de cette poésie que les strophes les plus intéressantes. Thème assez commun, repris de toute façon. Cir. LAMARTINE : *A une jeune fille qui me demandait de mes cheveux* (*Recueils poétiques*.)

(8) Qu'on en juge par ces quelques échantillons :

Rime couronnée.

Guerre a fait maint châtelet laid
 Et mainte bonne ville vile,
 Et gâté maint jardin net
 Je ne sais à qui son plaid plaît.

(MOLINET)

Rimes équivoquées.

Pour vivre en paix et concorde, qu'on corde
 Guerre, et le chant qu'accord d'elle cordelle :
 Qui, pour chanter à sa corde, s'accorde,
 Mal prend son chant ; amour telle est mortelle.
 Guerre a toujours, Dieu sait quelle sequelle
 Livres en sont de plaintes et cris écrits ;
 De guerre sourd beaucoup plus pleurs que ris

(CRÉTIN)

Quel signe avrai de voir cœurs contrits tant
 Qu'es si navré et te vas contristant
 Comme s'avant l'effroi ne susses pas
 Qu'homme savant dit souffrir sus ce pas ?
 Souffrir hélas ! quand feu on souffre irait
 S'offrir ès laes, l'eau claire en souffrirait
 Sous franc courage en souffrette souffrons
 Souffrants qu'orage au nez nous blesse au front ?

(CRÉTIN)

Le Théâtre au XV^e Siècle.

Le Théâtre religieux.

Au XV^e siècle, les *Mistères* détrônent les *Jeux*, les *Histoires* et les *Miracles*. Ils étaient tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, des vies des Saints, de l'histoire de France (Siège d'Orléans). Les plus connus sont : *La Passion*, par Arnould Gréban ; *La Passion*, par Jean Michel d'Angers (1486) ; les *Actes des Apôtres*, par Arnould et Simon Gréban (61968 vers !). Ces pièces étaient jouées par les *Confrères de la Passion*, autorisés par lettres patentes de Charles VI (1402). Un arrêt du Parlement, en 1548, interdit ces représentations qui devenaient un danger pour la religion.

Citons la fin du long *Dialogue entre Marie et Jésus*. Cette scène ne manque pas de pathétique.

NOTRE DAME.

O mon filz, mon Dieu et mon siré,
Je te mercy tres humblement
Que tu n'as pas totalement
Obey a ma voulenté.
Excuse ma fragilité
Si par humaines passions
Ay faict telles petitions
Qui ne sont mie recevables,
Tes parolles sont raisonnables
Et tes voulentés tres haultaines
Et les miennes ne sont qu'humaines.
Pour ce ta divine sagesse
Excuse l'humaine simplesse
De moy ton indigne servante,
Qui, d'amour maternel fervente,
Ay faict telles requestes vaines.

JÉSUS.

Elles sont douces et humaines,
Procédantes de charité ;
Mais la divine voulenté
A preveu qu'aultrement se face.

NOTRE DAME.

Au moins vueillez, de vostre grace,
Mourir de mort brieve et legere !

JÉSUS,

Je mourray de mort tres amere.

NOTRE DAME.

Non pas fort villaine et honteuse !

JÉSUS.

Mais tresfort ignominieuse.

NOTRE DAME.

Doncques bien loing, s'il est permis !

JÉSUS.

Au milieu de tous mes amis.

NOTRE DAME.

Soit doncques de nuyt, je vous pry !

JÉSUS.

Mais en pleine heure de midy.

NOTRE DAME.

Mourez donc comme les barons !

JÉSUS.

Je mourray entre deux larrons.

NOTRE DAME.

Que ce soit sous terre, et sans voix !

JÉSUS.

Ce sera hault pendu en croix.

NOTRE DAME.

Vous serez au moins revestu ?

JÉSUS.

Je seray attaché tout nu.

NOTRE DAME.

Attendez l'aage de vieillesse !

JÉSUS.

En la force de ma jeunesse.

NOTRE DAME.

Ne soit votre sang respandu !

JÉSUS.

Je seray tiré et tendu

Tant qu'on nombrera tous mes os ;

Et dessus tout mon humain dos

Forgeront pecheurs de mal pleins,

Puis fouiront et piés et mains

De fosses et playes tresgrandes.

NOTRE DAME.

A mes maternelles demandes,

Ne donnez que responses dures !

JÉSUS.

Accomplir fault les Escriptions.

(*La Passion*, de J. Michel.)

Le Théâtre comique.

Nous possédons du XV^e siècle environ 65 *moralités*, 150 *farces* et une trentaine de *sotties*. Les *Moralités* sont des pièces à personnages abstraits qui prêchent la vertu. Les plus connues sont : *Bien advisé et mal advisé*, la *Condamnation de Banquet*, *Le Vieux Monde*, *Le Nouveau Monde*. Les *Sotties* consistent en satires, en sermons burlesques, en pamphlets politiques. *Le Jeu du Prince des Sotz et Mère-Sotte*, de Pierre Gringore, est la plus célèbre des *sotties*.

La *Farce* a pour but de faire rire : ses plaisanteries et ses hardiesses sont sans limites. Elle s'attaque à tout, au mariage, aux femmes, aux fiers-à-bras de tout étage, aux nobles, aux professions libérales, aux petites gens de petits métiers, aux gueux, à toutes les conditions sociales. Les farces les plus connues sont : *Le Franc Archer de Bagnolet*, le *Cuvier*, *Le Poulcier* (poulailler), *Maître Pathelin*.

Ces pièces comiques étaient jouées par les *Enfants sans souci* et les *Clercs de la Basoche*.

Le drapier devant le tribunal.

(Pathelin, avocat besogneux et sans scrupule, est parvenu, à force d'habiles manœuvres, à emporter sans les payer, six aunes de drap, de la boutique de Maître Joceau. Celui-ci a un berger, Thibaut l'Aignelet, qui lui vole ses moutons. Il l'assigne. L'Aignelet a choisi pour le défendre l'avocat Pathelin qui conseille à son client de faire la bête à laine devant le juge. Au tribunal, Joceau, qui reconnaît dans l'avocat son voleur de drap, embrouille les deux affaires, devant le juge qui n'y voit goutte.)

LE JUGE.

Et taisez vous ! Estes vous nice !
Laissez en paix cette assessoire
Et venons au principal.

LE DRAPPIER.

Voire,
Monseigneur, mais le cas me touche.
Toutefoys, par ma foy, ma bouche
Meshuy un seul mot m'en dira.
Une autre fois il en ira
Ainsi qu'il en pourra aler ;
Il me le convient avaler
Sans mascher. Ore, je disoye
A mon propos comment j'avoye
Baillé six aulnes... doy je dire
Mes brebis — je vous en pry, sire,
Pardonnez-moi — ce gentil maistre,
Mon bergier, quand il devoit estre
Aux champs, il me dit que j'auröye
Six escus d'or quand je viendroye.
Dy je depuis trois ans en ça,
Mon bergier me convenança
Que loyaument il me garderoit
Mes brebis et ne m'y feroit
Ne dommaige ne villenie :
Et puis maintenant il me nie
Et drap et argent plainement.

(à Pathelin)

Ah ! maistre Pierre, vrayement
Ce ribaut cy m'embroit les laines
De mes bestes, et, toutes saines,

Les fesoit mourir et périr
De gros baston sur la cervelle.

(au Juge)

Quond mon drap fut sous son aisselle,
Il se mit en chemin grant erre,
Et me dit que j'allasse querre
Six écus d'or en sa maison.

LE JUGE.

Il n'y a rime ne raison
En tout quant que vous rafardez.
Qu'est cecy ? vous entrelardez
Puis d'un, puis d'autre, some toute,
Par le sang bieu, je n'y vois goutte !
Il brouille de drap et habille
Puis de brebis, au coup la quille ! (1)
Chose qu'il dit ne s'entretient.

(Le juge débout Joceume de sa plainte et renvoie l'Aignelet « à ses bêtes ». Mais quand Pathelin demande au berger ses honoraires, il n'en peut tirer que le mot *bée* ! A trompeur trompeur et demi.)

XVI^e SIÈCLE.

Trois événements considérables marquent la fin du moyen-âge : les grandes découvertes (Amérique, imprimerie, etc.), la Réforme, la Renaissance.

La Renaissance commença en Italie, dès le XIV^e siècle, avec DANTE, PÉTRARQUE et BOCCACE déjà ; mais c'est surtout dans la seconde moitié du XV^e siècle, au lendemain de la chute de Constantinople (1453), que fleurit la Renaissance italienne.

Chassés de leur patrie, les savants grecs apportèrent en Italie, avec leurs manuscrits, le goût et la connaissance des chefs-d'œuvre antiques. La France, à son tour, sortant « de la nuit gothique » (Rabelais), s'enthousiasme pour les lettres et les arts grecs et latins. Et bientôt une nouvelle conception de la poésie et de l'art se forma, grâce aux humanistes, aux écoles de poésie (Ecole de Lyon, notamment), grâce aussi à la fondation du Collège de France, (2) et à la protection que les rois et seigneurs français accordent aux savants, aux poètes et aux artistes.

Tout renaît ou se réforme : la religion avec LUTHER et CALVIN, l'astronomie avec COPERNIC, KÉPLER et GALILÉE ; les arts avec MICHEL-ANGE, RAPHAËL et VINCI ; les sciences avec VÉSALE et PALISSY ; la philosophie avec MONTAIGNE ; la poésie avec RONSARD.

L'histoire de la poésie, au XVI^e siècle, se partage en deux périodes : la première continue et achève le moyen-âge, avec MAROT ; la deuxième s'inspire directement de l'antiquité, avec RONSARD et LA PLÉIADE.

AVANT LA PLÉIADE.

Parmi les poètes qui s'étaient fait un nom avant la Renaissance, il faut citer JEAN MAROT, le père de CLÉMENT, qui fit des *épîtres*, des *chants royaux*, des « *vers espars* », le *Voyage de Gênes*, des *rondeaux* ; PIERRE GRINGORE, auteur du *Casteau d'Amours* (1500), de satires, de comédies politiques ; ROGER DE COLLERYE, mort vers 1536, qui se dési-

(1) A la queue leu leu. (2) D'abord Collège Royal ; on y enseignait le latin, le grec et l'hébreu.
(3) Eblouis par les merveilles des palais italiens, les seigneurs français transforment leurs maussades demeures féodales ou se font construire de splendides châteaux : Blois, Chambord, Fontainebleau, etc.

gnait lui-même sous le nom de *Roger bon temps* (1) ; JEAN BOUCHET (1476 – 1550 ?), procureur à Poitiers qui faisait des vers à ses heures perdues (*La Déploration de Sainte Eglise, Le Chapelet des Princes, Le Temple de bonne renommée, Le Labyrinthe de Fortune, des épîtres, des chansons, des bergeries, des triolets, des ballades, des rondeaux, des épitaphes des rois français, des cantiques*) ; JEAN PARMENTIER (Dieppe, 1494), qui partit pour gagner des terres nouvelles au commerce de la France et qui mourut à Sumatra (1529). (2)

Une mention spéciale doit être faite à JEAN LEMAIRE de Belges (Belges, aujourd'hui Bavai, en Hainaut, 1473 – 1524 ou 1548). Neveu du chroniqueur et poète MOLINET, vécut à la cour de Louis XII et d'Anne de Bretagne et vit peut-être tout le règne de François I. Publia en 1509 la 1^{re} partie de son livre (prose) *Les Illustrations des Gaules*, et la 2^{me} en 1512. Après la mort de Louis XII, qui l'avait nommé son historiographe (1512), traîna une vie obscure et misérable.

Ses œuvres en vers sont : *Le temple d'honneur et de vertu* (1503) ; *La Plainte du Désiré* ; *La Couronne Margarithique* (publiée en 1640) ; *Regrets* ; *Epîtres de l'Amant vert* (1510), etc.

JEAN LEMAIRE eut le culte de la poésie et le souci des belles formes ; sa versification est élégante et correcte. Il exerça sur tout le XVI^e siècle une influence assez grande. Cependant, chez lui comme chez tous ses prédécesseurs, il y a trop de rhétorique et ses vers ne valent pas sa prose. Pas d'émotion, peu d'inspiration franche ; l'érudition trop souvent étouffe le sentiment. Par ci par là pourtant, de jolies pièces où un rythme gracieux s'allie à une pensée délicate. Sainte-Beuve le trouve digne d'avoir eu pour élève Clément Marot. (3)

(1) Misère du pauvre infortuné.

Par ce temps cher mon corps est consumé.

J'ai peu mangé, encore moins humé

Et, si je suis d'être en ce monde las,

La cause y est : *Faim* me tient en ses lacs ;

Souvent à Dieu l'ai dit et résumé,

Que l'on ait vu mon foyer enfumé

De gros tisons, serait mal présumé ;

Je ne fais feu que de vieux échalas

Par ce temps cher

Quand dîner veux, mon pot n'est écumé ;

Malprêt me sert, qui m'a accoutumé

De souhaiter le relief des prélats.

Faute d'argent me fait dire : « Hélas ! »

Pitëusement d'estomac enrhumé

Par ce temps cher.

(2) Citons ici, pour mémoire, le sonnet fameux de CHRISTOPHE PLANTIN (Mont-Louis, près de Tours, 1514 – Anvers, 1589), qui imprima la *Bible polyglotte d'Alcala* (1569-1573), et auquel on doit, comme écrivain, des *Dialogues français et flamands* (1579).

Le Bonheur de ce monde.

Avoir une maison commode, propre et belle,

Un jardin tapissé d'espaliers odorans,

Des fruits, d'excellent vin, peu de train, peu d'enfans,

Posséder seul sans bruit une femme fidèle ;

N'avoir dettes, amour, ni procès, ni querelle,

Ni de partage à faire avecque ses parens,

Se contenter de peu, n'espérer rien des grands,

Régler tous ses desseins sur un juste modèle ;

Vivre avecque franchise et sans ambition,

S'adonner sans scrupule à la dévotion,

Domter ses passions, les rendre obéissantes,

Conserver l'esprit libre et le jugement fort,

Dire son chapelet en cultivant ses entes,

C'est attendre chez soi bien doucement la mort.

(3) Voici quelques vers qui donneront une idée du talent poétique de Lemaire :

Chanson de Galatée.

Arbres feuillés, revêtus de verdure,
Quand l'hiver dure, on vous voit désolés.
Mais maintenant aucun de vous n'endure
Nulle laidure, mais vous donne Nature
Riche peinture et fleurons à tous lez.
Ne vous branlez, ni tremblez, ni croulez.
Soyez mêlés de joie et fleurissance,
Zéphire est sus, donnant aux fleurs naissance.

Gentes bergerettes,
Parlant d'amourettes,
Dessous les coudrettes
Jeunes et tendrettes,
Cueillent fleur jolie,
Framboises, mûrettes,
Pommes et poirettes,
Rondes et durettes,
Fleurons et fleurettes
Sans mélancolie.

Quand Aurora, la princesse des fleurs,
Rend les couleurs aux boutonceaux barbus,
La nuit s'enfuit avecque ses douleurs ;
Ainsi font pleurs, tristesses et malheurs,
Et sont valeurs en vigueur, sans abus,
Des prés herbus, et des nobles vergers
Qui sont à Pan et à ses bons bergers.

Chouettes s'enfuient
Couleuvres s'estuient,
Cruels loups s'enfuient,
Pastoureux les huient,
Et Pan les poursnit.
Les oiselets bruient,
Les cerfs aux bois ruient,
Les champs s'enjoilivent,
Tous éléments rient,
Quand Aurora luit.

Mellin de Saint-Gelais.

Angoulême, 1491 — Paris, 1558.

Œuvres : *Epigrammes ; Rondeaux ; Opuscules*, etc.

Compléta ses études en Italie, où il s'adonna à la philosophie, aux mathématiques, à l'astronomie. De retour en France, entra dans les ordres. François I le nomma aumônier du Dauphin. Causeur spirituel, musicien et rimeur agréable, fut l'idole et le poète attiré de cette cour aussi dissolue qu'élégante et frivole. Marot l'a appelé « créature gentille ». C'est lui qui introduit dans la poésie française le madrigal et le sonnet italien. La Pléiade l'a méprisé et combattu

D'un charlatan.

Un charlatan disoit en plein marché
 Qu'il monsteroit le diable à tout le monde.
 Si n'y eut nul, tant fust-il empesché,
 Qui ne courust pour voir l'esprit immonde.
 Lors une bourse assez large et profonde
 Il leur desploie et leur dit : Gens de bien,
 Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t-il rien ?
 — Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
 — Et c'est, dit-il, le diable, oyez vous bien,
 Ouvrir sa bourse et ne voir rien dedans.

Contre un envieux.

Je prie à Dieu qu'il vous doint pauvreté,
 Hiver sans feu, vieillesse sans maison,
 Grenier sans bled en l'arriere-saison,
 Cave sans vin tout le long de l'été.
 Je prie à Dieu qu'à bon droit et raison,
 N'ayez chez vous rien qui ne vous déplaïse,
 Tant que pour estre un peu mieux à vostre aïse,
 Vous pourchassiez d'estre mis en prison.
 Je prie à Dieu le roy du Paradis,
 Que mendiant vostre pain alliez querre,
 Seul, inconnu, et en estrange terre,
 Non entendu par signes ni 'par dits.
 Je prie à Dieu que vous puissiez attendre
 Qu'on ouvre l'huis une nuit tout entière,
 Tout en pourpoint dessous une gouttière,
 Et que l'huis à vous ne veuille entendre.

Marguerite de Navarre.

Angoulême, 1492 — Odos (Bigorre), 1549.

Œuvres poétiques : *Le Miroir de l'âme pécheresse* (1521) ; *Les Marguerites de la Marguerite des Princesses* (1547) ; *Chansons spirituelles ; Epîtres ; Complaintes* ; etc.

Dernières poésies de la Reine de Navarre (publiées par A. Lefranc, 1896).

Appelée aussi MARGUERITE D'ANGOULÈME ou de VALOIS. Fille de Charles d'Orléans, sœur de François I. Femme très intelligente, très érudite : savait le latin, le grec.

l'italien, l'espagnol, l'allemand, l'anglais et l'hébreu. Veuve du duc d'Alençon, épousa Henri d'Albret, roi de Navarre. Protégea les savants et les lettrés ; s'entoure d'humanistes, a comme pages ou comme secrétaires des écrivains et des poètes : BONAVENTURE DES PÉRIERS, MELLIN DE SAINT-GELAIS, MAROT surtout. C'est dans sa petite cour de Nérac que l'italianisme et l'antiquité ont commencé à s'infiltrer dans la tradition française.

Ses poésies sont tantôt mystiques, tantôt mélancoliques.

Pensées de la Reine de Navarre

étant dans sa litière, durant la maladie du Roy.

Si la douleur de mon esprit
Je ne puis monstrier par parole,
Ou la déclarer par écrit,
Oncques ne feut si triste rolle ;
Car le mal qui plus fort m'afole,
Je le cache et couvre plus fort :
Pourquoy n'ay rien qui me console,
Fors l'espoir de la douce mort.

Je sçay que je ne doÿ celer
Mon ennuy, plus que raisonnable ;
Mais si ne sçauroit mon parler
Atteindre à mon dueil importable,
A l'écriture véritable
Défaudroit la force à ma main.
Le taire me seroit louable,
S'il ne m'estoit tant inhumain.

(suivent 9 strophes où elle adresse à Dieu une ardente prière pour la guérison de son frère.)

Le désir du bien que j'attends
Me donne de travail matiere ;
Une heure me dure cent ans
Et me semble que ma litière
Ne bouge ou retourne en arriere :
Tant j'ay de m'avancer desir.
O qu'elle est longue la carrière
Où à la fin gist mon plaisir !

Je regarde de tous costez
Pour voir s'il arrive personne,
Priant sans cesser, n'en doutez,
Dieu, que santé à mon Roy donne.
Quand nul ne voy, l'œil abandonne
A pleurer ; puis sur le papier
Un peu de ma douleur j'ordonne ;
Voilà mon douloureux mestier.

O qu'il sera le bienvenu
Celuy qui, frappant à ma porte,
Dira : le Roy est revenu
En sa santé très bonne et forte.
Alors sa sœur plus mal que morte,
Courra baiser le Messenger
Qui telles nouvelles apporte
Que son frère est hors de danger.

Avancez-vous, homme et chevaux,
Assurez-moi, je vous supplie,
Que notre Roi, pour ses grands maux,
A reçu santé accomplie.
Lors seray de joye remplie.
Las, Seigneur Dieu, esveillez-vous,
Et vostre œil sa douceur deplie,
Sauvant vostre Christ et nous tous.

Clément Marot.

Cahors, vers 1495 — Turin, 1544.

Œuvres : *Traductions* (1^{re} *Eglogue de Virgile*, 1512 ; *Métamorphoses d'Ovide*, 1529 ; *Amours de Léandre et de Héro* (1541) ; 30 *Psaumes*, 1541 ; 20 *Psaumes*, 1543).
Le Temple de Cupido (1515) ; *L'Enfer* (1526) ; *L'Adolescence Clémentine* (publié en 1532)
65 *Épîtres* en 2 livres, 294 *Epigrammes*, 27 *Élégies*, *Contes*, 42 *Chansons*, *Satires*,
Chants royaux, 5 *Complaintes*, 15 *Ballades*, 80 *Rondeaux*, 54 *Etrennes*, *Eglogues*,
17 *épithaphes ironiques*, 35 *cimetières* ou *épithaphes sérieuses*.

On peut considérer trois époques dans sa vie :

1^{re} époque (1495 — 1526). Elève de procureur ; en 1515, page du sire de Villeroÿ ; puis de Marguerite d'Angoulême, duchesse d'Alençon, sœur de François I ; devient (1524) valet de chambre de François I. Combat à ses côtés à Pavie, est fait prisonnier, mais vite relâché. C'est l'époque du *Temple de Cupido* et de *L'Adolescence Clémentine*. Sa poésie se ressent des souvenirs du *Roman de la Rose* et de la mythologie antique.

2^e époque (1526 – 1536). Vie de persécutions, d'incarcérations, de proscriptions. Compromis dans le mouvement de la Réforme, est mis en prison (1526); François I le fait relâcher. Quitte Paris (1527) et se retire à Nérac, auprès de Marguerite qui, veuve du duc d'Alençon, venait d'épouser le roi de Navarre, à Pau, à Ferrare, auprès de Renée de France, enfin à Venise. Rentre en France (1536), est comblé de faveurs par le roi.

C'est de cette époque que datent ses meilleures œuvres.

3^e époque (1536 – 1544). L'inspiration faiblit, s'envole avec le bonheur. Sa traduction (assez médiocre) des Psaumes, que chantèrent les Huguenots, le fit accuser d'hérésie par la Sorbonne. Il s'exile, d'abord à Genève, où il ne peut vivre, puis à Turin, où il meurt.

MAROT se rattache à la tradition du moyen âge, d'abord par sa culture : il possède à fond le *Roman de la Rose*, que le roi lui fait rééditer. Admire ALAIN CHARTIER, MESCHINOT, MOLINET, LEMAIRE de Belges, VILLON qu'il édite. Il tient du moyen âge encore par les genres qu'il traite (ballades, rondeaux, chants royaux, etc.), par les rythmes qu'il emploie, par l'amour des calembours, des vers équivoqués, des coq-à-l'âne (qu'il a inventés, mais qui précèdent des *fatrasies* du moyen âge) et autres « gentilleses ».

Mais, comme tout le monde, il est séduit par l'antiquité qu'il connaît plutôt à travers les Italiens, en cela différent de RONSARD. Ses traductions, assez agréables, un peu molles seulement, lui ont surtout permis d'assouplir son talent. Sans doute, il a quelques accents qui font pressentir la PLÉIADE, sans doute il a acclimaté en France quelques genres renouvelés de l'antiquité (épigrammes, élégies, églogues, épitres); mais il n'a rien d'un réformateur littéraire. C'est moins un précurseur que le dernier et le plus brillant des poètes du moyen âge.

Poète de cour. Marot vise surtout à plaire et il a toutes les qualités qu'il faut pour réussir auprès des grands et des dames, grâce, esprit, légèreté, naïveté malicieuse, badinage élégant. Nulle mièvrerie pourtant, mais une nette vivacité, une saine verdeur, un bon sens parfaitement aiguisé.

Il excelle à tourner un compliment, à dire de jolis riens (1); son originalité éclate surtout dans l'épître (2) et dans l'épigramme, dans le conte aussi, parfois (quelques-uns sont des chefs-d'œuvre). C'est par là que le « gentil Marot », poète d'âme légère, est immortel.

Son succès a été très grand : BOILEAU, LA FONTAINE, BUSSY-RABUTIN, FÉNELON, le P. BOUHOURS, LA BRUYÈRE, c'est à qui le louera. VOLTAIRE et ROUSSEAU — ce dernier a fait la plupart de ses épigrammes en style marotique — ont goûté sa fine bonhomie.

Epître au Roi pour avoir été dérobé. (3)

1532.

On dict bien vray, la mauvaïse Fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une

(1) Un exemple :

Epigramme.

qu'il perdit contre Hélène de Tournon.

Pour ung dizain que gagnastes mardy,
Cela n'est rien, je ne m'en fais que rire,
Et fuz très aïse alors que le perdy,
Car autrement je vouloys vous escrire
Et ne sçavais bonnement que vous dire;
Qui est assez pour se taire tout coy.
Je paye donc et vous baille de quoy,
D'aussy bon cuer que si je le donnoye;
Que pleust à Dieu que ceulx à qui je doy
Fussent contens de semblable monnoye.

(Epigramme LXXXVII.)

(2) Ses chefs-d'œuvre en ce genre sont : l'*Epître au roi pour avoir été dérobé*, que nous citons; l'*Epître à Lyon Jamet* où il conte, bien mieux que LA FONTAINE, la fable du *Lion et du rat*; l'*Epître au roi pour le délivrer de prison*, qui appelle la comparaison avec la spirituelle pièce de VOLTAIRE : *Départ pour la Bastille*; l'*Epître* en forme d'*Eglogue* qu'il adresse au roi et où il conte ses souvenirs de jeunesse.

(3) Son valet avait profité de sa maladie pour lui voler les cent écus d'or reçus à l'occasion du mariage de François I avec Eléonore d'Autriche. MAROT eut toujours des besoins d'argent : d'où de nombreuses épitres, ballades ou épigrammes où tantôt il tend la main à ses bienfaiteurs, et tantôt fait la nique à ses créanciers. Ici il demande au roi 100 écus.

Ou deux ou trois avecques elle (Syre).
 Vostre cueur noble en sçaurait bien que dire; (1)
 Et moy, chetif, qui ne suis roy ne rien,
 L'ay esprové; et vous compteray bien,
 Si vous voulez, comme vint la besongne.

J'avais un jour un vallet de Gascongne
 Gourmand, ivrongne et asseuré menteur,
 Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
 Sentant la hart de cent pas à la rondé,
 Au demourant, le meilleur filz du monde.

Ce vénérable hillot (2) fut adverty
 De quelque argent que m'aviez desparty,
 Et que ma bourse avoit grosse apostume;
 Si se leva plus tost que de coustume
 Et me va prendre en tapinoys icelle,
 Puis vous la meit tresbien soulz son esselle,
 Argent et tout (cela se doit entendre),
 Et ne croy point que ce fust pour la rendre,
 Car oncques puis n'en ay ouy parler.

Brief, le villain ne s'en voulut aller
 Pour si petit; mais encor il me happe
 Saye (3) et bonnet, chausses, pourpoint et cappe;
 De mes habits, en effect, il pilla
 Tous les plus beaulx, et puis s'en habilla
 Si justement, qu'à le veoir ainsi, estre
 Vous l'eussiez prins (en plein jour) pour son maistre.
 Finablement de ma chambre il s'en va
 Droict à l'estable, ou deux chevaulx trouva;
 Laisse le piré, et sur le meilleur monte,
 Pique et s'en va. Pour abreger le compte,
 Soyez certain qu'au partir dudict lieu
 N'oublia rien fors à me dire adieu.

Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge,
 Le dict vallet, monté comme un saint George,
 Et vous laissa Monsieur dormir son saoul
 Qui au resveil n'eust sceu finer (4) d'un soul, (5)
 Ce Monsieur là (Syre) c'estoit moy mesme,
 Qui, sans mentir, fuz au matin bien blesme,
 Quand je me vey sans honneste vesture
 Et fort fasché de perdre ma monture;
 Mais de l'argent que vous m'aviez donné
 Je ne fuz point de le perdre estonné:
 Car votre argent (très debonnaire Prince)
 Sans point de faulte est subject à la pince.

(1) Le roi avait été fait prisonnier à Pavie (1525-1526) et il venait de perdre sa mère, Louise de Savoie, atteinte de la peste (1531). (2) En patois gascon : garçon (espagnol = *hijo*, fils, garçon.). (3) Mot celtique : manteau. (4) Terminer (*finir*) un marché en payant. (5) *Solidum*, pièce de monnaie, *pleine* et de poids. *Solide* est de la même origine.

Bien tost après ceste fortune là,
 Une autre pire encores se mesla
 De m'assaillir, et chascun jour m'assault,
 Me menaçant de me donner le sault,
 Et de ce sault m'envoyer à l'envers
 Rithmer soubz terre et y faire des vers.
 C'est une lourde et longue maladie
 De trois bons moys, qui m'a toute eslourdie (1)
 La poyre teste, et ne veult terminer,
 Ains me contrainct d'apprendre à cheminer,
 Tant affoibly m'a d'estrange maniere;
 Et si m'a faict la cuyse heronniere...
 L'estomac sec, le ventre plat et vague

.

Que diray plus ? au miserable corps
 Dont je vous parle il n'est demouré fors
 Le povre esprit, qui lamente et souspire
 Et en pleurant tasche à vous faire rire.

Et pour autant (2) (Syre) que suis à vous,
 De troys jours l'un viennent taster mon poulx
 Messieurs Braillon, le Coq, Akaquia, (3)
 Pour me garder d'aller jusqu'à quia.

Tout consulté, ont remis au printemps
 Ma guarison ; mais, à ce que j'entens,
 Si je ne puis au printemps arriver,
 Je suis taillé de mourir en yver,
 Et en danger, si en yver je meurs,
 De ne veoir pas les premiers raisins meurs.

Voilà comment, depuis neuf moys en ça,
 Je suis traicté. Or ce que me lascia
 Mon larronneau, long temps a, l'ay vendu,
 Et en sirops et julez (4) despendu ;
 Ce neantmoins, ce que je vous en mande,
 N'est pour vous faire ou requeste ou demande :
 Je ne veulx point tant de gens ressembler
 Qui n'ont soucy aultre que d'assembler ;
 Tant qu'ilz vivront, ilz demanderont, eulx ;
 Mais je commence à devenir honteux,
 Et ne veulx plus à vos dons m'arrester. (5)

(1) Leçon de l'édition de Lyon (1544) : *alourdie* ; la plupart des éditions modernes portent *estourdie*
 (2) parce que, aussi vrai que. (3) Nom grecisé de Sans-Malice, médecin de François I, mort en 1551
 (4) sorte de potion calmante. (5) m'en tenir à, ne compter que sur vos dons.

Je ne dy pas, si voulez rien prester,
 Que ne le prenne. Il n'est point de presteur,
 S'il veult prester, qui ne face un debteur.
 Et sçavez-vous (Syre) comment je paye ?
 Nul ne le sçayt, si premier ne l'essaye ;
 Vous me debvrez (si je puis) de retour,
 Et vous feray encores un bon tour. (1)
 A celle fin qu'il n'y ayt faute nulle,
 Je vous feray une belle cedulle
 A vous payer (sans usure, il s'entend)
 Quand on verra tout le monde content ;
 Ou si voulez, à payer ce sefa
 Quand vostre loz et renom cessera.

Et si sentez que soys foible de reins
 Pour vous payer, les deux princes Lorrains (2)
 Me plegeront. Je les pense si fermes
 Qu'ilz ne fauldront pour moy à l'un des termes.
 Je sçay assez que vous n'avez pas peur
 Que je m'enfuye ou que je soys trompeur ;
 Mais il faict bon asseurer ce qu'on preste ;
 Bref, vostre paye, ainsi que je l'arreste,
 Est aussi seure, advenant mon trespas,
 Comme advenant que je ne meure pas.

Advisez donc si vous avez desir
 De rien prester, vous me ferez plaisir ;
 Car, puis un peu, j'ay basti à Clement,
 Là ou j'ay faict un grand desboursement ;
 Et à Marot, qui est un peu plus loing : (3)
 Tout tombera, qui (4) n'en aura le soing.

Voilà le poinct principal de ma lettre.
 Vous sçavez tout, il n'y fault plus rien mettre.
 Rien mettre ? Las ! Certes, et si feray,
 Et, ce faisant, mon style j'enfleray,
 Disant : O Roy, amoureux des neuf Muses,
 Roy, en qui sont leurs sciences infuses,
 Roy, plus que Mars d'honneur environné,
 Roy, le plus Roy, qui fut onc couronné,

(1) Je tournerai les choses à votre avantage. (2) Le Cardinal de Lorraine et le duc de Guise. (3) Il feint qu'il a, commé les grands seigneurs, deux terres portant ses nom et prénom. (4) si l'on. Cfr. le proverbe : " Tout vient à point qui sait attendre "

Dieu Tout Puissant te doint, pour t'estrener,
 Les quatre coings du monde gouverner,
 Tant pour le bien de la ronde machine,
 Et pour aultant, que sur tous en es digne (1)

(*Epîtres, XXIX.*)

Epigrammes.

De soy mesme et d'un riche ignorant.

Riche ne suis, certes, je le confesse,
 Bien né pourtant et nourry noblement.
 Mais je suis leu du peuple et gentillesse,
 Par tout le monde; et dict on : " C'est Clement ..
 Maintz vivront peu, moy éternellement.
 Et toi, tu as prez, fontaines et puytz,
 Boys, champs, chasteaux, rentes et gros appuys.
 C'est de nous deux la difference et l'estre.
 Mais tu ne peulx estre ce que je suis :
 Ce que tu es, un chascun le peult estre.

Du lieutenant criminel et de Samblançay. (2)

Lorsque Maillart (3), juge d'enfer, menoit
 A Montfaulcon Samblançay l'ame rendre,
 A vostre advis, lequel des deux tenoit
 Meilleur maintien? Pour le vous faire entendre,
 Maillart sembloit homme qui mort va prendre,
 Et Samblançay fut si ferme vieillart,
 Que l'on cuydoit, pour vray, qu'il menast pendre
 A Montfaulcon le lieutenant Maillart.

(1) Cfr. : Requête de VILLON à Monseigneur de Bourbon. — *Ballade* d'EUSTACHE DESCHAMPS, sur son varlet :

Bon fait avoir varlet de connaissance...

Cfr. aussi cette chanson de MILLEVOYE, qui contrairement à son habitude, badine ici avec esprit.

Le poète volé.

CHANSON

Mes amis, on prétend à tort
 Qu'un poète n'est pas volable ;
 Aujourd'hui de ce triste sort
 Je suis l'exemple déplorable.
 Rien n'est plus vrai : Bias nouveau,
 N'ayant rien pour être plus leste,
 Je puis répéter, *in petto*,
 Mon *omnia mecum porto*..
 C'est une douceur qui nte reste.

Comme on avait sans doute appris
 Mon peu de goût pour la parure,
 Habits, linge, l'on m'a tout pris,
 Malgré cadenas et serrure.
 De mon mobilier peu content,
 On a-saisi d'une main preste
 Trente-six francs d'argent comptant...
 Ce qui me console pourtant.
 C'est qu'on ne prendra pas le reste.

J'en voudrais presque au garnement
 Qui sans pitié pour mes alarmes,
 Ne m'a pas laissé seulement
 Un mouchoir pour sécher mes larmes ;
 Mais il respecta mes écrits
 En voleur discret et modeste.
 Venez, innocents manuscrits,
 Petits vers, avortons chéris !
 Tenez-moi lieu de tout le reste.

Prenons notre parti gaîment :
 N'ai-je pas des grâces à rendre ?
 On m'a laissé fort galamment...
 Tout ce qu'on n'a pas pu me prendre.
 Après tout si je suis volé,
 J'ai, pour braver mon sort funeste,
 Avec un cœur tout consolé,
 Ma bonne humeur et mon Églé ;
 Cela vaut mieux que tout le reste.

(2) Surintendant des finances. Accusé de déprédation, il fut jugé sommairement et exécuté en 1527.
 (3) Marot en voulait particulièrement à Maillart, lieutenant criminel du Châtelet, qui l'avait fait emprisonner deux fois. Dans son *Enfer*, il le peint, en traits énergiques, sous le nom de Rhadamantus.

Ballade.

à Madame d'Alençon pour estre couché en son estat. (1)

(1518)

Princesse au cueur noble et rassis,	Je ne suis pòint des excessifz
La Fortune que j'ay suivie	Importuns, car j'ai la pepie, (2)
Par force m'a souvent assis	Dont suis au vent comme un chassis,
Au froid giron de triste vie :	Et debout ainsi qu'une espie (3) ;
De m'y seoir encor me convie,	Mais s'une fois en la copie
Mais je responds (comme fasché) :	De vostre estat je suis merché (4)
" D'estre assis je n'ay plus d'envie ;	Je criray plus hault qu'une pie :
Il n'est que d'estre bien couché „	" Il n'est que d'estre bien couché „

L'un soustient contre cinq ou six
 Qu'estre accouldé, c'est musardie ;
 L'autre, qu'il n'est que d'estre assis
 Pour bien tenir chere hardie ;
 L'autre dit que c'est melodie
 D'un homme debout bien fiché.
 Mais quelque chose que l'on die,
 " Il n'est que d'estre bien couché „

ENVOY

Princesse de vertu remplie,
 Dire puis (comme j'ay touché), (5)
 Si promesse m'est accomplie :
 " Il n'est que d'estre bien couché „

Rondeau.

Sur ces mots :

*Chacun soit content de son bien :
 Qui n'a suffisance n'a rien.*

Enguerrand de Marigny.

D'estre content sans vouloir davantage,
 C'est ung trésor qu'on ne peult estimer ;
 Avoir beaucoup et tousjours plus aymer,
 On ne sçauroit trouver pire héritage.

Ung usurier trouve cela servage ;
 Mais ung franc cueur se doit à ce sommer
 D'estre content.

Qui veult avoir de richesse bon gage.
 Sans en ennui sa vie consumer,
 Pour en vertus se faire renommé,
 Tasche toujours d'avoir cet avantage
 D'estre content.

(1) Marot avait été présenté par un gentilhomme de la Chambre, M. de Pothon, à Marguerite de Valois, alors duchesse d'Alençon. En lui demandant une place auprès d'elle, il joua sur l'expression : *être couché* (par écrit) *sur l'état de sa maison*. (2) Maladie des oiseaux, qui les empêche de crier. (3) Voir page 56 note 5. (4) Marqué. (5) Comme je l'ai dit plus haut.

Epître à Lyon Jamet.

Du Châtelet où il avait été enfermé, Marot écrit à son ami Lyon Jamet, seigneur de Chambrun, qui obtint que le poète fût réclamé par l'évêque de Chartres. Marot put ainsi quitter le Châtelet. Cette fable est bien supérieure à celle de LA FONTAINE.

...Je te veulx dire une belle fable :
 C'est a sçavoir du Lyon et du Rat.
 Cestuy Lyon, plus fort qu'un vieil verrat,
 Veit une foys que le Rat ne sçavoit
 Sortir d'un lieu, pour autant qu'il avoit
 Mengé le lard et la chair toute crue :
 Mais ce Lyon (qui jamais ne fut grue) (1)
 Trouva moyen et maniere et matiere,
 D'ongles et dens, de rompre la ratiere,
 Dont maistre Rat eschappe vistement ;
 Puis meit à terre un genouil gentement,
 Et en ostant son bonnet de la teste,
 A mercié mille foys la grand beste,
 Jurant le dieu des souris et des ratz
 Qu'il lui rendroit. Maintenant tu verras
 Le bon du compte. Il advint d'aventure
 Que le Lyon pour chercher sa pasture
 Saillit dehors sa caverne et son siege,
 Dont (par malheur) se trouva pris au piege
 Et fut lié contre un ferme posteau.
 Adonc le Rat, sans serpe ne cousteau,
 Y arriva joyeux et esbaudy,
 Et du Lyon (pour vray) ne s'est gaudy :
 Mais despita chatz, chates et chatons,
 Et prisa fort ratz, rates et ratons,
 Dont il avait trouvé temps favorable
 Pour secourir le Lyon secourable ;
 Auquel a dict : — Tais toy, Lyon lié,
 Par moy seras maintenant deslié :
 Tu le veulx bien, car le cueur joly as ;
 Bien y parut quand tu me deslyas.
 Secouru m'as fort lyonneusement,
 Or secouru seras rateusement.

Lors le Lyon ses deux grans yeulx vertit
 Et vers le Rat les tourna un petit,
 En luy disant : " O povre verminiere,
 Tu n'as sur toy instrument ne maniere,
 Tu n'as cousteau, serpe ne serpillon,
 Qui sceust couper corde ne cordillon,
 Pour me jecter de ceste estroicte voye !
 Va te cacher, que le Chat ne te voye !
 — Sire Lyon (dit le filz de Souris),
 De ton propos certes je me soubbris ;

(1) sot.

J'ai des cousteaux assez, ne te soucie,
 De bel os blanc plus tranchans qu'une scye ;
 Leur gaine c'est ma gençive et ma bouche ;
 Bien couperont la corde qui te touche
 De si trespres, car j'y mettray bon ordre. „

Lors Sire Rat va commencer à mordre
 Ce gros lien. Vray est qu'il y songea
 Assez longtemps, mais il le vous rongea
 Souvent, et tant, qu'à la parfin tout rompt.
 Et le Lyon de s'en aller fut prompt
 Disant en soy : " Nul plaisir en effect
 Ne se perd point, quelque part où soit fait „.
 Voyla le compte en termes rythmasez,
 Il est bien long, mais il est vieil assez,
 Tesmoing Esope et plus d'un million.

Or vien me veoir pour faire le Lyon
 Et je mettray peine, sens et estude
 D'estre le Rat, exempt d'ingratitude :
 J'entends, si Dieu te donne autant d'affaire
 Qu'au grand Lyon : ce qu'il ne veuille faire.

(Épîtres, I, 6.)

De trois enfans frères.

D'un mesme dard, soubz une mesme année.
 Et en trois jours, de mesme destinée,
 Mal pestilent soubz ceste dure pierre,
 Meit Jan de Bray, Bonadventure, et Pierre,
 Freres tous trois : dont le plus vieil dix ans
 A peine avoit. Qu'en dictes-vous, Lisans ?
 Cruelle mort, mort plus froide que marbre,
 N'a elle tort de faire cheoir de l'arbre
 Un fruit tant jeune, un fruit sans meureté,
 Dont la verdeur donnoit grant seureté
 De bien futur ? Qu'à elle encores fait ?
 Elle a, pour vray, du mesme coup defaict
 De pere et mere esperance et liesse,
 Qui s'attendoient resjouyr leur vieillesse
 Avec leur filz : desquelz la mort soudaine
 Nous est tesmoing, que la vie mondaine
 Autant enfans que vieillards abandonne.
 Il nous doibt plaire, et puis que Dieu l'ordonne.

(Cimetière).

L'Ecole lyonnaise.

Lyon, dans la première moitié du XVI^e siècle, était non seulement le plus grand marché de l'Europe, mais un centre intellectuel.

De nombreux poètes, des artistes, des imprimeurs (entre autres ETIENNE DOLET et FRANÇOIS JUSTE, qui fut le premier imprimeur de Rabelais), y florissaient. Un groupe de poètes, y fondèrent une école, dont l'*Angélique*, sorte d'académie, siégeant sur la colline de Fourvières, était le centre.

Sous l'influence italienne et espagnole, ils créèrent un courant littéraire dont profitera plus tard la Renaissance. Les principaux membres de l'*Angélique* furent MAURICE SCÈVE et LOUISE LABÉ. Le principal ouvrage de Maurice Scève (1510 — 1552 ?) : *Délie, objet de la plus haute vertu*, est une imitation fervente des *Canzone* de Pétrarque. Faguet loue sa préciosité mélancolique et son symbolisme volontairement obscur. Les symbolistes l'ont revendiqué pour leur ancêtre. (1)

LOUISE LABÉ (1526-1566), surnommée la « belle cordière de Lyon », chante ses propres sentiments, avec chaleur et passion. Son œuvre est légère : vingt-quatre sonnets, trois élégies et un essai dialogué, en prose : *Débat de Folie et d'Amour*. Vers aisé et harmonieux.

Le plus connu de ses sonnets est la *Nymphé ardente du Rhône* :

Je vis, je meurs, je me brusle et me noye
J'ai chaud extresme, en endurent froidure,
La vie m'est et trop molle et trop dure,
J'ai grans ennuis entremeslés de joye.

Tout en un coup je ris et me larmoye
Et en plaisir maint grief tourment j'endure ;
Mon bien s'en va, et à jamais il dure,
Tout en un coup je seiche et je verdoye.

Ainsi Amour inconstamment me meine
Et quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser, je me treuve hors de peine.

Puis quand je croy ma joye estre certaine
Et estre en haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

A l'école lyonnaise se rattache, par ses doctrines et par l'obscurité de sa poésie, ANTOINE HÉROËT, évêque de Digne (1492 — 1568) Son petit poème en trois livres, *La Parfaite Amye* (1542), est une théorie ingénieuse et subtile de l'amour idéal et platonique.

Tous ces poètes se font une haute idée de la poésie. Ronsart et ses amis les estiment, ils sentent en eux des précurseurs et des émulés. (2)

(1) Voici de lui un dizain qui rappelle la manière précieuse du XVII^e siècle :

Delie aux champs troussée et accoustrée
Comme un chasseur s'en alloit esbatant.
Sur le chemin d'Amour fut rencontrée,
Qui partout va jeunes amans guettant,
Et lui a dit, près d'elle voletant :
« Comment vas-tu sans armes à la chasse ? »
— N'ay-je mes yeux, dit-elle, dont je chasse,
Et par lesquels j'ai maint gibier surprins ?
Que sert ton arc qui rien ne te pourchasse,
Veu mesmement que par eux je l'ay prins ?

(2) L'art poétique de Thomas Sibilet parut un an avant le manifeste de La Pléiade, en 1548, Il annonce déjà la prochaine réforme poétique. Il met le sonnet et l'ode au-dessus des petits genres que J. Du Bellay traitera d'*épiceries*, prêche l'imitation de l'antiquité, traite de *vieille mode* les rimes batelées, équivoquées, etc.

La Pléiade.

La Pléiade française est née aux environs de 1545 dans la maison de Lazare de Baïff. Celui-ci, qui ne s'était jusque-là occupé que de philologie, d'archéologie, de numismatique, et avait publié en latin de petits traités savants, et des imitations de Sophocle et d'Eschyle, réunit autour de lui quelques amis : DAURAT, RONSARD, Du BELLAY, PONTUS de TYARD, ETIENNE JODELLE, REMY BELLEAU. Le petit cénacle prit d'abord le nom de *Brigade*, puis celui de *Pléiade*, qu'il garda, en souvenir de la Pléiade d'Alexandrie (3^e siècle av. J. C.)

C'est J. du Bellay qui rédigea le manifeste de la nouvelle école : *la Deffence et Illustration de la langue française* (1549).

Du BELLAY commence par *réhabiliter la langue française*, qu'on a tort de ne faire servir qu'aux petits genres frivoles, ballades, rondeaux, virelais, chants royaux, chansons, et *autres telles épiceries*... Il veut qu'on l'emploie, au lieu du latin, pour écrire des œuvres importantes. Si elle est pauvre, on l'enrichira, on l'*illustrera* par la traduction, par l'imitation, par le travail, par l'introduction des genres poétiques anciens.

Telles sont, en substance, les réformes préconisées par Du Bellay. Ronsard, dans son *Abrégé d'Art poétique* (1563) et dans ses deux préfaces de la *Franciade* (1572-1574) et Du Bellay lui-même, dans la préface de l'*Olive* (1531), en ont proposé d'autres. On peut résumer ainsi les principaux points de la nouvelle doctrine. Ils intéressent la langue et la poésie.

1. LA LANGUE. 1^o « User de mots purement français » (Ronsard).

2^o Enrichir et fortifier la langue en recourant aux *dialectes*, en remettant en usage les *antiques vocables*; en employant les termes techniques, *de tous mestiers*; en inventant des *vocables nouveaux* (pourvu, dit Ronsard, qu'ils soient moulez et façonnez sur un patron desjà receu du peuple); en recourant au *provignement* (dérivation) des mots (blond, *blondoyer*, pays, *payser*, argent, *argenteux*, marbre, *marbrin*, etc.); en composant des mots tirés du grec ou du latin : *Cronien, idole, blandice, perennel*; en recherchant les épithètes significatives : les soucis *mordants*, la flamme *dévorante*; en formant des mots composés : *chasse-pierre, donne-vie*, etc.

3^o rendre la syntaxe plus poétique : a) par l'*inversion*; b) par les adjectifs ou les infinitifs pris substantivement (*le frays des ombres, le chanter, l'aller, le dormir*); c) par les adjectifs pris adverbialement (il vole *léger*, ils combattent *obstinés*).

II. POÉSIE. On renouvellera la poésie par l'introduction des « grands genres » : ode, épopée, tragédie, comédie, satire, élégie, épigramme, épître et aussi des sonnets italiens.

Quant à la versification, la Pléiade recommande la rime riche, mais sans affectation, déconseille l'hiatus. Elle invente ou renouvelle les rythmes lyriques. Le poète se préoccupera de la musique des vers. (1)

Ajoutons, enfin, qu'elle emprunte à l'antiquité la mythologie qui se substitue en grande partie à l'allégorie.

A part certaines exagérations dans les idées relatives à l'enrichissement de la langue, et aussi une conception trop étroite du rôle de la poésie, qu'on veut réserver à une élite (les poètes de la Pléiade avaient pris pour devise : *Odî profanum vulgus*), l'œuvre de la Renaissance fut bonne et féconde. Et en dépit de Malherbe et de Boileau, elle contenait, un peu trouble encore et fumeux, l'idéal classique.

Pontus de Tyard.

Château de Bissy (Mâconnais), 1521 - Bragny, 1605.

Œuvres poétiques : *Les Erreurs amoureuses*, 3 livres (1549, 1551, 1553);

Le Livre des Vers lyriques (1555).

Entra de bonne heure dans les ordres. Protonotaire du Saint-Siège, Conseiller d'Etat, aumônier de Henri II, évêque de Chalon-sur-Saône. Un des initiateurs de la renaissance poétique. C'était, dit Sainte-Beuve, le plus hérisé des poètes de la Pléiade. Ses *Erreurs amoureuses* parurent avant le manifeste de Du Bellay. Ce recueil de sonnets, chansons,

(1) Les meilleurs musiciens de l'époque combinent des mélodies pour les odes et sonnets de Ronsard. Une *Académie de poésie et de musique* sera fondée par J. de Baïff.

« rimes tierces », sextines et épigrammes se ressent de l'influence de Pétrarque. *Le Livre des vers lyriques* trahit l'influence de Ronsard. Fut le dernier survivant du groupe des Renaissants. La Pléiade à la fin était devenue une secte, ce que lui reproche Jean de Schelandre (1585 — 1635) en un sonnet dont on sent bien que l'auteur est un soldat. (1)

Dans la seconde partie de sa carrière, PONTUS DE TYARD s'occupa surtout de théologie, de philosophie et de grammaire.

Au Sommeil.

Père du doux repos, Sommeil, père du Songe,
Maintenant que la nuit, d'une grande ombre obscure,
Faict à cest air serein humide couverture,
Viens, Sommeil désiré, et dans mes yeux te plonge.

Ton absence, Sommeil, languissamment allonge
Et me fait plus sentir la peine que j'endure,
Viens, Sommeil, l'assoupir et la rendre moins dure,
Viens abuser mon mal de quelque doux mensonge.

Jà le muet Silence un esquadron conduit
De fantosmes ballans dessous l'aveugle nuit ;
Tu me dedaignes seul, qui te suis tant devout !

Viens, Sommeil désiré, m'environner la teste,
Car, d'un vœu non menteur, un bouquet je t'appreste
De ta chere morelle et de ton cher pavot.

Pierre de Ronsard.

Château de la Poissonnière (Vendômois), 1524 — Saint-Cosme-en-l'Isle, 1585.

Œuvres : *Odes*, 5 livres (1550, le 5^e livre en 1553) ; *Les Amours de Cassandre* (1552) ; *Les Gaietés et les Epigrammes* (1553) ; *Le Bocage royal* (1554) ; *Les Mélanges* (1555) ; *Les Amours de Marie* ; *Les Hymnes* (1556) ; *Mascarades, Combats et Cartels*, pièces de circonstance ; *Les Élégies*, quelques *Eglogues* (1560) ; *Les Discours* (1560 — 1564) ; *La Franciade* (les 4 chants, 1572) ; *Sonnets pour Hélène* (1574).

D'une famille de noblesse authentique ; à 10 ans, page du Dauphin, puis de Charles (second fils de François I, plus tard Henri II), puis de Jacques Stuart (Jacques V d'Ecosse). Fait pour ses maîtres ou à leur suite plusieurs voyages en Ecosse, en Flandre, en Allemagne, en Piémont. Les premières années de sa vie sont d'un jeune gentilhomme mêlé aux affaires diplomatiques et aux fêtes de la cour.

Devenu sourd, vers 1542, se mit à l'étude à l'école de Daurat ; passa, dans une claustration complète, sept ans à lire, à traduire, à imiter, à commenter les anciens, surtout les grecs. (2) En 1548, il se rencontra, dans une hôtellerie du Poitou, avec Du Bellay, qui venait

(1) Voici ce sonnet :

J'aime Du Bartas et Ronsard :
Toute censure m'est suspecte,
Quelque raison que l'on m'objecte,
De celui qui fait bande à part.

C'est fort bien d'enrichir son art.
Pourveu que trop on ne l'affecte :
Mais d'en dresser nouvelle secte,
Notre siècle est venu trop tard.

O censeurs des mots et des rimes,
Souvent vos ponces et vos limes
Ostent le beau pour le joly.

En soldat j'en parle et j'en use,
Le bon ressort, non le poly,
Fait le bon rouet d'arqubuse !

(2) « Ronsard, dit Claude Binet, qui avoit esté nourri jeune à la cour, accoustumé à veiller tard, continuoient à l'estude jusques à deux ou trois heures après minuit. et se couchant réveilloit Baif qui se levait et prenoit la chandelle et ne laissoit refroidir la place. »

le rejoindre au collège de Coqueret, dont Daurat était principal. En 1549, se constituait la *Brigade*.

Pendant 25 ans, RONSARD jouit d'une gloire sans égale.

Favori de Henri II, de Charles IX, de Henri III, admiré par Marguerite de Savoie, fille de François I, Michel de l'Hospital, le duc d'Orléans, le duc d'Anjou, Catherine de Médicis, Marie Stuart, etc., il fut comblé de présents, de pensions et de *benefices*.

Poète de cour, il aimait cependant la nature (1); passionné aussi pour la chasse, la musique et tous les arts. Sa poésie est une image de toute la vie du XVI^e siècle.

Les dernières années de sa vie furent mélancoliques. Il fréquente moins la cour (sous Henri III); perd successivement ses amis: du Bellay, Jodelle, Belleau; les protestants lui opposent Du Bartas; vit le plus souvent dans ses prieurés vendômois, de Croix-Val, d'abord (près de la forêt de Gastine), puis de Saint-Cosme, où il meurt en 1585, estropié, perclus, goutteux — abandonné. Inhumé sans pompe dans le chœur de son église, n'eut un tombeau qu'en 1607. (2)

Le Cardinal du Perron prononça son oraison funèbre en février 1586, à Paris, dans la chapelle du collège de Boncour. C'est presque une apotheose.

On peut distinguer, avec Faguet, quatre *moments* dans la vie littéraire de Ronsard:

I. 1550 — 1553. Disciple exagéré des anciens et de Pétrarque; « fervent jusqu'à l'absence de goût ».

II. 1553 — 1560. Ne pindarise plus; se tourne plutôt vers Anacréon, dont Henri Estienne publie en 1554 la première édition. S'inspire également d'Horace, qu'il avait d'abord dédaigné, de Catulle, des Italiens (a conservé le culte de Pétrarque).

III. 1560 — 1574. Œuvre mêlée. Rime pour la cour des pièces quelconques qui rappellent Marot et Saint-Gelais. D'autre part écrit ses *Discours* qui ont une belle allure oratoire, sans rien de livresque. C'est aussi l'époque de la *Franciade*, la grande erreur de Ronsard.

IV. 1574 — 1585. Retour à l'élegie (*Sonnets à Hélène*).

D'ailleurs ses dernières années sont peu fécondes, trahissent la lassitude et le découragement. S'occupe, en vue d'une édition de ses œuvres (1584), à un travail de revision souvent malheureux.

SA RENOMMÉE. Il jouit d'une renommée universelle; les rois le comblent de faveurs, (3) tous les poètes le considèrent comme leur maître: *tous les jeunes gens qui s'étaient frottés à sa robe*, dit Pasquier, *se faisaient accroire d'être devenus poètes*; Le Tasse fait exprès le voyage de Paris pour le saluer et lui soumettre deux chants de sa *Jérusalem délivrée*. La ville de Toulouse lui fait hommage d'une Minerve en argent. Elisabeth d'Angleterre lui offre un diamant. Montaigne l'opposait à l'antiquité tout entière.

Après sa mort, sa gloire s'éclipse. Malherbe biffe, d'un crayon rageur, un exemplaire de Ronsard. Au XVII^e siècle, il est maltraité. Boileau lui donne le coup de grâce dans son

(1) « Il se délectait, dit Claude Binet (*Vie de Ronsard*), à Meudon, tant à cause du bois que du plaisant regard de la rivière de Seine, ou à Gentilly, Hercueil, Saint-Cloud, et Vanves, pour l'agréable frescheur du ruisseau de Bièvre... Il prenait aussi singulier plaisir à jardiner... »

Dans sa *Réponse aux injures et calomnies...* (1563), Ronsard donne ces renseignements sur lui-même:

....Si l'après-disnée est plaisante et sereine,
Je m'en-vais pourmener, tantost parmy la plaine,
Tantost en un village, et tantost en un bois,
Et tantost par les lieux solitaires et cois.
J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage;
J'aime le flot de l'eau qui gazouille au rivage
Là, devisant sur l'herbe avec un mien amy,
Je me suis par les fleurs bien souvent endormy...

(2) Ce tombeau fut détruit en 1744. Un buste du poète, en terre cuite, qui ornait le monument, fut conservé et transporté à Tours.

(3) Rappelons ici les vers que lui adressa Charles IX (1550—1574):

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit estre à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons: la couronne;
Mais roy je la recens; poète, tu la donne.
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur
Escale par soy-mesme et moy par la grandeur.
Si du costé des dieux je cherche l'avantage,

Ronsard est leur ami, si je sny leur image.
Ta lyre qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ay que les corps.
Elle t'en rend le maistre et te scait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire.
Elle amollit les cœurs et soumet la beauté:
Je puis donner la mort; toi, l'immortalité.

« Art poétique ». Corneille et Racine cependant l'ont nommé avec honneur. Le XVIII^e siècle l'ignore. Au XIX^e siècle, le Romantisme le réhabilite et le remet à sa vraie place. (1) Les Parnassiens ont composé à sa gloire de parfaits poèmes : Banville, Glatigny, Coppée, Bourget, Sully Prudhomme Hérédia, P. de Nolhac, Dorchain, entre autres.

QUALITÉS ET DÉFAUTS DE RONSARD. — Saturé d'antiquité, Ronsard est trop souvent pédant. Il l'est surtout quand il veut rivaliser avec Homère ou Pindare. Imitateur de Pétrarque, il a des mièvreries qui agacent ; il est parfois obscur. Mais à côté de ces défauts qui sont du chef d'école, il a d'admirables qualités, dans les genres secondaires surtout. C'est un artiste qui sait le pouvoir évocateur des mots et des rythmes. Sa langue est riche et colorée, solide et pleine et harmonieuse. Certains petits poèmes, des chansons, des sonnets, sont presque parfaits, chefs-d'œuvre de grâce, de mélancolie songeuse ou de langueur attendrie.

A passionnément aimé la vie et la gloire.

A Cassandre. (2)

Mignonne, allons voir si la rose	Las ! Voyez comme en peu d'espace,
Qui ce matin avoit desclose	Mignonne, elle a dessus la place,
Sa robe de pourpre au soleil	Las ! Las ! ses beautez laissé choir !
A point perdu cette vesprée	O vrayment marastre Nature,
Les plis de sa robe pourprée	Puisqu'une telle fleur ne dure
Et son teint au vostre pareil.	Que du matin jusques au soir ! (3)

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

(Odes, I, XVII).

La fuite de la Jeunesse. (4)

1550

Quand je suis vingt ou trente mois
Sans retourner en Vendômois,
Plein de pensees vagabondes,
Plein d'un remors et d'un souci,
Aux rochers je me plains ainsi,
Aux bois, aux antres et aux ondes :

(1) V. Sainte-Beuve dans son *Tableau de la littérature française au XVI^e siècle* (1827). Citons aussi le sonnet « réparateur » de Sainte-Beuve :

A toi, Ronsard, à toi qu'un sort injurieux,
Depuis deux siècles livre au mépris de l'histoire,
L'élève de mes mains l'autel expiatoire
Qui te purifiera d'un arrêt odieux.

Non que jamais j'espère au trône radieux
D'où jadis tu régnas replacer ta mémoire ;
On ne peut de si bas remonter à la gloire :
Vulcain impunément ne tomba pas des cieux.

Mais qu'un peu de pitié console au moins tes mânes ;
Que, déchiré longtemps par des rires profanes,
Ton nom, d'abord fameux, recouvre un peu d'honneur ;
Qu'on dise : il osa trop, mais l'audace était belle ;
Il lassa, sans la vaincre, une langue rebelle,
Et plus tard, de moins grands ont eu plus de bonheur.

(2) Cassandre Salviati, d'une illustre famille. Ronsard la rencontra aux environs de Tours et s'en éprit à première vue. (3) Un ancien avait dit : La rose ne fleurit qu'un instant ; vient-elle à passer, cherche, tu ne trouveras plus un rosier, mais une ronce. A peu près tous les contemporains de Ronsard ont traité ce thème. De nos jours, il y aurait de nombreux rapprochements à faire. Citons entre autres : *l'Eglogue à Francine*, de JEAN MORÉAS. — *Histoire de deux vieux*, de MARC MONNIER (*Poésies*). — *Larmes en songe*, de JEAN LAHOR (*l'Illusion*), etc...

(4) Cette petite pièce est le type achevé du lyrisme personnel de Ronsard. On peut la rapprocher de plus d'une Méditation de Lamartine.

" Rochers, bien que soyez âgez
De trois mille ans, vous ne changez
Jamais ny d'estat ny de forme :
Mais toujours ma jeunesse fuit,
Et la vieillesse qui me suit
De jeune en vieillard me transforme.

" Bois, bien que perdiez tous les ans
En hyver vos cheveux mouvans,
L'an d'après qui se renouvelle
Renouvelle aussi votre chef :
Mais le mien ne peut de rechef
Revoir sa perruque nouvelle.

" Antres, je me suis veu chez vous
Avoir jadis verds les genoux,
Le corps habile et la main bonne :
Mais ores j'ay le corps plus dur
Et les genoux, que n'est le mur
Qui froidement vous environne.

" Ondes, sans fin vous promenez,
Et vous menez et ramenez
Vos flots d'un cours qui ne sejourne :
Et moy, sans faire long sejour,
Je m'en vais de nuict et de jour
Au lieu d'où plus on ne retourne..."

(Odes, livre IV, 9)

Odelette imitée d'Anacréon.

Le petit enfant Amour
Cueillait des fleurs à l'entour
D'une ruche, où les avettes
Font leurs petites logettes.

Comme il les alloit cueillant,
Une avette sommeillant
Dans le fond d'une fleurette
Lui piqua la main douillette.

Si tost que piqué se vit :
Ah ! je suis perdu (ce dit) ;
Et s'en-courant vers sa mère
Lui montra sa playe amère :

Ma mère, voyez ma main,
Ce disoit Amour tout plein
De pleurs, voyez quelle enflure
M'a fait une esgratignure !

Alors Vénus se sourit,
Et en le baisant le prit,
Puis sa main luy a soufflée,
Pour guarir sa playe enflée.

Qui t'a, dy-moi, faux garçon,
Blessé de telle façon ?
Sont-ce mes Grâces riantes,
De leurs aiguilles poignantes ?

Nenny, c'est un serpenteau
Qui vole au printemps nouveau,
Avecques deux ailerettes,
Çà et là sur les fleurettes.

Ah ! vraiment, je le cognois,
(Dit Vénus) ; les villageois
De là montagne d'Hymette
Le surnomment Mélissette.

Si doncques un animal
Si petit fait tant de mal,
Quand son halesne espoinçonne
La main de quelque personne ;

Combien fais-tu de douleur
Au prix de luy, dans le cœur
De celui en qui tu jettes
Tes venimeuses sagettes ! (1)

(Odes, IV, XIV)

Sonnet pour Marie. (2)

1556

Comme on void sur la branche au mois de may la rose
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'aube de ses pleurs au point du jour l'arrose :

(1) L'influence d'Anacréon sur la Pléiade fut très grande. Tous les poètes de cette époque se sont exercés dans l'ode anacréontique : RONSARD, BAIF, R. BELLEAU, OLIVIER DE MAGNY, RAPIN, JEAN DE LA TAILLE. PASSERAT, VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, DESPORTES, etc. Anacréon fut aussi goûté dans les siècles suivants. Cfr. pour le XVIII^e siècle, CHAULIEU, MONCRIF, VOLTAIRE. — Pour le XIX^e siècle, citons, parmi les nombreuses imitations, celles de LÉCONTE DE LISLE (*Poèmes antiques*). (2) Villageoise, et d'après Remy Belleau, servante d'anberge, de Bourgueil. L'amour, de Ronsard l'idéalise. Elle mourut à 21 ans. Ronsard lui consacra ses derniers sonnets.

La grâce dans sa feuille et l'amour se repose,
 Embasment les jardins et les arbres d'odeur ;
 Mais battue ou de pluie ou d'excessive ardeur,
 Languissante elle meurt feuille à feuille décroise.

Ainsi en ta première et jeune nouveauté,
 Quand la terre et le ciel honoroient ta beauté,
 La Parque t'a tuée et cendre tu reposes :

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,
 Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
 A fin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

(Les Amours de Marie.)

A son livre.

Cesse tes pleurs, mon livre ; il n'est pas ordonné
 Du destin que, moy vif, tu reçoives la gloire ;
 Avant que passé j'aye outre la rive noire,
 L'honneur que l'on te doit ne te sera donné.

Quelqu'un, après mil ans, de mes vers estonné,
 Voudra dedans mon Loir comme en Permesse boire,
 Et, voyant mon pays, à peine voudra croire
 Que d'un si petit champ tel poète soit né.

Pren, mon livre, pren cueur : la vertu précieuse
 De l'homme, quand il vit, est tousjours odieuse.
 Après qu'il est absent, chacun le pense un dieu.

La rancueur nuit toujours à ceux qui sont en vie ;
 Sur les vertus d'un mort elle n'a plus de lieu.
 Et la postérité rend l'honneur sans envie.

Sonnet pour Hélène. (1)

1574

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
 Assise auprès du feu, devidant et filant,
 Direz, chantant mes vers, et vous esmerveillant :
 " Ronsard me célébroit du temps que j'estois belle. "

Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
 Desjà sous le labeur à demy sommeillant,
 Qui, au bruit de Ronsard, ne s'aïlle réveillant
 Benissant vostre nom de louange immortelle.

Je seray sous la terre, et, fantôme sans os,
 Par les ombres myrteux je prendray mon repos ;
 Vous serez au foyer une vieille accroupie,

(1) Hélène de Surgères, fille d'honneur de Catherine de Mélicis.

Regrettant mon amour et vostre fier desdain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain ;
Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie. (1)

Contre les bucherons de la forest de Gastine. (2)

1560

Quiconque aura premier la main embesognée
A te couper, Forest, d'une dure congnee,
Qu'il puisse s'enfermer de son propre baston,
Et sente en l'estomac la faim d'Erisichon.....
Qu'il puisse, pour venger le sang de nos forests,
Toujours nouveaux emprunts sur nouveaux interests
Devoir à l'usurier, et qu'en fin il consomme
Tout son bien à payer la principale somme.
Que tousjours sans repos ne face en son cerveau
Que tramer pour-néant quelque dessein nouveau
Porté d'impatience et de fureur diverse
Et de mauvais conseil qui les hommes renverse.
Escoute, bucheron (arreste un peu le bras) ;
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;
Ne vois-tu pas le sang lequel degoute à force
Des Nymphes qui vivoient dessous la dure escorce ?
Sacrilege meurdrier, si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,

(1) Cfr. VILLON : *Ballade à son amie*. En voici la 3^e strophe :

Un temps viendra qui fera dessécher,	Vieil serai : vous laide et sans couleur.
Jaunir, flétrir votre épanie fleur :	Or, buvez fort, tant que ru peut courir ;
Je m'en rirais, si tant pusse marcher,	Ne refusez, chassant cette douleur
Mais nennil : lors (ce serait donc foleur).	Sans empirer, un pauvre secourir.

Et ces vers de TRISTAN L'HERMITTE :

Le Temps qui, sans repos, va d'un pas si léger,
Emporte avecque lui toutes les belles choses ;
C'est pour nous avertir de le bien ménager
Et faire des bouquets en la saison des roses.
(*Consolation à Idalie. Les Amours.*)

Cfr. PASSERAT : *Chanson du premier jour de mai*. — CORNEILLE : *Stances à M^{lle} du Parc*. — A. RIVOIRE : *Dernier aveu*. — Th. BOTREL : *Quand nous serons vieux*. — M^{me} ED. ROSTAND : *L'Eternelle chanson*. — E. HARAUCOURT : *Le Trésor (Seul)*. — Cfr. aussi les sonnets que GASTON DESCHAMPS a consacrés aux amours de Ronsard, dans le *Rythme de la vie* (1906). En voici un :

Solitude d'hiver.

Il fait froid. Le vent souffle autour des chambres closes. L'heure sonne à l'horloge enrhumée. Il est tard.
Devant l'âtre enfumé que timbre un écusson,
Hélène, en cheveux gris, finit son oraison,
Et seule, sans espoir, pense à d'anciennes choses.
Elle songe aux soleils évanouis, aux roses
Qu'elle effeuilla jadis à la verte saison.
Sa pincette s'attriste et taquine un tison.
C'est l'instant des regrets et des soucis moroses.
Ecoute, en soupirant, le silence autour d'elle,
Et rêveuse fredonne un sonnet de Ronsard : [delle...
Quand vous serez bien vieille, un soir, à la chan-
(*Le Rythme de la vie.*)

(2) Un des ancêtres de Ronsard, dès 1434, était l'un des quatre sergents fieffés (sorte de garde-forestier ou de garde-chasse) de la forêt de Gâtine. Le sergent fieffé doit, notamment, faire " des visites ou rondes dans sa baillie et dresser procès-verbal à ceux qu'il trouve coupables de contraventions aux lois et usages forestiers ; frapper d'amende ceux qui coupent le bois mort ou vif ou laissent errer leurs animaux domestiques dans la forêt... Il a le droit de tendre des filets " au lièvre, au tesson (blaireau), à la fouyne, au goupil (renard), au chat sauvage, et puis chacer aux bestes dessusdictes à pié et à cheval par la diete forêt ô (avec ses chiens, " Quant aux autres bêtes, cerfs, chevreuils, sangliers, il ne peut s'en emparer " que s'il les trouve navrés ou entemées. Saisit-il dans la forêt chevaux et charrettes de maraudeurs servant à emporter le bois volé, le sergent peut faire sa volonté des charrettes, mais les bêtes de somme reviennent à Monseigneur le Comte de Vendôme... (D'après H. Longnon : *Pierre de Ronsard.*)

Combien de feux, de fers, de morts et de destresses
 Merites-tu, meschant, pour tuer nos Déesses ?

Forest, haute maison des oyseaux bocagers !
 Plus le cerf solitaire et les chevreuls legers
 Ne paistront sous ton ombre, et ta verte criniere
 Plus du soleil d'esté ne rompra la lumiere.
 Plus l'amoureux pasteur, sur un tronq adossé,
 Enflant son flageolet à quatre trous persé,
 Son mastin à ses pieds, à ses flancs la houlette,
 Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette :
 Tout deviendra muet, Echo sera sans vois :
 Tu deviendras campagne et en lieu de tes bois
 Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
 Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue ;
 Tu perdras ton silence et, haletans d'effroy, (1)
 Ny Satyres ny Pans ne viendront plus chez toy.

Adieu, vieille forest, le jouet de Zephyre,
 Où premier j'accorday les langues de ma lyre,
 Où premier j'entendi les fleches resonner
 D'Apollon, qui me vint tout le cueur estonner ;
 Où premier admirant la belle Calliope,
 Je devins amoureux de sa neuvaine trope,
 Quand sa main sur le front cent roses me jeta,
 Et de son propre laict Euterpe m'allaita.

Adieu, vieille forest, adieu, testes sacrees,
 De tableaux et de fleurs autrefois honorees,
 Maintenant le desdain des passans alterez,
 Qui, bruslez en l'Esté des rayons etherez,
 Sans plus trouver le frais de tes douces verdurees,
 Accusent tes meurdriers, et leur disent injures !

Adieu, chesnes, couronne aux vaillants citoyens,
 Arbres de Jupiter, germes dodoneens, (2)
 Qui premiers aux humains donnastes à repaistre ;
 Peuples vrayment ingrats, qui n'ont sceu recognoistre
 Les biens receus de vous, peuples vrayment grossiers
 De massacrer ainsi leurs peres nourriciers !

Que l'homme est malheureux qui au monde se fie !
 O dieux, que veritable est la philosophie
 Qui dit que toute chose à la fin perira
 Et qu'en changeant de forme une autre vestira !

De Tempé la vallee un jour sera montagne,
 Et la cyme d'Athos une large campagne :
 Neptune quelquefois de blé sera couvert :
 La matiere de.neure et la forme se perd. (3)

(*Elégies, XXIII.*)

(1) Variante : ... et Satyres et Pans

Et plus le cerf chez toy ne cachera ses fians.

(2) Les bruissements des chênes, autour du temple de Jupiter, à Dodone, en Epire, étaient interprétés comme des oracles. (3) Cfr. : Lettre où M^{me} DE SEVIGNÉ se lamente sur des arbres abattus. — *Le Bois détruit*, de MILLEVOYE. — CHATEAUBRIAND regrette aussi (*Voyage en Italie*) la disparition d'un vieux bois de chênes et d'ormes parmi lesquels il a été élevé.

Discours des Miseres de ce temps.

A la Royne mere du Roy. (1)

1563.

... Las! madame, en ce temps que le cruel orage
Menace les François d'un si piteux naufrage,
Que la gresle et la pluye, et la fureur des cieux
Ont irrité la mer des vents seditieux,
Et que l'astre jumeau ne daigne plus reluire, (2)
Prenez le gouvernail de ce pauvre navire,
Et maugré la tempeste, et le cruel effort
De la mer et des vents, conduisez-le à bon port.

La France à jointes mains vous en prie et reprie,
Las! qui sera bien tost et proye et mocquerie
Des Princes estrangers, s'il ne vous plaist en bref
Par vostre autorité appaiser son meschef.

Hà! que diront là-bas, sous les tombes poudreuses,
De tant de vaillans Roys les ames genereuses?
Que dira Pharamond, Clodion et Clovis?
Nos Pepins, nos Martels, nos Charles, nos Loys,
Qui de leur propre sang versé parmy la guerre
Ont acquis à nos Roys une si belle terre?

Que diront tant de Ducs et tant d'hommes guerriers,
Qui sont morts d'une playe au combat les premiers,
Et pour France ont souffert tant de labeurs extremes,
La voyant aujourd'huy destruire par nous-mesmes?

Ils se repentiront d'avoir tant travaillé,
Querellé, combattu, guerroyé, bataillé,
Pour un peuple mutin divisé de courage,
Qui perd en se jouant un si bel heritage,
Heritage opulent, que toy peuple qui bois
Dans l'Angloïse Tamise, et toy, More qui vois
Tomber le chariot du soleil sur ta teste,
Et toy, race Gothique aux armes tousjours preste,
Qui sens la froide bise en tes cheveux venter,
Par armes n'avez sceu ni froisser, (3) ny domter...

... O Dieu! qui de là-haut nous envoyas ton Fils,
Et la paix eternelle avecques nous tu fis,
Donne, je te suppli', que ceste Royne mere
Puisse de ces deux camps appaiser la colere;
Donne-moy derechef que son sceptre puissant
Soit maugré le discord en armes fleurissant;
Donne que la fureur de la guerre barbare
Aille bien loin de France au rivage Tartare;
Donne que nos harnois de sang humain tachez
Soient dans un magazin pour jamais attachez;

(1) Catherine de Médicis. (2) Le soleil et la lune ou bien : le soleil à son lever et à son coucher.

(3) Frotter avec force, meurtrir ; mettre à mal.

Donne que mesme loy unisse nos provinces,
Unissant pour jamais le vouloir de nos Princes.

Ou bien (ô Seigneur Dieu!) si les cruels destins
Nous veulent saccager par la main des mutins,
Donne que hors des poings eschappe l'alumelle (1)
De ceux qui soutiendront la mauvaise querelle;
Donne que les serpens des hideuses fureurs
Agitent leurs cerveaux de paniques terreurs.

Donne qu'en plein midy le jour leur semble trouble,
Donne que pour un coup ils en sentent un double;
Donne que la poussière entre dedans leurs yeux.
D'un esclat de tonnerre arme ta main aux cieus,
Et pour punition eslance sur leur teste,
Et non sur les rochers les traicts de la tempeste.

(Les Discours.)

Joachim du Bellay.

Château de la Turmelière (près de Liré), vers 1525-1560.

Œuvres poétiques : *L'Olive* (1550) ; *Antiquités de Rome* (1558) ; *Les Jeux rustiques* (1558) ; *Les Regrets* (1559).

Très jeune, perdit son père et sa mère. Comme il se rendait à Poitiers pour y faire ses études de droit, fit, dans une hôtellerie, la rencontre de Ronsard. Les deux amis avaient les mêmes idées. Du Bellay vint rejoindre son ami au Collège de Coqueret et publia le manifeste de la Pléiade dans sa *Deffence et Illustration de la langue françoise* (1549).

DU BELLAY est non le plus grand, mais le plus délicat, le plus personnel des poètes de la Renaissance.

Sa faculté maîtresse est la sensibilité.

L'Olive (115 sonnets) est d'un pétrarquiste, trop souvent entaché d'un maniérisme que du Bellay raillera plus tard. Il y a déjà là, pourtant, de belles choses. (*L'Idée.*)

Les Regrets et les *Antiquités* — son œuvre capitale — chantent, en de beaux sonnets, « le vieil honneur poudreux » de la Rome antique ; du Bellay est le premier poète français qui ait vraiment le sentiment des ruines.

Le spectacle de la Rome moderne, avec ses faquins et ses intrigants, qu'un séjour de trois ou quatre ans lui permit de connaître (le cardinal Jean du Bellay, son cousin, l'avait emmené avec lui à Rome, en 1521, en qualité de secrétaire et d'intendant général de sa maison), lui inspira de jolis croquis satiriques. La satire de du Bellay est gaie et spirituelle, sans amertume, elle mord en riant. Ce caractère apparaît déjà dans le *Poète courtisan* (1549), la plus importante de ses satires.

Il y a aussi en du Bellay un poète rustique charmant. Certaines de ses poésies ont une bonne odeur de campagne, « sentent le gras été », comme dirait Théocrite. Mais c'est l'élégiaque à qui vont de préférence nos sympathies. Et plus d'un sonnet chante dans les mémoires où du Bellay exprime le regret de la France, (où il rentra en 1555), de Paris, et surtout de la terre angevine : *toujours de la maison le doux désir le point*. Et ces poésies, où il a mis ses intimités, ont une mollesse, un charme tendre qui fait souvent penser à Lamartine.

L'Idée.

Si nostre vie est moins qu'une journée
En l'éternel, si l'an qui fait le tour
Chasse noz jours sans espoir de retour,
Si périssable est toute chose nee,

(1) Lame d'épée.

Que songes-tu, mon ame emprisonnee ?
 Pourquoi te plaist l'obscur de nostre jour,
 Si, pour voler en un plus cler sejour,
 Tu as au dos l'aele bien empanée ?
 La est le bien que tout esprit desire,
 La, le repos ou tout le monde aspire,
 La est l'amour ; la, le plaisir encore ;
 La, ô mon ame, au plus hault ciel guidée,
 Tu y pourras reconnoistre l'Idée
 De la beauté, qu'en ce monde j'adore.

(*L'Olive, Sonnet CXIII.*) (1)

Sonnet.

Qui a veu quelquefois un grand chesne asseiché,
 Qui pour son ornement quelque trophée porte,
 Lever encor' au ciel sa vieille teste morte,
 Dont le pied fermement n'est en terre fiché,
 Mais qui dessus le champ plus qu'à demy penché
 Monstre ses bras tous nuds et sa racine torte,
 Et, sans feuille ombrageux, de son poix se supporte
 Sur son tronc nouailleux en cent lieux esbranché :
 Et bien qu'au premier vent il doive sa ruine,
 Et maint jeune à l'entour ait ferme la racine,
 Du devot populaire estre seul reveré :
 Qui tel chesne a peu voir, qu'il imagine encores,
 Comme entre les citez, qui plus florissent ores,
 Ce vieil honneur poudreux est le plus honoré.

(*Antiquités de Rome.*)

Sonnet.

1558.

Marcher d'un grave pas et d'un grave sourci,
 Et d'un grave soubreiz à chacun faire feste,
 Balancer tous ses mots, répondre de la teste
 Avec un *Messer non*, ou bien un *Messer si* :
 Entremesler souvent un petit *E cosi*,
 Et d'un *Son' Servitor* contrefaire l'honneste,
 Et comme si l'on eust sa part en la conquête, (2)
 Discourir sur Florence et sur Naples aussi ;
 Seigneuriser chacun d'un baisement de main,
 Et suivant la façon du courtisan Romain,
 Cacher sa pauvreté d'une brave apparence :
 Voila de ceste cour la plus grande vertu,
 Dont souvent mal monté, mal sain et mal vestu,
 Sans barbe (3) et sans argent oh s'en retourne en France.

(*Les Regrets.*)

(1) Cfr. : *L'Isolement*, de LAMARTINE (*Premières Méditations*). (2) Dans la conquête de l'Italie.

(3) Sans barbe : effet de la maladie.

D'un vanneur de blé aux vents.

A vous, troppe legere	J'offre ces violettes,
Qui d'aele passagere	Ces lis et ces fleurettes,
Par le monde volez	Et ces roses icy,
Et d'un sifflant murmure	Ces vermeillettes roses
L'ombrageuse verdure	Tout freschementescloses
Doucement esbranlez,	Et ces œilletz aussi.

De votre douce haleine
 Eventez ceste plaine,
 Eventez ce sejour,
 Ce pendant que j'ahanne
 A mon blé, que je vanne
 A la chaleur du jour.

(Jeux Rustiques.)

Sonnet.

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
 Ou comme cestuy-là qui conquit la toison,
 Et puis est retourné, plein d'usage et raison
 Vivre entre ses parents le reste de son aage !
 Quand revoiray-je, hélas ! de mon petit village
 Fumer la cheminée, et en quelle saison
 Revoiray-je le clos de ma pauvre maison
 Qui m'est une province et beaucoup davantage ?
 Plus me plaist le sejour qu'ont basti mes ayeux
 Que des palais romains le front audacieux ;
 Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine :
 Plus mon Loyre (1) gaulois que le Tibre latin,
 Plus mon petit Lyré (2) que le mont Palatin,
 Et, plus que l'air marin, la douceur Angevine (3).

(Regrets).

Remy Belleau.

Nogent-le-Rotrou, 1528. — Paris, 1577.

Œuvres poétiques : *Traduction des Odes d'Anacréon* (1556) ; *Les Petites Inventions* (1557) ; *Bergerie* (prose et vers, 1565 et 1572) ; *Amours et Nouveaux Echanges des pierres précieuses* (1573) ; *Œuvres poétiques*, 2 vol. in-8°, 1878 (Lemerre).

Vie paisible. Poète aimable. Les essais majestueux ne conviennent pas au « gentil » BELLEAU. Où il réussit, c'est dans les petites descriptions élégantes et fraîches. C'est comme

(1) La Loire. (2) Petit bourg au bord de la Loire, où est né du Bellay. (3) Réminiscence du *Dulces Argos* de Virgile. Mais l'expression a aussi une valeur locale : *Andegabi molles*, disait déjà le Romain. Cfr. : ANDRÉ BELLESSERT (*Mythes et Poèmes*, 1894 ; *La Chanson du Sud*, 1896) ; *L'Absente* et *Cloches sur mer* (*Chanson du Sud*). Cfr. ce sonnet de JACQUES SERMAIZE (*Esquisses vénitiennes*, 1909) :

Nostalgie.

Automne, harmonieux automne triste et doux
 Des forêts, des jardins et des plaines de France,
 Ton souvenir emplit mon âme de souffrance
 Et vers le sol natal porte mon cœur jaloux.

O flottante beauté des brouillards bleus et doux,
 Voiles mystérieux du matin qui commence ;
 Geste du laboureur épanchant la semence !
 Flammes changeantes des luisants feuillages roux !

Le pays que j'habite ignore la magie
 Des coteaux estompés dont j'ai la nostalgie
 Et des nuages gris vers l'horizon fuyant :

Son ciel a les splendeurs impeccables des marbres,
 L'Automne s'y réchauffe au soleil flamboyant ..
 Oh ! la brume accrochée aux squelettes des arbres !

JACQUES SERMAIZE.

(*Esquisses italiennes*. Rev. de Paris, 1^{er} septembre 1909).

« *peintre de la nature* », ainsi l'appelait Ronsard, qu'il mérite une mention. Il a semé dans la plupart de ses œuvres des tableautins familiers, tantôt gentiment réalistes, tantôt gracieux, coquets, mais aussi, trop souvent, mignards.

Avril.

Avril, l'honneur et des bois Et des mois ;	L'aubespine et l'aiglantin Et le thym,
Avril, la douce esperance Des fruits qui, sous le coton Du bouton,	L'œillet, le lis et les roses En ceste belle saison A foison
Nourrissent leur jeune enfance ;	Monstrent leurs robes escloses ;
Avril, l'honneur des prez verts, Jaunes, pers, (1)	Le gentil rossignolet Doucelet
Qui d'une humeur bigarree Emaillent de mille fleurs De couleurs,	Decoupe dessous l'ombrage Mille fredons babillards, Fretillards,
Leur parure diapree ; (2)	Au doux chant de son ramage.
Avril, l'honneur des soupirs Des zephirs	C'est à ton heureux retour Que l'amour
Qui scus le vent de leur aele Dressent encor, ès forests, De doux rets,	Souffle à doucettes haleines Un feu croupi et couvert Que l'hiver
Pour ravir Flore la belle ;	Receloit dedans nos veines.
Avril, c'est ta douce main Qui du sein	Tu vois en ce temps nouveau L'essaim beau
De la nature desserre Une moisson de senteurs Et de fleurs	De ces pillardes avettes Volleter de fleur en fleur Pour l'odeur
Embasmant l'air et la terre ;	Qu'ils mussent en leurs cuissettes.
... Avril, la grace et le ris De Cypris,	May vantera ses fraîcheurs, Ses fruits meurs,
Le flair et la douce haleine ;	Et sa feconde rosee,
Avril, le parfum des Dieux Qui des Cieux	La manne et le sucre doux, Le miel roux,
Sentent l'odeur de la plaine ;	Dont sa grace est arrosee.
C'est toy, courtois et gentil, Qui d'exil	Mais moy, je donne ma voix A ce mois
Retires ces passageres, Ces arondelles qui vont Et qui sont	Qui prend le surnom de celle Qui de l'escumeuse mer Veit germer
Du printemps les messageres.	Sa naissance maternelle. (3)

(Bergerie).

(1) Bleu verdâtre (*persicum*, de Perse). (2) Qui a les couleurs du jaspe (ital. diasp. jaspe). (3) Cf. *Le Printemps* de TH. GAUTIER (*Emaux et Camées*) et nombre d'autres poésies-contemporaines.

Les vendangeurs. (1)

C'estoit en la saison que la troupe rustique
 S'appreste pour couper de ceste plante unique,
 De ce rameau sacré le raisin pourprissant ;
 C'estoit en la saison que le fruit jaunissant
 Laisse veuve la branche et le souillard Autonne (2)
 Faict escumer les bords de la vineuse tonne :
 Un chacun travailloit, l'un après le pressoir,
 L'autre à bien estouper le ventre à l'entonnoir,
 Et d'un fil empoissé avec un peu d'estoupes
 Calfeutrer les bondons ; les uns lavoyent les coupes
 Et rinsoyent les barils ; autres sur leurs genoux
 Aiguisoient des faucets (3) pour percer les vins doux
 Et piquettans leurs flancs d'une adresse fort gaye (4)
 En trois tours de foret faisaient saigner la playe,
 Puis à bouillons fumeux le faisaient doissiller (5)
 Louche (6) dedans la tasse, et tombant petiller.
 Les autres plus gaillards sur les grappes nouvelles
 A deux piez s'affondroyent jusque sous les aisselles ;
 Les uns serroyent le marc, les autres pressuroyent ;
 Les uns pour vendanger sur la pierre esmouloyent
 Le petit bec crochu de leurs mousses serpettes ;
 Les uns trempoyent l'osier, les autres leurs tinettes,
 Leurs hottes, leur estrain, dedans les clairs ruisseaux ;
 Autres alloient raclant les costes des vaisseaux
 De gravelle esmaillees, et de mousses cōuvertes,
 Les autres leur serroyent les lèvres entr'ouvertes
 D'un cercle de peuplier, cordonné d'osiers francs,
 Puis à coups de maillet leur rebatoiyent les flancs ;
 Les uns buvoyent au bord de la fumante gueule
 Des cuves au grand ventre ; autres tournoyent la meule,
 Faisant craquer le grain et pleurer le raisin ;
 Puis sous l'arbre avallé (7) un grand torrent de vin
 Rouloit dedans le met (8) et d'une force estrange
 Faisoyent geindre le bois et pleuvoir la vendange ;
 Autres à dos panché entonnoyent à plein seau
 La bouillante liqueur de ce vin tout nouveau,
 Autres alloient criant de leur puissance toute
 Qu'au pied des seps tortus on fist la mere-goute, (9)

(1) Le poète feint d'avoir lu ces vers " tissus contre le ventre d'une grande cuve " sur un pan de tapisserie. (2) C'est le *sordidus Autumnus* d'Ovide. (3) Fausset ou broche : cheville de bois destinée à boucher le trou fait au tonneau par le foret. (4) Gay : prompt (étymologie allemande). (5) Sortir par le trou du fausset. *Doissil* : entonnoir, ou bien : trou que bouche le fausset. (6) Trouble. (7) Avaller : faire descendre — arbre : pièce principale d'une roue ou d'une machine. (8) Met, maît, mée : table du-pressoir. (9) Le jus qui s'écoule sans que le raisin soit pressuré.

Et chancelant de piez, de teste et de genoux,
S'envyroyent seulement au fumet des vins doux. (1)

(Bergerie, 1^{re} journée.)

Etienne Jodelle.

Château de Lymodin (près Coulommiers, Seine-et-Marne), 1532. — Paris, 1573.

Œuvres poétiques : *Le Recueil des Inscriptions, figures, devises et masquarades* (1558) ; *Les Amours* ; *Mélanges poétiques* (1574) ; Théâtre : *Cléopâtre captive*, 1552 ; *Eugène*, comédie.

Il a sa place dans la Pléiade : se chargea de la poésie dramatique. Fut pendant 6 ans le poète, le musicien, l'architecte, le peintre, l'inspirateur et l'ordonnateur des fêtes royales. Sa *Cléopâtre* qui eut un succès retentissant, est le premier essai, encore informe, de la tragédie classique. Mourut pauvre et oublié. Comme poète, Jodelle manque de souplesse ; son vers est généralement dur.

Sonnet.

Comme un qui s'est perdu dans la forest profonde
Loing de chemin, d'orée, et d'adresse et de gens ;
Comme un qui en la mer, grosse d'horribles vens,
Se voit presque engloutir des grans vagues de l'onde ;
Comme un qui erre aux champs, lorsque la nuit au monde
Ravit toute clarté, j'avois perdu long temps
Voye, route et lumière, et presque avec le sens
Perdu long temps l'objet, où plus mon heur se fonde.
Mais quand on voit (ayant ces maux fini leur tour)
Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le jour,
Ce bien present plus grand que son mal on vient croire :
Moy donc qui ay tout tel en vostre absence esté,
J'oublie en revoyant vostre heureuse clarté,
Forest, tourmente et nuit, longue, orageuse et noire.

(*Les Amours*).

(1) Cfr. V. DE LAPRADE :

Les vendanges.

Hier, on cueillait à l'arbre une dernière pêche,
Et ce matin, voici, dans l'aube épaisse et fraîche,
L'automne qui blanchit sur les coteaux voisins.
Un fin givre a ridé la pourpre des raisins.
Là-bas voyez-vous poindre, au bout de la montée,
Les ceps aux feuilles d'or, dans la brume argentée ?
L'horizon s'éclaircit en de vagues rouges
Et le soleil levant conduit les vendangeurs.

Avec des cris joyeux ils entrent dans la vigne ;
Chacun, dans le sillon que le maître désigne,
Serpe en main, sous l'arbuste a posé son panier.
Honte à qui reste en route et finit le dernier !
Les rires, les charmeurs stimulent sa paresse.
Aussi comme chacun dans sa gaieté se presse !
Presqu'au milieu du champ, déjà brille là-bas,

Plus d'un rouge corset, entre les échalas.
Voici qu'un lièvre part ; on a vu ses oreilles.
La grive au cri perçant fuit et rase les treilles.
Malgré les rires fous, les chants à pleine voix,
Tout panier s'est déjà vidé plus d'une fois,
Et bien des chars, ployant sous l'heureuse vendange,
Escortés des enfants, sont partis pour la grange.

Au pas lent des taureaux, les voilà revenus,
Rapportant tout l'essai des marmots aux pieds nus.
On descend, et la troupe à grand bruit s'éparille,
Va des chars aux paniers, revient, saute et grappille,
Près des ceps oubliés se livre des combats.
Qu'il est doux de les voir, si vifs dans leurs ébats,
Préludant par des pleurs à de folles risées,
Tout empourprés du jus des grappes écrasées !

Lire ces vers de SAINT-LAMBERT (1716-1803), pour juger de la différence des tons et du style :

Mais déjà vers la vigne un grand peuple s'avance ;
Il s'y déploie en ordre et le travail commence ;
Le vieillard, que conduit l'espoir du vin nouveau,
Arrive plein de joie au penchant du coteau,
Y voit l'heureux Lindor et Lisette charmée
Trancher au même cep la grappe parfumée ;
Il chante les plaisirs et le dieu des raisins.
Une troupe à leur voix répond des monts voisins :
Plus loin, le tambourin, le fifre et la trompette

Font entendre des airs que le vallon répète.
Cependant les chansons, les cris du vendangeur,
Fixent sur le coteau les regards du chasseur.
Mais le travail s'avance et les grappes vermeilles
S'élevant en monceau dans de vastes corbeilles,
Colin, le corps penché sur ses genoux tremblants,
De la vigne au cellier les transporte à pas lents ;
Une foule d'enfants autour de lui s'empresse
Et l'annonce de loin par des cris d'allégresse

(*Les Saisons*).

Jean-Antoine de Baïf.

Venise, 1532? — Paris, 1589.

Œuvres poétiques : *Les Amours de Méline* (1552) ; *Les Amours de Francine* (1555) ; *Poèmes, Amours, Jeux et Passe-Temps* (1573) ; *Euvres en rime* (1573) ; *Etrènes de poésie françoïze* (1574) ; *Les Mines* (1576) ; *Chansonnettes en vers mesurés*, 3 Livres (1586).

Fils de Lazare de Baïf, qui fut ambassadeur à Venise (1530-1533). Compagnon d'études et disciple de Ronsard. Introduit dans la versification française la métrique des anciens ; invente une orthographe phonétique. On lui attribue, d'après une épigramme de J. du Bellay, (1) la création de comparatifs français en *ieur* et de superlatifs en *ime*. Fonda une *Académie de poésie et de musique*, autorisée par lettres patentes de Charles IX (de 1570 à 1591). Ses dernières années furent tristes. Laissa de nombreuses œuvres inédites.

Ses vers ont de la grâce, une naïveté piquante, de la force parfois, mais il ne sait pas toujours se borner.

Les Roses.

... O nature, nous nous pleignons
 Que des fleurs la grace est si breve
 Et qu'aussi tost que les voyons
 Un malheur tes dons nous enleve.
 Autant qu'un jour est long, autant
 L'age des Roses a duree ;
 Quand leur jeunesse s'est montree
 Leur vieillesse accourt à l'instant.
 Celle que l'étoile du jour
 A ce matin a veu naissante,
 Elle-mesme au soir de retour
 A veu la mesme vieillissante.
 Un seul bien ces fleurettes ont,
 Combien qu'en peu de temps perissent,
 Par succès elles refleurissent
 Et leur saison plus longue font.
 Fille, vien la Rose cueillir
 Tandis que sa fleur est nouvelle :
 Souvien-toy qu'il te faut vieillir
 Et que tu fletriras comme elle.

(Œuvres en rime. Livre des Poèmes.)

A l'hirondelle.

Babillarde, qui toujours viens	Babillarde aronde, veux-tu
Le sommeil et songe troubler	Que de mes gluaux affutés
Qui me fait heureux et content,	Je te fasse choir de ton nid ?
Babillarde aronde, tais-toi.	Babillarde aronde, tais-toi.

(1) *Bravime* esprit, sur tous *excellentine*,
 Qui, méprisant de *vanimes* abois,
 As devancé d'une *hautime* voix
 Des *savantieurs* la troupe *briyantime*,
 De tes doux vers le style *coulantime*
 Tant estimé par les *doctieurs* françois,
Justiment ordonne que tu sois
 Par ton savoir à tous *révérendime*.

Qui mieux que toi, *gentillime poète*,
 (Heur que chacun *grandiment* souhaite !)
 Façonne en vers *douciment* naïf ?

Ah ! nul de toi, *hardieurement* en France,
 N'a pourchassé *l'indoctime* ignorance,
Docte, doctieur et *doctime* Baïf !

Babillarde aronde, veux-tu	Si ne veux te taire, crois-moi,
Que, coupant ton aile et ton bec,	Je me vengeray de tes cris
Je te fasse pis que Terée?	Punissant ou toi ou les tiens :
Babillarde aronde, tais-toi.	Babillarde aronde, tais-toi...

(Chansonnettes).

Contre la guerre.

1573

... O la pitié de voir la flamme qui sacage
 Devorant sans mercy les maisons d'un village!
 De voir dans le faubourg le pauvre citoyen
 Qui ne pardonne pas au logis qui est sien!
 O la pitié de voir les meres desolees
 De leurs piteux enfants tendrement acolees,
 S'en aller d'huis en huis leur vie quemander,
 A qui bien peu devant l'on souloit demander.
 O la pitié de voir labourer une ville!
 O la pitié de voir la campagne fertile
 Faite un hideux desert!... voir hommes et chevaux
 Pele-mele entassez! voir de sang les ruisseaux!

Et quel plaisir prens-tu, race frele, chetive,
 De te haster la mort, qui jamais n'est tardive,
 Sinon quand, te donnant mille maux ennuyeux,
 Tu fais le vivre tel, que le mourir vaut mieux?...

Aveugle, ouvre les yeux; regarde, miserable,
 Que ta condition est pauvre et peu durable.
 Où vont les plus grands Rois et plus grands Empereurs?
 Mais que sont aujourd'hui les plus grands conquereurs,
 Qui par force ont donté, rangeans sous leur puissance
 Les trois parts de la terre en serve obeissance?
 Ils ne sont plus que poudre et n'en reste sinon
 (S'il nous en reste rien) que le son de leur nom,
 Qu'ils ont voulu nommer la bonne renommee,
 Qui n'est après la mort qu'une ombre de fumee.

(Œuvres en rime. Les Poèmes, livre V.)

Autour de la Pléiade.

Nombreux furent les poètes qui marchèrent sur les traces de Ronsard. « *Jamais, dit Pasquier, on n'en avait vu en France telle foison* ». Tels sont, entre autres, OLIVIER DE MAGNY, JACQUES TAHUREAU, homme de guerre et poète, JEAN DE LA TAILLE, VAUQUELIN DE LA FRESNAYE, SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE, AMADIS JAMYN, le plus coulant des poètes de l'école savante de la Pléiade, PIBRAC, qui chanta la bonne morale en ses 128 *Quatrains* et les *Plaisirs de la vie rustique*, NICOLAS RAPIN, un des auteurs de la *Satyre Ménippée*, DU BARTAS, DESPORTES, BERTAUT, AGRIPPA D'AUBIGNÉ, MATHURIN RÉGNIER. A ces noms nous ajouterons, en faisant quelque réserve, JEAN PASSERAT.

Olivier de Magny.

Cahors, vers 1530-1560.

Œuvres poétiques : *Amours* (1553) ; *Gayetés* (1554) ; *Soupirs* (1557) ;
Cinq livres d'Odes (1559).

Séjourna trois ans en Italie. Connut, à Lyon, Louise Labbé, la belle cordière de Lyon ; enfant gâté, qui a besoin, à tous les instants de sa vie, de protections et de caresses. A quelquefois révélé, dans ses « *Soupirs* », toute la sensibilité d'une âme assoiffée de tendresse. Au point de vue du style, un des poètes les plus purs de la Pléiade. Ses œuvres ont été réimprimées dans la « *Bibliothèque d'un curieux* » (1871-1881), par E. Courbet.

Sonnet.

Bien heureux est celuy qui, loin de la cité,
Vit librement aux champs de son propre heritage,
Et qui conduyt en paix le train de son mesnage,
Sans rechercher plus loing autre felicité.

Il ne sçait que veult dire avoir necessité,
Et n'a point d'autre soing que de son labourage,
Et si sa maison n'est pleine de grand ouvrage,
Aussi n'est-il grevé de grand adversité.

Ores il ante un arbre, et ores il marye
Les vignes aux ormeaux, et ore en la prairie
Il desbonde un ruisseau pour l'herbe en arouzer :

Puis au soir il retourne et soupe à la chandelle
Avecques ses enfans et sa femme fidelle,
Puis se chauffe ou devise et s'en va reposer.

(*Les Soupirs*).

Jean Passerat.

Troyes, 1534. — Paris, 1602.

Œuvres poétiques : *Odes, Sonnets, Epigrammes, Chansons, Epitaphes, Etrennes*.

Juriconsulte, latiniste, poète. Obtint (1572) la chaire d'éloquence au Collège Royal. Un des auteurs de la *Satyre Ménippée* (1594). Poésies alertes et franches, où se retrouve l'esprit gaulois, contre lequel s'était insurgé Ronsard. Cependant il a subi l'influence de la Pléiade. Il y a de la verve et une concision énergique dans les vers qu'il a écrits contre la Ligue, les Allemands, les Espagnols.

Sonnet.

Sire, Thulène (1) est mort, j'ai vu sa sepulture :
Mais il est presque en vous de le ressusciter.
Faictes de son Estat un poete heriter :
Le Poete et le Fou sont de mesme nature.

L'un fuit l'ambition, et l'autre n'en a cure ;
Tous deux ne font jamais leur argent profiter ;
Tous deux sont d'une humeur aisee à s'irriter ;
L'un parle sans penser, et l'autre à l'aventure.

(1) C'était le fou du roi.

L'un a la teste verte, (1) et l'autre va couvert
 D'un joly chaperon fait de jaune et de vert ;
 L'un chante des sonets, l'autre danse aux sonettes.

Le plus grand différent qui se trouve entre nous,
 C'est qu'on dict que tousjours Fortune aime les Fous,
 Et qu'elle est peu souvent favorable aux Poètes. (2)

Contre les Espagnols. (3)

Mais où est maintenant cette puissante armee (4)
 Qui sembloit en venant tous les dieux menacer,
 Et qui se promettoit de rompre et terrasser
 La noblesse françoise avec son prince armee ?

Ce superbe appareil s'en retourne en fumee
 Et ce duc qui pensoit tout le monde embraser,
 Est contraint, sans rien faire, en Flandre rebrosser ; (5)
 Il a perdu ses gens, son temps, sa renommee.

Henry, notre grand Roy, comme un veneur le suit,
 Le presse, le talonne ; et le renard s'enfuit,
 Le menton contre terre, honteux, despit et blesme.

Espagnols, apprenés que jamais estrange
 N'attaque le François qu'avec perte et danger :
 Le François ne se vainc que par le François mesme.

Chanson sur la bataille de Senlis.

A chacun nature donne
 Des pieds pour le secourir :
 Les pieds sauvent la personne ;
 Il n'est que de bien courir.

Ce vaillant prince d'Aumale, (6)
 Pour avoir fort bien couru,
 Quoiqu'il ait perdu sa male,
 N'a pas la mort encouru.

Ceux qui estoient à sa suite
 Ne s'y endormirent point,
 Sauvants par heureuse fuite
 Le moule de leur pourpoint.

Quant ouverte est la barriere,
 De peur de blasme encourir,
 Ne demeurez point derriere :
 Il n'est que de bien courir.

Courir vaut un diadesme.
 Les coureurs sont gens de bien :
 Tremont et Balagny mesme,
 Et Congy (7) le savent bien.

Bien courir n'est pas un vice :
 On court pour gagner le prix,
 C'est un honneste exercice :
 Bon coureur n'est jamais pris.

(1) Couronnée de laurier. (2) Cfr. cette épigramme de SCÉVOLE DE SAINTE-MARTHE :

Je confesse bien comme vous
 Que tous les poètes sont fous ;
 Mais, puisque poète vous n'êtes,
 Tous les fous ne sont pas poètes.

(3) Appelés en France et soudoyés par les Ligueurs. (4) Celle du duc de Parme que Henri IV mit en fuite. (5) Du vieux mot *brosse* : bruyère, buisson. Dans Saint-Simon *brosser* = courir, traverser. De là vient *brossaille*. puis *broussaille* (petit buisson). (6) Claude de Lorraine, duc d'Aumale, avait pris la fuite après avoir perdu la bataille de Senlis. (7) Tous trois s'étaient enfuis de la bataille de Senlis.

Qui bien court est homme habile
Et a Dieu pour son confort :
Mais Chamois et Menneville (1)
Ne coururent assez fort.

Souvent celui qui demeure
Est cause de son meschef :
Celuy qui fuit de bonne heure
Peut combattre de rechef.

Il vaut mieux des pieds combattre
En fendant l'air et le vent,
Que se faire occire ou battre,
Pour n'avoir pris le devant.

Qui a de l'honneur envie,
Ne doit pourtant en mourir ;
Où il y va de la vie,
Il n'est que de bien courir. (2)

(*Satyre Ménippée.*)

Jean Vauquelin de La Fresnaye, sieur des Yveteaux.

La Fresnaye-au-Sauvage (Calvados), 1536-1606 ou 1608

Œuvres poétiques : *Foresteries ou Bergeries* (1555) ; *Idyllies ou Pastorales* ; *Satyres* (cinq livres 1581-1585) ; *Art poétique* (vers 1575 et publié en 1605) ; *Sonnets et épigrammes*.

Etudia d'abord à Paris où il s'éprit de la poésie et des poètes de la Pléiade ; puis à Poitiers et à Bourges. Devint président du Baillage de Caen. C'est dans les loisirs de ses fonctions que VAUQUELIN, magistrat sensé plutôt que poète inspiré, composa ses premières poésies. « *Jamais je ne m'oubliay tant*, dit-il (Préface de *l'Art poétique*), *que je laisse mes affaires pour entendre à mes vers.* » Ses *Foresteries* sont une œuvre de début. Ses *Idyllies*, « ymagettes ou petites tablettes de fantaisies d'amour », comme il dit lui-même, se ressentent encore de la Pléiade. Cependant, malgré certaines fadeurs, elles donnent souvent l'impression qu'on a affaire à un vrai gentilhomme campagnard, qui peint au vif ce qu'il a sous les yeux, qui aime à « rustiquer ». Ses *Satyres* ne sont pas bien méchantes. Ses *Épîtres* sont d'un honnête homme. Il écrivit *l'Art poétique* de la Pléiade, mais cette œuvre, par certains endroits, se ressent déjà du voisinage de Malherbe.

Sonnet.

Ici seul je me plains, ô Fresnaye-au-Sauvage,
A toy de mes ennuis ; et ce bois m'est témoin,
Ces champs et ces beaux prez, du lamentable soin
Qui souvent m'accompagne au bord de ce rivage.

Quand je me voy, Fresnaye, en ton bois, en l'ombrage,
Racontant ma tristesse en quelque sombre coin,
Je suis comme un rocher, hors du péril au loin,
Qui bien aise raconte un évité naufrage.

Je t'ay de mes ayeux : tandis que je seray,
Comme en lieu que plus j'aime, en toy je me plairay,
Si contraire ne m'est de Dieu la destinée.

Ulysse voyageant de mesme en divers lieux,
De Circe et Calipso refusa l'heur des dieux,
Pour revoir de plus près fumer sa cheminee.

(*Des Diverses Poésies du sieur de la Fresnaye.*)

(1) Tous deux tués à Senlis. (2) Quelques-uns attribuent cette chanson à RAPIN.

Misères des poètes.

A J.-A. de Baïf.

L'homme se fait purement (1) immortel
 Quand il n'a point de pain à son hostel.
 Il ne vit point de luths et d'epinetes,
 D'odes, sonnets d'amour, de chansonnettes ;
 Car entre nous ne vaut pas un liard
 Le bon Virgile, au prix d'estre gaillard
 Comme Vaumord, dont la fine ignorance,
 A vingt pour cent, double son abondance.
 Phœbus aupres ne seroit qu'un coquin,
 Qu'un cagnardier (2) n'ayant ne pain ne vin...
 Tout son cœur met en ses vers le poete.
 Mais le milourd son ame plus parfaite
 Met en son or : aupres duquel combien
 Pourroit valoir des Muses tout le bien ?
 O que lourdauts et que bestes nous sommes
 De tant louer indignement les hommes !
 J'entends les grands, qui pensent qu'on leur doit
 Tous les beaux vers qu'un bel esprit conçoit...
 De peu de ças les poetes se paissent,
 Mais les larrons abondamment s'engraissent
 De bons chapons, de perdris, de faisans,
 Et sur leur table ayant tous mets plaisans,
 Ils ont encor souvent chez eux plantee,
 Comme en trophé', la corne d'Amaltee ; (3)
 Vautours goulus, non jamais assouvis
 De tant de biens qu'au peuple ils ont ravis,
 Et, va pressant leur griffe deloyale
 Le suc coulant de l'éponge royale.
 Les doctes sont tenus comme pedants,
 Les grands vanteurs avisez et prudants,
 Accorts et fins : comme à poure canaille
 Du pain au docte à grande peine on baille...
 On n'use point pour son manger et boire
 De tous les chants des Filles de Memoire (4)
 Ni d'Apollon, lequel le plus souvent,
 Ayant disné, ne soupe que de vent.
 Et puis, en fait, ni d'odes ni de ryme,
 Tant bonnes soient, on ne fait point d'estime ;
 Chacun s'en moque, et le riche usurier
 Ne baille-roit là dessus un denier.
 Il faut porter une autre chose en gage,
 Car on ne vit de vers ni de langage. (5)

(Satyres françoises, livre III)

(1) Pauvrement. (2) Fainéant. (3) Chèvre de Crète, nourrice de Jupiter. Une de ses cornes, arrachée par les Nymphes et remplie de fruits, devint la *corne d'abondance*. (4) Les Muses, nées de Jupiter et de Mnémosyne, fille du Ciel et de la Terre. (5) Cfr. Juvénal, sat. VII.

A son fils.

Mon fils, plus je ne chante aussi comme autrefois ;
 Je suis plein de chagrin, je ne suis plus courtois ;
 Maintenant, tout hargneux, je vay suivant la trace
 De Juvénal, de Perse, et par sus tous, d'Horace,
 Et si j'estens ma faux en la maison d'autruy,
 J'y suis comme forcé pour les mœurs d'aujourd'huy.
 Les Muses ne sont plus, en cet âge, escoutées,
 Et les vertus, au loin, de tous sont rejetées.
 Les jeunes de ce temps sont tous achalandez
 Aux boutiques des jeux de cartes et de dez,
 Beaux danseurs, escrimeurs, qui, mignons comme femmes,
 Couvrent sous leurs habits les amoureuses flammes.

Te voilà de retour : sous le ciel de Poitiers,
 Tu n'as pas cheminé par de plus beaux sentiers :
 Car à juger ton port, à regarder ta face,
 Tu as de ces muguets la façon et la grâce.
 Mais, tout mis sous le pied, il faut enfin penser
 En quel rang tu te veux maintenant avancer.
 Le temps, à tous moments, nostre âge nous desrobe :
 Je te juge aussi propre aux armes qu'à la robe.
 La malice du siècle et Mars tout débauché
 T'a, comme l'un des siens, en son estat couché.
 Mais ce serait ton heur si, d'une ame prudente,
 Tu suivois la déesse et guerriere et sçavante.
 C'est le meilleur d'avoir, en la prime saison,
 Des armes pour les champs, de l'art pour la maison.

Etant jeune, travaille, et par la vigilance,
 Croy qu'aux biens, aux honneurs, à la fin on s'avance ;
 Travaille en tes beaux jours, en tes jours plus parfaits,
 Pour trouver moins pesant de tes vieux ans le fais.
 Travaille à t'eslever aux vertus excellentes,
 Les ans coulent, hélas, comme les eaux coulantes.
 Comme, après la saison, tant de fruits plantureux
 Perdent, en pourrissant, tous leurs gousts savoureux,
 L'âge premier se passe, et la vieillesse blanche,
 Longtemps après les fruits, ne demeure en la branche.

Tu portes, mon cher fils, le nom assez fameux
 De ton grand bisayeul ; (1) c'est pourquoy, si tu veux
 Ensuivre ses vertus, voilà ton exemplaire,
 Sans le chercher plus loin, pour t'apprendre à bien faire.
 Si nous sommes soigneux des tableaux, des pourtraits,
 Que les peintres nous ont de nos grands peres faits,

(1) Il descendait de *des Yveteaux*, un des preux de Guillaume le Conquérant.

A plus forte raison le devons-nous pas estre
De leur belle vertu qui doit en nous renaistre? (1)

(*Satyres françaises*, livre IV.)

Scévole de Sainte-Marthe.

Loudun, 1536-1623.

Œuvres poétiques : *Poésies françaises* (traductions, odes, sylves, élégies, épigrammes, 1569 et 1579).

Député aux états de Blois, luttâ contre la Ligue ; jurisconsulte réputé, écrivain non sans valeur. Ronsard et Pasquier prisèrent beaucoup ses vers élégants et faciles.

Vœux d'un vieillard.

J'ay passé mon printemps, mon été, mon automne ;
Voicy le triste hyver qui vient finir mes vœux ;
Desja de mille vents le cerveau me bouillonne,
J'ay la pluye en la bouche et la neige aux cheveux.

D'un pas douteux et lent à trois pieds je chemine,
Appuyant d'un baston mes membres languissans ;
Mes reins n'en peuvent plus, et ma débile eschine
Se courbe peu à peu sous le fais de mes ans.

Une morné froideur sur mes nerfs espanchee
Engourdist tous mes sens, desormais ocieux ;
D'un glaçon endurcy j'ai l'oreille bouchée,
Et porte en un estuy la force de mes yeux.

Mais, bien que la jeunesse en moy ne continuë,
Pour tout ce changement je n'ay perdu le cœur ;
Autant que de mon sang la force diminuë,
Autant de mon esprit s'augmente la vigueur.

Que sert de prolonger une ingrâte vieillesse
Pour regarder sans fruit la lumière du jour ?
Heureux qui, sans languir en si longue vieillesse,
Retourne de bonne heure au celeste séjour !

Adieu l'honneur mondain, qui les jeunes enyvre,
Adieu toute richesse et tous esbatemens ;
Apprendre à bien mourir, afin de mieux revivre,
C'est desormais le but de mes contentemens.

(*Poésies.*)

(1) Cfr. : Conseils de MAYNARD à son fils.

Rappelons ici MARIE STUART (1542-1587) dont il faut au moins citer la chanson des *Adieux à la France* :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance !

Adieu, France ; adieu, mes beaux jours ;
La nef qui disjoint nos amours
N'a cy de moi que la moitié :
Une part te reste, elle est tienne ;
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

Guillaume de Saluste, seigneur Du Bartas.

Montort, près d'Auch (Gascogne), 1544-1590

Œuvres poétiques : *Judith*, poème (1573) ; *La Semaine ou la création du monde* (1578)
La Seconde Semaine, inachevée (1584).

D'abord gentilhomme ordinaire de la Chambre du roi de Navarre (le futur Henri IV) ; puis capitaine et négociateur du Béarnais en Angleterre, en Danemark, en Ecosse. Mourut des suites de ses blessures.

Poète huguenot, il se distingue par le caractère religieux de sa poésie, dont l'inspiration est empruntée à la Bible. Dans la *Semaine*, qui eut plus de 30 éditions en quelques années, il chante l'œuvre des sept jours. La *Seconde Semaine* devait être une Légende des Siècles, allant depuis l'Eden jusqu'à la fin du monde. Le poète n'a écrit que quinze parties seulement de cette vaste composition. Goëthe trouvait ses descriptions riches, ses pensées majestueuses. Milton et Byron l'admiraient aussi. Ce disciple de Ronsard compromet souvent son maître par son manque de goût. C'est un poète inégal et déréglé, qui a du souffle, de l'imagination, le sentiment de la grandeur, mais bizarre, extravagant, trivial, emphatique. (1) Son style se sent, dit-il lui-même, du « naturel ramage ».

Le septième jour de la semaine.

Le peintre qui, tirant un divers paysage,
A mis en œuvre l'art, la nature et l'usage,
Et qui d'un las pinceau sur son docte pourtraict
A pour s'éterniser donné le dernier traict,
Oublie ses travaux, rit d'aise en son courage,
Et tient tousjours ses yeux collés sur son ouvrage.
Il regarde tantost par un pré sauteler
Un aigneau qui, toujours muet, semble besler,
Il contemple tantost les arbres d'un bocage,
Ore le ventre creux d'une grotte sauvage,
Ore un petit sentier, ore un chemin batu,
Or un pin baise-nue, ore un chesne abatu ;

(1) Voici une description dont la précision technique s'allie à une singulière recherche d'harmonie imitative.

Le cheval.

Ses paturons sont courts, ni trop droicts, ni lunez ;
Ses bras secs et nerveus, ses genoux descharnez.
Il a jambes de cerf, ouverte la poitrine,
Large croupe, grand corps, flancs unis, double eschine,
Col mollement vousté comme un arc my tendu,
Sur qui flotte un long poil crespement espandu,
Yeux gros, prompts, relevés, bouche grande, escumeuse,
Naseau qui ronfle, ouvert, une chaleur fumeuse.
Son pas est libre et grand ; son trot semble egalier
Le tigre en la campagne et l'arondelle en l'er,
Et son brave galop ne semble pas moins viste
Que le dard biscaïn ou le traict moscovite.
Mais le fameux canon de son gosier bruiant,
Si roide ne vomist le boulet foudroiant,
Qui va d'un rang entier esclaircir une armee,
Ou percer le rempart d'une ville sommee,
Que ce fougueux cheval sentant lascher son frein,
Et piquer ses deux flancs, part viste de la main ;
Desbande tous ses nerfs, à soy-mesmes eschappe,
Le champ plat bat, abat, destrappe, grappe, attrape
Le vent qui va devant ; couvert de tourbillons
Escroule sous ses piés les bluetans sillons ;
Fait descroistre la plaine ; et ne pouvant plus estre
Suivi de l'œil, se perd dans la nuë champestre.

(*Seconde Semaine*)

Icy, par le pendant d'une roche couverte
 D'un tapis damassé, moitié de mousse verte,
 Moitié de verd lierre, un argenté ruisseau
 A flots entrecoupez précipite son eau,
 Et qui courant après or' sus, or' sous la terre,
 Humecte, divisé, les arreaux d'un parterre.

Icy, deux bœufs suans de leurs cols harassez
 Le coutre fend-gueret traînent à pas forcez.
 Ici la pastourelle à travers une plaine,
 A l'ombre, d'un pas lent, son gras troupeau rameîne :
 Cheminant, elle file, et, à voir sa façon,
 On diroit qu'elle entonne une douce chanson.

Un fleuve coule icy, là naist une fontaine ;
 Icy s'élève un mont, là s'abaisse une plaine ;
 Icy fume un chasteau, là fume une cité ;
 Et là flotte une nef sur Neptune irrité.

Bref, l'art si vivement exprime la nature
 Que le peintre se perd en sa propre peinture :
 N'en pouvant tirer l'œil, d'autant qu'ou plus avant
 Il contemple son œuvre, il se void plus savant.
 Ainsi ce grand Ouvrier, dont la gloire fameuse
 J'ébauche du pinceau de ma grossière Muse,
 Ayant ces jours passez, d'un soin non soucieux,
 D'un labeur sans labeur, d'un travail gracieux,
 Parfait de ce grand Tout l'infiny paysage,
 Se repose ce jour, s'admire en son ouvrage.
 ... Il void ore comment la mer porte-vaisseaux,
 Pour hommage reçoit de tous fleuves les eaux.
 Il voit que d'autre part le Ciel ses ondes hume,
 Sans que le tribut l'enfle, ou le feu le consume.
 ... Il œillade tantost les champs passementez
 Du cours entortillé des fleuves argentez.

Or' il prend son plaisir à voir que quatre frères
 Soutiennent l'Univers par leurs efforts contraires ;
 Et comme l'un par temps en l'autre se dissout,
 Tant que de leur débat naist la paix de ce Tout ;
 Il s'égaye tantost à contempler la course
 Des cieux glissant autour de la Croix et de l'Ourse,
 Et comme sans repos, or' sus, or' sous les eaux,
 Par chemins tout divers ils guident leurs flambeaux.

Ore il prend ses esbats à voir comme la flamme,
 Qui cerne ce grand Tout, rien de ce Tout n'enflamme ;
 Comme le corps glissant des non solides airs
 Peut porter tant d'oiseaux, de glaçons et de mers ;
 Comme l'eau qui tousjours demande la descente,
 Entre la terre et l'air se peut tenir en pente,
 Comme l'autre element se maintient ocieux
 Sans dans l'eau s'enfondref, ou sans se joindre aux cieux,

Or' son nez à longs traits adore une grand' plaine
 Où commence à flairer l'encens, la marjolaine,
 La canelle, l'œillet, le nard, le rosmarin,
 Le serpolet, la rose et le baume et le thin.

Son oreille or' se plaist de la mignarde noise
 Que le peuple volant par les forests desgoise ;
 Car bien que chaque oiseau, guidé d'un art sans art,
 Dans les bois verdoyans tienne son chant à part,
 Si n'ont-ils toutefois tous ensemble pour verbe
 Que du Roy de ce Tout la loüange superbe,
 Et bref, l'oreille, l'œil, le nez du Tout-Puissant
 En son œuvre n'oit rien, rien ne void, rien ne sent,
 Qui ne presche son los, où ne luise sa face,
 Qui n'espande partout les odeurs de sa grace.
 Mais, plus que tous encor, les humaines beautés
 Tiennent du Tout-Puissant tous les sens arrestez :
 L'homme est sa volupté, l'homme est son saint image,
 Et pour l'amour de l'homme, il aime son ouvrage.

(Le septième jour de la Semaine.)

Philippe Desportes.

Chartres, 1546-1605.

Œuvres poétiques : *Diane ; Amours d'Hippolyte ; Cléonice ; Diverses Amours ; Elégies ; Imitations de l'Arioste ; Bergeries, Cartels et Mascarades ; Epitaphes ; Œuvres chrestiennes, etc.*

D'abord clerc de procureur, puis secrétaire de l'évêque du Puy, favori de Charles IX et de Henri III, Conseiller d'Etat, chanoine de la Sainte Chapelle, abbé de Tiron, de Josaphat, d'Aurillac, de Bonport et autres lieux, rimeur et diplomate, fut le type du poète courtisan. Chanta toute sa vie ses amours et celles des princes, qui le payèrent grassement. Sur le tard, il traduisit les Psaumes, fit des poésies spirituelles, des Cantiques dont quelques-uns, quoi qu'en dise Malherbe, valent mieux que son potage.

DESPORTES appartient à la seconde génération de la Pléiade. L'effervescence s'est éteinte et l'on vise plus à imiter les Italiens que les Grecs ou les Latins. Desportes a de la grâce, mais une grâce souvent artificielle et fardée.

Sonnet.

Sommeil, paisible fils de la Nuit solitaire,
 Pere-alme, nourricier de tous les animaux,
 Enchanteur gracieux, doux oubly de nos maux,
 Et des esprits blessez l'appareil salutaire ;

Dieu favorable à tous, pourquoy m'es-tu contraire ?
 Pourquoy suis-je tout seul rechargé de travaux,
 Or que l'humide Nuit guide ses noirs chevaux,
 Et que chascun jouyst de ta grace ordinaire ?

Ton silence, où est-il ? ton repos et ta paix,
 Et ces songes vollans comme un nuage espais,
 Qui des ondes d'oubly vont lavant nos pensees ?

O frère de la Mort, que tu m'es ennemy !
 Je t'invoque au secours, mais tu es endormy,
 Et j'ards, tousjours veillant, en tes horreurs glacees ! (1)

(*Les Amours d'Hippolyte*).

Villanelle.

Rozette, pour un peu d'absence,
 Votre cœur vous avez changé,
 Et moy, sachant cette inconstance,
 Le mien autre part j'ay rangé ;
 Jamais plus beauté si légère
 Sur moi tant de pouvoir n'aura :
 Nous verrons, volage bergere,
 Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs je me consume,
 Maudissant cet esloignement,
 Vous, qui n'aimez que par coutume,
 Caressiez un nouvel amant.
 Jamais légère girouëtte
 Au vent si tost ne se vira.
 Nous verrons, bergere Rosette,
 Qui premier s'en repentira.

Où sont tant de promesses saintes,
 Tant de pleurs versés en partant ?
 Est-il vray que ces tristes plaintes
 Sortissent d'un cœur inconstant ?
 Dieux, que vous estes mensongère !
 Maudit soit qui plus vous croira !
 Nous verrons, volage bergere,
 Qui premier s'en repentira.

Celui qui a gagné ma place
 Ne vous peut aimer tant que moy ;
 Et celle que j'aime vous passe
 De beauté, d'amour et de foy.
 Gardez bien votre amitié neuve,
 La mienne plus ne variera,
 Et puis nous verrons à l'espreuve
 Qui premier s'en repentira.

(*Bergeries*).

Sonnet.

La vie est une fleur espineuse et poignante,
 Belle au lever du jour, seiche en son occident ;
 C'est moins que de la neige en l'esté plus ardent ;
 C'est une nef rompue au fort de la tourmente.

L'heur du monde n'est rien qu'une roue inconstante,
 D'un labour éternel montant et descendant :
 Honneur, plaisir, profict, les esprits desbordant,
 Tout est vent, songe et nue et folie évidente.

Las ! c'est dont je me plains, moy qui voy commencer
 Ma teste à se mesler, et mes jours se passer,
 Dont j'ay mis les plus beaux en ces vaines fumées ;

(1) Le *frigidus horror* (frisson glacé), de Virgile. Despoires a aussi une belle *Prière au Sommeil* (*Diane*, liv. II). Les hymnes, odes, prières au Sommeil, sont du reste un lieu commun poétique au XVI^e siècle. Cfr. ces vers d'AUGUSTE DUPOUY :

Sommeil, plus que jamais je suis de tes dévôts.
 Je t'aime, dieu clément, consolateur unique.
 Viens, un doigt sur ta bouche, en ta mauve tunique
 Où se garde l'odeur amère des pavots.

La fenêtr est ouverte au ciel profond. La brise
 M'évente, à coups légers, comme un souple éventail.
 Locataire du sort, je veux rompre mon bail :
 Ta douce main saisit mes chaînes, et les brise.

Ne plus vouloir, ne plus prévoir, ne plus savoir !
 Oui, défaits ma cuirasse, ô bon sommeil ! Enlève
 Ce vieux fer ébréché qu'on appelait un glaive.
 J'abandonne ma force usée à ton pouvoir.

Sans honte j'abandonne au divin narcotique
 Mon front meurtri de s'être à tant de murs buté,
 J'abandonne mes yeux fatigués de scruter
 L'avenir équivoque et le passé tragique.

Les choses ne sont plus qu'une vague rumeur ;
 Et dans la trouble et pourpre et troublante lumière
 Où je plonge, où je flotte en fermant la paupière,
 Je ne sais plus qui vit au monde — ni qui meurt.

Et le fruit que je cueille et que je voy sortir
Des heures de ma vie, hélas, si mal semées,
C'est honte, ennuy, regret, dommage et repentir.

(*Sonnets spirituels*).

Sonnet.

(1592)

Imité d'un sonnet italien, de Molza.

Hélas ! si tu prens garde aux erreurs que j'ay faites,
Je l'avoue, ô Seigneur, mon martyr est bien doux ;
Mais si le sang de Christ a satisfait pour nous,
Tu décoches sur moy trop d'ardentes sagettes.

Que me demandes-tu ? mes œuvres imparfaites,
Au lieu de t'adoucir, aigriront ton courroux :
Sois-moy donc pitoyable, ô Dieu, père de tous,
Car où pourray-je aller, si plus tu me rejettes ?

D'esprit triste et confus, de misère accablé,
En horreur à moy-mesme, angoisseux et troublé,
Je me jette à tes piés, sois-moy doux et propice !

Ne tourne point les yeux sur mes actes pervers,
Ou si tu les veux voir, voy-les teints et couvers
Du beau sang de ton fils, ma grâce et ma justice. (1)

(*Œuvres chrétiennes*).

Agrippa d'Aubigné.

Château de Saint-Maur (Saintonge), 1552 — Genève, 1630.

Œuvres poétiques : *Le Printemps (Hécatombe à Diane ; Stances ; Odes)*, publié pour la première fois en 1874 ; *La Création*, poème en 25 chants (1874) ; *Les Tragiques* (commencé en 1577, publié en 1616) ; *Poésies religieuses* (1630).

Historien, romancier, pamphlétaire, soldat, théologien, calviniste militant, négociateur, poète. Eut une vie aventureuse et pathétique. Fit ses études au pas de course. A six ans, lisait le latin, le grec et l'hébreu, savait l'italien et l'espagnol ; à huit, passant par Amboise au lendemain de l'exécution des conjurés, son père, gentilhomme calviniste, lui fit jurer, devant les têtes de ses compagnons, fichées sur des poteaux, de venger « ces chefs pleins d'honneur » ; à dix, se fait condamner à mort ; à treize ans, se bat, va étudier à Genève, revient se battre à Paris, échappe à la Saint-Barthélemy ; « s'affola » quelque temps de plaisirs à la cour de

(1) Cf. RÉGNIER, VERLAINE et ce sonnet de DES BARREAUX (1602-1673), qui fut, dans sa jeunesse, le compagnon de Théophile et d'autres libertins, mais qui se convertit quelques années avant sa mort :

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité,
Toujours tu prends plaisir à nous être propice :
Mais j'ai fait tant de mal que jamais ta bonté
Ne me pardonnera qu'en blessant ta justice.

Qui, Seigneur, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice :
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir puisqu'il t'est glorieux ;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux :
Tonne, frappe, il est temps : rends-moi guerre pour guerre.

J'adore, en périssant, la raison qui t'aigrít :
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

Charles IX et de Henri III. De 1573 jusqu'en 1595, se bat aux côtés de Henri IV, dont il est l'ami fidèle, mais incommode et grondeur. Quand le roi abjure, il se retire dans ses domaines. Après l'assassinat de Henri IV (1610), avec qui il s'était réconcilié, prend part à la résistance des protestants sous Louis XIII. S'enfuit à Genève ; le Parlement le condamne à mort par contumace ; trahi par un fils apostat qu'il maudit, meurt à Genève.

Contemporain de Malherbe, d'Aubigné, admirateur de Ronsard, n'a rien de commun avec lui. Il y a en lui deux poètes : dans ses poésies de jeunesse, il a les défauts à la mode, galanterie, mièvrerie. Sur la fin de sa vie, écrit encore de petites pièces, plus intimes. Mais l'œuvre capitale du poète est une sorte de grande satire lyrique ou épique, divisée en sept livres (*Misères, Princes, la Chambre dorée, Feux, Fers, Vengeances, Jugements*). Ce sont les *Tragiques*, qu'il écrit dans les camps, dans les tranchées, dans les intervalles des batailles. Inspiration puissante, sincérité, fougue, éloquence enflammée, énergie, pittoresque, mais diffusion, exagérations, mauvais goût. Lave pleine de scories, a-t-on dit. Malgré ses rudesses, ses négligences, ses platitude, c'est un grand poète et Sainte-Beuve l'a justement appelé « le Juvénal âpre et inexorable du XVI^e siècle ». Il fait penser souvent au Victor Hugo des *Châtiments*.

La guerre civile.

L'homme est en proye à l'homme, un loup à son pareil.
 Le pere estranglé au lict le filz, et le cercueil
 Preparé par le filz sollicite le pere.
 Le frere avant le temps herite de son frere.
 On trouve des moyens, des crimes tout nouveaux,
 Des poisons inconnus, ou les sanglans cousteaux
 Travaillent au midy ; et le furieux vice
 Et le meurtre public ont le nom de justice.
 Les belistres ⁽¹⁾ armez ont le gouvernement,
 Le sac de nos citez ; comme anciennement
 Une croix bourguignonne espouventoit noz peres, ⁽²⁾
 Le blanc ⁽³⁾ les fait trembler et les tremblantes meres
 Pressent à l'estomach leurs enfans esperdus,
 Quand les tambours françois sont de loin entendus.
 Les places de repos sont places estrangeres,
 Les villes du milieu sont les villes frontieres ;
 Le village se garde, et noz propres maisons
 Nous sont le plus souvent garnisons et prisons.
 ...Le sage justicier est traîné au supplice ;
 Le malfaicteur lui fait son procès : l'injustice
 Est principe de droict ; comme au monde à l'envers
 Le vieil pere est fouetté de son enfant pervers.
 Celui qui en la paix cachoit son brigandage
 De peur d'estre puni, estalle son pillage.
 Au son de la trompette, au plus fort des marchez,
 Son meurtre et son butin sont à l'encan preschez,
 Si qu'au lieu de la rouë, au lieu de la sentence,
 La peine du forfait se change en recompense.
 Ceux qui n'ont discerné les querelles des grands
 Au lict de leur repos tressaillent, entendans,
 En paisible minuict, que la ville surprise
 Ne leur promet sauver rien plus que la chemise...

(1) Misérables, gueux. (2) Du temps de la guerre entre Armagnacs et Bourguignons. (3) L'écharpe blanche des huguenots.

Encor vous bienheureux qui, aux villes fermées,
 D'un mestier inconnu avez les mains armées,
 Qui goustez en la peur l'alternatif sommeil,
 De qui le repos est à la fiebvre pareil;
 Mais je te plains, rustiq', qui, aiant, la journee,
 Ta pentelante vie en rechignant gaignee,
 Reçois au soir les coups, l'injure et le tourment,
 Et la fuite et la faim, injuste payement.
 Le paisan de cent ans, dont la teste chenuë
 Est couverte de neige, en suivant sa charruë,
 Voit galopper de loin l'argolet outrageux,
 Qui d'une rude main arrache les cheveux,
 L'honneur du vieillard blanc, meü de faim et de rage
 Pour n'avoir peu trouver que piller au village.
 Ne voit-on pas déjà dès trois lustres passez
 Que les peuples fuiards des villages chassez
 Vivent dans les forests : là chacun d'eux s'asserre
 Au ventre de leur mere, aux cavernes de terre;
 Ils cherchent, quand l'humain leur refuse secours,
 Les bauges des sangliers et les roches des ours.

(Les Tragiques : Misères.)

Henri III.

Avoir raz le menton, garder la face pasle,
 Le geste effeminé, l'œil d'un Sardanapale :
 Si bien qu'un jour des Rois, ce douteux animal,
 Sans cervelle, sans front, parut tel en son bal :
 De cordons emperlez sa chevelure pleine,
 Sous un bonnet sans bord fait à l'Italienne,
 Faisoit deux arcs voutez ; son menton pinceté,
 Son visage de blanc et de rouge empasté,
 Son chef tout empoudré ; nous firent voir l'idee,
 En la place d'un Roy, d'une femme fardee.
 Pensez quel beau spectacle, et comm' il fit bon voir
 Ce Prince avec un busc, un corps de satin noir
 Couppe à l'Espagnolle, où des dechiquetures
 Sortoient des passemens et des blanches tireures ;
 Et affin que l'habit s'entresuivist de rang,
 Il monroit des manchons gauffrez de satin blanc,
 D'autres manches encor qui s'estendoient fenduës,
 Et puis jusques aux pieds d'autres manches perduës.
 Ainsi bien emmanché, il porta tout ce jour
 Cet habit monstrueux pareil à son amour :
 Si qu'au premier abord chacun estoit en peine
 S'il voioit un Roy femme ou bien un homme Royne.

(Les Tragiques : Princes.)

Cain.

Ses cheveux vers le ciel herissez en furie,
 Le grincement des dents en sa bouche flestrie,

L'œil sourcillant de peur descouvrieroient son ennuy.
 Il avait peur de tout, tout avoit peur de luy.
 Car le Ciel s'affubloit du manteau d'une nûe
 Si tost que le transy au Ciel tournoit sa veüe ;
 S'il fuiait aux deserts, les roches et les bois,
 Effrayez, abboyent au son de ses abbois.
 Sa mort ne peut avoir de mort pour recompense.
 L'enfer n'eut point de mort à punir cette offense ;
 Mais autant que de jours, il sentit de trespas,
 Vif il ne vescu point, mort il ne mourut pas ;
 Il fuit, d'effroy transi, troublé, tremblant et blesme ;
 Il fuit de tout le monde, il s'enfuit de soy-mesme :
 Les lieux plus assurez luy estoient des hazards,
 Les feuilles, les rameaux et les fleurs, des poignards,
 Les plumes de son lit, des esguilles picquantes,
 Ses habits plus aysez des tenailles serrantes. . .
 De quelque autre Caïn il craignait la fureur :
 Il fut sans compaignon et non pas sans frayeur.
 Il possedoit le monde et non une assurance ;
 Il estoit seul partout hors mis sa conscience ;
 Et fut marqué au front, affin qu'en s'enfuiant
 Aucun n'osast tuer ses maux en le tüant. (1)

Sonnet satirique.

En passant par Agen, pour remercier Madame de Roques, qui lui avait servi de mère en ses afflictions, il (d'Aubigné) trouve chez elle un grand épagneul, nommé Citron, qui avait été accoutumé à coucher sur les pieds du roi et souvent entre Frontenac et d'Aubigné. Cette pauvre bête, qui mourait de faim, lui vint faire chère ; de quoi ému, il le mit en pension chez une femme et lui fit coudre sur le collet, qu'il avait fort frisé, le sonnet qui s'en suit...

Ce chien ne faillit pas d'être mené le lendemain au roi, qui passait par Agen, et qui changea de couleur en lisant cet écrit.

(*Sa Vie, à ses enfants*).

Sire, vostre Citron qui couchoit autrefois
 Sur votre lict sacré, couche ores sur la dure ;
 C'est ce fidele chien qui apprit de nature
 A faire des amis et des traistres le choix.
 C'est luy qui les brigands effrayoit de sa voix,
 Des dents, les meurtriers. D'où vient donc qu'il endure
 La faim, le froid, les coups, les desdains et l'injure,
 Payement costumier du service des rois ?
 Sa fierté, sa beauté, sa jeunesse agreable,
 Le fit cherir de vous ; mais il fut redoutable
 Aux lasches ennemis par sa dexterité.
 Courtisans, qui jettez vos desdaigneuses veües
 Sur ce chien delaissé, mort de faim par les rues,
 Attendez ce loyer de la fidelité. (2)

(1) Cfr. *La Conscience*, de VICTOR HUGO. — *Le Remords*, de VAN ARENBERGH.

(2) Ce sonnet est une dure réponse aux " picoteries " d'Henri IV.

L'hiver de la vie.

(1630)

Mes volages humeurs, plus sterilles que belles,
S'en vont ; et je leur dis : " Vous sentez, ironnelles,
S'esloigner la chaleur et le froid arriver.
Allez nicher ailleurs, pour ne tascher, impures,
Ma couche de babil et ma table d'ordures ;
Laissez dormir en paix la nuit de mon hyver."

D'un seul point le soleil n'esloigne ⁽¹⁾ l'hemisphere ;
Il jette moins d'ardeur, mais autant de lumiere.
Je change sans regrets, lorsque je me repens
Des frivoles amours et de leur artifice,
J'ayme l'hyver qui vient purger mon cœur de vice,
Comme de peste l'air, la terre de serpens.

Mon chef blanchit dessous les neiges entassees.
Le soleil, qui reluit, les eschauffe, glacees,
Mais ne les peut dissoudre au plus court de ces mois.
Fondez, neiges ; venez dessus mon cœur descendre,
Qu'encores il ne puisse allumer de ma cendre
Du brazier, comme il fit des flammes autrefois.

Voicy moins de plaisirs, mais voicy moins de peines.
Le rossignol se taist, se taisent les sereines : ⁽²⁾
Nous ne voyons cueillir ni les fruits ni les fleurs :
L'esperance n'est plus bien souvent tromperesse ;
L'hyver jouit de tout. Bienheureuse vieillesse,
La saison de l'usage, et non plus des labeurs !

Mais la mort n'est pas loin ; cette mort est suivie
D'un vivre sans mourir, fin d'une fausse vie :
Vie de nostre vie et mort de nostre mort.
Qui hait la seureté, pour aimer le naufrage ?
Qui a jamais esté si friant de voyage,
Que la longueur en soit plus douce que le port ?

(Petites œuvres meslées.)

Jean Bertaut.

Caen, 1552-1611.

Œuvres poétiques : *Cantiques imités des psaumes.* — *Elégies.*
Épîtres. — *Chansons.* — *Sonnets, etc...*

Eut une vie assez semblable à celle de Desportes, son ami et son patron auprès de Ronsard. Entra dans les ordres et fut successivement précepteur du duc d'Angoulême, secrétaire et lecteur d'Henri III, abbé de Bourgueil (Anjou), puis d'Aulnay (Normandie), enfin (1606) évêque de Sées, après la conversion de Henri IV, à laquelle il contribua.

(1) ne s'éloigne de... (2) Sirènes.

Comme Desportes, fit d'abord des poésies galantes, puis des poésies religieuses. Sainte-Beuve lui reconnaît « une certaine note plaintive, dans laquelle l'amour et la religion se rejoignent et peuvent trouver tour à tour leur vague expression touchante ». Il a parfois aussi de l'éloquence. Sa manie des pointes et des antithèses brillantes en fait un ancêtre des précieux.

Cantique.

L'ennuy qui rend mes yeux si fertiles en larmes
 Durant le cours des maux dont je suis oppressé,
 Ce n'est point, ô Seigneur, d'endurer ces alarmes,
 Mais de les meriter pour t'avoir offensé.

Ma faute, et non ma peine, est ce qui me tourmente ;
 J'en soupire la cause et non pas les effects,
 Et batant ma poitrine, à part moy je lamente
 Non les maux que j'endure, ains les maux que j'ai faicts.

L'avarice enchantant mon cœur de son breuvage
 M'a fait suivre à clos yeux la Rapine sa sœur ;
 L'avarice a changé mes biens en mon servage,
 M'en rendant possédé plustost que possesseur.

J'ay veu souffrir le pauvre et vers son indigence
 Mon secours au besoin ne s'est poinct estendu ;
 J'ay veu la calomnie opprimer l'innocence
 Et n'ay point d'un seul mot son bon droict defendu.

Mais en vain, ô Seigneur, mes forfaitcs je te conte :
 Tu les sçais ; et leur nombre, ainsi cogneu de toy,
 Pensant à ta bonté, me fait rougir de honte,
 Pensant à ta rigueur, me fait pallir d'effroy.

Aussi (las !) n'est-ce pas à fin que tu les sçaches
 Qu'en me les reprochant d'horreur je me remply :
 Mais je te les decouvre à fin que tu les caches
 Et te les ramentoy pour t'en causer l'oubly. (1)

Jean de la Jessée.

Mauvaisin, vers 1550.

Poésies diverses, 4 vol. (1583).

A publié de nombreux ouvrages en prose et en vers, inspirés par des événements contemporains. Ses *Poésies diverses* ont été imprimées par Christophe Plantin. On lui doit la chanson dont voici les deux premiers couplets :

Ce temps, comblé d'un verd honneur,
 Couvre la terre de son heur,
 Le boys de cheveleure :
 On voit rives, plaines et prez
 De gaye couleur diaprez :
 Las ! tout rid, et je pleure.

L'artisan dedans sa cité,
 Le pasteur aux champs habité
 Chantant, ses soings enchante ;
 Mesme on oyt jaser les oiseaux,
 Bruire l'air, et courir les eaux :
 Je me plains, et tout chante.

(1) On cite souvent de Bertaut une « Chanson » dont les strophes ont une langueur assez harmonieuse, celle-ci, surtout, dont la musique est déjà lamartinienne :

Félicité passée
 Qui ne peut revenir,
 Tourment de ma pensée,
 Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir ?

Les solitaires de Port-Royal trouvaient ce couplet tellement beau qu'ils pensèrent à s'en servir pour commenter un verset de Job : *Dies mei transierunt, cogitationes meae dissipatae sunt torquentes cor meum.*

Mathurin Régnier.

Chartres, 1573. — Rouen, 1613.

(Euvres poétiques : *Satires* ; *Poésies diverses* (*Épîtres, Élégies, Odes*).

Neveu de Desportes ; tonsuré vers 11 ans. Son père tenait une sorte de tripot. Pendant 10 ans, attaché au Cardinal de Joyeuse, ambassadeur, qu'il accompagne à Rome. Rentré à Paris, vit quelque temps dans l'intimité de son oncle, fréquente des bohèmes. A la mort de Desportes, n'hérita d'aucun de ses bénéfices ; obtint seulement 2000 livres sur l'abbaye de Vaux-de-Cernay et, trois ans plus tard, un canonicat à Chartres. Vie dissolue ; sa santé s'altère. Il se repent, compose des poésies religieuses et meurt subitement à Rouen.

Comme d'Aubigné, Régnier appartient au XVI^e siècle ; il se rattache à Ronsard et à Desportes, dont il est tout pénétré et qu'il défend avec une sorte d'acharnement contre Malherbe ; à Montaigne (on l'a appelé le Montaigne de la poésie) ; à Rabelais dont il n'a fait souvent que « mettre en bouteille le vin pantagruélique ».

Mais il est aussi de la race des vieux poètes gaulois : Marot, Villon, Rutebeuf, Jean de Meung, les auteurs de fabliaux. Et il lit aussi les Italiens qu'il a pratiqués pendant son séjour à Rome : Berni, Mauro, Della Casa, le Caporale. Malherbe, dont il est l'adversaire, n'exerce sur lui aucune influence.

C'est comme satirique surtout que Régnier est original. Non qu'il ait créé la satire, Vauquelin l'a cultivée avant lui ; mais il a apporté, dans ce genre, des qualités toutes personnelles : de l'observation, du pittoresque, une verve drue et copieuse, une langue savoureuse, que rehaussent, souvent, des façons de parler populaires, des mots de terroir.

Ce n'est pas comme moraliste qu'il faut étudier Régnier, et Boileau a tort de croire qu'il prêche le vice. Il faut tenir compte, pour juger sa « morale » de l'état des mœurs et de la langue de son temps. Le « bon » Régnier n'est pas un pervers. Il se borne à suivre « la bonne loi naturelle ». Il ne se pose même pas en censeur, il n'a d'autre affaire que de peindre ce qu'il voit. Boileau lui-même convient que c'est « le poète français qui, du consentement de tout le monde, a le mieux connu avant Molière, les mœurs et les caractères des hommes ». Son œuvre abonde en croquis pittoresques (faux savants, méchants poètes, importuns, hypocrites, etc.). Et malgré ses négligences, ses hardiesses d'expression, ses obscurités, ses incorrections, Régnier reste un des plus grands poètes du XVI^e siècle.

Les poètes.

Or' laissant tout cecy, retourne à nos moutons,
Muses, et sans varier dy-nous quelques sornettes
De tes enfants bastards, ces Tiercelets ⁽¹⁾ de Poètes,
Qui par les carrefours vont leurs vers grimassans,
Qui par leurs actions font rire les passans ;
Et quand la faim les poind, se prenant sur le vostre, ⁽²⁾
Comme les estournaux, ils s'affament l'un l'autre.

Cependant, sans souliers, ceinture ny cordon,
L'œil farouche et troublé, l'esprit à l'abandon,
Vous viennent acoster comme personnes yvres
Et disent pour bon jour : " Monsieur, je fais des livres ;
On les vent au palais ; et les doctes du tans,
A les lire amusez, n'ont autre passetans " .

De là, sans vous laisser, importuns ils vous suivent,
Vous alourdent de vers, d'alaignesse vous privent,
Vous parlent de fortune, et qu'il faut acquérir
Du crédit, de l'honneur, avant que de mourir ;
Mais que pour leur respect, l'ingrat siècle où nous sommes,
Au prix de la vertu n'estime point les hommes ;

(1) Terme de fauconnerie. Nom d'un tour, d'un tiers plus petit que sa femelle. Au figuré : diminutif de... (2) S'en prenant à votre bien.

Que Ronsard, du Bellay vivants ont eu du bien,
 Et que c'est honte au Roy de ne leur donner rien.
 Puis, sans qu'on les convie, ainsi que venerables,
 S'assissent ⁽¹⁾ en Prélats les premiers à vos tables,
 Où le caquet leur manque, et, des dents discourant,
 Semblent avoir des yeux regret au demeurant.

Or, la table levee, ils curent la machoire.
 Après graces Dieu beut, ils demandent à boire,
 Vous font un sot discours, puis, au partir de là,
 Vous disent : „ Mais, Monsieur, me donnez-vous cela ? „
 C'est tousjours le refrain qu'ils font à leur balade.
 Pour moy, je n'en voy point que je n'en sois malade :
 J'en perds le sentiment, du corps tout mutilé,
 Et durant quelques jours j'en demeure opilé. ⁽²⁾
 Un autre renfrongné, resveur, melancolique,
 Grimassant son discours, semble avoir la colique,
 Suant, crachant, toussant, pensant venir au point :
 Parle si finement que l'on ne l'entend point.

Un autre, ambitieux, pour les vers qu'il compose,
 Quelque bon bénéfice en l'esprit se propose ;
 Et dessus un cheval, comme un singe, attaché,
 Meditant un sonnet, medite une Evesché.

Si quelqu'un, comme moy, leurs ouvrages n'estime,
 Il est lourd, ignorant ; il n'ayme point la rime ;
 Difficile, hargneux, de leur vertu jaloux,
 Contraire en jugement au commun bruit de tous ;
 Que leur gloire il desrobe avecq' ses artifices.
 Les Dames cependant se fondent en delices,
 Lisant leurs beaux escrits, et, de jour et de nuict,
 Les ont au cabinet, sous le chevet du lict ;
 Que portez à l'église, ils valent des matines,
 Tant, selon leurs discours, leurs œuvres sont divines.
 Encore après cela ils sont enfants des Cieux ;
 Ils font journellement carousse ⁽³⁾ avecq' les Dieux :
 Compagnons de Minerve, et confis en science,
 Un chacun d'eux pense estre une lumiere en France.
 Ronsard, fay-m'en raison ; et vous autres, esprits,
 Que pour estre vivans, en mes vers je n'escris,
 Pouvez endurer que ces rauques Cygalles
 Egallent leurs chansons à voz œuvres royales,
 Ayant votre beau nom laschement dementy ? ⁽⁴⁾
 Ha ! c'est que notre siècle est en tout perverty.
 Mais pourtant quelque esprit, entre tant d'insolence,
 Sçait trier le sçavoir d'avecque l'ignorance,
 Le naturel de l'art, et d'un œil avisé,
 Voit qui de Calliope ⁽⁵⁾ est plus favorisé.

(1) Dans les éditions de 1608 et 1612, *s'assissent*, dans les autres : *s'assient*. (2) obstrué. (3) " Font beuverie " (H. Etienne), boivent avec. (4) Renié. (5) Muse de l'Epopée et de l'Eloquence.

Juste postérité, à tesmoin je t'appelle,
 Toy qui sans passion maintien l'œuvre immortelle,
 Et qui, selon l'esprit, la grace et le sçavoir,
 De race en race au peuple un ouvrage fais voir ;
 Vange ceste querelle, et justement separe
 Du Cigne d'Apollon la corneille barbare,
 Qui, croassant partout, d'un orgueil effronté,
 Ne couche de rien moins que d'immortalité.

Mais, Comte, (1) que sert-il d'entrer en colere ?
 Puisque le tans le veut, nous n'y pouvons rien faire.
 Il faut rire de tout : aussi bien ne peut-on
 Changer chose en Virgile, ou bien l'autre en Platon.

(Satire II).

Sonnet.

O Dieu, si mes péchés irritent ta fureur,
 Contrit, morne et dolent j'espere en ta clemence ;
 Si mon deuil ne suffit à purger mon offence,
 Que ta grace y supplée et serve à mon erreur.

Mes esprits esperdus frissonnent de terreur,
 Et ne voyant salut que par la penitence,
 Mon cœur, comme mes yeux, s'ouvre à la repentance,
 Et me hais tellement que je m'en fais horreur.

Je pleure le present, le passé je regrette,
 Je crains à l'avenir la faute que j'ay faite :
 Dans mes rebellions je lis ton jugement.

Seigneur, dont la bonté nos injures surpasse,
 Comme de Pere à fils uses-en doucement ;
 Si j'avais moins failli, moindre serait ta grace. (2)

Portrait d'un pédant.

Son teint jaune enfumé, de couleur de malade,
 Ferait donner au Diable, et ceruze, et pommade ;
 Et n'est blanc en Espagne à qui ce Cormoran
 Ne fasse renier la loy de l'Alcoran.
 Ses yeux bordez de rouge, esgarez, sembloient estre,
 L'un à Montmarthe, et l'autre au chasteau de Bicestre :
 Toutesfois redressant leur entre-pas tortu,
 Ils guidoient la jeunesse au chemin de vertu.
 Son nez haut relevé sembloit faire la nique
 A l'Ovide Nason, au Scipion Nasique,
 Où maints rubiz balez, tous rougissants de vin,
 Monstroient un *H acitur* à la pomme de pin ;
 Et preschant la vendange, asseuroient en leur trongne,
 Qu'un jeune Medecin vit moins qu'un vieux yvrongne....

(1) Le comte de Cramail, à qui cette satire est dédiée. (2) Cfr. VERLAINE.

...Sa barbe sur sa joue esparse à l'avanture,
 Où l'art est en colere avecque la nature,
 En bosquets s'eslevoit, où certains animaux
 Qui des pieds, non des mains, luy faisoient mille maux.
 Quant au reste du corps, il est de telle sorte,
 Qu'il semble que ses reins, et son espaule torte,
 Facent guerre à sa teste, et par rebellion,
 Qu'ils eussent entassé Osse sur Pélion :
 Tellement qu'il n'a rien en tout son attelage,
 Qui ne suivre au galop la trace du visage.
 Pour sa robbe, elle fut autre qu'elle n'estoit
 Alors qu'Albert le grand aux festes la portoit ;
 Mais tousjours recousant pièce à pièce nouvelle,
 Depuis trente ans c'est elle, et si ce n'est pas elle :
 Ainsi que ce vaisseau des grecs tant renommé,
 Qui survescut au temps qui l'avoit consommé.
 Une taigne affamée estoit sur ses espaules,
 Qui traçoit en Arabe une carte des Gaules.
 Les pièces et les trous semez de tous costez
 Représentoient les bourgs, les monts et les citez.
 Les filets separez, qui se tenoient à peine,
 Imitoient les ruisseaux coulans dans une plaine.
 Les Alpes, en jurant, luy grimpoient au collet,
 Et Savoy' qui plus bas ne pend qu'à un filet.
 Les puces, et les poux, et telle autre quenaille,
 Aux plaines d'alentour se mettoient en bataille,
 Qui les places d'autruy par armes usurpant,
 Le titre dispuoient au premier occupant...
 ..Un mouchoir et des gands, avecq' ignominie,
 Ainsi que des larrons, pendus en compagnie,
 Lui pendoient au costé, qui sembloient, en lambeaux,
 Crier en se moquant : vieux linges, vieux drapeaux !...
 ...Ainsi ce personnage, en magnifique arroy,
 Marchant *pedetentim*, s'en vint jusques à moy,
 Qui sentis à son nez, à ses levres decloses,
 Qu'il fleuroit bien plus fort, mais non pas mieux que roses.

(*Satire X*).

XVII^e SIÈCLE.

LA POÉSIE AVANT 1660.

Malherbe.

Caen, 1555 — Paris, 1628.

Œuvres poétiques : *Stances* ; *Odes* ; *Sonnets* ; *Chansons* ; *Épigrammes*.

D'illustre famille normande ; son père était conseiller au présidial de Caen. Compléta ses études de droit aux universités de Heidelberg et de Bâle. Suivit en Provence, en qualité de secrétaire, Henri d'Angoulême, grand-prieur de France, lieutenant du gouverneur de Provence (1576-1586).

Après la mort du duc retourna en Normandie non sans faire quelques séjours en Provence. En 1587, dédia à Henri III les *Larmes de Saint Pierre*. En 1600, à Aix, offre à Marie de Médicis une Ode de bienvenue. En 1605, vint à Paris ; il avait été recommandé à Henri IV par le cardinal du Perron, qui le considérait comme le plus grand des poètes. Le Roi le donna à son premier gentilhomme de la chambre, M. de Bellegarde, « qui lui donna sa table et l'entretien d'un homme et d'un cheval et mille livres d'appointement ». Après la mort de Henri IV s'attacha à Marie de Médicis. Richelieu le fit trésorier de France. Ses dernières années furent assombries par la mort de son fils Marc-Antoine, tué en duel (1627). (1)

L'HOMME. — Caractère peu aimable, brusque et grondeur, brutal même. Apre solliciteur qui sait se faire payer ses vers, ingrat envers ses bienfaiteurs, quand ils n'étaient plus puissants (le duc de Luynes, le maréchal d'Ancre, Marie de Médicis elle-même).

Il ne croit pas à son art : « un bon poète, disait-il, n'est pas plus utile à l'Etat qu'un bon joueur de quilles ».

Et cependant cet homme, si peu chevaleresque, qui n'a guère écrit, qui ne goûtait pas la nature, dont la sensibilité était nulle, exerça une véritable royauté littéraire.

LE RÉFORMATEUR. — Malherbe n'a pas codifié ses doctrines ; on peut cependant reconstituer sa poétique d'après ses commentaires (par les notes qu'il écrivit en marge de Ronsard, notamment, et de Desportes), des anecdotes et les témoignages de ses disciples.

LA LANGUE ET LE STYLE. — Il réagit contre l'imitation exagérée des anciens ; ne permet pas qu'on leur emprunte des détails techniques, mais seulement des idées générales. Préfère les Latins aux Grecs, et encore va-t-il d'instinct aux poètes secondaires : Stace, Ovide (aime pourtant Juvénal). Il débarrasse la langue des mots étrangers ou des locutions gasconnes dont l'avaient encombrée les disciples de Ronsard et les compagnons de Henri IV (il faut *dégasconner* la langue) : « quand on lui demandait son avis de quelques vers français, il renvoyait ordinairement aux crocheteurs du Port aux foins et disait que c'étaient ses maîtres pour le langage » (Racan. *Vie de Malherbe*). Il fit la guerre à l'italianisme, au *marinisme* (Marini était son rival dans la faveur de Marie de Médicis). Il proscriit les archaïsmes (*ardre, chef*), les dérivés et composés (*larmoyable, arbreux ; feu-vomissant, porte-laine*, etc.), les mots techniques, etc. Il veut qu'on lime et relime ses vers, dût-on n'en faire que trente par an. (2)

(1) Cette mort affola le vieux Malherbe. Voici le sonnet qu'il fit à cette occasion :

Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle,
Ce fils qui fut si brave et que j'aimais si fort,
Je ne l'impute point à l'injure du sort,
Puisque finir à l'homme est chose naturelle.

Mais que de deux marauds la surprise infidèle
Ait terminé ses jours d'une tragique mort,
En cela ma douleur n'a point de réconfort,
Et tous mes sentiments sont d'accord avec elle.

O mon Dieu, mon Sauveur, puisque par la raison,
Le trouble de mon âme étant sans guérison,
Le vœu de la vengeance est un vœu légitime,

Fais que de ton appui je sois fortifié ;
Ta justice t'en prie et les auteurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.

(2) On connaît l'anecdote de Malherbe achevant, pour un de ses amis qui avait perdu sa femme, une élégie au moment où cet ami était tout consolé, remarié, et même, dit-on, enterré. — Il usa, si l'on en croit une autre anecdote, une rame de papier pour écrire une strophe.

Balzac l'appelait le « tyran des mots et des syllabes, le grammairien en lunettes et en cheveux gris ». Régnier (1) et Théophile de Viau lui reprochent la sécheresse de son imagination.

LA VERSIFICATION. — Il discipline l'alexandrin : il exige la césure à l'hémistiche ; proscriit l'hiatus, l'enjambement, les chevilles ; veut des rimes sinon riches, toujours soignées.

LE POÈTE. — Malherbe n'a ni sensibilité, ni imagination, ni puissante inspiration. « C'est la méditation et l'art qui l'ont fait poète », dit Sainte-Beuve. Sage écrivain ; il a réduit, dit Boileau qui l'en loue, la muse aux règles du devoir. Cependant à force de travail, il a produit des œuvres dont quelques-unes d'une perfection classique. Certaines strophes, dit encore Sainte-Beuve, suffiraient à « réparer » une langue.

Il inaugure la poésie classique, plus oratoire que lyrique. Ses principales qualités sont la clarté, la pureté, la précision, l'harmonie.

Consolation à M. du Perier. (2)

(1599)

Ta douleur, du Perier, sera donc éternelle,
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille, au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale, où ta raison perdue
Ne se retrouve pas ?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses, (3)
L'espace d'un matin.

Puis quand ainsi serait que, selon ta prière,
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il advenu ?

(1) Voici quelques vers de la satire où Régnier s'en prend à Malherbe et à ses disciples :

Cependant leur sçavoir ne s'entend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un « qui » ne heurte une diphtongue ;
Espier si des vers la rime est brève ou longue ;
Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant ;
Et laissent sur le verd le noble de l'ouvrage,
Nul esguillon divin n'élève leur courage ;
Ils rampent bassement, faibles d'inventions,
Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer ; car s'ils font quelque chose,
C'est proser de la rime et rimer de la prose
Que l'art lime et relime, et polit de façon
Qu'elle rende à l'oreille un agréable son ;

Et, voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embrace,
Ils attifent leurs mots, ageollivent leur phrase,
Affectent leur discours tout si relevé d'art
Et peignent leurs défauts de couleur et de fard.
Aussi je les compare à ces femmes jolies
Qui, gentes en habits et sades en façons,
Parmi leur point coupé tendent leurs hameçons ;
Dont l'œil rit mollement avecque afféterie
Et de qui le parler n'est rien que flatterie ;
De rubans piolez s'agentent proprement,
Et toute leur beauté ne gist qu'en l'ornement.

(Sat. IX).

(2) Avocat au Parlement d'Aix. Oncle de Charles du Perier (1620-1692), poète latin et français, un des membres de la *Pleiade parisienne*, composée de *Ménage*, *Rapin*, *Santeul*, etc. Il fatiguait tout le monde de ses vers. C'est à lui que Boileau fait allusion dans le chant IV de son *Art poétique* (vers 53 et suivants).

(3) La fille de Du Perier s'appelait Marguerite. (3) Cfr. *Les Roses* d'A. DE BAIF (v. p. 87).

Penses-tu que, plus vieille, en la maison céleste
 Elle eût eu plus d'accueil ?
 Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste,
 Et les vers du cercueil ?

Non, non, mon du Perier, aussitôt que la Parque
 Ote l'âme du corps,
 L'âge s'évanouit au deçà de la barque,
 Et ne suit point les morts.

Tithon ⁽¹⁾ n'a plus les ans qui le firent cigale ;
 Et Pluton, aujourd'hui,
 Sans égard du passé, les mérites égale
 D'Archémoré ⁽²⁾ et de lui.

Ne te lasse donc plus d'inutiles plaintes ;
 Mais, sage à l'avenir,
 Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes
 Eteins le souvenir.

C'est bien, je le confesse, une juste coutume,
 Que le cœur affligé,
 Par le canal des yeux vidant son amertume,
 Cherche d'être allégé.

Même quand il advient que la tombe sépare
 Ce que nature a joint,
 Celui qui ne s'émeut à l'âme d'un barbare,
 Ou n'en a du tout point.

Mais d'être inconsolable, et dedans sa mémoire
 Enfermer un ennui,
 N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire
 De bien aimer autrui ?

Priam, qui vit ses fils abattus par Achille,
 Dénué de support,
 Et hors de tout espoir du salut de sa ville,
 Reçut du réconfort.

François, ⁽³⁾ quand la Castille, inégale à ses armes,
 Lui vola son Dauphin,
 Sembla d'un si grand coup devoir jeter des larmes
 Qui n'eussent point de fin.

Il les sécha pourtant, et comme un autre Alcide
 Contre fortune instruit,
 Fit qu'à ses ennemis d'un acte si perfide
 La honte fut le fruit.

(1) Tithon obtint de l'Aurore, qu'il aimait, d'être immortel. Mais il oublia de lui demander une jeunesse éternelle. Devenu vieux et caduc, elle le métamorphosa en cigale. (2) Archémoré, fils du roi de Némée, Lycurgue. Mourut jeune ; c'est en son honneur que furent institués les jeux néméens. (3) François I. On accusa Charles-Quint d'avoir fait emprisonner son fils François, le Dauphin, dont la mort, en 1536, resta enveloppée de mystère.

Leur camp, qui la Durance ⁽¹⁾ avait presque tarié
 De bataillons épais,
 Entendant sa constance eut peur de sa furie,
 Et demanda la paix.
 De moi, déjà deux fois ⁽²⁾ d'une pareille foudre
 Je me suis vu perclus,
 Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre,
 Qu'il ne m'en souvient plus.
 Non qu'il ne me soit grief que la terre possède
 Ce qui me fut si cher ;
 Mais en un accident qui n'a point de remède,
 Il n'en faut point chercher.
 La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
 On a beau la prier,
 La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
 Et nous laisse crier.
 Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
 Est sujet à ses lois ;
 Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
 N'en défend point nos rois.
 De murmurer contre elle, et perdre patience,
 Il est mal à propos ;
 Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
 Qui nous met en repos. ⁽³⁾

(Stances).

Paraphrase du Psaume XLV.

(1627)

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde :
 Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
 Que toujours quelque vent empêche de calmer.
 Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre :
 C'est Dieu qui nous fait vivre,
 C'est Dieu qu'il faut aimer.
 En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
 Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
 A souffrir des mépris et ployer les genoux :
 Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont, comme nous sommes,
 Véritablement hommes,
 Et meurent comme nous.

(1) Charles-Quint avait, en 1536, envahi la Provence, jusqu'à la Durance. Une épidémie ayant décimé une partie de son armée, il dut demander la paix. (2) Henri, mort à deux ans (1587), Jourdain, mort à huit ans (1599). (3) Cfr. RACAN : *Consolations au duc de Bellegarde*. REBOUL : *L'ange et l'enfant*. VICTOR HUGO, pleurant la mort de sa fille (*Contemplations*). SULLY PRUD'HOMME : *Consolations (Stances et poèmes)*, etc.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
 Que cette majesté si pompeuse et si fière
 Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers ;
 Et, dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
 Font encore les vaines,
 Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
 D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre ;
 Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs,
 Et tombent avec eux d'une chute commune
 Tous ceux que leur fortune
 Faisaient leurs serviteurs.

(Stances).

A la Reine

Mère du Roi (Marie de Médicis), sur les heureux succès de sa régence.

(1611)

Assez de funestes batailles
 Et de carnages inhumains
 Ont fait dans nos propres entrailles
 Rougir nos déloyales mains ;
 Donne ordre que sous ton génie
 Se termine cette manie ;
 Et que, las de perpétuer
 Une si longue malveillance,
 Nous employions notre vaillance
 Ailleurs qu'à nous entre-tuer.

La Discorde aux crins de couleuvres,
 Peste fatale aux potentats,
 Ne finit ses tragiques œuvres
 Qu'en la fin même des Etats ;
 D'elle naquit la frénésie
 De la Grèce contre l'Asie,
 Et d'elle prirent le flambeau
 Dont ils désolèrent la terre
 Les deux frères de qui la guerre
 Ne cessa point dans le tombeau.

Honoré d'Urfé.

Marseille, 1568. — Villefranche, 1625.

(Œuvres poétiques : *Épîtres morales* (1598). — *La Sireine* (1611).

L'Astrée, 5 vol. vers et prose (1610-1627). — *La Sylvanire ou la Morte vive*, " fable bocagère ", en vers blancs (1625). — *Sonnets, Poèmes*, etc.

Passa sa jeunesse dans son château, sur les bords du Lignon, dans le Forez. Compromis dans les troubles de la Ligue, fut emprisonné, puis banni. Écrivit son roman à Chambéry, pour occuper ses loisirs ; il y conte les amours de Céladon pour la bergère Astrée, au temps des Druides.

L'Astrée fit les délices des salons. Camus, évêque de Belley, St-François de Sales, Huet, Patru, Pellisson, Segrais, Boileau, La Fontaine ont été ses admirateurs. On la lisait encore au XVIII^e siècle. L'abbé Prévost voyait dans ce roman " un composé enchanté d'intrigues intéressantes ". J.-J. Rousseau fit un pèlerinage au château d'Urfé.

Mais en ce siècle déjà le déclin commençait.

L'Astrée n'intéresse plus guère aujourd'hui que l'histoire littéraire. Citons un échantillon de poésie précieuse, où l'on sentira, dit G. Michaut, " le genre et le ton une fois admis — je ne sais quelle grâce élégante et molle :

Sonnet de Thomantes.

Mon Dieu ! quel est le mal dont je suis tourmenté ?
 Je languis et je meurs ; et toutefois j'ignore
 Quel peut être le nom du mal qui me dévore,
 N'est-ce point, ô mon cœur, trop grande lâcheté ?

Un vouloir étranger m'ôte ma volonté,
 Un œil ravit mon cœur, et je ne puis encore,
 Plus j'en ressens du mal, que plus je ne l'adore,
 Créissant ma prison plus que ma liberté.

Quelquefois, je me plais en ce qui me tourmente ;
 Quelquefois, je me plains de ce qui me contente.
 Depuis que je la vis, tout mon bien s'envola :

Depuis que je la vis, tout me fut agréable.
 Je me plais, je m'ennuie en un objet semblable.
 Je sais que j'ai ce mal : mais qu'est-ce que cela ?

(L'Astrée. IV, 6).

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos désirs ;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs ;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois. (1)

Ce sera dessous cette égide
Qu'invincible de tous côtés,
Tu verras ces peuples sans bride
Obéir à tes volontés ;
Et surmontant leur espérance,
Remettras en telle assurance
Leur salut qui fut déploré
Que vivre au siècle de Marie,
Sans mensonge et sans flatterie,
Sera vivre au siècle doré.

Les Muses, les neuf belles fées,
Dont les bois suivent les chansons,
Rempliront de nouveaux Orphées
La troupe de leurs nourrissons :
Tous leurs vœux seront de te plaire :
Et si ta faveur tutélaire
Fait signe de les avouer,
Jamais ne partit de leurs veilles
Rien qui se compare aux merveilles
Qu'elles feront pour te louer.

En cette hautaine entreprise,
Commune à tous les beaux esprits,
Plus ardent qu'un athlète à Pise,
Je me ferai quitter le prix ;
Et quand j'aurai peint ton image,
Quiconque verra mon ouvrage,
Avoûra que Fontainebleau,
Le Louvre ni les Tuileries,
Et leurs superbes galeries
N'ont point un si riche tableau.

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir.
Mais l'art d'en faire des Couronnes
N'est pas su de toutes personnes :
Et trois ou quatre seulement
Au nombre desquels on me range
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement. (2)

(Odes).

DISCIPLES DE MALHERBE.

Parmi les disciples de Malherbe, dit spirituellement Petit de Julleville, ceux qui lui font le plus d'honneur sont ceux qu'il n'a jamais connus : les grands écrivains de la seconde moitié du XVII^e siècle, qui tous, poètes ou prosateurs, ont reconnu sa maîtrise et suivi indirectement sa discipline. Mais ses réformes n'ont produit aucun poète lyrique. D'où vient cela ? D'abord le travail laborieux que Malherbe imposait aux poètes, allait précisément à l'encontre de l'essence même de la poésie lyrique qui vit de fantaisie, d'enthousiasme, d'émotion, d'inspiration libre et hardie. Et puis, rien n'était moins personnel que la poésie de Malherbe. Cette horreur du « moi » qui semble l'avoir toujours guidé, ce souci de ne traduire que des idées et des sentiments communs à tous les hommes — un des traits essentiels du classicisme — devaient arrêter, et pendant deux siècles, tout essor lyrique. Parmi ses élèves immédiats, il faut citer RACAN et MAYNARD.

(1) Malherbe a développé en mainte poésie le lieu commun des horreurs de la guerre et des bienfaits de la paix (*Ode au roi Henri le Grand sur la réduction de Marseille* ; *Ode au sujet de l'attentat commis sur le Pont Neuf en la personne de Henri le Grand* ; *A la Reine Marie de Médicis, sur les heureux succès de sa régence* ; *au roi Louis XIII allant châtier la rébellion des Rochellois* ; *Prière pour le roi Henri le Grand allant en Limousin*).

(2) Le sonnet à Louis XIII (1627) se termine par ce vers, tout aussi hautain :

Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

François Maynard.

Saint-Céré, près de Toulouse, 1582. — Aurillac, 1646.

Œuvres poétiques : *Philandre*, poème pastoral (1619). — *Odes*. — *Sonnets*.
Chansons. — *Épigrammes*.

A 25 ans, secrétaire des commandements et de la musique de Marguerite de Valois, à Paris, dont la cour était accueillante aux artistes. Plus tard, introduit dans le cénacle de Malherbe, qui reconnaissait que « de tous ses disciples il était celui qui faisait le mieux les vers ». Vers le début de la régence de Marie de Médicis, accepte la Présidence du Tribunal d'Aurillac. Exil ou disgrâce? — Séjourna deux ans à Rome, avec ennui. Finit ses jours à Aurillac. La vie ne lui fut pas bonne : il ne connut ni la faveur ni la gloire ; il eut la douleur de voir mourir deux de ses filles, un de ses fils et sa femme, infirme. La poésie le consola quelque peu.

Son poème pastoral a moins de sincérité et d'éclat que les pièces plus courtes, sonnets, stances, etc., dont les vers ont de la vigueur, de la souplesse et de la musique, et renferment souvent des pensées nobles et graves. Il savait à l'occasion aiguïser de rudes épigrammes⁽¹⁾ et lancer des couplets gaillards : ses chansons ne manquent pas de verve. Ses chefs-d'œuvre sont incontestablement l'*Ode à Alcippe*, et *La Belle vieille*, fière et lyrique plainte adressée à une dame de la cour de Henri IV, qu'il avait connue dans sa jeunesse et que, plus tard, il retrouva, veuve elle-même, vers 1642.

Alcippe.

Alcippe, reviens dans nos bois,
Tu n'as que trop suivi les Rois
Et l'infidèle espoir dont tu fais ton Idole.
Quelque bonheur qui seconde tes vœux,
Ils n'arrêteront pas le temps qui toujours vole
Et qui d'un triste blanc va peindre tes cheveux.

La cour méprise ton Encens,
Ton rival monte et tu descends :
Et dans le cabinet le favori te joue.
Que t'a servi de fléchir les genoux,
Devant un dieu fragile et fait d'un peu de boue
Qui souffre et qui vieillit pour mourir comme nous ?

Romps tes fers bien qu'ils soient dorés.
Fuis les injustes adorés ;
Et descends dans toi-même à l'exemple du sage.
Tu vois de près ta dernière saison :
Tout le monde connaît ton nom et ton visage,
Et tu n'es pas connu de ta propre raison.

(1) Voici deux de ses épigrammes :

A Malherbe.

Un rare écrivain comme toi
Devrait enrichir sa famille
D'autant d'argent que le feu roi
En avait mis dans la Bastille.

Las ! les vers ont perdu leur prix
Et pour les excellents esprits
La faveur des princes est morte.

Malherbe, en cet âge brutal,
Pégase est un cheval qui porte
Les grands hommes à l'hôpital.

A Racan.

Racan, Parnasse m'importune,
Je n'en goûte plus les douceurs.
Ceux qui sont flattés des neuf Sœurs
Ne le sont pas de la Fortune.

Ces pauvres filles m'ont promis
Plus de nom qu'à tous leurs Amis.
Je veux pourtant quitter leur bande.

L'art des vers est un Art divin,
Mais son prix n'est qu'une guirlande
Qui vaut moins qu'un bouchon à vin.

Ne forme que de saints désirs
 Et te sépare des plaisirs
 Dont la noble douceur te fait aimer la vie.
 Il faut quitter le séjour des mortels,
 Il faut quitter Philis, Amaranthe et Silvie,
 A qui ta folle amour élève des autels.

Il faut quitter l'ameublement
 Qui nous cache pompeusement
 Sous de la toile d'or le plâtre de ta chambre.
 Il faut quitter ces jardins toujours verts
 Que l'haleine des fleurs parfume de son ambre,
 Et qui font des printemps au milieu des hivers.

C'est en vain que loin des hasards
 Où courent les Enfants de Mars,
 Nous laissons reposer nos mains et nos courages ;
 Et c'est en vain que la fureur des eaux
 Et l'insolent Borée artisan des naufrages
 Font à l'abri du port retirer nos vaisseaux.

Nous avons beau nous ménager
 Et beau prévenir le danger ;
 La mort n'est pas un mal que le prudent évite.
 Il n'est raison, adresse ni conseil
 Qui nous puisse exempter d'aller où le Cocyte
 Arrose des pays inconnus au soleil.

Le cours de nos ans est borné,
 Et quand notre heure aura sonné,
 Cloton ne voudra plus grossir notre fusée.
 C'est une loi, non pas un châtement,
 Que la nécessité qui nous est imposée
 De servir de pâture aux vers du Monument.

Résous-toi d'aller chez les Morts.
 Ni la race, ni les trésors
 Ne sauraient t'empêcher d'en augmenter le nombre.

Pierre Patrix.

Caen, 1583. — Paris, 1671.

Œuvres poétiques : *Miséricorde de Dieu sur la conduite d'un pécheur pénitent* (1660).

Lié avec Malherbe, Segrais, Voiture. Fit, dans sa jeunesse, des vers assez libres qu'il détruisit après sa conversion.

UN SONGE.

Je rêvais cette nuit que, de mal consumé,
 Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé,
 Et que, n'en pouvant souffrir le voisinage,
 En mort de qualité je lui tins ce langage :
 " Retire-toi, coquin : va pourrir loin d'ici ;
 Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi ..
 — Coquin ! ce me dit-il d'une arrogance extrême,
 Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même !
 Ici tous sont égaux ; je ne te dois plus rien :
 Je suis sur mon fumier comme toi sur le tien.

Le Potentat le plus grand de nos jours
Ne sera rien qu'un nom, ne sera rien qu'une ombre,
Avant qu'un demi-siècle ait achevé son cours.

On n'est guère loin du matin
Qui doit terminer le destin
Des superbes tyrans du Danube et du Tage ;
Ils font les dieux dans le monde chrétien ;
Mais ils n'auront sur toi que le triste avantage
D'infecter un tombeau plus riche que le tien.

Et comment pourrions-nous durer ?
Le temps qui doit tout dévorer
Sur le fer et la pierre exerce son empire.
Il abattra ces fermes bâtiments
Qui n'offrent à nos yeux que marbre et que porphyre
Et qui jusqu'aux Enfers portent leurs fondements.

On cherche en vain les belles tours
Où Pâris cacha ses amours
Et d'où ce Fainéant vit tant de funérailles.
Rome n'a rien de son antique orgueil,
Et le vide enfermé dans ces vieilles murailles
N'est qu'un affreux objet et qu'un vaste cercueil.

Mais tu dois avecque mépris
Regarder ces petits débris :
Le temps amènera la fin de toutes choses ;
Et le beau ciel, ce lambris azuré,
Ce théâtre où l'Aurore épanche tant de roses
Sera brûlé des feux dont il est éclairé.

Le grand astre qui l'embellit
Fera sa tombe de son lit.
L'air ne formera plus ni grêles ni tonnerres ;
Et l'univers qui dans son large tour
Voit courir tant de mers et fleurir tant de terres,
Sans savoir où tomber, tombera quelque jour !

Sonnets.

Adieu, Paris, adieu pour la dernière fois !
Je suis las d'encenser l'autel de la fortune,
Et brûle de revoir mes rochers et mes bois,
Où tout me satisfait, où rien ne m'importune.

Je n'y suis point touché de l'amour des trésors,
Je n'y demande pas d'augmenter mon partage :
Le bien qui m'est venu des pères dont je sors
Est petit pour la cour, mais grand pour le village.

Depuis que je connais que le siècle est gâté,
Et que le haut mérite est souvent maltraité,
Je ne trouve ma paix que dans la solitude.

Les heures de ma vie y sont toutes à moi.
Qu'il est doux d'être libre, et que la servitude
Est honteuse à celui qui peut être son roi !

Déserts, où j'ai vécu dans un calme si doux,
Pins, qui d'un si beau vert couvrez mon ermitage,
La cour depuis un an me sépare de vous,
Mais elle ne saurait m'arrêter davantage.

La vertu la plus nette y fait des Ennemis,
Les palais y sont pleins d'orgueil et d'ignorance,
Je suis las d'y souffrir et honteux d'avoir mis
Dans ma tête chenue une vaine espérance.

Ridicule abusé, je cherche du soutien
Au pays de la Fraude, où l'on ne trouve rien
Que des pièges dorés et des malheurs célèbres.

Je me veux dérober aux injures du Sort
Et sous l'aimable horreur de vos belles ténèbres
Donner toute mon âme aux pensers de la Mort. (1)

Racan.

Château de Champarin (Aubigné), 1589. — Paris, 1670.

Œuvres poétiques : *Arthénice* ou *Les Bergeries*, pastorale dramatique, en 5 actes (1619).
Psaumes (1631 et 1654). — *Stances*, *Odes*, *Chansons*, *Madrigaux*, etc.
Poésies chrétiennes. — *Odes sacrées* (1651), etc.

Honorat de Bueil, marquis de Racan, cousin du duc de Bellegarde, le protecteur de Malherbe.

Orphelin à 13 ans, est placé à la cour où il ne réussit pas. Ne fut pas plus heureux dans la carrière militaire. A partir de 1628, vécut dans la retraite en son château de la Roche-Racan, en Touraine. Se débat contre les plus graves difficultés matérielles : quarante ans de procès empoisonnent la fin de sa vie. Se console de tous ses déboires en rimant.

Aimait Ronsard et les poètes de la Renaissance ; goûtait Montaigne, François de Sales et d'Urfé ; fréquentait le Tasse et Guarini ; lisait Virgile, Horace, Ovide et Claudien, les Hymnes catholiques.

Nature indolente, accepta la discipline de Malherbe qui réussit à lui faire travailler ses vers. A de la grâce et de l'élégance, mais manque de force et de nerf. Fantaisies parfois étranges. (2) Il a, selon le mot de Sainte-Beuve, des « accès de talent, des accidents de génie ».

(1) Citons encore un des sonnets de MAYNARD que Boileau pouvait, sans se faire honte, admirer :

Veux-tu savoir comme j'endors
Les ennuis de ma solitude ?
Je hante ces illustres morts
Qui revivent dans mon Etude.

Sans embarrasser mon esprit
De ce que Renaudot écrivit
De Catalogne ou d'Italie,

Depuis que Mars trouble nos jours,
Sénèque est souvent ma lecture.
Pressac, j'apprends de ses discours
A mépriser la sépulture

Eloigné du bruit du canon,
J'entretiens ma mélancolie
Sous le Portique de Zénon.

(2) Cfr. l'ode où il ressuscite Henri IV qui assiste à la conquête de l'Orient par Louis XIII.

Stances sur la Retraite.

(1618)

Tircis, il faut penser à faire la retraite :
La course de nos jours est plus qu'à demi faite,
L'âge insensiblement nous conduit à la mort.
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots notre nef vagabonde ;
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable ;
Quand on bâtit sur elle on bâtit sur le sable ;
Plus on est élevé, plus on court de dangers ;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête
Et la rage des vents brise plutôt le faite
Des maisons de nos rois, que les toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs !

Il laboure le champ que labourait son père ;
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils d'affaires accablés ;
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire.
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau ;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces ;
Et, sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous la faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers,
Et semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit, aucunes fois, un cerf par les foulées
Dans ces vieilles forêts du peuple reculées
Et qui même du jour ignorent le flambeau ;
Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses,
Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
Du lièvre de sa naissance en faire le tombeau.

...Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse
 Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
 A vu dans le berceau ses bras emmaillotés ;
 Il tient par les moissons registre des années,
 Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées
 Vieillir avecque lui les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues,
 A la merci des vents et des ondes chenues,
 Ce que Nature avare a caché de trésors ;
 Et ne recherche point, pour honorer sa vie,
 De plus illustre mort ni plus digne d'envie
 Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

Il contemple, du port, les insolentes rages
 Des vents de la fureur, auteurs de nos orages,
 Allumer des mutins les desseins factieux ;
 Et voit en un clin d'œil, par un contraire échange,
 L'un déchiré du peuple au milieu de la fange,
 Et l'autre à même temps élevé dans les cieux.

S'il ne possède point ces maisons magnifiques,
 Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques,
 Où la magnificence étale ses attraits,
 Il jouit des bienfaits qu'ont les saisons nouvelles,
 Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
 Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en portraits.

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude,
 Et vivons désormais loin de la servitude
 De ces palais dorés où tout le monde accourt :
 Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient
 Et devant le soleil tous les astres s'enfuient,
 De peur d'être obligés de lui faire la cour.

Après qu'on a suivi sans aucune assurance
 Cette vaine faveur qui nous paît d'espérance,
 L'envie, en un moment, tous nos desseins détruit ;
 Ce n'est qu'une fumée, il n'est rien de si frêle ;
 Sa plus belle moisson est sujette à la grêle,
 Et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruit.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
 Où, loin des vanités, de la magnificence,
 Commence mon repos et finit mon tourment,
 Vallons, fleuves, rochers, plaisante solitude,
 Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
 Soyez-le désormais de mon contentement. (1)

(1) Les rapprochements à faire sont trop nombreux pour qu'il soit possible de les citer tous. Au hasard de la mémoire : MAYNARD (*Ode à Alcippe et Déserts*, sonnet) ; JOACHIM DU BELLAY (*Ode au Seigneur de Bouju*) ; DESPORTES ; VAUQUELIN DE LA FRESNAYE (*Passim*) ; LA FONTAINE (*Élégie aux Nymphes de Vaux*, *Songe d'un habitant du Mogol*) ; CHAULIEU (*La retraite*, *Louange de la vie champêtre*) ; LAMARTINE (*O vallons paternels ! Doux champs ! Humble chaumière !*) ; G. VI-CAIRE (*Le Poème du Paysan*) ; A. THEURIET (*Les Paysans*) ; ANDRÉ RIVOIRE (*La vie perdue*, extrait du *Songe de l'amour*) ; des poèmes de FABIÉ, MÉRCIER, LÉONCE DEPONT, etc. etc.

LA POÉSIE LYRIQUE AVANT 1660.

PRÉCIEUX ET BURLESQUES. (1)

Il n'y a pas de poésie lyrique, dit Brunetière (2), au XVII^e siècle. L'esprit de société propre à cette époque, la vie de salon qui fait qu'on cherche à étouffer sa personnalité pour ressembler à tout le monde, la prédominance du genre dramatique qui s'adresse à la foule, le caractère abstrait et général du langage, tout est de nature à contrarier le développement de la poésie lyrique. Considérations très justes si on les applique à la seconde moitié du siècle, à l'époque où Boileau règne et impose aux poètes le joug de sa forte discipline.

Mais, avant lui, que de poètes que l'on peut appeler lyriques : *goinfres, biberons, extravagants, précieux, grotesques, burlesques, libertins, fantaisistes*, etc.

Ils forment cohue et n'ont aucun souci des règles. Chacun suit sa fantaisie.

Tandis que les uns mettent à la torture leur esprit et leur imagination pour dire des riens avec distinction et élégance, d'autres veulent attirer sur eux l'attention par la caricature des plus beaux sentiments ; à côté de chansons bachiques, des couplets politiques contre Mazarin, des refrains composés par un poète à la solde d'un grand, désireux de se venger d'un rival ou d'un importun. Celui-ci, pour célébrer les beautés de sa dame, parlera de « *neige ardente* », de « *glace de feu* », de « *cheveux qui pêchent des cœurs à l'hameçon* », de « *soupirs à faire voguer un vaisseau* » ; celui-là au contraire, que ne rebute aucune hardiesse, tracera des portraits — on raffole alors des portraits — d'un réalisme repoussant, portraits de vieilles ou de gouteux. Les madrigaux les plus subtils accompagneront les épigrammes les plus licencieuses et l'on verra plus d'un poète, après avoir chanté comme un franc libertin l'amour et le vice, se réconcilier subitement avec Dieu, traduire des psaumes et composer des cantiques pieux. Les vers se yendent à quelques sous la livre et pour deux ou trois esprits bien rentés, que de pauvres diables, « *crottés jusqu'à l'échine!* » (3)

Le moyen de ranger ces poètes (4) sous des drapeaux, de leur appliquer des formules ? Avec eux toute règle craque ; il faut se contenter de les regarder passer l'un après l'autre, rire, chanter, « *pinçotter leur moustache* », sans vouloir leur coller une étiquette au dos.

Les Poètes Précieux.

Disons d'abord quelques mots de l'Hôtel de Rambouillet (1610-1660 environ). C'est à l'Hôtel qu'elle fit construire sur ses propres plans (petits appartements, baies vitrées, tentures aux nuances atténuées, etc), rue Saint-Thomas-du-Louvre, que *l'incomparable Arthénice* (anagramme de *Catherine* de Vivonne-Pisani, qui épousa, en 1600, Charles d'Angennes, le marquis de Rambouillet) réunissait un cercle de grands seigneurs et d'écrivains. C'étaient le prince de Marsillac (plus tard duc de la Rochefoucauld), le duc de Montausier, les princes de Condé et de Conti, le comte de Guiches, la princesse de Condé, la duchesse de Longueville, M^{lle} de Coligny, M^{lle} Paulet (*la lionne*), la marquise de Sablé, M^{lle} de Scudéry, plus tard, M^{me} de La Fayette, M^{me} de Sévigné, etc. Du côté des écrivains, c'étaient : Malherbe, Gombaud, Racan, Conrart, Vaugelas, Chapelain, Voiture, Segrais, Scudéry, Mairet, Ménage, Colletet, Saint-Pavin, Benserade, Cotin, Godeau, Rotrou, Desmarets, Sarazin.

Le mariage de Julie d'Angennes (1645), la Fronde, la mort de Voiture (1648), celle du marquis de Rambouillet (1653), le mariage de sa plus jeune fille Angélique (avec M. de Grignan), dispersèrent peu à peu les familiers de l'Hôtel.

(1) Si nous adoptons la division en « *Précieux et Burlesques* », c'est uniquement par besoin de clarté. Il ne manque pas de Précieux qui sont burlesques et vice-versa, quand ils ne sont pas l'un et l'autre à la fois (Cyrano de Bergerac, par exemple). (2) *Evolution du genre lyrique*. (3) Ils sont nombreux alors, les poètes auxquels on pourrait appliquer le portrait suivant du *Poète crotté*, tracé par CLAUDE LE PETIT (pendu, puis brûlé en place de Grève, 1664) et qui désigne, paraît-il, un certain Maillet, poète de ce temps (1568 ?-1628), très vaniteux, très sale, très mendiant et méchant :

Quand vous verrez un homme avecque gravité
En chapeau de clabaud promener sa savate,
Et le col étranglé d'une sale cravate,
Marcher arrogamment dessus la chrétienté,

Envisager chacun d'un œil hagard et louche
Et mâchant dans les dents quelque terme farouche,
Se ronger jusqu'au sang la corne de ses doigts,

Barbu comme un sauvage et jusqu'aux reins crotté,
D'un haut de chausse noir sans ceinture et sans patte,
Et de quelques lambeaux d'une vieille buratte
En tous temps constamment couvrir sa nudité,

Quand, dis-je, avec ces traits vous trouverez un homme,
Dites assurément : c'est un poète français !
Si quelqu'un vous dément, je l'irai dire à Rome.

(4) Cfr. Paul Olivier : *Cent poètes lyriques, au XVII^e siècle*.

D'autres salons s'ouvrirent : celui de M^{lle} de Scudéry. « l'illustre Sapho », vers 1650 ; on n'y recevait guère que des bourgeoises et des gens de lettres ; celui de la Grande Mademoiselle, de M^{me} de Sablé, de M^{me} Scarron, etc. La province imita Paris et les salons, de plus en plus, tombèrent dans des excès que Molière devait ridiculiser.

Les hôtes de la marquise se livraient à des divertissements de société (promenades, parties de plaisir, conversation surtout ; on causait de tout : art, littérature, questions grammaticales, politique, nouvelles de la cour ou de la ville, etc.) ou à des divertissements littéraires (les auteurs lisaient leurs œuvres, on composait des vers, des portraits, des maximes ; on organisait des concours, etc.). Ils parlent une langue polie, distinguée, mais qui se raffine de plus en plus et s'éloigne du naturel (expressions exagérées, périphrases, comparaisons et métaphores prolongées, etc.).

Les poètes de ruelle ou de salon cédèrent vite à la manie de se distinguer des autres hommes, pour plaire aux cercles fermés qui les accueillaient. (1) Ils s'ingénient au raffinement, au tournicotage de la pensée, au tarabiscotage. On tresse des guirlandes, on cisèle de jolis riens, on coupe des cheveux en quatre. On écrit une ode « à une dame tourmentée de migraine et qui souhaite changer sa tête contre celle d'une grosse chambrière », un quatrain sur « le prince de Condé qui à Vincennes se plaît à cultiver des œillets », une guirlande en l'honneur « d'une amie toute tremblante de l'abord d'une abeille », une élégie pour consoler « une demoiselle sur un papillon qui lui est entré dans l'œil », etc., etc.

Les madrigaux fleurissent (*Guirlande de Julie, Journée des madrigaux*), on fait assaut de pointes pour célébrer, en des sonnets superlicocantieux, des Philis, des Iris en l'air, on se divise en Uranistes et Jobelins ; on se querelle autour de la *Belle Matineuse*, de la *Pompe de Voiture*, on se matagabolise la cervelle sur des énigmes, des impromptus, des bouts-rimés, etc., etc.

Jean Ogier de Gombauld.

Saint-Just (Saintonge), 1570 ? — Paris, 1666.

Œuvres poétiques : *Poésies* (1646. — *Sonnets* (1649). — *Tragédies*.

Ses poésies galantes, adressées à Marie de Médicis, ont presque toutes un air de grandeur et de majesté qui caractérise bien sa manière. Il a quelque élévation de langage, une attitude grave et un peu mystérieuse, une réserve qui sent son homme de qualité. A Rambouillet, sa haute taille, sa parole brève l'avaient fait surnommer le *Beau Ténébreux*.

Sonnet.

Que les grandes beautés causent de grandes peines,
 Quoiqu'on nomme l'amour un mal délicieux !
 Que leurs premiers attraits sont doux et gracieux !
 Mais qu'on trouve à la fin leurs douceurs inhumaines !

Jean de Lingendes.

Vers 1580 — 1615 ?

Œuvres poétiques : *Stances* (« Petite Bibliothèque surannée », Sansot, 1911).

Poète aimable, à qui Madeleine de Scudéry reconnaît un air amoureux et passionné.

ALCIDON PARLE.

Fillis auprès de cet ormeau	Je ne devois pas m'asseurer
Où passoit son petit troupeau.	De voir sa promesse durer,
Estant toute triste et pensive,	Par ce qu'en chose plus legere
De son doit escrivoit un jour	Ny plus ressemblante à sa toy,
Sur le sablon de ceste rive :	L'ingrate et parjure Bergere
<i>Alcidon est mon seul amour.</i>	Ne pouvoit se promettre à moy.

Un petit vent qui s'eslevoit
 En mesme temps qu'elle escrivoit
 Ceste preuve si peu durable,
 Effaçà sans plus de longueur
 Sa promesse dessus le sable
 Et son amour dedans son cœur.

(1) « On veut se distinguer, dit Brunetière, se tirer de la foule, on veut dire des choses qui ne s'attendent point et l'originalité qu'il n'est jamais facile et même toujours possible de mettre dans les choses que l'on dit, on la met, on essaye au moins de la mettre dans la manière dont on les dit, dans l'usage imprévu que l'on fait des mots, dans la tournure de la phrase. »

Que d'aveugles désirs, de craintes incertaines,
De pensers criminels, de soins ambitieux,
Font sentir aux amants la colère des cieux
Et le malheureux sort des espérances vaines!

Je doute cependant si je voudrais guérir
De l'extrême douleur dont je me sens mourir,
Tant l'objet est puissant qui m'a l'âme enchantée!

Je crois qu'enfin l'esclave est content de ses fers;
Je crois que le vautour est doux à Prométhée
Et que les Ixions se plaisent aux Enfers.

Epigrammes.

I

Colas est mort de maladie :
Tu veux que j'en plaigne le sort ;
Que diable veux-tu que j'en die ?
Colas vivait, Colas est mort.

II

Tu veux te défaire d'un homme ;
Et jusqu'ici tes vœux ont été superflus.
Hasarde une petite somme :
Prête-lui trois louis, tu ne le verras plus.

Saint-Pavin.

Paris, 1595 ? — 1670

Denis Sanguin, fils d'un conseiller au Parlement de Paris. Reçut son nom d'une des propriétés de son père, la terre de Saint-Pavin-des-Champs, près du Mans. Cumula plusieurs dignités ecclésiastiques, reçut les faveurs du roi, lié avec Madame de Sévigné et sa fille. Habitué de l'Hôtel de Rambouillet, de l'Hôtel de Condé. Sceptique et libertin, ne s'occupa guère que de plaisirs. A fait des petits vers, des bouts-rimés, des énigmes, des épigrammes, des madrigaux, des sonnets, des rondeaux, où son esprit est tantôt bon, tantôt affecté. Il a quelques pièces que Sainte-Beuve trouve « jolies » et « aiguillées ».

Chanson.

Pressé de cent petits amours
Dont il ne pouvait se défendre,
Alcandre tenait ce discours
A son cœur facile à surprendre :
" Gardez bien que ces jeunes fous
Ne se rendent maîtres chez vous.

Ces ennemis du genre humain
Seuls auteurs de votre misère,
Tenant un flambeau dans la main,
Viennent à vous pour vous mal faire.
Je vois bien que ces petits fous
Veulent mettre le feu chez vous.

Connaissez-vous ces enragés ?
La belle Iris vous les envoie.
Si chez vous ils étaient logés,
Vous n'auriez ni repos ni joie.
Gardez bien que ces petits fous
Ne se rendent maîtres chez vous.

On dit qu'ils sont issus des dieux ;
Mais je crois que ce sont des fables :
Iris les forme dans ses yeux.
Ils n'en sont pas moins redoutables !
Gardez bien...

Des sages ils sont redoutés
Ne voyez-vous pas cette belle
Les envoyer de tous côtés
Et n'en point retenir chez elle ?
Gardez bien...

En jouant, ces malicieux,
Qui ne sont jamais raisonnables,
Frappent comme des furieux ;
Et les blessés sont incurables !
Gardez bien...

Pour vous tromper, ils vous feront
Cent agréments et cent caresses ;
Et les petits fourbes seront
Toujours menteurs dans leurs promesses.
Gardez bien...

Mais, las ! bien loin d'en avoir peur,
Pour eux vous soupirez sans cesse.
Vous voulez vous rendre, mon cœur ;
Et c'est en vain que je vous presse
De fermer la porte à ces fous :
Je crois qu'ils sont déjà chez vous ..

Claude de Maleville.

Paris, 1596-1647.

Euvres poétiques : *Élégies. — Stances. — Rondeaux. — Sonnets. — Chansons.*

Réputé alors comme un des plus irréprochables « *sonneurs* » de sonnets, il vainquit Voiture avec sa pièce : *La Belle Matineuse*. Habitué de Rambouillet, donna neuf pièces à la *Guirlande de Julie*.

La Belle Matineuse.

Le silence régnait sur la terre et sur l'onde ;
L'air devenait serein et l'Olympe vermeil,
Et l'amoureux Zéphir, affranchi du sommeil,
Ressuscitait les fleurs d'une haleine féconde ;

L'Aurore déployait l'or de sa tresse blonde,
Et semait de rubis le chemin du soleil ;
Enfin ce dieu venait au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde ;

Quand la jeune Philis, au visage riant,
Sortant de son palais plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux :
Vous parûtes alors aussi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avaient fait devant vous. ⁽¹⁾

(1) Sonnet de VOITURE.

Sonnet de TRISTAN L'HERMITE :
(*Imitation d'Annibal Caro*).

Des portes du matin l'amante de Céphale
Ses roses épanchait dans le milieu des airs,
Et jetait sur les cieux nouvellement ouverts
Ces traits d'or et d'azur qu'en naissant elle étale ;

Quand la nymphe divine, à mon repos fatale,
Apparut, et brilla de tant d'attraits divers,
Qu'il semblaît qu'elle seule éclairait l'univers
Et remplissait de feux la rive orientale.

Le soleil, se hâtant pour la gloire des cieux,
Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

L'onde, la terre et l'air s'allumaient alentour ;
Mais auprès de Philis on le prit pour l'aurore,
Et l'on crut que Philis était l'astre du jour.

L'Amante de Céphale entr'ouvrait la barrière
Par où le Dieu du jour monte sur l'horizon ;
Et, pour illuminer la plus belle saison,
Déjà ce clair flambeau commençoit sa carrière.

Quand la Nymphé qui tient mon âme prisonnière
Et de qui les appâts sont sans comparaison,
En un pompeux habit sortant de sa maison,
A cet astre brillant opposa sa lumière.

Le soleil, s'arrêtant devant cette Beauté,
Se trouva tout confus de voir que sa clarté
Cédoit au vif éclat de l'objet que j'adore ;

Et, tandis que de honte il étoit tout vermeil,
En versant quelques pleurs, il passa pour l'Aurore,
Et Philis en riant passa pour le Soleil.

(La Lyre)

Epigramme sous forme de rondeau.*(A un camus).*

Que vous avez l'esprit perclus
 Quand vous dites que je me plus
 A rire encore plus qu'à lire.
 Certes, le Dieu qui vous inspire
 Illumine mal ses élus.

Vos derniers rondeaux que je lus
 Ne valaient pas un carolus
 Et personne n'en pouvait rire
 Que vous.

Tous les mots étaient superflus,
 Le bon sens en était exclus,
 Mais, pour celui-ci, je l'admire,
 Et s'il m'est permis de tout dire,
 Il a du nez autant et plus
 Que vous.

Vincent Voiture.

Amiens, 1598. — Paris, 1648.

Œuvres poétiques : *Stances. — Rondeaux. — Sonnets. — Chansons.*
Epîtres. — Madrigaux.

Né à Amiens, à l'enseigne du *Chapeau de roses*, d'un père marchand de vins. Un poème, adressé à Gaston d'Orléans, lui vaut, dès 1615, la nomination de contrôleur général de la maison de Monsieur. Boisrobert et Balzac le mènent chez Malherbe. Un ami de collège, d'Avaux, l'introduit à la cour ; un autre le présente à l'Hôtel de Rambouillet. Accompagne Monsieur à Bruxelles. Le marquis de Fargis, envoyé par Gaston comme ambassadeur en Espagne, le prend à sa suite. Parcourt l'Andalousie, pousse jusqu'en Afrique, passe à Lisbonne où il s'embarque pour Londres, d'où il revient à Paris par Dunkerque et Bruxelles. Règne de nouveau à Rambouillet. Est obligé de quitter l'hôtel après un duel avec Chavaroche, intendant de la plus jeune des filles de M^{me} de Rambouillet. Après sa mort, son neveu Pinchène réunit les feuillets épars de son œuvre.

« *L'âme du rond* », comme on l'appelait, chargé des divertissements de l'hôtel de Rambouillet. Sainte-Beuve a dit de lui : « *Il n'a été qu'un charme et une merveille de société, il a voulu plaire et il y a réussi ; mais il s'y est consumé tout entier* ». Un touche-à-tout qui traite de la même plume sémillante et frivole les questions politiques les plus graves et les commérages spirituels et scandaleux. C'est un souffleur de bulles de savon.

Sonnet à Uranie.

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie ;
 L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir,
 Et je ne vois plus rien qui me pût secourir
 Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps, je connais sa rigueur infinie ;
 Mais pensant aux beautés pour qui je dois périr,
 Je bénis mon martyre et, content de mourir,
 Je n'ose mutmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de faibles discours,
M'incite à la révolte et me promet secours.
Mais lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens. (1)

Rondeau.

Ma foi, c'est fait de moi : car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un rondeau.
Cela me met en une peine extrême.
Quoi ! treize vers, huit en *eau*, cinq en *ème*,
Je lui ferais aussi tôt un bateau.

En voilà cinq pourtant en un monceau ;
Faisons en huit, en invoquant Brodeau,
Et puis, mettons, par quelque stratagème,
Ma foi, c'est fait.

Si je pouvais encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage serait beau.
Mais cependant je suis dedans l'onzième,
Et si je crois que je fais le douzième.
En voilà treize ajustés de niveau :
Ma foi, c'est fait ! (2)

La querelle des Uranistes et des Jobelins a inspiré les sonnets suivants à Corneille :

Sur les sonnets de Job et d'Uranie.

Demeurez en repos, Frondeurs et Mazarins,
Vous ne méritez pas de partager la France ;
Laissez-en tout l'honneur aux partis d'importance
Qui mettent sur les rangs de plus nobles mutins.

Nos Uranins ligués contre nos Jobelins
Portent bien au combat une autre véhémence ;
Et s'il doit achever de même qu'il commence,
Ce sont Guelfes nouveaux, et nouveaux Gibelins.

Vaine démangeaison de la guerre civile,
Qui partagiez naguère et la cour et la ville,
Et dont la paix éteint les cuisantes ardeurs,

Que vous avez de peine à demeurer oisive,
Puisqu'au même moment qu'on voit bas les Frondeurs,
Pour deux méchants sonnets on demande qui vive !

Deux sonnets partagent la ville,
Deux sonnets partagent la cour,
Et semblent vouloir à leur tour
Rallumer la guerre civile.

Le plus sot et le plus habile
En mettent leur avis au jour,
Et ce qu'on a pour d'eux d'amour
A plus d'un échauffe la bile.

Chacun en parle hautement
Selon son petit jugement,
Et, s'il y faut mêler le nôtre,

L'un est sans doute mieux rêvé,
Mieux conduit et mieux achevé ;
Mais je voudrais avoir fait l'autre.

(1) Cfr. ce sonnet, publié, en 1829, par M. De Lanneau, dans son *Dictionnaire des rimes* :

Doris, qui sait qu'aux vers quelquefois je me plais
Me demande un sonnet, et je m'en désespère.
Quatorze vers, grand Dieu ! le moyen de les faire ?
En voilà cependant déjà quatre de faits.

Je ne pouvais d'abord trouver des rimes, mais
En faisant on apprend à se tirer d'affaire.
Poursuivons, les quatraines ne m'étonneront guère,
Si du premier tiercet je puis faire les frais.

Je commence au hasard, et, si je ne m'abuse,
Je n'ai pas commencé sans l'aveu de la muse,
Puisqu'en si peu de temps je m'en tire si net.

J'entame le second, et ma joie est extrême,
Car, des vers commandés, j'achève le treizième.
Comptez s'ils sont quatorze, et voilà le sonnet.

(2) Cfr. le sonnet de Benserade (voir notice plus loin) :

Job, de mille tourments atteint,
Vous rendra sa douleur connue,
Et raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misère nue,
Il s'est lui-même ici dépeint :
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

Il souffrit des maux incroyables ;
Il s'en plaignit, il en parla ;
J'en connais de plus misérables.

Jean-François Sarazin.

Hermanville-sur-mer, près de Caen, 1604 — Pézénas, 1654

Œuvres poétiques : *Sonnets* — *Épîtres*. — *Ballades*. — *Eglogues*. — *Madrigaux*.
(Œuvres (1556). — *Nouvelles Œuvres* (1674).

Secrétaire des Commandements du prince de Conti. Rival de Voiture à Rambouillet, ou on l'appelait tour à tour Hamilcar, Sésostris, Polyandre. De l'esprit, de la fantaisie, de la gaieté. A abordé tous les genres avec la même verve, et la même désinvolture.

« La matière d'un excellent esprit, dit un peu sévèrement Boileau, mais la forme n'y était pas ».

La Pompe funèbre de Voiture. (1)

Maitre Vincent nous avait retirés
Par ses beaux vers faits à notre manière
Des dents des vers, nos ennemis jurés,
Du long oubli, d'une sale poussière ;
Lorsque jadis nous tenions cour plénière,
Tout gentil cœur composait un rondeau :
Vieille ballade était un fruit nouveau.
Les triolets avaient grosse pratique :
Tout nous riait, mais tout est à vau l'eau ;
Voiture est mort, adieu la Muse antique !

Bien est raison que soyons éplorés
Quand Atropos, la Parque safranière,
En retranchant les beaux filets dorés
Où tant se plut sa sœur la Filandière,
A fait tomber Voiture dans la bière.
Bien nous faut-il prendre le chalumeau
Et, tristement, ainsi qu'au renouveau
Le rossignol au bocage rustique,
Chacun chanter en pleurant comme un veau :
Voiture est mort, adieu la Muse antique !

Or, nous serons partout déshonorés :
L'un sera mis en cornet d'épicière,
L'autre exposé dans les lieux égarés
Où les mortels d'une posture fière
Lui tourneront par mépris le derrière ;
Plusieurs seront balayés au ruisseau ;
Maint au foyer traînant en maint lambeau
Sera brûlé comme un traître hérétique ;
Chacun de nous aura part au gâteau :
Voiture est mort, adieu la Muse antique !

ENVOI

Prince Apollon, un funeste corbeau
En croassant au sommet d'un ormeau
A dit trois fois d'une voix prophétique :
"Bouquins, bouquins, rentrez dans le tombeau ;
Voiture est mort, adieu la Muse antique !"

(1) Cette ballade de SARAZIN provoqua tout un tournoi littéraire.

Antoine Godeau.

Dreux, 1605. — Vence, 1672.

Œuvres poétiques : *Saint Paul*, poème. — *Les Fastes de l'Église*, poème. — *Sonnets*, *Odes*. — *Paraphrases des psaumes*. — *Eglogues sacrées*. — *Eglogues spirituelles*.

Evêque de Grasse et de Vence. Baptisé, pour sa petite taille et sa galanterie, le « *Nain de Julie* ». Fait les délices du cénacle ; Voiture en est jaloux. Un des premiers académiciens. Fut un des bons disciples de Malherbe.

Quelques-unes de ses poésies religieuses sont d'une facture assez belle.

Paraphrase du Psaume CXLVIII.

Laudate Dominum de calis.

Le poète invite les anges, les ciens, le soleil, la mer, la terre à louer Dieu ; puis, il s'adresse aux monts :

Vous qui sur vos cîmes chenues
 Voyez dans la plaine des airs
 Les tonnerres et les éclairs
 Sortir du rouge sein des nues :
 Superbes monts qui vomissez
 Entre mille rochers glacés
 Des flammes de soufre mêlées,
 Adorez ce Dieu merveilleux
 Qui peut aux plus basses vallées
 Egaler la hauteur de vos fronts orgueilleux.

Isaac de Benserade.

Paris, 1613-1691.

Le poète attiré des fêtes officielles, le grand ordonnateur des « *ballets* » de la cour. Excelle à renfermer dans un rondeau, madrigal ou sonnet, un compliment flatteur ou un portrait élogieux. Muse aussi frivole que courtesane. C'est pour plaire à Louis XIV qu'il mit en rondeaux les *Métamorphoses d'Ovide* (1) c'est encore pour lui plaire qu'il composa des vers pour les ballets : *Ballets de la nuit*, *des Proverbes*, *de la Revente des habits*, etc. Il en avait seul le privilège, « *tant il possédait pour ce*, dit Louis XIV, *un secret personnel* ». A fait aussi des *Fables*.

SUR LA VILLE DE PARIS.

Rien n'égale Paris, on le blâme, on le loue ;
 L'un y suit son plaisir, l'autre son intérêt ;
 Mal ou bien tout s'y fait, vaste et grand comme il est ;
 On y vole, on y tue, on y pend, on y roue.

On s'y montre, on s'y cache, on y plaide, on y joue,
 On y rit, on y pleure ; on y meurt, on y naît ;
 Dans sa diversité, tout amuse, tout plaît,
 Jusques à son tumulte et jusques à sa boue.

Mais il a ses défauts, comme il a ses appas ;
 Fatal au courtisan, le Roi n'y venant pas,
 Avecque sûreté nul ne s'y peut conduire.

Trop loin de son salut pour être au rang des saints
 Par les occasions de pécher et de nuire ;
 Et pour vivre longtemps trop près des médecins.

(1) Cet ouvrage provoqua un piquant rondeau qu'on attribue à Chapelle (1626-1686). Ami de Boileau, Racine, Molière et La Fontaine. Esprit aimable et faible. N'a publié que le *Voyage de Chapelle et Bachaumont*, prose et vers (1656).

Rondeau.

A la fontaine où l'on puise cette eau
 Qui fait rimer et Racine et Boileau,
 Je ne bois point, ou bien je ne bois guère :
 Dans un besoin, si j'en avais affaire,
 J'en boirais moins que ne fait un moineau.

Je tirerai pourtant de mon cerveau
 Plus aisément, s'il le faut, un rondeau,
 Que je n'avale un plein verre d'eau claire
 A la fontaine.

De ces rondeaux un livre tout nouveau
 A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire.
 Mais quant à moi, j'en trouve tout fort beau,
 Papier, dorure, images, caractère,
 Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire
 A la Fontaine.

Feu, qui voles devant sa face,
 Et qui par ses commandements
 Des plus superbes bâtiments
 A peine laisses quelque trace ;
 Tempêtes, par qui le courroux
 D'un monarque amant et jaloux
 Fait des ravages si funestes ;
 Flèches de son rouge carquois,
 Foudres, louez les bras célestes
 Qui vous savent lancer sur la tête des rois.

Vents, dont les forces redoutées,
 Troublant la bonace des flots,
 Font perdre à l'art des matelots
 L'espoir des rives souhaitées ;
 Grêles, ravines, tourbillons,
 Qui de nos fertiles sillons
 Coupez les richesses tremblantes,
 Louez Dieu qui conduit vos coups,
 Lorsque nos fautes insolentes
 Contraignent sa justice à s'armer contre nous.

Puis il s'adresse aux rois.

Vous que la loi de la naissance
 Elève au trône paternel,
 Vous, dont le choix de l'éternel
 Fait la souveraine puissance,
 Portraits de la divinité,
 Rois, de qui le bras irrité

Guillaume de Brébeuf.

Thorigny (Normandie), 1617 — près de Caen, 1661.

Œuvres : *Lucain travesti* (1656). — *Traduction de la Pharsale* (1658). — *Poésies diverses* (1658).
Entretiens solitaires ou *Poésies pieuses*. — *Eloges poétiques*, etc. etc.

*Malgré son fatras obscur
 Souvent Brébeuf étincelle.*

BRÉBEUF est négligent, irrégulier, diffus ; mais ne manque ni d'imagination ni d'énergie. Citons deux épigrammes (il en fit plus de cent cinquante " *sur une femme fardée* ") :

I
 L'autre jour Alizon partit si follement,
 Pour un long et fâcheux voyage,
 Que, sortant de chez elle avec empressement,
 Elle oublia ses gants, ses dents et son visage.

II
 Le premier jour qu'André voulut m'entretenir,
 Il me dit tout au long l'histoire de sa vie,
 Et sans s'être informé si j'en avais envie,
 Me conta le passé, le présent, l'avenir,
 Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il se promet d'être,
 Sa maison, ses parents, ses affaires, son maître,
 Sans me donner le temps de repartir un mot.
 Mais comme il me dit plus qu'il n'est aisé d'entendre,
 Il m'apprit plus aussi qu'il ne voulut m'apprendre :
 Car dès le premier jour je sus que c'est un sot.

Lance un redoutable tonnerre,
 Révérez au pied des autels
 Celui qui fait trembler la terre
 Et songez tous les jours qu'il vous a faits mortels.

(Paraphrases des Psaumes).

Jean Regnault de Segrais.

Caen, 1622-1701.

Œuvres poétiques : *Athis*, poème pastoral (1653). — *Eglogues*. — *Élégies*.
Épîtres. — *Poésies diverses*.

Poète gâté par la société. Il s'égara dans le monde élégant et raffiné ; se promena sur les bords du *Lignon* avec l'*Astrée* ; fit ses délices du *Grand Cyrus* et de la *Carte de Tendre*. Ami de La Rochefoucauld et secrétaire de M^{lle} de Montpensier, puis collaborateur de Madame de La Fayette. Se retira à Caen, qu'il aimait, vers 1676. Ecrivit des *Mémoires*, précieux pour l'histoire littéraire.

C'est l'*églogue* qu'il a surtout cultivée. Mais ses *églogues* sont des divertissements de château. Il les écrivit au château de Saint-Fargeau, sur les bords de l'Ariège où M^{lle} de Montpensier avait été exilée en 1652. Boileau, qui a poursuivi de sa haine tous les précieux, l'a épargné :

Que Segrais dans l'églogue enchante les forêts.

Eglogue.

(Fragment)

(C'est Tircis qui parle)

N'ai-je point quelque agneau, dont vous ayez désir ?
 Vous l'aurez aussitôt, vous n'avez qu'à choisir ;
 Et, si Pan le défend de tout regard funeste,
 Aux yeux des enchanteurs j'abandonne le reste.
 Pan a soin des brebis, Pan a soin des pasteurs,
 Et Pan me peut venger de toutes vos rigueurs.
 Il aime, je le sais, il aime ma musette ;
 De mes rustiques airs aucun il ne rejette,
 Et la chaste Pallas, race du roi des dieux,
 A trouvé quelquefois mon chant mélodieux,
 Des grandes Dées Pallas la plus aimable,
 La plus victorieuse et la plus redoutable.

Jean Hesnault.

Paris, 1631 ? — 1682.

Fils d'un boulanger. Ami de Chapelles ; protégé par Fouquet auquel il resta fidèle. Précepteur, en poésie, de Mad. Deshoulières. S'occupa de philosophie et fut disciple de Gassendi. Se convertit au moment de mourir. Quelques sonnets l'ont gardé de l'oubli.

LES DOUCEURS DE LA VIE PRIVÉE.

S'élève qui voudra, par force ou par adresse,
 Jusqu'au sommet glissant des grandeurs de la cour ;
 Moi, je veux, sans quitter mon aimable séjour,
 Loïn du monde et du bruit rechercher la sagesse.

Là, sans crainte des grands, sans faste et sans tristesse,
 Mes yeux après la nuit verront naître le jour ;
 Je verrai les saisons se suivre tour à tour,
 Et dans un doux repos j'attendrai la vieillesse.

Ami, lorsque la mort viendra rompre le cours
 Des bienheureux moments qui composent mes jours,
 Je mourrai chargé d'ans, inconnu, solitaire.

Qu'un homme est misérable à l'heure du trépas,
 Lorsqu'ayant négligé le seul point nécessaire,
 Il meurt connu de tous et ne se connaît pas !

Par elle, sous le frais de ces jeunes ormeaux,
 Je puis, quand il me plaît, enfler mes chalumeaux,
 Et je puis ne chanter que mon amour fidèle,
 Quoiqu'on ne dût chanter que sa gloire immortelle,
 Et que je doive encore à sa seule bonté
 Cette délicieuse et douce oisiveté.
 Sous ces feuillages verts, venez, venez m'entendre ;
 Si ma chanson vous plaît, je vous la veux apprendre.
 Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant !
 Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimait tant.
 Si vous vouliez venir, ô miracle des belles,
 Je vous enseignerais un nid de tourterelles ;
 Je vous les veux donner pour gage de ma foi ;
 Car on dit qu'elles sont fidèles comme moi.

(Eglogues I.)

Chanson.

Depuis qu'à Philiste	Un plaisir qui passe
Mon cœur j'engageai,	Comme un doux zéphir,
Tantôt je suis triste,	En passant efface
Tantôt je suis gai.	Un long déplaisir.
On pleure, on s'ennuie,	Ce plaisir s'envole,
On souffre en aimant ;	Mais s'envole aussi
Mais quelle autre vie	Ma plainte frivole
Passé plus gaiement ?	Et mon vain souci.

M^{me} Deshoulières.

Paris, 1638-1694.

Œuvres poétiques : *Eglogues, Odes, Epîtres, Élégies, Enigmes, Madrigaux, Poésies religieuses, Théâtre*, etc.

Antoinette du Ligier de La Garde montra dès sa prime jeunesse un vif penchant pour les lettres. Savait l'italien, l'espagnol, le latin. Hesnault l'initia aux règles des vers. Mariée (1649) à un gentilhomme du Poitou, Guillaume de la Fon de Boisguerin, seigneur des Houlières, officier de génie au service de Condé. Sa beauté, son esprit et ses vers lui valurent de grands succès à Paris et à Bruxelles. Passa par l'Hôtel de Rambouillet à son déclin. Fut l'âme de la cabale de Pradon. N'est plus guère connue aujourd'hui que par l'allégorie où elle recommande au roi, après la mort de son mari (1693), ses enfants :

Dans ces prés fleuris
 Qu'arrose la Seine,
 Cherchez qui vous mène,
 Mes chères brebis. . . .

Mais il y a dans son œuvre des choses plus charmantes et dont la grâce n'est pas fanée encore, par exemple, les *Amours de Grisette*, une série de poésies enjouées qu'elle écrivit à la louange de sa chatte. Citons quelques vers d'une de ces pièces :

Mittin à Grisette.

Il vous faut faire ma peinture,
 Vous dire que je suis un chat des mieux appris ;
 C'est trop languir dans une vie obscure ;
 Et comme enfin la nuit tous chats sont gris,
 Il faut mettre au jour ma figure.

J'ai la mine assez haute, et l'air fort glorieux :
 Tant d'éclat brille dans mes yeux
 Qu'on prend mes ardentes prunelles
 Pour des Astres, ou des Chandelles.
 Je ne suis point sujet aux fâcheux accidents
 Où tombent les chats imprudents.
 Ma conduite n'a rien de brutal, de sauvage,
 Et je ne fis jamais aucun mauvais usage
 De mes griffes, ni de mes dents.
 Quoique mon sérieux marque trop de sagesse
 Et me donne tout l'air d'un sévère Docteur,
 Quand il faut plaire à ma maîtresse,
 Je suis badin, je suis flatteur
 Et la plus enjouée et brillante jeunesse
 L'est bien moins que ma belle humeur.
 Savez-vous de quel air discret et raisonnable
 J'ai ma part dans un bon repas ?
 J'appuie adroitement ma patte sur les bras
 De ceux qui sont assis à table.
 Si leur faim est inexorable,
 Ma faim ne se rebute pas,
 Et d'un air toujours agréable,
 Je tire du moins charitable
 Les morceaux les plus délicats.
 Quoique je sois d'une main libérale
 Et que je sois un chat des mieux nourris,
 Je chasse d'une ardeur qui n'eut jamais d'égal ;
 Nul matou mieux que moi ne chasse dans Paris,
 Et je prétends qu'un jour mon amour vous régale
 D'une hécatombe de souris.

(Les Amours de Grisette.)

Nous n'avons pas cité tous les poètes précieux. Combien, parmi eux, qui étaient en leur temps la coqueluche des salons, seraient aujourd'hui complètement oubliés, sans les satires de Boileau, qui les condamnent à une sorte d'immortalité ! Tels sont : COTIN, célèbre par ses énigmes, LOUIS DE NEUFGERMAIN, (1) LE PERE DE SAINT-LOUIS, le « Titan du baroque » (2), MATHIEU DE MONTREUIL, qui toute sa vie vécut d'amour mignon et de

(1)

A Monsieur le duc d'Usez.

Les syllabes font le nom à la fin des vers.

Savant in supremo gradu.	Il va par un chemin ardu
Toujours il lit : livres usés	De vertu, sans cheveux frisés,
Sont reconnus (tant assidu)	Et comme n'est poupin, dodu
Appartenir au duc d'Usez.	Mars, n'est musquin le duc d'Usez.

(2)

La Madeleine interroge l'écho.

Ayant suivi le monde et son feu d'artifice,	Après tout son désordre et sa cajolerie,
Qu'ai-je bien pu gagner en courant dans ma lice ?	Comment pour ses malheurs doit paraître Marie ?
malice.	marrie.
Après de si grands maux ès lieux plus évidents,	Je la serai toujours à mes propres dépens ;
Quels furent donc mes yeux à ceux des regardants ?	Répandrai-je des pleurs puisque je m'en repens ?
ardents.	répands!

La Madeleine au désert.)

etc. etc.

madrigaux ; PIERRE PETIT, l'ami de Corneille, dont on a conservé une ballade assez piquante sur le chagrin de Robin délaissé par Toinette, GEORGES DE SCUDERY et sa sœur MADELEINE ; JEAN CHAPELAIN, l'auteur de la « *Pucelle* » ; GILLES MENAGE, qui faisait florès à l'hôtel de Rambouillet ; LE PETIT DE BEAUCHATEAU, qu'on s'amusa à enfermer dans un cabinet où il faisait en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, un rondeau, une ballade, tout ce qu'on voulait sur n'importe quel sujet ; DESMARETS DE SAINT-SORLIN, à qui Chapelain reprochait d'avoir gâté son esprit à faire de la « *mystique* », un visionnaire qui s'imaginait écrire sous la dictée du Saint-Esprit ; BONNECORSE, l'auteur de la « *Montre d'amour* » ; RENÉ LE PAYS, « *bouffon plaisant* », « *singe de Voiture*, etc. (1)

(1) Encore quelques citations prises au hasard, qui caractériseront bien la poésie précieuse de l'époque :

La violette.

(pour la Guirlande de Julie).

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour ;
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

(Desmarests de Saint-Sorlin).

Madrigal.

(A la marquise de Cominges).

Avecque votre air enfantin,
Le Dieu mutin
A nos cœurs fait insulte.
Ou cachez vos appas
Ou bien ne vous offensez pas
S'il en arrive du tumulte.

(Le Petit de Beauchâteau).

Madrigal.

Malgré tous les mépris que votre humeur m'oppose,
Jamais autre n'aura ni mon cœur ni ma foi ;
Et je ferai pour vous tant de fois quelque chose
Que vous ferez enfin quelque chose pour moi.

(Mathieu de Montreuil).

Chanson.

(Pour une toute jeune demoiselle).

Eh quoi ! dans un âge si tendre,
On ne peut déjà vous entendre.
Ni voir vos beaux yeux sans mourir !

Ah ! soyez, jeune Iris, ou plus grande ou moins belle ;

Apprenez, petite cruelle,
Apprenez à blesser quand vous saurez guérir.

(Boisrobert).

A Conrart.

(Sur un joli cachet qu'il lui donna).

Pour mériter un cachet si joli,
Si bien gravé, si brillant, si poli,
Il faudrait avoir, ce me semble,
Quelque joli secret ensemble :
Car, enfin, les jolis cachets
Demandent de jolis secrets
Ou du moins de jolis billets !
Mais comme je n'en sais point faire,
Que je n'ai rien qu'il faille taire
Ni qui mérite aucun mystère,
Il faut vous dire seulement
Que vous donnez si galamment
Qu'on ne peut se défendre

De vous donner son cœur ou de le laisser prendre.

(M^{lle} de Scudéry).

La fleur d'Adonis.

(pour la Guirlande de Julie)...

Si quelque soin vous tient de vous rendre immortelle
Et de voir votre nom par le monde semé,
Rendez-vous à l'amour, ne soyez plus rebelle ;
Si je fleuris encor, c'est pour avoir aimé.

(Claude de Maleville).

A Melle***.

(sur un papillon qui lui était entré dans l'œil).

Ce petit papillon, un petit rien qui vole,
En se jetant dedans votre œil,
Ne fait pas un dessein frivole
Et ne s'entend pas mal à choisir un cerceuil.

(Brébeuf).

Silvie et Lygdamon.

Silvie.

Il est vrai, j'admiraïs la hauteur de ces bois.

Lygdamon.

Admirez mon amour, plus grande mille fois.

S. Que le bruit de cette onde a d'agréables charmes ?

L. Pouvez-vous voir de l'eau sans penser à mes larmes.

S. Je cherche dans ces prés la fraîcheur des zéphirs

L. Vous devez ce plaisir au vent de mes soupirs.

S. Que d'herbes, que de fleurs vont bigarrant ces plaines !

L. Leur nombre est plus petit que celui de mes peines.

S. Ce petit papillon ne m'abandonne pas.

L. Mon cœur, de la façon, accompagne vos pas.

(SCUDERY. Lygdamon et Lydias.)

Excuse d'un changement.

Lorsque de mon amour vos beaux yeux s'aperçurent,

Il était si petit qu'il ne pouvait marcher,

Toujours auprès de vous il venait s'attacher ;

Mais, depuis, les ailes lui eurent.

Iris, que votre cœur n'en soit pas désolé :

Il est devenu grand, il s'en est envolé.

(Cotin).

Madrigal.

Je vous le donne,
Ce petit avis, en secret :
C'est que si vous n'aimez personne,
Et que mon cœur soit votre fait,
Je vous le donne,

(Cotin).

Enigme.

Comme la volupté, mon règne est décevant,

Et, pour me faire voir, la nuit marche devant.

(Un songe).

Sur les yeux de Madame la duchesse.

Ce ne sont pas des yeux, ce sont plutôt des dieux :

Ils ont dessus les rois la puissance absolue.

Dieux ? Non, ce sont des cieux ; ils ont la couleur bleue

Et le mouvement prompt comme celui des cieux.

Cieux ? Non, mais des soleils clairement radieux

Dont les rayons brillants nous offusquent la vue.

Soleils ? Non, mais éclairs de puissance inconnue,

Des foudres de l'amour signes présageux ;

Car s'ils étaient des dieux, feraient-ils tant de mal ?

Si des cieux ? ils auraient leur mouvement égal ;

Deux soleils ? ne se peut ; le soleil est unique.

Eclairs ? non : car ceux-ci durent trop et trop clairs.

Toutefois je les nomme, afin que je m'explique,

Des yeux, des dieux, des cieux, des soleils, des éclairs.

(Honorat Laugier de Porchères).

LES POÈTES INDÉPENDANTS.

GROTESQUES ET BURLESQUÈS.

En face de cette poésie galante, raffinée ou emphatique, une autre se présente, plus franche d'allure, quelquefois bouffonne et triviale, cynique et sans vergogne. Elle semble parodier la première, on dirait la révolte du bon sens contre les subtilités de la poésie de salon ; et cependant elles s'éloignent autant l'une que l'autre de la nature. Mais ici prenons garde de confondre la poésie lyrique avec le roman ou l'épique et d'appeler « burlesques » des vers qui mériteraient d'autres épithètes, celles de *narquois*, *goguenard*, *enjoué*, *familier*, comme on disait à cette époque. Si le burlesque consiste à « s'attaquer à de hauts personnages que l'on fait parler ou agir basement », comme dit Fournel, cherchez-le dans le « *Virgile travesti* », de Scarron, dans l'« *Ovide en belle humeur* », de d'Assoucy, ou dans les romans réalistes dont le but est de faire pièce aux romans chevaleresques. Mais les *Chansons bachiques* du bon gros Saint-Amant, les *Mazarinades* de Marigny, la *Ballade du ministre flambé*, de Cyrano de Bergerac, les *Chansons de rue* du Savoyard, est-ce là du burlesque ? (1) C'est plutôt la révanche de l'esprit gaulois contre l'intrusion de l'esprit italien ou espagnol ; il est un peu plus décousu ou débrillé que chez Villon ou chez Marot ; il rappelle Rabelais et les auteurs des fabliaux.

Ce qui caractérise les Burlesques, c'est un réalisme plein de sève, une verve endiablée, des couleurs chaudes, une gaieté franche, une indépendance d'allure et de caractère étonnante. C'est à la *Pomme de pin*, au *Cornier fleuri*, à la *Croix de Fer*, à la *Fosse aux lions*, etc., au milieu de joyeux drilles, en buvant le vin à tire-larigot, qu'on cherche ses inspirations. La poésie des Théophile, des Saint-Amant, des Scarron, des d'Assoucy se sent évidemment des lieux qu'ils fréquentent ; mais leur verve est plus originale que les fadeurs et les fadaïses des « ruellistes ».

Théophile de Viau.

Clairac (Lot et Garonne), 1590. — Paris, 1626.

Œuvres poétiques : *Odes, Epigrammes, Impromptus, Madrigaux* (1621).

Sonnets, Élégies (1623) ; *Satires, pièces diverses*, etc. — Tragédie : *Pyrame et Thisbé*.

Fils, dit-on, d'un cabaretier (d'autres disent d'un avocat au Parlement de Bordeaux). Vint chercher, à vingt ans, fortune à Paris où il mena une vie dissipée. Se lia, puis se brouilla avec Balzac (1613). En 1619, une lettre de cachet lui enjoignit de sortir du royaume. En 1620, s'exila en Angleterre. Retour en France en 1621. Querellé avec le P. Garasse, 2 ans de prison. Condamné au bannissement à perpétuité. Se cacha à Chantilly, où il passa les plus doux mois de sa vie. Il a chanté ce bonheur dans la *Maison de Sylvie*, suite de pièces qui sont de véritables odes à la joie. Revint à Paris où il mourut.

L'ami de Saint-Amant, poète indépendant, ne suivant que sa fantaisie, ennemi de toute règle. Aux vers réguliers de Malherbe, il oppose son inspiration d'aventure, franche et inégale, qui nous a valu quelques belles poésies, celles où il célèbre l'amour et la campagne : le rythme en est souple ; la pensée, souvent délicate ; le sentiment, gracieux. (2)

La préciosité le gêne quelquefois. Il est aussi trop minutieux dans la description : « Il s'appesantit sur le détail », comme dit La Bruyère.

Plainte à son ami Tircis.

Que mon sort était doux, s'il eût coulé ses ans
Où les bords de Garonne ont des flots si plaisants !

Tenant mes jours cachés dans ce lieu solitaire,
Nul que moi ne m'eût fait ni parler ni me taire :
A ma commodité j'aurais eu le sommeil,
A mon gré j'aurais pris et l'ombre et le soleil.

1. Le « burlesque » eut, à cette époque, une vogue singulière (voir Boileau). On accommode le mot à toutes les sauces. Un libraire alla même jusqu'à afficher à sa vitrine, pour assurer la vente de l'ouvrage, un *Poème sur la Passion de J. C. en vers burlesques* !

2. Comparer son Ode sur le *Matin* à la poésie de RONSARD : *Mignonne, allons voir si la rose...* (page 75.)

Dans ces vallons obscurs où la mère nature
 A pourvu nos troupeaux d'éternelle pâture,
 J'aurais eu le plaisir de boire à petits traits
 D'un vin clair, pétillant, et délicat et frais,
 Q'un terroir assez maigre et tout coupé de roches
 Produit heureusement sur les montagnes proches.
 Là mes frères et moi pouvions joyeusement,
 Sans seigneur ni vassal, vivre assez doucement.
 Là, tous ces médisants, à qui je suis en proie,
 N'eussent point ennuyé ni censuré ma joie,
 J'aurais suivi partout l'objet de mes désirs,
 J'aurais pu consacrer ma plume à mes plaisirs.
 Là, d'une passion, ni ferme, ni légère,
 J'aurais donné ma flamme aux yeux d'une bergère,
 Dont le cœur innocent eût contenté mes vœux
 D'un bracelet de chanvre, avecque ses cheveux.
 J'aurais dans ce plaisir si bien flatté la vie,
 Que l'orgueil de Caliste en eût crevé d'envie :
 J'aurais peint la douceur de nos embrasements
 Par tous les lieux témoins de nos embrassements.
 Et comme ce climat est le plus beau du monde,
 Ma veine en eût été mille fois plus féconde :
 L'aile d'un papillon m'eût plus fourni de vers
 Qu'aujourd'hui ne ferait le bruit de l'univers. (4)

Ode.

adressée à Louis XIII, pendant son exil à Londres.

Celui qui lance le tonnerre,
 Qui gouverne les éléments
 Et meut avec des tremblements
 La grande masse de la terre,
 Dieu qui vous mit le sceptre en main,
 Qui vous le peut ôter demain,
 Lui qui vous prête sa lumière,
 Et qui, malgré vos fleurs de lis,
 Un jour fera de la poussière
 De vos membres ensevelis,

Ce grand Dieu, qui fit les abîmes
 Dans le centre de l'Univers,
 Et qui les tient toujours ouverts
 A la punition des crimes,
 Veut aussi que les innocents,
 A l'ombre de ses bras puissants,
 Trouvent un assuré refuge,
 Et ne sera point irrité
 Que vous tarissiez le déluge
 Des maux où vous m'avez jeté.

(4) Citons encore la *Lettre à son Frère* où il évoque, avec un vif sentiment de la nature, les souvenirs de son pays natal. Voici deux strophes de cette pièce :

Je verrai sur nos grenadiers
 Leurs rouges pommes entr'ouvertes,
 Où le ciel, comme à ses lauriers,
 Garde toujours des feuilles vertes.
 Je verrai ce touffu jasmin
 Qui fait ombre à tout le chemin
 D'une assez spacieuse allée,
 Et la parfume d'une fleur
 Qui conserve dans la gelée
 Son odorat et sa couleur.

Je reverrai fleurir nos prés ;
 Je leur verrai couper les herbes ;
 Je verrai quelque temps après
 Le paysan couché sur les gerbes ;
 Et, comme ce climat divin
 Nous est très libéral de vin,
 Après avoir rempli la grange,
 Je verrai du malin au soir,
 Comme les flots de la vendange
 Ecumeront dans le pressoir.

Eloigné des bords de la Seine
 Et du doux climat de la Cour,
 Il me semble que l'œil du jour
 Ne me luit plus qu'avecque peine.
 Sur le faite affreux d'un rocher
 D'où les ours n'osent approcher,
 Je consulte avec des furies
 Qui ne font que solliciter
 Mes importunes rêveries
 A me faire précipiter.

Aujourd'hui, parmi des sauvages
 Où je ne trouve à qui parler,
 Ma triste voix se perd en l'air
 Et dedans l'écho des rivages.
 Au lieu des pompes de Paris,
 Où le peuple avecque des cris
 Bénit le Roi parmi les rues,
 Ici les accents des corbeaux
 Et les foudres dedans les nues
 Ne me parlent que de tombeau.

La poétique de Théophile.

...Imite qui voudra les merveilles d'autrui.
 Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui;
 Mille petits voleurs l'écorchent tout en vie.
 Quant à moi ces larcins ne me font point d'envie.
 J'approuve que chacun écrive à sa façon.
 J'aime sa renommée et non pas sa leçon.
 Ces esprits mendiants, d'une veine infertile,
 Prennent à tout propos ou sa rime, ou son style;
 Et de tant d'ornements qu'on trouve en lui si beaux
 Joignent l'or et la soie à des vilains lambeaux.
 Pour paraître aujourd'hui d'aussi mauvaise grâce
 Que parut autrefois la corneille d'Horace, ⁽¹⁾
 Ils travaillent un mois à chercher comme à *fil*,
 Pourra s'apparier la rime de *Memphis*;
 Ce *liban*, ce *turban*, ⁽²⁾ et ces *rivières mornes*,
 Ont souvent de la peine à retrouver leurs bornes.
 Cet effort tient leurs sens dans la confusion,
 Et n'ont jamais un rai de bonne vision.
 J'en connais qui ne font de vers qu'à la moderne,
 Qui cherchent à midi Phébus à la lanterne;
 Grattent tant le français qu'ils le déchirent tout,
 Blâmant tout ce qui n'est facile qu'à leur goût;
 Sont un mois à connaître en tâtant la parole,
 Lorsque l'accent est rude, ou que la rime est molle;
 Veulent persuader que ce qu'ils font est beau,
 Et que leur renommée est franche du tombeau,
 Sans autre fondement, sinon que tout leur âge
 S'est laissé consommer en un petit ouvrage.
 Que leurs vers dureront au monde précieux,
 Pour ce que les faisant ils sont devenus vieux,
 De même l'araignée en filant son ordure,
 Use toute sa vie et ne fait rien qui dure...
 ...Mon âme imaginant n'a point la patience
 De bien polir des vers et ranger la science;

(1) HORACE, Ep. I, 3, 18, parle d'un plagiaire Celsus et rappelle à son propos l'aventure d'une corneille qui s'est parée de plumes empruntées et qui en est dépouillée par d'autres oiseaux.

(2) Allusion à un vers de Malherbe (*Ode à Marie de Médicis*).

La règle me déplait ; j'écris confusément ;
Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisément :
..Je veux faire des vers qui ne soient pas contraints,
Promener mon esprit par des petits desseins ;
Chercher des lieux secrets où rien ne me déplaît,
Méditer à loisir, rêver tout à mon aise,
Employer toute une heure à me mirer dans l'eau,
Oùir, comme en songeant, la course d'un ruisseau,
Ecrire dans les bois, m'interrompre, me taire ;
Composer un quatrain, sans songer à le faire... (1)

(*Élégie à une dame*, fragment).

Marc-Antoine de Gérard, sieur de Saint-Amant.

Rouen, 1594. — Paris, 1661.

Œuvres poétiques : *Rome ridicule* (1641). — *Moïse sauvé* (1653). — *Stances*. — *Odes*.
Chansons, — *Caprices*, etc.

De famille protestante. Familier de quelques grands seigneurs et notamment du duc de Retz ; commissaire de l'artillerie de France (1619) ; risqua des entreprises commerciales comme gentilhomme verrier ; se convertit au catholicisme ; fit de nombreux voyages (il a vu les deux mondes, des Antilles à la Méditerranée, de Londres à Varsovie, de Stockholm à Rome et au Maroc) ; devint gentilhomme de la reine de Pologne, Marie de Gonzague.

« Saint-Amant, dit G. Lanson, est un des plus curieux esprits et des meilleurs poètes du temps ; il y avait vraiment quelque chose en lui. De culture peu classique, peu superstitieux des anciens, indépendant de Malherbe, admirateur de Rabelais, Marot et du Barts, il connaît Bacon, il aime le Don Quichotte... »

Il a un sentiment vif de la nature, il connaît les champs, les bois, la mer ; c'est un grand peintre de paysages, qui note les impressions de l'air et de la lumière avec une délicate justesse... Parfois, il met dans le pittoresque trivial une largeur de style, une richesse de couleur qui font penser à Rubens, ou du moins à Jordaens... »

C'est le chef des « goinfres », le roi de la bohème, le poète par excellence des cabarets, le chantre des ripailles (*Le Cabaret, la Vigne, le Fromage, le Melon, les Goinfres, la Crevaillé*, ces titres sont suffisamment suggestifs).

Ses tableaux sont exacts et pittoresques : poète pictural et musical. Vers nets et robustes. Certaines de ses poésies ont une valeur d'eau-forte. L'Hôtel de Rambouillet raffolait de ses odes : *La Solitude*, le *Contemplateur*.

La Crevaillé.

Qu'on m'apporte une bouteille
Qui d'une liqueur vermeille
Soit teinte jusqu'à l'ourlet,
Afin que sous cette treille
Ma soif la prenne au collet.

Il faut faire tabagie
Et célébrer une orgie
A ce bromien divin,
Lui présentant pour bougie,
Un hanap enflé de vin.

Laquais, fringue bien ce verre ;
Fais que l'éclair du tonnerre
Soit moins flamboyant que lui ;
Ce sera le cimenterie
Dont j'égorgerai l'ennui.

Sus donc, qu'on chante victoire
Et que ce grand mot d'à boire
Mette tant de pots à sec
Qu'une éternelle mémoire
N'en puisse exercer le bec.

(1) Cfr. *Régner* (p. 105).

Hurlons comme les Ménades.
 Ces airs qu'en leurs sérénades
 Les amoureux font ouïr,
 Au milieu des carbonnades
 Ne sauraient nous réjouir.

Bacchus aime le désordre ;
 Il se plaît à voir l'un mordre,
 L'autre braire et grimacer,
 Et l'autre en fureur se tordre
 Sous la rage de danser.

O que la débauche est douce !
 Il faut qu'en faisant carrousse
 Ma flûte en sonne le prix,
 Et que sur Pégase en housse
 Je la montre aux beaux esprits.

Celui qui forgea ces rimes
 Dont Bacchus fait tous les crimes,
 C'est le bon et digne Gros, (1)
 Qui voudrait que les abîmes
 Se trouvassent dans les brocs.

La pluie.

Enfin la haute Providence
 Qui gouverne à son gré le temps,
 Travaillant à notre abondance,
 Rendra les laboureurs contents.
 Sus, que tout le monde s'enfuit !
 Je vois de loin venir la pluie,
 Le ciel est noir de bout en bout,
 Et ses influences bénignes
 Vont tant verser d'eau sur les vignes
 Que nous n'en boirons point du tout.
 L'ardeur grillait toutes les herbes
 Et tel les voyait consumer
 Qui n'eût pas cru tirer des gerbes
 Assez de grain pour en semer ;
 Bref, la terre en cette contrée
 D'une béante soif outrée
 N'avait souffert rien de pareil
 Depuis qu'une audace trop vaine
 Porta le beau fils de Climène
 Sur le brillant char du Soleil.
 Mais les dieux, mettant bas les armes
 Que leur font prendre nos péchés,
 Veulent témoigner par des larmes
 Que les nôtres les ont touchés.
 Déjà l'humide Iris étale
 Son beau demi-cercle d'opale
 Dedans le vague champ de l'air
 Et, pressant mainte épaisse nue,
 Fait obscurcir à sa venue
 Le temps qui se montrait si clair.

Ces pauvres sources épuisées,
 Qui ne coulaient plus qu'en langueur,
 En tressaillent, comme fusées
 D'une incomparable vigueur ;
 Je pense, à les voir si hautaines,
 Que les eaux de mille fontaines
 Ont ramassé dedans ces lieux
 Ce qui leur restait de puissance,
 Pour aller, par reconaissance,
 Au-devant de ceiles des cieux.
 Payen, sauvons-nous dans ta salle,
 Voilà le nuage crevé.
 Oh comme à grands flots il dévale !
 Déjà tout en est abreuvé.
 Mon Dieu, quel plaisir incroyable !
 Que l'eau fait un bruit agréable
 Tombant sur ces feuillages verts !
 Et que je charmerais l'oreille
 Si cette douceur non pareille
 Se pouvait trouver en mes vers !...
 Regarde à l'abri de ces saules,
 Un pèlerin qui se tapit :
 Le dégoût perce ses épaules,
 Mais il n'en a point de dépit.
 Contemple un peu dans cette allée
 Thibaust, à la mine hâlée,
 Marcher froidement par compas ;
 Le bonhomme sent telle joie,
 Qu'encore que cette eau le noie,
 Si ne s'en ôtera-t-il pas.

(1) THEOPHILE DE VIAU nous a laissé une description colorée de ces cabarets où fréquentaient le " Bon Gros " Saint-Amant et ses compagnons. On y voyait des Allemands, des Italiens, des pédants, des soldats, de grands seigneurs, des poètes. Les couplets s'y mêlaient au bruit des discussions, des querelles, des batailles. " L'un, dit Théophile, est endormi le nez sur son assiette, l'autre est renversé sur le banc, celui-ci couché tout plat sur les carreaux, la moitié des écuelles à terre, presque un muid de vin vomit ou renversé, une musique de ronflements, une odeur de tabac, des chandelles allumées comme des morts. "

Vois de là dans cette campagne
 Ces vigneron, tout transportés,
 Sauter comme genêts d'Espagne,
 Se démenant de tous côtés ;
 Entends d'ici tes domestiques
 Entrecouper leurs chants rustiques
 D'un fréquent battement de mains :
 Tous les cœurs s'en épanouissent,
 Et les bêtes s'en réjouissent,
 Aussi bien comme les humains.

Sonnets.

Coucher trois dans un drap, sans feu ni sans chandelle,
 Au profond de l'hiver, dans la salle aux fagots,
 Où les chats, ruminant le langage des Goths,
 Nous éclairent sans cesse en rouant la pruneile ;

Hausser notre chevet avec une escabelle,
 Etre deux ans à jeun comme les escargots,
 Rêver en grimaçant ainsi que les magots
 Qui bâillants au soleil se grattent sous l'aisselle ;

Mettre au lieu d'un bonnet la coiffe d'un chapeau,
 Prendre pour se couvrir la frise d'un manteau
 Dont le dessus servit à nous doubler la panse ;

Puis souffrir cent brocards d'un vieux hôte irrité
 Qui veut fournir à peine à la moindre dépense,
 C'est ce qu'engendre enfin la prodigalité.

Guillaume Colletet

Paris, 1598-1659.

Œuvres poétiques : *Divertissements* (1631). — *Le Banquet des poètes* (1646). — *Epigrammes* (1653).
Poésies diverses (1656), etc.

Favori de Richelieu, dont il vérifiait les vers ; fut de la Brigade des 5 auteurs, et un des premiers membres de l'Académie française. Avait laissé en manuscrit la vie de cent trente poètes français : l'ouvrage devait en avoir quatre cents. Ce manuscrit fut détruit en 1871. A la fois précieux et burlesque, " biberon " notoire.

LES MUSES BERNÉES.

Qu'il faut avoir l'esprit bizarre et de travers
 Pour suivre avec ardeur les Muses à la trace !
 Les Guenses qu'elles sont mettent à la besace
 Ceux à qui leurs secrets ont été découverts.

Depuis que j'ai trouvé la source des beaux vers,
 La Fortune me fuit, le malheur m'embarrasse ;
 Je n'ai pour ma boisson que les eaux du Parnasse,
 Et pour tout vêtement que des feuillages verts.

Ingrates Dêités qui causez mon dommage,
 Le temps et la raison me font devenir sage.
 Je retire à la fin mon épingle du jeu.

Je préfère à vos eaux un trait de malvoisie ;
 Je bouche mes châssis de votre poésie,
 Et mets pour me chauffer tous vos lauriers au feu.

LE DINER DE LA CROIX DE FER.

De quinze ou seize au moins que nous sommes ici,
 Papistes, huguenots, de différent mérite,
 L'un fait le libertin, l'autre fait l'hypocrite ;
 L'un plaide pour Sedan, et l'autre pour Nancy ;

L'un raille un nez pointu, l'autre un nez raccourci ;
 L'un censure un poulet, l'autre une carpe frite ;
 L'un entre, l'autre sort ; l'un rit, l'autre s'irrite ;
 L'un réforme l'Etat, l'autre vit sans souci.

L'un s'entretient d'amour, et l'autre de chicane ;
 L'un parle de sa bure, et l'autre de sa panne ;
 Moi je mange en repos, et bois sans dire mot.

Ami, qui les connais d'esprit et de visage,
 Vis-tu jamais ailleurs un repas si falot,
 Et parmi tant de fous un poète si sage ?

Assis sur un fagot, une pipe à la main,
Tristement accoudé contre une cheminée,
Les yeux fixés vers terre, et l'âme mutinée,
Je songe aux cruautés de mon sort inhumain.

L'espoir qui me remet du jour au lendemain
Essaie à gagner temps sur ma peine obstinée,
Et, me venant promettre une autre destinée,
Me fait monter plus haut qu'un empereur romain.

Mais à peine cette herbe est-elle mise en cendre,
Qu'en mon premier état il me convient descendre
Et passer mes ennuis à redire souvent :

Non, je ne trouve point beaucoup de différence
De prendre du tabac à vivre d'espérance,
Car l'un n'est que fumée et l'autre n'est que vent.

Tristan L'Hermitte.

Château de Soliers (dans la Marche), 1600-1655.

Œuvres : *Plaintes d'Acante* (1633). — *Les Amours de Tristan* (1638) : — *La Lyre* (1641).
Les Vers héroïques (1648). — *Les Heures de la Sainte Vierge* (1653). — Théâtre.

Poète, auteur dramatique (*Marianne et le Parasite*), épistolier, romancier, « confesseur de soi-même » (*Le Page disgracié*), gentilhomme fier de ses origines ; traita tous les sujets, aborda tous les genres : odes, sonnets, stances, chansons, épigrammes, madrigaux, vers de ballets, tombeaux, prières, discours, etc. Mélange de précieux, de libertin et de burlesque.

Esprit original. Lyrisme un peu frojd et contenu, d'une inspiration et d'une tendresse mesurées, d'un charme discret. Il sut, dit P. Quillard (*Mercur de France*, août 1892), intéresser le monde extérieur à la mélancolie des hommes. Le bruissement des feuilles, l'éclat du ciel, la voix des eaux se mêlent dans ses vers aux plaintes et aux désirs des âmes en peine. Il aime à rêver devant la mer majestueuse.

Vers d'un dessin élégant et correct. Langue pure, d'un éclat un peu recherché, mais sobre. (1)

Les terreurs nocturnes.

(ODE).

Le soleil se va perdant ;
La splendeur dont il éclate
Peint là-bas dans l'occident
Un grand fleuve d'écarlate.
Le jour est prêt à finir.

Déjà mon âme est saisie,
En voyant la nuit venir,
De cette paralysie
Qui trouble ma fantaisie
Et confond mon souvenir.

(1) Cfr. ce fragment de :

L'Orphée.

A ses premiers accords on vit soudain paraître
Le Noyer, le Cormier, le Tilleul et le Hêtre ;
Le Chêne qui jadis couronnait le vainqueur...
Le Cèdre impérieux y vint baisser la tête,
Suivi du vert Laurier qui brave la tempête...
Le Tremble y vint couvert de sa feuille timide,
Le Cyprès y parut en verte pyramide...
Le Coudre, déceleur des trésors enterrés,
L'arbre qu'aime Vénus, celui qu'aime Diane,

L'Erable, le Sapin, le Tamarin, le Plane,
Le Sycomore noir, le Saule pâissant,
Le Bouleau chevelu, l'Aubépin fleurissant,
L'Abricotier qui porte une moisson sucrée,
La plante pacifique à Pallas consacrée...
Enfin depuis le Frêne ennemi des serpents
Jusques à l'humble vigne aux bras toujours rampants
L'Oranger qui son fruit de sa fleur accompagne,
L'Encens, le Violier, et le jasmin d'Espagne...

(La Lyre.)

O cieux ! quel fâcheux arrêt !
 Quel calice faut-il boire
 De passer une Forêt
 Durant une nuit si noire ?
 Il a plu sur ces ormeaux ;
 En entrant dans ce bocage
 Je rencontre des rameaux
 Qui m'aspergent le visage.
 Par un triste changement
 Que produisent les Ténèbres,

Le Bois et les Eléments
 Ont pris des habits funèbres.
 Une Ronce m'a piqué ;
 Sous mes pas la terre tremble,
 Et mon cheval a manqué
 Des quatre pieds tout ensemble.
 Nous voilà tout enbourbés
 En une mare invisible :
 Mes pistolets sont tombés
 Par cette chute terrible
 Et quelque lutin, possible,
 Me les aura dérobés.

Donnons-lui des éperons
 Pour chasser ce qui l'effroye,
 Faisons du bruit et jurons
 En passant par cette voye,
 Ou bien nous serons la proye
 Des Loups de ces environs...

Des Hiboux chantent là bas,
 C'est fait, il faut que je meure ;
 Sans doute, de mon trépas
 Ils viennent m'annoncer l'heure.
 O passage dangereux !
 Détournez, Dieux débonnaires,
 Les présages malheureux
 De ces monstres solitaires
 Et ne soyez point contraires
 Aux desseins d'un Amoureux.

Hola ! les Valets d'étable !
 Je n'entends que les abois
 D'un mâtin mal accostable
 Qui, d'un air peu charitable,
 Répond au son de ma voix.

Passons : l'air tout éclairci
 Découvre à plein toutes choses
 Et pour chasser mon souci,
 L'Aurore épanche ses roses.
 Je t'attends avec ardeur,
 Clarté qui rassures l'âme,
 Et détestant la noirceur
 D'une nuit digne de blâme,
 Je bénis ta belle flamme
 Comme celle de mon cœur.

O brave et charmant Hylas !
 Qu'on me donne en diligence
 Des œufs frais, un matelas
 Et trois heures de silence ⁽¹⁾.

Charles Vion, sieur de Dalibray.

Paris, 1600. — 1655 ?

Œuvres poétiques : *La Musette D. S. D.* (1647). — *Traduction*. (l'*Aminta* de Tasse et les *Lettres* d'Antonio Pérez). — *Tragédies*.

Ami de Tristan, de Faret et de Saint-Amant ; excellent biberon et gourmand ; chante le vin et la bonne chère. " *Et je boy tous les jours avecque Saint-Amant* " dit-il. A fait un long poème à la gloire de la morille et 73 épigrammes contre le parasite Montmaur. Ennemi des " trop grands quêteurs de subtilités ". Une joie gaillarde anime ses vers. Acquit pourtant " un peu d'expérience avec des cheveux gris ".

Sonnet. (2)

Songe, songe, mortel, que tu n'es rien que cendre
 Et l'assuré butin d'un funeste cercueil ;
 Porte haut tes desseins, porte haut ton orgueil,
 Au gouffre du néant il te faudra descendre.

Qu'est enfin un César, et qu'est un Alexandre
 Dont les armes ont mis tant de peuples en deuil ?
 Ils sont où les grandeurs doivent toutes se rendre
 Et toutes se briser comme sur un écueil.

Que ces exemples donc ton esprit humilient,
 Et que tes vanités sous de tels Rois se plient ;
 Ils furent dans leur temps plus que tu n'es au tien.

Mais pendant il n'en reste, après tant de merveilles
 Qui furent des humains la perte ou le soutien,
 Qu'un peu de poudre au vent et de bruit aux oreilles.

(1) Cfr. ROLLINAT : *Dans les Brandes* (passim).

(2) Cfr. PATRUX (page 116).

Sonnet.

C'est fait de nos destins, je commence à sentir
 Les incommodités que la vieillesse apporte.
 Déjà la pâle Mort, pour me faire partir,
 D'un pied sec et tremblant vient frapper à ma porte.

Ainsi que le Soleil sur la fin de son cours
 Paraît plutôt tomber que descendre dans l'Onde,
 Lorsque l'homme a passé les plus beaux de ses jours,
 D'une course rapide il passe en l'autre Monde.

Il faut éteindre en nous tous frivoles désirs,
 Il nous faut détacher des terrestres plaisirs
 Où sans discrétion nôtre appétit nous plonge.

Sortons de ces erreurs par un sage conseil ;
 Et, cessant d'embrasser les images d'un songe,
 Pensons à nous coucher pour le dernier sommeil.

Savinien Cyrano de Bergerac.

Paris, 1619 - 1655.

Disciple de Tristan L'Hermitte. Plus connu comme prosateur. On ne connaît guère du poète, outre sa tragédie (*La mort d'Agrippine*), qu'un sonnet à M^{lle} d'Arpajon, fille de son protecteur, et des stances sur *le Pauvre malade*. *Le Ministre d'Etat flambé*, mazarinade en vers burlesques, où éclate une verve brillante et audacieuse, pourrait bien n'être pas de lui. Les mazarinades, à cette époque, sont innombrables. Les MARIGNY, les BLOT, les BARILLON, SCARRON lui-même, dans cette guerre que le grand Condé, avec impertinence, appelait « la guerre des pots de chambre », accumulent sur l'« italien » les pasquils, les triolets, les chansons, les vaudevilles, les sonnets, les épîtres, et ce tas de pièces a tout l'air d'une énorme facétie carnavalesque. Citons ici le sonnet à M^{lle} d'Arpajon, qui nous montre plutôt l'aspect précieux de la poésie de Cyrano :

Sonnet.

Le vol est trop hardi, que mon cœur se propose,
 Il veut peindre un soleil, par les dieux animé,
 Un visage qu'Amour de ses mains a formé,
 Où des fleurs du printemps la jeunesse est éclosé ;

Une bouche où respire une haleine de rose,
 Entre deux arcs flambants d'un corail allumé ;
 Un balustre de dents, en perles transformé,
 Au-devant d'un palais où la langue repose ;

Un front où la pudeur tient son chaste séjour,
 Dont la table polie est le trône du jour ;
 Un chef-d'œuvre où s'est peint l'Ouvrier admirable.

Superbe, tu prétends par-dessus tes efforts !
 L'éclat de ce visage est l'éclat adorable
 De son âme qui luit au travers de son corps.

Maitre Adam Billaut.

Nevers. — Mort en 1662.

Œuvres poétiques : *Les Chevilles de Maître Adam* (1644). — *Le Vilebrequin de Maître Adam* (1663).

Fils de paysans, poète menuisier, le « *Virgile au rabot* », comme on l'appelait alors. (Il y avait d'autres ouvriers poètes à cette époque : le pâtissier Ragueneau, le serrurier Réault, le verrier Gillet). Devint, comme dit Voltaire, poète dans sa boutique.

BILLAUT jouit d'une grande réputation. Les salons se le disputent ; les princes sont friands de sa poésie ; Corneille fait en son honneur un sonnet. Ses vers ont de la sincérité, sa verve est populaire.

Chanson bachique.

...Que Phoebus soit dedans l'onde	Aussitôt que la lumière
Ou dans son oblique tour,	Vient redorer les coteaux,
Je bois toujours à la ronde ;	Poussé d'un désir de boire,
Le vin est tout mon amour.	Je caresse les tonneaux.
Soldat du fils de Semelle,	Ravi de revoir l'aurore,
Tout le tourment qui me point,	Le verre en main, je lui dis :
C'est quand mon ventre groumelle,	" Voit-on plus, au rive more,
Faute de ne boire point.	" Que sur mon nez, de rubis ? "

On cultive, à cette époque, tous les genres de chansons, la chanson amoureuse, la chanson politique, la chanson grivoise, bachique, etc.

Philippot, dit le Savoyard.

Vers 1595-1670 ?

(Œuvres : *Recueil nouveau des chansons du Savoyard, par lui seul chantées dans Paris* (1665).

Chanteur de rues, il se tenait sur le Pont-Neuf, hurlant ses chansons d'une voix de stentor, attirant les passants par ses lazzi, chantant des chansons patriotiques à la louange d'un grand, des chansons amoureuses, facétieuses ou bachiques. Était aveugle.

CHANSON BACHIQUE.

En revenant de la taverne,	Si le dieu puissant des bouteilles
J'ai pensé casser mon pot,	N'eût accompagné mes pas,
Car je n'avais point de lanterne,	Ma pauvre bouche et mes oreilles
De flambeau ni de falot.	Eussent fait un bon repas.
Ha ! si mon yin fût chu par terre,	Ha ! si, etc...
Ma femme m'eût bien frotté.	Ma femme boit comme une éponge
Pati, pata, gros éventé.	Et moi comme un trou d'été,
La, la, la, gros hébété.	Qui fait que jamais elle ne songe
Oh ! qu'elle m'eût bien fait la guerre !	A notre nécessité.
Mais, Dieu merci ! mon pot et mon verre	Ha ! si, etc...
Sont toujours à mon côté.	

Gautier Garguille.

Sées (Normandie), vers 1573-1634.

Œuvres poétiques : *Chansons* (1632). — *Farces*.

De son vrai nom HUGUES QUÉRU DE FLÉCHELLES. Il jouait dans la vieille farce, avec Turlupin et Gros-Guillaume, les rôles de vieillards. Rares sont les chansons qu'on peut citer qui ne choquent pas la décence. En voici une :

Quand Guillot vient de matine,	Il balaye la cuisine,
O le bon mari, ma voisine !	O le bon mari ma voisine !
Il balaye la cuisine	Il me va quérir chopine
Et me va quérir de l'eau.	Et si m'ôte son chapeau.
O le bon mari, ma voisine !	O le bon mari, ma voisine !
Il en faudra garder la peau !	Il en faudra garder la peau !

Il me va quérir chopine,
O le bon mari, ma voisine !
Le plus souvent il devine
Comme un almanach nouveau.
O le bon mari ma voisine !
Il en faudra garder la peau !

La nuit n'est point chassée
 Par l'unique flambeau
 Qu'aussitôt ma pensée
 Est de voir un tonneau ;
 Et lui tirant la bonde
 Je demande au soleil :
 " As-tu bu, dedans l'onde,
 D'un élément pareil ? »

Le plus grand de la terre,
 Quand je suis au repas,
 S'il m'annonçait la guerre,
 Il n'y gagnerait pas.
 Jamais je ne m'étonne
 Et je crois, quand je boi,
 Que si Jupiter tonne,
 C'est qu'il a peur de moi.

Si quelque jour, étant ivre,
 La Parque arrête mes pas,
 Je ne veux point, pour revivre,
 Quitter un si doux trépas ;
 Je m'en irai dans l'Averne
 Faire enivrer Alec-ton,
 Et planterai ma taverne
 Dans la chambre de Pluton.

Par ce nectar délectable
 Les démons étant vaincus,
 Je ferai chanter au diable
 La musique de Bacchus ;
 J'apaiserai de Tantale
 La grande altération,
 Et quittant l'onde infernale
 Viendrai boire à Ixion (1)...

(*Les Chevilles de Maître Adam.*)

Paul Scarron.

Paris, 1610-1660.

Œuvres poétiques : *Recueil de quelques vers burlesques* (1643). — *Le Typhon ou la Gigantomachie* (1644). — *Suite des œuvres burlesques*, 2^e partie (1647) ; 3^e partie (1651).
Le Virgile travesti (1648-52). — *15 Gazettes burlesques* (publiées avec d'autres en 1655).
 Théâtre (*Jodelet ou le Maître valet*, 1645 ; *Les Boutades du capitaine Matamore*, 1646 ;
Jodelet duelliste, 1647 ; *Don Japhet d'Arménie*, 1649, etc.).

Fils d'un riche conseiller au Parlement. Prit de bonne heure le petit collet, mais n'entra pas dans les ordres. Fréquente les salons, les ruelles, les tripots, « s'adonise » jusque vers 1638. Devint alors, sans qu'on sache trop comment, goutteux, paralytique, cul-de-jatte, « un raccourci de la misère humaine ». Mais cela ne lui ôta rien de sa gaieté ni de son esprit. Mit à la mode le burlesque, qui fit fureur. Recevait en son hôtel une société brillante et variée. En 1652, épousa Françoise d'Aubigné. Huit années de vie heureuse, malgré ses infirmités. A écrit force rondeaux, sonnets, madrigaux, épîtres, odes burlesques, chansons à boire, épithalames, épigrammes, étrennes, requêtes, etc. Son *Roman comique* (1651) a du succès. Ses pièces font courir tout Paris.

Prince du burlesque ; cultiva toutes les formes du genre. Il est tour à tour spirituel, bouffon grossier, délicat ; précieux même. Il a aussi, mais plus rarement, la note mélancolique.

Un bouffon grand seigneur.

(Don Japhet, ancien bouffon de Charles-Quint, s'est retiré à Orgas où il veut jouer au grand seigneur. Il s'adresse au bailli de cette ville).

DON JAPHET.

Peut-être ignorez-vous encore qui je suis ;
 Je veux vous l'expliquer autant que je le puis,
 Car la chose n'est pas fort aisée à comprendre.
 Du bon père Noé j'ai l'honneur de descendre,

(1) Cette chanson est souvent citée avec des variantes. — Citons ici une épigramme de Collatet sur maître Adam :

Ennemi du repos et de l'oisiveté,
 Maître Adam fait des vers et non pas de chevilles...
 Pour attacher les noms à la postérité,
 Des lauriers de Parnasse il a fait des Chevilles...

Noé, qui sur les eaux fit flotter sa maison,
 Quand tout le genre humain but plus que de raison.
 Vous voyez qu'il n'est rien de plus net que ma race,
 Et qu'un cristal auprès paraîtrait plein de crasse.
 C'est de son second fils que je suis dérivé :
 Son sang, de père en fils jusqu'à moi conservé,
 Me rend en ce bas monde à moi seul comparable.
 L'empereur Charles-Quint, ce héros redoutable,
 Mon cousin au deux mille huitantième degré,
 Trouvant avec raison mon esprit à son gré,
 M'a promené longtemps par les villes d'Espagne,
 Et depuis m'a prié de quitter la campagne,
 Parce que deux soleils en un lieu trop étroit
 Rendaient trop excessif le contraire du froid.
 La façon de parler est obscure au village :
 Entendez-vous, bailli, mon sublime langage ?

LE BAILLI.

Monsieur, je n'entends pas la langue de la cour.

DON JAPHET.

Vous ne m'entendez pas ? je vous aime autant sourd,
 Car assez rarement mon discours j'humanise ;
 Mais pour vous aujourd'hui je démétaphorise
 (Démétaphoriser, c'est parler bassement) ;
 Si mon discours pour vous n'est que de l'allemand,
 Vous aurez avec moi disette de loquèle. (1)
 L'Empereur donc de qui je suis le parallèle...
 M'entendez-vous, bailli ?

LE BAILLI.

Nenni.

DON JAPHET.

Le parangon...

LE BAILLI.

Encore moins.

DON JAPHET, (à part)

Comment!... Altérer mon jargon,
 Ce serait dérober à ma noblesse antique :
 Tâchons pourtant d'user de quelque terme oblique,
 Pour nous accommoder à cet homme des champs.

(Haut)

Charles-Quint donc, mon cher parent, en peu de temps,
 M'ayant mis à mon aise, en prince de Cocagne,
 Et tout à fait exclu des hôpitaux d'Espagne
 (Car, bailli, dussiez-vous cent fois en enrager,
 J'ai six mille ducats tous les ans à manger), (2)
 Le cacique Uriquis et sa fille Aratèque,
 L'un et l'autre natifs de Chicuchiquizèque,

(1) Loquela, conversation. (2) 50 ou 60.000 frs.

Etant venus en cour pour se dépayser,
 L'Empereur, mon cousin, me força d'épouser
 Cette jeune Indienne, un peu courte et camarde,
 Mais pourtant agréable en son humeur hagarde ;
 A mes noces le grand César rien n'oublia,
 Et fit le bon parent ; même il trépudia... (1)
 Entendez-vous le mot trépudier, compère ?

LE BAILLI.

Non, par ma foi ! monsieur.

DON JAPHET.

C'est danser, en vulgaire.
 Enfin, en équipage à ma grandeur égal,
 Mon train, moitié sur mule et moitié sur cheval,
 Dans mon pays natal je menai ma famille,
 C'est-à-dire Uriquis et ma femme, sa fille.
 Arrivé dans mon bourg, qu'on nomme Almodobar,
 Mon beau-père Uriquis y devint gras à lard,
 Et prit goût à nos vins ; ma compagne de couche
 Fut comme son papa fort sujette à sa bouche :
 Enfin elle mourut d'un excès de melon
 Et son père Uriquis d'un ulcère au talon.
 De ce beau-père éteint, de cette femme éteinte,
 Il ne me resta pas la moindre plume peinte,
 Le moindre guenuchon, le moindre perroquet,
 Tout leur bien du Pérou n'étant que du caquet.
 Les gens d'Almodobar à leur dam me déplurent ;
 Vous pouvez bien penser que punis ils en furent,
 Et bientôt ; car, prenant ma résolution,
 J'ai choisi dans Orgas mon habitation,
 Où je vais faire un train digne de mon mérite...

(Don Japhet d'Arménie, I, 2).

Chanson à manger.

Quand j'ai bien faim, et que je mange,
 Et que j'ai bien de quoi choisir,
 Je ressens autant de plaisir
 Qu'en grattant ce qui me démange.
 Cher ami, tu m'y fais songer,
 Chacun fait des chansons à boire,
 Et moi qui n'ai plus rien de bon que la mâchoire,
 Je n'en veux faire qu'à manger. (2)

(1) Mot burlesque (*trepidare*), s'agiter. (2) Lui aussi, pourtant, a fait des chansons à boire. Voici un couplet :

Et d'estoc et de taille
 Parlons comme des fous.
 Qu'un chacun crie et braille,
 Hurlons comme des loups.

Jetons nos chapeaux et nous coiffons de nos serviettes
 Et tambourinons de nos couteaux sur nos assiettes.

Quand on se gorge d'un potage,
 Succulent comme un consommé,
 Si notre corps en est charmé,
 Notre âme l'est bien davantage.
 Aussi Satan le faux glouton,
 Pour tromper la femme première,
 N'alla pas lui montrer du vin ou de la bière,
 Mais de quoi branler le menton.

Quatre fois l'homme de courage,
 En un jour peut manger son saoul,
 Le trop boire peut faire un fou
 De la personne la plus sage :
 A-t-on vidé mille tonneaux,
 On n'a bu que la même chose ;
 Au lieu qu'en un repas on peut doubler la dose
 De mille différents morceaux.

Quel plaisir lorsqu'avec furie,
 Après la bisque et le rôti,
 Un entremets bien assorti
 Vient réveiller la mangerie !
 Quand on dévore un bon melon,
 Trouve-t-on liqueur qui le vaille ?
 O cher ami Potel, je suis pour la mangeaille ;
 Il n'est rien tel qu'être glouton.

(*Ceuvres burlesques.*)

Madrigal.

A Marion Delorme.

Félicité des yeux et supplice des âmes,
 Beauté qui tous les jours allumez tant de flammes,
 Ce petit madrigal ici
 Est tout ce que je puis vous donner pour étrennes.
 Mais je ne vous demande aussi
 Au lieu de me donner les miennes,
 Sinon que vos yeux pleins d'appas
 Veuillent bien épargner les nôtres,
 Afin qu'ils ne nous brûlent pas
 Comme ils en ont brûlé tant d'autres.

Épitaphe.

Ci-gît qui fut de bonne taille,
 Qui savait danser et chanter,
 Faisait des vers vaille que vaille,
 Et les savait bien réciter.

Sa race avait quelque antiquaille,
Et pouvait des héros compter.
Même il aurait donné bataille,
S'il en avait voulu tâter.

Il parlait fort bien de la guerre,
Des cieus, du globe de la terre,
Du droit civil et droit canon,

Et connaissait assez les choses
Par leurs effets et par leurs causes.
Était-il honnête homme? — Ah! non.

(Œuvres burlesques).

Requête au Roi.

Après la mort de Richelieu.

Je suis, depuis quatre ans, atteint d'un mal hideux
Qui tâche de m'abattre;

J'en pleure comme un veau, bien souvent comme deux,
Quelquefois comme quatre.

Pressé de mon malheur, je voulais présenter
Au cardinal requête;

Je fis donc quelques vers, à force de gratter
Mon oreille et ma tête.

Ce grand homme d'Etat ma requête écouta
Et la trouva jolie;

Mais, là-dessus, survint la mort qui l'emporta
Et ne m'emporta mie.

Charles Coypeau, sire d'Assoucy.

Paris, 1605-1678.

Lui-même s'intitulait : *Empereur du burlesque, premier du nom*. Mais il n'est que le singe de Scarron. Vie très mouvementée : bouffon à la cour de Louis XIII, gardeur de dindons, musicien ambulancier, poète. A mis en vers burlesques l'*Enlèvement de Proserpine* de Claudien, et une partie des *Métamorphoses* d'Ovide. A conté sa vie dans ses *Aventures burlesques*, dans ses *Aventures d'Italie*, et dans ses *Prisons*.

A écrit des chansons, des épîtres, etc. Voici quelques vers d'une épître qui donneront une idée de sa manière :

A MONSIEUR L'ABBÉ LE TELLIER.

...C'est en l'or seul que tout espère
Et, fût-on cent fois mieux vêtu
Que le grand Roi du Janissaire,
Eût-on l'empereur pour son frère
Et pour sa sœur dame Vertu,
On a beau dire, on a beau faire,
Sans ce soleil qui tout éclaire,
On est moins prisé qu'un fétu.

Un Grand sans libéralité
Ne vaut pas de l'eau toute claire,
Et de toute sa vanité
Le monde n'ayant point affaire,
Le monde en dit laire lanlaire,
Et l'appelle un vilain botté.

Le grand prince tout au contraire
Possédant cette qualité
Qui tient de la divinité,
Fût-il tout chancre et tout cautère,
Eût-il le corps fait comme un T,
Le nez plus long et plus flaté
Qu'un alambic d'apothicaire,
Fût-il plus méchant qu'un cerbère,
Et plus sot qu'un âne bété,
Bigle, tortu, fat, effronté,
Et plus bossu qu'un dromadaire,
Tout cache son infirmité
Pourvu qu'il donne ample salaire.

Sonnet.

Superbes monuments de l'orgueil des humains,
 Pyramides, tombeaux, dont la vaine structure
 A témoigné que l'art, par l'adresse des mains
 Et l'assidu travail, peut vaincre la nature.

Vieux palais ruinés, chefs-d'œuvre des Romains,
 Et le dernier effort de leur architecture ;
 Colisée où souvent les peuples inhumains
 De s'entr'assassiner se donnaient tablature ;

Par l'injure du temps vous êtes abolis
 Ou du moins, la plupart, on vous a démolis.
 Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude.

Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
 Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir
 Qui m'a duré deux ans soit troué par le coude !

Son épitaphe.

Celui qui ci maintenant dort
 Fit plus de pitié que d'envie,
 Et souffrit mille fois la mort
 Avant que de perdre la vie.

Passant, ne fais ici de bruit,
 Garde bien que tu ne l'éveille.
 Car voici la première nuit
 Que le pauvre Scarron sommeille.

LA POÉSIE DEPUIS 1660 JUSQU'A LA FIN DU XVII^e SIÈCLE.

1660-1685. — C'est le règne de BOILEAU et, sous sa forte discipline, celui des grands classiques.

A partir de 1660, Louis XIV exerce une grande influence sur les lettres. Les écrivains s'inspirent moins de l'étranger ; on ignore, au XVII^e siècle, SHAKESPEARE, BACON, MILTON, LOCKE. Les vrais modèles sont les anciens. Rappelons quelques autres caractères du classicisme : spiritualisme (littérature psychologique, on ne voit que l'homme, on en fait des peintures générales) ; prédominance de la raison sur l'imagination et la sensibilité ; impersonnalité (le moi est haïssable) ; dignité et noblesse de l'art et du style ; distinction des genres.

1685-1715. — A la peinture de caractères succède celle des mœurs contemporaines. La *Querelle des Anciens et des Modernes* ruine un des fondements de la discipline classique. Les esprits se tournent vers la philosophie et la science. Un siècle nouveau se prépare.

La poésie lyrique n'est guère représentée dans la seconde moitié du siècle : c'est le genre dramatique surtout qui triomphe.

Les élèves étant appelés à avoir ou ayant déjà entre les mains les chefs-d'œuvre des grands classiques, nous bornerons nos extraits à une courte page caractéristique de leur génie. Nous y ajouterons parfois quelques vers empruntés aux parties moins explorées de leur œuvre.

Pierre Corneille.

Rouen, 1606, — Paris, 1684.

Œuvres poétiques : *Comédies*. — *Tragédies*. — *Traduction de l'imitation de J. C.* — *Poésies diverses*.

D'une famille bourgeoise de petite robe. Etudia le droit; acheta, en 1628, une charge d'avocat général à la Table de marbre du Palais.

Période des essais (1629 - 1636). Débute au théâtre par des comédies; fit partie de la brigade des 5 auteurs du cardinal de Richelieu (Corneille, Boisrobert, Colletet, L'Estoile et Rotrou).

Période des chefs-d'œuvres (1636 — 1643). Il donne coup sur coup *le Cid*, (1636); *Horace et Cinna* (1640); *Polyeucte* (1643).

Retraite (1652 — 1659). La chute de *Pertharite* le décourage: il quitte Paris et se retire à Rouen.

Retour au théâtre (1659-1674). Pendant cette période, Corneille donne onze pièces, qui ont des fortunes diverses. Après *Suréna* (1674), qui tombe à plat, Corneille renonce définitivement au théâtre. Il meurt pauvre.

Le Théâtre de Corneille exalte la volonté: c'est, comme dit Voltaire *une école de grandeur d'âme*. Style puissant, énergique, sublime, parfois trop tendu et déclamatoire.

Le Matamore.

I

CLINDOR

Quoi! Monsieur, vous rêvez, et cette âme hautaine
Après tant de beaux faits, semble être encore en peine!
N'êtes-vous point lassé d'abattre des guerriers?
Et vous faut-il encor quelques nouveaux lauriers?

MATAMORE

Il est vrai que je rêve et ne saurais résoudre
Lequel je dois des deux le premier mettre en poudre,
Du grand sophi de Perse ou bien du grand Mogor.

CLINDOR, suivant de Matamore.

Et! de grâce, monsieur, laissez-les vivre encor.
Qu'ajouterait leur perte à votre renommée?
D'ailleurs quand auriez-vous rassemblé votre armée?

MATAMORE

Mon armée? Ah! poltron! Ah! traître! pour leur mort
Tu crois donc que ce bras ne soit pas assez fort?
Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,
Défait les escadrons et gagne les batailles.
Mon courage invaincu contre les empereurs
N'arme que la moitié de ses moindres fureurs;
D'un seul commandement que je fais aux trois Parques
Je dépeuple l'Etat des plus heureux monarques;
La foudre est mon canon, les Destins mes soldats;
Je couche d'un revers mille ennemis à bas.
D'un souffle je réduis leurs projets en fumée;
Et tu m'oses parler cependant d'une armée!
Tu n'auras plus l'honneur de voir un second Mars:
Je vais t'assassiner d'un seul de mes regards,

Veillaque : toutefois, je songe à ma maîtresse ;
 Ce penser m'adoucit. Va, ma colère cesse,
 Et ce petit archer qui dompte tous les dieux
 Vient de chasser la mort qui logeait dans mes yeux.
 Regarde, j'ai quitté cette effroyable mine
 Qui massacre, détruit, brise, brûle, extermine ;
 Et pensant au bel œil qui tient ma liberté,
 Je ne suis plus qu'amour, que grâce, que beauté.

(*Illusion comique*, II, 2).

II

(Géronte, père d'Isabelle, que courtise Matamore, l'a menacé de lâcher sur lui ses valets.)

MATAMORE

Les voilà, sauvons-nous !

CLINDOR*

Non, je ne vois personne.

MATADORE

Avançons hardiment.

CLINDOR

Tout le corps me frissonne !

Je les entends, fuyons !

MATADORE

Le vent faisait ce bruit.

Marchons à la faveur des ombres de la nuit,
 Vieux rêveur, malgré toi, j'attends ici ma reine.
 Ces diables de valets me mettent bien en peine.
 De deux mille ans et plus je ne tremblai si fort.
 C'est trop me hasarder ; s'ils sortent je suis mort ;
 Car j'aime mieux mourir que leur donner bataille
 Et profaner mon bras contre cette canaille.
 Que le courage expose à de rudes dangers !
 Toutefois, en tout cas, je suis des plus légers ;
 S'il ne faut que courir, leur attente est dupée :
 J'ai le pied pour le moins aussi bon que l'épée.
 Tout de bon, je les vois ; c'est fait, il faut mourir :
 J'ai le corps si glacé que je ne puis courir.

(*Illus. com.* III, 7)

Plaidoyer.

D. FERNAND.

Don Diègue, répondez.

D. DIÈGUE.

Qu'on est digne d'envie,
 Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie,
 Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
 Au bout de leur carrière, un destin malheureux !

Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
 Moi, que jadis partout a suivi la victoire,
 Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
 Recevoir un affront et demeurer vaincu.
 Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,
 Ce que n'a pu jamais Aragon ni Grenade,
 Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
 Le comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux,
 Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage
 Que lui donnait sur moi l'impuissance de l'âge.
 Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
 Ce sang, pour vous servir prodigué tant de fois,
 Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie;
 Descendaient au tombeau tout chargés d'infamie,
 Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
 Digne de son pays et digne de son roi :
 Il m'a prêté sa main, il a tué le comte ;
 Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
 Si montrer du courage et du ressentiment,
 Si venger un soufflet mérite un châtement,
 Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :
 Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
 Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats,
 Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.
 Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
 Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.
 Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
 Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
 Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène :
 Je n'y résiste point, je consens à ma peine ;
 Et loin de murmurer d'un rigoureux décret,
 Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

(*Le Cid*, II, 8.)

Son apologie.

Le Parnasse autrefois dans la France adoré
 Faisait pour ses mignons un autre âge doré :
 Notre fortune enflait du prix de nos caprices,
 Et c'était une blanque à de bons bénéfices.
 Mais elle est épuisée et les vers à présent
 Aux meilleurs du métier n'apportent que du vent ;
 Chacun s'en donne à l'aise, et souvent se dispense
 A prendre par ses mains toute sa récompense.
 Nous nous aimons un peu, c'est notre faible à tous ;
 Le prix que nous valons, qui le sait mieux que nous ?
 Et puis la mode en est, et la cour l'autorise.
 Nous parlons de nous-même avec toute franchise ;

La fausse humilité ne met plus en crédit ;
 Je sais ce que je vaux et croit ce qu'on m'en dit
 Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue ;
 J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigade,
 Et mon ambition pour faire plus de bruit
 Ne les va point quêter de réduit en réduit.
 Mon travail sans appui monte sur le théâtre ;
 Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre ;
 Là, sans que mes amis prêchent leurs sentiments,
 J'arrache quelquefois des applaudissements ;
 Là, content du succès que le mérite donne,
 Par d'illustres avis je n'éblouis personne ;
 Je satisfais ensemble et peuple et courtisans,
 Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans.
 Par leur seule beauté ma plume est estimée ;
 Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
 Et pense toutefois n'avoir point de rival,
 A qui je fasse tort en le traitant d'égal.

(Excuse à Ariste).

Stances à M^{lle} du Parc.

Marquise, si mon visage
 A quelques traits un peu vieux,
 Souvenez-vous qu'à mon âge
 Vous ne vaudrez guère mieux.

Vous en avez qu'on adore ;
 Mais ceux que vous méprisez
 Pourraient bien durer encore
 Quand ceux-là seront usés.

Le temps aux plus belles choses
 Se plaît à faire un affront,
 Et saura faner vos roses
 Comme il a ridé mon front.

Ils pourront sauver la gloire
 Des yeux qui me semblent doux,
 Et, dans mes mille ans, faire croire
 Ce qu'il me plaira de vous.

Le même cours des planètes
 Règle nos jours et nos nuits :
 On m'a vu ce que vous êtes,
 Vous serez ce que je suis.

Chez cette race nouvelle
 Où j'aurai quelque crédit,
 Vous ne passerez pour belle
 Qu'autant que je l'aurai dit.

Cependant j'ai quelques charmes
 Qui sont assez éclatants
 Pour n'avoir pas trop d'alarmes
 De ces ravages du temps.

Pensez-y, belle Marquise :
 Quoiqu'un grison fasse effroi,
 Il vaut bien qu'on le courtise
 Quand il est fait comme moi. (1)

(Poésies diverses).

(1) Cfr. *Sereine vengeance*, de SULLY PRUDHOMME :

Sereine vengeance.

Vous qui m'avez, dans l'âge où d'autres sont joyeux,
 Fait assez de chagrin pour me rendre poète,
 Vous par qui j'ai, dans l'âge où vivre est une fête,
 Vu la vie à travers les larmes de mes yeux,
 Je ne vous en veux plus : tout finit pour le mieux ;
 Voilà que l'avenir à me venger s'appête ;
 La fleur se fane au vol des jours que rien n'arrête,
 La gloire éclot et dure en d'immuables cieux !

Pour mon âme autrefois vous seule étiez le monde,
 Mais j'ai plongé depuis dans l'Infini la sonde,
 Et mon âme se mêle à l'immense univers ;
 Et, tandis que les ans vous révèlent les peines,
 Le temps qui fonde un socle à la beauté des vers,
 Balaiera votre forme, avec les formes vaines.

(Epaves.)

Épitaphe.

Ne verse pas de pleurs sur cette sépulture,
 Passant ; ce lit funèbre est un lit précieux,
 Où dort d'un cœur tout pur la cendre toute pure ;
 Mais le zèle du cœur vit encore en ces lieux.

Avant que de payer ses droits à la nature,
 Son âme s'élevant au-delà de ses yeux,
 Avait au créateur uni la créature ;
 Et, marchant sur la terre, elle était dans les cieus.

Les pauvres bien mieux qu'elle ont connu sa richesse ;
 L'humilité, la peine, était son allégresse ;
 Et son dernier soupir fut un soupir d'amour.

Passant, qu'à son exemple un beau feu te transporte,
 Et loin de la pleurer d'avoir perdu le jour,
 Crois qu'on ne meurt jamais quand on meurt de la sorte. (1)

Quatrain.

(sur le cardinal Richelieu.)

Q'on parle mal ou bien du fameux Cardinal,
 Ma prose ni mes vers n'eu diront jamais rien :
 Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
 Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Jean Rotrou.

Dreux, 1609 — 1650.

Œuvres poétiques : *Tragédies*.

Lieutenant-criminel au baillage de Dreux. Un des cinq auteurs de la *Brigade* de Richelieu. Mourut victime de son dévouement lors d'une épidémie qui désola sa ville natale. Génie précoce. Appelaient Corneille son maître et celui-ci le nommait son père. A laissé près de trente comédies et tragédies dont les meilleures sont : *Saint Genest* (1646) et *Wenceslas* (1647). Voltaire l'appelaient « le véritable fondateur du théâtre français » :

(1) Le même sonnet, chose curieuse, se lit avec quelques variantes, dans les œuvres de Brébeuf. Le sonnet de Corneille a été publié du vivant de Corneille. Lequel des deux poètes est le premier auteur du sonnet ? C'est là un problème littéraire qui n'est pas encore élucidé. Voici le sonnet de Brébeuf :

Passant, ne gémis point sur cette sépulture :
 Tu vois de Léonor le tombeau précieux
 Où git d'un corps tout pur la cendre toute pure ;
 Mais l'éclat de son nom brille encore en ces lieux.

Avant que de payer ses droits à la nature,
 Son esprit s'élevant au-dessus de ses yeux,
 Allait au Créateur unir la créature,
 Et, marchant sur la terre, elle était dans les cieus.

Les pauvres bien mieux qu'elle ont connu sa richesse ;
 Ne chercher que Dieu seul fut sa seule allégresse
 Et son dernier soupir fut un soupir d'amour.

Calme donc les assauts que le regret te livre
 Et loin de t'affliger qu'elle ait perdu le jour,
 Crois que mourir ainsi c'est commencer à vivre.

Monologue d'Adrien.

¹Le comédien Genest joue, devant l'empereur Dioclétien et sa cour, une pièce sur le martyre d'Adrien ; il se convertit pendant qu'il tient son rôle)

ADRIEN, seul (*joué par Genest*).

Ne délibère plus, Adrien ; il est temps
 De suivre avec ardeur ces fameux combattants :
 Si la gloire te plaît, l'occasion est belle ;
 La querelle du ciel à ce combat t'appelle,
 La torture, le fer et la flamme t'attend ;
 Offre à leurs cruautés un cœur ferme et constant ;
 Laisse à de lâches cœurs verser d'indignes larmes,
 Tendre au tyran les mains et mettre bas les armes.
 Offre ta gorge au fer, vois-en couler ton sang
 Et meurs sans t'ébranler, debout et dans ton rang.
 La faveur de César, qu'un peuple entier t'envie,
 Ne peut durer au plus que le cours de sa vie ;
 De celle de ton Dieu, non plus que de ses jours,
 Jamais nul accident ne bornera le cours.
 J'ai vu, ciel, tu le sais, par le nombre des âmes
 Que j'osai t'envoyer par des chemins de flammes,
 Dessus les grils ardents et dedans les taureaux,
 Chanter les condamnés et trembler les bourreaux ;
 J'ai vu tendre aux enfants une gorge assurée
 A la sanglante mort qu'ils voyaient préparée,
 Et tomber sous le coup d'un trépas glorieux
 Ces fruits à peine éclos, déjà mûrs pour les cieux ;
 J'en ai vu, que le temps prescrit par la nature
 Était près de pousser dedans la sépulture,
 Dessus les échafauds presser ce dernier pas
 Et d'un jeune courage affronter le trépas.
 J'ai vu mille beautés en la fleur de leur âge,
 A qui, jusqu'aux tyrans, chacun rendait hommage,
 Voir avecque plaisir meurtris et déchirés
 Leurs membres précieux de tant d'yeux adorés.
 Vous l'avez vu, mes yeux, et vous craindriez sans honte
 Ce que tout sexe brave et que tout âge affronte !
 Cette vigueur peut-être est un effort humain....
 Non, non, cette vertu, Seigneur, vient de ta main ;
 L'âme la prise au lieu de sa propre origine,
 Et, comme les effets, la source en est divine ;
 C'est du ciel que me vient cette noble vigueur
 Qui me fait des tourments mépriser la rigueur,
 Qui me fait défier les puissances humaines,
 Et qui fait que mon sang se déplaît dans mes veines,
 Qu'il brûle d'arroser cet arbre précieux
 Ou pend pour nous le fruit le plus chéri des cieux.

J'ai peine à concevoir ce changement extrême,
Et je sens que, différent et plus fort que moi-même,
J'ignore toute crainte, et puis voir sans terreur
La face de la mort en sa plus noire horreur.

(*Saint Genest*. Acte IV.)

Jean de La Fontaine.

Château-Thierry (Champagne), 1621. — Paris, 1695.

Œuvres poétiques : *Contes* (1664 et 1667 ; 1671 et 1675) ; — *Fables*, 12 livres (1668, 1678, 1694). — *Les Amours de Psyché et de Cupidon*, prose et vers (1669). *Poésies diverses*.

Passa ses premières années à Château-Thierry. Elevé un peu à l'aventure ; vie oisive. Pour l'occuper, son père, maître des eaux et ponts, lui transmit sa charge (1647). Passa son temps à se promener ou à lire.

On croit que la lecture d'une ode de Malherbe sur un attentat dirigé contre Henri IV lui révéla la poésie. Dès ce moment, il se voua tout entier à la littérature. Il débuta en 1654, fut protégé d'abord par Fouquet, puis, après l'emprisonnement du surintendant (1661), et un voyage dans le Limousin, par les duchesses de Bouillon et d'Orléans, plus tard (de 1672 à 1692) par M^{me} de la Sablière, les Vendôme, les d'Hervart. C'est chez M. d'Hervart qu'il passa les trois dernières années de sa vie. Vers 1663, se lia d'amitié avec Boileau, Racine et Molière. « *Papillon du Parnasse* », il a touché à tout : rondeaux, odes, élégies, épîtres, ballades, sonnets, madrigaux, poèmes (*Phlémon et Baucis*, 1685), épigrammes, poésies religieuses, pièces de théâtre, etc.

Il entra à l'Académie en 1684. Deux ans avant sa mort, après une grave maladie, il se convertit ; sa mort fut tout à fait édifiante. (1)

On a tout dit sur LA FONTAINE. Répétons, après tant d'autres, qu'en ce siècle si peu lyrique, il est le seul poète dont le « moi » s'épanche discrètement, sans doute, et sans fracas, mais avec une grâce charmante. Ce n'est pas dans ses *odes* (*Pour la Paix, Pour Madame, Au roi pour Fouquet*, etc.), ni dans ses *élégies* (sauf une, immortelle, que nous citons), ni dans ses ballades et autres pièces qui sentent le XVII^e siècle, qu'il faut chercher l'originalité de LA FONTAINE. C'est dans ses *fables*. « Il est, dit Sainte-Beuve, notre seul grand poète personnel et rêveur avant André Chénier ».

« *Telle fable, dit M. Lanson, est une idylle, telle autre une élégie* (Les deux pigeons)... à chaque instant, elles s'enrichissent de prologues ou d'épilogues lyriques : c'est par une ode à la solitude que se termine *Le Songe d'un habitant du Mogol*. » (2)

L'artiste, chez LA FONTAINE, n'est pas moins personnel que le poète. Sa variété de rythmes est étonnante, donne le vertige (3), révèle un art savant et compliqué. On sait que Lamartine ne goûtait pas « ces vers boiteux, disloqués, inégaux, sans symétrie ni dans l'oreille ni sur la page... ». Mais le vers libre du fabuliste, « cette forme expressive et souple, qui se défait et se refait sans cesse, qui se coule librement, sans aucune contrainte technique, sur la pensée ou le sentiment », n'est-il pas un instrument « apte à enregistrer toutes les nuances et comme toutes les modulations d'une âme » ? (4) Il lui permet de réaliser ce prodige de peindre par le rythme. (5)

(1) En 1659, il s'était composé cette épitaphe :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu ;
Tint les trésors chose peu nécessaire
Quant à son temps, bien le sut dispenser :
Deux parts en fit dont il voulait passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

(2) Cfr. ce que dit La Fontaine, lui-même, dans la Préface de *Psyché* : « *Je tiens, moi, pour le lyrique fleuri, comme Racine pour le lyrique touchant.* » (3) TH. DE BANVILLE. (4) LANSON. (5) LA FONTAINE a déjà le rythme musical qu'on retrouvera dans V. HUGO. « *Ses vers, dit Brunetière, procèdent en nous comme une ondulation de sensations indéfinies. Un vers comme celui-ci :*

Sur les humides bords du royaume du vent

ou comme celui-là :

Quand les tièdes zéphirs ont l'herbe jaunée,
n'évoquent pas seulement pour nos yeux tout un paysage, ils servent d'origine ou de prétexte à une succession d'états d'âme, mélancolie d'automne ou gaieté printanière, tristesse vague ou joie sans cause. »

Aux Nymphes de Vaux. (1)

Remplissez l'air de cris ou vos grottes profondes.
 Pleurez, Nymphes de Vaux, faites croître vos ondes ;
 Et que l'Anqueuil (2) enflé ravage les trésors
 Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
 On ne blâmera point vos larmes innocentes ;
 Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes ;
 Chacun attend de vous ce devoir généreux ;
 Les Destins sont contents : Oronte est malheureux.

Nous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
 Qui, sans craindre du sort les faveurs incertaines,
 Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
 Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
 Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
 Que vous le trouveriez différent de lui-même !
 Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits :
 Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
 Hôtes infortunés de sa triste demeure,
 En des gouffres de maux le plongent à toute heure.
 Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
 Les attraits enchanteurs de la prospérité.
 Dans les palais des rois cette plainte est commune :
 On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune,
 Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants ;
 Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
 Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
 Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
 Il est bien malaisé de régler ses desirs :
 Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
 Jamais un favori ne borne sa carrière ;
 Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
 Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
 Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
 Tant d'exemples fameux que l'histoire raconte
 Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
 Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
 Si le séjour de Vaux eût borné ses desirs,
 Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !
 Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
 Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
 Saluer à longs flots le soleil de la cour :
 Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
 Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,

(1) Fouquet, surintendant des finances, avait été arrêté à Nantes, le 5 septembre 1661, dix-neuf jours après la fête qu'il avait offerte à Louis XIV dans son château de Vaux, près de Melun. (2) Ruisseau qui passe à Vaux ; aujourd'hui l'Almont.

Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens :
 Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
 Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
 Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
 Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
 Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
 Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage :
 Il aime ses sujets, il est juste, il est sage :
 Du titre de clément rendez-le ambitieux :
 C'est par là que les rois sont semblables aux dieux :
 Du magnanime Henri qu'il contemple la vie :
 Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
 Inspirez à Louis cette même douceur :
 La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
 Oronte est à présent un objet de clémence :
 S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
 Il est assez puni par son sort rigoureux,
 Et c'est être innocent que d'être malheureux. (1)

Épître à Monseigneur l'Evêque de Soissons. (2)

En lui donnant un Quintilien de la traduction d'Orazio Toscanella.
 (1687).

Je vous fais un présent capable de me nuire.
 Chez vous Quintilien s'en va tous nous détruire.
 Car, enfin, qui le suit ? Qui de nous (3) aujourd'hui
 S'égale aux anciens tant estimés chez lui ?
 Tel est mon sentiment, tel doit être le vôtre.
 Mais si votre suffrage en entraîne quelque autre,
 Il ne fait (4) pas la foule : et je vois des auteurs
 Qui, plus savants que moi, sont moins admirateurs.
 Si vous les en croyez, on ne peut, sans faiblesse,
 Rendre hommage aux esprits de Rome et de la Grèce.
 „ Craindre ces écrivains ! on écrit tant chez nous !
 La France excelle aux arts, ils y fleurissent tous :
 Notre prince avec art nous conduit aux alarmes ?
 Et sans art nous louerions le succès de ses armes ?
 Dieu n'aimerait-il plus à former les talents ?
 Les Romains et les Grecs sont-ils seuls excellents ? „
 Ces discours sont fort beaux, mais fort souvent frivoles :
 Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles,

(1) Cfr. M^{lle} SCUDÉRY : « *A Condé prisonnier à Vincennes.* » Épître de MAROT à François I pour sortir de prison. Épître de VOLTAIRE au roi de Prusse pour obtenir la liberté d'un Français prisonnier, etc. etc. EMILE DESCHAMPS devait avoir lu cette élégie lorsqu'il a fait la sienne « *La mort d'un chat* ».

(2) HUET 1630 -1721), évêque de Soissons, puis d'Avranches. Ami intime de La Fontaine. Collaborateur de Bossuet dans l'instruction du grand Dauphin. Erudit et lettré. C'est lui qui le premier prit la plume contre les détracteurs des anciens. Cette épître est un des épisodes de la fameuse *Querelle des anciens et des modernes*. — Cfr. BOILEAU et PERRAULT. Lire aussi une jolie lettre de FENELON à M. de la Motte, l'adversaire déclaré des anciens, et FONTENELLE : *Digression sur les anciens et les Modernes*. (3) Nous, écrivains modernes. (4) Ici, fait remplace entraîne, construction fréquente du verbe faire, au XVII^e siècle.

Et, faute d'admirer les Grecs et les Romains,
 On s'égaré en voulant tenir d'autres chemins.
 Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
 Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue.
 J'en use d'autre sorte : et, me laissant guider,
 Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
 On me verra toujours pratiquer cet usage.
 Mon imitation n'est point un esclavage.
 Je ne prends que l'idée, et les tours et les lois
 Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
 Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence
 Peut entrer dans mes vers sans nullé violence,
 Je l'y transporte, et veut qu'il n'ait rien d'affecté,
 Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
 Je vois avec douleur ces routes méprisées :
 Art et guides, tout est dans les Champs-Elysées.
 J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits,
 On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
 Térence est dans mes mains : je m'instruis dans Horace,
 Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.
 Je le dis aux rochers : ⁽¹⁾ on veut d'autres discours :
 Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
 Je le loue, et je sais qu'il n'est pas sans mérite :
 Mais, près de ces grands noms, notre gloire est petite.
 Tel de nous, dépourvu de leur solidité,
 N'a qu'un peu d'agrément, sans nul fonds de beauté,
 Je ne nomme personne : on peut tous nous connaître.

Je pris certain auteur ⁽²⁾ autrefois pour mon maître :
 Il pensa me gêner. A la fin, grâce aux dieux,
 Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.
 L'auteur avait du bon, du meilleur : et la France
 Estimait de ses vers le tour et la cadence.
 Qui ne les eût prisés ? Je demeurai ravi :
 Mais ses traits ont perdu quiconque l'a suivi.
 Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses :
 Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses. ⁽³⁾
 On me dit là-dessus : " De quoi vous plaignez-vous ?
 De quoi ? " Voilà mes gens aussitôt en courroux ;
 Ils se moquent de moi, qui, plein de ma lecture,
 Vais partout prêchant l'art de la simple nature.
 Ennemi de ma gloire et de mon propre bien,
 Malheureux, je m'attache à ce goût ancien.
 " Qu'a-t-il sur nous, dit-on, soit en vers, soit en prose ?
 L'antiquité des noms ne fait rien à la chose,
 L'autorité non plus, ni tout Quintilien. "

(1) A des sourds. (2) Voiture, sans doute. (3) Vers de Malherbe (note de La Fontaine).

Confus à ces propos, j'écoute et ne dis rien.
 J'avourai cependant qu'entre ceux qui les tiennent,
 J'en vois dont les écrits sont beaux et se soutiennent :
 Je les prise, et prétends qu'ils me laissent aussi
 Révérer les héros du livre que voici.
 Recevez leur tribut des mains de Toscanelle.
 Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modèle
 A des ultramontains (1) un auteur sans brillants.
 Tout peuple peut avoir du goût et du bon sens :
 Ils sont de tout pays, du fond de l'Amérique ;
 Qu'on y mène un rhéteur habile et bon critique,
 Il fera des savants. Hélas ! qui sait encor
 Si la science à l'homme est un si grand trésor ?
 Je chéris l'Arioste, et j'estime le Tasse ;
 Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
 J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.
 J'en lis qui sont du Nord, et qui sont du Midi.

Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages.
 Quand notre siècle aurait ses savants et ses sages,
 En trouverai-je un seul approchant de Platon ?
 La Grèce en fourmillait dans son moindre canton.
 La France a la satire et le double théâtre,
 Des bergères d'Urfé chacun est idolâtre ;
 On nous promet l'histoire, et c'est un haut projet ;
 J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet.
 Il est riche, il est vaste, il est plein de noblesse ;
 Il me ferait trembler pour Rome et pour la Grèce,
 Quant aux autres talents, l'ode, qui baisse un peu,
 Veut de la patience ; et nos gens ont du feu.
 Malherbe avec Racan, parmi les chœurs des anges,
 Là-haut de l'Eternel célébrant les louanges,
 Ont emporté leur lyre ; et j'espère qu'un jour
 J'entendrai leur concert au céleste séjour.

Digne et savant prélat, vos soins et vos lumières
 Me feront renoncer à mes erreurs premières ;
 Comme vous je dirai l'auteur de l'univers.
 Cependant agréez mon rhéteur et mes vers.

Le vieillard et les trois jeunes hommes.

Un octogénaire plantait.
 " Passe encor de bâtir, mais planter à cet âge !
 Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
 Assurément il radotait
 Car, au nom des Dieux, je vous prie,

(1) Italiens qui se plaisent en *concelli*.

Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées;
Quittez le long espoir et les vastes pensées;
Tout cela ne convient qu'à nous.

— Il ne convient pas à vous-mêmes,

Repartit le Vieillard. Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage:

Hé bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui:
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Le Vieillard eut raison: l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la République,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;

Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter;
Et, pleurés du Vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

(Fables, XI, 8.)

Le Florentin.

Le Florentin
Montre à la fin
Ce qu'il sait faire.

Il ressemble à ces loups qu'on nourrit, et fait bien,
Car un loup doit toujours garder son caractère,
Comme un mouton garde le sien.

J'en étais averti; l'on me dit: " Prenez garde;
Quiconque s'associe avec lui se hasarde;
Vous ne connaissez pas encor le Florentin,
C'est un gaillard, c'est un mâtin,

Qui tout dévore,

Happe tout, serre tout; il a triple gosier.
Donnez-lui, fourrez-lui, le glou demande encore;

Le roi même aurait peine à le rassasier ? "
 Malgré tous ces avis, il me fit travailler.
 Le malin s'en vint réveiller
 Un enfant des neuf Sœurs, enfant à barbe grise,
 Qui ne devait en nulle guise
 Etre dupe ; il le fut et le sera toujours.
 Je me sens né pour être en butte aux méchants tours ;
 Vienne encore un trompeur, je ne tarderai guère.
 Celui-ci me dit : " Veux-tu faire
 Presto, presto, quelque opéra ?
 Mais bon ! Ta muse répondra
 Du succès par-devant notaire.
 Voici comment il nous faudra
 Partager le gain de l'affaire.
 Nous en ferons deux lots, l'argent et les chansons :
 L'argent pour moi, pour toi les sons :
 Tu t'entendras chanter, je prendrai les testons ;
 Volontiers je paye en gambades,
 J'ai huit ou dix trivelinades
 Que je sais sur mon doigt ; cela joint à l'honneur
 De travailler pour moi, te voilà grand seigneur. "
 Peut-être n'est-ce pas tout à fait sa harangue ;
 Mais s'il n'eut ces mots sur la langue,
 Il les eut dans le cœur ; il me persuada,
 A tort, à droit, me demanda
 Du doux, du tendre et semblables sornettes,
 Petits mots, jargons d'amourettes
 Confits au miel : bref il m'enquinauda.
 Je n'épargnai ni soins ni peines
 Pour venir à son but et pour le contenter ;
 Mes amis devaient m'assister :
 J'eusse en cas de besoin disposé de leurs veines.
 « Des amis, disait le glouton,
 En a-t-on ?
 Ces gens te tromperont, ôteront tout le bon,
 Mettront du mauvais en la place. "
 Tel est l'esprit du Florentin,
 Soupçonneux, tremblant, incertain,
 Jamais assez sûr de son gain,
 Quoi que l'on dise ou que l'on fasse.
 Je lui rendis en vain sa parole cent fois,
 Le chien avait juré de m'amuser six mois.
 Il s'est trompé de deux : mes amis de leur grâce
 Me les ont épargnés, l'envoyant où je croi
 Qu'il va bien sans eux et sans moi.
 Voilà l'histoire en gros ; le détail a des suites
 Qui valent bien d'être déduites ;
 Mais j'en aurais pour tout un an,

Et je ressemblerais à l'homme de Florence,
 Homme long à conter, s'il en est un en France.
 Chacun voudrait le voir dans le sein d'Abraham.
 Son architecte et son libraire,
 Et son voisin et son compère,
 Et son beau-père,
 Sa femme et ses enfants, et tout le genre humain,
 Petits et grands, dans leurs prières
 Disent le soir et le matin :
 Seigneur, par vos bontés pour nous si singulières,
 Délivrez-nous du Florentin.

La solitude.

(1679)

...Si j'osais...
 J'inspirerais ici l'amour de la retraite :
 Elle offre à ses amants des biens sans embarras,
 Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.
 Solitude, où je trouve une douceur secrète,
 Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
 Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais !
 Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles ?
 Quand pourront les neuf Sœurs, loin des cours et des villes,
 M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
 Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
 Les noms et les vertus de ces clartés errantes
 Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes ?
 Que si je ne suis né pour de si grands projets,
 Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !
 Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
 La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
 Je ne dormirai point sous de riches lambris :
 Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
 En est-il moins profond et moins plein de délices ?
 Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
 Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
 J'aurai vécu sans soin, et mourrai sans remords.

(*Fables*, XI, 4. *Le Songe d'un habitant du Mogol.*)

Épitaphe de Molière.

(1673)

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
 Et cependant le seul Molière y gît.
 Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit
 Dont le bel art réjouissait la France.
 Ils sont partis ! et j'ai peu d'espérance
 De les revoir. Malgré tous nos efforts,
 Pour un long temps, selon toute apparence,
 Térence, et Plaute, et Molière sont morts.

Molière.

Paris, 1622 – 1673.

Œuvres poétiques : *Comédies. Poésies diverses.*

Acteur, directeur de troupe, auteur comique.

Molière a abordé tous les genres : comédies héroïques (*Don Garcie de Navarre*) ou sentimentales (*Princesse d'Elide*) ; comédies d'intrigue (*Etourdi, Dépit amoureux*) ; comédies de mœurs et de caractère (*Avare, Misanthrope, Tartufe, Femmes savantes*) ; des farces (*Médecin malgré lui, Bourgeois gentilhomme, Malade imaginaire* : ces deux dernières pièces se rattachent, par bien des endroits, à la haute comédie) ; une pastorale (*Mélicerte*) ; des opéras-comiques (*Sicilien, Amour médecin*) ; un ballet (*Amants magnifiques*) ; une comédie genre Théâtre Libre (*George Dandin*) ; deux pièces-conférences (*Critique de l'Ecole des Femmes et Impromptu de Versailles*).

Observateur des vices et des ridicules de l'homme. Style plein de verve, de vie, de mouvement ; quelquefois incorrect.

A M. La Mothe Le Vayer. (1)

(Sur la mort de son fils.)

Aux larmes, Le Vayer, laisse tes yeux ouverts :
Ton deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême,
Et lorsque pour toujours on perd ce que tu perds,
La sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même.

On se propose à tort cent préceptes divers,
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime ;
L'effort en est barbare aux yeux de l'Univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.

On sait bien que les pleurs ne ramèneront pas
Ce cher fils que t'enlève un imprévu trépas,
Mais la perte par là n'en est pas moins cruelle :

Ses vertus d'un chacun le faisaient révéler,
Il avait le cœur grand, l'esprit beau, l'âme belle,
Et ce sont des sujets à toujours le pleurer.

La philosophie de Philinte.

PHILINTE

Mon Dieu ! des mœurs du temps mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine :
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable ;
A force de sagesse on peut être blâmable :
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages :

(1) FRANÇOIS DE LA MOTHE LE VAYER (1533 - 1672), érudit et « libertin » ; ami de Molière
Son fils, l'abbé Le Vayer, mourut à 35 ans, l'année même où Boileau lui dédia sa IV^e satire.

Elle veut aux mortels trop de perfection.
 Il faut fléchir au temps sans obstination ;
 Et c'est une folie, à nulle autre seconde,
 De vouloir se mêler de corriger le monde.
 J'observe, comme vous, cent choses, tous les jours,
 Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours ;
 Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
 En courroux, comme vous, on ne me voit point être.
 Je prends tout doucement les hommes comme ils sont :
 J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font ;
 Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
 Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE

Mais ce flegme, monsieur, qui raisonne si bien,
 Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien ?
 Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
 Que pour avoir vos biens on dresse un artifice,
 Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,
 Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux ?

PHILINTE

Où : je vois ces défauts, dont votre âme murmure,
 Comme vices unis à l'humaine nature ;
 Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
 De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
 Que de voir des vautours affamés de carnage,
 Des singes malfaisants et des loups pleins de rage.

(Le Misanthrope, I, 1).

Monologue de Sosie.

Qui va là ? Hé ! ma peur à chaque pas s'accroît !
 Messieurs, ami de tout le monde.
 Ah ! quelle audace sans seconde
 De marcher à l'heure qu'il est !
 Que mon maître, couvert de gloire,
 Me joue ici d'un vilain tour !
 Quoi ! si pour son prochain il avait quelque amour,
 M'aurait-il fait partir par une nuit si noire ?
 Et, pour me renvoyer annoncer son retour
 Et le détail de sa victoire,
 Ne pouvait-il pas bien attendre qu'il fût jour ?
 Sosie, à quelle servitude
 Tes jours sont-ils assujettis !
 Notre sort est beaucoup plus rude
 Chez les grands que chez les petits.
 Ils veulent que, pour eux, tout soit dans la nature
 Obligé de s'immoler.
 Jour et nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,

Dès qu'ils parlent il faut voler.
 Vingt ans d'assidu service
 N'en obtiennent rien pour nous :
 Le moindre petit caprice
 Nous attire leur courroux.
 Cependant notre âme insensée
 S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,
 Et s'y veut contenter de la fausse pensée
 Qu'ont tous les autres gens que nous sommes heureux.
 Vers la retraite en vain la raison nous appelle,
 En vain notre dépit quelquefois y consent :
 Leur vue a sur notre zèle
 Un ascendant trop puissant,
 Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
 Nous rengage de plus belle.
 Mais enfin, dans l'obscurité,
 Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade.
 Il me faudrait, pour l'ambassade,
 Quelque discours prémédité.
 Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire
 Du grand combat qui met nos ennemis à bas ;
 Mais comment diantre le faire,
 Si je ne m'y trouvais pas ?
 N'importe, parlons-en et d'estoc et de taille,
 Comme oculaire témoin.
 Combien de gens font-ils des récits de bataille
 Dont ils se sont tenus loin !
 Pour jouer mon rôle sans peine,
 Je le veux un peu repasser.
 Voici la chambre où j'entre en courrier que l'on mène :
 Et cette lanterne est Alcmène
 A qui je dois m'adresser.

(Sosie pose sa lanterne à terre).

— Madame, Amphitryon, mon maître et votre époux...
 (Bon ! beau début !) l'esprit toujours plein de vos charmes,
 M'a voulu choisir, entre tous,
 Pour vous donner avis du succès de ses armes,
 Et du désir qu'il a de se voir près de vous.
 — Ah ! vraiment, mon pauvre Sosie,
 A te revoir, j'ai de la joie au cœur.
 — Madame, ce m'est trop d'honneur,
 Et mon destin doit faire envie.
 (Bien répondu !) — Comment se porte Amphitryon ?
 — Madame, en homme de courage,
 Dans les occasions où la gloire l'engage.
 (Fort bien ! belle conception !)
 — Quand viendra-t-il, par son retour charmant,
 Rendre mon âme satisfaite ?
 — Le plus tôt qu'il pourra, madame, assurément,

Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite.
 (Ah!) — Mais quel est l'état où la guerre l'a mis?
 Que dit-il? Que fait-il? Contente un peu mon âme.
 — Il dit moins qu'il ne fait, madame,
 Et fait trembler les ennemis.
 (Peste! où prend mon esprit toutes ces gentilleses?)
 — Que font les révoltés? Dis-moi, quel est leur sort?
 — Ils n'ont pu résister, madame, à notre effort :
 Nous les avons taillés en pièces,
 Mis Ptérélas, leur chef, à mort,
 Pris Tèlebe d'assaut; et déjà dans le port
 Tout retentit de nos prouesses.
 — Ah! quel succès, ô dieux! qui l'eût pu jamais croire?
 Raconte-moi, Sosie, un tel événement.
 — Je le veux bien, madame, et sans m'enfler de gloire,
 Du détail de cette victoire
 Je puis parler très sagement.
 Figurez-vous donc que Tèlebe,
 Madame, est de ce côté;

(Sosie marque les lieux sur sa main ou à terre).

C'est une ville, en vérité,
 Aussi grande quasi que Thèbe.
 La rivière est comme là ;
 Ici, nos gens se campèrent :
 Et l'espace que voilà,
 Nos ennemis l'occupèrent.
 Sur un haut, vers cet endroit
 Était leur infanterie ;
 Et plus bas, du côté droit,
 Était la cavalerie.

Après avoir aux dieux adressé les prières,
 Tous les ordres donnés, on donne le signal :
 Les ennemis, pensant nous tailler des croupières,
 Firent trois pelotons de leurs gens à cheval ;
 Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,
 Et vous allez voir comme quoi.
 Voilà notre avant-garde, à bien faire animée :
 Là, les archers de Créon, notre roi ;
 Et voici le corps d'armée,

(On fait un peu de bruit)

Qui d'abord... Attendez : le corps d'armée a peur...⁽¹⁾
(Amphitryon, I, 1.)

Remerciement au Roi.⁽²⁾

1663.

Votre paresse enfin me scandalise,
 Ma Muse, obéissez-moi :
 Il faut ce matin, sans remise,

(1) Ce bruit est causé par Mercure qui, sous la figure de Sosie, va aborder Sosie lui-même et l'obliger à renoncer à sa personnalité. (2) Le roi venait d'accorder à Molière une pension de 1000 livres.

Aller au lever du roi :
 Vous savez bien pourquoi,
 Et ce vous est une honte
 De n'avoir pas été plus prompte
 A le remercier de ses fameux bienfaits ;
 Mais il vaut mieux tard que jamais ;
 Faites donc votre compte
 D'aller au Louvre accomplir mes souhaits.

 Gardez-vous bien d'être en muse bâtie ;
 Un air de muse est choquant dans ces lieux :
 On y veut des objets à réjouir les yeux,
 Vous en devez être avertie,
 Et vous ferez votre cour beaucoup mieux
 Lorsque en marquis vous serez travestie.
 Vous savez ce qu'il faut pour paraître marquis ;
 N'oubliez rien de l'air ni des habits :
 Arborez un chapeau chargé de trente plumes
 Sur une perruque de prix :
 Que le rabat soit des plus grands volumes,
 Et le pourpoint des plus petits ;
 Mais surtout je vous recommande
 Le manteau, d'un ruban sur le dos retroussé :
 La galanterie en est grande ;
 Et parmi les marquis de la plus haute bande
 C'est pour être placé.
 Avec vos brillantes hardes
 Et votre ajustement,
 Faites tout le trajet de la salle des Gardes
 Et, vous peignant galamment,
 Portez de tous côtés vos regards brusquement ;
 Et ceux que vous pourrez connaître,
 Ne manquez pas, d'un haut ton,
 De les saluer par leur nom,
 De quelque rang qu'ils puissent être.
 Cette familiarité
 Donne à quiconque en use un peu de qualité.

 Grattez du peigne à la porte
 De la chambre du roi ;
 Ou si, comme je prévoi,
 La presse s'y trouve forte,
 Montrez de loin votre chapeau,
 Ou montez sur quelque chose
 Pour faire voir votre museau ;
 Et criez, sans aucune pause,
 D'un ton rien moins que naturel :
 " Monsieur l'huissier, pour le marquis un tel. "

Jetez-vous dans la foule, et tranchez du notable ;
 Coudoyez un chacun, point du tout de quartier ;
 Pressez, poussez, faites le diable
 Pour vous mettre le premier ;
 Et quand même l'huissier,
 A vos désirs inexorable,
 Vous trouverait en face un marquis repoussable,
 Ne démordez point pour cela ;
 Tenez toujours ferme là :
 A déboucher la porte, il irait trop du vôtre ;⁽¹⁾
 Faites qu'aucun n'y puisse pénétrer,
 Et qu'on soit obligé de vous laisser entrer,
 Pour faire entrer quelque autre.

Quand vous serez entré, ne vous relâchez pas :
 Pour assiéger la chaise, il faut d'autres combats.
 Tâchez d'en être des plus proches
 En y gagnant le terrain pas à pas ;
 Et si-des assiégeants le prévenant amas
 En bouche toutes les approches,
 Prenez le parti doucement
 D'attendre le prince au passage :
 Il connaîtra votre visage
 Malgré votre déguisement ;
 Et lors sans tarder davantage,
 Faites-lui votre compliment.⁽²⁾

(Reinerement au roi).

Charles Perrault.

Paris, 1628-1703.

Œuvres poétiques : *Saint Paulin*, poème épique (1687).

Le Siècle de Louis-le-Grand (1687). — *Contes de ma mère L'Oye*, vers et prose (1697).

Cent Fables en latin et en français (1699).

C'est lui qui souleva, par la lecture qu'il fit, à l'Académie française, de son poème : *Le Siècle de Louis-le-Grand*, la fameuse querelle des anciens et des modernes. Ses *contes*, dont quelques uns seulement sont en vers, ont immortalisé son nom.

Le Siècle de Louis-le-Grand.

La belle antiquité fut toujours vénérable,
 Mais je ne crus jamais qu'eile fût adorable,
 Je vois les anciens sans plier les genoux ;
 Ils sont grands, il est vrai, mais hommes comme nous ;

(1) Vous y perdriez trop, si vous consentiez à ne plus boucher la porte. (2) Suit un éloge du roi 28 vers.

Et l'on peut comparer, sans crainte d'être injuste,
 Le siècle de Louis au beau siècle d'Auguste...
 Si nous voulions ôter le voile spécieux
 Que la prévention nous met devant les yeux,
 Et, lassés d'applaudir à mille erreurs grossières,
 Nous servir quelquefois de nos propres lumières,
 Nous verrions clairement que sans témérité
 On peut n'adorer pas toute l'antiquité,
 Et, qu'enfin dans nos jours, sans trop de confiance,
 On lui peut disputer le prix de la science.

Platon, qui fut divin du temps de nos aïeux,
 Commence à devenir quelquefois ennuyeux...
 Chacun sait le décri du fameux Aristote,
 En physique moins sûr qu'en histoire Hérodote.
 Ses écrits qui charmaient les plus intelligents,
 Sont à peine reçus de nos moindres régents...

Père de tous les arts, à qui du dieu des vers
 Les mystères profonds ont été découverts,
 Vaste et puissant génie, inimitable Homère,
 D'un respect infini ma muse te révère.
 Non, ce n'est pas à tort que tes inventions
 En tout temps ont charmé toutes les nations,
 Que de tes deux héros les hautes aventures
 Sont le nombreux sujet des plus doctes peintures,
 Et que de grands palais les murs et les lambris
 Prennent leurs ornements de tes divins écrits.
 Cependant, si le ciel, favorable à la France,
 Au siècle où nous vivons eût remis ta naissance,
 Cent défauts qu'on impute au siècle où tu naquis
 Ne profaneraient pas tes ouvrages exquis.
 Ménandre, j'en conviens, eut un rare génie
 Et, pour plaire au théâtre, une adresse infinie.
 Virgile, j'y consens, mérite des autels;
 Ovide est digne encor des honneurs immortels.
 Mais ces rares auteurs qu'aujourd'hui l'on adore,
 Étaient-ils adorés quand ils vivaient encore?...
 Ce n'est qu'avec le temps que leur nom s'accroissant
 Et toujours plus fameux d'âge en âge passant,
 A la fin s'est acquis cette gloire éclatante
 Qui de tant de degrés a passé leur attente.
 Tel à flots épanchés un fleuve impétueux
 En abordant la mer coule majestueux,
 Qui, sortant de son roc sur l'herbe de ses rives,
 Y roulait inconnu ses ondes fugitives.
 Donc quel haut rang d'honneur ne devraient point tenir
 Dans les fastes sacrés des siècles à venir
 Les Régniers, les Maynards, les Gombaulds, les Malherbes,

Les Godeaux, les Racans dont les écrits, superbes
En sortant de leur veine et dès qu'ils furent nés,
D'un laurier immortel se virent couronnés!
Combien seront chéris par les races futures
Les galants Sarrasins et les tendres Voitures,
Les Molières naïfs, les Rotrous, les Tristans,
Et cent autres encor, délices de leur temps!
Mais quel sera le sort du célèbre Corneille,
Du théâtre français l'honneur et la merveille!...
Tout art n'est composé que de secrets divers
Qu'aux hommes curieux l'usage a découverts,
Et cet utile amas des choses qu'on invente
Sans cesse, chaque jour, ou s'épure ou s'augmente.
Ainsi les humbles toits de nos premiers aïeux
Couverts négligemment de joncs et de glayeux ⁽¹⁾,
N'eurent rien de pareil en leur architecture
A nos riches palais d'éternelle structure.

Ainsi le jeune chêne en son âge naissant,
Ne peut se comparer au chêne vieillissant
Qui, jetant sur la terre un spacieux ombrage,
Avoisine le ciel de son vaste branchage.
Mais c'est peu, dira-t-on, que par un long progrès
Le temps de tous les arts découvre les secrets.
La nature, affaiblie en ce siècle où nous sommes,
Ne peut plus enfanter de ces merveilleux hommes,
Dont avec abondance, en mille endroits divers,
Elle ornait les beaux jours du naissant univers,
Et que tout pleins d'ardeur, de force et de lumière,
Elle donnait au monde en sa vigueur première.

A former les esprits comme à former les corps
La nature en tout temps fait les mêmes efforts.
Son être est immuable, et cette force aisée
Dont elle produit tout ne s'est point épuisée.
Jamais l'astre du jour qu'aujourd'hui nous voyons
N'eut le front couronné de plus brillants rayons;
Jamais, dans le printemps, les roses empourprées
De plus vifs incarnats ne furent colorées;
Non moins blanc qu'autrefois brille dans nos jardins
L'éblouissant émail des lis et des jasmins,
Et dans les siècles d'or la tendre Philomèle,
Qui charmait nos aïeux de sa chanson nouvelle,
N'avait rien de plus doux que celle dont la voix
Réveille les échos qui dorment dans les bois.
De cette même main les forces infinies
Produisent en tout temps de semblables génies.

(1) Glaïeuls.

Nicolas Boileau - Despréaux.

Paris, 1636 - 1711.

(Œuvres poétiques ; *Satires* (1661-1668). — *Épîtres*. (1669-1677).
Art poétique (1669-1674). — *Le Lutrin* (1672). — *Poésies diverses*.)

Fils d'un greffier au Parlement de Paris. Enfance triste, jeunesse sans joie. A 21 ans, la mort de son père le laisse libre de se consacrer à la poésie. Fut toute sa vie homme de lettres, critique. C'est le théoricien de l'art classique, le justicier de la littérature, le Législateur du Parnasse. Avait le culte des anciens — et de la raison. Type du parfait honnête homme : n'était cruel qu'en vers ; caractère droit et loyal. Même avec le Roi, sut garder son franc parler. Restait jusqu'au bout fidèle à ses amis. Eut toujours le respect de la morale.

Lutta toute sa vie pour le triomphe du bon goût et de la saine raison. Tempérament essentiellement satirique, s'attaqua, dans toutes ses œuvres, aux défauts contemporains : précieux, burlesque, emphase.

Influence considérable ; exerça une véritable royauté littéraire, jusqu'à 1830. Et cependant personne n'a été plus attaqué que lui.

Langue claire et précise. Et son vers, bien ou mal, dit toujours quelque chose.

Stances à Molière.

1663.

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage : (1)
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la postérité.

Que tu ris agréablement !
Que tu badines savamment !
Celui qui sut vaincre Numance, (2)
Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis sous le nom de Tércence
Sut-il mieux badiner que toi ? (3)

Ta muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité ;
Chacun profite à ton école :
Tout en est beau, tout en est bon,
Et ta plus burlesque parole
Est souvent un docte sermon.

Laisse gronder les envieux ;
Ils ont beau crier en tous lieux
Qu'en vain tu charmes le vulgaire,
Que tes vers n'ont rien de plaisant :
Si tu savais un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairais pas tant.

Philippe Quinault.

Paris, 1635-1688.

Fils d'un boulanger, fut avocat et auditeur à la Cour des comptes. Poète dramatique. Occupa seul la scène pendant dix ans, entre Corneille et Racine. Librettiste de Lulli. Collabora avec Corneille et Molière à *Psyché*. Auteur d'une jolie comédie : *La Mère coquette*. Boileau ne l'épargna pas.

CHŒUR DES SUIVANTS DE PLUTON.

Tout mortel doit ici paraître ;	C'est pour tous une loi nécessaire ;
On ne peut naître,	L'effort qu'on peut faire
Que pour mourir.	N'est qu'un vain effort.
De cent maux le trépas délivre ;	Est-on sage
Qui cherche à vivre	De fuir ce passage ?
Cherche à souffrir.	C'est un orage
Venez tous sur nos sombres bords ;	Qui mène au port.
Le repos qu'on désire	Tous les charmes,
Ne tient son empire	Plaintes, cris, larmes.
Que dans le séjour des morts.	Tout est sans armes,
Chacun vient ici-bas prendre place ;	Contre la mort !
Sans cesse on y passe,	Chacun vient ici-bas prendre place.
Jamais on n'en sort.	Sans cesse on y passe ;
	Jamais on n'en sort.

(*Alceste*, IV, 3^e)

(1) *L'École des Femmes* (1662). (2) Scipion Emilien, le second Africain, prit Numance, ville d'Espagne (133 av. J.-C.), qui avait résisté 9 ans aux Romains. (3) On prétendit jusqu'au XVII^e siècle que Tércence n'était qu'un prête-nom.

Épigrammes

A un médecin.

1674.

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin,
 Laissant de Galien la science infertile,
 D'ignorant médecin devint maçon habile.
 Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
 Lubin ; ma muse est trop correcte :
 Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
 Mais non pas habile architecte.

*Vers en style de Chapelain.**pour mettre à la fin de son poème de la Pucelle :*

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
 Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve ;
 Et, de son lourd marteau martelant le bon sens,
 A fait de méchants vers douze fois douze cents.

Contre Linière.

1685.

Alidor, assis dans sa chaise,
 Médisant du ciel à son aise,
 Peut bien médire aussi de moi.
 Je ris de ses discours frivoles :
 On sait fort bien que ses paroles
 Ne sont pas articles de foi.

Épitaphe d'Arnauld (1)

1694.

Au pied de cet autel de structure grossière, (2)
 Gît sans pompe, enfermé dans une vile bière,
 Le plus savant mortel qui jamais ait écrit :
 Arnauld qui, sur la grâce instruit par Jésus-Christ,
 Combattant pour l'Eglise, a, dans l'Eglise même,
 Souffert plus d'un outrage et plus d'un anathème.
 Plein du feu qu'en son cœur souffla l'Esprit divin,
 Il terrassa Pélage, (3) il foudroya Calvin, (4)
 De tous les faux docteurs confondit la morale.
 Mais pour fruit de son zèle on l'a vu rebuté,
 En cent lieux opprimé par leur noire cabale,
 Errant, pauvre, banni, proscrit, persécuté ;
 Et même par sa mort leur fureur mal éteinte
 N'aurait jamais laissé ses cendres en repos ;
 Si Dieu lui-même, ici, de son ouaille sainte,
 A ces loups dévorants n'avait caché les os.

(1) Arnauld avait été exclu de la Sorbonne en 1656. Persécuté comme Janséniste, s'était réfugié en Belgique (1670) ; mourut à Bruxelles (1694). L'épitaphe de Boileau ne parut qu'après la mort du satirique.
 (2) Eglise Sainte-Catherine, à Bruxelles, où Arnauld fut enseveli secrètement. Son cœur fut rapporté à Port-Royal-des-Champs. (3) Hérésiarque du V^e Siècle dont la doctrine sur la grâce fut combattue par Saint Augustin. (4) Arnauld écrivit plusieurs livres contre la calvinisme.

Jean Racine.

La Ferté-Milon, 1639. — Paris, 1699.

Œuvres poétiques : *Tragédies*. — Une comédie (*les Plaideurs*). — *Cantiques spirituels*.
Poésies diverses.

Racine est le poète de la passion. Vers harmonieux, de coupes très variées et hardies, qui sont beaux, parfois, comme de la prose.

Prière d'Andromaque.

ANDROMAQUE

Où fuyez-vous, Madame ?

N'est-ce point à vos yeux un spectacle assez doux
 Que la veuve d'Hector pleurante à vos genoux ?
 Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,
 Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
 Par une main cruelle, hélas ! j'ai vu percer
 Le seul où mes regards prétendaient s'adresser.
 Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
 Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
 Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour,
 Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour ;
 Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
 En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
 Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
 C'est le seul qui nous reste et qu'on veut nous l'ôter.
 Hélas ! lorsque, lassés de dix ans de misère,
 Les Troyens en courroux menaçaient votre mère,
 J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui :
 Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
 Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte ?
 Laissez-moi le cacher en quelque île déserte.
 Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer,
 Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

Bossuet.

Citons ici, à titre de curiosité littéraire, une poésie " spirituelle " de Bossuet (1627-1704). Mais notons, en passant, que la vraie poésie de Bossuet est dans ses *Sermons*, dans ses *Oraisons funèbres*, en maint endroit de son *Histoire universelle*.

Ego dilecto meo.

En désirs mutuels nos deux cœurs se consomment, Je suis à mon amant ;	Nous verrons si la fleur à l'air s'est exposée Ou si, pendant la nuit,
Il se livre à la fois et nos flammes s'allument En un même moment.	Ses tendres nœuds, nourris d'une tendre rosée, Ont enfanté du fruit.
Allons où la beauté du printemps nous appelle. La campagne nous rit,	Levons-nous, il est temps, et prévenons l'aurore ; Visitons nos vergers ;
Nos arbres ont repris leur verdure nouvelle Et le ciel s'éclaircit.	Nous sentirons l'odeur et nous verrons éclore La fleur des orangers...
Demeurons au village et laissons de la ville Le bruit tumultueux.	J'ai gardé, cher époux, des fruits de toute sorte, Choisissez les plus beaux !
Voyons ramper la vigne et le provin fertile De ce bois tortueux.	Goûtez ! tout est à vous, et je vous en apporte Des vieux et des nouveaux.

HERMIONE

Je conçois vos douleurs, mais un devoir austère,
 Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire.
 C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
 S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous ?
 Vos yeux assez longtemps ont régné sur son âme.
 Faites-le prononcer : j'y souscrirai, Madame.

(*Andromaque*, III, 4).

Epigramme.

Sur l'*IPHIGÉNIE* de Le Clerc⁽¹⁾.

1674.

Entre Le Clerc et son ami Coras, ⁽²⁾
 Tous deux auteurs rimant de compagnie,
 N'a pas longtemps sourdirent grands ébats
 Sur le propos de son *Iphigénie*.
 Coras lui dit : " La pièce est de mon cru " ;
 Le Clerc répond : " Elle est mienne et non vôtre. "
 Mais, aussitôt que l'ouvrage a paru,
 Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Epigramme.

Sur l'*ASPAR* de Fontenelle.

1680

Ces jours passés, chez un vieil histrion,
 Grand chroniqueur, s'émut en question
 Quand à Paris commença la méthode
 De ces sifflets, qui sont tant à la mode.
 « Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer. »
 Gens pour Pradon ⁽¹⁾ voulurent parler.
 « Non, dit l'acteur, je sais toute l'histoire
 Que par degrés je vais vous débrouiller :
 Boyer apprit au parterre à bâiller ;
 Quant à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
 Pommes volèrent largement ;
 Or, quand sifflets prirent commencement,
 C'est, j'y jouais, j'en suis témoin fidèle,
 C'est à l'*Aspar* du sieur de Fontenelle ».

XVIII^e SIECLE

« Le XVIII^e siècle, dit Victor Hugo (*Littérature et Philosophie mêlées*), paraîtra toujours dans l'histoire comme étouffé entre le siècle qui le précède et le siècle qui le suit ». Au point de vue littéraire, cette opinion semble juste. On cultive alors tous les genres légués par l'âge précédent. Mais on y apporte moins d'originalité, un moindre souci d'art, on est loin de

(1) Le Clerc (1622-1691). Académicien ; son *Iphigénie* est de la même année que la pièce de Racine.

(2) Coras (1630-1677), auteur de *Jonas* ou *Ninive pénitente*, poème épique.

(1) Pradon (1632-1698), auteur de *Phèdre et Hippolyte*, tissu de platitudes.

réaliser la même perfection. Chose étrange, ce siècle qui remue tant d'idées, n'ose innover en littérature : les poètes se conforment scrupuleusement aux lois de Boileau : ils ont, il est vrai, secoué l'autorité des anciens, mais ils imitent, docilement, les poètes du XVII^e siècle. Leur inspiration est artificielle, laborieuse, rarement sincère.

La prose d'ailleurs, mieux que les vers, convient à cette époque curieuse d'analyse, de critique, d'abstractions, de généralisations.

Bien plus que les questions esthétiques, les questions philosophiques, sociales et scientifiques sont au premier plan des préoccupations générales. L'ode est un prétexte à dissertations, un froid exercice de rhétorique ; la tragédie, d'imitation racinienne, s'épuise de plus en plus ; le genre didactique dégénère en genre descriptif, on décrit pour décrire ; on a horreur du mot propre : phrases, périphrases et emphases ; la poésie pastorale est aussi fautive qu'au siècle précédent, elle tombe dans la sensiblerie et la fadeur, on n'a aucun sentiment de la nature ; l'élegie est ou libertine ou spirituelle et fleurie (*bouquets à Chloris*). L'épître foisonne : il y en a des centaines et des centaines et sur tous les sujets. Où le XVIII^e siècle a réussi, c'est dans l'épigramme et dans la poésie légère et galante.

Faquet caractérise ainsi la poésie de ce siècle, du moins celle des petits poètes, qui, mieux que l'autre, porte l'empreinte de l'époque : « *D'abord la frivolité, c'est-à-dire l'habitude et le goût de prendre et de traiter tout de la façon la plus légère et la plus insouciant. . . Puis, l'élegance qui leur permet de parer d'une enveloppe brillante et chatoyante dont l'effet séducteur n'est pas douteux, ce qu'ils disent de plus hardi et de plus impertinent. . . Enfin, ces gens-là ont de l'esprit, et un esprit si charmant, qu'il approche du génie. . . Ce n'est point cet esprit du XVII^e siècle, sorte de bon sens aiguë, tel qu'on le trouve chez les Boileau, les La Bruyère et les Molière. C'est plutôt, pour tout dire, un art d'être inattendu avec naturel. Cela consiste en des rapprochements d'idées, de souvenirs, d'allusions ou même de mots, tellement rapides qu'on en est, au premier coup, infailliblement et joyeusement surpris, tellement justes aussi que, le moment d'après, on en savoure comme malgré soi le naturel. . . Enfin les petits poètes du XVIII^e siècle ont pour quatrième trait une sensibilité légère, à fleur de peau, une certaine faculté d'attendrissement que mettent en jeu les menus événements de la vie domestique et journalière. » (1).*

La plupart des poètes fréquentent les Salons qui, au XVIII^e siècle, sont très nombreux. Sous la Régence, la duchesse du Maine tient « bureau d'esprit » en sa petite cour de Sceaux. (1700-1753), qu'on a appelée les *Galères du Bel Esprit*. Voltaire y fit quelques apparitions. Le Palais-Royal, avec le Régent, le Temple, avec les Vendôme, sont le rendez-vous des libertins (La Fare, Chaulieu, etc). La marquise de Lambert essaie de ressusciter l'Hôtel de Rambouillet ; elle crée un cercle poli et maniéré (1710-1733). Fontenelle, Hénault, Sacy, La Mothe sont les familiers de ces réunions.

Sous Louis XV, les gens du grand monde et les financiers ouvrent de nombreux salons (Hôtels de Sully, de Duras, de Villars, salons de M^{mes} de Luxembourg, de Ségur, de Villeroy, de Brienne, de la duchesse de Choiseul, de la princesse de Beauvau. — La Popelinière, un financier bel esprit, invite à ses soupers les écrivains à la mode).

Les salons littéraires ont été les plus influents : M^{me} de Tencin, qui reçoit (1726-1749) Marivaux, Montesquieu, Fontenelle, Piron ; M^{me} Du Deffand, 1730-1780 (Voltaire, le président Hénault, etc) ; M^{lle} de Lespinasse, 1762-1776 (Saint-Lambert, Condillac, Turgot, l'abbé Morellet, d'Alembert, etc.) ; M^{me} Geoffrin, 1749-1777, qui a un jour pour les gens de lettres, et un autre pour les artistes.

Sous Louis XVI, on peut citer les salons de M^{mes} Suard, Elie de Beaumont, Vigée-Lebrun, Chénier, etc. Le plus fameux est celui de M^{me} Necker, politique à la fois et littéraire (1764-1794).

Guillaume Amphrie, abbé de Chaulieu.

Fontenay, 1639. — Paris, 1720.

Epicurien de la société de Vendôme ; ses contemporains l'appelaient « l'Anacréon du Temple ». Ce n'est qu'au commencement du XVIII^e siècle, lorsque la goutte le condamna à la retraite, que Chaulieu se révéla tel qu'il était. (2) Ses vers ont de la grâce, de l'enjouement, de la facilité et du naturel. Mais il a trop de négligences. Voltaire l'a surnommé « le premier des poètes négligés ».

(1) *Revue des Cours et Conférences* (12 mars 1903). (2) C'est pour cela que nous le mettons ici plutôt qu'au XVII^e siècle.

La solitude de Fontenay.

1707

Désert, aimable solitude,
Séjour du calme et de la paix,
Asile où n'entrèrent jamais
Le tumulte et l'inquiétude,
Quoi ! j'aurai tant de fois chanté,
Aux tendres accords de ma lyre,
Tout ce qu'on souffre sous l'empire
De l'amour et de la beauté ;
Et, plein de la reconnaissance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laisserai dans le silence
Tes agréments et tes bienfaits !
C'est toi qui me rends à moi-même
Tu calmes mon cœur agité ;
Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.
Parmi ces bois et ces hameaux
C'est là que je commence à vivre ;
Et j'empêcherai de m'y suivre
Le souvenir de tous mes maux.
Emplois, grandeurs tant désirées,
J'ai connu vos illusions ;
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaînes dorées.
La cour ne peut plus m'éblouir ;
Libre de son joug le plus rude,
J'ignore ici la servitude
De louer qui je dois haïr.
Fils des dieux, qui de flatteries
Repaissiez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.
Grotte d'où sort ce clair ruisseau
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de ton eau.
Bannissons la flatteuse idée
Des honneurs que m'avaient promis
Mon savoir-faire et mes amis,
Tous deux maintenant en fumée.

Je trouve ici tous les plaisirs
D'une condition commune ;
Avec l'état de ma fortune
Je mets de niveau mes désirs.
Ah ! quelle riante peinture
Chaque jour se montre à mes yeux
Des trésors dont la main des dieux
Se plaît d'enrichir la nature !
Quel plaisir de voir les troupeaux
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher le frais sous ces ormeaux,
Puis, sur le soir, à nos musettes
Où répondre les coteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes !
Mais hélas ! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse ;
Mon indolence et ma paresse
N'en peuvent suspendre le cours.
Déjà la vieillesse s'avance ;
Et je verrai dans peu la mort
Exécuter l'arrêt du sort
Qui m'y livre sans espérance.
Fontenay, lieu délicieux,
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt au bout de ma carrière,
Chez toi je joindrai mes aïeux.
Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fites nourrir,
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir !
Cependant du frais de votre ombre
Il faut sagement profiter ;
Sans regret, prêt à vous quitter
Pour ce manoir terrible et sombre
Où, de ces arbres dont exprès,
Pour un plus doux et long usage,
Mes mains ornèrent ce bocage,
Nul ne me suivra qu'un cyprès.

Ne séparons pas de Chauvignac son ami LA FARE (1644-1712), qui chante la paresse. M^{me} de Sévigné a dit de lui : « C'est tout simplement de la paresse, de la paresse, de la paresse ». Il mourut d'indigestion. Sainte-Beuve admire ses *Mémoires*, qui le classent, dit-il, au premier rang des esprits éclairés d'alors.

Mais je vois revenir Lisette
 Qui, d'une coiffure de fleurs,
 Avec son teint à leurs couleurs
 Fait une nuance parfaite.

Egayons ce reste de jours
 Que la bonté des dieux nous laisse ;
 Parlons de plaisirs et d'amours :
 C'est le conseil de la sagesse.

Jean-François Regnard.

Paris, 1655. — Château de Grillon (près de Dourdan), 1709.

Œuvres poétiques : *Poésies diverses*. — *Théâtre*.

Voyagea beaucoup; pris par des corsaires, esclave à Alger.

Comédies pleines de gaieté (*Le Joueur*, 1696 ; *Le Distrait*, 1697 ; *Les Folies Amoureuses*, 1704 ; *Les Ménechmes*, 1705 ; *Le Légataire universel*, 1708).

Le joueur à sec

HECTOR. (1) — Le voici. Ses malheurs sur son front sont écrits ;
 Il a tout le visage et l'air d'un premier pris.

VALÈRE. — Non, l'enfer en courroux et tutes ses furies
 N'ont jamais exercé de telles barbaries.
 Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés !
 Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés.
 Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
 Tu ne peux rien sur moi : cherche une autre victime.

HECTOR. — Il est sec.

VALÈRE. — De serpents mon cœur est dévoré ;
 Tout semble en ce moment contre moi conjuré.

(Il prend Hector à la cravate.)

Parle. As-tu jamais vu le sort et son caprice
 Accabler un mortel avec plus d'injustice,
 Le mieux assassiner ? Perdre tous les paris,
 Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris !
 Réponds-moi donc, bourreau.

HECTOR. — Mais ce n'est pas ma faute.

VALÈRE. — As-tu vu de tes jours trahison aussi haute ?
 Sort cruel, ta malice a bien su triompher,
 Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
 Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre ;
 Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR. — Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou
 Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou.
 Voudriez-vous souper ?

VALÈRE. — Que la foudre t'écrase !
 Ah ! charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embrase,
 A vos seules bontés je veux avoir recours !
 Je n'aimerai que vous. M'aimerez-vous toujours ?
 Mon cœur, dans les transports de sa fureur extrême,
 N'est point si malheureux, puisqu'enfin il vous aime.

(1) Hector, valet de Valère.

HECTOR (*à part*). — Notre bourse est à fond, et par un sort nouveau
Notre amour recommence à revenir sur l'eau.

VALÈRE. — Calmons le désespoir où la fureur me livre,
Approche ce fauteuil.

(*Hector approche un fauteuil*)

VALÈRE. (*assis*). — Va me chercher un livre.

HECTOR. — Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

VALÈRE. — Celui qui te viendra le premier sous la main ;
Il m'importe peu : prends dans ma bibliothèque.

HECTOR. — (*sort et rentre tenant un livre*).
Voilà Sénèque.

VALÈRE. — Lis.

HECTOR. — Que je lise Sénèque ?

VALÈRE. — Oui, ne sais-tu pas lire ?

HECTOR. — Eh ! vous n'y pensez pas ;
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

VALÈRE. — Ouvre et lis au hasard.

HECTOR. — Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE. — Lis donc.

HECTOR. (*lit*). — " Chapitre six. Du mépris des richesses.
" La fortune offre aux yeux des brillants mensongers :
" Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers ;
" Leur possession trouble et leur perte est légère :
" Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire. "
Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
Il avait comme vous perdu tout son argent.

VALÈRE. (*se levant*) — Vingtfois le premier pris ! Dans mon cœur il s'élève
(*Il s'assied*)

Des mouvements de rage. Allons, poursuis, achève.

HECTOR. — " L'or est comme une femme : on n'y saurait toucher
" Que le cœur, par amour, ne s'y laisse attacher.
" L'un et l'autre en ce temps, sitôt qu'on les manie,
" Sont deux grands rémoras pour la philosophie. "
N'ayant plus de maîtresse et n'ayant pas un sou,
Nous philosopherons maintenant tout le soûl.

VALÈRE. — De mon sort désormais vous serez seule arbitre,
Adorable Angélique... Achève ton chapitre.

HECTOR. — " Que faut-il... "

VALÈRE. — Je bénis le sort et ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR. — " Que faut-il à la nature humaine ?
" Moins on a de richesse, et moins on a de peine.
" C'est posséder les biens que savoir s'en passer. "
Que ce mot est bien dit ! et que c'est bien penser !
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Était-il de Paris ?

- VALÈRE. — Non, il était de Rome.
Dix fois à carte triple être pris le premier !
- HECTOR. — Ah ! monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.
- VALÈRE. — Il faut que de mes maux enfin je me délivre.
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre,
La rivière, le feu, le poison et le fer.
- HECTOR. — Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air ?
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique.
- VALÈRE. — Que je chante !
- HECTOR. — Monsieur ...
- VALÈRE. — Que je chante, bourreau !
Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.
- HECTOR. — Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
« Qu'un joueur est heureux ! sa poche est un trésor ;
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or, »
Disiez-vous.
- VALÈRE. — Ah ! je sens redoubler ma colère.
- HECTOR. — Monsieur, contraignez-vous, j'aperçois votre père.
(*Le Joueur*, VI, 13.)

Jean-Baptiste Rousseau.

Paris, 1670. -- Bruxelles. 1741.

Œuvres poétiques : *Psaumes*. — *Cantates*. — *Épîtres*. — *Allégories*. — *Épigrammes*.

Fils d'un cordonnier ; eut de bonne heure des succès de salon. Condamné au bannissement à perpétuité à cause de couplets diffamatoires qu'on lui attribuait. Se réfugia en Suisse où il fut protégé par le comte du Luc, ambassadeur, qu'il suivit aussi à Vienne. Rentra un moment à Paris, mais isolé et malade, se rendit à Bruxelles, où il mourut dans la misère.

On l'appelait le Prince des Lyriques. Mais nous ne voyons plus en lui qu'un versificateur habile et harmonieux, au lyrisme factice et convenu.

L'Aveuglement des hommes. (1)

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille ;
Rois, soyez attentifs ; peuples, ouvrez l'oreille ;
Que l'univers se taise et m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre ;
L'esprit saint me pénètre ; il m'échauffe et m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance ;
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de son iniquité !

(1) Cfr. les *Stances* de MALHERBE : *N'espérons plus, mon âme...* (page 112).

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile ;
Et dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paîra point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes ;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage ;
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avidés étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse,
Ces terres, ces palais de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes ?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes, éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir :
Pareils aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paraît sans avenir.

Un précipice affreux devant eux se présente ;
Mais toujours leur raison soumise et complaisante
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux, dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal ;
Ce qui fit leur bonheur deviendra leur torture ;
Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes ;
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes.
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de nos pères ;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

Epigrammes.

I.

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique,
Où chacun fait ses rôles différents.
Là sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérants.
Pour nous, vil peuple assis aux derniers rangs,
Troupe futile et des grands rebutée,
Par nous d'en bas la pièce est écoutée.
Mais nous payons, utiles spectateurs ;
Et quand la farce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

II.

A son portrait certain rimeur braillard
Dans un logis se faisait reconnaître :
Car l'ouvrier le fit avec tel art
Qu'on bâillait même en le voyant paraître.
Ha ! le voilà, c'est lui, dit un vieux reître ;
Et rien ne manqua à ce visage-là
Que la parole. — Ami, reprit le Maître,
Il n'en est pas plus mauvais pour cela.

Alexis Piron.

Dijon, 1689. — Paris, 1773.

Œuvres poétiques : *Epigrammes, chansons, poésies légères*. — *La Louisiade*,
poème héroïque. — *Le Temple*, poème allégorique.
Traduction des Sept Psaumes de la Pénitence. — Théâtre.

D'abord avocat, fut obligé de quitter Dijon. Se rendit à Paris, où il donna dix-huit comédies au Théâtre de la Foire. Ses tragédies, qu'il fit pour la Comédie Française, n'eurent pas de succès. Une seule de ses pièces, *La Métromanie* (1738) est restée au répertoire. Il avait infiniment d'esprit. Ses traits ne se comptent pas. Il éternuait des épigrammes. Il s'en prit surtout à la bégueulerie des habitants de Dijon et de Beaune, harcela l'Académie qui n'avait pas voulu de lui.

Triolet.

Grâce à monsieur l'abbé Segui, Messieurs, vous revoilà quarante. On dit que vous faites aussi Grâce à Monsieur l'abbé Segui.	Par la mort de je ne sais qui, Vous n'étiez plus que neuf et trente ; Grâce à Monsieur l'abbé Segui, Messieurs, vous revoilà quarante.
---	---

Louis Racine.

Paris, 1692-1763.

Œuvres poétiques : *La Grâce*, poème (1720). — *La Religion*, poème (1742). — *Poésies diverses*,
Odes sacrées, *Épîtres*.

Le dernier fils du grand poète. Renonça au barreau et se retira à l'Oratoire. C'est là qu'il composa *La Grâce*. Entra dans l'administration des finances (1722-1746). Ne cultiva que la poésie sacrée. Vers correct, mais froid.

Ses *Mémoires sur la vie de Jean Racine* sont plus intéressants que sa poésie.

Épitaphe.

Ci-gît . . . Qui ? Quoi ? ma foi, personne, rien.
 Un qui vivant ne fut valet ni maître,
 Juge, artisan, marchand, praticien,
 Homme des champs, soldat, rabbin ni prêtre,
 Marguillier, même académicien,
 Ni franc-maçori. Il ne voulut rien être ;
 Et véquit nul : en quoi certe il fit bien ;
 Car, après tout, bien fou qui se propose,
 Venu de rien, et revenant à rien,
 D'être en passant ici-bas quelque chose. (1)

Epigrammes.

I.

Alidor court après le bonnet de docteur.
 Tout s'achète ; il est riche ; il fera des merveilles ;
 Mais, ma foi, le bonnet, n'en déplaît au payeur,
 Sera diablement grand, s'il cache ses oreilles.

II.

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau (1).
 Le Brabant fut sa tombe et Paris son berceau.
 Voici l'abrégé de sa vie,
 Qui fut trop longue de moitié :
 Il fut trente ans digne d'envie,
 Et trente ans digne de pitié.

Voltaire.

Paris, 1694 — 1778.

Œuvres poétiques : *La Henriade* (1723). — *Tragédies, Comédies, Poèmes et Epîtres philosophiques*. — Poésies légères : *Stances, Epîtres, Satires, Epigrammes, Madrigaux*.

De son vrai nom, François-Marie Arouet ; prit le nom de Voltaire à 24 ans.

Sa vie. Première période : — Après des études chez les Jésuites, fréquente la société du Temple et le salon de Ninon de Lenclos. Embastillé deux fois. Se retire pendant trois ans en Angleterre.

Deuxième période (1729-1755). — A son retour en France, travaille pour le théâtre, publie son *Histoire de Charles XII*, le *Temple du goût*, les *Lettres anglaises* ou *Lettres philosophiques*. Ces lettres furent brûlées par le Parlement. Voltaire alla auprès de M^{me} du Châtelet, à Cirey. En 1745, retourne à Paris ; la cour lui fait bon accueil. En 1747, se fixe à Sceaux, chez la duchesse du Maine ; séjourne quelque temps à Nancy. En 1750, part pour Berlin où il publie *Le Siècle de Louis XIV*. Se brouille avec Frédéric, quitte la Prusse en 1753 et va s'établir aux Délices (1755), puis au château de Ferney (frontière suisse).

Troisième période (1755-1778). — Activité féconde. Publie de nombreux poèmes philosophiques, l'*Essai sur les mœurs*, le *Dictionnaire philosophique*, ses romans, plusieurs tragédies et une multitude de poésies diverses, de mémoires, de pamphlets, d'œuvres de propagande. Le « Patriarche de Ferney » exerce une véritable souveraineté littéraire et philosophique.

(1) On a l'habitude de réduire cette épitaphe à deux vers :

Ci gît Piron qui ne fut rien,
 Pas même académicien.

Piron avait cependant été élu à l'Académie française, en 1753. Mais Louis XV refusa de ratifier son élection.

(1) J. B. Rousseau.

En 1778, voyage à Paris où il meurt des fatigues et des émotions du triomphe.

Comme poète, ne vaut pas le prosateur. On ne lit plus sa *Henriade* ; ses tragédies ne nous émeuvent plus ; il est médiocre dans le grand lyrisme. Mais où il est resté personnel et charmant, spirituel, gracieux, c'est dans la poésie légère, dans la satire et l'épigramme surtout. Certaines de ses épîtres pétillent d'esprit, de malice, de grâce.

La Vanité.

1760.

Qu'as-tu, petit bourgeois d'une petite ville ?
 Quel accident étrange, en allumant ta bile,
 A sur ton large front répandu la rougeur ?
 D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur ?
 Réponds donc. — L'univers doit venger mes injures ;
 L'univers me contemple, et les races futures
 Contre mes ennemis déposeront pour moi.
 — L'univers, mon ami, ne pense point à toi,
 L'avenir encor moins : conduis bien ton ménage,
 Divertis-toi, bois, dors, sois tranquille, sois sage.
 De quel nuage épais ton crâne est offusqué !
 — Ah ! j'ai fait un discours, et l'on s'en est moqué ! (1)
 Des plaisants de Paris j'ai senti la malice :
 Je vais me plaindre au roi, qui me rendra justice ;
 Sans doute, il punira ces ris audacieux.
 — Va, le roi n'a point lu ton discours ennuyeux ;
 Il a trop peu de temps, et trop de soins à prendre,
 Son peuple à soulager, ses amis à défendre,
 La guerre à soutenir ; en un mot les bourgeois
 Doivent très rarement importuner les rois.
 La cour te croira fou : reste chez toi, bonhomme.
 — Non, je n'y puis tenir : de brocards on m'assomme.
 Les *quand*, les *qui*, les *quoi* (2) pleuvent de tous côtés,
 Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés...
 L'intérêt du public se joint à ma vengeance :
 Je prétends des plaisants réprimer la licence.
 Pour trouver bons mes vers, il faut faire une loi ;
 Et de ce même pas je vais parler au roi.
 Ainsi, nouveau venu sur les rives de Seine,
 Tout rempli de lui-même, un pauvre énergumène
 De son plaisant délire amusait les passants.
 Souvent notre amour-propre éteint notre bon sens ;
 Souvent nous ressemblons aux grenouilles d'Homère,
 Implorant à grands cris le fier dieu de la guerre,
 Et les dieux des enfers, et Bellone, et Pallas,
 Et les foudres des cieus, pour se venger des rats...
 Je suis loin de blâmer le soin très légitime
 De plaire à ses égaux, et d'être en leur estime.

(1) Allusion au discours de réception à l'Académie (1760), où Le Franc de Pompignan avait attaqué les doctrines philosophiques du siècle. (2) Petites feuilles volantes qui coururent à Paris.

Un conseiller du roi, sur la terre inconnu,
 Doit dans son cercle étroit, chez les siens bien venu,
 Être approuvé du moins de ses graves confrères ;
 Mais on ne peut souffrir ces bruyants téméraires,
 Sur la scène du monde ardents à s'étaler.
 Veux-tu te faire acteur ? On voudra te siffler.
 Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène, ⁽¹⁾
 Qui, pouvant chez les siens, en bon bourgeois d'Athène,
 A l'étude, au plaisir doucement se livrer,
 Vécût dans un tonneau pour s'y faire admirer.
 Malheur à tout mortel, et surtout dans notre âge,
 Qui se fait singulier pour être un personnage !
 Piron seul eut raison, quand, dans un goût nouveau,
 Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau :
Ci-gît qui ne fut rien. — Quoi que l'orgueil en dise,
 Humains, faibles humains, voilà votre devise.
 Combien de rois, grands dieux ! jadis si révévés,
 Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés !
 La terre a vu passer leur empire et leur trône.
 On ne sait en quel lieu fleurissait Babylone.
 Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renversé,
 Avec sa ville altière a péri dispersé.
 César n'a point d'asile où son ombre repose,
 Et l'ami Pompignan pense être quelque chose !

(*Satires*).

Le Pauvre diable chez les gens de lettres.

1758.

Je m'accostai (*dit-il*) d'un homme à lourde mine
 Qui sur sa plume a fondé sa cuisine ;
 Grand écumeur des boubiers d'Hélicon,
 Cet animal se nommait Jean Fréron.
 J'étais tout neuf, j'étais jeune, sincère,
 Et j'ignorais son naturel félon :
 Je m'engageai sous l'espoir d'un salaire
 A travailler à son hebdomadaire,
 Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
 Il m'enseigna comment on dépeçait
 Un livre entier, comme on le recousait,
 Comme on jugeait de tout par la préface,
 Comme on louait un sot auteur en place,
 Comme on fondait avec lourde raideur
 Sur l'écrivain pauvre et sans protecteur.
 Je m'enrôlai, je servis le corsaire ;
 Je critiquai, sans esprit et sans choix,
 Impunément le théâtre, la chaire,
 Et je mentis pour dix écus par mois.

(1) Diogène aussi était un vaniteux. Quelqu'un lui dit : „ Je vois ta vanité à travers les trous de ton manteau „.

Quel fut le prix de ma plate manie ?
 Je fus connu, mais par mon infamie,
 Comme un gredin que la main de Thémis
 A diapré de noble fleurs de lis,
 Par un fer chaud gravé sur l'omoplate.
 Triste et honteux, je quittai mon pirate,
 Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
 Mon honoraire en me parlant d'honneur...
 Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
 J'allai trouver Le Franc de Pompignan,
 Ainsi que moi natif de Montauban,
 Lequel jadis a brodé quelque phrase
 Sur la *Didon* qui fut de Métastase ;
 Je lui contai tous les tours du croquant :
 « Mon cher pays, secourez-moi, lui dis-je,
 Fréron me vole et pauvreté m'afflige ».
 « De ce bournier vos pas seront tirés,
 Dit Pompignan ; votre dur cas me touche.
 Tenez, prenez mes cantiques sacrés ;
 Sacrés ils sont, car personne n'y touche ;
 Avec le temps un jour, vous les vendrez.
 Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
 De *Zoraïd* ; la scène est en Afrique :
 A la Clairon vous le présenterez ;
 C'est un trésor : allez, et prospérez. »

Tout ranimé par son ton didactique,
 Je cours en hâte au parlement comique,
 Bureau de vers, où maint auteur pelé
 Vend maintes scènes à maint acteur sifflé.
 J'entre, je lis d'une voix fausse et grêle
 Le triste drame écrit pour la Denèle.
 Dieu paternel, quels dédains, quel accueil !
 De quelle œillade altière, impérieuse,
 La Dumesnil rabattit mon orgueil !
 La Dangeville est plaisante et moqueuse :
 Elle riait ; Grandval me regardait
 D'un air de prince et Sarrazin dormait ;
 Et, renvoyé penaud par la cohue,
 J'allai gronder et pleurer dans la rue.

De vers, de prose, et de honte étouffé,
 Je rencontrai Gresset dans un café ;
 Gresset doué du double privilège
 D'être au collège un bel esprit mondain,
 Et dans le monde un homme de collège ;
 Gresset dévot ; longtemps petit badin
 Sanctifié par ses palinodies,
 Il prétendait avec componction,
 Qu'il avait fait jadis des comédies,

Dont à la Vierge il demandait pardon.

— Gresset se trompe, il n'est pas si coupable :

Un vers heureux et d'un tour agréable

Ne suffit pas ; il faut une action,

De l'intérêt, du comique, une fable,

Des mœurs du temps un portrait véritable,

Pour consommer cette œuvre du démon.

Mais que fit-il dans ton affliction ?

— Il me donna les conseils les plus sages :

„ Quittez, dit-il, les profanes ouvrages ;

Faites des vers moraux contre l'amour ;

Soyez dévot, montrez-vous à la cour. “

Je crois mon homme, et je vais à Versailles.

Maudit voyage ! hélas ! chacun se raille

En ce pays d'un pauvre auteur moral ;

Dans l'antichambre il est reçu bien mal,

Et les laquais insultent sa figure

Par un mépris pire encor que l'injure.

Plus que jamais confus, humilié,

Devers Paris je m'en revins à pied.

L'abbé Trublet alors avait la rage

D'être à Paris un petit personnage ;

Au peu d'esprit que le bonhomme avait

L'esprit d'autrui par supplément servait.

Il entassait adage sur adage ;

Il compilait, compilait, compilait ;

On le voyait sans cesse écrire, écrire

Ce qu'il avait jadis entendu dire,

Et nous lassait sans jamais se lasser :

Il me choisit pour l'aider à penser.

Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,

Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.

(*Le Pauvre diable.*)

A Madame Lullin. (1)

Ferney, 16 novembre 1773.

Hé quoi, vous êtes étonnée

Qu'au bout de quatre-vingts hivers

Ma muse faible et surannée

Puisse encor fredonner des vers ?

Quelquefois un peu de verdure

Rit sous les glaçons de nos champs ;

Elle console la nature,

Mais elle sèche en peu de temps.

Un oiseau peut se faire entendre

Après la saison des beaux jours ;

Mais sa voix n'a plus rien de tendre,

Il ne chante plus ses amours.

Ainsi je touche encor ma lyre

Qui n'obéit plus à mes doigts ;

Ainsi j'essaie encor ma voix

Au moment même qu'elle expire.

« Je veux dans mes derniers adieux,

Disait Tibulle à son amante,

Attacher mes yeux sur tes yeux,

Te presser de ma main mourante. »

Mais quand on sent qu'on va passer,

Quand l'âme fuit avec la vie,

A-t-on des yeux pour voir Délie,

Et des mains pour la caresser ?

(1) Femme d'un agronome distingué, conseiller et secrétaire d'état de Genève, ami de Voltaire.

Dans ces moments chacun oublie	Délie elle-même à son tour
Tout ce qu'il a fait en santé :	S'en va dans la nuit éternelle,
Quel mortel s'est jamais flatté	En oubliant qu'elle fut belle
D'un rendez-vous à l'agonie ?	Et qu'elle a vécu pour l'amour.

Nous naissons, nous vivons, bergère ;
 Nous mourrons sans savoir comment,
 Chacun est parti du néant :
 Où va-t-il?... Dieu le sait, ma chère.

Les leçons d'Horace.

...Jouissons, écrivons, vivons, mon cher Horace.
 J'ai déjà passé l'âge où ton grand protecteur,
 Ayant joué son rôle en excellent acteur,
 Et sentant que la mort assiégeait sa vieillesse,
 Voulût qu'on l'applaudît lorsqu'il finit sa pièce.
 J'ai vécu plus que toi ; mes vers dureront moins ;
 Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
 A suivre les leçons de ta philosophie,
 A mépriser la mort en savourant la vie,
 A lire tes écrits pleins de grâce et de sens,
 Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les sens.
 Avec toi l'on apprend à souffrir l'indigence,
 A jouir sagement d'une honnête opulence,
 A vivre avec soi-même, à servir ses amis,
 A se moquer un peu de ses sots ennemis,
 A sortir d'une vie ou triste ou fortunée
 En rendant grâce aux dieux de nous l'avoir donnée.

(*Épître à Horace, 1771. Fragment.*)

Épigrammes.

I.

Sur Le Franc de Pompignan.

Savez-vous pourquoi Jérémie
 A tant pleuré pendant sa vie ?
 C'est qu'en prophète il prévoyait
 Qu'un jour Le Franc le traduirait.

II.

A Grétry.

La Cour a dénigré tes chants,
 Dont Paris a dit des merveilles.
 Hélas ! les oreilles des grands
 Sont souvent de grandes oreilles.

III.

Contre Fréron.

L'autre jour, au fond d'un vallon,
 Un serpent piqua Jean Fréron.
 Que pensez-vous qu'il arriva ?
 Ce fut le serpent qui creva.

Madrigal.*A la Camargo.*

Ah ! Camargo, que vous êtes brillante !
 Mais que Salle, grand dieu, est ravissante !
 Que vos pas sont légers, et que les siens sont doux !
 Elle est inimitable, et vous êtes nouvelle,
 Les Nymphes sautent comme vous,
 Et les Grâces dansent comme elle.

Adieux à la vie.

1778.

Adieu ! Je vais dans ce pays
 D'où ne revint point feu mon père.
 Pour jamais adieu, mes amis,
 Qui ne me regretterez guère,
 Vous en rirez, mes ennemis,
 C'est le Requiem ordinaire.
 Vous en tâterez quelque jour,
 Et, lorsque aux ténébreux rivages
 Vous irez trouver vos ouvrages,
 Vous ferez rire à votre tour.

Quand sur la scène de ce monde
 Chacun a joué son rôle,
 En partant il est à la ronde
 Reconduit à coups de sifflet.
 Dans leur dernière maladie
 J'ai vu des gens de tous états
 Vieux évêques, vieux magistrats,
 Vieux courtisans à l'agonie...
 Le public malin s'en moquait ;
 La satire un moment parlait
 Des ridicules de sa vie ;
 Puis à jamais on l'oubliait :
 Ainsi la farce était finie...

Petits papillons d'un moment,
 Invisibles marionnettes
 Qui volez si rapidement
 De Polichinelle au néant,
 Dites-moi donc ce que vous êtes.
 Au terme où je suis parvenu,
 Quel mortel est le moins à plaindre ?
 — C'est celui qui ne sait rien craindre,
 Qui vit et qui meurt inconnu.

(Poésies diverses).

Charles-François Panard.

Courville, 1694 (1) — Paris. 1765.

Un chansonnier, mort d'apoplexie en buvant son verre, grand comme une bouteille de Bordeaux. « *Le vin*, disait-il, *c'est le cachet du génie* ». Du génie, il n'en eut guère. Marmontel l'appelle le **La Fontaine du Vaudeville**. Mais il n'avait du bonhomme que l'insouciance, l'humeur franche, le caractère ouvert. Ses chansons sont faciles, et c'est tout.

Couplets moraux.

Pour faire un repas agréable, Faut-il couvrir toute sa table De ces ragoûts et de ces mets Inventés par de fins gourmets ? Non non je fais toujours grand'chère Quand j'ai le manger nécessaire Sur un petit couvert bien blanc. Avec ce qu'il faut de lumière, Un verre net et du vin franc.	Tenté par le gain qu'il espère, Le nautonier, pour satisfaire Nos appétits extravagants, Va s'exposer aux ouragans. Mais ce qu'il amène en nos rades, Ne sert qu'à nous rendre malades ; Et nous n'en serions pas plus mal Si l'épice et l'eau des Barbades Restaient dans leur pays natal.
---	---

Cependant, ô fous que nous sommes,
C'est la fureur de tous les hommes
D'entasser et de se munir
Pour les besoins de l'avenir ;
Leurs corps et leurs esprits s'épuisent
Pour avoir des meubles qui nuisent,
Des trésors que l'on tient secrets,
Des habits que les vers détruisent,
Des livres qu'on ne lit jamais. (2)

(1) Certains le font naître en 1674 ?

(2) On connaît cette curieuse pièce de Panard, — imitée de Rabelais, — dont les vers se succèdent et s'alignent de façon à figurer une bouteille :

La Bouteille.

Que mon
Flacon
Me semble bon.
Sans lui
L'ennui
Me nuit,
Me suit ;
Je sens
Mes sens
Mourants,
Pesants.
Quand je le tiens
Dieu ! que je suis bien !
Que son aspect est agréable !
Que je fais cas de ses divins présents !
C'est de son sein fécond, c'est de ses heureux flancs
Que coule ce nectar si doux, si délectable,
Qui rend tous les esprits, tous les cœurs satisfaits.
Cher objet de mes vœux, tu fais toute ma gloire ;
Tant que mon cœur vivra, de tes charmants bienfaits
Il saura conserver la fidèle mémoire.
Ma muse à te louer se consacre à jamais
Tantôt dans un caveau, tantôt sous une treille,
Ma lyre, de ma voix accompagnant le son,
Répètera cent fois cette aimable chanson :
Règne sans fin, ma charmante bouteille,
Règne sans cesse, ô mon joli flacon !

J. J. Le Franc, marquis de Pompignan.

Montauban, 1709. — Pompignan, 1784.

Œuvres poétiques : *Épîtres morales*. — *Poésies familières*. — *Odes*. — *Cantiques sacrés*. *Odes chrétiennes et philosophiques* (1771). — *Voyage de Languedoc et de Provence*, prose et vers. — *Œuvres*, 6 vol. (1784). — Théâtre.

Ami de Louis Racine. Vaste érudition : connaissait l'hébreu, le latin, le grec, l'espagnol, l'italien, l'anglais.

Criblé d'épigrammes par Voltaire. On ne cite plus guère de lui que son ode sur la mort de J. B. Rousseau, où l'on trouve, il est vrai, quelques vers qui méritent de vivre.

Ode sur la mort de J.-B. Rousseau. (1)

1742.

Quand le premier chantre du monde	Du sein des ombres éternelles
Expira sur les bords glacés	S'élevant au trône des dieux,
Où l'Ebre effrayé dans son onde	L'envie offusque de ses ailes
Reçut ses membres dispersés,	Tout éclat qui frappe ses yeux.
Le Thrace, errant sur les montagnes,	Quel ministre, quel capitaine,
Remplit les bois et les campagnes	Quel monarque vaincra sa haine
Du cri perçant de ses douleurs :	Et les injustices du sort ?
Les champs de l'air en retentirent	Le temps à peine les consomme ;
Et dans les antres qui gémissent	Et jamais le prix du grand homme
Le lion répandit des pleurs.	N'est bien connu qu'après sa mort.
La France a perdu son Orphée !	Oui, la seule mort nous délivre
Muses, dans ces moments de deuil,	Des ennemis de nos vertus ;
Élevez le pompeux trophée	Et notre gloire ne peut vivre
Que vous demande son cercueil ;	Que lorsque nous ne vivons plus.
Laissez par de nouveaux prodiges,	Le chantre d'Ulysse et d'Achille,
D'éclatants et dignes vestiges	Sans protecteur et sans asile,
D'un jour marqué par vos regrets.	Fut ignoré jusqu'au tombeau.
Ainsi le tombeau de Virgile	Il expire : le charme cesse,
Est couvert du laurier fertile	Et tous les peuples de la Grèce
Qui par vos soins ne meurt jamais . . (2)	Entre eux disputent son berceau.
Jusques à quand, mortels farouches,	Le Nil a vu sur ses rivages
Vivrons-nous de haine et d'aigreur ?	De noirs habitants du désert
Prêterons-nous toujours nos bouches	Insulter par leurs cris sauvages
Au langage de la fureur ?	L'astre éclatant de l'Univers.
Implacable dans ma colère,	Crime impuissant ! fureurs bizarres !
Je m'applaudis de la misère	Tandis que ces monstres bêtes
De mon ennemi terrassé ;	Poussaient d'insolentes clameurs,
Il se relève, je succombe	Le dieu, poursuivant sa carrière,
Et moi-même à ses pieds je tombe,	Versait des torrents de lumière
Frappé du trait que j'ai lancé . . .	Sur ses obscurs blasphémateurs . . .

(Odes, Livre III.)

(1) La Harpe raconte, à propos de cette ode, une amusante anecdote. Il lut devant Voltaire, à Ferney (1765), la 8^e strophe : *Le Nil*. . . sans nommer l'auteur. « Je me défiais, dit-il, de l'homme, et je voulais l'avis du poète. » Il jeta des cris d'admiration : *Ah ! mon Dieu ! que cela est beau ! Qui est-ce qui a fait cela ?* Je m'amusai quelque temps à le faire deviner, enfin je nommai Pompignan. Ce fut comme un coup de théâtre ; les bras lui tombèrent ; tout le monde fit silence et fixa les yeux sur lui. *Redites-moi la strophe*. Je la répétai, et l'on peut s'imaginer avec quelle attention elle fut écoutée. *Il n'y a rien à dire, la strophe est belle*.

L'Ode a onze strophes. Nous n'en citons que cinq, les moins banales.

(2) La tradition place le tombeau de Virgile à l'entrée de la grotte souterraine du Pausilippe, près de Naples. Le laurier a été planté, dit-on, par Pétrarque.

J.-B. Louis Gresset.

Amiens, 1709-1777.

Œuvres poétiques : *Poésies* (1731). — *Vert-Vert* (1734). — *Épîtres, Odes, Eglogues, Contes en vers ; Le Gazetin* (4 chants). — *Le Parrain magnifique*, poème en dix chants (1757).
Théâtre : *Le Méchant* (1747).

Quitta l'ordre des Jésuites, après les ennuis que lui valut son *Vert-Vert*.

Talent gracieux et coquet, poète tournant gentiment le vers, ayant de la facilité et du naturel, et des négligences qui charment. On connaît surtout de lui « *Vert-Vert* » et « *La Chartreuse* », quoique cette épître soit parfois gâtée par des prétentions philosophiques.

La Chartreuse.

Sur cette montagne empestée ⁽¹⁾
Où la foule toujours crottée
De prestolets provinciaux
Trotte sans cause et sans repos,
Vers ces demeures odieuses
Où règnent les longs arguments
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agréments;
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue ⁽²⁾
Où trente faquins d'imprimeurs
Avec un air de conséquence
Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense ⁽³⁾
Où, dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux ; ⁽⁴⁾
Là, du toit d'un cinquième étage
Qui domine avec avantage

Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique ermitage, ⁽⁵⁾
Qui paraît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain.
C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau
Que votre ami, nouveau stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'ermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard :
Et tandis que pour vous je veille
Longtemps avant l'aube vermeille,
Enpaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.

(Suit une satire malicieuse des travers du siècle. Après avoir ensuite moralisé longuement, le poète revient à la description de sa chambre) :

Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas ;
Tout ce que j'en sais, sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,

Vient tenir ses bruyants états
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats ;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur deux vieux échelas :
Voilà les meubles délicats
Dont ma chartreuse est décorée
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats

(1) La Montagne Sainte-Geneviève à Paris. (2) Rue Saint-Jacques. (3) Collège Louis-le-Grand, ancien collège de Clermont, qui appartient aux Jésuites jusqu'en 1760. (4) Les fils de familles princières et nobles, clientèle principale de ce collège. (5) Le logis de Gresset était surmonté d'un belvédère qui servait d'observatoire aux Jésuites.

Qu'ils vont livrer sur vos climats;
 Ou quand leur troupe conjurée
 Y vient préparer ces frimas
 Qui versent sur chaque contrée
 Les catarrhes et le trépas.
 Je n'outré rien ; telle est en somme
 La demeure où je vis en paix,
 Concitoyen du peuple gnome,
 Des sylphides et des follets :
 Telles on nous peint les tanières
 Où gisent, ainsi qu'au tombeau,
 Les pythonisses, les sorcières,
 Dans le donjon d'un vieux château ;
 Ou tel est le sublime siège
 D'où, flanqué des trente-deux vents,
 L'auteur de l'*Almanach de Liège*
 Lorgne l'histoire du beau temps
 Et fabrique avec privilège
 Ses astronomiques romans.
 Sur ce portrait abominable

On penserait qu'en lieu pareil
 Il n'est point d'instant délectable
 Que dans les heures du sommeil.
 Pour moi qui, d'un poids équitable,
 Ai pesé des faibles mortels
 Et les biens et les maux réels,
 Qui sais qu'un bonheur véritable
 Ne dépendit jamais des lieux,
 Que le palais le plus pompeux
 Souvent renferme un misérable,
 Et qu'un désert peut être aimable
 Pour quiconque sait être heureux,
 De ce Caucase inhabitable
 Je me fais l'Olympe des dieux.
 Là, dans la liberté suprême,
 Semant de fleurs tous mes instants,
 Je trouve les jours du printemps.
 Calme heureux, loisir solitaire !
 Quand on jouit de ta douceur,
 Quel antre n'a pas de quoi plaire? ..

Charles Collé.

Paris, 1709-1783.

Œuvres poétiques : *Théâtre. — Chansons.*

Chansonnier et auteur dramatique. Un des fondateurs du Caveau (1720). Il peint, dans ses chansons, les mœurs de son temps. Voici, à titre de curiosité, trois couplets d'une de ses chansons d'actualité : « Sur la prise de Port-Mahon » (ville des Iles Baléares (Espagne), qui fut prise aux Anglais par le duc de Richelieu, en 1756). Cela ressemble à une « chronique rimée » d'aujourd'hui.

Couplets.

Sur la prise de Port-Mahon.

Ces braves insulaires,
 Qui font
 Qui font

Sur mer les corsaires,
 Ailleurs ne brillent guères ;
 Le Port-Mahon est pris,

Il est pris, il est pris, il est pris, il est pris.

Ils en sont tous surpris,
 Il est pris, il est pris.
 Ces forbans d'Angleterre

Ces fous..., ces fous..., ces foudres de guerre,
 Sur mer comme sur terre,
 Dès qu'ils sont combattus,

Sont battus, sont battus, sont battus, sont battus.

Anglais, vos railleries,
 Ces traits, ces mots, ces plaisanteries,
 Seraient-elles taries ?
 Seriez-vous même plaisants
 A présent, à présent, à présent, à présent ?
 Raillant ou combattant,
 L'Anglais vaut tout autant.
 Avec les mêmes grâces,
 Il rend, il rend, il défend ses places.
 Les bons mots, les menaces
 Ont le même succès,
 A peu près, à peu près, à peu près, à peu près.

 Beaux railleurs d'Angleterre
 Nogent, Melun, le coche d'Auxerre,
 A vos vaisseaux de guerre
 Ont, pendant cet été,
 Résisté, résisté, résisté, résisté.
 Ils les ont écartés,
 Ils les ont maltraités ;
 Notre flotte d'eau douce
 Vous voit, vous joint, vous combat, vous repousse,
 Et, jusqu'au moindre mousse,
 Tout est, sur nos bateaux,
 Des héros, des héros, des héros, des héros.

Bernis (François-Joachim de Pierres de)

Saint-Marcel (Vivarais), 1715. — Rome 1794.

Œuvres poétiques : *Poésies diverses*. — *La Religion vengée* (poème).

Très recherché des salons, le jeune abbé, « *bien joufflu, bien frais, bien poupin* », comme dit Montesquieu, amusait de ses jolis riens le monde de Paris. Voltaire le définissait bien quand il l'appelait « *Babet la bouquetière* ». Protégé par M^{me} de Pompadour. Ambassadeur à Venise (1751), Conseiller d'état (1755), Cardinal (1758), Archevêque d'Albi (1764). Refusa de prêter le serment à la constitution civile du clergé et fut destitué. Mourut dans la misère.

L'Amour et les Nymphes.

1744.

Auprès d'une féconde source	Ma sœur, que sa bouche est vermeille !
D'où coulent cent petits ruisseaux,	Dit l'une d'un ton indiscret.
L'Amour, fatigué de sa course,	L'Amour, qui l'entend, se réveille
Dormait sur un lit de roseaux.	Et se félicite en secret.
Les Naiades sans défiance	Il cache ses desseins perfides
S'avancent d'un pas concerté ;	Sous un air engageant et doux :
Et toutes, en un grand silence,	Les nymphes, bientôt moins timides,
Admirent sa jeune beauté.	Le font asseoir sur leurs genoux.

Eucharis, Nais et Thémire — Couronnent sa tête de fleurs. L'Amour, d'un gracieux sourire, Répond à toutes leurs faveurs.	Ah! rendez-nous, dieu de Cythère, Disent-elles, notre repos : Pourquoi le troubler, téméraire ? Nous brûlons au milieu des eaux.
Mais bientôt aux flammes cruelles Qui brûlent la nuit et le jour, Ces indiscrètes immortelles Connurent le perfide Amour.	Nourrissez plutôt sans vous plaindre, Répond l'Amour, mes tendres feux : Je les allume quand je veux : Mais je ne saurais les éteindre.

Michel-Jean Sedaine.

Paris, 1719-1797.

Œuvres poétiques : *Recueil de pièces fugitives* (1750).

D'abord tailleur de pierre, consacrait ses loisirs à l'étude. Débuta par des chansons, des épîtres, des poèmes. Puis fit du théâtre. *Le Philosophe sans le savoir* (1765) et la *Gageure imprévue* (1758) sont demeurés au répertoire.

A mon habit.

1752.

Ah ! mon habit, que je vous remercie !
Que je valus hier grâce à votre valeur !
Je me connais ; et, plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois que mon tailleur,
Par une secrète magie,
A caché dans vos plis un talisman vainqueur,
Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie.
Quels honneurs je reçus ! quels égards ! quel accueil !
Auprès de la maîtresse, et dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire ;
J'eus le droit d'y parler, et parler sans rien dire.
Ce que je décidai fut *le nec plus ultra*.
Cette femme à grand falbala
Me consulta sur l'air de son visage,
Un blondin, sur un mot d'usage,
Un robin, sur des opéras.
On applaudit à tout : j'avais tant de génie !
Ah ! mon habit, que je vous remercie !
C'est vous qui me valez cela.

Joseph Vadé.

Ham (Somme), 1719. — Paris, 1757.

Œuvres poétiques : *La Pipe cassée*. — *Bouquets poissards*. — *Théâtre*. Œuvres : *Opéras-comiques, vaudevilles, parodies, épîtres, madrigaux, fables, chansons, bouquets poissards et amphigouris* (1758).

Créateur du genre poissard, peintre des mœurs populaires, parle le langage des Halles. Réalisme pittoresque, mais souvent grossier. On l'a appelé le Callot de la poésie et le Cornelle des Halles.

De compliments et de caresse
 Un petit-maître m'accabla,
 Et pour m'exprimer sa tendresse
 Dans ses propos guindés me dit tout Angola...
 Ce marquis, autrefois mon ami de collège,
 Me reconnut enfin, et, du premier coup d'œil,
 Il m'accorda, par privilège,
 Un tendre embrassement qu'approuvait son orgueil :
 Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
 Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
 N'eussent obtenu de ma vie,
 Votre aspect seul me l'attira.
 Ah ! mon habit, que je vous remercie !
 C'est vous qui me valez cela.
 Mais ma surprise fut extrême :
 Je m'aperçus que sur moi-même
 Le charme sans doute opérait.
 J'entrais jadis d'un air discret ;
 Ensuite suspendu sur le bord de ma chaise,
 J'écoutais en silence, et ne me permettais
 Le moindre si, le moindre mais.
 Avec moi tout le monde était fort à son aise,
 Et moi je ne l'étais jamais.
 Un rien aurait pu me confondre,
 Un regard, tout m'était fatal.
 Je ne parlais que pour répondre,
 Je parlais bas, je parlais mal.
 Un sot provincial, arrivé par le coche,
 Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau.
 Je me mouchais presque au bord de ma poche,
 J'éternuais dans mon chapeau.
 On pouvait me priver, sans aucune indécence,
 De ce salut que l'usage introduit ;
 Il n'en coûtait de révérence
 Qu'à quelqu'un trompé par le bruit. (1)
 Mais à présent, mon cher habit,
 Tout est de mon ressort ; les airs, la suffisance,
 Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance
 Deviennent mes tons favoris.
 Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis ?
 Dieu ! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
 De ne point habiter le pays limitrophe
 Des conquêtes de notre roi ! (2)
 Dans la Hollande, il est une autre loi ;
 En vain j'étalerais ce galon qu'on renomme,
 En vain j'exalterais sa valeur, son débit ;

(1) Cfr. La Bruyère : les portraits de *Géon* et de *Phédon*.

(2) Allusion aux conquêtes de Louis XV dans les Pays-Bas, pendant la Guerre de la Succession d'Autriche, qui se termina par le traité d'Aix-la-Chapelle (1748).

Ici l'habit fait valoir l'homme,
Là, l'homme fait valoir l'habit :
Mais chez nous, peuple aimable, où les grâces, l'esprit,
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs, sur son fruit ;
On le juge sur son écorce. (1)

Ponce-Denis Ecouchard Lebrun.

Paris, 1729-1807.

Œuvres poétiques : *Odes*, 6 livres. — *Élégies*, 4 livres. — *Epîtres*, 2 livres.
Epigrammes, 6 livres. — *Poèmes*, etc.

Né dans la maison du prince de Conti (aujourd'hui Hôtel de la Monnaie), où son père était valet de chambre. Élevé par la famille de Conti au Collège Mazarin (Institut), où il fit la connaissance du fils de Louis Racine. C'est L. Racine qui l'initia à la poésie.

Son *Ode sur la ruine de Lisbonne* attira l'attention sur lui. Devint tout à coup célèbre en adressant (1760) une Ode à Voltaire pour lui recommander une nièce du grand Corneille. Fréquenta le salon de M^{me} Chénier, fut l'ami des deux Chénier, de Buffon, de M^{me} Vigée-Lebrun, de Voltaire. Revers de fortune et malheurs conjugaux. Flatte tous les ministres avec effronterie et platitude. En 1789, révolutionnaire enragé. Après le 18 Brumaire, bonapartiste convaincu. Appelé à l'Institut en 1801. Vieillit triste, presque complètement aveugle, dans les combles du Louvre, puis dans ceux du Palais-Royal (où le gouvernement lui avait accordé un petit logement), avec une vieille servante qu'il avait fini par épouser. Eut à son époque une réputation exagérée ; on l'appelait Lebrun-Pindare ; aujourd'hui on ne lit plus de lui que ses épigrammes (il en a fait 634), où il était excellent. (2)

(1) Cfr. *Les Regrets* de DIDEROT, sur sa vieille robe de chambre, et *Mon habit*, de BÉRANGER.

(2) Sainte-Beuve juge ainsi le lyrique : « Comme lyrique, il a du souffle, mais aride ; il a l'amour ou plutôt la recherche des beaux mots ; il en a surtout la fatigue et l'abus. De la raideur, de l'inégalité, de la sécheresse et de la maigreur, nulle grâce ni mollesse, les rochers plus que les vallons du Parnasse, comme disait de lui Bernardin de S'-Pierre, le voila dans l'ode. »

Le Triomphe des Paysages peut-être considéré comme le triomphe de la faculté poétique au 18^e siècle. Ce fut un des succès de Lebrun. En voici quelques vers :

La colline qui, vers le Pôle, Borne nos fertiles marais, Occupe les enfants d'Éole A broyer les dons de Cérés.	Et Sèvres, d'un pur argile, Compose l'albâtre fragile Ou Moka nous verse ses feux. . . Mais le Dieu léger d'Italie
Vannes, qu'habite Galatée, Sait du lait d'lo, d'Amalthee, Épaissir les flots écumeux. . .	Me ramène à ce bois charmant Où l'infortune de Pavie M'offre un antique monument. . .

Cela veut dire que Montmartre est couvert de moulins, qu'à Vanves on fait du beurre et du fromage, qu'à Sèvres on fait de la porcelaine et que c'est dans les tasses de porcelaine que nous prenons notre café, enfin qu'on peut voir au Bois de Boulogne le « Pavillon de Madrid », construit par François I^{er}.

Jacques-Charles Malfilâtre.

Caen, 1732. — Paris, 1767.

Œuvres poétiques : *Odes*. — *Eglogues*. — *Imitations de Psaumes*. — *Narcisse dans l'île de Vénus*, poème.
Génie de Virgile (traduction), etc.

Talent incertain, indécis, s'engageant dans toutes les voies sans persévérer dans aucune. N'acheva qu'un poème : *Narcisse dans l'île de Vénus*, composition mythologique qui annonce quelque peu André Chénier. Mourut des suites d'une chute. La légende en a fait un poète malheureux et incompris : *La faim*, dit Gilbert, mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

Citons deux strophes de l'ode : *Le Soleil fixe au milieu des planètes* (1759), qui le fit connaître et que Marmontel inséra dans le *Mercure* :

L'homme a dit : Les cieux m'environnent, Les cieux ne roulent que pour moi. De ces astres qui me couronnent, La Nature me fit le roi :	Fier mortel, bannis ces fantômes. Sur toi-même jette un coup d'œil : Que sommes-nous, faibles atomes, Pour porter si loin notre orgueil ?
Pour moi seul le Soleil se lève, Pour moi seul le Soleil achève Son cercle éclatant dans les airs ; Et je vois, souverain tranquille, Sur son poids la Terre immobile Au centre de cet univers.	Insensés ! nous parlons en maîtres, Nous qui, dans l'océan des êtres, Nageons tristement confondus ; Nous, dont l'existence légère, Pareille à l'ombre passagère, Commence, paraît, et n'est plus !..

Sur le vaisseau " Le Vengeur " (1).

1794.

Ainsi que le Vengeur il est beau de périr ;
Il est beau quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir.

Trahi par le sort infidèle,
Comme un lion pressé de nombreux léopards,
Seul au milieu de tous, sa fureur étincelle ;
Il les combat de toutes parts.

L'airain lui déclare la guerre :
Le fer, l'onde, la flamme entourent ses héros.
Sans doute, ils triomphaient ! mais leur dernier tonnerre
Vient de s'éteindre sous les flots.

Captifs !.. la vie est un outrage !
Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux.
L'Anglais, en frémissant, admire leur courage :
Albion pâlit devant eux.

Plus fiers d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans les combats,
De ces républicains l'âme n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglants.
Voyez-les défier et la vague et la foudre
Sous des mâts rompus et brûlants.

Voyez ce drapeau tricolore,
Qu'élève en périssant leur courage indompté ;
Sous le flot qui les couvre, entendez-vous encore
Ce cri : " Vive la liberté ! "

Ce cri !... c'est en vain qu'il expire,
Etouffé par la mort et par les flots jaloux ;
Sans cesse il revivra répété par ma lyre :
Siècles, il planera sur vous !

Et vous, héros de Salamine,
Dont Thétis vante encor les exploits glorieux,
Non, vous n'égalez pas cette auguste ruine,
Ce naufrage victorieux !

(1) Le vaisseau *Le Vengeur* faisait partie d'une flotte improvisée, sortie de Brest pour protéger un grand convoi de grains, venant des États-Unis (1794). Les Français rencontrèrent presque aussitôt la flotte anglaise (26 vaisseaux et 12 frégates). Le combat dura trois jours, et la victoire resta aux Anglais, mais le convoi avait pu entrer à Brest. Sur le point de couler, le capitaine Renaudin, qui commandait *Le Vengeur*, se rendit. Près de 200 matelots purent être sauvés; les autres (environ 200) furent engloutis. Ils périrent au cri de : " Vive la République ! ". Plus de 250 hommes de l'équipage avaient été tués pendant la bataille.

Epigrammes.

Contre Dorat.

Phosphore passager, Dorat brille et s'efface :
C'est le ver luisant du Parnasse.

Sur la Cléopâtre (1750) de Marmontel.

Au beau drame de Cléopâtre	Siffaient et parterre et théâtre ;
Où fut l'aspic de Vaucanson,	Et le souffleur, oyant cela,
Tant fut sifflé, qu'à l'unisson	Croyant encor souffler, siffla.

Sur Florian.

Dans ton beau roman pastoral,	Puis berger, auteur, lecteur, chien
Avec tes moutons pêle-mêle,	S'endorment de moutonnerie.
Sur un ton bien doux, bien moral,	Pour réveiller ta bergerie,
Berger, bergère, auteur, tout bête.	Ah ! qu'un petit loup viendrait bien !

Contre La Harpe (1)

qui venait de parler du grand Corneille avec irrévérence.

Ce petit homme, à son petit compas
Veut sans pudeur asservir le génie :
Au bas du Pinde il trotte à petits pas
Et croit franchir les sommets d'Aonie.⁽²⁾
Au grand Corneille il a fait avanie ;
Mais à vrai dire on riait aux éclats
De voir ce nain mesurer un Atlas
Et, redoublant ses efforts de pygmée,
Burlesquement roidir ses petits bras
Pour étouffer si haute renommée.

Jean-François Ducis.

Versailles, 1733-1816.

Œuvres poétiques : *Théâtre, Poésies diverses.*

Plus connu, comme poète dramatique, par ses timides adaptations de Shakespeare (*Hamlet* (1769). — *Roméo et Juliette* (1776). — *Le Roi Lear* (1783). — *Macbeth* (1784). — *Othello*, 1792). A 70 ans, se retire à Versailles où il se met à composer de petites pièces en vers qu'il adresse à son *Ruisseau*, à sa *Muse*, à ses dieux *Pénates*, à son *Caveau*, à son *Logis*, à son *petit Bois*, au *saule du sage*, au *saule du malheureux*, au *saule de l'amant*, à tous les saules. On l'a appelé le « bon Ducis ».

A mon ruisseau.

Ruisseau peu connu dont l'eau coule
Dans un lieu sauvage et couvert,
Oui, comme toi je crains la foule,
Comme toi, j'aime le désert.

(1) Sainte-Beuve appelle cette pièce « la reine des épigrammes ».

(2) Un des noms de la Béotie. *Les sommets d'Aonie* : l'Hélicon.

Ruisseau, sur ma peine passée
Fais rouler l'oubli des douleurs,
Et ne laisse dans ma pensée
Que ta paix, tes flots et tes fleurs.

Près de toi l'âme recueillie
Ne sait plus s'il est des pervers :
Ton flot pour la mélancolie
Se plaît à murmurer des vers.

Quand pourrai-je, aux jours de l'automne,
En suivant le cours de ton eau,
Entendre et le bois qui frissonne
Et le cri plaintif du vanneau !

Que j'aime cette église antique,
Ces murs que la flamme a couverts,
Et l'oraison mélancolique
Dont la cloche attendrit les airs !

Jadis chez des vierges austères
J'ai vu quelques ruisseaux cloîtrés
Rouler leurs ondes solitaires
Dans des clos à Dieu consacrés.

Leurs flots si purs, avec mystère,
Serpentaient dans ces chastes lieux,
Où ces beaux anges de la terre
Foulaient des prés bénis des cieux.

Mon humble ruisseau, par ta fuite,
(Nous vivons, hélas ! peu d'instants)
Fais souvent penser ton ermite,
Avec fruit, au fleuve du temps.

Charles-Pierre Colardeau.

Janville (Eure-et-Loir), 1732. — Paris, 1776.

Créateur de l'*Héroïde*, espèce d'épître ; précurseur de Delille dans la poésie descriptive ; rénovateur de l'idylle, genre Segrais. *Myrtille et Hylas* est comme une première ébauche de la *Liberté*, de Chénier. Poète aimable, élégant, sans grande originalité, qui eut son heure de célébrité vers la fin du règne de Louis XV. Ses *Epîtres à Minette* ont de la gentillesse, mais fade. En voici un échantillon :

Epître à Minette.

Cessez vos jeux, Minette, et m'écoutez.
Je hais en vous l'abus de mes bontés.
Toujours mutine, étourdie et légère,
Minette, enfin, me deviendra moins chère.
Votre air prévient ; mais pourquoi cachez-vous
Un cœur cruel sous des dehors si doux ?
Pourquoi, surtout, ces pattes veloutées,
Mais en dessous des griffes ergotées,
Tirant leurs traits de leurs petits carquois,
De coups subtils frappent-elles mes doigts ?
Vous déchirez la main qui vous caresse...
Vous me direz que c'est à la nature
Qu'il faut s'en prendre ; et qu'après tout l'armure

Dont j'ai si bien l'empreinte sur ma peau,
Ne doit rouiller au fond de son fourreau ;
Qu'à son emploi chaque être se résigne ;
Que le chien mord, que le chat égratigne...
D'un cœur gâté telle est l'inconscience,
Griffes n'avez que pour votre défense,
N'attaquez point, mais défendez-vous, soit :
Et gardez-vous d'abuser de ce droit...
... Souvenez-vous que le pouvoir de nuire
Est étendu, mais qu'il faut le réduire ;
Et qu'il vaut mieux être, par sa douceur,
Dupe d'autrui que méchant par humeur.

Boufflers.

Nancy, 1738. — Paris, 1815.

Œuvres poétiques : *Les Cœurs*, poème (1765). — *Épîtres* (1770).
Poésies et Pièces fugitives (1780).

Fils de la célèbre marquise de Boufflers, qui brilla à la cour de Stanislas. Devint maréchal de camp ; fut gouverneur du Sénégal et de Gorée (1785). Rentre en France (1788), émigre après le 10 août, rentre en France (1800) et se retire dans ses terres. Le chevalier de Boufflers a aussi laissé des contes en prose, des *Lettres sur son voyage en Suisse* (1770), etc. Beaucoup d'esprit, avec, parfois, une pointe de sentiment.

Le Souvenir.

Cesse de m'abuser, fugitive espérance !
Tu n'es pour les humains qu'un fantôme imposteur ;
Les tourments prolongés accroissent ta puissance ;
Tu leur dois des autels et ton nom séducteur.

Vainement on contemple une rive fleurie,
Où l'on n'arrive point malgré tous ses efforts ;
J'aime mieux remonter le fleuve de la vie,
Que d'en suivre le cours sans atteindre ses bords.

Plaisirs évanouis, par vous mon âme émue
Se recueille et frémit toujours de volupté :
Tels ces feux étoilés en tombant de la nue
Laissent encore au ciel une longue clarté.

Souvenir caressant, frère du plaisir même,
Il n'a point ta durée et ta douce langueur :
Le plaisir est la fleur qui passe et que l'on aime ;
Le souvenir en est l'inaltérable odeur.

(*Poésies diverses.*)

Claude-Joseph Dorat.

Paris, 1734-1780.

Œuvres poétiques : *La Volière* ; *Le Mois de mai* ; etc.

Pourvoyeur ordinaire de l'Almanach des Muses. Délice des boudoirs, des ruelles, des coulisses. Grimm a dit de lui : " *C'est un ramage plein de grâces, un sifflement de serin on ne peut plus agréable, mais autant en emporte le vent.* "

MADRIGAL.

A *Délie*.

Le joli diable ailé, dont l'homme a fait un dieu,
Lisait un jour ces fantaisies ;
En voyant défiler mes Iris, mes Sylvies :
" Ces petits vers, dit-il, mourront tous avant peu. "
Mais son portrait le frappe et son œil étincelle :
" Bien t'en a pris de peindre cette belle ! "
S'écria-t-il, de plaisir transporté.
Puis il prend le livret, il l'attache à son aile,
Et les voilà partis pour l'immortalité.

Marie-Antoinette. (1)

1784.

Air : Philis demande son portrait.

Voulez-vous savoir les on-dit
 Qui courent sur Thémire ?
 On dit que parfois son esprit
 Paraît être en délire.
 Quoi ! de bonne foi ?
 Oui, mais croyez-moi,
 Elle sait si bien faire
 Que sa déraison,
 Fussiez-vous Caton,
 Aurait l'art de vous plaire.

On dit que le trop de bon sens
 Jamais ne la tourmente,
 On dit même qu'un grain d'encens
 La ravit et l'enchanter.
 Quoi ! de bonne foi ?
 Oui, mais croyez-moi,
 Elle sait si bien faire
 Que même les dieux
 Descendraient des cieux
 Pour l'encenser sur terre.

Vous donne-t-elle un rendez-vous
 De plaisir ou d'affaire,
 On dit qu'oublier l'heure et vous
 Pour elle c'est misère.
 Quoi ! de bonne foi ?
 Oui, mais croyez-moi
 Se revoit-on près d'elle,
 Adieu tous ses torts ;
 Le temps même, alors,
 S'envole à tire d'aile.

Sans l'égoïsme n'est rien bon,
 C'est là sa loi suprême ;
 Aussi s'aime-t-elle, dit-on,
 D'une tendresse extrême.
 Quoi ! de bonne foi ?
 Oui, mais croyez-moi,
 Laissez-lui son système ;
 Peut-on la blâmer
 De savoir aimer
 Ce que tout le monde aime ?

Jacques Delille.

Aigueperse (Auvergne), 1738. — Paris, 1813.

Œuvres poétiques : *Géorgiques*, traduction (1769). *Les Jardins*, 4 chants (1782).
L'Homme des champs, 4 chants (1800). — *L'Imagination*, 8 chants (1801). — *La Pitié*
 (1803). — *Les Trois Règnes de la Nature* (1809). — *La Conversation*, 3 chants (1812), etc.

Appartenait par sa mère à la famille du chancelier de l'Hôpital. Élevé par charité. Professeur au collège de La Marche à Paris. L'Académie couronne son premier poème sur l'invention du bras artificiel. Louis Racine le patronne. Voltaire le fait entrer à l'Académie (il n'avait que 34 ans). Accompagne le comte de Choiseul à Constantinople. A son retour obtient la chaire de poésie latine au Collège de France. A la Révolution s'exile. Rentrée triomphale à Paris, en 1802. On lui fit des funérailles nationales.

Chef de l'école descriptive (2), le représentant le plus complet de cette poésie facile et abondante ; un poète possédé de la démangeaison de mettre en vers tous les sujets. Il décrit décrit, décrit, comme l'abbé Trublet compilait, compilait, compilait. Demogéot le caractérise bien : *A la fin de sa vie, il passait orgueilleusement en revue tous ses trophées descriptifs et se vantait d'avoir fait douze chameaux, quatre chiens, trois chevaux, un tigre, deux chats, un échiquier, un tric-trac, un billard, plusieurs hivers, encore plus d'étés, une multitude de printemps, cinquante couchers de soleil et un si grand nombre d'aurores qu'on ne pourrait les compter.*

Eut un succès énorme. Fêté dans tous les salons ; tire ses ouvrages à 50.000 exemplaires ; on les traduit en anglais et en italien. Son éditeur lui commande des vers à 6 frs. pièce !

(1) Chanson faite sur la Reine et par son ordre.

(2) Parmi les descriptifs, citons :

ROUCHER (1745-1794), mourut sur l'échafaud le même jour qu'A. CHÉNIER. C'est le seul souvenir qui reste attaché à son nom. On ne lit plus son vaste poème en 12 chants sur les " Mois ".

SAINT-LAMBERT (1716-1803), auteur de : *Les Saisons* ; poète correct et froid.

LEMIERRE (1723-1793) : *Tragédies* (entre autres : *la Veuve du Mulabar*, 1770) ; *Poèmes didactiques* : *La Peinture* ; les *Fastes*.

Le Village natal⁽¹⁾.

Après vingt ans d'absence,
 De retour au hameau qu'habita mon enfance,
 Dieux ! avec quel transport je reconnus sa tour,
 Son moulin, sa cascade et les prés d'alentour !
 Ce ruisseau dont nos jeux tyrannisaient les ondes,
 Rebelles comme moi, comme moi vagabondes ;
 Ce jardin, ce verger, dont ma furtive main
 Cueillait les fruits amers, plus doux par le larcin ;
 Et l'humble presbytère, et l'église sans faste ;
 Et cet étroit réduit que j'avais cru si vaste
 Où, fuyant le bâton de l'aveugle au long bras,
 Je me glissais sans bruit et ne respirais pas.
 O village charmant ! ô riantes demeures
 Où, comme ton ruisseau, coulaient mes douces heures !
 Dont les bois et les prés, et les aspects touchants,

Cfr. HÉGÉSIPPE MOREAU : *La Voulzie*. J. DU BELLAY : *Sonnet* (voir p. 81). MELIN DE ST-GELAIS : *Bienheureux qui a passé son âge...* LAMARTINE : *Où, je reviens à toi, berceau de mon enfance...* A. SILVESTRE : *Le pèlerinage* (v. plus loin). COPPÉE : *Retour au village*. BRIZEUX : *Retour au pays*, etc., etc. Rapprochons de ces vers froids de Delille ces vers, bien plus émus, d'un poète moderne, ROBERT VALLERY-RADOT :

L'arrivée.

Tout ! je retrouve tout comme aux jours d'autrefois !
 Chant des grillons, ombre paisible, odeur des bois,
 Prés où l'on a fauché les foins, larges allées
 Traversant les taillis de leurs lignes sablées,
 Herbe folle alternant avec le doux gazon
 Et là-bas, à travers les chênes, la maison,
 Qui nous accueille avec ses fenêtres ouvertes !
 Salut ! toi qui surgis hors des profondeurs vertes,
 Maison de notre enfance et que nous adorons !
 Les chiens, en aboyant, bondissent des perrons
 Et nous font fête ; avec quelle ardeur je pénètre
 Dans la claire demeure où s'éveilla mon être !
 Senteur du vestibule où tant de passé dort !...
 Je vais, je reconnais l'ombre du corridor,
 J'ouvre chaque placard et j'ouvre chaque porte ;
 Les souvenirs me font une fidèle escorte
 Et me reportent tous à l'enfant que je fus ;
 Chaque pas les suscite, innombrables, confus ;
 Echos, formes, parfums, tout le passé fourmille ;
 Je salue en passant les portraits de famille,
 Qui me fixent du fond de leurs cadres dorés,
 Solennels, mais les yeux d'indulgence éclairés,
 Toujours exquis dans leurs habits de vieille mode ;
 Mon cœur bat rien qu'à voir la clef de la commode
 Où je sais que des vers d'amour sont renfermés ;
 Tous les objets qu'enfant j'ai tant de fois nommés
 Sont là, me dégageant leur poésie intense ;
 Le plus humble s'impose et prend une importance
 Si bien qu'impatient, voulant embrasser tout,
 Attiré d'un endroit vers un autre, partout
 Ouvrant mes yeux tout grands et l'oreille tendue,
 J'entre, et de mon regard je parcours l'étendue,
 Impuissant à fixer mon cœur passionné...
 Demain j'irai revoir la chambre où je suis né.

(L'Eau du Puits).

Peut-être ont fait de moi le poète des champs ! (1)
 Adieu, doux Chanonat, adieu, frais paysages !
 Il semble qu'un autre air parfume vos rivages ;
 Il semble que leur vue ait ranimé mes sens,
 M'ait redonné la joie et rendu mon printemps.
 Cette clôture même où l'enfance captive
 Prête aux tristes leçons une oreille craintive,
 Qui de nous peut la voir sans quelque émotion ?
 Ah ! c'est là que l'étude ébaucha ma raison ;
 Là je goûtai des arts les premières délices ;
 Là mon corps se forma par de doux exercices.
 Ne vois-je point l'espace où, dans l'air s'élançant,
 S'élevait, retombait le ballon bondissant ?
 Ici, sans cesse allant, revenant sur ma trace,
 Je murmurais les vers de Virgile ou d'Horace ;
 Là nos voix pour prier venaient se réunir,
 Plus loin... ah ! mon cœur bat à ce seul souvenir !
 Je remportai la palme, et la douce victoire
 Pour la première fois me fit goûter la gloire :
 Beaux jours qu'une autre gloire et de plus grands combats
 Rappelaient à Villars, mais qu'ils n'effaçaient pas.
 Enfin, quel lieu ne cède au lieu de la naissance ?
 Ah ! c'est là que l'amour et la reconnaissance,
 Que d'un instinct puissant les secrètes douceurs
 Rappellent la pensée et ramènent les cœurs.

(L'Imagination, IV).

Nicolas-Germain Léonard.

La Guadeloupe, 1744. — Nantes, 1793.

Œuvres poétiques : *Idylles morales* (1766). — *Le Temple de Gnide*, poème, imité de Montesquieu (1772). — *Idylles et Poésies champêtres* (1775).
Les Saisons, poème (1787). — *Romances, Chansons, poésies diverses*.

Chargé d'affaires à Liège (1773-1783) ; composa dans cette ville un roman sentimental : *Lettres de deux amants de Lyon* (1783). Fit un voyage à la Guadeloupe (1784-1787), y fut nommé vice-sénéchal. Rentra en France en 1792 ; mourut à Nantes au moment où il allait s'embarquer à nouveau pour la Guadeloupe.

Poète aimable, dont les vers ont une grâce un peu molle et nonchalante. C'est un petit élégiaque, qui fut un peu, déjà ! romantique.

(1) Il croyait bien l'être. Sans doute il a vu la Suisse, la Savoie, la chute du Rhin, la Grèce. Mais il voyait la campagne " à travers sa lorgnette et par les vitres du château ", comme le dit M.-J. Chénier. Le même satirique lui décoche une épître ironique, dont voici quelques vers :

Marchand de vers, jadis poète,
 Abbé, valet, vieille coquette...
 ...Vous mîtes du rouge à Virgile,
 Mettez des mouches à Milton ;
 ...Virgile en de rians vallons
 A célébré l'agriculture ;

Vous, l'abbé, c'est dans les salons
 Que vous observez la nature.
 Pour déployer sa noble voix
 Le rossignol veut des bocages,
 L'azur des cieus, l'ombre des bois :
 Les serins chantent dans les cages !

M.-J. Chénier devait plus tard lui donner le titre de *classique* dans son *Tableau de la Littérature française*.

Les plaisirs du rivage.

Assis sur la rive des mers,
Quand je sens l'amoureux Zéphire
Agiter doucement les airs
Et souffler sur l'humide empire,

Je suis des yeux les voyageurs,
A leur destin je porte envie :
Le souvenir de ma patrie
S'éveille et fait couler mes pleurs.

Je tressaille au bruit de la rame
Qui frappe l'écume des flots ;
J'entends retentir dans mon âme
Le chant joyeux des matelots.

Un secret désir me tourmente
De m'arracher à ces beaux lieux
Et d'aller, sous d'autres cieus,
Porter ma fortune inconstante.

Mais quand le terrible aquilon
Gronde sur l'onde bondissante,
Que dans le liquide sillon
Roule la foudre étincelante,

Alors je repose mes yeux
Sur les forêts, sur le rivage,
Sur les vallons silencieux
Qui sont à l'abri de l'orage ;

Et je m'écrie : heureux le sage
Qui rêve au fond de ces berceaux,
Et qui n'entend dans leur feuillage
Que le murmure des ruisseaux !

(*Idylles et Poèmes champêtres.*)

Nicolas Gilbert.

Fontenay-le-Château (Vosges), 1751. — Paris, 1780.

Œuvres poétiques : *Satires*. — *Odes*. — *Stances*. — *La Mort d'Abel*, imité de Gessner.
Mon Apologie (1778).

Né de parents pauvres, vint à Paris sans ressources. Un échec poétique l'aigrit contre les académiciens et les philosophes. Pensionné par l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, et par le roi. Mourut à l'Hôtel-Dieu, des suites de l'opération du trépan, après une chute de cheval. Esprit chagrin, dont les satires ont une âpreté haineuse (*Le Poète malheureux*, 1772 ; *Le XVIII^e siècle*, 1775 ; *Mon Apologie*, 1778).

Il avait écrit le « *Carnaval des auteurs* », première escarmouche (en prose) contre les auteurs en vogue à cette époque. Mais la « *Satire du XVIII^e siècle* », dédiée à Fréron, satire morale et littéraire à la fois, est la plus connue.

Adieux à la vie. (1)

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence :
Il a vu mes pleurs pénitents.
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfants.
Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
Qu'il meure et sa gloire avec lui !
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

(1) Cfr. *Gilbert*, drame lyrique de MADELEINE LÉPINE (1903).

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;
 Tout trompe ta simplicité :
 Celui qui te nourrit court vendre ton image
 Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
 Un vrai remords né des douleurs,
 Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
 D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
 De l'incorruptible avenir ;
 Eux-même épureront, par leur long artifice,
 Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
 L'innocence et son noble orgueil ;
 Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
 Veillerez près de mon cercueil.

Au banquet de la vie, infortuné convive,
 J'apparus un jour et je meurs ;
 Je meurs et sur la tombe où lentement j'arrive
 Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
 Et vous, riant exil des bois !
 Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
 Salut pour la dernière fois !

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
 Tant d'amis sourds à mes adieux !
 Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
 Qu'un ami leur ferme les yeux ! (1)

Deux croquis satiriques.

.....

Assise dans un cirque, où viennent tous les rangs
 Souvent bâiller en loge, à des prix différents,
 Chloris n'est que parée, et Chloris se croit belle.
 En vêtement légers l'or s'est changé pour elle ;
 Son front luit, étoilé de mille diamants,
 Et mille autres encore, effrontés ornements,
 Serpentent sur son sein, pendent à ses oreilles ;
 Les arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles ;
 Vingt familles enfin couleraient d'heureux jours,
 Riches des seuls trésors perdus pour ses atours.
 Malgré cet appareil d'un luxe héréditaire,
 Chloris, on le prétend, se montre populaire ;

(1) Cir. *Chute des feuilles*, de MILLEVOYE (v. plus loin) ; *Le Poète mourant*, de LAMARTINE ;
La Jeune captive, d'ANDRÉ CHENIER.

Indulgente beauté, Zélis la justifie,
 Zélis qui, par bon ton, à la philosophie
 Joint tous les goûts divers, tous les amusements,
 Rit avec nos penseurs, pense avec ses amants.
 Enfant sophiste, au fond coquette pédagogue,
 Qui gouverne la mode, à son gré met en vogue
 Nos petits vers, lâchés par gros *in-octavo*
 Ou ces drames pleureurs qu'on joue *incognito*,
 Protège l'Univers, et, rompue aux affaires,
 Fournit vingt financiers d'importants secrétaires,
 Lit tout, et même sait, par nos auteurs moraux,
 Qu'il n'est certainement un Dieu que pour les sots.

Parlerais-je d'Iris ? Chacun la prône et l'aime ;
 C'est un cœur, mais un cœur... c'est l'humanité même.
 Si d'un pied étourdi quelque jeune éventé
 Frappe, en courant, son chien qui jappe épouvanté,
 La voilà qui se meurt de tendresse et d'alarmes ;
 Un papillon souffrant lui fait verser des larmes.
 Il est vrai ; mais aussi qu'à la mort condamné,
 Lalli soit en spectacle à l'échafaud trainé,
 Elle ira la première à cette horrible fête
 Acheter le plaisir de voir tomber sa tête.

(Le XVIII^e siècle).

Evariste Parny.

Ile Bourbon, 1753. — Paris, 1814.

Œuvres poétiques : *Poésies érotiques* (1778). — *Opuscules poétiques* (1779).

Chansons madécasses (1787). — *La Guerre des Dieux*, poème (1799). — *Poésies fugitives*.

Vint tout jeune en France. Séminariste, puis officier. Débute dans « l'Almanach des Muses » avec son compatriote, le chevalier de Bertin. Sa maison de Feuillancourt, « la caserne », était le rendez-vous d'une joyeuse compagnie. Revit plusieurs fois son pays natal, où il s'éprit d'une jeune Créole qu'il a chantée sous le nom d'Éléonore. Après 1785 se fixe à Paris. Ruiné par la Révolution. Voltaire l'appelait « son cher Tibulle ». Lamartine l'admira. On l'a considéré comme un ancêtre du Romantisme, à cause d'une certaine mélancolie qu'on trouve, parfois, dans ses vers d'amour.

Sur la mort d'une jeune fille. (1)

Son âge échappait à l'enfance ;
 Riante comme l'innocence,
 Elle avait les traits de l'Amour.
 Quelques mois, quelques jours encore,
 Dans ce cœur pur et sans détour
 Le sentiment allait éclore.
 Mais le Ciel avait au trépas

Condamné ses jeunes appas.
 Au Ciel elle a rendu la vie,
 Et doucement s'est endormie
 Sans murmurer contre ses lois :
 Ainsi le sourire s'efface,
 Ainsi meurt sans laisser de trace,
 Le chant d'un oiseau dans les bois. (2)

(1) Fille de M^{me} de Villette, morte à 16 ans.

(2) On peut rapprocher de ces vers la fin d'une *Méditation* de Lamartine : *Le Golfe de Baie* :
 Ainsi tout change, ainsi tout passe,
 Ainsi, nous-mêmes nous passons,
 Hélas ! sans laisser plus de trace
 Que cette barque où nous glissons
 Sur cette mer où tout s'efface.

A la nuit.

Toujours le malheureux t'appelle,
 O Nuit, favorable aux chagrins !
 Viens donc et porte sur ton aile
 L'oubli des perfides humains.
 Voile ma douleur solitaire ;
 Et lorsque la main du sommeil
 Fermera ma triste paupière,
 O dieux ! reculez mon réveil ;
 Qu'à pas lents l'Aurore s'avance
 Pour ouvrir les portes du jour ;
 Imposteurs, gardez le silence
 Et laissez dormir mon amour.

(*Poésies érotiques*. Livre II)

Florian.

Château de Florian (Gard), 1754. — Sceaux, 1794.

Œuvres poétiques : *Fables, Eglogues, Chansons*, etc.

Jean-Pierre Claris, chevalier de Florian, était le petit-neveu de Voltaire, qui l'appelait Florianet. Son enfance se passa sur les bords du Gardon, dans le midi, où il aurait voulu mourir, « *se reposer*, disait-il, *sous le grand alisier de son village où les bergères se rassemblent pour danser* ». Page du duc de Penthievre, capitaine de son régiment de dragons, puis son secrétaire. Arrêté comme suspect, fut relâché au 9 Thermidor, mais mourut peu après, dans son petit domaine de Sceaux.

Fabuliste, romancier, chansonnier, auteur dramatique. C'est surtout par ses « *Fables* » que Florian a survécu.

Le Départ.

ROMANCE.

Je vais donc quitter pour jamais	Champs que j'ai dépouillés de fleurs
Mon beau pays, ma douce amie !	Pour orner les cheveux d'Estelle ;
Loin d'eux je vais traîner ma vie	Roses qui perdiez auprès d'elle
Dans les pleurs et dans les regrets.	Et votre éclat et vos couleurs ;
Vallon charmant où notre enfance	Fleuve dont j'ai vu l'eau limpide,
Goûta ces plaisirs purs et vrais	Pour réfléchir ses doux attraits,
Que donne la seule innocence,	Suspendre sa course rapide,
Je vais vous quitter pour jamais !	Je vais vous quitter pour jamais !

Prairie où, dès nos premiers ans,
 Nous parlions déjà de tendresse,
 Où, bien avant notre jeunesse,
 Nous passions pour de vieux amants ;
 Beaux arbres où nous allions lire
 Le nom que toujours j'y traçais,
 (Le seul qu'alors je susse écrire)
 Je vais vous quitter pour jamais !

Le voyage.

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
 Sans songer seulement à demander sa route,
 Aller de chute en chute, et, se trainant ainsi,
 Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi ;
 Voir sur sa tête alors amasser les nuages,
 Dans un sable mouvant précipiter ses pas,
 Courir, en essuyant orages sur orages,
 Vers un but incertain où l'on n'arrive pas ;
 Détrompé vers le soir, chercher une retraite,
 Arriver haletant, se coucher, s'endormir :
 On appelle cela naître, vivre et mourir :
 La volonté de Dieu soit faite !

(*Fables*, IV, 21)

André de Chénier.

Constantinople, 1762. — Paris, 1794.

Œuvres poétiques : *Eglogues*. — *Élégies*. — *Odes*. — *Iambes*. — *Épîtres*. — *Poèmes*.

Le seul poète du XVIII^e siècle. Naquit à Constantinople d'une mère grecque et d'un père français. Amené de bonne heure en France, fit ses études au Collège de Navarre où il se lia avec les Trudaine et les de Pange. Après un voyage en Suisse et en Italie (1783-1785), commença à écrire. En 1787, partit pour l'Angleterre où il resta trois ans, mais sans se plaire. En 1791, rentra en France, se mêla aux luttes politiques et mourut sur l'échafaud, le 25 Juillet (7 Thermidor) 1794.

Avec ce poète commence une ère nouvelle.

Quelle est la vraie place d'A. CHÉNIER dans l'histoire de la poésie française ? Est-il un précurseur du romantisme ou le dernier des classiques ?

Ce qui frappe tout d'abord chez lui, c'est le retour à l'antique. Mais il est à noter qu'une renaissance de l'hellénisme, moins féconde et moins brillante que celle du XVI^e siècle, réelle pourtant, commença vers le milieu du XVIII^e siècle⁽¹⁾. Et Chénier en fut comme le Ronsard, mais un Ronsard plus mesuré, moins ambitieux.

François Andrieux.

Strasbourg, 1759. — Paris, 1833.

Œuvres-poétiques : *Contes et opuscules en vers et en prose* (1800). — *Poésies fugitives*.

Professeur de littérature au Collège de France. Auteur de plusieurs comédies assez agréables, entre autres : *L'Etourdi*. *Le Meunier de Sans-Souci* est le plus populaire de ses contes. Finesse et badinage élégant.

ÉPIGRAMME.

Contre Monsieur Harpin.

Que de coquins dans votre ville,	— Eh bien ! soit, je change de style
Monsieur Harpin, sans vous compter !	Déridez ce front mécontent :
— Morbleu ! cessez de plaisanter ;	Que de coquins dans votre ville,
Un railleur m'étouffe la bile.	Monsieur Harpin, en vous comptant !

(*Contes*)

(1) Les fouilles d'Herculanum datent de 1738, celles de Pompéi, de 1748. On publie des recueils d'antiquités. En 1776, paraît une édition de l'*Anthologie*. Les voyages en Grèce et en Italie se multiplient. Le *Voyage du jeune Anacharsis* (1788) obtient un vif succès. Au théâtre, on applaudit des imitations de l'antique. Les historiens et les moralistes, Montesquieu et d'autres, exaltent les institutions de Rome et d'Athènes. Dans le salon de sa mère, Chénier rencontre le peintre David, restaurateur des compositions classiques à sujets gréco-romains, le peintre Cazes qui peignit pour Madame Chénier des tableaux représentant les 24 chants de l'Iliade, le poète Lebrun-Pindare, etc...

Chénier n'est donc pas un isolé. Il vécut au contraire dans une atmosphère toute imprégnée de souvenirs antiques.

Ce culte de la beauté païenne, qu'on professait autour de lui, il le fit passer, tout naturellement et sans effort, dans ses vers : il lui doit ses plus belles poésies.

Chénier appartient au XVIII^e siècle par d'autres côtés encore.

Par ses idées, comme par ses sentiments, il est bien de son temps. Il était, dit Chénedollé qui le connaissait, *athée avec délices*. Son poème *Hermès* devait être une glorification de la science. Ses *Élégies* amoureuses le rapprochent de Parny bien plus que de Lamartine ou de Musset. Il ne chante guère que le plaisir. Et ses *Odes* sont d'un lyrisme aussi factice que celles de Lebrun. Ses *Iambes* même, si vigoureux, si sincères, ne sont pas exempts de rhétorique.

Pour tout cela, Chénier est bien le fils de son siècle. Alors, comment a-t-on pu faire de lui un précurseur du romantisme ?

Aucun des caractères essentiels du romantisme ne se retrouve dans son œuvre (1).

Notons, du reste, que la première édition de ses œuvres ne parut qu'en 1819 (2). Dès lors, son influence sur Hugo, Lamartine, Musset, ne pouvait être bien grande. Ses vrais disciples sont plutôt les Parnassiens : Leconte de Lisle, Hérédia, les fervents de l'idée païenne, de l'art pur, de la poésie objective.

Ce qui trompa Sainte-Beuve et ses amis, ce sont les hardiesses qu'ils constatèrent chez A. Chénier et dont ils s'exagéraient l'importance. En réalité, si même on trouve dans ses vers certaines libertés, voire certaines audaces métriques qui annoncent l'art nouveau, c'est Victor Hugo, et non lui, qui a assoupli l'alexandrin.

Et cependant Chénier ne ressemble à aucun de ses contemporains. C'est que, en ce siècle où le vers, sans couleur et sans vie, se traîne dans une brume grise et molle, il est le seul artiste et le seul poète, ayant le goût du mot pittoresque et précis, le culte de la beauté plastique. Par là, il renoue les traditions de la Renaissance et l'on s'explique ainsi que les Romantiques associèrent son nom à celui de Ronsard.

Chénier a écrit, le premier, quelques-uns des plus beaux morceaux et des plus antiques dont se glorifie la poésie française. *L'Aveugle*, *le Mendiant*, *le Jeune Malade*, *la Jeune Tarentine* n'ont rien qui sentent le pastiche ; c'est harmonieux et léger et sobre, et rappelle les chefs-d'œuvre de l'*Anthologie*. Ses *Eglogues*, comme aussi ses *Iambes*, le mettent bien au-dessus des pseudo-lyriques de l'époque révolutionnaire et impériale.

La Jeune Captive.

« L'épi naissant mûrit, de la faux respecté ;
 Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
 Boit les doux présents de l'aurore ;
 Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
 Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
 Je ne veux point mourir encore.

« Q'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
 Moi je pleure et j'espère ; au noir souffle du nord
 Je plie et relève ma tête.
 S'il est des jours amers, il en est de si doux !
 Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts ?
 Quelle mer n'a point de tempête ?

(1) Il est matérialiste et païen et la poésie romantique à ses débuts est royaliste, mystique, catholique ; il est épris de l'antiquité, comme un vrai classique, et c'est contre l'idéal classique que les romantiques se sont d'abord élevés. Le romantisme aime le Moyen-Age, les littératures du Nord, « le nord nébuleux ». Chénier préfère la clarté du ciel hellénique, il ignore le Moyen-Age et c'est *Malherbe* qu'il pratique et commente. On ne dira pas que le chantre des amours faciles a connu le vague à l'âme, les mélancolies, les tristesses d'Olympio ?... N'est-il pas encore classique par ses théories sur le style (... « *Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques* .. ») ?

(2) Du vivant du poète, deux pièces de vers seulement avaient été publiées : *Le jeu de Paume* (1791) et *l'Hymne aux Suisses de Chateauioux* (1792).

La Jeune Captive parut dans la *Décade philosophique*, en 1795 ; *La Jeune Tarentine*, dans le *Mercur*, en 1801. *Le Génie du Christianisme* (1802) contient en note quelques vers du poète.

Millevoye cite, en publiant ses propres poésies, quelques fragments de *L'Aveugle*.

En 1816, quelques poésies sont encore révélées au public. Les éditions de Beq de Fouquieres et de G. de Chénier, et, tout récemment de Paul Dimoff, ont justement fait oublier l'édition, bien incomplète, que Latouche donna en 1819.

« L'illusion féconde habite dans mon sein,
 D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
 J'ai les ailes de l'espérance :
 Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
 Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
 Philomèle chante et s'élançe.

„ Est-ce à moi de mourir ? Tranquille je m'endors,
 Et tranquille je veille ; et ma veille aux remords
 Ni mon sommeil ne sont en proie.
 Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux ;
 Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
 Ranime presque de la joie.

« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
 Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
 J'ai passé les premiers à peine.
 Au banquet de la vie à peine commencé,
 Un instant seulement mes lèvres ont pressé
 La coupe en mes mains encor pleine.

„ Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
 Et comme le soleil, de saison en saison,
 Je veux achever mon année.
 Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
 Je n'ai vu luire encor que les feux du matin :
 Je veux achever ma journée.

« O Mort ! tu peux attendre : éloigne, éloigne-toi ;
 Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
 Le pâle désespoir dévore.
 Pour moi Palès encore a des asiles verts,
 Les Amours des baisers, les Muses des concerts ;
 Je ne veux pas mourir encore. » —

Louis de Fontanes.

Niort, 1757. — Paris, 1821.

Œuvres poétiques : *Épîtres, Stances, Poèmes*, etc.

Fut un homme heureux et un habile homme.

Grand-maître de l'Université. Ami de Chateaubriand qu'il eut le mérite de deviner. On l'a appelé « le dernier parent de Racine ». Cultiva tous les genres de poésie les plus élevés. Ses meilleures pièces, encore qu'un peu passées, sont celles où il se laisse aller à une inspiration aimable et gracieuse.

LA PARESSE.

Au bout de mon humble domaine,
 Six tilleuls au front arrondi
 Dominant le cours de la Seine,
 Balançant une ombre incertaine
 Qui me cache aux feux du midi.

Sans affaire et sans esclavage,
 Souvent j'y goûte un doux repos ;
 Désoccupé comme un sauvage
 Qu'amuse auprès d'un beau rivage
 Le flot qui suit toujours les flots.

Ici, la rêveuse paresse
 S'assied, les yeux demi-fermés,
 Et, sous sa main qui me caresse,
 Une langueur enchanteresse
 Tient mes sens vaincus et charmés.

Des feuilletts d'Ovide et d'Horace
 Flottent épars sur mes genoux ;
 Je lis, je dors, tout besoin s'efface,
 Je ne fais rien et le jour passe,
 Cet emploi des jours est si doux !

Tandis que d'une paix profonde
 Je goûte ainsi la volupté,
 Des rimeurs dont le siècle abonde
 La muse toujours plus féconde
 Insulte à ma stérilité.

Je perds mon temps, s'il faut les croire ;
 Eux seuls du siècle sont l'honneur.
 J'y consens ; qu'ils gardent leur gloire ;
 Je perds bien peu pour ma mémoire,
 Je gagne tout pour mon bonheur.

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
 S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
 Ces vœux d'une jeune captive ;
 Et, secouant le joug de mes jours languissants,
 Aux douces lois des vers je pliai les accents
 De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
 Feront à quelque amant des loisirs studieux
 Chercher quelle fut cette belle :
 La grâce décorait son front et ses discours :
 Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
 Ceux qui les passeront près d'elle.

La Jeune Tarentine.

Pleurez, doux alcyons ! ô vous, oiseaux sacrés,
 Oiseaux chers à Téthys, doux alcyons, pleurez !
 Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine !

Un vaisseau la portait aux bords de Camarine : ⁽¹⁾
 Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
 Devaient la reconduire au seuil de son amant.

Une clef vigilante a, pour cette journée,
 Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
 Et l'or dont au festin ses bras seraient parés,
 Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
 Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
 Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
 L'enveloppe : étonnée et loin des matelots,
 Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine !
 Son beau corps a roulé sous la vague marine.
 Téthys, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
 Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.

Par ses ordres bientôt les belles Néréides
 L'élèvent au-dessus des demeures humides,
 Le portent au rivage, et dans ce monument
 L'ont au cap du Zéphir ⁽²⁾ déposé mollement ;
 Puis de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
 Et les Nymphes des bois, des sources, des montagnes,
 Toutes frappant leur sein et traînant un long deuil,
 Répétèrent : « Hélas ! » autour de son cercueil :

« Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée,
 Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée.
 L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds,
 Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux. ⁽⁵⁾

(1) Sur la côte de Sicile. (2) Au sud-est de l'Italie, aujourd'hui Bruzzano. (3) Cfr. *La jeune épouse* de MILLEVOYE. Millevoye a souvent copié Chénier. On pourrait également comparer à *l'Aveugle* et au *Mendiant*, de Chénier, *l'Hermès mendiant*, de Millevoye. — Le vers, habituellement cité : *Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux*, est une correction banale de Marie-Joseph Chénier.

La Liberté.

LE CHEVRIER.

Berger, quel es-tu donc ? qui t'agite et quels dieux
De noirs cheveux épars enveloppent tes yeux ?

LE BERGER.

Blond pasteur de chevreaux, oui, tu veux me l'apprendre ;
Oui, ton front est plus beau, ton regard est plus tendre.

LE CHEVRIER.

Quoi ! tu sors de ces monts où tu n'as vu que toi,
Et qu'on n'approche point sans peine et sans effroi ?

LE BERGER.

Tu te plais mieux sans doute aux bois, à la prairie ;
Tu le peux. Assieds-toi parmi l'herbe fleurie ;
Moi, sous un antre aride, en cet affreux séjour,
Je me plais sur le roc à voir passer le jour.

LE CHEVRIER.

Mais Cérès a maudit cette terre âpre et dure ;
Un noir torrent pierreux y roule un onde impure ;
Tous ces rocs, calcinés sous un soleil rongeur,
Brûlent, et font hâter les pas du voyageur.
Point de fleurs, point de fruits, nul ombrage fertile
N'y donne au rossignol un balsamique asile.
Quelque olivier, au loin, maigre fécondité,
Y rampe, et fait mieux voir leur triste nudité.
Comment as-tu donc su d'herbes accoutumées
Nourrir dans ce désert tes brebis affamées ?

LE BERGER.

Que m'importe ! est-ce à moi qu'appartient ce troupeau ?
Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Au moins un rustique pipeau
A-t-il chassé l'ennui de ton rocher sauvage ?
Tiens, veux-tu cette flûte ? Elle fut mon ouvrage,
Prends ; sur ce buis, fertile en agréable sons,
Tu pourras des oiseaux imiter les chansons.

LE BERGER.

Non, garde tes présents. Les oiseaux de ténèbres,
La chouette et l'orfraie, et leurs accents funèbres,
Voilà les seuls chanteurs que je veuille écouter,
Voilà quelle chansons je voudrais imiter.
Ta flûte sous mes pieds serait bientôt brisée !
Je hais tous vos plaisirs. Les fleurs et la rosée,
Et de vos rossignols les soupirs caressants,
Rien ne plaît à mon cœur, rien ne flatte mes sens ;
Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Hélas ! que je te trouve à plaindre !
 Oui, l'esclavage est dur ; oui, tout mortel doit craindre
 De servir, de plier sous une injuste loi,
 De vivre pour autrui, de n'avoir rien à soi.
 Protégez-moi toujours, ô liberté chérie,
 O mère des vertus, mère de la patrie !

LE BERGER.

Va, patrie et vertu ne sont que de vains noms.
 Toutefois, tes discours sont pour moi des affronts ;
 Ton prétendu bonheur et m'afflige et me brave ;
 Comme moi, je voudrais que tu fusses esclave.

LE CHEVRIER.

Et moi, je te voudrais libre, heureux comme moi.
 Mais les dieux n'ont-ils point de remède pour toi ?
 Il est des baumes doux, des lustrations pures,
 Qui peuvent de notre âme assoupir les blessures,
 Et de magiques chants qui tarissent les pleurs.

LE BERGER.

Il n'en est point ; il n'est pour moi que des douleurs ;
 Mon sort est de servir, il faut qu'il s'accomplisse.
 Moi, j'ai ce chien aussi qui tremble à mon service ;
 C'est mon esclave aussi. Mon désespoir muet
 Ne peut rendre qu'à lui tous les maux qu'on me fait.

LE CHEVRIER.

La terre, notre mère, et sa douce richesse,
 Sont-elles sans pouvoir pour bannir ta tristesse ?
 Vois combien elle est belle ! et vois l'été vermeil,
 Prodigue de trésors, brillants fils du soleil,
 Qui vient, fertile amant d'une heureuse culture,
 Varier du printemps l'uniforme verdure....
 La Récolte et la Paix, aux yeux purs et sereins,
 Les épis sur le front, les épis dans les mains,
 Qui viennent, sur les pas de la belle Espérance,
 Verser la corne d'or où fleurit l'Abondance.

LE BERGER.

Sans doute qu'à tes yeux elles montrent leurs pas ;
 Moi, j'ai des yeux d'esclave, et je ne les vois pas.
 Je n'y vois qu'un sol dur, laborieux, servile,
 Que j'ai, non pas pour moi, contraint d'être fertile ;
 Où, sous un ciel brûlant, je moissonne le grain
 Qui va nourrir un autre, et me laisse ma faim.
 Voilà quelle est la terre. Elle n'est point ma mère ;
 Elle est pour moi marâtre ; et la nature entière
 Est plus nue à mes yeux, plus horrible à mon cœur,
 Que ce vallon de mort qui te fait tant d'horreur....

LE CHEVRIER.

Toujours à l'innocent les dieux sont favorables :
 Pourquoi fuir leur présence, appui des misérables ?
 Autour de leurs autels, parés de nos festons,
 Que ne viens-tu danser, offrir de simples dons,
 Du chaume, quelques fleurs, et, par ces sacrifices,
 Te rendre Jupiter et les nymphes propices ?

LE BERGER.

Non : les danses, les jeux, les plaisirs des bergers
 Sont à mon triste cœur des plaisirs étrangers,
 Que parles-tu de dieux, de nymphes et d'offrandes ?
 Moi, je n'ai pour les dieux ni chaume ni guirlandes :
 Je les crains, car j'ai vu leur foudre et leurs éclairs ;
 Je ne les aime pas, ils m'ont donné des fers....
 O juste Némésis ! si jamais je puis être
 Le plus fort à mon tour, si je puis me voir maître,
 Je serai dur, méchant, intraitable, et sans foi
 Sanguinaire, cruel, comme on l'est avec moi.

LE CHEVRIER.

Et moi, c'est vous qu'ici pour témoins j'en appelle,
 Dieux ! de mes serviteurs la cohorte fidèle
 Me trouvera toujours humain, compatissant,
 A leurs justes désirs facile et complaisant,
 Afin qu'ils soient heureux et qu'ils aiment leur maître,
 Et bénissent en paix l'instant qui les vit naître.

LE BERGER.

Et moi, je le maudis, cet instant douloureux,
 Qui me donna le jour pour être malheureux ;
 Pour agir quand un autre exige, veut, ordonne ;
 Pour n'avoir rien à moi, pour ne plaire à personne ;
 Pour endurer la faim, quand ma peine et mon deuil
 Engraissent d'un tyran l'indolence et l'orgueil...

(Bucoliques : Les Esclaves et les Mendiants)

lambe.

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
 Ouvre ses cavernes de mort,
 Pâtres, chiens et moutons, toute la bergerie
 Ne s'informe plus de son sort.
 Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
 Les vierges aux belles couleurs
 Qui le baisaient en foule et sur sa blanche laine
 Entrelaçaient rubans et fleurs,
 Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.

Rouget de l'Isle.

Lons-le-Saunier, 1760. — Choisy-le-Roi, 1836.

Eut du génie une fois en sa vie, lorsqu'il composa la *Marseillaise*. Lui-même disait dans une lettre à Berlioz : « Votre tête paraît être un volcan en éruption ; dans la mienne, il n'y eut jamais qu'un feu de paille qui s'éteint en fumant encore un peu ».

Dans cet abîme enseveli
 J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
 Accoutumons-nous à l'oubli.
 Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
 Mille autres moutons, comme moi,
 Pendus aux crocs sanglant du charnier populaire,
 Seront servis au peuple-roi.
 Que pouvaient mes amis ! Oui, de leur main chérie
 Un mot à travers ces barreaux
 Eût versé quelque baume en mon âme flétrie,
 De l'or peut-être à mes bourreaux...
 Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre ;
 Vivez, amis ; vivez contents.
 En dépit de (Fouquier ?) soyez lents à me suivre.
 Peut-être en de plus heureux temps
 J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
 Détourné mes regards distraits ;
 A mon tour aujourd'hui, mon malheur importune :
 Vivez, amis, vivez en paix.

Marie-Joseph Chénier.

Constantinople, 1764. — Paris, 1811.

Œuvres poétiques : *Tragédies. — Epîtres. — Elégies. — Satires.*

D'abord officier, quitta le service pour la poésie. Membre de la Convention, des Cinq-Cents et du Tribunat, refusa de se rallier au régime impérial. Connu surtout comme poète tragique (Charles IX, Henri VIII, Calas, Caius Gracchus, Fénelon, Tibère). Auteur du *Chant du Départ*.

La Calomnie.

(*Sur la mort de son frère,*
 1717.

...J'entends crier encor le sang de leurs victimes
 Je lis en traits d'airain la liste de leurs crimes ;
 Et c'est eux qu'aujourd'hui l'on voudrait excuser !
 Qu'ai-je dit ? On les vante ! et l'on m'ose accuser,
 Moi, jouet si longtemps de leur lâche insolence,
 Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,
 Seul, attendant la mort, quand leur coupable voix ⁽¹⁾
 Demandait à grands cris : *Du sang et non des lois !*
 Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
 Ceux-là mêmes, dans l'ombre armant la calomnie,
 Me reprochent le sort d'un frère infortuné
 Qu'avec la calomnie ils ont assassiné !

(1) Dans son *Caius Gracchus* (1792), J. Chénier avait écrit : *Des lois et non du sang !*

L'injustice agrandit une âme libre et fière.
 Ces reptiles hideux sifflant dans la poussière
 En vain sèment le trouble entre son ombre et moi :
 Scélérats, contre vous elle invoque la loi.
 Hélas ! pour arracher la victime aux supplices,
 De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
 J'ai courbé devant eux mon front humilié ;
 Mais ils vous ressemblaient : ils étaient sans pitié.
 Si, le jour où tomba leur puissance arbitraire,
 Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère,
 Qu'au fond des noirs cachots Dumont ⁽¹⁾ tenait plongé,
 Et qui deux jours plus tard périssait égorgé ;
 Auprès d'André Chénier avant que de descendre
 J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
 Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
 Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
 Là, quand de Thermidor la septième journée,
 Sous les feux du Lion ramènera l'année,
 O mon frère ! je veux, relisant tes écrits,
 Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
 Là souvent tu verras près de ton mausolée,
 Tes frères gémissants, ta mère désolée,
 Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs,
 Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

(Discours sur la calomnie).

XIX^e SIÈCLE

AVANT LE ROMANTISME.

1800-1820.

L'époque de la Révolution et de l'Empire est une époque de transition. Les poètes continuent la tradition classique, mais qu'ils le veuillent ou non, ils subissent plus ou moins l'influence puissante du grand mouvement littéraire qui se prépare autour d'eux. Ils assistent à la fois à un déclin, au déclin d'un goût littéraire qui a duré deux siècles — et au commencement d'une grande chose. Ils se trouvent en face d'un état nouveau de sensibilité, d'un état nouveau d'imagination, d'un état nouveau de curiosité (on commence à regarder vers l'Angleterre et vers l'Allemagne). Teintés de romantisme, les uns plus (Baour-Lormian, Parseval-Grandmaison, Pierre Lebrun, Casimir Delavigne, Népomucène Lemercier), les autres moins (la *Franciade* de Viennet est de 1863 !), ils représentent, dit Faguet, l'automne de l'école classique.

Chênédollé.

Vire, 1769. — Le Coisel, 1833.

Œuvres poétiques : *Le Génie de l'homme* (1807). — *Études poétiques* (1820).

Ami de Chateaubriand, Joubert, Fontanes. Puisa dans les œuvres de J.-J. Rousseau, Buffon, Bernardin de St-Pierre, son amour de la nature. Du reste, paysan dans l'âme, aimait à vivre dans sa maison des champs. Disciple d'André Chénier. Il s'appelait lui-même « le Girodet de la poésie ». Poète d'à mi-côte, il a eu, dit Sainte-Beuve, des pressentiments poétiques.

(1) Membre de la Convention, avait fait emprisonner Louis-Sauveur Chénier, frère d'André que M.-J. put faire délivrer.

Clair de la lune de mai.

Au bout de sa longue carrière,
 Déjà le soleil moins ardent
 Plonge et dérobe sa lumière
 Dans la pourpre de l'occident.

La terre n'est plus embrasée
 Du souffle brûlant des chaleurs,
 Et le soir aux pieds de rosée
 S'avance en ranimant les fleurs.

Sous l'ombre par degrés naissante,
 Le coteau devient plus obscur,
 Et la lumière décroissante
 Rembrunit le céleste azur.

Parais, ô lune désirée,
 Monte doucement dans les cieus ;
 Guide la paisible soirée
 Sur ton trône silencieux.

Amène la brise légère
 Qui dans l'air précède tes pas,
 Douce haleine à nos champs si chère,
 Qu'aux cités on ne connaît pas.

A travers la cime argentée
 Du saule, incliné sur les eaux,
 Verse ta lueur enchantée,
 Flottante en mobiles réseaux.

Descends comme une faible aurore
 Sur des objets trop éclatants ;
 En l'adoucissant paré encore
 La jeune pourpre du printemps.

Aux fleurs nouvellement écloses
 Prête un dernier jour enchanté,
 Et blanchis ces merveilles roses
 De ta pâle et molle clarté.

Et toi, sommeil, de ma paupière
 Ecarte tes pesants pavots :
 Phœbé, j'aime mieux ta lumière
 Que tous les charmes du repos.

Je veux, dans sa marche insensible,
 Ivre d'un poétique amour,
 Contempler ton astre paisible
 Jusqu'au réveil brillant du jour. ⁽¹⁾

(*Etudes poétiques*. Ode XVIII.)

Antoine-Vincent Arnault.

Paris, 1766. — Goderville, 1834.

Œuvres poétiques : *Tragédies*. — *Fables*.

Exilé en 1816 par les Bourbons. On ne se souvient guère que de cette pièce gracieuse et mélancolique qu'il composa au moment de son départ pour l'exil :

LA FEUILLE.

De ta tige détachée
 Pauvre feuille desséchée,
 Où vas-tu ? — Je n'en sais rien.
 L'orage a brisé le chêne
 Qui seul était mon soutien :
 De son inconstante haleine,
 Le zéphir ou l'aigillon
 Depuis ce jour me promène

De la forêt à la plaine,
 De la montagne au vallon.
 Je vais où le vent me mène,
 Sans me plaindre ou m'effrayer :
 Je vais où va toute chose,
 Ou va la feuille de rose
 Et la feuille de laurier.

Baour-Lormian

Toulouse, 1770-1854.

Œuvres poétiques : *Poésies d'Ossian*, traduction (1801). — *Poésies diverses* (1803).
Veillées poétiques et morales (1811). — *Légendes, Ballades et Fabliaux* (1829).

N'est plus connu que par l'épigramme de Lebrun :

Il n'est rien de si lent, si lourd,
 Que monsieur Lormian-Baour ;
 Il n'est rien de si lourd, si lent,
 Que monsieur Baour-Lormian.

Il fit contre Lebrun l'épigramme suivante :

Lebrun de gloire se nourrit,
 Aussi voyez comme il maigrit.

Lebrun lui renvoya ces deux vers en y introduisant un petit changement :

Lebrun de gloire se nourrit,
 Aussi voyez comme il m'aigrit !

(1) De toutes les pièces des *Etudes*, le *Clair de lune de mai* me semble la plus heureusement touchée, la plus revêtue de mollesse et de rêverie (Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, II).

Marc-Antoine Désaugiers.

Fréjus, 1772. — Paris, 1827.

Œuvres poétiques : *Chansons. — Théâtre.*

Chansonnier et vaudevilliste. Pendant la Révolution s'expatria, d'abord à St-Domingue, puis à Philadelphie. A son retour, trouve un Paris assoiffé de plaisirs. Fournisseur attitré des petits théâtres auxquels il donna plus de cent pièces : comédies, vaudevilles, farces, parades (*Les Cadet-Buteux*) opéras-comiques, etc. Devint président du Caveau.

Gros épicurien, brave homme, d'une gaieté intarissable. Verve, bonhomie malicieuse, et, souvent, piquante observation des mœurs contemporaines. Béranger l'aimait.

Le pour et le contre.

Mourons, mes amis, mourons ;
 Dans la vie
 Tout ennuie ;
 Mourons, mes amis, mourons
 Le plus tôt que nous pourrons.

Venir au monde tout nu,
 Rêver fortune ou gloire,
 Partir comme on est venu,
 Voilà toute notre histoire.
 Mourons, mes amis, mourons...

Cependant bon appétit,
 Bonne cave, bonne chère,
 Bonne fortune et bon lit
 Ne se trouvent que sur terre.

Vivons, mes amis, vivons ;
 Fuir la vie
 C'est folie ;
 Vivons, mes amis, vivons
 Deux cents ans, si nous pouvons.

Mais la vie est un jardin
 Où l'homme, épris d'une rose,
 N'y peut toucher que soudain
 Un peu de sang ne l'arrose.

Mourons, mes amis, mourons...

Mourons, mes amis, mourons ;
 Dans la vie
 Tout ennuie,

Mourons, mes amis, mourons
 Le plus tard que nous pourrons.

...Mais un maudit charlatan
 Suivant la mode commune
 Peut, avant qu'il soit un an,
 Nous tuer dix fois pour une.

Mourons, mes amis, mourons...

Mais au ténébreux manoir
 Quand, par miracle, on échappe,
 Il est si doux de revoir
 L'épi, la rose et la grappe!

Vivons, mes amis, vivons...

Mais ces trésors de nos champs,
 Jusques au plus faible arbuste,
 Fleurissent pour les méchants
 Aussi bien que pour le juste,

Mourons, mes amis, mourons...

Mais puisqu'à tous ces abus
 Le ciel opposa sur terre
 Le champagne et les vertus,
 Les talents et le madère,

Vivons, mes amis, vivons...

...Deux cents ans sont un peu longs
 A cet âge rien ne tente ;
 Mais sitôt que nous aurons
 De cent vingt-cinq à cent trente,

ARMAND GOUFFÉ (1775-1845), fondateur du *Caveau moderne*, " académie chantante, mangeante et buvante ", dit Jules Janin.

Œuvres : *Ballon d'essai* (1802) ; *Ballons perdus* ; *Encore un ballon* ; *Le dernier ballon* (1812). Parmi ses meilleures chansons on cite : *l'Eloge de l'eau*, le *Corbillard*, *Plus on est de jous, plus on rit*.

PAUL-EMILE DEBRAUX (1798-1831), 5 volumes de *Chansons*. Béranger dit de lui :

Pouffant de rire à voir couler sa vie
 Comme de vin d'un tonneau défoncé.

Principales chansons : *T'en souviens-tu*, *Fanfan la Tulipe*, *La colonne*, dont on connaît le refrain :
 Ah ! qu'on est fier d'être français,
 Quand on regarde la colonne !

Tableau de Paris.

A cinq heures du matin.

L'ombre s'évapore,
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les toits d'alentour ;
Les lampes pâlisent,
Les maisons blanchissent,
Les marchés s'emplissent :
On a vu le jour.
De la Villette,
Dans sa charrette,
Suzon brouette
Ses fleurs sur le quai,
Et de Vincenne
Gros-Pierre amène
Ses fruits que traîne
Un âne efflanqué.

Déjà l'épicière,
Dès la fruitière,
Dès l'écaillère
Saute à bas du lit.
L'ouvrier travaille,
L'écrivain rimaille,
Le fainéant baille,
Et le savant lit.
J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier : « Carotte,
Panais et choux-fleur ! »
Perçant et grêle,
Son cri se mêle
A la voix frêle
Du noir ramoneur.

.....
Gentille, accorte,
Devant ma porte,
Perrette apporte
Son lait encor chaud :
Et la portière,
Sous la gouttière,
Pend la volière
De dame Margot.

Lé joueur avide,
La mine livide
Et la bourse vide,
Rentre en fulminant ;
Et sur son passage,
L'ivrogne plus sage,
Cuvant son breuvage,
Ronfle en fredonnant.

.....
La diligence
Part pour Mayence,
Bordeaux, Florence,
Ou les Pays-Bas.

« Adieu donc, mon père,
Adieu donc, mon frère ;
Adieu donc, ma mère,
Adieu, mes petits. »
Les chevaux hennissent ;
Les fouets retentissent ;
Les vitres frémissent :
Les voilà partis.
Dans chaque rue
Plus parcourue,
La foule accrue
Grossit tout à coup :
Gerand, valetaille,
Villards, marmaille,
Bourgeois, canaille,
Abondent partout.

Ah ! quelle cohue !
Ma tête est perdue,
Moulue et fendue ;
Ou donc me cacher ?
Jamais mon oreille
N'eut frayeur pareille...
Tout Paris s'éveille...
Allons nous coucher.

Viennet.

Béziers, 1777. — Val-Saint-Germain (S. et O.), 1868.

Ceuvres poétiques : *La Philippide*, poème (1828). — *Fables* (1842). — *Épîtres et Satires* (1860). — *La Franciade*, poème (1863). — *Tragédies*, etc.

Officier, prit part à plusieurs campagnes. Fit de la politique active jusqu'en 1848. Connu surtout par ses fables et ses épîtres où l'on trouve ce vers prud'hommeque :

Et plus on a vécu, moins il nous reste à vivre.

Et cet autre :

Avec impunité les Hugo font des vers !

Ennemi acharné des romantiques.

Aux Muses, sur les Romantiques.

Allons, Muses, debout ; faisons du romantique,
Extravaguons ensemble et narguons la critique ;
Livrons-nous sans réserve aux élans vagabonds
De ce feu créateur, qu'en ses gouffres profonds
D'un cœur impétueux nourrit l'indépendance.
Mon vigoureux génie, enfant de la licence,
S'indigne des liens qu'au langage des dieux
Imposa trop longtemps un goût injurieux.
Que la raison, fuyant aux accords de ma lyre,
De mes sens emportés respecte le délire.
Ma pensée est captive en ce vaste univers :
Lançons-nous dans le vague ; et qu'au bruit de mes vers
Jaillissent au hasard sur la terre éblouie
Des torrents de lumière et des flots d'harmonie.

Quoi ! vous me regardez ! et vos yeux secs et froids
Semblent me demander si je parle iroquois !
Vous ne comprenez pas ces figures sublimes ;
Nos grands auteurs pour vous sont donc des anonymes !
A douze éditions leurs vers sont parvenus,
Et leurs noms immortels ne vous sont pas connus !
Dormez-vous sur le Pindé ? et faut-il que j'explique
Ce qu'on nomme aujourd'hui le genre romantique ?
Vous m'embarrassez fort ; car je dois convenir
Que ses plus grands fauteurs n'ont pu le définir.
Depuis quinze ou vingt ans que la France l'admire,
On ne sait ce qu'il est, ni ce qu'il veut nous dire.
Stendhal, Morgan, Schlégel... Ne vous effrayez pas,
Muses, ce sont des noms fameux dans nos climats,
Chefs de la propagande, ardents missionnaires,
Parlant le romantique et prêchant ses mystères.
Il n'est pas un Anglais, un Suisse, un Allemand,
Qui n'éprouve à leurs noms un saint frémissement.
Quand on connaît le slave, on comprend leur système ;
Et s'ils étaient d'accord, je l'entendrais moi-même ;
Mais un adepte enfin m'ayant endoctriné,

Je vais dire à peu près ce que j'ai deviné.

C'est une vérité qui n'est point la nature ;
 Un art qui n'est point l'art, de grands mots sans enflure ;
 C'est la mélancolie et la mysticité ;
 C'est l'affectation de la naïveté,
 C'est un monde idéal qu'on voit dans les nuages :
 Tout, jusqu'au sentiment, n'y parle qu'en images.
 C'est la voix du désert ou la voix du torrent,
 Ou le roi des tilleuls ou le fantôme errant
 Qui le soir au vallon vient siffler ou se plaindre ;
 Des figures enfin qu'un pinceau ne peut peindre :
 C'est un je ne sais quoi dont on est transporté,
 Et moins on le comprend, plus on est enchanté. . . .

Ne me citez donc plus Voltaire ni Racine,
 Ils n'avaient point reçu l'influence divine ;
 Ils parlaient comme on parle, et leur style bien net
 Peignait le cœur humain comme Dieu l'avait fait.
 Cette erreur a fini comme leur renommée.
 Leur immortalité vient d'être supprimée,
 Et c'est de Lilliput que l'arrêt est daté.
 Il faut voir de quel air Despréaux est traité.
 Ce rimeur se traînant dans l'ornière d'Horace,
 Prétendait à son tour régenter le Parnasse,
 Aux lois du sens commun soumettre l'art des vers,
 Limiter le génie et lui donner des fers.
 Le romantique est libre et se moque des règles.
 Les chaînes, les barreaux sont-ils faits pour les aigles ?
 C'était bon pour Racine et tous les beaux esprits
 Que l'hôtel Rambouillet a justement flétris.
 Aussi qu'a-t-il produit ? *Andromaque, Athalie* ;
 Un style fatigant par sa monotonie ;
 Point de verve, d'élan, rien qui vise à l'effet.
 Voltaire s'est permis de le trouver parfait.
 Hélas ! qu'en savait-il, lui qui rimait à peine ?
 Les vers trop aisément s'échappaient de sa veine.
 Le style de sa prose est trop simple et trop clair.
 Ses histoires, d'ailleurs, sont des contes en l'air.
 Regnard fait rire encor la vile populace ;
 Mais sa plaisanterie est de mauvaise grâce.
 Jean-Jacques, trop diffus, manque de profondeur.
 Fénelon est sans nerf, sans pompe, saus couleur.
 Corneille, que soutient une vieille énergie,
 S'il n'était inégal n'aurait point de génie ;
 Et Molière lui-même eût été réformé
 Si le Welche et l'Anglais ne l'avaient estimé.
 De ces arrêts en vain notre raison murmure ;
 Nous sommes les ultras de la littérature ;

Et comme en tous pays les ultras sont des fous,
 Dans Paris, sans façon, l'on se moque de nous.
 Muses, à mes dépens, je ne veux plus qu'on rie,
 Et vous m'inspirerez suivant ma fantaisie.
 Si vous dictez un vers qui ne sente l'effort,
 Et qu'avant d'applaudir on comprenne d'abord,
 Je le mets au rebut comme un vieil invalide.
 Je veux du clair obscur, du nébuleux limpide,
 De ces mots qu'à Ronsard inspirait Apollon.
 C'est le goût de mon siècle, et qui paye a raison.
 Je veux que l'on m'achète, et surtout qu'on m'admire.
 De l'office au boudoir je veux me faire lire ;
 J'entends que mon libraire élève mes écrits
 A treize éditions, dussé-je en payer dix.
 Je prétends qu'à tout prix on me fasse une gloire ;
 Que dans tous les journaux on chante ma victoire.
 J'ai la marotte enfin d'aller à l'Institut ;
 Et hors du romantique il n'est plus de salut.

(*Epîtres et Satires*)

Pierre-Jean de Béranger.

Paris, 1780-1857.

Œuvres poétiques : *Chansons* (1815, 21, 25, 28, 33). — *Chansons posthumes* (1857).

Sa première enfance se passa à Paris, dans la mansarde d'un pauvre vieux tailleur, son grand-père, puis à Péronne, où il avait une tante aubergiste. Apprenti imprimeur, à 15 ans se mit à rimer. Expéditionnaire au ministère de l'instruction publique (1809-1821). Ses chansons furent saisies et BÉRANGER perdit sa place. Il fut en outre, malgré le spirituel plaidoyer de Dupin, condamné à 3 mois de prison et 500 francs d'amende. Une seconde fois (1828), il fut condamné à 10.000 francs d'amende et 9 mois de prison. Béranger dès lors ne fit plus guère parler de lui. Après juillet 1830, il refusa jusqu'à la croix ; après février 1848, nommé représentant, il donna presque aussitôt sa démission ; et lorsque revint l'Empire, il refusa toute faveur. Refusa également d'entrer à l'Académie. Il s'employait uniquement pour les autres.

S'essaya d'abord aux divers genres : satires, odes, idylles, comédies ; rêva même d'écrire un poème épique : *Clovis*. Mais le *Roi d'Yvetot* lui révéla sa vocation de chansonnier.

Béranger, jeune, a fait surtout des chansons légères ; mûr, des chansons patriotiques ; vieillissant, des chansons philosophiques et sociales.

A été un des poètes les plus populaires de son temps. Autant, sinon plus que V. Hugo, il propagea, dans le peuple, le culte du « *Petit Caporal* ».

Béranger excelle dans l'art de la composition ; il imagine des cadres, de petits drames, des motifs qui mettent en action une pensée ou un sentiment. Le refrain, cette rime d'idées qui enchaîne les couplets, est toujours amené sans effort. Son vers est facile, alerte, ses rythmes vifs et pimpants, mais l'expression manque parfois d'énergie.

Le Vieux Vagabond.

Dans ce fossé cessons de vivre ;
 Je suis vieux, infirme et las.
 Les passants vont dire : il est ivre ;
 Tant mieux ! ils ne me plaindront pas.
 J'en vois qui détournent la tête ;

D'autres me jettent quelques sous.
 Courez vite ; allez à la fête.
 Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse,
 Parce qu'on ne meurt pas de faim.
 J'espérais voir de ma détresse
 L'hôpital adoucir la fin.
 Mais tout est plein dans chaque hospice,
 Tant le peuple est infortuné !
 La rue, hélas ! fut ma nourrice.
 Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
 J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier.
 Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
 Répondaient-ils, va mendier.
 Riches, qui me disiez : Travaille,
 J'eus bien des os de vos repas ;
 J'ai bien dormi sur votre paille.
 Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme ;
 Mais non : mieux vaut tendre la main.
 Au plus, j'ai dérobé la pomme
 Qui mûrit au bord du chemin.
 Vingt fois pourtant on me verrouille
 Dans les cachots, de par le roi.
 De mon seul bien on me dépouille.
 Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie ?
 Que me font vos vins et vos blés,
 Votre gloire et votre industrie,
 Et vos orateurs assemblés ?
 Dans vos murs ouverts à ses armes,
 Lorsque l'étranger s'engraissait,
 Comme un sot j'ai versé des larmes.
 Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire,
 Hommes, que ne m'écrasiez-vous ?
 Ah ! plutôt vous deviez m'instruire
 A travailler au bien de tous.
 Mis à l'abri du vent contraire,
 Le ver fût devenu fourmi ;
 Je vous aurais chéris en frère.
 Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.⁽¹⁾

Les Souvenirs du peuple. (1)

On parlera de sa gloire,
 Sous le chaume bien longtemps.
 L'humble toit dans cinquante ans
 Ne connaîtra plus d'autre histoire.
 Là viendront les villageois
 Dire alors à quelque vieille :
 Par des récits d'autrefois,
 Mère, abrégez notre veille.
 Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
 Le peuple encor le révère,
 Oui, le révère.
 Parlez-nous de lui, grand'mère,
 Parlez-nous de lui.

Mes enfants, dans ce village,
 Suivi de rois, il passa.
 Voilà bien longtemps de ça :
 Je venais d'entrer en ménage :
 A pied grim pant le coteau
 Où pour voir je m'étais mise,
 Il avait petit chapeau
 Avec redingote grise.
 Près de lui je me troublai ;
 Il me dit : Bonjour, ma chère,
 Bonjour, ma chère.
 — Il vous a parlé, grand'mère,
 Il vous a parlé !

L'an d'après, moi pauvre femme,
 A Paris étant un jour,
 Je le vis avec sa cour :
 Il se rendait à Notre-Dame.
 Tous les cœurs étaient contents ;
 On admirait son cortège.
 Chacun disait : Quel beau temps !
 Le ciel toujours le protège.
 Son sourire était bien doux,
 D'un fils Dieu le rendait père, (2)
 Le rendait père.
 — Quel beau jour pour vous, grand'mère,
 Quel beau jour pour vous !

(1) Cfr. HENRI HEINE : *Les Deux Grenadiers*, et le récit que fait, dans une grange, la nuit, le soldat Goguelat aux paysans du Dauphiné (*Le Médecin de Campagne*, de Balzac).

Coppée disait de cette chanson : « Si j'avais écrit *Les Souvenirs du Peuple*, je serais tranquille du côté de la postérité. C'est, selon Faguet, le plus grand coup d'aile de Béranger, tout un poème épique, logé dans le cadre d'une chanson populaire.

(2) Naissance du Roi de Rome, 20 mars 1811.

Mais, quand la pauvre Champagne
 Fut en proie aux étrangers,
 Lui, bravant tous les dangers,
 Semblait seul tenir la campagne.
 Un soir, tout comme aujourd'hui,
 J'entends frapper à la porte ;
 J'ouvre. Bon Dieu ! c'était lui,
 Suivi d'une faible escorte.
 Il s'asseoit où me voilà,
 S'écriant : Oh ! quelle guerre !
 Oh ! quelle guerre !
 — Il s'est assis là, grand'mère,
 Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il ; et bien vite
 Je sers piquette et pain bis ;
 Puis il sèche ses habits,
 Même à dormir le feu l'invite.
 Au réveil, voyant mes pleurs,
 Il me dit : Bonne espérance !
 Je cours, de tous ses malheurs,
 Sous Paris, venger la France.
 Il part ; et, comme un trésor,
 J'ai depuis gardé son verre,
 Gardé son verre.
 Vous l'avez encor, grand'mère,
 Vous l'avez encor ?

Le voici. Mais à sa perte
 Le héros fut entraîné.
 Lui, qu'un pape a couronné,
 Est mort dans une île déserte.
 Longtemps aucun ne l'a cru ;
 On disait : Il va paraître ;
 Par mer il est accouru ;
 L'étranger va voir son maître.
 Quand d'erreur on nous tira,
 Ma douleur fut bien amère,
 Fut bien amère !
 — Dieu vous bénira, grand'mère,
 Dieu vous bénira.

Charles Nodier.

Besançon, 1780. — Paris, 1844.

Œuvres poétiques : *Essais d'un jeune barde* (1804). — *Poésies diverses* (1827 et 1829).

En 1823, bibliothécaire de l' Arsenal. C'est des réunions de l' Arsenal que sortit vraiment le romantisme. Les habitués de ce cénacle étaient Hugo, Sainte-Beuve, Vigny, Lamartine, Musset, Dumas, etc. Poète amateur, manie le vers avec une alerte dextérité. Plus connu comme conteur. S'est occupé aussi d'histoire naturelle, de critique, de philologie, d'histoire.

Du Style.

« Tout bon habitant du Marais
Fait des vers qui ne coûtent guère ;
Moi, c'est ainsi que je les fais,
Et si je voulais les mieux faire,
Je les ferais bien plus mauvais. »

C'est ainsi que parlait Chapelle,
Et moi je pense comme lui.
Le vers qui vient sans qu'on l'appelle,
Voilà le vers qu'on se rappelle ;
Rêver autrement, c'est ennui.

Peu m'importe que la pensée
Qui s'égare en objets divers,
Dans une phrase cadencée
Soumette sa marche pressée
Aux règles faciles des vers ;

Ou que la prose journalière,
Avec moins d'étude et d'apprentis,
L'enlace, vive et familière,
Comme les bras d'un jeune lierre
Un orme géant des forêts ;

Si la manière en est bannie
Et qu'un sens toujours de saison
S'y déploie avec harmonie,
Sans prêter les droits du génie
Aux débauches de la raison.

La parole est la voix de l'âme,
Elle vit par le sentiment ;
Elle est comme une pure flamme
Que la nuit du néant réclame,
Quand elle manque d'aliment.

Elle part prompte et fugitive
Comme la flèche qui fend l'air,
Et son trait vif, rapide et clair
Va frapper la foule attentive
D'un jour plus brillant que l'éclair,

Si quelque gêne l'emprisonne,
Défiez-vous de son lien.
Tout effort est contraire au bien,
Et la parole en vain frissonne
Sitôt que le cœur ne dit rien.

Le simple, c'est le beau que j'aime,
Qui, sans frais, sans tours éclatants
Fait le charme de tous les temps.
Je donnerais un long poème
Pour un cri du cœur que j'entends.

En vain une muse fardée
S'enlumine d'or et d'azur ;
Le naturel est bien plus sûr ;
Le mot doit mûrir sur l'idée,
Et puis tomber comme un fruit mûr.

Charles-Hubert Millevoÿe.

Abbeville, 1782. — Paris, 1816.

Œuvres poétiques : *Poésies* (1800). — *Elégies*, 3 livres (1812). — *Poésies diverses* (1813).
Œuvres (1814-16).

MILLEVOÏE, qui mourut poitrinaire, est resté le poète de quelques élégies touchantes : *La Chute des feuilles* et *le Poète mourant*, (1) d'un sentiment assez vrai et d'une harmonie

(1) On a peine à s'imaginer le nombre d'imitations que cette poésie de Millevoÿe suggéra : « *La jeune fille malade* », de Campenon, « *La mère mourante* », « *L'enfant malade* », au point que la *Muse française*, lasse de ces productions moribondes, chercha à guérir ses contemporains en mettant au concours ce sujet : *L'oncle à la mode de Bretagne en pleine convalescence*.

peu commune à cette époque. «... Pour les sentiments naturels, pour la rêverie, pour l'amour filial, pour la mélodie, pour les instincts du goût, Millevoye est comme la légère esquisse, encore épicurienne, dont la poésie de Lamartine est l'exemplaire platonique et chrétien ». (Sainte-Beuve, *Portr. litt.* I).

La Chute des Feuilles (1).

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
" Bois que j'aime, adieu, je succombe :
Votre deuil me prédit mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit : " Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore ;
Mais c'est pour la dernière fois.
L'éternel cyprès se balance ;
Déjà sur ta tête en silence
Il incline ses longs rameaux :
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre des coteaux " .

Et je meurs ! de leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans ;
J'ai vu, comme une ombre vaine,
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère,
Couvre, hélas ! ce triste chemin ;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain ;
Mais si mon amante échevelée
Au détour de la sombre allée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Eveille par ton léger bruit,
Mon ombre un instant consolée.
Il dit, s'éloigne... et sans retour !
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée ;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

(*Élégies*, I).

Pierre Lebrun

Paris, 1785-1873.

Œuvres poétiques : *Odes et Poésies* (1801-1818). — *Poèmes de la Grèce* (1827). — *Théâtre*.

Auteur dramatique (*Le Cid d'Andalousie*, 1825, *Marie Stuart*, 1820) et poète lyrique ; marque la transition entre le classicisme et le romantisme.

Le Port de mer.

A Tancarville (près du Havre), 1817.

J'aime la mer, les flots, les barques, les cordages,
La pénétrante odeur qu'exhalent les rivages,
Le mouvement du port ; cet attrayant tableau,
Si connu de mes yeux, me rit toujours nouveau.
J'aime le grand vaisseau qu'aux bassins on apprête,
Qui munit sa carène, et contre la tempête
S'arme comme un guerrier parlant pour un combat ;

(1) Millevoye a remanié plusieurs fois cette pièce. Nous donnons le texte de l'édition A. Bertrand, Paris, 1811.

Rappelons ici deux poètes qui furent vivement admirés de leur temps : ALEXANDRE SOUMET (Castelnaudary, 1786. — Paris, 1845), qui fit du théâtre, deux grands poèmes : *La Divine Épopée* et *Jeanne d'Arc* (1846), des élégies, des hymnes. Il n'est plus connu que par une élégie : *La Pauvre Fille*. ALEXANDRE GUIRAUD (Limoux, 1783. — Paris, 1847). A fait des tragédies, des odes, des *Élégies savoyardes*, dont l'une, *Le Petit Savoyard*, a été longtemps populaire.

La vergue avec lenteur montant le long du mât ;
 Le cabestan qui crie et l'ancre qui se lève,
 La voile qu'on déploie et que le vent soulève,
 Le mafelot qu'on voit sur les vergues marcher,
 Et sur le bleu du ciel dans l'air se détacher :
 Spectacles animés dont le port m'entourne !
 J'aime jusqu'à l'odeur du vaisseau qu'on goudronne,
 Le bruit sourd du marteau, la chanson du marin,
 Dont au lever du jour se charge l'air serein ;
 Et loin, comme immobile et perdu dans l'espace,
 Au bout de l'horizon le navire qui passe.
 Tandis que nous dormions, il a marché la nuit,
 Et le soleil levant le dore et le conduit.
 D'où vient-il ? quel négoce enrichit son pilote ?
 Où va-t-il ? Sur son bord je m'embarque et je flotte.
 Mon esprit, emporté d'un rêve aventureux,
 Le suit, loin de la terre, et voit de nouveaux cieux.
 (Poésies.)

A Sparte.

Dans la belle vallée où fut Lacédémone,
 Non loin de l'Eurotas et près de ce ruisseau
 Qui, formant son canal de débris de colonne,
 Va sous des lauriers-rose ensevelir son eau,
 Regardez : c'est la Grèce et toute en un tableau.
 Une femme est debout, de beauté ravissante,
 Pieds nus ; et sous ses doigts, un indigent fuseau
 File, d'une quenouille empruntée au roseau,
 Du coton floconneux la neige éblouissante.
 Un pâtre d'Amyclée, auprès d'elle placé,
 Du bâton recourbé, de la courte tunique
 Rappelle les bergers d'un bas-relief antique.
 Par un instinct charmant et sans art, adossé
 Contre un vase de marbre à demi-renversé,
 Comme aux jours solennels des fêtes d'Hyacinthe,
 Des fleurs du glatinier sa tête encore est ceinte.
 Sous sa couronne, à l'ombre, il regarde surpris
 Trois voyageurs d'Europe, au pied d'un chêne assis.
 Le chemin est auprès. Sur un coursier conduite,
 La Musulmane y passe, et de l'œil du mépris

Ulrich Guttinguer.

Rouen, 1785. — Paris, 1866.

Œuvres poétiques : *Mélanges poétiques* (1824). — *Élégies* (1829). — *Fables et Méditations* (1837).
 Ses poésies complètes ont paru sous le titre : *Les Deux Âges du poète* (1844).

Il a quelque pressentiment de la poésie nouvelle ; fut d'ailleurs un des plus chauds adeptes de l'école romantique.

Regarde ; et l'Africain marche et porte à sa suite
 Dans une cage d'or sa perdrix favorite,
 Cependant qu'un aga, dans un riche appareil,
 Rapide cavalier au front sombre et sévère,
 Sous un galop bruyant fait rouler la poussière.
 De ses armes d'argent que frappe le soleil
 Parmi les oliviers scintille la lumière.
 Il nous lance, en passant, des regards scrutateurs.
 Voilà Sparte, voilà la Grèce tout entière : .
 Un esclave, un tyran, des débris, et des fleurs.

(*Voyage en Grèce.*)

Promenades sur l'eau.

A trois jeunes sœurs.

Champrosay, 1826.

Jeunes filles, ramez à peine,
 Laissez seul couler le bateau :
 Assez vite au but qui l'entraîne
 Nous mènera le cours de l'eau.

La soirée est sereine et pure,
 L'air est doux et délicieux,
 Et le bord n'a pas un murmure
 Qui trouble le calme des cieus.
 Heure enchantée ! heure enivrante !
 L'onde coule si transparente
 Qu'on voit les trembles y dormir.
 Ah ! d'une semblable soirée
 Gardons que la courte durée
 Ne soit trop tôt un souvenir !

Jeunes filles, ramez à peine, etc.
 De ces frais et riant visages,
 Dans l'eau, laissez-moi regarder
 Les jeunes et pures images
 Qu'aucun souffle ne vient rider.
 Je crois voir flotter sous ma vue,
 Comme une nature inconnue,
 Comme un peuple immatériel,
 Et des êtres d'un autre monde
 Me sourire du fond de l'onde
 Et de l'azur d'un autre ciel.

Jeunes filles, etc...

Que j'aime, belle d'innocence,
 L'âme ouverte de toute parts,
 Qui, sans peur, dans sa transparence,
 Peut laisser entrer les regards !
 Mais de ces heures si candides,
 Le monde et ses attraits perfides,
 Peut-être, bientôt possesseurs,
 Vont par une pente insensible
 Entraîner cette âme paisible
 A leurs décevantes douleurs.

Jeunes filles, etc...

D'où nous vient la secrète envie
 Qui nous dit sans cesse : Avancez ?
 Hélas ! d'elle-même la vie
 N'avance-t-elle pas assez !
 Tandis que, sur cette eau tranquille,
 Je me vois assis immobile,
 Elle marche, et je suis son cours.
 Je voudrais m'arrêter, par place,
 Pour cueillir mainte fleur qui passe :
 Mais le fleuve marche toujours.

Jeunes filles, etc... (1)

(1) Cette pièce, bien écrite et bien composée, nous fait voir Lebrun sous un aspect assez nouveau et curieux : c'est un Lebrun galant, amoureux et paresseux à la fois, un poète ami du rêve paisible et de l'indolence.

Casimir Delavigne.

Le Havre, 1793. — Lyon, 1843.

Œuvres poétiques : *Les Messéniennes* (1816-1822). — *Chants populaires* (1831).
— *Les Derniers Chants* (œuvre posthume). — *Théâtre*.

Dans ses poésies lyriques garde encore tous les artifices de rhétorique dont abusaient les pseudo-classiques ; souvent déclamatoire. On a dit que CASIMIR DELAVIGNE ressemble « à un poète lyrique comme un garde national à un grenadier de la grande armée ». Dans les *Chants populaires* et dans les « *Derniers chants* », on trouve quelques poésies d'un style assez facile, et d'où l'émotion sincère n'est pas toujours absente.

Le Chien du Louvre.

Passant, que ton front se découvre ! Là, plus d'un brave est endormi. Des fleurs pour le martyr du Louvre ! Un peu de pain pour son ami ! C'était le jour de la bataille : Il s'élança sous la mitraille ; Son chien suivit. Le plomb tous deux vint les atteindre. Est-ce le maître qu'il faut plaindre ? Le chien survit. Morne, vers le brave il se penche, L'appelle, et de sa tête blanche Le caressant, Sur le corps de son frère d'armes Laisse couler ses grosses larmes Avec son sang. Des morts voici le char qui roule ; Le chien, respecté par la foule, A pris son rang, L'œil abattu, l'oreille basse, En tête du convoi qui passe, Comme un parent. Au bord de la fosse, avec peine,	Blessé de juillet, il se traîne, Tout en boitant ; Et la gloire y jette son maître, Sans le nommer, sans le connaître : Ils étaient tant ! Gardien du tertre funéraire, Nul plaisir ne le peut distraire De son ennui ; Et, fuyant la main qui l'attire, Avec tristesse il semble dire : " Ce n'est pas lui ! " Quand sur ces touffes d'immortelles Brillent d'humides étincelles Au point du jour, Son œil se ranime, il se dresse, Pour que son maître le caresse A son retour. Au vent des nuits quand la couronne Sur la croix du tombeau frissonne, Perdant l'espoir, Il veut que son maître l'entende ; Il gronde, il pleure et lui demande L'adieu du soir.
---	--

Charles Loyson.

Château-Gontier (Anjou), 1791. — Paris, 1820.

Œuvres poétiques : *Épîtres et Élégies* (1819). — *Œuvres choisies* (1869).

Maître de conférences à l'École normale supérieure. Un travail excessif précipita sa fin. Loyson, dit Sainte-Beuve, est tout voisin de la muse prochaine des *Méditations*. Il a de la sincérité, mais l'image et le style lui font trop souvent défaut.

LE LIT DE MORT.

Cessez de me flatter d'une espérance vaine ; Cessez, ô mes amis, de me cacher vos pleurs. La sentence est portée ; oui, ma mort est certaine, Et je ne vivrai plus tantôt que dans vos cœurs. Pour la dernière fois, j'ai vu briller l'aurore ; Pour la dernière fois, ce beau soleil m'a lui. Votre ami, succombant au mal qui le dévore, Sur le déclin du jour, va s'éteindre avec lui. Mais demain, quand, paré d'une splendeur nouvelle, Le soleil triomphant rentrera dans les cieux, Votre ami dormira dans la nuit éternelle, Et l'éclat du matin n'ouvrira plus ses yeux.	Déjà tout s'obscurcit, tout s'efface à ma vue, Tout m'échappe entraîné par d'invisibles mains, Et seule s'offre à moi cette route inconnue Dont le terme se cache aux regards des humains. Eh bien ! ces noirs sentiers, ces régions obscures, Cette nuit du trépas n'étonnent point mon cœur. Vers le Dieu qui m'attend je lève des mains pures ; Ennemi du méchant, il est mon protecteur. Pourquoi vous retracer à ma triste mémoire, Doux rêves dont mon cœur en vain fut occupé ? Et mes rêves d'amour et mes rêves de gloire, Tout fuit : toi seule, ô mort, ne m'auras pas trompé. (<i>Épîtres et Élégies.</i>)
--	--

Si la neige, avec violence,
De ses flocons couvrè en silence
Le lit du mort,
Il pousse un cri lugubre et tendre,
Et s'y couche pour le défendre
Des vents du nord.

Avant de fermer la paupière,
Il fait pour relever la pierre
Un vain effort ;
Puis il se dit comme la veille :
« Il m'appellera s'il s'éveille. »
Puis il s'endort.

La nuit, il rêve barricade :
Son maître est sous la fusillade

Couvert de sang,
Il l'entend qui siffle dans l'ombre,
Se lève et saute après son ombre
En gémissant.
C'est là qu'il attend d'heure en heure,
Qu'il aime, qu'il souffre, qu'il pleure,
Et qu'il mourra.
Quel fut son nom ? C'est un mystère ;
Jamais la voix qui lui fut chère
Ne le dira.

Passant, que ton front se découvre !
Là, plus d'un brave est endormi.
Des fleurs pour le martyr du Louvre ;
Un peu de pain pour son ami !

(Chants populaires).

Barthélemy et Méry.

Marseille, 1796-1867.

Les Ayalades, 1798. — Paris, 1866.

Œuvres poétiques : En collaboration : *Les Sidiennes* (1825). — *La Villétiade*, *La Peyronnéide* (1826). — *La Corbiéréide*, *La Bacriade* (1827), poèmes satiriques. *Napoléon en Egypte*, poème en 8 chants (1828). — *Le Fils de l'Homme* (1829). *La Némésis* (1831), etc.

De Barthélemy seul : *L'Enéide* (1838). — *La Nouvelle Némésis* (1844).

De Méry seul : *Mémoires poétiques* (1853). — *Poésies intimes* (1864).

Leurs œuvres poétiques ont été presque toutes écrites pendant leur collaboration qui dura 10 ans. Ce fut après la *Némésis* sous la Monarchie de Juillet que les deux amis se séparèrent.

Barthélemy, esprit violent, amer, et parfois vénal, prenait une part prépondérante aux satires. Tout autre était Méry, qui avait la verve intarissable, les réparties et les saillies malicieuses d'un enfant du midi. Eut une jeunesse aventureuse : visita l'Italie, Constantinople, etc. En 1824, se rendit à Paris. Signa au « Nain jaune » de spirituelles chroniques ; c'est alors qu'il se lia avec son compatriote Barthélemy. Après leur séparation, se consacra à la littérature d'imagination (causeries, drames, comédies, romans). Ecrivain fécond ; son style a de la vivacité, avec des lueurs romantiques.

Les Français en Egypte.

I.

...Mais le rideau des nuits, lentement déroulé,
Confond avec le sol l'horizon reculé ;
Le bruit de la bataille expire, et dans la plaine
Le silence pensif a repris son domaine.
Alors les sons confus d'un étrange concert
S'élèvent lentement ; l'immobile désert
Ecoute, comme un homme en sa vague insomnie,
Des cascades du Nil la lointaine harmonie ;
Dans ses cris éternels, le nocturne grillon
Demande au sol brûlant un humide sillon ;
Et, transfuge des eaux, sur le sable infertile
Se traîne, en mugissant, l'immense crocodile.

A ces bruits solennels, pour la première fois,
 Des hommes inconnus mêlent leur grande voix ;
 Sur la ligne du camp le cri d'éveil résonne
 Et va s'éteindre au loin, comme un bruit monotone
 Que sous un long portique, au milieu de la nuit,
 L'écho redit plus faible à l'écho qui le suit.

II.

Aux rougeâtres lueurs dont la plaine est semée,
 Comme une masse informe on distingue l'armée
 Et les soldats errant dans les groupes confus.
 Assis sur les tambours, couchés sur les affûts,
 Les vétérans, conteurs accoutumés aux veilles,
 De leurs premiers travaux redisent les merveilles,
 Alors qu'au mont Cenis, d'un geste de sa main
 Le jeune Bonaparte imposait un chemin,
 Et que, du haut des monts, l'armée enorgueillie
 Contemplait sous ses pieds l'éclatante Italie ;
 Ils passent tour à tour, dans leur rapide élan,
 De Crémone à Lodi, de Mantoue à Milan,
 Et répètent sans fin cette magique histoire
 Où chaque nom de ville est un nom de victoire.

III.

Cependant autour d'eux leurs compagnons assis,
 Des Homères du camp écoutent les récits ;
 Et l'étrange bivouac, que la nuit enveloppe,
 Dans un cadre d'Asie offre un tableau d'Europe :
 Les pieds heurtent souvent les sabres africains,
 Les turbans dont les plis recèlent des sequins ;
 Des étalons sans maître, errant à l'aventure,
 Passent, en hennissant, parmi la foule obscure ;
 Vers le fond de la scène, acteurs silencieux,
 Des mamelouks captifs on voit lûire les yeux,
 Et sur les rangs pressés des groupes circulaires
 S'allonge pesamment le cou des dromadaires.

IV.

Tandis que nos guerriers par de grands souvenirs
 D'une nuit de triomphe occupent les loisirs,
 D'autres, par pelotons, dans leur ronde assidue,
 Explorent du désert la muette étendue
 Et visitent sans bruit les postes reculés.
 Sous de vieux monuments, dans la plaine isolés,
 Le qui-vive perçant des rauques sentinelles
 Résonne dans le creux des tombes éternelles ;
 Près du mont de Chéops, un garde aventureux
 Surgit, comme un point noir, de ces rocs ténébreux
 Où le désert lui montre, à sa blanche surface,

Du Sphinx monumental la gigantesque face ;
 Et d'autres pour veiller aux dangers de la nuit,
 Errent sous les arceaux d'un vieux temple détruit ;
 De loin, on croirait voir des ombres fantastiques
 Célébrer, sans témoins, ces mystères antiques
 Où les prêtres d'Isis, éteignant les flambeaux,
 Initiaient le peuple aux secrets des tombeaux. ⁽¹⁾

V.

Hélas ! des étrangers dans ces murs solitaires
 Ont assis sans respect leurs postes militaires.
 Le vénérable écho, du fond des souterrains,
 Répète avec effroi de profanes refrains,
 Comme aux jours solennels où l'Égypte soumise
 Ouvrit ses monuments aux soldats de Cambyse.
 Déjà les grenadiers, dans leur marche indécis,
 Fouillent les corridors par les torches noircis.
 Ils admirent longtemps, sur les frises tombées,
 Le vif azur qui teint l'aile des scarabées,
 Les feuilles de lotus, les farouches Typhons,
 Les granits constellés qui parent les plafonds,
 Les murs où vainement de muets caractères
 D'un magique alphabet conservent les mystères,
 Le piédestal sonore où mugissait Apis
 Et les sphinx merveilleux, gravement accroupis,
 Qui semblent, sur le seuil de la longue avenue,
 Proposer au passant une énigme inconnue.

(Napoléon en Égypte).

La Revue nocturne.

Minuit.

Un grenadier se lève de sa tombe...
 Le squelette est paré de l'habit brodé d'or,
 Sur l'orbite des yeux le grand bonnet retombe :
 De la Garde c'est le plus vieux tambour-major.
 De toute sa hauteur le Géant se redresse :
 Un moulinet terrible a fait craquer ses os ;
 Et la foule déjà derrière lui se presse
 Des tambours et clairons sortis de leurs tombeaux.
 Il les range d'un geste et, brandissant sa canne,
 Il déchaîne à la fois l'ouragan des tambours
 Et le cri des clairons qui sonnent la diane
 Va réveiller les morts au fond de leurs séjours...
 En avant ! En avant ! De tous les points du monde
 Accourent les soldats sans reproche et sans peur ;
 En avant ! En avant !

Et la marche féconde

(1) Voir le tableau de Georges Clairin (1897) : Soldats français aux ruines du temple de Karnak (Égypte), en 1798.

Fait surgir par milliers les morts au champ d'honneur,
 Pêle-mêle, au hasard, les soldats d'Italie,
 Ceux qui gisent là-bas sous les neiges du Nord,
 Et ceux de Saragosse et ceux de Wesphalie,
 Les héros d'Austerlitz et ceux du Mont-Thabor,
 Fantassins, artilleurs aux sombres uniformes,
 Guides et pontonniers, houzards, chasseurs, lanciers,
 Dragons et grenadiers sur leurs chevaux énormes,
 Et les vieux escadrons des pesants cuirassiers
 Dont la charge, autrefois, ainsi qu'une bourrasque,
 Balayait comme un jeu les bataillons tremblants,
 Dont les crânes blanchis ricanent sous le casque,
 Soldats de Waterloo, balafrés et sanglants !...

Minuit !

Au dernier coup, le Chef sort de la tombe,
 Aussitôt entouré de son état-major.

A cheval !... Au galop !...

Et tous, comme une trombe,
 Partent derrière lui pour cette fois encor.
 Se penchant sur le col de leurs coursiers fantômes
 Les voyez-vous passer devant leurs régiments ?
 D'eux-mêmes les fusils résonnent dans les paumes,
 Les glaives du fourreau sortent longs et tranchants.
 Au galop !... Au galop !...

Sous un rayon de lune
 S'éclairent les canons, les cuivres, les aciers.
 Et, comme au vent du nord les sables dans la dune,
 Ondulent devant Lui les régiments entiers.
 Au galop !... Au galop !...

Et les drapeaux frissonnent
 Et l'aigle d'Iéna reprenant son essor
 Plané sur les tambours et les clairons qui sonnent
 La charge que conduit le Spectre de la Mort...

Sur un signe l'escorte a ralenti l'allure ;
 Et le Chef, en avant, Légendaire Figure,
 Regarde défiler tous ses anciens soldats
 Qui, pour mieux Le revoir, raccourcissent le pas.
 Long est le défilé de ces guerriers sans nombre...
 Lorsque enfin le dernier s'évanouit dans l'ombre,
 En cercle, autour de Lui, groupant ses généraux,
 Dans un souffle le chef leur donne comme mots :
 " Austerlitz et Paris !... "

Mais une Voix lointaine
 Répond comme en écho : " Waterloo... Sainte Hélène !... "
 C'est César décédé qui passe, dans la nuit,
 Une Grande Revue, à l'heure de Minuit... (1)

(1) C'est de cette poésie, traduite de Zedlitz, que s'inspira Raffet, dans sa célèbre lithographie.

LE ROMANTISME.

On entend par ce mot la révolution littéraire qui s'est accomplie en France de 1820 à 1830 environ. Rien de plus difficile que d'en donner une définition exacte et rigoureuse. Les romantiques eux-mêmes ne parvenaient pas à trouver une formule qui précisât nettement leurs théories (1). C'est ainsi que V. Hugo se plaignait du vague fantastique et indéfinissable dont s'enveloppait ce terme.

* Quelques définitions. M^{me} de Staël : « La littérature des anciens est chez les modernes une littérature transplantée ; la littérature romantique ou chevaleresque est chez nous une indigène, et c'est notre religion et nos institutions qui l'ont fait éclore. » (*De la Littérature*, 1800).

Guiraud, dans *la Muse française* (1820) : « La littérature nous révélera des secrètes parties du cœur que lui auront découvertes les grandes secousses de la Révolution ; elle exprimera les sentiments, les passions qui l'auront déchiré... »

Stendhal : Le *romantisme* est l'art de présenter au peuple les œuvres littéraires qui dans l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances sont susceptibles de leur donner le plus de plaisir possible. Le *classicisme*, au contraire, leur présente la littérature qui donnait le plus grand plaisir possible à leurs arrière-grands-pères. (*Racine et Shakespeare*, 1823).

Lamartine : « Je suis le premier qui ai fait descendre la poésie du Parnasse, et qui ai donné à ce qu'on nommait la Muse, au lieu d'une lyre à sept cordes de convention, les fibres mêmes du cœur de l'homme, touchées et émues par les innombrables frissons de l'âme et de la nature. (Préface des *Méditations*, 1849).

Caractères essentiels du Romantisme :

- 1° *Réaction contre le classicisme* : abolition des règles et des genres ; liberté de tout dire et dans la forme qu'il plaira au poète de choisir, liberté, dira V. Hugo, de « mêler l'ombre à la lumière, le grotesque au sublime, le corps à l'âme, la bête à l'esprit » ; prédominance de l'imagination et de la sensibilité.
- 2° *Renaissance du spiritualisme*. La Révolution avait bouleversé les âmes. Un instant éblouies par la grande épopée napoléonienne, elles retombent ensuite dans l'ennui d'une vie morne et désenchantée. Après l'écrasement de Waterloo, ce fut l'invasion de la mélancolie dans toute la littérature, une vague religiosité s'empare des esprits. V. Hugo se plaint que « les poètes nationaux de la France aient été jusqu'ici des poètes païens » et de cette croix « que Chateaubriand dresse sur toutes les avenues de la pensée », il fait le drapeau de sa réforme. Influence du *Génie du Christianisme*.
- 3° *Sentiment de la mélancolie, expansion du « moi »*. Le réveil du spiritualisme chrétien développa une sensibilité nouvelle : la rêverie dolente, une tristesse mal définie, le vague à l'âme, le mal de René, se retrouvent chez tous les poètes du romantisme : c'est la maladie du siècle.
- 4° *Retour à la nature*. « Nul, dit V. Hugo, ne se dérobe en ce monde au ciel bleu, aux arbres verts, à la nuit sombre, au bruit des vents ». La nature est la source d'inspiration la plus féconde des romantiques.
- 5° *Curiosité du moyen-âge et des littératures étrangères*. A noter, entre autres, l'influence de Shakespeare, d'Ossian, de Byron, de Young, de Walter Scott ; de Goethe avec *Werther* et *Faust*, de Schiller avec les *Brigands* ; d'Ugo Foscolo (1778-1827), avec ses *Lettres de Jacopo Ortis* ; de Léopardi, qui publie ses poèmes en 1818, de Manzoni ; avec les *Fiancées* (1827).

Il ne faut pas non plus négliger les influences espagnoles : on traduit le *Romancero* en 1814, des traductions font connaître Cervantès, Calderon, Lope de Vega. A ces influences étrangères, il faut ajouter celles de Chateaubriand et de M^{me} de Staël, héritiers de J.-J. Rousseau. Diderot, qui prêche la liberté à outrance dans tous les genres et son disciple, Sébastien Mercier (1747-1814), dont l'*Essai sur l'art dramatique* (1773) contient déjà tout l'essentiel de la Préface de *Cromwell*, sont aussi des précurseurs dont il faut tenir compte.

Donc le romantisme est avant tout lyrique et personnel. C'est le triomphe de l'individualisme. « Tout homme qui écrit, dit V. Hugo, écrit un livre, et ce livre, c'est lui. La poésie

(1) Musset parodiait ainsi le vague des théories romantiques :

Le Clerc. — Le romantisme, mon cher monsieur ! Non, à coup sûr, ce n'est ni le mépris des unités, ni l'alliance du comique et du tragique, ni rien au monde que vous puissiez dire ; vous saisissez vainement l'aile du papillon, la poussière qui le colore vous resterait dans les doigts. Le romantisme, c'est l'étoile qui pleure, c'est le vent qui vagit, c'est la nuit qui frissonne... c'est le jet inespéré, l'extase alanguie... en même temps le plein et le rond, le diamétral, le pyramidal, l'oriental, etc. (*Lettres de Dupuis et Cotonet*, 1^{re} lettre).

est avant tout ce qu'il y a d'intime en nous ». Les romantiques ne savent que leur âme. Mais leur âme est en communion étroite avec celle de leurs contemporains. Ils ne s'enferment pas, égoïstes dédaigneux de la foule, en des « tours d'ivoire ». C'est ce que V. Hugo proclame dans la Préface des *Contemplations* : « Ceux qui se pencheront sur ces « *Contemplations* », retrouveront leur propre image dans cette eau profonde et triste qui s'est lentement amassée là, au fond d'une âme... Est-ce donc la vie d'un homme ? Oui, et la vie des autres hommes aussi. Nul de nous n'a le droit d'avoir une vie qui soit à lui. Ma vie est la vôtre, votre vie est la mienne ; vous vivez ce que je vis ; la destinée est une. Prenez donc ce miroir et regardez-vous y. On se plaint quelquefois des écrivains qui disent « moi ». Parlez-vous de nous, leur crie-t-on. Hélas ! quand je parle de moi, je parle de vous. Comment ne le sentez-vous pas ? Ah ! insensé qui crois que je ne suis pas toi ! » (4)

D'ailleurs que chantent les Vigny, les Lamartine, les Hugo, les Musset, sinon les éternels sentiments qui feront toujours battre le cœur des hommes ? On peut ramener ces sentiments à trois thèmes : la Nature, l'Homme, Dieu. (5)

Rénovation de la langue. — A cette rénovation d'idées et de sentiments qui caractérise le romantisme, devait correspondre une rénovation de la langue. Au langage abstrait et philosophique du XVIII^e siècle succède une langue pittoresque, précise, vivante. Plus de mots « nobles » ni de mots « roturiers » ; plus de termes généraux, de périphrases employées par horreur du mot propre ; le vocabulaire s'enrichit : on emprunte aux sciences, aux arts, à l'industrie, au commerce, à tous les métiers, des termes que le goût ancien, trop étroit, condamnait. On ressuscita des mots tombés en désuétude depuis Ronsard ; on donna aux mots anciens des sens nouveaux, les néologismes furent surtout des archaïsmes (5). La syntaxe fut rendue plus libre ; la prose, dans son allure, n'obéit plus aux règles de la raison ; elle fut rendue plus apte à rendre les troubles du cœur, les caprices de la fantaisie.

L'*alexandrin* fut disloqué (4), ou, tout au moins, assoupli ; l'enjambement permis, l'hiatus parfois autorisé. La rime, d'*esclaye* qu'elle était, devint la *Reine* ; on la veut riche, pleine, éclatante ; on créa de nouveaux rythmes ou on en emprunta à Ronsard ; on se soucia surtout de l'harmonie du vers et l'on donna au mot une valeur comme son. (5)

(1) A. DE VIGNY écrit, et cet aveu n'est pas moins significatif :

Le vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des idées.
Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort,
Répandons le savoir en fécondes ondées :
Puis, recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,
Tout empreint du parfum des saintes solitudes,
Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes,
Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port...

La vogue de MUSSET ne s'explique que parce que le poète a traduit la folie de passion qui tourmentait les jeunes gens de son époque. — La poésie de LAMARTINE est un écho harmonieux des aspirations idéales de son temps.

Verhaeren, dans une enquête ouverte par *Paris-Journal*, en 1910, sur la Renaissance de l'idéal classique, dit à propos de l'individualisme romantique : « Grâce au don de sympathie qu'il renferme en lui, le poète s'est reconnu et aimé dans les autres hommes, dans les foules, si bien qu'aujourd'hui ce n'est plus un être égoïste qui s'exprime, mais c'est le monde entier deviné par le poète, à force d'attention, d'ardeur, d'amour. Ainsi l'individuel aboutit quand même à l'universel ».

(2) Il y aurait d'intéressantes comparaisons à faire entre les diverses façons dont certains poètes, ceux du XIX^e siècle, par exemple, si l'on voulait se borner, ont traité ces thèmes lyriques. Nous nous contenterons d'en suggérer quelques unes.

Dieu. Cfr. : *Immortalité*, de LAMARTINE. — *Espoir en Dieu*, de MUSSET. — V. HUGO : *passim*. *Mort.* Cfr. : LAMARTINE : *Eternité de la Nature et brièveté de l'homme*. *Le Crucifix*. *Hymne de la mort*, etc. — V. HUGO : *Pensar*, *Dudar*. *Prière pour tous*. *Soirées en mer*. *Noces et festins*. *Pleurs dans la nuit*. — MUSSET : *Lucie*. *Espoir en Dieu*. — VIGNY : *Mort du loup*. — LÉCONTE DE LISLE : *Dies irae*. — RICHEPIN : *Hallali*, etc., etc. THEURIET demande à mourir au milieu des foins, DESAUGIERS veut une indigestion, GAUTIER désire qu'on le peinturlure (*Coquetterie posthume*) ; SULLY-PRUD'HOMME souhaite, à l'heure suprême, la chanson de sa nourrice (*Agonie*) ; etc.

Nature. Cfr. : LAMARTINE : *Le Vallon*. *Le Lac*. — HUGO : *Tristesse d'Olympio*. — MUSSET : *Souvenir*. — VIGNY : *Maison du berger*.

L'ouvrage de VIGIÉ-LECOQ (*Poésie contemporaine, 1884-96*), relatif aux décadents et aux symbolistes, est intéressant à consulter sur ces rapprochements. Et aussi le livre de G. RENARD : *Méthode scientifique de l'histoire littéraire*, pages 142 et suivantes.

(3) On a dit que les romantiques avaient créé beaucoup de mots nouveaux. C'est inexact : « *Le néologisme*, dit V. Hugo, est une triste ressource pour l'impuissance ».

(4) Lire, dans les *Contemplations*, de V. HUGO : *Réponse à un acte d'accusation*.

(5) C'est surtout Hugo et Gautier qui se sont occupés des réformes de la langue et de la métrique. Gautier disait : « Ah !... si nous avions seulement autant de piastres que nous avons reconquis de mots sur leur Malherbe !... Je me suis lancé à la conquête des adjectifs, j'en ai détérré de charmants et d'admirables dont on ne pourra plus se passer. J'ai fourragé à pleines mains dans le XVI^e siècle ».

Les deux Cénacles. Un journal, *La Muse française*, fondé en 1823, fut le premier quartier-général, comme dit E. Deschamps, des romantiques. A sa tête étaient Soumet, Guiraud, Emile Deschamps, A. de Vigny, V. Hugo.

Après la disparition de la *Muse* (1824), les jeunes romantiques se réunirent chez Nodier, dans son salon de l'Arsenal. On y rencontrait, outre les poètes que nous venons de citer, Lamartine, Sainte-Beuve, Musset, à côté de classiques attardés comme Ancelot, auteur de *Louis IX* (1819), Chénedollé et Soumet.

Le second Cénacle. Il se forme vers 1828, autour de V. Hugo, comme chef. On se réunit souvent chez lui. Les conservateurs timorés ont fui, cédant la place aux romantiques flamboyants et échevelés. Les artistes y apportent l'écho des luttes qui divisent les ateliers entre l'école d'Ingrès et celle de Delacroix. Ce second Cénacle, plus violent, plus hardi, comprend Achille Deveria, dessinateur, Eugène Deveria et Louis Boulanger, peintres, David d'Angers, sculpteur, les poètes et auteurs dramatiques Vigny, Sainte-Beuve, Gérard de Nerval, A. Dumas, Lamartine, Musset, Gautier, etc. C'est ce groupe qui fait le succès des *Orientales* et d'*Hernani*. Le second Cénacle se dispersa après 1830.

Les derniers romantiques tombent dans l'extravagant et le bizarre ou sombrent dans la folie (G. de Nerval, Philothée O' Neddy, Petrus Borel le Lycanthrope).

Marceline Desbordes-Valmore.

Douai, 1786. — Paris, 1859.

Œuvres poétiques : *Élégies et Romances* (1868). — *Élégies et Poésies nouvelles* (1824).
Les Pleurs (1833). — *Pauvres Fleurs* (1839). — *Bouquets et Prières* (1843). — *Poésies inédites* (1860), publiées par Gustave Revilliod.

Eut une vie de misères, de déceptions, de pauvreté et de douleurs. La misère la força, toute enfant, de quitter sa ville natale avec sa mère veuve, qu'elle perdit en Amérique. Rentrée seule en France, joue au théâtre de Lille, à Rouen, chante à l'Opéra-Comique, passe à l'Odéon ; épouse un acteur, Lechantin, dit Valmore, et commence avec lui une existence agitée et misérable de tournées théâtrales. Sa réputation date des grands jours du romantisme. Elle devint poète sans avoir, comme elle dit elle-même, *rien appris, rien lu*. On l'a appelée Notre-Dame-des-Pleurs. C'est la douleur qui l'a faite poète, et grand poète, malgré ses incorrections et certaines obscurités. Tantôt passionnée avec des cris, des sanglots, des emportements ; tantôt résignée et calme.

Ma pauvre lyre, c'est mon âme :
 Je n'ai su qu'aimer et souffrir.

Cette poésie si humaine a précédé celle de Lamartine, de Vigny, de Hugo, de Musset. Victor Hugo disait d'elle qu'elle était « la poésie même ».

Les Roses de Saadi.

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses ;
 Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
 Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.
 Les nœuds ont éclaté ; les roses, envolées
 Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées ;
 Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.
 La vague en a paru rouge et comme enflammée.
 Ce soir, ma robe encore en est toute embaumée...
 Respires-en sur moi l'odorant souvenir ! (1)

(*Poésies posthumes*)

(1) Cfr : *Le tablier de fleurs*, de ROBERT HERRICK, (poète anglais (1591-1674). Vie peu connue. Auteur de : *Les Hespérides* :

Sapho alla cueillir des fleurs
 Et son fin tablier
 Était à son retour rempli
 Des trésors du printemps.
 Elle souriait, rougissant
 D'une exquise rougeur,
 Et son tablier exhalait
 Une odeur plus divine,
 Plus enivrante que la robe
 Jadis, de Proserpine
 (Trad. de Floris Delattre.)

La Couronne effeuillée.

J'irai, j'irai porter ma couronne effeuillée
 Au jardin de mon père où revit toute fleur ;
 J'y répandrai longtemps mon âme agenouillée ;
 Mon père a des secrets pour vaincre la douleur.

J'irai, j'irai lui dire, au moins avec des larmes :
 « Regardez, j'ai souffert... » Il me regardera
 Et, sous mes jours changés, sous mes pâleurs sans charmes,
 Parce qu'il est mon père il me reconnaîtra.

Il dira : « C'est donc vous, chère âme désolée,
 La terre manque-t-elle à vos pas égarés ?
 Chère âme, je suis Dieu : ne soyez plus troublée :
 Voici votre maison, voici mon cœur, entrez ! »

O clémence ! ô douceur ! ô saint refuge ! ô Père !
 Votre enfant qui pleurait vous l'avez entendu !
 Je vous obtiens déjà puisque je vous espère
 Et que vous possédez tout ce que j'ai perdu.

Vous ne rejetez pas la fleur qui n'est plus belle :
 Ce crime de la terre au ciel est pardonné.
 Vous ne maudirez point votre enfant infidèle
 De n'avoir rien vendu, mais d'avoir tout donné.

(*Poésies posthumes.*)

Renoncement.

Pardonnez-moi, Seigneur, mon visage attristé,
 Vous qui l'aviez formé de sourires et de charmes :
 Mais sous le front joyeux vous aviez mis les larmes,
 Et de vos dons, Seigneur, ce don seul m'est resté.

C'est le moins envié, c'est le meilleur peut-être.
 Je n'ai plus à mourir à mes liens de fleurs :
 Ils vous sont tous rendus, cher auteur de mon être,
 Et je n'ai plus à moi que le sel de mes pleurs.

Les fleurs sont pour l'enfant : le sel est pour la femme :
 Faites-en l'innocence et trempez-y mes jours,
 Seigneur ! quand tout ce sel aura lavé mon âme,
 Vous me rendrez un cœur pour vous aimer toujours !

Jules de Rességuier.

Toulouse, 1789. — Sauveterre, 1862.

Œuvres poétiques : *Tableaux poétiques* (1828) ; *Les Prismes poétiques* (1833) ; *Dernières poésies* (1864.)

Lié avec V. Hugo. Poésie sans éclat, parfois émue.

Il est l'auteur du fameux sonnet syllabique :

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

Fort	Sort	Rose	Brise
Belle	Frère !	Close,	L'a
Elle	Quelle	La	Prise.
Dort.	Mort !		

Tous mes étonnements sont finis sur la terre,
Tous mes adieux sont faits, l'âme est prête à jaillir
Pour atteindre à ces fruits protégés de mystère
Que la pudique mort a seule osé cueillir.

O Sauveur ! soyez tendre au moins à d'autres mères,
Par amour pour la vôtre et par pitié pour nous !
Baptisez leurs enfants de nos larmes amères,
Et relevez les miens tombés à vos genoux !

(*Poésies posthumes.*)

Alphonse Prat de Lamartine.

Mâcon, 1790. — Paris, 1869.

Œuvres poétiques : *Premières Méditations* (1820). — *Nouvelles Méditations* (1823).
Harmonies Poétiques et Religieuses (1830). — *Jocelyn* (1836). — *La Chute d'un Ange*
(1838). — *Recueils Poétiques* (1839). — *Poésies inédites*, publiées par
M^{lle} Valentine de Lamartine (1873).

Enfance calme et heureuse à Milly ou à Mâcon dans une « famille de prédilection », entre une mère dévouée et des sœurs qui le gâtent ; quatre années au collège de Belley, chez les Pères de la Foi, dont les mains, dit-il, étaient « aussi délicates que des mains de femme » ; de 1807 à 1811, vie de famille et promenades ; lit la Bible, l'*Odyssée*, Ossian, Pétrarque, Racine, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand. En 1815, garde du corps de Louis XVIII ; après les Cent Jours, reprend la vie agréable du gentilhomme campagnard, du voyageur, de l'homme du monde. Un grand amour le fait poète. Publie en 1820, les *Méditations*, qui eurent un succès prodigieux. « Ce fut, dit Th. Gautier, comme un souffle de fraîcheur et de rajeunissement, comme une palpitation d'ailes qui passa sur les âmes ». Et Sainte-Beuve : « On passait subitement d'une poésie sèche, maigre, pauvre, ayant de temps en temps un petit souffle, à une poésie large, vraiment intérieure, abondante, élevée et toute divine ».

En 1821, secrétaire d'ambassade à Florence. Entreprend, en 1823, un voyage en Orient, visite la Grèce, la Syrie, la Palestine. Député de Bergues (1833). Vie politique. Ministre, puis chef du Gouvernement provisoire (1848). Après le 2 Décembre, rentre dans la vie privée. Vieillesse attristée par la pauvreté. Se condamne, pour payer ses dettes, aux « travaux forcés littéraires ». Le Gouvernement impérial lui accorda la rente d'un capital de 500000 francs, mais il n'en jouit que deux ans.

« J'étais né, dit Lamartine, impressionnable et sensible ».⁽¹⁾ Ses lectures, la tendresse de sa mère et de ses sœurs, la nature, l'amour, développèrent sa sensibilité. Il révéla au monde une poésie nouvelle, expression toute spontanée de ses sentiments intimes. Ce ne sont pas des vers, disait Barbey d'Aurevilly, c'est de la poésie.

Pour G. Lanson (*Le Centenaire des Méditations*, Rev. des Deux Mondes, 1 mars 1920), Lamartine est un classique. Elvire caractérise la sensibilité d'une époque, réalise l'idéal féminin du poète et de la Restauration, comme Monime, Athalie ou Esther expriment l'idéal féminin de Racine et du siècle de Louis XIV.

(1) Préface des *Méditations*. Lamartine s'est défini lui-même dans le « *Poète mourant* » :

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux sa main novice encore ;
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le Ciel ;
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

Mais pourquoi chantais-tu ? Demande à Philomèle
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant.
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'air murmure en coulant.

Dans le commentaire du *Passé* (*Nouvelles Méditations*), il dit encore :

« La solitude, le désert, la mer, les montagnes, la conversation intérieure avec la nature, une femme à adorer, un ami à entretenir, de longues nonchalancesses de corps pleines d'inspirations d'esprit, puis de violentes et aventureuses périodes d'action... c'était là mon être : une vie tour à tour poétique, religieuse, héroïque, ou rien ».

Lamartine est par excellence le poète de l'idéal : ses paysages mêmes sont des hymnes et des prières, des « psalmodies de l'âme ». Optimiste, il ignore le mal ; il plane sans effort, « siège au plafond ». Ame généreuse et noble, il rêve la fraternité des hommes (voir certaines pièces des *Recueils*, entre autres à préoccupations, sociales).

Ses vers sont une caresse pour l'oreille, bien que la musique en soit parfois un peu fluide et molle, et monotone.

Le Lac. (1)

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
 Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
 Ne pourrions-nous jamais sur l'océan des âges
 Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
 Et, près des flots chéris qu'elle devait revoir,
 Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
 Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;
 Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
 Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
 Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
 On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
 Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
 Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
 Du rivage charmé frappèrent les échos ;
 Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
 Laissa tomber ces mots :

« O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
 Suspendez votre cours !
 Laissez-nous savourer les rapides délices
 Des plus beaux de nos jours.

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
 Coulez, coulez pour eux ;
 Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
 Oubliez les heureux ! » (2)

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse
 Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
 S'envolent loin de nous de la même vitesse
 Que les jours de malheur ?

1. Nous donnons ici le texte de Lamartine lui-même, dans ses *Lectures pour tous*.

2. Dans cette dernière rédaction du *Lac*, Lamartine a supprimé les deux strophes suivantes :

« Mais je demande en vain quelques moments encore, » Aïmons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
 Le temps m'échappe et fuit ; Hâtons-nous, jouissons !
 Je dis à cette nuit : « Sois plus lente ! » et l'aurore L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive,
 Va dissiper la nuit. Il coule, et nous passons ! »

Eh quoi ! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ?
 Quoi ! passés pour jamais ? Quoi ! tout entiers perdus ?
 Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
 Ne nous les rendra plus ?

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
 Que faites-vous des jours que vous engloutissez ?
 Parlez : nous rendrez-vous ces extases sublimes
 Que vous nous ravissez ?

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
 Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
 Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
 Au moins le souvenir !

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
 Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,
 Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
 Qui pendent sur tes eaux !

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
 Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
 Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
 De ses molles clartés !

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
 Que les parfums légers dont l'air est caressé ⁽²⁾,
 Que tout ce qu'on entend, l'on voit et l'on respire,
 Tout dise : Ils ont passé ! „ ⁽³⁾

(Premières Méditations).

L'Infini dans les Cieux.

« J'ai roulé des milliers de fois cette pensée dans mes yeux et dans mon esprit, en regardant du haut d'un promontoire ou du pont d'un vaisseau le soleil se coucher sur la mer, et plus encore en voyant l'armée des étoiles, commencer, sous un firmament, sa revue et ses évolutions devant Dieu. Quand on pense que le télescope d'Herschell a compté déjà plus de cinq millions d'étoiles ; que chacune de ces étoiles est un monde plus grand et plus important que ce globe de la terre ; que ces cinq millions de mondes ne sont que les bords de la création ; que, si nous parvenions sur le plus éloigné, nous apercevions de là d'autres abîmes d'espace infini comblés d'autres mondes incalculables, et que ce voyage durerait des myriades de siècles, sans que nous puissions atteindre jamais les limites entre le néant et Dieu, on ne compte plus, on ne chante plus, on reste frappé de vertige et de silence, on adore, et l'on se tait. »

(Commentaire de Lamartine.)

C'est une nuit d'été ; nuit dont les vastes ailes
 Font jaillir dans l'azur des milliers d'étincelles ;
 Qui, ravivant le ciel comme un miroir terni,
 Permet à l'œil charmé d'en sonder l'infini ;

1. Première rédaction : de ton air embaumé ; au dernier vers : ils ont aimé !

2. Cfr. *Tristesse d'Olympio*, de V. HUGO. — La parodie de la *Tristesse d'Olympio*, par TH. DE BANVILLE : *Tristesse d'Darimon (Occidentales)*. — *Au bord des lacs (Route fraternelle)* d'EMILE TROLLIET. — *Souvenir*, d'A. DE MUSSET. — *Dernière Escapade*, de GUY DE MAUPASSANT (Vers). — *Les Jeunes Tendresses*, d'ANDRÉ FOULON DE VAUX,

Nuit où le firmament, dépouillé de nuages,
De ce livre de feu rouvre toutes les pages.
Sur le dernier sommet des monts, d'où le regard
Dans un double horizon se répand au hasard,
Je m'assieds en silence, et laisse ma pensée
Flotter comme une mer où la lune est bercée.

L'harmonieux éther, dans ses vagues d'azur,
Enveloppe les monts d'un fluide plus pur ;
Leurs contours qu'il éteint, leurs cimes qu'il efface,
Semblent nager dans l'air et trembler dans l'espace,
Comme on voit jusqu'au fond d'une mer en repos,
L'ombre de son rivage onduler sous les flots.
Sous ce jour sans rayon, plus serein qu'une aurore,
A l'œil contemplatif la terre semble éclore ;
Elle déroule au loin ses horizons divers
Où se joua la main qui sculpta l'univers.
Là, semblable à la vague, une colline ondule ;
Là, le coteau poursuit le coteau qui recule,
Et le vallon, voilé de verdoyants rideaux,
Se creuse comme un lit pour l'ombre et pour les eaux ;
Ici s'étend la plaine, où, comme sur la grève,
La vague des épis s'abaisse et se relève ;
Là, pareil au serpent dont les nœuds sont rompus,
Le fleuve, renouant ses flots interrompus,
Trace à son cours d'argent des méandres sans nombre,
Se perd dans la colline et reparait dans l'ombre ;
Comme un nuage noir, les profondes forêts
D'une tache grisâtre ombragent les guérets,
Et plus loin, où la plage en croissant se reploie,
Où le regard confus dans les vapeurs se noie,
Un golfe de la mer, d'îles entrecoupé,
Des blancs reflets du ciel par la lune frappé,
Comme un vaste miroir brisé sur la poussière,
Réfléchit dans l'obscur des fragments de lumière.

Que le séjour de l'homme est divin, quand la nuit
De la vie orageuse étouffe ainsi le bruit !
Ce sommeil qui d'en haut tombe avec la rosée
Et ralentit le cours de la vie épuisée,
Semble planer aussi sur tous les éléments,
Et de tout ce qui vit calmer les battements.
Un silence pieux s'étend sur la nature ;
La fleuve a son éclat, mais n'a plus son murmure ;
Les chemins sont déserts, les chaumières sans voix,
Nulle feuille ne tremble à la voûte des bois ;
Et la mer elle-même, expirant sur la rive,
Roule à peine à la plage une lame plaintive.
On dirait, en voyant ce monde sans échos,

Où l'oreille jouit d'un magique repos,
 Où tout est majesté, crépuscule, silence,
 Et dont le regard seul atteste l'existence,
 Que l'on contemple en songe, à travers le passé,
 Le fantôme d'un monde où la vie a cessé.
 Seulement, dans les troncs des pins aux larges cimes,
 Dont les groupes épars croissent sur ces abîmes,
 L'haleine de la nuit, qui se brise parfois,
 Répand de loin en loin d'harmonieuses voix,
 Comme pour attester, dans leur cime sonore,
 Que ce monde assoupi palpite et vit encore.

Un monde est assoupi sous la voûte des cieux ?
 Mais dans la voûte même où s'élèvent mes yeux,
 Que de mondes nouveaux, que de soleils sans nombre,
 Trahis par leur splendeur, étincellent dans l'ombre !
 Les signes épuisés s'usent à les compter,
 Et l'âme infatigable est lasse d'y monter !
 Les siècles, accusant leur alphabet stérile,
 De ces astres sans fin n'ont nommé qu'un sur mille ;
 Que dis-je ? aux bords des cieux ils n'ont vu qu'ondoyer
 Les mourantes lueurs de ce lointain foyer :
 Là, l'antique Orion, des nuits perçant les voiles,
 Dont Job a le premier nommé les sept étoiles,
 Le Navire fendant l'éther silencieux,
 Le Bouvier dont le char se traîne dans les cieux,
 La Lyre aux cornes d'or, le Cygne aux blanches ailes,
 Le Coursier qui du ciel tire des étincelles,
 La Balance inclinant son bassin incertain,
 Ses blonds cheveux livrés aux souffles du matin,
 Le Bélier, le Taureau, l'Aigle, le Sagittaire,
 Tout ce que les pasteurs contemplaient sur la terre,
 Tout ce que les héros voulaient éterniser,
 Tout ce que les amants ont pu diviniser,
 Transporter dans le ciel par de touchants emblèmes,
 N'a pu donner des noms à ces brillants systèmes.

Les cieux pour les mortels sont un livre entr'ouvert,
 Ligne à ligne à leurs yeux par la nature offert ;
 Chaque siècle avec peine en déchiffre une page,
 Et dit : Ici finit ce magnifique ouvrage !
 Mais sans cesse le doigt du céleste écrivain
 Tourne un feuillet de plus de ce livre divin,
 Et l'œil voit, ébloui par ces brillants mystères,
 Etinceler sans fin de plus beaux caractères.
 Que dis-je ? à chaque veille, un sage audacieux
 Dans l'espace sans bords s'ouvre de nouveaux cieux.
 Depuis que le cristal qui rapproche les mondes

Perce du vaste éther les distances profondes,
Et porte le regard dans l'infini perdu,
Jusqu'où l'œil du calcul recule confondu,
Les cieux se sont ouverts comme une voûte sombre
Qui laisse en se brisant évanouir son ombre ;
Ses feux, multipliés plus que l'atome errant
Qu'éclaire du soleil un rayon transparent,
Séparés ou groupés, par couches, par étages,
En vagues, en écume, ont inondé ses plages,
Si nombreux, si pressés, que notre œil ébloui,
Qui poursuit dans l'espace un astre évanoui,
Voit cent fois, dans le champ qu'embrasse sa paupière,
Des mondes circuler en torrents de poussière !
Plus loin sont ces lueurs que prirent nos aïeux
Pour les gouttes du lait qui nourrissait les dieux ;
Ils ne se trompaient pas : ces perles de lumière,
Qui de la nuit lointaine ont blanchi la carrière,
Sont des astres futurs, des germes enflammés
Que la main toujours pleine a pour les temps semés,
Et que l'esprit de Dieu, sous ses ailes fécondes,
De son ombre de feu couve au berceau des mondes.
C'est de là que, prenant leur vol au jour écrit,
Comme un aiglon nouveau qui s'échappe du nid,
Ils commencent sans guide et décrivent sans trace
L'ellipse radieuse au milieu de l'espace,
Et vont, brisant du choc un astre à son déclin,
Renouveler des cieux toujours à leur matin.

Et l'homme cependant, cet insecte invisible,
Rampant dans les sillons d'un globe imperceptible,
Mesure de ces feux les grandeurs et les poids,
Leur assigne leur place, et leur route et leur lois,
Comme si, dans ses mains que le compas accable,
Il roulait ces soleils comme des grains de sable !
Chaque atome de feu que dans l'immense éther,
Dans l'abîme des nuits, l'œil distrait voit flotter,
Chaque étincelle errante au bord de l'empyrée,
Dont scintille en mourant la lueur azurée,
Chaque tache de lait qui blanchit l'horizon,
Chaque teinte du ciel qui n'a pas même un nom,
Sont autant de soleils, rois d'autant de systèmes,
Qui, de seconds soleils se couronnant eux-mêmes,
Guident, en gravitant dans ces immensités,
Cent planètes brûlant de leurs feux empruntés,
Et tiennent dans l'éther chacun autant de place
Que le soleil de l'homme en tournant embrasse,
Lui, sa lune et sa terre, et l'astre du matin,
Et Saturne obscurci de son anneau lointain !

Oh ! que tes cieux sont grands ! et que l'esprit de l'homme
 Plie et tombe de haut, mon Dieu ! quand il te nomme !
 Quand, descendant du dôme où s'égareraient ses yeux,
 Atome, il se mesure à l'infini des cieux,
 Et que, de ta grandeur soupçonnant le prodige,
 Son regard s'éblouit, et qu'il se dit : « Que suis-je ? »
 Oh ! que suis-je, Seigneur ! devant les cieux et toi ?
 De ton immensité le poids pèse sur moi,
 Il m'égale au néant, il m'efface, il m'accable,
 Et je m'estime moins qu'un de ces grains de sable ;
 Car ce sable roulé par les flots inconstants,
 S'il a moins d'étendue, hélas ! a plus de temps.
 Il remplira toujours son vide dans l'espace,
 Lorsque je n'aurai plus ni nom, ni temps, ni place.
 Son sort est devant toi moins triste que le mien :
 L'insensible néant ne sent pas qu'il n'est rien,
 Il ne se ronge pas pour agrandir son être,
 Il ne veut ni monter, ni juger, ni connaître ;
 D'un immense désir il n'est point agité ;
 Mort, il ne rêve pas une immortalité !
 Il n'a pas cette horreur de mon âme oppressée,
 Car il ne porte par le poids de ta pensée.

Hélas ! pourquoi si haut mes yeux ont-ils monté ?
 J'étais heureux en bas dans mon obscurité ;
 Mon coin dans l'étendue et mon éclair de vie,
 Me paraissaient un sort presque digne d'envie.
 Je regardais d'en haut cette herbe ; en comparant,
 Je méprisais l'insecte et je me trouvais grand.
 Et maintenant, noyé dans l'abîme de l'être,
 Je doute qu'un regard du Dieu qui nous fit naître
 Puisse me démêler d'avec lui, vil, rampant
 Si bas, si loin de lui, si voisin du néant !
 Et je me laisse aller à ma douleur profonde,
 Comme une pierre au fond des abîmes de l'onde ;
 Et mon propre regard, comme honteux de soi,
 Avec un vil dédain se détourne de moi
 Et je dis en moi-même à mon âme qui doute :
 « Va, ton sort ne vaut pas le coup d'œil qu'il te coûte ! »
 Et mes yeux desséchés retombent ici-bas,
 Et je vois le gazon qui fleurit sous mes pas
 Et j'entends bourdonner l'herbe que je foule,
 Ces flots d'êtres vivants que chaque sillon roule :
 Atomes animés par le souffle divin,
 Chaque rayon du jour en élève sans fin ;
 La minute suffit pour compléter leur être,
 Leurs tourbillons flottants retombent pour renaître ;
 Le sable en est vivant, l'éther en est semé ;

Et l'air que je respire est lui-même animé !
 Et d'où vient cette vie, et d'où peut-elle éclore
 Si ce n'est du regard où s'allume l'auroré ?
 Qui ferait germer l'herbe et fleurir le gazon,
 Si ce regard divin n'y portait son rayon ?
 Cet œil s'abaisse donc sur toute la nature !
 Il n'a donc ni mépris, ni faveur, ni mesure ;
 Et devant l'Infini, pour qui tout est pareil,
 Il est donc aussi grand d'être homme que soleil !
 Et je sens ce rayon m'échauffer de sa flamme,
 Et mon cœur se console, et je dis à mon âme :
 « Homme ou monde, à ses pieds, tout est indifférent ;
 Mais réjouissons-nous, car notre maître est grand ! »

Flottez, soleils des nuits, illuminez les sphères,
 Bourdonnez sous votre herbe, insectes éphémères !
 Rendons gloire, là-haut et dans nos profondeurs,
 Vous par votre néant, et vous par vos grandeurs,
 Et toi par ta pensée, homme, grandeur suprême,
 Miroir qu'il a créé pour s'admirer lui-même,
 Echo que dans son œuvre il a si loin jeté
 Afin que son saint nom fût partout répété !
 Que cette humilité qui devant lui m'abaisse
 Soit un sublime hommage, et non une tristesse ;
 Et que sa volonté, trop haute pour nos yeux,
 Soit faite sur la terre ainsi que dans les cieux !

(*Harmonies poétiques.*)

Emile Deschamps.

Bourges, 1791. — Versailles, 1871.

Œuvres poétiques : *Etudes françaises et étrangères* (1828). — *Poésies complètes* (1842).

Un des premiers adeptes du romantisme. Il a composé beaucoup de pièces de circonstance, beaucoup de poésies imitées des Allemands, des Anglais, des Italiens, etc. Son vers est correct, mais en général froid.

L'ÉTRANGÈRE

Oh ! j'ai rêvé d'une étrangère
 Plus douce qu'un enfant qui dort,
 Puis soudain, rieuse et légère,
 Comme la fée aux cheveux d'or.
 C'était, parmi les filles d'Eve,
 Une blonde sœur d'Ariel
 Qui venait nous parler du ciel...

Je vous vois, ce n'est plus un rêve !

Oh ! j'ai rêvé que ce bel ange
 Passait, chantant dans nos chemins ;
 Et moi, saisi d'un charme étrange,
 De loin, je lui tendais les mains ;
 Et, comme le flot qui s'élève,
 Je sentais mon cœur se gonfler,
 Et ma vie en pleurs s'en aller...

Regardez ! ce n'est plus un rêve !

Oh ! j'ai rêvé ; car dans ce monde
 J'ai tant de bonheur en rêvant,
 Que, voyant ma peine profonde,
 Vint à moi la divine enfant.
 Et qu'alors — faut-il que j'achève ? —
 Tremblante elle me dit tout bas :
 « Meurs-tu d'amour ? Oh ! ne meurs pas ! »

Las ! hélas ! ce n'était qu'un rêve.

Retour de Jocelyn à Valneige.

(FRAGMENT.)

. . . Enfin, le soir, je vis noircir, entre les cimes
 Des arbres, mes murs gris aux revers des abîmes.
 Les villageois, épars sur leurs meules de foin,
 Du geste et du regard me saluaient de loin.
 L'œil fixé sur mon toit sans bruit et sans fumée,
 J'approchai, le cœur gros, de ma porte fermée.
 Là, quand mon pied poudreux heurta mon pauvre seuil,
 Un tendre hurlement fut mon unique accueil ;
 Hélas ! c'était mon chien, couché sous ma fenêtre,
 Qu'avait maigri trois mois le souci de son maître.
 Marthe filait, assise en haut sur le palier ;
 Son fuseau de sa main roula sur l'escalier ;
 Elle leva sur moi son regard sans mot dire ;
 Et, comme si son œil dans mon cœur eût pu lire,
 Elle m'ouvrit ma chambre et ne me parla pas.
 Le chien seul en jappant s'élança sur mes pas,
 Bondit autour de moi de joie et de tendresse,
 Se roula sur mes pieds enchaîné de caresse, ⁽¹⁾
 Léchant mes mains, mordant mon habit, mon soulier,
 Sautant du seuil au lit, de la chaise au foyer,
 Fêtant toute la chambre, et semblant aux murs même,
 Par ses bonds et ses cris, annoncer ce qu'il aime ;
 Puis, sur mon sac poudreux à mes pieds étendu,
 Me couva d'un regard dans le mien suspendu.
 Me pardonneriez-vous, vous qui n'avez sur terre
 Pas même cet ami du pauvre solitaire ?
 Mais ce regard si doux, si triste de mon chien,
 Fit monter de mon cœur des larmes dans le mien.
 J'entourai de mes bras son cou gonflé de joie ;
 Des gouttes de mes yeux roulèrent sur sa soie :
 „ O pauvre et seul ami, viens, lui dis-je, aimons-nous !
 Car partout où Dieu mit deux cœurs, s'aimer est doux ! „
 Hélas ! rentrer tout seul dans sa maison déserte,
 Sans voir à votre approche une fenêtre ouverte,
 Sans qu'en apercevant son toit à l'horizon
 On dise : „ Mon retour réjouit ma maison ;
 Une sœur, des amis, une femme, une mère,
 Comptent de loin les pas qui me restent à faire ;
 Et dans quelques moments, émus de mon retour,
 Ces murs s'animeront pour m'abriter d'amour. „
 Rentrer seul, dans la cour se glisser en silence,
 Sans qu'au-devant du vôtre un pas connu s'avance,
 Sans que de tant d'échos qui parlaient autrefois
 Un seul, un seul au moins tressaille à votre voix ;

(1) S'enchaînant à moi par ses caresses. Lamartine avait d'abord écrit *enchaînés*, le sens était plus net.

Sans que le sentiment amer qui vous inonde
Déborde hors de vous dans un seul être au monde,
Excepté dans le cœur du vieux chien du foyer,
Que le bruit de vos pas errants fait aboyer ;
N'avoir que ce seul cœur à l'unisson du vôtre,
Où ce que vous sentez se reflète en un autre ;
Que cet œil qui vous voit partir ou demeurer,
Qui, sans savoir vos pleurs, vous regarde pleurer,
Que cet œil sur la terre où votre œil se repose,
A qui, si vous manquez, manquerait quelque chose ;
Ah ! c'est affreux peut-être, eh bien ! c'est encor doux !

O mon chien ! Dieu seul sait la distance entre nous ;
Seul il sait quel degré de l'échelle de l'être
Sépare ton instinct de l'âme de ton maître ;
Mais seul il sait aussi par quel secret rapport
Tu vis de son regard et tu meurs de sa mort,
Et par quelle pitié pour nos cœurs il te donne,
Pour aimer encor ceux que n'aime plus personne.
Aussi, pauvre animal, quoique à terre couché,
Jamais d'un sot dédain mon pied ne t'a touché ;
Jamais, d'un mot brutal contristant ta tendresse,
Mon cœur n'a repoussé ta touchante caresse.
Mais toujours, ah ! toujours en toi j'ai respecté
De ton maître et du mien l'ineffable bonté,
Comme on doit respecter sa moindre créature,
Frère à quelque degré qu'ait voulu la nature.
Ah ! mon pauvre Fido, quand, tes yeux sur les miens,
Le silence comprend nos muets entretiens ;
Quand, au bord de mon lit épiant si je veille,
Un seul souffle inégal de mon sein te réveille ;
Que, lisant ma tristesse en mes yeux obscurcis,
Dans les plis de mon front tu cherches mes soucis,
Et que, pour la distraire attirant ma pensée,
Tu mords plus tendrement ma main vers toi baissée ;
Que, comme un clair miroir, ma joie ou mon chagrin
Rend ton œil fraternel inquiet ou serein,
Que l'âme en toi se lève avec tant d'évidence,
Et que l'amour dépasse encor l'intelligence ;
Non, tu n'es pas du cœur la vaine illusion,
Du sentiment humain une dérision,
Un corps organisé qu'anime une caresse,
Automate trompeur de vie et de tendresse !
Non ! quand ce sentiment s'éteindra dans tes yeux,
Il se ranimera dans je ne sais quels cieux.
De ce qui s'aima tant la tendre sympathie,
Homme ou plante, jamais ne meurt anéantie :

Dieu la brise un instant, mais pour la réunir ;
 Son sein est assez grand pour nous tous contenir.
 Oui, nous nous aimerons comme nous nous aimâmes.
 Qu'importe à ses regards des instincts ou des âmes ?
 Partout où l'amitié consacre un cœur aimant,
 Partout où la nature allume un sentiment,
 Dieu n'éteindra pas plus sa divine étincelle
 Dans l'étoile des nuits dont la splendeur ruisselle
 Que dans l'humble regard de ce tendre épagneul
 Qui conduisait l'aveugle et meurt sur son cercueil !

Oh ! viens, dernier ami que mon pas réjouisse,
 Ne crains pas que de toi devant Dieu je rougisse :
 Lèche mes yeux mouillés, mets ton cœur près du mien,
 Et, seuls à nous aimer, aimons-nous, pauvre chien ! (1)

Les Laboureurs.

...Laisant souffler ses bœufs, le jeune homme s'appuie
 Debout au tronc d'un chêne, et de sa main essuie
 La sueur du sentier sur son front mâle et doux ;
 La femme et les enfants tout petits, à genoux
 Devant les bœufs privés baissant leur corne à terre,
 Leur cassent des rejets de frêne et de fougère,
 Et jettent devant eux en verdoyants monceaux
 Les feuilles que leurs mains émondent des rameaux.
 Ils ruminent en paix, pendant que l'ombre obscure
 Sous le soleil montant se replie à mesure,
 Et, laissant de la glèbe attiédir la froideur,
 Vient mcurir, et border les pieds du laboureur.
 Il rattache le joug, sous la forte courroie,
 Aux cornes qu'en pesant sa main robuste ploie.
 Les enfants vont cueillir des rameaux découpés,
 Des gouttes de rosée encore tout trempés,
 Au joug avec la feuille en verts festons les nouent,
 Que sur leurs fronts voilés les fiers taureaux secouent,
 Pour que leur flanc qui bat et leur poitrail poudreux
 Portent sous le soleil un peu d'ombre avec eux.
 Au joug de bois poli le timon s'équilibre,
 Sous l'essieu gémissant le soc se dresse et vibre ;
 L'homme saisit le manche, et, sous le coin tranchant,
 Pour ouvrir le sillon, le guide au bout du champ.

O travail, sainte loi du monde,
 Ton mystère va s'accomplir !
 Pour rendre la glèbe féconde,

(1) Voir plus loin *Le Pèlerinage*, d'A. SILVESTRE.

De sueur il faut l'amollir.
 L'homme, enfant et fruit de la terre,
 Ouvre les flancs de cette mère
 Où germent les fruits et les fleurs ;
 Comme l'enfant mord la mamelle,
 Pour que le lait monte et ruisselle
 Du sein de sa nourrice en pleurs !

La terre, qui se fend sous le soc qu'elle aiguise,
 En tronçons palpitants s'amoncelle et se brise,
 Et tout en s'entr'ouvrant, fume comme une chair
 Qui se fend et palpète et fume sous le fer.
 En deux monceaux poudreux les ailes la renversent ;
 Ses racines à nu, ses herbes se dispersent ;
 Ses reptiles, ses vers, par le soc déterrés
 Se tordent sur son sein en tronçons torturés ;
 L'homme les foule aux pieds, et, secouant le manche,
 Enfonce plus avant le glaive qui les tranche ;
 Le timon plonge et tremble, et déchire ses doigts ;
 La femme parle aux bœufs du geste et de la voix ;
 Les animaux, courbés sur leur jarret qui plie,
 Pèsent de tout leur front sur le joug qui les lie ;
 Comme un cœur généreux leurs flancs battent d'ardeur ;
 Ils font bondir le sol jusqu'en sa profondeur.
 L'homme presse ses pas, la femme suit à peine ;
 Tous au bout du sillon arrivent hors d'haleine ;
 Ils s'arrêtent : le bœuf rumine, et les enfants
 Chassent avec la main les mouches de ses flancs.

Il est ouvert, il fume encore
 Sur le sol, ce profond dessin !
 O terre, tu vis tout éclore
 Du premier sillon de ton sein !
 Il fut un Eden sans culture,
 Mais il semble que la nature,
 Cherchant à l'homme un aiguillon,
 Ait enfoui pour lui sous terre
 Sa destinée et son mystère
 Cachés dans son premier sillon.

Oh ! le premier jour où la plaine
 S'entr'ouvrant sous sa forte main,
 But la sainte sueur humaine
 Et reçut en dépôt le grain !
 Pour voir la noble créature
 Aider Dieu, servir la nature,
 Le ciel ouvert roula son pli ; (1)
 Les fibres du sol palpitèrent,
 Et les anges surpris chantèrent
 Le second prodige accompli ! (2)

(1) Le ciel s'ouvrit en se pliant comme une tente qu'on roule. (2) La création est le premier.

Et les hommes ravis lièrent
 Au timon les bœufs accouplés ;
 Et les coteaux multiplièrent
 Les grands peuples comme les blés ;
 Et les villes, ruches trop pleines,
 Débordèrent au sein des plaines ;
 Et les vaisseaux, grands alcyons,
 Comme à leurs nids les hirondelles,
 Portèrent sur leurs larges ailes,
 Leur nourriture aux nations !

Et, pour consacrer l'héritage
 Du champ labouré par leurs mains,
 Les bornes firent le partage
 De la terre entre les humains ;
 Et l'homme, à tous les droits propice,
 Trouva dans son cœur la justice,
 En grava le code en tout lieu,
 Et, pour consacrer ses lois même,
 S'élevant à la loi suprême,
 Chercha le juge et trouva Dieu !

Et la famille, enracinée
 Sur le coteau qu'elle a planté,
 Refleurit d'année en année,
 Collective immortalité ;
 Et sous sa tutelle chérie
 Naquit l'amour de la patrie,
 Gland de peuple au soleil germé,
 Semence de force et de gloire,
 Qui n'est que la sainte mémoire
 Du champ par ses pères semé !

Et les temples de l'Invisible
 Sortirent des flancs du rocher,
 Et, par une échelle insensible,
 L'homme de Dieu put s'approcher ;
 Et les prières qui soupirent,
 Et les vertus qu'elles inspirent,
 Coulèrent du cœur des mortels.
 Dieu dans l'homme admira sa gloire,
 Et pour en garder la mémoire
 Reçut l'épi sur ses autels.

Un moment suspendu, les voilà qui reprennent
 Un sillon parallèle, et sans fin vont et viennent
 D'un bout du champ à l'autre, ainsi qu'un tisserand
 Dont la main, tout le jour sur son métier courant,

Jette et retire à soi le lin qui se dévide,
 Et joint le fil au fil sur sa trame rapide.
 La sonore vallée est pleine de leurs voix ;
 Le merle bleu s'enfuit en sifflant dans les bois,
 Et du chêne à ce bruit les feuilles ébranlées
 Laissent tomber sur eux les gouttes distillées.

Cependant le soleil darde à nu ; le grillon
 Semble crier de feu sur le dos du sillon.
 Je vois flotter, courir sur la glèbe embrasée
 L'atmosphère palpable où nage la rosée
 Qui rejaillit du sol et qui bout dans le jour,
 Comme une haleine en feu de la gueule d'un four.
 Des bœufs vers le sillon le joug plus lourd s'affaisse ;
 L'homme passe la main sur son front, sa voix baisse,
 Le soc glissant vacille entre ses doigts nerveux ;
 La sueur, de la femme imbibe les cheveux.
 Ils arrêtent le char à moitié de sa course ;
 Sur les flancs d'une roche ils vont lécher la source,
 Et, la lèvre collée au granit humecté,
 Savourent sa fraîcheur et son humidité.

Oh ! qu'ils boivent dans cette goutte
 L'oubli des pas qu'il faut marcher !
 Seigneur, que chacun sur sa route
 Trouve son eau dans le rocher !
 Que ta grâce les désaltère !
 Tous ceux qui marchent sur la terre
 Ont soif à quelque heure du jour :
 Fais à leur lèvre desséchée
 Jaillir de ta source cachée
 La goutte de paix et d'amour !

Ah ! tous ont cette eau de leur âme :
 Aux uns c'est un sort triomphant,
 A ceux-ci le cœur d'une femme,
 A ceux-là le front d'un enfant ;
 A d'autres l'amitié secrète,
 Ou les extases du poète :
 Chaque ruche d'homme a son miel.
 Ah ! livre à leur soif assouvie
 Cette eau des sources de la vie ;
 Mais ma source à moi n'est qu'au ciel.

• • • • •

Mais le milieu du jour au repas les rappelle :
 Ils couchent sur le sol le fer ; l'homme dételle
 Du joug tiède et fumant les bœufs, qui vont en paix
 Se coucher loin du soc sous un feuillage épais.

La mère et les enfants, qu'un peu d'ombre rassemble,
 Sur l'herbe, autour du père assis, rompent ensemble
 Et se passent entre eux de la main à la main
 Les fruits, les œufs durcis, le laitage et le pain ;
 Et le chien, regardant le visage du père,
 Suit d'un œil confiant les miettes qu'il espère.
 Le repas achevé, la mère, du berceau
 Qui repose couché dans un sillon nouveau,
 Tire un bel enfant nu qui tend ses mains vers elle,
 L'enlève, et, suspendu, l'emporte à sa mamelle,
 L'endort en le berçant du sein sur ses genoux,
 Et s'endort elle-même, un bras sur son époux.
 Et sous le poids du jour la famille sommeille
 Sur la couche de terre, et le chien seul les veille,
 Et les anges de Dieu d'en haut peuvent les voir,
 Et les songes du ciel sur leurs têtes pleuvoir !

Oh ! dormez sous le vert nuage
 De feuilles qui couvrent ce nid,
 Homme, femme, enfants leur image,
 Que la loi d'amour réunit !
 O famille, abrégé du monde,
 Instinct qui charme et qui féconde
 Les fils de l'homme en ce bas lieu,
 N'est-ce pas toi qui nous rappelle
 Cette parenté fraternelle
 Des enfants dont le père est Dieu ?

.....

Ils ont quitté leur arbre et repris leur journée.
 Du matin au couchant l'ombre déjà tournée
 S'allonge au pied du chêne et sur eux va pleuvoir ;
 Le lac, moins éclatant, se ride au vent du soir.
 De l'autre bord du champ le sillon se rapproche.
 Mais quel son a vibré dans les feuilles ? La cloche,
 Comme un soupir des eaux qui s'élève du bord,
 Répand dans l'air ému l'imperceptible accord,
 Et, par des mains d'enfants au hameau balancée,
 Vient donner de si loin l'élan à la pensée ;
 C'est l'Angélus qui tinte, et rappelle en tout lieu
 Que le matin des jours et le soir sont à Dieu.
 A ce pieux appel le laboureur s'arrête ;
 Il se tourne au clocher, il découvre sa tête,
 Joint ses robustes mains d'où tombe l'aiguillon,
 Elève un peu son âme au-dessus du sillon,
 Tandis que les enfants, à genoux sur la terre,
 Joignent leurs petits doigts dans les mains de leur mère.

Prière, ô voix surnaturelle
 Qui nous précipite à genoux !
 Instinct du ciel qui nous rappelle
 Que la patrie est loin de nous !
 Vent qui souffle sur l'âme humaine,
 Et de la paupière trop pleine
 Fait déborder l'eau de ses pleurs,
 Comme un vent qui, par intervalles,
 Fait pleuvoir les eaux virginales
 Du calice incliné des fleurs !

Sans toi que serait cette fange !
 Un monceau d'un impur limon,
 Où l'homme après la brute mange
 Les herbes qu'il tond du sillon.
 Mais par toi son aile cassée
 Soulève encore sa pensée
 Pour respirer au vrai séjour,
 La désaltérer dans sa course,
 Et lui faire boire à sa source
 L'eau de la vie et de l'amour !

Le cœur des mères te soupire,
 L'air sonore roule ta voix,
 La lèvre d'enfant te respire,
 L'oiseau t'écoute aux bords des bois ;
 Tu sors de toute la nature
 Comme un mystérieux murmure
 Dont les anges savent le sens ;
 Et ce qui souffre, et ce qui crie,
 Et ce qui chante, et ce qui prie,
 N'est qu'un cantique aux mille accents.

.....

Un travail est fini, l'autre aussitôt commence.
 Voilà partout la terre ouverte à la semence :
 Aux corbeilles de jonc puisant à pleine main,
 En nuage poudreux la femme épand le grain !
 Les enfants, enfonçant les pas dans son ornière,
 Sur sa trace, en jouant, ramassent la poussière
 Que de leur main étroite ils laissent retomber,
 Et que les passereaux viennent leur dérober.
 Le froment répandu, l'homme attelle la herse,
 Le sillon raboteux la cahote et la berce :
 En groupe sur ce char les enfants réunis
 Effacent sous leurs poids les sillons aplanis.
 Le jour tombe, et le soir sur les herbes s'essuie ;
 Et les vents chauds d'automne amèneront la pluie ;

Et les neiges d'hiver, sous leur tiède tapis,
 Couvriront d'un manteau de duvet les épis ;
 Et les soleils dorés en jauniront les herbes ;
 Et les filles des champs viendront nouer les gerbes,
 Et, tressant sur leurs fronts les bluets, les pavots,
 Iront danser en chœur autour des tas nouveaux ;
 Et la meule broiera le froment sous les pierres ;
 Et, choisissant la fleur, la femme des chaumières,
 Levée avant le jour pour battre le levain,
 De ses petits enfants aura pétri le pain ;
 Et les oiseaux du ciel, le chien, le misérable,
 Ramasseront en paix les miettes de la table ;
 Et tous béniront Dieu, dont les fécondes mains
 Au festin de la terre appellent les humains !

C'est ainsi que ta providence
 Sème et cueille l'humanité,
 Seigneur, cette noble semence
 Qui germe pour l'éternité.
 Ah ! sur les sillons de la vie
 Que ce pur froment fructifie !
 Dans les vallons de ses douleurs,
 O Dieu, verse-lui ta rosée !
 Que l'argile fertilisée
 Germe des hommes et des fleurs ! ⁽¹⁾

(*Jocelyn*, IX^e Epoque.)

Alfred de Vigny.

Loches, 1797. — Paris, 1863.

Œuvres poétiques : *Poèmes* (1822). —
Poèmes antiques et modernes (1826). — *Les Destinées* (1864).

Fils d'un vieux soldat blessé à la guerre de Sept ans, eut une enfance et une jeunesse pen-
 sives. A peine sorti du collège (souvenirs de famille, fascination de l'épopée napoléonienne),
 entra dans les gendarmes de la garde du roi (1814). Mais la carrière des armes ne lui pro-
 cura que des déboires. Il se tourna alors vers l'étude, la méditation et la poésie.

Dès l'enfance il avait eu la passion de la lecture. Nous savons par ses lettres, ses cahiers
 de notes et ses souvenirs qu'il dévorait tous les ouvrages d'histoire de la bibliothèque pater-
 nelle, la Bible et surtout l'Ancien Testament, les philosophes du XVIII^e siècle, les écrivains
 grecs et particulièrement Homère, Dante peut-être, Milton, Klopstock, Ossian, Thomas Moore
 lui-même, mais tout cela, dit Sainte-Beuve, fondu et absorbé goutte à goutte dans une orga-
 nisation fine et puissante (*Portraits Contemporains*, II)

De cette époque (1815), nous sont restés une pièce charmante, d'un sentiment qui rappelle
 l'antique : la « *Dryade* », une gracieuse élégie, « *Symetha* », ⁽²⁾ et quelques fragments. Notons

Jules Lefèvre.

Paris, 1797-1857.

Œuvres poétiques : *Confidences* (1833). — *Le Couvre-Feu, dernières poésies* (1857).

Lié avec Soumet, entra dans le mouvement romantique. Disciple de Chénier et de Byron.

(1) Cfr. BURNS : *Le samedi soir dans la chaumière*, ballade qui est le cantique populaire des
 montagnes de l'Écosse.

(2) L. Séché est d'avis que ces deux poèmes doivent être datés de 1821.

que A. Chénier ne sera publié que 4 ans plus tard et que les « *Méditations* » de Lamartine sont de 1820. En 1822, paraît, sous le titre de « *Poèmes* », son premier recueil de vers publié sans nom d'auteur et qui d'ailleurs passe inaperçu. A cette date appartient aussi « *Moïse* » et « *Eloa* ». C'est l'heure du romantisme naissant. Vigny écrit dans la *Muse française* à côté de V. Hugo ; il est des réunions de l' Arsenal, chez Nodier. En 1823, il est nommé capitaine et désigné pour faire la guerre en Espagne.

Mais il doit rester avec sa brigade au pied des Pyrénées, en deça de la frontière. Il profite de ce repos forcé pour évoquer l'âme de Charlemagne dans un beau poème : *Le Cor* (1825).

En 1827, las d'être toujours capitaine, il donne sa démission. Il n'entre à l'Académie (1845) qu'après avoir subi plusieurs échecs.

Au lendemain de *Chatterton* (1835), Vigny se retire dans sa « *tour d'ivoire* », ne produisant plus qu'à de rares intervalles. Il se drape dans une solitude hautaine, vivant le plus souvent dans ses terres, au fond de la Charente. Dans sa vieillesse, il est atteint d'un cancer « *qui le dévore avec une cruauté inouïe* ». Il souffre stoïquement, sans se plaindre, et meurt en 1863.

Vigny est le premier — en date — et le plus grand de nos poètes philosophes. Supérieur, par la pensée, à Lamartine et à Hugo, il a ouvert la route dans laquelle sont entrés après lui M^{me} Ackermann, Leconte de Lisle, Sully Prudhomme. Si, comme l'affirme Goethe, celui-là seul est digne du nom de poète, qui sait s'assimiler le monde, Vigny est assurément un très grand poète : il a su fixer, dans une forme durable, quelques-uns des problèmes qui sont l'éternel souci de l'humanité.

Vigny est un pessimiste. Certes, selon le mot de Sainte-Beuve, « *il ignore les choses de la vie et veut les ignorer ; il vit dans une perpétuelle hallucination séraphique* ». Et comme l'écrit Dumas, « *il ne touche jamais à la terre que par nécessité ; quand il reploie ses ailes et qu'il se pose, par hasard, sur la cime d'une montagne, c'est une concession qu'il fait à l'humanité* ». Mais quelque séraphique qu'il soit, il n'a pas échappé à certaines influences que sa génération a subies. Il a connu, comme les autres, le *mal du siècle*, fait de tristesse, d'ennui, de doute, d'orgueil et de vanité. Vigny en sera touché à fond, jusqu'à sa mort. Les livres d'abord, (Chateaubriand et Byron surtout), la vie ensuite, firent son éducation pessimiste. Il rêvait la gloire militaire, il trouva la paix, la vie de garnison, un lent avancement. Il désira, un peu avant 1830, entrer dans la diplomatie, comme Lamartine et Chateaubriand : ce désir ne se réalisa pas. Il souffrit de son isolement : il s'était brouillé avec V. Hugo, Dumas, Sainte-Beuve ; peut-être aussi le peu de succès de ses « *Poèmes* » et de ses « *Poèmes antiques et modernes* » contribua-t-il à aggraver son anertume ? Il eut enfin des déceptions sentimentales.

Mais son pessimisme a des causes plus profondes : on peut dire qu'il est né avec lui. Une méditation constante des misères de l'humanité l'aggrave sans cesse : il y a en lui du Pascal. Il a connu — et il en a souffert — la solitude de l'âme.

Il sent la Nature froide, impassible, (*La Maison du berger*) ; les hommes indifférents ou hostiles, (*la Colère de Samson*) ; le ciel immense et vide ; Dieu sourd au cri des créatures (*le Silence*). Même la foi aux idées finit par l'abandonner. Il ne lui reste qu'une résignation hautaine (*la Mort du loup*). Cependant son désenchantement n'aboutit pas au désespoir. Le philosophe se relève par le sentiment de l'honneur et par la pitié pour les créatures opprimées. Ces deux sentiments respirent en toutes ses œuvres.

Sous quelle forme Vigny exprime-t-il sa pensée philosophique ? Sous la forme symbolique.⁽¹⁾

Qu'est-ce que *Moïse* ? Le génie dans l'isolement. *Eloa* ? La pitié qui compatit aux souffrances de Satan. *La Maison du Berger* ? L'image du penseur qui s'éloigne des villes et de la civilisation. *La Colère de Samson* ? L'image de la lutte éternelle entre la bonté de l'homme et la ruse de la femme. *La Flûte, la Mort du loup, le Mont des Oliviers, l'Esprit pur, la Bouteille à la mer*, etc., autant de fictions qui toujours enveloppent des idées très précises.

Et d'avoir deviné cette valeur poétique du symbole, cela donne à la poésie de Vigny une grandeur, une fierté qui commande le respect.

Son œuvre est sobre, triste, forte, noble, souvent magnifique, mais sans épanouissement : elle est la pensée d'une âme repliée sur elle-même.

Il est regrettable que de certaines qualités d'artiste ou même d'écrivain lui fassent trop défaut. Il n'a pas la puissance d'imagination, ni la richesse d'invention verbale des grands virtuoses de son temps et sa phrase est quelquefois d'une maigreur un peu sèche. Mais il n'en demeure pas moins un très grand poète à l'âme noble, à l'*esprit pur*.⁽²⁾

(1) Vigny l'explique lui-même dans une lettre peu connue et absente des recueils actuels de sa Correspondance : « ... Je n'aime point qu'on raconte pour conter. Je pars toujours du fond de l'idée. Autour du centre je fais tourner une fable qui est la preuve de la pensée et doit s'y rattacher par tous ses rayons... »

(2) A consulter : Sainte-Beuve : *Nouveaux Lundis*, VI ; Faguet : *XIX^e siècle* ; Brunetière : *Evolution de la poésie lyrique* ; Maurice Paléologue : *A. de Vigny* ; Dorison : *A. de Vigny, poète philosophe*. Etudes de Canat, Lauvrière, E. Dupuy, L. Séché, etc.

Le Cor.

I.

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
 Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
 Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
 Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.
 Que de fois, seul, dans l'ombre, à minuit demeuré,
 J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
 Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
 Qui précédaient la mort des paladins antiques.
 O montagnes d'azur ! ô pays adoré !
 Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
 Cascades qui tombez des neiges entraînées,
 Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées,
 Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
 Dont le front est de glace et le pied de gazons !
 C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
 Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.
 Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
 De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
 A ses chants cadencés autour de lui se mêle
 L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.
 Une biche attentive, au lieu de se cacher,
 Se suspend immobile au sommet du rocher ;
 Et la cascade unit, dans une chute immense,
 Son éternelle plainte aux chants de la romance.
 Ames des chevaliers, revenez-vous encor ?
 Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor ?
 Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée
 L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée ?

II.

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui ;
 Il reste seul debout, Olivier près de lui ;
 L'Afrique sur les monts l'entoure et tremble encore :
 „ Roland, tu vas mourir : rends-toi, criait le More :
 “Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrents.”
 Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,
 Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
 Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées. »
 — “ Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà.”
 Et du plus haut du mont, un grand rocher roula ;
 Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
 Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

« Merci ! cria Roland, tu m'as fait un chemin. »
 Et, jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
 Sur le roc affermi comme un géant s'élançe ;
 Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III.

Tranquilles, cependant, Charlemagne et ses preux
 Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
 A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
 De Luz et d'Argelès se montrent les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
 S'accordait pour chanter les saules de l'Adour.
 Le vin français coulait dans la coupe étrangère ;
 Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts : tous passaient sans effroi.
 Assis nonchalamment sur un noir palefroi
 Qui marchait revêtu de housses violettes,
 Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu,
 Suspendez votre marche ; il ne faut tenter Dieu ;
 Par monsieur saint Denis, certes, ce sont des âmes
 Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
 Ici l'on entendit le son lointain du cor ;
 L'Empereur étonné, se jetant en arrière,
 Suspend du destrier la marche aventureuse :

« Entendez-vous ? » dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
 Rappelant les troupeaux éparés sur les hauteurs,
 Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
 Du nain vert Obéron, qui parle avec sa Fée. —

Et l'Empereur poursuit ; mais son front soucieux
 Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
 Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,
 Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

« Malheur ! c'est mon neveu ! malheur ! car si Roland
 Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
 Arrière, chevaliers, repassons la montagne !
 Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne ! »

M^{me} Amable Tastu.

Metz, 1798. — Paris, 1885.

Œuvres poétiques : *Poésies* (1826). — *Chroniques de France* (1829). — *Poésies nouvelles* (1835).

Pureté et grâce un peu frères.

IV.

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux ;
L'écume les blanchit ; sous leurs pieds, Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore ;
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

“ Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent ?
— J'y vois deux chevaliers, l'un mort, l'autre expirant.
Tous deux sont écrasés sous une roche noire ;
Le plus fort dans sa main élève un cor d'ivoire ;
Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. ”

Dieu ! que le son du cor est triste au fond des bois j
(Ecrit à Pau, en 1825.)

Moïse. (1)

1822.

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga que des figuiers entourent,
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé ;
Vers le midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale ;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali ;
Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes
Jéricho s'aperçoit ; c'est la ville des palmes ;
Et prolongeant ses bois, des plaines de Phogor
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit ; sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

(1) Vigny préférerait ce poème à tous les autres, parce qu'il dit plus qu'aucun autre toute son âme. Dans ces lignes qu'il adressait à une amie de Genève (1838), il explique ainsi l'intention de son œuvre : “ Mon Moïse n'est pas celui des Juifs. Ce grand nom ne sert que de masque à un homme de tous les siècles et plus moderne qu'antique : l'homme de génie, las de son éternel veuvage et désespéré de voir sa solitude plus vaste et plus aride, à mesure qu'il grandit. Fatigué de sa grandeur, il demande le néant. Ce désespoir n'est ni juif ni chrétien, c'est peut-être un criminel mouvement ; mais tel qu'il est, il me semble ne manquer de vérité ni d'élévation ”.

* * *

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
 Pressés au large pied de la montagne sainte,
 Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
 Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
 Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
 Et balance sa perle au sommet des érables,
 Prophète centenaire, environné d'honneur,
 Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
 On le suivait des yeux aux flammes de sa tête ;
 Et, lorsque du grand mont il atteignit le faite,
 Lorsque son front perça le nuage de Dieu
 Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
 L'encens brûla partout sur les autels de pierre.
 Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
 A l'ombre du parfum par le soleil doré,
 Chantèrent d'une voix le cantique sacré ;
 Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,
 Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
 Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
 Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des Rois.

* * *

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
 Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : " Ne finirai-je pas ?
 Où voulez-vous encor que je porte mes pas ?
 Je vivrai donc toujours puissant et solitaire ?
 Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. —
 Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?
 J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
 Voilà que son pied touche à la terre promise ;
 De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
 Au coursier d'Israël qu'il attache le frein ;
 Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
 Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
 Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
 Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau ?
 Hélas ! vous m'avez fait sage parmi les sages !
 Mon doigt du peuple errant a guidé les passages ;
 J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois ;
 L'avenir à genoux adorera mes lois ;
 Des tombes des humains j'ouvre la plus antique ;
 La mort trouve à ma voix une voix prophétique ;
 Je suis très grand ; mes pieds sont sur les nations,

Ma main fait et défait les générations. —
Hélas ! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles ;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant : Me voilà.
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages ;
J'engloutis les cités dans les sables mouvants ;
Je renverse les monts sous les ailes des vents ;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace ;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite ;
La terre alors chancelle, et le soleil hésite ;
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux. —
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux.
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : Il nous est étranger ;
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir ;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent ?
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
— O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire.
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

* * *

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,
Priaient sans regarder le mont du Dieu jaloux ;
Car s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage.

Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. —
— Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avavançait pensif, et pâlisant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant. (1)

La Nature et l'Homme.

...Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

(1) Cfr., de Jean Lahor :

Moïse.

Dans le désert, un soir, Moïse étant très vieux,
Seul, sur un haut rocher, se tenait soucieux
Et songeait, regardant au loin la plaine immense.
Le ciel rouge du soir s'emplissait de silence ;
Le soleil descendait, dans les brumes perdu,
Et tout le camp, aux pieds du prophète étendu,
Sous ses yeux lentement disparaissait dans l'ombre.
Au milieu, les troupeaux formaient un cercle sombre
Sur le sable, parmi des groupes de chameaux,
Et les hommes de garde auprès des animaux
Allumaient de grands feux et veillaient sur leurs bêtes.
— Or le vieillard, si fort que toutes les tempêtes
Demeuraient sans effet sur son âme d'airain,
Ce héros rude et fier, dont nul pouvoir humain
N'eût pu faire plier jamais le front sublime,
Moïse ce soir-là tremblait devant l'abîme
De l'infini, devant l'infini ténébreux.
Et lui, chef et pasteur et père des Hébreux,
Il sentait succomber ses rêves grandioses
Sous le doute éternel qui sort du sein des choses.
Il contempla longtemps son camp qui s'endormait,
Et le ciel, où la lune ardente s'enflammait,
Puis, fermant ses grands yeux d'aigle, le vieux Moïse
Se dit : « Ils vont rentrer dans la terre promise,
Mais moi, qui dois mourir avant, où vais-je aller ?
— O maître dur, pourquoi crains-tu de révéler
Le secret qui se cache aux demeures funèbres ?
Pourquoi n'oses-tu pas éclairer ces ténèbres ?
Et, pareils aux troupeaux ignorants de leur sort,
Il nous faut donc toujours arriver à la mort
Sans avoir pu percer l'horreur de son mystère,
Ni comprendre pourquoi nous étions sur la terre ?
— Echappés au néant, nous rentrons dans la nuit.
Une heure, notre oreille aura perçu le bruit
Des choses ; nous aurons, entr'ouvrant la paupière,
Contemplé l'océan profond de ta lumière ;
Nos regards auront vu les abîmes des cieus
Se dérouler avec leurs flots mystérieux,
Et, comme en un grand fleuve où se bercent des îles,
Se bercer dans l'éther les étoiles tranquilles.
Puis, le mirage éteint, dans le tombeau béant
Ne connaîtrons-nous plus que les vers du néant ?
Oh ! qu'est-elle, la Mort ? Et pourquoi, criminelle,
Sans pitié, sans pitié, si souvent frappe-t-elle
Des enfants qu'ici-bas tu forçais de venir ?
Pourquoi sépares-tu ceux que tu viens d'unir ?

Par quel caprice un jour nous as-tu donné l'être ?
Quand rien n'était créé, qui demandait à naître ?
Si nous sommes tes fils, comment nous as-tu faits
Sans vertu ni vigueur, impuissants et mauvais ?
Quel orgueil gardes-tu, quand, contemplant la terre,
Tu la vois promener sa honte et sa misère
De ciel en ciel, sans fin, à travers tous les temps,
Et n'enfanter que pour créer des mécontents ?
Tu ne sens donc jamais se troubler tes pensées,
Quand pleurent à la fois tant de choses blessées ?
Quel besoin avais-tu des bêtes et de nous,
Des lâches à tes pieds se courbant à genoux,
Ou, stupides, baisant des idoles de pierre,
Quand ta foudre éblouit leur débile paupière ?
— Cache-moi leur laideur ! Oh ! cache-moi ton mal !
L'homme n'est pas ton fils : l'homme est un animal
Né des autres, qui marche à travers la nature,
Comme eux tous, ne songeant qu'à trouver sa pâture,
Et, le ventre content, qu'à se coucher en paix.
J'ai voulu l'éveiller de son sommeil épais :
Mais ces volontés-là resteront longtemps vaines,
Car le vieux sang toujours coulera dans ses veines,
Ce vieux sang de la bête au fond de l'être humain ;
Et tout cela pourtant est l'œuvre de ta main !
Oh ! je voudrais dresser mon front jusqu'aux étoiles,
M'élever jusqu'à toi, pour déchirer les voiles
Qui te couvrent, frapper à tes portes d'azur
Et, tête haute, entrant dans le palais obscur
Où tu vis, t'appeler, te forcer d'apparaître,
Et savoir à la fin, ô Roi, qui tu peux être ! »
— Et Moïse, disant ces mots, se releva.
Qui pourrait révéler ce qu'ensuite il rêva ?
Et le vieillard, debout, rappelant la stature
Des animaux premiers de l'antique nature,
Apparaissait si grand alors sous le ciel bleu
Qu'il semblait de puissance à lutter avec Dieu.
— Cependant la nuit pâle enveloppait le monde
De ses fraîcheurs, la nuit versait sa paix profonde
Sur les êtres : la lune aimante dans les cieus
Brûlait, et le désert dormait silencieux.
Moïse le matin descendit dans la plaine.
Et malgré les dégoûts dont son âme était pleine,
Il rendit tout le jour la justice aux Hébreux,
Il bénit les mourants, il toucha les lépreux,
Et prêcha la pitié pour la misère humaine ;
Et Moïse mourut, après une semaine.

(L'Illusion).

Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
 A côté des fourmis les populations ;
 Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
 J'ignore en les portant les populations ;
 On me dit une mère et je suis une tombe.
 Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
 Mon printemps ne sent pas vos adorations... »

... C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
 Et dans mon cœur alors je la hais et je vois
 Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
 Nourrissant de leurs suc la racine des bois.
 Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes ;
 » Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes !
 Aimez ce que jamais on ne verra deux fois... »

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
 Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi ;
 Vivez et dédaignez, si vous êtes déesse,
 L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi ;
 Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
 J'aime la majesté des souffrances humaines ;
 Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi...

(*Les Destinées : La Maison du Berger.*)

Les Destinées.

Depuis les premiers jours de la création,
 Les pieds lourds et puissants de chaque Destinée
 Pesaient sur chaque tête et sur toute action.

Chaque front se courbait et traçait sa journée,
 Comme le front d'un bœuf creuse un sillon profond
 Sans dépasser la pierre où sa ligne est bornée.

Ces froides déités liaient le joug de plomb
 Sur le crâne et les yeux des hommes leurs esclaves,
 Tous errants, sans étoile, en un désert sans fond ;

Levant avec effort leurs pieds chargés d'entraves,
 Suivant le doigt d'airain dans le cercle fatal,
 Le doigt des Volontés inflexibles et graves.

Tristes divinités du monde oriental,
 Femmes au voile blanc, immuables statues,
 Elles nous écrasaient de leur poids colossal.

Comme un vol de vautours sur le sol abattues,
 Dans un ordre éternel, toujours en nombre égal
 Aux têtes des mortels sur la terre épandues,

Elles avaient posé leur ongle sans pitié
 Sur les cheveux dressés des races éperdues,
 Traînant la femme en pleurs et l'homme humilié.

Un soir, il arriva que l'antique planète
 Secoua sa poussière. — Il se fit un grand cri :
 " Le Sauveur est venu, voici le jeune athlète ;

Il a le front sanglant, et le côté meurtri,
 Mais la Fatalité meurt au pied du Prophète ;
 La Croix monte et s'étend sur nous comme un abri ! "

Avant l'heure où, jadis, ces choses arrivèrent,
 Tout homme était courbé, le front pâle et flétri ;
 Quand ce cri fut jeté, tous ils se relevèrent.

Détachant les nœuds lourds du joug de plomb du Sort,
 Toutes les nations à la fois s'écrièrent :
 " O Seigneur ! est-il vrai ? Le Destin est-il mort ? "

Et l'on vit remonter vers le ciel, par volées,
 Les filles du Destin, ouvrant avec effort
 Leurs ongles qui pressaient nos races désolées ;

Sous leur robe aux longs plis voilant leurs pieds d'airain,
 Leur main inexorable et leur face inflexible ;
 Montant avec lenteur en innombrable essaim,

D'un vol inaperçu, sans ailes, insensible,
 Comme apparaît au soir, vers l'horizon lointain,
 D'un nuage orageux l'ascension paisible.

— Un soupir de bonheur sortit du cœur humain ;
 La terre frissonna dans son orbite immense,
 Comme un cheval frémit délivré de son frein.

Tous les astres émus restèrent en silence,
 Attendant avec l'Homme, en la même stupeur,
 Le suprême décret de la Toute-Puissance,

Antony Deschamps.

Paris, 1800-1869.

Frère d'Emile, comme lui mêlé au mouvement romantique. Il se voua au culte de Dante, et voulut l'étudier sous le ciel même du grand poète, à Florence. Vers 1834, il sentit sombrer sa raison. Il eut quelques intervalles lucides pendant lesquels il composa : *Dernières paroles*. Un autre volume suivit : *Résignation*.

DERNIÈRE PAROLE.

Depuis longtemps je vis entre deux ennemis :
 L'un s'appelle la Mort, et l'autre la Folie,
 L'un m'a pris ma raison, l'autre prendra ma vie...
 Et moi, sans murmurer, je suis calme et soumis !
 Cependant, quand je songe à tous mes chers amis,
 Quand je vois, à trente ans, ma pauvre âme flétrie,
 Comme un torrent d'été ma jeunesse tarie,
 J'entr'ouvre mon cercueil, et sur moi je gémis.

— Il respire pourtant, disent entre eux les hommes,
 Et, debout comme nous, sur la terre où nous sommes,
 Nous survivra peut-être encor plus qu'un hiver !

— Oui, comme le polype aux poissons de la mer,
 Ou comme la statue, en sa pierre immortelle,
 Survit à ceux de chair qui passent devant elle !

(*Dernières Paroles*.)

Quand ces filles du Ciel, retournant au Seigneur,
Comme ayant retrouvé leurs régions natales,
Autour de Jéhovah se rangèrent en chœur,

D'un mouvement pareil levant leurs mains fatales,
Puis chantant d'une voix leur hymne de douleur,
Et baissant à la fois leurs fronts calmes et pâles :

" Nous venons demander la Loi de l'avenir.
Nous sommes, ô Seigneur, les froides Destinées
Dont l'antique pouvoir ne devait point faillir.

Nous roulions sous nos doigts les jours et les années :
Devons-nous vivre encore ou devons-nous finir,
Des Puissances du ciel, nous, les fortes aînées ?

Vous détruisez d'un coup le grand piège du Sort
Où tombaient tour à tour les races consternées ;
Faut-il combler la fosse et briser le ressort ?

Ne mènerons-nous plus ce troupeau faible et morne,
Ces hommes d'un moment, ces condamnés à mort,
Jusqu'au bout du chemin dont nous posions la borne ?

Le moule de la vie était creusé par nous.
Toutes les passions y répandaient leur lave,
Et les événements venaient s'y fondre tous.

Sur les tables d'airain où notre loi se grave,
Vous effacez le nom de la FATALITÉ,
Vous déliez les pieds de l'homme notre esclave.

Qui va porter le poids dont s'est épouvanté
Tout ce qui fut créé ? ce poids sur la pensée,
Dont le nom est en bas : RESPONSABILITÉ ? "

Il se fit un silence, et la terre, affaissée,
S'arrêta comme fait la barque sans rameurs
Sur les flots orageux dans la nuit balancée :

Une voix descendit, venant de ces hauteurs
Où s'engendrent, sans fin, les mondes dans l'espace ;
Cette voix de la terre emplit les profondeurs :

" Retournez en mon nom, reine, je suis la Grâce.
L'homme sera toujours un nageur incertain
Dans les ondes du temps qui se mesure et passe.

Edouard Turquety.

Rouen, 1801-1867.

Œuvres poétiques : *Esquisses poétiques* (1829). — *Amour et Foi* (1833).
Poésies catholiques (1836). — *Hymnes sacrées* (1840).

Ne manque pas de souffle, mais le style et l'image lui font souvent défaut.

Vous toucherez son front, ô filles du Destin !
 Son bras ouvrira l'eau, qu'elle soit haute ou basse,
 Voulant trouver sa place et deviner sa fin.

Il sera plus heureux, se croyant maître et libre
 En luttant contre vous dans un combat mauvais
 Où moi seule, d'en haut, je tiendrai l'équilibre.

De moi naîtra son souffle et sa force à jamais.
 Son mérite est le mien, sa loi perpétuelle :
 Faire ce que je veux pour venir où JE SAIS. »

Et le chœur descendit vers sa proie éternelle
 Afin d'y ressaisir sa domination
 Sur la race timide, incomplète et rebelle.

On entendit venir la sombre Légion
 Et retomber les pieds des femmes inflexibles,
 Comme sur nos caveaux tombe un cercueil de plomb.

Chacune prit chaque homme en ses mains invisibles ;
 Mais, plus forte à présent, dans ce sombre duel,
 Notre âme en deuil combat ces Esprits impassibles.

Nous soulevons parfois leur doigt faux et cruel.
 La volonté transporte à des hauteurs sublimes
 Notre front éclairé par un rayon du ciel.

Cependant sur nos caps, sur nos rocs, sur nos cimes,
 Leur doigt rude et fatal se pose devant nous,
 Et, d'un coup, nous renverse au fond des noirs abîmes.

Oh ! dans quel désespoir nous sommes encor tous !
 Vous avez élargi le COLLIER qui nous lie,
 Mais qui donc tient la chaîne ? — Ah ! Dieu juste, est-ce vous ?

Arbitre libre et fier des actes de sa vie,
 Si notre cœur s'entr'ouvre au parfum des vertus,
 S'il s'embrace à l'amour, s'il s'élève au génie,

Que l'ombre des Destins, Seigneur, n'oppose plus
 A nos nobles ardeurs une immuable entrave,
 A nos efforts sans fin des coups inattendus !

O sujet d'épouvante à troubler le plus brave !
 Question sans réponse où vos saints se sont tus !
 O mystère ! ô tourment de l'âme forte et grave !

Notre mot éternel est-il : C'ÉTAIT ÉCRIT ?
 SUR LE LIVRE DE DIEU, dit l'Orient esclave ;
 Et l'Occident répond : SUR LE LIVRE DU CHRIST.

Écrit au Maine-Giraud (Charente), 27 août 1849.

Victor Hugo. (1)

Besançon, 1802. — Paris, 1885.

Œuvres poétiques : *Odes et Ballades* (1826) — *Les Orientales* (1829). — *Les Feuilles d'automne* (1831). — *Les Chants du crépuscule* (1835). — *Les Voix intérieures* (1837). — *Les Rayons et les Ombres* (1840). — *Les Châtiments* (1853). — *Les Contemplations* (1856). — *Légende des siècles* (1^{re} partie 1859). — *Les Chansons des rues et des bois* (1865). — *L'Année terrible* (1872). — *Légende des siècles*, (2^e et 3^e parties, 1877, 1883). — *L'Art d'être grand-père* (1877). — *Le Pape* (1878). — *La Pitié suprême* (1879). — *L'Ane* (1880). — *Religions et Religion* (1880). — *Les Quatre Vents de l'esprit* (1881). — *La fin de Satan* (1886). — *Toute la Lyre* (1888-1893). — *Dieu* (1891). — *L'Océan* (1894). — *Les Années funestes* (1898) — *Dernière Gerbe* (1902). — Théâtre (*Cromwell*, 1827 ; *Hernani*, 1830 ; *Marion Delorme*, 1831 ; *Le Roi s'amuse*, 1832 ; *Ruy Blas*, 1838 ; *Les Burgraves*, 1843 ; *Torquemada*, 1882 ; *Le Théâtre en liberté*, 1886).

Sa vie. — Né « d'un sang breton et lorrain à la fois ». L'enfant suivit son père, général de l'Empire, en Italie, en Corse, à l'île d'Elbe, puis en Espagne (1811) et garda toujours, de ces voyages, d'éclatantes visions. A 11 ans, il est avec sa mère, à Paris, dans une vieille demeure, qu'il a chantée, ancien couvent des Feuillantines. L'enfant lit avec passion. On le destine à l'École Polytechnique, mais il se tourne bientôt vers les lettres. « *Je veux être Chateaubriand ou rien* », écrivait-il à 14 ans. A 15 ans, il est couronné par l'Académie française, puis par les Jeux floraux de Toulouse. En 1821, fonde le *Conservateur littéraire*, qui ne dura qu'un an. Il y soutint la tradition classique contre les idées nouvelles. En 1823, collabore à la *Muse française*, organe du premier *Cénacle*. A 25 ans, il publie ses *Odes*, qui n'ont rien de bien révolutionnaire et qui lui valent une pension de Louis XVIII. Il devient chef d'école et groupe autour de lui un *Cénacle* dont faisaient partie Sainte-Beuve, Antony et Emile Deschamps, Louis Boulanger. A partir des *Odes*, il ne cesse de produire jusqu'à sa mort. Mêlé à la politique, il est exilé après le coup d'état du 2 décembre. Après un séjour de 19 ans à Bruxelles, à Jersey, à Guernesey, il rentre à Paris (1870). Il mourut en 1885 : ses funérailles furent une apothéose ; ses restes reposent au Panthéon.

Son caractère. — Ce grand génie n'avait pas une âme extraordinaire. Bouffi d'orgueil, irritable, passionné dans ses haines, froid dans ses amours, manquant d'esprit (il fait quelquefois des calembours énormes!), n'ayant pas le sens du ridicule, capable de petitesnesses pour se grandir, ce sont là, en somme, d'assez vilains défauts. Mais que de qualités rachètent ces misères de l'humaine nature ! Personne, jusqu'ici, n'a chanté, avec des accents plus pénétrants, la douceur intime du foyer, la grâce ingénue de l'enfant (2). Il a l'amour des humbles, des déshérités, de tous les misérables, il aime jusqu'à l'araignée et jusqu'à l'ortie (3). Ce géant qui tonne et qui fulmine a la bonté des forts.

Son génie. — On reproche généralement à V. Hugo son peu de profondeur : il a peu d'idées, dit-on, et sa philosophie n'est qu'un délayage de lieux communs. Est-il beaucoup de poètes qui aient jeté dans la circulation plus d'idées générales ? Dieu, l'Inconnaissable, l'Humanité, le Bien, le Mal, la Misère, le Vice, le Devoir, le Progrès, l'Amour, la Famille, la Patrie, la Mort, la Pitié, le Droit, la Justice, la Nature, voilà les sources ordinaires où s'abreuve la poésie de V. Hugo. Il a orchestré tous les thèmes lyriques. Il est lyrique partout, même dans le drame. Ce n'est pas un créateur d'âmes, sa psychologie manque de profondeur. Mais la forme, chez lui, est merveilleuse. Sa faculté maîtresse est l'imagination, une imagination luxuriante, qui lui fait voir tout, jusqu'aux idées les plus abstraites, avec une acuité de vision extraordinaire. C'est, à la lettre, un visionnaire, qui regarde les choses avec « *la fixité calme et profonde des yeux* ».

Les idées, en son cerveau, se transforment en images. De là, une multitude infinie de métaphores. « *Son œil, on l'a dit, n'est plus un appareil de perception, mais un instrument d'imagination* ». C'est aussi une lentille grossissante et déformante. Hugo aime le grand, le colossal, le démesuré et il a souvent d'énormes hyperboles.

(1) A consulter sur V. Hugo : *V. Hugo raconté par un témoin de sa vie.* — P. de St Victor : *V. Hugo*. L. Veuillot : *Études sur Victor Hugo*. — P. Stapfer : *Racine et Victor Hugo*. — Ed. Biré : *Victor Hugo et la Restauration* ; *Victor Hugo avant 1830* ; *Victor Hugo après 1830* ; *Victor Hugo après 1852*. Sainte-Beuve : *Portraits contemporains* I. II ; *Nouveaux Lundis*, VI. — E. Dupuy : *V. Hugo*. — Brunetière : *L'évolution de la poésie lyrique*. — L. Mabilleau : *Victor Hugo*. — Ch. Renouvier : *Victor Hugo le poète* ; *Victor Hugo le philosophe*. — Rigal : *Hugo poète épique*. — Faguet : *XIX siècle*. — Grillet : *La Bible dans V. Hugo*, etc.

(2) *Feuilles d'automne. Contemplations, Art d'être grand-père*, etc. (3) *Contemplations*.

Hugo possède à fond l'art de la composition, de disposer les tableaux, les esquisses, les aperçus, en vue de l'effet à produire. Il entraîne souvent tout le morceau dans un crescendo jusqu'à une sorte de finale à grand orchestre. Et il sait, admirablement, l'art de finir.

Il se plaît au choc des antithèses ; le contraste lui apparaît comme le fond de la poésie. Il mêle le tragique au comique, le trivial au bouffon, et ce procédé, s'il produit des beautés de tout premier ordre, n'est pas toujours, cependant, naturel.

L'écrivain. — Hugo a une incroyable richesse d'invention verbale : il jongle, réellement, avec les mots et cela ne va pas quelquefois sans pédantisme. Il a rendu leur droit de cité à une foule de termes injustement proscrits depuis Malherbe.

J'ai mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire. (1)

Il assouplit l'alexandrin, déplace la césure, ne craint pas l'enjambement :

J'ai disloqué ce grand niais d'alexandrin. (2)

Sans avoir, comme les Parnassiens, la superstition de la rime, il restitue à celle-ci son importance. Son vers a toutes les musiques, il chante avec des délicatesses murmurantes ou vibre comme un héroïque clairon. Sa lyre a toutes les cordes et même la corde d'airain. Ame aux mille voix, dit-il de lui-même. C'est le plus merveilleux ouvrier du rythme que l'on connaisse.

Son influence. — Elle fut prodigieuse : « *Les Parnassiens lui doivent la révélation de la valeur plastique des mots ; les naturalistes, le sens de la vie et le goût d'en écrire toutes les manifestations ; les symbolistes et les décadents, l'intuition des correspondances sensibles et de la musique verbale.* » (3) On peut dire de lui ce que Sainte-Beuve disait de Chateaubriand, qu'il a ouvert aux générations « *les portes de l'aurore* ».

Ce qu'on entend sur la montagne.

O altitudo !

Avez-vous quelquefois, calme et silencieux,
 Monté sur la montagne, en présence des cieux ?
 Était-ce au bord du Sund ? aux côtes de Bretagne ?
 Aviez-vous l'océan au pied de la montagne ?
 Et là, penché sur l'onde et sur l'immensité,
 Calme et silencieux, avez-vous écouté ?

Voici ce qu'on entend. — Du moins un jour qu'en rêve
 Ma pensée abattit son vol sur une grève
 Et, du sommet d'un mont plongeant au gouffre amer,
 Vit d'un côté la terre et de l'autre la mer,
 J'écoutai, j'entendis et jamais voix pareille
 Ne sortit d'une bouche et n'émut une oreille.

Ce fut d'abord un bruit large, immense, confus,
 Plus vague que le vent dans les arbres touffus,
 Plein d'accords éclatants, de suaves murmures,
 Doux comme un chant du soir, fort comme un choc d'armures
 Quand la sourde mêlée étreint les escadrons
 Et souffle, furieuse, aux bouches des clairons.
 C'était une musique ineffable et profonde,
 Qui, fluide, oscillait sans cesse autour du monde,
 Et dans les vastes cieux, par ses flots rajeunis,
 Roulait, élargissant ses orbes infinis

(1) *Contemplations* : Réponse à un acte d'accusation. (2) *Ibid.* (3) Mabillean : *Victor Hugo*.

Jusqu'au fond où son flux s'allait perdre dans l'ombre
 Avec le temps, l'espace, et la forme, et le nombre.
 Comme une autre atmosphère, épars et débordé,
 L'hymne éternel couvrait tout le globe inondé.
 Le monde enveloppé dans cette symphonie,
 Comme il vogue dans l'air, voguait dans l'harmonie,
 Et pensif, j'écoutais ces harpes de l'éther,
 Perdu dans cette voix comme dans une mer.

Bientôt je distinguai, confuses et voilées,
 Deux voix dans cette voix l'une à l'autre mêlées,
 De la terre et des mers s'épanchant jusqu'au ciel,
 Qui chantaient à la fois le chant universel ;
 Et je les distinguai dans la rumeur profonde,
 Comme on voit deux courants qui se croisent sous l'onde.

L'une venait des mers ; chant et gloire ! hymne heureux !
 C'était la voix des flots qui se parlaient entre eux.
 L'autre, qui s'élevait de la terre où nous sommes,
 Était triste : c'était le murmure des hommes.
 Et dans ce grand travail, qui chantait jour et nuit,
 Chaque onde avait sa voix de chaque homme son bruit.

Or, comme je l'ai dit, l'Océan magnifique
 Epandait une voix joyeuse et pacifique,
 Chantait comme la harpe au temple de Sion,
 Et louait la beauté de la création :
 Sa clameur, qu'emportaient la brise et la rafale,
 Incessamment vers Dieu montait plus triomphale,
 Et chacun de ses flots, que Dieu seul peut dompter,
 Quand l'autre avait fini, se levait pour chanter.
 Comme ce grand lion dont Daniel fut l'hôte,
 L'Océan par moments abaissait sa voix haute,
 Et moi je croyais voir, vers le couchant en feu,
 Sous sa crinière d'or passer la main de Dieu.

Cependant, à côté de l'auguste fanfare,
 L'autre voix, comme un cri de coursier qui s'effare,
 Comme le gond rouillé d'une porte d'enfer,
 Comme l'archet d'airain sur la lyre de fer,
 Grinçait ; et pleurs, et cris, l'injure, l'anathème,
 Refus du viatique et refus du baptême,
 Et malédiction, et blasphème, et clameur,
 Dans le flot tournoyant de l'humaine rumeur,
 Passaient, comme le soir on voit, dans les vallées,
 De noirs oiseaux de nuit qui s'en vont par volées.
 Qu'était-ce que ce bruit dont mille échos vibraient ?
 Hélas ! c'était la terre et l'homme qui pleuraient.

Frères ! de ces deux voix étranges, inouïes,
 Sans cesse renaissant, sans cesse évanouies,
 Qu'écoute l'Éternel durant l'éternité,
 L'une disait : *Nature !* et l'autre : *Humanité !*

Alors, je méditai ; car mon esprit fidèle
 Hélas ! n'avait jamais déployé plus grande aile ;
 Dans mon ombre jamais n'avait lui tant de jour :
 Et je rêvai longtemps, contemplant tour à tour,
 Après l'abîme obscur que me cachait la lame,
 L'autre atîme sans fond qui s'ouvrait dans mon âme.
 Et je me demandais pourquoi l'on est ici,
 Quel peut être après tout le but de tout ceci,
 Que fait l'âme, lequel vaut mieux d'être ou de vivre,
 Et pourquoi le Seigneur, qui seul lit à son livre,
 Mêlé éternellement dans un fatal hymen
 Le chant de nature au cri du genre humain ! ⁽¹⁾
 27 Juillet 1829. (Feuilles d'automne).

Napoléon II.

I

MIL HUIT CENT ONZE ! — O temps, où des peuples sans nombre
 Attendaient prosternés sous un nuage sombre
 Que le ciel eût dit oui !
 Sentaient trembler sous eux les états centenaires,
 Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
 Comme un mont Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
 Ils se disaient entre eux : Quelqu'un de grand va naître !
 L'immense empire attend un héritier demain.
 Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
 Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
 Absorbe dans son sort le sort du genre humain ? —

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
 S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
 L'homme prédestiné,
 Et les peuples béants ne purent que se taire,
 Car ses deux bras levés présentaient à la terre
 Un enfant nouveau-né !

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides !
 Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
 Frémirent, comme au vent frémissent les épis :
 Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
 Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
 Les canons monstrueux à ta porte accroupis !

(1) Cfr. VICTOR MARGUERITTE : *La chanson de la mer et la voix de l'homme (Au fil de l'heure)*.

Et Lui ! l'orgueil gonflait sa puissante narine ;
 Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
 S'étaient enfin ouverts !
 Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
 Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
 Rayonnait au travers !

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
 Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
 Eperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
 Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
 Il cria tout joyeux avec un air sublime :
 — L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi ! —

II

Non, l'avenir n'est à personne
 Sire ! l'avenir est à Dieu !
 A chaque fois que l'heure sonne,
 Tout ici-bas nous dit adieu.
 L'avenir ! l'avenir ! mystère !
 Toutes les choses de la terre,
 Gloire, fortune militaire,
 Couronne éclatante des rois,
 Victoire aux ailes embrasées,
 Ambitions réalisées,
 Ne sont jamais sur nous posées
 Que comme l'oiseau sur nos toits !

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
 Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
 Ouvrir ta froide main,
 O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte ;
 Spectre toujours masqué qui nous suis côte à côte,
 Et qu'on nomme demain !

Oh ! demain, c'est la grande chose !
 De quoi demain sera-t-il fait ?
 L'homme aujourd'hui sème la cause,
 Demain Dieu fait mûrir l'effet.
 Demain, c'est l'éclair dans la voile,
 C'est le nuage sur l'étoile,
 C'est un traître qui se dévoile,
 C'est le bélier qui bat les tours,
 C'est l'astre qui change de zone,
 C'est Paris qui suit Babylone ;
 Demain, c'est le sapin du trône,
 Aujourd'hui, c'en est le velours.

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume,
 Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
 La nuit, comme un flambeau.
 C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine.
 Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
 Demain, c'est le tombeau !

Vous pouvez entrer dans les villes
 Au galop de votre coursier,
 Dénouer les guerres civiles
 Avec le tranchant de l'acier ;
 Vous pouvez, ô mon capitaine,
 Barrer la Tamise hautaine,
 Rendre la victoire incertaine
 Amoureuse de vos clairons,
 Briser toutes vos portes fermées,
 Dépasser toutes renommées,
 Donner pour astre à des armées
 L'étoile de vos éperons !

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace ;
 Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
 Etre aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel ;
 Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
 L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie ; —
 Mais tu ne prendras pas demain à l'Eternel.

III

O revers ! ô leçon ! — Quand l'enfant de cet homme
 Eut reçu pour hochet la couronne de Rome ;
 Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit ;
 Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
 Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
 Etre si grand et si petit ;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles ;
 Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
 Autour du nouveau-né riant sur son chevet ;
 Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,
 Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
 Selon le songe qu'il rêvait ;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles,
 Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles ;
 Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais ;
 Quand, pour loger un jour ce maître héréditaire,
 On eut enraciné bien avant dans la terre
 Les pieds de marbre des palais ;

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
 Un vase tout rempli du vin de l'espérance...

Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
 Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
 Un Cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
 Et l'emporta tout effaré !

IV

Oui, l'aigle un soir planait aux voûtes éternelles,
 Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes ;
 Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon ;
 Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie ;
 Chacun selon ses dents se partagea sa proie ;
 L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon !

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
 Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,
 Sous le verrou des rois prudents
 — Oh ! n'exilons personne ! oh ! l'exil est impie ! —
 Cette grande figure en sa cage accroupie,
 Ployée, et les genoux aux dents !

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre !...
 Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.
 Il aimait son fils, ce vainqueur !
 Deux choses lui restaient dans la cage inféconde,
 Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
 Tout son génie et tout son cœur !

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
 Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
 Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
 — Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
 Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
 En regardaient passer les ombres sur son front ; —

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée
 Que vous aviez naguère écrite avec l'épée ;
 Arcole, Austerlitz, Montmirail !

Ni l'apparition des vieilles Pyramides ;
 Ni le pacha du Caire, et ses chevaux numides
 Qui mordaient le vôtre au poitrail ;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille
 Que vingt ans, sous ses pieds, avait fait la bataille
 Déchaînée en noirs tourbillons,
 Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
 Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée
 Comme les mâts des bataillons ;

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,
 La diane au matin fredonnant sa fanfare,

Le bivouac sommeillant dans les feux étoilés,
 Les dragons chevelus, les grenadiers épiques,
 Et les rouges lanciers fourmillant dans les piques,
 Comme des fleurs de pourpre en l'épaisseur des blés ;

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
 D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close,

Gracieux comme l'orient,

Tandis qu'avec amour sa nourrice enchantée
 D'une goutte de lait au bout du sein restée

Agace sa lèvre en riant !

Le père alors posait ses coudes sur sa chaise,
 Son cœur plein de sanglots se dégonflait à l'aise,

Il pleurait d'amour éperdu !...

Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
 Seul être qui pouvais distraire sa pensée

Du trône du monde perdu !

V

Tous deux sont morts ! Seigneur, votre droite est terrible !

Vous avez commencé par le maître invincible,

Par l'homme triomphant ;

Puis vous avez enfin complété l'ossuaire :

Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire

Du père et de l'enfant !

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la terre emporte !

L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,

Mais la mort lui dit non !

Chaque élément retourne où tout doit redescendre.

L'air reprend la fumée, et la terre la cendre.

L'oubli reprend le nom !

VI

O révolutions ! j'ignore,

Moi, le moindre des matelots,

Ce que Dieu dans l'ombre élabore

Sous le tumulte de vos flots.

La foule vous hait et vous raille.

Mais qui sait comment Dieu travaille ?

Qui sait si l'onde qui tressaille,

Si le cri des gouffres amers,

Si la trombe aux ardentes serres,

Si les éclairs et les tonnerres,

Seigneur, ne sont pas nécessaires

A la perle que font les mers ?

Pourtant cette tempête est lourde

Aux princes comme aux nations !

Oh ! quelle mer aveugle et sourde

Qu'un peuple en révolutions!
 Que sert ta chanson, ô poète?
 Ces chants que ton génie émiette
 Tombent à la vague inquiète
 Qui n'a jamais rien entendu!
 Ta voix s'enroue en cette brume,
 Le vent disperse au vent ta plume,
 Pauvre oiseau chantant dans l'écume
 Sur le mât d'un vaisseau perdu!

Longue nuit, tourmente éternelle!
 Le ciel n'a pas un coin d'azur.
 Hommes et choses, pêle-mêle,
 Vont roulant dans l'abîme obscur.
 Tout dérive et s'en va sous l'onde,
 Rois au berceau, maîtres du monde,
 Le front chauve et la tête blonde,
 Grand et petit Napoléon!
 Tout s'efface, tout se délie,
 Le flot sur le flot se replie,
 Et la vague qui passe oublie
 Léviathan comme Alcyon! ⁽¹⁾

(*Chants du Crépuscule.*)

Tristesse d'Olympio.

Les champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient pas mornes;
 Non, le jour rayonnait dans un azur sans bornes
 Sur la terre étendu,
 L'air était plein d'encens et les prés de verdure,
 Quand il revit ces lieux où par tant de blessures
 Son cœur s'est répandu.

L'automne souriait, les coteaux vers la plaine
 Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine;
 Le ciel était doré;
 Et les oiseaux tournés vers celui que tout nomme,
 Disant peut-être à Dieu quelque chose de l'homme,
 Chantaient leur chant sacré.

Il voulut tout revoir, l'étang près de la source,
 La maison où l'aumône avait vidé leur bourse,
 Le vieux frêne plié,
 Les retraites d'amour au fond des bois perdues,
 L'arbre où dans les baisers leurs âmes confondues
 Avaient tout oublié.

Il chercha le jardin, la maison isolée,
 La grille d'où l'œil plonge en une oblique allée,

(1) Cfr. *Revue bleue* (9 mai 1903) : *Diction rythmique*. — *Sur la mort de Napoléon*, de PIERRE LEBRUN.

Les vergers en talus.

Pâle, il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre
Il voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre
Des jours qui ne sont plus.

Il entendait frémir dans la forêt qu'il aime
Ce doux vent qui, faisant tout vibrer en nous-même,
Y réveille l'amour,
Et, remuant le chêne ou balançant la rose,
Semble l'âme de tout, qui va sur chaque chose
Se poser tour à tour.

Les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire,
S'efforçant sous ses pas de s'élever de terre,
Couraient dans le jardin.
Ainsi parfois quand l'âme est triste, nos pensées
S'envolent un moment sur leurs ailes blessées,
Puis retombent soudain.

Il contempla longtemps les formes magnifiques
Que la nature prend dans les champs pacifiques ;
Il rêva jusqu'au soir ;
Tout le jour il erra le long de la ravine,
Admirant tour à tour le ciel, face divine,
Le lac, divin miroir.

Hélas, se rappelant ses douces aventures,
Regardant sans entrer par-dessus les clôtures,
Ainsi qu'un paria,
Il erra tout le jour. Vers l'heure où la nuit tombe,
Il se sentit le cœur triste comme une tombe,
Alors il s'écria :

„ O douleur ! j'ai voulu, moi dont l'âme est troublée,
Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée
De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur !

„ Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !
Nature au front serein, comme vous oubliez !
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés !

.....
„ D'autres vont maintenant passer où nous passâmes,
Nous y sommes venus, d'autres vont y venir.
Et le songe qu'avaient ébauché nos deux âmes,
Ils le continueront sans pouvoir le finir !

„ Car personne ici-bas ne termine et n'achève.
Les pires des humains sont comme les meilleurs ;
Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve.
Tout commence en ce monde et tout finit ailleurs.

„ Oui, d'autres à leur tour viendront, couples sans tache,
Puiser dans cet asile heureux, calme, enchanté,
Tout ce que la nature à l'amour qui se cache
Mêle de rêverie et de solennité !

„ D'autres auront nos champs, nos sentiers, nos retraites ;
Ton bois, ma bien aimée, est à des inconnus.
D'autres femmes viendront, baigneuses indiscrètes,
Troubler le flot sacré qu'ont touché tes pieds nus !

„ Quoi donc ! C'est vainement qu'ici nous nous aimâmes !
Rien ne nous restera de ces coteaux fleuris
Où nous fondions notre être en y mêlant nos flammes !
L'impassible nature a déjà tout repris.

„ Oh ! dites-moi, ravins, frais ruisseaux, treilles mûres,
Rameaux chargés de nids, grottes, forêts, buissons,
Est-ce que vous ferez pour d'autres vos murmures ?
Est-ce que vous direz à d'autres vos chansons ?

„ Nous vous comprenions tant ! doux, attentifs, austères,
Tous nos échos s'ouvriraient si bien à votre voix !
Et nous prêtions si bien, sans troubler vos mystères,
L'oreille aux mots profonds que vous dites parfois !

„ Répondez, vallon pur, répondez, solitude,
O nature abritée en ce désert si beau,
Lorsque nous dormirons tous deux dans l'attitude
Que donne aux morts pensifs la forme du tombeau,

„ Est-ce que vous serez à ce point insensible
De nous savoir couchés, morts avec nos amours,
Et de continuer votre fête paisible,
Et de toujours sourire et de chanter toujours ?.....

„ Eh bien ! oubliez-nous, maison, jardin, ombrages !
Herbe, use notre seuil ! ronce, cache nos pas !
Chantez, oiseaux ! ruisseaux, coulez ! croissez, feuillages !
Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

„ Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même !
Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin !
Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême
Où nous avons pleuré, nous tenant par la main !

„ Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage,
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

„ Mais toi, rien ne t'efface, amour ! toi qui nous charmes !
Toi qui, torche ou flambeau, luis dans notre brouillard !
Tu nous tiens par la joie et surtout par les larmes ;
Jeune homme, on te maudit ; on t'adore vieillard.

„ Dans ces jours où la tête au poids des ans s'incline,
Où l'homme, sans projets, sans but, sans visions,
Sent qu'il n'est déjà plus qu'une tombe en ruine
Où gisent ses vertus et ses illusions ;

„ Quand notre âme en rêvant descend dans nos entrailles
Comptant dans notre cœur, qu'enfin la glace atteint,
Comme on compte les morts sur les champs de batailles,
Chaque douleur tombée et chaque songe éteint,

„ Comme quelqu'un qui cherche en tenant une lampe,
Loin des obiets réels, loin du monde rieur,
Elle arrive à pas lents par une obscure rampe,
Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur ;

„ Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,
L'âme, en un repli sombre où tout semble finir,
Sent quelque chose encor palpiter sous un voile... —
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir ! „ (1)

Octobre, 1837.

(*Les Rayons et les Ombres*)

Écrit sur la vitre d'une fenêtre flamande. (2)

J'aime le carillon dans tes cités antiques,
O vieux pays gardien de tes mœurs domestiques,
Noble Flandre, où le nord se réchauffe engourdi
Au soleil de Castille et s'accouple au midi !
Le carillon, c'est l'heure inattendue et folle,
Que l'œil croit voir, vêtue en danseuse espagnole,
Apparaître soudain par le trou vif et clair
Que ferait en s'ouvrant une porte de l'air.
Elle vient, secouant sur les toits léthargiques
Son tablier d'argent plein de notes magiques,
Réveillant sans pitié les dormeurs ennuyés,
Sautant à petits pas comme un oiseau joyeux,
Vibrant ainsi qu'un dard qui tremble dans la cible ;
Par un frêle escalier de cristal invisible,
Effarée et dansante, elle descend des cieux ;
Et l'esprit, ce veilleur fait d'oreilles et d'yeux,
Tandis qu'elle va, vient, monte, et descend encore,
Entend de marche en marche errer son pied sonore ! (3)

Malines, août 1837.

(*Les Rayons et les Ombres*.)

(1) Cfr. *Le Lac*, de LAMARTINE (voir page 241.) — *Souvenir*, de A. DE MUSSET (voir plus loin).

(2) Cfr. *Le Carillon*, de Amédée Rouquès.

(3) Cfr. une admirable phrase musicale de la chanson d'*Eviradnus* :

La mélodie encor quelques instants se traîne
Sous les arbres bleuis par la lune sereine,
Puis tremble, puis expire, et la voix qui chantait
S'éteint comme un oiseau se pose ; tout se tait.

Souvenir de la nuit du 4. (1)

L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.
 Le logis était propre, humble, paisible, honnête ;
 On voyait un rameau béni sur un portrait.
 Une vieille grand'mère était là qui pleurait.
 Nous le déshabillions en silence. Sa bouche,
 Pâle, s'ouvrait ; la mort noyait son œil farouche ;
 Ses bras pendants semblaient demander des appuis.
 Il avait dans sa poche une toupie en buis.
 On pouvait mettre un doigt dans les trous de ses plaies.
 Avez-vous vu saigner la mûre dans les haies ?
 Son crâne était ouvert comme un bois qui se fend.
 L'aïeule regarda déshabiller l'enfant,
 Disant : — Comme il est blanc ! Approchez donc la lampe !
 Dieu ! ses pauvres cheveux sont collés sur sa tempe ! —
 Et quand ce fut fini, le prit sur ses genoux.
 La nuit était lugubre ; on entendait des coups
 De fusil dans la rue où l'on en tuait d'autres.
 — Il faut ensevelir l'enfant, dirent les nôtres,
 Et l'on prit un drap blanc dans l'armoire en noyer.
 L'aïeule cependant l'approchait du foyer,
 Comme pour réchauffer ses membres déjà roides.
 Hélas ! ce que la mort touche de ses mains froides
 Ne se réchauffe plus aux foyers d'ici-bas !
 Elle pencha la tête et lui tira ses bas,
 Et dans ses vieilles mains prit les pieds du cadavre.
 — Est-ce que ce n'est pas une chose qui navre !
 Cria-t-elle. Monsieur, il n'avait pas huit ans !
 Ses maîtres, il allait en classe, étaient contents.
 Monsieur, quand il fallait que je fisse une lettre,
 C'est lui qui l'écrivait. Est-ce qu'on va se mettre
 A tuer les enfants maintenant ! Ah ! mon Dieu !
 On est donc des brigands ! Je vous demande un peu,
 Il jouait ce matin, là, devant la fenêtre !
 Dire qu'ils m'ont tué ce pauvre petit être !
 Il passait dans la rue, ils ont tiré dessus.
 Monsieur, il était bon et doux comme un Jésus.
 Moi je suis vieille, il est tout simple que je parte ;
 Cela n'aurait rien fait à monsieur Bonaparte
 De me tuer au lieu de tuer mon enfant ! —
 Elle s'interrompit, les sanglots l'étouffant.
 Puis elle dit, et tous pleuraient près de l'aïeule :
 — Que vais-je devenir à présent toute seule ?
 Expliquez-moi cela, vous autres, aujourd'hui.
 Hélas ! je n'avais plus de sa mère que lui.
 Pourquoi l'a-t-on tué ? je veux qu'on me l'explique.
 L'enfant n'a pas crié : vive la république ! —

(1) Cfr. : *Les Enfants morts*, de THÉODORE DE BANVILLE (*Idylles prussiennes*).

Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,
 Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas.
 Vous ne compreniez point, mère, la politique.
 Monsieur Napoléon, c'est son nom authentique,
 Est pauvre, et même prince ; il aime les palais ;
 Il lui convient d'avoir des chevaux, des valets.

Il veut avoir St-Cloud, plein de roses l'été,
 Où viendront l'adorer les préfets et les maires ;
 C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grand'mères,
 De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le temps,
 Cousent dans le linceul des enfants de sept ans.

Jersey, 2 décembre 1852.

(*Les Châtiments.*)

L'Expiation. (1)

I

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
 Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
 Sombres jours ! l'empereur revenait lentement,
 Laisant derrière lui brûler Moscou fumant.
 Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
 Après la plaine blanche, une autre plaine blanche.
 On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
 Hier la grande armée et maintenant troupeau.
 On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
 Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
 Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
 On voyait des clairons à leur poste gelés,
 Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
 Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
 Boulets, mitraille, obus mêlés aux flocons blancs,
 Pleuvaient ; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
 Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
 Il neigeait, il neigeait toujours ! La froide bise
 Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
 On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
 Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre ;
 C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
 Une procession d'ombres sur le ciel noir.
 La solitude, vaste, épouvantable à voir,
 Partout apparaissait, muette vengeresse ;
 Le ciel faisait sans bruit, avec la neige épaisse,
 Pour cette immense armée, un immense linceul ;
 Et chacun se sentant mourir, on était seul.
 — Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ?
 Deux ennemis ! Le Czar, le Nord. Le Nord est pire.

(1) Cfr. la parodie de l'« Expiation » dans le volume de vers de FERDINAND MASSY (*Vers la lumière : La déroute*). — *Waterloo*, de M^{me} TASTU. — *Waterloo*, de E. Quinet.

On jetait les canons pour brûler les affûts.
 Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus,
 Ils fuyaient ; le désert dévorait le cortège.
 On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
 Voir que des régiments s'étaient endormis là.
 O chutes d'Annibal ! Lendemain d'Attila !
 Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,
 On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières,
 On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
 Ney, que suivait naguère une armée, à présent
 S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.
 Toutes les nuits, qui-vive ! alerte ! assauts ! attaques !
 Ces fantômes prenaient leurs fusils, et sur eux
 Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
 Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
 D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.
 Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
 L'empereur était là, debout, qui regardait.
 Il était comme un arbre en proie à la cognée.
 Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
 Le malheur, bûcheron sinistre, était monté ;
 Et lui, chêne vivant, par la hache insulté,
 Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches,
 Il regardait tomber autour de lui ses branches.
 Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour.
 Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
 Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
 Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,
 Accusaient le destin de lèse majesté,
 Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.
 Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
 L'empereur se tourna vers Dieu ; l'homme de gloire
 Trembla ; Napoléon comprit qu'il expiait
 Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet,
 Devant ses légions sur la neige semées :
 — Est-ce le châtement, dit-il, Dieu des armées ? —
 Alors il s'entendit appeler par son nom
 Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : Non !

II

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
 Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
 Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
 La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
 D'un côté c'est l'Europe, et de l'autre la France.
 Choc sanglant ! des héros Dieu trompait l'espérance ;
 Tu désertais, victoire, et le sort était las.
 O Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !

Car ces derniers soldats de la dernière guerre,
Furent grands ; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain !

Le soir tombait ; la lutte était ardente et noire.
Il avait l'offensive et presque la victoire ;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy ! — C'était Blücher !
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés,
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge ;
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient ; où se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes ;
Où l'on entrevoyait des blessures difformes !
Carnage affreux ! moment fatal ! L'homme inquiet
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée !
— Allons ! faites donner la garde, cria-t-il ! —
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'Empereur !
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas ! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait, et sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier,
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques.
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques !
Le reste de l'armée hésitait sur leur corps
Et regardait mourir la garde. — C'est alors

Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
 La Déroute, géante à la face effarée,
 Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
 Changeant subitement les drapeaux en haillons,
 A de certains moments, spectre fait de fumées,
 Se lève grandissante au milieu des armées,
 La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
 Et, se tordant les bras, cria : Sauve qui peut !
 Sauve qui peut ! affront ! horreur ! toutes les bouches
 Criaient ; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
 Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
 Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
 Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
 Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
 Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil !
 Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient. En un clin d'œil,
 Comme s'envole au vent une paille enflammée,
 S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée,
 Et cette plaine, hélas ! où l'on rêve aujourd'hui,
 Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui !
 Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,
 Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
 Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
 Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants !

Napoléon les vit s'écouler comme un fleuve ;
 Hommes, chevaux, tambours, drapeaux ; — et dans l'épreuve,
 Sentant confusément revenir son remords,
 Levant les mains au ciel, il dit : — Mes soldats morts,
 Moi vaincu ! mon empire est brisé comme verre.
 Est-ce le châtement cette fois, Dieu sévère ?
 Alors parmi les cris, les rumeurs, le canon,
 Il entendit la voix qui lui répondait : Non !

III

Il croula. Dieu changea la chaîne de l'Europe.
 Il est, au fond des mers que la brume enveloppe,
 Un roc hideux, débris des antiques volcans.
 Le Destin prit des clous, un marteau, des carcans,
 Saisit, pâle et vivant, ce voleur du tonnerre,
 Et, joyeux, s'en alla sur le pic centenaire
 Le clouer, excitant par son rire moqueur
 Le vautour Angleterre à lui ronger le cœur.
 Evanouissement d'une splendeur immense !
 Du soleil qui se lève à la nuit qui commence,
 Toujours l'isolement, l'abandon, la prison ;
 Un soldat rouge au seuil, la mer à l'horizon,
 Des rochers nus, des bois affreux, l'ennui, l'espace,

Des voiles s'enfuyant comme l'espoir qui passe,
 Toujours le bruit des flots, toujours le bruit des vents !
 Adieu, tente de pourpre aux panaches mouvants,
 Adieu, le cheval blanc que César éperonne !
 Plus de tambours battant aux champs, plus de couronne,
 Plus de rois prosternés dans l'ombre avec terreur,
 Plus de manteaux traînant sur eux, plus d'empereur !
 Napoléon était retombé Bonaparte.
 Comme un Romain blessé par la flèche du Parthe,
 Saignant, morne, il songeait à Moscou qui brûla.
 Un caporal anglais lui disait : Halte-là !
 Son fils aux mains des rois, sa femme au bras d'un autre.
 Plus vil que le pourceau qui dans l'égoût se vautre,
 Son sénat, qui l'avait adoré, l'insultait.
 Aux bords des mers, à l'heure où la bise se tait,
 Sur les escarpements croulant en noirs décombres,
 Il marchait, seul, rêveur, captif des vagues sombres.
 Sur les monts, sur les flots, sur les cieus, triste et fier,
 L'œil encor ébloui des batailles d'hier,
 Il laissait sa pensée errer à l'aventure !
 Grandeur, gloire, ô néant ! calme de la nature !
 Les aigles qui passaient ne le connaissaient pas.
 Des rois, ses guichetiers, avaient pris un compas
 Et l'avaient enfermé dans un cercle inflexible.
 Il expiait. La mort de plus en plus visible,
 Se levait dans sa nuit et croissait à ses yeux
 Comme le froid matin d'un jour mystérieux ;
 Son âme palpait déjà presqu'échappée.
 Un jour enfin il mit sur son lit son épée,
 Et se coucha près d'elle, et dit : — C'est aujourd'hui !
 On jeta le manteau de Marengo sur lui.
 Ses batailles du Nil, du Danube, du Tibre,
 Se penchaient sur son front ; il dit : — Me voici libre !
 Je suis vainqueur ! je vois mes aigles accourir ! —
 Et, comme il retournait sa tête pour mourir,
 Il aperçut, un pied dans la maison déserte,
 Hudson-Lowe guettant par la porte entr'ouverte.
 Alors, géant broyé sous le talon des rois,
 Il cria : — La mesure est comble cette fois !
 Seigneur ! c'est maintenant fini ! Dieu que j'implore,
 Vous m'avez châtié ! — La voix dit : — Pas encore !

IV

O noirs événements, vous fuyez dans la nuit !
 L'empereur mort tomba sur l'empire détruit.
 Napoléon alla s'endormir sous le saule.
 Et les peuples alors, de l'un à l'autre pôle,

Oubliant le tyran s'éprirent du héros.
 Les poètes, marquant au front les rois bourreaux,
 Consolèrent, pensifs, cette gloire abattue.
 A la colonne veuve on rendit la statue.
 Quand on levait les yeux, on le voyait debout
 Au-dessus de Paris, serein, dominant tout,
 Seul, le jour dans l'azur et la nuit dans les astres.
 Panthéons, on grava son nom sur vos pilastres !
 On ne regarda plus qu'un seul côté des temps ;
 On ne se souvint plus que des jours éclatants ;
 Cet homme étrange avait comme enivré l'histoire ;
 La justice à l'œil froid disparut sous sa gloire ;
 On ne vit plus qu'Eylau, Ulm, Arcole, Austerlitz ;
 Comme dans les tombeaux des romains abolis,
 On se mit à fouiller dans ses grandes années ;
 Et vous applaudissiez, nations inclinées,
 Chaque fois qu'on tirait de ce sol souverain
 Ou le consul de marbre ou l'empereur d'airain !

V

Le nom grandit quand l'homme tombe ;
 Jamais rien de tel n'avait lui.
 Calme, il écoutait dans sa tombe
 La terre qui parlait de lui.

La terre disait : " La victoire
 A suivi cet homme en tous lieux.
 Jamais tu n'as vu, sombre histoire,
 Un passant plus prodigieux !

" Gloire au maître qui dort sous l'herbe !
 Gloire à ce grand audacieux !
 Nous l'avons vu gravir, superbe,
 Les premiers échelons des cieux !

" Il envoyait, âme acharnée,
 Prenant Moscou, prenant Madrid,
 Lutter contre la destinée
 Tous les rêves de son esprit.

" A chaque instant, rentrant en lice,
 Cet homme, aux gigantesques pas,
 Proposait quelque grand caprice
 A Dieu, qui n'y consentait pas.

" Il n'était presque plus un homme.
 Il disait, grave et rayonnant,
 En regardant fixement Rome :
 C'est moi qui règne maintenant !

“ Il voulait, héros et symbole,
Pontife et roi, phare et volcan,
Faire du Louvre un Capitole
Et de Saint-Cloud un Vatican.

“ César, il eût dit à Pompée :
Sois fier d'être mon lieutenant !
On voyait luire son épée
Au fond du nuage tonnant.

“ Il voulait, dans les frénésies
De ses vastes ambitions,
Faire devant ses fantaisies
Agenouiller les nations,

“ Ainsi qu'en une urne profonde,
Mêler races, langues, esprits,
Répandre Paris sur le monde,
Enfermer le monde en Paris !

“ Comme Cyrus dans Babylone,
Il voulait, sous sa large main,
Ne faire du monde qu'un trône
Et qu'un peuple du genre humain,

“ Et bâtir, malgré les huées,
Un tel empire sous son nom,
Que Jéhovah dans les nuées
Fût jaloux de Napoléon ! ”

VI

Enfin, mort triomphant, il vit sa délivrance,
Et l'océan rendit son cercueil à la France.
L'homme, depuis douze ans, sous le dôme doré,
Reposait, par l'exil et par la mort sacré,
En paix ! — Quand on passait près du monument sombre,
On se le figurait, couronne au front, dans l'ombre,
Dans son manteau semé d'abeilles d'or, muet,
Couché sous cette voûte où rien ne remuait,
Lui, l'homme qui trouvait la terre trop étroite,
Le sceptre en sa main gauche et l'épée en sa droite,
A ses pieds, son grand aigle ouvrant l'œil à demi,
Et l'on disait : C'est là qu'est César endormi !
Laissant dans la clarté marcher l'immense ville.
Il dormait ; il dormait confiant et tranquille.

VII

Une nuit, — c'est toujours la nuit dans le tombeau, —
Il s'éveilla. Luisant comme un hideux flambeau,
D'étranges visions emplissaient sa paupière ;
Des rires éclataient sous son plafond de pierre ;

Livide, il se dressa, la vision grandit ;
 O terreur ! une voix qu'il reconnut, lui dit ;
 — Réveille-toi, Moscou, Waterloo, Sainte-Hélène,
 L'exil, les rois géôliers, l'Angleterre hautaine
 Sur ton lit accoudée à ton dernier moment,
 Sire, cela n'est rien. Voici le châtement !

La voix alors devint âpre, amère, stridente,
 Comme le noir sarcasme et l'ironie ardente ;
 C'était le rire amer mordant un demi-dieu.

— Sire ! on t'a retiré de ton Panthéon bleu !
 Sire, on t'a descendu de ta haute colonne !
 Regarde ; des brigands dont l'essaim tourbillonne,
 D'affreux bohémiens, des vainqueurs de charnier,
 Te tiennent dans leurs mains et t'ont fait prisonnier.
 A ton orteil d'airain leur patte infâme touche.
 Ils t'ont pris. Tu mourus comme un astre se couche.
 Napoléon le Grand, empereur, tu renais
 Bonaparte, écuyer du cirque Beauharnais.
 Te voilà dans leurs rangs, on t'a, on te harnache.
 Ils t'appellent tout haut grand homme ; entre eux, ganache.
 Ils traînent sur Paris, qui les voit s'étaler,
 Des sabres qu'au besoin ils sauraient avaler.
 Aux passants attroupés devant leur habitacle,
 Ils disent, entends-les : " Empire à grand spectacle !
 Le pape est engagé dans la troupe ; c'est bien,
 Nous avons mieux : le czar en est ; mais ce n'est rien,
 Le czar n'est qu'un sergent, le pape n'est qu'un bonze.
 Nous avons avec nous le bonhomme de bronze !
 Nous sommes les neveux du grand Napoléon ! "
 Et Fould, Magnan, Rouher, Parieu caméléon,
 Font rage. Ils vont montrant un sénat d'automates.
 Ils ont pris de la paille au fond des casemates
 Pour empailler ton aigle, ô vainqueur d'Iéna !
 Il est là, mort, gisant, lui qui si haut plana,
 Et du champ de bataille, il tombe au champ de foire.
 Sire, de ton vieux trône ils recousent la moire.
 Ayant dévalisé la France au coin d'un bois,
 Ils ont, à leurs haillons, du sang, comme tu vois,
 Et dans son bénitier Sibour lave leur linge.
 Toi, lion, tu les suis : leur maître, c'est le singe.
 Ton nom leur sert de lit, Napoléon premier.
 On voit sur Austerlitz un peu de leur fumier,
 Ta gloire est un gros vin dont leur honte se grise ;
 Cartouche essaye et met ta redingote grise ;
 On quête des liards dans le petit chapeau ;
 Pour tapis, sur la table, ils ont mis ton drapeau ;

A cette table immonde, où le grec devient riche,
 Avec le paysan, on boit, on joue, on triche.
 Tu te mêles, compère, à ce tripot hardi ;
 Et ta main qui tenait l'étendard de Lodi,
 Cette main qui tenait la foudre, ô Bonaparte,
 Aide à piper les dés et fait sauter la carte.
 Ils te forcent à boire avec eux et Carlier
 Pousse amicalement d'un coude familier
 Votre Majesté, Sire, et Pietri dans son antre
 Vous tutoie, et Maupas vous tape sur le ventre.
 Faussaires, meurtriers, escrocs, forbans, voleurs,
 Ils savent qu'ils auront comme toi des malheurs ;
 Leur soif en attendant vide la coupe pleine
 A ta santé ; Poissy trinque avec Sainte-Hélène.
 Regarde ! bals, sabbats, fêtes, matin et soir ;
 La foule au bruit qu'ils font se culbute pour voir ;
 Debout sur le tréteau qu'assiège une cohue
 Qui rit, bâille, applaudit, tempête, siffle, hue,
 Entouré de pasquins agitant leur grelot,
 — Commencer par Homère et finir par Callot !
 Epopée ! épopée ! oh ! quel dernier chapitre ! —
 Entre Troplong, paillasse et Chaix-d'Est-Ange, pâtre,
 Devant cette baraque, abject et vil bazar,
 Où Mandrin, mal lavé, se déguise en César,
 Riant, l'affreux bandit, dans sa moustache épaisse,
 Toi, spectre impérial, tu bats la grosse caisse ! —

L'horrible vision s'éteignit. L'Empereur,
 Désespéré, poussa dans l'ombre un cri d'horreur,
 Baissant les yeux, dressant ses mains épouvantées ;
 Les victoires de marbre à la porte sculptées,
 Fantômes blancs, debout hors du sépulcre obscur,
 Se faisant du doigt signe et s'appuyant au mur,
 Écoutaient le titan pleurer dans les ténèbres,
 Et Lui, cria : " Démon aux visions funèbres,
 Toi qui me suis partout, que jamais je ne vois,
 Qui donc es-tu ? — Je suis ton crime, dit la voix.
 La tombe alors s'emplit d'une lumière étrange,
 Semblable à la clarté d'un Dieu quand il se venge ;
 Pareils aux mots que vit resplendir Balthazar,
 Deux mots dans l'ombre écrits flamboyaient sur César.
 Bonaparte, tremblant comme un enfant sans mère,
 Leva sa face pâle et lut : — *Dix-huit Brumaire.*

(*Les Châtiments.*)

Jéricho.

Sonnez, sonnez toujours, clairons de la pensée.
 Quand Josué rêveur, la tête aux cieus dressée,
 Suivi des siens, marchait, et, prophète irrité,
 Sonnait de la trompette autour de la cité,

Au premier tour qu'il fit le roi se mit à rire ;
 Au second tour, riant toujours, il lui fit dire :
 " Crois-tu donc renverser ma ville avec du vent ? " .
 A la troisième fois l'arche allait en avant,
 Puis les trompettes, puis toute l'armée en marche ;
 Et les petits enfants venaient cracher sur l'arche,
 Et, soufflant dans leur trompe, imitaient le clairon.
 Au quatrième tour, bravant les fils d'Aaron,
 Entre les vieux créneaux tout brunis par la rouille,
 Les femmes s'asseyaient en filant leur quenouille,
 Et se moquaient, jetant des pierres aux Hébreux ;
 A la cinquième fois, sur ces murs ténébreux,
 Aveugles et boiteux vinrent, et leurs huées
 Raillaient le noir clairon sonnait sous les nuées ;
 A la sixième fois, sur sa tour de granit
 Si haute qu'au sommet l'aigle faisait son nid,
 Si dure que l'éclair l'eût en vain foudroyée,
 Le roi revint riant à gorge déployée,
 Et cria : " Ces Hébreux sont bons musiciens " ;
 Autour du roi joyeux riaient tous les anciens
 Qui, le soir, sont assis au temple et délibèrent.
 A la septième fois les murailles tombèrent.

(*Les Châtiments*, livre VII, I.)

Au Premier Moment.

Oh ! je fus comme fou dans le premier moment,
 Hélas ! et je pleurai trois jours amèrement.
 Vous tous à qui Dieu prit votre espérance,
 Pères, mères, dont l'âme a souffert ma souffrance,
 Tout ce que j'éprouvais, l'avez-vous éprouvé ?
 Je voulais me briser le front sur le pavé.
 Puis je me révoltais, et, par moments, terrible,
 Je fixais mes regards sur cette chose horrible,
 Et je n'y croyais pas, et je m'écriais : " Non !
 Est-ce que Dieu permet de ces malheurs sans nom,
 Qui font que dans le cœur le désespoir se lève ? " .
 Il me semblait que tout n'était qu'un affreux rêve,
 Qu'elle ne pouvait pas m'avoir ainsi quitté,
 Que je l'entendais rire en la chambre à côté,
 Que c'était impossible enfin qu'elle fût morte
 Et que j'allais la voir entrer par cette porte !
 Oh ! que de fois j'ai dit : " Silence ! elle a parlé ! " .
 Tenez ! voici le bruit de sa main sur la clé !
 Attendez ! elle vient ! laissez-moi, que j'écoute !
 Car elle est quelque part dans la maison sans doute !

Jersey, Marine-Terrace, 4 septembre 1852.

(*Les Contemplations*.)

A Villequier. (1)

Maintenant que Paris, ses pavés et ses marbres,
 Et sa brume et ses nuits sont bien loin de nies yeux ;
 Maintenant que je suis sous les branches des arbres,
 Et que je puis songer à la beauté des cieux ;

Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure
 Je sors, pâle et vainqueur,
 Et que je sens la paix de la grande nature
 Qui m'entre dans le cœur ;

Maintenant que je puis, assis au bord des ondes,
 Emu par ce superbe et tranquille horizon,
 Examiner en moi les vérités profondes
 Et regarder les fleurs qui sont dans le gazon ;

Maintenant, ô mon Dieu, que j'ai ce calme sombre
 De pouvoir désormais
 Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre
 Elle dort pour jamais ;

Maintenant qu'attendri par ces divins spectacles,
 Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté,
 Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,
 Je reprends ma raison devant l'immensité ;

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;
 Je vous porte, apaisé,
 Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
 Que vous avez brisé !

Je viens à vous, Seigneur, confessant que vous êtes
 Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
 Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
 Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent.

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme,
 Ouvre le firmament,
 Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme,
 Est le commencement.

Je conviens à genoux que vous seul, père auguste,
 Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
 Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
 Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive
 Par votre volonté.

L'âme de deuils en deuils, l'homme de rive en rive,
 Roule à l'éternité.

(1) Sur la Seine, près de Caudebec ; une des filles du poète, Léonoldine Hugo, s'y noya dans une partie de barque avec son mari Charles Vacquerie, 5 mois après leur mariage (4 septembre 1843).

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses ;
 L'autre plonge en la nuit d'un mystère effrayant,
 L'homme subit le joug sans connaître les causes,
 Tout ce qu'il voit est court, inutile et fuyant.

Vous faites revenir toujours la solitude
 Autour de tous ses pas.
 Vous n'avez pas voulu qu'il eût la certitude
 Ni la joie ici-bas !

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire.
 Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours,
 Pour qu'il s'en puisse faire une demeure et dire :
 " C'est ici ma maison, mon champ, et mes amours ! "

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient ;
 Il vieillit sans soutiens.
 Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient ;
 J'en conviens, j'en conviens !

Le monde est sombre, ô Dieu ! l'immuable harmonie
 Se compose de pleurs aussi bien que de chants ;
 L'homme n'est qu'un atome en cette ombre infinie,
 Nuit où montent les bons, où tombent les méchants.

Je sais que vous avez bien autre chose à faire
 Que de nous plaindre tous,
 Et qu'un enfant qui meurt, désespoir de sa mère,
 Ne vous fait rien, à vous !

Je sais que le fruit tombe au vent qui le secoue,
 Que l'oiseau perd sa plume, et la fleur son parfum ;
 Que la création est une grande roue
 Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un.

Les mois, les jours, les flots des mers, les yeux qui pleurent
 Passent sous le ciel bleu ;
 Il faut que l'herbe pousse, et que les enfants meurent,
 Je le sais, ô mon Dieu !

Dans vos cieus, au delà de la sphère des nues,
 Au fond de cet azur immobile et dormant,
 Peut-être faites-vous des choses inconnues
 Où la douleur de l'homme entre comme élément ;

Peut-être est-il utile à vos desseins sans nombre
 Que des êtres charmants
 S'en aillent, emportés par le tourbillon sombre
 Des noirs événements.

Nos destins ténébreux vont sous des lois immenses
 Que rien ne déconcerte et que rien n'attendrit.
 Vous ne pouvez avoir de subites clémences
 Qui dérangent le monde, ô Dieu, tranquille esprit !

Je vous supplie, ô Dieu ! de regarder mon âme,
 Et de considérer
 Qu'humble comme un enfant et doux comme une femme,
 Je viens vous adorer.

Considérez encor que j'avais, dès l'aurore,
 Travaillé, combattu, pensé, marché, lutté,
 Expliquant la nature à l'homme qui l'ignore,
 Eclairant toute chose avec votre clarté ;

Que j'avais, affrontant la haine et la colère,
 Fait ma tâche ici-bas ;
 Que je ne pouvais pas m'attendre à ce salaire,
 Que je ne pouvais pas

Prévoir que, vous aussi, sur ma tête qui ploie
 Vous appesantiriez votre bras triomphant,
 Et que, vous qui voyez comme j'ai peu de joie,
 Vous me reprendriez si vite mon enfant !

Qu'une âme ainsi frappée à se plaindre est sujette,
 Que j'ai pu blasphémer,
 Et vous jeter mes cris, comme un enfant qui jette
 Une pierre à la mer.

Considérez qu'on doute, ô mon Dieu, quand on souffre,
 Que l'œil qui pleure trop finit par s'aveugler,
 Qu'un être que son deuil plonge au plus noir du gouffre,
 Quand il ne vous voit plus, ne peut vous contempler,

Et qu'il ne se peut pas que l'homme, quand il sombre
 Dans les afflictions,
 Ait présente à l'esprit la sérénité sombre
 Des constellations !

Aujourd'hui, moi qui fus faible comme une mère,
 Je me courbe à vos pieds devant vos cieux ouverts,
 Je me sens éclairé, dans ma douleur amère,
 Par un meilleur regard jeté sur l'univers.

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire,
 S'il ose murmurer ;
 Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
 Mais laissez-moi pleurer !

Hélas ! laissez les pleurs couler de ma paupière,
 Puisque vous avez fait les hommes pour cela.
 Laissez-moi me pencher sur cette froide pierre,
 Et dire à mon enfant : " Sens-tu que je suis là ! "

Laissez-moi lui parler incliné sur ses restes,
 Le soir, quand tout se tait,
 Comme si, dans sa nuit rouvrant ses yeux célestes,
 Cet ange m'écoutait.

Hélas ! sur le passé tournant un œil d'envie,
 Sans que rien ici-bas puisse m'en consoler,
 Je regarde toujours ce moment de ma vie,
 Où je l'ai vue ouvrir son aile et s'envoler !

Je verrai cet instant jusqu'à ce que je meure,
 L'instant, pleurs superflus !
 Où je criai : " L'enfant que j'avais tout à l'heure,
 Quoi donc ! je ne l'ai plus ! "

Ne vous irritez pas que je sois de la sorte,
 O mon Dieu ; cette plaie a si longtemps saigné !
 L'angoisse dans mon âme est toujours la plus forte,
 Et mon cœur est soumis, mais non pas résigné.

Ne vous irritez pas ! Fronts que le deuil réclame,
 Mortels sujets aux pleurs,
 Il nous est malaisé de retirer notre âme
 De ces grandes douleurs.

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires,
 Seigneur ; quand on a vu dans sa vie, un matin,
 Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
 Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
 Petit être joyeux,
 Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
 Une porte des cieux ;

Quand on a vu, seize ans, de cet autre soi-même
 Croître la grâce aimable et la douce raison,
 Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
 Fait le jour dans notre âme et dans notre maison,

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
De tout ce qu'on rêva,
Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va. (1)

4 septembre 1847.

(Les Contemplations.)

(1) Cfr. VACQUERIE, (voir plus loin). — VINET : *Biens redemandés*. — ALBERT MÉRAT (voir plus loin). — EMILE BLÉMONT (voir plus loin). — CH. DE POMAIROLS : *Pour l'enfant* — A. VAN HASSELT (voir plus loin). — ED. MORSIER : *Un an après* (Confessions) :

Un an après...

Après trois nuits de veille au berceau d'agonie
Son enfant mort, la mère à bout s'est endormie...
Lumières, voix et bruits, tout s'est éteint, tout tu.
Les trois grands sont couchés ; on dort quand vient la
Dans le noir de la nuit l'enfant de blanc vêtu [brune...
Semble un ange qui dort sur un rayon de lune...
Pas un souffle dehors, ce soir, n'a remué,
Comme en ce long été maudit qui l'a tué!...
Les docteurs loin, la bonne a repris sa mansarde,
Car il n'a plus besoin maintenant qu'on le garde!...
J'ai posé pour écrire un flambeau près du lit
Et seul dans cette nuit, je veille mon petit...

Qu'il est tranquille et pâle en sa couchette blanche!
Son front puissant, trop lourd, sur le côté se penche,
La rondeur de sa joue a creusé l'oreiller,
Si calme dans la mort qu'il semble sommeiller!...
Il sera toujours sage, à présent, le cher ange!
Il ne bougera plus, ignorant du danger...
Il ne tirera plus son chausson ou son lange...
Même quand l'enfant dort on croit qu'il va bouger!

Et maintenant, mon Dieu, je prie et je t'écoute...
Tu sais ce qu'il était, cet ange, en notre route?
Un an, et les yeux noirs, cheveux d'or, front puissant
Et si beau qu'il faisait retourner le passant!
Tu nous l'avais donné... c'était pour le reprendre!...
Je sais qu'il ne faut pas chercher à te comprendre,
Nous te parlons, je sais, trop rarement, ô Dieu!
Nous t'oublions longtemps, là-haut, dans ton ciel bleu,
Nous nous laissons griser par les bruits de la terre...
C'est seulement quand vient le grand coup de tonnerre
Qu'alors épouvantés, nous crions vers le ciel,
Et que nous supplions, tout en pleurs, l'Éternel!
Que nous lui demandons compte de l'existence,
Le pourquoi de la mort, du mal, de la souffrance!
C'est mieux ainsi peut-être! Il faut être un Dieu fort,
Vraiment, pour écouter sans effroi les blasphèmes
Que dans ces nuits d'horreurs, devant ces faces blêmes,
Un péan peut vomir près de son enfant mort!

« Pourquoi l'avoir donné si c'est pour le reprendre?
Pourquoi jouer à ça? Pourquoi venir nous vendre
Douze mois de bonheur contre cette agonie?
Qui sait s'il ne portait sous son front le génie?
Qui sait ce qu'il eût fait? ce qu'il fût devenu,
Ce petit chérubin à l'œil plein d'inconnu?
Nous l'avions revêtu des plus belles pensées;

Nous rêvions pour lui seul des choses insensées!
Son sourire divin valait tous les pardons!
Sa pauvre mère, un an, donna les meilleurs dons
De son corps, de son cœur, de son âme de mère
A cet ange d'amour, de joie et de lumière...
Et tout cela fini! Pour jamais disparu!
Plus rien! Plus jamais rien!... — Et dire que j'ai cru
Que le « bon Dieu » m'avait épargné sa colère!
Qu'il avait oublié devant l'enfant, le père!
Que si j'avais fait mal, sans être un vrai méchant,
L'eût-été un peu de bien viendrait par mon enfant!...
— Enfin lui n'a rien fait? Il est tout innocent!
Sa mère aussi martyre! Ils payent pour l'offense,
Car c'est bien moi, je sais... Mais pourtant moi je
Pourquoi le châtement n'est-il pas indivis? [vis!
Pourquoi ne pas punir celui-là seul qui faut?
Pourquoi faire souffrir, comme aimer, côte à côte?
Pourquoi l'enfant? la mère? et non pas l'homme fort?
Ma raison, mon orgueil, mon espoir, — pas ma
Vous vouliez vous couvrir de la dette impayée [mort?
Et vous avez choisi notre perle choyée.
C'est bien!... Vous êtes le Seigneur Dieu tout-puis-
Gardez sur votre main cette tache de sang!... [sant,

Mais non! N'écoutez pas ces blasphèmes étranges!
Car moi je ne crois pas au Dieu qui fait les anges!
Non, ce n'est plus à vous que je parle, Seigneur...
Je suis seul dans la nuit, le ciel est sans lueur,
Je regarde couler le sang de ma blessure
Et je parle tout bas à la grande Nature...
Je cherche à déchiffrer l'énigme de ses lois.
Pourquoi la vie un jour, et la mort cette fois?
Quelle haleine de feu, fétide et meurtrière,
A soufflé cet été dans un air étouffant,
Sur le petit flambeau de cette âme d'enfant?
Qu'avons-nous fait à tort? Où se cache la faute?
La cause est-elle en nous? En est-elle plus haute?
Mystère encor! Secret, peut-être, de demain?...
Oh! que ne puis-je aider la science en chemin?

Et ma pensée, ainsi plongé dans les abîmes,
Rôde, tourne, revient, remonte sur les cimes,
Va se perdant toujours plus loin dans l'infini,
Loin de l'humble berceau, loin de ce petit nid,
Où notre ange, ce soir, en déployant ses ailes,
Ne nous a plus laissés, pour le baiser encor,
Que le tendre duvet de ses plumes nouvelles,
Une aile blanche et froide avec sa frange d'or...

EDOUARD DE MORSIER (Confessions).

25 Septembre 1898.

La Terre.

Hymne.

Elle est la Terre, elle est la plaine, elle est le champ.
 Elle est chère à tous ceux qui sèment en marchant ;
 Elle offre un lit de mousse au pâtre ;
 Frileuse, elle se chauffe au soleil éternel,
 Rit, et fait cercle avec les planètes du ciel
 Comme des sœurs autour de l'âtre.

Elle aime le rayon propice aux blés mouvants,
 Et l'ascrainissement formidable des vents,
 Et les souffles, qui sont des lyres,
 Et l'éclair, front vivant qui, lorsqu'il brille et fuit,
 Tout ensemble épouvante et rassure la nuit
 A force d'effrayants sourires.

Gloire à la Terre ! Gloire à l'aube où Dieu paraît !
 Au fourmillement d'yeux ouverts dans la forêt,
 Aux fleurs, aux nids que le jour dore !
 Gloire au blanchissement nocturne des sommets !
 Gloire au ciel bleu qui peut, sans s'épuiser jamais,
 Faire des dépenses d'aurore !

La Terre aime ce ciel tranquille, égal pour tous,
 Dont la sérénité ne dépend pas de nous,
 Et qui mêle à nos vils désastres,
 A nos deuils, aux éclats de rire effrontés,
 A nos méchancetés, à nos rapacités,
 La douceur profonde des astres.

La Terre est calme auprès de l'océan grondeur ;
 La Terre est belle, elle a la divine pudeur
 De se cacher sous les feuillages ;
 Le printemps, son époux, vient au front la baiser ;
 Elle envoie au tonnerre altier, pour l'apaiser,
 La fumée humble des villages.

Ne frappe pas, tonnerre. Ils sont petits, ceux-ci.
 La Terre est bonne ; elle est grave et sévère aussi ;
 Les roses sont pures comme elle ;
 Quiconque pense, espère et travaille lui plaît,
 Et l'innocence offerte à tout homme est son lait,
 Et la justice sa mamelle.

La Terre cache l'or et montre les moissons ;
 Elle met dans le flanc des fuyantes saisons
 Le germé des saisons prochaines,
 Dans l'azur les oiseaux qui chuchotent : " Aimons ! "
 Et les sources au fond de l'ombre, et, sur les monts,
 L'immense tremblement des chênes.

L'harmonie est son œuvre auguste sous les cieux ;
 Elle ordonne aux roseaux de saluer, joyeux
 Et satisfait, l'arbre superbe ;
 Car l'équilibre, c'est le bas aimant le haut ;
 Pour que le cèdre altier soit dans son droit, il faut
 Le consentement du brin d'herbe.

Elle égalise tout dans la fosse, et confond
 Avec les bouviers morts la poussière que font
 Les Césars et les Alexandres ;
 Elle envoie au ciel l'âme et garde l'animal ;
 Elle ignore, en son vaste effacement du mal,
 La différence des deux cendres.

Elle paie à chacun sa dette, au jour la nuit,
 A la nuit le jour, l'herbe aux rocs, aux fleurs le fruit ;
 Elle nourrit ce qu'elle crée,
 Et l'arbre confiant quand l'homme est incertain.
 O confrontation qui fait honte au destin,
 O grande nature sacrée !

Elle fut le berceau d'Adam et de Japhet,
 Et puis elle est leur tombe ; et c'est elle qui fait,
 Dans Tyr qu'aujourd'hui l'on ignore,
 Dans Sparte et Rome en deuil, dans Memphis abattu,
 Dans tous les lieux où l'homme a parlé, puis s'est tu,
 Chanter la cigale sonore.

Pourquoi ? pour consoler les sépulcres dormants.
 Pourquoi ? Parce qu'il faut faire aux écroulements
 Succéder les apothéoses,
 Aux voix qui disent Non les voix qui disent Oui,
 Aux disparitions de l'homme évanoui
 Le chant mystérieux des choses.

La Terre a pour amis les moissonneurs ; le soir,
 Elle voudrait chasser du vaste horizon noir
 L'âpre essaim des corbeaux voraces,
 A l'heure où le bœuf las dit : Rentrons, maintenant ;
 Quand les bruns laboureurs s'en reviennent traînant
 Les socs pareils à des cuirasses.

Elle enfante sans fin les fleurs qui durent peu ;
 Les fleurs ne font jamais de reproches à Dieu ;
 Des chastes lys, des vignes mûres,
 Des myrtes frissonnant au vent, jamais un cri
 Ne monte vers le ciel vénérable, attendri
 Par l'innocence des murmures.

Elle ouvre un livre obscur sous les rameaux épais ;
 Elle fait son possible, et prodigue la paix

Au rocher, à l'arbre, à la plante,
 Pour nous éclairer, nous, fils de Cham et d'Hermès,
 Qui sommes condamnés à ne lire jamais
 Qu'à de la lumière tremblante.

Son but, c'est la naissance et ce n'est pas la mort ;
 C'est la bouche qui parle et non la dent qui mord ;
 Quand la guerre infâme se rue,
 Creusant dans l'homme un vil sillon de sang baigné,
 Farouche, elle détourne un regard indigné
 De cette sinistre charrue.

Meurtrière, elle demande aux hommes : A quoi sert
 Le ravage ? Quel fruit produira le désert ?

Pourquoi tuer la plaine verte ?
 Elle ne trouve pas utiles les méchants,
 Et pleure la beauté virginale des champs
 Déshonorés en pure perte.

La Terre fut jadis Cérès, Alma Cérès,
 Mère aux yeux bleus des blés, des prés et des forêts
 Et je l'entends qui dit encore :

" Fils, je suis Démètèr, la déesse des dieux ;
 Et vous me bâtirez un temple radieux
 Sur la colline Callichore. » ⁽¹⁾

(*La Légende des Siècles.*)

Le Crapaud.

Que savons-nous ? qui donc connaît le fond des choses ?
 Le couchant rayonnait dans les nuages roses ;
 C'était la fin d'un jour d'orage, et l'occident
 Changeait l'ondée en flamme en son brasier ardent ;
 Près d'une ornière, au bord d'une flaque de pluie,
 Un crapaud regardait le ciel, bête éblouie ;
 Grave, il songeait ; l'horreur contemplait la splendeur.
 (Oh ! pourquoi la souffrance et pourquoi la laideur ?
 Hélas ! le bas-empire est couvert d'Augustules,
 Les Césars de forfaits, les crapauds de pustules,
 Comme le pré de fleurs et le ciel de soleils !)
 Les feuilles s'empourpraient dans les arbres vermeils ;
 L'eau miroitait, mêlée à l'herbe, dans l'ornière ;
 Le soir se déployait ainsi qu'une bannière ;
 L'oiseau baissait la voix dans le jour affaibli ;
 Tout s'apaisait, dans l'air, sur l'onde ; et, plein d'oubli,
 Le crapaud, sans effroi, sans honte, sans colère,
 Doux, regardait la grande auréole solaire.
 Peut-être le maudit se sentait-il béni ;
 Pas de bête qui n'ait un reflet d'infini ;

(1) Puits sacré, voisin d'Eleusis, autour duquel les Athéniennes exécutaient des danses en l'honneur de Démètèr et de Dionysos.

Pas de prunelle abjecte et vile que ne touche
L'éclair d'en haut, parfois tendre et parfois farouche ;
Pas de monstre chétif, louche, impur, chassieux,
Qui n'ait l'immensité des astres dans les yeux.
Un homme qui passait vit la hideuse bête,
Et, frémissant, lui mit son talon sur la tête ;
C'était un prêtre ayant un livre qu'il lisait ;
Puis une femme, avec une fleur au corset,
Vint, et lui creva l'œil du bout de son ombrelle ;
Et le prêtre était vieux, et la femme était belle.
Vinrent quatre écoliers, sereins comme le ciel.
— J'étais enfant, j'étais petit, j'étais cruel ; —
Tout homme sur la terre, où l'âme erre asservie,
Peut commencer ainsi le récit de sa vie.
On a le jeu, l'ivresse et l'aube dans les yeux,
On a sa mère, on est des écoliers joyeux,
De petits hommes gais, respirant l'atmosphère —
A pleins poumons, aimés, libres, contents ; que faire
Sinon de torturer quelque être malheureux ?
Un crapaud se traînait au fond du chemin creux.
C'était l'heure où des champs les profondeurs s'azurent ;
Fauve, il cherchait la nuit ; les enfants l'aperçurent
Et crièrent : " Tuons ce vilain animal,
Et puisqu'il est si laid, faisons-lui bien du mal ! " —
Et chacun d'eux, riant, — l'enfant rit quand il tue, —
Se mit à le piquer d'une branche pointue,
Elargissant le trou d'un œil crevé, blessant
Ces blessures, ravis, applaudis du passant ;
Car les passants riaient, et l'ombre sépulcrale
Couvrait ce noir martyr qui n'a pas même un râle.
Et le sang, sang affreux, de toutes parts coulait
Sur ce pauvre être ayant pour crime d'être laid.
Il fuyait ; il avait une patte arrachée ;
Un enfant le frappait d'une pelle ébréchée ;
Et chaque coup faisait écumer ce proscrit .
Qui, même quand le jour sur sa tête sourit,
Même sous le grand ciel, rampe au fond d'une cave ;
Et les enfants disaient : " Est-il méchant ! il bave ! " —
Son front saignait, son œil pendait ; dans le genêt
Et la ronce, effroyable à voir, il cheminait ;
On eût dit qu'il sortait de quelque affreuse serre !
Oh ! la sombre action ! Empirer la misère !
Ajouter de l'horreur à la difformité !
Disloqué, de cailloux en cailloux cahoté,
Il respirait toujours ; sans abri, sans asile,
Il rampait ; on eût dit que la mort difficile
Le trouvait si hideux qu'elle le refusait.
Les enfants le voulaient saisir dans un lacet,

Mais il leur échappa, glissant le long des haies ;
 L'ornière était béante, il y traîna ses plaies
 Et s'y plongeait, sanglant, brisé, le crâne ouvert,
 Sentant quelque fraîcheur dans ce cloaque vert,
 Lavant la cruauté de l'homme en cette boue ;
 Et les enfants, avec le printemps sur la joue,
 Blonds, charmants, ne s'étaient jamais tant divertis ;
 Tous parlaient à la fois et les grands aux petits
 Criaient : " Viens voir ! dis donc, Adolphe, dis donc, Pierre,
 Allons, pour l'achever, prendre une grosse pierre ! "
 Tous ensemble, sur l'être au hasard exécré,
 Ils fixaient leurs regards, et le désespéré
 Regardait s'incliner sur lui ces fronts horribles.
 — Hélas ! ayons des buts, mais n'ayons pas de cibles ;
 Quand nous visons un point de l'horizon humain,
 Ayons la vie, et non la mort, dans notre main. —
 Tous les yeux poursuivaient le crapaud dans la vase ;
 C'était de la fureur et c'était de l'extase ;
 Un des enfants revint apportant un pavé
 Pesant, mais pour le mal aisément soulevé,
 Et dit : " Nous allons voir comment cela va faire. "

Or, en ce même instant, juste à ce point de terre,
 Le hasard amenait un chariot très lourd
 Traîné par un vieux âne, éclopé, maigre et sourd ;
 Cet âne harassé, boiteux et lamentable,
 Après un jour de marche approchait de l'étable,
 Il roulait la charrette et portait un panier ;
 Chaque pas qu'il faisait semblait l'avant-dernier.
 Cette bête marchait, battue, exténuée ;
 Les coups l'enveloppaient ainsi qu'une nuée ;
 Il avait dans ses yeux voilés d'une vapeur
 Cette stupidité qui peut-être est stupeur ;
 Et l'ornière était creuse, et si pleine de boue,
 Et d'un versant si dur, que chaque tour de roue
 Était comme un lugubre et rauque arrachement ;
 Et l'âne allait geignant et l'ânier blasphémant ;
 La route descendait et poussait la bourrique ;
 L'âne songeait, passif, sous le fouet, sous la trique,
 Dans une profondeur où l'homme ne va pas.

Les enfants, entendant cette roue et ce pas,
 Se tournèrent bruyants et virent la charrette :
 " Ne mets pas le pavé sur le crapaud. Arrête !
 Crièrent-ils. Vois-tu, la voiture descend
 Et va passer dessus, c'est bien plus amusant. "
 Tous regardaient. Soudain, avançant dans l'ornière,
 Où le monstre attendait sa torture dernière,
 L'âne vit le crapaud, et triste, — hélas ! penché
 Sur un plus triste, — lourd, rompu, morne, écorché,

Il sembla le flairer avec sa tête basse ;
 Ce forçat, ce damné, ce patient fit grâce ;
 Il rassembla sa force éteinte, et raidissant
 Sa chaîne et son licou sur ses muscles en sang,
 Résistant à l'ânier qui lui criait : Avance !
 Maîtrisant du fardeau l'affreuse connivence,
 Avec sa lassitude acceptant le combat,
 Tirant le chariot et soulevant le bât,
 Hagar, il détourna la roue inexorable,
 Laisant derrière lui vivre ce misérable ;
 Puis, sous un coup de fouet, il reprit son chemin.

Alors, lâchant la pierre échappée à sa main,
 Un des enfants — celui qui conte cette histoire —
 Sous la voûte infinie à la fois bleue et noire,
 Entendit une voix qui lui disait : "Sois bon !"
 Bonté de l'idiot ! diamant du charbon !
 Sainte énigme ! lumière auguste des ténèbres !
 Les célestes n'ont rien de plus que les funèbres,
 Si les funèbres, groupe aveugle et châtié,
 Songent, et, n'ayant pas la joie, ont la pitié.
 O spectacle sacré ! l'ombre secourant l'ombre,
 L'âme obscure venant en aide à l'âme sombre,
 Le stupide, attendri, sur l'affreux se penchant,
 Le damné bon faisant rêver l'élus méchant !
 L'animal avançant lorsque l'homme recule !
 Dans la sérénité du pâle crépuscule,
 La brute par moments pense et sent qu'elle est sœur
 De la mystérieuse et profonde douceur ;
 Il suffit qu'un éclair de grâce brille en elle
 Pour qu'elle soit égale à l'étoile éternelle ;
 Le baudet qui, rentrant le soir, surchargé, las,
 Mourant, sentant saigner ses pauvres sabots plats,
 Fait quelques pas de plus, s'écarte et se dérange
 Pour ne pas écraser un crapaud dans la fange :
 Cet âne abject, souillé, meurtri sous le bâton,
 Est plus saint que Socrate et plus grand que Platon.
 Tu cherches, philosophe ? O penseur, tu médites ?
 Veux-tu trouver le vrai sous nos brumes maudites ?
 Crois, pleure, abîme-toi dans l'insondable amour !
 Quiconque est bon voit clair dans l'obscur carrefour
 Quiconque est bon habite un coin du ciel. O sage ;
 La bonté, qui du monde éclaire le visage,
 La bonté, ce regard du matin ingénu,
 La bonté, pur rayon qui chauffe l'inconnu,
 Instinct qui dans la nuit et dans la souffrance aime,
 Est le trait d'union ineffable et suprême

Qui joint, dans l'ombre, hélas ! si lugubre souvent,
Le grand ignorant, l'âne, à Dieu le grand savant. ⁽¹⁾
(*La Légende des siècles.*)

Booz endormi.

Booz s'était couché de fatigue accablé ;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire,
Puis, avait fait son lit à sa place ordinaire ;
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.
Ce vieillard possédait des champs de blés et d'orge ;
Il était, quoique riche, à la justice enclin ;
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin,
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.
Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.
Sa gerbe n'était point avare ni haineuse ;
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse :
— Laisser tomber exprès des épis, disait-il.
Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc ;
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.
Booz était bon maître et fidèle parent ;
Il était généreux, quoiqu'il fût économe ;
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.
Le vieillard, qui revient vers la source première,
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

*
**

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les siens ;
Près des meules qu'on eût prises pour des décombres,
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres ;
Et ceci se passait dans des temps très anciens.
Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge ;
La terre, où l'homme errait sous la tente, inquiet
Des empreintes de pieds de géants qu'il voyait,
Était encor mouillée et molle du déluge.

*
**

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée ;
Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée,
Au-dessus de sa tête un songe en descendit.

(1) Cf. les poésies de ROLLINAT sur les *Crapauds* (*Dans les brandes*). — *Les Crapauds*, de F. FABIE (*Poésie des bêtes*). — *Le Cheval de fiacre*, de HARAUCOURT, etc.

Et ce songe était tel que Booz vit un chêne
 Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu;
 Une race y montait comme une longue chaîne;
 Un roi chantait en bas, en haut mourait un dieu.

Et Booz murmurait avec la voix de l'âme :
 " Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt ?
 Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt,
 Et je n'ai pas de fils et je n'ai plus de femme.

" Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,
 O Seigneur ! a quitté ma couche pour la vôtre,
 Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,
 Elle à demi-vivante et moi, mort à demi.

" Une race naîtrait de moi ! Comment le croire ?
 Comment se pourrait-il que j'eusse des enfants ?
 Quand on est jeune, on a des matins triomphants,
 Le jour sort de la nuit comme d'une victoire ;

" Mais vieux, on tremble ainsi qu'à l'hiver le bouleau.
 Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe,
 Et je courbe, ô mon Dieu, mon âme vers la tombe,
 Comme un bœuf ayant soif penche son front vers l'eau. "

Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,
 Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés.
 Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,
 Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

* * *

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une moabite,
 S'était couchée au pied de Booz, le sein nu,
 Espérant on ne sait quel rayon inconnu,
 Quand viendrait du réveil la lumière subite.

Booz ne savait point qu'une femme était là,
 Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.
 Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle ;
 Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.

L'ombre était nuptiale, auguste, solennelle,
 Les anges y volaient sans doute obscurément,
 Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
 Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait
 Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.
 On était dans le mois où la nature est douce,
 Les collines ayant des lys sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait ; l'herbe était noire ;
 Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;
 Une immense bonté tombait du firmament ;
 C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
 Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
 Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
 Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,
 Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
 Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été
 Avait, en s'en allant, négligemment jeté
 Cette faucille d'or dans le champ des étoiles. (1)

1^{er} Mai 1859.

(*La Légende des Siècles.*)

Aymerillot.

Charlemagne, empereur à la barbe fleurie,
 Revient d'Espagne ; il a le cœur triste, il s'écrie :
 — Roncevaux ! Roncevaux ! ô traître Ganelon !
 Car son neveu Roland est mort dans ce vallon
 Avec les douze pairs et toute son armée.
 Le laboureur des monts qui vit sous la ramée
 Est rentré chez lui, grave et calme, avec son chien ;
 Il a baisé sa femme au front, et dit : " c'est bien " .
 Il a lavé sa trompe et son arc aux fontaines ;
 Et les os des héros blanchissent dans les plaines.
 Le bon roi Charle est plein de douleur et d'ennui ;
 Son cheval syrien est triste comme lui.
 Il pleure ; l'empereur pleure de la souffrance
 D'avoir perdu ses preux, ses douze pairs de France,
 Ses meilleurs chevaliers qui n'étaient jamais las,
 Et son neveu Roland, et la bataille, hélas !
 Et surtout de songer, lui, vainqueur des Espagnes,
 Qu'on fera des chansons dans toutes ces montagnes
 Sur ses guerriers tombés devant des paysans,
 Et qu'on en parlera plus de quatre cents ans !
 Cependant, il chemine ; au bout de trois journées
 Il arrive au sommet des hautes Pyrénées.
 Là, dans l'espace immense il regarde en rêvant ;
 Et sur une montagne, au loin, et bien avant
 Dans les terres, il voit une ville très forte,
 Ceinte de murs avec deux tours à chaque porte.
 Elle offre à qui la voit ainsi dans le lointain
 Trente maîtresses tours avec des toits d'étain,
 Et des mâchicoulis de forme sarrasine
 Encor tout ruisselants de poix et de résine.
 Au centre est un donjon si beau qu'en vérité,
 On ne le peindrait pas dans tout un jour d'été.
 Ses créneaux sont scellés de plomb ; chaque embrasure
 Cache un archer dont l'œil toujours guette et mesure ;

(1) Cfr. le Poème de *Ruth*, de Florian.

Ses gargouilles font peur ; à son faite vermeil
Rayonne un diamant gros comme le soleil,
Qu'on ne peut regarder fixement de trois lieues.

Sur la gauche est la mer aux grandes ondes bleues
Qui, jusqu'à cette ville, apporte ses dromons.

Charle en voyant ces tours, tressaille sur les monts.

— Mon sage conseiller, Naymes, duc de Bavière,
Quelle est cette cité près de cette rivière ?
Qui la tient la peut dire unique sous les cieux.
Or, je suis triste, et c'est le cas d'être joyeux.
Oui, dussé-je rester quatorze ans dans ces plaines,
O gens de guerre, archers, compagnons, capitaines,
Mes enfants ! mes lions ! saint Denis m'est témoin
Que j'aurai cette ville avant d'aller plus loin !

Le vieux Naymes frissonne à ce qu'il vient d'entendre.

— Alors, achetez-la, car nul ne peut la prendre.
Elle a pour se défendre, outre ses Béarnais,
Vingt mille Turcs ayant chacun double harnais.
Quant à nous, autrefois, c'est vrai, nous triomphâmes :
Mais, aujourd'hui, vos preux ne valent pas des femmes.
Ils sont tous harassés, et du gîte envieux,
Et je suis le moins las, moi qui suis le plus vieux.
Sire, je parle franc et je ne farde guère.
D'ailleurs nous n'avons point de machines de guerre ;
Les chevaux sont rendus, les gens rassasiés ;
Je trouve qu'il est temps que vous vous reposiez,
Et je dis qu'il faut être aussi fou que vous l'êtes
Pour attaquer ces tours avec des arbalètes.

L'empereur répondit au duc avec bonté :

— Duc, tu ne m'as pas dit le nom de la cité ?

— On peut bien oublier quelque chose à mon âge.
Mais Sire, ayez pitié de votre baronnage ;
Nous voulons nos foyers, nos logis, nos amours.
C'est ne jouir jamais que conquérir toujours.

Nous venons d'attaquer bien des provinces, sire,
Et nous en avons pris de quoi doubler l'empire.
Ces assiégés riraient de vous du haut des tours.
Ils ont, pour recevoir sûrement des secours,
Si quelque insensé vient heurter leurs citadelles,
Trois souterrains creusés par les Turcs infidèles,
Et qui vont, le premier dans le val de Bastan,
Le second, à Bordeaux, le dernier chez Satan.

L'empereur, souriant, reprit d'un air tranquille :

— Duc, tu ne m'as pas dit le nom de cette ville ?

— C'est Narbonne.

— Narbonne est belle, dit le roi,
Et je l'aurai ; je n'ai jamais vu, sur ma foi,
Ces belles filles-là sans leur rire au passage,
Et me piquer un peu les doigts à leur corsage.
Alors, voyant passer un comte de haut lieu,
Et qu'on appelait Dreus de Montdidier : — Pardieu !
Comte, ce bon duc Nayme expire de vieillesse !
Mais vous, ami, prenez Narbonne, et je vous laisse
Tout le pays d'ici jusques à Montpellier ;
Car vous êtes le fils d'un gentil chevalier ;
Votre oncle, que j'estime, était abbé de Chelles ;
Vous-même êtes vaillant ; donc, beau sire, aux échelles !
L'assaut !

— Sire empereur, répondit Montdidier,
Je ne suis désormais bon qu'à congédier ;
J'ai trop porté haubert, maillot, casque et salade ;
J'ai la fièvre ; un ulcère aux jambes m'est venu ;
Et voilà plus d'un an que je n'ai couché nu.
Gardez tout ce pays, car je n'en ai que faire.
L'empereur ne montra ni trouble ni colère ;
Il chercha du regard Hugo de Cotentin ;
Ce seigneur était brave et comte palatin.

— Hugues, dit-il, je suis aise de vous apprendre
Que Narbonne est à vous ; vous n'avez qu'à la prendre.
Hugo de Cotentin salua l'empereur.

— Sire, c'est un manant heureux qu'un laboureur !
Le drôle gratte un peu la terre brune ou rouge,
Et, quand sa tâche est faite, il rentre dans son bouge.
Moi, j'ai vaincu Tryphon, Thessalus, Gaïffer ;
Par le chaud, par le froid, je suis vêtu de fer ;
Au point du jour, j'entends le clairon pour antienne ;
Je n'ai plus à ma selle une boucle qui tienne ;
Voilà longtemps que j'ai, pour unique destin,
De m'endormir fort tard pour m'éveiller matin,
De recevoir des coups pour vous et pour les vôtres,
Je suis très fatigué. Donnez Narbonne à d'autres.

Le roi laissa tomber sa tête sur son sein.
Chacun songeait, poussant du coude son voisin.
Pourtant Charle, appelant Richer de Normandie :
— Vous êtes grand seigneur et de race hardie,
Duc ; ne voudriez-vous pas prendre Narbonne un peu ?
— Empereur, je suis duc par la grâce de Dieu.
Ces aventures-là vont aux gens de fortune.
Quand on a ma duché, roi Charle, on n'en veut qu'une.
L'empereur se tourna vers le comte de Gand.
— Tu mis jadis à bas Maugiron le brigand.

Le jour où tu naquis sur la plage marine,
 L'audace avec le souffle entra dans ta poitrine ;
 Bavon, ta mère, était de fort bonne maison ;
 Jamais on ne t'a fait choir que par trahison ;
 Ton âme après la chute était encor meilleure.
 Je me rappellerai jusqu'à ma dernière heure
 L'air joyeux qui parut dans ton œil hasardeux
 Un jour que nous étions en marche seuls tous deux,
 Et que nous entendions dans les plaines voisines
 Le cliquetis confus des lances sarrasines.
 Le péril fut toujours de toi bien accueilli,
 Comte ; eh bien ! prends Narbonne et je t'en fais bailli.

— Sire, dit le gantois, je voudrais être en Flandre.

J'ai faim, mes gens ont faim ; nous venons d'entreprendre
 Une guerre à travers un pays endiablé ;
 Nous y mangions, au lieu de farine de blé,
 Des rats et des souris, et, pour toutes ribotes,
 Nous avons dévoré beaucoup de vieilles bottes.
 Et puis votre soleil d'Espagne m'a hâlé
 Tellement, que je suis tout noir et tout brûlé ;
 Et, quand je reviendrai de ce ciel insalubre
 Dans ma ville de Gand avec ce front lugubre,
 Ma femme, qui déjà peut-être a quelque amant,
 Me prendra pour un maure et non pour un flamand !
 J'ai hâte d'aller voir là-bas ce qui se passe.
 Quand vous me donneriez, pour prendre cette place,
 Tout l'or de Salomon et tout l'or de Pépin,
 Non ! je m'en vais en Flandre, où l'on mange du pain.

— Ces bons Flamands, dit Charle, il faut que cela mange.

Il reprit :

— Ça je suis stupide. Il est étrange
 Que je cherche un preneur de ville, ayant ici
 Mon vieil oiseau de proie, Eustache de Nancy.
 Eustache, à moi ! Tu vois, cette Narbonne est rude ;
 Elle a trente châteaux, trois fossés, et l'air prude ;
 A chaque porte un camp, et, pardieu, j'oubliais,
 Là-bas, six grosses tours en pierre de liais.
 Ces douves-là nous font parfois si grise mine
 Qu'il faut recommencer à l'heure où l'on termine,
 Et que, la ville prise, on échoue au donjon.
 Mais qu'importe, es-tu pas le grand aigle ?

— Un pigeon,

Un moineau, dit Eustache, un pinson dans la haie !
 Roi, je me sauve au nid. Mes gens veulent leur paie ;
 Or, je n'ai pas le sou ; sur ce, pas un garçon
 Qui me fasse crédit d'un coup d'estramaçon ;
 Leurs yeux me donneront à peine une étincelle
 Par sequin qu'ils verront sortir de l'escarcelle.

Tas de gueux ! Quant à moi, je suis très ennuyé ;
 Mon vieux poing tout sanglant n'est jamais essuyé ;
 Je suis mou u. Car, sire, on s'échine à la guerre ;
 On arrive à' haïr ce qu'on aimait naguère,
 Le danger qu'on voyait tout rose, on le voit noir ;
 On s'use, on se disloque, on finit par avoir
 La goutte aux reins, l'entorse aux pieds, aux mains l'ampoule,
 Si bien, qu'étant parti vautour, on revient poule.
 Je désire un bonnet de nuit. Foin du cimier !
 J'ai tant de gloire, ô roi, que j'aspire au fumier.
 Le bon cheval du roi frappait du pied la terre
 Comme s'il comprenait ; sur le mont solitaire
 Les nuages passaient. Gérard de Roussillon
 Était à quelques pas avec son bataillon ;
 Charlemagne en riant vint à lui.

— Vaillant homme,

Vous êtes dur et fort comme un Romain de Rome ;
 Vous empoignez le pieu sans regarder aux clous ;
 Gentilhomme de bien, cette ville est à vous !

Gérard de Roussillon regarda d'un air sombre
 Son vieux gilet de fer rouillé, le petit nombre
 De ses soldats marchant tristement devant eux,
 Sa bannière trouée et son cheval boiteux.

— Tu rêves, dit le roi, comme un clerc en Sorbonne.
 Faut-il donc tant songer pour accepter Narbonne ?

— Roi, dit Gérard, merci, j'ai des terres ailleurs.

Voilà comment parlaient tous ces fiers batailleurs
 Pendant que les torrents mugissaient sous les chênes.

L'empereur fit le fôur de tous ses capitaines ;
 Il appela les plus hardis, les plus fougueux,
 Eudes, roi de Bourgogne, Albert de Périgieux,
 Samo, que la légende aujourd'hui divinise,
 Garin, qui, se trouvant un jour à Venise,
 Emporta sur son dos le lion de Saint-Marc,
 Ernaut de Bauléande, Ogier de Danemark,
 Roger, enfin, grande âme au péril toujours prête.
 Ils refusèrent tous.

Alors, levant la tête,

Se dressant tout debout sur ses grands étrières,
 Tirant sa large épée aux éclairs meurtriers,
 Avec un âpre accent plein de sourdes huées,
 Pâle, effrayant, pareil à l'aigle des nuées,
 Terrassant du regard son camp épouvanté,
 L'invincible empereur s'écria : — Lâcheté !
 O comtes palatins tombés dans ces vallées,
 O géants qu'on voyait debout dans les mêlées,

Devant qui Satan même aurait crié merci,
Olivier et Roland, que n'êtes-vous ici !
Si vous étiez vivants, vous prendriez Narbonne,
Paladins ! vous, du moins, votre épée était bonne,
Votre cœur était haut, vous ne marchandiez pas !
Vous alliez en avant sans compter tous vos pas !
O compagnons couchés dans la tombe profonde,
Si vous étiez vivants, nous prendrions le monde !
Grand Dieu ! que voulez-vous que je fasse à présent ?
Mes yeux cherchent en vain un brave au cœur puissant
Et vont, tout effrayés de nos sombres tâches,
De ceux-là qui sont morts à ceux-ci qui sont lâches !
Je ne sais point comment on porte des affronts !
Je les jette à mes pieds, je n'en veux pas ! Barons,
Vous qui m'avez suivi jusqu'à cette montagne,
Normands, lorrains, marquis des marches d'Allemagne,
Poitevins, bourguignons, gens du pays Pisan,
Bretons, picards, flamands, français, allez-vous-en !
Guerriers, allez-vous-en d'auprès de ma personne,
Des camps où l'on entend mon noir clairon qui sonne ;
Rentrez dans vos logis, allez-vous-en chez vous,
Allez-vous-en d'ici, car je vous 'chasse tous !
Je ne veux plus de vous ! Retournez chez vos femmes !
Allez vivre cachés, prudents, contents, infâmes !
C'est ainsi qu'on arrive à l'âge d'un aïeul.
Pour moi j'assiégerai Narbonne à moi tout seul.
Je reste ici rempli de joie et d'espérance !
Et, quand vous serez tous dans notre douce France,
O vainqueurs des saxons et des aragonais !
Quand vous vous chaufferez les pieds à vos chenets,
Tournant le dos aux jours de guerre et d'alarmes,
Si l'on vous dit, songeant à tous vos grands faits d'armes
Qui remplirent longtems la terre de terreur :
— Mais où donc avez-vous quitté votre empereur ?
Vous répondrez, baissant les yeux vers la muraille :
— Nous nous sommes enfuis le jour d'une bataille,
Si vite et si tremblants et d'un pas si pressé
Que nous ne savons plus où nous l'avons laissé ! —
Ainsi Charles de France appelé Charlemagne,
Exarque de Ravenne, empereur d'Allemagne,
Parlait dans la montagne avec sa grande voix ;
Et les pâtres lointains, épars au fond des bois,
Croyaient en l'entendant que c'était le tonnerre.
Les barons consternés fixaient leurs yeux à terre.
Soudain, comme chacun demeurerait interdit,
Un jeune homme bien fait sortit des rangs et dit :
— Que monsieur saint Denis garde le roi de France !
L'empereur fut surpris de ce ton d'assurance.

Il regarda celui qui s'avançait, et vit,
 Comme le roi Saül lorsque apparut David,
 Une espèce d'enfant au teint rose, aux mains blanches,
 Que d'abord les soudards dont l'estoc bat les hanches
 Prirent pour une fille habillée en garçon,
 Doux, frêle, confiant, serein, sans écusson
 Et sans panache, ayant, sous ses habits de serge,
 L'air grave d'un gendarme et l'œil froid d'une vierge.

— Toi, que veux-tu, dit Charle, et qu'est-ce qui t'émeut ?

— Je viens vous demander ce dont pas un ne veut,
 L'honneur d'être, ô mon roi, si Dieu ne m'abandonne,
 L'homme dont on dira : c'est lui qui prit Narbonne.

L'enfant parlait ainsi d'un air de loyauté,
 Regardant tout le monde avec simplicité.

Le gantois, dont le front se relevait très vite,
 Se mit à rire, et dit aux reîtres de sa suite :

— Hé ! c'est Aymerillot, le petit compagnon.

— Aymerillot, reprit le roi, dis-nous ton nom.

— Aymery. Je suis pauvre autant qu'un pauvre moine.
 J'ai vingt ans, je n'ai point de paille et point d'avoine,
 Je sais lire en latin, et je suis bachelier.

Voilà tout, sire. Il plut au sort de m'oublier,
 Lorsqu'il distribua les fiefs héréditaires.

Deux liards couvriraient fort bien toutes mes terres,
 Mais tout le grand ciel bleu n'emplirait pas mon cœur.
 J'entrerai dans Narbonne et je serai vainqueur.
 Après, je châtierai les railleurs, s'il en reste.

Charle, plus rayonnant que l'archange céleste,
 S'écria :

— Tu seras, pour ce propos hautain,
 Aymery de Narbonne et comte palatin,
 Et l'on te parlera d'une façon civile.

Va, fils !

Le lendemain Aymery prit la ville.

(*La Légende des Siècles*, I.)

Bivar.

Bivar était, au fond d'un bois sombre, un manoir
 Carré, flanqué de tours, fort vieux, et d'aspect noir,
 La cour était petite et la porte était laide.
 Quand le cheik Jabias, depuis roi de Tolède,
 Vint visiter le Cid au retour de Cintra,
 Dans l'étroit patio le prince maure entra ;
 Un homme, qui tenait à la main une étrille,
 Pansait une jument attachée à la grille ;

Cet homme, dont le cheik ne voyait que le dos,
 Venait de déposer à terre des fardeaux,
 Un sac d'avoine, une auge, un harnais, une selle :
 La bannière arborée au donjon était celle
 De Don Diègue, ce père étant encor vivant ;
 L'homme, sans voir le cheik, frottant, brossant, lavant,
 Travaillait, tête nue et bras nus, et sa veste
 Était d'un cuir farouche et d'une mode agreste ;
 Le cheik, sans ébaucher même un *buenos dias*,
 Dit : « Manant, je viens voir le seigneur Ruy Diaz,
 Le grand campeador des Castilles. » Et l'homme,
 Se retournant, lui dit : C'est moi.

— Quoi ! vous qu'on nomme

Le héros, le vaillant, les seigneur des pavois,
 S'écria Jabias, c'est vous qu'ainsi je vois !
 Quoi ! c'est vous qui n'avez qu'à vous mettre en campagne
 Et qu'à dire : Partons ! pour donner à l'Espagne,
 D'Avis à Gibraltar, d'Algarve à Cadafal,
 O grand Cid, le frisson du clairon triomphal,
 Et pour faire accourir au-dessus de vos tentes,
 Ailes au vent, l'essaim des victoires chantantes !
 Lorsque je vous ai vu, seigneur, moi prisonnier,
 Vous vainqueur, au palais du roi, l'été dernier,
 Vous aviez l'air royal du conquérant de l'Ebre ;
 Vous teniez à la main la Tizona célèbre ;
 Votre magnificence emplissait cette cour,
 Comme il sied quand on est celui d'où vient le jour ;
 Cid, vous étiez vraiment un Bivar très superbe ;
 On eût dans un brasier cueilli des touffes d'herbe,
 Seigneur, plus aisément, certes, qu'on n'eût trouvé
 Quelqu'un qui devant vous prit le haut du pavé ;
 Plus d'un riche homme avait pour orgueil d'être membre
 De votre servidumbre et de votre antichambre ;
 Le Cid dans sa grandeur allait, venait, parlait,
 La faisant boire à tous, comme aux enfants le lait ;
 D'altiers ducs, tous enflés de faste et de tempête,
 Qui, depuis qu'ils avaient le chapeau sur la tête,
 D'aucun homme vivant ne s'étaient souciés,
 Se levaient, sans savoir pourquoi, quand vous passiez
 Vous vous faisiez servir par tous les gentilshommes ;
 Le Cid comme une altesse avait ses majordomes ;
 Lerme était votre archer ; Gusman, votre frondeur ;
 Vos habits étaient faits avec de la splendeur ;
 Vous si bon, vous aviez la pompe de l'armure ;
 Votre miel semblait or comme l'orange mûre ;
 Sans cesse autour de vous vingt coureurs étaient prêts ;
 Nul n'était au-dessus du Cid, et nul auprès ;

Personne, eût-il été de la royale estrade,
 Prince, infant, n'eût osé vous dire : Camarade !
 Vous éclatiez, avec des rayons jusqu'aux cieux,
 Dans une préséance éblouissante aux yeux ;
 Vous marchiez entouré d'un ordre de bataille ;
 Aucun sommet n'était trop haut pour votre taille,
 Et vous étiez un fils d'une telle fierté
 Que les aigles volaient tous de votre côté.
 Vous regardiez ainsi que néants et fumées
 Tout ce qui n'était pas commandement d'armées,
 Et vous ne consentiez qu'au nom de général ;
 Cid était le baron suprême et magistral ;
 Vous dominiez tout, grand, sans chef, sans joug, sans digue,
 Absolu, lance au poing, panache au front.

Rodrigue

Répondit : — Je n'étais alors que chez le roi.
 Et le cheik s'écria : — Mais, Cid, aujourd'hui, quoi,
 Que s'est-il donc passé ? quel est cet équipage ?
 J'arrive, et je vous trouve en veste, comme un page,
 Dehors, bras nus, nu-tête, et si petit garçon
 Que vous avez en main l'auge et le caveçon,
 Et faisant ce qu'il sied aux écuyers de faire !

— Cheik, dit le Cid, je suis maintenant chez mon père. »

(*La Légende des Siècles.*)

Saison des semailles.

Le soir.

C'est le moment crépusculaire.
 J'admire, assis sous un portail,
 Ce reste de jour dont s'éclaire
 La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,
 Je contemple, ému, les haillons
 D'un vieillard qui jette à poignées
 La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
 Domine les profonds labours.
 On sent à quel point il doit croire
 A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
 Va, vient, lance la graine au loin,
 Rouvre sa main, et recommence.
 Et je médite, obscur témoin,

Pendant que déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur. (1)

(*Chansons des rues et des bois.*)

Depuis six mille ans...

Depuis six mille ans la guerre
Plaît aux peuples querelleurs,
Et Dieu perd son temps à faire
Les étoiles et les fleurs.

Les conseils du ciel immense,
Du lis pur, du nid doré,
N'ôtent aucune démençe
Du cœur de l'homme effaré.

Les carnages, les victoires,
Voilà notre grand amour ;
Et les multitudes noires
Ont pour grelot le tambour.

La gloire sous ses chimères
Et sous ses chars triomphants
Met toutes les pauvres mères
Et tous les petits enfants.

Notre bonheur est farouche ;
C'est de dire : Allons ! mourons !
Et c'est d'avoir à la bouche
La salive des clairons.

L'acier luit, les bivouacs fument ;
Pâles, nous nous déchaînons ;
Les sombres âmes s'allument
Aux lumières des canons.

Et cela pour des altesses
Qui, vous à peine enterrés,
Se feront des politesses
Pendant que vous pourrirez,

Et que, dans le champ funeste,
Les chacals et les oiseaux,
Hideux, iront voir s'il reste
De la chair après vos os !

Aucun peuple ne tolère
Qu'un autre vive à ses côtés,
Et l'on souffle la colère
Dans notre imbécillité.

C'est un Russe ! Egorge, assomme.
Un Croate ! Feu roulant.
C'est juste. Pourquoi cet homme
Avait-il un habit blanc ?

(1) Cfr. : *Le Semeur*, de G. EEKHOUD (voir plus loin). — *Le vieux semeur*, de JACQUES NORMAND (*Soleils d'hiver*). — *Semailles*, de LÉONCE DEPONT (*Sérénités*).

Le Semeur.

Foulant les sillons bruns d'où monte l'odeur saine
Du sol que le soc clair ouvrit profondément,
Paisible, le front nu, vêtu de grosse laine,
Le semeur va, jetant devant lui le froment.

Un peu de givre fin blanchit encor la plaine ;
L'aube sourit, candide et chaste en sa fraîcheur.
Et le semeur, ouvrant et fermant sa main pleine,
Poursuit, en ce matin lumineux, son labeur.

LÉONIE DENUIT (*Les Pastorales*).

Les Corbeaux.

Le semeur, avec l'aube, a quitté sa chaumière.
Soutenant d'une main son tablier gonflé,
Il commence aux sillons la tâche coutumière
Et lance largement la vie avec le blé.

Un nuage a glissé sous la blonde lumière,
Nuage croissant du bois proche envolé,
Et des corbeaux pillards la race meurtrière
S'abat sur le sillon d'un noir manteau voilé.

Le semeur s'est ému de ce soudain carnage ;
Il revient sur ses pas et le sombre nuage
Remonte dans l'azur qu'il trouble de ses cris.

Ainsi fait le penseur jetant la vie au monde ;
Il s'arrête parfois et chasse avec mépris
Les corbeaux piétinant la semence féconde.

CHARLES MAGUÉ.

Celui-ci, je le supprime	Ou pourrait boire aux fontaines,
Et m'en vais le cœur serein,	Prier dans l'ombre à genoux,
Puisqu'il a commis le crime	Aimer, songer sous les chênes ;
De naître à droite du Rhin.	Tuer son frère est plus doux.

Rosbach ! Waterloo ! Vengeance !	On se hache, on se harponne,
L'homme ivre d'un affreux bruit,	On court par monts et par vaux :
N'a plus d'autre intelligence	L'Epouvante se cramponne
Que le massacre et la nuit.	Du poing au crin des chevaux.

Et l'aube est là sur la plaine !
 Oh ! j'admire, en vérité,
 Qu'on puisse avoir de la haine
 Quand l'alouette a chanté.

(Chansons des rues et des bois.)

A ma petite Jeanne.

Vous êtes donc hier un an, ma bien-aimée.
 Contente, vous jasez, comme, sous la ramée,
 Au fond du nid plus tiède ouvrant de vagues yeux,
 Les oiseaux nouveau-nés gazouillent tout joyeux
 De sentir qu'il commence à leur pousser des plumes.
 Jeanne, ta bouche est rose ; et dans les gros volumes
 Dont les images font ta joie, et que je dois,
 Pour te plaire, laisser chiffonner par tes doigts,
 On trouve de beaux vers, mais pas un qui te vaille,
 Quand tout ton petit corps en me voyant tressaille ;
 Les plus fameux auteurs n'ont rien écrit de mieux
 Que la pensée éclore à demi dans tes yeux,
 Et que ta rêverie, obscure, éparse, étrange,
 Regardant l'homme avec l'ignorance de l'ange.
 Jeanne, Dieu n'est pas loin, puisque vous êtes là.
 Ah ! vous avez un an ? c'est un âge, cela !
 Vous êtes par moments grave, quoique ravie ;
 Vous êtes à l'instant céleste de la vie
 Où l'homme n'a pas d'ombre, où, dans ses bras ouverts
 Quand il tient ses parents, l'enfant tient l'univers.
 Votre jeune âme vit, songe, rit, pleure, espère,
 D'Alice votre mère à Charles votre père ;
 Tout l'horizon que peut contenir votre esprit
 Va d'elle qui vous berce à lui qui vous sourit ;
 Ces deux êtres pour vous à cette heure première
 Sont toute la caresse et toute la lumière ;
 Eux deux, eux seuls, et Jeanne ; et c'est juste ; et je suis,
 Et j'existe, humble aïeul, parce que je vous suis ;
 Et vous venez, et moi je m'en vais ; et j'adore,
 N'ayant droit qu'à la nuit, votre droit à l'aurore ;
 Votre blond frère George et vous, vous suffisez
 A mon âme, et je vois vos yeux, et c'est assez ;

Et je ne veux, après mes épreuves sans nombre,
 Qu'un tombeau sur lequel se découpera l'ombre
 De vos berceaux dorés par le soleil levant.
 Ah ! nouvelle venue innocente, et rêvant,
 Vous avez pris pour naître une heure singulière ; (1)
 Vous êtes, Jeanne, avec les terreurs familière ;
 Vous souriez devant tout un monde aux abois ;
 Vous faites votre bruit d'abeille dans les bois,
 O Jeanne, et vous mêlez votre charmant murmure
 Au Grand Paris faisant sonner sa grande armure.
 Ah ! quand je vous entends, Jeanne, et quand je vous vois
 Chaner, et, me parlant avec une humble voix,
 Tendre vos douces mains au-dessus de nos têtes,
 Il me semble que l'onde où grondent les tempêtes
 Tremble, et s'éloigne avec des rugissements sourds,
 Et que Dieu fait donner à la ville aux cent tours,
 Déseparée ainsi qu'un navire qui sombre,
 Aux énormes canons gardant le rempart sombre,
 A l'univers qui penche et que Paris défend,
 Sa bénédiction par un petit enfant.

(L'Année terrible.)

Promenades dans les rochers.

III.

Le soleil déclinait ; le soir prompt à le suivre
 Brunissait l'horizon ; sur la pierre d'un champ,
 Un vieillard, qui n'a plus que peu de temps à vivre,
 S'était assis, pensif, tourné vers le couchant.

C'était un vieux pasteur, berger dans la montagne,
 Qui jadis, jeune et pauvre, heureux, libre et sans lois,
 A l'heure où le mont fuit sous l'ombre qui le gagne,
 Faisait gaîment chanter sa flûte dans les bois.

Maintenant riche et vieux, l'âme du passé pleine,
 D'une grande famille aïeul laborieux,
 Tandis que ses troupeaux revenaient de la plaine,
 Détaché de la terre, il contemplait les cieus.

Le jour qui va finir vaut le jour qui commence.

Le vieux pasteur rêvait sous cet azur si beau.

L'océan devant lui se prolongeait, immense
 Comme l'espoir du juste aux portes du tombeau.

O moment solennel ! les monts, la mer farouche,
 Les vents faisaient silence et cessaient leur clameur.

Le vieillard regardait le soleil qui se couche ;
 Le soleil regardait le vieillard qui se meurt. (2)

(Les Quatre Vents de l'Esprit.)

(1) L'année terrible, 1870. — (2) Cfr. Ces vers de Sully Prudhomme :

Le Coucher du Soleil.

Si j'ose comparer le déclin de ma vie
 A ton coucher sublime, ô soleil, je t'envie.
 Ta gloire peut sombrer, le retour en est sûr :
 Elle renaît immense avec l'immense azur.
 De ton sanglant linceul tout le ciel se colore,

Et le regard funèbre où luit ton dernier feu,
 Ce regard sombre et doux dont tu couves encore
 Le lis que ta ferveur a fait naguère éclore,
 Est triste infiniment, mais n'est pas un adieu.

La fiancée d'Harou.

HAROU. — ...Mam'selle Lison...

LISON. — Dites Lisa.

HAROU. — Lisa,

Vous êtes vertueuse et c'est pour ça...

LISON. — Pour ça

Que quoi ?

HAROU. — Que je vous aime et que je vous épouse.

Vous avez du bonheur, hein ? Plus d'une est jalouse.

Vous sentez bien que moi qui suis un gros fermier

Ayant acquêts et baux francs de droit coutumier,
C'est à qui m'aura. Vous, vous êtes sans famille.

Etre madame Harou, quel sort pour une fille !

Avoir six cents arpents de blé, trois cents de foin !

Et dire, en regardant tout le pays très loin :

— C'est à moi ! Voyez-vous, vous êtes orpheline,

Pas un brin d'herbe n'est à vous sur la colline,
Et vous êtes sans dot comme la fleur des champs.

Cela n'amuse pas les gens qui sont méchants

De voir que je vous prends pour femme. Ça les fâche.

Vous n'étiez qu'une pauvre ouvrière à la tâche,

Seule, et dont les parents sont morts sur des grabats,

Gagnant dix sous par jour à ravauder des bas.

Vous allez devenir bourgeoise et cette chambre,

Où vous gelez, pas vrai, dès le mois de novembre,

Vous l'allez changer contre un bon logis, ma foi,

Où vous serez chez vous, bien qu'en étant chez moi,

Et d'où vous pourrez voir la mare avec les vignes,

Et des canards si gras qu'on les prend pour des cygnes.

Ah ! les commères font du train ! Moi, bon luron,

Tout ce tas d'oiseaux noirs qui bat de l'aileron,

Parce qu'elles voudraient être ce que vous êtes,

Me font rire. Piaillez, mesdames les chouettes !

Quand demain, bras dessus dessous, nous passerons,

Cela fera sortir du trou leurs gros yeux ronds ;

Ça sera farce. Et vous, vous prendrez un air crâne,

Vous direz : Ma maison, mon champ, mon pré, mon âne,

Et puis du cidre ! et puis du pain, plein le buffet !

Moi, j'ai de l'amitié pour vous. C'est ce qui fait

Que j'épouse. Sur vous, du reste, rien à dire.

Vous n'avez qu'un défaut, c'est que vous savez lire.

Moi pas. Ah ! par exemple, il faudra travailler ; —

Etant maîtresse, on est servante ; s'éveiller

Au chant du coq, couper le seigle ou la fougère,

Etre bonne faucheuse et bonne ménagère,

Manier gentiment la fourche à tour de bras,

Laver les murs, laver les lits, laver les draps,

Donner à boire aux gars ayant au dos leurs pioches,
 Blanchir l'âtre, écumer le pot, moucher des mioches,
 Porter, si le chemin est long et raboteux,
 Ses souliers à la main, les pieds s'usant moins qu'eux,
 Et vivre ainsi pieds nus et riche, heureuse en somme
 D'être une brave femme et d'avoir un brave homme.
 Nos bans sont publiés. Je vous ai fait cadeau
 Du parapluie, afin que, s'il tombe trop d'eau,
 On ne s'en serve point, parce qu'il est en soie,
 Et nous nous marierons tantôt. Vive la joie !

*(Les Quatre Vents de l'esprit. — Le Livre dramatique :
 (Esca. Acte I. Lison.)*

La Vision des montagnes.

Les nuages roulaient dans la lueur hagarde,
 Noir troupeau que le vent lugubre a sous sa garde ;
 Et, dans la profondeur blême au-dessous de moi,
 Si bas que tout mon être frissonnait d'effroi,
 J'aperçus un sommet par une déchirure.

Ce faite monstrueux sortait de l'ombre obscure ;
 Ses pentes se perdaient dans le gouffre inconnu ;
 Sur ce plateau gisait, fauve, terrible, nu,
 Un géant, dont le corps se tordait sur la pierre ;
 Il en coulait du sang avec de la lumière ;
 Sa face regardait le ciel sombre, et ses pieds,
 Ses coudes, ses genoux, ses poings, étaient liés
 D'une chaîne d'airain vivante, impitoyable ;
 Et je voyais décroître et renaître effroyable
 Son ventre qu'un vautour rongerait, oiseau bandit.
 Le patient était colossal ; on eût dit
 Deux montagnes, dont l'une agonisait sur l'autre.
 — Quel est, dis-je, le sang qui coule ainsi ? — Le vôtre,
 Dit le vautour. Ce mont dont tu vois les sommets,
 C'est le Caucase. — Et quand t'en iras-tu ? — Jamais. —

Et le supplicié me cria : Je suis l'Homme.
 Et tout se confondait comme une eau noire, ou comme
 L'ombre se confondrait avec l'éclair qui luit
 Sous une grande main qui mêlerait la nuit.

Une sorte de puits se fit dans l'insondable ;
 Le haut d'un autre mont en sortit formidable.
 L'ombre avait cette horreur dont l'hiver la revêt ;
 Et j'entendis crier : Ararat ! Il pleuvait.
 — Qu'es-tu ! dis-je à la cime âpre et de vent fouettée.
 — J'attends l'arche ; et j'attends la famille exceptée.
 — Quelle arche ? — Il pleut ! Il pleut ! — Et le reste ? — Englouti.
 — Quoi ! dis-je, est-on créé pour être anéanti ?

O terre ! est-ce ta faute ? O ciel ! est-ce ton crime ?

Mais tout déjà s'était effacé dans l'abîme.
 Une flaque de bleu soudain perça l'amas
 Des grêles, des brouillards, des vents et des frimas ;
 Un mont doré surgit dans cet azur terrible ;
 Là sans frein, sans pitié, régnait la joie horrible ;
 Sur ce mont rayonnaient douze êtres sereins, beaux,
 Joyeux, dans des carquois ayant tous les fléaux ;
 La nuée autour d'eux tremblait, et par les brèches
 Le genre humain était la cible de leurs flèches ;
 On voyait à leurs pieds l'amour, les jeux, les ris ;
 Où l'on ne voyait rien on entendait des cris ;
 Une voix dit : Olympe ! et tout croula.

L'espace,

Où l'informe à jamais flotte, passe et repasse,
 Redevint un bloc noir ; puis j'entendis un bruit
 Qui fit une ouverture éclatante à la nuit,

Edgar Quinet.

Bourg, 1803. — Versailles, 1875.

Œuvres poétiques : *Napoléon* (1836). — *Prométhée* (1875). — *Les Esclaves*, poème dramatique (1853).

Philosophe, poète, historien, homme politique. Ses poèmes sont d'une haute inspiration morale ; son vers manque parfois de netteté, mais il n'est pas dépourvu de grandeur.

— Maréchal, regardez ! Que voyez-vous là-bas ?
 — Sire, un nuage noir... Un nuage ! non pas !
 Il grandit en marchant... Sire, c'est la poussière,
 De votre armée, au loin, muette avant-courrière.
 ... Oh ! non ! non ! Ce n'est pas la poudre du chemin ;
 Ce sont les noirs vautours, messagers du destin.
 ... Ce sont des cavaliers au funeste message,
 Plus nombreux que le sable, et plus prompts que l'orage.
 Sire ! leur lance est longue, et mortel est leur dard.
 C'est, dans la main des nains, le glaive du hasard. »

Alors, on entendit au loin, là, dans la plaine,
 Une voix qui criait, terrible et surhumaine :
 « Sauve qui peut ! tout est perdu !... » Puis, dans leur cœur,
 Sentant alors entrer l'aiguillon du Seigneur,
 Les hommes, les chevaux, à la selle fumante,
 Se prirent à trembler d'une immense épouvante.

Et puis l'heure sonna... Tout fut fini d'abord.
 Tout était vie, espoir... tout fut silence et mort !
 Sous un souffle invisible une innombrable armée
 Se dissipa dans l'air, ainsi qu'une fumée ;
 Et par mille chemins, sans vestige et sans bruit,
 Une foule sans nom, pâle, s'évanouit.
 Seulement on crut voir... oh ! oui ! l'on vit, dans l'ombre,
 Un cavalier, errant à travers la nuit sombre,
 Qui courait au-devant du glaive vainqueur ;
 Mais le glaive lassé s'émoussa sur son cœur.
 Et lui, désespéré, cherchait son grand royaume,
 Et partout ne trouvait plus rien que son fantôme.

Et la nuit était calme, et son front radieux.
 La lune épanouie à la cime des cieux
 S'endormait et rêvait. Les fleurs de la vallée
 Enviaient sa blancheur, sur sa tige étoilée ;
 L'oiseau qui s'éveillait trouvait son toit béni,
 Et le ver sa pâture, et l'insecte son nid.

(Napoléon.)

Et je vis un sommet montré par les tonnerres ;
 Les vieux pins inclinaient leurs têtes centenaires,
 L'aigle en fuite semblait craindre d'être importun ;
 Et là je vis quelqu'un qui parlait à quelqu'un,
 Un homme face à face avec Dieu dans un rêve,
 Un prophète effrayant qui recevait un glaive,
 Et qui redescendit plein d'un céleste ennui
 Vers la terre, emportant la foudre avec lui...
 Et l'infini cria : Sinaï !

Puis la brume

Se referma, pareille à des nappes d'écume.
 Les vents grondaient ; le gouffre était au-dessous d'eux,
 Noir dans l'immensité d'un tremblement hideux.
 Soudain, comme heurté par quelque ouragan fauve,
 Il s'ouvrit. Et je vis une colline chauve ;
 Le crépuscule horrible et farouche tombait.
 Un homme expirait là, cloué sur un gibet,
 Entre deux vagues croix où pendaient deux fantômes ;
 D'une ville lugubre on distinguait les dômes ;
 Les nuages erraient dans des rougeurs de feu ;
 Et le supplicié me cria : Je suis Dieu !
 J'entendis dans la nuit redoutable et sévère
 Comme un souffle d'horreur qui murmurait : Calvaire !

L'obscurité faisait des plis comme un linceul.
 Pâle, je contemplais, dans l'ombre où j'étais seul,
 Comme on verrait tourner des pages de registres,
 Ces apparitions de montagnes sinistres.

2 Juillet 1856.

(Toute la Lyre, I.)

Charles-Augustin Sainte-Beuve.

Boulogne-sur-Mer, 1804. — Paris, 1869.

Œuvres poétiques : *Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme* (1829). — *Consolations* (1830). — *Pensées d'août* (1837).

Étudia d'abord la médecine, se consacra ensuite aux lettres. Initié au romantisme par V. Hugo. Plus tard se détache des romantiques et ne fait plus que de la critique. **Sainte-Beuve** lui-même dit de sa poésie :

« *Il manque en plus d'un lieu le léger de la muse* »

Et rien n'est plus vrai. Bien souvent le critique, l'anatomiste des âmes, nuit au poète ; chez lui, la réflexion précède l'inspiration. A force de s'analyser, sa personnalité prend trop d'importance ; à force de raffiner, le sentiment devient bizarre et singulier. Il lui manque le souffle, le coup d'aile, la spontanéité d'inspiration : il n'a pas l'imagination créatrice. Il aime trop les nuances, se préoccupe trop de l'intention. La curiosité patiente et souvent inquiète de la forme fait que ses vers sont parfois laborieux, entortillés et froids.

Venu un peu tard dans le grand mouvement romantique, un peu jaloux du reste de la gloire de ses contemporains, il a cherché des voies nouvelles ; avant Coppée, il a essayé de créer la poésie populaire, s'intéressant aux humbles, « *exprimant des détails pittoresques et intimes auxquels ses aînés n'étaient pas descendus, ... se plaisant aux sentiers étroits, voilés d'ombre, furtivement détournés* ». (1) Poésie un peu monotone et grise, qui se tient à mi-côte, « dans le demi-jour », dit V. Hugo.

(1) G. Pellissier.

Promenade.

...Sylvas inter reptare salubres.

Horace.

Reptare per limitem.

Pline le Jeune.

S'il m'arrive un matin et par un beau soleil
 De me sentir léger ou dispos au réveil,
 Et si, pour mieux jouir des champs et de moi-même,
 De bonne heure je sors par le sentier que j'aime,
 Rasant le petit mur jusqu'au coin hasardeux,
 Sans qu'un fâcheux m'ait dit: Mon cher, allons tous deux,
 Lorsque sous la colline, au creux de la prairie,
 Je puis errer enfin, tout à ma rêverie,
 Comme loin des frelons une abeille à son miel,
 Lorsque je suis bien seul en face d'un beau ciel;
 Alors... oh! ce n'est pas une scène sublime;
 Un fleuve résonnant, des forêts dont la cime
 Flotte comme une mer, ni le front sourcilieux
 Des vieux monts tout voûtés se mirant aux lacs bleux!
 Laissons Chateaubriand, loin des traces profanes,
 A vingt ans s'élançant dans d'immenses savanes,
 Un bâton à la main, et ne rien demander
 Que d'entendre la foudre en longs éclats gronder,
 Ou mugir le lion dans les forêts superbes,
 Ou sonner les serpents au fond des hautes herbes;
 Et bientôt, se couchant sur un lit de roseaux,
 S'abandonner pensif au cours des grandes eaux;
 Laissons à Lamartine, à Nodier, nobles frères,
 Leur Jura bien-aimé, tant de scènes contraires
 En un même horizon, et des blés blondissants,
 Et des pampres jaunis, et des bœufs mugissants,
 Pareils à des points noirs dans les verts pâturages,
 Et plus haut, et plus près du séjour des orages,
 Des sapins étagés en bois sombre et profond,
 Le soleil au-dessus, et les Alpes au fond.
 Qu'aussi Victor Hugo, sous un donjon qui croule,
 Et le Rhin à ses pieds, interroge et déroule
 Les souvenirs des lieux; quelle puissante main
 Posa la tour carrée au plein cintre romain,
 Ou quel doigt amincit ces longs fuseaux de pierre,
 Comme fait son fuseau de lin la filandière;
 Que du fleuve qui passe il écoute les voix,
 Et que le grand vieillard lui parle d'autrefois!
 Bien; il faut l'aigle aux monts, le géant à l'abîme,
 Au sublime spectacle un spectateur sublime.
 Moi, j'aime à cheminer et je reste plus bas.
 Quoi? des rocs, des forêts, des fleuves?... oh! non pas,

Mais bien moins ; mais un champ, un peu d'eau qui murmure,
 Un vent frais agitant une frêle ramure ;
 L'étang sous la bruyère avec le jonc qui dort ;
 Voir couler en un pré la rivière à plein bord ;
 Quelque jeune arbre au loin, dans un air immobile,
 Découpant sur l'azur son feuillage débile ;
 A travers l'épaisseur d'une herbe qui reluit,
 Quelque sentier poudreux qui rampe et qui s'enfuit. (1)

(Joseph Delorme.)

La Gloire.

Un grand chemin ouvert, une banale route
 A travers vos moissons, tout le jour, au soleil,
 Poudreuse, dont le bruit nous ôte le sommeil !
 Où la rosée en pleurs n'a jamais une goutte ;
 — Gloire, à travers la vie, ainsi je te redoute.
 Oh ! que j'aime bien mieux quelque sentier pareil
 A ceux dont parle Horace, où je puis au réveil
 Marcher au frais, et d'où, sans être vu, j'écoute !

(1) Sainte Beuve ailleurs définit ainsi sa manière :

Réponse.

à mon ami F. Z.

« Toujours je m'entête, malgré le miel qui est au
 fond de vos vers, à me fâcher contre cet alexan-
 drin brisé... »

(Lettre)

Oui, cher Zénon, oui, ma lyre est bizarre,
 Je le sais trop ; d'un étrange compas
 Elle est taillée, et ne s'arrondit pas
 D'un beau contour sous le bras du Pindare.

Le chant en sort à peine, et comme avare ;
 Nul groupe heureux n'y marierait ses pas :
 Mais écoutez, et dites-vous tout bas
 Quel son y gagne en sa douceur plus rare.

Demandez-vous si ce bois inégal,
 Ce fût (1) boiteux qu'un coup d'œil juge mal,
 N'est pas voulu par la corde secrète.

Dernière corde, et que nul avant moi
 N'avait serrée et réduite à sa loi,
 Fibre arrachée au cœur seul du Poète !

(Notes et Sonnets).

(1) *Fût*, ou, comme on disait au seizième siècle, *fust*, le bois de la lyre. (Note de S.-B.)

Evariste Boulay-Paty.

Donges, 1804-1864.

Œuvres poétiques : *Les Grecs* (1825). — *Les Athéniennes* (1827). — *Odes nationales* (1830).
Elie Mariaker (1834). — *Sonnets de la vie humaine* (1852). — *Poèmes de la dernière saison* (1865).

Un Breton français, disciple de Parny et de Millevoye ; versification quelque peu surannée.

UNE GLACE DU VIEUX TEMPS.

Glace de l'ancien temps, dans ton vieux cadre à fleurs,
 Couronné de ramiers, au frémissement d'ailes,
 Que d'êtres ont passé dans tes reflets fidèles !
 Où sont-ils ces passants ? — Je sens mes yeux en pleurs.

Ton verre a réfléchi, dans leurs vives couleurs,
 La force et la beauté, sans rien conserver d'elles.
 Ah ! tes roses devraient être des asphodèles.
 A mon front qui s'y mire, il monte des pâleurs.

Tu ne retiendras rien des traits de mon visage ;
 Le souvenir, lui-même, oubliera mon passage !
 Je serai comme si je n'avais pas été.

D'autres y passeront sans y marquer leur place,
 La mémoire de l'homme est l'oublieuse glace
 D'où les ombres s'en vont avec rapidité.

(Poèmes de la dernière saison.)

Oh ! que j'aime bien mieux dans mon pré le ruisseau
 Qui murmure voilé sous les fleurs du berceau,
 Qu'un fleuve résonnant dans un grand paysage !

Car le fleuve avec lui porte, le long des bords,
 Promeneurs, mariniers ; et les tonneaux des ports
 Nous dérobent souvent le gazon du rivage.

Auguste Barbier.

Paris, 1805. — Nice, 1880.

Œuvres poétiques : *Iambes* (1832). — *Iambes et Poèmes* (1833). — *Chants civils et religieux* (1841). — *Rimes héroïques* (1843).
Silves (1864). — *Satires* (1865). — *Poésies posthumes* (1884).

Les *Iambes* sont des satires politiques, imitées des *Iambes* d'André Chénier, où le poète « peint les vices et les hontes du temps avec une verve chaude et bourbeuse qui se déchaîne en bruyantes tirades à travers les métaphores hautes en couleur, les cyniques épithètes, les déclamations rauques ou débrillées.... Eloquence rocailleuse, puissante et grossière à la fois ».

Son vers rude et grossier est honnête homme au fond.

Barbier n'est plus guère aujourd'hui que l'auteur de la « *Curée* » et de l'« *Idole* », « sublime ribote d'un jour ».

L'Idole,

Allons, chauffeur, allons, du charbon, de la houille,
 Du fer, du cuivre, et de l'étain ;
 Allons, à large pelle, à grands bras plonge et fouille,
 Nourris le brasier, vieux Vulcain ;
 Donne force pâture à l'avidie fournaise ;
 Car pour mettre ses dents en jeu,
 Pour tordre et dévorer le métal qui lui pèse,
 Il lui faut le palais en feu ;
 C'est bien ; voici la flamme ardente, folle, immense,
 Implacable et couleur de sang,
 Qui tombe de la voûte, et l'assaut qui commence ;
 Chaque lingot se prend au flanc
 Et ce ne sont que bonds, rugissements, délire,
 Cuivre sur plomb et plomb sur fer ;
 Tout s'allonge, se tord, s'embrasse et se déchire
 Comme les damnés en enfer.
 Enfin l'œuvre est finie, enfin la flamme est morte,
 La fournaise fume et s'éteint,
 L'airain bouillonne à flots ; chauffeur, ouvre la porte
 Et laisse passer le hautain !
 O fleuve impétueux ! mugis et prends ta course,
 Sors de ta loge, et d'un élan,
 D'un seul bond lance-toi comme un flot de la source,
 Comme une flamme du volcan !

La terre ouvre son sein à tes vagues de lave ;
 Précipite en bloc ta fureur ;
 Dans le moule profond, bronze, descends esclave,
 Tu vas remonter empereur.

II.

Encor Napoléon ! encor sa grande image !
 Ah ! que ce rude et dur guerrier
 Nous a coûté de sang, de larmes et d'outrage
 Pour quelques rameaux de laurier !
 Ce fut un triste jour, pour la France abattue,
 Quand, du haut de son piédestal,
 Comme un voleur honteux, son antique statue
 Pendit sous un chanvre brutal.
 Alors on vit au pied de la haute colonne,
 Courbé sur un câble grinçant,
 L'étranger, au long bruit d'un hurra monotone,
 Ebranler le bronze puissant ;
 Et quand, sous mille efforts, la tête la première,
 Le bloc superbe et souverain
 Précipita sa chute, et sur la froide pierre
 Roula son cadavre d'airain,
 Le Hun, le Hun stupide, à la peau sale et rance,
 L'œil plein d'une basse fureur,
 Aux rebords des ruisseaux, devant toute la France,
 Traîna le front de l'empereur.
 Ah ! pour qui porte un cœur sous sa gauche mamelle,
 Ce jour pèse comme un remord ;
 Au front de tout Français, c'est la tache éternelle
 Qui ne s'en va qu'avec la mort.
 J'ai vu l'invasion à l'ombre de nos marbres
 Entasser ses lourds chariots ;
 Je l'ai vue arracher l'écorce de nos arbres,
 Pour la jeter à ses chevaux ;
 J'ai vu l'homme du Nord, à la lèvre farouche,
 Jusqu'au sang nous meurtrir la chair,
 Nous manger notre pain, et jusque dans la bouche
 S'en venir respirer notre air.
 Eh bien ! dans tous ces jours d'abaissement, de peine,
 Pour tous ces outrages sans nom,
 Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine.....!
 Sois maudit, ô Napoléon !

III

O Corse à cheveux plats ! que la France était belle
 Au grand soleil de messidor !
 C'était une cavale indomptable et rebelle,

Sans frein d'acier ni rênes d'or ;
 Une jument sauvage à la croupe rustique,
 Fumant encor du sang des rois,
 Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
 Libre pour la première fois.
 Jamais aucune main n'avait passé sur elle
 Pour la flétrir et l'outrager ;
 Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
 Et le harnais de l'étranger ;
 Tout son poil était vierge, et, belle, vagabonde,
 L'œil haut, la croupe en mouvement,
 Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
 Du bruit de son hennissement.
 Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
 Ses reins si souples et dispos,
 Centaure impétueux, tu pris sa chevelure,
 Tu montas botté sur son dos.
 Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
 La poudre, les tambours battants,
 Pour champ de course alors tu lui donnas la terre,
 Et des combats pour passe-temps ;
 Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes
 Toujours l'air, toujours le travail,
 Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
 Toujours du sang jusqu'au poitrail.
 Quinze ans son dur sabot, dans sa course rapide,
 Broya les générations ;
 Quinze ans elle passa, fumante, à toute bride,
 Sur le ventre des nations ;
 Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
 D'aller sans user son chemin,
 De pétrir l'univers, et, comme une poussière,
 De soulever le genre humain,
 Les jarrets épuisés, haletante, sans force,
 Pête à fléchir à chaque pas,
 Elle demanda grâce à son cavalier corse ;
 Mais, bourreau, tu n'écoutes pas !
 Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse ;
 Pour étouffer ses cris ardents,
 Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
 De fureur tu brisas ses dents.
 Elle se releva : mais un jour de bataille,
 Ne pouvant plus mordre ses freins,
 Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille
 Et du coup te cassa les reins.

IV

Maintenant tu renais de ta chute profonde :
 Pareil à l'aigle radieux,
 Tu reprends ton essor pour dominer le monde,

Ton image remonte aux cieux.
 Napoléon n'est plus ce voleur de couronne,
 Cet usurpateur effronté,
 Qui serra sans pitié, sur les coussins du trône,
 La gorge de la Liberté ;
 Ce triste et vieux forçat de la Sainte-Alliance
 Qui mourut sur un noir rocher,
 Traînant comme un boulet l'image de la France
 Sous le bâton de l'étranger ;
 Non, non, Napoléon n'est plus souillé de fanges :
 Grâce aux flatteurs mélodieux,
 Aux poètes menteurs, aux sonneurs de louanges,
 César est mis au rang des dieux.
 Son image reluit à toutes les murailles ;
 Son nom dans tous les carrefours
 Résonne incessamment, comme, au fort des batailles,
 Il résonnait sur les tambours.
 Puis de ces hauts quartiers où le peuple foisonne,
 Paris, comme un vieux pèlerin,
 Redescend tous les jours au pied de la colonne
 Abaisser son front souverain.
 Et là, les bras chargés de palmes éphémères,
 Inondant de bouquets de fleurs
 Ce bronze que jamais ne regardent les mères,
 Ce bronze grandi sous leurs pleurs,
 En veste d'ouvrier, dans son ivresse folle,
 Au bruit du fifre et du clairon,
 Paris d'un pied joyeux danse la carmagnole
 Autour du grand Napoléon.

V

Ainsi, passez, passez, monarques débonnaires,
 Doux pasteurs de l'humanité ;
 Hommes sages, passez comme des fronts vulgaires
 Sans reflet d'immortalité.
 Du peuple vainement vous allégez la chaîne ;
 Vainement, tranquille troupeau,
 Le peuple sur vos pas, sans sueur et sans peine,
 S'achemine vers le tombeau.
 Sitôt qu'à son déclin votre astre tutélaire
 Epanche son dernier rayon,
 Votre nom qui s'éteint sur le flot populaire
 Trace à peine un léger sillon.
 Passez, passez, pour vous point de haute statue ;
 Le peuple perdra votre nom ;
 Car il ne se souvient que de l'homme qui tue
 Avec le sabre ou le canon ;
 Il n'aime que le bras qui dans les champs humides

Par milliers fait pourrir ses os ;
Il aime qui lui fait bâtir des Pyramides,
Porter des pierres sur le dos.

(Iambes.)

Michel-Ange.

Que ton visage est triste et ton front amaigri,
Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre !
Nulle larme jamais n'a mouillé ta paupière ;
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.
Hélas ! d'un lait trop fort la Muse t'a nourri,
L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière !
Soixante ans tu courus une triple carrière
Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.
Pauvre Buonarotti ! ton seul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde,
Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui :
Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.

(Il Pianto.)

Auguste Brizeux.

Lorient, 1805. — Montpellier, 1858.

Œuvres poétiques : *Marie, poème* (1831). — *Les Ternaires* ou *La Fleur d'or*, titre de la 2^e édition (1841). — *Les Bretons*, poème en 24 chants (1845), couronné par l'Académie. *Primel et Nola* (1852). *Histoires poétiques* (1855), contenant un essai de *Poétique nouvelle*. (1) — *Œuvres d'A. Brizeux*, 4 vol. Lemerre (1880 - 1884).

A Paris où il vint en 1826, connut le Cénacle. Fit 4 fois le voyage d'Italie (en 1834 avec Auguste Barbier, son ami). La dernière fois, ce fut en 1847. A l'Italie, il demanda l'affinement de son art. Il lui doit la *Traduction de Dante* (1841), et les *Ternaires*. S'était fixé à Montpellier, où il mourut d'une affection de poitrine.

C'est le poète de la Bretagne. Peintre minutieux, qui aime, pour ses petits tableaux, le détail pittoresque et sainement réaliste. Vers plein et concis, simple, ennemi de tout artifice. Il se ressent de l'influence de Sainte-Beuve — et fait prévoir Coppée, le poète des humbles. « Brizeux, dit A. de Vigny (*Journal d'un Poète*), est un esprit fin et analytique qui ne fait pas de vers par inspiration et par instinct, mais parce qu'il est résolu d'exprimer en vers les idées qu'il choisit partout avec soin ». — *Marie* reste son chef-d'œuvre. « En lisant ce livre tout

(1) Brizeux s'est ingénié à créer des formes nouvelles de poésie. Tel ce sonnet renversé :

Sonnet.

Les rimeurs ont posé le sonnet sur la pointe,
Le sonnet qui s'aiguise et finit en tercet :
Au solide quatrain la part faible est mal jointe.

Je voudrais commencer par où l'on finissait.
Tercet, svelte, élané, dans ta grâce idéale,
Parais donc le premier, forme pyramidale !

Au-dessous les quatrains, graves, majestueux x
Liés par le ciment de la rime jumelle,
Fièrement assoièrent leur base solennelle,
Leur socle de granit, leurs degrés somptueux.

Ainsi le monument s'élève harmonieux,
Plus de base effrayante à l'œil et qui chancelle,
La base est large et sûre et l'aiguille étincelle,
La pyramide aura sa pointe dans les cieux.

(Cyclo.)

virginal et filial, dit Sainte-Beuve, le *decor*, le *venustus*, le *simplex munditus* des anciens reviennent à la pensée pour exprimer le sentiment qu'il inspire dans sa décence continue. Les plus vrais tableaux, les plus vives réalités qu'il nous offre ont encore un parfum antique qui trahit une instinctive familiarité avec les poètes du Musée et de l'Anthologie... ».

Marie.

O maison du Moustoir ! combien de fois la nuit,
 Ou quand j'erre le jour dans la foule et le bruit,
 Tu m'apparais ! — Je vois les toits de ton village,
 Baignés à l'horizon dans des mers de feuillage,
 Une grêle fumée au-dessus ; dans un champ
 Une femme de loin appelant son enfant,
 Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache,
 Qui, tandis qu'indolente elle paît à l'attache,
 Entonne un air breton, un air breton si doux
 Qu'en le chantant ma voix vous ferait pleurer tous. —
 Oh ! les bruits, les odeurs, les murs gris des chaumières,
 Le petit sentier blanc et bordé de bruyères,
 Tout renaît, comme au temps où, pieds nus, sur le soir,
 J'escaladais la porte et courais au Moustoir ;
 Et, dans ces souvenirs où je me sens revivre,
 Mon pauvre cœur troublé se délecte et s'enivre !
 Aussi, sans me lasser, tous les jours je revois
 Le haut des toits de chaume et le bouquet de bois,
 Au vieux puits la servante allant emplir ses cruches,
 Et le courtil en fleur où bourdonnent les ruches,
 Et l'aire, et le lavoir, et la grange ; en un coin,
 Les pommes par monceaux ; et les meules de foin ;
 Les grands bœufs étendus aux portes de la crèche,
 Et devant la maison un lit de paille fraîche.
 Et j'entre ; et c'est d'abord un silence profond,
 Une nuit calme et noire ; aux poutres du plafond
 Un rayon de soleil, seul, darde sa lumière,
 Et tout autour de lui fait danser la poussière.
 Chaque objet cependant s'éclaircit : à deux pas,
 Je vois le lit de chêne et son coffre ; et plus bas.
 (Vers la porte, en tournant), sur le bahut énorme
 Pêle-mêle, bassins, vases de toute forme,
 Pain de seigle, laitage, écuelles de noyer ;
 Enfin, plus bas encor, sur le bord du foyer,
 Assise à son rouet près du grillon qui crie,
 Et dans l'ombre filant, je reconnais Marie ;
 Et, sous sa jupe blanche arrangeant ses genoux,
 Avec son doux parler elle me dit : " C'est vous ! "

(Marie.)

Le chant du moissonneur.

“ Il faut chanter le blé ! Jeunes gens, jeunes filles,
 Elevez sur vos fronts et frappez les faucilles !
 Le blé fait vivre l'homme : amis, en son honneur,
 Entonnons devant Dieu le chant du moissonneur.

C'est un présent divin. Durant les mois de neige,
 Dans ses flancs maternels la terre le protège ;
 Puis, quand brillent les fleurs, elle montre au grand jour
 Celui qu'elle nourrit neuf mois avec amour.

Un mendiant m'apprit jadis un grand mystère :
 Le grain est fils du ciel, cet époux de la terre ;
 Pour le faire grandir tous deux n'épargnent rien :
 Votre enfant le plus cher n'est pas soigné si bien.

Si la tige au printemps languit, frêle, épuisée,
 Comme un lait bienfaisant s'épanche la rosée,
 Et des souffles légers comme les papillons
 La bercent mollement dans le creux des sillons.

Pour apaiser sa soif ardente, les nuages
 S'assemblent : quels flots d'or nous versent les orages !
 Puis le ciel, appelant d'un beau nom le soleil,
 Dit : “ Séchez le froment, ô mon astre vermeil ! ”

Ainsi mûrit le blé, divine nourriture,
 Ce frère du raisin, boisson joyeuse et pure ;
 Dieu même a consacré le céleste présent :
 — Mangez, voici ma chair ; buvez, voici mon sang. ”

LES MOISSONNEURS.

Honneur, honneur au blé ! Trois fois, garçons et filles,
 Faisons reluire en l'air et sonner les faucilles.

(Histoires poétiques.)

Félix Arvers.

Paris 1806 - 1851.

Œuvres : *Mes heures perdues* (1833).

Poète de demi-teintes. Arvers a eu, selon le mot de Sainte-Beuve, une bonne fortune : un sonnet l'immortalise.

Sonnet.

Imité de l'Italien. (1)

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère :
 Un amour éternel en un moment conçu.
 Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
 Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

(1) En donnant ce sonnet comme *imité de l'Italien*, Arvers voulait sans doute prévenir les curiosités indiscreètes.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire ;
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle suit son chemin, distraite, et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
" Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.⁽¹⁾

(*Mes heures perdues.*)

Gérard de Nerval.

Paris 1808 - 1855.

Œuvres poétiques : *Élégies nationales et Satires politiques* (1827).
Poésies complètes (1877).

De son vrai nom **Labrunie**. Voyagea beaucoup en Allemagne, en Italie, en Grèce, en Orient. Mourut fou. L'ami de Théophile Gautier, un des disciples fervents du Cénacle. Ame charmante et discrète, et toute en nuance au milieu de l'exubérance romantique. Fait penser parfois à Verlaine et à Mallarmé. Pratique les littératures étrangères et découvrit les trésors du fonds populaire.

(1) Cfr. du SIEUR DE ROSSET (XVII^e siècle), un sonnet : *Faut-il donc que je meure et que je n'ose dire...* ; MARC-MONNIER : *Amoureuses* (*Poésies*) ; JEAN LAHOR : *Silencieux amour* (*L'illusion*) ; MAURICE DE FÉRAUDY : *Secret* (*Heures émuës*) ; E. HARAUCOURT : *Son nom* (*Seul*) ; E. MANUEL : *Discretion* (*Pages intimes*), etc.

Le sonnet d'Arvers a été fort souvent parodié. Citons une de ces parodies, une bouffonnerie... épique de JEAN GOUDEZKI.

Sonnet d'Art vert.

Ma toile a son secret, mon cadre a son mystère :
Paysage éternel en un moment conçu,
Suis-je un pré ! Suis-je un bois ! Hélas ! je dois me taire ;
Car celui qui m'a fait n'en a jamais rien su.

Ainsi je vais passer encore inaperçu,
Toujours assez coté, mais pourtant solitaire, —
Et mon auteur ira jusqu'au bout sur la terre
Attendant la médaille et n'ayant rien reçu.

Le public, quoique Dieu l'ait fait gobeur et tendre,
Va filer devant moi, rapide, sans entendre,
Malgré mon ton gueulard, mes appels sur ses pas.

Au buffet du Salon pieusement fidèle,
Il va dire, en buvant son bock tout rempli d'ale ;
" Quels sont ces épinards ? » et ne comprendra pas.

M. Aigoïn, l'historiographe d'Arvers, a imaginé cette spirituelle réponse :

Mou cher, vous m'amusez quand vous faites mystère
De votre immense amour en un moment conçu,
Vous êtes bien naïf d'avoir voulu le taire ;
Avant qu'il ne fût né, je crois que je l'ai su.

Pouviez-vous, m'adorant, passer inaperçu,
Et, vivant près de moi, vous sentir solitaire ?
De vous il dépendait d'être heureux sur la terre :
Il fallait demander et vous auriez reçu.

Apprenez qu'une femme au cœur épris et tendre
Souffre de suivre ainsi son chemin sans entendre
L'aveu qu'elle espérait trouver à chaque pas.

Forcément, au devoir on reste alors fidèle !
J'ai compris, vous voyez, " ces vers tout remplis d'elle ! "
C'est vous, mon pauvre ami, qui ne comprenez pas !

Fantaisie.

Il est un air pour qui je donnerais
 Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber,
 Un air très vieux, languissant et funèbre,
 Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
 De deux cents ans mon âme rajeunit ;
 C'est sous Louis treize... et je crois voir s'étendre
 Un coteau vert que le couchant jaunit ;

Puis un château de brique à coins de pierre,
 Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
 Ceint de grands parcs, avec une rivière
 Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs.

Puis une dame à sa haute fenêtre,
 Blonde, aux yeux noirs, en ses habits anciens,
 Que dans une autre existence, peut-être,
 J'ai déjà vue, — et dont je me souviens.

(*Poésies complètes : Odelettes.*)

Vers Dorés.

Eh quoi ! tout est sensible.

Pithagore.

Homme, libre penseur ! te crois-tu seul' pensant
 Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?
 Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
 Mais de tous tes conseils l'Univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant :
 Chaque fleur est une âme à la Nature éclosé ;
 Un mystère d'amour dans le métal repose ;
 " Tout est sensible ! " Et tout sur ton être est puissant.

Crains, dans le mur aveugle, un regard qui t'épie :
 A la matière même un verbe est attaché...
 Ne la fais pas servir à quelque usage impie !

Souvent dans l'être obscur habite un dieu caché.
 Et comme un œil naissant couvert par ses paupières,
 Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.

(*Poésies complètes : Les Chimères.*)

Aloysius Bertrand.

Ceva (Piémont), 1807 — Paris, 1841.

Œuvres poétiques : *Gaspard de la Nuit*, poèmes en prose.

Lié avec Hugo et les autres poètes romantiques, vécu dans la misère. Mourut phthisique à l'hôpital. Passa toute sa vie à limer et polir ses brèves " fantaisies à la manière de Callot et de Rembrandt ". Catulle Mendès, dans son Rapport, le définit : " émailleur de reliquaires d'or, ornemaniste de petites chasses de Saint Sébald ". On l'a appelé " le Michel-Ange du Lilliput ". A aussi composé quelques pièces de vers d'un art subtil et délicat.

El Desdichado.

(*Le Malheureux.*)

Je suis le ténébreux, — le veuf, — l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie.
Ma seule étoile est morte et mon luth constellé
Porte *le soleil noir* de la mélancolie.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus ? Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;
J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène... \

Et j'ai, deux fois vainqueur, traversé l'Achéron,
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

(*Poésies complètes.*)

Épitaphe.

Il a vécu, tantôt gai comme un sansonnet,
Tour à tour amoureux, insoucieux et tendre,
Tantôt sombre et rêveur, comme un triste Clitandre.
Un jour, il entendit qu'à sa porte on sonnait ;

C'était la mort. Alors, il la pria d'attendre
Qu'il eût posé le point à son dernier sonnet ;
Et puis, sans s'émouvoir, il s'en alla s'étendre,

Àu fond du coffre froid où son corps frissonnait.
Il était paresseux, à ce que dit l'histoire ;
Il laissait trop sécher l'encre dans l'écritoire ;
Il voulut tout savoir, mais il n'a rien connu ; \

Et quand vint le moment où, las de cette vie,
Un soir d'hiver, enfin, l'âme lui fut ravie,
Il s'en alla, disant : « Pourquoi suis-je venu ? »⁽¹⁾

(*Poésies complètes.*)

Hégésippe Moreau.

Paris, 1810 - 1838.

Œuvre poétique : *Le Myosotis*, vers et prose (1838).

De son vrai nom Pierre-Jacques Rouillot. Apprenti imprimeur à Provins ; à 19 ans compositeur à l'imprimerie Didot. Lebrun s'intéressa à lui. En 1830, fit le coup de feu sur les barricades. Vie de misères ; tombe malade (1833). Après sa guérison retourne à Provins, où il fonde un journal satirique : *Le Diogène*. Dut regagner Paris où il vit de privations. Meurt

(1) G. de Nerval fit pour lui cette épitaphe, un peu avant sa mort, au cours d'un voyage en Angleterre. Ce sonnet ne figure pas dans ses œuvres.

à l'hôpital. *Le Myosotis*, qui n'a été publié qu'après sa mort, contient des chansons doucement mélancoliques, des élégies assez touchantes, et des satires politiques. Mais il n'était pas fait pour la satire ; son originalité est dans les épîtres et surtout dans les élégies qui trahissent, suivant l'expression de M^{lle} Louise Lebeau, qu'il appelait « sa sœur » : « *l'âme la plus délicate et la plus noble, une sensibilité exquise, ayant des larmes pour toutes les émotions pieuses et pures* ».

La Voulzie.

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
 Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie ?
 La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles ? Non ;
 Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
 Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
 Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
 Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
 Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
 Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
 Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
 Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
 Dans le langage humain traduit ces vagues sons ;
 Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
 Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,

Jean-Pierre Veyrat.

Grésey-sur-Isère (Savoie), 1810-1844.

Œuvres poétiques : *Les Italiennes*, poésies politiques parues sous le nom de Camille Sant-Helena (1832).
La Coupe de l'exil (1844). — *Stations poétiques à l'Abbaye de Haute-Combe* (1847).

Vécut de privations avec Louis Bertrand et Hégésippe Moreau.

Fut d'abord et surtout un disciple de Barthélemy, l'auteur de « *Némésis* ». Dans les deux derniers recueils, il dit : « *L'abîme et la profondeur des souffrances et des agonies auxquelles il fut en proie toute sa vie* ». Il y a là de belles pages. Telle, celle où il bénit ses persécuteurs, après leur avoir reproché sa vie de misères et d'affronts :

VENGEANCE.

Me voici comme Job sur sa funèbre couche ;
 La malédiction va sortir de ma bouche,
 Le cri de l'opprimé va monter jusqu'à toi ;
 O terre, sois témoin ! Dieu vengeur, entends-moi !
 Je te consacre ici mon sang et mes alarmes,
 Une libation de mes plus tristes larmes !
 Pour mes nuits sans sommeil et mes travaux sans fruit,
 Pour ma vie en ruine et mon bonheur détruit ;
 Pour les pleurs trop amers que je n'ai pu répandre,
 Pour mon foyer en deuil dont ils ont pris la cendre,
 Pour ma moisson brûlée et mon champ dévasté,
 Pour le mal qu'ils m'ont fait et qu'ils m'ont souhaité,
 Qu'ils soient tous... ah ! le sang coule aux flancs du Calvaire !
 Qu'ils soient tous pardonnés ! pardonnez-leur, mon Père !
 Ma mère sous leurs coups est morte de douleur,
 Son martyre a duré trente ans ! pardonne-leur ! —
 Le vautour a pillé le nid de la colombe,
 Pardonne-leur ! — Le sang fume sur l'hécatombe ;
 L'impie et le tyran frappent sans se lasser :
 Détourne tes regards et laisse-les passer !
 Qu'ils récoltent l'olive où j'ai cueilli l'épine !
 Souris à leurs palais bâtis sur ma ruine !
 A sa vivante artère ils ont saigné mon cœur :
 Ne viens pas voir couler mon sang... pardonne-leur !
 Voilà mon anathème et mon cri de vengeance !
 Ils pèseront un jour, grand Dieu, dans ta balance !
 Eux-même un jour peut-être ils me pardonneront
 Le don triste et fatal dont j'ai le signe au front...

(*La Coupe de l'exil*).

L'onde semblait me dire : „ Espère ! aux mauvais jours
 Dieu te rendra ton pain. „ — Dieu me le doit toujours !
 C'était mon Egérie, et l'oracle prospère
 A toutes mes douleurs jetai ce mot : „ Espère !
 Espère et chante, enfant dont le berceau trembla ;
 Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là.
 Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos. „ — Chimère !
 Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
 J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
 Bluet éclos parmi les roses de Provins :
 Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
 Presque tous maintenant dorment ; et, dans la vie,
 Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux,
 Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
 Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre :
 J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
 J'ai brisé mon luth, puis, de l'ivoire sacré
 J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré !
 Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie ! et même,
 Triste, tant j'ai besoin d'un confident qui m'aime,
 Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
 De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
 Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
 Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
 Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
 Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

La Fermière.

Amour à la fermière ! Elle est	Mon seul beau jour a dû finir,
Si gentille et si douce !	Finir dès son aurore ;
C'est l'oiseau des bois qui se plaît	Mais pour moi ce doux souvenir
Loin du bruit dans la mousse.	Est du bonheur encore :
Vieux vagabond qui tends la main,	En fermant les yeux je revois
Enfant pauvre et sans mère,	L'enclos plein de lumière,
Puissiez-vous trouver en chemin	La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière !	La ferme et la fermière !
De l'escabeau vide au foyer	Si Dieu, comme notre curé
Là le pauvre s'empare,	Au prône le répète,
Et le grand bahut de noyer	Paie un bienfait, même égaré,
Pour lui n'est point avare ;	Ah ! qu'il songe à ma dette.
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,	Qu'il prodigue au vallon les fleurs
Les pieds blancs de poussière ;	La joie à la chaumière,
Un jour.. puis en marche ! et bonsoir	Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière !	La ferme et la fermière !

Chaque hiver qu'un groupe d'enfants Que tous, par la main, pas à pas,
 A son fuseau sourie, Guidant un petit frère,
 Comme les Anges aux fils blancs Réjouissent de leurs ébats
 De la Vierge Marie ; La ferme et la fermière !

ENVOI.

Ma chansonnette, prends ton vol !
 Tu n'es qu'un faible hommage ;
 Mais qu'en avril le rossignol
 Chante et la dédommage ;
 Qu'effrayé par ses chants d'amour,
 L'oiseau du cimetière,
 Longtemps, longtemps se taise pour
 La ferme et la fermière !

Alfred de Musset.

Paris, 1810-1857.

Œuvres poétiques : *Poésies*. — *Œuvres posthumes*.

Né à Paris. Très peu d'événements dans sa vie. Passe quelque temps à la campagne où il s'ennuie. « *J'ai besoin d'aimer* », écrit-il alors (1817). Comme sa génération, n'a foi en rien, est en proie à un scepticisme débilisant. Présenté à V. Hugo, en 1828, fréquente le Cénacle où il rencontre Vigny, Sainte-Beuve, Merimée, Nodier.

Il avait 18 ans quand il publia son premier volume de vers : *Premières poésies*. MUSSET ne s'attarda pas dans le romantisme ; c'était, comme on l'a dit, un romantique né classique, un indépendant. Les théories littéraires l'agacent. « *Chacun de nous*, écrit-il à son frère, *a dans le centre un certain son qu'il peut rendre, comme un violon ou une clarinette. Tous les raisonnements du monde ne pourraient faire sortir du gosier d'un merle la chanson du san-sonnet. Ce qu'il faut au poète, c'est l'émotion.* » C'a toujours été sa pensée.

Ses premières poésies affichent une perpétuelle affectation de dandysme (*Mardoche*) et de dépravation à la manière des conteurs pervers du XVIII^e siècle (*Nomuna*). Mais elles sont vivantes, spirituelles, d'une gaminerie impertinente et ne ressemblent à rien de ce qu'on connaissait alors. Elles trahissent la joie, l'orgueil de vivre et leur ton dégagé, leur libre et ironique allure, les caprices d'une fantaisie échevelée qui à chaque instant y éclatent, causent une véritable stupeur dans « *la grande boutique romantique* ».

Pendant 10 ans, c'est une suite de publications, vers, nouvelles, romans, théâtre, au milieu des agitations d'une vie mondaine et troublée. A trente ans, presque tout son œuvre est achevé. Il entre à l'Académie en 1852.

Un grand événement, sa liaison avec George Sand (le voyage en Italie est de 1834), dévasta sa vie et féconda son génie. Cet amour fut pour tous les deux une effroyable torture. Passion forcenée, soupçons, insultes, brouilles, raccommodements, ils connurent toutes les fièvres, tous les tourments, tous les orages du cœur.

Cet amour malheureux va inspirer Musset. Il lui doit *Rolla*, *Les Nuits*, les plus passionnés de ses poèmes. Le *Souvenir*, encore endolori, marque un peu d'apaisement.

Musset n'a poussé qu'un cri, mais combien douloureux ! Sa poésie est dans son cœur, elle est comme le journal de sa vie.

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux

Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

La douloureuse crise qu'il a traversée, et l'ivresse où il cherche à étourdir sa souffrance, détraquent son tempérament nerveux ; malade, il s'ennuie de plus en plus et meurt le 1^{er} mai 1858, en disant : « *Dormir ! Enfin, je vais dormir !* ».

L'artiste n'est pas impeccable Musset a des nonchalances, un laisser-aller qui rappelle le ton de la causerie élégante, légère, spirituelle, ennemie de toute pose, mais dans les moments

de passion, sa phrase a la solidité et la précision qui caractérisent les meilleurs écrivains. Il s'amuse à disloquer le vers, multiplie l'enjambement, n'est pas idolâtre de la rime, se moque même, de ci de là, de l'école rimeuse. Mais malgré les chicanes de style et de versification qu'il faut qu'on lui fasse, on reste émerveillé de sa grâce, de son naturel, de sa franchise. Et si sa poésie est quelquefois, selon Brunetière, malsaine et suspecte, il restera toujours le poète de l'amour et de la douleur (1).

Ballade à la Lune.

C'était, dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,
La lune,
Comme un point sur un i.

Lune, quel esprit sombre
Promène au bout d'un fil,
Dans l'ombre,
Ta face et ton profil ?

Es-tu l'œil du ciel borgne?
Quel chérubin cafard
Nous lorgne
Sous ton masque blafard?

N'es-tu rien qu'une boule?
Qu'un grand faucheur bien gras
Qui roule
Sans pattes et sans bras?

Es-tu, je t'en soupçonne,
Le vieux cadran de fer
Qui sonne
L'heure aux damnés d'enfer ?

Sur ton front qui voyage,
Ce soir, ont-ils compté
Quel âge
A leur éternité ?

Est-ce un ver qui te ronge,
Quand ton disque noirci
S'allonge
En croissant rétréci ?

Qui t'avait éborgnée
L'autre nuit ? T'étais-tu
Cognée
A quelque arbre pointu ?

Car tu vins, pâle et morne,
Coller sur mes carreaux
Ta corne
A tous les barreaux.

Va, lune moribonde,
Le beau corps de Phébé
La blonde
Dans la mer est tombé.

Tu n'en es que la face,
Et déjà, tout ridé,
S'efface
Ton front dépossédé.

Rends-nous la Chasseresse
Blanche au sein virginal
Qui presse
Quelque cerf matinal !

Oh ! sous le vert platane,
Sous les frais coudriers,
Diane,
Et ses grands lévriers !

Le chevreau noir qui doute,
Pendu sur un rocher,
L'écoute,
L'écoute s'approcher.

Et, suivant les curées,
Par les vaux, par les blés,
Les prés,
Ses chiens s'en sont allés.

Oh ! le soir, dans la brise,
Phébé, sœur d'Apollo,
Surprise

A l'ombre, un pied dans l'eau !

(1) A consulter sur MUSSET : G. Sand : *Elle et lui* ; Paul de Musset : *Biographie d'A. de Musset ; Lui et Elle* ; Arvède Barine : *A. de Musset ; Lettres d'A. de Musset et de G. Sand*, publiées par S. Rocheblave (1897). — L. Séché : *A. de Musset* ; Ch. Maurras : *Les Amants de Venise*, etc.

Phébé qui, la nuit close,
Aux lèvres d'un berger
Se pose,
Comme un oiseau léger.

Lune, en notre mémoire
De tes belles amours
L'histoire
T'embellira toujours,

Et toujours rajeunie,
Tu seras du passant
Bénie,
Pleine lune ou croissant.

T'aimera le vieux pâtre,
Seul, tandis qu'à ton front
D'albâtre
Ses dogues aboieront.

T'aimera le pilote
Dans son grand bâtiment
Qui flotte,
Sous le clair firmament,

Et la fillette preste
Qui passe le buisson,
Pied leste,
En chantant sa chanson.

Comme un ours à la chaîne,
Toujours sous tes yeux bleus
Se traîne
L'océan montueux.

Et qu'il vente ou qu'il neige,
Moi-même, chaque soir,
Que fais-je,
Venant ici m'asseoir ?

Je viens voir à la brune
Sur le clocher jauni,
La lune,
Comme un point sur un i...⁽¹⁾

(1) Cfr. *La lune*, de ROLLINAT.

La lune.

La lune a de lointains regards
Pour les maisons et les hangars
Qui tordent sous les verts hagards
Leurs girouettes ;
Mais sa lueur fait des plongeurs
Dans les marais peuplés d'ajoncs,
Et flotte sur les vieux donjons
Pleins de chouettes.

Elle fait miróiter les socs
Dans les champs, et nacre les rocs
Qui hérissent les monts, par blocs
Infranchissables ;
Et ses chatoiements délicats
Près des gaves aux sourds fracas,
Font luire de petit micas
Parmi les sables !

Avec ses lumineux frissons,
Elle a de si douces façons
De se pencher sur les buissons
Et les clairières !
Son rayon blême et vapoureux
Tremblote au fond des chemins creux
Et rôde sur les flancs ocreux
Des fondrières.

Elle promène son falot
Sur la forêt et sur le flot
Que pétrit parfois le galop
Des vents funébres ;
Elle éclaire aussi les taillis
Où, cachés sous les verts fouillis,
Les ruisseaux font des gazouillis
Dans les ténèbres.

Elle argente sur les talus
Les vieux troncs d'arbres vermouls
Et rend les saules chevelus
Si fantastiques,
Qu'à ses rayons ensorceleurs,
Ils ont l'air de femmes en pleurs
Qui penchent au vent des douleurs
Leurs fronts mystiques.

En doux reflets elle se fonde
Parmi les nénuphars qui font,
Sur l'étang sinistre et profond,
De vertes plaques ;
Sur la côte elle donne aux buis
Des baisers d'émeraude, et puis,
Elle se mire dans les puits
Et dans les flaques !

Et, comme sur les vieux manoirs,
Les ravins et les entonnoirs,
Comme sur les champs de blés noirs
Où dort la caille,
Elle s'éparpille ou s'épand,
Onduleuse comme un serpent,
Sur le sentier qui va grimpant
Dans la rocaille !

Oh ! quand, tout baigné de sueur,
Je fuis le cauchemar tueur,
Tu blanchis avec ta lueur
Mon âme brune ;
Si donc, la nuit, comme un hibou,
Je vais rôdant je ne sais où,
C'est que je t'aime comme un fou,
O bonne Lune !

Dupont et Durand.

(Deux ratés, Dupont et Durand, se rencontrent et se racontent leurs souvenirs, leurs misères, leurs projets. Que fis-tu ? demande Durand.)

DUPONT.

... Rien du tout, j'ai flâné dans les rues
 J'ai marché devant moi, libre, bayant aux grues ;
 Mal nourri, peu vêtu, couchant dans un grenier,
 Dont je déménageais dès qu'il fallait payer ;
 De taudis en taudis colportant ma misère,
 Ruminant de Fourier le rêve humanitaire,
 Empruntant çà et là le plus que je pouvais,
 Dépensant un écu sitôt que je l'avais,
 Délayant de grands mots en phrases insipides,
 Sans chemise et sans bas, et les poches si vides,
 Qu'il n'est que mon esprit au monde d'aussi creux,
 Tel je vécus râpé, sycophante, envieux.

DURAND.

Je le sais ; quelquefois, de peur que tu ne meures,
 Lorsque ton estomac criait : " Il est six heures ! "
 J'ai dans ta triste main glissé, non sans regret,
 Cinq francs que tu courais perdre chez Bajazet.
 Mais que fis-tu plus tard ? car tu n'as pas, je pense,
 Mené jusqu'aujourd'hui cette affreuse existence.

DUPONT.

Toujours ! J'atteste ici Brutus et Spinoza.
 Que je n'ai jamais eu que l'habit que voilà !
 Et comment en changer ? A qui rend-on justice ?
 On ne voit qu'intérêt, convoitise, avarice.
 J'avais fait un projet.. Je te le dis tout bas..
 Un projet ! Mais au moins tu n'en parleras pas..
 C'est plus beau que Lycurgue, et rien d'aussi sublime
 N'aura jamais paru si Ladvocat l'imprime.
 L'univers, mon ami, sera bouleversé ;
 On ne verra plus rien qui ressemble au passé ;
 Les riches seront gueux et les nobles infâmes ;
 Nos maux seront des biens, les hommes seront femmes,
 Et les femmes seront... tout ce qu'elles voudront.
 Les plus vieux ennemis se réconcilieront,
 Le Russe avec le Turc, l'Anglais avec la France,
 La foi religieuse avec l'indifférence,
 Et le drame moderne avec le sens commun.
 De rois, de députés, de ministres, pas un.
 De magistrats, néant ; de lois, pas davantage.
 J'abolis la famille et romps le mariage ;
 Du reste, on ne verra, mon cher, dans les campagnes,
 Ni forêts, ni clochers, ni vallons, ni montagnes :

Chansons que tout cela ! Nous les supprimerons,
 Nous les démolirons, comblerons, brûlerons.
 Ce ne seront partout que houilles et bitumes,
 Trottoirs, masures, champs plantés de bons légumes,
 Carottes, fèves, pois, et qui veut peut jeûner ;
 Mais nul n'aura du moins le droit de bien dîner.
 Sur deux rayons de fer un chemin magnifique
 De Paris à Pékin ceindra ma république.
 Là, cent peuples divers, confondant leur jargon,
 Feront une Babel d'un colossal wagon.
 Là, de sa roue en feu le coche humanitaire
 Usera jusqu'aux os les muscles de la terre.
 Du haut de ce vaisseau les hommes stupéfaits
 Ne verront qu'une mer de choux et de navets.
 Le monde sera propre et net comme une écuelle,
 L'humanitairerie en fera sa gamelle,
 Et le globe rasé, sans barbe ni cheveux,
 Comme un grand potiron roulera dans les cieux.
 Quel projet, mon ami ! quelle chose admirable !
 A d'aussi vastes plans rien est-il comparable ?
 Je les avais écrits dans mes moments perdus.
 Croirais-tu bien, Durand, qu'on ne les a pas lus ?
 Que veux-tu ! notre siècle est sans yeux, sans oreilles ;
 Offrez-lui des trésors, montrez-lui des merveilles,
 Pour aller à la Bourse, il vous tourne le dos ;
 Ceux-là nous font des bois et ceux-ci des canaux ;
 On aime le plaisir, l'argent, la bonne chère ;
 On voit des fainéants qui labourent la terre ;
 L'homme de notre temps ne veut pas s'éclairer,
 Et j'ai perdu l'espoir de le régénérer....

(Poésies.)

La Nuit de Mai

LA MUSE

Poète, prend ton luth et me donne un baiser ;
 La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore,
 Le printemps naît ce soir ; les vents vont s'embraser ;
 Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
 Aux premiers buissons verts commence à se poser.
 Poète, prends ton luth et me donne un baiser.

LE POÈTE

Comme il fait noir dans la vallée !
 J'ai cru qu'une forme voilée
 Flottait là-bas sur la forêt.
 Elle sortait de la prairie ;
 Son pied rasait l'herbe fleurie ;
 C'est une étrange rêverie ;
 Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; la nuit, sur la pelouse,
 Balance le zéphir dans son voile odorant.
 La rose, vierge encor, se referme jalouse
 Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
 Ecoute ! tout se tait ; songe à ta bien-aimée.
 Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée
 Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.
 Ce soir, tout va fleurir ; l'immortelle nature
 Se remplit de parfums, d'amour et de murmure...

LE POÈTE

Pourquoi mon cœur bat-il si vite ?
 Qu'ai-je en moi qui s'agite
 Dont je me sens épouventé ?
 Ne frappe-t-on pas à ma porte ?
 Pourquoi ma lampe à demi morte
 M'éblouit-elle de clarté ?
 Dieu puissant ! tout mon corps frissonne.
 Qui vient ? qui m'appelle ? Personne.
 Je suis seul ; c'est l'heure qui sonne ;
 O solitude ! ô pauvreté !

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; le vin de la jeunesse
 Fermente cette nuit dans les veines de Dieu.
 Mon sein est inquiet ; la volupté l'opresse,
 Et les vents altérés m'ont mis la lèvre en feu.
 O paresseux enfant ! regarde, je suis belle,
 Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,
 Quand je te vis si pâle au toucher de mon aile,
 Et que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes bras ?
 Ah ! je t'ai consolé d'une amère souffrance !
 Hélas ! bien jeune encor, tu te mourais d'amour.
 Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance ;
 J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

LE POÈTE

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
 O ma pauvre Muse ! est-ce toi ?
 O ma fleur ! ô mon immortelle !
 Seul être pudique et fidèle
 Où vive encor l'amour de moi !
 Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
 C'est toi ma maîtresse et ma sœur !
 Et je sens, dans la nuit profonde,
 De ta robe d'or qui m'inonde
 Les rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; c'est moi, ton immortelle,
 Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,
 Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
 Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux.
 Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire
 Te ronge, quelque chose a gémi dans ton cœur ;
 Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,
 Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
 Viens, chantons devant Dieu ; chantons dans tes pensées,
 Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées ;
 Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.
 Eveillons au hasard les échos de ta vie.
 Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,
 Et que ce soit un rêve, et le premier venu.
 Inventons quelque part des lieux où l'on oublie ;
 Partons, nous sommes seuls, l'univers est à nous.
 Voici la verte Ecosse, et la brune Italie,
 Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux,
 Argos, et Ptéléon, ville des hécatombes ;
 Et Messa la divine, agréable aux colombes ;
 Et le front chevelu du Pélion changeant ;
 Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent
 Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
 La blanche Oloosone à la blanche Camyre.
 Dis-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils bercer ?
 D'où vont venir les pleurs que nous allons verser ?
 Ce matin, quand le jour a frappé ta paupière,
 Quel Séraphin pensif, courbé sur ton chevet,
 Secouait des lilas dans sa robe légère
 Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait ?
 Chanterons-nous l'espoir, la tristesse ou la joie ?
 Tremperons-nous de sang les bataillons d'acier ?
 Suspenderons-nous l'amant sur l'échelle de soie ?
 Jetterons-nous au vent l'écume du coursier ?
 Dirons-nous quelle main, dans les lampes sans nombre
 De la maison céleste, allume nuit et jour
 L'huile sainte de vie et d'éternel amour ?
 Crierons-nous à Tarquin : " Il est temps, voici l'ombre ! "
 Descendrons-nous cueillir la perle au fond des mers ?
 Mènerons-nous la chèvre aux ébéniers amers ?
 Montrons-nous le ciel à la Mélancolie ?
 Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés ?
 La biche le regarde ; elle pleure et supplie ;
 Sa bruyère l'attend ; ses faons sont nouveau-nés,
 Il se baisse, il l'égorge, il jette à la curée
 Sur les chiens en sueur son cœur encor vivant.
 Peindrons-nous une vierge à la joue empourprée
 S'en allant à la messe, un page la suivant,

Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,
 Sur sa lèvre entr'ouverte oubliant sa prière ?
 Elle écoute en tremblant, dans l'écho du pilier,
 Résonner l'éperon d'un hardi cavalier.
 Disons-nous aux héros des vieux temps de la France
 De monter tout armés aux créneaux de leurs tours,
 Et de ressusciter la naïve romance
 Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours ?
 Vêtirons-nous de blanc une molle élégie ?
 L'homme de Waterloo nous dira-t-il sa vie,
 Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains
 Avant que l'envoyé de la nuit éternelle
 Vint sur son tertre d'or l'abattre d'un coup d'aile,
 Et sur son cœur de fer lui croiser les deux mains ?
 Clouons-nous au poteau d'une satire altière
 Le nom sept fois vendu d'un pâle pamphlétaire,
 Qui, poussé par la faim, du fond de son oubli,
 S'en vient, tout grelottant d'envie et d'impuissance,
 Sur le front du génie insulter l'espérance,
 Et mordre le laurier que son souffle a sali ?
 Prends ton luth ! prends ton luth ! je ne veux plus me taire.
 Mon aile me soulève au souffle du printemps.
 Le vent va m'emporter ; je vais quitter la terre.
 Une larme de toi ! Dieu m'écoute ; il est temps.

LE POÈTE

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
 Qu'un baiser d'une lèvre amie
 Et qu'une larme de mes yeux,
 Je te les donnerai sans peine ;
 De nos amours qu'il te souviennne,
 Si tu remontes dans les cieux.
 Je ne chante ni l'espérance,
 Ni la gloire, ni le bonheur,
 Hélas ! pas même la souffrance.
 La bouche garde le silence
 Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
 Qui se nourrit de pleurs jusque sur le tombeau,
 Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau ?
 O poète ! un baiser, c'est moi qui te le donne.
 L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
 C'est ton oisiveté ; ta douleur est à Dieu.
 Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
 Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
 Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur :
 Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur,

Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète,
 Que ta voix ici-bas doive rester muette.
 Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
 Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
 Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
 Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
 Ses petits affamés courent sur le rivage
 En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
 Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
 Ils courent à leur père avec des cris de joie
 En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
 Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
 De son aile pendante abritant sa couvée,
 Pêcheur mélancolique, il regarde les cieus.
 Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte ;
 En vain il a des mers fouillé la profondeur :
 L'Océan était vide et la plage déserte ;
 Pour toute nourriture il apporte son cœur.
 Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
 Partageant à ses fils ses entrailles de père,
 Dans son amour sublime il berce sa douleur,
 Et regardant couler sa sanglante mamelle,
 Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
 Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
 Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
 Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
 Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;
 Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
 Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
 Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
 Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
 Et que le voyageur attardé sur la plage,
 Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
 Poète, c'est ainsi que font les grands poètes,
 Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps ;
 Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes.
 Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
 Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
 De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
 Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
 Leurs déclamations sont comme des épées ;
 Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
 Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

LE POÈTE

O Muse ! spectre insatiable,
 Ne m'en demande pas si long.
 L'homme n'écrit rien sur le sable

A l'heure où passe l'aquilon
 J'ai vu le temps où ma jeunesse
 Sur mes lèvres était sans cesse
 Prête à chanter comme un oiseau ;
 Mais j'ai souffert un dur martyr,
 Et le moins que j'en pourrais dire,
 Si je l'essayais sur ma lyre,
 La briserait comme un roseau. (1)

Mai 1835.

Tristesse.

J'ai perdu ma force et ma vie,
 Et mes amis et ma gaiété ;
 J'ai perdu jusqu'à la fierté
 Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
 J'ai cru que c'était une amie ;
 Quand je l'ai comprise et sentie,
 J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
 Et ceux qui se sont passés d'elle,
 Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde ;
 Le seul bien qui me reste au monde
 Est d'avoir quelquefois pleuré.

Bury, 14 juin 1840.

Souvenir.

J'espérais bien pleurer, mais je croyais souffrir
 En osant te revoir, place à jamais sacrée,
 O la plus chère tombe et la plus ignorée
 Où dorme un souvenir !

Que redoutiez-vous donc de cette solitude,
 Et pourquoi, mes amis, me preniez-vous la main,
 Alors qu'une si douce et si vieille habitude
 Me montrait ce chemin ?

Les voilà, ces coteaux, ces bruyères fleuries,
 Et ces pas argentins sur le sable muet,
 Ces sentiers amoureux, remplis de causeries,
 Où son bras m'enlaçait.

(1) *Cir. Apparition*, de HENRI CHANTAVOINE (*Ad Memoriam*).

Les voilà, ces sapins à la sombre verdure,
 Cette gorge profonde aux nonchalants détours,
 Ces sauvages amis, dont l'antique murmure
 A bercé mes beaux jours.

Les voilà, ces buissons où toute ma jeunesse,
 Comme un essaim d'oiseaux, chante au bruit de mes pas.
 Lieux charmants, beau désert où passa ma maîtresse,
 Ne m'attendiez-vous pas ?

Ah ! laissez-les couler, elle me sont bien chères,
 Ces larmes que soulève un cœur encor blessé !
 Ne les essuyez pas, laissez sur mes paupières
 Ce voile du passé !

Je ne viens point jeter un regret inutile
 Dans l'écho de ces bois témoins de mon bonheur.
 Fière est cette forêt dans sa beauté tranquille,
 Et fier aussi mon cœur.

Que celui-là se livre à des plaintes amères,
 Qui s'agenouille et prie au tombeau d'un ami ;
 Tout respire en ces lieux ; les fleurs des cimetières
 Ne poussent point ici.

Voyez ! la lune monte à travers ces ombrages.
 Ton regard tremble encor, belle reine des nuits ;
 Mais du sombre horizon déjà tu te dégages,
 Et tu t'épanouis.

Ainsi de cette terre, humide encor de pluie,
 Sortent, sous tes rayons, tous les parfums du jour ;
 Aussi calme, aussi pur, de mon âme attendrie
 Sort mon ancien amour.

Que sont-ils devenus, les chagrins de ma vie ?
 Tout ce qui m'avait fait vieux est bien loin maintenant ;
 Et rien qu'en regardant cette vallée amie,
 Je redeviens enfant.

O puissance du temps, ô légères années !
 Vous emportez nos pleurs, nos cris et nos regrets ;
 Mais l'amitié vous prend, et sur nos fleurs fanées
 Vous ne marchez jamais.

Tout mon cœur te bénit, bonté consolatrice !
 Je n'aurais jamais cru que l'on pût tant souffrir
 D'une telle blessure, et que sa cicatrice
 Fût si douce à sentir.

Loin de moi les vains mots, les frivoles pensées
 Des vulgaires douleurs linceul accoutumé,
 Que viennent étaler sur leurs amours passées
 Ceux qui n'ont point aimé !

Dante, pourquoi dis-tu qu'il n'est pire misère
Qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur ?
Quel chagrin t'a dicté cette parole amère,
Cette offense au malheur ?

En est-il donc moins vrai que la lumière existe,
Et faut-il l'oublier du moment qu'il fait nuit ?
Est-ce bien toi, grande âme immortellement triste,
Est-ce toi qui l'as dit ?

Non, par ce pur flambeau dont la splendeur m'éclaire,
Ce blasphème vanté ne vient point de ton cœur.
Un souvenir heureux est peut-être sur terre
Plus vrai que le bonheur.

Eh quoi ! l'infortuné qui trouve une étincelle
Dans la cendre brûlante où dorment ses ennuis,
Qui saisit cette flamme et qui fixe sur elle
Ses regards éblouis ;

Dans ce passé perdu quand son âme se noie,
Sur ce miroir brisé lorsqu'il rêve en pleurant,
Tu lui dis qu'il se trompe, et que sa faible joie
N'est qu'un affreux tourment !

Et c'est à ta Françoise, à ton ange de gloire,
Que tu pouvais donner ces mots à prononcer,
Elle qui s'interrompt, pour conter son histoire,
D'un éternel baiser !

Qu'est-ce donc, juste Dieu, que la pensée humaine,
Et qui pourra jamais aimer la vérité,
S'il n'est joie ou douleur si juste et si certaine
Dont quelqu'un n'ait douté ?

Comment vivez-vous donc, étranges créatures ?
Vous riez, vous chantez, vous marchez à grands pas ;
Le ciel et sa beauté, le monde et ses souillures
Ne vous dérangent pas ;

Mais, lorsque par hasard le destin vous ramène
Vers quelque monument d'un amour oublié,
Ce caillou vous arrête, et cela vous fait peine
Qu'il vous heurte le pié.

Et vous criez alors que la vie est un songe ;
Vous vous tordez les bras comme en vous réveillant,
Et vous trouvez fâcheux qu'un si joyeux mensonge
Ne dure qu'un instant.

Malheureux ! cet instant où votre âme engourdie
A secoué les fers qu'elle traîne ici-bas,
Ce fugitif instant fut toute votre vie ;
Ne le regrettez pas !

Regrettez la torpeur qui vous cloue à la terre,
 Vos agitations dans la fange et le sang,
 Vos nuits sans espérance et vos jours sans lumière :
 C'est là qu'est le néant !

Mais que vous revient-il de vos froides doctrines ?
 Que demandent au ciel ces regrets inconstants
 Que vous allez semant sur vos propres ruines,
 A chaque pas du Temps ?

Oui, sans doute, tout meurt ; ce monde est un grand rêve,
 Et le peu de bonheur qui nous vient en chemin,
 Nous n'avons pas plus tôt ce roseau dans la main,
 Que le vent nous l'enlève.

Oui, les premiers baisers, oui, les premiers serments
 Que deux êtres mortels échangeaient sur terre,
 Ce fut au pied d'un arbre effeuillé par les vents,
 Sur un roc en poussière.

Ils prirent à témoin de leur joie éphémère
 Un ciel toujours voilé qui change à tout moment,
 Et des astres sans nom que leur propre lumière
 Dévore incessamment.

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau dans le feuillage,
 La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs piés,
 La source desséchée où vacillait l'image
 De leurs traits oubliés ;

Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile,
 Etourdis des éclairs d'un instant de plaisir,
 Ils croyaient échapper à cet Etre immobile
 Qui regarde mourir !

— Insensés ! dit le sage. — Heureux ! dit le poète.
 Et quels tristes amours as-tu donc dans le cœur,
 Si le bruit du torrent te trouble et t'inquiète,
 Si le vent te fait peur ?

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses
 Que les feuilles des bois et l'écume des eaux,
 Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses
 Et le chant des oiseaux.

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres
 Que Juliette morte au fond de son tombeau,
 Plus affreux que le toast à l'ange des ténèbres
 Porté par Roméo.

J'ai vu ma seule amie, à jamais la plus chère,
 Devenue elle-même un sépulcre blanchi,
 Une tombe vivante où flottait la poussière
 De notre mort chéri,

De notre pauvre amour, que, dans la nuit profonde,
 Nous avons sur nos cœurs si doucement bercé !
 C'était plus qu'une vie, hélas ! c'était un monde
 Qui s'était effacé !

Oui, jeune et belle encor, plus belle, osait-on dire,
 Je l'ai vue, et ses yeux brillaient comme autrefois.
 Ses lèvres s'entr'ouvraient, et c'était un sourire,
 Et c'était une voix ;

Mais non plus cette voix, non plus ce doux langage,
 Ces regards adorés dans les miens confondus ;
 Mon cœur, encor plein d'elle, errait sur son visage,
 Et ne la trouvait plus.

Et pourtant j'aurais pu marcher alors vers elle,
 Entourer de mes bras ce sein vide et glacé,
 Et j'aurais pu crier : " Qu'as-tu fait, infidèle,
 Qu'as-tu fait du passé ? "

Mais non ; il me semblait qu'une femme inconnue
 Avait pris par hasard cette voix et ces yeux ;
 Et je laissai passer cette froide statue
 En regardant les cieus.

Eh bien ! ce fut sans doute une horrible misère
 Que ce riant adieu d'un être inanimé.
 Eh bien ! qu'importe encore ? O nature ! ô ma mère !
 En ai-je moins aimé ?

La foudre maintenant peut tomber sur ma tête ;
 Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché !
 Comme le matelot brisé par la tempête,
 Je m'y tiens attaché.

Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent,
 Ni ce qu'il adviendra du simulcre humain,
 Ni si ces vastes cieus éclaireront demain
 Ce qu'ils ensevelissent.

Je me dis seulement : " A cette heure, en ce lieu,
 Un jour, je fus aimé, j'aimais, elle était belle.
 J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle,
 Et je l'emporte à Dieu ! " (1)

Février 1841.

Echange de sonnets. (2)

Premier sonnet de Musset.

— Je vous ai vue enfant, maintenant que j'y pense,
 Fraîche comme une rose et le cœur dans les yeux.
 — Je vous ai vu bambin, boudeur et paresseux,
 Vous aimiez Paul Foucher, les grands vers et la danse.

(1) Cfr HUGO : *Tristesse d'Olympio*, (page 276).

(2) Musset depuis quelque temps semblait avoir oublié le Salon de l'Arsenal. Au printemps de 1843, Edouard Grenier apporta à Nodier un sonnet à l'adresse du poète. Nodier le pria de le lui laisser et il l'envoya au poète avec un mot de sa fille, devenue M^{lle} Mennessier. Musset accourut. A peine rentré chez lui, encore sous le charme, il écrivit à Marie pour fixer l'entretien, où ils avaient évoqué les rêves d'autrefois. Ce fut l'occasion d'un échange de sonnets, dont on admirera la beauté simple et émouvante et l'exquise délicatesse de sentiments.

Ainsi nous revenaient les jours de notre enfance,
 Et nous parlions déjà le langage des vieux,
 Ce jeune souvenir riait entre nous deux,
 Léger comme un écho, gai comme l'espérance.

Le lâche craint le temps parce qu'il fait mourir ;
 Il croit son mur gâté lorsqu'une fleur y pousse.
 O voyageur ami, père du souvenir !

C'est ta main consolante, et si sage, et si douce,
 Qui consacre à jamais un pas fait sur la mousse,
 Le hochet d'un enfant, un regard, un soupir.

Première réponse de Marie Nodier.

La fleur de la jeunesse est-elle refléurie,
 Sous les rayons dorés du soleil d'autrefois ?
 Mon beau passé perdu connaît-il votre voix,
 Et vient-il, l'étourdi, railler ma rêverie ?

Par la chute des jours mon âme endolorie
 A laissé ses chansons aux épines des bois.
 Du fardeau maternel j'ai soulevé le poids ;
 J'ai vécu, j'ai souffert et je me suis guérie.

Hélas ! qu'il est donc loin le printemps écoulé !
 Que d'étés ont séché son vert gazon foulé !
 Que de rudes hivers ont refroidi sa sève !

Mais de votre amitié le doux germe envolé
 A retrouvé sa place, et mon cœur consolé
 En recueille les fleurs au chemin que j'achève.

Deuxième sonnet de Musset.

Quand, par un jour de pluie, un oiseau de passage
 Jette au hasard un cri dans un chemin perdu,
 Au bord du bois fleuri, dans un nid de feuillage,
 Le rossignol pensif a, parfois, répondu.

Ainsi fut mon appel de votre âme entendu,
 Et vous me répondez dans notre cher langage ;
 Ce charme triste et doux, tant aimé d'un autre âge,
 Ce pur toucher du cœur, vous me l'avez rendu.

Était-ce donc bien vous ? si bonne et si jolie.
 Vous parlez de regrets et de mélancolie ?
 — Et moi peut-être, aussi, j'avais un cœur blessé.

Aimer n'importe qui, c'est un peu de folie...
 Qui nous rapportera le bouquet d'Ophélie
 De la rive inconnue où les flots l'ont laissé ?

Deuxième réponse de Marie Nodier.

Ce doux bouquet mouillé qui s'effeuille à nos yeux
Et que jamais la main n'a pu reprendre ou suivre,
Ne le regrettons pas ! J'ai lu dans un vieux livre
Que son cœur détaché voulait parler d'adieux.

Du foyer paternel, vous, l'esprit radieux,
Dans l'ardente mêlée où le triomphe enivre,
Vous vous souvenez donc qu'en essayant de vivre
Ensemble nous étions partis d'un vol joyeux ?

Nous avons traversé la merveilleuse plaine
Où la fleur du jeune âge, amicale et sereine,
Dit : " La vie est charmante et l'avenir béni. "

Puis, je vous vis monter quand je perdis haleine.
A la cime des monts votre aile souveraine
Allait chercher son aire, et je gardais mon nid.

*Troisième et dernier sonnet de Musset.**(Sans réponse.)*

Vous les regrettiez presque, en me les envoyant,
Ces vers, beaux comme un rêve et purs comme l'aurore.
" Ce malheureux garçon, disiez-vous en riant,
Va se croire obligé de me répondre encore. "

Bonjour, ami sonnet, si doux, si bienveillant,
Poésie, amitié que le vulgaire ignore.
Gentil bouquet de fleurs, de larmes tout brillant,
Que dans un noble cœur un soupir fait éclore.

Oui, nous avons, ensemble, à peu près, commencé
A ronger ce grand songe où le monde est bercé.
J'ai perdu des procès bien chers et j'en appelle.

Mais en vous écoutant tout regret a cessé,
Meure mon triste cœur, quand ma pauvre cervelle
Ne saura plus sentir le charme du passé !

Théophile Gautier.

Tarbes, 1811. — Neuilly, 1872.

Œuvres poétiques : *Poésies détachées* (1830). — *Albertus* (1832).

La Comédie de la Mort (1838). — *Espana* (1845). — *Emaux et Camées* (1853).
Poésies nouvelles ; *Théâtre*, etc.

Fit d'abord de la peinture dans l'atelier de Rioult, et c'est le *rapin* qui prit part à la « bataille d'Hernani », scandalisant les *philistins* par son gilet rouge cerise, son pantalon vert d'eau, son pardessus noisette. (1)

Romantique à tous crins, « terreur du bourgeois glabre et chauve », se sépare ensuite de ses anciens amis et se moque d'eux dans les *Jeune-France*. Ses *Emaux et Camées* sont des

(1) Lire son *Histoire du romantisme*.

« transpositions d'art », l'œuvre d'un poète sensible surtout à l'aspect extérieur des choses, pour qui « le monde visible seul existe ». Par là il réagit contre l'hypertrophie du moi, contre les perpétuelles effusions sentimentales que le romantisme avait mises à la mode et qui dégénérent, chez les maladroits imitateurs de Lamartine et de Musset, en pleurnicheries ridicules.

Gautier, partisan de l'art pour l'art, est un des premiers précurseurs du Parnasse.

Vers plastique et coloré ; vocabulaire d'une richesse inouïe ; Gautier possède tous les termes techniques d'architecture, d'archéologie, de blason, d'orfèvrerie. Certaines pièces des *Emaux et Camées*, son chef-d'œuvre, sont d'étrincelants bijoux, ciselés avec une adresse merveilleuse. On l'a appelé le Benvenuto Cellini du style.

Les Colombes.

Sur le coteau, là-bas, où sont les tombes,
Un beau palmier comme un panache vert,
Dresse sa tête où, le soir, les colombes
Viennent nicher et se mettre à couvert.

Mais le matin, elles quittent les branches ;
Comme un collier qui s'égrène on les voit
S'éparpiller dans l'air bleu, toutes blanches,
Et se poser plus loin sur quelque toit.

Mon âme est l'arbre où, tous les soirs, comme elles,
De blancs essaims de folles visions
Tombent des cieus, en palpitant des ailes,
Pour s'envoler dès les premiers rayons. ⁽¹⁾

(*La Comédie de la mort.*)

La Caravane humaine.

La caravane humaine au Sahara du monde,
Par ce chemin des ans qui n'a pas de retour,
S'en va traînant le pied, brûlée aux feux du jour,
Et buvant sur ses bras la sueur qui l'inonde.

Le grand lion rugit et la tempête gronde ;
A l'horizon fuyard, ni minaret, ni tour ;
La seule ombre qu'on ait, c'est l'ombre du vautour,
Qui traverse le ciel cherchant sa proie immonde.

L'on avance toujours et voici que l'on voit
Quelque chose de vert que l'on se montre au doigt :
C'est un bois de cyprès, semé de blanches pierres.

Dieu, pour vous reposer, dans le désert du temps,
Comme des oasis, a mis les cimetières :
Couchez-vous et dormez, voyageurs haletants !

(*La Comédie de la mort.*)

(1) Cfr. *Le Colombier*, de LEONCE DEPONT (*Sérénités*).

L'Art. (1)

Oui, l'œuvre sort plus belle	D'une main délicate
D'une forme au travail	Poursuis dans un filon
Rebelle,	D'agate
Vers, marbre, onyx, émail.	Le profil d'Apollon.
Point de contraintes fausses !	Peintre, fuis l'aquarelle,
Mais que, pour marcher droit,	Et fixe la couleur
Tu chausse,	Trop frêle
Muse, un cothurne étroit.	Au four de l'émailleur...
Fi du rythme commode,	Tout passe. — L'art robuste
Comme un soulier trop grand,	Seul a l'éternité ;
Du mode	Le buste
Que tout pied quitte et prend !	Survit à la cité,
Statuaire, repousse	Et la médaille austère
L'argile que pétrit	Que trouve un laboureur
Le pouce,	Sous terre
Quand flotte ailleurs l'esprit,	Révèle un empereur.
Lutte avec le Carrare,	Les dieux eux-mêmes meurent,
Avec le Paros dur	Mais les vers souverains
Et rare,	Demeurent
Gardiens du contour pur ;	Plus forts que les airains.
Emprunte à Syracuse	Sculpte, lime, cisèle ;
Son bronze où fermement	Que ton rêve flottant
S'accuse	Se scelle
Le trait fier et charmant ;	Dans le bloc résistant !

(Emaux et Camées.)

Vieux de la vieille.

15 décembre. (2)

Par l'ennui chassé de ma chambre,
 J'errais le long du boulevard :
 Il faisait un temps de décembre,
 Vent froid, fine pluie, et brouillard ;

Et là, je vis, spectacle étrange,
 Echappés du sombre séjour,
 Sous la bruine et dans la fange,
 Passer des spectres en plein jour.

(1) Cfr. Banville : *Le Rythme et la Rime*, et Verlaine : *Art poétique* (voir plus loin). Voici la pièce de Banville :

Le Rythme et la Rime.

Avec ses sanglots, l'instrument rebelle, Qui sent un pouvoir plus fort que le sien, Donne l'harmonie enivrante et belle Au musicien.	De même d'abord le Rythme farouche Devant la Pensée écume d'horreur, Et, pour se soustraire au Dieu qui le touche, Se cabre en fureur.
Le cheval meurtri, qui saigne et qui pleure, Cède au cavalier, rare parmi nous, Dont aucun effort ne peut avant l'heure Lasser les genoux.	Mais bientôt, léchant la main qui l'opprime, Il marche en cadence, et comme par jeu Son vainqueur lui met le mors de la Rime Dans sa bouche en feu.

(Odelettes.)

(2) Le 15 décembre, les derniers survivants de la garde impériale fêtaient le retour des cendres de Napoléon (15 déc. 1841), et faisaient un pèlerinage à la colonne Vendôme.

Pourtant c'est la nuit que les ombres,
Par un clair de lune allemand,
Dans les vieilles tours en décombres,
Reviennent ordinairement ;

C'est la nuit que les Elfes sortent
Avec leur robe humide au bord,
Et sous les nénuphars emportent
Leur valseur de fatigue mort ;

C'est la nuit qu'à lieu la revue
Dans la ballade de Zedlitz,
Où l'empereur, ombre entrevue,
Compte les ombres d'Austerlitz. (1)

Mais des spectres près du Gymnase,
A deux pas des Variétés,
Sans brume ou linceul qui les gaze,
Des spectres mouillés et crottés !

Avec ses dents jaunes de tartre,
Son crâne de mousse verdi,
A Paris, boulevard Montmartre,
Mab se montrant en plein midi

La chose vaut qu'on la regarde :
Trois fantômes de vieux grognards,
En uniformes de l'ex-garde,
Avec deux ombres de hussards !

On eût dit la lithographie
Où, dessinés par un rayon,
Les morts, que Raffet déifie,
Passent, criant : Napoléon !

Ce n'était pas les morts qu'éveille
Le son du nocturne tambour,
Mais bien quelques *vieux de la vieille*
Qui célébraient le grand retour.

Depuis la suprême bataille,
L'un a maigri, l'autre a grossi ;
L'habit jadis fait à leur taille,
Est trop grand ou trop rétréci.

Nobles lambeaux, défroque épique,
Saints haillons, qu'étoile une croix,
Dans leur ridicule héroïque
Plus beaux que des manteaux de rois !

Un plumet énervé palpite
Sur leur kolbach fauve et pelé ;
Près des trous de balle, la mite
A rongé leur dolman criblé ;

(1) Voir *Revue nocturne*, de Barthélemy et Méry (p. 234).

Leur culotte de peau trop large
Fait mille plis sur leur fémur ;
Leur sabre rouillé, lourde charge,
Creuse le sol et bat le mur ;

Ou bien un embonpoint grotesque,
Avec grand peine boutonné,
Fait un poussah, dont on rit presque,
Du vieux héros tout chevronné.

Ne le raillez pas, camarade ;
Saluez plutôt chapeau bas
Ces Achilles d'une Iliade
Qu'Homère n'inventerait pas.

Respectez leur tête chenue !
Sur leur front par vingt cieux bronzé,
La cicatrice continue
Le sillon que l'âge a creusé.

Leur peau, bizarrement noircie,
Dit l'Égypte aux soleils brûlants ;
Et les neiges de la Russie
Poudrent encor leurs cheveux blancs.

Si leurs mains tremblent, c'est sans doute
Du froid de la Bérésina ;
Et s'ils boitent, c'est que la route
Est longue du Caire à Wilna ;

S'ils sont perclus, c'est qu'à la guerre
Les drapeaux étaient leurs seuls draps :
Et si leur manche ne va guère,
C'est qu'un boulet a pris leur bras.

Ne nous moquons pas de ces hommes
Q'en riant le gamin poursuit ;
Ils furent le jour dont nous sommes
Le soir et peut-être la nuit.

Quand on oublie, ils se souviennent !
Lancier rouge et grenadier bleu,
Au pied de la colonne, ils viennent
Comme à l'autel de leur seul dieu.

Là, fiers de leur longue souffrance,
Reconnaissants des maux subis,
Ils sentent le cœur de la France
Battre sous leurs pauvres habits.

Aussi les pleurs trempent le rire
 En voyant ce saint carnaval,
 Cette mascarade d'empire
 Passer comme un matin de bal ;

Et l'aigle de la grande armée
 Dans le ciel qu'emplit son essor,
 Du fond d'une gloire emflammée,
 Etend sur eux ses ailes d'or ! (1)

(Emaux et Camées.)

Stances.

Maintenant, — dans la plaine ou bien dans la montagne,
 Chêne ou sapin, un arbre est en train de pousser,
 En France, en Amérique, en Turquie, en Espagne,
 Un arbre sous lequel un jour je puis passer.

Maintenant, — sur le seuil d'une pauvre chaumière,
 Une femme, du pied agitant un berceau,
 Sans se douter qu'elle est la Parque filandière,
 Allonge entre ses doigts l'étope d'un fuseau.

Maintenant, — loin du ciel à la splendeur divine,
 Comme une taupe aveugle en son étroit couloir,
 Pour arracher le fer au ventre de la mine,
 Sous le sol des vivants plonge un travailleur noir.

Maintenant, — dans un coin du monde que j'ignore,
 Il existe une place où le gazon fleurit,
 Où le soleil joyeux boit les pleurs de l'aurore,
 Où l'abeille bourdonne, où l'oiseau chante et rit.

Cet arbre, qui soutient tant de nids sur ses branches,
 Cet arbre épais et vert, frais et riant à l'œil,
 Dans son tronc renversé l'on taillera des planches,
 Les planches dont un jour on fera mon cercueil !

Cette étope qu'on file et qui, tissée en toile,
 Donne une aile au vaisseau dans le port engourdi,
 A l'orgie une nappe, à la pudeur un voile,
 Linceul, revêtira mon cadavre verdi !

Ce fer que le mineur cherche au fond de la terre
 Aux brumeuses clartés de son pâle fanal,
 Hélas ! le forgeron quelque jour en doit faire
 Le clou qui fermera le couvercle fatal !

A cette même place où mille fois peut-être
 J'allai m'asseoir, le cœur plein de rêves charmants,
 S'entr'ouvrira le gouffre où je dois disparaître,
 Pour descendre au séjour des épouvantements !

(Poésies complètes.)

1. Cfr. *La Ronde de nuit*, de MARC-MONNIER ; *La Revue de Minuit*, d'ANDRÉ LEMOYNE
 (*Fleurs du soir*).

J'étais monté plus haut..

J'étais monté plus haut que l'aigle et le nuage ;
 Sous mes pieds s'étendait un vaste paysage,
 Cerclé d'un double azur par le ciel et la mer ;
 Et les crânes pelés des montagnes géantes
 En foule jaillissaient des profondeurs béantes,
 Comme de blancs écueils sortant du gouffre amer.

C'était un vaste amas d'éboulements énormes,
 Des rochers grimaçant dans des poses difformes,
 Des pics dont l'œil à peine embrasse la hauteur,
 Et, la neige faisant une écume à leur crête,
 On eût dit une mer prise un jour de tempête,
 Un chaos attendant le mot du Créateur.

Là dorment les débris des races disparues,
 Le vieux monde noyé sous les ondes accrues,
 Le Béhémoth biblique et le Léviathan.
 Chaque mont de la chaîne, immense cimetière,
 Cache un corps monstrueux dans son ventre de pierre,
 Et ses blocs de granit sont des os de Titan !

Victor de Laprade.

Montbrison (Loire) 1812. — Lyon, 1883.

Œuvres poétiques : *Les Parfums de Madeleine* (1839). — *La Colère de Jésus* (1840).
Psyché (1842). — *Odes et Poèmes* (1844). — *Poèmes évangéliques* (1850). — *Les Symphonies* (1855). — *Idylles héroïques* (1858). — *Voix du silence* (1865). — *Les Arbres du Luxembourg* (1865). — *Pernette*, poème rustique (1868). — *Poèmes civiques* (1873).
Le Livre d'un père (1876). — *Le Livre des adieux* (1878).
 Œuvres poétiques (1878).

Fils d'un médecin, avocat. Un voyage en Savoie et en Suisse (1838), lui fit éprouver la vision des sommets et décida de sa vocation. En 1847, fut nommé professeur de littérature française à la Faculté des Lettres de Lyon. Député, démissionne (1873) pour raisons de santé et vit dans la retraite.

Poète platonicien, épris d'idéal, chante surtout les sommets glacés et vierges, dont il a compris la pure beauté. Son vers a souvent la gravité noble qui convient à ses aspirations élevées et spiritualistes.

Le Réveil de Psyché.

Le matin, rougissant dans sa fraîche première,
 Change les pleurs de l'aube en gouttes de lumière ;
 Et la forêt joyeuse, au bruit des flots chanteurs,
 Exhale, à son réveil, les humides senteurs ;
 La terre est vierge encor, mais déjà dévoilée,
 Et sourit au soleil sous la brume envolée.
 Entre les fleurs, Psyché, dormant au bord de l'eau,
 S'anime, ouvre les yeux à ce monde nouveau,
 Et, baigné des vapeurs d'un sommeil qui s'achève,
 Son regard luit pourtant, comme après un doux rêve ;

La terre avec amour porte la blonde enfant ;
 Des rameaux par la brise agités doucement
 Le murmure et l'odeur s'épanchent sur sa couche.
 Le jour pose, en naissant, un rayon sur sa bouche :
 D'une main supportant son corps demi-penché,
 Rejetant de son front ses longs cheveux, Psyché
 Ecarte l'herbe haute et les fleurs autour d'elle,
 Respire, sent la vie, et voit la terre belle,
 Et blanche, se dressant dans sa robe aux longs plis,
 Hors du gazon touffu monte comme un grand lis.

(Psyché.)

La Mort d'un Chêne. (1)

I

Quand l'homme te frappa de sa lâche cognée,
 O roi qu'hier le mont portait avec orgueil,
 Mon âme, au premier coup, retentit indignée,
 Et dans la forêt sainte il se fit un grand deuil.

Un murmure éclata sous ses ombres paisibles ;
 J'entendis des sanglots et des bruits menaçants ;
 Je vis errer des bois les hôtes invisibles,
 Pour te défendre, hélas ! contre l'homme impuissants.

Tout un peuple effrayé partit de ton feuillage,
 Et mille oiseaux chanteurs, troublés dans leurs amours,
 Planèrent sur ton front comme un pâle nuage,
 Perçant de cris aigus tes gémissements sourds.

Le flot triste hésita dans l'urne des fontaines ;
 Le haut du mont trembla sous les pins chancelants,
 Et l'aiglon roula dans les gorges lointaines
 L'écho des grands soupirs arrachés à tes flancs.

Ta chute laboura, comme un coup de tonnerre,
 Un arpent tout entier sur le sol paternel ;
 Et quand son sein meurtri reçut ton corps, la terre
 Eut un rugissement terrible et solennel,

Car Cybèle t'aimait, toi, l'aîné de ses chênes,
 Comme un premier enfant que sa mère a nourri ;
 Du plus pur de sa sève elle abreuvait tes veines,
 Et son front se levait pour te faire un abri.

Elle entoura tes pieds d'un long tapis de mousse,
 Où toujours en avril elle faisait germer
 Pervenche et violette à l'odeur fraîche et douce,
 Pour qu'on choisît ton ombre et qu'on y vînt aimer.

(1) Cit. *Le Bûcheron*, de V. de Laprade.

Toi, sur elle épanchant cette ombre et tes murmures,
Oh ! tu lui payais bien ton tribut filial !
Et chaque automne à flots versait tes feuilles mûres,
Comme un manteau d'hiver, sur le coteau natal.

La terre s'enivrait de ta large harmonie ;
Pour parler dans la brisée, elle a créé les bois :
Quand elle veut gémir d'une plainte infinie,
Des chênes et des pins elle emprunte la voix.

Cybèle t'amenait une immense famille ;
Chaque branche portait son nid ou son essaim.
Abeille, oiseau, reptile, insecte qui fourmille,
Tous avaient la pâture et l'abri dans ton sein.

Ta chute a dispersé tout ce peuple sonore ;
Mille êtres avec toi tombent anéantis ;
A ta place, dans l'air, seuls voltigent encore
Quelques pauvres oiseaux qui cherchent leurs petits.

Tes rameaux ont broyé les troncs déjà robustes ;
Autour de toi la mort a fauché largement.
Tu gis sur un monceau de chênes ou d'arbustes ;
J'ai vu tes verts cheveux pâlir en un moment.

Et ton éternité pourtant me semblait sûre !
La terre te gardait des jours multipliés...
La sève afflue encor par l'horrible blessure
Qui dessécha le tronc séparé de ses pieds.

Oh ! ne prodigue plus la sève à ces racines,
Ne verse pas ton sang sur ce fils expiré,
Mère ! garde-le tout pour les plantes voisines :
Le chêne ne boit plus ce breuvage sacré.

Dis adieu, pauvre chêne, au printemps qui t'enivre.
Hier, il t'a paré de feuillages nouveaux :
Tu ne sentiras plus ce bonheur de revivre :
Adieu les nids d'amour qui peuplaient tes rameaux ;

Adieu les noirs essaims bourdonnant sur tes branches,
Le frisson de la feuille aux caresses du vent ;
Adieu les frais tapis de mousse et de pervenches
Où le bruit des baisers t'a réjoui souvent.

O chêne, je comprends ta puissante agonie !
Dans sa paix, dans sa force, il est dur de mourir ;
A voir crouler ta tête, au printemps rajeunie,
Je devine, ô géant ! ce que tu dois souffrir.

Ainsi jusqu'à ses pieds l'homme t'a fait descendre.
Son fer a dépecé les rameaux et le tronc ;
Cet être harmonieux sera fumée et cendre,
Et la terre et le vent se le partageront !

Mais n'est-il rien de toi qui subsiste et qui dure ?
 Où s'en vont ces esprits d'écorce recouverts ?
 Et n'est-il de vivant que l'immense nature,
 Une au fond, mais s'ornant de mille aspects divers ?

Quel qu'il soit, cependant, ma voix bénit ton être
 Pour le divin repos qu'à tes pieds j'ai goûté...
 Dans un jeune univers, si tu dois y renaître,
 Puisses-tu retrouver ta force et ta beauté !

Car j'ai pour les forêts des amours fraternelles ;
 Poète vêtu d'ombre et dans la paix rêvant,
 Je vis avec lenteur, triste et calme, et, comme elles,
 Je porte haut ma tête, et chante au moindre vent.

Je crois le bien au fond de tout ce que j'ignore ;
 J'espère malgré tout, mais un bonheur humain ;
 Comme un chêne immobile, en mon repos sonore,
 J'attends le jour de Dieu qui nous luira demain.

En moi de la forêt le calme s'insinue ;
 De ses arbres sacrés dans l'ombre enseveli,
 J'apprends la patience aux hommes inconnue,
 Et mon cœur apaisé vit d'espoir et d'oubli.

Mais l'homme fait la guerre aux forêts pacifiques ;
 L'ombrage sur les monts recule chaque jour ;
 Rien ne nous restera des asiles mystiques
 Ou l'âme va cueillir la pensée et l'amour.

Prends ton vol, ô mon cœur ! la terre n'a plus d'ombres,
 Et les oiseaux du ciel, les rêves infinis,
 Les blanches visions qui cherchent les lieux sombres,
 Bientôt n'auront plus d'arbre où déposer leurs nids.

La terre se dépouille et perd ses sanctuaires ;
 On chasse des vallons les hôtes merveilleux ;
 Les dieux aimaient des bois les temples séculaires :
 La hache a fait tomber les chênes et les dieux.

Car nos pères nous ont légué des cieux déserts.
 Nous léguons à nos fils la terre dévastée
 Plus de rites sacrés sous les grands dômes verts !
 Pus d'autels, plus d'ombrage et de paix abritée.

II

Ainsi tu gémissais, poète, ami des chênes,
 Toi qui gardes encor le culte des vieux jours !
 Tu vois l'homme altéré sans ombre et sans fontaines ;
 Va ! l'antique Cybèle enfantera toujours.

Lève-toi ! c'est assez pleurer sur ce qui tombe ;
 La lyre doit savoir prédire et consoler ;
 Quand l'esprit te conduit sur le bord d'une tombe,
 De vie et d'avenir c'est pour nous y parler.

Crains-tu de voir tarir la sève universelle,
 Parce qu'un chêne est mort et qu'il était géant ?
 O poète, âme ardente, en qui l'amour ruisselle,
 Organe de la vie, as-tu peur du néant ?
 Va ! l'œil qui nous réchauffe a plus d'un jour à luire !
 Le grand semeur a bien des graines à semer ;
 La nature n'est pas lasse encor de produire :
 Car, ton cœur le sait bien, Dieu n'est pas las d'aimer.
 Tandis que tu gémis sur cet arbre en ruines,
 Mille germes là-bas déposés en secret,
 Sous le regard de Dieu, veillent dans ces collines,
 Tout prêts à s'élaner en vivante forêt.
 Nos fils pourront aimer et rêver sous leurs dômes,
 Le poète adorer la nature et chanter.
 Dans l'ombreux labyrinthe où tu vois des fantômes
 Un idéal plus pur viendra les visiter.
 Croissez sur nos débris, croissez, forêts nouvelles !
 Sur vos jeunes bourgeons nous verserons nos pleurs ;
 D'avance je vous vois, plus fortes et plus belles,
 Faire un plus doux ombrage à des hôtes meilleurs.
 Vous n'abriterez plus de sanglants sacrifices ;
 L'âge emporte les dieux ennemis de la paix.
 Aux chants, aux jeux sacrés, vos séjours sont propices ;
 Votre mousse aux loisirs offre des lits épais.
 Ne penche plus ton front sur les choses qui meurent ;
 Tourne au levant tes yeux, ton cœur à l'avenir.
 Les arbres sont tombés, mais les germes demeurent ;
 Tends sur ceux qui naîtront tes bras pour les bénir.
 Poète aux longs regards, vois les races futures,
 Vois ces bois merveilleux à l'horizon éclos ;
 Dans ton sein prophétique écoute leurs murmures ;
 Ecoute : au lieu d'un bruit de fer et de sanglots,
 Sur des coteaux baignés par des clartés sereines,
 Où des peuples joyeux semblent se reposer,
 Sous les chênes émus, les hêtres et les frênes,
 On dirait qu'on entend un immense baiser ! ⁽¹⁾

(Les Symphonies : Le Poème de l'arbre.)

(1) Cfr. ANATOLE FRANCE : *Le Chêne abandonné*. HENRI DE RÉGNIER : *Ode sur les arbres* (voir plus loin). ADOLPHE RETTÉ : *Hymne aux arbres* (voir plus loin). LÉONCE DEPONT : *La Mort des Chênes*. Voici cette dernière poésie :

La Mort des Chênes.

Le fer inexorable a fait son œuvre impie
 Dans le temple autrefois vibrant d'hymnes confus ;
 Sur l'autel dévasté gisent les sombres fûts,
 Et la grande forêt mystérieuse expie
 Quelque crime commis dans ses rameaux touffus.
 D'un sacrilège obscur la forêt fut complice,
 Puisque les bûcherons sont venus, inhumains
 Et sinistres, la hache ou la cognée aux mains,
 Préparer froidement ce monstrueux supplice,
 Et réserver aux bois ces tristes lendemains.

Avec les troncs couchés la frondaison s'étale,
 Et les chênes, malgré leurs ongles souterrains
 Et leurs torsos géants plus durs que les airains,
 Sont tombés sous les coups de la horde brutale,
 Mais, jusque dans la mort, semblent des souverains
 La sève lentement saigne de chaque plaie,
 Et l'arbrisseau timide, ayant vu choir l'aïeul,
 Devant le ciel béant tremble et se sent plus seul ;
 Et le brouillard glacé que nul vent ne balaie
 Les enveloppe tous d'un funèbre linceul.

Et tandis que, plaintive et morne, passe l'heure,
 Et que pèse partout un silence pareil
 Au calme du suprême et ténébreux sommeil,
 Plus d'un frère épargné dans la bruine pleure
 Sur ceux qui jamais plus ne croîtront au soleil.

Joseph Autran.

Marseille 1813 - 1877.

Œuvres poétiques : *La Mer* (1835). — *Ludibria Ventis* (1838). — *L'an 40, ballades et Poésies musicales* (1840). — *Les Poèmes de la Mer* (1852). — *Laboureurs et soldats* (1854). — *La Vie rurale* (1856). — *Épîtres rustiques* (1861). — *Le Poème des beaux jours* (1862). — *Les Paroles de Salomon* (1867). — *Sonnets capricieux* (1873). — *La Légende des Paladins* (1875). — *Œuvres complètes*, 6 volumes (1875 - 1881).

On l'a surnommé le « *poète de la mer* ». C'est aussi un poète rural. *Ce qu'il décrit surtout, dit Sardou dans son discours de réception à l'académie, c'est le travail, les souffrances des pauvres gens, marins ou pêcheurs, toujours en lutte avec les flots. Cette préoccupation des petits, des humbles, domine toute son œuvre....* Vers sonores et bien rythmés. Devenu aveugle en 1870.

Chanson du Soir.

Après un jour d'été, quand la ville s'endort,
Qu'elle étouffe l'écho de ses rumeurs dernières ;
Quand les lampes du soir dans les maisons du port
S'allument et sur l'eau projettent leurs lumières,

Le long des quais obscurs, il est doux d'écouter,
Dans cet apaisement des heures recueillies,
Les airs que les marins se prennent à chanter
D'une âme enfin rendue à ses mélancolies.

Préludant au sommeil qui va bientôt venir,
Ce chant, dont la tristesse à temps égaux s'exhale,
Pour chaque matelot est comme un souvenir,
Comme une vision de la terre natale.

Marqué de son accent, chaque peuple a le sien :
L'Anglais un rythme dur, mêlé de quelque ivresse,
L'Espagnol un refrain pieux, l'Italien
Des couplets que l'amour emmielle de tendresse.

Mais, entre ces accords, à mon gré le plus doux,
C'est l'air vague et plaintif, la sourde cantilène
Que les matelots grecs, hôtes fréquents chez nous,
Chantent sur leur navire, assis sur la poulaine.

Sans varier d'un son, d'où viens-tu, chant si vieux,
Héritage flottant qu'un siècle à l'autre envoie ?
Est-il vrai, matelots, que, déjà, vos aïeux
Le chantaient en partant pour la guerre de Troie ?...

(*Poèmes de la mer.*)

Calme du soir.

Ce soir, le flot dormant, qu'aucun vent ne soulève,
Sans écume et sans bruit s'étale sur la grève ;
C'est à peine si l'onde, en effleurant le bord,
Y module à mes pieds un insensible accord,

Un murmure douteux, qui meurt ou se prolonge
 Comme un soupir d'enfant qui dort et parle en songe.
 Silence de la mer, sommeil du firmament !
 Est-il rien de plus doux que ce recueillement ?
 Au cœur le plus troublé des tumultes du monde
 Rien vaut-il cette paix solennelle et profonde ?
 Muet, j'ai beau prêter l'oreille... pas un bruit !
 Une voix cependant au sein de cette nuit
 S'élève : C'est la voix mélancolique et tendre,
 C'est le chant qu'un pêcheur à l'écho fait entendre.
 Sur son bateau, qu'à peine un vent fait ondoyer,
 Il vient de rallumer sa lampe ou son foyer,
 Et, tandis que ce feu, comme un reflet d'étoile,
 Brille au loin sur la mer, il chante sous sa voile :
 Il chante, car sa pêche est féconde, ce soir.
 Quand ses enfants, au bord, viendront le recevoir,
 Répandant à leurs pieds sa nasse qui fourmille,
 Il verra le bonheur de sa pauvre famille,
 Et puis il dormira demain sur les galeïs,
 Pendant qu'un chaud soleil séchera ses filets.

(Poèmes de la Mer.)

Madame Louise Ackermann.

Paris, 1813. — Nice, 1890.

Œuvres poétiques : *Contes en vers* (1855). — *Contes et Poésies* (1863).

Premières poésies (1874). — *Poésies philosophiques* (1874), etc.

Jeune fille, aimait la lecture et l'étude : Platon, Voltaire, Buffon, Rousseau et plus tard, Shakspeare, Byron, Gœthe, Schiller. Femme d'un jeune philologue français, Paul Ackermann, calviniste libre-penseur. Elle-même résume ainsi son histoire : Une enfance engourdie

Louis Veuillot.

Boynes (Loiret), 1813. — Paris, 1883.

Œuvres poétiques : *Satires* (1863). — *Les Couleuvres* (1869). — *Œuvres poétiques* (1878).

Fils d'un ouvrier tonnelier, fit lui-même son instruction. Devint rédacteur en chef de l'*Univers* (1848). Polémiste fougueux, mais sincère.

EPILOGUE.

Placez à mon côté ma plume ;
 Sur mon cœur, le Christ, mon orgueil ;
 Sous mes pieds mettez ce volume ;
 Et clouez en paix le cercueil.

Après la dernière prière
 Sur ma fosse plantez la Croix ;
 Et si l'on me donne une pierre,
 Gravez dessus : *J'ai cru, je vois.*

Dites entre vous : « Il sommeille ;
 Son dur labeur est achevé ; »
 Ou plutôt dites : « Il s'éveille ;
 Il voit ce qu'il a tant rêvé ».

Ne défendez pas ma mémoire,
 Si la haine sur moi s'abat :
 Je suis content, j'ai ma victoire ;
 J'ai combattu le bon combat...

...Quant à ma vie, elle fut douce ;
 Les ondes du ciel font fleurir
 Sur l'aride pierre la mousse,
 Sur les remords le repentir.

Dans ma lutte laborieuse,
 La foi soutint mon cœur charmé ;
 Ce fut donc une vie heureuse,
 Puisqu'enfin j'ai toujours aimé.

Je fus pécheur ; et, sur ma route,
 Hélas ! j'ai chancelé souvent ;
 Mais, grâce à Dieu, vainqueur du doute,
 Je suis mort ferme et pénitent.

J'espère en Jésus. Sur la terre
 Je n'ai pas rougi de sa loi :
 Au dernier jour, devant son Père,
 Il ne rougira pas de moi.

(Œuvres poétiques.)

et triste, une jeunesse qui n'en fut pas une, deux courtes années d'union heureuse, vingt-quatre ans de solitude volontaire ».

Veuve en 1846, elle se retira sur une colline des environs de Nice, et y vécut, dans une complète solitude, pendant 24 ans, avec son deuil, ses souvenirs et ses livres. Elle a exprimé, dit Anatole France « *avec une sincérité entière, son idée du monde et de la vie... Véritable poète philosophe qui eut la passion des idées... Elle fait entendre l'accent d'une méditation passionnée...* » Une conception pessimiste de la vie inspire la plupart de ses poèmes : *L'Amour et la Mort, la Nature à l'Homme, l'Homme à la Nature, la Guerre, l'Idéal, les Malheureux*, etc. A écrit des vers d'une rare énergie, pleins d'élan et de cris désespérés. Sa langue, pourtant, est composée de toutes les vieilleries de son enfance ; avec des formes usées, aux couleurs pâlies.

La Guerre.

I

Du fer, du feu, du sang ! C'est elle ! C'est la Guerre !
 Debout, le bras levé, superbe en sa colère,
 Animant le combat d'un geste souverain,
 Aux éclats de sa voix s'ébranlent les armées ;
 Autour d'elle traçant des lignes enflammées,
 Les canons ont ouvert leurs entrailles d'airain.

Partout chars, cavaliers, chevaux, masse mouvante !
 En ce flux et reflux, sur cette mer vivante,
 A son appel ardent l'épouvante s'abat.
 Sous sa main qui frémit, en desseins féroces,
 Pour aider et fournir aux massacres atroces,
 Toute matière est arme, et tout homme soldat.

Puis, quand elle a repu ses yeux et ses oreilles
 De spectacles navrants, de rumeurs sans pareilles,
 Quand un peuple agonise en son tombeau couché,
 Pâle sous ses lauriers, l'âme d'orgueil remplie,
 Devant l'œuvre achevée et la tâche accomplie,
 Triomphante, elle crie à la Mort : — Bien fauché !

Oui, bien fauché ! vraiment la récolte est superbe ;
 Pas un sillon qui n'ait des cadavres pour gerbe.
 Les plus beaux, les plus forts sont les premiers frappés.
 Sur son sein dévasté qui saigne et qui frissonne,
 L'humanité, semblable au champ que l'on moissonne,
 Contemple avec douleur tous ces épis coupés.

Hélas ! au gré du vent et sous sa douce haleine
 Ils ondulaient au loin, des coteaux à la plaine,
 Sur la tige encor verte attendant leur saison.
 Le soleil leur versait ses rayons magnifiques ;
 Riches de leur trésor, sous les cieus pacifiques,
 Ils auraient pu mûrir pour une autre moisson.

II.

Si vivre c'est lutter, à l'humaine énergie
 Pourquoi n'ouvrir jamais qu'une arène rougie ?
 Pour un prix moins sanglant que les morts que voilà,
 L'homme ne pourrait-il concourir et combattre ?
 Manque-t-il d'ennemis qu'il serait beau d'abattre ?
 Le malheureux ! il cherche, et la Misère est là !

Qu'il lui crie : A nous deux ! et que sa main virile
 S'acharne sans merci contre ce flanc stérile
 Qu'il s'agit avant tout d'atteindre et de percer.
 A leur tour, le front haut, l'Ignorance et le Vice,
 L'un sur l'autre appuyés, l'attendent dans la lice ;
 Qu'il y descende donc, et pour les terrasser.

A la lutte entraînez les nations entières.
 Délivrance partout ! effaçant les frontières,
 Unissez vos élans, et tendez-vous la main.
 Dans les rangs ennemis et vers un but unique,
 Pour faire avec succès sa trouée héroïque,
 Certes, ce n'est pas trop de tout l'effort humain.

François Ponsard.

Vienne (Isère), 1814. — Pa. is, 1867.

Œuvres poétiques : *Théâtre* (tragédies et comédies). — *Œuvres complètes*, 3 vol. (1866-67).

D'abord partisan du romantisme, mais il lui reprochait de " tomber dans l'absurde ou l'affecté ..
 Aux drames flamboyants, il voulut opposer un théâtre plus vraisemblable et c'est dans cet esprit qu'il
 composa *Lucrèce*. Après la chute retentissante des *Burgraves* (1843), la pièce de Ponsard alla aux nues. Il
 ne retrouva ce succès qu'avec sa comédie de *l'Honneur et l'argent* (1853) et son drame du *Lion amoureux*
 (1866). Poète honnête, au vers prosaïque et lourd, qu'on a appelé par dénigrement le *poète du bon sens*.

LA BALLADE DE ROLAND.

L'empereur des Francs, le roi Charlemagne,
 A mandé vers lui tous ses grands barons,
 Pour faire la guerre aux Méures d'Espagne
 Qui sont mécréants, païens et larrons.

Le comte Roland prend sa cotte d'armes
 Et sa Durendal et son olifant ;
 Près du paladin, Galesinde en larmes
 Retient ses sanglots qui vont l'étouffant.

" Adieu ; je m'en vais combattre en Espagne ;
 " L'empereur vers lui mande ses barons ;
 " Garde-moi ta foi pendant la campagne ;
 " Quand je reviendrai, nous nous marierons ..

Sur la haute tour Galesinde monte,
 Mais son fiancé ne vient pas encor.
 Elle voit de loin un page du comte ;
 " Madame, dit-il, votre sire est mort,

" Est mort combattant les Maures d'Espagne
 " Qui sont mécréants, païens et larrons ;
 " L'empereur des Francs, le roi Charlemagne,
 " A perdu là-bas ses meilleurs barons ..

Une fois il vit dans le cimetière
 Une tombe neuve, un nouveau cyprès ;
 Il comprit pourquoi ; la nuit tout entière
 Il pleura sa mie, et mourut après.

(Œuvres complètes.)

Galesinde, pâle autant qu'une morte,
 Sans répondre un mot resta sur le seuil.
 Et le lendemain on ferma la porte
 Du couvent prochain sur l'amante en deuil.

Or, dans Roncevaux, la gorge maudite,
 Où par trahison sont morts tant de preux,
 Après la bataille un pieux ermite
 Aperçut Roland qui rouvrait les yeux.

Il avait au poing un tronçon d'épée ;
 On voyait fendue au-dessus de lui
 La roche en granit qu'il avait coupée
 Et par où les bœufs passent aujourd'hui.

Roland, bien pansé, revint à la vie,
 Il rentra chez lui plus prompt que le vent.
 Mais à son retour il sut que sa mie
 Avait pris le deuil au prochain couvent.

Lors sur le sommet d'un roc solitaire
 Le comte Roland fit bâtir une tour
 D'où ses yeux plongeaient dans le monastère
 Qu'il regardait tant que durait le jour.

L'heure semblait propice, et le penseur candide
 Croyait, dans le lointain d'une aurore splendide,
 Voir de la Paix déjà poindre le front tremblant.
 On respirait... Soudain, la trompette à la bouche,
 Guerre, tu reparas, plus âpre, plus farouche,
 Ecrasant le progrès sous ton talon sanglant.

C'est à qui le premier, aveuglé de furie,
 Se précipitera vers l'immense tuerie.
 A mort ! point de quartier ! l'emporter ou périr !
 Cet inconnu qui vient des champs ou de la forge
 Est un frère ; il fallait l'embrasser : on l'égorge.
 Quoi ! lever pour frapper des bras faits pour s'ouvrir !

Les hameaux, les cités s'écroulent dans les flammes ;
 Les pierres ont souffert, mais que dire des âmes ?
 Près des pères les fils gisent inanimés,
 Le Deuil sombre est assis devant les foyers vides,
 Car ces monceaux de morts, inertes et livides,
 Étaient des cœurs aimants et des êtres aimés.

Affaiblis et ployant sous la tâche infinie,
 Recommence, Travail ! rallume-toi, Génie !
 Le fruit de vos labeurs est broyé, dispersé.
 Mais quoi ! tous ces trésors ne formaient qu'un domaine :
 C'était le bien commun de la famille humaine.
 Se ruiner soi-même, ah ! c'est être insensé !

Guerre, au seul souvenir des maux que tu déchaînes,
 Fermente au fond des cœurs le vieux levain des haines
 Dans le limon laissé par tes flots ravageurs ;
 Des germes sont semés de rancune et de rage,
 Et le vaincu n'a plus, dévorant son outrage,
 Qu'un désir, qu'un espoir : enfanter des vengeurs.

Ferdinand de Gramont.

Jersey, 1815. — Paris, 1897.

Œuvres poétiques : *Sonnets* (1840). — *Chants du passé* (1854). — *Sextines* (1872).
Chansons et Rondes de l'enfance (1879-1880).

Poésie exacte et précise, mais assez froide.

SONNET.

Tout homme n'est pas né pour les sentiers faciles,
 Pour le monde de l'homme à tous les pas ouvert ;
 Il en est que Dieu fit pour rester au désert,
 Qui n'aiment que l'air libre et les sentiers stériles.

Comme l'âne sauvage, ils méprisent les villes ;
 Le torrent les abreuve, et les bois au toit vert,
 Sont, avec le ciel vif, leur unique couvert ;
 L'ombre d'un joug répugne à leurs fronts indociles.

Arrêtés tout le jour sur le sommet d'un mont,
 Ils ruminent en paix leur tristesse farouche,
 Et les hommes de loin demandent ce qu'ils font.

Mais le Seigneur a dit : « Malheur à qui les touche !
 Leur exil m'appartient, inutile ou fécond,
 Et c'est moi qui du mors ai délivré leur bouche. »

(*Sonnets.*)

Ainsi, le genre humain, à force de revanches,
 Arbre découronné, verra mourir ses branches.
 Adieu, printemps futurs ! Adieu, soleils nouveaux !
 En ce tronc mutilé la sève est impossible.
 Plus d'ombre, plus de fleurs, et ta hache inflexible,
 Pour mieux frapper les fruits, a tranché les rameaux.

III

Non, ce n'est point à nous, penseur et chantre austère,
 De nier les grandeurs de la mort volontaire.
 D'un élan généreux, il est beau d'y courir.
 Philosophes, savants, explorateurs, apôtres,
 Soldats de l'Idéal, ces héros sont les nôtres ;
 Guerre, ils sauront sans toi trouver pour qui mourir.

Mais à ce fer brutal qui frappe et qui mutilé,
 Aux exploits destructeurs, au trépas inutile,
 Ferme dans mon horreur, toujours je dirai : Non !
 O vous que l'art enivre ou quelque noble envie,
 Qui, débordant d'amour, fleurissez pour la vie,
 On ose vous jeter en pâture au canon !

Liberté, Droit, Justice, affaire de mitraille ;
 Pour un lambeau d'Etat, pour un pan de muraille,
 Sans pitié, sans remords, un peuple est massacré.
 — Mais il est innocent ! Qu'importe ? On l'extermine.
 Pourtant la vie humaine est de source divine ;
 N'y touchez pas ; arrière ! un homme, c'est sacré !

Josephin Soulayry.

Lyon, 1815-1891.

Œuvres poétiques : *A travers champs* (1837). — *Les cinq cordes du luth* (1838). — *Les Ephémères* (1846 et 1857). — *Sonnets humoristiques* (1858). — *Les Figulines* (1862).
Sonnets, poèmes et poésies (1864). — *La Chasse aux mouches d'or* (1876). — *Rimes ironiques* (1877).
Jeux divins (1883). — *Œuvres poétiques* (1872-1883).

N'est plus guère connu que par ses *Sonnets humoristiques*. Rappelle parfois, par trop de préciosité, les "*sonnettistes*" galants du XVII^e siècle. Quand Soulayry abandonne la forme du sonnet pour une forme plus ample, il manque de souffle.

LES DEUX CORTÈGES.

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
 L'un est morne : — il conduit le cercueil d'un enfant !
 Une femme le suit, presque folle, étouffant
 Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême : — au bras qui le défend
 Un nourrisson gazouille une note indécise ;
 Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
 L'embrasse tout entier d'un regard triomphant.

On baptise, on absout, et le temple se vide.
 Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
 Echantent un coup d'œil aussitôt détourné ;

Et — merveilleux retour qu'inspire la prière —
 La jeune mère pleure en regardant la bière,
 La femme qui pleurait sourit au nouveau-né.

RÊVES AMBITIEUX.

Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine,
 Avec un filet d'eau, torrent, source ou ruisseau,
 J'y planterais un arbre, olivier, saule ou frêne,
 J'y bâtirais un toit, chaume, tuile ou roseau.

Sur mon arbre, un doux nid, gramin, duvet ou laine,
 Retiendrait un chanteur, pinson, merle ou moineau.
 Sous mon toit, un doux lit, hamac, natte ou berceau,
 Retiendrait une enfant, blonde, brune ou châtain.

Je ne veux qu'un arpent ; pour le mesurer mieux,
 Je dirais à l'enfant la plus belle à mes yeux :
 " Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève ;

" Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
 " Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon "
 Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est
 [qu'un rêve !

Sous des vapeurs de poudre et de sang quand les astres
 Pâlissent indignés, parmi tant de désastres,
 Moi-même à la fureur me laissant emporter,
 Je ne distingue plus les bourreaux des victimes ;
 Mon âme se soulève, et, devant de tels crimes,
 Je voudrais être foudre et pouvoir éclater.

Du moins te poursuivant jusqu'en pleine victoire,
 A travers tes lauriers, dans les bras de l'histoire
 Qui, séduite, pourrait t'absoudre et te sacrer,
 O Guerre, Guerre impie, assassin qu'on encense,
 Je resterai navrée et, dans mon impuissance,
 Bouche pour te maudire et cœur pour t'exécrer.

Auguste Lacaussade.

Ile Bourbon 1817. — Paris, 1837.

(Œuvres poétiques : *Les Salaziennes* (1839). — *Poèmes et Paysages* (1852).
Les Epaves (1861). — *Automnales* (1871) — *Anacréontiques* (1875). — *Poésies* (1876).
Les Poésies de Léopardi, adaptées en vers français (1888).

S'est fixé à Paris, fut deux fois secrétaire de Sainte-Beuve, puis directeur de la « Revue Contemporaine » ; conservateur du Luxembourg (1872).

Sainte-Beuve a dit de lui : « Il a senti profondément la nature tropicale et il a mis sa muse tout entière au service et à la disposition de son pays bien-aimé. Il prend l'homme avec tous ses sentiments de père, de fils, d'époux et d'ami et il le place dans le cadre éblouissant des Tropiques. Cette nouveauté de situation produit dans l'expression des sentiments naturels et simples un véritable rajeunissement. » Chante les horizons, le ciel, les savanes, les aspects tantôt riant, tantôt sévères de son île natale. Chante aussi les désillusions de la vie, les efforts perdus, les peines inutiles.

L'heure de midi.

Midi ! l'heure de feu ! l'heure à la rouge haleine !
 Sur les champs embrasés pèse un air étouffant :
 Le soleil darde à pic ses flammes sur la plaine,
 Le ciel brûle, implacable, et la terre se fend.

La Nature n'a plus ni brises ni murmures ;
 Le flot tarit ; dans l'herbe on n'entend rien frémir ;
 Les pics ardents, les bois aux muettes ramures,
 D'un morne et lourd sommeil tout semble au loin dormir.

L'immobile palmier des Savanes brûlantes,
 Abrisant les troupeaux sous ses rameaux penchés,
 Courbe languissamment ses palmes indolentes
 Sur les bœufs ruminant dans son ombre couchés.

C'est l'heure où dans la source, à la voûte pierreuse,
 Le chasseur, fils des monts, plonge ses pieds nerveux ;
 C'est l'heure où le ramier de la forêt ombreuse
 Trempe son bleu plumage aux eaux des bassins bleus.

Comme eux, tandis qu'au loin la glèbe s'ouvre et fume,
Parmi les nymphéas, dans le lac argenté,
Baigne, ô doux bengali, baigne ta molle plume,
Ta plume au duvet rouge et de blanc moucheté. (1)

Auguste Vacquerie.

Villequier, 1819. — Paris, 1895.

Œuvres poétiques : *L'Enfer de l'Esprit* (1843). — *Demi-teintes* (1845). — *Les Drames de la Grève* (1855). — *Mes premières années de Paris* (1872).
Futura, poème philosophique (1890), etc.

Ami fidèle et admirateur fervent de Victor Hugo, et cependant sa poésie est plus précise, plus scientifique pour ainsi dire que celle de son maître. Son style est concis, sans sécheresse; il aime les lignes bien arrêtées, les contours nets et bien marqués. (2)

Rêverie devant la mer.

Hier, comme j'allais en suivant quelque rêve,
Il s'est fait tout à coup un grand vent sur la grève,
Et j'ai cru voir au loin dans le couchant en feu
Les lions de la mer en querelle avec Dieu.
Un orage hâtait et poussait la marée ;
Le rivage tremblait. La mer désespérée
Déchirait rudement son écume aux cailloux,
Comme on déchirerait une robe à des clous,
Et la lune écoutant ces menaces funèbres,
Était pâle et sinistre et pleine de ténèbres ;
D'étranges visions passaient devant mes yeux.
La mer voulait sans doute escalader les cieux

(1) Cfr. Sully Prudhomme :

Midi au village.

Nul troupeau n'erre ni ne broute ;
Le berger s'allonge à l'écart ;
La poussière dort sur la route,
Le charretier sur le brancard.

Le forgeron dort dans la forge ;
Le maçon s'étend sur un banc ;
Le boucher ronfle à pleine gorge,
Les bras rouges encor de sang.

La guêpe rôde au bord des jattes ;
Les ramiers couvrent les pignons,
Et, la gueule entre les deux pattes,
Le dogue a des rêves grognons.

Les lavandières babillardes
Se taisent. Non loin du lavoir,
En plein azur, sèchent les hardes
D'une blancheur blessante à voir.

La férule à peine surveille
Les écoliers inattentifs ;
Le murmure épars d'une abeille
Se mêle aux alphabets plaintifs...

Un vent chaud traîne ses écharpes
Sur les grands blés lourds de sommeil,
Et les mouches se font des harpes
Avec des rayons de soleil.

Immobiles devant les portes,
Sur la pierre des seuils étroits,
Les aïeules semblent des mortes
Avec leurs quenouilles aux doigts.

Cfr. *Midi*, de LÉCONTE DE LISLE (voir plus loin)

(2) Voici un sonnet de lui, souvent cité.

Sur la neige.

Sortilège
Tu verras :
Le ciel gras
Qui s'abrège,

Nous assiège
D'un ramas
De frimas ;
Paul, il neige.

Et bien ! Paul,
Vois le sol.
La terrasse

Va changeant
Cette crasse
En argent.

(*Demi-teintes*).

Et, broyant du talon son audace trompée,
 Un ange, dans le vent, la frappait de l'épée.
 Et voici que j'ai cru que l'eau se courrouçait
 Et que, disant enfin les choses qu'elle sait,
 — Magnifique parole à genoux écoutée,
 Comme dans sa colère une esclave emportée
 Dit le secret du maître et parle devant tous, —
 A cette heure de trouble et pleine de courroux,
 L'eau révoltée allait révéler à la terre
 Le secret de Dieu même et le mot du mystère.
 Mais Dieu, mettant le pied sur sa rébellion,
 A ployé brusquement sa tête de lion ;
 Et les flots écumants, contraints de se soumettre,
 Ainsi qu'un chien hargneux qui, sous le fouet du maître,
 Rentre, l'oreille basse, au chenil qu'il a fui,
 Reconnaissent le Maître et se disaient : C'est lui.

Cinq mois après.

Que t'avions-nous donc fait pour nous les prendre, ô fleuve ?
 Pour être réveillés ainsi, car nous dormions,
 Tant nous étions peu prêts à cette dure épreuve,
 Que t'avions-nous donc fait, ô fleuve ? Nous t'aimions.

Hélas ! c'est donc la loi maudite de ce monde
 Que toujours nous soyons par notre amour perdus,
 Et qu'à toute tendresse une haine réponde,
 Et que tous nos baisers soient sûrs d'être mordus ?

Avec quelle ferveur — ô profonde ironie
 De l'être inexplicé sous lequel nous plions ! —
 Nous avons désiré qu'elle lui fût unie !
 Dieu les a mariés plus que nous ne voulions.

De quoi nous plaignons-nous ? Nous bornions notre rêve
 Au lit de noce : ils sont ensemble dans le lit
 D'où jamais avant l'autre un époux ne se lève.
 Les hommes font des vœux et Dieu les accomplit.

Heureux, trempant leurs mains dans le flot qui les porte,
 Par un temps calme, gais et confiants, Seigneur,
 Ils ne te demandaient qu'une brise plus forte ;
 Tu ne leur as pas fait grâce de ce bonheur.

La mort se plaît chez nous. A peine si l'on sèvre
 Les deux petits jumeaux, que, pour le noir monceau,
 Le Destin nous les vient arracher de la lèvre
 Et nous fait deux cercueils avec un seul berceau !

Puis leur père est parti, jeune et fort ! puis mon père
Si bon, appartenant toujours à tous, content
De ses fatigues. Tous voulaient porter sa bière,
Et les durs matelots suivaient en sanglotant.

Nous l'avions encor, Charle, et toi, sa douce femme !
Comme une fleur qui reste à l'arbre foudroyé,
Leur frais amour poussait au bois mort de notre âme !
Nous revivions ; un coup de vent a tout broyé ;

Ils avaient avec eux dans leur barque ravie
Mon oncle et mon petit cousin, mousse aguerri ;
Adolescents, vieillard, enfant, toute la vie !
Adolescents, vieillard, enfant, tous ont péri !

Comme un vase brisé notre maison s'épanche.
En combien peu de temps combien de coups reçus !
Ne me demandez pas pourquoi mon front se penche,
Puisque j'ai plus d'amis sous terre que dessus.

Me voici devenu le chef de la famille !
O maison où riait hier leur jeune hymen,
Où l'oiseau niche, où l'aube à la façade brille,
Le faiseur de cercueils en saura le chemin.

Et trois femmes en noir la font plus solitaire.
Comme leurs jours sont longs, et tristes leurs repas !
Quand je tâche de les distraire et de les faire
Sourire, ma sœur dit : « Alors ne pleure pas ».

Et ma mère répond : « C'est ma fosse qu'on creuse. »
Et l'autre mère : « Morte ! ah ! le sort est niauvais !
Quoi ! j'ai pu quelquefois me croire malheureuse
Pendant que je l'avais ! » — Pendant que je l'avais !

Car c'est l'iniquité de l'humaine souffrance
Que l'on n'est pas heureux même à tout posséder.
Tous ne suffisent pas à remplir l'existence,
Et le départ d'un seul suffit à la vider !

(*Mes premières années de Paris.*)

Charles Baudelaire.

Paris 1861 - 1867.

Œuvres poétiques : *Fleurs du mal* (1847). — *Œuvres posthumes* (1908).

Perdit de bonne heure son père. Embarqué par les siens sur un navire marchand qui faisait voile pour Calcutta. Revint en France (1842), après une absence de dix mois, gardant de cette croisière aux pays exotiques une éblouissante vision. Se mit à travailler, fit des vers, suivit les cours de l'École des Chartes, étudia le latin, l'anglais (traduisit Edgar Poë). En 1848, se mêle au peuple. Vie difficile, connaît la gêne, est traqué pour dettes, a des amours

terribles et douloureuses, des goûts bizarres. Séjourne à Bruxelles où le climat, l'intempérance, la gêne, les déceptions exaspèrent son état nerveux. Frappé d'hémiplégie et d'aphasie, il est ramené à Paris et meurt, après une agonie de plusieurs mois, dans la maison de santé du Dr. E. Duval.

Ses « Fleurs du Mal » sont dédiées à Th. Gautier, qu'il traite d'impeccable, de « parfait magicien ès-lettres françaises ». Partisan comme lui, de « *l'Art pour l'Art* ». Mais tandis que la poésie de Gautier est coquette, délicieusement artificielle, mignarde même, celle de **Baudelaire** est bizarre étrange, compliquée. Elle a des rayons macabres et du plus pur mysticisme. Mélange de sincérité et d'affectation, d'idéalisme et de réalisme, de sensualité grossière et de religiosité vague. A côté de pièces comme *La Charogne*, *Le Vampire*, etc. qui révoltent les délicats, des vers d'une simplicité et d'une pureté morale étonnantes. En général, l'âme de Baudelaire est tourmentée, souffrante, désenchantée de tout : la pensée de la mort le hante : la vertu pour lui n'est pas, seul, le vice existe. Aussi s'attachera-t-il peut-être par démanègeaison d'originalité, au côté macabre et horriblement laid de la vie.

Victor Hugo a dit de lui : « *Vous dotez le ciel de l'Art d'un rayon macabre, vous créez un frisson nouveau* ».

C'est certes un rêveur fantastique et troublant, mais aussi, très souvent, un grand poète, qui eut toujours, même en ses œuvres les plus « perverses », le culte de la Beauté. Il était doué d'une force d'idéalisation symbolique qui a fait de lui un maître ; précurseur, par delà le Parnasse, du Symbolisme.

Les Chats.

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également dans leur mûre saison
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres ;
L'Erèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres
S'ils pouvaient au service incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphynx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin ;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques. (1)

La mort des pauvres.

C'est la Mort qui console, hélas ! et qui fait vivre ;
C'est le but de la vie et c'est le seul espoir
Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre,
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir ;

(1) Cfr. de H. TAINÉ

Les souvenirs.

Il siège au coin du feu, les paupières mi-closes,
Aspirant la chaleur du brasier qui s'éteint ;
La bouilloire bouillonne avec des bruits d'étain ;
Le bois flambe, noircit, s'effile en charbons roses.

Le royal exilé prend de sublimes poses.
Il allonge son nez sur ses pieds de satin ;
Il s'endort, il échappe au stupide destin,
A l'irréversible écroulement des choses.

Les siècles en son cœur ont épaissi leur nuit.
Mais au fond de son cœur, inextinguible, luit,
Comme un flambeau sacré, son rêve héréditaire :

Un soir d'or, le déclin empourpré du soleil,
Des fûts noirs de palmiers sur l'horizon vermeil,
Un grand fleuve qui roule entre deux murs de terre.

A travers la tempête, et la neige et le givre,
 C'est la clarté vibrante à notre horizon noir ;
 C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre,
 Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir.

C'est un ange qui tient dans ses doigts magnétiques
 Le sommeil et le don des rêves extatiques,
 Et qui refait le lit des gens pauvres et nus ;

C'est la gloire des Dieux, c'est le premier mystique ;
 C'est la bourse du Pauvre, et sa patrie antique,
 C'est le portique ouvert sur les cieus inconnus !

Élévation.

Au dessus des étangs, au-dessus des vallées,
 Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
 Par delà le soleil, par delà les éthers,
 Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
 Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
 Tu sillonnes gaîment l'immensité profonde
 Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides,
 Va te purifier dans l'air supérieur,
 Et bois, comme une pure et divine liqueur,
 Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
 Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
 Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
 S'élancer vers les champs lumineux et sereins !

Celui dont les pensers, comme des alouettes,
 Vers les cieus le matin prennent un libre essor,
 — Qui plane sur la vie et comprend sans effort
 Le langage des fleurs et des choses muettes !

Paysage.

Je veux pour composer chastement mes églogues
 Coucher auprès du ciel, comme les astrologues,
 Et, voisin des clochers, écouter en rêvant
 Leurs hymnes solennels emportés par le vent.
 Les deux mains au menton, du haut de ma mansarde,
 Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde ;
 Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité,

Et les grands ciels qui font rêver d'éternité.
 Il est doux à travers les brumes de voir naître
 L'étoile dans l'azur, la lampe à la fenêtre,
 Les fleuves de charbon monter au firmament,
 Et la lune verser son pâle enchantement.
 Je verrai les printemps, les étés, les automnes ;
 Et quand viendra l'hiver aux neiges monotones,
 Je fermerai partout portières et volets
 Pour bâtir dans la nuit mes féeriques palais

Alors je rêverai des horizons bleuâtres,
 Des jardins, des jets d'eau pleurant dans les albatros,
 Des baisers, des oiseaux chantant soir et matin,
 Et tout ce que l'Idylle a de plus enfantin.
 L'Émeute, tempêtant vainement à ma vitre,
 Ne fera pas lever mon front de mon pupitre,
 Evoquer le Printemps, avec ma volonté,
 Car je serai plongé dans cette volupté
 De tirer un soleil de mon cœur et de faire
 De mes pensers brûlants une tiède atmosphère.

La Cloche fêlée.

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
 D'écouter près du feu qui palpite et qui fume,
 Les souvenirs lointains lentement s'élever
 Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux
 Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,
 Jette fidèlement son cri religieux,
 Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente !

Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis
 Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
 Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
 Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
 Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.

Le Vin des chiffonniers.

Souvent, à la clarté rouge d'un réverbère
 Dont le vent bat la flamme et tourmente le verre,
 Au cœur d'un vieux faubourg, labyrinthe fangeux
 Où l'humanité grouille en ferments orageux,

On voit un chiffonnier qui vient, hochant la tête,
 Buttant et se cognant aux murs comme un poète,
 Et, sans prendre souci des mouchards, ses sujets,
 Epanche tout son cœur en glorieux projets.

Il prête des serments, dicte des lois sublimes,
Terrasse les méchants, relève les victimes,
Et, sous le firmament comme un dais suspendu,
S'enivre des splendeurs de sa propre vertu.

Oui, ces gens harcelés de chagrins de ménage,
Moulus par le travail et tourmentés par l'âge,
Ereintés et pliant sous un tas de débris,
Vomissements confus de l'énorme Paris,

Reviennent, parfumés d'une odeur de futailles,
Suivis de compagnons blanchis dans les batailles,
Dont la moustache pend comme les vieux drapeaux.
Les bannières, les fleurs et les arcs triomphaux

Se dressent devant eux, solennelle magie !
Et dans l'étourdissante et lumineuse orgie
Des clairons, du soleil, des cris et du tambour,
Ils apportent la gloire au peuple ivre d'amour !

C'est ainsi qu'à travers l'Humanité frivole
Le vin roule de l'or, éblouissant Pactole ;
Par le gosier de l'homme il chante ses exploits
Et règne par ses dons ainsi que les vrais rois.

Pour noyer la rancœur et bercer l'indolence
De tous ces vieux maudits qui meurent en silence,
Dieu, touché de remords, avait fait le sommeil ;
L'Homme ajouta le Vin, fils sacré du Soleil !

L'Albatros.

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Preignent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes l'empêchent de marcher.

Harmonie du soir.

Voici venir le temps où, vibrant sur sa tige,
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir ;
Valse mélancolique et langoureux vertige !

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;
Valse mélancolique et langoureux vertige !
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir !
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir ;
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir,
Du passé lumineux recueille tout vertige !
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...
Ton souvenir en moi luit comme un ostensor !

Recueillement.

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille
Tu réclamaïis le soir ; il descend ; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntés Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

Les petites vieilles.

I

Dans les plis sinueux des vieilles capitales,
Où tout, même l'horreur, tourne aux enchantements,
Je guette, obéissant à mes humeurs fatales,
Des êtres singuliers, décrépits et charmants.

Ces monstres disloqués furent jadis des femmes.
Eponine ou Lais! -- Monstres brisés, bossus
Ou tordus, aimons-les! ce sont encore des âmes.
Sous des jupons troués et sous de froids tissus,

Ils rampent, flagellés par les bises iniques,
Frémissant au fracas roulant des omnibus,
Et serraient sur leur flanc, ainsi que des reliques,
Un petit sac brodé de fleurs ou de rébus ;

Ils trottent, tout pareils à des marionnettes;
Ils traînent, comme font les animaux blessés,
Ou dansent, sans vouloir danser, pauvres sonnettes
Où se pend un Démon sans pitié! Tout cassés

Qu'ils sont, ils ont les yeux perçants comme une vrille,
Luisants comme ces trous où l'eau dort pendant la nuit,
Ils ont les yeux divins de la petite fille
Qui s'étonne et qui rit à tout ce qui reluit.

— Avez-vous observé que maints cercueils de vieilles
Sont presque aussi petits que celui d'un enfant?
La Mort savante met dans ces bières pareilles
Un symbole d'un goût bizarre et captivant,

El lorsque j'entrevois un fantôme débile
Traversant de Paris le fourmillant tableau,
Il me semble toujours que cet être fragile
S'en va tout doucement vers un nouveau berceau ;

A moins que, méditant sur la géométrie,
Je ne cherche, à l'aspect de ces membres discords,
Combien de fois il faut que l'ouvrier varie
La forme de la boîte où l'on met tous ces corps.

Ces yeux sont des puits faits d'un million de larmes,
Des creusets qu'un métal refroidi pailleta...
Ces yeux mystérieux ont d'invincibles charmes
Pour celui que l'austère Infortune allaita!

II

De l'ancien Frascati Vestale enamourée ;
Prêtresse de Thalie, hélas! dont le souffleur
Défunt, seul, sait le nom; célèbre évaporée
Que Tivoli jadis ombragea dans sa fleur,

Toutes m'ennivrent! mais parmi ces êtres frères
Il en est qui, faisant de la douleur un miel,
Ont dit au Dévouement qui leur prêtait ses ailes:
" Hippogrieffe puissant, mène-moi jusqu'au ciel! "

L'une, par sa patrie au malheur exercée,
 L'autre, que son époux surchargea de douleurs,
 L'autre, par son enfant Madone transpercée,
 Toutes auraient pu faire un fleuve avec leurs pleurs !

III

Ah ! que j'en ai suivi, de ces petites vieilles !
 Une, entre autres, à l'heure où le soleil tombant
 Ensanglante le ciel de blessures vermeilles,
 Pensive, s'assayant à l'écart sur un banc,

Pour entendre un de ces concerts, riches de cuivre,
 Dont les soldats parfois inondent nos jardins,
 Et qui, dans ces scirs d'or où l'on se sent revivre,
 Versent quelque héroïsme au cœur des citadins.

Celle-là, droite encor, fière et sentant la règle,
 Humait avidement ce chant vif et guerrier ;
 Son œil parfois s'ouvrait comme l'œil d'un vieil aigle ;
 Son front de marbre avait l'air fait pour le laurier !

IV

Telles vous cheminez, stoïques et sans plaintes,
 A travers le chaos des vivantes cités,
 Mère au cœur saignant, courtisane ou sainte,
 Dont autrefois les noms par tous étaient cités.

Vous qui fûtes la grâce ou qui fûtes la gloire,
 Nul ne vous reconnaît ! un ivrogne incivil
 Vous insulte en passant d'un amour dérisoire ;
 Sur vos talons gambade un enfant lâche et vil.

Honteuses d'exister, ombres ratatinées,
 Peureuses, le dos bas, vous côtoyez les murs ;
 Et nul ne vous salue, étrangères destinées,
 Débris d'humanité pour l'éternité mûrs !

Mais moi, moi qui de loin tendrement vous surveille,
 L'œil inquiet, fixé sur vos pas incertains,
 Tout comme si j'étais votre père, ô merveille ;
 Je goûte à votre insu des plaisirs clandestins :

Je vois s'épanouir vos passions novices ;
 Sombres ou lumineux, je vis vos jours perdus ;
 Mon cœur multiplié jouit de tous vos vices !
 Mon âme resplendit de toutes vos vertus !

Ruines ! ma famille ! ô cerveaux congénères !
 Je vous fais chaque soir un solennel adieu !
 Où serez-vous demain, Eves octogénaires,
 Sur qui pèse la griffe effroyable de Dieu ?

Louis Bouilhet.

Cany (Seine-Inferieure), 1822. — Rouen, 1869.

Œuvres poétiques : *Melaenis* (1851). — *Les Fossiles* (1854). — *Festons et Astragales* (1858).
Dernières Chansons (1872). — *Théâtre*, etc.

Fils d'un médecin des armées de l'Empire. Abandonna la médecine pour se consacrer aux lettres. Ami de Flaubert, disciple de Gautier. Œuvres de patience et de lumière, petites toiles magistralement brossées, où le dessin et la couleur rivalisent de justesse et de précision.

Annonce les Parnassiens par son goût pour la restauration du monde et pour l'examen des problèmes philosophiques. (1)

Langue ferme et nette.

Le sang des géants.

Quand les géants tordus sous la foudre qui gronde
Eurent enfin payé leurs complots hasardeux,
La terre but le sang qui stagnait autour d'eux
Comme un linceul de pourpre étalé sur le monde.

On dit que, prise alors d'une pitié profonde,
Elle cria " Vengeance ! " et, pour punir les Dieux,
Fit du sable fumant sortir le cep joyeux
D'où l'orgueil indompté coule à flots comme une onde:

De là cette colère et ces fougues transports
Dès que l'homme ici-bas goûte à ce sang des morts
Qui garde jusqu'à nous sa rancune éternelle.

O vigne, ton audace a gonflé nos poumons,
Et sous ton noir ferment de haine originelle
Bout encore le désir d'escalader les monts.

Henry Murger.

Paris, 1822-1861.

Œuvres poétiques : *Ballades et Fantaisies* (1854). — *Les Nuits d'hiver* (1864).

Peu connu comme poète. Il a cependant écrit, à plusieurs dates, des vers charmants. Son livre, les " *Nuits d'hiver* ", où il évoque les souvenirs de sa jeunesse, est tout rempli de mélancolie, parfois même de désespoir. L'amour, chez lui, parle souvent la langue tendre et moqueuse des bohèmes d'Alfred de Musset; mais on pourrait, nous semble-t-il, le comparer plus justement à Henri Heine.

LA BALLADE DU DÉSESPÉRÉ.

Qui frappe à ma porte à cette heure ?
— Ouv're, c'est moi. — Quel est ton nom ?
On n'entre pas dans ma demeure,
A minuit, ainsi sans façon !

Ouvre. — Ton nom ? — La neige tombe ;
Ouvre. — Ton nom ? — Vite, ouvre-moi.
— Quel est ton nom ? — Ah ! dans sa tombe
Un cadavre n'a pas plus froid.

J'ai marché toute la journée
De l'ouest à l'est, du sud au nord.
A l'angle de ta cheminée
Laisse-moi m'asseoir. — Pas encor.

Quel est ton nom ? — Je suis la Gloire,
Je mène à l'immortalité.
— Passe, fantôme dérisoire !
— Donne-moi l'hospitalité.

Je suis l'Amour et la Jeunesse,
Ces deux belles moitiés de Dieu.
— Passe ton chemin ! ma maîtresse
Depuis longtemps m'a dit adieu.

— Je suis l'Art et la Poésie,
On me proscrit ; vite, ouvre. — Non !
Je ne sais plus chanter ma mie,
Je ne sais même pas ton nom.

— Ouvre-moi, je suis la Richesse
Et j'ai de l'or, de l'or toujours ;
Je puis te rendre ta maîtresse.
— Peux-tu me rendre nos amours ?

— Ouvre-moi, je suis la Puissance,
J'ai la pourpre. — Vieux superflus !
Peux-tu me rendre l'existence
De ceux qui ne reviendront plus ?

— Si tu ne veux ouvrir ta porte
Qu'au voyageur qui dit son nom,
Je suis la Mort ! ouvre ; j'apporte
Pour tous les maux la guérison.

Tu peux entendre à ma ceinture
Sonner les clefs des noirs caveaux ;
J'abriterai ta sépulture
De l'insulte des animaux.

— Entre chez moi, maigre étrangère,
Et pardonne à ma pauvreté.
C'est le foyer de la misère
Qui t'offre l'hospitalité.

Entre, je suis las de la vie,
Qui pour moi n'a plus d'avenir ;
J'avais depuis longtemps l'envie,
Non le courage de mourir.

Entre sous mon toit, bois et mange,
Dors, et quand tu t'éveilleras,
Pour payer ton écot, cher ange,
Dans tes bras tu m'emporteras.

Je t'attendais, je veux te suivre ;
Où tu m'emmeneras — j'irai ;
Mais laisse mon pauvre chien vivre
Pour que je puisse être pleuré.

(1) *Melaenis*. — *Les Fossiles*.

Théodore de Banville.

Moulins (Allier), 1823. — Paris, 1891.

Œuvres poétiques : *Les Cariatides* (1842). — *Les Stalactites* (1846). — *Odelettes* (1856).

Le Sang de la Coupe (1857). — *Odes funambulesques* (1857 et 59).

Améthystes (1862). — *Les Exilés* (1867). — *Occidentales* (1869).

Idylles prussiennes (1871) — *Trente-six ballades joyeuses* (1873). — *Les Princesses* (1874).

Rondels (1875). — *Rimes dorées* (1877). — *Roses de Noël* (1878).

Nous tous (1884). — *Sonnailles et Clochettes* (1890).

Dans la fournaise (1892). — *Théâtre*.

Marque la transition entre les romantiques et les Parnassiens. « Il a gardé encore des uns l'enthousiasme, le coup d'aile; il a déjà, comme les autres, le souci de la forme. »⁽¹⁾

Banville est un lyrique fantaisiste fantasque et paradoxal, qui ne se plaît qu'au « jeu divin des rimes. » Imagination étincelante, qui déconcerte par ses espiègleries, ses drôleries étourdissantes. Virtuose incomparable, la rime est tout pour lui. C'est le grand Commandeur de la Rime. Il a ressuscité tous les petits genres du moyen âge; il a créé l'odelette, espèce d'ode-épître, « *une goutte d'essence de rose sous une étroite agate dans le chaton d'une bague, cadeau d'anniversaire, rappel quotidien d'une joie fugitive* »⁽²⁾; il a inventé la bouffonnerie lyrique, l'« ode funambulesque », fantastique, capricieuse, vraie jonglerie dont la Rime est le tromplin.

Il y a aussi dans Banville un poète épris de l'aimable et vivante mythologie grecque : quelques uns de ses poèmes sont sculptés comme de petits chefs-d'œuvre des statuaires antiques.

Conseil.

Eh bien ! mêle ta vie à la vaste forêt !

Escalade la roche aux nobles altitudes.

Respire, et libre enfin des vieilles servitudes,

Fuis les regrets amers que ton cœur savourait.

Dès l'heure éblouissante où le matin paraît,

Marche au hasard ; gravis les sentiers les plus rudes.

Va devant toi, baisé par l'air des solitudes,

Comme un biche en pleurs qu'on effaroucherait.

Cueille la fleur agreste au bord du précipice.

Regarde l'ancre affreux que le lierre tapisse

Et le vol des oiseaux dans les chênes touffus.

Marche et prête l'oreille en tes sauvages courses ;

Car tout le bois frémit, plein de rythme confus,

Et la Muse aux beaux yeux chante dans l'eau des sources.

(Les Cariatides.)

Odelettes.

Jeune homme sans mélancolie,
Blond comme un soleil d'Italie,
Garde bien ta belle folie.

C'est la sagesse ! Aimer le vin,
La beauté, le printemps divin,
Cela suffit. Le reste est vain.

(1) A. Dorchain. (2) Préface des « *Odelettes* ».

Souris, même au destin sévère :
Et, quand revient la primevère,
Jettes-en les fleurs dans ton verre.

Au corps sur la tombe enfermé,
Que reste-t-il ? D'avoir aimé,
Pendant deux ou trois moi de mai.

“ Cherchez les effets et les causes ”
Nous disent les rêveurs moroses.
Des mots ! Des mots !... Cueillons les roses !
(*Odelettes.*)

Le saut du tremplin.

Clown admirable, en vérité !
Je crois que la postérité,
Dont sans cesse l'horizon bouge,
Le reverra, sa plaie au flanc.
Il était barbouillé de blanc,
De jaune, de vert et de rouge.

Même jusqu'à Madagascar
Son nom était parvenu, car
C'était selon tous les principes
Qu'après les cercles de papier,
Sans jamais les estropier,
Il traversait le rond des pipes.

De la pesanteur affranchi,
Sans y voir clair, il eût franchi
Les escaliers de Piranèse.
La lumière qui le frappait
Faisait resplendir son toupet
Comme un brasier dans la fournaise.

Il s'élevait à des hauteurs
Telles, que les autres sauteurs
Se consumaient en luttés vaines.
Ils le trouvaient décourageant,
Et murmuraient : “ Quel vif argent
Ce démon a-t-il dans les veines ? ”

Henri de Bornier.

Lunel, 1825. — Paris, 1901.

Œuvres poétiques : *Premières feuilles* (1845). — *Poésies complètes* (1850-1881). — *Théâtre* (1881).
Connu surtout par ses drames : *La Fille de Roland* (1875) et les *Noces d'Attila* (1881).

RÉSIGNONS-NOUS.

C'est la saison des avalanches ;
Le bois est noir, le ciel est gris ;
Les corbeaux dans les plaines blanches,
Par milliers, volent à grands cris ;
Mais bientôt de tièdes haleines
Descendent du ciel moins jaloux ;
Avril consolera les plaines...
Résignons-nous.

C'est l'orage ! Les eaux flambaient
En se heurtant comme des blocs,
Les dogues de l'abîme aboient
Et hurlent en mordant les rocs ;
Mais demain tous ces flots rebelles
Se changeront, unis et doux,
En miroirs pour les hirondelles...
Résignons-nous.

C'est l'âge où l'homme nie et doute :
Soleils couchés et rêves morts !
A chaque tournant de la route,
Ou des regrets ou des remords !
— Mais bientôt viendra la vieillesse
Elevant sur nos fronts à tous
La lampe d'or de la sagesse...
Résignons-nous.

Ceux qu'on aime sont dans les tombes,
Les yeux adorés sont éteints,
Dieu rappelle à lui nos colombes
Pour réjouir des cieux lointains...
— Mais bientôt, d'une âme ravie
Seigneur ! pour les rejoindre en vous,
Nous nous enfuirons de la vie...
Résignons-nous.

(*Poésies complètes.*)

Tout le peuple criait : " Bravo ! „
 Mais lui, par un effort nouveau,
 Semblait raidir sa jambe nue,
 Et sans que l'on sût avec qui,
 Cet émule de la Saqui
 Parlait bas en langue inconnue.

C'était avec son cher tremplin.
 Il lui disait : " Théâtre, plein
 D'inspiration fantastique,
 Tremplin qui tressailles, d'émoi
 Quand je prends un élan, fais-moi
 Bondir plus haut, planche élastique !

" Frêle machine aux reins puissants,
 Fais-moi bondir, moi qui me sens
 Plus agile que les panthères
 Si haut que je ne puisse voir,
 Avec leur cruel habit noir
 Ces épiciers et ces notaires !

" Par quelque prodige pompeux
 Fais-moi monter si tu peux,
 Jusqu'à ces sommets où, sans règles,
 Embrouillant les cheveux vermeils
 Des planètes et des soleils,
 Se croisent la foudre et les aigles ;

" Jusqu'à des éthers pleins de bruits
 Où, mêlant dans l'affreuse nuit
 Leurs haleines exténuées,
 Les autans ivres de courroux
 Dorment, échevelés et fous,
 Sur les seins pâles des nuées.

" Plus haut encor, jusqu'au ciel pur !
 Jusqu'à ce tapis dont l'azur
 Couvre notre prison mouvante !
 Jusqu'à ces rouges Orient
 Où marchent des dieux flamboyants,
 Fous de colère et d'épouvante.

" Plus loin ! plus haut ! Je vois encor
 Des boursiers à lunettes d'or,
 Des critiques, des demoiselles
 Et des réalistes en feu. [bleu !
 Plus haut ! plus loin ! de l'air ! du
 Des ailes ! des ailes ! des ailes ! „

Enfin, de son vil échafaud,
 Le clown sauta si haut, si haut !
 Qu'il creva le plafond de toiles
 Au son du cor et du tambour,
 Et, le cœur dévoré d'amour,
 Alla rouler dans les étoiles.

(*Odes funambulesques*).

Sagesse.

Le sage est retiré dans sa petite ville
 Délivré des bavards et des sots, tourbe vile,
 Et s'est dit, en voyant le monde : Allons-nous-en !
 Comme il fut jadis bon soldat, bon artisan,
 Et que ses actions furent une prière,
 Sans nulle défaillance il regarde en arrière,
 Et loin des appétits hagards et furieux,
 Il écoute venir l'instant mystérieux.

Philoxène Boyer.

Cahors, 1827. — Paris, 1867.

Œuvres poétiques : *Les Deux Saisons* (1867).

On doit à ce poète, ami et collaborateur de Banville, qui fut plutôt conférencier, des cantates, des odes, des dédicaces, des madrigaux, etc., de l'esprit et de l'érudition ; sensibilité peu profonde.

AU JARDIN.

J'ai mis mon cœur sous une rose.
 En cherchant, vous l'y trouverez
 Avec ses souvenirs dorés,
 Ses regrets, son ennui morose.
 Demain, la corolle déclore,
 Lorsque vous la regarderez,
 N'aura plus ces tons enivrés
 Qu'un rayon de soleil compose.

Pourtant, du bouquet qui mourra,
 Vers vous un parfum montera,
 Plein de sensations cachées.

Et c'est mon cœur fidèle et doux,
 Enfant, qui survivra pour vous
 Dans cette odeur de fleurs séchées.

Sitôt que l'aube rose est au ciel apparue,
 Il fume à sa fenêtre ouverte sur la rue ;
 Il voit passer d'abord les ânes des âniers,
 Puis les femmes portant des fruits dans leurs paniers.
 Puis, il va faire un tour bien loin, dans la campagne.
 Toujours la Solitude est sa chère compagne,
 Et le guide, en rêvant sous les ombrages verts.
 En marchant, il récite à voix basse des vers,
 Puis il rentre, bercé par l'extase rythmique,
 Et ses larges poumons emplis d'air balsamique.
 Parfois dans son œil bleu passé un éclair soudain.
 Au milieu des rosiers de son petit jardin,
 Il s'enivre du vent qui murmure et qui pleure :
 Il écoute là-bas Jacquemart sonner l'heure.
 Il se repose à l'ombre épaisse d'un tilleul,
 Et son livre à la main, pensif, car il est seul,
 Il songe, il boit le vin farouche de l'Histoire.
 Il a vu le mensonge heureux, la fausse gloire,
 Et ne convoite rien de tous ces biens volés.
 Sa femme et ses enfants, chers spectres envolés,
 Seront toujours vivants en lui, mais il soupire.
 Il lit Pindare, il lit Homère, il lit Shakspeare.
 Le malheur chez lui trouve un assuré secours.
 Il sait que les désirs et les espoirs sont courts ;
 Il vit tranquille, doux, très bon, l'âme hautaine,
 Et près de sa maison murmure une fontaine.

(Dans la fournaise.)

La vie.

La vie ! Elle ressemble à ce jour dont tu vois
 Tomber le soir tremblant sur la cime des bois !
 Au matin, sous la douce aurore qui l'effleure,
 Le fier jeune homme voit venir vers sa demeure
 Les Illusions, puis l'Amour, l'Espoir vermeil
 Et les Passions, groupe adorable et pareil
 A ces gais histrions qui, la lèvre entr'ouverte,
 Sont descendus vers nous de la colline verte !
 Tous ces hôtes sont fous, rians et querelleurs ;
 Les uns portent des luths et des chapeaux de fleurs ;
 Les autres laissent voir la tristesse suprême
 Sur leur bouche de rose et murmurent : Je t'aime !
 Mais lorsque le soir vient, quand le jeune homme est vieux,
 Quand sa vie, hélas ! proie offerte aux envieux,
 S'efface, quand son front a pâli sous l'étude,
 Il reste face à face avec la Solitude,
 Il voit passer, conduits par l'antique Destin,
 Sur le même coteau, ses hôtes du matin,

Mais lassés et vieillis, *l'un emportant son masque*
Et l'autre son couteau. (1) Dans la brume fantasque
 Le groupe rayonnant disparaît et s'enfuit ;
 Et lui qui voit pâlir ses Rêves dans la nuit
 Il leur crie, abattu, mais l'âme encore éprise :
 Adieu bonheur ! Adieu jeunesse !...

(*Florise*, acte IV, sc. 4.)

Charles Monselet.

Nantes, 1825. — Paris, 1888.

Œuvres poétiques : *Marie et Ferdinand*, poème pastiche de « Marie », de Brizeux (1844).
Les Vignes du Seigneur (1855). — *La Cuisinière poétique* (1859). — *Poésies complètes* (1889).

C'est le poète seul qui nous requiert ici et il nous paraît moins bon que le critique du XVIII^e siècle ou de journaliste qui répandait un peu partout, au hasard, ses fantaisies littéraires. On a retenu de lui quelques sonnets passablement humoristiques, des poésies faciles et élégantes où les traits heureux ne manquent pas. — Un gourmet aimant à chanter le vin et les repas succulents.

LE COCHON.

Car tout est bon en toi : chair, graisse, muscle, tripe !
 On t'aime galantine, on t'adore boudin.
 Ton pied, dont une sainte a consacré le type,
 Empruntant son arôme au sol périgourdin,
 Eût reconcilié Socrate avec Xantippe.
 Ton filet, qu'embellit le cornichon badin,
 Forme le déjeuner de l'humble citadin ;
 Et tu passes avant l'oie au frère Philippe.
 Mérites précieux et de tous reconnus !
 Morceaux marqués d'avance, innombrables, charnus !
 Philosophe indolent, qui mange et que l'on mange !
 Comme, dans notre orgueil, nous sommes bien venus
 A vouloir, n'est-ce pas, te reprocher ta fange ?
 Adorable cochon ! animal roi ! — cher ange ! (*)

LA PERDRIX.

Lorsque montent des bois les brouillards de rosée,
 Marchant à petits pas dans les champs endormis,
 La perdrix, se drapant dans la soie ardoisée
 De sa robe, poursuit les vers et les fourmis.
 Plongeant au loin ses yeux ronds et clairs, la rusée
 Fait le plus doux espoir des succulents salmis.
 Si quelqu'un vous parlait — langue malavisée ! —
 De choux... oh ! qu'il ne soit jamais de vos amis !

C'est un sot !... Fuyez la mode périgourdine ; —
 Que la truffe y soit rare et discrète, — en sourdine !
 Elle doit être là comme un simple éperon.
 Gourmets ! servez sa chair aux pieds roses, *rôtie*,
 Une bande de lard voilant sa modestie,
 L'estomac arrosé des larmes du citron.

(*) Cf. de HUGUES DELORME (En Champagne, 1869), un spirituel rimeur d'actualité :

Le Noël du charcutier.

Noël ! c'est le grand jour où les pauvres cochons
 Pour satisfaire à nos gourmandises farouches
 Epidémiquement crèvent comme des mouches,
 Guettés par la pistache et les froids cornichons.
 En cette eau de boudin dont nous nous pourléchons,
 Ils terminent, repus, leurs existences louches,
 Tels des enfers béants nous leur ouvrons nos bouches
 Où brûlent leurs débris dans l'alcool des cruchons.

Pour les parer de noir, les hommes, ces tartuffes,
 Leur ont cyniquement fait déterrer leurs truffes !
 O martyrs embaumés, dormez !... Voici Noël !
 Le charcutier ne sait où donner de la hure* :
 Il se frotte les mains, car la recette est sûre,
 Et, bien que franc-maçon, il bénit l'Éternel.
 (Quais et Trottoirs.)

Pieds de cochon.

(à l'Exposition culinaire.)

Cochons, modestes Parmentiers
 Des truffes si recommandables,
 Béni soit le Seigneur des tables
 Qui vous a donné quatre pieds ;
 Pieds exquis longtemps épiés
 Parmi l'or fauve des étalles
 Par les coutelas respectables
 Des ingénieux charcutiers ;

Pieds dont les os sont pleins de moelle
 Et qui préférez à la poêle
 Le grill de monsieur Saint-Laurent,
 Et qu'on doit manger sans qu'on tarde,
 Beaucoup trop chauds, presque en courant,
 Avec de la fine moutarde.

RAOUL PONCHON.

(1) V. Hugo, *La Tristesse d'Olympio*

Le Vase.

Sculpteur, cherche avec soin, en attendant l'extase,
 Un marbre sans défaut pour en faire un beau vase ;
 Cherche longtemps sa forme et n'y retrace pas
 D'amours mystérieux ni de divins combats,
 Pas d'Alcide vainqueur du monstre de Némée ;
 Ni de Cypris naissant sur la mer embaumée ;
 Pas de Titans vaincus dans leurs rebellions,
 Ni le riant Bacchos attelant les lions
 Avec un frein tressé de pampres et de vignes ;
 Pas de Léda jouant dans la troupe des cygnes,
 De naïades aux fronts couronnés de roseaux,
 Ou de blanche Phœbé surprise au sein des eaux.

Qu'autour du vase pur, trop beau pour la Bacchante,
 La verveine se mêle à des feuilles d'acanthé ;
 Et, plus bas, lentement, que des vierges d'Argos
 S'avancent d'un pas sûr en deux chœurs inégaux,
 Les bras pendant le long de leurs tuniques droites,
 Et les cheveux tressés sur leurs têtes étroites.

(*Les Stalactites.*)

Cfr. CLAUDIUS POPELIN (Paris, 1825-1892), auteur de : *Histoire d'avant-hier* (1886) et de : *Le Livre des Sonnets* (1888) :

LES SONNETS.

Quand l'oxyde aura mis sur les plombs du ventail
 La morsure affamée, et quand le froid des givres,
 Sous sa flore enroulée aux méandres des cuivres,
 Aura fait éclater les feuilles du vitrail,

Quand les blés jauniront les files du corail,
 Quand les émaux figés sur le galbe des cuivres
 Auront été brisés par des lansquenets ivres,
 Quand la lime des temps finira son travail,

Les beaux sonnets inscrits sur la stèle d'ivoire
 De l'œuvre évanoui conserveront la gloire
 Afin de la narrer aux hommes qui vivront ;

Et le bon ouvrier, sous le marbre des tombes,
 Gardera verdoyants au fond des catacombes,
 Les lauriers que l'oubli sécherait sur son front.

(*Le Livre des Sonnets.*)

LE PARNASSE.

En 1865, l'éditeur des poètes, Alphonse Lemerre publiait sous le titre : *Le Parnasse contemporain*, un recueil de poésies, qui parut par séries de livraisons (1856-1871-1876). Il comprenait des œuvres de Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, J.-M. de Hérédia, Villiers de l'Isle-Adam, F. Coppée, A. Silvestre, Léon Diex, A. Theuriot, Stéphane Mallarmé, P. Verlaine, Jean Lahor, Catulle Mendès, André Lemoyne, etc.

De là le nom de Parnassiens donné à ces poètes qui, malgré la diversité de leur inspiration, ont cependant, au début surtout, dans leur façon de comprendre l'art, certains traits communs.

Caractères généraux.**1° Impersonnalité relative. (1)**

Déjà Gautier avait affirmé « qu'un homme ne doit jamais laisser passer de la sensibilité dans ses œuvres, que la sensibilité est un côté inférieur en art et en littérature. »

Leconte de Lisle dira plus tard, dans sa Préface des *Poèmes antiques* : « Les émotions personnelles n'ont laissé que peu de traces dans mes poèmes antiques. Il y a dans l'aveu public des angoisses du cœur, et de ses voluptés non moins amères, une vanité et une profanation gratuites. » — Voir aussi *Les Montreurs*, dans ses *Poèmes barbares*.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que les Parnassiens s'interdisent d'exprimer leurs sentiments personnels. Mais ils y apportent plus de pudeur et n'évalent plus leur moi avec l'orgueil indiscret et maladif des romantiques.

On aurait donc bien tort de reprocher aux Parnassiens leur impassibilité. Leconte de Lisle lui-même, qui exprime ses émotions particulières de la façon la plus enveloppée, proteste contre cette légende : « Un poète impassible ! s'écrie-t-il, c'est une farce ! Alors, quand on ne raconte pas de quelle façon on boutonne son pantalon et les péripéties de ses amourettes, on est un poète impassible ? C'est stupide. »

Les sonnets de Hérédia sont-ils uniquement, selon le mot de Leconte de Lisle, d'un « puissant réflecteur » ? Se contente-t-il de peindre de pittoresques tableaux sans rien y mêler de lui-même ? Peut-on accuser d'impassibilité des poètes comme Léon Diex, Coppée et Sully Prudhomme ?

2° Souci de la vérité historique et de la précision scientifique.

Les plus parfaits Parnassiens, Leconte de Lisle et Hérédia surtout, reconstruisent le passé avec exactitude selon les données de la science et de l'histoire. La poésie, on l'a remarqué avec raison, par l'observation, l'érudition et la philosophie, participe de l'esprit « positif » qui s'affirme dans tous les domaines, après l'écroulement du romantisme. Leconte de Lisle, dès 1862, écrivait ceci : « ...Il faut se réfugier dans la vie contemplative et savante, comme en un sanctuaire de repos et de purification... »

L'art et la science, longtemps séparés par suite des efforts divergents de l'intelligence, doivent... tendre à s'unir étroitement, si ce n'est à se confondre. (Préface des *Poèmes antiques*) (2)

(1) Relative, évidemment. Peut-on dire que V. Hugo fut un parnassien pour avoir fait la *Légende des siècles* ? Et Vigny ? Peu de poètes cependant furent plus soucieux de cacher leur « moi », lui qui disait : Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse.

« En pratique, dit Faguet dans ses *Études littéraires sur le XIX^e siècle*, à propos de Chateaubriand, l'art n'a jamais été exclusivement personnel, ni impersonnel absolument. Il y a des degrés. Certains artistes aiment surtout à se livrer à nous ; mais encore c'est leur âme empreinte et pénétrée d'une foule d'impressions extérieures, et par conséquent beaucoup d'autrui avec eux-mêmes qu'ils nous donnent. Certains aiment à dérober leur personne et le fond de leurs sentiments propres, et à n'exprimer que l'âme des autres, c'est avec la leur qu'ils l'ont sentie, et il reste de leur accent dans la manière dont ils font parler autrui. »

(2) René Doumic fait ressortir ce caractère dans un de ses articles de la *Revue des Deux Mondes* (15 Juin 1903) :

« Si divers de tempérament que soient les Parnassiens, ils subissent néanmoins une même pression. A l'époque où ils débütent, le roman est devenu celui de Flaubert, la critique celle de Taine, la comédie celle de Dumas fils et d'Augier. C'est le temps des plus grandes espérances ou des plus ambitieuses prétentions de la science. Cette fois le courant réaliste est nettement déterminé... La conception du monde est positiviste : tout ce qui ne tombe pas sous les sens est suspect de ne pas exister ; c'est l'observation, c'est l'analyse qui deviennent les principaux instruments de travail du littérateur... Certes les Parnassiens les plus éminents sont très différents par la nature de leur esprit ; mais à mesure qu'ils développent leur originalité, ils se déterminent tous dans le même sens. Et si leur conception de la poésie avait bien pu jadis être incertaine et flottante, à mesure qu'elle se précise, elle apparaît identique. Rien de plus instructif que de comparer à *La Légende des siècles*, les *Trophées* de M. de Hérédia. Autant Victor Hugo restait maître souverain de sa matière et créait l'histoire à sa fantaisie, à son humeur et à sa taille, autant l'auteur des *Trophées* se subordonne à l'objet, et reste, dans son métier de poète, fidèle à la discipline sévère qu'il a reçue à l'École des chartes. Sully Prudhomme apporte dans l'analyse intérieure une précision et une scrupuleuse exactitude, dont il n'y avait pas encore d'exemple dans notre poésie ; ou même il s'efforce de faire du vers lui-même un moyen de recherche philosophique. Et le poète des *Humbles*, ou des *Croquis parisiens*, se fait le p. in tre des hommes et des choses de son temps, par des procédés tout voisins de ceux qu'emploiera l'école du document humain. »

On est parti de là pour reprocher aux Parnassiens leur goût de l'exotisme. Mais V. Hugo n'a-t-il pas fait les *Orientales*? Et Lamartine et Musset n'ont-ils pas parlé de l'Italie et de l'Espagne? Vigny n'a-t-il pas des évocations orientales? Sans doute certains Parnassiens se sont inspirés de la Grèce, terre classique des arts et de la beauté plastique; mais suffit-il de s'inspirer de la Grèce pour être un Parnassien? V. Hugo n'a-t-il pas composé ce merveilleux poème : *Le Satyre*?

3° *Culte de la forme.*

Oui, les Parnassiens ont eu le plus grand respect de la forme, ils veulent l'art impeccable jusque dans les moindres détails de la technique. Quelques uns ont poussé très loin ce rêve de la beauté plastique et on a pu leur décocher, avec plus d'esprit, peut-être, que de raison, l'épithète facile de « foormistes ». (1)

Ces trois caractères ne se rencontrent pas au même degré chez tous les poètes du Parnasse. D'ailleurs, il y a tant de différences entre eux qu'il serait ridicule de vouloir emprisonner dans une formule étroite et rigide les poètes d'une époque. Aussi bien des dissidences ne tardent pas à se produire : Verlaine et Mallarmé, parnassiens de la première heure, deviendront les précurseurs, les chefs, si l'on veut, du *Symbolisme*. Le groupe ne reste pas longtemps uni et chacun suit librement sa voie. (2)

Leconte de Lisle.

Saint-Paul (Ile de la Réunion), 1818. — Louveciennes, 1894.

Œuvres poétiques : *Poèmes antiques* (1852) — *Poèmes et Poésies* (1854).

Poèmes barbares (1852). — *Poèmes tragiques* (1884) — *Les Erynnies*, drame (1873).

Traductions (*Théocrite*, 1861; *Iliade*, 1866; *Odyssée*, 1867;

Eschyle, 1872; *Sophocle*, 1877; *Euripide*, 1885; etc.).

Œuvres posthumes : *Derniers poèmes* (1895).

D'origine bretonne par son père, chirurgien militaire de la Réunion, sa mère était d'origine gasconne; petit-neveu de Parny.

Elevé sévèrement par son père, féru de *l'Emile* de Rousseau. Voyagea dans l'Inde et les îles de la Sonde, puis vint à Rennes, où il étudia l'histoire, l'italien et le grec. En 1846, s'installe à Paris, s'occupe de poésie antique (traductions) et de politique. Se lia avec les Fouriéristes. Mais se dégoûte vite de la politique et se consacre tout entier à la poésie. Reconnu comme chef de l'École parnassienne, dont la Préface des *Poèmes antiques* peut être considérée comme le manifeste.

Brunetière distingue trois inspirations chez Leconte de Lisle : 1° *l'antiquité* (gréco-païenne et bouddhique); 2° *l'exotisme* (souvenirs de voyage et descriptions d'animaux); 3° *le pessimisme*, qui procède du positivisme scientifique, du paganisme et du bouddhisme.

Evocateur puissant de civilisations disparues, il fait revivre les époques les plus diverses: il chante la beauté de la vie hellénique, la farouche grandeur des races scandinaves et celtiques, la vaillance et la brutalité des seigneurs féodaux, la molle indolence des orientaux, es mystères de l'antique Egypte, l'ivresse guerrière des conquérants arabes, la mysticité douloureuse et ascétique du moyen âge, la douceur et la pureté des premiers siècles chrétiens. Hellènes, Aryens, Sémites, Germains, Arabes, à tous, il demande leur pensée de la vie. Et il fait défiler devant nous toutes les croyances, tous les dieux que tour à tour adora l'humanité.

(1) On connaît à ce sujet le fameux sonnet de FRÉDÉRIC BATAILLE :

Vous êtes, j'en conviens, d'habiles ouvriers:	Accourent à l'envi sur vos lèvres sonores.
Vous avez le secret de la forme choisie.	Vous faites palpiter d'ineffables chansons
Vos doigts harmonieux, oiseaux de poésie,	Dans les fleurs, les flots bleus, les vents et les aurores.
Egrèment la cadence et le rythme à vos pieds.	Vous mettez des regards, des voix et des frissons
Vous cisez la phrase, ô maîtres joailliers!	Dans vos marbres païens; mais, pour vous, homme et femme
Votre caprice aidé caresse, enlace et plie	<i>Sont des jouets sans cœur et des pantins sans âme.</i>
Chaque rime rebelle en sa couche embellie.	
Les mots de noble race, esclaves familiers,	

Cfr. également un poème d'Emile Trolliet : *Prélude* (voir plus loin).

(2) Lire sur cette question : *Petits Mémoires d'un Parnassien*, par Xavier de Ricard; *La Légende du Parnasse contemporain*, par Catulle Mendès; *l'École parnassienne, son histoire, sa doctrine*, par Emmanuel des Essarts, etc.

De ses voyages à travers l'histoire, il a rapporté un morne désenchantement. Ce n'est pas en curieux d'archéologie ou de couleur locale qu'il ressuscite les mœurs et la vie d'autrefois, mais en philosophe qui se plaît au spectacle de l'universel néant, de l'écroulement de tout, du perpétuel écoulement des êtres et des choses. D'où l'incurable pessimisme de son œuvre.

D'autres causes expliquent la sombre mélancolie de ce poète. Une des plus puissantes est sa particulière façon de voir la Nature. « *Le monde*, dit G. Lanson, *apparaît à Leconte de Lisle comme un incessant élaborement des choses, sans cesse détruites, sans cesse renouvelées, travaillées à toute heure par les débris de ce qui fut hier et les germes de ce qui sera demain.* » Rien ne s'arrête, rien ne subsiste : « ... Toute chose est le rêve d'un rêve ! »

C'est la théorie bouddhique. Dans cette Nature où se déchainent sans fin des forces toujours en mouvement, l'homme n'est qu'au second plan. Le paysage y occupe la première place ; la grande vie des plantes, des arbres, du sol même, devient le principal personnage de ses tableaux. Et la splendeur et la sereine indifférence de la Nature éblouit l'homme et l'opprime. Elle ajoute à ses angoisses. Et si la mort a engendré la tristesse du poète, c'est elle aussi qui sera sa consolation, son unique refuge. Un désolant *pessimisme* empreint l'œuvre de LECONTE DE LISLE.

Un tel poète ne pouvait être, comme on l'a cru, impassible. Certes, il ne s'est pas, comme tant d'autres, confessé au public. Mais sa poésie est profondément humaine, et s'il a négligé les états passagers du cœur, il a exprimé les sentiments éternels : l'instinct de l'infini, la terreur du néant, l'angoisse de l'incertitude, l'amour et l'effroi de la Nature, le sens douloureux de ce qu'il y a d'inexplicable dans la destinée.

Cependant, si l'on voulait, on pourrait trouver, dans certaines pièces (*Si l'Aurore...*, *Le Matin clair...*, *L'Illusion suprême...*, *le Parfum impénétrable*, *Le Manchy*), comme un écho discret des sentiments qui firent battre l'âme du poète.

Leconte de Lisle eut, plus que tout autre, le sens de la beauté plastique. Son œuvre fourmille de « *grands vers* », au contour net et précis, qui ont « *des reflets, un grain, une solidité de marbre* ». Sa prosodie est impeccable.

Ses descriptions ont une énergie de reliefs, une intensité de couleurs qui parfois aveugle et fatigue. Comme animalier surtout, il est incomparable. (1)

Sûryâ.

Hymne védique.

Ta demeure est au bord des océans antiques,
Maître ! les grandes Eaux lavent tes pieds mystiques.

Sur ta face divine et ton dos écumant
L'abîme primitif ruisselle lentement.
Tes cheveux qui brûlaient au milieu des nuages,
Parmi les rocs anciens déroulés sur les plages,
Pendent en noirs limons, et la houle des mers
Et les vents infinis gémissent au travers.
Sûryâ ! Prisonnier de l'ombre infranchissable,
Tu sommeilles couché dans les replis du sable.
Une haleine terrible habite en tes poumons ;
Elle trouble la neige errante au flanc des monts ;
Dans l'obscurité morne en grondant elle affaisse
Les astres submergés par la nuée épaisse,
Et fait monter en chœur les soupirs et les voix
Qui roulent dans le sein vénérable des bois.

(1) A consulter : Brunetière : *La Poésie lyrique*. — J. Lemaitre : *Les Contemporains*. — Jean Dornis : *Leconte de Lisle* (1896). — P. Bourget : *Essais de psychologie contemporaine*. — Henry Houssaye : *Discours de réception à l'Académie* (1895), etc.

Ta demeure est au bord des océans antiques,
Maître ! Les grands Eaux lavent tes pieds mystiques.

Elle vient, elle accourt, ceinte de lotus blancs,
L'Aurore aux belles mains, aux pieds étincelants ;
Et tandis que, songeur, près des mers tu reposes,
Elle lie au char bleu les quatre vaches roses.
Vois ! Les palmiers divins, les érables d'argent,
Et les frais nymphéas sur l'eau vive nageant,
La vallée où pour plaire entrelaçant leurs danses
Tournent les Apsaras en rapides cadences,
Par la nue onduleuse et molle enveloppés,
S'éveillent, de rosée et de flammes trempés.
Pour franchir des sept cieus les larges intervalles,
Attelle au timon d'or les sept fauves cavales,
Secoue au vent des mers un reste de langueur,
Eclate, et lève-toi dans toute ta vigueur !

Ta demeure est au bord des océans antiques,
Maître ! Les grandes Eaux lavent tes pieds mystiques.

Mieux que l'oiseau géant qui tourne au fond des cieus,
Tu montes, ô guerrier, par bonds victorieux ;
Tu roules comme un fleuve, ô Roi, source de l'Être !
Le visible infini que ta splendeur pénètre,
En houtes de lumière ardemment agité,
Palpite de ta force et de ta majesté.
Dans l'air flambant, immense, oh ! que ta route est belle
Pour arriver au seuil de la nuit éternelle !
Quand ta chair tombe et roule au bas du firmament,
Que l'horizon sublime ondule largement !
O Sûryâ ! Ton cœur lumineux vers l'eau noire
S'incline, revêtu d'une robe de gloire ;
L'abîme te salue et s'ouvre devant toi :
Descends sur le profond rivage et dors, ô Roi !

Ta demeure est au bord des océans antiques,
Maître ! Les grandes Eaux lavent tes pieds mystiques.

Guerrier resplendissant, qui marches dans le ciel
A travers l'étendue et le temps éternel ;
Toi qui verses au sein de la terre robuste
Le fleuve fécondant de ta chaleur auguste,
Et sièges vers midi sur les brûlants sommets,
Roi du monde, entends-nous, et protège à jamais
Les hommes au sang pur, les races pacifiques
Qui te chantent au bord des océans antiques !

Midi.⁽¹⁾

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
 Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
 Tout se tait. L'air flâmbloie et brûle sans haleine ;
 La terre est assoupie en sa robe de feu.
 L'étendue est immense, et les champs n'ont point d'ombre,
 Et la source est tarie où buvaient les troupeaux ;
 La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
 Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.
 Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,
 Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil ;
 Pacifiques enfants de la terre sacrée,
 Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.
 Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
 Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
 Une ondulation majestueuse et lente
 S'éveille, et va mûrir à l'horizon poudreux.
 Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
 Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,
 Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
 Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.
 Homme, si, le cœur plein de joie ou d'amertume,
 Tu passais vers midi dans les champs radieux,
 Fuis ! la nature est vide et le soleil consume :
 Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.
 Mais si, désabusé des larmes et du rire,
 Altéré de l'oubli de ce monde agité,
 Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire,
 Goûter une suprême et morne volupté,
 Viens : le soleil te parle en paroles sublimes ;
 Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin ;
 Et retourne à pas lents vers les cités infimes,
 Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

(Poèmes antiques.)

Vision de Thogorma.

... En la troisième année, au siècle de l'épreuve,
 Etant captif parmi les cavaliers d'Assur,
 Thogorma, le Voyant, fils d'Elam, fils de Thur,
 Eut ce rêve, couché dans les roseaux du fleuve,
 A l'heure où le soleil blanchit l'herbe et le mur...
 C'était un soir des temps. Par monceaux, les nuées,
 Emergeant de la cuve ardente de la mer,
 Tantôt, comme des blocs d'airain, pendaient dans l'air,
 Tantôt, d'un tourbillon véhément remuées,
 Hurlantes, s'écroulaient en un immense éclair.

(1) Cfr. *Midi au village*, de SULLY PRUD'HOMME (v. p. loin). — *L'heure de midi*, de LACAUS-
 SADE (page 366). — *Chaleur*, de MADELEINE PAUL (*Fleurs d'aube*) — *L'heure torride*, de
 LÉONCE DÉPONT. — *Matinée de canicule*, de ROBERT MAZE (*Poèmes et Interludes*, 1908), etc.

Vers le couchant rayé d'écarlate, un œil louche
Et rouge s'enfonçait dans les écumes d'or,
Tandis qu'à l'Orient, l'àpre Gelboé-hor,
De la racine au faite éclatant et farouche,
Flambait, bûcher funèbre où le sang coule encor.

Et loin, plus loin, là-bas, le sable aux dunes noires,
Plein du cri des chacals et du renâchement
De l'onagre, et parfois traversé brusquement
Par quelque monstre épais qui grinçait des mâchoires
Et laissait après lui comme un ébranlement.

Mais derrière le haut Gelboé-hor, chargées
D'un livide brouillard, chaud des fauves odeurs
Que répandent les ours et les lions grondeurs,
Ainsi que font les mers par les vents outragées,
On entendait râler de vagues profondeurs.

Thorgorma dans ses yeux vit monter des murailles
De fer d'où s'enroulaient des spirales de tours
Et de palais cerclés d'airain sur des blocs lourds ;
Ruche énorme, géhenne aux lugubres entrailles
Où s'engouffraient les Forts, princes des anciens jours.

Ils s'en venaient de la montagne et de la plaine,
Du fond des sombres bois et du désert sans fin,
Plus massifs que le cèdre et plus hauts que le pin,
Suants, échevelés, soufflant leur rude haleine
Avec leur bouche épaisse et rouge, et pleins de faim.

C'est ainsi qu'ils rentraient, l'ours velu des cavernes
A l'épaule, ou le cerf, ou le lion sanglant.
Et les femmes marchaient, géantes, d'un pas lent,
Sous les vases d'airain qu'emplit l'eau des citernes,
Graves, et les bras nus, et les mains sur le flanc.

Elles allaient, dardant leurs prunelles superbes,
Les seins droits, le col haut, dans la sérénité
Terrible de la force et de la liberté,
Et posant tour à tour dans la ronce et les herbes
Leurs pieds fermes et blancs avec tranquillité.

Le vent respectueux, parmi leurs tresses sombres,
Sur leur nuque de marbre errait en frémissant,
Tandis que les parois des rocs couleur de sang,
Comme de grands miroirs suspendus dans les ombres,
De la pourpre du soir baignaient leur dos puissant.

Les ânes de Khamos, les vaches aux mamelles
Pesantes, les boucs noirs, les taureaux vagabonds
Se hâtaient, sous l'épieu, par files et par bonds ;
Et de grands chiens mordaient le jarret des chamelles ;
Et les portes criaient en tournant sur leurs gonds.

Et les éclats de rire et les chansons féroces
 Mêlés aux beuglements lugubres des troupeaux,
 Tels que le bruit des rocs secoués par les eaux,
 Montaient jusques aux tours où, le poing sur leurs crosses,
 Les vieillards regardaient, dans leurs robes de peaux ;
 Spectres de qui la barbe, inondant leurs poitrines,
 De son écume errante argentait leurs bras roux,
 Immobiles, de lourds colliers de cuivre aux cous,
 Et qui, d'en haut, dardaient, l'orgueil plein les narines,
 Sur leur race des yeux profonds comme des trous.
 Puis, quand tout, foule et bruit et poussière mouvante,
 Eut disparu dans l'orbe immense des remparts,
 L'abîme de la nuit laissa de toutes parts
 Suinter la terreur vague et sourdre l'épouvante
 En un rauque soupir sous le ciel morne épais.
 Et le Voyant sentit le poil de sa peau rude
 Se hérissier tout droit en face de cela,
 Car il connut, dans son esprit, que c'était là
 La ville de l'angoisse et de la solitude,
 Sépulcre de Qaïn au pays d'Hévila ;
 Le lieu sombre où, saignant des pieds et des paupières,
 Il dit à sa famille errante : Bâtissez
 Ma tombe, car les temps de vivre sont passés.
 Couchez-moi, libre et seul, sur un monceau de pierres ;
 Le Rôdeur veut dormir, il est las, c'est assez.
 Gorges des monts déserts, régions inconnues
 Aux vivants, vous m'avez vu fuir de l'aube au soir.
 Je m'arrête et voici que je me laisse choir,
 Couchez-moi sur le dos, la face vers les nues,
 Enfants de mon amour et de mon désespoir.
 Que le soleil regarde et que l'eau du ciel lave
 Le signe que la haine a creusé sur mon front !
 Ni les aigles, ni les vautours ne mangeront
 Ma chair, ni l'ombre aussi ne clôra mon œil cave.
 Autour de mon tombeau les lâches se tairont.
 Mais le sanglot des vents, l'horreur des longues veilles,
 Le râle de la soif et celui de la faim,
 L'amertume d'hier et celle de demain,
 Que l'angoisse du monde emplisse mes oreilles,
 Et hurle dans mon cœur comme un torrent sans frein ! —
 Or, ils firent ainsi. Le formidable ouvrage
 S'amoncela dans l'air des aigles déserté.
 L'ancêtre se coucha par les siècles dompté,
 Et les yeux grands ouverts, dans l'azur ou l'orage,
 La face au ciel, dormit selon sa volonté...

(Poèmes barbares. Qaïn.)

Les Hurlleurs.

Le soleil dans les flots avait noyé ses flammes,
La ville s'endormait aux pieds des monts brumeux.
Sur de grands rocs lavés d'un nuage écumeux
La mer sombre en grondant versait ses hautes lames.

La nuit multipliait ce long gémissement.
Nul arbre ne luisait dans l'immensité nue ;
Seule, la lune pâle, en écartant la nue,
Comme une morne lampe oscillait tristement.

Monde muet, marqué d'un signe de colère,
Débris d'un globe mort au hasard dispersé,
Elle laissait tomber de son orbe glacé
Un reffet sépulcral sur l'océan polaire.

Sans borne, assise au Nord, sous les cieux étouffants,
L'Afrique, s'abritant d'ombre épaisse et de brume,
Affamait ses lions dans le sable qui fume,
Et couchait près des lacs ses troupeaux d'éléphants.

Mais sur la plage aride, aux odeurs insalubres,
Parmi des ossements de bœufs et de chevaux,
De maigres chiens, épars, allongeant leurs museaux,
Se lamentaient, poussant des hurlements lugubres.

La queue en cercle sous leur ventres palpitants,
L'œil dilaté, tremblant sur leurs pattes fébriles,
Accroupis çà et là, tous hurlaient, immobiles,
Et d'un frisson rapide agités par instants.

L'écume de la mer collait sur leurs échines
De longs poils qui laissaient les vertèbres saillir ;
Et, quand les flots par bonds les venaient assaillir,
Leurs dents blanches claquaient sous leurs rouges babines.

Devant la lune errante aux livides clartés,
Quelle angoisse inconnue, au bord des noires ondes,
Faisait pleurer une âme en vos formes immondes ?
Pourquoi gémissiez-vous, spectres épouvantés ?

Je ne sais ; mais, ô chiens qui hurlez sur les plages,
Après tant de soleils qui ne reviendront plus,
J'entends toujours, du fond de mon passé confus,
Le cri désespéré de vos douleurs sauvages !

(Poèmes barbares.)

Les Eléphants.

Le sable rouge est comme une mer sans limite
Et qui flambe, muette, affaissée en son lit.
Une ondulation immobile remplit
L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.
Nulle vie et nul bruit. Tous les lions repus
Dorment au fond de l'ancre éloigné de cent lieues,
Et la girafe boit dans les fontaines bleues,
Là-bas, sous les dattiers des panthères connus.

Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile
 L'air épais, où circule un immense soleil.
 Parfois quelque boa, chauffé dans son sommeil,
 Fait onduler son dos dont l'écaille étincelle.
 Tel l'espace enflammé brûle sous les cieus clairs.
 Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes,
 Les éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes,
 Vont au pays natal à travers les déserts.
 D'un point de l'horizon, comme des masses brunes,
 Ils viennent soulevant la poussière, et l'on voit,
 Pour ne point dévier du chemin le plus droit,
 Sous leur pied large et sûr crouler au loin des dunes.
 Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps
 Est gercé comme un tronc que le temps ronge et mine ;
 Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine
 Se voûte puissamment à ses moindre efforts.
 Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche,
 Il guide au but certain ses compagnons poudreux ;
 Et, creusant par derrière un sillon sablonneux,
 Les pèlerins massifs suivent leur patriarche.
 L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
 Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,
 Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume
 Et bourdonnent autour mille insectes ardents.
 Mais qu'importe la soif et la mouche vorace,
 Et le soleil cuisant leur dos noir et plissé ?
 Ils rêvent en marchant du pays délaissé,
 Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.
 Ils reverront le fleuve échappé des grands monts,
 Où nage en mugissant l'hippopotame énorme,
 Où, blanchis par la lune et projetant leur forme,
 Ils descendaient pour boire en écrasant les joncs.
 Aussi, pleins de courage et de lenteur, ils passent,
 Comme une ligne noire, au sable illimité ;
 Et le désert reprend son immobilité
 Quand les lourds voyageurs à l'horizon s'effacent.

(Poèmes barbares.)

Les Lions.

Au plus creux des ravins emplis de blocs confus,
 De flaques d'eau luisant par endroits sous les ombres,
 La lune, d'un trait net, sculpte les lignes sombres
 De vieux troncs d'arbres morts roides comme des fûts.
 Dans les taillis baignés de violents aromes
 Qu'une brume attiédie humecte de sueur,
 Elle tombe, et blanchit de sa dure lueur
 Le sentier des lions chasseurs de bœufs et d'hommes.

Un rauque grondement monte, roule et grandit.
 Tout un monde effrayé rampe sous les arbustes ;
 Une souple panthère arque ses reins robustes
 Et de l'autre côté du ravin noir bondit.

Les fragments de bois sec craquent parmi les pierres ;
 On entend approcher un souffle rude et sourd
 Qui halète, et des pas légers près d'un pas lourd.
 Des feux luisent au fond d'invisibles paupières.

Un vieux roi chevelu, maigre, marche en avant ;
 Et, flairant la rumeur nocturne qui fourmille,
 Le col droit, l'œil au guet, la farouche famille,
 Lionne et lionceaux, suit, les mufles au vent.

Le père, de ses crins voilant sa tête affreuse,
 Hume un parfum subtil dans l'herbe et les cailloux ;
 Il hésite et repart, et sa queue au fouet roux
 Par intervalles bat ses flancs que la faim creuse.

Hors du fourré, tous quatre, au faite du coteau,
 Aspirant dans l'air tiède une proie incertaine,
 Un instant arrêtés, regardent par la plaine
 Que la lune revêt de son blême manteau.

La mère et les enfants se couchent sur la ronce ;
 Et le roi de la nuit pousse un rugissement
 Qui, d'échos en échos, mélancoliquement,
 Comme un grave tonnerre à l'horizon s'enfoncé.

(Poèmes barbares. Les Clairs de lune.)

Le Sommeil du Condor.

Par delà l'escalier des roides Cordillères,
 Par delà les brouillards hantés des aigles noirs,
 Plus haut que les sommets creusés en entonnoirs
 Où bout le flux sanglant des laves familières,
 L'envergure pendante et rouge par endroits,
 Le vaste Oiseau, tout plein d'une morne indolence,
 Regarde l'Amérique et l'espace en silence,
 Et le sombre soleil qui meurt dans ses yeux froids.
 La nuit roule de l'Est, où les pampas sauvages
 Sous les monts étagés s'élargissent sans fin ;
 Elle endort le Chili, les villes, les rivages,
 Et la mer Pacifique et l'horizon divin ;
 Du continent muet elle s'est emparée :
 Des sables aux coteaux, des gorges aux versants,
 De cime en cime, elle enfile, en tourbillons croissants,
 Le lourd débordement de sa haute marée.
 Lui, comme un spectre, seul, au front du pic altier,
 Baigné d'une lueur qui saigne sur la neige,
 Il attend cette mer sinistre qui l'assiège :
 Elle arrive, déferle, et le couvre en entier.

Dans l'abîme sans fond la Croix australe allume
 Sur les côtes du ciel son phare constellé.
 Il rûle de plaisir, il agite sa plume,
 Il érige son cou musculeux et pelé,
 Il s'enlève en fouettant l'âpre neige des Andes,
 Dans un cri rauque il monte où n'atteint pas le vent,
 Et, loin du globe noir, loin de l'astre vivant,
 Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

(*Poèmes barbares.*)

Le Cœur de Hialmar.

Une nuit claire, un vent glacé. La neige est rouge.
 Mille braves sont là qui dorment sans tombeaux,
 L'épée au poing, les yeux hagards. Pas un ne bouge.
 Au-dessus tourne et crie un vol de noirs corbeaux.

La lune froide verse au loin sa pâle flamme.
 Hialmar se soulève entre les morts sanglants,
 Appuyé des deux mains au tronçon de sa lame.
 La pourpre du combat ruisselle de ses flancs.

— Holà ! Quelqu'un a-t-il encore un peu d'haleine,
 Parmi tant de joyeux et robustes garçons
 Qui, ce matin, riaient et chantaient à voix pleine
 Comme des merles dans l'épaisseur des buissons ?

Tous sont muets. Mon casque est rompu, mon armure
 Est trouée et la hache a fait sauter ses clous.
 Mes yeux saignent. J'entends un immense murmure
 Pareil aux hurlements de la mer ou des loups.

Viens par ici, Corbeau, mon brave mangeur d'hommes !
 Ouvre-moi la poitrine avec ton bec de fer.

Tu nous retrouveras demain tels que nous sommes.
 Porte mon cœur tout chaud à la fille d'Ylmer.

Dans Upsal, où les Jarls boivent la bonne bière,
 Et chantent, en heurtant les cruches d'or, en chœur,
 A tire d'aile vole, ô rôdeur de bruyère !
 Cherche ma fiancée et porte-lui mon cœur.

Au sommet de la tour que hantent les corneilles,
 Tu la verras debout, blanche, aux longs cheveux noirs.
 Deux anneaux d'argent fin lui pendent aux oreilles,
 Et ses yeux sont plus clairs que l'astre des beaux soirs.

Va, sombre messenger, dis-lui bien que je l'aime,
 Et que voici mon cœur. Elle reconnaîtra
 Qu'il est rouge et solide, et non tremblant et blême ;
 Et la fille d'Ylmer, Corbeau, te sourira !

Moi, je meurs. Mon esprit coule par vingt blessures.
 J'ai fait mon temps. Buvez, ô loups, mon sang vermeil.
 Jeune, brave, riant, libre et sans flétrissures,
 Je vais m'asseoir parmi les Dieux, dans le soleil !

(*Poèmes barbares.*)

Le Soir d'une bataille. (1)

Tels que la haute mer contre les durs rivages,
 A la grande tuerie ils se sont tous rués,
 Ivres et haletants, par les boulets troués,
 En d'épais tourbillons pleins de clameurs sauvages.
 Sous un large soleil d'été, de l'aube au soir,
 Sans relâche, fauchant les blés, brisant les vignes,
 Longs murs d'hommes, ils ont poussé leurs sombres lignes,
 Et là, par blocs entiers, ils se sont laissés choir.
 Puis, ils se sont liés en étreintes féroces,
 Le souffle au souffle uni, l'œil de haine chargé.
 Le fer d'un sang fiévreux à l'aise s'est gorgé,
 La cervelle a jailli sous la lourdeur des crosses.
 Victorieux, vaincus, fantassins, cavaliers,
 Les voici maintenant, blêmes, muets, farouches,
 Les poings fermés, serrant les dents, et les yeux louches,
 Daus la mort furieuse étendus par milliers.
 La pluie, avec lenteur lavant leurs pâles faces,
 Aux pentes du terrain fait murmurer ses eaux ;
 Et par la morne plaine où tourne un vol d'oiseaux,
 Le ciel d'un noir sinistre estompe au loin leurs masses.
 Tous les cris se sont tus, les râles sont poussés.
 Sur le sol bossué de tant de chair humaine,
 Aux dernières lueurs du jour on voit à peine
 Se tordre vaguement des corps entrelacés ;
 Et là-bas, du milieu de ce massacre immense,
 Dressant son cou roidi, percé de coups de feu,
 Un cheval jette au vent un rauque et triste adieu
 Que la nuit fait courir à travers le silence.
 O boucherie ! ô soif du meurtre ! acharnement
 Horrible ! odeur des morts qui suffoques et navres !
 Soyez maudits devant ces cent mille cadavres !
 Et la stupide horreur de cet égorgement !

(1) Cfr. *Soir de bataille*, de P. MANIVET. — *La Bataille*, de A. LEMOYNE (v. p. 1.). — *Soir de bataille*, de HÉRÉDIA (v. p. 1.). — *Lendemain de bataille*, de HARAUCOURT (v. p. 1.). — *Le Canon*, de CH. FUSTER, etc.

Cfr. de MARC LEGRAND, un poète néo-hellénique (mort en 1909), à qui l'on doit l'*Ame antique* (1896) et un *Recueil de chansons tchèques*, traduction (1899) :

Bellum.

C'est un site farouche et naguère joyeux :
 Champs déserts, et muets comme des cimetières,
 Bois coupés, chemins pleins de sanglantes ornières
 Et de casques éparés où croupit l'eau des cieux.
 Plus d'hommes aux maisons ! Hélas ! jeunes et vieux,
 Ils sont tombés dans les batailles meurtrières.
 Les bestiaux sont morts sur leurs maigres litières,
 Ou sont partis chassés en bande à coups d'épieux.

Avec leurs enfants nus, les femmes restent seules,
 Et, pour avoir du pain, vierges, mères, aïeules,
 — Sous le joug qu'ont poli les taureaux attelés,
 Haletantes, courbant leur épaule meurtrie, —
 Elles creusent du soc le sol de la patrie,
 Le sol où dort l'espoir pacifique des blés !

(L'*Ame antique*.)

Mais, sous l'ardent soleil ou sous la plaine noire,
 Si, heurtant de leur cœur la gueule du canon,
 Ils sont morts, Liberté, ces braves, en ton nom,
 Béni soit le sang pur qui fume vers ta gloire ! (1)
 (Poèmes barbares.)

La Chasse de l'Aigle.

L'aigle noir aux yeux d'or, prince du ciel mongol,
 Ouvre, dès le premier rayon de l'aube claire,
 Ses ailés comme un large et sombre parasol.
 Un instant immobile, il plane, épie et flaire.
 Là-bas, au flanc du roc crevassé, ses aiglons
 Erigent, affamés, leurs crous au bord de l'aire.
 Par la steppe sans fin, coteau, plaine et vallons,
 L'œil luisant à travers l'épais crin qui l'obstrue,
 Pâturent, çà et là, des hardes d'étalons.
 L'un d'eux parfois hennit vers l'aube, l'autre rue ;
 Ou quelque autre tordant la queue, allègrement,
 Pris de vertige, court dans l'herbe jaune et drue.
 La lumière, en un frais et vif pétilllement,
 Croît, s'élançe par jet, s'échappe par fusée,
 Et l'orbe du soleil émerge au firmament.
 A l'horizon subtil où bleuit la rosée,
 Morne dans l'air brillant, l'aigle darde, anxieux,
 Sa prunelle infailible et de faim aiguisée.
 Mais il n'aperçoit rien qui vole par les cieus,
 Rien qui surgisse au loin dans la steppe aurorale,
 Cerf ni daim, ni gazelle aux bonds capricieux.
 Il fait claquer son bec avec un âpre râle ;
 D'un coup d'aile irrité, pour mieux voir de plus haut,
 Il s'enlève, descend et remonte en spirale.

(1) Cfr. d'EDMOND BLANGUERNON :

Le Champ de Lauriers.

A Frédéric Passy.

C'était un champ superbe et triste de lauriers.
 Lorsque coulait sur lui le sang du crépuscule,
 La bataille hantait son ombrage guerrier.
 Du sable rouge et noir que la mort coagule,
 Le jet rigide et droit des tiges évoquait
 Les pilums hérissés au front des manipules.
 En chaque feuille un fer de glaive revivait,
 Vers qui, des rocs couchés sous les branches épiques,
 Une agonie, ardente encore, se levait...
 Le vent faisait frémir soudain l'éveil des piques ;
 Les lames se heurtaient ; le ciel pleurait du sang ;
 Et le pâtre blémi, loin du bois héroïque
 Détournant ses troupeaux, se signait en passant...
 " Là, — disait-on, — jadis râlèrent des batailles,
 Et le soleil pourrit des cadavres géants.
 " Le sable a bu la pluie atroce des entailles,
 Mangé les chairs, dissout la chaux mâle des os :
 Voilà pourquoi le champ des noirs lauriers tressaille
 " Quand le jour moribond crève en pourpres ruisseaux..."
 Or ils avaient l'odeur de charnier des victoires,
 Et, les couvrant de leur nuit rauque, les corbeaux
 Becquetaient la couronne horrible de la Gloire...

L'heure passe, l'air brûle. Il a faim. A défaut
De gazelle ou de daim, sa proie accoutumée,
C'est de la chair, vivante ou morte, qu'il lui faut.

Or, dans sa robe blanche et rase, une fumée
Autour de ses naseaux roses et palpitants,
Un étalon conduit la hennissante armée.

Quand il jette un appel vers les cieux éclatants
La harde, qui tressaille à sa voix fière et brève,
Accourt, l'oreille droite et les longs crins flottants.

L'aigle tombe sur lui comme un sinistre rêve,
S'attache au col troué par ses ongles de fer,
Et plonge son bec courbe au fond des yeux qu'il crève.

Cabré, de ses deux pieds convulsifs battant l'air,
Et comme empanaché de la bête vorace,
L'étalon fuit dans l'ombre ardente de l'enfer.

Le ventre contre l'herbe, il fuit, et, sur sa trace,
Ruisselle de l'orbite excave un flux sanglant ;
Il fuit, et son bourreau le mange et le harasse.

L'agonie en sueur fait haleter son flanc ;
Il renacle et secoue, enivré de démence,
Cette grande aile ouverte et ce bec aveuglant.

Il franchit, furieux, la solitude immense,
S'arrête brusquement, sur ses jarrets ployé,
S'abat et se relève et toujours recommence.

Puis, rompu de l'effort en vain multiplié,
L'écume aux dents, tirant sa langue blême et rêche,
Par la steppe natale il tombe foudroyé.

Là, ses os blanchiront au soleil qui les sèche ;
Et le sombre Chasseur des plaines, l'aigle noir,
Retourne au nid avec un lambeau de chair fraîche.

Ses petits affamés seront repus ce soir. (1)

(Poèmes tragiques.)

(1) Cfr. de LÉONCE DEPONT : **Le Gypaète.**

Epiant ou rêvant, penché non loin de l'aire,
Sur un vertigineux et rose piédestal,
Immobile, l'oiseau sanguinaire et brutal,
Baigne son maigre corps dans la clarté solaire.

La rafale et l'éclair l'assaillent tour à tour ;
Il vit là-haut, hanté d'angoisses inconnues,
Et quand il plane, tel un roi des airs, les nues
Font une ample couronne au sinistre vautour.

Parmi les blancs glaciers et la neige éternelle,
Dans le vaste océan de vallons, de sommets,
D'abîmes, dont les flots sont figés à jamais,
Il vit là-haut, dolente et morne sentinelle.

Sur le pic où, toujours, guette son œil subtil,
Où ne déferlent pas les rumeurs de la terre,
Quel Dieu pétrifia le vautour solitaire ?
Comme la roche, inerte et grave, qu'attend-il ?

Soudain, l'oiseau contracte une serre rapace,
Et le regard fixé plus cruel vers un point
Où quelque chamois seul broute et ne le voit point,
D'un formidable vol s'élançe dans l'espace.

Le chamois, dont le corps fin et souple a frémi,
Et que subitement le péril transfigure,
Sent approcher sans bruit la funèbre envargure,
Et, courageux, attend l'implacable ennemi.

Prompt comme l'ouragan, s'abat le gypaète.
Mais l'autre, à l'instant même où fond le bloc hideux,
Le repousse d'un coup de corne aigu. Tous deux
De leur combat muet ensanglantent la crête.

Le ventre de l'oiseau géant se dégarnit,
Puis s'empourpre, et longtemps la lutte épique dure.
L'attaque est foudroyante et la riposte est dure ;
Si le bec est de fer, la corne est de granit.

Vingt fois meurtri, vingt fois s'est acharné le fauve,
Impuissant, hérissé, de fureur éperdu.
Le poitrail, où la corne héroïque a mordu, [ve,
Aux yeux des monts s'étale, horrible et presque chau-

Enfin, l'oiseau s'enfuit, las de ses efforts vains ;
Le chamois attardé rejoint sa bande agreste ;
Et, du silencieux et fier drame, il ne reste
Qu'un peu de plume éparse au fond d'après ravins.

(Pèlerinages.)

L'illusion suprême.

Quand l'homme approche enfin des sommets où la vie
Va plonger dans votre ombre inerte, ô mornes cieux !
Debout sur la hauteur aveuglément gravie,
Les premiers jours vécus éblouissent ses yeux.

Tandis que la nuit monte et déborde les grèves,
Il revoit, au delà de l'horizon lointain,
Tourbillonner le vol des désirs et des rêves,
Dans la rose clarté de son heureux matin.

Monde lugubre, où nul ne voudrait redescendre
Par le même chemin solitaire, âpre et lent,
Vous, stériles soleils qui n'êtes plus que cendre,
Et vous, ô pleurs muets, tombés d'un cœur sanglant !

Celui qui va goûter le sommeil sans aurore
Dont l'homme ni le Dieu n'ont pu rompre le sceau,
Chair qui va disparaître, âme qui s'évapore,
S'emplit des visions qui hantaient son berceau.

Rien du passé perdu qui soudain ne renaisse :
La montagne natale et les vieux tamarins,
Les chers morts qui l'aimaient au temps de sa jeunesse
Et qui dorment là-bas dans les sables marins.

Sous les lilas géants où vibrent les abeilles,
Voici le vert coteau, la tranquille maison,
Les grappes de letchis, et les mangues vermeilles,
Et l'oiseau bleu dans le maïs en floraison ;

Aux pentes des pitons, parmi les cannes grêles
Dont la peau d'ambre mûr s'ouvre au jus attiédi,
Le vol vif et strident des roses sauterelles
Qui s'enivrent de la lumière de midi ;

Les cascades en un brouillard de pierreries,
Versant du haut des rocs leur neige en éventail ;
Et la brise embaumée autour des sucreries,
Et le fourmillement des Hindous au travail ;

Le café rouge, par monceau, sur l'aire sèche ;
Dans les mortiers massifs le son des calaous ;
Les grands-parents assis sous la varangue fraîche,
Et les rires d'enfants à l'ombre des bambous ;

Le ciel vaste où le mont dentelé se profile,
Lorsque ta pourpre, ô soir, le revêt tout entier ;
Et le chant triste et doux des Bandes à la file
Qui s'en viennent des hauts et s'en vont au quartier.

Voici les bassins clairs entre les blocs de lave ;
Par les sentiers de la savane, vers l'enclos,
Le beuglement des bœufs bossus de Tamatave
Mêlé dans l'air sonore au murmure des flots ;

Et sur la côte, au pied des dunes de Saint-Gilles,
 Le long de son corail merveilleux et changeant,
 Comme un essaim d'oiseaux les pirogues agiles
 Tremplant leur aile aiguë aux écumes d'argent.
 Puis, tout s'apaise et dort. La lune se balance,
 Perle éclatante au fond des cieux d'astres emplis ;
 La mer soupire et semble accroître le silence,
 Et berce le reflet des mondes dans ses plis.
 Mille aromes légers émanent des feuillages
 Où la mouche d'or rôde, étincelle et bruit ;
 Et les feux des chasseurs sur les mornes sauvages
 Jaillissent dans le bleu splendide de la nuit.
 Et tu renaîs aussi, fantôme diaphane,
 Qui fis battre son cœur obscur pour la première fois,
 Et, fleur cueillie avant que le soleil te fane,
 Ne parfumas qu'un jour l'ombre calme des bois !
 O chère Vision, toi qui répands encore,
 De la plage lointaine où tu dors à jamais,
 Comme un mélancolique et doux reflet d'aurore
 Au fond d'un cœur obscur et glacé désormais !
 Les ans n'ont pas pesé sur ta tête immortelle,
 La tombe bienheureuse a sauvé ta beauté :
 Il te revoit, avec tes yeux divins, et telle
 Que tu lui souriais en un monde enchanté !
 Mais quand il s'en ira dans le muet mystère
 Où tout ce qui vécut demeure enseveli,
 Qui saura que ton âme a fleuri sur la terre,
 O doux rêve promis à l'infaillible oubli ?
 Et vous, joyeux soleils des naïves années,
 Vous, éclatantes nuits de l'infini béant,
 Qui versiez votre gloire aux mers illuminées,
 L'esprit qui vous songea vous entraîne au néant.
 Ah ! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
 Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel
 Emportant à plein vol l'Espérance insensée,
 Qu'est-ce que tout cela, qui n'est pas éternel ?
 Soit ! la poussière humaine, en proie au temps rapide,
 Ses voluptés, ses pleurs, ses combats, ses remords,
 Les Dieux qu'elle a conçus et l'univers stupide
 Ne valent pas la paix impassible des morts.

(*Poèmes tragiques.*)

Louis Ménard

Paris, 1822-1901

Œuvres poétiques : *Poésies* (1851). — *Rêveries d'un païen mystique* (1876) ; nouvelle édition, 1886 et 1895

S'occupa d'abord de sciences ; prit part au mouvement de 1848 ; s'exila à Londres, puis à Bruxelles. De retour à Paris (1852), se consacre à l'étude de la philosophie et des civilisations

antiques. Admirateur passionné du génie grec. On l'a appelé l'Hellène du Parnasse. Esprit indépendant, semeur d'idées. A toujours vécu solitaire, dans l'extase du rêve et de la pensée.

L'Athlète.

Je suis initié : je connais le mystère
De la vie : une arène où l'immortalité
Est le prix de la lutte, et je m'y suis jeté
Librement, voulant naître et vivre sur la terre.

Les héros demi-dieux ont souffert et lutté
Pour conquérir au ciel leur place héréditaire :
Que la lutte virile et la douleur austère
Trempent comme l'airain ma libre volonté.

Suivons sans peur le cours de nos métempsycoses,
Et de l'ascension montons le dur chemin,
Sous les yeux de nos morts qui nous tendent la main.

Ils recevront, du haut de leurs apothéoses,
Dans l'Olympe étoilé conquis par leur vertu,
L'âme qui combattra comme ils ont combattu.

(*Poèmes et Rêveries d'un païen mystique*).

André Lemoyne.

Saint-Jean d'Angély (Charente-Inférieure), 1822-1907.

Œuvres poétiques : *Chemin perdu* (1862). — *Les Roses d'antan* (1864).

Les Charmeuses (1866 et 1868). — *Soirs d'hiver et de printemps* (1871-83).

Paysages de mer et Fleurs des prés (1876). — *Légendes des bois et Chansons marines* (1881).

Oiseaux chanteurs (1884-90), — *Fleurs et Ruines* (1887).

Chansons des nids et des berceaux (1890-96). — *Fleurs du soir* (1893).

La Tour d'ivoire (1902).

D'abord avocat au barreau de Paris, puis typographe, correcteur d'imprimerie, chef des services de publicité chez Didot, archiviste bibliothécaire, en 1877, de l'Ecole des Arts décoratifs. Il est surtout connu comme peintre de paysages normands et saintongeais. Aime les descriptions précises et exactes. Stapfer a défini son œuvre : « *exactitude de détail dans un petit coin du cœur* ». Poète probe et consciencieux, qui a le sens de la perfection et dont la discrétion, l'élevation calme des pensées, rappelle parfois Vigny.

La Bataille.

Là-bas, vers l'horizon du frais pays herbeux,
Où la rivière, lente et comme désœuvrée,
Laisse boire à son gré de longs troupeaux de bœufs,
Une grande bataille autrefois fut livrée.

C'était, comme aujourd'hui, par un ciel de printemps.
Dans ce jour désastreux, plus d'une fleur sauvage
Qui s'épanouissait, flétrie en peu d'instant,
Noya tous ses parfums dans le sang du rivage.

La bataille dura de l'aube jusqu'au soir ;
 Et, surpris dans leur vol, de riches scarabées,
 De larges papillons jaunes striés de noir
 Se traînèrent mourants parmi les fleurs tombées.
 La rivière était rouge, elle roulait du sang.
 Le bleu martin-pêcheur en souilla son plumage ;
 Et le saule penché, le bouleau frémissant,
 Essayèrent en vain d'y mirer leur image.
 Le biez du Moulin-Neuf en resta noir longtemps.
 Le sol fut piétiné, des ornières creusées ;
 Et l'on vit des boubiers sinistres, miroitants,
 Où les troupes s'étaient à grand choc écrasées.

Et lorsque la bataille eut apaisé son bruit,
 La lune qui montait derrière les collines,
 Contempla tristement, vers l'heure de minuit,
 Ce que l'œuvre d'un jour peut faire de ruines.
 Pris du même sommeil, là gisaient par milliers,
 Sur les canons éteints, les bannières froissées,
 Epars confusément, chevaux et cavaliers,
 Dont les yeux grands ouverts n'avaient plus de pensées.
 On enterra les morts au hasard... Et depuis,
 Les étoiles du ciel, ces paisibles veilleuses,
 Sur le champ du combat passèrent bien des nuits,
 Baignant les gazons verts de leurs clartés pieuses ;
 Et les petits bergers, durant bien des saisons,
 En côtoyant la plaine où sommeillaient les braves,
 Dans leur gosier d'oiseau retenant leurs chansons,
 Suivirent tout songeurs les grands bœufs aux pas graves.⁽¹⁾

(Paysages de mer.)

(1) Cfr. *Soir de bataille*, de LÉCONTE DE LISLE (p. 394) — Rapprochons encore : *Lendemain de bataille*, d'E. HARAUCOURT et *Le Champ de bataille*, de LOUIS LE LASSEUR DE RANZAY (Nantes, 1856 : *Les Mouettes*, 1886 ; *Sonnets à la lune*, 1897) :

Lendemain de bataille.

Le soleil s'est levé. Les bleus sont presque roses.
 Une vapeur de vie enveloppe les choses,
 Un bain d'amour s'épanche à flots du ciel câlin.
 L'air mouillé de rosée hésite autour des formes ;
 L'aube se glisse au pied des bouleaux et des ormes,
 Et le ciel matinal neige des fleurs de lin.

Le blé pousse en traits fins au long des sillons pâles.
 Dans les lointains, de frais étangs couleur d'opales.
 S'ouvrent comme des yeux sous leurs cils de roseaux
 Le soleil se faufile entre les églantines ;
 Les carottes ont chaud ; les nids chantent matines ;
 Les taillis réveillés se lancent des oiseaux.

Jusque vers l'horizon, la plaine est parsemée
 De points rouges et bleus qui furent une armée :
 Fleurs énormes parmi les brins d'herbe fluets,
 Les soldats morts, rouges et bleus, baignés d'aurore,
 S'illuminent, et l'on croirait qu'on voit éclore
 De grands coquelicots mêlés à des bluets.

(L'Espoir du monde.)

Le champ de bataille.

Sous le ciel morne rampe une plaine âpre, chauve,
 Et vierge du fécond déchirement des socs,
 Où rien ne croît, hormis aux fissures des rocs
 Quelques brins mal venus de bruyère ou de mauve.
 Aux moindres bruits, un vol de corneilles se sauve.
 La pierre ruinée, éparse en sombres blocs,
 Témoigne qu'autrefois d'épouvantable choes
 Ont consacré l'horreur de cette lande fauve.

Qu'un jour un laboureur habile aux durs travaux
 Vienne, atelle ses bœufs trapus, ses forts chevaux,
 Et marche jusqu'au soir dans la glèbe qu'il fouille,
 Il heurte à chaque pas des restes de héros,
 Javelots, boucliers, casques rongés de rouille...
 Épouvanté de voir la grandeur de leurs os.

André Theuriet.

Marly-Je-Roi, 1833. — Bourg-la-Reine, 1907.

Œuvres poétiques : *In memoriam* (1857). — *Le Chemin des bois* (1867). — *Les Nids* (1879). — *Le Livre de la payse* (1883). — *Nos Oiseaux* (1886). — *La Ronde des saisons et des mois* (1892). — *Jardin d'automne* (1894). — *Poésies* (1896).

C'est le poète de la Lorraine. Chante les bûcherons, les charbonniers, les paysans. Ses vers sentent bon, sont tout parfumés de senteurs sylvestres, ont une fine odeur de foin coupé, de fleurs des champs. Il aime, dit Gautier, « *la fraîcheur, l'ombre et le silence des bois, et les figures qui animent ses paysages glissent sans faire de bruit comme sur des tapis de mousse, mais elles vous laissent leur souvenir et elles vous apparaissent sur un fond de verdure, dorées par un oblique rayon de soleil* ».

Talent fin et discret. Sa poésie est d'un observateur qui sait voir et faire voir. Et l'on aime ses vers où l'on sent une cordiale sympathie pour les êtres et les choses qu'il décrit.

La Chanson du Vannier. ⁽¹⁾

*Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.*

Brins d'osier, vous serez le lit frêle où la mère
Berce un petit enfant, aux sons d'un vieux couplet :
L'enfant, la lèvre encor toute blanche de lait,
S'endort en souriant dans sa couche légère.

*Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.*

Vous serez le panier plein de fraises vermeilles
Que les filles s'en vont cueillir dans les taillis ;
Elles rentrent, le soir, rieuses, au logis,
Et l'odeur des fruits mûrs s'exhale des corbeilles.

*Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.*

Vous serez le grand van où la fermière alerte
Fait bondir le froment qu'ont battu les fléaux,
Tandis qu'à ses côtés des bandes de moineaux
Se disputent les grains dont la terre est couverte.

*Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.*

Lorsque s'empourpreront les vignes à l'automne,
Lorsque les vendangeurs descendront des coteaux,
Brins d'osier, vous lierez les cercles des tonneaux
Où le vin doux rougit les douves et bouillonne.

*Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.*

Brins d'osier, vous serez la cage où l'oiseau chante,
Et la nasse perfide, au milieu des roseaux,
Où la truite qui monte et file entre deux eaux
S'enfonce, et tout à coup se débat frémissante.

*Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.*

(1) Cfr. JOACHIM DU BELLAY : *D'un vanneur de blé aux vents* (Page 83).

Et vous serez aussi, brins d'osier, l'humble claie
 Où, quand le vieux vannier tombe et meurt, on l'étend,
 Tout prêt pour le cercueil. — Son convoi se répand,
 Le soir, dans les sentiers où verdit l'oseraie.

*Brins d'osier, brins d'osier,
 Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.*
 (Le Chemin des Bois).

Les Paysans.

Le village s'éveille à la corne du pâtre ;
 Les bêtes et les gens sortent de leur logis ;
 On les voit cheminer sous le brouillard bleuâtre,
 Dans le frisson mouillé des alisiers rougis.

Par les sentiers pierreux et les branches froissées,
 Coupeurs de bois, faucheurs de foin, semeurs de blé,
 Ruminant lourdement de confuses pensées,
 Marchent, le front courbé sur leur poitrail hâlé.

La besogne des champs est rude et solitaire :
 De la blancheur de l'aube à l'obscur lueur
 Du soir tombant, il faut se battre avec la terre
 Et laisser sur chaque herbe un peu de sa sueur.

Paysans, race antique à la glèbe asservie,
 Le soleil cuit vos reins, le froid tord vos genoux ;
 Pourtant, si l'on pouvait recommencer sa vie,
 Frères, je voudrais naître et grandir parmi vous !

Pétri de votre sang, nourri dans un village,
 Respirant des odeurs d'étable et de fenil,
 Et courant en plein air comme un poulain sauvage
 Qui se vautre et bondit dans les pousses d'avril,

J'aurais en moi peut-être alors assez de sève,
 Assez de flamme au cœur et d'énergie au corps,
 Pour chanter dignement le monde qui s'élève
 Et dont vous serez, vous, les maîtres durs et forts.

Car votre règne arrive, ô paysans de France ;
 Le penseur voit monter vos flots lointains encor,
 Comme on voit s'éveiller dans une plaine immense
 L'ondulation calme et lente des blés d'or,

L'avenir est à vous, car vous vivez sans cesse
 Accouplés à la terre, et sur son large sein
 Vous buvez à longs traits la force et la jeunesse
 Dans un embrassement laborieux et sain.

Le vieux monde se meurt. Dans les plus nobles veines
 Le sang bleu des aïeux, appauvri, s'est figé,
 Et le prestige ancien des races souveraines
 Comme un soleil mourant dans l'ombre s'est plongé...

L'avenir est à vous ! Nos écoles sont pleines
De fils de vigneron et de fils de fermiers ;
Trempés dans l'air des bois et les eaux des fontaines,
Ils sont partout en nombre et partout les premiers.

Salut ! Vous arrivez, nous partons. Vos fenêtres
S'ouvrent sur le plein jour, les nôtres sur la nuit...
Ne nous imitez pas, quand vous serez nos maîtres,
Demeurez dans vos champs où le grand soleil luit...

Ne reniez jamais vos humbles origines,
Soyez comme le chêne au tronc nouveau et dur :
Dans la terre enfoncez vaillamment vos racines,
Tandis que vos rameaux verdissent dans l'azur.

Car la terre qui fait mûrir les moissons blondes,
Et dans les pampres verts monter l'âme du vin,
La terre est la nourrice aux mamelles fécondes ;
Celui-là seul est fort qui boit son lait divin.

Pour avoir dédaigné ses rudes embrassades,
Nous n'avons plus aux mains qu'un lambeau de pouvoir,
Et, pareils désormais à des enfants malades,
Ayant peur d'obéir et n'osant plus vouloir,

Nous attendons, tremblants et la mine effarée,
L'heure où vous tous, bouviers, laboureurs, vigneron,
Vous épandrez partout comme un ras de marée
Vos flots victorieux où nous disparaîtrons.⁽¹⁾

(Le Livre de la Payse.)

Armand Silvestre.

Paris, 1837. — Toulouse, 1901.

Œuvres poétiques : *Rimes neuves et vieilles* (1866). — *Les Renaissances* (1869).
La Gloire du Souvenir (1872). — *Poésies* (1866-1874). — *La Chanson des Heures* (1874-1878).
Les Ailes d'or (1878-1880). — *Le Pays des roses* (1880-1882).
Le Chemin des Étoiles (1882-1885). — *Roses d'Octobre* (1884-1889).
L'Or des Couchants (1889-1892). — *Aurores lointaines* (1892-1895).
Les Tendresses (1895-1899). — *Fleurs d'Hiver* (1868-1900). — *Théâtre*, etc,

(1) Cfr. *Les Stances sur la Retraite*, de RACAN (p. 119) ; *Les Paysans*, de CH. DE POMAÏROLS ;
L'Œuvre éternelle, de L. DEPONT ; *Le Poème du paysan*, de G. VICAIRE ; *Le Poème de la maison*, de
L. MERCIER, etc. Citons ici une poésie d'E. MANUEL :

Le repos du paysan.

L'office a commencé : l'église est large ouverte ;
La grosse voix du chœur éclate jusqu'à nous.
On aperçoit, du seuil, les femmes à genoux ;
Les hommes sont dehors, la tête découverte.

Tandis que le serpent fait ses rauques accords,
Debout, libres du poids des bêches et des pioches,
Ils devisent entre eux, les deux mains dans leurs poches,
Sous leurs habits de fête étirant leurs grands corps.

C'est la loi du repos : ils ont, pour la journée,
Quitté l'arpent de terre, à peine ensemencé ;
Sur les longs coteaux bruns le soc git enfoncé,
Dans les chaumes déserts la herse est retournée.

Ils ont laissé les bœufs à l'étable accroupis,
Et, comme eux absorbés dans un oubli paisible,
Ils tournent par instants vers l'autel invisible
Leur front, dont la sueur est sur tous nos épis.

Les bras ont travaillé, l'âme prend sa revanche ;
Car, redressant l'échine aux premiers caillons,
Le rude paysan, le fils des noirs sillons,
Courbé durant six jours, n'est droit que le dimanche.

(Poésies du Foyer et de l'École.)

Sorti, comme officier du génie, de l'École polytechnique ; quitta la carrière militaire pour les lettres.

Il a été, dit Jules Lemaître, « l'un des plus lyriques, des plus envolés, des plus mystiques et des mieux sonnants parmi les lévites du Parnasse... Chez ce Panurge bien en chair, il y eut un Hindou, un Grec, un Alexandrin ».

A écrit aussi des Contes rabelaisiens, des pièces de théâtre en vers et en prose, allant de la comédie-bouffe au drame sacré. Cette diversité d'inspirations a fait douter de sa sincérité.

Le Pèlerinage. (1)

Après vingt ans d'exil, de cet exil impie
Où l'oubli de nos cœurs enchaîne seul nos pas,
Où la fragilité de nos regrets s'expie,
Après vingt ans d'exil que je ne comptais pas,
J'ai revu la maison lointaine et bien-aimée
Où je rêvais, enfant, de soleils sans déclin,
Où je sentais mon âme à tous les maux fermée,
Et dont, un jour de deuil, je sortis orphelin.

(1) Cfr. *Le retour à Tancarville*, de LEBRUN ; *Retour de Jocelyn*, de LAMARTINE (page 248) ; *La Maison du Moustoir*, de BRIZ-UX (p. 327) ; *Rose des adieux*, d'ÉDOUARD GRENIER ; *Retour au village natal*, de COPPÉE ; *C'était un vieux logis*, de F. FRANCK ; *Vieille maison*, de BOUTELLEAU ; *Retour au toit natal*, de G. DESCHAMPS ; *Le passé*, de GUYAU (*Vers d'un philosophe*) ; *Le retour*, de F. GREGH (*Beauté de vivre*) ; *Chut !* de G. LAFENESTRE (*Jylles et Chansons*) ; *La maison*, de LÉONCE DEPONT (*Pèlerinages*) ; *Retour au pays*, de CH. GUÉRIN ; *Le seuil*, de F. FABIÉ (*Vers la maison*) ; *Le miroir*, de E. MANUEL (*En voyage*) ; *Retour*, d'ANDRÉ LEMOYNE (*Paysages de mer*) ; *L'impossible retour*, de JEAN RENOUARD ; *Retour triste*, de STUART MERRILL (*Les quatre Saisons*) ; etc., etc... Cfr. de F. E. ADAM, *Les Voix Natales*.

Les Voix Natales.

J'arrive. — O mon vieux bourg, salut ! — Une voix douce
Et vibrante me vient des buissons, des fossés ;
Autour de moi, partout, dans les airs, sous la mousse,
Je respire l'odeur de mes printemps passés !

J'arrive ! et mon regard avide se prolonge
De la plaine au coteau, du vallois jusqu'aux cieux ;
J'ai soif de l'air natal et mon âme s'y plonge :
Une clarté d'aurore emplit soudain mes yeux.

Le vieux sol combréen pour moi s'est mis en joie :
Il savait que son fils devait lui revenir ;
Toutes les fleurs que j'aime ont tressé sur ma voie,
Chaque souffle qui passe apporte un souvenir.

J'arrive ! — O ma forêt harmonieuse et verte !
Voici mes grands ormeaux, le bouleau qui frémit,
Et la clairière vaste, au grand soleil ouverte,
Où mon rêve d'enfant tant de fois s'endormit.

Je veux y pénétrer encor : mes yeux peut-être
Reverront le sentier qui reçut tant d'aveux,
Et nos chiffres, gravés sur l'écorce du hêtre,
Et les bouquets noués avec de blancs cheveux.

Voici l'étang profond et ses joncs longs et grêles,
Ses larges nénuphars et ses châtaignes d'eaux ;
La svelte libellule y mouille encor ses ailes,
Et la fauvette y niche encor dans les roseaux.

Puis là-bas c'est l'église et son clocher d'ardoise,
Et l'école et la place où l'on jouait jadis,
Et l'humble toit natal, la maison villageoise
Dont l'amour maternel faisait un paradis.

Ainsi vous me parliez, bois sacrés, terre agreste,
Votre souffle a rempli mon âme... et j'ai pleuré,
O voix de mon pays, car vous m'avez dit : « Reste ! »
Et moi j'ai dû répondre, hélas ! « Je reviendrai ! »

(*Les Heures calmes*, 1891).

Hélas ! Hélas ! maison déserte et foyer vide !...
Notre tout petit nid n'a plus de cris joyeux !
Tous les oiseaux sont envolés ! La tombe avide
A pris les plus aimés pour en peupler les cieux.

Mais de mes jours fleuris, de mes heures vermeilles,
Mais du passé béni tout n'est pas effacé :
Quand je ferme mes yeux, — mon cœur et mes oreilles
S'emplissent du parfum et des voix du passé.

C'est qu'ici le cœur bat et que le front s'élève.
O terre où je suis né ! Comme aux vieux jours, ton flanc
Garde l'intarissable et vigoureuse sève
Qui monte au cœur de l'homme et qui refait le sang.

Ton fécondant amour réchauffe ma poitrine,
Tout mon corps se redresse et palpète en tes bras ;
Ta voix, comme un baiser caressante et divine,
Me dit tout bas : « Enfant, reste ici, tu vivras ! »

« Tu vivras avec moi qui t'attends et qui t'aime,
Près de la fleur qui s'ouvre et répand ses parfums,
A l'ombre du clocher qui sonna ton baptême,
Près de l'enclos béni où sont tes chers défunts ! »

« J'aurai toujours, pour mettre un sourire à ton rêve,
Pour bercer ton sommeil sous mes chênes sacrés,
Ces chansons d'autrefois qui font l'heure si brève,
Des coins d'azur au ciel et de verdure aux prés.

« Reste, nous t'appelons : chez nous ta place est prête ;
L'air manque à la cité, hâte-toi d'en sortir ;
Tu peux chanter, tu peux prier ici, poète :
Dans la paix des grands bois Dieu se fait mieux sentir ! »

J'ai revu la maison et le doux coin de terre
 Où mon souvenir seul fait passer, sous mes yeux,
 Mon père souriant avec un front austère,
 Et ma mère pensive avec un front joyeux.

Rien n'y semblait changé des choses bien connues,
 Dont le charme autrefois bornait mon horizon :
 Les arbres familiers, le long des avenues,
 Semaient leurs feuilles d'or sur le même gazon ;

Le berceau de bois mort qu'un chèvrefeuille enlace,
 Le banc de pierre aux coins par la mousse mordus,
 Ainsi qu'aux anciens jours, tout était à sa place
 Et les hôtes anciens y semblaient attendus.

Ma mère allait venir, entre ses mains lassées
 Balançant une fleur sur l'or pâle du soir ;
 Au pied du vieux tilleul, gardien de ses pensées,
 Son Horace à la main, mon père allait s'asseoir.

Tous deux me cherchaient des yeux dans les allées
 Où de mes premiers jeux la gaité s'envola ;
 Tous deux m'appelleraient avec des voix troublées
 Et seraient malheureux, ne me voyant pas là.

J'allais franchir le seuil : — C'est moi, c'est moi, mon père !
 Mais ces rires, ces voix, je ne les connais pas.
 Pour tout ce qu'enfermait ce pauvre enclos de pierre
 J'étais un étranger !... Je détournai mes pas...

Mais, par-dessus le mur, une aubépine blanche
 Tendait jusqu'à mes mains son feuillage odorant ;
 Je compris sa pitié ! J'en cueillis une branche,
 Et j'emportai la fleur solitaire en pleurant !

(Les Ailes d'or.)

Le Vaisseau.

Quand des voiles, au loin, l'aile tremblante passe,
 Mêlée, à l'horizon, au vol des grands oiseaux,
 Plongeant dans la fraîcheur attirante des eaux,
 Mon rêve éperdu suit le vaisseau dans l'espace.

Où vont-ils, où vont-ils, ceux qui s'en vont là-bas,
 Loin des mères en deuil et des sœurs éplorées,
 Cherchant la Toison d'or aux rives ignorées,
 Ou la mort glorieuse en d'illustres combats ?

Frères, emmenez-moi dans votre long voyage,
 Sous des cieus inconnus, vers des pays lointains !
 L'Humanité, par vous, relève ses destins ;
 Le progrès éternel germe en votre sillage.

Le jour, bravant debout les vents capricieux,
Et, la nuit, étendus sous les blancheurs des toiles,
Vous suivez le chemin que montrent les étoiles,
Et la mer n'est, pour vous, que l'image des cieux.

Car, grandissant dans l'ombre ou de lauriers fleurie,
Votre gloire est la même, ô soldats du devoir,
Que sur votre chemin rien ne peut émouvoir,
Qui, dans vos cœurs virils, emportez la patrie !

Epiques matelots dont Horace, jadis,
Ceignait d'un triple airain les flancs et la poitrine,
Dont le rude baiser de la vague marine,
Sous les cheveux coupés, hâle les fronts hardis ;

Seuls chercheurs, aujourd'hui, d'héroïques chimères,
Qui, dans ce siècle vil aux appétits livré,
Pour l'amour du Pays et pour un but sacré,
O sublimes ingrats, faites pleurer vos mères !

Ah ! s'il est des douleurs qu'on ne console pas,
Femmes dont le cœur saigne en ces rudes épreuves,
Rappelez-vous au moins, mères, filles et veuves,
Que ceux-ci vivent seuls qu'attend un beau trépas (1)

La Fête du blé.

Sous le soleil dont le char de feu roule,
Creusant l'azur profond de ses essieux,
Refllet vivant de l'or vibrant des cieux,
L'or des moissons en lourds faisceaux s'éroule.
L'or des moissons se presse amoncelé ;
Et dans la plaine où n'est plus un brin d'herbe,
La meule monte et s'arrondit la gerbe,
— *Venez enfants ! c'est la fête du blé !*

La grande mère a fait, de sa poitrine
Où, comme nous, boit la postérité,
Monter, pour nous, la vie et la santé.
Comme le lait, est blanche la farine,

(1) Cfr. *Les Téméraires*, de SULLY PRUDHOMME :

Du pôle il va tenter les merveilleux hivers,
Il part, le grand navire ! Une puissante enflure
Au souffle d'un bon vent lève et tend la voilure,
Sur trois beaux mâts portant neuf vergues en travers.

Il est parti. Là-bas, au soleil, dans les airs
Trainant son pavillon comme une chevelure,
Il a pris sa superbe et gracieuse allure
Et du côté du Nord gagne les hautes mers.

D'un œil triste je suis au loin son blanc sillage.
Il va sombrer peut-être au but de son voyage,
Par des géants de glace étreint de toutes parts.

Et près de moi, debout, l'enfant du capitaine,
Dans la brise ravi vers la brume lointaine,
Agite dans son cœur d'aventureux départs.

(*Les Épreuves.*)

Et son flot clair jaillit du grain foulé.
 Pour nous encor, la nourrice éternelle
 Mûrit les biens qu'elle portait en elle.
 — *Venez, amis ! c'est la fête du blé !*

Au plus beau char, sans retard qu'on attelle
 Six beaux bœufs, blancs comme la chair du pain,
 Pour y dresser, ainsi qu'un Mont Alpin,
 L'or ruisselant de la gerbe immortelle !
 Vierges au front aussi de blanc voilé,
 — Car la farine est pareille à la neige ! —
 Formez autour un éclatant cortège.
 — *Gars du Berry, c'est la fête du blé !*

Que l'âme antique en vous se renouvelle !
 Fêtez Cérés, Déesse des moissons,
 Et célébrez, en joyeuses chansons,
 Les blonds cheveux, couronnés de javelle.
 Dansez longtemps sous le ciel étoilé,
 Et reculez les aurores prochaines :
 Pan vous sourit sous le creux des vieux chênes !
 — *Dancez, enfants, c'est la fête du blé.*⁽¹⁾

(L'Or des Couchants.)

(1) Cfr. *La Moisson*, de V. DE LAPRADE ; id. de J. BRETON ; *La fête du blé*, de VERLAINE ; *La Bénédiction du Pain*, de THOMAS BRAUN, etc.

La Fête du Blé.

C'est la fête du blé, c'est la fête du pain
 Aux chers lieux d'autrefois revus après ces choses !
 Tout bruit, la nature et l'homme, dans un bain
 De lumière si blanc que les ombres sont roses.

L'or des pailles s'effondre au vol siffleur des faux
 Dont l'éclair plonge, et va luire et se réverbère.
 La plaine, tout au loin couverte de travaux,
 Change de face à chaque instant, gaie et sévère.

Tout halète, tout n'est qu'effort et mouvement
 Sous le soleil, tranquille autour des moissons mûres,
 Et qui travaille encore imperturbablement
 À gonfler, à sucrer là-bas les grappes sûres.

Travaille, vieux soleil, pour le pain et le vin,
 Nourris l'homme du lait de la terre et lui donne
 L'honnête verre où rit un peu d'oubli divin. [bonne !
 Moissonneurs, vendangeurs là-bas ! votre heure est

Car sur la fleur des pains et sur la fleur des vins,
 Fruit de la force humaine en tous lieux répartie,
 Dieu moissonne et vendange, et dispose à ses fins
 La Chair et le Sang pour le calice et l'hostie.

La Bénédiction du Pain.

(Sur la table de bois sont déposés les pains faits de farine
 blanche ou noire de levain).

O vous qu'on appela le pain vivant des anges,
 Bénissez, ô Seigneur, le blé de notre grange !
 Cinq pains vous suffisaient pour sustenser un monde !
 Grâce à vous la moisson fut prospère et féconde,
 Votre brûlant soleil a mûri le bon grain,
 Les chars l'ont emporté, les greniers en sont pleins
 Et le vent favorable a fait tourner les ailes
 Des moulins dont la meule a moulu ponctuelle.
 La braise chaude a cuit la pâte du pétrin,
 Et voici, fait de mie et de croûte, le pain,
 Pain de froment bluté, pain de seigle ou d'avoine
 Qui nourrit l'empereur, le soudart et le moine.
 Bénissez-le, Seigneur : donnez-lui la vertu
 De rendre de la force et des nerfs aux perclus,
 De ranimer les sens appesantis par l'âge,
 De soutenir les cœurs ardents et le courage,
 De garder sain l'esprit, de rendre les yeux clairs
 Et de faire couler un sang rouge en les chairs
 D'un corps insouciant de tout autre service
 Que celui du Seigneur. Votre main le bénisse !

(Le Livre des Bénédictions.)

Léon Dierx.

Ile de la Réunion, 1838. — Paris, 1912.

Œuvres poétiques : *Aspirations poétiques* (1858). — *Poèmes et poésies* (1864).
Les Lèvres closes (1867). — *Les Paroles du vaincu* (1871). — *Poésies complètes* (1872).
Les Amants (1879). — *Poésies complètes*, édit. définitive. 2 vol. (1896).
Poésies posthumes (1912).

Un des familiers du-salon de Leconte de Lisle. Ame noble, vécut modestement, loin des foules et du bruit. Elu « Prince des Poètes » à la mort de Mallarmé (1898). Ecrivain qui inspire le plus grand respect pour son amour de l'art, et ses inspirations idéales.

Vers purs, clairs et mélodieux. Disciple de Leconte de Lisle, mais avec moins de grandeur dans la conception, et de magnificence dans la forme.

Le Remous.

Tout se tait maintenant dans la ville, et les rues
 Ne retentissent plus sous les lourds tombereaux.
 Le gain du jour compté, victimes et bourreaux
 S'endorment en rêvant aux richesses accrues ;
 Pus de lampe qui luise à travers les carreaux.
 Tous dorment en rêvant aux richesses lointaines.
 On n'entend plus tinter le métal des comptoirs ;
 Parfois, dans le silence, un pas sur les trottoirs
 Sonne, et se perd au sein des rumeurs incertaines.
 Tout est désert : marché, théâtres, abattoirs.
 Tout bruit se perd au fond d'une rumeur qui roule.
 Seul, aux abords vivants des gares, par moment,
 Hurlé en déchirant l'air un aigre sifflement.
 La nuit règne. Son ombre étroit comme une foule.
 — Oh ! ces, millions d'yeux sous le noir firmament !
 La nuit règne. Son ombre étroit comme un mystère ;
 Sous les cieus déployant son crêpe avec lenteur,
 Elle éteint le sanglot de l'éternel labeur ;
 Elle incline et remplit le front du solitaire ;
 Et la vierge qui dort la laisse ouvrir son cœur.
 Voici l'heure où le front du poète s'incline ;
 Où, comme un tourbillon d'abeilles, par milliers
 Volent autour de lui les rêves réveillés
 Dont l'essaim bourdonnant quelquefois s'illumine ;
 Où dans l'air il surprend des frissons singuliers.
 L'insaisissable essaim des rêves qui bourdonne
 L'entoure, et, dans son âme où l'angoisse descend,
 S'agite et s'enfle, avec un reflux incessant,
 La houle des désirs que l'espoir abandonne ;
 Amour, foi, liberté, — mal toujours renaissant.
 Comme une houle épaisse où fermente la haine
 De la vie, en son cœur plus caché qu'un cercueil,
 S'élève et vient mourir contre un sinistre écueil
 L'incurable dégoût de la clameur humaine
 Dont la nuit au néant traîne le vain orgueil !

(Les Lèvres closes.)

Lazare. (1)

Et Lazare à la voix de Jésus s'éveilla :
 Livide, il se dressa d'un bond dans les ténèbres ;
 Il sortit trébuchant dans les liens funèbres ;
 Puis, tout droit devant lui, grave et seul, s'en alla.

Seul et grave, il marcha depuis lors dans la ville,
 Comme y cherchant quelqu'un qu'il ne retrouvait pas,
 Et se heurtant partout, à chacun de ses pas,
 Aux choses de la vie, au grouillement servile.

(1) Cfr. de PIERRE LAFENESTRE :

Gloire aux morts...

Gloire aux morts ! quand leur mort peut nous servir d'exemple.
 Gloire à ceux qui, voulant une moisson plus ample
 De lauriers dus à leur valeur,
 Ont marché sans relâche et poursuivi sans trêve
 Un hautain idéal de progrès et de rêve,
 Malgré la mort ou la douleur !

Gloire aux morts ! Quand leur mort nous était nécessaire
 Pour apprendre comment on vainc cet adversaire
 Implacable qu'est le progrès,
 Et qui, sans hésiter, sans détourner la tête,
 Peu à peu, jour par jour, ont voulu jusqu'au faite
 Monter de degrés en degrés.

Gloire aux morts qu'attira la suprême aventure !
 Ils rêvèrent d'ouvrir, hors de l'âpre nature,
 Un libre et lumineux chemin.
 Leur audace à l'instant se paya par leur vie ;
 Qu'importe ! Une victime hier sera suivie
 Par les victimes de demain !

La mort n'arrête pas dans leur essor les hommes !
 Quand nous voulons briser les géôles où nous sommes
 Enchaînés par notre destin,
 Lorsque, tentés, ainsi que la première femme,
 Par l'éternel démon qui rampe dans notre âme
 Incertaine dans l'incertain,

Il nous vient le désir des fruits de la science.
 Lorsqu'éperdus, malgré la rude expérience,
 Dans un délire éblouissant,
 Nous cherchons à forcer les portes de la gloire,
 Que nous importe alors qu'il faille à la victoire
 Sacrifier tout notre sang !

Ce sang n'est pas perdu ! C'est un sang qui féconde
 Les sillons qu'a creusés dans les labours du monde
 Le génie humain en semant :
 De même qu'à la glèbe il faut de la rosée,
 La science a parfois besoin d'être arrosée
 D'un sang pur versé noblement !

Un homme meurt, un autre aussitôt le remplace
 Que la mort — car la mort non plus n'est jamais lasse —
 Viendra coucher dans son tombeau ;
 Puis un autre à son tour entrera dans l'arène
 Qui brandira, jusqu'à ce qu'un autre le prenne,
 Le radieux et clair flambeau.

Tels ces coureurs, sentant leur force consommée,
 Pour mener jusqu'au bout une torche enflammée,
 Se la passaient de main en main,
 Ainsi l'homme expirant qu'un coup du sort emporte
 Confie à quelque ami de la noble cohorte
 La torche du progrès humain !

De même dans les airs, les divins Argonautes
 Vont tenter l'Éternel en des sphères trop hautes
 Où les entraîne un plus haut vol ;
 Et la mort, qui les prend en soufflant sur leurs toiles,
 Les cherchera demain au milieu des étoiles
 Pour les écraser sur le sol !

(Le Cortège des Muses.)

Sous son front reluisant de la pâleur des morts,
Ses yeux ne dardaient pas d'éclairs ; et ses prunelles,
Comme au ressouvenir des splendeurs éternelles,
Semblaient ne pas pouvoir regarder au dehors.

Il allait, chancelant comme un enfant, lugubre,
Comme un fou. Devant lui la foule au loin s'ouvrait.
Nul n'osant lui parler, au hasard il errait,
Tel qu'un homme étouffant dans un air insalubre.

Ne comprenant plus rien au vil bourdonnement
De la terre, abîmé dans son rêve indicible,
Lui-même épouvanté de son secret terrible,
Il venait et partait silencieusement.

Parfois il frissonnait, comme on fait dans les fièvres,
Et tout prêt à parler il étendait la main ;
Mais le mot inconnu du dernier lendemain,
Un invisible doigt l'arrêtait sur ses lèvres.

Dans Béthanie, alors, tous, petits, forts et vieux,
Eurent peur de cet homme ; il passait seul et grave ;
Et le sang se figeait aux veines du plus brave,
Devant la vague horreur qui nageait dans ses yeux !

Ah ! qui dira jamais ton surhumain supplice,
Revenant du sépulcre où tous étaient restés,
Qui revivais encor, traînant dans les cités
Ton linceul à tes reins serré comme un cilice !

Blafard ressuscité qu'avaient mordu les vers !
Pouvais-tu te reprendre aux soucis de ce monde,
O toi qui rapportais, dans ta stupeur profonde,
La science interdite à l'avidé univers ?

La mort à peine eut-elle au jour rendu sa proie,
Tu rentras dans la nuit, songeur mystérieux,
Spectre inerte à travers les partis furieux
Et ne connaissant plus leur douleur ni leur joie.

Dans cette autre existence, insensible et muet,
Tu ne laissas chez eux qu'un souvenir sans trace.
As-tu subi deux fois le baiser qui terrasse,
Pour regagner l'azur qui vers toi reflue ?

Oh ! que de fois, à l'heure où l'ombre emplît l'espace,
Loin des vivants, dressant sur le fond d'or du ciel,
Ta grande forme aux bras levés vers l'Éternel,
Appelant par son nom l'ange attardé qui passe

Que de fois l'on te vit dans les gazons épais
Te mouvoir, seul et grave, autour des cimetières,
Enviant tous ces morts qui dans leur lit de pierres
Un jour s'étaient couchés pour n'en sortir jamais !⁽¹⁾

La Vision d'Eve

A Leconte de Lisle.

I

C'était trois ans après le péché dans l'Eden.
Adam sous les grands bois chassait, fier et superbe,
Luttant contre le tigre et poursuivant le daim.
Tranquille, il aspirait l'âcre senteur de l'herbe.

Eve, sereine aussi, corps vêtu de clartés,
Assise aux bords ombreux d'une vierge fontaine,
Regardait deux enfants s'ébattre à ses côtés,
Attentive aux échos de la chasse lointaine.

Cfr. de HENRI ALLORGE :

Lazare.

A Charles Grandmougin.

Seigneur, vous, m'avez dit : « Ressuscite, ô Lazare ! »
Et je me suis levé, mu par l'ordre fatal,
Et devant tous, ainsi qu'en un songe bizarre,
J'ai secoué la nuit de mon front sépulcral.
Je me suis dépouillé des bandelettes saintes
Et de l'étroit suaire où reposent les morts ;
J'ai rouvert lentement mes prunelles éteintes,
Et, versant à mon cœur le feu divin des Ports,
Un sang mystérieux a réchauffé mon corps.
Mais maintenant, mon Dieu, que, par votre puissance,
Je recommence à vivre, ou plutôt à souffrir,
O Juge, révoquez votre dure sentence,
Ne me condamnez pas à l'amère existence,
Pour la seconde fois, laissez-moi m'endormir !

J'avais donc une chair au mal bien asservie,
Mon Dieu, puisque l'arrêt de votre volonté
M'inflige le supplice atroce de la vie,
A moi, qui m'enivrais de l'immortalité !
— Pourtant, Seigneur, quand vous veniez à Béthanie,
Quand votre chère voix, plus douce que le miel,
Plus forte que la mort, quand votre voix bénie
Priaît, en murmurant comme un ruisseau du ciel,
Seigneur, quand vous disiez : « Sachez souffrir une heure
Pour avoir droit un jour aux trésors éternels ;
Heureux celui qui souffre, heureux celui qui pleure,
Car il contempera la céleste demeure
Et connaîtra l'oubli des maux originels ! »
Lorsque vous nous contiez les grandes paraboles
Avec des mots profonds qui faisaient chaud au cœur,
N'ai-je pas, ô mon Dieu, recueilli vos paroles
Comme l'amphore arrêtée et retient la liqueur ?
N'ai-je pas eu ma part de l'humaine souffrance ?
J'ai goûté le sommeil plein de sérénité,
Et voici qu'aujourd'hui, trompant mon espérance,
Vous venez me ravir à mon éternité !
Seigneur, Seigneur, ma voix s'élève et vous implore ;
Je suis le flamboiement de l'indicible aurore,
Le soleil des vivants est pour moi de la nuit ;
Seigneur, je suis en proie à la matière impure,
Le corps est un cachot qui rend mon âme obscure,
La lumière des cieux m'abandonne et s'enfuit.
Laissez-moi regagner le calme de la tombe,
Laissez mes yeux s'éteindre et ma face blémir,
J'ai revu le soleil, voici le soir qui tombe.
— Pour la seconde fois, laissez-moi m'endormir !

(La Splendeur douloureuse.)

Adam sous la forêt parlait d'Eve aux oiseaux,
 Et leur disait : " Chantez ! Elle est belle et je l'aime ! „
 Eve disait : " Répands, source, tes fraîches eaux !
 Mon âme vibre en lui, mais en eux, ma chair même ! „

II

Eve pensait : " Seigneur ! vous nous avez chassés
 Du paradis : l'archange a fait luire son glaive.
 Mordus par la douleur et par la faim pressés,
 Il nous faut haleter dès que le jour se lève.

" Nous n'avons plus, errants dans ces mornes ravins,
 Maître ! comme autrefois, la candeur ni l'extase ;
 Et nous n'entendons plus dans les buissons divins
 L'hymne des anges blancs que votre gloire embrase.

" Mais qu'importent l'embûche et la nuit sous nos pas,
 Si toujours dans la nuit un flambeau nous éclaire ?
 Ah ! si l'amour nous reste et nous guide ici-bas,
 Soyez béni ! D'eu fort ! Dieu bon ! Dieu tutélaire !

" Adam a la vigueur, et moi j'ai la beauté.
 Un contraste à jamais nous lie et nous console ;
 Ivres, lui de ma grâce, et moi de sa fierté,
 Pour nous, chaque fardeau se change en auréole.

" Et maintenant voici grandir auprès de nous
 Deux êtres, notre espoir, notre orgueil, notre joie ;
 Quand je les tiens tous deux groupés sur mes genoux,
 Je sens dans ma poitrine un soleil qui rougeoit !

" Vivant encor en nous qui revivons en eux,
 Encor pleins de mystère, ils sont la loi nouvelle.
 Nés de nous, sous leurs doigts ils resserrent nos nœuds ;
 Un autre amour en nous, aussi grand, se révèle.

" Leurs yeux, astres plus clairs que ceux du firmament,
 Ont un étrange attrait ; et notre âme attirée,
 Qui s'étonne et s'abîme en leur regard charmant,
 Y cherche le secret d'une enfance ignorée.

" L'amour qui les créa sommeille en eux. Le Ciel
 Peut gronder ; comme nous, dans le vent, sous l'orage,
 Ils se tendront la main, et l'éclair d'Azraël
 Ne pourra faire alors chanceler leur courage.

" Gloire et louange à toi, Seigneur ! A toi, merci !
 Le châtement est doux si, malgré l'anathème,
 Le baiser de l'Eden se perpétue ici.
 Frappe ! regarde croître une race qui t'aime ! „

III

Ainsi, le front baigné des parfums du matin,
 Son beau sein rayonnant de chaleurs maternelles,
 Eve, les yeux fixés sur Abel et Caïn,
 Sentait l'infini bleu noyé dans ses prunelles.

IV

Or les enfants jouaient: Soudain, le premier né,
 Debout, l'œil plein de fauve ardeur, la lèvre amère,
 Frappe l'autre éperdu sous un poing forcené
 Et qui cria, tendant les deux mains vers sa mère.

Eve accourut tremblante et pâle de stupeur,
 Et, fermant autour d'eux ses bras, les prit sur elle ;
 Et, comme en un berceau les couchant sur son cœur,
 Les couvrit de baisers pour calmer leur querelle.

Bientôt tout s'apaisa, fureur, plainte, baisers ;
 Ils dormaient tous les deux enlacés, et la femme,
 Immobile, ses doigts sous un genou croisés,
 Sentit les jours futurs monter noirs dans son âme !

V

Soleil du jardin chaste ! Eve aux longs cheveux d'or !
 Toi qui fus le péché, toi qui feras la gloire !
 Toi, l'éternel soupir que nous poussons encor !
 Ineffable calice où la douleur vient boire !

O femme ! qui, sachant porter un ciel en toi,
 A celui qui perdait l'autre ciel, en échange,
 Offris tout, ta splendeur, ta tendresse et ta foi,
 Plus belle sous le geste enflammé de l'archange !

O mère aux flancs féconds ! Par quelle brusque horreur,
 Endormeuse sans voix, étais-tu possédée ?
 Quel si livide éclair t'en fut le précurseur ?
 A quoi songeais-tu donc, la paupière inondée ?

Ah ! dans le poing crispé de Caïn endormi
 Lisais-tu la réponse à ton rêve sublime ?
 Devinait-tu déjà le farouche ennemi
 Sur Abel faible et nu s'essayant à son crime ?

Du fond de l'avenir, Azraël, menaçant,
 Te montrait-il ce fils, ayant fait l'œuvre humaine,
 Qui s'enfuyait sinistre et marqué par le sang,
 Un soir, loin d'un cadavre étendu dans la plaine ?

Le voyais-tu mourir longuement dans Enoch,
 Rempart poussé d'un jet sous le puissant blasphème
 Des maudits qui gravaient leur défi sur le roc,
 Et dont la race immense est maudite elle-même ?

Ah ! voyais-tu l'envie armant les désaccords,
 E se glissant partout comme un chacal qui rôde ?
 Le fer s'ouvrant sans cesse un chemin dans les corps
 Le sol toujours fumant sous une pourpre chaude ?

Et les peuples Caïns sur les peuples Abels
 Se ruant sans pitié, les déchirant sans trêves ;
 Les sanglots éclatant de toutes les Babels,
 Les râles étouffés par la clameur des grèves ?

Sous l'insoluble brume où l'homme en vils troupeaux
 S'amoncelle, effrayé de son propre héritage,
 Entendais-tu monter dans les airs, sans repos,
 Le hurlement jaloux des foules, d'âge en âge ?

Compris-tu que le mal était né ? Qu'il serait
 Immortel ? Que l'instinct terrestre, c'est la haine
 Qui, dévouant tes fils à Satan toujours prêt,
 Lui fera sans relâche agrandir la Géhenne ?

Compris-tu que la vie était le don cruel ?
 Que l'Amour périrait avec l'Aïeule blonde ?
 Et qu'un fleuve infini de larmes et de fiel
 Né du premier sourire abreuverait le monde ?

VI

Dieu l'a su ! — Jusqu'au soir ainsi tu demeuras
 Contemplant ces fronts purs où le soleil se joue ;
 Et tandis qu'ils dormaient oubliés en tes bras,
 Deux longs ruisseaux brûlants descendaient sur ta joue.

(*Poèmes et Poésies.*)

Emmanuel des Essarts.

Paris, 1839. — Lempdes (Haute-Loire), 1909.

Œuvres poétiques : *Poésies parisiennes* (1862). — *Les Élévations* (1865) — *Nouvelles Élévations* (1874). — *Poèmes de la révolution* (1869). — *Pallas Athéné* (1887).
Ode à Corneille, etc.

Un des fondateurs du Parnasse. Est resté jusqu'au bout Parnassien d'une intense ferveur artistique. Vie consacrée à la fois à l'enseignement (Faculté de Dijon et de Clermont), à la poésie et à la politique ; alliance de l'esprit antique et de l'esprit moderne.

Son vers est assez bien fait, trop facile peut-être, quelquefois un peu sec. Des Essarts n'a pas beaucoup d'envergure ni le souffle bien puissant. Il y a cependant, dans son œuvre, quand il chante les dieux, la liberté, la patrie, les hautes aspirations de l'âme et de la pensée, des pages vibrantes d'un lyrisme sincère.

La Vie harmonieuse.

A Leconte de Lisle.

Jadis j'aurais vécu dans les cités antiques,
 Svelte comme un héros, plus libre qu'un vainqueur,
 Et tous mes jours, pareils aux visions plastiques,
 Se fussent déroulés noblement comme un chœur.

Là, j'aurais contemplé l'avenir et la vie
 Sur le blanc piédestal de la sérénité,
 Sans élan surhumain, sans orgueilleuse envie,
 Heureux d'un idéal visible et limité.

J'eusse borné mes vœux et mesuré mon rêve
 Au soleil fugitif, au mois, à la saison,
 A tout ce qui se voit, à tout ce qui s'achève,
 Aux contours arrêtés d'un petit horizon.

J'eusse été citoyen de quelque république,
 Songe de Pythagore, œuvre d'un Dorien,
 Harmonieux. Etat réglé par la musique,
 Où la loi se conforme au rythme aérien.

Puis, dans une agora j'aurais avec ivresse
 Admiré longuement les poses et les sons
 De ces beaux orateurs dont la phrase caresse
 L'oreille inattentive aux rigides leçons ;

Et devant la tribune, étendu sur le stade,
 J'aurais senti descendre à moi, sous un ciel clair,
 Le flot sonore et pur qu'épanche Alcibiade,
 Et monter le murmure éloquent de la mer.

O la vie adorable, élégante et facile !
 Du lierre sur le front, des myrtes dans les mains,
 Les jardins embaumés où le sage s'exile,
 Et l'accueil de la flûte au détour des chemins !

Ainsi, franc de remords, étranger à la plainte,
 De mon droit au bonheur fermement convaincu,
 Un jour, je serais mort, sans regret et sans crainte,
 Harmonieusement, comme j'aurais vécu !

(*Les Elévations*)

Sully Prudhomme.

Paris, 1839. — Châtenay, 1907.

Œuvres poétiques : *Stances et Poèmes* (1895). — *Les Épreuves* (1866).
Les Solitudes (1869). — *Impressions de la Guerre* (1870). — *Les Destins* (1872).
La France ; La Révolte des fleurs (1874). — *Les Vaines Tendresses* (1875).
La Justice (1878). — *Le Prisme* (1886). — *Le Bonheur* (1888).
Les Epaves (1908), etc.

D'abord ingénieur au Creusot, puis essaya du Droit et vint enfin à la poésie.

Poète, psychologue et philosophe.⁽¹⁾ Aime à analyser le monde de l'âme, les inquiétudes de la pensée : toutes les délicatesses, toutes les souffrances, toutes les fiertés, toutes les ambitions de l'âme moderne, Sully Prudhomme les traduit dans ses méditations généralement tristes, mais d'une tristesse qui pénètre plus qu'elle ne berce. Poésie avant tout philosophique d'une beauté un peu froide, parfois et presque uniquement intellectuelle. Il n'a pas, comme Hugo par exemple, l'ivresse lyrique.

(1) Consulter Gaston Paris (*Penseurs et poètes*). — Guyau (*L'art au point de vue sociologique*). — Brunetière (*Evolution de la poésie lyrique*), etc.

La mort de son père qu'il perdit tout jeune, la préoccupation des grandes questions philosophiques ou religieuses qu'avaient fait naître en lui ses études positives et la traduction du premier livre de Lucrèce (1866), sa tendance invincible vers l'idéalisme, la haute conception qu'il avait de la dignité humaine et que froissait à tout instant le choc de la réalité, son amour inquiet de la Justice, de la Vérité, de la Beauté ; la lutte continuelle entre son cœur de poète et sa raison de penseur ; des déceptions diverses, une crise de mysticisme par laquelle il passa à Lyon, la crise philosophique qui survint à Paris, et enfin les épreuves qui fondirent sur lui (en quelques semaines, il perdit son oncle, sa tante, sa mère ; paralysie douloureuse) ; tout, dans sa vie, explique ce constant repliement sur soi-même, ce penchant à l'analyse, cette tristesse plus pénétrante que la mélancolie romantique, mais que sa confiance dans la vertu empêcha toujours de pousser jusqu'au pessimisme.

A partir de 1878, aborde les grands thèmes philosophiques dans des poèmes de large envergure, *La Justice*, que le poète ne trouve que dans la conscience ; *le Bonheur*, qu'il met dans le sacrifice. Mais ces poèmes ont une forme parfois trop didactique et nous leur préférons les petits chefs-d'œuvre des premiers volumes, d'une perfection si serrée et si concise.

Gaston Paris loue en lui « *la souplesse du rythme, le balancement habile des tournures, l'équilibre savant des mots, l'harmonie vibrante ou étouffée qui charme l'oreille et berce l'esprit.* »

A laissé aussi, en prose, des ouvrages d'esthétique et de philosophie.

Les Chaînes.

J'ai voulu tout aimer et je suis malheureux,
Car j'ai de mes tourments multiplié les causes ;
D'innombrables liens frêles et douloureux
Dans l'univers entier vont de mon âme aux choses.

Tout m'attire à la fois et d'un attrait pareil :
Le vrai par ses lueurs, l'inconnu par ses voiles ;
Un trait d'or frémis : a-t joint mon cœur au soleil,
Et de longs fils soyeux l'unissent aux étoiles.

La cadence m'enchaîne à l'air mélodieux,
La douceur du velours aux roses que je touche ;
D'un sourire j'ai fait la chaîne de mes yeux,
Et j'ai fait d'un baiser la chaîne de ma bouche.

Ma vie est suspendue à ces fragiles nœuds,
Et je suis le captif des mille êtres que j'aime ;
Au moindre ébranlement qu'un souffle cause en eux
Je sens un peu de moi s'arracher de moi-même ⁽¹⁾

(Stances et Poèmes).

Hora prima.

J'ai salué le jour dès avant mon réveil ;
Il colorait déjà ma pesante paupière,
Et je dormais encor, mais sa rougeur première
A visité mon âme à travers le sommeil.

Pendant que je gisais immobile, pareil
Aux morts sereins, sculptés sur les tombeaux de pierre,
Sous mon front se levaient des pensers de lumière,
Et sans ouvrir les yeux, j'étais plein de soleil.

(1) Cfr. *Les Larmes des Choses* (Prologue), d'A. SILVESTRE (*Les Ailes d'or*).

Le frais et pur salut des oiseaux à l'aurore,
 Confusément perçu, rendait mon cœur sonore,
 Et j'étais embaumé d'invisibles lilas.

Hors du néant, mais loin des secousses du monde,
 Un moment j'ai connu cette douceur profonde
 De vivre sans dormir tout en ne veillant pas.

(Les Épreuves.)

La Grande Ourse.

La Grande Ourse, archipel de l'Océan sans bords,
 Scintillait bien avant qu'elle fût regardée,
 Bien avant qu'il errât des pâtres en Chaldée,
 Et que l'âme anxieuse eût habité les corps.

D'innombrables vivants contemplant depuis lors
 Sa lointaine lueur aveuglément dardée ;
 Indifférente aux yeux qui l'auront obsédée,
 La Grande Ourse luira sur le dernier des morts.

Tu n'as pas l'air chrétien, le croyant s'en étonne,
 O figure fatale, exacte et monotone,
 Pareille à sept clous d'or plantés dans un drap noir.

Ta précise lenteur et ta froide lumière
 Déconcertent la foi : c'est toi qui la première
 M'as fait examiner mes prières du soir.

(Les Épreuves.)

Un Songe.

Le laboureur m'a dit en songe : " Fais ton pain ;
 Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème. "
 Le tisserand m'a dit : " Fais tes habits toi-même. "
 Et le maçon m'a dit : " Prends la truelle en main. "

Et seul, abandonné de tout le genre humain
 Dont je traînais partout l'implacable anathème,
 Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,
 Je trouvais des lions debout dans mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle :
 De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
 Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur, et qu'au monde où nous sommes,
 Nul ne peut se vanter de se passer des hommes ;
 Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés.

(Les Épreuves.)

Le Rendez-vous.

Il est tard ; l'astronome aux veilles obstinées,
 Sur sa tour, dans le ciel où meurt le dernier bruit
 Cherche des îles d'or, et, le front dans la nuit,
 Regarde à l'infini blanchir des matinées ;

Les mondes furent pareils à des graines vannées ;
L'épais fourmillement des nébuleuses luit ;
Mais, attentif à l'astre échevelé qu'il suit,
Il le somme et lui dit : " Reviens dans mille années " .

Et l'astre reviendra. D'un pas ni d'un instant
Il ne saurait frauder la science éternelle ;
Des hommes passeront, l'humanité l'attend ;

D'un œil changeant mais sûr elle fait sentinelle :
Et fût-elle abolie au temps de son retour,
Seule, la Vérité veillerait sur la tour. (1)

(Les Epreuves.)

Les Danaïdes. (2)

Toutes, portant l'amphore, une main sur la hanche,
Théano, Callidie, Amymone, Agavé,
Esclaves d'un labeur sans cesse inachevé,
Courrent du puits à l'urne où l'eau vaine s'épanche.

(1) Cfr. ce fragment de VICTOR HUGO :

La Comète.

Trente ans passèrent,
On vivait. Que faisait la foule ? Est-ce qu'on sait ?
Et depuis bien longtemps personne ne pensait
Au pauvre vieux rêveur enseveli sous l'herbe.
Soudain, un soir, on vit la nuit noire et superbe,
A l'heure où sous le grand suaire tout se tait,
Blémir confusément, puis blanchir, et c'était
Dans l'année annoncée et prédite, et la cime
Des monts eut un reflet étrange de l'abîme,
Comme lorsqu'un flambeau rôde derrière un mur,
Et la blancheur devint lumière, et dans l'azur

La clarté devint pourpre, et l'on vit poindre, éclore
Et croire on ne sait quelle inexprimable aurore
Qui se mit à monter dans le haut firmament
Par degrés et sans hâte et formidablement ;
Les herbes des lieux noirs que les vivants vénèrent
Et sous lesquels sont les tombeaux, frissonnèrent ;
Et soudain, comme un spectre entre en une maison,
Apparut, par-dessus Je farouche horizon,
Une flamme emplissant des millions de lieues,
Monstrueuse lueur des immensités bleues,
Splendide au fond du ciel brusquement éclairci ;
Et l'astre effrayant dit aux hommes : " Me voici ! "

2) Cfr. de VICTOR MARGUERITTE

L'Espoir.

(Les Danaïdes sont immobiles au bord du
Tartare. Les bras pendants, elles regardent d'un
air découragé leurs amphores vides.)

LA PREMIÈRE

Danaïdes, mes sœurs, recommençons encore

LA DEUXIÈME

Non ! l'eau fuyante passe à travers nos amphores.

LA TROISIÈME

Nos vases ont pour fond l'air impalpable, l'air.

LA PREMIÈRE

A force de puiser dans la source au flot clair
A force de puiser d'une main jamais lasse,
Peut-être emplirons-nous les vases jusqu'au bord
(Elles se penchent, retirent avec effort du
fleuve leurs vases d'où l'eau fuit.)

LA DEUXIÈME

Non ! l'eau coule à travers l'amphore ! Je suis lasse,
Nous n'emplirons jamais les vases jusqu'au bord

LA PREMIÈRE

Du courage, mes sœurs ! Et Zeus, dans sa clémence,
— L'eau pure, vous voyez, jaillit du sable fin —
Zeus, ému de pitié, peut-être mettra fin
A cet amer labeur qui toujours recommence...
Oui, nous échapperons à l'Hadès éternel !
Afin de retourner dans la douce Argolide,
Puisons une eau lustrale à la source limpide
L'eau pure effacera le crime paternel.

LA DEUXIÈME

Tant de pâles matins ont leurré notre rêve !

LA TROISIÈME

Tant de pâles matins et tant de sombres soirs !

LA PREMIÈRE

Danaïdes, mes sœurs, croyons en notre rêve,
Et par un clair matin ou par un tiède soir
Peut-être qu'en chantant nous mettrons sur nos han-
Les vases débordant enfin d'écumes blanches. (ches
(Elles se penchent, recommencent le geste
éternel.)

LA DEUXIÈME

Puisons, ma sœur.

LA TROISIÈME

Puisons au flot vif et profond.

LA QUATRIÈME

Hélas ! toute l'eau fuit dans le vase sans fond...

TOUTES

L'eau fluide est passée à travers les amphores...

(Elles se tiennent immobiles, désespérées, au
bord du fleuve.)

LA PREMIÈRE, à voix basse.

Danaïdes, mes sœurs, recommençons encore !

Hélas ! le grès rugueux meurtrit l'épaule blanche,
 Et le bras faible est las du fardeau soulevé :
 " Monstre, que nous avons nuit et jour abreuvé,
 O gouffre ! que nous veut ta soif que rien n'étanche ? "
 Elles tombent, le vide épouvante leurs cœurs ;
 Mais la plus jeune alors, moins triste que ses sœurs,
 Chante, et leur rend la force et la persévérance.
 Tels sont l'œuvre et le sort de nos illusions ;
 Elies tombent toujours, et la jeune Espérance
 Leur dit toujours : " Mes sœurs, si nous recommencions ! "

(*Les Epreuves.*)

Le Cygne. (1)

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes,
 Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes,
 Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil
 A des neiges d'avril qui croulent au soleil ;
 Mais, ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphire,
 Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire.
 Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,
 Le plonge, le promène allongé sur les eaux,
 Le courbe gracieux comme un profil d'acanthé,
 Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.
 Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix,
 Il serpente, et, laissant les herbages épais
 Traîner derrière lui comme une chevelure,
 Il va d'une hardive et languissante allure.
 La grotte où le poète écoute ce qu'il sent,
 Et la source qui pleure un éternel absent,
 Lui plaisent ; il y rôde ; une feuille de saule
 En silence tombée effleure son épaule.

(1) Cfr. *Les Cygnes*, de CH. GUÉRIN (*Le Sang d. Crépuscule*). — *Nocturne*, de F. GREGH (*Beaute de vivre*). — *Les Cygnes*, d'ANDRÉ LEMOYNE (*Fleurs du Soir*). GEORGES RODENBACH a souvent abordé cethème.

Cfr. *Les Cygnes*, de LÉON DIERX :

Les Cygnes.

Sous des massifs touffus, au fond désert du parc,
 La colonnade antique, arrondissant son arc,
 Dans une eau sombre encore à moitié se profile ;
 Et la fleur que le pampre ou que le lierre exile
 Brille en reflet furtif au creux des chapiteaux.
 L'eau sommeille ; une mousse y fait de sours cris-
 A peine un coin du ciel en éclaircit la moire [taux.
 De sa lueur mourante où survit la mémoire
 Des regards clairs tournés vers des cieux éclatants.
 L'eau, profonde, ressemble à nos yeux, ces étangs

Où chaque siècle ajoute, avec d'obscurs mirages,
 Au poids de sa lourdeur l'ombre de ses ombrages.
 Elle dort, enfermant près du pur souvenir
 Le pan du bleu manteau qu'elle veut retenir ;
 Mais sur le ténébreux miroir qui les encadre
 Des cygnes familiers, éblouissante escadre,
 Suivent le long des bords un gracieux circuit,
 Et glissent lentement, en bel ordre et sans bruit,
 Nobles vaisseaux croisant devant un propylée,
 Comme un reste orgueilleux de gloire immaculée.

Veut-on voir la différence qu'il y a entre un versificateur habile, qui *décrit*, et un poète qui *suggère*, qu'on lise ces vers de l'abbé DELILLE :

Le Cygne.

Le cygne, toujours beau, soit qu'il vienne au rivage,
 Certain de ses attraits, s'offrir à notre hommage,
 Soit que, de nos vaisseaux le modèle achevé,
 Se rabaisant en proue, en poupe relevé,
 L'estomac pour carène, et de sa queue agile
 Mouvant le gouvernail et timonier habile,
 Les pieds pour avirons, pour flotte ces oiseaux
 Qui se pressent en foule autour du roi des eaux,
 Pour toile enfin son aile au gré des vents enflée,
 Fier, il vole au milieu de son escadre ailée.

Mais quand son feu l'atteint dans l'humide séjour,
 De quel charme nouveau vient l'embellir l'amour,
 Que de folâtres jeux, que d'aimables caresses !
 Qu'il prélude avec grâce à ses vives tendresses !
 ...Déployant mollement son plumage amoureux,
 De quel air caressant pour l'objet de ses feux...
 Il prouve aux flots émus par son ardeur féconde
 Que la mère d'Amour est la fille de l'Onde,
 Et de son corps, choisi pour plaire à deux beaux
 Justifie, en aimant, le monarque des dieux ! [yeux,

Tantôt il pousse au large, et loin du bois obscur,
 Superbe, gouvernant du côté de l'azur,
 Il choisit pour fêter sa blancheur qu'il admire,
 La place éblouissante où le soleil se mire.
 Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,
 A l'heure où toute forme est un spectre confus
 Où l'horizon brunit rayé d'un long trait rouge,
 Alors que pas un jonc, pas un glaïeul ne bouge,
 Que les rainettes font dans l'air serein leur bruit
 Et que la luciole au clair de lune luit,
 L'oiseau, dans le lac sombre où sous lui se reflète
 La splendeur d'une nuit lactée et violette,
 Comme un vase d'argent parmi fès diamants,
 Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

(Solitudes.)

L'Agonie.

Vous qui m'aidez dans mon agonie,
 Ne me dites rien ;

Faites que j'entende un peu d'harmonie
 Et je mourrai bien.

La musique apaise, enchante et délire
 Des choses d'en bas :

Bercez ma douleur, je vous en supplie,
 Ne lui parlez pas.

Je suis las des mots, je suis las d'entendre
 Ce qui peut mentir ;

J'aime mieux les sons qu'au lieu de comprendre
 Je n'ai qu'à sentir :

Une mélodie où l'âme se plonge,
 Et qui, sans effort,

Me fera passer du délire au songe,
 Du songe à la mort.

Vous qui m'aidez dans mon agonie,
 Ne me dites rien ;

Pour allègement un peu d'harmonie
 Me fera grand bien.

Vous irez chercher ma pauvre nourrice
 Qui mène un troupeau,

Et vous lui direz que c'est mon caprice,
 Au bord du tombeau,

D'entendre chanter, tout bas, de sa bouche,
 Un air d'autrefois,

Simple et monotone, un doux air qui touche
 Avec peu de voix.

Vous la trouverez ; les gens des chaumières
 Vivent très longtemps ;
 Et je suis d'un monde où l'on ne vit guères
 Plusieurs fois vingt ans.

Vous nous laisserez tous les deux ensemble,
 Nos cœurs s'uniront ;
 Elle chantera d'un accent qui tremble,
 La main sur mon front.

Lors elle sera peut-être la seule
 Qui m'aime toujours,
 Et je m'en irai dans son chant d'aïeule
 Vers mes premiers jours,

Pour ne pas sentir, à ma dernière heure
 Que mon cœur se fend,
 Pour ne plus penser, pour que l'homme meure
 Comme est né l'enfant.

Vous qui m'aidez dans mon agonie,
 Ne me dites rien ;
 Faites que j'entende un peu d'harmonie,
 Et je mourrai bien. (1)

(Solitudes.)

(1) Citons ici les vers que PAUL ROUGIER (1849-1899), auteur de : *Les Rêves* (1887) ; *Dizains sur des Fleurs de Provence* (1899) ; *Derniers Poèmes* (1901), a consacrés à sa vieille nourrice :

Pour toi qui m'as nourri...

Pour toi qui m'as nourri de ton lait doux et fort
 Et dont l'âme fut, bonne à l'enfance bercée,
 Je voulais tout un jour recueillir ma pensée
 Et remercier Dieu qui te fait vivre encor.

Je voulais tout un jour rêver pieusement
 Le temps où j'ai connu le rire de ma mère,
 Et, dans mon cœur ouvert ainsi qu'un reliquaire,
 Eveiller et toucher le souvenir dormant,

Pour retrouver le rythme et le son des paroles
 Que tu chantaient le soir quand je fermais les yeux
 Et les cris bégayés dans les réveils joyeux
 Qui tendaient mes deux bras vers tes larges épaules.

Evoquant tour à tour la plante au fruit vermeil
 Et la tige d'un lis ou l'odeur d'une menthe,
 Et le pin gémissant que le grand vent tourmente
 Derrière la maison exposée au soleil,

J'espérais te revoir en ma maison première,
 Nourrice, et dans l'allée où tu guidais mes pas,
 Sentir comme jadis l'étreinte de tes bras
 Et tes yeux me verser ton âme tout entière...

J'aurais pris, ce jour-là, d'un amour plus jaloux,
 Tes mains entre mes mains, tes pauvres mains pres-
 Et ta voix m'eût conté les choses effacées [sées,
 Que le temps et la mort emportent loin de nous.

Devant moi, tout est noir : au cœur j'ai comme un froid
 Bien triste... Oh ! si tantôt en faisant ta prière,
 Tu sens tes mains trembler, et si c'est la dernière,
 Nourrice, ne peux-tu m'endormir avec toi... !

(Derniers Poèmes.)

Comme on cherche, parmi les floraisons fanées
 Du vieux jardin qu'enfant on aimait autrefois,
 Une fleur où l'aïeule avait posé ses doigts
 Et d'où revient l'odeur des anciennes années ;

Pour moi tout seul, alors, j'aurais eu ton sourire
 Avec la vision du souvenir béni...
 Mais voici que mon rêve a tristement fini
 Et les jours ont passé sans que j'ose rien dire !

Pourtant si ma tristesse inquiète ton cœur,
 Ne me demande rien, nourrice, je t'en prie ;
 Il ne faut pas qu'on touche à mon âme meurtrie ;
 En moi j'enfermerai le cri de ma douleur.

Lorsque tu me viendras dans une heure plus sombre,
 Ta lèvre sera bonne encore à mon front las
 Et je te presserai bien fort entre mes bras
 Sans que même un regard te semble voilé d'ombre.

Enfin, je tenterai de vivre, s'il se peut,
 Pour te conduire en paix vers le dernier asile,
 Car tu méritais bien de t'en aller tranquille,
 Les yeux doucement clos et souriante à Dieu !

Voilà quatre-vingts ans que tu portes ta peine
 Et ton front penchera bientôt pour reposer ;
 Mais l'enfant qui te doit le suprême baiser
 A peur de trouver lourds tous les regrets qu'il traîne !

Dernière solitude.

Dans cette mascarade immense des vivants
Nul ne parle à son gré ni ne marche à sa guise ;
Faites pour révéler, la parole déguise,
Et la face n'est plus qu'un masque aux traits savants.

Mais vient l'heure où le corps, infidèle ministre,
Ne prête plus son geste à l'âme éparse au loin,
Et, tombant tout à coup dans un repos sinistre,
Cesse d'être complice et demeure témoin.

Alors l'obscur essaim des arrière-pensées
Qu'avait su refouler la force du vouloir,
Se lève et plane au front comme un nuage noir
Où gît le vrai motif des œuvres commencées.

Le cœur monte au visage, où les plis anxieux
Ne se confondent plus aux lignes du sourire ;
Le regard ne peut plus faire mentir les yeux,
Et ce qu'on n'a pas dit vient aux lèvres s'écrire.

C'est l'heure des aveux. Le cadavre ingénu
Garde du souffle ardent une empreinte suprême,
Et l'homme, malgré lui redevenant lui-même,
Devient un étranger pour ceux qui l'ont connu.

Le rire des plus gais se détend et s'attriste,
Les plus graves parfois prennent des traits riants ;
Chacun meurt comme il est, sincère à l'improviste :
C'est la candeur des morts qui les rend effrayants.

(*Les Solitudes.*)

Le Temps perdu.

Si peu d'œuvres pour tant de fatigue et d'ennui !
De stériles soucis notre journée est pleine :
Leur meute, sans pitié, nous chasse à perdre haleine,
Nous pousse, nous dévore, et l'heure utile a fui...

" Demain ! j'irai demain voir ce pauvre chez lui,
Demain je reprendrai ce livre ouvert à peine,
Demain je te dirai, mon âme, où je te mène,
Demain je serai juste et fort... Pas aujourd'hui !... "

Aujourd'hui, que de soins, de pas et de visites !
Oh ! l'implacable essaim des devoirs parasites
Qui pullulent autour de nos tasses de thé !

Ainsi chôment le cœur, la pensée et le livre,
Et, pendant qu'on se tue à différer de vivre,
Le vrai devoir, dans l'ombre, attend la volonté.

(*Vaines Tendresses.*)

L'Automne. (1)

L'azur n'est plus égal comme un rideau sans pli.
La feuille, à tout moment tressaille, vole et tombe.
Au bois, dans les sentiers où le taillis surplombe,
Les taches du soleil, plus larges, ont pâli.

Mais l'œuvre de la sève est partout accompli :
La grappe autour du cep se colore et se bombe,
Dans le verger, la branche au poids des fruits succombe,
Et l'été meurt, content de son devoir rempli.

(1) Cfr. *L'Automne*, de LAMARTINE; *L'Automne*, de Verhaeren; *Soir d'Automne*, de Madeleine Paul (*L'Aube*, 1900); *La Chanson de l'Automne*, de Henri Potez; *Soir d'Octobre*, de L. DIERX; *L'Automne*, d'E. HARAUCOURT, etc. etc.

L'Automne.

C'est le soir de l'année : un adieu se lamente.
L'automne aux cheveux roux descend avec le soir ;
Le coteau se recueille ainsi qu'un reposoir,
Et des feuilles d'or vert flottent sur l'eau dormante.
Le passé meurt : le vin de l'avenir fermente
Et les grappes d'hier saignent dans le pressoir ;
Les vieux rêves s'en vont de nous : ils vont s'asseoir
Sous les brumes, au bord du fleuve, et l'ombre augmente.
Des fruits tombent. La terre est grasse. Un loriot
S'endort aux roulements lointains du chariot
Qui rentre vers la ferme où brunissent les meules.
Le pas des souvenirs s'éloigne dans la nuit.
C'est l'automne. Un frileux effroi d'hiverner seules
Grelotte longuement dans les âmes, sans bruit...
(*L'Espoir du monde.*)

Soir d'Octobre.

Un long frisson descend des coteaux aux vallées ;
Des coteaux et des bois, dans la plaine et les champs,
Le frisson de la nuit passe vers les allées.
— Oh ! l'angélus du soir dans les soleils couchants !
Sous une haleine froide au loin meurent les chants,
Les rires et les chants dans les brumes épaisses
Dans la brume qui monte ondule un souffle lent.
Un souffle lent répand ses dernières caresses,
Sa caresse attristée au fond du bois tremblant ;
Les bois tremblent ; la feuille en flocon sec tournoie,
Tournoie et tombe au bord des sentiers désertés.
Sur la route déserte, un brouillard qui la noie,
Un brouillard jaune étend ses blafardes clartés ;
Vers l'occident blafard traîne une rose-trace,
Et les bleus horizons roulent comme des flots,
Roulent comme une mer dont le flot nous embrasse,
Nous enlace, et remplit la gorge de sanglots.
Plein du pressentiment des saisons pluviales,
Le premier vent d'octobre épanche ses adieux,
Ses adieux frémissants sous les feuillages pâles ;
Nostalgiques enfants des soleils radieux,
Les jours frileux et courts arrivent. C'est l'automne.
— Comme elle vibre en nous la cloche qui bourdonne ! —
L'automne, avec la pluie et les neiges, demain
Versera les regrets et l'ennui monotone ;
Le monotone ennui de vivre est en chemin !
Plus de joyeux appels sous les voûtes ombreuses ;
Plus d'hymnes à l'aurore, et de voix dans le soir
Peuplant l'air embaumé de chansons amoureuses !
Voici l'automne ! Adieu, le splendide encensoir
Des prés en fleurs fumant dans le chaud crépuscule !
Dans l'or du crépuscule, adieu, les yeux baissés,
Les couples chuchotants dont le cœur bat et brûle,

Qui vont la joue en feu, les bras entrelacés,
Les bras entrelacés, quand le soleil décline !
— La cloche lentement tinte sur la colline. —
Adieu la ronde ardente, et les rires d'enfants,
Et les vierges, le long du sentier qui chemine,
Rêvant d'amour tout bas sous les cieux étouffants !
— Ame de l'homme, écoute en frémissant comme elle,
L'âme immense du monde autour de toi frémir !
Ensemble frémissez d'une douleur jumelle.
Vois les pâles reflets des bois qui vont jaunir ;
Savourez leur tristesse et leurs senteurs dernières,
Les dernières senteurs de l'été disparu ;
— Et le son de la cloche au milieu des chaumières ! —
L'été meurt ; son soupir glisse dans les lisiers.
Sous le dôme éclairci des chênes a couru
Leur râle entrechoquant les ramures livides.
Elle est flétrie aussi, ta riche floraison,
L'orgueil de ta jeunesse ! Et bien des nids sont vides,
Ame humaine, où chantaient dans ta jeune saison
Les désirs gazouillants de tes aurores brèves.
Ame crédule ! Ecoute en toi frémir encor,
Avec ces tintements douloureux et sans trêves,
Frémir depuis longtemps l'automne dans tes rêves,
Dans tes rêves troublés dès leur premier essor.
Tandis que l'homme va, le front bas, toi, son âme,
Ecoute le passé qui gémit dans les bois !
Ecoute, écoute en toi, sous leur cendre et sans flamme,
Tous tes chers souvenirs tressaillir à la fois
Avec le glas mourant de la cloche lointaine !
Une autre maintenant lui répond à voix pleine.
Ecoute à travers l'ombre, entends avec langueur
Ces cloches tristement qui sonnent dans la plaine,
Qui vibrent tristement, longuement, dans ton cœur !
(*Les Livres closés.*)

Dans l'été de ta vie enrichis-en l'automne,
O mortel ! Sois docile à l'exemple que donne,
Depuis des milliers d'ans, la terre au genre humain.

Vois : le front, lisse hier, n'est déjà plus sans rides,
Et les cheveux épais seront rares demain :
Fuis la honte et l'horreur de vieillir les mains vides.

J'ai bon cœur...

J'ai bon cœur, je ne veux à nul être aucun mal,
Mais je retiens ma part des bœufs qu'un autre assomme,
Et malgré ma douceur, je suis bien aise en somme
Que le fouet d'un cocher hâte un peu mon cheval.

Je suis juste, et je sens qu'un pauvre est mon égal ;
Mais pendant que je jette une obole à cet homme,
Je m'installe au banquet dont un père économe
S'est donné les longs soins pour mon futur régal.

Je suis probe, mon bien ne doit rien à personne,
Mais j'usurpe le pain qui dans mes blés frissonne,
Héritier, sans labour, des champs fumés de morts.

Ainsi dans le massacre incessant qui m'engraisse,
Par la nature élu, je fleuris et m'endors
Comme l'enfant candide et sanglant d'une ogresse.

(*La Justice.*)

Au Soleil.

LE LEVER.

Le grand Soleil, plongé dans un royal ennui,
Brille au désert des cieus. Sous les traits qu'en silence
Il disperse et rappelle incessamment à lui,
Le chœur grave et lointain des sphères se balance.

Suspendu dans l'abîme, il n'est ni haut ni bas ;
Il ne prend d'aucun feu le feu qu'il communique
Son regard ne s'élève et ne s'abaisse pas ;
Mais l'univers se dore à sa jeunesse antique.

Flamboyant, invisible à force de splendeur,
Il est père des blés, qui sont pères des races ;
Mais il ne peuple point son immense rondeur
D'un troupeau de mortels turbulents et voraces.

Parmi les globes noirs qu'il empourpre et conduit
Aux blêmes profondeurs que l'air léger fait bleues,
La terre lui soumet la courbe qu'elle suit
Et cherche sa caresse à d'innombrables lieues.

Sur son axe qui vibre et tourne, elle offre au jour
 Son épaisseur énorme et sa face vivante,
 Et les champs et les mers y viennent, tour à tour,
 Se teindre d'une aurore éternelle et mouvante.

Mais les hommes épars n'ont que des pas bornés,
 Avec le sol natal ils émergent ou plongent :
 Quand les uns du sommeil sortent illuminés,
 Les autres dans la nuit s'enfoncent et s'allongent.

Ah ! les fils de l'Hellade, avec des yeux nouveaux
 Admirant cette gloire à l'Orient éclore,
 Criaient : " Salut au dieu dont les quatre chevaux
 Frappent d'un pied d'argent le ciel solide et rose ! "

Nous autres, nous crions : " Salut à l'Infini !
 Au grand Tout, à la fois idole, temple et prêtre,
 Qui tient fatalement l'homme à la terre uni,
 Et la terre au soleil, et chaque être à chaque être ! "

Il est tombé pour nous, le rideau merveilleux
 Où du vrai monde erraient les fausses apparences :
 La science a vaincu l'imposture des yeux,
 L'homme a répudié les vaines espérances ;

Le ciel a fait l'aveu de son mensonge ancien,
 Et, depuis qu'on a mis ses piliers à l'épreuve,
 Il apparaît plus stable, affranchi de soutien,
 Et l'univers entier vêt une beauté neuve.

LE COUCHER.

Si j'ose comparer le déclin de ma vie
 A ton coucher sublime, ô soleil ! je t'envie.
 Ta gloire peut sombrer, le retour en est sûr :
 Elle renaît immense avec l'immense azur.

De ton sanglant linceul tout le ciel se colore,
 Et le regard funèbre où luit ton dernier feu,
 Ce regard sombre et doux, dont tu couves encore
 Le lis que ta ferveur a fait naguère éclore,
 Est triste infiniment, mais n'est pas un adieu.

Albert Glatigny.

Lillebonne (Seine-Inf.), 1839. — Sèvres, 1873.

Œuvres poétiques : *Les Vignes folles* (1860). — *Les Flèches d'or* (1864). — *Le Fer rouge ; Rouen* (1871). — *Fifres et Sifflets ; Gilles et Pasquins* (1872).

Fils d'un ouvrier charpentier, qui devint plus tard gendarme. Espèce de Villon moderne ; vie d'aventurier ; d'abord petit clerc d'huissier, puis apprenti typographe. S'engagea à dix-sept ans dans une troupe de comédiens de campagne, avec qui il court la province ; visita Nevers, Epinal, Belfort, Paris, Bruxelles, Alençon, Nancy, Vichy, Bayonne, etc. Connut la misère, mais la supporta avec une gaieté courageuse. Le pauvre vagabond revint au pays normand en 1870.

Les « *Odes funambulesques* », lui révélèrent son « génie ». Admirable rimeur, dit Banville, étonnant forger de rythmes, ingénieux et subtil artiste. De la gaieté et de l'esprit. Mourut d'une affection de poitrine, dans sa petite maison de Sèvres.

Les Bohémiens. (1)

Vous dont les rêves sont les miens,
Vers quelle terre plus clémente,
Par la pluie et par la tourmente,
Marchez-vous, doux Bohémiens ?

Hélas ! dans vos froides prunelles
Où donc le rayon de soleil ?
Qui vous chantera le réveil
Des espérances éternelles ?

Le pas grave, le front courbé,
A travers la grande nature
Allez, ô rois de l'aventure !
Votre diadème est tombé !

Pour vous jusqu'à la source claire
Que Juillet tarira demain,
Jusqu'à la mousse du chemin,
Tout se montre plein de colère.

On ne voit plus sur les coteaux,
Au milieu des vignes fleuries,
Se dérouler les draperies
Lumineuses de vos manteaux !

L'ennui profond, l'ennui sans bornes,
Vous guide, ô mes frères errants !
Et les cieus les plus transparents
Semblent sur vous devenir mornes.

Quelquefois, par les tendres soirs,
Lorsque la nuit paisible tombe,
Vous voyez sortir de la tombe
Les spectres vains de vos espoirs.

Et la Bohème poétique
Par qui nous nous émerveillons,
Avec ses radieux haillons
Surgit, vivante et fantastique,

(1) Cfr *Les Bohémiens*, de BÉRANGER et *La Bohémienne*, d'EMILE GOUDEAU :

La Bohémienne.

A la fenêtre carrée d'une roulotte, arrêtée sur le bord de la route, luisaient les yeux extravagants d'une fille de Bohême, des yeux inoubliables, sans intelligence, mais pleins de choses.

Ces yeux noirs ! qu'ont-ils vu, les yeux de la Tzi-
Des routes par delà collines et vallons ! [gane ?
Des pays où les siens, partis en caravane,
Sans souci du retour posèrent leurs talons.

La carriole, ce nid mouvant, cahote et crie ;
La cheminée allonge un mince filet bleu :
Ces errants ont le fier N'importe-où pour patrie,
Les passants pour famille, et le hasard pour Dieu.

Mais vous, quand vers le large, un steamer tangué
Et souffle, éparpillant sa fumée en foison, [et roule,
Avez-vous entendu la chanson de la houle
Vous appeler Ailleurs, Là-bas, sous l'Horizon ?

Et le soir, quand l'étoile a déchiré la brume,
N'avez-vous point rêvé, loin du foyer dormant,
De monter vers le ciel où la gloire s'allume,
Et d'être le Bohème ailé du firmament ?

Plus humble, j'ai songé souvent, bohémienne,
Séduit par ton oblique et souriant regard,
A faire de ta vie inconstante la mienne,
Partant d'on ne sait où pour n'aller nulle part.
(*Chansons de Paris et d'ailleurs.*)

Et, dans un rapide galop,
 Vous voyez tournoyer la ronde
 Du peuple noblement immonde
 Que nous légua le grand Callot.
 Ainsi, dans ma noire tristesse,
 Je revois, joyeux et charmants,
 Passer tous les enivrements
 De qui mon âme fut l'hôtesse :

Les poèmes inachevés,
 Les chansons aux rimes hautaines,
 Les haltes au bord des fontaines,
 Les chants et les bonheurs rêvés.
 Tout prend une voix et m'invite
 A recommencer le chemin.
 Tout paraît me tendre la main...
 Mais la vision passe vite.

Et par les temps mauvais ou bons,
 Je reprends, sans nulle pensée,
 Ma route, la tête baissée,
 Pareil à mes chers vagabonds.

(*Les Vignes folles.*)

Sonnet.

La route est gaie. On est descendu. Les chevaux
 Soufflent devant l'auberge. On voit sur la voiture
 Des objets singuliers jetés à l'aventure ;
 Des loques, une pique avec de vieux chapeaux.
 Une femme, en riant, écoute les propos
 Amoureux d'un grand drôle à la maigre structure.
 Le père noble boit et le conducteur jure.
 Le village s'émeut de ces profils nouveaux.
 En route ! et l'on repart. L'un sur l'impériale
 Laisse pendre une jambe exagérée. Au loin
 Le soleil luit, et l'air est plein d'odeurs de foin.
 Destin rêve, à demi couché sur une malle,
 Et le roman comique au coin de la forêt
 Tourne un chemin rapide et creux, et disparaît.

Jean Lahor.

Corneilles-en-Parisis (Seine-et-Oise), 1840. — Genève, 1909.

Œuvres poétiques : *Chants populaires d'Italie* (1865). — *Melancholia* (1868).

L'Illusion (1875 et 1888). — *Le Cantique des Cantiques* (1885).

Les Quatrains d'Al-Ghazali (1896). — *Poésies* (1897)

En Orient, (2^e édition revue et très augmentée des *Quatrains d'Al Ghazali* ; *Quatrains d'Omar Kheyam* ; *Cantique des Cantiques* ; *L'Idole*.)

Pseudonyme du Dr Henri Cazalis. Savant, philosophe, lettré, poète. Fondateur du Parnasse. Très instruit des littératures orientales, a beaucoup voyagé. S'est occupé de questions scientifiques, philosophiques, littéraires, sociales. Eut toujours le culte de l'Art et de la Beauté.

Poète philosophe qui chante l'éternelle illusion de toute chose. Sorte de mystique nihiliste, pénétré de philosophie bouddhique. Mais l'action l'a sauvé du pessimisme dédaigneux et farouche. Et une pitié sans bornes, l'espoir en une humanité régénérée, a été la philosophie de sa maturité.

Un probe ouvrier de poésie, qui travaillait beaucoup et ne laissait rien à l'improvisation.

Matinée de Printemps.

Je marchais ébloui par le matin vermeil ;
 Le fourmillement d'or de la mer au soleil
 Aveuglait mes regards et je me sentais l'âme
 Près d'elle s'alanguir à ses soupirs de femme.

Les flots étincelaient parfois comme des yeux.
Des troupes d'oiseaux blancs jetaient des cris joyeux,
Tournaient et plongeaient fous, venant tremper leurs plumes
Aux vagues qui riaient de longs rires d'écumes ;
Et tout chantait, vibrait sous le vent matinal.
C'était un paysage immense, sans égal :
Sur cette mer d'azur, près de ses bords, une île,
De brume enveloppée encor, dormait tranquille,
Telle une fleur sur un grand vase de lapis ;
Et très haut dans les airs, en leur blancheur de lis,
Par delà les cités et les vagues campagnes,
Géantes, se dressaient des chaînes de montagnes.
Leurs neiges, en un ciel doux comme le satin,
Mêlaient leur candeur vierge à celle du matin,
Et des pêcheurs piquaient ce ciel de leurs fleurs roses.
J'allais ainsi, charmé par la beauté des choses,
Quand auprès de la ville, au détour d'un chemin,
Un pauvre enfant aveugle, et qui tendait la main,
M'apparut, oh ! si maigre, et pâle et si sordide,
Et morne, avec ses yeux dont l'orbite était vide ;
Quelques loques couvraient son corps à demi-nu.
La mère était malade et le père inconnu.
Jamais nulle caresse adoucissant sa peine ;
Le soleil baisait seul cette laideur humaine ;
Nul mot tendre au matin, alors qu'il s'en allait ;
Les passants étaient durs : il était sale et laid.
Et je songeais, voyant sa misère profonde,
A ce vautour du mal toujours aux flancs du monde,
A ce fond ignoré de muettes douleurs
Qu'auprès de nous jamais ne trahissent des pleurs,
Puis au hasard créant la naissance des êtres,
A ces enfants punis du péché des ancêtres,
Aux horreurs de la vie, à ses iniquités,
A tant de châtimens qui sont immérités ; —
Et près de cet enfant dont les yeux étaient vides,
Je ne voulus plus voir l'éclat des flots splendides,
Ni sur la terre en fleur l'éclat du grand ciel bleu,
Tremblant qu'il n'y manquât la justice de Dieu.

(*L'Illusion.*)

Vers Dorés.

Des vers retentissans valent-ils le silence
D'une âme qui remplit son devoir simplement,
Et, pour autrui toujours pleine de vigilance,
Trouve sa récompense et sa joie en aimant ?

La splendeur de la forme est une corruptrice,
 Les ivresses du beau rarement nous font purs :
 Recherche désormais une autre inspiratrice
 Que la Vénus aux yeux changeants, tendres ou durs.

Accomplis ton devoir, car la beauté suprême,
 Tu le sais maintenant, n'est pas celle des corps :
 La statue idéale, elle dort en toi-même ;
 L'œuvre d'art la plus haute est la vertu des forts.

Le saint est le très noble et le sublime artiste,
 Alors que de sa fange il sculpte un être pur,
 Et tire un être aimant d'une brute égoïste,
 Comme un sculpteur un dieu d'un lourd métal obscur.

L'humble héros qui lutte et qui se sacrifie,
 S'offrant à la douleur, à la mort sans trembler,
 Seul t'apprendra les fins augustes de la vie ;
 Et c'est à celui-là qu'il te faut ressembler.

Des tristes, des souffrants, de tant d'âmes qui pleurent,
 Approche avec amour, et les viens relever :
 C'est en luttant, souffrant, en mourant comme ils meurent,
 Qu'ils t'ont permis de vivre et permis de rêver.

Regarde-les parfois entr'ouvrant leurs yeux mornes
 Sur cette vie étrange et terrible pour eux.
 Que ta religion soit la pitié sans bornes !
 Allège le fardeau de tous ces malheureux !

De ton âme l'ennui mortel faisait sa proie,
 Étant le châtement de l'incessant désir ;
 Du fier renoncement de ton âme à la joie
 Goûte la joie austère et le sombre plaisir.

Sache que les héros, les saints, tu les imites
 En détruisant en toi l'égoïsme d'abord ;
 Meurs à toi-même, afin de vivre sans limites ;
 Toute âme pour grandir doit traverser la mort.

Connais du vrai héros la volupté profonde ;
 Libre de sentiments égoïstes et bas,
 Sentant battre ton cœur avec le cœur du monde,
 Habite un lieu divin où la peur n'atteint pas.

Quand à l'âme de tous ton âme est réunie,
 Si bien que leur douleur est ta propre douleur,
 Alors tu fais ta vie immortelle, infinie,
 Plus large aussi ta joie en y mêlant la leur.

Oui, ta vie est sublime, est harmonique et pleine,
 De cette heure où ton être étroitement confond
 Sa destinée avec la destinée humaine,
 Et rentre, goutte d'eau, dans l'Océan profond.

(*L'Illusion : Heures sombres.*)

Albert Mérat.

Troyes. 1840. — Paris, 1908.

Œuvres poétiques : *Avril, Mai, Juin*, en collaboration avec Léon Valade (1863).

Les Chimères (1863). — *L'Idole* (1869). — *Les Souvenirs* (1872).

Les Villes de marbre (1874). — *Au Fil de l'eau* (1877). — *Poèmes de Paris* (1880).

Vers le soir (1900). — *Les Joies de l'heure* (1902). — *Chansons et Madrigaux* (1902)

Vers oubliés (1903). — *La Rance et la mer* (1903).

Petites Pensées d'août (1904). — *Œuvres choisies, 1863-1904* (1906).

Un des fondateurs du Parnasse. S'est tué dans un accès de folie. Son œuvre embrasse les genres les plus variés, mais il est surtout le peintre de Paris et de ses grâces. Aime les descriptions familières, chante avec esprit et avec délicatesse les rusticités artificielles, les jardins aux fenêtres, les forêts des boulevards. Sur le vieux bateau qui le promène le long des rives de la Seine, il entrevoit des paysages féeriques, à Sèvres, à Meudon, à Asnières. La banlieue charme son imagination autant que les grands horizons. Ses derniers vers sont empreints de quelque mélancolie; comme s'il avait le pressentiment de la mort prochaine.

Le Moulin.

C'est par eau qu'il faut y venir.
La berge a peine à contenir
Le fouillis d'herbes et de branches,
Ce monde petit et charmant,
La grande roue en mouvement,
Les vannes et leurs ponts de planches.

Un bruit frais d'écluses et d'eau,
Monte derrière le rideau
De la ramure ensoleillée.
Quand on approche, il est plus clair;
Le barrage jette dans l'air
Comme une odeur vive et mouillée.

Pour arriver jusqu'à la cour,
On passe, chacun à son tour,
Par le moulin plein de farine,
Où la mouture en s'envolant,
Blanche et qui sent le bon pain blanc,
Réjouit l'œil et la narine.

Voici la ferme ; errons un peu.
Dans l'âtre on voit flamber le feu
Sur les hauts chenets de cuisine.
La flamme embaume le sapin ;
La huche de chêne a du pain,
La jatte de lait est voisine.

Oh ! le bon pain et le bon lait !
Juste le repas qu'on voulait ;
On boit sans nappe sur la table,
Au tic tac joyeux du moulin,
Parmi les bêtes, dans l'air plein
De l'odeur saine de l'étable.

Lorsque vous passerez par là,
Entrez dans le moulin. Il a
Des horizons pleins de surprises,
Un grand air d'aise et de bonté,
Et contre la chaleur d'été
De la piquette et des cerises.

(*Au Fil de l'eau.*)

LÉON VALLADE (Bordeaux, 1841. — Paris, 1883) : *Avril, Mai, Juin* avec MÉRAT. — *A mi-côte* (1874), *L'Affaire d'Arlequin* (1882), triolets. — *Poésies* (1886). — *Poésies posthumes* (1890). — *Théâtre*. Il raffole comme Mérat, de modernisme, mais avec un sentiment plus discret. « *Il fait songer*, dit Mendès, à une *sensitive qui serait une violette* ». Citons de lui :

Nuit de Paris.

Le ciel des nuits d'été fait à Paris dormant
Un dais de velours bleu piqué de blanches nues,
Et les aspects nouveaux des ruelles connues
Flottent dans un magique et pâle enchantement.

L'angle, plus effilé, des noires avenues
Invite le regard, lointain vague et charmant.
Les derniers Philistins, qui marchent pesamment,
Ont fait trêve aux éclats de leurs voix saugrennes.

Les yeux d'or de la Nuit, par eux effarouchés,
Brillent moins, à présent que les voilà couchés...
— C'est l'heure unique et douce où vaguent, de fortune,

Glissant d'un pas léger sur le pavé chanceux,
Les poètes, les fous, les buveurs, — et tous ceux
Dont le cerveau fêlé loge un rayon de lune.

(*A Mi-Côte.*)

Les Fenêtres fleuries.

Les Parisiens, entendus
Aux riens charmants plus qu'au bien-
Se font des jardins suspendus (être,
D'un simple rebord de fenêtre.

On peut voir en toute saison
Des fils de fer formant treillage
Faire une fête à la maison
De quelques bribes de feuillage.

Dès qu'il a fait froid, leurs couleurs
Ne sont plus que mélancolie ;
Mais cette habitude des fleurs
Est parisienne et jolie.

Ainsi, tout en haut, sous les toits,
L'enfant aux paupières gonflées,
Qui coud en se piquant les doigts,
A près d'elle des giroflées.

C'est qu'on trouve un charme, en effet,
A ce fantôme de nature,
Et que le vrai sage se fait
Des bonheurs en miniature.

Quelquefois même, et c'est charmant,
Sur la tête de la petite
On voit luire distinctement
Des étoiles de clématite.

Aux étages moins près du ciel,
C'est très souvent la même chose :
Un printemps artificiel
Fait d'un œillet et d'une rose.

Dans un pot muni d'un tuteur,
Où tiennent juste les racines,
Un semis de pois de senteur
Laisse grimper des capucines.

Les autres quartiers de Paris
Ont des fleurs comme les banlieues :
C'est que le ciel est souvent gris,
Et qu'elles sont rouges et bleues ;

(*Poèmes de Paris.*)

L'Apprentie.

Les parents sont presque indigents :
Belle ou laide, distraite ou sage,
On lui fait quitter, vers douze ans,
L'école pour l'apprentissage.

Debout, l'été, dès le matin,
L'hiver, levée à la chandelle,
La petite devient trottin,
Comme qui dirait hirondelle.

Tel un pâle jour printanier,
Un avril d'ici frêle et jeune,
Elle emporte, dans son panier,
Des restes dont elle déjeune.

La maîtresse a l'air faux et doux,
On l'appelle Mademoiselle ;
Elle est tout le temps *après vous* :
Inutile d'avoir du zèle.

Et puis, par la pluie et le vent,
Il faut aller chez les pratiques :
Elle se dépêche, levant
Son nez rose vers les boutiques.

L'enfant à l'œil vague et distrait
Lit les affiches de théâtre,
Et met le nom sous le portrait
Des actrices qu'on idolâtre.

C'est là son seul enseignement
Avec la chanson qu'elle achète,
Grivoise ou sottise seulement,
Et qu'elle savoure en cachette.

Oh ! comme les premiers beaux jours
Sont de lumière douce et blanche !
Les heures marchent à pas lourds
Avant qu'arrive le dimanche.

Encor faut-il ranger, plier
Ce qui pourrait traîner d'ouvrage,
En un mot, faire l'atelier,
Assommée, à bout de courage.

Vers quels plaisirs vous en aller ?
Pas bien loin, ni longtemps parties,
Moineaux qui voudriez voler,
Pauvres petites apprenties !

(*Vers oubliés.*)

Catulle Mendès.

Bordeaux, 1841. — Saint-Germain-en-Laye, 1909.

Œuvres poétiques : *Philomèla* (1854). — *Hespérus* (1869). — *Contes épiques* (1870). — *Sérénades Soirs moroses* (1876). — *Poésies*, 1^{re} série (1876). — *Poésies*, nouvelle édition, 7 vol. (1885).
Les Poésies de Catulle Mendès, 3 vol. (1892). — *Poésies nouvelles* (1893).
La Grive des vignes (1895). — *Petits Poèmes russes, mis en vers français* (1897).
Les Braises du cendrier (1900). — *Théâtre; Contes en vers*, etc.

Poète, romancier, dramaturge, critique d'art, littéraire, théâtral. Vint à Paris à 17 ans. En 1861 fonda la *Revue fantaisiste*, où écrivaient Gautier, Glatigny, Verlaine, X. de Ricard, etc. Fondateur, avec Xavier de Ricard, du *Parnasse contemporain*. Vécut quelque temps en Allemagne d'où il revint enthousiaste de Wagner et de Heine. Il a consacré à Wagner deux livres qui font autorité : *Richard Wagner* et l'*Œuvre Wagnérienne*. Fut chargé en 1900 de faire le *Rapport sur le mouvement poétique français de 1867 à 1900*. Mourut victime d'un accident de chemin de fer.

Rappelle Banville par la fantaisie, la variété des rythmes, le lyrisme sensuel, la verbosité échevelée, la virtuosité. Cultiva tous les genres, sans se fixer à aucun : on l'a appelé le Poète-Protée. Ce sont trop souvent, comme l'a dit Albert Samain, « des gentillesses fondantes, des strophes musquées, des odelettes glacées à la framboise, après lesquelles on aspire violemment après le verre d'eau pure d'une simple émotion ».

Le Consentement.

Ahod fut un pasteur opulent dans la plaine.
 Sa femme, un jour d'été, posant sa cruche pleine,
 Se coucha sous un arbre au pays de Béthel,
 Et s'endormant, elle eut un songe, qui fut tel :

D'abord, il lui sembla qu'elle sortait d'un rêve
 Et qu'Ahod lui disait : " Femme, allons, qu'on se lève,
 Aux marchands de Ségor, l'an dernier, j'ai vendu
 Cent brebis, et le tiers du prix m'est encore dû.
 Mais la distance est grande et ma vieillesse est lasse.
 Qui pourrais-je envoyer à Ségor en ma place ?
 Rare est un messenger fidèle et diligent.
 Va, et réclame-leur trente sicles d'argent. »
 Elle n'objecta point le désert, l'épouvante,
 Les voleurs : " Vous parlez, maître, à votre servante. »
 Et quand, montrant la droite, il eût dit : " C'est par là ! »
 Elle prit un manteau de laine et s'en alla.
 Les sentiers étaient durs et si pointus de pierres
 Qu'elle eut du sang aux pieds et des pleurs aux paupières ;
 Pourtant elle marcha tout le jour, et, le soir,
 Elle marchait encor, sans entendre ni voir,
 Quand tout à coup, de l'ombre, avec un cri farouche,
 Quelqu'un bondit, lui mit une main sur la bouche,
 D'un geste forcené lui vola son manteau
 Et s'enfuit, lui laissant dans la gorge un couteau !

A ce coup, le sursaut d'une transe mortelle
 La réveilla.

L'époux se tenait devant elle.

" Aux marchands de Ségor, lui dit-il, j'ai vendu
Cent brebis, et le tiers du prix m'est encor dû.
Mais la distance est grande et ma vieillesse est lasse.
Qui pourrais-je envoyer à Ségor en ma place ?
Rare est un messager fidèle et diligent
Va, et réclame-leur trente sicles d'argent. "

La jeune femme dit : " Le maître a parlé, je suis prête. "
Elle appela ses fils, mit ses mains sur la tête
Du fier aîné, baisa le front du plus petit,
Et, prenant son manteau de laine, elle partit.

(Contes épiques.)

Exhortation.

Etre homme ? tu le peux. Va-t-en, guêtré de cuir,
L'arme au poing, sur les pics, dans la haute bourrasque,
Et suis le libre izard aussi loin qu'il peut fuir !

Fais-toi soldat ; le front s'assainit sous le casque,
Jeûnant pour avoir faim et peinant pour dormir,
Sois un contrebandier dans la montagne basque !

Mais, dans nos vils séjours, ne t'attends qu'à vieillir.
Les pleurs mentent ainsi que le rire est un masque ;
Tout est faux : glas du deuil et grelots du plaisir.

Et comme l'eau rechoit, par flaques, dans la vasque,
C'est notre vieux destin qu'en un lâche loisir
Se raffaisse toujours notre volonté flasque

Entre l'ennui de vivre et la peur de mourir.

(Poésies, 1^{re} série : Soirs moroses.)

José-Maria de Hérédia.

Santiago de Cuba, 1842. — Château de Bourdonné (Seine-Inf.), 1905.

Œuvre poétique : *Les Trophées* (1893). (1)

Fils d'un père espagnol et d'une mère française. Descend de ces fameux *conquistadores* qui vécurent la prodigieuse épopée du Nouveau-Monde ; un de ses ancêtres accompagna Cortez et fonda Carthagène des Indes. Fait des études à l'école des Chartes, où il puise le goût du détail précis et de l'exactitude documentaire.

Ami intime de Leconte de Lisle, à qui il doit « *le respect de la noble langue française, l'amour désintéressé de la poésie, la conscience de son art* » (2) ; a puisé, comme son maître vénéré, l'inspiration de ses sujets dans l'histoire, la mythologie, l'archéologie, (3) mais tandis que Leconte de Lisle n'évoque le passé que pour en dégager une philosophie généralement triste et pessimiste, Hérédia se plaît à saisir d'une vue plus directe la figure du passé ; ses

(1) *Les Trophées* renferment 118 sonnets, un poème en trois épisodes sur la *Légende du Cid* d'après le *Romancero*, et un fragment épique : « *les Conquérants de l'or* ».

(2) Cfr. *Enquête littéraire*, de J. Huret.

(3) Cinq groupes de sonnets dans les *Trophées* : a) *La Grèce et la Sicile*, b) *Rome et les Barbares*, c) *Le moyen-âge et la Renaissance*, d) *L'Orient et les Tropiques*, e) *La Nature et le Rêve*.

visions révèlent un souci plus aigu d'exactitude. Le *chartiste* se retrouve dans le poète. « Il a vu, dit G. Deschamps, les profondeurs du passé magnifiquement illuminées par les sciences très spéciales que le vulgaire ignore ou méprise, et qui sont d'admirables lampes de mineur : l'archéologie, l'épigraphie, la diplomatique ».

Artiste impeccable, qui a réalisé, peut-on dire, la perfection plastique. On a dit qu'il rappelle quelquefois Th. Gautier par son habileté à ciseler, à faire œuvre de joailler et d'orfèvre, par ses nombreuses métaphores empruntées à l'art de l'émailleur, du damasquineur, du peintre verrier, par son culte de la rime riche qu'il appelle « *quelque chose comme le panache ou la frange d'écume qui parachève, avec un fracas de tonnerre ou un murmure délicieux, le déplacement d'une belle lame* ».

Hérédia est le prince des sonnettes français. Maître sonneur, maître mosaïste, dit Faguet.

Ses sonnets sont des tableaux achevés, d'un merveilleux éclat. « *Chacun d'eux, dit J. Lemaître, suppose une longue préparation et que le poète a vécu des mois dans le pays, dans le temps, dans le domaine particulier que ces deux quatrains et ces deux tercets ressuscitent. Chacun d'eux résume à la fois beaucoup de science et beaucoup de rêve. Tel sonnet renferme toute la beauté d'un mythe, tout l'esprit d'une époque, tout le pittoresque d'une civilisation* ».

L'Exilée.

Dans ce vallon sauvage où César t'exila,
Sur la roche moussue, au chemin d'Ardiège,
Pendant ton front qu'argente une précoce neige,
Chaque soir, à pas lents, tu viens t'accouder là.

Tu revois ta jeunesse et ta chère villa,
Et le Flamme rouge avec son blanc cortège ;
Et pour que le regret du sol Latin s'allège,
Tu regardes le ciel, triste Sabinula.

Vers le Gar éclatant aux sept pointes calcaires,
Les aigles attardés qui regagnent leurs aires
Emportent en leur vol tes rêves familiers ;

Et seule, sans désirs, n'espérant rien de l'homme,
Tu dresses des autels aux Monts hospitaliers
Dont les Dieux plus prochains te consolent de Rome.

(Trophées.)

Les Conquérants.

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos, de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;

Ou, penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles. (1)

(*Trophées.*)

Le Thermodon.

Vers Thémiscyre en feu qui tout le jour trembla
Des clameurs et du choc de la cavalerie,
Dans l'ombre, morne et lent, le Thermodon charrie
Cadavres, armes, chars que la mort y roula.

Où sont Phœbé, Marpé, Philippis, Aella,
Qui, suivant Hippolyte et l'ardente Astérie,
Menèrent l'escadron royal à la tuerie ?
Leurs corps déchevelés et blêmes gisent là.

Telle une floraison de lys géants fauchée,
La rive est aux deux bords de guerrières jonchée
Où, parfois, se débat et hennit un cheval ;

Et l'Euxin vit, à l'aube, aux plus lointaines berges
Du fleuve ensanglanté d'amont jusqu'en aval,
Fuir des étalons blancs, rouges du sang des Vierges.

(*Trophées.*)

Epigramme funéraire.

Ici-gît, Etranger, la verte sauterelle
Que durant deux saisons nourrit la jeune Hellé,
Et dont l'aile vibrant sous le pied dentelé
Bruissait dans le pin, le cytise ou l'airelle.

Elle s'est tue, hélas ! la lyre naturelle,
La muse des guérets, des sillons et du blé ;
De peur que son léger sommeil ne soit troublé,
Ah ! passe vite, ami, ne pèse point sur elle.

(1) Cfr. *Les Conquérants* d'A. GIRAUD (*Hors du siècle*) et *Vision triste*, d'ARY RENAN :

Les Conquérants.

à un Artiste.

Ta gloire évoque en moi ces navires houleux
Que de fiers conquérants aux gestes magnétiques
Poussaient, dans l'infini des vierges Atlantiques,
Vers les archipels d'or des lointains fabuleux.

Ils mettaient à la voile en ces soirs merveilleux
Où le ciel, enflammé de rougeurs prophétiques,
Verse royalement ses richesses mystiques
Dans le cœur dilaté des marins orgueilleux.

Et les hommes du port, demeurés sur les grèves,
Regardaient s'enfoncer les mâts, comme des rêves,
Dans l'éblouissement de l'horizon vermeil.

Et leurs cerveaux obscurs, à la fin de leur âge,
Se rappelaient encor le splendide mirage
De ces grands vaisseaux noirs entrés dans le soleil.

Vision triste.

Ce soir, dans le couchant, sur les flots déjà gris,
J'ai vu partir au large, ainsi qu'un vol d'abeilles,
Des goélettes d'or, des galères vermeilles
Et des navires blancs de tous les gabarits.

L'escadre appareillait, penchant ses mâts fleuris
D'un pavois de victoire aux couleurs non pareilles,
Et vers les ports heureux du pays des merveilles
Cinglait, la barre au vent et sans prendre de ris.

Mais elle a disparu comme un lointain mirage :
Un grain frangé d'éclair a caché le naufrage
Dans les plus irrités de ses tourbillons noirs,

Tandis que je pleurais, sur le sable des grèves,
Les désirs voyageurs et les vagues espoirs
Que porte dans ses flancs la flottille de mes rêves.

C'est là. Blanche, au milieu d'une touffe de thym,
 Sa pierre funéraire est fraîchement posée.
 Que d'hommes n'ont pas eu ce suprême Jestin !
 Des larmes d'un enfant sa tombe est arrosée,
 Et l'Aurore pieuse y fait chaque matin
 Une libation de gouttes de rosée.

(*Trophées.*)

Soir de bataille.

O heureux cheval chargé du poids d'Antoine !
 Shakespeare.

Le choc avait été rude. Les tribuns
 Et les centurions, ralliant les cohortes,
 Humaient encor dans l'air, où vibraient leurs voix fortes,
 La chaleur du carnage et ses âcres parfums.

D'un œil morne, comptant leurs compagnons défunts,
 Les soldats regardaient, comme des feuilles mortes
 Tourbillonner au loin les archers de Phraortes ;
 Et la sueur coulait de leurs visages bruns.

C'est alors qu'apparut, tout hérissé de flèches,
 Rouge du flux vermeil de ses blessures fraîches,
 Sous la pourpre flottante et l'airain rutilant,

Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare,
 Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,
 Sur le ciel enflammé, l'Impérator sanglant ⁽¹⁾

(*Trophées.*)

La Source.

Nymphis Aug. Sacrum.

L'Autel gît sous la ronce et l'herbe enseveli ;
 Et la Source sans nom, qui goutte à goutte tombe,
 D'un son plaintif emplît la solitaire combe.
 C'est la Nymphé qui pleure un éternel oubli.

L'inutile miroir que ne ride aucun pli
 A peine est effleuré par un vol de colombe
 Et la lune, parfois, qui du ciel noir surplombe,
 Seule, y reflète encore un visage pâli.

De loin en loin, un pâtre errant s'y désaltère.
 Il boit, et sur la dalle antique du chemin
 Verse un peu d'eau resté dans le creux de sa main.

Il a fait, malgré lui, le geste héréditaire
 Et ses yeux n'ont pas vu sur le cippe romain
 Le vase libatoire auprès de la patère.

(*Trophées.*)

(1) *Le Soir d'une bataille*, de LÉCONTE de LISLE (p. 395.), etc.

Vitrail.

Cette verrière a vu dames et hauts barons
Etincelants d'azur, d'or, de flamme et de nacre,
Incliner, sous la dextre auguste qui consacre,
L'orgueil de leurs cimiers et de leurs chaperons;

Lorsqu'ils allaient, au bruit du cor et des clairons,
Ayant le glaive au poing, le gerfaut ou le sacre,
Vers la plaine ou le bois, Byzance ou Saint-Jean d'Acre,
Partir pour la croisade ou le vol des hérons.

Aujourd'hui, les seigneurs auprès des châtelaines,
Avec le lévrier à leurs longues poulaines,
S'allongent aux carreaux de marbre blanc et noir ;

Ils gisent là sans voix, sans geste et sans ouïe,
Et de leurs yeux de pierre ils regardent sans voir
La rose du vitrail toujours épanouie.

(Trophées.)

Médaille antique.

L'Etna mûrit toujours la pourpre et l'or du vin
Dont l'Erigone antique enivra Théocrite ;
Mais celles dont la grâce en ses vers fut écrite,
Le poète aujourd'hui les chercherait en vain.

Perdant la pureté de son profil divin,
Tour à tour Aréthuse esclave et favorite
A mêlé dans sa veine où le sang grec s'irrite
La fureur sarrazine à l'orgueil angevin.

Le temps passe. Tout meurt. Le marbre même s'use.
Agrigente n'est plus qu'une ombre, et Syracuse
Dort sous le bleu linceul de son ciel indulgent ;

Et seul le dur métal que l'amour fit docile
Garde encore en sa fleur, aux médailles d'argent,
L'immortelle beauté des vierges de Sicile.

(Trophées.)

Fuite de Centaures.

Ils fuient, ivres de meurtre et de rébellion,
Vers le mont escarpé qui garde leur retraite ;
La peur les précipite, ils sentent la mort prête
Et flairent dans la nuit une odeur de lion.

Ils franchissent, foulant l'hydre et le stellion,
Ravins, torrents, halliers, sans que rien les arrête ;
Et déjà, sur le ciel, se dresse au loin de la crête
De l'Ossa, de l'Olympe ou du noir Pélion.

Parfois, l'un des fuyards de la farouche harde
 Se cabre brusquement, se retourne, regarde,
 Et rejoint d'un seul bond le fraternel bétail ;
 Car il a vu la lune éblouissante et pleine
 Allonger derrière eux, suprême épouvantail,
 La gigantesque horreur de l'ombre Herculéenne.

(*Trophées*)

Le Serrement de mains.

Songeant à sa maison, grande parmi les grandes,
 Plus grande qu'Inigo lui-même et qu'Abarca,
 Le vieux Diego Laynez ne goûte plus aux viandes.

Il ne dort plus, depuis qu'un sang honteuxmarqua
 La joue encore chaude où l'a frappé le Comte,
 Et que, pour se venger, la force lui manqua.

Il craint que ses amis ne lui demandent compte,
 Et ne veut pas, navré, d'un vertueux ennui,
 Leur laisser respirer l'haleine de sa honte.

Alors il fit quérir et ranger devant lui
 Les quatre rejetons de sa royale branche,
 Sanche, Alfonse, Manrique, et le plus jeune, Ruy.

Son cœur tremblant faisait trembler sa barbe blanche ;
 Mais l'honneur raidissant ses vieux muscles glacés,
 Il serra fortement les mains de l'aîné, Sanche.

Celui-ci, stupéfait, s'écria : — C'est assez !
 Ah ! vous me faites mal ! — Et le second, Alfonse,
 Lui dit : — Qu'ai-je donc fait, père ? vous me blessez.

Puis Manrique : — Seigneur, votre griffe s'enfonce
 Dans ma paume et me fait souffrir comme un damné ! —
 Mais il ne daigna pas leur faire une réponse.

Sombre, désespérant en son cœur consterné
 D'enter sur un bras fort son antique courage,
 Diego Laynez marcha vers Ruy, le dernier-né.

Il l'étreignit, tâtant et palpant avec rage
 Ces épaules, ces bras frêles, ces poignets blancs,
 Ces mains, faibles outils pour un si grand ouvrage.

Il les serra, suprême espoir, derniers élans !
 Entre ses doigts durcis par la guerre et le hâle.
 L'enfant ne baissa pas ses yeux étincelants.

Les yeux froids du vieillard flamboyaient. Ruy, tout pâle,
 Sentant l'horrible étai broyer sa jeune chair,
 Voulut crier ; sa voix s'étrangla dans un râle.

Il rugit : — Lâche-moi, lâche-moi, par l'enfer !
Sinon pour t'arracher le cœur avec le foie,
Mes mains se feront marbre et mes dix ongles fer ! —

Le Vieux, tout transporté, dit en pleurant de joie :
— Fils de l'âme, ô mon sang, mon Rodrigue, que Dieu
Te garde pour l'espoir que ta fureur m'octroie ! —

Avec des cris de haine et des larmes de feu,
Il dit alors sa joue insolemment frappée,
Le nom de l'insulteur et l'instant et le lieu ;

Et, tirant du fourreau Tizona bien trempée,
Ayant baisé la garde ainsi qu'un crucifix,
Il tendit à l'enfant la haute et lourde épée.

— Prends-la. Sache en user aussi bien que je fis.
Que ton pied soit solide et que ta main soit prompte.
Mon honneur est perdu. Rends-le-moi. Va, mon fils.-

Une heure après, Ruy Diaz avait tué le Comte.

François Coppée.

Paris, 1842-1908.

Œuvres poétiques : *Le Reliquaire* (1866). — *Les Intimités* (1868).

Les Poèmes modernes (1869). — *Les Humbles ; Promenades et Intérieurs* (1872).

Le Cahier rouge (1874). — *L'Exilée* (1876). — *Récits et Élégies* (1878).

Contés en vers (1880) — *Poèmes et Récits* (1886). — *Poésies diverses* (1887).

Paroles sincères (1890). — *Dans la prière et dans la lutte* (1901)

Œuvres complètes, 16 vol. (1905). — *Des Vers français* (1906). — *Théâtre*.

Fils de parents nés à Paris ; son grand-père paternel est belge, de Mons. Une grand-mère du côté paternel appartenait à la vieille noblesse lorraine. Son grand-père du côté maternel (Baudrit) était maître-serrurier et pendant la Révolution forgeait des piques pour armer les sections (détails fournis à J. Claretie par Coppée-lui-même : concluez, si vous voulez, d'après ces sources, lui écrivait-il, que je suis un « ariste » qui aime le peuple). Enfance chez les humbles, connu la plus noire misère. Jeunesse sans joie qui l'attriste pour toujours. Après la mort de son père, modeste employé aux bureaux de la Guerre, est admis comme expéditionnaire et devient chef de famille à 21 ans. En 1855, fait la connaissance de Mendès et publie, sans succès, le *Reliquaire* et les *Intimités*. Fut un des premiers fondateurs du *Parnasse contemporain*. Le *Passant* (1869), un acte en vers, révèle son nom au grand public. Depuis, la vie lui fut plus souriante. S'égara, pendant quelque temps, dans la politique.

Le plus populaire, peut-être, des poètes français. Excelle dans la poésie familière et domestique, dans les tableaux d'intérieur et ses petites toiles font penser aux peintres de genre hollandais.

La vie l'attire, dit Albalat, la vie sociale et morale, les duretés de l'existence, les douleurs ordinaires, les angoisses quotidiennes, les humbles, les petits, les drames banals et inaperçus. « Coppée a chanté la tendresse simple, la maternité, le devoir, le dévouement, les affections filiales, la pitié, la misère, la fraternité des cœurs, le patriotisme, les tranquillités bourgeoises, le labeur de l'ouvrier, les rêveries du peuple, la douceur de l'amour honnête, les remords de l'amour coupable, les idylles vertueuses, les larmes honorables, le roman des humbles, des vaincus résignés de la vie, qui furent ses préférés toujours ».

Ces humbles, il les chante avec une sympathie sincère, mais avec une simplicité parfois prosaïque. Il y avait en lui « du sentiment et la blague de Gavroche ». Il aime le détail minutieux ; mais son lyrisme familial parfois s'élève d'un coup d'aile. Ouvrier singulièrement habile, dont le vers, s'il n'évite pas toujours la vulgarité, se plie avec souplesse, aux plus délicates nuances du sentiment.

Le Lis.

Hors du coffret de laque aux clous d'argent, parmi
Les fleurs du tapis jaune aux nuances calmées,
Le riche et lourd collier qu'agrafent deux camées,
Ruisselle et se répand sur la table à demi.

Un oblique rayon l'atteint. L'or a frémi.
L'étincelle s'attache aux perles parsemées,
Et midi darde moins de flèches enflammées
Sur le dos somptueux d'un reptile endormi.

Cette splendeur rayonne et fait pâlir des bagues
Eparses où l'onyx a mis ses reflets vagues
Et le froid diamant sa claire goutte d'eau ;

Et, comme dédaigneux du contraste et du groupe,
Plus loin, et sous la pourpre ombreuse du rideau,
Noble et pur, un grand lis se meurt dans une coupe.

(Le Reliquaire.)

Le Défilé.

Dans le faubourg planté d'arbustes rabougris,
Où le pâle chardon pousse au bas des murs gris,
Sur le trottoir pavé que limitent des bornes,
Lentement, en grand deuil, tous deux, tristes et mornes,
Et vers le couchant d'or d'un juillet étouffant,
Vont ensemble une mère et son petit enfant,
La mère est jeune encore ; elle est pauvre, elle est veuve.
Résignée, et pourtant droite encor sous l'épreuve,
Elle songe sans doute au sobre lendemain ;
Et le petit garçon qu'elle tient par la main
A déjà dans ses yeux agrandis par les jeûnes
L'air grave des enfants qui s'étonnent trop jeunes.

Ils marchent, regardant le coucher du soleil.

Mais voici que, parmi le triomphe vermeil
Des nuages de pourpre aux franges d'écarlate,
Là-bas, soudaine et fière, une fanfare éclate :
Et, poussant devant eux clairs et timbaliers,
Apparaissent au loin les premiers cavaliers
D'un pompeux régiment qui fait de la parade.
Des escadrons ! mais c'est comme une mascarade.
Les enfants et le peuple, hélas ! enfant aussi,
S'arrêtent en chemin pour les voir. Or ceux-ci
Sont très beaux ; et le fils de la veuve regarde ;
Lui qui vécut dans les murs froids d'une mansarde,
Il n'a jamais rien vu de tel ; il est hagard ;
Et sa mère lui dit, bénissant ce hasard,
Et distraite, elle aussi, de ses rêves austères :
" Restons là. Nous verrons passer les militaires. "

Ils s'arrêtent tout deux : et le beau régiment,
 Sombre et pesant d'orgueil, défile fièrement.
 Ce sont des cuirassiers ; ils vont, musique en tête,
 Répandant à l'entour comme un bruit de tempête ;
 Les casques sont polis ainsi que des miroirs ;
 Les sabres sont tirés. Tous les chevaux sont noirs ;
 Ils ont la flamme aux yeux et le sang aux narines.
 Les cuirasses d'aciers qui bombent les poitrines,
 Jettent à chaque pas des éclairs aveuglants ;
 Et les lourds escadrons, impassibles et lents,
 Se succèdent au pas, allant de gauche à droite,
 Avec leurs officiers dans la distance étroite,
 Si bien que le passant, sur la route arrêté,
 Cependant qu'il peut voir s'éloigner d'un côté
 Des croupes de chevaux et des dos de cuirasses,
 Voit de l'autre, marchant de tout près sur leurs traces,
 S'avancer, alignés comme par deux niveaux,
 Des casques de soldats et des fronts de chevaux.
 Et ce spectacle est plus sublime et plus farouche
 Dans la rouge splendeur du soleil qui se couche.
 Mais, l'œil tout ébloui des ors et des aciers,
 L'enfant cherche surtout à voir ces officiers
 Qui brandissent, tournés à demi sur la selle,
 Leur sabre, dont la lame au soleil étincelle,
 Et sont gantés de blanc ainsi que pour le bal,
 Et commandent, tandis que leur fougueux cheval,
 Se rappelant sans doute une ancienne victoire,
 Secoue avec orgueil son mors dans sa mâchoire.
 Et plus que tout ceux-là, l'enfant admire encor
 Le plus jeune, qui n'a qu'une aiguillette d'or
 Et marche dans les rangs ainsi qu'une recrue,
 Mais qui semble toujours à la foule accourue
 Le plus heureux, le plus superbe et le plus beau,
 Car il porte les plis somptueux du drapeau.
 Le régiment défile, et l'enfant s'extasie.
 Craintif, et se tenant à la jupe saisie
 De sa mère, il admire, avide et stupéfait,
 Et tremble. Tout à coup, celle-ci qui rêvait,
 Le regarde, et soudain elle devient peureuse.
 La pauvre femme, qui naguère était heureuse
 Que pour son fils ce beau régiment paradât,
 Craint maintenant qu'il veuille un jour être soldat ;
 Et même, bien avant que son soupçon s'achève,
 Son esprit a conçu l'épouvantable rêve
 D'un noir champ de bataille où, dans les blés versés,
 Sous la lune sinistre, on voit quelques blessés
 Qui, mouillés par le sang et la rosée amère,
 Se traînent sur leurs mains en appelant leur mère,
 Puis qui s'accourent, puis qui retombent enfin ;
 Et seuls debout alors, des chevaux ayant faim

Qui, baissant vers le sol leurs longs museaux avides,
Broutent le gazon noir entre les morts livides !

Elle entraîne son fils ; elle a le cœur glacé.
Et, bien que le brillant régiment soit passé,
Et qu'au coin du faubourg tourne l'arrière-garde,
L'enfant se plaint tout bas, il résiste, il regarde
Son rêve qui s'enfuit, espérant voir encor
Là-bas, dans la poussière, une étincelle d'or,
Et détestant déjà les amis et les mères
Qui nous tirent loin des dangers et des chimères.

(Poèmes modernes).

Petits Bourgeois.

Je n'ai jamais compris l'ambition. Je pense
Que l'homme simple trouve en lui sa récompense,
Et le modeste sort dont je suis envieux,
Si je travaille bien et si je deviens vieux,
Sans que mon cœur de luxe ou de gloire s'affame,
C'est celui d'un vieil homme avec sa vieille femme,
Aujourd'hui bons rentiers, hier petits marchands,
Retirés tout au bout du faubourg, près des champs.
Oui, cette vie intime est digne du poète.
Voyez ! le toit pointu porte une girouette,
Les roses sentent bon dans leurs carrés de buis
Et l'ornement de fer fait bien sur le vieux puits.
Près du seuil dont les trois degrés forment terrasse,
Un paisible chien noir, qui n'est guère de race,
Au soleil de midi dort couché sur le flanc.
Le maître, en vieux chapeau de paille, en habit blanc,
Avec un sécateur qui lui sort de sa poche,
Marche dans le sentier principal et s'approche
Quelquefois d'un certain rosier de sa façon
Pour le débarrasser d'un gros colimaçon.
Sous le bosquet, sa femme est à l'ombre et tricote ;
Après d'elle, le chat joue avec la pelote.
La treille est faite avec des cercles de tonneaux,
Et sur le sable fin sautillent des moineaux.
Par la porte, on peut voir, dans la maison commode,
Un vieux salon meublé selon l'ancienne mode,
Même quelques détails vaguement aperçus :
Une pendule avec Napoléon dessus,
Et des têtes de sphynx à tous les bras de chaise.
Mais ne souriez pas. Car on doit être à l'aise,
Heureux du jour présent et sûr du lendemain,
Dans ce logis de sage observé du chemin.
Là sont des gens de bien, sans regret, sans envie,
Et qui font comme ont fait leurs pères. Dans leur vie

Tout est patriarcal et traditionnel.
 Ils mettent de côté la bûche de Noël,
 Ils songent à l'avance aux lessives futures,
 Et, vers le temps des fruits, ils font des confitures.
 Ils boivent du cassis, innocente liqueur !
 Et chez eux, tout est vieux, tout, excepté le cœur.
 Ont-ils tort, après tout, de trouver nécessaires
 Le premier jour de l'an et les anniversaires,
 D'observer le carême et de tirer les Rois,
 De faire, quand il tonne, un grand signe de croix,
 D'être heureux que la fleur embaume et l'herbe croisse,
 Et de rendre le pain bénit à leur paroisse ?
 — Ceux-là seuls ont raison, qui, dans ce monde-ci,
 Calmes et dédaigneux du hasard, ont choisi
 Les douces voluptés que l'habitude engendre. —
 Chaque dimanche, ils ont leur fille avec leur gendre ;
 Le jardinet s'emplit du rire des enfants,
 Et, bien que les après-midi soient étouffants,
 L'on puise et l'on arrose, et la journée est courte.
 Puis, quand le pâtissier survient avec la tourte,
 On s'attable au jardin, déjà moins échauffé,
 Et la lune se lève au moment du café.
 Quand le petit garçon s'endort, on le secoue,
 Et tous s'en vont alors, baisés sur chaque joue,
 Monter dans l'omnibus voisin, contents et las,
 Et chargés de bouquets énormes de lilas.
 — Merci biens, bonnes gens ; merci bien, maisonnette,
 Pour m'avoir l'autre jour donné ce rêve honnête
 Qu'en m'éloignant de vous mon esprit prolongeait
 Avec la jouissance exquise du projet.

(*Les Humbles.*)

Paysage d'hiver.

L'allée est droite et longue, et sur le ciel d'hiver
 Se dressent hardiment les grands arbres de fer,
 Vieux ormes dépouillés dont le sommet se touche.
 Tout au bout, le soleil, large et rouge, se couche.
 A l'horizon il va plonger dans un moment.
 Pas un oiseau. Parfois un lointain craquement
 Dans les taillis déserts de la forêt muette ;
 Et là-bas, cheminant, la noire silhouette,
 Sur le globe empourpré qui font comme un lingot,
 D'une vieille à bâton, ployant sous son fagot.

(*Promenades et Intérieurs.*)

(1) Comparer, dans les « *Humblés* », les « *Emigrants* » aux « *Emigrants* », de LOUIS DE CHAUVIGNY (*Amours défunts*), et de H. MURGER (*Les Nuits d'hiver*).

Les Parfums.

Volupté des parfums ! — Oui, toute odeur est fée.
 Si j'épluche, le soir, une orange échauffée,
 Je rêve de théâtre et de profonds décors ;
 Si je brûle un fagot, je vois, sonnant leurs cors,
 Dans la forêt d'hiver les chasseurs faire halte ;
 Si je traverse enfin ce brouillard que l'asphalte
 Répand, infect et noir, autour de son chaudron,
 Je me crois sur un quai parfumé de goudron,
 Regardant s'avancer, blanche, une goélette
 Parmi les diamants de la mer violette.

(Promenades et Intérieurs.)

Xavier de Ricard.

Fontenay-sous-Bois, 1843 — Bandol (Provence), 1911.

Œuvres poétiques : *Les Chants de l'aube*, (1862). — *Ciel, Rue et Foyer* (1865).

Un des premiers fondateurs du Parnasse. Inquiété plus d'une fois pour ses idées. En 1882, part pour l'Amérique du Sud, fonde l'*Union française* à Buenos-Ayres, le *Rio Paraguay* au Paraguay, le *Sud-Américain* à Rio de Janeiro. En 1885 rentre en France où il s'occupe de journalisme. Mort pauvre. Ame généreuse ; poésie pénétrée de sentiments humanitaires.

Sérénité.

On dirait que ce vent vient de la mer lointaine ;
 Sous des nuages blonds l'azur du ciel verdit,
 Et, dans l'horizon blême, une brume incertaine
 S'amasse à flots épais, se dilate et grandit.

Elle éteint le dernier éclat du soleil pâle
 Qui plonge et s'enfouit dans le vague Occident ;
 Son front, mélancolique et noirci par le hâle,
 Cache au fond du ciel gris son diadème ardent.

L'air sonore frissonne, et la Nuit souveraine
 Du fond de l'orient se lève lentement ;
 Elle monte et s'étend ; sa majesté sereine
 D'un immense mystère emplit le firmament.

Sous ses pieds nonchalants que les ténèbres baignent,
 Le sol creux retentit, tremble au loin et frémit ;
 Et de rouges éclairs qui palpitent et saignent,
 Crèvent le ciel opaque et pesant qui gémit.

La Nuit rêveuse et douce a ceint sa tête brune
 D'un bandeau scintillant parsemé d'yeux ouverts ;
 Les rayons d'argent froid, qui tombent de la lune,
 Sur ses cheveux de jais plaquent des reflets verts.

Elle allonge ses bras d'où ses voiles noirs pendent
 A lents plis, imprégnés des pavots du sommeil,
 Et troués de clartés mystiques, qui répandent
 Sur l'ébène de l'aube un or fauve et vermeil.

Et ce vent, qui fraîchit, vient de la mer lointaine ;
 La gaze de sa robe a glissé sur les eaux
 Et déploie en traînant une odeur incertaine
 De sels marins mêlés aux verdeurs des roseaux.

Et les nuages blonds se rembrunissent : l'ombre
 Voit, à ses flancs grondants, serpenter des éclairs ;
 On dirait d'un vaisseau voguant sur la mer sombre
 Avec un bruit confus de canons et de fers.

Courbant, en mugissant, les chênes centenaires,
 La Tempête, qui hurle et pleure par moment,
 Précipite les lourds chariots des tonnerres
 Sur les vastes pavés d'airain du firmament.

Mais que m'importe à moi ce spectacle, ô Nature !
 Le voile de l'ennui décolore mes yeux ;
 Car je souffre en silence une morne torture
 A vivre dans ces temps désenchantés et vieux.

Je sentis quelquefois l'Amour, qui m'accompagne,
 Hésiter et pleurer, délaissé par l'Espoir ;
 Mon sentier s'obscurcit ; la Nuit qui monte, gagne
 La cime immaculée où je voudrais m'asseoir.

Si je te dis, Nature impassible et sereine,
 " Bonne mère : rends-moi plus puissant et meilleur !"
 Je vois dans tes yeux bleus, éternelle sirène,
 Sourire vaguement l'éternelle douleur.

C'est pourquoi, sans amour et sans haine inutile,
 Je subirai la vie ainsi qu'il sied aux forts ;
 Je serai calme et fier, comme l'arbre immobile
 Qui, sous les cieux changeants, croît et vit sans efforts.

(Ciel, Rue et Foyer.)

Anatole France.

Paris, 1844.

Œuvres poétiques : *Les Poèmes dorés* (1873. — *Les Noces Corinthiennes*, drame antique (1876).
Poésies complètes (1897).

De son vrai nom Anatole Thibaut. Fils d'un libraire parisien. Fit partie du Parnasse, mais ne collabora pas au premier volume. Ciseleur curieux, artiste raffiné. Le poète depuis les *Noces Corinthiennes*, a fait place au prosateur merveilleux que tout le monde connaît.

Le Poète.

La parole est divine et contient toutes choses.
 Heureux qui, pour fixer son rêve intérieur,
 Employa sans faillir la forme et la lueur
 Dans le cristal des sons fatalement encloses !

Heureux qui fit courber, à flots, de son pressoir,
Comme un vin d'Engaddi, les mots dont on s'enivre,
Et qui, pour célébrer le triomphe de vivre,
De rythmes parfumés remplit son encensoir.

Heureux qui, comme Adam, entre les quatre fleuves,
Sut nommer par leur nom les choses qu'il sut voir,
Et de qui l'écriture est un puissant miroir,
Fidèle à les garder immortellement neuves !

Car, après que cet homme a fini ses travaux
Et que les belles mains de la tristesse calme
Ont posé fermement la couronne et la palme
Sur sa bière livrée aux lents et noirs chevaux,

Il vit épars en nous sur la terre chérie ;
Son essence, à nos yeux charmés, en songes clairs,
En chastes visions, dans la douceur des airs
Flotte, et l'heure présente en est toute fleurie.

Il se mêle, subtil, au jour que nous voyons,
Et vient nous affranchir du temps et de l'espace ;
Un frisson glorieux saisit nos cœurs, où passe
Son âme dispensée en ses créations.

Un souffle sibyllin, autour de nous fait naître
Un astre enchanté, plein de suaves couleurs,
De parfums, de regards, de sourires, de pleurs,
Et multiplie en nous la joie immense d'être.

(Poèmes dorés.)

Louis Tiercelin.

Rennes (1849).

Œuvres poétiques : *Les Asphodèles* (1873). — *L'Oasis* (1880). — *Primevère* (1881).
Les Anniversaires (1887). — *Les Cloches* (1892). — *Sur la Harpe* (1897). — *La Bretagne
qui chante* (1903). — *Sous les Brumes de Bretagne*.

Poète idéaliste, au cœur généreux et bon. Initiateur et chef du mouvement littéraire contemporain en Bretagne. Ami de Leconte de Lisle ; Hérédia lui apprit la technique du vers.

L'Aumône.

Le lourd soleil de juin a brûlé les campagnes.
Le torrent qui flambait du sommet des montagnes,
Brisant les fleurs, broyant les arbres dans son choc,
Ouvre, comme une plaie énorme dans le roc,
Son gouffre desséché plein de débris informés.
Le ruisseau dont les eaux baignaient le pied des ormes
Et qui courait, avec un murmure confus,
Frais et clair, à l'abri des vieux saules touffus,
Montre à présent son lit de sable triste et vide.
Le chemin est ardent et le champ est aride.

On voit les blés jaunis sécher sans être mûrs.
 Les fauves, par milliers, cherchent l'abri des murs,
 Epouvantés de voir la forêt sans ombrage.
 Les oiseaux étonnés s'appellent ; avec rage,
 Inquiets, vainement implorent ils du bec
 La terre dévastée et la forêt à sec.
 Les reptiles, brûlés par la chaleur du sable,
 Sont saisis d'un effroi vague, indéfinissable ;
 Ils n'osent plus sortir ; le troupeau haletant
 Regarde avec stupeur les vases de l'étang
 D'où s'élève un brouillard épais et délétère.
 Partout la sécheresse a fait fendre la terre.
 Adieu les verts taillis ! Adieu les gazons frais !
 Adieu paix des vallons ! mystère des forêts !
 Le soleil a fané les fleurs, flétri les mousses ;
 La nature n'a plus de perspectives douces,
 Et, dans ce flamboïment de la terre et des cieus,
 L'homme ne trouve plus où reposer ses yeux.
 La soif et le murmure ont contracté sa bouche ;
 Il est découragé, morne, sombre, farouche ;
 Il respire, mêlés dans un air lourd et chaud,
 La poussière d'en bas et les rayons d'en haut ;
 Et du triste univers, comme du fond d'un gouffre,
 Un cri monte incessant : " Seigneur, la terre souffre. "
 Le Seigneur répondit : " Je vais faire pleuvoir
 Sur la terre assez d'eau pour remplir l'abreuvoir,
 Le ruisseau, le torrent, l'étang, le lac, le fleuve,
 Pour vêtir les forêts d'une ramure neuve,
 Pour faire reverdir les vallons et les prés.
 Je veux calmer la soif de ces désespérés
 Qui souffrent, quel que soit le nom dont on les nomme.
 Je veux, sur le reptile aussi bien que sur l'homme,
 Sur l'humble et l'orgueilleux, verser le même don.
 Je suis la Récompense et je suis le Pardon.
 Je veux que le bienfait étouffe le blasphème,
 Que l'ignorant haineux me connaisse et qu'il m'aime
 Je veux gagner son cœur par la souffrance aigri,
 Afin qu'il soit à moi quand je l'aurai guéri.
 Je veux que le bonheur apaise et sanctifie
 Tout ce qui se révolte et ce qui se défie,
 Et, réconciliant tous les êtres entre eux,
 Que la fraternité de l'univers heureux,
 Comme un parfum d'encens, monte jusqu'à mon trône. "
 O frères, c'est ainsi que doit tomber l'aumône.

(L'Oasis.)

Frédéric Plessis.

Brest, 1851.

Œuvres poétiques : *La Lampe d'argile* (1886). — *Vesper* (1897).

Poésies complètes, 1873-1903, comprenant *La Lampe d'argile*, *Vesper* et *Gallica* (1904).

Fils d'un médecin de marine. Descend par son grand-père paternel, capitaine sous le premier Empire, d'une famille de l'Anjou. Par sa mère se rattache à une vieille maison de Provence.

Savant latiniste et poète. Fut professeur aux Facultés des lettres de Poitiers, Caen, Bordeaux, Lyon et à l'École normale supérieure. Pénétré de génie latin et de tradition latine. Chante tour à tour Rome, la Grèce, la Bretagne, sa terre natale, l'Auvergne, où il habita de 1877 à 1879, la Normandie. A fait aussi des romans ; a édité et commenté quelques auteurs latins et donné des ouvrages de philologie.

Coucher de soleil.

Dis-moi, te souvient-il de ce soir de septembre
Quand, pour mieux contempler l'embrasement des cieux,
Nous montâmes tous deux à la plus haute chambre
D'où, par-dessus les toits, voyaient au loin nos yeux ?

Une lame de cuivre, étroite, jaune et claire,
Coupait de lourds flocons glauques et cramoisis...
Et le siniste adieu de la clarté solaire
Nous laissa d'une même anxiété saisis.

Les présages de deuil, que les anciens poètes
Ont sur le mètre épique à l'envi récités,
Surgirent tout à coup dans nos âmes muettes
Avec leurs maux réels et leurs calamités.

Ceux que Virgile, Horace ou Lucain remémore,
Ces avertissements stériles du destin,
Qui dans les cœurs troublés font remonter encore,
Malgré l'eau du baptême, un flux de sang latin !

Les astres inconnus, les prodiges sans nombre,
Par la plaine de Mars le fleuve débordé,
Et tout à coup, la nuit, Sulla dressant son ombre
Dans le Forum, aux yeux d'un passant attardé ;

Ou, plus affreux encor qu'aux roseaux de Minturnes,
Marius rejetant le poids de son tombeau
Devant le laboureur et le pâtre nocturnes,
Au bord noir et glacé du rapide Anio !

Décors sanglants du ciel, n'êtes-vous que mençonge,
Lointaine obsession, païenne hérédité ?
Ou bien cette épouvante, où votre aspect nous plonge,
A-t-elle obscurément sa part de vérité ?

(*Vesper*)

André de Guerne.

Paris, 1853.

Œuvres poétiques : *Les Siècles morts* : I. L'Orient antique (1890) ; II. L'Orient grec ; III. L'Orient chrétien (1897). — *Le Bois sacré* (1898). — *Les Flûtes alternées* (1900).

Le vicomte de Gerne est un érudit qui s'est épris de bonne heure des antiquités. Vers plein et sonore, d'une forme toute parnassienne. S'honore d'être le disciple de Leconte de Lisle. Ses dernières œuvres ont plus de douceur et de vie émue, encore qu'on puisse y désirer plus de souplesse et d'abandon.

Eglogue.

Alors qu'elle eut gravi le sentier le plus haut,
 L'heure étant lourde encore et le jour étant chaud,
 Elle ferma les yeux. Sur la roche et les mousses
 Le soleil de juillet dardait ses flèches rousses,
 Et parmi les rameaux des gouttes d'or pleuvaient.
 Tout se taisait : les bois émerveillés rêvaient
 Qu'une Nymphe était là, sommeillant sous leurs ombres.
 Et lasse et choisissant un lit de verts décombres,
 Sous la sérénité des branchages flottants
 Elle ferma les yeux. Elle dormit longtemps,
 Ayant pour oreiller une roche et pour couche
 La mousse où la Cigale agreste s'effarouche.
 L'abeille bourdonnait et les papillons bleus
 Caressaient de leur vol ses cheveux onduleux ;
 La fleur d'un églantier de sa lèvre était proche.
 Elle dormit longtemps sur la mousse et la roche,
 Et l'enfant aux yeux clairs sourit dès son réveil
 Et dit : — J'ai soif. — C'était l'heure où le ciel vermeil
 S'irise à l'horizon d'une clarté plus tendre
 Tandis que l'Occident pourpré semble suspendre
 Au bord du firmament un globe d'or qui fond.
 Elle avait dit : J'ai soif. Le bois était profond ;
 Nul ruisseau près de nous ne chantait sous les chênes.
 Nulle onde ne filtrait des fissures prochaines
 Quand apparut, au bord du sentier incertain,
 Une femme portant un grand vase d'étain,
 Et l'enfant souleva le vase et but à même,
 Joyeuse et malhabile et pressée, et la crème
 Ecuma sur sa lèvre et blanchit son menton.
 Et ce fut simple, calme et beau, comme, dit-on,
 Était la Vie Antique aux vallons de Sicile,
 Comme un groupe sculpté dans un marbre docile,
 Comme une chaste Eglogue où Moschos eût rêvé
 D'une jeune déesse au bras souple et levé,
 Epuisant, souriante et penchée en arrière,
 La coupe de lait pur qu'offre une chevière.

(*Les Flûtes alternées.*)

LE SYMBOLISME. (1)

« La beauté poétique pure réside dans la suggestion plus encore que dans l'expression.. Il faut, pour que le sortilège des beaux vers s'accomplisse, du rêve et de l'au-delà, de la pénombre morale et du mystérieux. « Qu'est-ce que la poésie? disait Byron dans ses *Mémoires*. — Le sentiment d'un ancien monde et celui d'un monde à venir ». Un autre univers aperçu par delà les événements de la vie présente comme capable de nous combler le cœur, et regretté dans le désespoir ou pressenti dans le désir — c'est bien là où se meuvent les imaginations des poètes, et le symbolisme se prête merveilleusement à cette sorte de mirage ».

(P. BOURGET : Article sur A. de Vigny).

Les Origines. — Vers 1880, déjà, on constate en France, en Angleterre, en Amérique, une renaissance merveilleuse de l'idéalisme en philosophie; on bat en brèche les théories, un peu sèches et dures, du positivisme. D'autre part, sous l'influence des philosophes et penseurs allemands, Fichte, Schelling, Novalis, le mystère envahit la poésie, qui de plus en plus s'attachera à exprimer l'Inconscient. Une réaction se manifesta bientôt contre l'impassibilité parnassienne et contre le naturalisme. On peut dire que le symbolisme est déjà né avec Baudelaire et Villiers de l'Isle-Adam.

Ce nom de symbolisme ne désigna pas tout d'abord les partisans des idées nouvelles. On les appelait tous indistinctement, par ironie, *décadents*. Plus tard, on distingua quatre groupes : les *Décadents*, avec Verlaine; les *Symbolistes*, qui adoptent un programme plus conforme aux théories de Mallarmé; l'école *symboliste et harmonique*, qui se range autour de René Ghil; l'école *romane française*, fondée en 1891 par Moréas. A présent on classe sous cette rubrique, malgré la diversité de leurs tendances, tous les poètes de l'école nouvelle.

On peut ramener à trois les principales réformes introduites par les théoriciens du groupe symboliste; elles portent a) sur la conception de la poésie; b) sur la langue; c) sur la technique du vers.

I. La conception de la poésie. — Elle diffère sensiblement de celle du Romantisme ou du Parnasse. L'idéalisme, qui est à la base de leur poésie, est vague, mystérieux, enveloppé de nuages qui voilent le rêve. Le symboliste, sous l'influence des philosophies nouvelles, considère les choses comme des apparences, existant non par elles-mêmes ni pour elles-mêmes, mais parce qu'il les voit telles. Il porte en lui tout le monde sensible (2); ce n'est plus le paysage qui fournit au poète son état d'âme; c'est son âme qui reflète l'état du paysage (3). Il le transforme, le modifie suivant les dispositions du moment. S'il est triste, ce n'est pas qu'il ait sous les yeux un spectacle triste; non, sa tristesse prendra les formes du monde extérieur qu'il a en lui: il lui donnera la vie, un corps; il la verra pleurer et marcher devant lui. (4)

(1) Il ne faut pas oublier, parmi les précurseurs du Symbolisme, Charles Baudelaire. La théorie de la nouvelle école n'est-elle pas déjà, en effet, formulée dans ces lignes: « Quel est celui de nous qui n'a pas, dans ses jours d'ambition, rêvé le miracle d'une prose poétique, musicale, sans rythme, sans rime, assez souple et assez heurtée, pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience? C'est surtout de la fréquentation des villes énormes, c'est du croisement de leurs innombrables rapports que naît cet idéal obsédant... »

(2) Cfr. H. DE RÉGNIER :

L'aurore et le printemps, le couchant et l'automne
Sont avec la forêt, et le fleuve et la mer
D'extérieurs aspects de ton toi monotone;
Le verger fructifie et mûrit dans ta chair.
La nuit dort ton sommeil, l'averse pleut tes pleurs,
L'avril sourit ton rire, et l'aouï rit ta joie,
Tu cueilles ton parfum en chacune des fleurs.
Et tout n'étant qu'en toi, tu ne peux être ailleurs.

(3) Cfr. A. SAMAIN :

Mon cœur est un beau lac solitaire qui tremble,
Hanté d'oiseaux turfs et de rameaux frêles,
Où le vol argenté des sylphes se rassemble
En un soir diaphane où défailent des fleurs.
La lune y fait rêver ses pâleurs infinies;
L'aurore en son cristal baigne ses pieds rosés;
Et sur ses bords, en d'éternelles harmonies,
Soupire l'orgue des grands joncs inapaisés.

Cfr. également G. KAHN : *La Pluie et le beau temps*. Le poète y assimile les états variés, tristes et gais, de son âme à des états correspondants de la nature.

(4) Cfr. H. DE RÉGNIER :

J'ai cru voir ma tristesse, dit-il, et je l'ai vue.
Elle était nue,
Assise dans la grotte la plus silencieuse
De mes plus intérieures pensées;
Elle y était le songe morne des eaux glacées;

L'anxiété des stalactites anxieuses,
Le poids des rocs lourds comme le temps,
La douleur des porphyres rouges comme le sang;
Elle y était silencieuse,
Assise au fond de mon silence
Et nue ainsi que s'apparaît ce qui pense.

Un tableau n'est plus, pour lui, la « nature vue à travers le tempérament d'un poète ». Rodenbach n'a-t-il pas dit : *La poésie symbolique, c'est le rêve, les nuances, l'art qui voyage avec les nuages, qui apprivoise des reflets, pour qui le réel n'est qu'un point de départ et le papier lui-même, une frêle certitude blanche d'où s'élançer dans des gouffres de mystères qui sont en haut et qui attirent* » ? (1)

II. La langue. — Encore si la pensée, conçue de la sorte, était exprimée dans une langue claire, simple, au moyen de mots qui conserveraient leur sens ordinaire. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Trop souvent, sous prétexte d'obliger le lecteur à penser, à réfléchir, à remplir le rôle actif du poète, les symbolistes se plairont à entortiller, à entremêler leurs idées, à accoupler des vocables de façon étrange, à donner aux mots des sens nouveaux. On n'y comprend rien ou on comprend de trente-six façons différentes, ce qui, pour les plus farouches d'entre eux, est le nec plus ultra. Il est vrai que le but de leur poésie n'est pas de nommer les choses, mais de les évoquer. « *Les Parnassiens*, dit Mallarmé, *prennent la chose entièrement et la montrent ; par là, ils manquent de mystère. Ils retirent aux esprits cette joie délicieuse de croire qu'ils créent. Il doit toujours y avoir énigme en poésie* ». Aussi nombre d'entre eux se flattent d'être « abscons ». Leur langue aura l'imprécis, l'aérien, l'impondérable, le vague de leur conception. Nous ne prétendons pas que tous les symbolistes soient difficiles à comprendre. Verlaine, Henri de Régnier, Viélé-Griffin, etc., ont écrit des pages très claires. Mais les jeunes poètes séduits par les doctrines nouvelles ont souvent pris le symbole pour une espèce de refuge où ils abritent l'inanité de leurs pensées sous une langue énigmatique, indéchiffrable. Ceux-là s'imaginent avoir du talent, lorsqu'ils ont, comme M. Jourdain, retourné en tous sens la phrase : « *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour* ».

(1) ANDRÉ BEAUNIER caractérise ainsi la différence qui existe entre les Parnassiens et les Symbolistes : « *Peindre la réalité telle qu'elle se présente immédiatement aux regards de l'observateur, tel est l'art du Parnassien ; représenter dans la réalité tout le définitif mystère, qu'elle recouvre, tel est l'art du symboliste* ». (*La Poésie Nouvelle*). — Le Symbolisme, dit-il ailleurs, est une manière artistique qui consiste à suggérer, non à décrire (*La Fronde*, 26 mai 1901).

« Comment caractériser, écrit G. Pellissier, la conception que le Symbolisme se forme de la poésie ? Telle qu'il l'entend, la poésie a pour objet, non pas de reproduire avec précision des formes déterminées, mais d'évoquer « l'âme des choses ». En face d'un paysage, le Parnassien rendra par des termes aussi justes, aussi nets que possible, tout ce que perçoit son œil ; le Symboliste, découvrant sous les apparences sensibles ce qu'elles recèlent de latent, traduira la « correspondance » de ce paysage avec son âme, car l'âme des choses, à vrai dire, c'est l'âme du poète... » (G. Pellissier, *L'Évolution de la poésie dans ce dernier quart de siècle*. — *Revue des Revues*, 15 mars 1901).

RENÉ DOUMIC écrit : « Le mouvement symboliste fut surtout une réaction contre le positivisme de l'école parnassienne. Si, à une certaine date, il avait été très opportun de ramener en poésie le souci de l'impersonnalité, et de restituer la forme dans ses droits, un jour vint où il ne fut pas moins à propos de rappeler que la poésie ne vit pas uniquement d'érudition, d'analyse et d'observation et qu'elle en arrive ainsi peu à peu à se vider de tout ce qui est l'âme même de toute poésie. C'était le temps où, dans toutes les provinces de la littérature, on supportait impatiemment le joug devenu trop étroit et trop pesant du positivisme. On s'apercevait qu'il y a quelque ironie à prétendre jamais qu'on ait chassé le mystère des choses. On se rendait compte que, par delà la réalité tangible, et en dehors des prises de l'observation scientifique, il reste un domaine immense, celui de l'inexpliqué et de l'inconnaissable. La dureté de la conception naturaliste faisait place à une espèce d'attendrissement qui se décorait du beau nom de religion de la souffrance humaine. L'esthétique trop précise de la peinture cédait la place à celle plus vague de la musique. On avait besoin de rêve, on allait, par réaction, jusqu'à trouver du charme à l'indécis et à l'imprécis. De là, le mouvement symboliste qui n'a été que la forme prise dans l'ordre de la poésie par le besoin d'affaiblissement et de réaction contre le naturalisme, universellement ressenti à la fin du siècle ». (*Revue des Deux Mondes*, 15 Juin 1903).

«... Quel dessin, se demande TANCRÈDE DE VISAN, poursuivaient ces poètes, sinon de nous donner un lyrisme pur, j'entends dépourvu d'éléments parasites, tels que éloquence, didactisme, etc., un lyrisme qui puise son essor dans la vie même de l'âme, dans les songes intérieurs ou cosmiques, dans les paysages vus au dedans et ramenés à des élans émotionnels, dans les spectacles de la nature perçus en fonction de l'enthousiasme qu'ils déchaînent en nous ? Par l'accumulation d'images évocatrices, gracieuses ou pathétiques, mais toujours vivantes et suggestives, ils ont voulu nous communiquer des vibrations profondes, des sentiments lourds d'émois, ce que la nature dicte non à l'imagination seule, mais au cœur tout près d'elle, nous faire participer aux graves émotions des choses, comme autant de consciences confuses en qui nous nous mirons, nous amener à conjuguer dans le même rythme léger ou grandiose au moyen de ces *correspondances* dont parle Baudelaire, les harmonies du monde considéré comme une âme spirituelle et les pulsations mystérieuses de notre être ému, penché au bord du temps.

«... C'est une participation de plus en plus étroite avec la nature animée, une exaltation non plus seulement imaginative et superficielle, analytique, mais creusée en profondeur et synthétique, un retour aux « données immédiates », de la conscience et de notre moi le plus vivant, une sorte de panthéisme évocateur où chaque objet est moins décrit que chanté, une plus intime et plus vraie compensation de la pensée et du sentiment, de l'idée manifestée par des images lyriques, sensibilisée, et du cœur.

Tout ceci, qu'on doit se garder d'enfermer dans une formule trop stricte, les symbolistes l'ont plus ou moins voulu, tenté, réalisé ».

(*L'Attitude du Lyrisme contemporain*.)

C'est à eux que songe Huysmans⁽¹⁾ dont les sympathies pour les symbolistes ne peuvent être suspectées, lorsqu'il écrit : « *Le clan décadent divague, sous prétexte de causerie d'âme, dans l'inintelligible charabia des télégrammes. En réalité, il se borne à cacher l'incomparable disette de ses idées sous un alourdissement voulu du style* ».

III. La métrique. — La métrique a surtout préoccupé les poètes symbolistes. La question du vers libre, polymorphe ou polypode, a fait l'objet d'études très sérieuses, favorables ou hostiles, auxquelles nous renvoyons le lecteur⁽²⁾. Il serait aussi téméraire de condamner tout que d'approuver tout dans pareille réforme. Nous ne pensons pas avec Sully Prudhomme que « *l'art des vers, après la contribution capitale qu'il doit au génie de V. Hugo, a reçu tout son complément, a épuisé le progrès que sa nature comportait* ». La pensée évolue, la langue évolue ; le vers aussi, comme tout organisme, est soumis aux conditions de la vie. L'immobilité, c'est la mort. Les romantiques n'ont-ils pas disloqué l'alexandrin classique ? Après eux, les Parnassiens n'ont-ils pas cherché à réaliser dans les vers la beauté sculpturale des choses ? Pourquoi les Symbolistes, eux, ne pourraient-ils pas chercher de nouvelles voies ?⁽³⁾

La mesure. — Toute la question du vers libre, qui a fait couler tant d'encre, et provoqué tant d'épigrammes et de railleries, dépend de l'opinion que l'on a du vers.⁽⁴⁾

Rien de plus commode que de ridiculiser, comme Verlaine l'a fait, le vers de dix sept syllabes.⁽⁵⁾ Encore faut-il savoir si le vers existe par lui-même, individuellement, s'il a sa vie propre, son unité à lui, ou si son unité se perd dans l'unité de la strophe. D'un côté, la théorie classique ; de l'autre, la théorie symboliste. Du moment où le vers ne conserve plus son unité particulière, peu importe qu'il soit dans le cours d'une strophe de différentes mesures. Le poète alors est libre de produire des membres rythmiques de toute valeur et de les combiner suivant le développement de sa pensée dans la période ou la strophe. Le vers libre devient alors le contraire du vers détaché. Le lecteur peut les séparer ou les réunir à volonté, les mettre les uns à la suite des autres ; il obtiendra une page de belle prose.⁽⁶⁾

(1) *Là-bas.*

(2) Vigii Lecoq (*La Poésie de 1854-1896*). — Adolphe Boschot : *La crise poétique. La réforme de la prosodie*. — Sully Prudhomme : *Réflexion sur l'art d'écrire. Testament poétique*. — Robert de Souza : *Le rythme poétique*. — André Beaunier : *La poésie nouvelle, 1902*. — Le Goffic et Thieulin : *Nouveau traité de versification*. — Jules Tellier : *Nos poètes, 1888*. — Gustave Kahn : *Le vers libre (Préface des premiers poèmes, 1897)*. — *Chronique de la littérature et de l'art (Revue indépendante, 1888)*. — Viélé-Griffin : *Entretiens politiques et littéraires, 1891-1892. Causerie sur le vers libre et la tradition (L'Ermitage, 1899)*. — *Mercure de France, (1895-1899)*. — Alb. Mockel : *Propos de littérature*. — Georges Vanor : *L'Art symboliste, 1889*. — P. de Bouchaud : *Considérations sur quelques écoles poétiques, 1903*. — Van Bever et Léautaud : *Poètes d'aujourd'hui, 1900*. — Adolphe Retté : *Le Symbolisme, 1903*. — Adolphe Lacuzon : *La Foi nouvelle du Poète et sa doctrine : l'Intégralisme, 1904*. — Remy de Gourmont : *Souvenirs du Symbolisme*. — Tancrède de Visan : *L'Attitude du lyrisme contemporain*. — André Barr : *Le Symbolisme, essai historique sur le mouvement symboliste en France de 1825 à 1900*. — Ernest Raynaud : *La Mêlée symboliste (1919)*. — Joindre à ces études celles de Pelletier, Pschiraj, D'Eichtal, Rosières, Léon Vannoiz (*Revue bleue, 1903*), etc.

(3) La métrique régulière, dit Georges Duhamel, n'est plus indispensable à l'expression poétique... Le vers blanc, dit-il encore, n'apparaît plus comme une monstruosité, mais comme un des régimes naturels du langage poétique nouveau.

(4) Le vers libre, du reste, n'est pas nouveau. Cfr. *Vers bâffins*. — Il y a des vers de 14 et de 18 pieds chez les poètes de la Pléiade. Tel celui-ci, de CH. TOUSTAIN :

« Ils roulaient en leur gauche main un sombre-affreux et malluisant flambeau. »

Au XVIII^e siècle, VOLTAIRE a des vers blancs. Et TURGOT a des vers de 14 syllabes, dans sa traduction de l'*Enéide* :

« Jadis sur la fougère une musette accompagna mes chants.

J'osai depuis, sortant du bois, disciple de Cères,

Forcer la terre à répondre aux vœux de l'avare agriculteur

Mars aujourd'hui m'appelle. O Muse ! embouche la trompette, » etc.

Il y a 13 syllabes dans ces vers de TH. DE BANVILLE :

« Le chapt de Forgie avec des cris au loin proclame
Le beau Lysios, le Dieu vermeil comme une flamme.
Lui, le thyrsé en main, passe rêveur et triomphant,
A demi couché sur le dos nu d'un éléphant. »

(*Le Triomphe de Bacchus.*)

(5) Cfr. cette épigramme de VERLAINE :

J'ai fait un vers de dix-sept pieds !

Moréas, n'oubliez pas,

Vous, de tous les chers émeutiers,

Le seul dont j'aime les ébats ;

Mon vers n'est pas de dix-sept pieds,

Il est de deux vers bien divers

Un de sept, un de dix. — Riez

Du « distinguo » : c'est bon, rire. Et c'est meilleur encor, aimer vos vers.

(*Epigrammes.*)

(6) Du reste, le vers libre n'est pas d'usage absolu. H. de Régner, Viélé-Griffin, Verhaeren, Samain, etc., ont écrit de beaux vers suivant la formule classique.

Mais ce qu'il importe de dire, c'est que trop souvent des disciples maladroits, comprenant peu l'esprit de la réforme, l'ont compromise par des imitations gauches et ridicules ; ils se sont crus poètes et poètes symbolistes pour avoir écrit, soi-disant en vers, une prose désarticulée, une phrase invertébrée qui n'a même plus le mérite de l'harmonie. (1)

La liberté que les Symbolistes réclament pour le vers, ils la veulent naturellement aussi pour la strophe. Plus de strophes d'égale longueur, mais des strophes dont les proportions seront réglées sur les proportions de la pensée.

La rime. — La théorie de Th. de Banville avait jeté dans la poésie les rimes les plus extraordinaires. Ses procédés étaient trop commodes à appliquer : le premier venu se sentait capable de produire en foule des sonnets, des odes, des ballades, des villanelles, des pantoums irréprochables avec rimes riches et consonnes à l'appui. Sous prétexte de rendre difficile l'art des vers, on l'avait mis à la portée de tout le monde. C'est contre les excès de cette doctrine que les Symbolistes se sont insurgés. (2) Ils ont conservé la rime riche, sonore, lorsqu'elle avait sa raison d'être, pour colorer fortement l'idée, la faire vibrer en pleine lumière. Partout ailleurs, ils ont préféré l'assonance pâle, grise, effacée, propre aux pensées imprécises, aux émotions vagues, aux sentiments voilés. Cette conception de la rime s'harmonise avec leur

(1) On connaît la réponse que fit un jeune poète à Hérédia, qui lui proposait de retrancher d'un vers de 17 syllabes un adjectif inutile : « C'est dommage, dit-il, il n'en aura plus que quinze. »

(2) Les partisans de la tradition ont, naturellement, raillé les doctrines nouvelles.

Ballade.

*Pour défendre la doctrine
des Poètes Parnassiens.*

Mon esthétique là voici :
Les bons maîtres, je les honore ;
Qu'un art nouveau se lève aussi,
Je saluerai le météore.
Pourtant dans les vers que j'adore
Je veux, criminel endurci,
Rythme franc et rime sonore ;
Les vieux Parnassiens sont ainsi.
Rimbaud, fumiste réussi,
Dans un sonnet que je déplore,
Veut que les lettres O E I
Forment le drapeau tricolore.
En vain le décadent péroré,
Il faut sans *mais*, ni *car*, ni *si*,
Un style clair comme l'aurore ;
Les vieux Parnassiens sont ainsi.
Quelques « Jeunes » de ce temps-ci
Me voudraient voir, — point ne l'ignore —
Tressant des chaussons à Poissy
Ou mis en bière avec du chlore,
Pour ces vérités que j'arbore,
Mais je proteste, Dieu merci !
Et j'offre aux fous mon ellébore ;
Les vieux Parnassiens sont ainsi.

ENVOI

Le symbolisme nous dévore !
France, n'en ayez pas souci,
Il est des fidèles encore ;
Les vieux Parnassiens sont ainsi.

FRANÇOIS COPPEE.

Les Aèdes.

La plupart sont des étrangers,
Étrangers même à notre langue ;
Ils lui font courir des dangers.
Ils viennent jusqu'en nos vergers
Mettre nos doux mots à la cangue.
La plupart sont des étrangers,
Étrangers même à notre langue.
L'hémistiche, qu'est-ce cela ?
Qui parle encore d'hémistiche ?
La belle règle que voilà !
L'hémistiche, qu'est-ce cela ?

Qu'on remise ce tra-la-la ;
À la niche, Azor, à la niche !
L'hémistiche, qu'est-ce cela ?
Qui parle encore d'hémistiche ?
La rime, pour qui les prend-on ?
C'était bon pour Victor Hugo, la rime.
Fi ! fi ! que c'est de mauvais ton !
La rime, pour qui les prend-on ?
Cela va sur le mirilton
De ces vieux bardes qu'on supprime.
La rime, pour qui les prend-on ?
C'était bon pour Hugo, la rime !

Le nombre de pieds d'un bon vers,
N'inquiète qu'un patriarche :
Quinze ou vingt (les goûts sont divers),
Le nombre de pieds d'un bon vers
En va-t-il marcher de travers ?
Plus on a de pieds, mieux on marche !
Le nombre de pieds d'un bon vers
N'inquiète qu'un patriarche.

Le mot propre ? encore un benêt !
Qui gratte encore ce furoncle ?
Tous les mots se valent ; c'est net.
Le mot propre ? encore un benêt !
C'est bonnet blanc ou blanc bonnet,
« C'est Kif-Kif », aurait dit notre Oncle,
Le mot propre ? encore un benêt !
Qui gratte encore ce furoncle ?

O musique, que me veux-tu ?
Sereine et divine musique,
Grinçant sur leur turlututu,
O musique, que me veux-tu ?
Tu ne pèses pas un fétu,
Prise en cette métaphysique.
O musique, que me veux-tu,
Sereine et divine musique !

O noble et bon vieux vers français,
Laisse passer la mascarade !
Tu vis parfois d'autres excès,
O noble et bon vieux vers français !
Laisse crever ce jeune abécès,
Ris, et tiens bon, mon camarade.
O noble et bon vieux vers français,
Laisse passer la mascarade !

ALBERT MÉRAT
(*Les Joies de l'Heure.*)

« On peut dire de la *rime riche* qu'elle est souvent la *rime prévue* ; je lui préfère cent fois une *rime suffisante*, mais *inattendue* » Rien de plus juste que cette observation de J. Aicard.

conception de la poésie ; mais elle n'est pas nouvelle ;⁽¹⁾ elle fait de la poésie une prose musicale, où les intonations sont délicieusement fondues, telle que la rêvait Verlaine.⁽²⁾

Faguet d'ailleurs reconnaît que le Symbolisme a *dénoué notre versification* (Fénelon) jusqu'à la relâcher, mais elle avait besoin, dit-il, d'un peu de dislocation.

La strophe, pour Gustave Kahn, est une sorte de vers à rythmes discontinus et à mesures changeantes. Elle, est dit-il, *engendrée par le premier vers, le plus important en son évolution verbale. L'évolution de l'idée génératrice de la strophe crée le poème particulier ou chapitre en vers d'un poème en prose.*

En résumé, le vers et la strophe, pour les Symbolistes, ont une valeur psychique plutôt que syllabique.

Il ne faut pas conclure de ces théories que tous les Symbolistes se ressemblent et obéissent à un mot d'ordre.

« *L'école symboliste, a dit Stuart Merrill, (3) fut un simple groupement sympathique de jeunes gens qui, différant entre eux par le tempérament et ne s'entendant même pas sur les meilleurs moyens de s'exprimer, se réunirent dans une haine commune du bas naturalisme qui triomphait vers 1885 et dans un même amour de l'art lyrique, libre et synthétique. L'école symboliste se forma plutôt par le hasard de circonstances que par la volonté réfléchie de ses adhérents. Elle répondait à un besoin du moment. Elle représentait la réaction nécessaire contre la littérature du document et contre la poésie trop formaliste du Parnasse. Elle rendait la liberté à l'imagination de l'écrivain et affirmait que toute imagination est valable.* »

Quoi qu'on pense du Symbolisme — car tous ses adversaires n'ont pas désarmé — on doit reconnaître qu'il a singulièrement assoupli la poésie et augmenté la valeur musicale du vers. « *La versification, dit R. Doumic (Revue des Deux Mondes, 1902), s'est libérée de certaines contraintes pédantesques ; le rôle assigné à la rime est devenu plus modeste, la césure a acquis plus de mobilité et certains concours de syllabes, jadis proscrits par la règle de l'hiatus, semblent devoir être désormais admis.*

André Barre conclut de même : « Les Symbolistes ont ouvert la poésie, non pas à l'infini (les grands lyriques ne les avaient pas attendus), mais à l'indéfini, à la pénombre, au clair obscur du subconscient... Ils essaient d'exprimer ce qui est peut-être inexprimable par des mots, ce qu'il y a de plus intime, de plus secret, de plus fugitif dans nos impressions et nos émotions. Pour cela ils ont cru qu'ils pouvaient affranchir le vers français des lois fondamentales de la métrique, la syntaxe française de ses traditions historiques, le vocabulaire même des réserves que lui impose l'usage. Ils ont été des anarchistes littéraires. »

« On ne peut refuser à cette école, dit Faguet, ni estime, ni reconnaissance et elle a marqué son passage dans l'histoire des lettres non sans honneur. »

Charles Cros.

Fabrezn (Aude), 1842 — Paris, 1888.

Œuvres poétiques : *Le Coffret de Santal* (1873, 2^e édition augmentée). — *Fleuve*, poème (1875). — *Le Collier de griffes* (1907).

Connu surtout comme inventeur du monologue. Le *Bilboquet*, l'*Obsession*, le *Mur* et le *Hareng saur*, « cet enfantillage angélique », dit Verlaine, sont célèbres. Mais c'est à la fois un savant et un poète. Donna, comme savant, dès 1869, la solution du problème général de la photographie sur « les communications avec les planètes ». Dès 1877, avant Edison, il inventait le phonographe, qu'il appelait paléophone.

(1) Le moyen-âge n'a connu que l'assonance.

(2) VERLAINE : *Art poétique*. MALLARMÉ niait la différence entre la poésie et la prose : « *Le vers est partout dans la langue, où il y a rythme, partout excepté dans les affiches et à la 4^e page des journaux. Dans le genre appelé prose il y a des vers, quelquefois admirables, de tous rythmes. Mais en vérité il n'y a pas de prose ; il y a l'alphabet et puis des vers plus ou moins serrés, plus ou moins diffus. Toutes les fois qu'il y a effort au style, il y a versification.* »

« Le vers libre, dit Gustave Kahn, possède un nombre infini de cadences, la richesse de ses combinaisons possibles peut évoquer celle des nombres. Il n'existe point tant à l'état de vers isolé qu'à l'état de groupe, et sous forme de strophe, soit une phrase poétique et musicale qui se décompose plus utilement en motifs qu'en vers. Il est d'accord ainsi avec le mouvement musical. »

(3) *La Plume* (15 janvier 1903).

Ses vers « riches et simples comme un cœur d'enfant », dit encore Verlaine, ont parfois une délicatesse exquise et une originalité qui charme. Plusieurs de ses poèmes sont de vraies pointes sèches. Il a, plus d'une fois, des échappées sur l'art de demain. On peut le considérer d'ailleurs, comme un précurseur du Symbolisme.

L'Archet.

Elle avait de beaux cheveux blonds Comme une moisson d'Août, si longs Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons.	Puis, dans un long baiser nerveux Elle mourut. Selon ses vœux Il fit l'archet de ses cheveux.
Elle avait une voix étrange, Musicale, de fée ou d'ange, Des yeux noirs sous leur longue frange.	Comme un aveugle qui marmonne, Sur son violon de Crémone Il jouait, demandant l'aumône.
Lui ne connut pas de rival Lorsqu'il traversait monts et val En l'emportant sur son cheval.	Tous avaient d'étranges frissons En l'écoutant, car dans ses sons Vivaient la morte et ses chansons.
Car, pour tous ceux de la contrée, Aitière elle s'était montrée Jusqu'au jour qu'il l'eut rencontrée.	Alors le roi fit sa fortune. Lui sut plaire à la reine brune Et l'enlever au clair de lune.
L'Amour la prit si fort au cœur Que, pour un sourire moqueur, Il lui vint un mal de langueur	Mais chaque fois qu'il y touchait Pour plaire à la reine, l'archet Tristement le lui reprochait.
Et, dans ses dernières caresses : — Fais un archet avec mes tresses Pour charmer tes autres maîtresses.	Au son du funèbre langage Ils moururent de male rage Et la morte reprit son gage.

Elle reprit ses cheveux longs
Comme une moisson d'Août, si longs
Qu'ils lui tombaient jusqu'aux talons.

(*Le Coffret de Santal.*)

Sonnet métaphysique.

Dans ces cycles si grands que l'âme s'en effraie,
L'impulsion première en mouvements voulus
S'exerce. Mais plus loin la loi ne règne plus.
La nébuleuse est comme au hasard déchirée.

Le monde contingent où notre âme se fraye
Péniblement la route au pays des élus;
Comme au delà du Ciel ces tourbillons velus
S'agite, discordant, dans la valse sacrée,

Et puis, en pénétrant dans le cycle suivant,
Monde que n'atteint pas la loupe du savant;
Toute puissante, on voit régner la Loi première.

Et sous le front qu'en vain bat la grêle et le vent,
Les mondes de l'idée échangeant leur lumière
Tournent, équilibrés dans un rythme vivant.

Stéphane Mallarmé.

Paris, 1842. — Valvins, 1898.

Œuvres poétiques : *L'Après-midi d'un Faune*, églogue (1875). — *Les Poésies de Stéphane Mallarmé photolithographiées* (1887). — *Pages*, poème en prose (1891). — *Vers et prose*, morceaux choisis (1892). — *Poésies complètes* (Bruxelles, Deman, 1899). *Vers de circonstance* (1920).

Passa quelques années en Angleterre. Fut, de 1864 à 1892, professeur d'anglais aux lycées de Tournon, de Besançon, d'Avignon, puis au lycée Condorcet, à Paris. Parnassien subtil, écrivit d'abord, comme Verlaine, des vers très beaux et très compréhensibles. Sa traduction en prose des poèmes d'Edgar Poe (1888) contribua pour beaucoup à en faire un rêveur « *abrité de la sottise environnante par son dédain, se complaisant loin du monde, aux surprises de l'intellect, aux visions de sa cervelle, raffinant sur des pensées déjà spécieuses, les greffant de finesses byzantines, les perpétuant en des déductions légèrement indiquées que reliait à peine un imperceptible fil* » (1). Un « *auteur difficile* », comme dit une spirituelle lilote de Catulle Mendès, (2) renversant toutes les idées reçues sur les aspects des choses, toujours à l'affût d'épithètes rares, de constructions vagues, d'images quintessenciées. Et cependant ceux qui ont vécu dans son intimité louent la netteté inoubliable de son esprit, sa lucidité inquiétante. Ce fut, dit Bernard Lazare (*Figures Contemporaines*), un noble, profond et merveilleux artiste. Il avait été élu « *Prince des Poètes* » en 1896, à la mort de Verlaine. Ses maldris sont restés célèbres. (3)

« *L'Après-midi d'un Faune* » réalise sa théorie de la métrique : « *Mettre à côté de l'alexandrin dans toute sa tenue, une sorte de jeu courant pianoté autour, comme qui dirait un accompagnement musical, fait par le poète lui-même et ne permettant au vers officiel de sortir que dans les grandes occasions* ». (4)

(1) A Rebours, de J. K. Huysmans

(2) H. de Régnier l'appelle : le plus obscur et le plus elliptique des poètes. Voici une de ces œuvres... ibyllines, « si nettement ténébreuse » :

Sonnet.

A la nue accablante tu
basse de basalte et de laves
à même les échos esclaves
par une trompe sans vertu

quel sépulcral naufrage (tu
le sais, écume, mais y braves)
suprême une entre les épaves
abolit le mât dévêtu

ou cela que furibond faute
de quelque perdition haute
tout l'abîme vain éployé

dans le si blanc cheveu qui traîne
avarement aura noyé
le flanc enfant d'une sirène.

(3) A. Mockel (*Stéphane Mallarmé. Un Héros*) a rappelé avec émotion l'enchaînement des soirées de la rue de Romé : « La causerie, dit-il, naissait vite. Sans pose, avec des silences, elle allait d'elle-même aux régions élevées que visite la méditation. Un geste léger commentait ou venait souligner ; on suivait le beau regard, doux comme celui d'un frère aîné, finement sourieur, mais profond, et où il y avait parfois une mystérieuse solennité. Nous passions là des heures inoubliables, les meilleures sans doute que nous connaîtrons jamais ; nous y assistions, parmi toutes les grâces et toutes les séductions de la parole, à ce culte désintéressé des idées qui est la joie religieuse de l'esprit. Et celui qui nous accueillait ainsi était le type absolu du poète, le cœur qui sait aimer, le front qui sait comprendre, inférieur à nulle chose et n'en dédaignant aucune, car il discernait en chacune un secret enseignement ou une image de la Beauté... »

(4) Catulle Mendès caractérise ainsi sa poésie : « Il fait penser, non par le sens même du vers, mais par ce que le rythme, sans signification verbale, peut éveiller d'idée ; il exprime par l'emploi imprévu, anormal même du mot, tout ce que le mot, par son apparition à tel ou tel point de la phrase et en raison de la couleur spéciale de sa sonorité, en vertu même de sa propre inexpression momentanée, peut évoquer ou prédire de sensations immémoriales ou de sentiments futurs. »

De son côté Théodor de Wyzewa (*Nos Maîtres*, 1895) s'exprime ainsi : « Stéphane Mallarmé a rêvé d'une poésie où seraient harmonieusement fondus les ordres les plus variés d'émotions ou d'idées. A chacun de ses vers, pour ainsi dire, il s'est efforcé d'attacher plusieurs sens superposés. Chacun de ses vers, dans son intention, devait être à la fois une image plastique, l'expression d'une pensée, l'énoncé d'un sentiment et un symbole philosophique ; il devait être encore une mélodie et aussi un fragment de la mélodie totale du poème ; soumis avec cela aux règles de la prosodie la plus stricte, de manière à former un parfait ensemble, et comme la transfiguration artistique d'un état d'âme complet. »

Brise marine.

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
 Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
 D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
 Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux,
 Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe,
 O nuits, ni la clarté déserte de ma lampe
 Sur le vide papier que la blancheur défend,
 Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
 Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
 Lève l'ancre pour une exotique nature !
 Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
 Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
 Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
 Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
 Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots...
 Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

(Poésies complètes.)

Soupir.

Mon âme vers ton front où rêve, ô calme sœur,
 Un automne jonché de taches de rousseur,
 Et vers le ciel errant de ton œil angélique
 Monte, comme dans un jardin mélancolique,
 Fidèle, un blanc jet d'eau soupire vers l'Azur !
 — Vers l'Azur attendri d'Octobre pâle et pur
 Qui mire aux grands bassins sa langueur infinie
 Et laisse, sur l'eau morte où la fauve agonie
 Des feuilles erre au vent et creuse un froid sillon,
 Se traîner le soleil jaune d'un long rayon.

(Poésies complètes.)

Renouveau.

Le printemps maladif a chassé tristement
 L'hiver, saison de l'art serein, l'hiver lucide,
 Et dans mon être à qui le sang morne préside
 L'impuissance s'étire en un long bâillement.
 Des crépuscules blancs tiédissent sous mon crâne
 Qu'un cercle de fer serre ainsi qu'un vieux tombeau
 Et, triste, j'erre après un rêve vague et beau
 Par les champs où la sève immense se pavane.
 Puis je tombe énérvé de parfums d'arbres, las,
 Et, creusant de ma face une fosse à mon rêve,
 Mordant la terre chaude où poussent les lilas,
 J'attends, en m'abîmant, que mon ennui s'élève...
 — Cependant l'Azur rit sur la haie et l'éveil
 De tant d'oiseaux en fleur gazouillant au soleil.

(Poésies complètes.)

Apparition.

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs
 Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs
 Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
 De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.
 — C'était le jour béni de ton premier baiser.
 Ma songerie aimant à me martyriser
 S'enivrait savamment du parfum de tristesse
 Que même sans regret et sans déboire laisse
 La cueillaison d'un Rêve au cœur qui l'a cueilli.
 J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli,
 Quand, avec du soleil aux cheveux, dans la rue
 Et dans le soir, tu m'es en riant apparue
 Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
 Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
 Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées
 Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

(*Poésies complètes.*)

Les Fenêtres. (1)

Las du triste hôpital, et de l'encens fétide
 Qui monte en la blancheur banale des rideaux
 Vers le grand crucifix ennuyé du mur vide,
 Le moribond sournois y redresse un vieux dos,
 Se traîne et va, moins pour chauffer sa pourriture
 Que pour voir du soleil sur des pierres, coller
 Les poils blancs et les os de sa maigre figure
 Aux fenêtres qu'un beau rayon clair veut hâler,
 Et la bouche, fiévreuse et d'azur bleu vorace,
 Telle, jeune, elle alla respirer son trésor,
 Une peau virginale et de jadis ! encrasse
 D'un long baiser amer les tièdes carreaux d'or.
 Ivre, il vit, oubliant l'horreur des saintes huiles,
 Les tisanes, l'horloge et le lit infligé,
 La toux ; et quand le soir saigne parmi les tuiles,
 Son œil, à l'horizon de lumière gorgé,

(1) Cfr. *Bonnes gens d'hôpital*, de LEMOUËL (v. p. loin). — *Hôpital*, de JEAN LAHOR (*L'Illusion*)

Hôpital.

Des enfants qui souffraient parce qu'ils étaient nés,
 Des femmes qui mouraient pour les avoir fait naître,
 Des hommes qui hurlaient ainsi que des damnés,
 Et demandaient la mort et ne voulaient plus être ;

Un enfant qui râlait et se tordait hagard,
 De l'écume à la bouche, avec des cris de bête,
 Des vieillards dont les yeux n'avaient plus de regard
 Et dont tremblaient les mains, les jambes et la tête ;

— Quand je sortis de là, j'allai je ne sais où ;
 Je marchai le cerveau malade, à l'aventure ;
 Je regardai sans voir, comme ferait un fou,
 Le ciel, les arbres verts bercés dans le murmure

D'un matin de printemps, et restai tout le jour
 Le front baissé, cherchant à comprendre où nous
 Haïssant le soleil et maudissant l'amour, [somes,
 Oubliant tout, hormis la misère des hommes.

Voit des galères d'or, belles comme des cygnes,
 Sur un fleuve de pourpre et de parfums dormir
 En berçant l'éclair fauve et riche de leurs lignes,
 Dans un grand nonchaloir chargé de souvenir !

Ainsi, pris du dégoût de l'homme à l'âme dure
 Vautré dans le bonheur, où ses seuls appétits
 Mangent, et qui s'entête à chercher cette ordure
 Pour l'offrir à la femme allaitant ses petits,

Je fuis et je m'accroche à toutes les croisées
 D'où l'on tourne l'épaule à la vie, et, béni,
 Dans leur verre, lavé d'éternelles rosées,
 Que dore le matin chaste de l'Infini,

Je me mire et me vois ange ! et je meurs, et j'aime
 — Que la vitre soit l'art, soit la mysticité —
 A renaître, portant mon rêve en diadème
 Au ciel antérieur où fleurit la Beauté !

Mais hélas ! Ici-bas est maître : sa hantise
 Vient m'écœurer parfois jusqu'en cet abri sûr,
 Et le vomissement impur de la Bêtise
 Mé force à me boucher le nez devant l'azur.

Est-il moyen, ô Moi qui connais l'amertume,
 D'enfoncer le cristal par le monstre insulté
 Et de m'enfuir avec mes deux ailes sans plume
 — Au risque de tomber pendant l'éternité ?

(Poésies complètes.)

L'Azur.

De l'éternel Azur la sereine ironie
 Accable, belle indolemment comme les fleurs,
 Le poète impuissant qui maudit son génie
 A travers un désert stérile de Douleurs.

Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde,
 Avec l'intensité d'un remords atterrant,
 Mon âme vide. Où fuir ? Et quelle nuit hagarde
 Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant ?

Brouillards, montez ! Versez vos cendres monotones
 Avec de longs haillons de brume dans les cieux
 Qui noiera le marais livide des automnes,
 Et bâtissez un grand plafond silencieux !

Et toi, sors des étangs léthéens et ramasse
 En t'en venant la vase et les pâles roseaux,
 Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse
 Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.

Encor ! que sans répit les tristes cheminées
Fument, et que de suie une errante prison
Eteigne dans l'horreur de ses noires traînées
Le soleil se mourant jaunâtre à l'horizon !

— Le Ciel est mort. — Vers toi j'accours ! donne, ô matière,
L'oubli de l'Idéal cruel et du Pêché
A ce martyr qui vient partager la litière
Où le bétail heureux des hommes est couché.

Car j'y veux, puisque enfin ma cervelle, vidée
Comme le pot de fard gisant au pied d'un mur,
N'a plus l'art d'attifer la sanglotante idée,
Lugubrement bâiller vers un trépas obscur...

En vain ! l'Azur triomphe, et je l'entends qui chane
Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus
Nous faire peur avec sa victoire méchante,
Et du métal vivant sort en bleus angélus !

Il roule par la brume, ancien et traverse
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr ;
Où fuir dans la révolte inutile et perverse ?
Je suis hanté. L'Azur ! L'Azur ! L'Azur ! L'Azur !

(*Poésies complètes.*)

Paul Verlaine.

Metz, 1844. — Paris, 1896.

Œuvres poétiques : *Poèmes saturniens* (1866). — *Fêtes galantes* (1869). — *Les Amies* ; *La Bonne Chanson* (1870). — *Romances sans paroles* (1874). — *Sagesse* (1880). *Jadis et naguère* (1884). — *Amour* (1888). — *Parallèlement* (1889). — *Dedicaces* ; *Femmes* (1890). — *Bonheur* ; *Chansons pour Elle* (1891). — *Élégies* ; *Odes en son honneur* (1893). — *Dans les limbes* ; *Epigrammes* (1894). — *Chair* ; *Invectives* (1896). *Œuvres posthumes* (1904). — *Choix de Poésies* (1908), etc.

Fit d'abord partie du Parnasse. (1) Il s'était lié d'amitié avec Leconte de Lisle, Dièrx, Sully Prudhomme, Mendès, et surtout avec Coppée qui lui apprit l'art de faire des vers parnassiens. Ses premiers recueils, « *Poèmes saturniens* » et « *Fêtes galantes* », rappellent un peu la manière de Leconte de Lisle, bien qu'ils trahissent aussi l'influence de Baudelaire et de Gautier. Du jour où il connut Arthur Rimbaud, vers 1871, il se sépara nettement du Parnasse. *La Bonne Chanson* (1871) marque déjà la séparation (2). Vie aventureuse ; voyage en Angleterre, en Belgique, avec Rimbaud sur qui il tire, à Bruxelles, un coup de revolver. Deux ans

(1) On connaît sa profession de foi parnassienne :

« A nous qui ciselons des mots comme des coupes
Et qui faisons des vers émus très froidement,
A nous qu'on ne voit point les soirs aller par groupes
Harmonieux au bord des lacs et nous pâmant,

Ce qu'il nous faut à nous, c'est, aux lueurs des lampes,
La science conquise et le soleil dompté,
C'est le front dans les mains du vieux Faust des es
C'est l'obstination et c'est la volonté ! [tampes

Libre à nos inspirés, cœux qu'une ceillade enflamme,
D'abandonner leur être aux vents comme un bouleau :
Pauvres gens ! l'art n'est pas d'éparpiller son âme.
Est-elle en marbre, ou non, la Vénus de Milo ?

(2) Verlaine a toujours gardé une prédilection pour *La Bonne Chanson*, ce pauvre petit recueil où tout son cœur purifié se mit, dit-il lui-même

de prison. Nouveau Villon, les excès d'alcool le rendirent quinquex, fantasque, lui donnèrent des accès de colère terrible auxquels succédaient subitement des repentirs religieux de bon enfant. On le vit écrire des chefs-d'œuvre d'impureté provocante à côté de poésies d'une religiosité naïve et sincère. Le pauvre « *Lélian* » ne composa plus que dans des moments de demi-conscience ou de demi-raison. Il sortait d'un hôpital pour entrer dans un autre. Il mourut presque abandonné dans un misérable logis.

« *On ne peut apprécier ses poésies, dit Jules Lemaitre, que par les états d'âme dont elles sont le plus souvent la traduction : demi-ivresse, hallucination qui déforme les objets et les fait ressembler à un rêve incohérent ; malaise de l'âme qui dans l'effroi de ce mystère a des plaintes d'enfant, puis langueur, douceur mystique, apaisement dans la conception catholique de l'univers acceptée en toute naïveté* ». Et plus loin : « *C'est un barbare, un sauvage, un enfant. . . Seulement cet enfant a une musique dans l'âme, et à certains jours, il entend des voix que nul n'avait entendues avant lui* ». Il est souvent inconscient et c'est cependant « *un poète comme il ne s'en rencontre pas un par siècle* », dit Anatole France.

« Verlainé, dit F. Coppée, a créé une poésie qui est bien à lui seul, une poésie d'une inspiration à la fois naïve et subtile, toute en nuances, évocatrice des plus délicates vibrations des nerfs, des plus fugitifs échos du cœur ; une poésie naturelle cependant, jaillie de source parfois même presque populaire ; une poésie où les rythmes, libres et brisés, gardent une harmonie délicieuse, où les strophes tournoient et chantent comme une ronde enfantine, où les vers, qui restent des vers — et parmi les plus exquis, — sont déjà de la musique, et dans cette inimitable poésie, il nous a dit toutes ses ardeurs, toutes ses fautes, toutes ses tendresses tous ses rêves, et nous a montré son âme si troublée mais si ingénue. » (Préface du *Choix de Poésies de Verlainé*).

Le premier, il a réagi contre l'impeccabilité et l'impassibilité parnassiennes. Sa poésie est une poésie de transition entre l'école du Parnasse et celle des symbolistes, un passage du vers, soumis à des lois fixées par l'intransigeance de Malherbe, au vers libre des jeunes. Poésie essentiellement musicale ⁽¹⁾, dont le charme est dans la douce harmonie du vers. Qu'importe que les mots n'aient pas toujours leur signification ordinaire, que la syntaxe ait à se plaindre ! Le plaisir d'entendre ne vaut-il pas celui de comprendre ? ⁽²⁾

Sa plus grande originalité consiste dans l'emploi de mètres impairs, 9, 11, et 13 syllabes. Son « *Art poétique* » est en vers de neuf syllabes. S'il conserve la rime, ce n'est plus la rime riche de Th. de Banville, mais des masculines rimant avec des féminines, des assonances, des allitérations, etc. Le vers libre peut naître.

(1) Si les Parnassiens ont recherché l'alliance de la poésie et des arts plastiques, les Symbolistes ont voulu combiner la poésie avec la musique. VERLAINE formule leur théorie en ces vers :

Art poétique.

De la musique avant toute chose
Et pour cela préfère l'Impair
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'aïles point
Choisir tes mots sans quelque méprise :
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est, par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles !

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la Couleur, rien que la Nuance !
Oh ! la Nuance seule fiancé
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Fuis du plus loin la Pointe assassine,
L'Esprit cruel et le Rire impur,
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,
Et tout cet ail de basse cuisine !

Prends l'éloquence et tords-lui son cou !
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie.
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'ou ?

Oh ! qui dira les torts de la Rime ?
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime ?

De la musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieus à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure
Éparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature.

(*Jadis et Naguère.*)

(2) Cette conception est déjà en germe dans la poésie de BAUDELAIRE : *Correspondances*.

Correspondances.

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laisent parfois sortir de vivantes paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,
Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Effet de nuit.

La nuit. La pluie. Un ciel blafard qui déchiquette
 De flèches et de tours à jour la silhouette
 D'une ville gothique éteinte au lointain gris.
 La plaine. Un gibet plein de pendus rabougris
 Secoués par le bec avide des corneilles
 Et dansant dans l'air noir des gigues sans pareilles .
 Tandis que leurs pieds sont la pâture des loups.
 Quelques buissons d'épine épars, et quelques houx
 Dressant l'horreur de leur feuillage, à droite, à gauche,
 Sur le fuligineux fouillis d'un fond d'ébauche.
 Et puis autour de trois livides prisonniers
 Qui vont pieds nus, deux cent vingt-cinq pertuisaniers
 En marche, et leurs fers droits, comme des fers de herse,
 Luisent à contre-sens des lances de l'averse.

(Poèmes saturniens.)

Mon Rêve familial.

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
 D'une femme inconnue et que j'aime, et qui m'aime,
 Et qui n'est chaque fois ni tout à fait la même
 Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur transparent
 Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
 Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
 Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde, ou rousse ? — Je l'ignore.
 Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
 Comme ceux des aimées que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
 Et pour sa voix lointaine, et grave, et calme, elle a
 L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

(Poèmes saturniens.)

Puisque l'aube...

Puisque l'aube grandit, puisque voici l'aurore,
 Puisque, après m'avoir fui longtemps, l'espoir veut bien
 Revoler devers moi qui l'appelle et l'implore,
 Puisque tout ce bonheur veut bien être le mien,

C'en est fait à présent des funestes pensées,
 C'en est fait des mauvais rêves : ah ! c'en est fait
 Surtout de l'ironie et des lèvres pincées
 Et des mots où l'esprit sans l'âme triomphait.

Arrière aussi les poings crispés et la colère
 A propos des méchants et des sots rencontrés ;
 Arrière la rancune abominable ! arrière
 L'oubli qu'on cherche en des breuvages exécrés !

Car je veux, maintenant qu'un Etre de lumière
 A dans ma nuit profonde émis cette clarté
 D'une amour à la fois immortelle et première,
 De par la grâce, le sourire et la bonté,

Je veux, guidé par vous, beaux yeux aux flammes douces,
 Par toi conduit, ô main où tremblera ma main,
 Marcher droit, que ce soit par des sentiers de mousses
 Ou que rocs et cailloux encombrant le chemin.

Oui, je veux marcher droit et calme dans la Vie,
 Vers le but où le sort dirigera mes pas,
 Sans violence, sans remords et sans envie :
 Ce sera le Devoir heureux aux gais combats.

Et comme, pour bercer les lenteurs de la route,
 Je chanterai des airs ingénus, je me dis
 Qu'elle m'écouterait sans déplaisir sans doute ;
 Et vraiment je ne veux pas d'autre Paradis.

(*La Bonne Chanson.*)

Ariette.

Il pleut doucement sur la ville.
 A. RIMBAUD.

Il pleure dans mon cœur
 Comme il pleut sur la ville ;
 Quelle est cette langueur
 Qui pénètre mon cœur ?

O doux bruit de la pluie,
 Par terre et sur les toits !
 Pour un cœur qui s'ennuie
 O le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
 Dans ce cœur qui s'écœure !
 Quoi ! nulle trahison ?
 Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
 De ne savoir pourquoi,
 Sans amour et sans haine,
 Mon cœur a tant de peine.

(*Romances sans paroles.*)

(1) Citons ici la *Chanson d'automne*, des *Poèmes saturniens* cette pièce qui en a fait éclore tant d'autres, du même genre, de nos jours :

Les sanglots longs
 Des violons
 De l'automne
 Blessent mon cœur
 D'une langueur
 Monotone.

Tout suffoquant
 Et blême quand
 Sonne l'heure,
 Je me souviens
 Des jours anciens
 Et je pleure ;

Et je m'en vais
 Au vent mauvais
 Qui m'emporte,
 Deçà, delà
 Pareille à la
 Feuille morte.

Dialogue Mystique. (1)

I

Mon Dieu m'a dit : " Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois
Mon flanc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne,
Et mes pieds offensés que Madeleine baigne
De larmes, et mes bras douloureux sous le poids

De tes péchés, et mes mains ! Et tu vois la croix,
Tu vois les clous, le fiel, l'éponge, et tout t'enseigne
A n'aimer, en ce monde amer où la chair règne,
Que ma Chair et mon Sang, ma parole et ma voix.

Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort moi-même,
O mon frère en mon Père, ô mon fils en l'Esprit,
Et n'ai-je pas souffert, comme c'était écrit ?

N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême
Et n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits,
Lamentable ami qui me cherches où je suis ? "

II

J'ai répondu : " Seigneur, vous avez dit mon âme,
C'est vrai que je vous cherché et ne vous trouve pas.
Mais vous aimer ! Voyez comme je suis en bas,
Vous dont l'amour toujours monte comme la flamme ;

Vous, la source de paix que toute soif réclame,
Hélas ! voyez un peu tous mes tristes combats !
Oserai-je adorer la trace de vos pas,
Sur ces genoux saignants d'un rampement infâme ?

(1) Cfr. ce poème, si fièrement douloureux, écrit, un peu avant sa mort, par ALBERT FLEURY :

Au Carrefour de la Douleur.

Au Rév. Père B... et à Francis Jammes.

Me voici donc, Seigneur, enveloppé de vous !
L'ombre de votre main pèse sur ma pauvre âme ;
Et, comme en une cage ardente un lion fou,
Mon être est cerné par vos flammes.

A travers le buisson brûlant de mes douleurs,
J'ai l'épouvantement d'entrevoir votre face :
Rien ne peut dégarer l'affre de mes terreurs
De l'étreinte qui me terrasse.

Je sens ma destinée close de toutes parts
Et qu'ont été murés les jours et les issues ;
Je suis comme aux abois, traqué par vos regards,
Seul sous votre implacable vue.

Est-ce vraiment enfin la dure vérité ?
Est-ce par vous qu'est poursuivi mon cœur rebelle ?
Est-ce là, sans erreur, qu'est votre volonté ?
Est-ce votre voix qui m'appelle ?

Est-ce ainsi qu'il vous faut que je sois devenu :
Hagard, le cœur béant, malade et solitaire,
Comme un enfant abandonné, sans force et nu,
Hurlant pour appeler sa mère ?

Ai-je usé jusqu'au fond ma force de souffrir,
Et ne désirez-vous que ma seule faiblesse ?
Affirmez-vous ainsi le vouloir de fleurir
Surtout parmi notre détresse ?

J'ai pensé vous trouver sur les chemins d'orgueil
Où ma raison suivait la superbe Science,
Mais vous étiez absent des porches et des seuils
Où s'étaient les évidences.

Obstinément, Seigneur, vous demeuriez caché
— Diamant dans le bloc de la dure Misère —
Et j'ai dû, pour vous plaire, à tâtons vous chercher,
Flairer, vague et noir, le mystère ;

Pour distinguer vos traits dans l'obscurité,
Pour sentir sur mon cœur vos indicibles charmes,
Vous vouliez que mes yeux, dardés sur vos bontés,
Fussent brouillés, brûlants de larmes.

Si bien que vous m'avez, de toute éternité,
Couvé sous votre amour terrible !
A travers les erreurs, les maux, les vérités,
Sur moi, vous vieilliez, inflexible :

(Voir suite page suivante.)

Et pourtant je vous cherche en longs tâtonnements,
 Je voudrais que votre ombre au moins vêtît ma honte,
 Mais vous n'avez pas d'ombre, ô vous dont l'amour monte,
 O vous, fontaine calme, amère aux seuls amants
 De leur damnation, ô vous, toute lumière,
 Sauf aux yeux dont un lourd baiser tient la paupière ! »

III

— Il faut m'aimer ! Je suis l'universel Baiser,
 Je suis cette paupière, et je suis cette lèvres
 Dont tu parles, ô cher malade, et cette fièvre
 Qui t'agite, c'est moi toujours ! Il faut oser

M'aimer ! oui, mon amour monte sans baisser
 Jusqu'où ne grimpe pas ton pauvre amour de chèvre,
 Et t'emportera, comme un aigle vole un lièvre,
 Vers des serpolets qu'un ciel clair vient arroser !

O ma nuit claire ! ô tes yeux dans mon clair de lune !
 O ce lit de lumière et d'eau parmi la brume !
 Toute cette innocence et tout ce reposoir !

Aime-moi ! Ces deux mots sont mes verbes suprêmes,
 Car étant ton Dieu tout-puissant, je peux vouloir,
 Mais je ne veux d'abord que pouvoir que tu m'aimes !

Ainsi que vous aviez sauvé vos serviteurs,
 Jadis, des eaux obéissantes,
 Ainsi sur les écueils de ma vie, ô Seigneur,
 Se posa votre main puissante.

Or, me guettait l'amour aux lentes voluptés
 Et ses innombrables prestiges ;
 Mais m'altérant d'infini, vous m'avez sauvé
 De l'amour, affolant vertige.

Puis je rêvai, plus tard, aux quinquets lumineux,
 Ma trace en or dans les mémoires,
 Mon nom traînant un beau sillage glorieux ;
 Vous m'avez sauvé de la gloire.

Tel un lourd papillon ébloui dans le soir
 Se brûle en un radieux songe,
 Je crus en ma raison comme en l'unique espoir ;
 Vous m'avez sauvé du mensonge.

Un vaste enivrement me poussait, plein d'ardeur,
 Vers les noires plèbes en houle ;
 Je me vis, pour un temps, apôtre rédempteur ;
 Vous m'avez sauvé de la foule.

Ce fut alors le rêve écroulé, le dégoût,
 Le glissement vers l'ombre étrange,
 D'équivoques oublis... Mais rudement, d'un coup,
 Vous m'avez sauvé de la fange.

Et s'endormait enfin mon âme, en des pays
 De haines et de somnolences,
 Mais l'insulte me fut jetée par « vos amis » ;
 Vous m'avez sauvé du silence.

Et vous m'avez sauvé de toutes les splendeurs
 Comme de toutes les chimères :
 De l'Art, de la Clarté, de la Paix, du Bonheur,
 De la Santé, de la Lumière ;

Vous m'avez dépouillé de tous mes vains espoirs
 Vous avez mis mon rêve en cendres,
 Et vous m'avez voulu panteler, dans le noir,
 Capable enfin de vous entendre ;

Vous avez agrandi mon désert, vous avez
 Rendu sourd et noir mon abîme,
 Et vous m'avez poussé, suffoquant et noyé,
 Loin de n'importe quelle cime ;

Vous avez fait la nuit totale autour de moi
 Ainsi qu'en moi la solitude ;
 Et quand vous eûtes calciné mes vieux émois,
 Affolé mes inquiétudes,

Lorsque je fus si loin de mon pauvre univers
 Que rien n'en pouvait plus m'entendre
 Lorsque, de mes appuis les plus forts, les plus chers,
 Nul ne tenta de me défendre,

Lorsqu'il ne resta plus de moi, de ma raison,
 De mes vœux inébranlables,
 De mes vieux rêves, rien, qu'un paquet de haillons,
 Rien, qu'une loque lamentable,

Alors, mon désespoir sentit tout près de lui
 Un souffle doux comme une grâce,
 Frais comme une caresse errante dans la nuit,
 Et je vis dans l'ombre une Face :

Cette Face pleurerait mes larmes et mes pleurs.
 Son regard, ivre de tendresse,
 Me contemplant avec un immense bonheur ;
 Et tout fondait de ma détresse.

Puis un soupir, un chuchotement me sembla
 Monter comme un parfum de mousse.
 « Enfin tu m'as trouvé, cher enfant, je suis là ;
 « Oui, c'est moi », dit une voix douce...

(Au Carrefour de la Douleur.)

IV

— Seigneur, c'est trop ! Vraiment je n'ose. Aimer qui ? Vous ?
Oh ! non ! Je tremble et n'ose. Oh ! vous aimer, je n'ose,
Je ne veux pas ! Je suis indigne. Vous, la Rose
Immense des purs vents de l'Amour, ô vous, tous

Les cœurs des Saints, ô vous qui fûtes le Jaloux
D'Israël, vous, la chaste abeille qui se pose
Sur la fleur d'une innocence mi-close,
Quoi, *moi, moi*, pouvoir *Vous* aimer. Etes-vous fous, (1)

Père, Fils, Esprit ! Moi, ce pécheur-ci, ce lâche,
Ce superbe, qui fait le mal comme sa tâche
Et n'a dans tous ses sens, odorat, toucher, goût,

Vue, ouïe, et dans tout son être — hélas ! dans tout
Son espoir et dans tout son remords, — que l'extase
D'une caresse où le seul vieil Adam s'embrase ?

V

— Il faut m'aimer. Je suis ces Fous que tu nommais,
Je suis l'Adam nouveau qui mange le vieil homme,
Ta Rome, ton Paris, ta Sparte, et ta Sodome,
Comme un pauvre rué parmi d'horribles mets.

Mon amour est le feu qui dévore à jamais
Toute chair insensée, et l'évapore comme
Un parfum, — et c'est le déluge qui consomme
En son flot tout mauvais germe que je semais,

Afin qu'un jour la Croix où je meurs fût dressée
Et que par un miracle effrayant de bonté
Je t'eusse un jour à moi, frémissant et dompté.

Aime. Sors de ta nuit. Aime. C'est ma pensée
De toute éternité, pauvre âme délaissée,
Que tu dusses m'aimer, moi seul qui suis resté !

VI

— Seigneur, j'ai peur, mon âme en moi tressaille toute,
Je vois, je sens qu'il faut vous aimer. Mais comment
Moi, ceci, me ferai-je, ô mon Dieu, votre amant,
O Justice que la vertu des bons redoute !

Oui, comment ? car voici que s'ébranle la voûte
Où mon cœur creusait son ensevelissement
Et que je sens fluer à moi le firmament,
Et je vous dis : " De vous à moi quelle est la route ? "

1. Saint Augustin.

Tendez-moi votre main, que je puisse lever
 Cette chair accroupie et cet esprit malade.
 Mais recevoir jamais la céleste accolade;

Est-ce possible ? Un jour, pouvoir la retrouver
 Dans votre sein, sur votre cœur qui fut le nôtre,
 La place où reposa la tête de l'apôtre ?

VII

— Certes, si tu le veux mériter, mon fils, oui
 Et voici. Laisse aller l'ignorance indécise
 De ton cœur vers les bras ouverts de mon Eglise,
 Comme la guêpe vole au lis épanoui.

Approche-toi de mon oreille. Epanches-y
 L'humiliation d'une brave franchise,
 Dis-moi tout sans un mot d'orgueil ou de reprise
 Et m'offre le bouquet d'un repentir choisi.

Puis franchement et simplement viens à ma table,
 Et je t'y bénirai d'un repas délectable
 Auquel l'ange n'aura lui-même qu'assisté,

Et tu boiras le vin de la vigne immuable
 Dont la force, dont la douceur, dont la bonté
 Feront germer ton sang à l'immortalité.

Puis va. Garde une foi modeste en ce mystère
 D'amour par quoi je suis ta chair et ta raison,
 Et surtout reviens très souvent dans ma maison,
 Pour y participer au Vin qui désaltère,

Au Pain sans qui la vie est une trahison
 Pour y prier mon Père et supplier ma Mère
 Qu'il te soit accordé, dans l'exil de la terre,
 D'être l'agneau sans cris qui donne sa toison

D'être l'enfant vêtu de lin et d'innocence,
 D'oublier ton pauvre amour-propre et ton escence,
 Enfin, de devenir un peu semblable à moi

Qui fus, durant les jours d'Hérode et de Pilate,
 Et de Judas et de Pierre, pareil à toi
 Pour souffrir et mourir d'une mort scélérate !

Et pour récompenser ton zèle en ces devoirs
 Si doux qu'ils sont encor d'ineffables délices,
 Je te ferai goûter sur terre mes prémices,
 La paix du cœur, l'amour d'être pauvre, et mes soirs

Mystiques, quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs
 Et croit boire, suivant ma promesse, au Calice
 Éternel, et qu'au ciel pieux la lune glisse,
 Et que sonnent les angélus roses et noirs,
 En attendant l'assomption dans ma lumière,
 L'éveil sans fin dans ma charité coutumière,
 La musique de mes louanges à jamais,
 Et l'extase perpétuelle et la science,
 Et d'être en moi parmi l'aimable irradiance
 De tes souffrances, enfin miennes, que j'aimais !

VIII

— Ah ! Seigneur, qu'ai-je ? Hélas ! me voici tout en larmes
 D'une joie extraordinaire : votre voix
 Me fait comme du bien et du mal à la fois,
 Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes.
 Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes
 D'un clairon pour des champs de bataille où je vois
 Des anges bleus et blancs portés sur des pavois,
 Et ce clairon m'enlève en de fières alarmes.
 J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi.
 Je suis indigne, mais je sais votre clémence.
 Ah ! quel effort, mais quelle ardeur ! Et me voici
 Plein d'une humble prière, encor qu'un trouble immense
 Brouille l'espoir que votre voix me révéla,
 Et j'aspire, en tremblant.

IX

— Pauvre âme, c'est cela !
 (*Sagesse.*)

Langueur.

Je suis l'Empire à la fin de la Décadence,
 Qui regarde passer les grands Barbares blancs
 En composant des acrostiches indolents
 D'un style d'or où la langueur du soleil danse.
 L'âme seulette a mal au cœur d'un ennui dense.
 Là-bas on dit qu'il est de longs combats sanglants.
 O n'y pouvoir, étant si faible aux vœux si lents,
 O n'y vouloir fleurir un peu cette existence !
 O n'y vouloir, o n'y pouvoir mourir un peu !
 Ah ! tout est bu ! Bathylle, as-tu fini de rire ?
 Ah ! tout est bu, tout est mangé ! Plus rien à dire !
 Seul, un poème un peu niais qu'on jette au feu,
 Seul, un esclave un peu coureur qui vous néglige,
 Seul, un ennui d'on ne sait quoi qui vous afflige.

(*Jadis et Naguère.*)

Tristan Corbière.

Coat-Congar, près Morlaix, 1845-1875.

Œuvres poétiques : *Les Amours jaunes* (1873 et 1891).

Fils d'un capitaine au long cours à qui l'on doit quelques romans maritimes, entre autres *Le Négrier* (1832, 4 vol.), œuvre singulière « dont la préface décèle, selon Remy de Gourmont, un esprit très hautain et dédaigneux du public ». Malade à 16 ans, déformé, caricature d'homme, d'une laideur macabre. Un séjour de deux ans à Roscoff, au milieu des pêcheurs, raffermi sa santé. Voyagea en Italie et en Espagne. Se fixa ensuite à Paris. Vie désordonnée et fantasque. « Blasé très jeune, atteint d'une sorte de spleen, écrit un de ses biographes, Vincent Huet, son père, afin de le distraire, lui fit construire un sloop de plaisance. A partir de ce moment, il fut toujours en mer, ne couchant plus que dans un hamac et toujours vêtu en matelot, avec le surtoit, la grosse capote et les larges bottes de bord... »

Mourut d'une affection de poitrine, complètement ignoré. C'est Verlaine qui le « découvrit » (1883) : il lui accorda une place dans ses « *Poètes maudits* ».

Jules Laforgue, dans ses *Notes sur Corbière*, définit ainsi l'art du poète : « Pas de la poésie et pas du vers, à peine de la littérature, — un métier sans intérêt plastique, — l'intérêt est dans le cinglé, la pointe sèche, le calembour, la fringance, le haché romantique... » (1)

Chante la mer, qu'il aimait passionnément, en une forme âpre, violente, ironique, amère. L'ironie est sa note dominante, mais cet ironiste âcre et féroce est tendre au dedans.

Poésie fuligineuse où s'expriment en une forme elliptique, heurtée, chaotique parfois, des sensations assez particulières et des sentiments contradictoires, et souvent étrangement combinés et fondus, de tendresse et de haine, d'ingénuité et d'ironie, d'enthousiasme et de mépris sarcastique. (2)

Petit mort pour rire.

Va vite, léger peigneur de comètes !
 Les herbes au vent seront tes cheveux ;
 De ton œil béant jailliront les feux
 Follets, prisonniers dans les pauvres têtes...

Les fleurs de tombeau qu'on nomme Amourettes
 Foisonneront plein ton rire terreux...
 Et les myosotis, ces fleurs d'oubliettes...

Ne fais pas le lourd : cercueils de poètes
 Pour les croque-morts sont de simples jeux,
 Boîtes à violon qui sonnent le creux...
 Ils te croiront mort — Les bourgeois sont bêtes —
 Va vite, léger peigneur de comètes !

(*Les Amours Jaunes*. — *Rondels pour après*.)

(1) Corbière s'est défini dans cette épitaphe faite par lui-même :

Mélange adultère de tout :
 De la fortune et pas le sou,
 De l'énergie et pas de force.
 La liberté, mais une entorse.
 Du cœur, du cœur ! de l'âme, non !
 Des amis, pas un compagnon,
 De l'idée et pas une idée,
 De l'amour et pas une aimée,
 La paresse et pas le repos ;

Vertus chez lui furent défauts.
 Ame blasée, inassouvie ;
 Mort, mais pas guéri de la vie ;
 Gâcheur de vie hors de propos,
 Le corps à sec et la tête ivre,
 Espérant, niant l'avenir,
 Il mourut en s'attendant vivre,
 Et vécut s'attendant mourir.

(2) A. Duchesne.

La Fin.

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
 Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines
 Dans ce morne horizon se sont évanouis !

(V. Hugo. *Océano Nox.*)

Eh bien, tous ces marins — matelots, capitaines,
 Dans leur grand Océan à jamais engloutis,
 Partis insoucieux pour leurs courses lointaines,
 Sont morts — absolument comme ils étaient partis...

Allons ! c'est leur métier ; ils sont morts dans leurs bottes !
 Leur *boujaron* au cœur, tout vifs dans leurs capotes...

— *Morts...* Merci : la *Camarde* a pas le pied marin ;
 Qu'elle couche avec vous : c'est votre bonne femme...

— Eux, allons donc : Entiers ! enlevés par la lame,
 Ou perdus dans un grain...

Un grain... Est-ce la mort, ça ? la basse voileure
 Battant à travers l'eau ! — Ça se dit *encombrer*...
 Un coup de mer plombé, puis la haute mâture
 Fouettant les flots ras, — et ça se dit *sombrer*.

— *Sombrer*. — Sondez ce mot. Votre *mort* est bien pâle
 Et pas grand'chose à bord, sous la lourde rafale...

Pas grand'chose devant le grand sourire amer
 Du matelot qui lutte. — Allons donc, de la place ! —
 Vieux fantôme éventé, la Mort change de face :

La Mer !...

Noyés ? — Eh ! allons donc ! Les *noyés* sont d'eau douce !

— Coulés ! Corps et biens ! Et, jusqu'au petit mousse,
 Le défi dans les yeux, dans les dents le juron !

A l'écume crachant une chique râlée,
 Buvant sans hauts-de-cœur *la grand'tasse salée*...

— Comme ils ont bu leur boujaron... —

— Pas de fond de six pieds, ni rats de cimetière :

Eux ils vont aux requins ! L'âme d'un matelot,
 Au lieu de suinter dans vos pommes de terre,

Respire à chaque flot..

— Ecoutez, écoutez la tourmente qui beugle !...

C'est leur anniversaire. — Il revient bien souvent. —

O poète, gardez pour vous vos chants d'aveugle ;

— Eux : le *De Profundis* que vous corne le vent.

...Qu'ils roulent infinis dans les espaces vierges !...

Qu'ils roulent verts et nus,

Sans clous et sans sapin, sans couvercle, sans cierges...

— Laissez-les donc rouler, *terriens* parvenus !

(*Les Amours jaunes.*)

Lettre du Mexique.

La Vera-Cruz, 10 février.

- " Vous m'avez confié le petit. — Il est mort.
 " Et plus d'un camarade avec, pauvre cher être.
 " L'équipage... Y en a plus. Il reviendra peut-être
 " Quelques-uns de nous. — C'est le sort —
 " Rien n'est beau comme ça — Matelot — pour un homme ;
 " Tout le monde en voudrait à terre. — C'est bien sûr,
 " Sans le désagrément. Rien que ça : Voyez comme
 " Déjà l'apprentissage est dur.
 " Je pleure en marquant ça, moi, vieux *Frère-la-Côte*.
 " J'aurais donné ma peau joliment sans façon
 " Pour vous le renvoyer... Moi, ce n'est pas ma faute :
 " Ce mal-là n'a pas de raison.
 " La fièvre est ici comme mars en carême,
 " Au cimetière on va toucher sa ration.
 " Le Zouave a nommé ça — Parisien quand même —
 " *Le jardin d'acclimatation.* »
 " Consolez-vous. Le monde y crève comme mouches.
 " ...J'ai trouvé dans son sac des souvenirs de cœur :
 " Un portrait de fille, et deux petites babouches,
 " Et : marqué — *Cadeau pour ma sœur.* —
 " Il fait dire à *maman* : qu'il a fait sa prière.
 " Au père : qu'il serait mieux mort dans un combat.
 " Deux anges étaient là sur son heure dernière :
 " Un matelot. Un vieux soldat ».

Toulon, 24 mai

Arthur Rimbaud.

Charleville (Ardennes), 1854. — Marseille, 1891.

Œuvres poétiques : *Les Illuminations* (vers et prose, 1886). — *Le Reliquaire* (vers et prose, 1891). — *Poésies complètes* (1895).

Eut une jeunesse très aventureuse.

A 16 ans, a déjà produit la moitié de son œuvre. S'enfuit à diverses reprises de la maison paternelle. Accompagne Verlaine à Londres, puis en Belgique (1873), où Verlaine le blesse d'un coup de revolver. A cette époque, toute son œuvre littéraire est terminée.

A partir de novembre 1873, vagabondage sans arrêt : à Paris, à Londres, en Ecosse, à Stuttgart (1875), en route pour les Cyclades, au Helder (1876), au service de la Hollande. A Sumatra, déserte et rentre à Charleville. On le rencontre à Vienne, en Hollande, en Suède, en Allemagne, en Suisse, à Alexandrie. En 1879, visite Chypre. En 1880, en Egypte à Aden, au service d'une maison française qui fait le commerce du café. Est envoyé tenir un comptoir à Harrar (Afrique Orientale). En 1885 quitte Aden et s'établit pour son compte à Tadjourah, près d'Obock. Tour à tour trafiquant, ingénieur et explorateur. En 1888, retourne fonder à Harrar un comptoir de café, d'ivoire, d'encens, etc. En 1891, atteint d'une tumeur au genou. A Marseille, subit l'amputation de la jambe. Meurt le 10 novembre, à l'hôpital de la Conception, dans une agonie atroce.

Un voyant — et aussi un peintre réaliste, qui fait plus d'une fois penser aux maîtres flamands et hollandais. Son nom ne fut révélé au public qu'en 1885, par Verlaine, dans les *Poètes maudits*.

C'est un réfractaire de génie, ce poète qui cesse d'écrire à 20 ans et dont la destinée ne s'est pas accomplie (1). Il eut de passionnés admirateurs. Son fameux *Sonnet des Voyelles* est-il vraiment une plaisanterie ? Beaucoup cependant, jeunes poètes d'alors (2) ou critiques, l'ont pris au sérieux (3).

À côté de poèmes dont l'amertume étrange ou la brutalité sont voulues, les « *Poésies complètes* » renferment des pièces charmantes, écrites tout simplement et sans affectation aucune, et qui ne rappellent pas (ou presque pas) la manière des décadents. Elles se rattachent plutôt à la formule parnassienne. Elles étaient tenues en moindre estime par Verlaine et les camarades des « *Vilains bonshommes* ». (4) D'autres poèmes sont d'une originalité puissante, visions fulgurantes, qui donnent le vertige, notations fiévreuses. Ce génie effrayant a des sensations d'une acuité extrême, qu'il exaspère par tous les moyens. Verlaine lui trouve « d'étranges mysticités et les plus aigus aperçus psychologiques ». André Beaunier (5) a dit de lui : « A. Rimbaud eut la rage heureuse du nouveau. Presque toutes les tentatives dont s'éprouva sa génération et celle qui suivit, c'est lui tout d'abord qui les fit, fiévreusement, incomplètement, mais avec éclat... Il donna à la poésie française qui s'endormait un peu, une secousse heureuse, dont elle est encore toute frémissante comme dans un éblouissement merveilleux de réveil » (6).

Quant à la forme, on peut considérer Rimbaud comme le précurseur de toutes les hardiesses prosodiques qui ont suivi.

Bateau ivre.

Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs ;
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants
Je courus ! et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

(1) V. Hugo, à qui on le présente vers 1871, l'appelle « *Shakespeare enfant* » ! (2) RENÉ GHIL et ses amis. (3) Anatole France l'appelle « *l'amusement des voyelles* ». Lui-même l'appela : « *l'histoire d'une de ses folies* ». D'autre part, dans une *Saison en Enfer*, il parle sérieusement de son invention. Peut-être ce « *génial gamin* » a-t-il eu le pressentiment de l'audition colorée. Consulter à ce sujet les travaux de CHARLES CROS, LAURET, DUCHAUSSOY, HENRI DE VARIGNY, MARINESCO, JEAN DE COURS, etc.

Voyelles.

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfe d'ombre ; E, candeur des vapeurs et des tentes,
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'om-
I, pourpres, sang craché, rire de lèvres belles [belles ;
Dans la colère ou les ivresses pénitentes.

(4) Dîner mensuel, fondé avant la grève de 1870, où se réunissaient Verlaine, Rimbaud, Valade, Méral, Silvestre et quelquefois Th. de Banville, d'Hervilly, Carjat, Troubat, le secrétaire de Sainte Beuve, etc.

(5) *La Poésie nouvelle*.

(6) Lire, de PATERNE BERRICHON : *Jean-Arthur Rimbaud le Poète*, et *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud*.

U, cycles, vibrations divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême Clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges :
— O, l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

La tempête a béni mes réveils maritimes.
 Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
 Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
 Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots.

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sûres
 L'eau verte pénétra ma coque de sapin
 Et des taches de vins bleus et des vomissures
 Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors je me suis baigné dans le poème
 De la mer, infusé d'astres et latescent,
 Dévorant les azurs vers où, flottaison blême
 Et ravie, un noyé pensif parfois descend ;

Où, teignant tout à coup les bleuités, délires
 Et rythmes lents sous les rutillements du jour,
 Plus fortes que l'alcool, plus vastes que vos lyres,
 Fermentent les rousseurs amères de l'amour !

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes,
 Et les ressacs, et les courants ; je sais le soir,
 L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
 Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir.

J'ai vu le soleil bas taché d'horreurs mystiques
 Illuminant de longs figements violets,
 Pareils à des acteurs de drames très antiques,
 Les flots roulant au loin leurs frissons de volets ;

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
 Baisers montant aux yeux des mers avec lenteur,
 La circulation des sèves inouïes
 Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs.

J'ai suivi des mois pleins, pareille aux vacheries
 Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,
 Sans songer que les pieds lumineux des Maries
 Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs.

J'ai heurté, savez-vous ! d'incroyables Florides
 Mêlant aux fleurs des yeux de panthères aux peaux,
 D'hommes, des arcs-en-ciel tendus comme des brides
 Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux.

J'ai vu fermenter les marais, énormes nasses
 Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan ;
 Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces,
 Et les lointains vers les gouffres cataractant !

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises,
Echouages hideux au fond des golfes bruns
Où les serpents géants dévorés des punaises
Choient des arbres tordus avec de noirs parfums.

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.
Des écumes de fleurs ont béni mes déradés,
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes
Et je restais ainsi qu'une femme à genoux,

Presqu'île ballottant sur mes bords les querelles
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds;
Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles
Des noyés descendaient dormir à reculons.

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
Moi, dont les Monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau,

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur,

Qui courais taché de lunules électriques,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Quand les Juilllets faisaient crouler à coups de triques
Les cieux ultramarins aux ardents entonnoirs,

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues
Le rut des Béhémots et des Maelstroms épais,
Fileur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe aux anciens parapets.

J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :
— Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les aubes sont navrantes,
Toute lune est atroce et tout soleil amer.
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
Oh ! que ma quille éclate ! Oh ! que j'aille à la mer !

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
 Noire et froide où, vers le crépuscule embaumé,
 Un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche
 Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
 Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
 Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
 Ni nager sous les yeux horribles des pontons !

(Poésies complètes.)

Mouvement.

Le mouvement de lacet sur la berge des chutes de fleuve,
 Le gouffre à l'étambot,
 La célérité de la rampe,
 L'énorme passade du courant
 Mènent par les lumières inouïes
 Et la nouveauté chimique
 Les voyageurs entourés des trombes du val
 Et du strom.

Ce sont les conquérants du monde
 Cherchant la fortune chimique personnelle ;
 Le sport et le confort voyagent avec eux ;
 Ils emmènent l'éducation
 Des races, des classes et des bêtes sur ce vaisseau :
 Repos et vertige
 A la lumière diluvienne
 Aux terribles soirs d'étude.

Car de la causerie parmi les appareils, le sang, les
 fleurs, le feu, les bijoux,
 Des comptes agités à ce bord fuyard,
 On voit, roulant comme une digue au delà de la route
 hydraulique motrice,
 Monstrueux, s'éclairant sans fin, leur stock d'études ;
 Eux chassés dans l'extase harmonique
 Et l'héroïsme de la découverte.

Aux accidents atmosphériques les plus surprenants,
 Un couple de jeunesse s'isole sur l'arche,
 — Est-ce ancienne sauvagerie qu'on pardonne ? —
 Et chante et se poste. (1)

(1) Dans ce poème, Rimbaud évoque, de façon grandiose, le voyage maritime qu'il fera d'Anvers à Londres, avec Verlaine, en mai 1873.

Jean Moréas.

Athènes 1856 — Paris, 1910.

Œuvres poétiques : *Les Syrtes* (1884). — *Les Cantilènes* (1886).

Le Pèlerin passionné (1891). — *Eriphyle*, poèmes (1894). — *Poésies, 1886-1896* : *Le Pèlerin passionné, Enone au clair visage et Sylves. Eriphyle et Sylves nouvelles* (1898). — *Les Stances*, Ier et IIe livres (1899).

Les Stances, III^{ème}, IV^{ème} et V^{ème} livres (1901). — *Feuillets* (1903). — *Les Stances*, six livres en un volume (1906). — *Poèmes et Sylves* (1907).

Le VII^{ème} livre des *Stances* (1920).

Moréas, de son vrai nom Papadiamantopoulos. Vint à Paris, pour être poète français. A été proclamé par Anatole France « le Ronsard du Symbolisme » ; fut, à partir de la publication du « *Pèlerin passionné* », le chef de l'« *Ecole romane* »⁽¹⁾. Ses « *Syrtes* » rappellent par leur facture le procédé de Th. Gautier et, par leur inspiration, le pessimisme de Baudelaire. Il y a déjà, dans les « *Cantilènes* », quelques jolies légendes empruntées au moyen âge ; mais dès 1890, Moréas, désireux de se créer une place dans le mouvement symboliste, « *poursuivit dans les idées et les sentiments, comme dans la prosodie et le style, la communion du Moyen âge français et de la Renaissance et le principe de l'âme moderne* »⁽²⁾. Il veut rajeunir la langue, lui rendre de la verdeur, du relief, de l'originalité, affranchir la littérature des imitations étrangères, et pour cela il la retrempera aux sources de l'ancien idio roman, ressuscitera des archaïsmes, multipliera les inversions, abusera des mots composés : *Fureur-née, bel-accueil, beau-parler, perce-monts*, etc. Il n'y a qu'une chose qu'il ne respectera pas, c'est le rythme gracieux des petites poésies du Moyen Age. Aussi ne sera-t-on pas peu étonné de voir appliquer le vers polymorphe à de telles reproductions⁽³⁾. Curiosité d'érudit, dira-t-on. Oui et rien que cela, une séduction exercée par la lecture des vieux auteurs sur un esprit en quête de nouveauté. Il fait l'effet d'« *un bibliothécaire héroïque* », comme dit Ernest-Charles. Souvent l'imitation dégénère en pastiche qui sent trop son lettré.

Moréas, avec les *Stances*, a renoncé à cette fausse originalité. Ici, plus d'audaces prosodiques, plus de prouesses déconcertantes, plus de « *sublime* » obscurité. Le poète s'est plié aux règles de nos plus scrupuleux poètes français. Il semble avoir retrouvé le secret de l'« *harmonie enchanteresse* » qu'exhale tout naturellement l'âme de Lamartine. *La forme*, dit E. Faguet, à propos des *Stances*, *est admirable, d'une pureté absolument classique*. On retrouve là le ton des sonnets si parfaits de Ronsard et de du Bellay. Langue hardie, neuve, exacte. Les *Stances*, dit M. Barrès, contiennent un ensemble de règles de vie, une philosophie religieuse sommaire, l'expression harmonieuse d'une façon orientale de goûter la vie.⁽⁴⁾

(1) Quelques adeptes de cette école : Raymond de la Tailhède (voir plus loin), Maurice du Plessys (Lettre au *Mercur* de France, 16 Juillet 1909), Charles Maurras, Ernest Raynaud, etc.

(2) Préface du *Pèlerin passionné*.

(3) Jean Moréas a exposé sa théorie dans un manifeste : « *Le Symbolisme* ». En voici un extrait : « Pour la traduction exacte de la synthèse, il faut au symbolisme un style archétype et complexe : d'impollués vocables, la période qui s'arcoute alternant avec la période aux défaillances ondulées, les pléonasmes significatifs, les mystérieuses ellipses, l'anacoluthie en suspens, tout trope hardi et multiforme : enfin la bonne langue instaurée et modernisée, la bonne et luxuriante et fringante langue française d'avant les Vaugelas et les Boileau, la langue de François Rabelais et de Philippe de Commines, de Villon, de Rutebeuf et de tant d'autres écrivains libres et dardant le terme exact du langage, tels des toxotes de Thrace leurs flèches sinieuses ». — Le livre de MAURICE DU PLESSYS (François-Sylvain-Maurice-Flandre-Noblesse, dit du Plessys-Flandre, Paris, 1864) : « *Premier livre pastoral* », est en quelque sorte le manifeste de l'Ecole romane.

(4) Nous plaçons ici MORÉAS pour qu'on ait une vue d'ensemble du mouvement symboliste. Il en sera de même pour STUART MERRILL, VIELÉ-GRIFFIN, MOCKEL, FONTAINAS, VAN LERBERGHE, MAETERLINCK. — Du reste, l'éducation de Moréas fut toute française :

Moi que la noble Athène a nourri,
Moi l'élu des Nymphes de la Seine...

Et il a été naturalisé Français en 1910.

Never more.

Le gaz pleure dans la brume,
 Le gaz pleure tel un œil.
 — Ah ! prenons, prenons le deuil
 De tout cela que nous eûmes.

L'averse bat le bitume,
 Telle la lame l'écueil.
 — Et l'on lève le cercueil
 De tout cela que nous fûmes.

Oh ! n'allons pas, pauvre sœur,
 Comme un enfant qui s'entête,
 Dans l'horreur de la tempête

Rêver encor de douceur,
 De douceur et de guirlandes.
 L'hiver fauche sur les landes.

(*Cantilènes.*)

Eglogue à Francine.

O Francine sade, cueille,
 De tes doigts si bien appris,
 La rose moite en sa feuille,
 Le lys qui n'a pas de prix.
 Des chants et des verts pourpris
 La fleurante nouveauté
 Las, demain aura été.

N'es-tu pas fleurante pomme,
 O Francine de renom,
 Et tant frétilarde, comme
 Tourterelle en sa saison !
 Bientôt tu n'auras foison
 De plaisance, chef doré,
 Ni visage coloré.

Or ainsi, belle Francine,
 Faisant nargue à vos foleurs,
 Senestre je vaticine
 Toutes sortes de malheurs,
 En me couronnant de fleurs,
 Sifflant de pastoraux airs
 Dans mes chalumaux diserts. (1)

(*Le Pèlerin passionné.*)

(1) Cfr. RONSARD : *Mignonne, allons voir si la rose...* (v. p. 75).

Stances.

Ne dites pas : la vie est un joyeux festin ;
 Ou c'est d'un esprit sot ou c'est d'une âme basse.
 Surtout ne dites point : elle est malheur sans fin ;
 C'est d'un mauvais courage et qui trop tôt se lasse.

Riez comme au printemps s'agitent les rameaux,
 Pleurez comme la bise ou le flot sur la grève,
 Goûtez tous les plaisirs et souffrez tous les maux ;
 Et dites : c'est beaucoup et c'est l'ombre d'un rêve.

(Livre I.)

* * *

Adieu, la vapeur siffle, on active le feu ;
 Dans la nuit le train passe ou c'est l'ancre qu'on lève ;
 Qu'importe ! on vient, on part ; le flot soupire ; adieu !
 Qu'il arrive du large ou qu'il quitte la grève.

Les roses vont éclore, et nous les cueillerons ;
 Les feuilles du jardin vont tomber une à une.
 Adieu ! quand nous naissons, adieu ! quand nous mourons,
 Et comme le bonheur s'envole l'infortune.

(Livre II.)

* * *

Solitaire et pensif j'irai sur le chemin,
 Sous le ciel sans chaleur que la joie abandonne,
 Et, le cœur plein d'amour, je prendrai dans mes mains
 Au pied des peupliers les feuilles de l'automne.

J'écouterai la brise et le cri des oiseaux
 Qui volent par les champs où déjà la nuit tombe.
 Dans la morne prairie, au bord des tristes eaux,
 Longtemps je veux songer à la vie, à la tombe.

L'air glacé fixera les nuages transis,
 Et le couchant mourra doucement dans la brume.
 Alors, las de marcher, sur quelque borne assis,
 Tranquille je romprai le pain de l'amertume.

(Livre VI.)

* * *

Va-t-on songer à l'automne,
 A l'Aquilon détesté,
 Quand la lumière environne
 La vie et le fier Été !

De l'arbre au profond feuillage,
 Des parterres du jardin,
 La brise tire un langage
 D'allégresse et de dédain.

Vous qui passez sur la route,
Saouls de la sève des bois,
Chantez, riez ! Moi, j'écoute
En secret une autre voix :

Qui soupire de la sorte ?
O mon âme, n'est-ce pas
Une branche déjà morte
Qui vient de parler tout bas ?

(Livre VI.)

* * *

Quand reviendra l'automne avec les feuilles mortes
Qui couvriront l'étang du moulin ruiné,
Quand le vent remplira le trou béant des portes,
Et l'inutile espace où la meule a tourné,

Je veux aller encor m'asseoir sur cette borne,
Contre le mur tissé d'un vieux lierre vermeil,
Et regarder longtemps dans l'eau glacée et morne
S'éteindre mon image et le pâle soleil.

(Livre VI.)

Albert Samain.

Lille, 1858. — Magny-les-Hameaux (Seine), 1900.

Œuvres poétiques : *Au Jardin de l'Infante* (1893 ; nouv. édit. augmentée, 1897).
Aux Flancs du Vase (1898). — *Le Chariot d'or* (1901). — *Aux Flancs du Vase*,
nouv. édit. augmentée de *Polyphème* et de *Poèmes inachevés* (1901).

Fils d'un marchand de vins ; tour à tour gratte-papier d'un agent de change, d'un courtier en sucre. Vers 1882, se fixa à Paris où il obtint un emploi à l'Hôtel de Ville. Entra plus tard à la Préfecture de la Seine. Fréquenta un instant le Chat Noir. Prit part, en 1889, à la fondation du *Mercury de France* où parurent désormais ses poèmes.

La mort de sa mère, qui l'avait affecté profondément, acheva de ruiner sa santé, compromise par une affection de poitrine. Il s'éteignit doucement à Magny-les-Hameaux, près de Port-Royal-des-Champs, un petit coin tranquille où il avait espéré trouver la guérison.

« *Samain*, dit Coppée en 1894, dans un article du *Journal* où il révèle son nom au grand public, est un poète d'automne et de crépuscule, un poète de douce et morose langueur, de noble tristesse. On respire, tout le long de son livre, l'odeur faible et mélancolique, le parfum d'adieu des chrysanthèmes à la Saint-Martin ».

« *Au Jardin de l'Infante* » révèle un esprit curieux et fin, un dilettante se plaisant à jouir lentement des sensations les plus fugitives, aimant à noter des impressions souvent exceptionnelles, des sentiments vagues et indéfinissables. Il met à s'analyser une sorte de perversité qui rappelle par endroits Baudelaire, Verlaine ou Mallarmé. Avec cela des rythmes savants, un vers fluide,

Des vers doux, mourant comme des roses.

« *Aux Flancs du Vase* » renferme des pièces d'une beauté de forme sculpturale, de petits tableaux d'une rare perfection. Il y a là des sujets modernes traités à la manière antique et des thèmes antiques auxquels le poète donne les couleurs de son temps. L'auteur, en cette œuvre, a abandonné le vers libre pour revenir au vers parnassien.

Automne.

A pas lents et suivis du chien de la maison,
 Nous ré faisons la route à présent trop connue.
 Un pâle automne saigne au fond de l'avenue,
 Et des femmes en deuil passent à l'horizon.

Comme dans un préau d'hospice ou de prison,
 L'air est calme et d'une tristesse contenue ;
 Et chaque feuille d'or tombe, l'heure venue,
 Ainsi qu'un souvenir, lente, sur le gazon.

Le Silence entre nous marche... Cœurs de mensonges,
 Chacun, las du voyage, et mû par d'autres songes,
 Rêve égoïstement de retourner au port.

Mais les bois ont, ce soir, tant de mélancolie,
 Que notre cœur s'émeut à son tour et s'oublie
 A parler du passé, sous le ciel qui s'endort,

Doucement, à mi-voix, comme d'un enfant mort.

(Au Jardin de l'Infante.)

Soir.

Le ciel comme un lac d'or pâle s'évanouit ;
 On dirait que la plaine, au loin déserte, pense ;
 Et dans l'air élargi de vide et de silence
 S'épanche la grande âme triste de la nuit.

Pendant que ça et là brillent d'humbles lumières,
 Les grands bœufs accouplés rentrent par les chemins ;
 Et les vieux en bonnet, le menton sur les mains,
 Respirent le soir calme aux portes des chaumières.

Le paysage, où tinte une cloche, est plaintif.
 Et simple comme un doux tableau de primitif,
 Où le Bon Pasteur mène un agneau blanc qui saute.

Les astres au ciel noir commencent à neiger,
 Et, là-bas, immobile au sommet de la côte,
 Rêve la silhouette antique d'un berger.

(Au Jardin de l'Infante.)

Il est d'étranges soirs...

Il est d'étranges soirs, où les fleurs ont une âme,
 Où dans l'air énervé flotte du repentir,
 Où sur la vague lente et lourde d'un soupir
 Le cœur le plus secret aux lèvres vient mourir.
 Il est d'étranges soirs où les fleurs ont une âme.
 Et, ces soirs-là, je vais, tendre comme une femme.

Il est de clairs matins, de roses se coiffant,
 Où l'âme a des gaités d'eaux vives dans les roches,
 Où le cœur est un ciel de Pâques plein de cloches,
 Où la chair est sans tache et l'esprit sans reproches.
 Il est de clairs matins, de roses se coiffant.
 Ces matins-là, je vais joyeux comme un enfant.

Il est de mornes jours où, las de se connaître,
 Le cœur, vieux de mille ans, s'assied sur son butin,
 Où le plus cher passé semble un décor déteint
 Où s'agite un vague et minable cabotin.
 Il est de mornes jours las du poids de connaître,
 Et, ces jours-là, je vais courbé comme un ancêtre.

Il est des nuits de doute où l'angoisse vous tord,
 Où l'âme, au bout de la spirale descendue,
 Pâle et sur l'infini terrible suspendue,
 Sent le vent de l'abîme, et recule éperdue !
 Il est des nuits de doute, où l'angoisse vous tord
 Et, ces nuits-là, je suis dans l'ombre comme un mort.

(Au Jardin de l'Infante.)

Promenade à l'étang.

Le calme des jardins profonds s'idéalise.
 L'âme du soir s'annonce à la tour de l'église.
 Ecoute, l'heure est bleue et le ciel s'angélise.

A voir ce lac mystique où l'azur s'est fondu,
 Dirait-on pas, mes sœurs, qu'un grand cœur éperdu
 En longs ruisseaux d'amour, là-haut, s'est répandu ?

L'ombre noire a noyé la vallée indistincte,
 La cloche, au loin, note par note s'est éteinte,
 Emportant comme l'âme frêle d'une sainte.

L'heure est à nous ; voici que d'instant en instant,
 Sur les bois violets au mystère invitant,
 Le grand manteau de la solitude s'étend.

L'étang moiré d'argent, sous la ramure brune,
 Comme un cœur affligé que le jour importune,
 Rêve à l'ascension suave de la lune...

(Au Jardin de l'Infante.)

Le Repas préparé.

Ma fille, lève-toi ; dépose là ta laine.
 Le maître va rentrer ; sur la table de chêne,
 Que recouvre la nappe aux plis étincelants,
 Mets la faïence claire et les verres brillants.

Dans la coupe arrondie à l'anse en col de cygne
 Pose les fruits choisis sur des feuilles de vigne :
 Les pêches qu'un velours fragile couvre encore,
 Et les lourds raisins bleus mêlés aux raisins d'or ;
 Que le pain bien coupé remplisse les corbeilles ;
 Et puis ferme la porte, et chasse les abeilles.
 Dehors, le soleil brûle et la muraille cuit ;
 Rapprochons les volets ; faisons presque la nuit,
 Afin qu'ainsi la salle, aux ténèbres plongée,
 S'embaume toute aux fruits dont la table est chargée.
 Maintenant va chercher l'eau fraîche dans la cour
 Et veille que surtout la cruche, à ton retour,
 Garde longtemps, glacée et lentement fondue,
 Une vapeur légère à ses flancs suspendue.

(Aux Flancs du Vase.)

La Maison du matin.

La maison du matin rit au bord de la mer,
 La maison blanche au toit de tuiles rose clair.
 Derrière un pâle écran de frêle mousseline,
 Le soleil luit voilé comme une perle fine ;
 Et du haut des rochers redoutés du marin,
 Tout l'espace frissonne au vent frais du matin.
 Lyda, debout au seuil que la vigne décore,
 Un enfant sur les bras, sourit, grave, à l'aurore,
 Et laisse, en regardant au large, le vent fou
 Dénouer ses cheveux mal fixés sur son cou.
 Par l'escalier du ciel l'enfantine journée
 Descend, légère et blanche, et de fleurs couronnée,
 Et, pour mieux l'accueillir, la mer au sein changeant
 Scintille, à l'horizon, toute vive d'argent...
 Mais déjà les enfants s'échappent ; vers la plage
 Ils courent ni-vêtus, chercher le coquillage.
 En vain Lyda les gronde : enivrés de ciel clair,
 Leur rire de cristal s'éparpille dans l'air...
 La maison du matin rit au bord de la mer.

(Aux Flancs du Vase.)

Améthyste.

L'ombre noyait les bois. C'était un soir antique.
 Les dieux puissants vaincus par le Dieu pathétique
 Après mille ans d'Olympe avaient quitté la terre,
 Et la syrinx pleurait dans Tempé solitaire,
 Sur la mer en émoi, vers l'orient mystique.

Une aube se levait. Pleins de souffles étranges,
 Les chênes remuaient des branches prophétiques,
 Et les grands lys élus versaient leurs blancs cantiques
 Aux lacs sanctifiés visités par les Anges.

Le ciel était plus doux qu'un col de tourterelle...
 Rêveuse, en longs cheveux, une nymphe... frêle
 Tressait de pâles fleurs autour d'une amulette.

Et près d'elle, dans le crépuscule idyllique,
 Un petit Faune triste, aux yeux de violette,
 Disait sur un roseau son cœur mélancolique...

Et c'était le dernier amour du soir antique...

(*Poèmes inachevés.*)

Idéal.

Hors la ville de fer et de pierre massive,
 A l'aurore, le chœur des beaux adolescents
 S'en est allé, pieds nus, dans l'herbe humide et vive,
 Le cœur pur, la chair vierge et les yeux innocents.

Toute une aube en frissons se lève dans leurs âmes.
 Ils vont rêvant de chars dorés, d'arcs triomphaux,
 De chevaux emportant leur gloire dans des flammes,
 Et d'empires conquis sous des soleils nouveaux !

Leur pensée est pareille aux feuillages du saule
 A toute heure agités d'un murmure incertain ;
 Et leur main fièrement rejette sur l'épaule
 Leur beau manteau qui claque aux souffles du matin.

En eux couve le feu qui détruit et qui crée ;
 Et, croyant aux clairons qui renversaient les tours,
 Ils vont remplir l'amphore à la source sacrée
 D'où sort, large et profond, le fleuve ancien des jours.

Ils ont l'amour du juste et le mépris des lâches,
 Et veulent que ton règne arrive enfin, Seigneur !
 Et déjà leur sang brûle, en lavant toutes taches,
 De jaillir, rouge, aux pieds sacrés de la Douleur !

Tambours d'or, clairons d'or, sonnez par les campagnes !
 Orgueil, étends sur eux tes deux ailes de fer !
 Ce qui vient d'eux est pur comme l'eau des montagnes,
 Et fort comme le vent qui souffle sur la mer !

Sur leur pas l'allégresse éclate en jeunes rires.
 La terre se colore aux feux divins du jour,
 Le vent chante à travers les cordes de leurs lyres,
 Et le cœur de la rose a des larmes d'amour.

Là-bas, vers l'horizon roulant des vapeurs roses,
 Vers les hauteurs où vibre un éblouissement,
 Ivres de s'avancer dans la beauté des choses,
 Et d'être à chaque pas plus près du firmament ;

Vers les sommets tachés d'écumes de lumière
Où piaffent, tout fumants, les chevaux du soleil,
Plus haut, plus haut toujours, vers la cime dernière
Au seuil de l'Empyrée effrayant et vermeil ;

Ils vont, ils vont, portés par un souffle de flamme...
Et l'espérance, triste avec des yeux divins,
Si pâle sous son noir manteau de pauvre femme,
Un jour encore, au ciel lève ses vieilles mains !

* * *

Pieds nus, manteaux flottants dans la brise, à l'aurore,
Tels, un jour, sont partis les enfants ingénus,
Le cœur vierge, les mains pures, l'âme sonore...
Oh ! comme il faisait soir, quand ils sont revenus !

Pareils aux émigrants dévorés par les fièvres,
Ils vont, l'haleine courte et le geste incertain,
Sombres, l'envie au foie et l'ironie aux lèvres ;
Et leur sourire est las comme un feu qui s'éteint.

Ils ont perdu la foi, la foi qui chante en route
Et plante au cœur du mal ses talons frémissants ;
Ils ont perdu, rongés par la lèpre du doute,
Le ciel qui se reflète aux yeux des innocents.

Même ils ont renié l'orgueil de la souffrance,
Et dans la multitude au front bas, au cœur dur,
Assoupie au fumier de son indifférence,
Ils sont rentrés soumis comme un bétail obscur.

Leurs rêves engraisés paissent parmi les foules ;
Aux fentes de leur cœur d'acier noble bardé,
Le sang altier des forts goutte à goutte s'écoule,
Et puis leur cœur un jour se referme, vidé.

Matrone bien fardée au seuil clair des boutiques,
Leur âme épanouie accueille les passants ;
Surtout ils sont dévots aux seuls dieux authentiques,
Et, le front dans la poudre, adorent les puissants.

Ils veulent des soldats, des juges, des polices,
Et, rassurés par l'ordre aux solides étaux,
Ils regardent grouiller au vivier de leurs vices
Les sept vipères d'or des péchés capitaux.

Pourtant, parfois, des soirs, ils songent dans les villes
A ceux-là qui près d'eux gravissaient l'avenir,
Et qui, ne voulant pas boire aux écuelles viles,
S'étant couchés là-haut, s'y sont laissés mourir ;

Et le remords les prend quand, au penchant des cimes,
 Un éclair leur fait voir, les deux bras étendus,
 Des cadavres hautains, dont les yeux magnanimes
 Rêvent, tout grands ouverts, aux idéals perdus !

(*Le Chariot d'Or*)

Gustave Kahn.

Metz, 1859.

Œuvres poétiques : *Les Palais nomades*, prose et vers (1887). — *Chansons d'Amant* (1891).
Domaine de Fée (1895). — *La Pluie et le Beau Temps* (1895),
Limbes de Lumière (1895). — *Premiers Poèmes (Palais Nomades, Chanson d'Amant, Domaine de fée)* (1897). — *Le Livre d'Images* (1897).

Suivit d'abord les cours de l'École des Chartes et de l'École des langues orientales, puis partit pour l'Afrique, où il resta quatre ans. De retour à Paris (1885), fonda une revue hebdomadaire, la *Vogue*, puis un journal politique et littéraire, le *Symboliste*, et prit une part importante à la direction de la *Revue indépendante*.

Le plus audacieux des réformateurs de la poésie nouvelle, un anarchiste en fait d'art. Fait des vers rimés ou assonancés, sans rime ou sans assonance, allitérés ou sans allitération, pairs ou impairs. Il affranchit le vers de la double tyrannie du nombre de pieds et de la rime. Il revendique l'honneur d'avoir créé le vers libre. D'après lui, l'unité métrique de tout vers, même du vers classique, est, non dans la syllabe, mais dans la cellule organique, c'est-à-dire un groupe de syllabes liées entre elles selon l'unité de sens ou de son.

Stéphane Mallarmé a caractérisé ainsi cette poésie : « *Construire un vers, éloigné autant du moule constant que de la prose, irréductible à l'un des deux, viable...* ».

L'art, pour Kahn, est « *la présentation, en un livre ou un poème, d'une série de faits passionnels ou intellectuels par le plus caractéristique de ces faits* ».

C'est peut-être la raison pour laquelle la pensée ou le sentiment apparaît difficilement, parfois, dans ce fouillis d'images orientales, que le poète a rapportées de son séjour en Afrique.

Paul Adam l'a appelé un « évocateur des architectures orientales et des somptuosités asiatiques ».

Gustave Kahn a introduit, dans la poésie française, le « *lied* ».

Dialogue

pour le jour des Rois.

Bonjour, mynheer ; bonjour myffrau —
 La bière a pâti de l'orage. —
 Aujourd'hui le vent a fait rage. —
 Le chariot rouge des Trois-Rois
 Est venu, ce matin si froid ; —
 Aussi l'ai-je vu repartir :
 Il était dix heures, je crois.

Dimanche on se mariera ;
 Nous verrons les beaux bijoux d'or
 Ce nouveau carillon tintera ;
 Nous irons voir, myffrau ?
 — Mynheer, à l'auberge on dînera
 On tuera poulets, agneaux gras,
 Mynheer, irez-vous là-bas ?
 — Oui, peut-être bien, myffrau...

Le fossoyeur est vieux, myffrau ;
 Donnez-moi une chope de bière.
 Les belles roses qu'avez là, myffrau
 — C'est le voiturier des Trois-Rois
 Qui les apporta, mynheer.
 La bière est bonne, malgré l'orage, —
 Ah ! qu'importe l'orage au sage !
 Adieu, mynheer ; adieu myffrau.

La Pluie.

La pluie tend des écharpes grises
 Aux ailes immobiles des moulins,
 La mer de cendre s'immobilise
 En un ciel couleur d'âtre éteint.
 Pas un oisillon qui pépie,
 Les lièvres terrent leur peur en folie
 Dans les sapinières au vert plus verni
 Sous l'âpre rosée de la pluie.

Et se hâtent les mantes noires
 Des paysannes au grand trot.
 Le village est si loin dans l'herbe,
 Si loin l'âtre au large manteau
 Brillant des grands brocs d'étain !
 Loin les coqs dorés, les poules noires
 Sur faïence au ton du vieil ivoire,
 Et les douces fleurettes que la serpe
 Colligea lors des promesses du matin.

Enfin, un vol large de mouettes
 Et leurs cris d'appel sur la plaine muette
 De cette terre et cette mer confondues,
 Par les ruisseaux d'onde céleste toute vêtue
 Du même voile grisâtre.

Les coureurs des côtes volètent incertains
 Entre l'herbe perlée et l'algue,
 Entre les rivages et les sentiers en flaques,
 Dans l'infini vague de la lande et du lac.

La pluie sourd comme tristesse de mendiante,
 La pluie geint comme un enfant maussade.
 La terre dort sous sa large rasade,
 Les gouttelettes floches s'écrasent.
 Le vent geint dans les roseaux pliants,
 La pluie pleure un conte d'enfant,
 Les mouettes le redisent au vent
 Et tout se courbe sur la plaine rase (1).

1. Cfr. SULLY PRUDHOMME. — VICTOR HUGO : *Pluie d'été*. — E. VERHAEREN : *La Pluie*. — F. GRÉGH : *La Pluie*. — G. RODENBACH : *Pluie*, etc.

Le Vieux mendiant.

La masse d'airain du temps pesa dès son enfance
sur son front ; car des gardes emmenèrent son père
les pieds gênés d'entraves, les mains jointes de fer :
la justice en pesa la tête dans sa balance.

Sa mère, au souffle de colère s'égara
dans les bois touffus, où des yeux jamais las
veillent sur tout sentier, meublant la fondrière
de passants nus, leurs yeux de misère encore ouverts ;
et l'enfant grandissait quand cette tête tomba.

Il fut le fils des assassins ; lors une pierre
(la marmaille jouait) lui creva la paupière
et le mire ne guérissant que d'honnêtes gens,
l'autre œil se détruisit dans son masque d'enfant
pareil dès lors à un mur blanc.

Puis il fut un jouet et les forts gravèrent
leur rancœur et leur impatience en cicatrices
sur sa face, muette table de supplices,
et des rôdeurs, par pitié, le grisèrent
par gouaille, pour qu'il dansât
et quand il pleura, le fouaillèrent.

Comme pour chacun de ses doigts
sans cesse était prête une épine,
que ses pieds sanglants avaient froid
et qu'on poussait dans les ravines
son corps pitoyable et sa face d'effroi,
chaque fois que vers les auvents
du village il allait quêtant
par le soleil ou le grand vent
son pain, à la complainte de son chant,
il suivit des vagabonds
dont la gourde lui donnait le songe ;
il eut l'os que le mâtin rongé ;
et les suivit sans mensonge, —
Aussi on le mit en prison.

Et lorsqu'il fut l'exemple de la mauvaise route
et des tourments de la pire conscience,
un marguillier aux écoutes
des merveilles de la grâce en son inconscience,
le plaça, pour que la main des dames
s'honorât du sou qui rachète les âmes,
sous un parvis d'église, en évidence :
leçon de choses pour toute l'enfance.

Le vieux mendiant est lézardé
comme la pierre des piliers ;
ils subissent les mêmes outrages
du temps, des chiens et de l'orage.

Ils semblent attendre d'un même âge
parmi le nombreux passage
des gens recouverts de velours et de fourrures,
les êtres doux dont la parure
serait la douceur aumônière
et l'âme en généreuse prière.

Et le temps pleut lentement, lentement
sur leur attente et leur tourment.

(Le Livre d'Images.)

La Fin du Jour.

Le soir tombe : alors croise tes bras,
et sur le banc, devant ta porte, assieds-toi ;
vois partir, vacillant, au bras du Passé las
le fantôme voûté du jour qui s'écoula.
Il s'était élancé le matin, vers la plaine,
ivre des papillons et de l'or des lumières,
vers quelque part, vers des chèvres aux mamelles pleines
gambadant aux talus ardu de la bonne route,
vers quelque humble fraîcheur sous une haute voûte,
vers des granges où parmi les gerbes
fussent demeurées les odeurs des herbes
et le sang sonore des coquelicots
et le bout de ciel du bleuët, et la menthe
y eût jeté sa chanson tendre, et les roses
eussent chanté la blessure et le sourire de l'amante ;
par les fentes des tuiles, le soleil eût lavé
toute l'étendue des prémices d'une rosée
de perles blondes et rondes, bougeantes, bleues, et roses
comme une face d'enfant...

Et voici le fantôme du jour qui s'écoula
qui butte aux arbres et tâtonne de ses doigts
la naissance de l'ombre aux vols bas d'hirondelles
craignant l'orage et rasant le garrot des haridelles
qu'un paysan pousse pour éviter les gouttes rondes
de la longue et vivace et morne pluie ;
la prunelle malfaisante de l'orage a lui
parmi ses ailes fuligineuses
entre le jour qui part et la nuit qui s'étire.
Et celui-là, en face de toi, allume sa lampe pour lire,
lui qui peut lire et chercher du rêve, chez autrui.

Et ce jour qui fut à toi trébuche et glisse
aux pas incertains de ce guide, de ce complice
de tant de jours à toi, frivoles et d'escapade.

Vas-y, cours, approche-toi.

Oh ! la morne face grise,
zébrée de rides, et les tremblotantes gencives
de la bouche délabrée qui s'ouvre et qui marmonne
d'un ton triste comme d'une demande d'aumône.

" Encore celui-là, laisse-le partir ainsi
se traînant à mon bras débile tout transi,
car il ne voit pas, ne peut voir le grand phare
d'éternel Nirvana vers où le guident mes pas. "

Et les bras du Passé s'élevant vers le vide,
je vis choir et se fondre l'ombre de ma journée
et je ne vis ni phare, ni lumière, ni lueur ;
mais seulement, regardant pour la première fois
l'engrangeur de mes heures et le puits de mes émois,
le Passé ! je vis que c'était un aveugle
qui tendait ses paumes vers la nuit fixe et stable,
Et le fantôme m'interrogea. Mes lévriers,
les grands lévriers que je tenais en laisse,
où sont-ils ? — Je regardai et je ne vis
qu'un crapaud aux yeux d'or qui regardait la nuit.

1907.

Jules Laforgue.

Montevideo (Uruguay) 1860. — Paris, 1887.

Œuvres poétiques : *Les Complaintes* (1886). — *L'Imitation de Notre-Dame la Lune ; Le Concile féérique* (1886). — *Derniers Vers de Jules Laforgue (Fleur de bonne volonté, etc.)* œuvre posthume, publiée en 1890. — *Poésies complètes* (1893).

« Breton né sous les Tropiques ». A connu la misère. Nommé en 1881, le cteur de l'impératrice d'Allemagne. Esprit nourri d'une stupéfiante culture où se sont rencontrées toutes les nuances de la curiosité moderne. (1) On l'a appelé à juste titre le moderniste de l'Inconscient, c'est un tempérament complexe et souvent pénible à déchiffrer. Il y a en lui deux êtres : l'un, solitaire et malade, se plaît à l'observation froide et pénétrante des réalités, raille ou se révolte ; l'autre est un sentimental dont le besoin de fraternité s'épanche dans des vers pleins d'une pitié immense pour toute l'humanité. « Il fut, dit Remy de Gourmont, le génie de l'ingénuité ironique » ; mais son ironie a toujours incliné vers la mélancolie. Les émotions les plus diverses, les pensées les plus contrastées roublent son âme et son esprit, et donnent à sa vie mentale, intérieure, toujours repliée sur elle-même, une intensité suraiguë. C'est un véritable écorché, un Hamlet plein de verve amère.

L'angoisse le tourmente sans cesse de ne pouvoir traduire son état d'âme avec assez d'énergie et surtout avec assez d'originalité. De là, un style bizarre, indéchiffrable, familier parfois jusqu'à la vulgarité, inspiré par l'horreur du cliché, la répulsion pour tout lyrisme factice et conventionnel : « Nous allons, disait-il, à la dessiccation ». De là aussi, cette désorganisation de l'harmonie habituelle du vers qui est un acheminement vers le vers libre ; de là, des poésies qui déroutent le lecteur peu habitué à semblable expressivité, et qui lui font l'effet de logogriphes... (2)

(1) Laforgue avait projeté d'écrire « dans une langue d'artiste, fouillée et moderne sans souci des codes du goût, sans crainte du cru, du forcené, des dévergondages cosmologiques, du grotesque... » (*Posthumes*). Il s'inquiétait, dit G. Kahn, d'un mode de donner la sensation même, la vérité plus stricte, plus lacée, sans chevilles aucunes, avec le plus d'acuité possible, et le plus d'accent personnel, comme parlé (*Préface des Premiers Poèmes*).

(2) Lire, de Médéric Dufour, un *Essai sur l'esthétique de Jules Laforgue (Mercure de France)*.

Dimanche.

Le ciel pleut sans but, sans que rien l'émeuve,
 Il pleut, il pleût, bergère, sur le fleuve...
 Le fleuve a son repos dominical ;
 Pas un chaland en amont, en aval.
 Les vêpres carillonnent sur la ville,
 Les berges sont désertes, sans idylles.
 Passe un pensionnat (o pauvres chairs) ;
 Plusieurs ont déjà leurs manchons d'hiver.
 Une qui n'a pas ni manchon ni fourrure
 Fait, tout en gris, une pauvre figure.
 Et la voilà qui s'échappe des rangs
 Et court !.. Où, mon Dieu ? Qu'est-ce qui lui prend ?
 Et va se jeter dans le fleuve.
 Pas un batelier, pas un chien de Terre-Neuve !
 Le crépuscule vient ; le petit port
 Allume ses feux. (Ah ! connu l'décor !)
 La pluie continue à mouiller le fleuve,
 Le ciel pleut sans but, sans que rien l'émeuve.

(*Poésies complètes.*)

L'Hiver qui vient.

Blocus sentimental ! Messageries du Levant !...
 Oh ! tombée de la pluie ! Oh ! tombée de la nuit !
 Oh ! le vent !...
 La Toussaint, la Noël et la Nouvelle Année,
 Oh ! dans les bruines, toutes mes cheminées !...
 D'usines...
 On ne peut plus s'asseoir, tous les bancs sont mouillés ;
 Crois-moi, c'est bien fini jusqu'à l'année prochaine.
 Tous les bancs sont mouillés, tant les bois sont rouillés,
 Et tant les cors ont fait ton ton, ont fait ton taine !...
 Ah ! nuées accourues des côtes de la Manche,
 Vous nous avez gâté notre dernier dimanche,
 Il bruine ;
 Dans la forêt mouillée, les toiles d'araignée
 Ploient sous les gouttes d'eau, et c'est leur ruine.
 Soleils plénipotentiaires des travaux en blonds Pactoles
 Des spectacles agricoles,
 Où êtes-vous ensevelis ?
 Ce soir un soleil fichu gît au haut du coteau,
 Gît sur le flanc, dans les genêts, sur son manteau.
 Un soleil blanc comme un crachat d'estaminet
 Sur une litière de jaunes genêts,
 De jaunes genêts d'automne.
 Et les cors lui sonnent !

Qu'il revienne...
 Qu'il revienne à lui !
 Taïaut ! taïaut, et hallali !
 O triste antienne, as-tu fini !...
 Et font les fous !...
 Et il gît là, comme une glande arrachée dans un cou,
 Et il frissonne, sans personne !...

Allons, allons, et hallali !
 C'est l'Hiver bien connu qui s'amène ;
 Oh ! les tournants des grandes routes,
 Et sans petit Chaperon Rouge qui chemine !...
 Oh ! leurs ornières des chars de l'autre mois,
 Montant en donquichottesques rails
 Vers les patrouilles des nuées en déroute
 Que le vent malmène vers les transatlantiques bercails !...
 Accélérons, accélérons, c'est la saison bien connue, cette fois.

Et le vent, cette nuit, il en a fait de belles !
 O dégâts, ô nids, ô modestes jardinets !
 Mon cœur et mon sommeil : ô échos des cognées !...

Tous ces rameaux avaient encor leurs feuilles veries,
 Les sous-bois ne sont plus qu'un fumier de feuilles mortes ;
 Feuilles, folioles, qu'un bon vent vous emporte
 Vers les étangs par ribambelles,
 Ou pour le feu du garde-chasse,
 Ou les sommiers des ambulances
 Pour les soldats loin de la France.

C'est la saison, c'est la saison, la rouille envahit les masses,
 La rouille ronge en leurs spleens kilométriques
 Les fils télégraphiques des grandes routes où nul ne passe.

Les cors, les cors, les cors — mélancoliques !...
 Mélancoliques !...
 S'en vont, changeant de ton,
 Changeant de ton et de musique,
 Ton ton, ton taine, ton ton !...
 Les cors, les cors, les cors !...
 S'en sont allés au vent du Nord.

Je ne puis quitter ce ton : que d'échos !...
 C'est la saison, c'est la saison, adieu vendanges !...
 Voici venir les pluies d'une patience d'ange,
 Adieu vendanges, et adieu tous les paniers,
 Tous les paniers Watteau des bourrées sous les marronniers,
 C'est la toux dans les dortoirs du lycée qui rentre,
 C'est la tisane sans le foyer,
 La phthisie pulmonaire attristant le quartier,

Et toute la misère des grands centres.

Mais, lainages, caoutchoucs, pharmacie, rêve,
Rideaux écartés du haut des balcons des grèves

Devant l'océan de toitures des faubourgs,

Lampes, estampes, thé, petits-fours,

Serez-vous mes seules amours !...

(Oh ! et puis, est-ce que tu connais, outre les pianos,

Le sobre et vespéral mystère hebdomadaire

Des statistiques sanitaires

Dans les journaux ?)

Non, non ! c'est la saison et la planète falote !

Que l'autan, que l'autan

Effiloche les savates que le Temps se tricote !

C'est la saison, ô déchirements ! c'est la saison !

Tous les ans, tous les ans,

J'essayerai en chœur d'en donner la note.

(*Poésies complètes.*)

Charles Van Lerberghe.

Gand, 1861. — Bruxelles, 1907.

Œuvres poétiques : *Entrevisions* (1898). — *La Chanson d'Eve* (1904).

Fit ses études au collège Sainte-Barbe, en même temps que Rodenbach, Maeterlinck, Verhaeren et G. le Roy. Dr en philologie classique, ne professa jamais. Garda de ses études un culte ardent de la beauté grecque. Voyagea en Allemagne, en Italie. Vécut retiré, soit à Paris, soit dans sa délicieuse solitude de la « Ramonette », à Bouillon.

Les *Fleurs*, petit drame, en 3 actes, en prose, pour le Théâtre des Fantoches (Liège, La Wallonie, 1889 ; édition nouvelle : Bruxelles, La Comblé, 1891. — Repris par le *Mercure de France*), appartiennent au théâtre « idéal et symboliste ». *L'Intruse*, de Maeterlinck, n'est venue qu'après.

« C'est, dit A. Mockel, le poète de l'ineffable, dans la sérénité ou dans le ravissement... Tout chante, tout rayonne dans ses vers qui sont des hymnes merveilleux à la translucide Beauté. »⁽¹⁾

Le plus pur, le plus parfait des poètes nés en Belgique. Lemonnier l'appelle un « découvreur de terres vierges. » « La vie, pour lui, est une vision changeante dont il note les couleurs fuyantes. C'est un pastelliste, son idéalisme est presque absolu. Il n'existe pour lui d'autre réalité que son rêve. Sa poésie : mirages d'un soir, d'été. »⁽²⁾

« Il évoque, dit Maeterlinck, une beauté délicieuse, à la fois profonde et puérile, complexe comme un rêve, ingénue comme un sourire et si humainement céleste qu'au moindre signe, elle se réveille et chante à l'unisson de la lumière inattendue dans l'imagination ou dans le cœur le plus obscur. »

Les vers de Van Lerberghe sont pleins d'images fraîches et neuves, d'une délicatesse exquise : un frisson d'eau sur de la mousse ; ils ont des sonorités cristallines. Et sa langue est d'une grande pureté.

(1) Albert Mockel : *Charles Van Lerberghe*, (*Mercure de France*, 1904) — Jean de Gourmont.

Dans la pénombre.

A quoi, dans ce matin d'avril,
Si douce et d'ombre enveloppée,
La chère enfant au cœur subtil
Est-elle ainsi tout occupée ?

La trace blonde de ses pas
Se perd parmi les grilles closes ;
Je ne sais pas, je ne sais pas,
Ce sont d'impénétrables choses.

Pensivement, d'un geste lent,
En longue robe, en robe à queue,
Sur le soleil au rouet blanc
A filer de la laine bleue.

A sourire à son rêve encor,
Avec ses yeux de fiancée,
A tresser des feuillages d'or
Parmi les lys de sa pensée.

(*Entrevisions.*)

Barque d'or.

Dans une barque d'Orient
S'en revenaient trois jeunes filles ;
Trois jeunes filles d'Orient
S'en revenaient en barque d'or.

Une qui était noire,
Et qui tenait le gouvernail,
Sur ses lèvres, aux roses essences,
Nous rapportait d'étranges histoires,
Dans le silence.

Une qui était brune,
Et qui tenait la voile en main,
Et dont les pieds étaient ailés,
Nous rapportait des gestes d'ange,
En son immobilité.

Mais une qui était blonde,
Qui dormait à l'avant
Dont les cheveux tombaient dans l'onde,
Comme du soleil levant.
Nous rapportait, sous ses paupières,
La lumière.

(*Entrevisions.*)

Ineffabilité.

Ames et flammes, toutes ensemble,
Ailes et fleurs entrelacées,
Je cherche au fond de mes pensées
Des paroles qui vous ressemblent.

Mais vous êtes ineffables,
Et votre chant mystérieux
Ne s'exprime que par d'impalpables
Effleurements et des silences radieux.

C'est pourquoi celle, au cœur charmant, que touche,
 Bien qu'elle ne l'entendé pas,
 Ce vain effort pénible et las,
 Approche et tend sa petite bouche.

Et le baiser épanoui
 De cette simple et douce enfance
 Suffit à combler de silence
 Des lèvres avides d'infini.

(Entrevisions.)

La Mort.

Oh ! que sa main est petite et blanche !
 On dirait une fleur qui penche...

Elle repose, elle dort,
 Elle a touché la mort,

Elle est vide, et toute légère,
 Elle a accompli son sort sur la terre.

Tu peux la prendre, ô Seigneur !
 Elle a touché le bonheur...

La lune brille sur son visage,
 Et ses yeux sont pleins de nuages.

Sa bouche pose, entr'ouverte et paisible,
 Comme au bord d'une coupe invisible.

On a couché ses longs bandeaux
 Comme des blés sous une faux.

Lentement, sans bruit, sans secousse,
 La porte s'ouvre sur la nuit douce...

(Entrevisions.)

C'est le premier matin...

C'est le premier matin du monde.
 Comme une fleur confuse exhalée de la nuit,
 Au souffle nouveau qui s'élève des ondes
 Un jardin bleu s'épanouit.

 Tout s'y confond encore et tout s'y mêle,
 Frissons de feuilles, chants d'oiseaux,
 Glissements d'ailes,
 Sources qui sourdent, voix des airs, voix des eaux,
 Murmure immense
 Et qui pourtant est du silence.

Ouvrant à la clarté ses doux et vagues yeux,
 La jeune et divine Eve
 S'est éveillée de Dieu.

Et le monde à ses pieds s'étend comme un beau rêve.

Or Dieu lui dit : Va, fille humaine,
 Et donne à tous les êtres

Que j'ai créés, une parole de tes lèvres,
 Un son pour les connaître.
 Et Eve s'en alla, docile à Son Seigneur,
 En son bosquet de roses,
 Donnant à toutes choses
 Une parole, un son de ses lèvres de fleur :
 Chose qui fuit, chose qui souffle, chose qui vole...
 Cependant le jour passe, et vague, comme à l'aube,
 Au crépuscule, peu à peu,
 L'Eden s'endort et se dérobe
 Dans le silence d'un songe bleu.
 La voix s'est tue, mais tout l'écoute encore,
 Tout demeure en attente ;
 Lorsque avec le lever de l'étoile du soir,
 Eve chante.
 Très doucement, et comme on prie,
 Lents, extasiés, un à un,
 Dans le silence, dans les parfums
 Des fleurs assoupies,
 Elle évoque les mots divins qu'elle a créés ;
 Elle redit du son de sa bouche tremblante :
 Chose qui fuit, chose qui souffle, chose qui vole...
 Elle assemble devant Dieu
 Ses premières paroles,
 En sa première chanson. ⁽¹⁾

(*La Chanson d'Eve. — Premières Paroles.*)

La Chanson d'Eve.

I

N'oublie pas d'unir à ta joie
 Ces divines créatures
 Qui vivent autour de toi,
 Sur la terre.

Ne prends à rien sa part de bonheur,
 Ou de lumière.
 Prends garde de rien briser,
 De rien fouler, de rien détruire,
 Car l'existence est douce à tous,

(1) Voici encore un joli Réveil d'Eve :

L'aube blanche dit à mon rêve :
 "Eveille-toi, le soleil luit."
 Mon âme écoute, et je soulève
 Un peu mes paupières vers lui.

Un rayon de lumière touche
 La pâle fleur de mes yeux bleus ;
 Une flamme éveille ma bouche,
 Un souffle éveille mes cheveux

Et mon âme, comme une rose
 Tremblante, lente, tout le jour
 S'éveille à la beauté des choses,
 Comme mon cœur à leur amour.

Il n'est rien qui ne m'émerveille !
 Et je dis en mon rêve d'or :
 "Je suis une enfant qui s'éveille
 Jusqu'au moment où Dieu l'endort."

Porte de l'eau à toutes les fleurs,
 A toutes les plantes,
 Des graines aux oiseaux errants.
 Et aux choses à qui tu ne peux rien offrir,
 Au soleil, à la mer, aux étoiles, aux roses,
 Donne ton cœur,
 Et ta pensée heureuse.

II

L'herbe est molle et profonde
 Sous les branches qui pendent
 Lourdes de fruits et de fleurs blanches ;
 Lourde est la senteur enivrante,
 Et douce est l'ombre. On s'y étend,
 Un lourd sommeil coule dans le sang,
 Et les branches s'abaissent et se penchent,
 Et vous caressent de longs frôlements,
 Vous caressent et vous soulèvent
 De la terre doucement
 Et l'arbre vous prend dans ses bras puissants,
 L'arbre joyeux et frémissant
 Qui resplendit dans la lumière.
 Il vous enlace et vous berce dans l'air,
 Et l'on est lui, l'on est sa sève,
 Sa force féconde, et l'on frémit
 En ses naissantes fleurs, et ses fruits,
 En ses milliers de fleurs légères ;
 On respire en son souffle, on embaume la terre.
 Et l'on s'éveille comme un fruit tombe,
 Un fruit lourd et vermeil,
 Dans l'herbe profonde,
 A travers le soleil.

III

Je voulais cueillir cette fleur du jardin,
 La première et la seule
 Epanouie dans l'ombre,
 Mais, ô merveille !
 Alors que mes yeux ne voyaient qu'elle,
 D'autres, sans nombre,
 Frémisssaient sous ma main.
 Que de choses sur terre se cachent encore,
 Que d'aurores futures ;
 Que d'étoiles sont en chemins !
 Heureux les yeux qui s'ouvriront demain. ⁽¹⁾

(*La Chanson d'Eve.*)

(1) Ces vers ne figurent pas dans le volume paru au *Mercur*e. Ils ont été publiés dans *l'Idée libre* (mars 1904). Van Lerberghe les considérait " comme des meilleurs de son œuvre ".

Saint-Pol-Roux.

Saint-Henry (près Marseille), 1861.

Œuvres poétiques : *Lazare* (1896). — *Le Bouc émissaire* (1889).
Ancienntés (1903). — *Théâtre*.

De son vrai nom Paul Roux. Vint tout jeune à Paris où il fonda, en 1886, avec Ephraïm Mikhaël et P. Quillard, *La Pléiade*. Fit partie du groupe des Symbolistes. On l'appela Saint-Pol-Roux-le-Magnifique, parce qu'il avait dit : « La poésie sera magnifique ou elle ne sera pas ». Quitte Paris en 1895 et passe deux ans à Saint-Hubert, dans les Ardennes, puis se retire en Bretagne, à Roscanvel, où il vécut sept ans dans une chaumière, de la vie des pêcheurs. Se fixe enfin à Camaret (Finistère) dans un manoir breton ouvert à tous et baptisé « la maison du bon Dieu ». Étonnant inventeur de métaphores », évocateur magnifique. Les *Reposoirs de la Procession*, 3 séries (1893, 1904 et 1907) contiennent d'admirables poèmes en prose.⁽¹⁾

Devant le linge étendu par ma mère, au village.

Linge étendu par les bras roses de maman !

Primitive épreuve de la cuve aux cendres de sarment...

Ceufs à la neige du savon...

Franches gifles du battoir...

Décisives caresses du puits...

Très pure corde allant de l'azerolier à ce trophée

D'oreilles d'éléphant que semble le figuier...

Puis les épingles tutélaires...

Enfin, sur toutes ces candeurs flottantes, les lingots subtils
du soleil vierge...

Linge étendu par ses bras roses !

Hosties...

Lins d'aube...

Nénuphars de brise...

Pages de pâquerettes...

Pans de lune...

Parchemin aux vignettes d'insectes...

Linge étendu par ses bras roses !

(1) Celui-ci entre autres :

Les vieilles du Hameau.

A ma fille Divine :

L'une après l'autre elles s'en vont les bonnes vieilles au fuseau, l'une après l'autre elles s'en vont toutes les vieilles du hameau. Tu ne reverras plus tante Marie ni tante Lise, ô ma Divine, ni tant d'autres en coiffe blanche du dimanche ou bien en penn-du de laine de la semaine, tu ne reverras plus ces mères-grands au long châle de deuil qui souriaient à ta chair de féerie sur le seuil après avoir, grêles marraines au dos de cerceau, souri sur les gazouillements premiers de ton berceau d'osier, tu ne reverras plus ces candides anciennes que derrière la pesante croix d'argent viennent d'emporter au cimetière entre des planches quatre braves gens. Elles avaient une âme douce de brebis ces aïeulles du pays qui l'apportaient du lait, du miel, des œufs, le fars des fêtes, le gâteau de la grand-messe, le bouquet de la Saint-Pierre et le bouquet de la Saint-Jean, et t'élevaient parmi leurs bras de vieille vigne pour à l'aurore de tes joues baiser de l'espérance et cueillir de la vie. Tu ne les reverras plus, mignonne, mais elles hanteront à l'infini le pré béni de ta mémoire, tirant par l'attache la vache qui fut leur fortune avec la pomme et le champ de blé noir dont on fait le gros pain rond à pâte brune. A la longue malingres comme des jouets, elles s'en sont allées, mères de gas éparpillés sur les mers jaune, blanche, rouge, noire, bleue, elles s'en sont allées dans un hoquet, tuées par quelque bise et lestées d'une hostie, elles s'en sont allées sans le baiser de leurs petits, dans un linceul de toile bise, elles s'en sont allées vers le bon Dieu qui leur a mis des ailes aux épaules et puis des robes d'or et puis des doigts tout roses pour jouer de la lyre en dansant sur la lande aux étoiles, fleurs d'ajonc des cioux.

L'une après l'autre elles s'en vont les bonnes vieilles au fuseau, l'une après l'autre elles s'en vont toutes les vieilles du hameau.

(Pendant l'enterrement de tante Lise : hameau de Lanvernazal en Roscanvel, 23 mai 1900).

théorie évolutionniste, eut un premier grand retentissement. Il y trace, dans ses grandes lignes, le plan de l'Œuvre synthétique qu'il devait réaliser, et en montre les trois orientations : la préhistoire et l'histoire à travers les religions comme couvrant des vérités naturelles, le monde des activités modernes, intermondiales, et des précisions du Futur.

« M. René Ghil ne sera jamais banal », écrivit alors Ed. Rod. Mallarmé l'admire et l'admet à ses mardis.

En 1884, à la *Basoche* (Bruxelles), en 1886, à Paris, publie son *Traité du Verbe* (devenu en 1891, l'*En Méthode à l'Œuvre*), petite brochure où il expose sa théorie de l'*Instrumentation verbale*.

Ces deux ouvrages furent très discutés. On le considère alors comme un des chefs du « Décadentisme ». Mais tout en subissant son influence, la jeune génération s'éloigne de lui, se rangeant plutôt aux côtés de Mallarmé, dans le groupe symboliste.

Nous ne pouvons ici que résumer très succinctement les parties de l'Œuvre actuellement publiées.

Débutant par un volume cosmique selon les données évolutionnistes (l'auteur a donné de *Dire du mieux*, de 1904 à 1909, une édition nouvelle et revue), elle étudie, au point de vue de l'individu social, le monde moderne en ses milieux, ville et campagne, ensuite les activités industrielles nouvelles, l'inter-échange mondial des idées sociales, la puissance de l'Or, etc...

Dans la seconde partie (*Dire des Sangs*) l'auteur étudie l'homme en tant qu'élément de la collectivité humaine et il suit son évolution à travers la diversité des races et des époques.

La troisième partie, *Dire de la Loi*, sera de synthèse générale. « Toute œuvre poétique, dit l'auteur dans l'*En Méthode*, n'a pour moi de valeur qu'autant qu'elle se prolonge en suggestion des lois qui ordonnent et unissent l'Être-total du monde, évoluant selon de mêmes rythmes. » (1)

Ajoutons que R. Ghil, de tout temps passionné par les choses Asiatiques et de l'Extrême-Orient, a écrit, apprenant d'ailleurs la langue malaise, un poème Javanais : le *Pantoum des Pantoums*, d'une vérité de sentiment et d'intuition telle que la presse hollandaise et javanaise lui a dit toute son admiration. Il a composé, en langue malaise même, des pantoums.

René Ghil est volontairement abstrus et abscons ; il s'est créé une langue étrange qui déconcerte le lecteur épris de clarté.

La Mère en berçant. (2)

Il ne veut pas dormir, mon Petit...

Mon petit

ne veut dormir, et rit ! et tend à la lumière
le hasard agrippant et l'unité première
de son geste ingénu qui ne se sait porteur
des soirs d'Hérédités, — et tend à la lumière
du grossi soleil son geste qui s'étourdit
d'être du monde !...

Ta mère va, mon petit
qui te donne à la Vie !

cloue les rideaux, lourds d'une nuit en lenteur
d'atomes, en lenteur de sang... Ah ! la nuit tendre
ainsi qu'une eau, tu ne sais pas ! où se détendre,
la trouvant quelque heure d'un être moins tourneur
d'aguets, que les plus hauts midis ! où se détendre
la douleur de nos Yeux et de l'inassouvie
Vie, l'âpre haleine !...

(1) L'Œuvre de René Ghil est une, d'unité de composition. Chaque volume est relié aux précédents et suivants, et il est une suite non interrompue de poèmes se commandant étroitement. Ces poèmes, chapitres portant leurs n^{os} d'ordre, n'ont pas de titres particuliers. Aussi, pour les deux Fragments que nous donnons, pris parmi ceux qui se peuvent le mieux détacher, et dans les parties les plus accessibles, avons-nous demandé à l'auteur de nous indiquer lui-même deux titres occasionnels.

... Il est un seul navire (et haut
monte au haut mât d'où l'on voit tôt!)
il est un seul navire à l'eau
où mon Amant est matelot...

Des tropiques du temps (et, haut
monte au haut mât d'où l'on voit tôt!)
des tropiques tant loin de nous
que m'apporte mon Ami doux?

Du soleil de la vie (et, haut
monte au haut mât d'où l'on voit tôt!)
du soleil ton Amant t'apporte
à en dorer toute ta porte.

Dans les palmiers d'alors (et, haut
monte au haut mât d'où l'on voit tôt!)
dans les palmiers dans la grande île,
de soleils d'or il en est mille.

Il en est qui sont verts (et, haut
monte au haut mât d'où l'on voit tôt!)
rouges et verts et d'autres d'or
dans la grande île vers Timor!

Il en est plein la tête (et, haut
monte au haut mât d'où l'on voit tôt!)
et plein les Yeux de ton Ami
dont tu plains le lointain sort...

Il en est plein ma gorge (aidants
aidés d'étoiles, nage au port!)
et plein ma gorge et plein dedans
mon cœur

de toi qui s'est gémi!...

Mais il ne veut dormir, mon Petit...

Mon petit
ne veut dormir, et pleure, et tend à la lumière
qu'il sait trop! l'implorant geste de son exil
aux ondes du néant où se désolent-il
d'errer... Or, ouvre les rideaux de nuit! ô Mère
de silence, — que luise entre les doigts en vœu
de vivre, le soleil vaste! le premier Dieu... (1)

Danse du soleil.

(Préhistorique.)

... Pendez
à mon poignet ma hache! — et, mon torse devant
moi, la vie et l'eau remontent dans les épieux!
nous sommes qui tournons le temps autour des Feux...

Le Temps est un serpent qui sort en se mouvant
de vent, de sa peau morte et vide! ... Sur les pas
qui vont en rond de l'Homme qui passe en le tas

(1) Fragment. — Extrait de l'Ordre altruiste, livre IV de *Dire du Mieux*, 1^{re} Partie de *Œuvre*.
(Edition nouvelle et revue, 1909.)

des Sorts, et met en danse les serpents à trace
noire derrière une tête de Flamme :

race

des Hommes à l'épieu et la hache, — nous sommes
qui, sortant des Vieux et des Morts, en nouveaux hommes
tournons le temps de l'Astre rouge, autour des Feux !

... Toi, qui mouilles et taris mes Yeux
en t'enroulant autour de l'Espace
et du Temps !

Toi d'hier, dont la trace
est nocturne, et la tête en rampant
monte et descend — comme rouge, on voit
quand il tord les replis du Serpent
et se dresse et grossit sous mon toit
l'esprit de tous mes Feux !

Dont la trace
est nocturne, et la tête à demain
monte et descend, — toi ! l'Œil qui s'entasse
de silence et de Feu :

Astre du
ciel étreint par toi ! regarde-nous
tandis qu'en grand vent nous entraînons
mes Toits qui tournent ! regarde-nous
qui, le vent de nos dents suspendu
pour te plaire, en heurtant les genoux
tant nous allons rapides — tournons
selon le signe du Serpent dont
la tête mord la queue, et selon
toi ! qui tiens en rond le vent d'Espace
et la mort du temps !...

... Regarde-nous
qui portons la hache, — et ! de regards alentis
lorsque longtemps, en dévorant la terre sous
la montagne noire, tu demeures, — ne nous !
ne nous attire pas, et ne nous engloutis
pas ! (*)

Maurice Maeterlinck.

Gand, 1862.

Œuvres poétiques : *Serres chaudes* (1889). — *Douze Chansons* (1897).

Fit ses études au Collège S^{te} Barbe, à Gand. Dr en droit. En 1886, vécut quelques mois à Paris, où il connut Villiers de l'Isle-Adam, Mikhaël, Mendès, Quillard, Saint-Pol-Roux, etc. Les poèmes de Maeterlinck sont du plus pur symbolisme : impressions d'une délicatesse

raffinée et qui s'expriment souvent en paroles balbutiées comme en rêve.

« *L'impression qu'ils donnent*, dit Rodenbach, *est celle d'un paysage lunaire contemplé derrière les vitres bleu-pâle d'une véranda.* » Ame inquiète et sensible dont la poésie dégage une tristesse douloureuse, un peu lourde comme l'humidité des serres chaudes, où il cherche ses inspirations, loin des bruits de la vie et loin de toute action. Le sentiment, chez lui, est souvent si ténu qu'il en paraît artificiel.

Oraison.

Mon âme a peur comme une femme,
Voyez ce que j'ai fait, Seigneur,
De mes mains, les lys de mon âme,
De mes yeux, les cieus de mon cœur !

Ayez pitié de mes misères !
J'ai perdu la palme et l'anneau ;
Ayez pitié de mes prières,
Faibles fleurs dans un verre d'eau.

Ayez pitié du mal des lèvres,
Ayez pitié de mes regrets ;
Semez des lys le long des fièvres
Et des roses dans les marais.

Mon Dieu ! d'anciens vols de colombes
Jaunissent le ciel de mes yeux,
Ayez pitié du lin des lombes
Qui m'entoure de gestes bleus !

(*Serres chaudes.*)

Les Trois Sœurs aveugles.

Les trois sœurs aveugles
(Espérons encore),
Les trois sœurs aveugles
Ont leurs lampes d'or.

Montent à la tour
(Elles, vous et nous),
Montent à la tour,
Attendent sept jours...

Ah ! dit la première
(Espérons encore),
Ah ! dit la première,
J'entends nos lumières.

Ah ! dit la seconde
(Elles, vous et nous),
Ah ! dit la seconde,
C'est le roi qui monte...

Non, dit la plus sainte
 (Espérons encore),
 Non, dit la plus sainte,
 Elles se sont éteintes...
 (Douze Chansons.)

L'Infidèle.

Et s'il revenait un jour
 Que faut-il lui dire ?
 — Dites-lui qu'on l'attendit
 Jusqu'à s'en mourir...
 Et s'il m'interroge encore
 Sans me reconnaître ?
 — Parlez-lui comme une sœur,
 Il souffre peut-être...
 Et s'il demande où vous êtes,
 Que faut-il répondre ?
 — Donnez-lui mon anneau d'or
 Sans rien lui répondre...
 Et s'il veut savoir pourquoi
 La salle est déserte ?
 — Montrez-lui la lampe éteinte
 Et la porte ouverte...
 Et s'il m'interroge alors
 Sur la dernière heure ?
 — Dites-lui que j'ai souri
 De peur qu'il ne pleure...
 (Douze Chansons.)

Adolphe Retté

Paris, 1863.

Œuvres poétiques : *Cloches dans la nuit* (1889). — *Une belle Dame passa* (1893).
L'Archipel en fleurs (1895). — *La Forêt bruissante* (1896). — *Campagne première* (1897).
 Œuvres complètes : *Poésies* (1898). — *Lumières tranquilles* (1901).
Dans la Forêt, vers et prose (1903). — *Poésies, 1897-1906* (1906).

Sa mère, d'origine ardennaise (elle mourut à Arlon, où elle avait été économe à l'École normale des filles), était la fille de l'historien Borgnet.

Jeunesse aventureuse : en Belgique, en Hollande, en Angleterre. Mêlé au mouvement symboliste, se fit souvent le défenseur du vers libre et de l'idéalisme.

Son œuvre est diverse et témoigne d'une lente évolution intellectuelle. Un séjour en pleine forêt de Fontainebleau a pacifié son esprit ; il a entendu les voix de la nature, des lumières tranquilles sont entrées dans son cœur. « Les arbres, dit-il, m'ont appris la sagesse. A les contempler, à rêver en écoutant le murmure de leur feuillage, j'ai acquis le sens de la Beauté.

Je m'efforce de donner à mes poèmes un rythme semblable à leurs branches alternées. » (1)

« Il a élargi le domaine de son esthétique, accueilli des idées nouvelles et réalisé ces poèmes débordants de sève et de grâce sylvestre qu'on trouvera dans ses derniers livres, et en particulier dans *Campagne première*, *Lumières tranquilles* et les *Poèmes de la Forêt*. » (Ad. Van Bever).

Retté a écrit un livre intéressant sur *Le Symbolisme, anecdotes et souvenirs* (1903).

Chanson d'hiver.

Les gais rouets s'affairent dans la salle,
Notre Dame et ses sœurs filent pour les absents —
Château d'hiver et paix claustrale,
Les flammes du foyer dansent allègrement.

Trilles printaniers raillant la neige,
Les gais rouets chantent à la ronde :
" Nos doux seigneurs guerroient de par le monde,
Qui pourrait mal à ceux qu'Amour protège ? »

O Dames, la folle bravade :
Des oiseaux de malheur s'abattent sur les toits...
Passent les jours, passent les mois —
Les Chevaliers sont morts à la Croisade.

Notre Dame file toute seule en la salle,
Ses sœurs sont au cimetière,
Ses cheveux lui font un blanc suaire —
Notre Dame s'endort toute seule en la salle...

Ecoute, écoute, ô fileuse assoupie :
Le vent s'éploie sous les porches,
Le vent de cette nuit a soufflé sur les torches,
On dirait du sang aux panoplies...

Ah ! le vent geint tout bas comme un enfant malade —
Les Chevaliers sont morts à la croisade.

(*L'Archipel en fleurs.*)

Hymne aux Arbres (2).

Louons les arbres d'être beaux et de bruiie
Si doucement dans les vergers et dans les bois :
Rameaux éoliens où le ramier soupire,
Branches, frôlant les tuiles brunes des vieux toits,
Célébrons-les tous à la fois.

(1) A. Retté a formulé ainsi sa poétique : " Tout l'art poétique se résume en ceci : va d'un cœur simple vers la nature ; interroge les arbres, les eaux, les monts et les champs. Entre en communion avec les éléments. Attends humblement que les essences et les apparences se déversent en toi. Puis quand ton âme, devenue trop étroite pour contenir le monde, débordera comme une coupe trop pleine, règle l'essor de ta pensée selon l'expérience que tu as acquise en étudiant les mouvements des feuillages, le cours des ondes et les caprices de la brise. »

(2) Retté, dans un livre qui a paru en 1903 : *Fontainebleau, la ville, le palais, la forêt*, a un chapitre où il chante, en prose, les beautés sauvages, toute la poésie de la forêt. — Retté vit aujourd'hui, retiré au monastère de Chevelogne (Prov. de Namur, Belgique), chez les Pères Bénédictins de Ligugé.

Il est des pommiers retombants
Dont le feuillage fait comme un feu d'artifice ;
Il est des peupliers inquiets qui frémissent
Au plus léger souffle du vent (1).

Parmi les rocs, les pins sévères
Épandent un grave murmure ;
Les saules gracieux trempent dans la rivière
Leur ondoyante chevelure.

Les acacias des jardins
Balacent au soleil leurs grappes embaumées ;
Les ormes bienveillants qui bordent les chemins
Tendent leurs bras vêtus de mousse veloutée.

(1) Cfr. d'EMILE BLÉMONT :

En Forêt.

Août vient, avec ses jours d'accablante chaleur.
La plaine est nue. Adieu les moissons étoilées
Où jasaient l'alouette et maint oiseau siffleur !
Adieu les blés d'or brun, les orges barbelées !
— Mais dans les bois ombreux la bruyère est en fleur.

Comme ils sont doux et beaux, les bois pleins d'ombre
Quel bon air on respire en leurs sentiers moussus !
Vains tracas, souvenirs de deuil, espoirs déçus,
Tout s'oublie ; et l'esprit dispos, le pas alerte,
On ne sent plus sur soi la robe de Nessus.

Ici, dans l'herbe fine et la mousse discrète,
Le joli fraisier nain tend ses festons légers ;
Puis vers la source pure où le ciel se reflète,
Sous le silène rose et le thym des bergers
Parfois encore on cueille un brin de violette.

Lèvres ouvertes, souple et flottant comme un fil,
Le chèvrefeuille rit, rose, dans la ramure :
Que sa grappe a de grâce ! et quel parfum subtil
Elle épanche, parmi les buissons où la mûre
Luit comme un regard noir ombré d'un léger cil !

Et vous, je vous salue, amis chers et fidèles,
Grands arbres, où l'eau vive et la chanson des ailes
Mèlent leur mélodie aux bruissements sourds
Des feuilles fraîches, si sonores et si belles,
Aux longs bruissements des feuilles de velours.

Entre ces fils aînés de notre vieille terre,
Race auguste de forts et généreux géants,
L'âme humaine se rouvre au céleste mystère ;
Et comme au bruit berceur des houleux océans,
On s'y recueille, avec une tendresse austère.

Le chêne est un héros plus puissant que les tours.
Rien ne l'ébranle, ni l'hiver ni la tempête :
Il règne ; il ne sait plus le nombre de ses jours ;
Et l'offre du repos et de l'ombre au poète ;
Son cœur est plein de nids où chantent les amours.

Le hêtre, qui fut cher à Virgile, s'élançe,
Dominant la ravine où chuchotent les flots,
En sveltes fûts jumeaux d'une altièrre élégance ;
Son satin gris s'allie aux blancheurs des bouleaux,
Et l'Eglogue aux yeux bleus y rit et s'y balance.

Douce aux couples que mène Amour, l'enfant vainqueur,
La feuille du tilleul a la forme du cœur.
Le saule, c'est Orphée en pleurs sur Eurydice,
L'orme semble un aïeul, toujours plein de vigueur,
Qui contemple le ciel et qui rend la justice.

A deux pas du terrier creusé par le lapin,
La noisette brunit, là, dans les coques fraîches.
O, par ce chemin rose, jonché d'aiguilles sèches,
Qui monte et fait souler à quelque site alpin,
L'arome résineux et salubre du pin !

O, parmi la fougère et les avoines folles,
La sorbe qui rougeoit au sorbier des oiseaux !
O le frêne, si ferme avec ses feuilles molles,
Et les grands mafroניים sous leurs larges arceaux
Qu'Avril voit reflleurir en blanches girandoles !

O les acacias, ô leur parfum sucré,
Si suave, le soir, quand Juin, calmant ses flammes,
Fait vibrer à l'air pur le bataillon sacré
Des rameaux pleins de chants, de clartés, de dictames !
O le tremble, changeant comme le cœur des femmes !

Clairs taillis, frondaions superbes, vert décor
Que berce Déméter sur sa brune mamelle,
Honneur à vous ! L'azur à vos branches se mêle ;
Et tandis que palpite au loin le son du cor,
L'Automne au front pensif vous vêt de pourpre et d'or.

Bienfaiteurs protégeant notre plus faible race
Même après que tarit la sève en votre flanc,
A nos côtés, toujours, vous gardez une place ;
Et vous nous réchauffez contre l'hiver de glace,
Vous qui nous abritez contre l'été brûlant.

Grâce à vous, dont nos nefes premières furent faites,
L'homme a dompté la mer immense, aux noirs écueils
Unis à nos travaux, à nos deuils, à nos fêtes,
Vous nous accompagnez jusqu'en la mort : vous êtes
Nos tables et nos toits, nos lits et nos cerueils.

Mais la hache sur vous s'acharne, frènes, ormes,
Grands chênes, hêtres fiers ! Ah ! malheur aux bour-
[reaux
Qui font gémir les monts sous vos débris informes !
Pour avoir lâchement enfreint vos saintes normes,
Ils seront châtiés par d'aveugles fléaux !

Des sommets mutilés par leurs bras sacrilèges,
Des pics chauves et nus, les torrents ravageurs,
Déchainés sur la plaine à la fonte des neiges,
Viendront battre leurs murs en funèbres cortèges ;
Et leurs murs crouleront sous les grands flots vengeurs.

— Puissiez-vous donc, Titans calmes, Titans sublimes
Reconquérir la pente et le mont radieux !
Puissiez-vous reverdir à jamais sur nos cimes,
Beaux arbres, que jadis les Celtes, nos aïeux,
Ornaient de colliers d'or massif et croyaient dieux.

(La Belle Aventure.)

Les bouleaux ont des robes d'argent où l'aurore
A laissé le reflet de sa face rieuse ;
Les tilleuls chuchoteurs tremblent, les sycomores
Sont pleins d'ombres mystérieuses.

Les hêtres tressaillants s'entrelacent, les frênes
Semblent flamber au crépuscule ;
Quand la nuit monte, un grand rêve circule
Dans la frondaison pensive des chênes.

Aimons les arbres qui nous aiment,
Unissons notre voix à leur voix fraternelle,
Répétons avec eux les strophes d'un poème
Où chantera la vie universelle.

Que le rythme profond des forêts nous enlève,
Que toute essence nous accueille,
Que notre cœur batte selon les sèves,
Que notre âme se fonde en l'Océan des feuilles !

(Lumières tranquilles.)

Litanies du Crépuscule.

Lueur étrange où glisse un cortège de rêves,
Brasier qu'ont avivé des vents mystérieux,
Porte d'or ouverte à l'occident des cieux,
Suaire solennel qui se soulève,
O crépuscule !

Jardin triste planté d'iris et d'asphodèles,
Palais que hante le reflet des jours enfuis,
Voile de pourpre au seuil du temple de la nuit,
Portique morne où tremblent des bruits d'ails,
O crépuscule !

Rayon sanglant sur le houx sombre et la fougère,
Gouffre que la tempête emplît de ses huées,
Aigle hagard qui tient nos cœurs entre ses serres,
Veneur menant la meute fauve des nuées,
O crépuscule !

Adolescent au front fleuri de pâles roses,
Face d'azur noyée en des flots d'émeraude,
Roi déchu qui te perds en des pensées moroses,
Gardien des parcs où la chimère rôde,
O crépuscule !

Dieu du silence, dieu du repos, dieu de flamme,
Ouvre sur nous tes mains d'où s'épanche l'été.
Baigne nos yeux, règne en nos cœurs, règne en notre âme
Et nous célébrerons ta gloire et ta beauté,
O crépuscule !...

(Lumières tranquilles.)

Fontainebleau d'automne.

Ami, loin de la ville aux maisons monotones
 Qui hausse ses clameurs vers le ciel offensé,
 Tu trouveras le calme et la sérénité
 Dans la grave forêt où repose l'automne.

Parmi les genêts bruns et les fougères rousses,
 Des rêves fleuriront à chacun de tes pas,
 Les chevreuils fraternels te suivront, tu verras
 Les rochers onduler sous leur manteau de mousses.

Novembre et ses brouillards où flottent des prestiges
 Velouteront pour toi l'or rouge des futaies,
 Le genièvre et le houx te donneront leurs baies
 Et le hêtre orgueilleux inclinera sa tige.

Tu goûteras, d'un cœur plein de recueillement,
 Le murmure infini des bouleaux et des chênes
 Et tu préféreras aux paroles humaines
 Le bruit triste que font les feuilles en tombant.

(Poésies.)

Stuart Merrill.

Hempstead (près New-York), 1863. — Versailles, 1915.

Œuvres poétiques : *Les Gammes* (1887). — *Les Fastes* (1891). — *Petits Poèmes d'automne* (1895). — *Poèmes, 1887-1897* (1897).
Les Quatre Saisons (1900). — *Une Voix dans la Foule* (1909).

D'origine anglo-écossaise (sa grand'mère était Française). Quitta l'Amérique enrore tout enfant et vint à Paris où il fit son éducation. Eut comme condisciples au lycée Condorcet P. Quillard, R. Darzens, E. Mikhaël, G. Vanor, R. Ghil, A. Fontainas. Après un séjour de quelques années en Amérique, revient en France en 1889. Fait des séjours prolongés en Suède, en Allemagne, en Belgique. Compagnon de lutte des premiers symbolistes. Tempérament fougueux et cœur très doux. Imagination à la fois délicate et somptueuse, dit A. Mockel. Tantôt fait revivre en des décors d'enchantement les charmantes figurines des légendes abolies ; tantôt esquisse de petits croquis pleins de grâce et de fraîcheur ; tantôt, en des poèmes plus graves, exprime des pensées philosophiques et sociales. Avec *Une Voix dans la Foule*, le poète s'oriente délibérément vers une étude plus émue de la vie. Il a abandonné la « tour d'ivoire » pour se mêler aux hommes.

Le vers de Stuart Merrill est une musique tour à tour très vibrante et très douce. (1)

Nocturne.

A Joris-Karl Huysmans.

La blême lune allume en la mare qui luit,
 Miroir des gloires d'or, un émoi d'incendie.
 Tout dort. Seul, à mi-mort, un rossignol de nuit
 Module en mal d'amour sa molle mélodie.

(1) Lire, sur Stuart Merrill, une belle étude d'A. Mockel, dans le *Mercure de France* du 1^{er} février 1916.

Plus ne vibrent les vents en le mystère vert
Des ramures. La lune a tu leurs voix nocturnes :
Mais à travers le deuil du feuillage entr'ouvert
Pleuvent les bleus baisers des astres taciturnes.

La vieille volupté de rêver à la mort
A l'entour de la mare endort l'âme des choses.
A peine la forêt parfois fait-elle effort
Sous le frisson furtif de ses métamorphoses.

Chaque feuille s'efface en des brouillards subtils.
Du zénith de l'azur ruisselle la rosée
Dont le cristal s'incruste en perles aux pistils
Des nénuphars flottant sur l'eau fleurdelysée.

Rien n'émane du noir, ni vol, ni vent, ni voix,
Sauf lorsqu'au loin des bois, par soudaines saccades,
Un ruisseau turbulent roule sur les gravois :
L'écho s'émeut alors de l'éclat des cascades.

(*Les Gammes.*)

Le Refrain.

Oh ! la paix du matin sur ma petite maison !
On entend les fraudeurs passer près du vieux mur
En silence, du pas lourd dont on marche en cette saison ;
Dans le jardin, celle qui cueille les cerises mûres
Chasse de son rêve d'enfant un vol de sansonnets ;
C'est l'heure où, ayant bu à deux mains leur bol de lait,
Les petits s'en vont à l'école danser, chanter des rondes ;
Le soleil dore à peine les verdoyants sommets ;
Il fait bon rêver, et les cloches remercient Dieu
D'ouvrir à leur prière tout l'azur des cieux.

On se bat au bout du monde !

O toi la cueilleuse qui fais la moisson gaie,
Pose sur le seuil de pierre ton panier de cerises,
Et dis-moi si l'histoire qu'on raconte est vraie :
Qu'en ce moment de soleil, de chansons et de brises,
Des hommes, sous des bannières, se battent pour des rêves.
Il fait si bon vivre, et la vie est si brève !
Et malgré qu'on me parle d'empires lointains qu'on fonde,
Mon seul domaine est dans tes yeux où le soleil s'achève,
Et dans ton cœur, fleur où bourdonnent les abeilles de l'amour,
Et dans tes mains légères qui sont des ailes à mon front lourd !

On se bat au bout du monde !

Ici c'est la paix. Les chats furtifs ronronnent
Au bord des fenêtres qu'enguirlande la vigne ;
De temps en temps le coq, dressant sa tête, claironne ;

Les poules, gloussant doucement, égratignent
 Le fumier d'où jaillira un jour la joie des fleurs ;
 L'eau, dans la vasque pleine de la fontaine, pleure.
 C'est la paix et sa bénédiction féconde
 Sur les roses de l'enclos et sur nos pauvres cœurs.
 Écoutons dans le vent voler les brins de paille
 Et oublions la haine lointaine, ses cris et la bataille !

On se bat au bout du monde !

Om se bat ! — O refrain de mort dans ce chant de la vie
 Que je voudrais crier, de tout mon cœur, à tous les hommes !
 N'est-il de paix possible entre le bonheur et l'envie ?
 Te faudra-t-il aussi, parmi les pauvres que nous sommes,
 Prendre part malgré toi à l'œuvre rouge du mal ?
 Sais-tu si ce sang qui coule n'est pas lustral ?
 De même que ces lys s'élançant de la boue immonde,
 L'Amour naît de la Haine, le final du final.
 Donc si tu veux mieux vivre, consens à mourir
 Pour renaître dans la joie universelle de l'avenir !

On se bat au bout du monde !

Toi qui croyais avoir créé ton paradis,
 Il te faudra de tes mains en détruire les murs.
 Tu n'as pas le droit, seul parmi les maudits,
 De dire que ce temps est beau et que la vie est sûre.
 Quand les dernières fleurs, pétale par pétale,
 Auront versé leur vie au frisson automnal,
 Il te faudra peut-être, dans la mêlée qui gronde,
 Sacrifier, aveugle guerrier d'un divin idéal,
 Loin du jardin béni où je t'aimais, ma sœur,
 Ta vie pour que des enfants connaissent le bonheur !

On se bat au bout du monde !

(*Les Quatre Saisons.*)

La Leçon.

Vallée au torrent clair comme un rire d'enfant,
 Prés où tintent au loin de mouvantes sonnailles
 Sous l'œil mi-clos des chiens au soleil se chauffant ;
 Champs éventrés par la charrue où les semailles
 Brûlant déjà la terre et fendant les sillons
 Vont bientôt verdoyer aux yeux heureux des hommes ;
 Vergers où l'on entend, à la mort des grillons,
 Sous les vents incertains d'automne choir les pommes,
 Vignobles caillouteux où la force du vin
 Fermente pour l'amour et les fêtes futures ;
 Et vous, coiffés de vert, monts qu'entaille un ravin
 Par où tout votre sang, l'eau propice aux cultures,

Coule, roulant des rocs ou balançant des fleurs,
Vers la plaine où l'on voit, le soir, fumer les fermes ;
O ciel de ce pays, brises, parfums, couleurs,
Me voici qui reviens en la saison des germes
Vous demander, très las de la grande cité,
La leçon du silence et de la solitude.

Terre, ô mère en qui dort toute la vérité,
Toi seule tu nous dis, sans fin ni lassitude,
La leçon de l'effort à travers les saisons,
Depuis le doux printemps où le blé perce à peine
Jusqu'à l'hiver où le pain cuit dans les maisons.
Tu portes tour à tour, sans amour et sans haine,
Ton suaire de neige et ton voile de lys.
Tu confonds en la vie et la mort toutes choses,
Sans crainte pour demain ni regret pour jadis.
Tu caches en ton sein les effets et les causes.
De toi-même tu vis, en toi-même tu meurs,
Et tous tes éléments, l'air, les eaux et la terre,
Cette pluie à l'aurore et ce vent sur les fleurs,
Ne paraissent aux yeux du penseur solitaire
Que les formes sans fin d'une identique loi
Qui relie au soleil le sort du moindre atome.

Aussi, quoique j'aurai vécu sans dieu ni foi,
Assuré que le monde entier n'est qu'un fantôme
Qui s'évanouira quand mes yeux s'éteindront
Dans l'horreur des douleurs et la flamme des fièvres,
Je sais que la pensée enclose sous ce front,
Les gestes de ces mains, le souffle de ces lèvres
Auront un éternel écho dans l'inconnu,
Et que je revivrai, malgré ma chair dissoute,
Dans les chants d'un poète après moi survenu,
Et dans l'élan d'espoir qui lance sur la route,
En quête du bonheur, les âpres vagabonds,
Et, dans la volonté du prophète qui rêve
D'arracher des moissons aux rochers inféconds,
Et qui voudrait, moisson de l'âme, que se lève
De tous les cœurs humains le blé pur de l'amour.

Car rien ne se perdra, ni la moindre parole,
Ni le moindre rayon épars au point du jour,
Ni la moindre semence au cœur de la corolle.
Tout se retrouvera pour le pire ou le mieux
Dans le charnier de deuil ou le jardin de gloire,
Dans la flaque de boue ou dans l'azur des cieux,
Dans les cris du blasphème ou l'hymne de victoire.

Et telle fut pour moi, vallée au torrent clair,
 La leçon du silence et de la solitude.
 Et je suis retourné vers les villes de fer,
 Chantant, comme un vainqueur, sans fin ni lassitude.

(*Une Voix dans la Foule.*)

Ernest Raynaud.

Paris, 1864.

Œuvres poétiques : *Le Signe* (1887). — *Les Cornes du Faune* (1890). — *Le Bocage* (1895).
La Tour d'ivoire (1899). — *La Couronne des Jours* (1905).
Les Deux Allemagne (1914). — *Les Bucoliques de Virgile*, trad. en vers (1920).
 A paraître : *La Voix du Silence* et *Les Eglogues de Calpurnius*, trad. en vers.

Hanté d'un constant désir du mieux, renouvela plus d'une fois sa forme et sa facture. Parnassien, puis symboliste (*Les Cornes du Faune*), fut ensuite un des fondateurs de l'*Institut roman*, c'est-à-dire de l'École romane française, qui entendait protester contre les excès du Symbolisme et renouer la chaîne gallique (*Le Bocage* et les œuvres subséquentes). Fut aussi un des fondateurs du *Mercur de France* (1890).

Esprit éclectique, épris de la Beauté éparsée dans le monde ; exprime en des vers, savamment rythmés, l'âme antique aussi bien que la moderne.

A publié également des œuvres de critique : *Le Cinquantenaire de Baudelaire* ; *Baudelaire et la Religion du Dandysme* ; *La Mêlée symboliste* (3 volumes, dont un paru).

Bruges.

L'air est plein d'une haleine de roses.

MALHERBE.

La vieille volupté de rêver à la mort.

STUART MERRILL.

Voici l'heure tranquille où l'homme des fabriques
 Respire, soulagé de la tâche du jour.
 La paix descend du Ciel. Les vains bruits, tour à tour,
 S'éteignent sur la berge où valsent les moustiques.

Le soir poudroie au front des vieux pignons de briques.
 Je m'assieds sur la place en face de la tour,
 Et rien ne trouble plus mon cœur mélancolique,
 Ni la religieuse extase d'alentour.

D'autres, qui ne sont plus, ont savouré l'ivresse
 De vivre à cette place, aux heures de paresse,
 Et je songe qu'un jour, vous qui n'êtes pas nés,

Vous viendrez, éblouis d'espace et de lumière,
 Y rendre grâce aux Dieux, tandis que, abandonnés,
 Mes os achèveront de se perdre en poussière.

(*La Couronne des Jours.*)

Élégie héroïque.

Son âme un peu farouche a cette clairvoyance,
Et ces secrets instincts sûrs comme la science,
Noble et fatal trésor de ceux qui vivent seuls!
Anatole France.

Je plains celui qui passe insensible au mystère
Par où le Ciel s'accouple aux choses de la Terre,
Et qui, d'un œil aveugle inspectant les forêts,
Pense qu'il en a su dépister les secrets.
Cet athée ignorant dévaste les campagnes
Et dit : „ Plus de naïade aux sources des montagnes,
Tout l'Univers est vide ; Echo n'est qu'un vain bruit,
Et l'homme solitaire est maître enfin chez lui ! „
Ce sourd, inaccessible aux voix de la Nature,
Veut pour règle imposer sa native imposture.
Incapable de voir, il veut, loin des flambeaux,
Nous restreindre à la nuit de ses propres bandeaux.
Qu'on ne me dise plus que les dieux sont des fables,
A moi ! qui vis leurs pas imprimés sur les sables !
Interrogez le flot des mers ; interrogez
Le ruisseau qui serpente à travers le verger ;
Interrogez le feu, aux soirs tristes d'automne,
Quand la pluie au logis longtemps vous emprisonne ;
Interrogez le ciel empli de chants d'oiseaux,
L'air chargé d'aubépine et de lilas nouveaux :
Interrogez la terre et l'amas de pierrailles
Précieuses et d'or qu'elle porte aux entrailles,
Vous verrez qu'il n'est rien, parmi les éléments,
Qui n'obéisse à quelque Force aveuglement.
La voûte brasillante où se suspend la nue,
O Saturne ! redit ta main intervenue ;
Le flot réglé avoue Amphitrite, et le soin
De Cérès fait qu'en blés la glèbe ondule au loin.
Comment croîtrait la plante, à mesure animée,
Si du secours de Flore elle n'était armée ?
Et sans Dionysos, qui donc, ô clos voisins,
A la maturité conduirait vos raisins ?
Oui, les dieux sont vivants ! parmi nous ils se cachent,
Mais on les reconnaît à leur fière démarche,
A ce qu'ils ont en eux de noble et d'assuré.
Si parfois, dans la rue, un beau front rencontré
T'étourdit brusquement d'une ivresse confuse,
Et te décharge au cœur comme un coup d'arquebuse,
Considère établi que c'est le front d'un dieu.
Le poète entretient commerce avec les cieus,
Il pénètre le sens et le secret des choses,
Il sait ce qui préside à leurs métamorphoses,

Il sent l'esprit qui les anime et les conduit.
 Un génie étoilé l'accueille au sein des nuits.
 Il peut, sans déchaîner, ô sylvains ! vos colères,
 Au plus profond des bois épier vos mystères,
 Il peut, sans qu'on le trouve, au jour, assassiné,
 Fouiller l'ombre où sévit le satyre aviné.
 J'ai vu la Bassaride, avec le jus des grappes,
 Barbouiller le visage enchaîné de Priape,
 Et, les cheveux épars, troussant sa robe aux reins,
 Se ruer écumante au bruit des tambourins ;
 J'ai vu passer, fouettant l'écume de sa queue,
 La Sirène, ornement des solitudes bleues ;
 J'ai vu, lorsque la lune argente le chemin,
 Les Dryades danser en se tenant la main ;
 Leur tunique luttait contre leur cuisse nue,
 Et quand l'Aube est venue incendier la nue,
 Leur image, bientôt fondue à l'horizon,
 N'était plus qu'un brouillard au-dessus du gazon.

(*La Couronne des Jours.*)

Henri de Régnier.

Honfleur (Calvados), 1864.

Œuvres poétiques : *Les Lendemain* (1885). — *Apaisement* (1886). — *Sites* (1887).
Episodes (1888). — *Poèmes anciens et romanesques* (1890). — *Tel qu'en songe* (1892).
Aréthuse (1895). — *Poèmes, 1887-1892* (1896). — *Les Jeux rustiques et divins*, contenant,
 outre *Aréthuse* : *Les Roseaux de la Flûte, Inscriptions pour les 13 portes de la ville,*
La Corbeille des Heures, Poèmes divers (1897). — *Premiers Poèmes* (1899).
Les Médailles d'argile (1900). — *La Cité des Eaux* (1902). — *La Sandale ailée* (1906).
Le Miroir des Heures (1911). — *1914-1916* (1918).

Admirateur de Hugo, Banville, Leconte de Lisle et Hérédia ; subit néanmoins très tôt l'influence de Verlaine et de Mallarmé et devient un des chefs reconnus du Symbolisme. Écrivit d'abord des vers dont l'harmonie douce et vague rappelle Lamartine. (1) Alors déjà, s'affirmait en lui le don de l'expression chantante, de la mélodie propre à la molle rêverie. Depuis il a mené de front le vers alexandrin et le vers polymorphe. Certains poèmes par leur précision et leur relief délicat sont dans la manière des Parnassiens (2). D'autres, dans leur forme plus libre et plus souple, sont d'un artiste parfait, épris de Beauté. Tout, cependant, n'est pas toujours bien clair dans ses premières œuvres : l'expression souvent l'hypnotise, il se laisse aisément dominer par la magie du « verbe », quoiqu'il soutienne ne se servir que des termes du petit Larousse. De là, des antithèses à profusion, des mots détournés de leur sens ordinaire et qui, sous sa plume, reprennent leur valeur étymologique.

Mais il a su, mieux que tout autre, traduire dans des Symboles d'une délicatesse raffinée ou d'une splendeur somptueuse, quelques-uns des sentiments communs à l'humanité, quelques-uns des problèmes philosophiques qui tourmentent les esprits élevés. Tantôt il dira toute l'histoire d'une âme, d'une vie : espoirs de la jeunesse, lutte de l'homme pour assouvir son orgueil, tristesse du vieillard. Tantôt il expliquera dans un poème grandiose l'antagonisme éternel de l'homme et de la femme (3) ; tantôt il abordera le thème de la destinée.

* Son talent, dit Rémy de Gourmont, est fait de souplesse, d'harmonie, de mélancolie ; son art est subtil et pénétrant. Il sait dire en vers des choses d'une beauté infinie ; il note

(1) Cfr. *Les Lendemain*. — (2) Cfr. *Les Inscriptions*. — (3) *L'Homme et la Sirène* est un poème qui donne une idée très complète du symbolisme.

d'indéfinissables nuances de rêve, d'imperceptibles apparitions, de fugitifs décors... Son vers est très évocateur ; quelques mots, quelques syllabes suffisent au poète pour nous imposer sa vision.

H. de Régnier s'est peu à peu rapproché de Hérédia et des Parnassiens (4). Ses derniers poèmes ont une souveraine splendeur, avec une grande simplicité de lignes.

Et nous vîmes des morts d'étoiles...

Et nous vîmes des morts d'étoiles et les phases
Des astres éperdus au ciel bleu des minuits,
Et l'éternel désir qui nous avait induits
A l'amour nous mentir ses promesses d'extases.

La cendre chaude encor recèle les topazes
Qui constellaient les murs de nos palais détruits ;
Les terrasses de fleurs où veillèrent nos nuits
Ont croulé pierre à pierre au fleuve et vers ses vases

Où roule la torpeur d'un lent fleuve oublieux
Du mirage aboli des astres et des yeux...
Et nul ne saura plus le nom de ces ruines

Lorsque s'envolera d'un séculaire essor
Le vigilant témoin muet des origines,
L'ibis rose qui rêve entre les roseaux d'or.

(Sites.)

Le Repos.

J'ai longtemps animé avec mes flûtes justes
Un paysage frais de ruisseaux et d'arbustes
Et mon souffle soumis à mes doigts inégaux
A longtemps imité les feuilles et les eaux
Et le vent qui parlait à l'oreille des brises ;
Mais le buis est amer, hélas, et les cytises
Sont amers, et les heures calmes et les jours
Et ce qu'on croit la joie et ce qu'on croit l'amour
Et les soirs langoureux et les aurores tendres
Mûrissent des fruits d'or qui font la même cendre;

(4) Ce sonnet, par exemple, du *Miroir des Heures*, pourrait presque aussi bien être signé par Hérédia :

Le Copiste.

*Incipit vita domni Karoli Imperatoris
Magni edita ab Alcuino magistro.*
(Manuscrit de Cluny.)

C'est l'été. Dans l'air vole un moucheron taquin
Qui se pose et s'acharne au rond de la tonsure
Et que le moine, en vain, de sa manche de bure,
Chasse. Il fait chaud. Le froc sent la cire et le saint.

De celui qui vainquit l'Avare et l'Africain,
Du grand Charles, de qui la gloire toujours dure,
Il copie avec soin, sans surcharge et sans rature,
La vie, ainsi que l'écrivit maître Alcuin.

Il s'arrête parfois, tourne la tête, songe :
L'encre sèche, le soir vient et l'ombre s'allonge
Sur la dalle, et le moine a tressailli, croyant,

Dans la corne d'un pâtre, au fond de la campagne,
Là-bas, soudain entendre, au souffle de Roland,
Le cor à Roncevaux appeler Charlemagne !

Et les faces, hélas, ont la même pâleur
 A s'apparaître aux fontaines parmi les pleurs
 Qu'à rire hautes aux miroirs de leurs destins ;
 Et le pied qui n'a pas marché saigne, et les mains
 Sont lasses tout autant de l'argile des lampes
 Que d'avoir, furieusement, au bois des hampes
 Crispé leurs ongles durs, et la paume s'écorche
 A tenir une fleur comme à brandir la torche.
 Un occident qui meurt est une ville en flammes,
 Et tous les soirs sont graves pour toutes les âmes ;
 Une flûte de buis contrepèse une épée ;
 Une déesse vit encor dans la poupée,
 Et c'est le même songe et c'est la même chose
 De cueillir une palme ou de cueillir des roses.

(*Aréthuse.*)

Le dernier Soir.

La haute lampe
 Brûle sur la table en silence,
 Droite parmi les livres lus
 Où ma tête s'est inclinée ;
 Je n'entends plus,
 Mélancolique et vigilante,
 Passer et rôder par la chambre
 La vieille Année.

Elle s'est faite humble, patiente et grave
 En sa grise robe d'hiver,
 Pour s'asseoir près de l'âtre clair
 Où se chauffent ses mains baissées ;
 Elle s'est faite douce et grave
 Avec des pas légers qui semblent
 Marcher à travers mes pensées
 Sur de la cendre.

Les corbeilles d'été et les paniers d'automne
 Sont là, pendus au mur, et parfois
 L'osier craque, le vent frissonne
 Aux roseaux du vase où se sèchent
 Leurs tiges et leurs feuilles, et parfois
 Je tressaille et j'écoute,
 Et je la vois
 Immobile en sa robe grise
 Sans que jamais murmure sa bouche
 Plus rien des chansons désapprises
 Qu'elle chantait dans l'été riant
 En tressant brin à brin,
 Avec ses mains,
 L'osier souple et le jonc pliant.

Et le saule qui se redresse
 Et cingle et qu'on tourne en corbeilles.
 Seul son rouet ronfle et bourdonne
 Avec un bruit lointain d'abeilles
 Qui s'enfle, s'approche et recule,
 Et monotone
 Semble filer du crépuscule.
 L'horloge haute,
 En sa maison d'écaille et de buis,
 Ajoute une heure à l'heure qui fuit,
 Et le temps va de l'une à l'autre
 Jusqu'à minuit.
 Alors la silencieuse Année, assise
 A l'âtre en robe rose et grise,
 Se lève et rallume le feu qui s'éteint ;
 Une grande flamme d'espoir
 Monte et rougit le pavé noir
 Et réchauffe ses mains glacées
 Et je crois voir,
 Au seuil déjà du temps qui vient,
 Son visage nouveau sourire à mes pensées.

(Les Jeux rustiques et divins.)

Pastorale.

Il a conduit jadis sur le chemin qui mène
 A la prairie en fleurs où chante une fontaine
 Fraîche entre les joncs verts que reflète son eau,
 Les grands bœufs indolents et les rudes taureaux
 Qui paissent l'herbe haute et meuglent vers le soir,
 Et par l'âpre sentier que borde le houx noir,
 Il a guidé, parmi l'odeur des toisons rousses,
 Ses chèvres vives, ses boucs et ses brebis douces
 Qui bêlaient en marchant, une à une, à la file,
 Patientes comme des âmes qu'on exile.
 Le fouet, l'aiguillon, la serpe et la charrue,
 Tour à tour, ont durci ses mains pauvres et nues
 Que rougissait un sang de grappes écrasées.
 Grave et sobre, au milieu des rustiques pensées,
 Il a vécu son heure et vieilli solitaire.
 Son pas est lourd ; son dos se courbe vers la terre.
 Il surveille la meule et visite les ruches,
 Car sa main s'engourdit et son pied les trébuche,
 Et, le soir, il s'assoit aux portes des potiers ;
 Longuement, il les voit pétrir et manier
 L'argile funéraire et cuire l'urne molle
 Et bientôt — préparez le bûcher et l'obole ! —

Sa vie ira dormir aux flancs creux que façonne
 La main industrielle à la glaise, et l'automne
 Fera ramper son lier.e au cippe, et l'été d'or
 Fendra l'argi'e rouge où cette cendre dort,
 Et toi qui passeras à l'ombre des cyprès,
 Arrête-toi, écoute et t'approche tout près,
 Et l'urne s'emplira sonore à ton oreille,
 Comme d'un bruit lointain de feuilles et d'abeilles.

(Les Jeux rustiques et divins.)

Jour d'Eté.

La douceur de l'aube va par les champs
 En moutons qui bêlent ;
 Toutes mes brebis sont pareilles,
 Un bélier est noir, l'autre blanc,
 Et les agneaux et les agnelles
 Sont noirs et blancs.
 Le chemin est doux entre les haies ;
 La rivière est douce sous la saulaie ;
 Les arbres chantent sous la clarté nouvelle,
 Ils ont leurs ombres autour d'eux.
 Les prés sont bleus.
 La paix de midi sommeille sur la prairie
 En taureaux d'or sous le soleil ;
 L'herbe est mûrie ;
 La ruche bourdonne d'abeilles ;
 La grappe est lourde aux treilles
 Et les taureaux dorment dans l'herbe,
 Signes d'un zodiaque d'or.

L'orgueil du soir est sur la terre,
 Les blés sont lourds de paille et lourds d'épis qui tremblent ;
 La forêt est lente à se taire ...
 Deux cloches,
 De l'est à l'ouest, sonnent ensemble,
 L'une lointaine, l'autre proche,
 Et l'une est grave et l'autre claire ;
 Toutes deux sont de métal pur,
 Toutes deux sonnent pour l'azur
 Et toutes deux sonnent ensemble
 L'orgueil de bronze et d'or de la belle journée,
 Si belle et si belle qu'il semble
 Que nulle fleur, ce soir, ne peut s'être fanée.

(Les Jeux rustiques et divins.)

Pour la Porte des Mendiants.

L'âpre bise nous glace et la neige nous gerce,
 Notre face ruisselle en larmes sous l'averse,
 Car l'automne et l'hiver sont durs au mendiant
 Qu'on voit errer sur les routes, apitoyant
 En vain celui qui passe et qui hausse l'épaule !
 L'hirondelle au vol vif de son aile nous frôle ;
 Le chien aboie et mord la loque et le jarret ;
 On a peur de nous rencontrer dans la forêt ;
 Et cependant nous sommes doux d'avoir souvent
 Écouté dans les vieux roseaux pleurer le vent,
 Et d'avoir vu, hélas ! sur le mont et le bois
 Tant d'aurores, hélas ! se lever tant de fois,
 Et tant de lourds soleils s'abîmer dans la mer...
 La ronce du chemin est dure à notre chair ;
 Jamais pour nous, jamais la pierre acariâtre
 Ne voulut être seuil, ne voulut se faire âtre ;
 Car la flamme est de l'or, et nous, nous sommes nus.
 De tous les malveillants nous sommes malvenus,
 Le loquet est rétif et la porte est fermée ;
 Et toi, Ville opulente, amoureuse, embaumée,
 Qui t'ouvres pour la courtisane et l'astrologue,
 Tu gardes clos ton mur, et ta poterne est rogue
 Et ton féroce orgueil scelle ta dureté.
 Sois maudite, car j'ai, en m'en allant, jeté
 Contre le noir battant de ta porte d'airain
 L'aumône sans pitié de ton morceau de pain !

(Les Jeux mystiques et divins.)

Le Feu.

Rentre. Je ne vois plus ton visage. Rentrons.
 Il est trop tard déjà pour s'asseoir au perron
 Où la mousse est humide et la terre mouillée.
 La serrure tend à nos mains sa clef rouillée ;
 La porte s'ouvrira toute grande pour nous
 Avec un bruit d'accueil que le soir fait plus doux ;
 Plus tard le gond rétif et le loquet rebelle
 Grinceront, car toute demeure garde en elle,
 Taciturne, invisible et qui vit en secret,
 Une âme que l'on blesse ou que l'on satisfait.
 Obéis à son ordre et cède. Sois pieuse
 A cette âme éloquente, humble et mystérieuse
 Qui t'appelle. Sais-tu si quelque esprit divin
 N'habite pas la pierre où se tourmente en vain
 Son angoisse ? Es-tu sûre encore qu'il ne vive
 Plus rien de l'arbre dans la poutre et la solive

Qui craquent lourdement et semblent s'étirer ?
 Quelqu'un t'attend dans l'ombre et te regarde entrer.
 Va vers lui. L'âtre clair ébauche dans son rire
 Equivoque le masque à demi d'un satyre
 Qui se crispe, s'efface et soudain reparaît.
 Ce tison rouge c'est sa bouche qui riait ;
 Cette flamme lui mit aux tempes deux oreilles ;
 La bûche chante avec un bruit rauque d'abeilles,
 Et le feu tour à tour gronde et murmure et tord
 Des pampres embrasés autour des cornes d'or.
 La figure sylvestre, indécise et camuse,
 Tour à tour se recule et tour à tour s'accuse.
 La voici qui s'éteint, la voici qui décroît
 Et qu'il n'en reste plus, éparses devant toi,
 Qu'un peu de cendre grise où rougeoit une braise ;
 Les abeilles ont fui et la ruche s'apaise ;
 Mais si tu veux revoir le masque qui t'a ri
 Et que l'essaim bourdonne innombrable, il suffit
 Pour les faire sortir de la flamme nouvelle,
 De jeter à la cendre où couve l'étincelle,
 Une à une, dans l'âtre, en offrande au Sylvain,
 Des écorces de hêtre et des pommes de pin.

(Les Médailles d'argile.)

La Colline.

Cette colline est belle, inclinée et pensive ;
 Sa ligne sur le ciel est pure à l'horizon.
 Elle est un de ces lieux où la vie indécise
 Voudrait planter sa vigne et bâtir sa maison.

Nul pourtant n'a choisi sa pente solitaire
 Pour y vivre ses jours, un à un, au penchant
 De ce souple coteau doucement tutélaire
 Vers qui monte la plaine et se hausse le champ.

Aucun toit n'y fait luire, au soleil qui l'irise
 Ou l'empourpre dans l'air du soir ou du matin,
 Sa tuile rougeoyante ou son ardoise grise...
 Et personne jamais n'y fixa son destin

De tous ceux qui, passant, un jour, devant la grâce
 De ce site charmant et qu'ils auraient aimé,
 En ont senti renaître en leur mémoire lasse
 La forme pacifique et le songe embaumé.

C'est ainsi que chacun rapporte du voyage
 Au fond de son cœur triste et de ses yeux en pleurs
 Quelque vaine, éternelle et fugitive image
 De silence, de paix, de rêve et de bonheur.

Mais sur la pente verte et lentement décline,
 Qui donc plante sa vigne et bâtit sa maison ?
 Hélas ! et la colline inclinée et pensive
 Avec le souvenir demeure à l'horizon !

(*La Cité des eaux.*)

La Forêt.

Héroïque forêt de légende et de songe,
 Si tu ne m'offres plus ton fabuleux mensonge
 Et si, dans tes chemins, je ne retrouve pas
 Les Princesses en pleurs que rencontraient mes pas,
 Ni les grands Chevaliers s'en allant sous l'armure
 Vers la grotte enchantée où dormait l'aventure
 Dont le destin devait ouvrir à leur retour
 Le château de Tristesse ou le verger d'Amour,
 Qu'importe ! N'as-tu pas, toujours qui recommencent,
 Tour à tour tes rumeurs, tour à tour tes silences,
 Et tes tendres printemps, et tes riches étés ?
 Diadème et manteau de ta maturité,
 N'as-tu pas, ô forêt heureuse, tes automnes
 Dont la pourpre te vêt et dont l'or te couronne ?
 N'as-tu pas le pin calme et le chêne puissant,
 Et les arbres légers qui chantent dans le vent,
 Forêt, toi, l'innombrable et pareille à la mer,
 O toi, dont le parfum est, tour à tour, amer,
 Délicieux, farouche et fort comme la vie ?...
 Je viens à toi, Forêt, je veux vivre. J'oublie
 Que tu fus autrefois fabuleuse à mes yeux.
 Les héros de mon rêve en ont rejoint les dieux.
 Pour animer ton ombre et que tu sois vivante,
 Il suffit d'être seul à celui qui te hante
 Sans qu'il voie à travers les trous de tes fourrés
 Des fantômes de songe et des êtres sacrés
 Peupler ta solitude et peupler ton mystère.
 Maintenant n'es-tu pas plus belle, solitaire,
 Et que rien n'ose plus troubler ta verte nuit ?
 Car les Faunes cornus qui dansaient avec bruit
 Sur les pommes de pins et sur les feuilles sèches
 Sont partis ; leur sabot, au caillou qui l'ébrèche,
 Ne fait plus retentir sa corne dans l'écho ;
 La Nymphé fugitive et vaine a quitté l'eau
 Des sources, et son corps, comme elles transparent
 N'en sort plus vaporeux et vain comme le vent,
 Et l'arbre a refermé son écorce fendue
 Silencieusement sur la Dryade nue,

Prisonnière à jamais du tronc qui la retient,
 Et, merveilleux combat héraldique et païen,
 On ne reverra plus se heurter sous les branches
 Le Centaure au poil rouge et la Licorne blanche.

(La Sandale ailée.)

Ode.

O vous que j'ai aimée aux jours de ma jeunesse
 D'un sombre amour,

O Forêt, vous étiez la sœur de ma tristesse
 Et son séjour !

Lorsque le renouveau de vos feuilles naissantes
 Chantait au vent,

Que l'Automne paraît vos cimes bruissantes
 D'un or mouvant,

Quand, fraîche d'espérance et lourde encor de gloire
 Votre beauté

Paraissait tour à tour l'annonce ou la mémoire
 De votre Été,

Au lieu d'unir mon cœur à votre âme profonde
 Mêlée en lui,

Je vous portais mes pleurs et ma peine inféconde
 Et mon ennui.

Je ne respirais pas votre odeur saine et forte
 A plein poumon,

Il me semblait partout traîner des feuilles mortes
 A mon talon.

Vous étiez patiente au bruit sous la ramée
 De mon pas lourd ;

Pardon de vous avoir, ô ma Forêt, aimée
 D'un sombre amour !

Ce n'est plus celui-là maintenant que j'éprouve,
 Ce n'est pas lui,

Et, lorsque dans votre ombre encor je me retrouve,
 Comme aujourd'hui,

Je sens votre vigueur, vos baumes et vos forces
 Entrer en moi

Et le Dieu qui l'habite entr'ouvre votre écorce
 Avec son doigt.

Comme vous, chênes durs, je garde dans la terre
 Qui la nourrit

Ma racine secrète, obscure et nécessaire ;
 Mais mon esprit,

Au-dessus de mon corps qui pousse son tronc rude,
 Balance au vent
 Sa ramure déjà que l'automne dénude...
 Arbre vivant,

Qu'importe que le temps, ou l'hiver, ou la hache,
 Par son milieu,
 L'attaque, si déjà, sous l'écorce, se cache
 En l'homme, un. Dieu ! (1)

(*La Sandale ailée.*)

Pierre Quillard.

Paris 1864-1912.

Œuvres poétiques : *La Voix impérissable* (1889). — *La Lyre héroïque et dolente*, renfermant *la Gloire du verbe, De sable et d'or, l'Errante, la Fille aux mains coupées* (1896).

Fut pendant trois ans (1893-96) professeur dans un collège de Constantinople. Il s'est toujours occupé d'antiquités grecques (*Études sur la langue de Théocrite*. — *Traduction de l'Antre des Nymphes*, de Porphyre (1893) ; des *Lettres rustiques* d'Élien (1895) ; du *Livre des Mystères*, de Jamblique (1895) ; de *Philoktètes* de Sophocle (1896) ; des *Mimes* d'Hérodas (1900).

Henri de Régnier a dit du poète : « PIERRE QUILLARD est fortement nourri des belles-lettres antiques... Il a pris à la fréquentation des Muses helléniques et latines une gravité harmonieuse et hautaine, un reflet lumineux et calme. Lisez ses belles élégies héroïques : « Le Dieu Mort, Ruines, Les Vaines Images, »... et goûtez-en la beauté amère et sereine, l'âcre et doux parfum, la cadence sonore. Elles disent l'Amour, la Mort et le Temps ; elles exhalent une mélancolie stoïque et païenne ; elles sentent la rose et le cyprès ; il y rôde une odeur de Bois sacré ».

D'après Stuart Merrill, « il est parmi les altiers de l'école symboliste », mais il resta toujours réfractaire au vers libre et fidèle à la prosodie classique.

L'automne a dénudé...

L'automne a dénudé les glèbes, et le soir,
 Un soir d'exil et de mains désunies,
 S'approche à l'horizon des plaines infinies,
 Roi dévêtu de pourpre et spolié d'espoir.

O marcheur aux pieds nus et las qui viens t'asseoir,
 Sans compagnon, parmi les landes défleuries,
 Près des eaux mornes, quelles mêmes agonies
 Alourdissent ton front vers ce triste miroir ?

Je le sais, tout se meurt dans ton âme d'automne.
 Laisse la nuit prendre les fleurs qu'elle moissonne
 Et l'amour défaillant d'un cœur ensanglanté,

Pour qu'après le sommeil et les ombres fidèles
 Les clairons triomphaux de l'aube et de l'été
 Fassent surgir enfin les roses immortelles.

(*La Lyre héroïque et dolente.*)

(1) Cfr. *Don du chant*, de JOACHIM GASQUET (*L'Arbre et les Vents*) ; *Légende des Arbres*, de LÉONCE DEPONT ; *Ode aux arbres*, d'ERNEST RAYNAUD, etc.

Ruines.

L'illustre ville meurt à l'ombre de ses murs ;
L'herbe victorieuse a reconquis la plaine ;
Les chapiteaux brisés saignent de raisins mûrs.

Le barbare enroulé dans sa cape de laine
Qui pâit de l'aube au soir ses chevaux outrageux,
Foule sans frissonner l'orgueil du sol Hellène.

Ni le soleil oblique au flanc des monts neigeux,
Ni l'aurore devant les cimes embrumées
Ne réveillent en lui la mémoire des dieux.

Ils dorment à jamais dans leurs urnes fermées,
Et quand le buffle vil insulte insolentement
La porte triomphale où passaient des armées,

Nul glaive de héros apparu ne défend
Le porche dévasté par l'hiver et l'automne
Dans le tragique deuil de son écroulement.

Le sombre lierre a clos la gueule de Gorgone.
(*La Lyre héroïque et dolente.*)

Francis Vielé-Griffin.

Norfolk (Virginie), 1864.

- Œuvres poétiques : *Cueille d'Avril* (1886). — *Les Cygnes* (1887).
Ancaüs, poème dramatique (1883). — *Joies* (1889). — *Diptyque : Le Porcher ; Eurythmie* (1891). — *Les Cygnes*, nouveaux poèmes (1892).
La Chevauchée d'Yeldis et autres poèmes (1893). — *Swanhilde*, poème dramatique (1894).
Palai, vie de Pindare, poèmes et poésies (1895). — *Poèmes et Poésies, 1886-1893*, renfermant *Cueille d'Avril, Joies, Les Cygnes, Fleurs du Chemin et Chansons de la Route et La Chevauchée d'Yeldis* (1895).
La Clarté de vie (1897). — *Phocas le Jardinier*, précédé de *Swanhilde, Ancaüs, les Fiançailles d'Euphrosyne*, poèmes (1898). — *La Partenza* (1899).
La Légende ailée de Wieland le Forgeron (1900). — *Sainte Agnès* (1901). — *L'Amour sacré : Sainte Agnès, Sainte Julie* (1900-1903). — *Plus loin* (1906). — *Sapho* (1911).
La Lumière de la Grèce (1912). — *Voix d'Ionie* (1914).
La Sagesse d'Ulysse, 1^{re} édition complète (1920).

Issu d'une famille originaire de Lyon, qui s'exila en Hollande et en Amérique, après la révocation de l'Edit de Nantes. Vint à Paris, patrie de l'aïeule de sa mère, en 1872. A fait de la Touraine sa résidence d'été.

Prit une part active au mouvement symboliste. Poète de la Vie, de la Joie, chantre de l'action et de l'effort. La vie n'est pour lui qu'une *chevauchée* à la poursuite de l'idéal, un désir d'aspirations, de rêves, d'ardeurs, de fraternité. Célèbre la beauté, partout où il la rencontre, dans la nature, dans les antiques légendes, dans les actions de la race humaine, dans les vieilles chansons.

« Les dons de M. Vielé-Griffin, écrit Maurice de Noisy, sont d'un grand poète : l'abondance de l'inspiration, l'intensité et la variété de l'émotion ; puis le secours constant de la forme appropriée, l'image neuve à la fois et naturelle pour être cueillie à même la vie et la nature, le rythme nombreux, divers et musical... Chez lui tout est simplicité, franchise, optimisme... Moderne, il l'est par la subtilité de sa psychologie... et par l'acuité de sa vision

intérieure ; par cette conviction, commune à Shelley, Wagner et Mallarmé, que la réalité est une création de notre âme, et l'art une récréation superposée ; par le sens du mystère dont nous retrouvons aujourd'hui la source dans la notion du continu, dans le sentiment que tout se compénètre, matériel et spirituel. . ». « L'œuvre de ce poète est telle qu'un souriant visage voilé de mélancolie. » (1)

Vielé-Griffin est, avec Gustave Kahn, un des maîtres incontestés du vers libre « qui allonge ou rétrécit le vieil alexandrin selon le dessein de la pensée et sait atténuer à propos ou supprimer les vieux grelots de la rime, afin que, pareille à la vie même, la phrase chante, pleure ou se taise et meure dans le silence. » (2)

Chanson.

J'ai pris de la pluie dans mes mains tendues
— De la pluie chaude comme des larmes —
Je l'ai bue comme un philtre, défendu
A cause d'un charme ;
Afin que mon ame en ton âme dorme.

J'ai pris du blé dans la grange obscure,
— Du blé qui choit comme la grêle aux dalles —
Et je l'ai semé sur le labour dur
A cause du givre matinal ;
Afin que tu goûtes à la moisson sûre.

J'ai pris des herbes et des feuilles rousses,
— Des feuilles et des herbes longtemps mortes —
J'en ai fait une flamme haute et douce
A cause de l'essence des sèves fortes ;
Afin que ton attente d'aube fût douce.

Et j'ai pris la pudeur de tes joues et ta bouche
Et tes gais cheveux et tes yeux de rire,
Et je m'en suis fait une aurore farouche
Et des rayons de joie et des cordes de lyre
— Et le jour est sonore comme un chant de ruche !

(*Poèmes et Poésies.* — *Joies.*)

Vision de Juin.

L'Enfance est un Messie perpétuel.

(EMERSON.)

Contre la meule pâle
Aux foins légers,
Son voile, que sa main tremblante étale,
Semble neiger.
— On a fauché, d'hier soir, la plaine égale ;
On a verdi de joncs la poudre des chemins
Où Dieu s'en vient.

(1) André Beaunier : *La Poésie nouvelle.* — (2) R. de Gourmont : *Promenades littéraires*, 4^e série.

Maintenant, tout est si simple, en elle,
 Que ses yeux naïfs regrettent
 Le mystère d'avant ses Pâques neuves :
 Avec sa blanche guimpe grêle,
 La robe raide où pas un pli ne prête,
 On la dirait quelque petite veuve
 En grand deuil blanc
 D'un frêle époux enfant...

Sa joue est rose encor
 Du grand espoir :
 On l'avait enivrée d'un rêve fort
 Comme le vin d'éternité que foule dans le soir
 Le pied du jour qui marche vers la nuit
 Et, las, son cœur à jeun s'en est évanoui ;

Ses mains se joignent
 Au vieux geste magique des clochers ;
 Et — que son cœur défaille ! — elles témoignent
 De la prière de sa chair pour les péchés.
 — Ne lui fit-on pas honte de ses joues,
 De ses boucles rebelles qu'on lisse ?
 Sa bouche — elle sait bien — est de la boue ;
 Elle a pris peur du grand soleil complice
 Et, les yeux clos, elle prie, à genoux...

Fillette, lève-toi ! et prends des roses :
 Le geste de la Fête est pour tes mains ;
 Le Dieu qui marche par le pré de juin
 S'émerveille de toi et crie de loin
 Que s'ouvrent vers sa gloire tes paupières closes !

Et simple, aussi, selon ton âme sans reproche,
 Prends à tes pieds, puisqu'on les fauche,
 Toutes les fleurettes mi-fanées :
 L'amour, réfréné d'hier ! de ta belle poupée,
 Ton maintien blâmé avec ta grâce gauche,
 Les petits rires fous qu'on punit à la messe ;
 Lie en bouquets les pauvres fleurs coupées,
 Sœur aînée,
 Tu fais sourire le Dieu des naïves promesses.

Le voici rayonnant d'amour vers ton émoi :
 Entre les bouleaux nains qu'on a cueillis aux bois,
 Tout au haut, vers l'azur dans un signe de croix,
 L'Ostensoir sur la Vie fait le geste infini ;
 A grandes poignées éparpille tes roses,
 Jette à l'immensité l'amour ailé des choses,
 Sois le Rire et le Geste et la Voix,
 Fleur de la terre éclose,
 O notre acte de foi !

Il n'est plus une honte au monde, grâce pure !
 Le vol du rose Espoir éclôt de ta main frêle ;
 La Vérité triomphe, et la Beauté perdue,
 Petite Fiancée du Futur Eternel.

(*La Clarté de Vie. — Chansons à l'ombre.*)

Regarde, écoute...

Si l'on écoute bien,
 Le silence est sonore comme un hymne ancien
 Que chanteraient des moines pour l'éternité ;
 Et si l'on fixe l'ombre longuement,
 Il y flotte de subtiles clartés.
 Confusément ;
 Entends et vois !
 Sans doute c'est ton sang qui chante en toi,
 C'est ton sang qui scintille,
 Et ton illusion est ta complice.
 Toujours n'est-il pas de silence qui ne bruisse,
 Toujours n'est-il pas d'ombre qui ne brille.

Ecoute : il chante des choses neuves ;
 La vie t'a mené comme un fleuve,
 De rive en rive, de rêve en rêve ;
 Le chœur des bois s'apaise, écoute
 Les notes que ta rame égoutte
 Ou, si ta quille effleure la grève,
 Sa plainte basse, sourde et brève ;
 Ecoute les roseaux qui froufroutent,
 Ta proue a froissé de la soie ;
 Si tu sais écouter, fais route
 Selon la vie, au son des joies.

Regarde : il brille des fleurs de flamme ;
 La vie est un jardin de fée :
 Ses fleurs sont la forme des âmes,
 Ses guirlandes sont des trophées ;
 La rose, qui meurt contre la tempe
 En un vain baiser sans remords,
 S'effeuille comme l'automne aux hampes
 Des peupliers, gonfanons d'or
 Que lacère et qu'effiloche
 La bataille éternelle de l'équinoxe
 Qui mêle, en tourbillons de corps à corps,
 L'haleine de la Vie au souffle de la Mort.

Ecoute : la mer mugit comme un troupeau lointain,
 Egaré sur la grève où l'herbe amère est rare ;
 Un chariot sonore roule dans le matin
 Et trace d'un trot alerte, par delà le brouillard,

La route que dérobe aux yeux la brume d'aube ;
 L'angélus tombe vers la mer ; la ville est ça ;
 Marche, ce gazouillis, c'est un ruisselet proche ;
 Et, si tu parles haut, il revient de la roche
 Une voix familière qui te redit : par là !

Regarde : maintenant, la brume est rose,
 Elle s'émeut, se déroule ténue,
 Et la Nature vive, belle de toutes choses,
 Sourit vers l'avenir l'aurore revenue ;
 Prends tout dans ton regard : la mer, le ciel, les r o
 Reflète dans tes yeux la Beauté reconnue ;
 Fais ton regard crédule à des métémyscoses :
 Mêlé-toi à la terre, au fleuve et à la nue ;
 Crois au rire de vivre ébloui jusqu'au doute
 Que tu ne sois tout le matin victorieux ;
 C'est l'hymne éclos de ton oreille : *écoute !*

Regarde : c'est le rayon scintillé de tes yeux ;
 Bois l'ivresse des voix de l'heure, goutte à goutte,
 Que la gloire de voir te mêle au chœur des dieux,
 Et, tout étant ton âme, vis en ton âme, toute !

(*La Clarté de Vie. — Au gré de l'heure.*)

Pour le 2 Novembre. (1)

La muraille d'or des peupliers sans voix
 S'effrite et croule, doucement, incessamment ;
 Du soir à l'aube, la plaine croît ;
 Le vent
 Déroule un tapis d'or entre les saules blancs ;
 A travers les cimes frêles et droites,
 Déjà, le fleuve d'argent dur miroite ;
 Et, barrant le grand brouillard isolé, vert sombre,
 Dont pas une feuille encor, ne tombe,
 La ligne bleue des coteaux dresse la Croix

(1) Cfr. de Henri de Régnier :

Pour le Jour des Morts.

O vous qui, dans les plis déchirés du drapeau,
 Dormez en un linceul aux couleurs de la France,
 Vous qui, les yeux fermés, goûtez le grand silence
 Et, face à l'ennemi, mourûtes le front haut ;

Paix à vous que la guerre a frappés du fléau,
 Héroïque moisson d'audace et de vaillance !
 Ce jour de souvenir, de deuil et d'espérance,
 Est votre jour. Inclignons-nous. Ce jour est beau.

A vous, fils belliqueux de la Patrie en armes,
 Nous n'apporterons pas de regrets et de larmes ;
 Devant vous nos genoux ne doivent pas plier.

C'est debout qu'il convient de vous porter envie,
 Car lorsque l'on repose à l'ombre du laurier,
 La Gloire fait la Mort plus belle que la Vie !

(1914-1916)

Sur la varenne sans moissons

— Sur quelle tombe ?

Au carrefour, peut-être, des saisons...

Calme comme la lassitude, et pâle,
Le ciel est léger, floconnant et tendre ;
Je ne sais pas quel rythme pourrait rendre
La douceur automnale...

Malgré que toute vie soit belle

— Ardente ou lente, humble ou superbe —

Cette autre volupté est éternelle :

Le sommeil et là mort gisent dans l'herbe,
La pluie a rouillé la faucille,
Le vent a dispersé la gerbe,
La moisson fut vaine et le rêve est futile...

Et — n'est-ce pas ? —

Qu'une chose soit vaine, elle en est douce

— Comme un mot incompris d'amour ou de génie —

La porte de l'été qu'un vent brutal repousse

Retombe comme une aile sur la fête éblouie

— Des pas s'étouffent dans la mousse,

Des pas...

Nos pas s'étouffent sur les marches feutrées d'ombre,

Ta couronne de roses fleure nos fiançailles,

Tu pleures doucement comme une vierge au vitrail

Et moi, qui croyais vivre au gai soleil d'été !

J'ai vu l'automne rire en les feuilles qui tombent

Et je me suis senti mourir en volupté.

... La porte est translucide, la salle s'illumine,

La mort douce est assise à la table dressée ;

Hôtesse, elle fait signe de sa main pâle et fine ;

On entend sur le seuil un bruit de pas pressés.

Nos jeunes heures sont là, assises entre les autres,

Oublieuses et plus belles, et parées de nos joies,

Et je ne saurais plus te dire quelles furent les nôtres

Car la troupe se mêle du geste et de la voix ;

Ceux dont nous parlions, les aïeux, les aïeules,

Sont là, et nous regardent et ne nous connaissent pas ;

D'autres viendront vêtus de grâces et d'orgueils,

Ils seront nés de nous, et ne le sauront pas...

Jusqu'au seuil de la Porte, où l'on jette au soleil,

Comme un trophée d'adieu, la couronne fanée,

Parmi le chant léger des feuilles en éveil

Qui font pleuvoir sur nous l'or sacré du sommeil,

Marchons ingénument au pas de nos années

Qui sait vers quel pays d'espoir et de merveilles ?

Et vers quelle harmonie éternelle et subite...

La muraille d'or des peupliers s'effrite...

(*La Clarté de Vie* — *Chansons à l'ombre.*)

Qui a fait la Chanson

*Qui a fait la Chanson
claire et jolie ?*

C'est le soleil et l'ombre des saisons,
la joie avecque la mélancolie
des heures qui s'en furent dans les soirs,
le long des siècles, vers les horizons
où s'ombrent, dans leur sang suprême, de beaux espoirs
dont naît et meurt le rêve harmonieux des mondes.

*Qui a fait la Chanson
claire et jolie ?*

Les fauvelles, les merles, les pinsons,
et l'herbe haute et le roseau qui plie,
le saule avec le peuplier des rives
et les grands pins où la brise est plaintive ;
et, par ceux-ci, ceux-là : les filles et les garçons,
les garçons et les filles
dont les lèvres s'unirent au-dessus des jonquilles
et sous les lilas lourds dont mai les enveloppe
de l'ombre même où Zeus étreignit Antiope.

*Qui a fait la Chanson
claire et jolie ?*

Jeunesse de l'été ! belle folie
des rondes dans le soir où les meules sont tièdes ;
brise enivrante et molle de la fenaison,
par qui le bras faiblit, par qui la taille cède ;
c'est vous !... C'est toi,
Loire dorée, où, comme un échanson,
j'ai puisé, pour la lèvre offerte ou qui se donne,
levin de Joie :
refrain perpétué vers nous de maints étés !
Mes lèvres t'ont chantée
et les siennes, embellie,
Chanson claire et jolie !

(*Voix d'Ionie.*)

Maurice du Plessys.

Paris, 1864.

Œuvres poétiques : *La Dédicace à Apollodore* (1891). — *Le Premier Livre Pastoral* (1892),
Études lyriques (1896). — *Pallas occidentale* (1909). — *Le Buveur et la Guerre* (1917).

Issu d'une très ancienne famille flamande qui produisit, au XVI^e siècle, Sylvain de Flandre, dit du Plessys (ou van den Busch), Maurice du Plessys-Flandre-Noblesse (1) prit part au mouvement littéraire; anti-parnassien, dès 1886. Ami et disciple de Verlaine. Peu connu du grand public. A écrit son œuvre partie en français moderne, partie en langue d'oïl. Fonda, en 1891, avec Jean Moréas, Ernest Raynaud et Raymond de la Tailhède l'École Romane française, dont il publia le *Manifeste*.

Son œuvre romane, basée sur la rénovation de l'ancien français, est presque toute inédite. Plusieurs recueils sont cependant entièrement achevés : *La Vie du Bienheureux Roland*, poème écrit dans l'idiome même de la *Chanson de Roland* ; *La Chanson des Francs*, épopée nationale de la tribu franque tout entière, France et Belgique, en dialecte picardo-flamand du XII^e siècle et dédiée au Roi Albert de Belgique ; *Élégances romanes*, en dialecte français, picard et normand. On lui doit encore la restitution des parties manquantes de la "Chanson de Roland" et *Les Lieux-Communs Lyriques et Épiques de Maurice du Plessys*, poèmes écrits partie en français moderne, partie en ancien et moyen français.

(1) D'or au lion rampant de sable, à l'étoile d'azur en chef. Cri d'armes : Flandre au Lion Noblesse ;

André Fontainas.

Bruxelles, 1865.

Œuvres poétiques : *Le Sang des Fleurs* (1889) — *Les Vergers illusoirs* (1892).
Nuits d'Epiphanie (1894). — *Les Estuaires d'ombre* (1895). — *Crépuscules*, comprenant
Les Vergers illusoirs, les Nuits d'Epiphanie, les Estuaires d'ombre, des Idylles et Elégies et
l'Eau du Fleuve (1897). — *Le Jardin des Iles claires* (1901). — *La Nef déséparée* (1908).
 A paraître : *Les Récifs au Soleil*.

Fit ses études à Paris et à Bruxelles. Fixé à Paris depuis 1888. Fit d'abord des vers réguliers, puis se rangea du côté des vers-libristes. Un des plus chauds partisans du Symbolisme. Depuis juillet 1919, tient, au *Mercur de France*, la rubrique des *Poèmes*.

« M. André Fontainas, écrivait Ch. Guérin en 1897, est ample, sonore, éclatant, mystérieux. J'aime en lui le prestigieux technicien, le poète visionnaire, et un autre qui serait mélancolique un peu comme le cor dont les « dernières notes s'étouffent ».

A chanté d'abord la joie de vivre, les grâces et la force de la jeunesse. Puis, son optimisme s'en est allé tout doucement : il a constaté la vanité de ses rêves. Insensiblement son pessimisme s'est accentué :

Dans son âme d'envie jamais ne s'élève
 Le désir d'un désir, ni le rêve d'un rêve.

Peu à peu cependant, le pessimisme du poète s'adoucit. Déjà cette évolution se constate dans *Le Jardin des Iles claires*. Elle n'a fait que s'affirmer depuis et aujourd'hui le poète vise à une pensée plus sereinement claire, plus ample et une maîtrise plus simple et plus large de la facture.

Fontainas a écrit aussi des romans, une savante *Histoire de la peinture française au XIX^e siècle*, une belle *Vie d'Edgard Poe*, etc. (1)

L'Aube paraît.

Sur l'eau lunaire l'heure glisse
 Pâle et lente jusqu'au matin ;
 Une étoile, une autre étoile s'éteint ;
 La lune seule au ciel veille consolatrice.

D'édifices surgis aux rêves de la nuit
 Les portiques croulés se tassent en décombres ;
 Les clairs frontons de marbre, où tant de joie a lui,
 S'effacent au gouffre des ombres,
 La ténèbre monte et grandit
 Jusqu'à l'astre seul beau qui s'effare et tressaille.
 Mais saisi d'une peur confuse et par le froid,
 Peu à peu sa lueur décline et décroît :
 Il fond, il se dissout, on dirait, maille à maille ;
 Même il n'est plus déjà ; la nuit s'est alourdie
 De toutes les ruines de nos rêves,
 Et les minutes se succèdent brèves
 Palpitantes de tant de deuils,
 Si vacantes d'espoir et d'orgueil
 Que lorsque, adolescent, apparaît sur le seuil,
 Tumultueux, le soleil,
 Voici que nos esprits tout à coup s'émerveillent
 Et rendent grâces et s'extasient,
 Oublieux de leur rêve et joyeux du réveil
 Qui les écrase de tout le vacarme de la vie !

(1) Lire, sur l'œuvre poétique de Fontainas, dans le *Monde Nouveau* (Revue de la Société des Nations), une importante étude, parue en mai 1919, sous la signature de John Gould Fletcher, un jeune et admirable poète américain.

La vie, qui hait le songe, a triomphé,
 La dédaigneuse vie et ses tumultes fous ;
 La vie qui vire et rit et volte on ne sait où
 Les rumeurs de ses grands gestes satisfaits,

La vie qui passe comme une trombe
 Et ravage sur son passage
 Tout ce qui l'environne ou voudrait l'arrêter ;
 La vie ! sans le souci de qui suit ou qui tombe,
 La vie en tourbillons sauvages
 Toujours tendue et forte, implacable, entêtée :
 La vie se dresse devant nos yeux
 Et nous assiege sans répit !...

(La Nef désemparée.)

La Paix.

Dans le parc dévasté dont l'orage et la crue
 Ont brusquement flétri les fleurs et les gazons,
 Près des bords du ruisseau que leur démence obstrue,
 Tous deux, impatients d'espoir, nous nous taisons ;

Mais nos cœurs sont étreints d'une même amertume
 A suivre, épris des jeux d'un ciel libre et léger,
 Bouillonner au hasard des tourbillons d'écume
 Sous la longue terrasse où nous venions songer.

Où vont-ils, entraînés au vent qui les insulte,
 Dans cette ombre jaunie et grosse de sanglots,
 Ces pétales d'ardeur qui tentaient notre culte
 Quand leur joie a charmé nos yeux à demi-clos ?

Et ces rameaux rompus que la tempête emporte
 Dans son fracas et son tumulte grandissant,
 N'est-ce pas les élans d'une jeunesse forte
 Qui courent vers le gouffre où tout plonge et descend ?

La ténèbre, où là-bas tant de terreur transperce
 Dans les cris de mourants entassés par monceau,
 La rumeur furieuse et l'âpre attaque adverse
 Qui sourd et se déchaîne et se rue en assauts,

Toute la honte et la douleur de frénésies
 Dont sur la terre en sang le courroux s'est dressé,
 Et la vaine pitié dont les âmes saisies
 S'épeurent en pleurant les douceurs du passé,

La nuit fétide et molle et les lents crépuscules
 Grelottant au frisson des plaines où la Mort
 Comme une pieuvre éploie au loin des tentacules,
 Et ce rire édenté qui comme un poisson mord,

Tout s'embrase et s'écroule au flambeau de la Haine
 Qui s'acharne à semer le carnage à son gré,
 Sans que, depuis des mois, une aurore ramène
 Un souffle lumineux sous le ciel effaré !...

Mais tu souris, et ton sourire de lumière
 Où je puise l'orgueil d'aimer et d'être à Toi,
 Exalte, en dissipant notre angoisse première,
 La flamme pure et le prestige de ta foi.

L'espoir s'est relevé. Déjà la lune fraîche,
 Sur le parc enchanté d'un mirage profond,
 Escalade le ciel en fête par la brèche
 Des vieux nuages qu'une aube dissout et fond ;

Le ruisseau, dont les eaux respirent apaisées
 Sous la terrasse d'or qu'enivre le matin,
 Palpite du parfum des sucs et des rosées
 Au gré du bon soleil qui tout à coup l'atteint :

O pieuse clarté, que ta splendeur s'y cambre,
 Que tout brûle du rêve heureux que tu défends !
 Ta chevelure ruisselle d'aurore, et l'ambre
 Y déferle en un flux de rayons triomphants.

Ton esprit, enflammé de vision meilleure,
 Ne voit, à l'horizon du funèbre jardin
 Le désastre nocturne et les spasmes de l'heure
 Que comme une ombre lourde et qui tombe soudain.

Tes yeux fiers d'où surgit la fièvre enthousiaste
 Ne sont pas arrêtés par le brouillard épais
 Du sang qui fume sur la plaine et la dévaste,
 Et je bondis vers Toi du sol où je rampais !

Comme l'éclosion d'une corolle tendre
 Je sens s'épanouir le prodige futur
 Et, par ta main guidé, je m'éblouis d'entendre
 Le jour danser pieds nus sur les parvis d'azur.

(*Mercur de France*, 1 Décembre 1915.)

Alfred Mortier.

Bade (Grand-Duché), 1865.

Œuvres poétiques : *La Vaine Aventure* (1894). — *Le Temp'e sans Idoles* (1909). — *Théâtre*.

Né de parents français. Appartient par ses tendances au groupe symboliste. Collabora au *Mercur de France* au moment de sa fondation, puis aux *Essais d'art libre*, à la *Plume*, à *l'Idée libre*, etc.

A la fois poète, auteur dramatique, critique musical et critique dramatique. Après son premier volume de vers, se consacra à l'art dramatique et fit jouer au Théâtre libre : *La Fille d'Artaban*, curieux essai de drame symbolique (1896) ; aux Capucines : *L'Eau du Léthé* (non publié) ; au Théâtre des Arts : *Œuvre posthume* (non publié) ; au Nouveau Théâtre des Arts : *La Logique du Doute* (1909).

Non, je n'espère plus...

Non, je n'espère plus, car la vie est trop belle !
 Il me souvient du temps que, fol aventurier,
 J'emportais en chantant sur la route nouvelle
 L'espoir comme un bagage à mon bras vigoureux.

Chaque tournant alors cachait l'architecture
 Du palais souhaité pour mon règne prédit,
 Et, les yeux éblouis par ma gloire future,
 Je n'eusse jamais cru que mon pas s'alourdit.

Mais l'espoir, faix léger au début de la route,
 A chaque soir pesait un peu plus dans ma main,
 Et certain jour enfin, affranchi par le doute,
 Je jetai mon bagage au coude d'un chemin.

Alors je me sentis magnifiquement libre
 Et guéri pour jamais du nostalgique mal ;
 Et mon cœur exalté jusqu'en sa moindre fibre
 Bondit au fond de moi comme un bel animal.

Moi qui, jusqu'à ce jour, harcelé par le rêve,
 Avais marché scrutant le méandre lointain
 Où, clos par l'horizon, chaque sentier s'achève,
 Afin d'y découvrir mon triomphal destin,

Enfin, je respirai l'arome frais de l'aube,
 Aux branches je cueillis le fruit mûr de l'instant,
 Et j'enchantai mes yeux de l'éclatante robe
 Que reflète la lande au miroir de l'étang.

Je goûtai le repos à l'ombre transparente
 De l'arbre que calcine un torpide midi,
 Et les cloches du soir parmi l'heure adorante
 Où le tumulte humain lentement s'assourdit.

Mon œil ne cherche plus au détour de la berge
 L'esquif où la princesse attend son chevalier,
 Et je comprends la grâce qui peut s'allier
 A la rusticité d'une fille d'auberge.

Déchirant l'avenir, grimoire saugrenu
 Que le démon jadis mit dans mon escarcelle,
 Je m'enivre aujourd'hui du présent méconnu
 Et je n'espère plus, car la vie est trop belle !

(*Le Temple sans idoles*)

Ferdinand Herold.

Paris, 1865.

Œuvres poétiques : *La Légende de Sainte-Liberata*, poème (1889).
Les Pœans et les Thrènes, poèmes (1898). — *Chevaleries sentimentales*,
 poèmes (1893). — *Vitrail des Saintes* (1893). — *Intermède pastoral*, sonnets (1896).

Images tendres et merveilleuses (1897). — *Au Hasard des Chemins*, poésies (1900).
La Route fleurie (1911). — *Guillaume le Petit* (1919). — *Théâtre*.

Petit-fils du musicien du *Pré-aux-Clercs*. Elève de l'École des Chartes, érudit et poète.
 « Il ne se raconte guère lui-même ; il lui faut des thèmes étrangers à sa vie, et il en choisit même qui semblent étrangers à ses croyances ; ses reines n'en sont pas moins belles, ni ses saintes moins pures ». (Rémy-de Gourmont : *Le Livre des Masques*.)

C'est un poète de douceur, plein d'harmonie.

Le Val harmonieux.

C'est un val odorant de lauriers, où la lune
 Fait traîner et mourir sa caresse d'argent,
 Tandis qu'au ciel, gai d'un crépuscule changeant,
 Les sidérales fleurs s'entr'ouvrent une à une.

Là sourd et s'agrandit, parmi l'herbe opportune,
 Une fontaine dont la Nâïade, nageant,
 Rit et, charmeuse, endort d'un murmure indulgent
 La Satyresse blonde et la Dryade brune.

Et voici que, joyeux du beau soir, un berger
 Dont la flûte soupire un air frêle et léger
 A quitté le penchant parfumé des collines.

Après de l'onde, il a frémi d'un doux frisson
 Et, les yeux éblouis des dormeuses divines,
 Il s'arrête, oublieux de finir sa chanson.

(*Intermède pastoral*)

Triptyque.

I

LA CATHÉDRALE.

Sur le rocher hautain la cathédrale dort :
 Elle dort doucement, bête surnaturelle,
 Elle veille pendant des siècles, et contre elle
 Des troupes de héros brisèrent leur effort.

Silence. L'air lucide est chaud. Le vent du nord
 Se tait. Seul, parfois vibre un vol de sauterelle.
 L'église dort. Pas un souffle qui la querelle.
 Est-ce encore la vie ? est-ce déjà la mort ?

Et voici que dans la lumière un frisson passe :
 Une voix monte, lente et sombre, et comme lasse ;
 Un long bourdonnement sourd à travers le mur.

Et, par les fentes qui lézardent l'or des pierres,
 S'échappent, vers le ciel d'un impassible azur.
 Les murmures de l'orgue et des vaines prières. (1)

(1) Cfr. ALBERT MÉRAT :

La Cathédrale.

La haute cathédrale est grise, presque noire,
 Et découpe un profil austère sur les cieux.
 Une voix vague sort des blocs silencieux ;
 Dans leur langue gothique ils nous disent de croire.
 C'est le reflet, et c'est la vivante mémoire
 Des âges d'autrefois sauvages et pieux.
 On sent qu'en ce grand corps est l'âme des aïeux,
 Et cela vous émeut comme une vieille histoire.

Avez-vous remarqué cette forme des tours,
 Qui montent et qui vont diminuant toujours,
 Pour porter le plus haut possible la prière ?
 Que vous croyiez ou non, vous ne souriez pas.
 De voir ces murs géants, semblables à des bras,
 Tendre vers le Seigneur leurs sombres mains de
 [Pierre.]

(Chimères.)

II

L'USINE.

Au pied de la montagne blanche et qui reluit
S'alignent de longs murs sans lumière et sans joie :
On dirait qu'une mort âpre et lente tournoie
Sur les bâtiments pleins de travail et de bruit.

Là, dans le jour dolent, dans l'inquiète nuit,
Fauves aveugles qu'on écarte de la proie,
Lions abâtardis qu'on traîne à la courroie,
Peinent les douloureux que l'espérance fuit.

Hommes, courbez-vous sur la tâche opiniâtre,
Arrachez du vieux mont le calcaire et le plâtre,
Sortez la chaux des fours, ensachez le ciment !

Et, sur l'usine furibonde et meurtrière,
Il semble que parfois un sourd gémissement
Se mêle aux tourbillons de flamme et de poussière. (1)

III

LA VILLE.

Tout fait silence dans la ville épiscopale.
Les cloches d'autrefois se taisent aux clochers ;
Des prêtres, confesseurs d'ennuis et de péchés,
Passent, furtifs, et comme ayant peur du scandale.

Les pieds meurtris du cuir rugueux de la sandale,
Rigides sous la bure où les corps sont cachés,
Des orantes, les mains et le front desséchés,
S'agenouillent dans les chapelles, sur la dalle.

Une cloche a tinté là-bas, dans un faubourg.
Une autre lui répond. Le bruit s'éveille et court
De clocher en clocher parmi toute la ville.

Et l'austère ferveur des cantiques pieux
Monte, morne soupir, vers le ciel immobile,
Cimetière éternel où reposent les Dieux.

(*Au Hasard des Chemins*).

Robert de Souza.

Paris, 1865.

Œuvres poétiques : *Funérailles* (1894). — *Sources vers le Fleuve* (1897).
Modulations sur la Mer et la Nuit (1899). — *Les Grains d'un jour* (1901).
Terpsichore (1920).

(1) Cfr. les *Usines*, de VERHAEREN (*Villes tentaculaires*). — *La Vie*, de MAURICE MAGRE (*La Chanson des hommes*). — *Abel*, de JEAN LOMBARD. — *Le Travail*, de P.-N. ROINARD, etc.

Collabora activement au mouvement symboliste. Ses études sur le Rythme poétique (1892), la *Poésie populaire et le Lyrisme sentimental* (1898) et les origines et l'Avenir du Symbolisme et du vers libre (*La Victoire du Silence*, 1907) ont été très remarquées.

Fonda (1902), avec Jean Lahor, la *Société pour la protection des paysages de France*.

Poète, il s'intéresse aux légendes, « écoute les voix mystérieuses de l'univers et les appels douloureux des hommes. »

La Meule.

Depuis l'aube où, travailleuses,
S'unirent en d'incessants couples d'abeilles
Vos mains aux miennes,
S'est dressée,
Haute, la penchante ruche silencieuse :
Notre âme est mûre, érigée.

Gerbes par gerbes que les doigts liants amoncellent
Des quatre points de la plaine de vie,
Elle porte toute la moisson vers le ciel
En une tour ronde comme le monde
Et toute d'or comme le soleil.

Me voici étendu sur la couche de l'ombre
Qu'elle allonge, d'herbe déjà douce reverdie,
Vers le nord,
Et je laisse tourner autour d'elle l'infini...

Les vents ne ruineront point son immobile trésor,
Ni les oiseaux, à lui dérober quelque épi.
Étendu à son ombre, je peux enfin fixer l'azur
Et je décourage le sort.

Midi...

Tout nous rassure :

Les bois quittés et leur nuit d'inquiétude
Ne sont plus qu'un nuage bas au loin pesant
Encore aux limites marines des champs ;
Les champs sont aplanis des houles mûrissantes
Reflués en la haute récolte pensante ;
Tout nous rassure, tout nous repose des travaux vains et rudes,
Tout est vide, tout est plus clair.
Les routes blanches ouvrent des sillons stériles de lumière
A travers l'espace moissonné,
Et l'on n'y voit plus s'aveugler
A les suivre on ne sait où
La file des ombres vagabondes
Qui sans savoir comment s'arrêter
Quelque part par le monde
N'importe où !
Couchent de tout leur long dans la pleine lumière
Leur sieste résignée...

Midi.

Des rayons tombent du toit de blé
 Sur nous, à travers l'ombre,
 En chutes lourdes de leurs têtes scintillantes d'épis
 Qui se brisent, et à nos côtés
 Tassent une légère litière, —
 Chutes sans doute présages des vives pluies d'étoiles
 Qui la prochaine nuit pure de conscience mûrie
 Glisseront du toit de blé
 Sur nous, en éparpillement de gouttes claires
 Comme la rosée d'une paix royale.

Mais plus immobile n'est l'heure.
 Le vent du soir se lève
 Qui disperse les rayons drus comme des pailles.
 Les voix reprennent du labeur ;
 Les ombres des routes se lèvent
 Secouant leur sommeil de sonnaillies.
 Un frissonnant désordre de sonnaillies
 Annonce l'approche des troupeaux
 Qui paissent plus près de leur clos ;
 Le berger gourmande l'émoi des chiens ;
 Les brebis bêlent ;
 Tout s'inquiète encor des travaux,
 Avant la nuit, rudes et vains,
 Tandis que vont, dolents, les grands bœufs blancs
 Déjà, qui sur le retour des choses éternelles
 Promènent la herse qui nivelle...

Serait-ce l'heure ?

— Une cloche grave tinte au loin, —
 Où les étoiles encore blêmes
 S'assemblent sur notre bonheur
 En diadème !

Serait-ce l'heure ?

Serait-ce déjà leurs bruissantes descentes
 Qui froissent le chaume au-dessus de nous ?...

D'étranges choses tombent sur nous...

Debout, sœur !

Un éclat de bois mort m'a blessé au front,
 Notre âme ne nous protège plus de sa moisson ;
 Vois, de confuses ombres la pillent,
 Sauvages, avec des bras fous
 D'hommes et de filles,
 Et des bâtons
 Qui l'auront, par bottelées, bientôt démolie,
 Comme si rien d'elle n'était à nous...
 O sœur aimée, viens ! fuyons, fuyons...
 La ruche d'or s'écroule dans la nuit !

N'aie point de crainte, ne pleure ;
 Tu vois : il n'est pas d'étoiles qui descendent
 Couronner d'immobile bonheur ;
 Il faut sans doute qu'elles restent là-haut guider
 Les reposés du jour vers le soir ruinés
 Qui reprennent leur marche dans la nuit.

Ne pleure point : nous n'avons rien perdu
 Qu'une paix oisive, présomptueuse.
 Notre amour était trop stérile d'avoir cru
 Assurer une richesse entière de vie
 De la prompte récolte mûrie.

Ne pleure point : nous n'avons rien perdu :
 L'âme neuve qu'on érige, tous, bientôt, la détiennent.
 Espère ; unis seulement bien fort aux miennes
 Tes petites mains d'abeille travailleuse :
 Il nous faut reconstruire notre âme chaque année ;
 Le trésor reste en nous des fleurs, des graines,
 Inépuisé,
 Et nous retrouverons pour des semailles heureuses,
 Par-delà les bois et la nuit,
 Une aube nouvelle, des sillons, des plaines...

(Sources vers le Fleuve.)

Ephraïm Mikhaël.

Toulouse, 1866-1890.

Œuvres poétiques : *L'Automne* (1886). — Œuvres : Poésies et Poèmes en prose (1890).

Ancien élève de l'École des Chartes. Mourut subitement, en pleine possession de son talent ; il a été la conscience vivante, l'initiateur de tout un groupe : Quillard, Merrill, Herold, Saint-Pol-Roux, Fontainas, etc. Poésie noble et harmonieuse, où « *se répète presque toujours la plainte de l'orgueil et de l'ennui.* »

Tristesse de Septembre.

Quand le vent automnal sonne le deuil des chênes,
 Je sens en moi, non le regret du clair été,
 Mais l'ineffable horreur des floraisons prochaines.

C'est par l'avril futur que je suis attristé ;
 Et je plains les forêts puissantes, condamnées
 A verdîr tous les ans pendant l'éternité.

Car, depuis des milliers innombrables d'années,
 Ce sont des blés pareils et de pareilles fleurs,
 Invariablement écloses et fanées ;

Ce sont les mêmes vents susurrants ou hurleurs,
La même odeur parmi les herbes reverdies,
Et les mêmes baisers et les mêmes douleurs.

Maintenant les forêts vont s'endormir, raidies
Par les givres, pour leur sommeil de peu d'instants.
Puis, sur l'immensité des plaines engourdis,

Sur la rigidité blanche des grands étangs
Je verrai reparaître à l'heure convenue —
Comme un fantôme impitoyable — le printemps ;

O les soleils nouveaux ! la saison inconnue !

(*Œuvres.*)

Conseils du soir.

Nulle pourpre aujourd'hui dans le gris vespéral ;
Le jour meurt simplement comme une âme lassée,
Et voici que du ciel uniforme et claustral
Une paix de couvent tombe sur ma pensée.

J'accepte le conseil religieux du soir
Qui m'édifie un pacifique monastère,
Et mon rêve, oublieux et calme, ira s'asseoir
Au jardin monacal plein de chaste mystère.

Je quitterai le lourd manteau du vain orgueil :
Trop d'autres ont usé l'or de son insolence.
Et je dépouillerai la vanité du deuil :
Tant d'ennuis ont crié que je veux le silence.

Comme un captif hanté par l'espoir suborneur,
Je ne monterai plus sur la Tour idéale
Epier le galop mensonger du Bonheur
Qui vient dans un brouillard de clarté liliale ;

Mais mon Esprit absous de ses désirs altiers
Sera pareil aux doux abbés mélancoliques
Errants dans les jardins graves de bons moutiers
Et vieillissant parmi les roses symboliques.

(*Œuvres*)

Albert Mockel.

Ougrée (près de Liège), 1866.

Œuvres poétiques : *Poèmes minuscules*, vers et prose (1886). — *L'Essor du Rêve* (1887).

Chantefable un peu naïve (1891) ⁽¹⁾ — *Clartés* (1901).

A paraître : *La Flamme immortelle* ⁽²⁾

(1) L'auteur a remanié le texte de « *Chantefable* » et un long fragment du texte nouveau a paru dans la revue *Les Cahiers*, à Liège (avril 1920), mais l'édition nouvelle n'a point encore paru en librairie.

(2) Divers fragments de ce livre futur ont été publiés dans les anthologies, en France, en Angleterre, en Italie.

Son père était directeur de l'usine d'Ougrée et président du Conseil provincial. Fonda, en 1884, *L'élan littéraire*, qui devint, un an après, *la Wallonie*. A partir de 1890, dirige cette revue mensuelle de littérature avec Pierre Olin et Henri de Régnier. Fit un séjour en Allemagne (1889-1890) où il étudia les primitifs et le théâtre de Wagner et un autre, plus récent (1901), en Italie (plus de six mois), où il étudia l'art antique et les quattrocentistes. Depuis 1889, habite Paris.

Poésie symbolique, à teinte légère et fluide, faite de pensées presque insaisissables, à peine suggérées, d'expressions fines et diaphanes, et d'harmonie. Avec cela un air de naïveté, de simplicité qui est d'un grand charme. S'efforce d'être avant tout le poète de l'idéalité.

A. MOCKEL fut, dès la première heure, un partisan déterminé du vers libre. (1)

Vers tranquilles.

Des voix, là-bas des voix m'appellent, — des voix :
Celles d'enfants qui jouent, et des sourires puis des moues...
et rires ! c'est la joie de vivre, — la joie.

Des voix m'appellent ; et serait-elle
droite et svelte, une simple jeune fille, —
et sur la pelouse étoilée
son petit pas de fiancée
plus léger que les jeux de la brise aux ramilles ?

Les voix... ah dites votre chanson tiède,
et les enfants, et l'or des boucles sur les joues,
et Vous, la simple enfant grandelette, surprise
du charme adolescent de la ramure en fête.

.....

Les voix, c'est du lointain...

et germaines, ces incertaines,
d'amours qu'entraîne l'Autrefois,
— jadis ces voix m'eussent parlé de moi.

Voix limpides du rire... et c'est la cantilène
de s'aimer, vous les voix humaines qui chantez !
voix qui chantez la terre, voix si douces qui mentez,
les voix du rire, les voix du rire !
et ne direz jamais l'aérienne Fiancée
que le rêve appelle et devine,

ni, là-bas, doucement élançée,
la grâce de cette errante fumée
sur l'ondulement des collines,

(oh voix du rire, voix du rire !)

ni cette âme de joie consumée
qui s'exhale, et s'allège, et aspire...

(Chantefable un peu naïve.)

(1) A. Mockel a aussi beaucoup écrit en prose. On lui doit d'excellentes études critiques sur H. de Régnier et Vielé-Griffin (*Propos de littérature*, 1894), Verhaeren, Mallarmé, Van Lerberghe et de jolis *Contes pour les enfants d'hier*. A paraître : *Les Banalités indiscrettes*, notes sur les mœurs, et *La Terre wallonne*.

Ange.

Qu'est-ce donc, à travers la ramure, qui luit ? (1)
 Voyez, voyez, frères, amis :
 Un adolescent endormi !

Dans le matin léger, parmi les dômes des yeuses,
 il repose, innocent et las sur l'herbe heureuse,
 et l'ombre, à peine mouvante sur lui,
 autour de son sommeil prolonge un peu de nuit.

Quel est-il, cet enfant apparu tout à coup ?
 un seul de vous sait-il ici
 d'où vient ce blanc voyageur juvénile
 qui s'est arrêté parmi nous ?
 Est-il parti des mers au loin, où sont les îles,
 ou là-bas, des forêts ? ou des plaines stériles
 dont nul, jamais, n'a songé l'étendue ?

Il est blanc ; il est nu. Toutes les pierres de la route
 n'ont pas blessé ses pieds ni meurtri ses genoux ;
 il y a sur son front quelque chose que l'on redoute...
 D'où vient-il, avec sa parure de beauté,
 lui qui s'est arrêté parmi nous ?

Sa chevelure s'est répandue
 comme une vague de clarté ;
 sa main reclose tient une fleur inconnue
 et toute sa candeur enchantée
 est comme une image des nues
 que l'eau mirante redouble en elle...

Frères, gardons qu'il ne s'éveille !

* * *

Mais quelle est, diaphane et frêle,
 cette neige qui tremble, qui étincelle
 à son flanc, et l'ensevelit ?
 et ce rayonnement étrange
 comme une robe scintillante et blanche
 qui l'enveloppe de ses plis ?

O frères ! j'ai vu... C'est une aile...
 et voici la forme immortelle
 d'un Ange.

Dans le matin léger, parmi les ombres des yeuses,
 l'errant cèléste de l'azur
 a clos ses ailes mystérieuses :
 un Ange ici s'est endormi !

(1) L'auteur a bien voulu, pour les trois premiers vers de ce poème, comme aussi pour les treize derniers, nous envoyer une version inédite. Nous sommes heureux de lui exprimer tous nos remerciements pour ce témoignage de haute sympathie.

Rien n'agite la transparence
de l'air limpide, immobile et pur :
pas une feuille ne frémit...
un Ange ici s'est endormi.

Quel calme sans fin ! Quel silence !
D'où vient-il, d'où vient-il, tombé parmi nous ?
S'est-il dressé, faible et frêle ennemi,
Devant Celui qui frappe et nous veut à genoux ?
ou tandis qu'il perçait les monstres de sa lance,
peut-être, un jour d'aveugle vaillance,
son aile a-t-elle frôlé la Mort ?
Mais non, sa bouche est souriante ; il dort ;
il repose dans le silence.

Oh parlons bas ! laissons le dôme frais de l'ombre
prolonger l'heure de son sommeil.
Peut-être que son âme éprise de l'espace,
mais humaine et douce encore, était lasse
de hanter la splendeur aride de l'éther
et ce vide sans fin ravagé de soleil...

Son cœur un jour fut triste, et son âme plus faible ;
et lentement parmi les clartés immortelles,
errant sans but, le front trop lourd,
il a fermé ses yeux au vertige d'amour,
et gardant à son flanc la honte de ses ailes,
il est descendu se poser sur la terre.

Eloignons-nous. Ne troublons pas ce blanc mystère...
Il était triste et las. Qu'après ce lourd sommeil
nul regard étranger ne pèse à son remords.

Car bientôt, à l'instant indigné du réveil,
il lèvera vers le soleil
son front d'enfant douloureux qui s'étonne...
Tout à coup, déployant l'irrésistible essor,
son vol retentira dans l'azur qu'il dévore,
et vierge, avec un cri surnaturel et clair,
en un songe de feu dont s'embrasent les ombres,
il s'évanouira dans l'infinie aurore
tel qu'un éclatant météore
par le vide des intermondes.

(Clartés.)

Nuit en mer.

A peine une lueur encore, où fut la Ville,
L'ombre impalpable étend sur la terre ses voiles ;
mais dans la solitude où s'endorment les îles
le grand vaisseau, désert, tangue sous les étoiles.

Lentement balancés, avec de vagues signes
comme s'ils redoutaient le sens divin des mots,
les longs mâts dévêtus de leur vivante toile
tracent d'un geste errant sur l'azur immobile
le poème ignoré que respirent les flots.

La nuit grave leur ouvre une page d'étoiles.

Et du ciel où, parmi de vaporeux îlots,
vogue un pâle navire envergué de halos,
un rayon, messenger de l'espace, désigne
une strophe d'argent qui tremble sur les eaux.

(Images d'Italie.)

Lac de Garde.

Aube d'été. Dans un nuage
les monts au loin dorment encore.
Mais l'onde est un jardin d'aurore,
et le jour éclos y propage
le charme d'une immense rose...

Silence. Clarté. Tout repose.

.....

Soudain sur l'azur qui s'irise,
plus limpide que nul cristal,
surgit l'éclatante banquise
de l'Alpe au sommet glacial :
glaive de givre qui s'effile,
crêtes aux pointes de métal, —
aveuglante flamme immobile
d'un hiver immémorial.

Blancs vertiges de l'altitude !
Palais où l'on attend les Dieux...
Et rien n'est, en la solitude,
que le froid dur et radieux.
Rien. Des neiges de l'Alpe nue,
née en la pureté du gel,
éphémère, une frêle nue
s'épuise au vide bleu du ciel.

.....

Paix. Rayons. Silence sublime.

Vois : l'élan vierge de la cime
surmonte le granit dompté ;
et le songe qui le surpasse,
offrant sa ferveur à l'espace,
S'évapore dans la clarté.

(Images d'Italie.)

Aspiration.

Lève très haut les yeux.

Vois-tu comme les étoiles
dans la nuit enrichie de feux
doucement tremblent, s'éloignent,
si tu veux pénétrer les cieux ?

Ainsi la clarté qui t'appelle
d'un rayon mystérieux
dérobe sa flamme immortelle
si tu lèves très haut les yeux.

(*La Flamme immortelle.*)

Raymond de la Tailhède.

Moissac (Tarn-et-Garonne), 1867.

Œuvres poétiques : *De la Métamorphose des Fontaines*, poème, suivi de *Odes*,
Sonnets, *Hymnes* (1895).

Fait ses études à Paris, puis rentre à Moissac, où il se lie avec Jules Tellier, professeur de rhétorique au collège de cette ville. En 1887, les deux poètes fondent à Paris, avec le concours de Barrès et de Le Goffic, une revue littéraire : *Les Chroniques*.

Après la mort de Tellier (1889), dont il publia les œuvres éparses sous le titre de *Reliques de J. Tellier*, Raymond de la Tailhède s'attache à Moréas et participe à la fondation de l'École romane.

Toi qui rêves toujours...

Toi qui rêves toujours, ne parlant pas encore,
Petit enfant royal par le bleu de tes yeux,
Vois-tu la flamme orientale de l'aurore
Qui se lève sur ton sommeil silencieux ?

Vois-tu toute la mer périlleuse et joyeuse ?
De lourdes visions émergent des brouillards
A travers la lueur d'une lune frileuse
Et de grands cavaliers portent des étendards.

Si dans la nuit ou dans le jour, lorsque tu rêves,
Tu vois ce ciel doré, si tu vois cette mer,
Aux heures des douleurs, tes douleurs seront brèves.

Quand le soir aura fait ton esprit plus amer,
Tu te rappelleras ces fantômes magiques
Pour t'endormir au souvenir de leurs musiques.

APRÈS LE ROMANTISME — APRÈS LE PARNASSE APRÈS LE SYMBOLISME LES POÈTES CONTEMPORAINS.

Ni le Romantisme, ni le Parnasse, ni le Symbolisme, n'ont rallié à leurs doctrines tous les poètes de l'époque. Un certain nombre se sont tenus à l'écart de la mêlée. Les uns ont chanté de préférence le coin de terre natal, les horizons familiers, la vie des humbles. D'autres ont brossé des tableaux dans le goût réaliste. Quelques-uns, enfin, ont continué, même de nos jours, les traditions romantique, parnassienne, ou symboliste.

Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de classer rigoureusement sous telle ou telle rubrique tous ces poètes ; le plus simple, pensons-nous, est de les ranger par ordre chronologique, quitte à démêler dans l'œuvre de chacun ce qu'elle contient de typique et de particulier. (1)

Gustave Nadaud. (2)

Roubaix, 1820. — Paris, 1893.

Œuvres poétiques : *Chansons*, 3 vol. (1879-1880). — *Miettes poétiques* (1888).
Nouvelles Chansons à dire ou à chanter (1889). — *Théâtre*.

A fait des chansons populaires, des chansons de salon, des chansons légères faites au jour le jour, pleines d'esprit, de franchise et de malice. H. Chantavoine l'a bien distingué de Dupont lorsqu'il a dit : « *L'un a une veine plus large et plus robuste ; il a respiré la-bonne odeur de la terre ; sa voix est plus mâle, plus chaude et plus étendue. Le second a été un homme de beaucoup d'esprit, tantôt satirique ingénieux, sans amertume, caricaturiste léger et amusant ; tantôt rêveur tendre et métacolique, dont la chanson tourne sans effort, mais non sans grâce, à l'odelette ou à l'élégie* ».

Les Fraises des bois. (3)

Quand de juin s'éveille le mois,
Allez voir les fraises des bois
Qui rougissent dans la verdure,
Plus rouges que le vif corail,
Balançant comme un éventail
Leur feuille à triple découpeure.

Qui veut des fraises du bois joli ?
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
Des fraises du bois joli !

(1) FLORIAN-PARMENTIER, dans son intéressante *Histoire contemporaine des Lettres françaises* (1914) a fait un très complet et très curieux classement de toutes les tendances littéraires modernes. Il note, entre autres, les écoles suivantes, nées à partir du Symbolisme : le Scientisme (R. Ghil) ; le Décadisme ; le Magnificisme (St-Pol-Roux) ; le Magisme ; l'Anarchisme (L. Tailhade) ; l'École romane (Moréas) ; le Paroxysme (Verhaeren, N. Beauvuin) ; l'Esotérisme (V.-E. Michelet, A. Jounet) ; le Naturisme (St Georges de Bouhélier) ; le Jammisme ; l'École française (Poinso et Normandy) ; le Régionalisme ; le Somptuarisme ; l'Intégralisme (Ad. Lucuzon) ; l'Humanisme (F. Gregh) ; le Néo-Mallarmisme (J. Royère et la *Phalange*) ; l'Impulsionnisme ; le Néo-Romantisme ; l'Unanimité (J. Romains) ; le Visionnarisme (A. Colomer) ; le Futurisme (Marinetti) ; le Primitivisme (Touny-Léris) ; le Subjectivisme (Han Ryner) ; le Sincérisme (L. Nazzi) ; l'Intensisme (Ch. de St-Cyr) ; l'École spiritualiste (Ch. de Pomairols) ; les Renaissances (classique, latine, révolutionnaire) ; le Floralisme (L. Rolmer) ; le Dramatisme et le Simultanisme (Barzun, F. Divoire) ; l'Impérialisme ; le Dynamisme (H. Guilbeaux) ; l'Efrénéisme ; le Bonisme ; le Druidisme ; le Plurisme ; le Pluralisme ; le Totalisme ; le Patriarisme ; le Démocratisme et Prolétarisme ; le Philopréstantisme ; le Subséquentisme ; le Vivantisme ; le Sérénisme ; — La Closerie ; l'Abbaye ; l'Hexagramme ; Les Loups ; Les Argonautes ; La Biche, etc. et c.

L'après-guerre a vu naître de nouveaux groupements ou écoles : le Cubisme ; le Dadaïsme, etc.

(2) Lire : *La Garonne, Pourquoi je suis resté garçon, Les Deux Notaires, Le Dr Grégoire* (note badine) ; *Le Vieux menhant*, (note lyrique) ; *La Grande Blessée* (note patriotique), etc.

(3) Cfr. Couplet de DESAUGIERS dans « *le Mariage de Dumollet* », vaudeville.

Rouge au dehors, blanche en dedans,
 Comme les lèvres sur les dents,
 La fraise épand sa douce haleine
 Qui tient de l'ambre et du rosier ;
 Quand elle monte du fraisier,
 On sait que la fraise est prochaine.
 Qui veut...

Hélas ! n'entends-je pas venir
 Un essaim qui vient vous cueillir ?
 Petits garçons, petites filles,
 Ils pillent fraises, fleurs et nids,
 Sans craindre les serpents tapis,
 Ni les guêpes ni les chenilles.
 Qui veut...

Dans l'écorce du coudrier
 Serrez les filles du fraisier,
 Qu'elles ne voient plus la lumière ;
 A la halle pour quelques sous,
 Avec les panais et les choux,
 On va les vendre à la fruitière.
 Qui veut...

La fontaine des Innocents
 Voit, la nuit, parmi les passants
 Dormir plus d'une paysanne
 A qui son bras sert d'oreiller ;
 La lune garde son panier,
 La lune blonde et diaphane.
 Qui veut...

La belle aurait pu, sans souci,
 Manger ses fraises loin d'ici
 Au bord d'une verte fontaine,
 Avec un joyeux moissonneur
 Qui l'aurait prise sur son cœur ;
 Elle aurait eu bien moins de peine.

Qui veut des fraises du bois joli ?

En voici,
 En voici mon panier tout rempli,
 Des fraises du bois joli !

Pandore ou les Deux Gendarmes. (1)

Deux gendarmes, un beau dimanche,
 Chevauchaient le long d'un sentier ;
 L'un portait la sardine blanche,
 L'autre, le jaune baudrier.
 Le premier dit, d'un ton sonore :
 Le temps est beau pour la saison.
 — Brigadier, répondit Pandore,
 Brigadier, vous avez raison.

Phœbus, au bout de sa carrière,
 Put encor les apercevoir ;
 Le brigadier de sa voix fière,
 Troubla le silence du soir :
 — Vois, dit-il, le soleil qui dore
 Les nuages à l'horizon.
 — Brigadier, répondit Pandore,
 Brigadier, vous avez raison.

(1) Nadaud nous apprend, dans ses Commentaires inédits, qu'il composa cette amusante fantaisie le 9 septembre 1852, entre Paris et Lyon.

— Ah ! c'est un métier difficile :
Garantir la propriété ;
Défendre les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité !
Pourtant l'épouse qui m'adore
Repose seule à la maison.
— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

— Il me souvient de ma jeunesse ;
Le temps passé ne revient pas...
J'avais une folle maîtresse
Pleine de mérite et d'appas.
Mais le cœur... (pourquoi ?... je l'ignore)
Aime à changer de garnison.
— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

— La gloire, c'est une couronne
Fait de rose et de laurier.
J'ai servi Vénus et Bellone :
Je suis époux et brigadier.
Mais je poursuis ce météore
Qui vers Colchos guidait Jason...
— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison.

Puis ils rêvèrent en silence ;
On n'entendit plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence ;
Le brigadier ne parlait pas.
Mais, quand revint la pâle aurore,
On entendit un vague son.
— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous avez raison. »

(Nouvelles Chansons.)

Pierre Dupont.⁽¹⁾

Lyon, 1821 - 1870.

Œuvres poétiques : *Chants et Chansons* (1851-1854). — *La Muse juvénile* (1859).
Chants et Poésies (1861). — *Dix Eglogues* (1864).

Fils d'ouvriers. Ses chansons lui acquirent une renommée rapide. Chansonnier bucolique, humanitaire et social. Chante la campagne et la ville, les champs et l'atelier, avec sincérité, mais sans haine.

(1) Lire : *Les Sapins, La Chanson du blé, Les Taureaux*, etc.

Le Chant des ouvriers.

1846

Nous, dont la lampe, le matin,
Au clairon du coq se rallume :
Nous tous qu'un salaire incertain
Ramène avant l'aube à l'enclume ;
Nous qui, des bras, des pieds, des mains,
De tout le corps luttons sans cesse,
Sans abriter nos lendemains
Contre le froid de la vieillesse,
Aimons-nous et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,

Buvons

A l'indépendance du monde !

Nos bras, sans relâche tendus,
Aux flots jaloux, au sol avare
Ravissent leurs trésors perdus,
Ce qui nourrit et ce qui pare :
Perles, diamants et métaux,
Fruit du coteau, grain de la plaine.
Pauvres moutons, quels bons manteaux
Il se tisse avec notre laine !
Aimons-nous, etc.

Quel fruit tirons-nous des labeurs
Qui courbent nos maigres échines ?
Où vont les flots de nos sueurs ?
Nous ne sommes que des machines.
Nos Babels montent jusqu'au ciel,
La terre nous doit ses merveilles ;
Dès qu'elles ont fini le miel,
Le maître chasse les abeilles.
Aimons-nous, etc.

Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans les décombres,
Nous vivons avec les hiboux
Et les larrons amis des ombres ;
Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines ;
Nous nous plairions au grand soleil,
Et sous les rameaux verts des chênes.
Aimons-nous, etc.

A chaque fois que, par torrents,
Notre sang coule sur le monde,
C'est toujours pour quelques tyrans
Que cette rosée est féconde.

Ménageons-la dorénavant,
 L'amour est plus fort que la guerre !
 En attendant qu'un meilleur vent
 Souffle du ciel ou de la terre,
 Aimons-nous, et, quand nous pouvons
 Nous unir pour boire à la ronde,
 Que le canon se taise ou gronde,
 Buvons
 A l'indépendance du monde ! (1)

Les Bœufs.

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
 Deux grands bœufs blancs, marqués de roux ;
 La charrue est en bois d'érable,
 L'aiguillon en branche de houx ;
 C'est par leur soin qu'on voit la plaine
 Verte l'hiver, jaune l'été :
 Ils gagnent dans une semaine
 Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.
 S'il me fallait les vendre,
 J'aimerais mieux me pendre ;
 J'aime Jeanne, ma femme, eh bien ! j'aimerais mieux
 La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
 Creuser profond et tracer droit,
 Bravant la pluie et les tempêtes,
 Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid !
 Lorsque je fais halte pour boire,
 Un brouillard sort de leurs naseaux,
 Et je vois sur leur corne noire
 Se poser les petits oiseaux.
 S'il me fallait, etc.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
 Ils sont doux comme des moutons.
 Tous les ans on vient de la ville
 Les marchander dans nos cantons
 Pour les mener aux Tuileries,
 Au mardi gras, devant le roi,
 Et puis les vendre aux boucheries ;
 Je ne veux pas, ils sont à moi.
 S'il me fallait, etc.

Quand notre fille sera grande,
 Si le fils de notre Régent
 En mariage la demande,
 Je lui promets tout mon argent.

(1) Cfr. *La Grande Plainte*, de MAURICE MAGRE (*La Chanson des Hommes*.)

Mais si pour dot il veut qu'on donne
 Les grands bœufs blancs marqués de roux,
 Ma fille, laissons la couronne,
 Et ramenons les bœufs chez nous.
 S'il me fallait les vendre,
 J'aimerais mieux me pendre ;
 J'aime Jeanne, ma femme, eh bien ! j'aimerais mieux
 La voir mourir, que voir mourir mes bœufs (1).

Eugène Manuel.

Paris, 1823 - 1901.

Œuvres : *Pages intimes* (1866). — *Poèmes populaires* (1872). — *Pendant la guerre* (1872).
Poésies du foyer et de l'école (1889). — *Poésies complètes*, 2 vol. (1899). — *Théâtre*.

Fils d'un médecin qui le mena de bonne heure faire « la tournée des pauvres ». Devint inspecteur général de l'enseignement secondaire. Poète des humbles, des pauvres gens, des ouvriers, héros ou martyrs obscurs, de tous ceux qui peinent aux champs ou dans les villes. Avant Coppée, fut le poète du « foyer, des tendresses intimes, des joies et des deuils domestiques, de cette petite vie au jour le jour, qui est celle de chacun de nous et qui a tour à tour ses plaisirs et ses peines, sa lumière et sa nuit, sa flamme et ses cendres ». (M. Spronck.)

« Ses vers, dit Ernest-Charles, sont un peu des poèmes pour universités populaires. Il s'en dégage toujours une leçon morale ». Langue claire, mais sans originalité bien marquée, du Lamartine revu et corrigé par Poinsard, a-t-on dit.

Le Vieux Paroissien.

Au parapet des quais, comme moi, sans scrupule,
 Dans la boîte à deux sous vous l'avez rebuté,
 Le pauvre paroissien qui, toujours écarté,
 Surnage obstinément au fouillis qu'on bouscule !

Sa basane pelée a pris l'air indigent,
 Et revêtu l'enduit des chambres enfumées ;
 Ses tranches, au contact du peuple accoutumées,
 N'ont connu ni l'étui, ni le fermoir d'argent.

La garde maculée et la marge noircie,
 Gras, crasseux, déchiré, les quatre coins ouverts,
 Tanné par les étés, moisi par les hivers,
 Il est là, misérable, et nul ne s'en soucie !

(1) Cfr. ce sonnet du V^e DE BORELLI :

Les Bœufs du Mort.

Lorsque le vieux bouvier sera mort, le cœur gros
 De s'en aller avant la semaille prochaine,
 Dans le sapsin léger couchez-le sur le dos,
 Puis attelez ses bœufs pour traverser la plaine.

Par la coulée étroite et d'ombre toute pleine,
 Joyeux du peu de poids que pèseront ses os,
 Ceux qu'il a tant menés dans le champ de la peine
 Le mèneront enfin vers le champ du repos.

Dans l'ornière où l'essieu grince comme une meule
 Ils iront prudemment, de leur pas doux et veule,
 Étonnés de celui qui tiendra l'aiguillon :

— Faites la croix moins haute, afin qu'un nouveau
 Au-dessus du mur bas l'aperçoive peut-être, l'innocent
 Et la donne pour guide à leur premier sillon.

Cfr. *Les Bœufs*, de LÉONCE DEPONT (*Le Triomphe de Pan*).

Les chercheurs curieux jamais ne l'ouvriront :
 Ce qu'on y peut trouver ne vaut pas la dépense !
 La parole de Dieu pourrit, sans qu'on y pense,
 Et l'homme la condamne à ce dernier affront !

Ce n'étaient pas des mains délicates et blanches,
 Ni des gants d'où s'exhale un parfum d'encensoir
 Qui, sur le banc de chêne où l'humble va s'asseoir,
 Tournaient assidûment ses pages, les dimanches :

Mais le pouce calleux du rude paysan
 Qui croit comme un enfant aux divines merveilles ;
 Mais, ridés et tremblants, les doigts des pauvres vieilles,
 La main de la servante ou bien de l'artisan.

O livre, tout rempli de naïves promesses,
 Hôte obscur et discret de quelque galetas,
 Avant d'en arriver à dormir dans ce tas,
 Combien, depuis, un siècle, as-tu suivi de messes !

Vieux bouquin de hasard, si tu nous racontais
 Tout ce que tu reçus de saintes confidences,
 Les bonheurs, les regrets, les longues pénitences
 Et tous les cœurs blessés que tu réconfortais !

Triste épave échouée aux rives de la Seine,
 Maintenant te voilà sous la pluie et le vent,
 Dédaigné, maltraité sans nul remords, bravant
 Le voisinage impur de quelque livre obscène !

Le souffle d'air qui passe et qui s'en fait un jeu,
 De tes flancs chaque jour détache une prière ;
 Et la feuille, emportée au cours de la rivière,
 Semble, en tourbillonnant, prendre son vol vers Dieu

(Pages intimes.)

Histoire d'une âme.

Dans la foule, secrètement,
 Dieu, parfois, prend une âme neuve,
 Qu'il veut amener lentement
 Jusqu'à lui, d'épreuve en épreuve.

Il la choisit pour sa bonté
 Et lui donne encore en partage
 La tendresse avec la fierté,
 Pour qu'elle saigne davantage ;

Il la fait pauvre, sans soutien,
 Dans les rangs obscurs retenue,
 Cherchant le vrai, voulant le bien,
 Pure toujours, — et méconnue.

Il fait plier sous les douleurs
 Le faible corps qui l'emprisonne ;
 Il la nourrit avec des fleurs
 Que nulle autre âme ne soupçonne ;

Il lui suscite chaque jour
 Pour l'éprouver, une autre peine ;
 Il la fait souffrir par l'amour,
 Par l'injustice et par la haine.

Jamais sa rigueur ne s'endort ;
 L'âme attend la paix ? Il la trouble ;
 Elle lutte ? Il frappe plus fort ;
 Elle se résigne ? Il redouble.

Il la blesse d'un coup certain
 Dans chacun des êtres qu'elle aime,
 Et fait, de son cruel destin,
 Un mélancolique problème !

A la rude loi du travail
 Il la condamne, ainsi frappée ;
 Il la durcit comme un émail,
 Il la trempe comme une épée.

Juge inflexible, il veut savoir
 Si, jusqu'au bout, malgré l'orage,
 Elle accomplira son devoir
 Sans démentir ce long courage.

Et s'il la voit, au dernier jour,
 Sans que sa fermeté réclame,
 Il lui sourit avec amour :
 C'est ainsi que Dieu forge une âme ! (1)

(Pages intimes.)

Louis Ratisbonne.

Strasbourg, 1827. — Paris, 1900.

Œuvres poétiques : *La Divine Comédie*, traduction en tierces rimes (1854-1859).

Au Printemps de la Vie (1857). — *La Comédie enfantine* (1860). — *Les Figures jeunes* (1865).

Connu surtout par sa *Comédie enfantine*, où il met à nu le cœur des petits garçons et des petites filles, flagelle les premiers vices et raille les premiers ridicules de l'humanité.

Exécuteur testamentaire d'A. de Vigny, dont il publia les *Destinées*, poésies posthumes, et le *Journal d'un Poète*.

Deux Sonnets sur le Printemps.

PRIMA VERA

Quand le monde fleurit dans la gloire de mai,
 Et qu'au chant des oiseaux la terre se réveille,
 O volupté ! Douceur à nulle autre pareille :
 S'étendre sur le vert de fleurs neuves semé !

(1) J. Lemaître signale cette petite pièce comme un pur chef-d'œuvre.

Et là, sans nul penser de l'âme qui sommeille,
 Le visage tourné vers le ciel embaumé,
 Respirer seulement, végétal animé,
 Le souffle du printemps qui bruit à l'oreille !
 Voir flotter sous ses yeux mollement entr'ouverts
 L'azur du ciel roulant sur les feuillages verts,
 S'enivrer d'air léger et de brises follettes !
 S'abîmer au milieu des parfums, des couleurs,
 Germer soi-même enfin comme la terre en fleurs,
 Et sentir sur son cœur pousser des violettes !

(*Les Figures jeunes*)

LE RENOUVEAU.

L'âpre hiver s'est fondu devant le Renouveau.
 Plus de givre durci sur nos terres calleuses ;
 Plus d'averse glacée et de brumes houleuses ;
 Les fleuves dégonflés ont repris leur niveau.
 Sur la terre déjà germe un monde nouveau,
 Et les brises d'avril, brises miraculeuses,
 Tirent de leurs bourgeons les fleurs encor frileuses
 Et de fraîches senteurs nous montent au cerveau.
 La nature a perdu ses neiges et ses rides ;
 Le papillon tressaille au sein des chrysalides :
 Tout renaît, tout s'éveille et s'ouvre et respandit !...
 Vous vous rouvrez aussi, source de pleurs tarie,
 Souvenirs qui dormiez dans l'âme endolorie ;
 Et dans le fond du cœur le chagrin reverdit !

Jules Breton.

Courrières (Pas de Calais), 1827. — Paris, 1906.

(Œuvres poétiques : *Les Champs et la Mer* (1875). — *Jeanne* (1880).

Œuvres poétiq. es, 1867-1886 (1887).

Ignora longtemps le poète qui était en lui. Hérédia l'initia à la poésie. Poète de l'Artois, comme il en a été le peintre. Il en note, en peintre sensible à l'atmosphère ou à la couleur, tous les aspects, les campagnes, les bois, les eaux, les villages, les paysans, moissonneurs, faucheurs, laboureurs, glaneurs ou sarcleurs.

Courrières.

A mon frère Louis Breton.

Lorsqu'à travers ta brume, ô plaine de Courrière,
 L'ombre monte au clocher dans l'or bruni du soir,
 Que s'inclinent tes blés comme pour la prière,
 Et que ton marais fume, immobile encensoir ;
 Quand reviennent des bords fleuris de ta rivière,
 Portant le linge frais qu'a blanchi le lavoir,
 Tes filles le front ceint d'un nimbe de lumière,
 Je n'imagine rien de plus charmant à voir.

D'autres courent bien loin pour trouver des merveilles ;
Laissons-les s'agiter : dans leurs fiévreuses veilles,
Ils ne sentiraient pas ta tranquille beauté.

Tu suffis à mon cœur, toi qui vis mes grand's-pères,
Lorsqu'ils passaient joyeux, en leurs heures prospères,
Sur ces mêmes chemins, aux mêmes soirs d'été.

1869.

(Œuvres poétiques : *Les Champs et la Mer*).

La Moisson. (1)

Cependant le soleil a jauni les épis.
L'embrasement de l'air aux souffles assoupis,
Sur la plaine infinie et claire se déroule,
Ondoyante chaleur, immense, ardente houle
Qui fait vibrer l'azur profond de Messidor
Et flotter les toits lourds dans la mer des blés d'or.

(1) Cfr. VICTOR DE LAPRADE et F. BATAILLE :

La Moisson.

Les blés hauts et dorés, que le vent touche à peine,
Comme un jaune océan ondulent sur la plaine ;
D'un long ruban de pourpre, agité mollement,
L'aurore en feu rougit ces vagues de froment,
Et, dans l'air, l'alouette, en secouant sa plume,
Chante, et comme un rubis dans le ciel bleu s'allume.

Mais déjà la faucille est au pied des épis.
Les souples moissonneurs, sur le chaume accroupis,
Sont cachés tout entiers, comme un nageur sous l'onde ;
Leur front noir reparait parfois sur la mer blonde.
Plongeant leurs bras actifs dans les flots de blé mûr,
Ils avancent toujours de leur pas lent, mais sûr.

Leur fer tranchant et prompt, à tous les coups qu'il frappe,
Rétrécit devant eux l'or de l'immense nappe :
Derrière eux, le sillon reparait morne et gris ;
Les bluets sont tombés et les pavots fleuris ;
Et le soleil de juin, piquant comme la flèche,
Sur leur couche de paille à l'instant les dessèche.

Le sol brûle ; on dirait que la flamme a passé
Sur le terrain, déjà blanchâtre et crevassé.
Les faux marchent toujours, allongeant derrière elles
Les rangs d'épis tombés en réseaux parallèles,
Et qui semblent, de loin, tissu fauve et doré,
Des toiles de lin neuf qu'on blanchit sur le pré.

Dans l'air lourd plus de voix, hors le bruit des cigales.
Frapant le ciel cuivré de leurs notes égales.
Entre les moissonneurs plus de joyeux propos ;
Il est temps que midi sonne enfin le repos.
L'œuvre languit ; la main, en essayant la tempe,
Retombe mollement avec l'eau qui la trempe.
Les yeux cherchent ; voici, travailleurs aux abois,
Que vous voyez venir, par le sentier du bois,
Les rouges tabliers, les corbeilles couvertes
D'un linge blanc qui luit entre les feuilles vertes ;
Des cris ont salué l'espoir du gai repas.
Vers l'ombre, au bout du champ, chacun marche à grands pas ;
On s'assied. Les grands pains sont étalés sur l'herbe.
Le maître fait les parts, trônant sur une gerbe.
La fermière a servi les rustiques apprêts
Et rempli d'un vin clair les écuelles de grès.
Mais déjà sous le chêne où la mousse l'invite,
Pressant comme la soif, le sommeil descend vite.
Près de l'homme endormi, les marmots en éveil
Font leur moisson d'ivraie et de pavot vermeil.

La Moisson.

Juillet, mois du soleil, brûle de son haleine
La glèbe aux larges flancs ; l'oiseau tait sa chanson ;
Dans la prairie on a fini la fenaison,
Et le bon paysan rêve à sa grange pleine.

La grande mer des blés moutonne dans la plaine ;
Sous les baisers du vent s'incline la moisson,
Roulant sa houle d'or au bout de l'horizon
Comme un flot qui déferle à la grève prochaine.

La terre en émoi geint sous le feu des rayons :
Les champs vont enfanter les gerbes des sillons
Que couchent sur le sol les faux et les faucilles.

Et les beaux chars dorés, au long du grand chemin,
Célébreront avec des chants de jeunes filles
La gloire des épis et la fête du pain.

F. BATAILLE.

Car la terre a mûri sa riche moisson blonde.
 Ses flancs, dans le repos d'une gloire féconde,
 Exhalent alentour, vers le pur firmament,
 Comme un encens divin, l'arome du froment ;
 Et les champs sont couverts de biens : l'ample dépouille
 Va tomber sous la faux qu'un long chômage rouille.
 Dès l'aurore voici les filles et les gars
 Sur les grands chariots qui sortent des hangars
 Et vont joyeusement, à la moisson nouvelle,
 Coucher sur les sillons javelle sur javelle.

Les voici par la plaine, en groupes isolés,
 Courbant partout leur dos dans le soleil des blés,
 Les bras, le cou brûlés sous la flamme aveuglante,
 L'allure monotone, infatigable et lente ;
 Et du matin au soir, du levant au couchant,
 La paille crie et tombe aux coups durs du tranchant.

Sous le tas débordant de leurs gerbes dorées,
 Arrivent vers le bourg, triomphates rentrées,
 Dans le ruissellement du soleil, les grands chars
 Lentement balancés sur les essieux criards.
 A leur faite parfois une robuste fille
 Alanguie aux rayons brûlants, dans le ciel brille,
 Emergeant de la paille avec son front hâlé,
 Clair sur le sombre azur, et sombre sur le blé.

Le village se perd dans l'or. Chaque chaumière
 Ceinte de blonds épis chante dans la lumière
 Et regarde passer les fauves cargaisons,
 Si hautes qu'on croirait de mouvantes maisons.
 Le câble en les serrant creuse une large ornière
 D'où flottent les épis relevés en crinière.

Jours de peine acharnée, et pourtant heureux jours !

Les portails grands ouverts laissent voir, dans les cours
 Où redouble la vie, où tout remue et piaille,
 Les grands effarements de la folle volaille
 Et les farouches bonds des poulains et des veaux,
 A l'apparition des visages nouveaux.

Et l'on vous voit aussi, par bandes lumineuses,
 Sous les nouveaux reflets de l'azur, ô glaneuses,
 Foulant de vos pieds nus l'éteule des sillons,
 Courir dans le soleil où flottent vos haillons.

Quand le soir assombrit la pourpre de sa flamme,
 Quand la nature entière épanouit son âme
 Qui plane, doux parfum, dans les brouillards errants,
 Quand l'ombre allonge au loin ses voiles transparents

Sur la plaine infinie et calme que réveille,
 Par place, un dernier trait de lumière vermeille ;
 Puis, quand le tas de blé s'éteint comme un brasier ;
 Que, seul, un éclair d'or luit sur les faux d'acier ;
 Que la splendeur revêt la douceur souveraine ;
 Les membres fatigués, mais la face sereine,
 Tout rafraîchis de brume, enivrés de froment,
 Reviennent d'un pas lourd et pacifiquement,
 Autour des chariots, les faucheurs dont le hâle
 Austère et vigoureux brunit sur le ciel pâle. ⁽¹⁾

(Jeanne : L'Incendie.)

François-Etienne Adam.

Combrée (Maine et Loire), 1833. — Paris, 1900.

Œuvres poétiques : *Par les Bois* (1884). — *Les Heures calmes* (1892).
Après la Moisson (1857-1900), poésies posthumes (1907).

Quitta l'enseignement secondaire pour l'administration. Employé au Bureau des Travaux historiques de la Ville de Paris.

« Homme de rêve et de tendresse... Ses vers sont souvent imprégnés d'une savoureuse odeur de terroir... Sa poésie rappelle les beaux jeunes hommes de la statuaire grecque, les Apollon et les Antinoüs, chez qui la grâce est la parure de la force. » (B. H. Gausseron).

Sonnet.

Dans la pourpre et dans l'or, quand le jour va finir,
 Si je m'assieds parfois au bord des mers immenses,
 Un écho très lointain de très vieilles romances
 S'éveille dans mon cœur, comme un ressouvenir.

Je te reconnais, mais je n'ai pu retenir,
 O vieil air du passé qui toujours recommences,
 Qui domines les flots et leurs folles démençes,
 Tes mots naïfs et faits pour bercer et bénir !

— Mais quand l'odeur est douce à quoi bon les corolles ?
 Mon cœur saura trouver à ces chants sans paroles
 Des sens mystérieux qui le caresseront ;

Et je veux, pour mourir, à l'heure où la nuit tombe,
 Sentant comme autrefois une lèvre à mon front,
 Que l'air qui me berça m'endorme dans la tombe. ⁽¹⁾

(Après la moisson.)

Georges Lafenestre.

Orléans, 1837.

Œuvres poétiques : *Les Espérances* (1864). — *Idylles et Chansons* (1874).
Poésies, 1864-1874 (1887). — *Images fuyantes* (1902).
Gloires et Deuils de la France (1918). — *Théâtre*.

Fils d'un négociant. Depuis 1907, conservateur honoraire des peintures et dessins au Musée du Louvre. Enseigne l'histoire de la peinture, à l'École du Louvre. Depuis 1889,

(1) Cfr. *Agonie*, de Sully Prudhomme.

professeur du cours d'esthétique et d'histoire de l'art, au Collège de France. Outre ses poésies, on lui doit de nombreuses études d'art, entre autres : *La Peinture en Europe*.

Vers précis et sonore, tout pleins d'une haute et sereine pensée philosophique, de rêves d'Idéal et de Beauté.

Visites de nuit.

Je vis avec les morts plus qu'avec les vivants ;
Comme un parfum, autour de moi, flotte leur âme,
Leur âme impérissable et douce, et qui réclame
Un peu de cet amour qu'on sème à tous les vents.

Ce n'est point dans l'enclos glacé des cimetières
Où le marbre déclame, où l'épithaphe ment,
Que m'assiège le plus, et le plus tendrement,
Ce murmure incessant des ombres familières.

En pleine rue, au grand soleil, dans les remous
De la foule affairée, hurlante, qui nous frôle,
Combien de fois quelqu'un m'a frappé sur l'épaule,
Invisible, et qui passe, en disant : " Pense à nous ! "

Sur la falaise pâle où la mer se lamente,
Dans les fleurs où chuchote un souffle de printemps,
C'est eux encor, leur voix lointaine que j'entends,
Plainte ou chanson, rire ou sanglot, toujours aimante ;

Et si je marche au fond des bois silencieux
Sous le chaud crépuscule ou la lune hagarde,
Dans ce fourmillement d'éclairs qui me regarde
Fixe et profond, je vois, je reconnais leurs yeux !

Les soirs surtout, les soirs d'hiver, devant la cendre
Du foyer où s'écroule, en mourant, le tison,
Lorsque, du haut en bas de la grande maison,
Le silence tardif et lent a pu descendre,

Comme s'ils attendaient là, dans l'ombre tapis,
Plus subtils que la bise à forcer la serrure,
Ils m'arrivent en foule ; et c'est comme un murmure
D'oiseaux glissant, d'un vol léger, sur le tapis !

Tous mes morts, mes chers morts ! A la file, en silence,
Ils s'assoient, me plongeant leurs yeux froids dans mes yeux,
D'un air triste, d'abord, puis tendre et presque heureux,
Quand mon accueil leur a rendu la confiance.

Les plus vite partis reviennent les premiers :
Mon brave homme d'aïeul, ma petite grand'mère,
Vive, et sur son bonnet fleuri d'octogénaire,
Gardant, moins qu'en son cœur, des parfums printaniers ;

Ma mère, fleur d'avril, avant l'été flétrie,
 Mon bon père qui dut aussi m'abandonner,
 Me laissant pour aimer, pour souffrir et pardonner,
 Une âme d'orphelin toujours endolorie ;

Mes vieux maîtres, si doux à l'enfant délaissé,
 Par qui j'appris la force et le devoir de vivre
 Dans la beauté des cieus et les clartés du livre,
 La foi dans l'avenir par l'amour du passé ;

Les très chères aussi, celles qui sur la peine
 Du poète craintif, vagabond, anxieux,
 Versèrent les pitiés affables de leurs yeux,
 Me gardant l'âme fière en ma vie incertaine ;

Puis les gais compagnons de travail et d'espoir,
 Plus forts que moi, plus beaux que moi, meilleurs peut-être,
 Que la sotte camarade emporta d'un coup traître...
 Cette procession s'allonge chaque soir !

D'autres, d'autres encore ! ...Et dès que l'un s'approche,
 C'est un remords en moi qui suit un repentir,
 Et je baisse le front pour ne point trop sentir
 Ce que peuvent ses yeux contenir de reproche.

" O fugitifs heureux de ce monde mauvais,
 Pour vous y retenir plus longtemps, pour vous rendre
 Le départ moins cruel dans un adieu plus tendre,
 Vous ai-je bien chéris, comme je le devais ?

Avons-nous bien mêlé nos âmes mutuelles ?
 L'homme le plus ouvert est encor si fermé !
 Pour livrer tout son cœur au cœur le mieux aimé
 Les regards sont si froids, et les mots si rebelles !

Dans cette vague, et sourde, et morne Eternité,
 Où vous n'emportez rien de vos corps en poussière
 Qu'a ressaisis l'errante et confuse matière
 Dont l'univers mobile entretient sa beauté,

Des formes qu'en passant dut emprunter votre être,
 Ailleurs qu'en mon cerveau, quelque part reste-t-il
 Une image, un reflet diaphane et subtil
 Par qui nos yeux encor se pourront reconnaître ?

Ou bien suffira-t-il d'un invisible effort
 Du souvenir tenace et du penser fidèle
 Pour renouer, au sein d'une extase éternelle,
 Les longs fils de l'amour mal tranchés par la mort ?

Quel que soit le mystère, à nos vœux insondable
Comme celui du jour, de la vie et du temps,
Qui doit nous réunir, j'y compte, et je l'attends
Comme j'attends demain l'agonie implacable ;

Car vous restez, ô Morts, par qui l'on est hanté,
Trop-présents à nos yeux que votre aspect console,
Trop actifs sous nos fronts qu'emplit votre parole
Pour n'être pas encore une réalité ! »

Ainsi je les implore, ainsi je leur demande
Pardon pour mon ingratitude et mes oublis,
Afin qu'aux jours prochains des destins accomplis
Leur clémence m'accueille et leur bonté m'attende ;

Et dans l'angle où s'éteint ma lampe, j'ai pu voir
Leur pâleur me sourire et leurs longs bras se tendre
Pour m'entraîner vers l'ombre, où je crois les entendre
Chuchoter, en partant, l'appel du grand espoir... (1)

(*Images fuyantes.*)

(1) Cfr. *Ultima spes mortuorum*, de HENRI MURGER (*Nuits d'hiver*). — *Descente de croix*, de HARAUCOURT (*Espoir du monde*). — *Vision funèbre*, de LÉONCE DEPONT (*Sérénités*). — *Dors*, de PH. GILLES (*L'Herbier*). — Différents extraits des « *Soliloques du Pauvre* » (entre autres, le « *Revenant* »), de JEHAN RICTUS, et des *Doléances*. — *Nos morts*, de ANATOLE LE BRAZ (*Chanson de la Bretagne*). — *Les Vrais Trépassés*, de MONTESQUIOU DE FEZENSAC (*Hortensias bleus*). — *Aux absents*, de VICTOR DE LAPRADE (*Odes et poèmes*). — *Lazare*, d'HENRI ALLORGE, etc.

Citons *Le Silence des morts*, de ROLLINAT et *Le Cimetière sous la neige*, de LOUIS DE RONCHAUD (1846-1887) :

Le Silence des Morts.

On scrute leur portrait, espérant qu'il en sorte
Un cri qui puisse enfin nous servir de flambeau.
Ah ! si même ils venaient pleurer à notre porte
Lorsque le soir étend ses ailes de Corbeau !

Non ! mieux que le linceul, la bière et le tombeau,
Le silence revêt ceux que le temps emporte :
L'âme en fuyant nous laisse un horrible lambeau
Et ne nous connaît plus dès que la chair est morte.

Pourtant que d'appels fous, longs et désespérés,
Nous poussons jour et nuit vers tous nos enterrés !
Quels flots de questions coulent avec nos larmes !
Mais toujours, à travers ses plaintes, ses remords,
Ses prières, ses deuils, ses spleens et ses alarmes,
L'homme attend vainement la réponse des morts.

(*Névroses.*)

Le Cimetière sous la neige.

Comme ils dorment en paix, au pied de la colline,
Les tombeaux bien aimés ! Sur eux s'étend la nuit,
Ils blanchissent à l'heure où le ciel s'illumine.
La lune, à son lever, paisiblement y lit.

Lorsque la nuit descend de la voûte étoilée,
De ceux qui ne sont plus monte le souvenir ;
Et l'œil croit voir errer plus d'une ombre voilée
Avec qui la pensée aime à s'entretenir.

Tout sommeille, le vent murmure avec mystère ;
Des sphères dans les cieus l'âme entend le concert.
Puis un brouillard humide enveloppe la terre,
Et le poète rentre à son foyer désert.

Il pense aux morts chéris qui dorment sous la tombe,
A l'éternelle nuit qui leur ferme les yeux,
Au gazon qui les couvre, où bien rarement tombe
Une larme, tribut d'amour silencieux.

Il les revoit en rêve. Ainsi que des phalènes
Qui voltigent autour de la lampe du soir,
A leur ancien foyer de nocturnes halcines
Les rapportent, au sein du rustique manoir.

Ils se penchent muets sur la couche où repose
Le dernier bénitier de la pauvre maison.
La lune cependant par la fenêtre close
Regarde, puis la brume obscurcit l'horizon,

Puis l'aube apparaît, pâle, au sommet des montagnes ;
Et comme un grand linceul tissé pendant la nuit,
La neige a revêtu le sommeil des campagnes ;
Sur le vieux cimetière elle tombe sans bruit.

Sans bruit, sur les tombeaux descend la neige blanche,
Elle assoupit sa chute, en pleurs elle se fond,
Telle une femme en deuil pieusement se penche
Sur la coucèe où sommeille un pâle moribond.

On dirait à la voir si doucement craintive,
Qu'elle a peur d'éveiller de l'éternel repos
Aux peines de la vie une foule plaintive
Endormie à présent dans la paix des tombeaux.

Les humides flocons couvrent le cimetière ;
Dans le champ de la mort tout est pâle et glacé ;
Et, n'était la croix noire au-dessus, la prière
Chercherait vainement le lit du trépassé.

Sous le suaire au loin étendu tout s'efface,
La fortune, le rang, et titre et dignité,
Tout, jusqu'au nom ! La Mort a partout même face,
Elle n'a qu'un seul nom pour tous : Eternité !

Raymond de Borrelli.

Taillan (près de Bordeaux), 1837. — Paris, 1906.

Œuvres poétiques : *Sursum corda* (1885). — *Rana* (1887). — *Arma* (1890).
Rimes d'argent (1894). — *Les Dactyles*. — *Avant le Silence*, œuvres posthumes (1906).

Officier et poète. Connu par sa défense de Tuyen-Quan (Tonkin), avec le sergent Bobillot.
Poésie forte et élevée, sentiments nobles et généreux.

Le Sphinx.

Au peintre Luc-Olivier Merson. (1)

Accroupi sur un socle envahi par le sable,
Le col haut, le front haut, et les yeux grands ouverts,
Certain de tout connaître, et d'être impérissable,
Le grand Sphinx se dressait au-dessus des déserts.

Il avait vu tomber à l'oubli tant d'empires,
Tant de siècles couler comme l'eau du torrent,
Que le retour prévu des jours bons, des jours pires,
Sur son immense ennui glissait, indifférent.

Monolithe géant taillé par les ancêtres,
Il témoignait pour eux ; et sur ses flancs polis
Le cartouche royal, épelé par les prêtres,
Parlait aux temps nouveaux des âges abolis.

Les deux pattes du monstre, en avant de son ventre,
Formaient, en s'évidant, un retrait équarri ;
Et contre le Simoun, à défaut de leur antre,
Les lions en maraude y trouvaient un abri.

— Or, voici qu'une femme assise sur un âne
Apparut tout là-bas ; avec des soins pieux
Un homme, à pied, guidait la douce caravane :
Cette femme était jeune, et cet homme était vieux.

Et lui, le Sphinx, gardien des saintes Pyramides,
Lui, qui savait l'arcane en leurs blocs contenu,
Devant ces voyageurs si las et si timides
Tressaillit du frisson sacré de l'Inconnu !

* * *

Le jour, déjà, baissait. — En leur marche attardée,
Ils allaient droit au Sphinx pour la halte de nuit ;
C'étaient des gens de peu, qui venaient de Judée,
Humbles, comme ceux-là qu'un mauvais sort poursuit.

La femme, cependant, sous les plis de sa mante
Semblait avec amour porter quelque trésor ;
Car, lorsqu'elle y penchait sa figure charmante,
On y voyait briller, subit, un reflet d'or...

(1) Mort en 1920.

Bien moins pour le repas que pour chasser les bêtes,
L'homme alluma du feu : dans le calme du soir,
Lente, vers le zénith où pointaient les planètes,
La fumée en monta comme d'un encensoir.

Et quand ils eurent pris leur pauvre nourriture,
Quand leur âne, au hasard, se fut mis à brouter,
Dans la pénombre astrale où baignait la Nature,
Ils cherchèrent des yeux un gîte où s'abriter.

Et la femme, voyant la plaine toute rase,
Et les deux bras du Sphinx ouverts comme à dessein,
S'assit, les pieds pendants, au rebord de la base,
Et s'assoupit, avec son trésor sur son sein.

— Et le manteau s'étant écarté, l'alvéole
Qui, noire, se creusait sous le poitrail du dieu,
Resplendit tout à coup, pleine d'une auréole
Ayant un nouveau-né rayonnant au milieu.

Et le granit s'émut, vibra, devint sonore
Aux étranges lueurs qui le faisaient vermeil,
Et le chant en sortit, qu'on ne l'avait encore
Entendu moduler qu'aux levers du Soleil !

* * *

— Et, tandis que, rêvant de paix et de chaumière,
Le vieillard sommeillait près d'un reste de feu ;
Que la Mère et l'Enfant dormaient dans la lumière ;
Que l'âne, en liberté, broutait un chardon bleu ;

Le grand Sphinx accroupi, dont les yeux sans prunelles
Avaient tant vu passer de choses ici-bas,
Cherchait éperdument aux voûtes éternelles
Le mot de cette énigme, — et ne le trouvait pas.

(*Rimes d'argent.*)

Achille Millien

Beaumont-la-Ferrière (Nivernais), 1838.

Œuvres poétiques : *La Moisson* (1860). — *Chanis agrestes* (1862).
Les Poèmes de la nuit (1863). — *Musettes et Clairons* (1865).

Légendes d'aujourd'hui (1870). — *Voix des ruines* (1873). — *Poèmes et Sonnets* (1879).
Étrennes nivernaises (1895). — *Chez nous* (1896). — *Aux Champs et au Foyer* (1900).
Chants et chansons populaires du Nivernais (1908). — *L'heure du couvre-feu* (1913).

Ne quitta guère son village. S'est occupé spécialement des légendes, chansons, mœurs et coutumes de sa province. A fait aussi connaître, dans des traductions en vers, les poésies populaires de la Grèce, de la Serbie, du Monténégro, de la Russie, des Slaves d'Autriche, des Tchèques de Bohême, des Slovaques, des Moraves, des Bulgares, ainsi que les poètes portugais, hollandais et flamands. Robuste et sincère traducteur de la vie champêtre. Son âme communique avec l'âme des choses. On l'a appelé, avec quelque exagération, le Burns et le Brizeux du Morvan.

Le Forgeron.

Plonge dans le brasier ton fer incandescent ;
Tire-le, forgeron, du brasier qui s'allume,
Et frappe à coups égaux d'un bras retentissant.

Ton marteau tombe, tombe et bondit sur l'enclume,
L'étincelle jaillit et meurt en frémissant,
Loin du métal ardent qui rougit et qui fume.

— Haletant, l'œil en feu, le visage noirci
Par les flots de fumée exhalés de la forge,
L'ouvrier lutte avec le lingot dégrossi ;

Le refrain commencé s'arrête dans sa gorge,
L'angoisse du travail l'inonde de sueur ;
Un vent frais jusqu'à lui vient parfois des champs d'orge.

Sa poitrine et ses bras sont nus ; sous la lueur
Qui s'échappe soudain de la braise bleuâtre,
Se hâte sans répit le sombre travailleur.

Il prend, pose, reprend tour à tour, devant l'âtre,
Ses sonores outils pendus au ratelier,
Où chacun se détache en relief sur le plâtre

— Frappe, lime, polis, frappe, rude ouvrier !
Lorsque l'orgueil humain veut soulever la terre,
C'est à toi qu'il s'adresse et demande un levier ;

Et c'est par tes efforts que l'inerte matière,
Pour doubler de l'esprit la force, s'assouplit
Et se soumet au joug de la pensée altière.

L'œuvre qui sous ta main en ce jour s'accomplit,
Une acclamation de peuples la salue ;
Le blé par elle croît, le grenier se remplit :

Ce fer encore tiède est un soc de charrue !

Emile Blémont.

Paris, 1839.

Œuvres poétiques : *Contes et Féerie* (1866). — *Poèmes d'Italie* (1870).

Portraits sans modèles (1879). — *Le Jardin enchanté* (1882).

Poèmes de Chine (1887) — *Les Pommiers en fleurs* (1891). — *La Belle Aventure* (1895).

En mémoire d'un enfant (1899). — *L'Ame étoilée* (1906).

Les Beaux Rêves (1909). — Théâtre.

De son vrai nom Léon-Emile Petitdidier.

D'abord destiné au commerce, puis avocat ; se consacra aux lettres et prit le nom de famille de sa grand'mère paternelle. Fit, pendant dix ans, la critique des livres au *Rappel*. Dirigea *La Tradition* et *La Revue du Nord*. Mêlé à toutes les manifestations littéraires de ces cinquante dernières années.

Quand, vers l'automne...

Quand, vers l'automne, après un grand mois de voyage,
Nous rentrons au logis où nous l'avons laissé,
Ne croyez pas qu'il montre aucun air empressé !
D'abord il boude, il nous évite, il est sauvage.

« Je ne vous connais plus, dit-il en son langage ;
Vous êtes des méchants, votre oubli m'a froissé ! »
Mais de sa bouderie il est bientôt lassé,
Il vient ; il flaire, ici, là, tout notre bagage.

Puis il fait le gros dos, s'ébat, se frotte à nous.
Le soir, il ne veut plus bouger de nos genoux :
Oh ! ses bons yeux clignés, si plein de gratitude !

Il rêve avec non moins d'abandon qu'il jouait ;
Et l'on entend ronfler tout bas le beau rouet
Filant le fil sans fin de sa béatitude.

(L'Ame étoilée.)

Alphonse Daudet.

Nîmes, 1840. — Paris, 1897.

Œuvres poétiques : *Les Amoureuses* (1847. — *La Double Conversion* (1859).

Les Amoureuses, dit Gustave Geffroy restent comme un verger de printemps avec des arbres blancs et roses odorants comme des bouquets, tout doré de soleil, tout plein de voix, traversé par des notes obscures par instants sous un nuage d'orage ».

LES PRUNES.

Si vous voulez savoir comment
Nous nous aimâmes pour des prunes,
Je vous le dirai doucement,
Si vous voulez savoir comment.
L'amour vient toujours en dormant,
Chez les bruns comme chez les brunes ;
En quelques mots voici comment
Nous nous aimâmes pour des prunes.

De tous côtés, d'ici, de là,
Les oiseaux chantaient dans les branches
En si bémol, en ut, en la,
De tous côtés, d'ici, de là.
Les prés en habit de gala
Étaient pleins de fleurettes blanches ;
De tous côtés, d'ici, de là,
Les oiseaux chantaient dans les branches.

Elle en prend une, elle la mord,
Et, me l'offrant : « Tiens!... » me dit-elle
Mon pauvre cœur battait bien fort,
Elle en prend une, elle la mord.
Ses petites dents sur le bord
Avaient fait des points de dentelle...
Elle en prend une, elle la mord,
Et, me l'offrant : « Tiens!... » me dit-elle

Mon oncle avait un grand verger
Et moi, j'avais une cousine ;
Nous nous aimions sans y songer,
Mon oncle avait un grand verger.
Les oiseaux venaient y manger,
Le printemps faisait leur cuisine ;
Mon oncle avait un grand verger,
Et moi, j'avais une cousine.

Fraîche sous son petit bonnet,
Belle à ravir, et point coquette,
Ma cousine se démenait,
Fraîche sous son petit bonnet :
Elle sautait, allait, venait,
Comme un volant sur la raquette ;
Fraîche sous son petit bonnet,
Belle à ravir et point coquette.

Ce fut tout, mais ce fut assez ;
Ce seul fruit disait bien des choses,
(Si j'avais su ce que je sais !...)
Ce fut tout, mais ce fut assez.
Je mordis comme vous pensez,
Sur la trace des lèvres roses :
Ce fut tout, mais ce fut assez ;
Ce seul fruit disait bien des choses.

Un matin nous nous promenions
Dans le verger avec Mariette ;
Tout gentils, tout frais, tout mignons,
Un matin nous nous promenions.
Les cigales et les grillons
Nous fredonnaient une ariette :
Un matin nous nous promenions
Dans le verger, avec Mariette.

Arrivée au fond du verger,
Ma cousine lorgne les prunes ;
Et la gourmande en veut manger,
Arrivée au fond du verger.
L'arbre est bas ; sans se déranger,
Elle en fait tomber quelques-unes.
Arrivée au fond du verger
Ma cousine lorgne les prunes.

Oui, mesdames, voilà comment
Nous nous aimâmes pour des prunes
N'allez pas l'entendre autrement
Oui, mesdames, voilà comment.
Si parmi vous, pourtant, d'aucunes
Le comprenaient différemment,
Ma foi, tant pis : voilà comment
Nous nous aimâmes pour des prunes.

(1) Cfr. les « Violettes », de JACQUES NORMAND (*A tire d'aile*).

Figures de Songe.

J'ai vu sur le lac trois beaux cygnes :
Ils nageaient tous trois vers l'île enchantée ;
Et l'eau reflétait la nuit argentée
Sous les rameaux noirs des arbres tremblants.

Dans l'île j'ai vu trois princesses blanches :
Toutes trois chantaient au pied de la tour ;
Et, plein des candeurs d'un mystique amour,
Leur hymne montait à travers les branches.

La première, svelte et vivante fleur,
Fleur du ciel, était l'Innocence blonde ;
La Vertu pensive était la seconde ;
L'autre, la plus belle, était la Douleur.

(*Les Beaux Rêves.*)

Ernest Chebroux.

Lusignan (près Poitiers), 1840.

Œuvres poétiques : *Chansons et Sonnets* (1885). — *Chansons et Toasts* (1899. — Nouv. éd. en 1907).

Vint jeune à Paris, où il fut apprenti imprimeur.

En 1873, membre de la *Lice chansonnière*, dont il devint président. Ami de Gustave Nadaud. Un des promoteurs de la rénovation de la chanson française. Fonda, en 1900, à Paris, l'*Œuvre de la Chanson française* qui s'est proposé d'apprendre aux jeunes ouvrières et employées parisiennes les plus jolies chansons de France.

La Chanson.

On te dit la fille d'Horace.
Je crois plutôt que tu naquis,
Enfant de notre vieille race,
Dans un des faubourgs de Paris.
N'as-tu pas la verve gauloise,
L'esprit qui ne tarit jamais
Et cette bonne humeur narquoise
Si commune à tous les Français ?

C'est toi qui parsèmes de roses,
O Chanson, nos plus durs chemins !
Qui verses dans nos cœurs moroses
L'espoir des plus doux lendemains.
Aux lèvres de la jeune fille
Tu mets des gazouillis d'oiseau,
Tu rends plus agile l'aiguille,
Tu fais mieux tourner le fuseau.

Alors que la terre s'éveille,
Qu'Avril a reverdi les bois,
On te voit, diligente abeille,
Butiner partout à la fois.
Tu nous dis les divins mystères.
De ces jours joyeux et bénis
Où tendrement chantent les mères,
Autour des berceaux et des nids.

N'es-tu pas, chère poésie,
La compagne de nos labeurs,
Celle qui met sa fantaisie
Comme un baume sur nos douleurs ?
Reine de nos folles agapes,
Tu rends plus joyeux nos ébats,
Tu fais moins longues les étapes
A nos vaillants petits soldats.

O chanson, que ta voix s'épanche
En refrains sur le monde entier !
Jette toujours ta gaité franche
Dans la mansarde et l'atelier.
Inspire-nous, Muse immortelle,
Et pour que nos chants soient vainqueurs,
Fais jaillir la noble étincelle
De nos cerveaux et de nos cœurs !

Edouard Schuré.

Strasbourg, 1841.

Œuvres poétiques : *Les Chants de la Montagne* (1876). — *La Légende de l'Alsace* (1884).
La Vie mystique (1894). — *L'Ame des Temps nouveaux* (1909).

Poète, romancier, auteur dramatique, critique musical, philosophe. Wagnérien enthousiaste. « Poète altéré de l'éternelle Beauté. » Chante les joies, les souffrances, les aspirations de l'humanité. Vers ample et harmonieux.

Outre ses poèmes, on lui doit une *Histoire du lied* (1868); *Le Drame musical* (1875); *Les Grands Initiés* (1889); les *Grandes Légendes de France* (1892); *Sanctuaires d'Orient* (1898); le *Théâtre de l'Ame*, en 3 séries (1900-1905); *Précurseurs et Révoltés* (1904); *Femmes inspiratrices et Poètes annonciateurs* (1908); *L'Evolution divine*, etc.

« J'ai passé ma vie, dit-il, à jeter autour de moi des idées et des œuvres, sans m'inquiéter de leur sort. J'ai semé sans attendre la moisson, ne demandant qu'à respirer l'air du ciel, à voir le lever du soleil après le coucher des étoiles... » Son œuvre, si vaste et si pleine, révèle un des plus nobles esprits de la littérature française.

L'Aigle dans le vent.

à M^{me} J. de Tallenay.

Oh! regarde, là-bas, du creux de la vallée
Un aigle s'essorer d'une brusque envolée
Vers les sommets neigeux.

Il a manqué sa blanche proie, aux gras herbages.
Mais il repart à pic, rasant les pins sauvages
Des rochers nuageux.

Quel effort pour sortir de la ravine infinie
Des hommes; car son vol est plus lourd dans l'abîme,
L'aile bat fortement.

Tout à coup il s'emporte... il a trouvé l'espace,
Et le vent des hauteurs le saisit et l'embrasse
Dans son fleuve écumant.

Porté par l'ouragan, bercé par la rafale,
Vers l'océan d'azur il s'élève en spirale
Comme en un bain vermeil,
Et dans sa volupté tranquille il se balance;
Sa grande aile immobile enfin plane en cadence
Sous l'aimant du soleil.

Ah, pauvre cœur qui rampe aux flancs de la montagne,
O cœur cent fois lassé dans la lutte, que gagne
La langueur et la mort,

Ah! contemple cet aigle immergé dans l'espace
Qui trouve son berceau dans le vent qui le chasse,
Son repos dans l'effort.

Laisse là tes rancœurs, ta misère et ton doute;
Comme de vieux haillons, jette-les sur ta route,
Ne pense plus à toi.

Regarde seulement la Vérité sublime
Qui respendit là-haut, qui rayonne et t'anime
Pareille à l'Astre-Roi.

Oh ! plonge, immerge-toi dans cette Ame du monde
 Qui rythme l'univers et verse, comme une onde,
 L'essence de l'Amour ;
 Et tu posséderas, si tu revis en Elle,
 La Terre d'un coup d'œil et le Ciel d'un coup d'aile
 Au cœur vibrant du jour !

Achille Paysant.

Villepail (Mayenne), 1841,

Œuvres poétiques : *En Famille* (1888). — *Vers Dieu* (1912).

Ancien professeur de lycée.

Chante avec ferveur le pays de ses ancêtres, la Normandie. Doux et candide spiritualiste.
 « Vers Dieu par la famille, voilà tout Achille Paysant », dit Emile Trollet.

L'Angélus de Millet.

Le soir tombe ; les champs s'endorment dans un rêve ;
 Là-bas à l'horizon flotte un vague Angélus ;
 Et, debout sur la glèbe où leur labeur s'achève,
 Deux paysans sont en prière : rien de plus.

Mais le couple rustique emplît cette humble toile
 D'une sérénité radieuse, tandis
 Qu'à la pâle clarté de la première étoile
 La terre, au loin, décroît sous les cieus agrandis.

O misère sans fiel et par Dieu consolée
 De toute l'injustice humaine ! O pauvres gens,
 Comme aux lointains espoirs votre âme est envolée,
 Et quel oubli du mal en vos cœurs indulgents !

L'homme ne doute point de la bonté divine ;
 La femme est résignée à la commune loi ;
 Et, croisant les deux mains, dévotement s'incline
 Dans la simplicité naïve de sa foi.

Et tout l'été, pourtant, courbés au sol aride,
 L'épi loit, non pour eux, leur sueur et leur sang ;
 Leur sillon moissonné leur laisse au front sa ride ;
 Puis sur leurs membres las l'hiver entier descend.

Qu'importe ? L'œuvre reste, et la douleur s'oublie !
 Dès l'aube on les entend chanter vers le ciel bleu ;
 Et, chaque soir, heureux de leur tâche accomplie,
 Au fond du crépuscule on les voit prier Dieu.

(*Vers Dieu.*)

Charles Frémine.

Villedieu (presqu'île du Cotentin), 1841. — Paris, 1906.

Œuvres poétiques : *Floréal* (1869). — *Vieux Airs et Jeunes Chansons* (1884).
Bouquets d'automne (1890). — *Choix de Poésies* (1900). — *Poèmes et Récits* (1904).

Partisan de la décentralisation littéraire, chante surtout la Normandie. Poésie saine et drue, sincère.

Les Pommiers.

Quand les récoltes sont rentrées
Et que l'hiver est revenu,
Des arbres, en files serrées,
Se déroulent sur le sol nu ;
Ils n'ont pas le port droit des ormes,
Ni des chênes les hauts cimiers,
Ils sont trapus, noirs et difformes :
Pourtant, qu'ils sont beaux, mes pommiers !

Leurs rangs épais couvrent la plaine,
Et la vallée, et les plateaux ;
En droite ligne et d'une haleine
Ils escaladent les coteaux ;
Tout leur est bon, le pré, la lande ;
Mais s'il faut du sable aux palmiers,
Il faut de la terre normande
A la racine des pommiers !

Quand mai sur leur tête arrondie
Pose une couronne de fleurs,
Les filles de la Normandie
N'ont pas de plus fraîches couleurs ;
Leurs floraisons roses et blanches
Sont la gloire de nos fermiers ;
Heureux qui peut voir sous leurs branches
Crouler la neige des pommiers !

Les matinales tourterelles
Chantent dans leurs rameaux touffus,
Et les geais y font des querelles
Aux piverts logés dans leurs fûts ;
Les grives s'y montrent très dignes
Et tendres comme des ramiers ;
Elles se grisent dans les vignes,
Mais font leurs nids dans les pommiers.

L'automne vient, qui les effeuille.
Les pommiers ont besoin d'appuis,
Et leurs longs bras, pour qu'on les cueille,
Jusqu'à terre inclinent leurs fruits ;

Eve fut prise à leur caresse,
 Ils la tentèrent les premiers :
 Gloire à la grande pécheresse !
 L'Amour est né dans les pommiers !

Leurs fleurs, leurs oiseaux, leurs murmures
 Ont enchanté mes premiers jours,
 Et j'ai, plus tard, sous leurs ramures
 Mené mes premières amours ;
 Que l'on y porte aussi ma bière,
 Et mon corps, sans draps ni sommiers,
 Dans un coin du vieux cimetière
 Dormira bien sous les pommiers !

(*Chanson d'été.*)

Paul Delair.

Montereau (Seine et Marne), 1842. — Paris, 1894.

Œuvres poétiques : *Les Nuits et les Réveils* (1870). — *Contes d'à présent* (1881).
La Vie chimérique (1892). — *Testament poétique* (1895).
Les Chansons épiques (1897). — *Théâtre.*

A écrit des poésies lyriques, des pièces de théâtre en vers et en prose, des romans, des nouvelles. N'a pas obtenu de son vivant, dit Sully Prud'homme, toute la réputation qu'il méritait. Traite souvent dans ses vers de questions philosophiques. Ses récits dramatiques, interprétés par Coquelin, ont eu beaucoup de succès.

La Présence invisible.

Je ne sais pas pourquoi j'ai dans l'âme ce soir
 Un étrange et poignant besoin de désespoir,
 Et des larmes me sont toutes seules venues
 Comme la pluie aux champs vient des mers inconnues.
 Pourtant le ciel est libre et l'air est parfumé ;
 Je devrais être heureux ce soir, je suis aimé !
 L'homme serait-il donc si peu fait pour la joie
 Qu'il ne la puisse un jour porter sans qu'il y ploie,
 Et qu'aimer comme naître appelle aussi les pleurs ?
 J'ai quelquefois pensé, dans ces vagues douleurs,
 Que les morts ignorés qu'on cache sous la terre
 Sans qu'une âme ait suivi leur convoi solitaire,
 Dont nul pas ne connaît le sépulcre écarté,
 Et qui n'ont pas d'ami dans leur éternité,
 J'ai pensé, quand ce deuil inexplicable m'opresse,
 Que pour avoir leur part ces défunts en détresse
 Sur nos cœurs encor pleins pesaient obscurément
 Et que cela tombait sur leur isolement
 Comme au désert la pluie ou la rosée aux plaines ;
 Ou que, n'ayant plus d'yeux pour soulager leurs peines,
 Ils entraient dans nos seins gonflés pour soupirer
 Et qu'ils nous empruntaient les nôtres pour pleurer.

Car les morts sont partout. C'est leur sainte poussière
 Qui compose des champs la force nourricière ;
 Toute la terre est tombe, et dans les noirs sillons
 Nos pères inconnus dorment par millions.
 Leurs os ont dans les bois donné leur moelle aux chênes ;
 Des sources lentement ont filtré de leurs veines,
 Et comme une âme immense errante sur nos fronts,
 Leur haleine a formé l'air que nous respirons.
 Oh ! leur cendre est en nous. Grand Dieu ! c'est elle-même
 Qui, mêlée à nos sens, vit, souffre, palpite, aime ;
 La nature, à travers ses mille enfantements,
 A travers ses fraîcheurs et ses verdissements,
 Ses eaux, ses blés, ses fruits, ses flores et ses roses,
 Et ses illusions et ses métamorphoses,
 Par d'étranges chemins que suit l'œil de Dieu seul
 Refait le petit-fils des cendres de l'aïeul ;
 Elle aime tant ses morts, cette mère profonde,
 Qu'elle en tire la grâce et la verdure du monde,
 Et recompose, avec leurs restes transformés,
 Des vivants, de son souffle immortel animés.

(Testament poétique.)

Charles de Pomairols.

Villefranche-de-Rouergue (Aveyron), 1843-1916.

Œuvres poétiques : *La Vie meilleure* (1879). — *Rêves et Pensées* (1881).
La Nature et l'Âme (1887). — *Regards intimes* (1894). — *Pour l'Enfant* (1904).
Choix de poésies (1913).

Appartient à une vieille famille de robe. A passé presque toute sa vie dans son domaine, près de Villefranche. « *La poésie de De Pomairols, dit Sully Prudhomme, est un fidèle miroir de l'état intellectuel et moral d'un homme de haute et délicate culture à notre époque en France. Elle charme par une tendresse discrète et grave, par une grande profondeur d'analyse et par une aspiration constante vers le plus noble idéal.* » Il tient à la fois de Lamartine et de Vigny. « *La beauté dans la mélancolie, a-t-il dit, c'est toute la poésie.* »

Paul Collin.

Conches (Eure), 1843.

Œuvres poétiques : *Musique de chambre* (1868). — *Glas et Carillons* (1874). — *Du Grave au Doux* (1878).
Les Heures paisibles (1883). — *Poèmes musicaux* (1885). — *Mes Petits Concerts* (1892).
Poésies russes (1893). — *Fleurs de Givre* (1899).

Poète, auteur dramatique et musicien. Vers classiques et musicaux.

OASIS.

J'ai dans mon cœur, à l'abri des orages,
 Une oasis, où tout est calme et frais.
 Nul importun n'en perce les ombrages,
 Nul indiscret n'en peut troubler la paix.

J'ai dans mon cœur un jardin solitaire
 Dont les parfums m'enivrent nuit et jour ;
 La fleur du rêve y croît dans le mystère,
 Dans le silence y naît la fleur d'amour.

Là, dédaigneux des hommes et des choses,
 Loin des soucis que j'en ai su bannir,
 Dans la douceur des lilas et des roses,
 J'entends chanter l'oiseau du souvenir !

(*Fleurs de Givre.*)

La Vie incomplète. (1)

La vie humaine est courte et le désir est grand ;
Ma vie est en retard sur mes rêves de flamme,
Elle n'exprimera qu'une part de mon âme,
Je n'aurai pas vécu tout mon être en mourant.

Je mourrai sans avoir résolu les problèmes
Que soulève parfois mon esprit tourmenté,
Et sans avoir connu la pleine vérité
Qui doit tout éclaircir de ses rayons suprêmes.

Je mourrai sans avoir fait surgir au soleil,
Dans sa forme sereine, accomplie et divine,
La Beauté qui s'agite en moi, que je devine
Et dont le charme obscur me semble sans pareil.

Ma vertu, sans agir, contemple et délibère :
Je mourrai sans avoir embrassé l'Idéal,
Sans avoir arraché de mon âme le Mal
Et choisi pour toujours le Bien que je préfère.

J'avance avec lenteur et peine, et pas à pas,
Et la vie où ma force en vain s'est appliquée,
Finira, je le sens, comme une œuvre tronquée
Où mon être inconnu ne se déploiera pas.

Sur ma tombe, au-dessus de l'herbe qui frissonne,
Quand même je mourrais très vieux, accablé d'ans,
Mettez, comme à celui qui meurt dès son printemps,
Une stèle brisée, un fragment de colonne.

(*La Nature et l'Âme.*)

Lucien Paté.

Chalon-sur-Saône, 1845.

Œuvres poétiques : *Lacrymæ revum* (1871 et 77). — *Mémoires intimes* (1874).
Poésies (1879). — *Poèmes de Bourgogne* (1889). — *Le Sol sacré* (1896).
Les Souffles libres (1906). — *Théâtre*.

A écrit nombre de poésies de circonstance, des odes sonores à Corneille, Molière, Dante, Lamartine, Brizeux, Buffon, Pasteur, Daudet, Rude, etc. Mais c'est surtout un poète bourgeois, un fervent adorateur du pays natal. « Célèbre les vins fameux, esquisse une scène rustique, chante le souvenir d'un compatriote illustre, ou invoque les ombres du moyen âge dans les vieilles églises. Ses paysages bourguignons font rêver aux toiles de Millet ou de Jules Breton ; la sincérité des impressions y est relevée par la hauteur de la forme. »

(1) Cfr. SULLY PRUDHOMME : *Au lecteur* ; JULES LEMAITRE : *Préface à ses Poésies* ; EDMOND ROSTAND : *Les Néphars* et *Ballade des vers qu'on ne finit jamais* ; BUSSY : *Les mots, si souvent, trompent la pensée...* (*A mi-voix*). — René Bazin écrit : Les artistes ne disent pas tout, ou parce qu'ils n'en ont pas le droit, ou parce qu'il leur suffit d'indiquer une ligne pour que la courbe se prolonge à l'infini dans l'esprit du lecteur intelligent. Ils comptent sur cette correspondance des imaginations et des cœurs. Ils pressentent, ils voient d'avance qu'à un tout petit passage qu'ils écrivent avec plus d'émotion, où ils mettent un peu plus de leur âme, le livre se fermera entre les mains pieuses d'un homme ou d'une femme, et qu'il y aura de longs rêves autour d'une seule ligne, comme on voit d'une seule graine s'élever et s'épanouir tout un buisson en fleurs ..

Poètes du Clocher.

Qu'il soit la tour massive ou la flèche effilée,
 Portant la lourde cloche ou le gai carillon,
 Laissant choir ou jetant les sons à la volée
 Sur les toits de la ville ou les blés du sillon ;

Dans l'azur ou la brume, étincelant ou sombre,
 Qu'une grande cité presse ses contreforts,
 Ou qu'en un blanc village il ne donne un peu d'ombre
 Qu'à l'étroit cimetièrè où dorment les chers morts...

Antony Valabrègue.

1844-1900.

Œuvres poétiques : *Petits poèmes parisiens* (1880). — *La chanson de l'hiver* (1890).
L'amour des bois et des champs, poésies posthumes (1901).

Poète intime, chantant les joies du "home". Il y a dans son œuvre de jolis croquis parisiens dont A. France goûte la douce intimité et le sentiment affectueux.

LE PREMIER FEU.

En allumant mon premier feu
 Je croyais entendre un adieu,
 Presqu'une plainte,
 Tandis que le vent, au dehors.
 Faisait craquer les arbres morts
 Sous son étreinte.

Nous avions fermé nos volets ;
 Le soir à ses pâles reflets
 Mêlait une ombre.
 Notre salon, déjà frileux,
 Sous les rideaux lourds et moelleux,
 Semblait plus sombre.

Tu me disais, baissant la voix :
 " La brume a recouvert les toits,
 Le soleil tremble ;
 Le feuillage tombe et jaunit,
 Et, lorsqu'on aime, au fond du nid
 On se rassemble. "

A ce nid rendons son duvet,
 Tissu qui pare et qui revêt
 La chambre close.
 Préparons le lit des enfants :
 Que la laine aux plis réchauffants
 Partout se pose.

Rien ne manque en notre maison ;
 Le logis, suivant la saison,
 Se renouvelle ;
 Je puis en paix me recueillir
 Auprès de l'âtre où va jaillir
 Chaque étincelle.

Je voudrais, comme au fond des bois,
 Voir le feu courir sous mes doigts
 Dans la ramée,
 Puis monter, grave, avec lenteur,
 En jetant partout sa rougeur
 Et sa fumée.

Tout en contemplant mes chenets,
 Je songe aux touffes de genêts
 Et de bruyères
 Qu'entassent, au bord d'un ravin,
 Les chasseurs, las d'errer en vain
 Dans les clairières.

Qu'il flambe au moins joyeusement,
 Ce feu qui va nous ranimant
 De son haleine,
 Feu tiède et clair, feu de Paris,
 Sa lueur parmi ses débris
 Voltige à peine.

Dans ce salon qui nous est cher
 Nous verrons, pendant tout l'hiver,
 Bien d'autres flammes
 Glisser et palpiter dans l'air,
 Jetant leur scintillement clair
 Jusqu'en nos âmes.

Nous aurons ces feux qui, la nuit,
 Pour la veillée, offrent sans bruit
 Leur chaleur lente ;
 Noël, plus tard, viendra poser
 Sa bûche qui va s'embiâser
 Toute croulante.

Que de tisons notre foyer
 Recevra, prêts à flamber !
 Que de flammèches,
 Où fuit la sève en pétillant,
 Vont s'échapper, en tournoyant,
 Des branches sèches !

Nous entendrons leur craquement,
 Et nous le suivrons vaguement
 Avec nos songes,
 Cherchant, pour nous extasier,
 Dans les caprices du brasier
 Mille mensonges.

Nous y bâtirons des châteaux,
 Qui s'effondreront par morceaux,
 Tous péle-mêle ;
 Les chimères, d'un vol léger,
 Iront follement y plonger
 Le bout de l'aile.

Si tout meurt dans le feu brûlant,
 Doux rêve, désir consolant,
 Images tendres,
 Je sais, quand la flamme a passé,
 Que rien de triste n'est laissé
 Parmi nos cendres.

Emile Bergerat.

Paris, 1845.

Œuvres poétiques : *Les Poèmes de la guerre* (1871), recueil d'épigrammes et d'odes où le sentiment patriotique a parfois ces accents élevés. (Lire : *Les cuirassiers de Reichshoffen* ; *Le maître d'école*).

La Lyre comique (1889). — *La Lyre brisée* (1903). — *Glances et Javelles* (1914). — *Théâtre*.

Poète, auteur dramatique, romancier, critique d'art et journaliste.

Qu'il s'étage en couronne où s'arrondisse en dôme ;
 Ogival ou roman, normand ou bourguignon ;
 Qu'il bourdonne avec Sens ou rêve avec Vendôme ;
 Riche ou pauvre, humble ou fier, glorieux ou sans nom ;

Surtout s'il est très vieux, croulant ; une ruine,
 Dressant tout un jardin sur ses murs de granit ;
 Fleuri, dans chaque joint tenant une racine ;
 Chantant, dans chaque fente abritant quelque nid ;

Aimons notre clocher ! Soyons frères des cloches.
 Sachons en pénétrer les puissantes douceurs ;
 Et puis, lançons nos voix, frappons l'écho des roches :
 Poètes du clocher, sonnons comme nos sœurs !

Le beffroi les retient ; nous, dont le vol est libre,
 Nous jeterons plus loin les notes dans les vents.
 Que dans nos voix la leur se reconnaisse et vibre :
 Soyons leurs voix errante au milieu des vivants .

Qu'elle aille triste, ou gaie, ou grave, ou faible, ou forte,
 Ignorée ou suivie et fêtée au retour,
 Au plus humble parfois la plus belle, qu'importe ?
 Et que sa sœur de bronze en tressaille en sa tour !

Aimons notre clocher ! Son ombre est la meilleure,
 Seul point fixe pour nous du monde où nous errons.
 Voix du clocher natal, voix de la première heure,
 Emportons-en l'écho partout où nous irons.

Que son murmure éteint se prolonge en nous-mêmes
 Qu'il soit d'autant plus cher qu'il sera plus lointain !
 Aimons notre clocher, donnons-lui des poèmes,
 Et rendons-lui, le soir, son hymne du matin !

(*Le Sol Sacré.*)

Maurice Rollinat.

Châteauroux (Indre), 1846. — Ivry, 1903.

Œuvres poétiques : *Dans les Brandes* (1877). — *Les Névroses* (1883).

L'Abîme (1886). — *Dix Mélodies nouvelles* (1887). — *La Nature* (1892).

Le Livre de la Nature (1893). — *Les Apparitions* (1896). — *Ce que dit la Vie, ce que dit la Mort* (1898). — *Paysages et paysans* (1899). — *Les Bêtes* (1911).

Vint à Paris en 1868. Chanta aux Hydropathes, au Chat Noir (1884), et dans les cabarets artistiques », en s'accompagnant au piano — il était musicien et poète — ses poèmes évocateurs et troublants. Après dix-huit ans de vie parisienne, disparut tout à coup et se retira à Fresselines, dans la Creuse, sur la limite du Berry et de la Marche, et là, dans une maison de paysan, passa ses dernières années, pêchant, se promenant, méditant, composant quelques-uns de ses meilleurs poèmes. Rentre à Paris en 1902 : des chagrins domestiques achèvent d'ébranler sa santé et sa raison.

Subit d'abord l'influence de Georges Sand, puis celle de Baudelaire et de Poe. Recherche

Le fantastique et l'horrible, les sensations morbides, les visions étranges, les cauchemars qui font frissonner, c'est là le poète des *Névroses*. Mais il est aussi, dit G. Geffroy, « un rustique imprégné de toutes les influences de force et de douceur de la campagne, des musiques de l'air et de l'eau, des aromes de la terre et des végétaux ». On a pu dire de lui qu'il installa son cabinet d'études « dans les clairières des forêts ».

Son vers a des sonorités métalliques, qui ne sont pas toujours exemptes de dureté. Il abuse parfois des descriptions, trop minutieusement fouillées.

La Lune.

La lune a de lointains regards Pour les maisons et les hangars Qui tordent sous les vents hagards Leurs girouettes ; Mais sa lueur fait des plongeurs Dans le marais peuplé d'ajoncs Et flotte sur les vieux donjons Pleins de chouettes !	Elle argente sur les talus Les vieux troncs d'arbres vermoulus Et rend les saules chevelus Si fantastiques Qu'à ses rayons ensorceleurs Ils ont l'air de femmes en pleurs Qui penchent au vent des douleurs Leurs fronts mystiques.
Avec ses lumineux frissons Elle a de si douces façons De se pencher sur les buissons Et les clairières ! Son rayon blême et vapoureux Tremblote au fond des chemins creux Et rôde sur les flancs ocreux Des fondrières !	En doux reflet elle se fond Parmi les nénuphars qui font Sur l'étang sinistre et profond De vertes plaques ; Sur la côte elle donne aux buis Des baisers d'émeraude, et puis Elle se mire dans les puits Et dans les flaques !
Elle promène son falot Sur la forêt et sur le flot Que pétrit parfois le galop Des vents funèbres ; Elle éclaire aussi les taillis Où, cachés sous les verts fouillis, Les ruisseaux font des gazouillis Dans les ténèbres.	Et, comme sur les vieux manoirs, Les ravins et les entonnoirs, Comme sur les champs de blés noirs Où dort la caille, Elle s'éparille ou s'épand, Onduleuse comme un serpent Sur le sentier qui va grimper Dans la rocaille.

(Dans les Brandes)

Les Arbres.

Arbres, grands végétaux, martyrs des saisons fauves,
Sombres lyres des vents, ces noirs musiciens,
Que vous soyez feuillus ou que vous soyez chauves,
Le poète vous aime et vos spleens sont les siens.

Quand le regard du peintre a soif de pittoresque,
C'est à vous qu'il s'abreuve avec avidité,
Car vous êtes l'immense et formidable fresque
Dont la terre sans fin pare sa nudité.

De vous un magnétisme étrange se dégage,
Plein de poésie âpre et d'amères saveurs ;
Et quand vous bruissez, vous êtes le langage
Que la nature ébauche avec les grands rêveurs.

Quand l'éclair et la foudre enflent rafale et grêle,
 Les forêts sont des mers dont chaque arbre est un flot.
 Et tous, le chêne énorme et le coudrier grêle,
 Dans l'opaque fouillis poussent un long sanglot.

Alors, vous qui, parfois, muets comme des marbres,
 Vous endormez, pareils à des cœurs sans remords,
 Vous tordez vos grands bras, vous hurlez, pauvres arbres,
 Sous l'horrible galop des éléments sans mors.

L'été plein de langueur, l'oiseau clôt ses paupières
 Et dort paisiblement sur vos mouvants hamacs,
 Vous êtes les écrans des herbes et des pierres
 Et vous mêlez votre ombre à la fraîcheur des lacs.

Et quand la canicule, aux vivants si funeste,
 Pompe les étangs bruns, miroirs des joncs fluets,
 Dans l'atmosphère lourde où fermenté la peste,
 Vous immobilisez vos branchages muets.

Votre mélancolie, à la fin de l'automne,
 Est pénétrante, alors que sans fleurs et sans nids,
 Sous un ciel nébuleux où d'heure en heure il tonne,
 Vous semblez écrasés par vos rameaux jaunis.

Paul Déroulède.

Paris, 1846-1914.

Œuvres poétiques : *Les Chants du soldat* (1872). — *Nouveaux Chants du soldat* (1875).
Marches et Sonneries (1881). — *Refrains militaires* (1888). — *Chants du paysan* (1894). — *Théâtre*,

Fondateur de la Ligue des Patriotes (1882). Consacra sa vie à l'idée de la Revanche. A réuni ses souvenirs de la guerre de 1870 en 2 volumes : *Feuilles de route*. Vers vibrants et sonores comme le clairon, devenus très populaires, malgré les incorrections de forme ; marches guerrières allègres et entraînant, mais d'une pureté artistique contestable. « Il se soucie moins de ciseler ses vers, dit Paul de Saint-Victor, que de les tremper ».

LE CLAIRON.

L'air est pur, la route est large,
 Le clairon sonne la charge,
 Les zouaves vont chantant,
 Et là-haut, sur la colline,
 Dans la forêt qui domine,
 Le Prussien les attend.

Le clairon est un vieux brave
 Et, lorsque la lutte est grave,
 C'est un rude compagnon ;
 Il a vu mainte bataille,
 Et porte plus d'une entaille . . .
 Depuis les pieds jusqu'au front.

Il est là, couché sur l'herbe,
 Dédaignant, blessé superbe,
 Tout espoir et tout secours,
 Et, sur sa lèvre sanglante,
 Gardant sa trompette ardente,
 Il sonne, sonne toujours.

C'est lui qui guide la fête ;
 Jamais sa fière trompette
 N'eut un accent plus vainqueur ;
 Et de son souffle de flamme
 L'espérance vient à l'âme,
 Le courage monte au cœur.

On grimpe, on court, on arrive,
 Et la fusillade est vive,
 Et les Prussiens sont adroits ;
 Quand enfin le cri se jette :
 « En marche ! A la baïonnette ! »
 Et l'on entre dans le bois.

Puis, dans la forêt pressée,
 Voyant la charge lancée,
 Et les zouaves bondir,
 Alors le clairon s'arrête ;
 La dernière tâche est faite,
 Il achève de mourir.

A la première décharge,
 Le clairon sonnait la charge
 Tombe frappé sans recours ;
 Mais, par un effort suprême,
 Menant le combat quand même,
 Le clairon sonne toujours.

Et cependant le sang coule ;
 Mais sa main, qui le refoule,
 Suspend un instant la mort,
 Et, de sa note affolée
 Précipitant la mêlée,
 Le vieux clairon sonne encor.

Les seules nuits de mai, sous les rayons stellaires,
Aux parfums dont la terre emplit ces encensoirs,
Vous oubliez parfois vos douleurs séculaires
Dans un sommeil bercé par le zéphyr des soirs.

Une brume odorante au'our de vous circule
Quand l'aube a dissipé la nocturne stupeur,
Et, quand vous devenez plus grands, au crépuscule,
Le poète frémit comme s'il avait peur.

Sachant qu'un drame étrange est joué sous vos dômes,
Par les bêtes le jour, par les spectres la nuit,
Pour voir rôder les loups et glisser les fantômes,
Vos invisibles yeux s'ouvrent au moindre bruit.

Et le soleil vous mord, l'aiglon vous cravache,
L'hiver vous coud tout vifs dans un froid linceul blanc,
Et vous souffrez toujours jusqu'à ce que la hache
Taillade votre chair et vous tranche en sifflant.

Partout où vous vivez, chênes, peupliers, ormes,
Dans les cités, aux champs, et sur les rocs déserts,
Je fraternise avec les tristesses énormes
Que vos sombres rameaux épandent par les airs. ⁽¹⁾

(Dans les Brandes.)

Les grands Lingés.

Le magique soleil sur les hauteurs pensives
Fait luire et triompher tous ces grands lingés blancs
Qui, chevauchant leur corde au sortir des lessives,
Y sèchent, tour à tour inertes et tremblants.

Ils apparaissent purs, ardents, frais et joyeux,
Au loin, flottant rappel des gloires printanières,
Bleutés, rosés, baignés d'azur et de lumières,
Fêtant le paysage, éblouissant les yeux.

(1) Cfr d'A. SILVESTRE :

Les Arbres.

Les grands chênes, pareils à de sombres amants,
Tordent dans l'air leurs bras où pend leur chevelure
Et, debout sous le vent, ont la sinistre allure
Des mornes désespoirs et des accablements.

Comme un prince très vieux dont la tête vaicille
Sous le poids des longs jours, le bouleau maigre et
Haut et d'argent vêtu, se dresse somnolent [blanc,
Dans une majesté vaguement imbécile.

Les peupliers ardens ont l'air d'âpres chercheurs
Que sèche la pensée et qu'alanguit le rêve,
Qui vers l'azur tendus, y poursuivent sans trêve
Des nuages volants les mortelles fraîcheurs.

Près des sources où dort l'âme errante des fleuves
Qu'ont bus les sables d'or et les soleils jaloux,
Pleure, au front incliné des saules à genoux,
L'immortelle douleur des mères et des veuves.

— C'est qu'ils portent en eux, les arbres fraternels,
Tous les débris épars de l'humanité morte
Qui flotte dans leur sève et, de la terre, apporte
À leurs vivants rameaux ses aspects éternels.

Et, tandis qu'au franchis par les métamorphoses,
Les corps brisent enfin leur moule passager,
L'esprit demeure et semble à jamais se figer
Dans l'immobilité symbolique des choses.

(Poésies.)

Mais le soir, c'est l'horreur suprême ! Car, alors,
On dirait invisible, un long troupeau de morts,
Spectres rampants enfouis dans leurs grands draps funèbres.

Pendant que tout noircit, — là ! restant blancs eux seuls,
Ces linges ne sont plus qu'un rideau de linceuls
Barrant l'horizon vague où montent les ténèbres. (1)

(Paysages et paysans).

François Fabié.

Durenque (Aveyron), 1846.

Œuvres poétiques : *La Poésie des Bêtes* (1886). — *Le Clocher* (1887).

La Bonne Terre (1889). — *Les Voix rustiques* (1892). — *Le Sol sacré* (1897).
Vers la Maison (1899). — *Par les Vieux Chemins* (1904). — *Théâtre*. — *Ronces et Lierres* (1913).

Fils d'une mère paysanne et d'un père bûcheron. Fut professeur au Lycée Charlemagne et directeur de l'École Colbert. C'est le *Brizeux* du Rouergue. Il a passé sa jeunesse à rêver, à flâner dans les bruyères et les genêts, sur les bords des ruisseaux, étudiant les mœurs et les caractères des animaux sauvages et domestiques, aussi bien que les paysages de la terre natale.

Et tout cela observé minutieusement et rapporté dans une langue simple, saine, naturelle, ennemie de tout verbiage.

(1) Cfr. de J. NORMAND :

Les Laveuses.

Le soleil luit ; le vent fait rage ;
Bras nus et le buste ployé,
Les femmes vont, sur le rivage,
Etendre le linge mouillé.

Deux à deux, fermes sur les hanches,
En jupon rouge et bonnet noir,
Elles tiennent les toiles blanches
Humides encor du lavoïr ;

Et droites dans la brise folle
Toute claquante de soufflets,
Elles fixent le drap qui vole
Par un triple rang de galets.

Et, tout le long de la mer bleue,
Pleine d'écume et de sanglots,
Se déroule la iongue queue
De ces hardes de matelots,

Pauvres lambeaux de toile écrue,
Tristes loques de l'indigent
Qui font, sous la lumière crue,
Une mosaïque d'argent !

(Les Moineaux francs.)

Citons également de Rollinat un poème où il fait parler à ses paysans le rude et savoureux langage du peuple :

Chanson du vieux braconnier sourd.

Moi qui, d'fait, n'entends rien, q'ça criaille ou q'ça beugle ! —
On dit q'chez les aveugl's, homm' ou femm', jeun's ou vieux,
L'astuce de l'oreill' répar' la mort des yeux...
Voyez c'que c'est ! chez moi c'est au r'bours des aveugles !

Tout l'viv du sang, d'l'esprit, tout l'âme de mes moëlls,
La crém' de ma prudence et l'finfin d'mon jug'ment,
La fleur de mon adress', d'ma rus', de mon d'vin'ment
Et d'ma patienc' ? je l'ai dans l'jaun' de mes prunelles.

C'en est sorcier tell'ment q'j'ai l'œil sûr à toute heure,
Pendant l'jour comme un aigl', la nuit comme un hibou.
De loin j'peux voir rentrer un grillon dans son trou,
Et ramper sur la mous' le filet d'eau qui pleure.

Des gens, l'air naturel et la bouch' pas pincée,
Médis'nt de moi ? je l'sens avec mes deux quinquets,
Et, quand j'les r'garde, alors, ils sont comm' tout inq'u'ets
D'mon sourir' qui leur dit que j'connais leur pensée.

(Paysages et Paysans.)

A mon Père.

C'est à toi que je veux offrir mes premiers vers,
Père ! j'en ai cueilli les strophes un peu rudes
Là-haut ! dans ton Rouergue aux âpres solitudes,
Parmi les bois touffus et les genêts amers.

Tu ne le liras point, je le sais, ô mon père !
Car tu ne sais pas lire, hélas ! et toi qui fis
Tant d'efforts pour donner des maîtres à ton fils,
On ne te mit jamais à l'école primaire ;

Car, petit-fils d'un serf et fils d'un artisan,
Dès que ton pauvre bras fut tout juste assez ferme
Pour pousser sur ses gonds le portail d'une ferme,
Tu tombas dans les mains d'un âpre paysan.

Qui, t'ayant confié cent brebis et vingt chèvres,
Du matin jusqu'au soir, et tous les jours de l'an,
T'envoya promener ce long troupeau bêlant
Par les ajoncs fleuris où sont tapis les lièvres ;

Car ta plume, ce fut un grand fouet, dont ta main
Cinglait les boucs barbus et les chèvres espiègles
Qui tondaient lestement les orges et les seigles ;
Ou les béliers en rut se heurtant en chemins ;

Et tes maîtres, un vieux pâtre apocalyptique,
Qui pour chasser les loups t'enseignait des secrets,
Ou bien le merle noir, vieux rêveur des forêts,
Qui célèbre encor Pan sur sa flûte rustique...

Tu chantais, tu sifflais pourtant, pauvre petit !
Tu prenais aux lacets des perdreaux et des grives,
Et le soir, au souper, tes blanches incisives
Mordaient dans le pain noir d'un joyeux appétit.

C'est qu'une bonne fée, à travers les bruyères
T'apportant en cadeau quelque rêve vermeil,
Venait te visiter souvent dans ton sommeil,
Et mettre du sourire au coin de tes paupières.

* * *

A seize ans, tu montas au grade de garçon
De ferme, et conduisis un superbe attelage
De ces grands bœufs d'Aubrac dont le fauve pelage
A la couleur du chaume au temps de la moisson.

Alors, quoique ton front fût moins haut que leurs cornes,
Tu les accoutumas au joug, à l'aiguillon,
Et ton poignet nerveux poussa dans le sillon
Le vieil araire en bois par la plaine sans bornes...

Et pourtant tes regards cherchaient avec regret
 Tes moutons, maintenant aux mains d'un autre pâtre,
 Et tout là-bas, au bout de la lande bleuâtre,
 — Sombre sur fond d'azur, — la paisible forêt.

Car le bois t'attirait déjà comme il m'enchanté,
 Non point pour y rêver au murmure du vent,
 Ni pour entendre — ainsi que je le fais souvent —
 La source qui sanglote et la grive qui chante,

Mais pour y travailler comme un rude pionnier,
 Pour y couper des troncs, pour y tailler des planches,
 Pour y faire voler sous ta hache les branches
 Qui passent de l'azur au four du charbonnier.

* * *

Aussi, lorsque, à vingt ans, sous la toise fatale
 Tu passas sans heurter, quoique tremblant d'effroi,
 Et qu'on t'eut dit : " Trop court pour un soldat du roi !
 " Un soldat doit offrir plus de prise à la balle !... "

Tu regagnas, joyeux, ton village et tes bois,
 Et, près du vieil étang dont ton aïeul peut-être
 Avait battu les eaux pour endormir son maître,
 En forçant les crapauds à modérer leurs voix,

Tu rebâtais à neuf une antique scierie,
 Tu remis une roue au moulin féodal,
 Et ta hache d'acier, champêtre Durandal,
 Sur les troncs retentit encore avec furie.

Tu chantas, et l'amour accourut à ta voix :
 Une fille des champs, aussi douce que sage,
 Descendit au vallon, et, contre tout usage,
 L'alouette des blés aima le pic des bois.

* * *

Mais depuis ces beaux jours, hélas ! que de jours sombres,
 Que de chagrins cuisants, que de labeurs romains !
 Que de manches de hache usés entre tes mains !
 Que de soupirs éteints par le bois dans ses ombres !

Que de nuits sans sommeil lorsque les grandes eaux
 S'engouffraient au ravin, pendant les nuits d'automne !
 Elles nous endormaient à leur voix monotone,
 Mais tu tremblais pour ton moulin et nos berceaux.

Que de chocs meurtriers, que d'horribles blessures,
 Dans cette lutte avec la matière, où souvent
 Le bois se révoltait comme un être vivant,
 Et rendait à ton corps morsures pour morsures !

Un vieux chêne noueux et dur comme le fer
 Repoussait tout à coup, en grinçant, ta cognée,
 Qui dans ton pied faisait une large saignée
 Et mêlait aux copeaux des morceaux de ta chair.

La scie aux dents d'acier, la meule aux dents de pierre,
 Déchiraient tour à tour ton corps endolori,
 Sans jamais à ta lèvre arracher un seul cri,
 Sans jamais d'une larme amollir ta paupière.

Oui, vingt fois je t'ai vu, stoïque travailleur,
 De quelque grand combat corps à corps contre un arbre
 Revenir, le front pâle et froid comme le marbre,
 Vaincu, saignant, mais fier et narguant la douleur !

Un jour même, — chacun pleurait près de ta couche,
 Et nous, tes chers petits, t'appelions, anxieux, —
 Tu nous fis tout à coup quelque conte joyeux,
 Et le rire soudain revint sur chaque bouche...

* * *

Car tu naquis conteur, comme nos bons aïeux !
 Et nul ne t'égalait pour la verve caustique,
 Et l'entraîn et le sel, — non pas le sel attique,
 Mais le vieux sel gaulois, qui peut-être vaut mieux.

Aussi, lorsque Noël ramenait les veillées,
 Si, tout en arrosant de vin bleu nos marrons,
 Tu faisais un récit émaillé de jurons,
 Les rires éclatants s'élevaient par volées.

C'est que, comme un ressort que nul choc n'a brisé,
 La nature avait mis en toi sa gaité franche,
 Et tu te redressais toujours, comme la branche
 Se redresse au soleil quand l'orage a passé.

L'âge même, sous qui le plus fort tremble et ploie,
 A beau blanchir ta tête et te courber les reins,
 Il ne peut t'arracher tout à fait tes refrains,
 Et, s'il te prend la force, il te laisse la joie.

Et tu vois arriver, sans regrets et sans peur,
 — Comme un bon ouvrier ayant fini sa tâche, —
 La mort, qui de tes mains fera tomber la hache
 Et de son grand sommeil te paîra ton labeur.

* * *

Eh bien ! avant le jour — lointain encor j'espère ! —
 Où, jetant ta cognée et te croisant les bras,
 Les yeux clos à jamais tu te reposeras
 Sous l'herbe haute et drue où repose ton père,

J'ai voulu de mes vers réunir les meilleurs,
 Ceux qui gardent l'odeur de tes bruyères roses,
 De tes genêts dorés et de tes houx moroses
 Et t'offrir ce bouquet de rimes et de fleurs.

Puis, un soir, je viendrai peut-être, à la veillée,
 Te lire mon recueil ; et si mes vers sont bons,
 Tu songeras, les yeux fixés sur les charbons,
 A ta fière jeunesse en mon livre effeuillée.

Voici ton frais vallon ; et là, tes coteaux herbeux,
 Là ton ruisseau bavard peuplé de libellules,
 Tes ruches où le miel déborde des cellules,
 Tes prés où gravement ruminent les grands bœufs,

La basse-cour avec ses coqs aux rouges crêtes,
 Et son doux chien de garde au soleil endormi ;
 Puis, tout au loin, le bois profond, ton vieil ami,
 Roupeyrac, dont toi seul sais les chansons secrètes ;

Roupeyrac, où les loups grommellent dans leurs forts,
 Pendant que les oiseaux chantent dans les feuillages,
 Et que les écureuils entassent leurs pillages
 De fâines et de glands au creux des arbres morts ;

Roupeyrac, qui te vit à dix ans petit pâtre,
 Et te voit aujourd'hui, vieux bûcheron cassé,
 Regarder longuement, contre un d'eux adossé,
 Les arbres que tu n'as pas eu le temps d'abattre ;

Puis, ton petit moulin, qui parmi les prés verts
 Travaille en bavardant, et doucement marie
 Sa voix au grincement strident de la scierie,
 Et dont le chant m'apprit à cadencer les vers...

* * *

Et, si je vois alors cette larme captive
 Que jamais la douleur n'a pu faire couler,
 Au bord de tes cils gris apparaître, trembler,
 Glisser entre tes doigts et s'y perdre, furtive,

Je dirai que mes vers sont clairs, simples et francs,
 Que ma muse au besoin sait être familière,
 Puisque, pareil à la servante de Molière,
 Toi qui n'étudias jamais, tu me comprends ;

Je dirai que c'est là mon destin et ma tâche
 De chanter la forêt qui nous a tous nourris,
 Et de me souvenir, chaque fois que j'écris,
 Que ma plume rustique est fille de ta hache.

(*La Poésie des Bêtes.*)

Voir le Feu.

Pauvres riches qui, dans leurs palais modernes,
 Ont chaud sans jamais voir le feu,
 Sans jamais, par les soirs d'hiver transis et ternes,
 Tisonner, en rêvant un peu !

Voir le feu, le feu clair, le feu flambant de bûches
 Qui danse et chante dans le noir,
 Rouge ou pâle, ou tout blond comme le miel des ruches,
 — Toujours joyeux comme l'espoir !...

Mais n'aurait-on au monde ami, fille ni femme,
 Ni chat, ni chien, ni livre aimé,
 Que l'on serait moins malheureux à voir la flamme
 Sourire dans l'âtre enfumé.

Le feu ! — Qu'il naisse et cherche en crépitant sa voie,
 Qu'il grandisse et s'élançe enfin,
 Enveloppant de ses langues roses sa proie :
 Genêt, broussaille, chêne ou pin ;

Qu'il gronde en dévorant le cœur après l'écorce,
 Et qu'il flotte comme un drapeau,
 Triomphant, orgueilleux, cuivré de sa force,
 Qu'il est vivant et qu'il est beau !

Et lorsqu'il tombe ensuite et lentement s'apaise,
 Et qu'il laisse à peine courir
 Quelques légers frissons violets sur sa braise,
 — Sourires de qui va mourir, —

Comme il nous charme encore et comme il hypnotise
 Nos yeux et notre âme à la fois,
 Et nous replonge au rêve où nous plongeait la brise
 Qui le berçait jadis lui-même, arbre des bois !

Noël de Vieux.

Oh ! la tristesse de ces fêtes de famille,
 Lorsque la famille n'est plus ;
 Que la flamme dans l'âtre est éteinte, ou ne brille
 Que pour deux pauvres vieux perclus,
 Dont les enfants sont morts ou perdus dans les villes,
 Fort loin, écrivant rarement,
 Et qui tendent vers les tisons leurs doigts débiles
 Agités d'un long tremblement...
 Oui, c'est Noël, la fête intime sans rivale ;
 On est nombreux, chez les voisins ;
 On chante, et les chansons dominent la rafale ;
 Les rires montent, francs et sains.

Dehors, les gens des mas, aux carillons des cloches,
 Sous la limousine, en sabots,
 Accourent à travers landes, forêts et roches,
 Des tisons au poing pour flambeaux,
 Vers la rustique église où l'on chante matines ;
 Leurs pas sur les sentiers durcis
 Sonnent... Et les deux vieux, pauvres faces chagrines
 Où se lisent tant de soucis,
 Restent silencieux, à regarder la braise
 De leur misérable foyer,
 Symboles de leurs cœurs usés où tout s'apaise,
 Et leur vieux lit de merisier
 A peu près large comme un cercueil à deux places,
 Où tinrent pourtant leurs amours,
 Où de calmes sommeils reposaient leurs chairs lasses
 Des lessives et des labours
 Et qui les sollicite encor de son coin d'ombre
 Et du retroussis de ses draps
 A chercher dans le rêve où toute angoisse sombre
 L'oubli des morts ou des ingrats.
 — Oui, couchons-nous, dit le bon vieux ; le bûcher baisse,
 Et l'huile aussi dans le " Calèl " ;
 La messe de minuit, ce n'est plus notre Messe :
 Fête de jeunes, la Noël.
 — Allons donc nous coucher, consent la douce vieille,
 Mais faisons la prière avant...
 Elle la dit, et lui répond : deux bruits d'abeille
 Perdus dans la nuit et le vent,
 Mais que Jésus entend, malgré la voix des cloches
 Et le *Gloria* solennel
 De l'orgue dans la nef, du torrent sur les roches
 Et des chœurs d'anges dans son ciel.

Georges Boutelleau.

Barbezieux (Charente), 1846.

Œuvres poétiques : *Poèmes en miniature* (1881). — *Le Vitrail* (1887). — *Les Cimes* (1894).
Le Banc de pierre (1905). — *Théâtre.*

Visita l'Angleterre, la Hollande, la Suisse, l'Espagne, la Tunisie, etc., et rapporta, de ces divers pays des impressions précieuses.

Imagination brillante. Banville notait chez lui, à l'apparition des *Poèmes en miniature*, une étonnante justesse d'impressions et une absolue sincérité. Et Sully Prudhomme, plus récemment, louait la grâce mélancolique, et l'extrême distinction de son talent. Coppée appréciait surtout sa délicatesse exquise.

LES RAMIERS

Par les ciels gris ou les ciels roses,
 Rasant la cime des palmiers,
 Ou frôlant les buissons de roses,
 Passent les sauvages ramiers.

Ils s'en vont, les ailes tendues,
 Sous l'aube ou le couchant vermeil,
 Attirés par les étendues
 Et les infinis de soleil.

Sous les changeantes latitudes,
 Ils demandent à l'horizon
 On ne sait quelles altitudes
 Ou quelle introuvable saison.

Traversant ainsi les années
 A vols impuissants, mais hardis,
 Nous cherchons, pour nos destinées,
 Les impossibles paradis.

(*Le Vitrail.*)

Madame A. Daudet.

Paris, 1847.

Œuvres poétiques : *Poésies* (1895). — *Reflets sur le Sable et sur l'Eau* (1903).
Au Bord des Terrasses (1906). — *Les Archipels lumineux* (1913). — *Lumières et Reflets* (1920).

Débute vers la dix-septième année, en publiant dans l'*Art* des poésies sous le pseudonyme de Marguerite Tournay.

Poésie d'une grâce délicate et pénétrante, un peu attristée, où se révèle une âme éprise d'idéale beauté. Ce sont des impressions fugitives, ténues, d'une finesse et d'une douceur harmonieuse.

« Elle a su, dit Jules Lemaître, dans ses *Contemporains*, tout en gardant des grâces et des qualités féminines, exprimer avec intensité les objets extérieurs et en communiquer l'impression directe et première. »

La Ronde.

Pour ma fille Edmée.

Dans la cour où s'agite une ronde d'enfants
 S'élève un chœur sonore et lent de voix naïves,
 Où rien ne tremble, où rien n'hésite, où triomphants
 Les rires sonnent clair sur les notes plaintives.

Les larges corridors et les vieux escaliers
 Sentent frémir leur ombre où palpitent les ailes
 Des sons rêveurs ; il chante en l'écho des piliers,
 Cet air ancien fleuri sur des lèvres nouvelles.

Et tous ceux que le bruit de ces petites voix
 Eveille dans le rêve ou la mélancolie,
 Croient entendre chanter, vive comme autrefois,
 Leur enfance, en sa robe bleue ensevelie.

C'est que de ce refrain monotone et plaintif
 Deux genoux caressants ont marqué la mesure,
 Qu'il gardera toujours son rythme primitif
 Et que bien plus qu'un chant encor, c'est un murmure,

Un murmure flottant aux souvenirs lointains,
 Parmi des reflets blancs de claire mousseline,
 Où tremble la lueur errante des matins
 Et des mots égarés de prière enfantine !

(Lumières et Reflets.)

Foyer.

Pour ma mère Adeline.

Foyer, doux foyer, qu'on regrette
 Et qu'on pleure tout en rêvant,
 Quand la famille est incomplète
 Et que tes cendres sont au vent,

Pourquoi, sous tes ardentes flammes,
 Pourquoi, sous tes reflets vermeils,
 A-t-on vu tant de jeunes âmes
 Rêver à de plus beaux soleils ?

Toujours l'inconnu les attire,
Ces rêveurs qu'il fallait bercer,
A qui l'on apprenait à lire
Et qui s'apprennent à penser.

Va, tous ces jeunes infidèles
Un jour, tu les verras partir
Pour s'envoler à tire-d'ailes
Par les chemins de l'avenir !

Leur cœur, d'indépendance avide,
Saura-t-il, d'orgueil triomphant,
Combien, quand elle reste vide,
Est grande une place d'enfant ?

Combien, quand ta clarté sereine
Rassemble tous, grands et petits,
On serre les rangs avec peine
En songeant aux aînés partis ?

Au moins garde-leur quelque flamme ;
Tu seras — car ils reviendront ! —
Encor la clarté de leur âme
Et l'auréole de leur front.

Remorqueurs.

Les longs trains de bateaux qui passent sur la Seine,
Je les revois dans les mugissements de la sirène,
Je les connais depuis longtemps, je sais qu'ils vont
De Rouen à Corbeil et d'aval en amont ;
J'ai vu souvent, derrière un rideau de verdure,
Leur longue file et le reflet de leur peinture ;
Et j'ai pu regarder, sur leurs ponts ambulants,
Les femmes qui cousaient, ou le jeu des enfants,
Ou la ligne qui pend, en un fil blanc et mince,
Tout auprès de leur nom pris à quelque province.

Ils ne connaissent rien de ce Paris si beau,
Que ses reflets tombant de toutes parts dans l'eau :
Les toits du Louvre et ceux de la Conciergerie,
Les quais des Augustins, de la Mégisserie,
Les tours de Notre-Dame, ombrant le Petit-Pont.
Ils arrivent ainsi vers Bercy, Charenton,
Puis, dans l'écartement des berges abaissées,
Il tombe plus de ciel aux zones renversées.
Villeneuve, Vigneux, glissent sur les remblais.

Pays de mon enfance, ô rives que j'aimais,
Peut-être verrait-on encor, près d'une grille,
Cette enfant que j'étais, cette petite fille
Si sensible au nuage, à la pluie en réseau,
Qui s'attardait au cri voletant de l'oiseau,
Et dont l'esprit, mûri d'un peu de solitude,
S'activait en silence, et rêvait sur l'étude.

Des ponts, l'ardoise en fleur de quelques pavillons,
La vigne en échelas, et l'avoine en sillons.
Puis voici Champrosay, ses jardins, ses terrasses,
Ses bateaux prisonniers lorsque les eaux sont basses,

Et la porte du parc, et l'allée au tournant,
Borné de prés, et qui va rejoindre un vieux banc.

Les grands trains annoncés par la longue sirène
Réveillent les échos des bois et de la plaine.
Ils verront tout ce que je ne peux plus revoir,
Ils entendront aussi l'écluse et le battoir,
Et le cri sautillant de la bergeronnette
Dans les roseaux du bord, que le fleuve reflète.

Qu'ils passent... J'ai connu le rêve qui les suit,
Le village sans fin qui s'écarte, et conduit
La vague et la pensée aux rives incertaines.

Projets, illusions, ont escorté ces chaînes
Remontant les chalands aux cris des marinières !
Oserais-je encore dire en voyant les derniers :
" Attendez, je reviens, je mets à votre suite
Tout ce que j'attendais de l'heure avant la fuite ;
Que le balancement de votre train nombreux
Berce le souvenir sombre des jours heureux ?... »
Mais, au delà du pont allégé de cordages
Ils fuient... Ils reviendront en leurs fréquents voyages ;
A leur remorque, moi, je ne confierai plus
Les espoirs submergés et les vœux superflus !

(*Au Bord des Terrasses.*)

Hippolyte Buffenoir.

Vougeot (Côte-d'Or), 1847.

Œuvres poétiques : *Les Premiers Baisers* (1876). — *Les Allures viriles*, prose et vers (1882)
Robespierre, prose et vers (1882). — *La Vie ardente* (1883).
Cris d'amour et d'orgueil (1887). — *Pour la Gloire* (1892).

Semble avoir abandonné la poésie pour se consacrer à l'histoire. A étudié tout particulièrement Rousseau, dont il est un disciple fervent et enthousiaste.

« Ce qui caractérise son talent, a dit un critique, c'est un vif sentiment des beautés de la nature, une rare élégance dans le style, un don vraiment remarquable pour peindre les tendresses du cœur, les mélancolies et les tourments de la pensée, les plaisirs de l'esprit, en un mot la vie supérieure des âmes délicates et choisies. »

Brouillards d'été dans les Montagnes.

I

Beaux voiles argentés, brouillards crépusculaires,
Que font naître les soirs et mourir les matins,
Qui précédez l'aurore et les clartés solaires,
Vapeurs qui caressez les rochers séculaires,
Et flotez sur la cime orgueilleuse des pins !

Avant l'éclat du jour, dites-nous le mystère
De la nuit et de l'aube, aux flancs verts du coteau !
Dites-nous les secrets du vallon solitaire,
Diaphanes blancheurs, haleines de la terre,
Que les monts autour d'eux jettent comme un manteau !

Dites-nous les amours que la forêt abrite ;
Les soupirs, les transports des plantes et des fleurs !
Quelle fécondité, quelles fêtes, quel rite
Cherchent, pour s'accoupler, votre ombre favorite,
Vos doux embrassements, votre rosée en pleurs ?

Vous êtes, ô brouillards, pareils à l'espérance !
Vous vous évaporez quand la main veut saisir
Vos formes, vos contours, votre belle aparence !
Vous passez sous nos yeux avec indifférence,
Et vous vous dissipez devant notre désir !

II

Je me plais cependant à devancer l'aurore,
Pour venir vous surprendre, ô sveltes floraisons ;
Pour vous considérer, quand le jour veut éclore,
Quand son premier rayon, se levant, vous colore,
Et sème le réveil sous le toit des maisons !

Dans l'espace avec vous voyage ma pensée :
Inquiète, elle va vers des bords inconnus
Où s'écoule une vie heureuse et cadencée,
Où le poète trouve, en sa course insensée,
Des foyers pleins de joie et des cœurs ingénus.

Pourquoi vous envoler, fraîcheurs des crépuscules,
Brumes des jours d'été, parures de satin
Qui flotez sur les bois, le long des monticules ?
Je ne vois déjà plus vos blanches molécules,
O nuages d'argent, messagers du matin !

Et me voici rêveur, en regardant la plaine,
En songeant que bientôt le soleil va venir,
Comme un lutteur tranquille entrant dans son arène,
Tandis que des beautés dont mon âme était pleine,
Il ne me restera, hélas, qu'un souvenir !

(*La Vie ardente.*)

Jacques Normand.

Paris, 1848.

Œuvres poétiques : *Les Tablettes d'un Mobile* (1871). — *A Tire-d'Aile* (1872).
Paravents et Tréteaux (1881). — *Les Moineaux francs* (1887).
La Muse qui trotte (1894). — *Soleils d'hiver* (1897). — *Les Visions sincères* (1903).

Théâtre de Poche (1907). — *La Maison s'éclaire* (1914). — *Le Laurier sanglant* (1916).
Les Drapeaux déployés (1919). — *Théâtre*.

Inscrit un moment au barreau de Paris ; mais ne plaide guère. Après avoir pris part au siège de Paris, suivit les cours de l'École des Chartes (1872-1875) et obtint le diplôme d'archiviste paléographe avec une thèse : *Aïol*, chanson de geste, que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres couronna.

Conteur, poète, auteur dramatique.

Muse bien parisienne, fine, spirituelle, narquoise, enjouée, folâtre, mondaine, se plaisant aux esquisses délicates, aux croquis légers, à tous les caprices. Ses monologues sont célèbres (*Les Violettes*, *Le Chapeau*, *Les Ecrevisses*, etc.). Manie le vers avec une grande habileté. Verve heureuse et facile. Son léger badinage sait, à l'occasion, s'attendrir d'une pointe de sentiment. La Guerre lui a inspiré ses deux derniers livres, qu'anime un ardent amour de la patrie.

Le Pavillon.

En rade de Toulon.

A l'arrière d'un grand transport en quarantaine
 Qui dans le soir tombant semble presque endormi,
 Un point ténu, que l'œil ne perçoit qu'à demi,
 Un hochet agité par la brise incertaine ;

Une chose à la fois puérite et hautaine ;
 Un jouet enfantin, gros comme une fourmi ;
 Un peu de bleu, de blanc et de rouge, parmi
 Les splendeurs du couchant où fuit la mer lointaine.

Un rien pour qui l'on va vers l'Orient, là-bas,
 Aux terribles pays d'où l'on ne revient pas ;
 Un rien pour qui l'on meurt, un rien pour qui l'on prie ;

Un rien qui semble tout aux fils d'un même sang ;
 Un rien que l'on salue avec l'âme, en passant ;
 Une toile, une loque, un chiffon... la *Patrie* !

(Soleils d'hiver.)

Les Livres.

Toujours discrets, toujours soumis,
 Logés, vêtus à notre envie,
 Les livres sont de vrais amis
 Qui nous suivent toute la vie.

Je les vois, ces chers compagnons,
 Dans ma bibliothèque haute,
 Grands et petits, gros et mignons,
 Bien sages, bien droits, côte à côte.

En leurs uniformes divers,
 Groupés par couleur et par taille,
 Ils ont l'air, rouges, bleus ou verts,
 D'une armée en rang de bataille.

Romanciers subtils ou puissants,
 De forme sévère ou fleurie,
 Dont les bataillons grossissants
 Représentent l'infanterie ;

Historiens, lourds cavaliers,
 Occupant, par files complètes,
 De leurs escadrons réguliers
 Toute la longueur des tablettes ;

Petits conteurs, conteurs gaulois,
 Ennemis du spleen qui nous guette,
 Evoquant, sous leur gai harnois,
 De jolis hussards en goguette ;

Auteurs dramatiques vantés, Fiers artilleurs couverts de gloire, Devant les publics transportés Tirant des salves de victoire ;	Oh ! comme ils sont moins exigeants Que les amis de race humaine ! Pauvres bouquins trop indulgents, On les bouscule, on les malmène.. .
Poètes, timbaliers charmants Montés sur les coursiers du rêve, Jetant, aux flancs des régiments, Le chant rythmé qui les enlève ;	On les empile en rangs serrés ; Sans les consulter, on les place Auprès de voisins exécrés Dont l'opinion les agace ;
Enfin, là-haut, très haut, et loin De toute atteinte sacrilège, Timides dans leur petit coin, Les bons vieux livres de collège.	On les fête en leur nouveauté ; Puis vite, bien vite, on les laisse Attendre, dans l'oisiveté, Les jours sombres de la vieillesse ;
Humbles livres trop feuilletés Jadis, aujourd'hui peu solides, Et soignant leurs infirmités A l'hôpital des Invalides !	On les prête à des étrangers Qui les déchirent, les éventrent... Ils rentrent, après maints dangers, Dans leur bercail... quand ils y rentrent !,
Oui, je les ai là sous mes yeux Et les couve d'un regard tendre, Ces compagnons silencieux Que l'on comprend sans les entendre...	Qu'importe ! Ils ne se plaignent point Et, dès qu'il nous plaît de les lire, Nous retrouvons toujours à point Leur cher et familier sourire...

Confidants discrets et soumis,
Logés, vêtus à notre envie,
Les livres sont de vrais amis
Qui nous suivent toute la vie. (1)
(Les Visions sincères.)

Réveil.

Oh ! moins que rien !... Un pas, une voix dans la rue,
Quelque porte qu'entr'ouvre une main trop bourrue,
Un meuble remué dans la pièce au-dessus,
Bruits légers, fugitifs, rapidement perçus,
Assez nets cependant pour que le cerveau vibre
Et que, par tout le corps engourdi, fibre à fibre,

(1) Cfr. de ROLLINAT :

La Bibliothèque.

Elle faisait songer aux très vieilles forêts.
13 lampes de fer oblongues et spectrales
Y versaient jour et nuit leurs clartés sépulcrales
Sur ses livres fanés pleins d'ombre et de secrets.

Je frissonnais toujours lorsque j'y pénétrais !
Je m'y sentais parmi des brumes et des râles
Attiré par les bras des treize fauteuils pâles
Et scruté par les yeux des treize grands portraits.

Un soir, minuit venant, par sa haute fenêtre
Je regardais au loin paraître et disparaître
Le farfadet qui danse au bord des casse-cous,

Quand ma raison trembla brusquement interdite :
La pendule venait de sonner treize coups
Dans le silence affreux de la chambre maudite.

La sensation glisse, obscure, du réveil...
 L'âme, plus paresseuse, en un vague sommeil
 S'attarde... Sous l'auvent des paupières mi-closes,
 Comme un essaim léger, les rêves noirs ou roses
 Voltigent, moins précis déjà que dans la nuit...
 Et le dernier d'entre eux, le plus tenace, fuit
 Quand, d'allure discrète un serviteur pénètre
 Dans la chambre, s'en va tout droit à la fenêtre,
 Lève l'espagnolette et pousse les volets.
 Alors, telle une reine entrant dans son palais
 Abandonné depuis quelques heures à peine,
 La clarté du grand jour s'installe en souveraine,
 Reprend possession des coins les plus obscurs,
 Irradie au plafond, éclabousse les murs,
 Accroche aux cadres d'or des paillettes de joies,
 Baise amoureusement les velours et les soies,
 Et, sur le moindre objet, met de la vie enfin...
 Le jour entre dans l'âme aussi ; le songe vain
 S'envole avec la nuit, chassé par la lumière ;
 La vision revient, exacte et coutumière,
 De ces riens familiers, si connus de nos yeux,
 Tenant à nous par un lien mystérieux :
 Portraits des chers absents qui paraissent sourire ;
 Fauteuils aux bras amis, où l'on se plaît à lire,
 Rideaux dont les lourdeurs forment le même pli ;
 Tapis qu'en tel endroit le soleil a pâli ;
 Tentures dont on sait jusqu'au moindre ramage ;
 Glace qui, si souvent, refléta notre image ;
 Pendule au cadran clair où, d'un pas trop pressé,
 L'aiguille marche et fait du présent le passé...
 Oui, tout cela s'anime et semble prendre vie
 Sous les rayons du frais matin qui purifie
 Des noirs envoûtements du rêve — et l'on dirait
 Que ces riens si connus s'accordent en secret,
 Suivant une coutume aimable et déjà vieille,
 Pour dire le bonjour au Maître qui s'éveille.

(Les Visions sincères.)

Noël d'Automne.

La veille de Noël, les bébés, anxieux
 D'avoir le beau cadeau qui leur viendra des cieux,
 Mettent — talons en ligne et pointes bien tournées —
 Leurs bons petits souliers devant les cheminées.
 Puis, dès le matin clair, en chemise et pieds nus,
 Vite, vite, ils vont voir si le divin Jésus
 Est venu, dans la nuit, leur apporter les choses
 Qui, depuis quelques jours, hantent leurs rêves roses.

Ah ! comme leur cœur bat !... Et quelle fièvre en eux !
 De leurs doigts maladroits ils s'attaquent aux nœuds
 — Ficelles ou rubans — dont leur désir s'irrite,
 Et qui s'embrouillent tant dès que l'on va trop vite !
 Enfin, hors des papiers froissés, des durs cartons,
 Voici rouges, bleus, verts, jaunes, de tous les tons,
 — Tels que des papillons sortant des chrysalides, —
 Voici les beaux joujoux étincelants, splendides,
 Et tout juste, — oh ! qu'il est malin, le bon Jésus ! —
 Oui, tout juste ceux-là qu'on désirait le plus...
 " Comme c'est curieux... Maman a dû lui dire... "
 Et la maman leur répond non, dans un sourire.

... Devant ma cheminée où la flamme s'élève
 Et les pieds aux chenêts, silencieux, je rêve.
 Je rêve et je me dis qu'à l'automne des jours,
 Les hommes, déjà vieux, sont des enfants toujours.
 Quand de nouveaux Noël's, au déclin de l'année,
 Rayonnent en douceur sur leur tête fanée,
 Qui sait si le désir naïf ne leur vient pas
 D'aller, la veille au soir, en cachette, tout bas,
 Comme jadis, en leur enfance illuminée,
 Placer leurs gros souliers devant la cheminée ?
 Mais une telle idée est bien hors de saison...
 Ils l'écartent très vite..., et comme ils ont raison !
 Pour ne point décevoir leur croyance enfantine,
 Jésus, certainement, mettrait dans la bottine
 Quelque cadeau très cher, pour gens très sérieux...
 Mais il ne saurait point, au magasin des cieus,
 Décrocher " celui-là tout juste qu'on désire "...
 Car les mamans ne sont plus là pour le lui dire !

(*La Maison s'éclaire.*)

Gabriel Vicaire.

Belfort (Haut-Rhin), 1848. — Paris, 1900.

Œuvres poétiques : Emaux bressans (1884). — *Les Déléguescences d'Adoré Floupette, poète décadent* (1885). — *Le Miracle de S'-Nicolas* (1888). — *Quatre-vingt-neuf, chant séculaire ; Marie-Madeleine* (1889). — *L'Heure enchantée* (1890).
A la bonne franquette (1892). — *Au Bois joli* (1893). — *Le Clos des Fées* (1897).
Au Pays des Ajoncs et *Avant le soir*, œuvres posthumes (1901).
Poésies choisies (1903). — *Théâtre*.

C'est le poète de la Bresse et aussi de la Bretagne, où il fit de fréquents séjours, dans les dernières années de sa vie. Il avait des chansons populaires plein les lèvres. (1)

Epris de légendes et d'inventions rustiques. Grâce, fraîcheur, légèreté, gaieté franche et sincère, avec parfois de l'éloquence et une singulière puissance d'évocation. Son œuvre, comme dit Haraucourt, sent « sa bonne odeur d'herbe éciassée entre les doigts. »

(1) Gabriel Vicaire a écrit du reste des *Etudes sur la Poésie populaire* (1902).

Berceuse.

Do, do, l'enfant do, dans tes pauvres langes,
Faits d'un vieux jupon de ta grand'maman,
Dors, bon gros moutard, qui n'as rien des anges,
Dors jusqu'à demain, dors, petit Bressan.

Ton sommeil est calme à nous faire envie,
Dors sans remuer, do, do, l'enfant do.
Tu ne connais rien encore de la vie ;
On t'a fait là, même, un triste cadeau.

N'importe. Un beau rire élargit ta face,
Et tu n'as tout l'air d'un gars bien planté.
C'est plaisir de voir ta brune tignasse,
Plaisir d'admirer ta forte santé !

Dors tranquillement, dors, petit Jean-Claude,
L'heure de peiner s'éveille au lointain.
Quand tu porteras comme nous la blaude,
On t'éveillera de meilleur matin.

Dors, tu seras gueux, gueux jusqu'à la tombe.
Qu'on soit parpaillot, juif ou bon chrétien,
Comme grêle aux champs, la misère tombe
Sur les pauvres gens qui n'y peuvent rien.

Cette hôtesse-là vient sans qu'on l'invite,
Et vide la grange épi par épi.
A ce jeu, garçon, tu perdras bien vite
Tes fraîches couleurs de pomme d'api.

Que vas-tu manger ? Cette nuit, l'orage
Sur la terre humide a couché ton blé !
Où mener tes bœufs ? Plus de pâturage.
Quel vin boiras-tu ? La vigne a gelé.

Et l'âge est venu sans que l'on y pense :
Un beau jour la mort entre dans tes draps.
On prétend qu'au ciel est ta récompense ;
Dors, en attendant, tant que tu pourras.

Après tout, la tâche est-elle si dure ?
L'hiver on grelotte, on grille l'été ;
Mais le soleil rit après la froidure.
Paysan, la vie a son bon côté.

Personne du moins n'a fait la grimace
Quand tu vins au monde, être faible et nu ;
On te garde au feu la meilleure place,
Chacun dit : Gamin, sois le bienvenu.

Tandis qu'à la porte on est en causette,
 Le bon vieux grand-père arrive, guettant
 Sur ta bouche en fleur un bout de risette,
 Et cela suffit pour qu'il soit content.

" C'est tout mon portrait quand j'avais son âge,
 Dit-il : à vingt ans comme il sera fort !
 Qu'il ait comme moi bon cœur, bon courage. "
 Et tout en parlant, voilà qu'il s'endort !

Do, do ! l'enfant do, dans tes pauvres langes
 Faits d'un vieux jupon de ta grand'maman,
 Dors, bon gros moutard, qui n'as rien des anges,
 Dors jusqu'à demain, dors, petit Bressan.

(Emaux bressans.)

Les Cloches du Pays.

Combien je vous aime, ô voix argentines,
 Cloches du pays, sœurs de mes vingt ans !
 Ave-Maria, laudes et matines,
 Combien mon cœur bat quand je vous entends.

Aux jours bienheureux de ma prime enfance,
 Quand j'étais encor timide et pieux,
 Mon sommeil était sous votre défense,
 Et vous me faisiez des rêves joyeux.

Rien n'était si beau que vos envolées.
 Dans le grand soleil de l'après-midi
 Je suivais des yeux vos notes ailées
 Qui tourbillonnaient dans l'air attiédi.

.....
 O musique chère, heure sans pareille,
 Que tous nos propos étaient ingénus !
 Nous nous comprenions alors à merveille ;
 Vos moindres secrets, je les ai connus.

Parfois nous disions ensemble un cantique ;
 Mon cœur s'inondait bientôt de clarté,
 Le ciel s'entr'ouvrait ; dans l'azur mystique,
 Dieu m'apparaissait, plein de majesté.

La Vierge brillait plus qu'on ne peut dire
 En robe couleur de fleur du pêcher ;
 Jésus, souriant d'un divin sourire,
 Me faisait du doigt signe d'approcher.

Et comme en avril fleuronne et verdoie
 Le verger où passe un reflet des cieux,
 Tout le paradis était dans la joie
 Rien qu'à voir jouer l'enfant gracieux.

.

Hélas ! j'ai tant vu d'hommes et de choses
 Apparaître et puis s'en aller soudain !
 Un souffle de mort a flétri les roses
 Qui faisaient l'orgueil du petit jardin.

L'horizon d'antan se trouble et recule
 Et l'ombre envahit le cœur délaissé.
 Cloches de l'Aurore et du crépuscule,
 Rendez-moi, de grâce, un peu du passé.

Cloches qui riez quand l'aube s'allume,
 Cloches qui pleurez quand le jour s'enfuit,
 Angélus du soir perdu dans la brume,
 Glas des trépassés qu'emporte la nuit,

Carillons, lancés à travers l'espace,
 Qui faites un bruit d'oiseaux envolés,
 Belles qui chantez pour le vent qui passe
 Comme l'alouette au milieu des blés,

Cloches qui courez au ras des prairies,
 Cloches qui frôlez la cime des bois,
 Sur l'aile d'argent de vos sonneries
 Emportez mon âme au ciel d'autrefois !

Je vous reconnais. Vous êtes les mêmes
 Qui m'aimiez jadis... Jadis et depuis
 En avez-vous fait, de joyeux baptêmes !
 Que d'enterrements vous avez conduits !

Quand pour Saint-Joseph ou pour Notre-Dame
 Vous carillonnez aux jours de gala,
 Votre vieux clocher semble rendre l'âme.
 Triste logement que vous avez là !

Mais les martinets vous restent fidèles ;
 Des moineaux transis vous avez pitié ;
 Avec les ramiers et les hirondelles
 Vous êtes toujours en grande amitié.

Qui donc mieux que vous, ô bonnes chrétiennes,
 Parleraient d'espoir aux hommes changeants ?
 Vos tintements clairs, vos grêles antiennes
 S'en vont droit au Dieu des petites gens.

Infiniment douce, infiment tendre
 Est votre chanson de chaque matin ;
 Et moi, l'oublieux, rien qu'à vous entendre
 Je retrouve encore un peu de latin,

Un peu de latin de l'hymne à Marie
 Que disait ma mère en vous écoutant,
 À l'heure de paix et de rêverie
 Où la lune rose était sur l'étang.

(Emaux bressans.)

Jean Aicard.

Toulon, 1848.

Œuvres poétiques : *Les Jeunes Croyances* (1857). — *Rebellions et Apaisements* (1871).

Poèmes de Provence (1884). — *La Chanson de l'enfant* (1875).

Miette et Noré, idylle (1880). — *Le Dieu dans l'Homme* (1885).

L'Eternel Cantique ; *Le Livre des Petits* (1836). — *Le Livre d'Heures de l'amour* (1887).

Au Bord du Désert (1888). — *Don Juan*, poème en 5 actes (1888).

Maternités (1893). — *Jésus* (1896). — *Poèmes de Provence. Les Cigales*, nouv. édit. (1908)

Poésies choisies (1909). — *Hollande, Algérie* (1912).

Poète, romancier, auteur dramatique.

Elève au lycée de Nîmes, il était accueilli, les jeudis et dimanches, chez Lamartine, qui vivait alors dans son château de Monceau, près de Milly.

Les premières œuvres sont presque toutes consacrées au pays natal.

Moi, je dis simplement l'azur, les blés, les roses,

écrit-il à Sully Prudhomme qui avait salué d'un sonnet les *Poèmes de Provence*.

Mais le poète a élargi son domaine et dans toute une série d'œuvres il a voulu mettre plus d'humanité, plus de profondeur. Sa véritable originalité, pourtant, il faut la chercher dans les poèmes qui chantent le Midi, ses mœurs, ses légendes, la splendeur et la joie de ses villes, ses fêtes, son mistral, ses cigales.

Quant à la facture, on peut noter de ci de là quelques défaillances, et même des négligences de style.

La Légende du Chevrier.

Comme ils n'ont pas trouvé place à l'hôtellerie,
 Marie et Saint Joseph s'abritent pour la nuit
 Dans une pauvre étable où l'hôte les conduit,
 Et là, Jésus est né de la vierge Marie.

Il est à peine né qu'aux pâtres d'alentour
 Qui gardent leurs troupeaux dans la nuit solitaire,
 Des anges lumineux annoncent le mystère.
 — Beaucoup sont en chemin avant le point du jour.

Ils portent à l'Enfant, couché sur de la paille
 Entre l'âne et le bœuf qui soufflent doucement,
 Du lait pur, des agneaux, du miel et du froment,
 Tous les humbles trésors du pauvre qui travaille.

Le dernier venu dit : " Trop pauvre, je n'ai rien
 Que la flûte en roseau pendue à ma ceinture,
 Dont je sonne, la nuit quand le troupeau pâture.
 J'en peux offrir un air, si Jésus le veut bien. "

Marie a dit que oui, souriant sous son voile...
 Mais soudain sont entrés les mages d'Orient ;
 Ils viennent à Jésus l'adorer en priant,
 Et ces rois sont venus guidés par une étoile.

L'or brode, étincelant, leur manteau rouge et bleu,
 Bleu, rouge, étincelant comme un ciel à l'aurore.
 Chacun d'eux, prosterné devant Jésus, l'adore ;
 Ils offrent l'or, l'encens, la myrrhe à l'Enfant-Dieu.

Ebloui comme tous par leur train magnifique,
 Le pauvre chevrier se tenait dans un coin.
 Mais la douce Marie : " Êtes-vous pas trop loin
 Pour voir l'Enfant, brave homme, en sonnant la musique ? "

Il s'avance troublé, tire son chalumeau,
 Et, timide d'abord, l'approche de ses lèvres ;
 Puis, comme s'il était tout seul avec ses chèvres,
 Il souffle hardiment dans la flûte en roseau.

Sans rien voir que l'Enfant de toute l'assemblée,
 Les yeux brillants de joie, il sonne avec vigueur ;
 Il y met tout son souffle, il y met tout son cœur,
 Comme s'il était seul sous la nuit étoilée.

Or, tout le monde écoute avec ravissement ;
 Les rois sont attentifs à la flûte rustique,
 Et quand le chevrier a fini la musique,
 Jésus, qui tend les bras, sourit divinement.

(La Chanson de l'Enfant.)

La Cigale.⁽¹⁾

Je suis le noble insecte insouciant qui chante,
 Au solstice d'été, dès l'aurore éclatante,
 Dans les pins odorants, mon chant toujours pareil
 Comme le cours égal des eaux et du soleil.
 De l'Été rayonnant et chaud je suis le Verbe,
 Et quand, las d'entasser la gerbe sur la gerbe,

(1) Cfr. Abel Bonnard :

Le Chant des Cigales.

O filles de chaleur, chanteuses enflammées,
 Grêle qui rebondit dans les vertes ramées,
 O cigales, sobres bacchantes du ciel bleu,
 Tonnerre aigre du temps serein, ô fruits de feu,
 Grenade que midi fait éclater, ô pluie
 Des mois sans eau, lit d'or où la sieste s'appuie,
 Cœur sonore et nombreux du jour, cri du soleil,
 Guerrières aux longs traits qui chassez le sommeil,
 Reines d'une cité de bruit dont l'air s'encombre,
 Je vous chanterai mieux, retiré dans cette ombre,
 Et ma flûte, comme un oiseau nourri d'air frais,
 Murmure, et la chaleur embrase les forêts.
 Le chemin brûle au flanc du mont. O vigilantes,

Cymbales de l'été qui sonnez dans les plantes,
 Ouvrières tissant sur le monde assourdi,
 O bavardes mélodieuses de midi,
 O commères retentissantes, ô cigales,
 Bientôt s'allongeront les ombres inégales.
 Le mur reprend sa forme épaisse, et, près de lui,
 Déjà sur le cyprès l'heure plus jaune luit.
 De l'air exténué s'élèvent les villages.
 Hâtez-vous, brûlez vite, ô charbons des feuillages ;
 Déjà vous décroissez sur les bords du chemin.
 Alors, comme la vieille, en songeant à demain,
 Enfouit ses tisons au fond des cendres blanches,
 Le soleil qui s'en va vous cache dans les branches.

(Les Familiers.)

Les moissonneurs, couchés sous l'ombrage attiédi,
 Dorment en haletant des ardeurs de midi,
 Alors, plus que jamais, je dis, joyeuse et libre,
 La strophe à double écho dont tout mon être vibre.
 Et tandis que plus rien ne bouge aux alentours,
 Je palpíte et je fais résonner mes tambours :
 La lumière triomphe et, dans la plaine entière,
 On n'entend que mon cri, gâité de la lumière.

Comme le papillon, je puise au cœur des fleurs
 L'eau pure qu'y laissa tomber la nuit en pleurs.
 Je suis par le soleil tout puissant animée.
 Socrate m'écoutait ; Virgile m'a nommée.
 Je suis l'insecte aimé du poète et des dieux ;
 L'ardent soleil se mire au globe de mes yeux ;
 Mon ventre roux, poudreux comme un beau fruit, ressemble
 A quelque fin clavier d'argent et d'or, qui tremble ;
 Mes quatre ailes aux nerfs délicats laissent voir,
 Transparentes, le clair duvet de mon dos noir,
 Et, comme l'astre au front inspiré du poète,
 Trois rubis enchâssés reluisent sur ma tête.

(Poèmes de Provence.)

Le Semeur. (1)

Que portes-tu dans ta ceinture, Paysan qui vas par la plaine,
 Dans ton sac noué sur tes reins ? Et vas si droit, quoique voûté,
 Est-ce de l'or, par aventure ? Que tiens-tu là, dans ta main pleine ?
 — Non, passant, c'est un sac de grains. — C'est du blé de toute beauté.

(1) Cfr. V. HUGO : *Saison des Semailles* (p. 312). — L. VEUILLOT : *Le Semeur*. — J. NORMAND : *Le Vieux Semeur*. — L. MERCIER : *Le Chant du Semeur* — CHARLIS HUE : *Labour d'Automne*. Citons d'abord ce dernier poème :

Labour d'automne.

La charrue est au bord du plateau, profilée
 Sur le ciel gris ; en bas s'entr'ouvre la vallée
 Dont la brume envahit les fonds et les versants.

De légères vapeurs, comme un subtil encens,
 S'exhalent de la terre humide et reposée ;
 Et des fils de la Vierge, emperlés de rosée,
 Traînent sur les sillons, le chaume et les taillis.
 Dans l'air frais du matin, sur les champs recueillis,
 Plane le grand silence ; et le soleil se lève
 A travers le brouillard qu'il déchire et qu'il crève.

Ce n'est pas l'hiver rude et ce n'est plus l'été ;
 Tendre ou puissant, le ciel tour à tour s'est teinté
 De pourpre et d'or, de gris opalin et de mauve :
 Des jours, et tout a pris la grâce enveloppante
 Et le charme alanguiné des choses à leur fin.

L'homme s'agite seul, talonné par la Faim.
 Une récolte à bas, il en faut faire une autre ;
 Aussi, large et fécond comme un geste d'apôtre,

Semblait déjà faucher la future moisson,
 Le geste du semeur va remplir l'horizon.
 Et l'on ouvre le sol pour y jeter le germe.

Du brouillard, cependant, chaque massif de ferme
 Emerge ; par degrés reculent les lointains ;
 Et voici que là-bas, moutonnants, incertains,
 Bleuissent les contours de la haute futaie
 Qui ferme la vallée au loin, comme une haie.
 Doux et blond, le soleil monte dans le ciel clair ;
 Des souffles caressants flottent encor dans l'air,
 Comme aux matins d'avril ; mais là-haut, dans l'espa-
 Précurseur des hivers, un grand vol d'oiseaux passe,
 Un vol frileux tirant vers les lointains midis.
 Et du sol remué, des labours attiédés,
 Monte une bonne odeur de terre, par bouffée.

S'érigeant sur le ciel comme un vivant trophée,
 Les deux jeunes chevaux soufflent, le poil fumant ;
 Et l'homme, interrompant son labeur un moment,
 — Son dur labeur resté celui des très vieux âges,
 Et qu'aux mêmes saisons, sous les mêmes présages,
 Ses aïeux ont peiné, que ses fils peineront, —
 Essuie avec sa main la sueur de son front.

CHARLES HUE.

Et blé, c'est du pain, mon brave homme. Mais lui, tirant du sac de toile
 A qui portes-tu ton trésor ? Le blé sonore à l'or pareil,
 As-tu pour une grosse somme Dès l'aube il le lance à l'étoile
 De ce beau blé couleur de l'or ? Et tout le jour vers le soleil.

Mais — le bras levé — la main lance Le soir vient. L'homme qui chemine
 Le grain qui vole en éventail, Lance toujours la graine aux cieus...
 Et le paysan, en silence, — Paysan qui courbez l'échine,
 De l'aube au soir fait ce travail. On est donc fou quand on est vieux ?

Les oiseaux croient, venus par bande Il me dit : " La terre m'appelle ;
 Et d'heure en heure plus nombreux, La mère demande à couvrir.
 Que ce bras levé leur commande Mon grain pesant retombe en elle,
 De partager les grains entre eux. Qui saura le faire lever.

Qu'elle est vieille, lasse et féconde ! „
 — Ah ! ce que tu tiens dans ta main,
 Maître, — c'est la force du monde,
 C'est tous les hommes de demain ! (1)

(1) Cfr. G. EEKHOUD (Anvers, 1854). Œuvres poétiques : *Myrtes et Cyprès* (1877) ; *Zigzags poétiques* (1878) ; *Les Pittoresques* (1879) :

Le Semeur.

On abandonne aux mercenaires,
 Aux passants, commensaux d'un jour,
 Les travaux des champs ordinaires :
 Hersage, fenaison, labour.

Mais les semailles restent l'œuvre
 Du jeune gars silencieux
 Qu'on n'ose traiter en manœuvre,
 Tant son concours est précieux.

La valse des feuilles commence,
 Les jours sont courts, le ciel est gris.
 Le polder attend la semence :
 Le jeune semeur l'a compris.

Fuyant les labeurs de la foule,
 Il endosse le semoir blanc ;
 Autour du bras gauche il l'enroule
 Et l'emplit de grain opulent.

Avant que le foyer s'allume,
 Dès le réveil bruyant du coq,
 Vers les guérets tendus de brume,
 Mordus par le coutre et le soc,

Il va, sauvage et solitaire,
 Les yeux plongeant dans le sillon,
 Sa main semblant bénir la terre ;
 Et, comme avec un goupillon,

D'après la pratique enseignée
 Par les anciens semeurs pieux,
 Il répand la prime poignée
 En croix, aux quatre vents des cieus.

Chaque fois qu'au semoir il puise,
 Son geste est superbe et réglé ;
 Comme au rythme d'un chant d'église
 Il avance en jetant le blé.

Qui fait passer dans son œil cave
 Cet éclair de mâle fierté
 Et se jouer sur son front grave
 Un rayon d'immortalité ?

Combien de fois, mélancolique,
 Le soir, émergeant du brouillard,
 Sa silhouette fatidique
 A-t-elle attaché mon regard ?

Il ne dégageait qu'avec peine
 Ses lourds sabots du sol boueux,
 Ses jambes ouvraient sur la plaine
 L'angle d'un compas monstrueux.

Il était osseux, hâve et maigre,
 Vêtu d'un sayon en lambeaux ;
 Au-dessus planaient les corbeaux,
 Les maraudeurs à la voix aigre.

Ses grègues de velours marron
 Dans la nuit prenaient un ton neutre :
 Défoncé, son chapeau de feutre
 Était plutôt un chaperon.

Bercé par son pas monotone,
 Je le contempiais longuement ;
 Il prêtait un nouvel aimant
 Au charme poignant de l'automne.

Tandis que son mince profil
 Fascinait mes sens de poète,
 Mon cœur chantait : " Béni soit-il,
 " L'humble semeur, le doux ascète !

" Car il répand, lui qui n'a rien,
 " De sa large main plébéienne,
 " Le pain de ses frères, le tien,
 " Riche ! notre vie et la tienne ! „

Auguste Angellier.

Dunkerque, 1848-1911.

Œuvres poétiques : *A l'Amie perdue* (1896). — *Le Chemin des Saisons* (1903).

DANS LA LUMIÈRE ANTIQUE : *Les Dialogues d'amour* (1905); — *Les Dialogues civiques* (1906);
Les Épisodes, 1^{re} partie (1909); — *Les Episodes*, 2^{me} partie (1910);
Les Scènes (1911). — *Œuvres posthumes* (1912).

Elevé à Boulogne-sur-mer; fit plusieurs séjours en Angleterre.

Professeur de littérature anglaise, d'abord à l'Université de Lille (1880-1902), puis, jusqu'à sa mort, à l'École normale Supérieure. Fit un long séjour en Angleterre, où il rassembla les matériaux de son important ouvrage en 2 vol. : *La Vie de Robert Burns*. Ses goûts le portent tantôt vers la littérature classique, tantôt vers celle des Iakistes anglais. Débuta assez tard dans les lettres.

Ennemi de toute réclame, vivait dans une indépendance farouche. Maturité grave et ferme de la pensée : rappelle parfois la philosophie hautaine de Vigny.

L'Habitude.

La tranquille habitude aux mains silencieuses
 Panse, de jour en jour, nos plus grandes blessures;
 Elle met sur nos cœurs ses bandelettes sûres,
 Et leur verse sans fin ses huiles oubliées.

Les plus nobles chagrins, qui voudraient se défendre,
 Désireux de durer pour l'amour qu'ils contiennent,
 Sentent le besoin cher et dont ils s'entretiennent
 Devenir, malgré eux, moins farouche et plus tendre.

Et, chaque jour, les mains endormeuses et douces,
 Les insensibles mains de la lente Habitude
 Resserrent un peu plus l'étrange quiétude
 Où le mal assoupi se soumet et s'émousse;

Et du même toucher dont elle endort la peine,
 Du même frôlement délicat qui repasse
 Toujours, elle délustre, elle éteint, elle efface,
 Comme un reflet, dans un miroir, sous une haleine,

Les gestes, les sourires et le visage même
 Dont la présence était divine et meurtrière;
 Ils pâlisent, couverts d'une fine poussière;
 La source des regrets devient voilée et blême.

A chaque heure apaisant la souffrance amollie,
 Otant de leur éclat aux voluptés perdues,
 Elle rapproche ainsi, de ses mains assidues,
 Le passé du présent et les réconcilie.

(1) Lire, sur Angellier, Ch. Maurras (*Revue encyclopédique*, 1896); *Le Beffroi* (oct. 1903); Introduction aux *Pages choisies d'Auguste Angellier*, par E. Legouis (1908); E. Faguet (*Rev. des II Mondes*, 15 juin 1909); Paul Masson (*Revue de Fribourg*, 1910); H. Potez (*Rev. de Paris*, 1 juin 1911).

La douleur s'amoin-drit pour de moindres délices ;
 La blessure adoucie et calme se referme ;
 Et les hauts désespoirs, qui se voulaient sans terme,
 Se sentent lentement changés en cicatrices ;

Et celui qui chérit sa sombre inquiétude,
 Qui verserait des pleurs sur la douleur dissoute,
 Plus que tous les tourments et les cris vous redoute,
 Silencieuses mains de la lente Habitude. ⁽¹⁾

(*Le Chemin des Saisons.*)

Deux Inscriptions pour un Autel de l'Espérance.

I

à Gabriel Sarrazin

Honore l'Espérance ! Elle est la bienfaitrice
 Dont les doigts lumineux pansent la cicatrice
 Que laisse à notre chair notre dernier malheur ;
 Elle empêche les flots pressés de la Douleur
 D'être ininterrompus ; elle est le gué du fleuve,
 Par lequel nous gagnons une autre rive neuve,
 Différente de celle où nous pleurons assis.
 Echappés un instant à nos pâles soucis,
 Nous courons nous ébattre aux fraîcheurs des prairies
 Où nous pouvons cueillir des guirlandes fleuries
 Qui parfument nos mains et caressent nos yeux.
 Quand il faut revenir sur le bord douloureux,
 Nous rapportons du moins, de ces eaux traversées,
 Des membres moins meurtris, des âmes délassées,
 Capables de reprendre, et presque de chérir,
 Sous les cieux trop fermés, leur tâche de souffrir.
 Elle donne à nos cœurs, de l'une à l'autre peine,
 L'espace d'un repos ; elle rend moins certaine
 Notre angoisse, mélange un doute à notre ennui.
 Son souvenir, parfois, est plus fort que celui
 Des tourments supportés, qui deviennent un songe ;
 L'inflexible réel est moins que son mensonge,
 Et son charme survit aux vérités du sort.
 N'advient-il pas aussi, mortel, que son essor

(1) Cfr. de SULLY PRUD'HOMME :

L'Habitude.

L'habitude est une étrangère
 Qui supplante en nous la raison.
 C'est une ancienne ménagère
 Qui s'installe dans la maison.

Elle est discrète, humble, fidèle,
 Familière avec tous les coins ;
 On ne s'occupe jamais d'elle,
 Car elle a d'invisibles soins :

Elle conduit les pieds de l'homme,
 Sait le chemin qu'il eût choisi,
 Connaît son but sans qu'il le nomme,
 Et lui dit tout bas : « Par ici. »

Travaillant pour nous en silence,
 D'un geste sûr, toujours pareil,
 Elle a l'œil de la vigilance,
 Les lèvres douces du sommeil.

Mais imprudent qui s'abandonne
 A son joug une fois porté !
 Cette vieille au pas monotone
 Endort la jeune liberté ;

Et tous ceux que sa face obscure
 A gagnés insensiblement,
 Sont des hommes par la figure,
 Des choses par le mouvement.

(*Stances et Poèmes.*)

Amène les clartés dont elle est l'hirondelle,
 Et que son léger vol, nous demeurant fidèle,
 Au lieu de sa promesse apporte le bonheur ?
 C'est elle aussi qui donne aux souhaits leur ferveur,
 Aux amours leur audace, aux efforts leur constance.
 Et c'est pourquoi, mortel, honore l'Espérance !

II

Redoute l'Espérance ! Elle est la messagère
 Qui précède les Maux, et dont la main légère
 Sollicite nos cœurs à les mieux ressentir.
 Sans elle, les chagrins viendraient s'appesantir
 Sur des cœurs résignés et bientôt impassibles.
 Des coups trop continus tomberaient moins terribles
 A ceux que l'habitude incessante du mal
 Durcirait contre lui ; son poids toujours égal
 Pèserait moins, alors qu'il ne saurait surprendre.
 La perfide Espérance, en nous laissant attendre
 Les vains bonheurs brodés sur son voile menteur,
 En mollissant nos sens sous sa feinte douceur,
 Interrompt nos efforts et notre accoutumance,
 Et nous livre surpris, séduits et sans défense,
 A son complice obscur derrière elle caché.
 Dans le morne vouloir où l'homme retranché,
 Sachant qu'il doit souffrir, à son destin se hausse,
 Elle vient le chercher ; sa main charmante et fausse
 Lui présente des fleurs ; lorsque, pour les saisir,
 Lâchant le bouclier qui devait le couvrir,
 Il avance les doigts vers leur gerbe trompeuse,
 Siffle le javelot qui dans l'aisselle creuse ^A
 Frappe et vibre enfoncé sous le bras désarmé.
 Elle fuit un instant, d'un grand vol alarmé
 Qui semble effarouché de l'embûche traîtresse,
 Mais, bientôt réparue, elle reprend sans cesse
 Sa fourbe entente avec le Destin ténébreux.
 Ainsi, la cruauté savante de ces jeux
 En nos cœurs fatigués rajeunit la souffrance.
 Et c'est pourquoi, mortel, redoute l'Espérance !

Dans la Lumière Antique : *Les Episodes*,
 2^e partie : *Le Livre des Sagesse*.)

A un Arc de Triomphe.

à Louis Vallos.

Porte de marbre blanc, que gardent des cyprès,
 Tu dresses, sur le haut de tes piliers cassés
 A peine sillonnés par de minces fissures,
 Ton cintre inaltérable et noble, aux lignes sûres.

La cité dont tu fis la parure n'est plus
 Que quelques pans de murs croulés sur des talus ;
 Toi, tu gardes toujours dans ta courbe aussi fine,
 Le morceau de ciel bleu que ton arche renferme
 D'un trait pur que le temps n'a pas défiguré ;
 Les étés, les hivers n'ont pas même altéré
 Tes plus légers reliefs, ni tes arêtes vives,
 Et le soleil, glissant sur tes lettres votives,
 Les entoure d'une ombre aussi nette qu'au jour
 Où le César lisait son nom sur leur contour.
 Tous les hommes pour qui tu fus jadis dressée
 Ont péri : multitude autour de toi pressée,
 Triomphateurs hautains qui passaient sur leur char,
 Vestales qui marchaient en baissant le regard,
 Légions dont le pas résonnait sous ta voûte ;
 L'immense majesté romaine s'est dissoute,
 En laissant pour jamais le monde en désarroi,
 Et, depuis ce temps-là, tu n'as autour de toi

Raoul Pouchon.

La Roche-sur-Yon, 1848.

Œuvres poétiques : *La Muse au Cabaret* (1920).

Fils de militaire, fit ses études au hasard des garnisons, mais principalement à Bourg-en-Bresse et à Angoulême. Vint à Paris en 1868. Travailla dans des banques, des compagnies d'assurance ; en même temps envoyait des Gazettes rimées au *Journal* surtout. Il vient, à 72 ans ! d'en réunir une partie en volume. Chante le vin, le soleil, la gaieté, la bonne et franche gaieté française. Verve spirituelle et gaillarde.

LE PARISIEN A LA CAMPAGNE.

Aussitôt couru le Grand Prix
 Le Parisien de Paris
 Se découvre une âme champêtre
 Il aspire à des coins herbeux
 Il veut voir des moutons, des bœufs ;
 Pour un peu plus, il voudrait paître.

Oh ! croyez bien qu'il ne va pas
 S'égarer bien loin de ce pas,
 Mais simplement de quelques toises.
 Pour le Parigot endure,
 La campagne est tout près d'ici :
 Son bout du monde, c'est Pontoise.

Il faut qu'il soit, bien entendu,
 Dans sa propriété rendu,
 Le temps de fumer un cigare ;
 Prenant ses amis à témoin
 Que son petit coin est à moins
 De cinq minutes de la gare ;

Et qu'en montant sur le coteau
 Où ne pénètre pas l'auto,
 On peut voir Paris dans la brume,
 Par les temps favorables ; mais
 Il n'y monte, dit-il, jamais,
 De peur de ramasser un rhume.

Le voilà dans son patelin
 Il te vous passe au ripolin
 Les échaldas de sa clôture,
 Comme les bancs de son jardin.
 Et cet excellent citadin
 Découvre à nouveau la nature.

Ses fleurs prospèrent, Dieu merci !
 Mais il pleure sur son persil.
 Ses salades et ses ciboules.
 (Il y faudrait un peu d'engrais.)
 Il sanglote sur ses œufs frais ;
 Que ne fait-il pas pour ses poules !

Tout le ravit, les premiers jours.
 Il ne sait de plus beaux séjours
 Que le sien. Et quand la clochette
 Sonne l'heure de son repas,
 Fichtre ! son appétit n'est pas
 (Comme on dit) dans une musette.

Le Soleil, l'air pur et l'azur
 Y sont pour beaucoup, c'est bien sûr.
 Sans compter, n'est-ce pas ? qu'il trime
 Depuis le matin jusqu'au soir,
 Du sécateur, de l'arrosoir.
 Et le cabaret qu'il supprime !...

A l'heure du soleil couchant,
 C'est là qu'il est presque touchant,
 Alors qu'il dit à sa compagne :
 " Au fond, vois-tu, la vérité,
 Aussi bien hiver comme été,
 Serait d'habiter la campagne.

Après quinze jours de ciel bleu,
 Allons, bon ! tout à coup il pleut,
 Et notre bonhomme s'ennuie :
 Il n'avait pas prévu cela.
 " Qu'est-ce qu'on peut faire, oh ! la la !
 A la campagne avec la pluie ?

A Paris, mon Dieu ! passe encor.
 C'est le complément du décor.
 Mais ici la vie est un baigne,
 Quand il pleut comme au Mardi Gras.
 Tu diras ce que tu voudras,
 J'en ai soupé, de " ta " campagne ! "

Et le soleil de nouveau luit,
 Qu'il est déjà rentré chez lui,
 Dans son cher Paris, triste et blême,
 Bien qu'il y règne un froid mortel.
 " Bah ! dit-il, il n'est rien de tel
 Que son vieux " chez soi " tout de même ! "

Qu'une chute sans fin d'existences chétives,
 Tombant presque sans bruit, ainsi que les olives,
 Qui jonchent ces coteaux recouverts d'oliviers,
 Aux mois où les pressoirs reprennent leurs leviers.
 Et c'est pourquoi, sachant toute gloire éphémère,
 Porte auguste, tu sers d'entrée au cimetière,
 Car la Mort est le seul vainqueur qui dure assez
 Pour tes murs éternels de nos grands lassés.

Dans la Lumière Antique : *Les Episodes.*
 2^e partie : *le Livre de Cléo.*

Jean Richepin.

Médéah (Algérie), 1849.

Œuvres poétiques : *La Chanson des Gueux* (1876). — *Les Caresses* (1877).
Les Blasphèmes (1884). — *La Mer* (1886). — *Mes Paradis* (1894).
La Bombarde (1899). — *Eglogues marines* (Revue de Paris, 1901).
Poèmes durant la Guerre (1919).

Famille originaire du « pays de Thiérache » dans l'Aisne. Les hasards de la vie militaire — son père était médecin-major — le firent naître en Algérie. Au physique, puissant, bien musclé, un masque admirable, énergique, « la tête d'un centurion qui aurait fait les guerres puniques ». En 1870, franc-tireur. Après l'École Normale, de 1871 à 1875, vie errante et libre ; séjours à Londres, en Italie, aux îles Baléares ; a visité la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, le Danemark, la Suède, l'Allemagne, la Suisse, l'Espagne, l'Algérie, le Maroc. Fut portefaix, débardeur, matelot, acteur ; fit partie d'une troupe de Bohémiens.

C'est le chantre des gueux et de la mer.

Tempérament fougueux, presque africain, qui a, dit-il, du sang touranien dans les veines. Talent magnifique, d'une âme ardente, éprise de sonorités triomphales, ainsi que de couleurs éclatantes.

Richepin a écrit aussi des idylles gracieuses ; il a ciselé des strophes d'une délicatesse exquise, d'une souplesse de rythme merveilleuse.

En même temps que poète, romancier, dramaturge et conférencier.

A part certaines réserves, nous pouvons faire nôtre cette appréciation de H. Chantavoine : « Laissons de côté ses défauts une fois reconnus et, si l'on veut, condamnés, ses audaces, son exubérance, son tapage, ses crudités, son cynisme, tout ce que l'on peut dire contre lui de sévère et de désobligeant. C'est un régal pour les yeux et pour l'oreille que cette langue drue, copieuse, savoureuse et chantante. Si rhétorique il y a, comme le veulent certains critiques, personne, depuis V. Hugo, n'a joué d'une rhétorique, c'est-à-dire d'une puissance d'assembler les mots et les sons, plus magistrale, n'a eu plus de cordes à sa lyre et plus de notes dans sa voix, n'a montré une virtuosité plus souple et plus exercée, n'a eu à son service des ressources d'invention et d'expression plus étendues ».

Le Chemin creux.

Le long du chemin creux que nul arbre n'égaie,
 Un grand champ de blé mûr, plein de soleil, s'endort
 Et le haut du talus, couronné d'une haie,
 Est comme un ruban vert qui tient des cheveux d'or.

Dé la haie au chemin tombe une pente herbeuse
 Que la taupe soulève en sommets inégaux
 Et que les grillons noirs à la chanson verbeuse
 Font pétiller de leurs monotones échos.

Passe un insecte bleu vibrant dans la lumière,
Et le lézard s'éveille et file, étincelant,
Et, près des flaques d'eau qui luisent dans l'ornière,
La grenouille coasse un chant rauque en râlant.

Ce chemin est très loin du bourg et des grand'routes.
Comme il est mal commode, on ne s'y risque pas.
Et du matin au soir les heures passent toutes
Sans qu'on voie un visage ou qu'on entende un pas :

C'est là, le front couvert par une épine blanche,
Au murmure endormeur des champs silencieux,
Sous cette urne de paix dont la liqueur s'épanche
Comme un vin de soleil dans le saphir des cieux,

C'est là que vient le gueux, en bête poursuivie,
Parmi l'âcre senteur des herbes et des blés,
Baigner son corps poudreux et rajeunir sa vie
Dans le repos brûlant de ses sens accablés.

Et quand il dort, le noir vagabond, le maroufle
Aux souliers éculés, aux haillons dégoûtants,
Comme une mère émue et qui retient son souffle,
La Nature se tait pour qu'il dorme longtemps.

(*La Chanson des Gueux.*)

Du Mouron pour les p'tits oiseaux.

Grand'mère, fillette et garçon
Chantent tour à tour la chanson.
Tous trois s'en vont levant la tête,
La vieille à la jaune binette,
Les enfants aux roses museaux.
Que la voix soit rude ou jolie,
L'air est plein de mélancolie :

Du mouron pour les p'tits oiseaux !

Le mouron vert est ramassé
Dans la haie et dans le fossé.
Au bout de sa tige qui bouge
La fleur bonne est blanche et non rouge.
Il sent la verdure et les eaux ;
Il sent les champs et l'azur libre
Où l'alouette vole et vibre :

Du mouron pour les p'tits oiseaux !

C'est ce matin avant le jour
Que la vieille a fait son grand tour.
Elle a marché deux ou trois lieues
Hors du faubourg, dans les banlieues,
Jusqu'à Clamart ou jusqu'à Sceaux.
Elle est bien lasse sous sa hotte !
Et l'on ne vend qu'un sou la botte :

Du mouron pour les p'tits oiseaux !

Les petits trouvant le temps long
Traînent en allant leur talon.
La sœur fait la grimace au frère
Qui, sans la voir, pour se distraire,
Trempe ses pieds dans les ruisseaux,
Tandis qu'au cinquième peut-être,
On demande par la fenêtre :

Du mouron pour les p'tits oiseaux !

Mais la grand'mère a vu cela.
Un sou par-ci, deux sous par là !
C'est elle encor, la pauvre vieille,
Qui le mieux des trois tend l'oreille
Et dont les jambes en fuseaux,
Quand à monter quelqu'un l'invite,
Savent apporter le plus vite

Du mouron pour les p'tits oiseaux !

Un sou par-là, deux sous par-ci !
La bonne femme dit merci.
C'est avec le gros sou de cuivre
Que l'on achète de quoi vivre,
Et qu'elle, la peau sur les os,
Peut donner, à l'heure où l'on dîne,
A son bambin, à sa bambine,

Du mouron pour les p'tits oiseaux !

(*La Chanson des Gueux.*)

Tristesse des Bêtes.

Le soleil est tombé derrière la forêt.
 Dans le ciel qu'un couchant rose et vert décorait,
 Brille encor un grenat au faite d'une branche.
 La lune, à l'opposé, montre sa corne blanche.
 Vers les puits, dont l'eau coule aux rigoles de bois,
 C'est l'heure où les barbets avec de grands abois
 Font, devant le berger lourd sous sa gibecière,
 Se hâter les brebis dans des flots de poussière,
 Les bêtes, les oiseaux des champs sont au repos.
 Seuls, le long du chemin, compagnons de troupeaux,
 Sautant de motte en motte après la mouche bleue,
 On entend pépier les brusques hoche-queue.
 Puis ils s'en vont aussi. La nuit de plus en plus
 Monte, noyant dans l'ombre épaisse le talus
 Où les grillons plaintifs chantent leur bucolique
 En couplets alternés d'un ton mélancolique.
 Sous la brise du soir, les herbes, les buissons,
 Palpitent, secoués de douloureux frissons,
 Et semblentchuchoter de noires confidences.
 A ce ronron lugubre accordant ses cadences,
 Le vieux berger, qui souffle en ses pipeaux faussés,
 Fait pâmer les crapauds râlant dans les fossés.
 Or, le bélier pensif baisse plus bas ses cornes ;
 Les brebis, se serrant, ouvrent de grands yeux mornes ;
 Et les chiens en hurlant s'arrêtent pour s'asseoir.

 Oh ! vous avez raison d'être tristes, le soir !
 Elle a raison, berger, ta chanson monotone,
 Qui pleure. Il a raison, l'animal qui s'étonne
 De l'ombre épouvantable et de la nuit sans fond.
 Hélas ! l'ombre et la nuit, sait-on ce qu'elles font ?
 Sait-on quel œil vous guette et quel bras vous menace
 Dans cette chose noire ? Ah ! la nuit ! C'est la nasse
 Que la mort, tous les soirs, tend par où nous passons
 Et qui, tous les matins, est pleine de poissons.
 Vive le bon soleil ! Sa lumière est sacrée.
 Vive le clair soleil ! Car c'est lui seul qui crée.
 C'est lui qui verse l'or au calice des fleurs
 Et fait les diamants de la rosée en pleurs ;
 C'est lui qui donne à Mars ses bourgeons d'émeraude,
 A Mai son frais parfum qui par les brises rôde,
 A Juin son souffle ardent qui chante dans les blés,
 A l'automne jauni ses cieux roux et troublés ;
 C'est lui qui, pour chauffer nos corps froids en décembre,
 Unit au bois flambant les vins de pourpre et d'ambre ;
 C'est lui l'ami magique au sourire enchanté
 Qui rend la joie à ceux qui pleurent, la santé

Aux malades ; c'est lui, vainqueur des défaillances,
 Qui nourrit les espoirs, ranime les vaillances ;
 C'est lui qui met du sang dans nos veines ; c'est lui
 Qui dans les yeux charmants des femmes dort et luit ;
 C'est lui qui de ses feux par l'amour nous enivre,
 Et quand il n'est plus là, j'ai peur de ne plus vivre.
 Vous comprenez cela vous, bêtes, n'est-ce pas ?
 Puisque, le soir venu, ralentissant le pas,
 Dans votre âme, pour l'homme oublieux abolie,
 Vous sentez je ne sais quelle mélancolie.

(*La Chanson des Gueux.*)

La Vieille Terre.

Chantons aussi la vieille terre,
 La mère au pain,
 La mère au chêne et au sapin.
 Elle a ses voix et son mystère,
 La mère au pain.
 Chantons la terre !

Chantons aussi la vieille terre !
 Nos chers petits,
 Auprès de l'âtre, y sont blottis.
 Quand ils pleurent, son feu fait taire
 Nos chers petits.
 Chantons la terre !

Chantons aussi la vieille terre !
 Elle a des fleurs,
 Elle a de gais oiseaux siffleurs
 Qui font joyeux le plus austère.
 Elle a des fleurs.
 Chantons la terre !

Chantons aussi la vieille terre !
 C'est le grand lit
 Où, mort, on vous ensevelit.
 Qui dort là n'est pas solitaire :
 C'est le grand lit.
 Chantons la terre.

(*La Mer.*)

Arsène Vermeuzouze.

Vielles d'Ytrac (près d'Aurillac), 1850-1910.

Œuvres poétiques : *En Plein Vent* (1900). — *Mon Auvergne* (1903).
Dernières Veillées (1911).

Après des études sommaires, émigre, comme beaucoup de ses compatriotes, en Espagne, entre 15 et 16 ans. Court toute la presqu'île hispanique, poussa jusqu'en Algérie. Vers 1883, revient au pays et se fixe définitivement à Aurillac pour y exploiter une fabrique de spiritueux. S'est retiré des affaires en 1905. Partageait son temps entre les affaires, la lecture, la promenade, la chasse et la pêche.

Adore son pays, dont il peint, avec un art consciencieux, le sol âpre, les mœurs, les légendes, les types. Evoque aussi des visions d'Espagne dont le souvenir le hante constamment.

En Famille.

I

Près de l'âtre, que l'or de la flamme colore,
 Le regard en dedans et le front solennel,
 Ce soir-là, je couvais, d'un cerveau paternel,
 Des vers que je sentais palpiter, près d'éclorre,

Et qui me semblaient beaux, n'étant pas nés encore.
 Je rêvais d'un sonnet martelé, fouillé, tel
 Que, par sa forme pure et sa rime sonore,
 Il suffît à lui seul à me rendre immortel.

A mes côtés, les miens — ma sœur et mes deux nièces —
 Scrutaient de vieux habits, taillaient, cousaient des pièces...
 — Oh ! comme ce travail me semblait puéril ! ...

Elles cousaient, alors que le monstre Pégase,
 De qui je maîtrisais l'élan d'un poing viril,
 M'emportait en plein ciel, dans le rêve et l'extase ! ...

II

Et je trônais bien haut sur mon socle d'orgueil,
 Lorsque pieds nus, boitant, lamentable et baroque,
 Sous une disparate et vétuste défroque,
 Un mendiant terreux vint attrister mon seuil.

Il grelottait ; des pleurs de froid vitraient son œil,
 — Un pauvre œil jadis bleu, maintenant terne et glauque —
 Et je crus voir, drapé dans une sombre loque,
 Le spectre frissonnant de la Misère en deuil.

Mais ma nièce déjà l'attirait près de l'âtre,
 Gravissait l'escalier du grenier quatre à quatre,
 Rapportait de gros bas de laine ; et, souriant,

Caquetant gentiment, avec un tendre geste,
 Elle chaussait les pieds gercés du mendiant
 Et cousait les boutons qui manquaient à sa veste.

III

Or, tandis que le vieux mangeait en se chauffant,
 Son œil bleu rallumé dans sa face rougeaude,
 Et soufflait bruyamment sur sa soupe trop chaude,
 Le prestige des vers m'apparut décevant.

Et je trouvai plus beau, ma nièce, qu'aucune ode,
 Le geste de bonté — ce poème vivant ! —
 Que tu venais de faire avec ta main d'enfant,
 Avec ton humble main qui tricote et ravaude.

Devant l'élan de cœur naïf et spontané
 Qui te courbait aux pieds de ce vieillard tanné,
 Je sentis mon orgueil crouler comme une vague, —

Et mon sonnet d'orfèvre, où scintillaient les mots,
 Me sembla terne et froid comme un pommeau de dague
 Dont la rouille a soudain obscurci les émaux.

(*Mon Auvergne.*)

Ma Mère.

Vivant aux champs la vie active des fermières,
 Elle demeura jeune et robuste longtemps ;
 Et son teint conservait encore à cinquante ans
 L'éclatante fraîcheur qu'ont les roses trémières.

Les soirs d'hiver, au coin de l'âtre, où l'on entend
Le grillon fredonner sa chanson coutumière,
Sous la lampe à trois becs, — une lampe d'antan —
Elle filait, le front tout nimbé de lumière.

Et le père et l'aïeul et l'aïeule étaient là,
Et les enfants, et derrière eux, les domestiques
Assis dans l'ombre, sur des escabeaux rustiques

En vieux chêne. — Oh ! combien est lointain tout cela :

Ce cercle de famille et ces douces veillées
Où ma mère filait de blanches quenouillées !..

(*Mon Auvergne.*)

Charles Grandmougin.

Vesoul, 1850.

Œuvres poétiques : *Les Siestes* (1874). — *Nouvelles Poésies* (1880).

Poèmes d'amour (1884). — *Les Sirènes* (1885). — *Rimes de combat* (1886).

A Pleines Voiles (1888). — *Les Chansons du Village* (1890). — *Les Heures Divines* (1892).

De la Terre aux Étoiles (1896). — *Visions chrétiennes* (1899).

Choix de Poésies (1900). — *Promenades* (1904). — *Dernières Promenades* (1910).

Le Chemin de la Vie (1911). — *Les Poésies de la Revanche* (1914). — *Théâtre.*

Poète de la Franche-Comté, dont il décrit les aspects avec simplicité, mais avec tendresse. Il aborde avec la même facilité les thèmes philosophiques et les sujets populaires. Talent souple et divers. A écrit des contes charmants, des pièces de théâtre (*Le Christ*, 1892), des études littéraires.

Crépuscule.

Sur la crête des monts le soir est rose encore,
Mais de frêles brouillards ont flotté sur les champs ;
Les oiseaux fatigués s'assemblent, et leurs chants
Se tairont dans les bois muets jusqu'à l'aurore.

Frédéric Bataille.

Mandeure (Doubs), 1850.

Œuvres poétiques : *Délassements poétiques* (1873). — *Le Pinson de la Mansarde* (1874).

Premières Rimes (1875). — *Le Carquois* (1880). — *Une Lyre* (1883). — *Le Clavier d'or* (1884).

La Veille du Péché (1886). — *Le Vieux Miroir* (1887). — *Poèmes du Soir* (1888).

Les Chansons de l'École et de la Famille (1890). — *Les Fables de l'École et de la Jeunesse* (1893).

Choix de Poésies (1895). — *Nouvelles Poésies* (1900). — *Les Trois Foyers* (1905). — *Pages d'Automne* (1912)

Fils de paysans. Ancien instituteur de village, professeur au lycée Michelet, à Vanves (Seine). Retiré à Besançon. A chanté le foyer, le village, la famille, la patrie, la nature. Aime les enfants, les labourers, les semeurs d'idées.

Poète plein de cœur, épris d'un haut idéal ; c'est un optimiste doublé d'un stoïcien. Langue pure et châtiée.

LES CHÊNES

Les chênes vigoureux plantés au haut des cimes
Étendent leurs bras forts au-dessus des chemins
Où passent les espoirs et les regrets humains,
Entre les cieus profonds et les profonds abîmes.

Redressés sous l'effort des aquilons divins,
Leurs fronts majestueux ont des gestes sublimes,
Ft leurs pieds, qu'ont rongés mille ans les vers infi-
Vont aspirer la sève éternelle aux ravins. [mes,

Leur frondaison abrite un monde d'harmonies,
 Et, pareille à la lyre énorme des génies,
 Vibre en puissants accords dans les airs radieux.

O chênes, vieux géants des forêts vénérables,
 La foudre et le temps seuls vous savent vulnérables
 Et votre mort ressemble à la chute des Dieux !

(*Le Clavier d'or.*)

Derrière les coteaux glisse le doux soleil ;
 Je sens autour de moi monter la nuit glacée ;
 Comme s'enfuit des cieus profonds le soir vermeil,
 Le bonheur à son tour s'en va de ma pensée !

Souvent le crépuscule est comme un deuil pour moi,
 Je tremble, inconscient, comme l'herbe frissonne,
 Et, lorsque je m'en vais devant moi, sans personne,
 L'isolement du soir me cause un vague effroi.

Mes espoirs alanguis sont frappés d'agonie
 Et la chute du jour me parle du néant,
 Et la nuit qui s'approche est un gouffre béant
 D'où me vient la terreur d'une angoisse infinie.

Un Angélus mourant au loin dans un clocher
 Me semble un glas funèbre autant qu'une prière ;
 Le soleil bienfaisant qui vient de se coucher
 Me retire ma vie en cachant sa lumière.

Tous mes bonheurs perdus m'apparaissent alors
 Dans un passé confus fait de brume profonde ;
 Mon vouloir abattu renonce à ses efforts,
 Ne voyant qu'un mirage en la beauté du monde.

Ah ! ton âme est bien faible et ton cœur bien peu sûr,
 Homme gonflé d'orgueil et d'espérances vaines,
 S'il te suffit d'un soir plus triste ou plus obscur
 Pour sentir que ton sang est plus froid dans tes veines !

Délicat et frileux comme une fleur d'été,
 N'es-tu donc tout entier qu'une faible apparence,
 Une forme éphémère où vibre la souffrance
 Et qui périt au seuil de l'Immortalité !

Mon cœur avait dit : " Non ! ", Ma raison dit : " Peut-être. "
 Et lorsque je suis seul parmi les champs déserts,
 Que j'ai vu le soleil généreux disparaître,
 Je me trouve perdu dans l'énorme univers !

Sur le bord des chemins, je m'arrête et j'écoute,
 Je sonde vainement des horizons plus noirs,
 Et je sens la froideur désolante du doute
 Pénétrer en moi-même avec le froid des soirs.

Beaux soleils regrettés à la lumière enfuie,
 Pénombre des vallons, silence obscur des bois,
 Ah ! vous savez combien l'on peut mourir de fois
 Sans quitter la douleur et sans quitter la vie !

(De la Terre aux Etoiles.)

Henri Chantavoine.

Montpellier, 1850.

Œuvres poétiques : *Poèmes sincères* (1877). — *Satires contemporaines* (1880).
Ad Memoriam (1884). — *Au Fil des Jours* (1889). — *Aux Champs* (1911).

Ancien professeur de lycée, critique littéraire et poète. Appartient, comme il le dit lui-même, à l'école du bon sens, à la tradition classique. « Tous ceux, dit Petit de Julleville, qui aiment les solides vertus classiques, l'émotion sans fracas, l'élevation sans raideur, la correction sans effort, goûtent vivement sa poésie délicate et sincère, où la noblesse du sentiment est heureusement soutenue par l'harmonie du rythme et une rare pureté de la forme ». Optimisme grave et tendre, et qui sourit. Moraliste aimable et parfois malicieux.

J'ai revu mon Village...

J'ai revu mon village et repris ma maison,
 J'ai retrouvé la paix des chères habitudes,
 Reposé mes regards sur le même horizon
 Et rafraîchi mon cœur aux mêmes solitudes.

Rien n'a changé pour moi sous le toit familial
 Où d'anciens souvenirs habitent chaque pierre.
 Voici la porte blanche au seuil hospitalier,
 La treille, les sapins, la glycine et le lierre.

J'ai refait le chemin qui mène dans les bois
 Où je vais tous les ans perdre ma rêverie ;
 J'ai monté la colline en chantant à mi-voix
 Mon chant de bienvenue à la lande fleurie.

La lande a reconnu la voix de son ami,
 Elle a toujours pour moi sa grâce coutumière ;
 Mon pas a réveillé le grillon endormi,
 J'ai vu les mouchérons danser dans la lumière ;

Et tous, fleurs dans la haie ou nid dans le buisson,
 Qui savent me parler et que je sais entendre,
 M'ont donné leur parfum et m'ont dit leur chanson
 Avec une amitié plus fidèle et plus tendre.

En visiteur plus tendre, et plus fidèle aussi,
 Je reviens chaque année à mon petit village
 Egayer quelques jours mon âme de souci,
 En voyant reverdir les arbres de mon âge.

Léon Duvauchel.

Paris, 1850-1902.

Œuvres poétiques : *Le Médaillon* (1875). — *La Clé des champs* (1881). — *Le Livre d'un Forestier*,
 prose et vers (1892). — *Chez Nous*, prose et vers (1893). — *Poèmes de Picardie* (1902).
Poésies complètes (1905).

Célèbre les paysages de Picardie, ses mœurs, ses coutumes.

LES CHEVAUX DE LABOUR.

Tout en sueur, voici les bêtes de labour
 Qui reviennent, traînant la herse et la charrue ;
 Et leurs pas réguliers résonnent dans la rue
 Comme ceux des soldats qu'anime le tambour.

Voyez-les s'avancer, les serviteurs des hommes,
 Eux qui se réservaient le plus dur du travail :
 Percherons accouplés, par le large portail
 Ils rentrent au logis des fermiers économes.

Le robuste garçon qui s'assied sur leur dos,
 Les clignant de son fouet, souvent les importune,
 Quoiqu'ils aient tout le jour creusé la terre brune,
 Et bien gagné le foin, l'avoine et le repos.

Ils ont de bons regards, à défaut de paroles,
 Pour saluer de loin le gros chien aboyeur.
 Les tout petits enfants les touchent sans frayeur ;
 Et le couchant vermeil leur fait des aurores.

(Poésies.)

Je ne suis pas tenté d'aller chercher ailleurs
Des amis de rencontre en quelque hôtellerie,
Je veux auprès de moi des compagnons meilleurs,
J'ai besoin d'un pays qui m'aime et me sourie...

(Aux Champs.)

La Lecture.

Ton feu brille, ta lampe austère est allumée.
Autour de toi, tout va dormir dans la maison.
Elève ton esprit, éclaire ta raison ;
Ton loisir t'appartient et ta porte est fermée ;
Prends un bon livre et va t'asseoir au coin du feu.
Les heures glisseront sur ton âme égayée,
Et tu ne sentiras qu'au bout de ta veillée
Les pavots du sommeil t'assoupir peu à peu.
Tourne pieusement les pages de ton livre.
Penseur, historien ou poète, l'ami
Qui te parle saura te découvrir, parmi
Les grandes vérités qui t'aideront à vivre,
Tantôt le passé mort, qu'on ranime en rêvant,
Tantôt un coin riant de la nature immense,
Ou bien un de ces mots profonds dont la science
Nous fait l'esprit plus riche et le cœur plus vivant.
Captivé par la page aimable ou sérieuse,
C'est un enchantement que de veiller ainsi.
Quand l'ivresse de lire a noyé le souci,
On jouit d'une paix douce et mystérieuse.

(Aux Champs.)

Tola Dorian.

En Russie, vers 1850.

Œuvres poétiques : *Poèmes lyriques* (1888). — *Vespérales* (1894). — *Roses remontantes* (1897).
Cendres des anciens jours. — *Poésies complètes* (1908).

Fille du prince russe Mestchersky ; vint très jeune en France où elle épousa Charles Dorian. Toute son œuvre, poésies, romans, théâtre, est traversée d'un grand souffle d'enthousiasme. Art pur et moralisateur. Inspiration toujours noble, lyrisme robuste et sain.

L'HONNEUR.

C'est la pudeur virile et la chose sacrée,
C'est le dernier flambeau des temples dévastés,
Nuls rites — nul encens — nuls fastes ; elle crée
Un plus haut tabernacle avec nos volontés.

C'est la vertu bizarre et qui croit de nos vices ;
Dans le naufrage immense un port improvisé,
Un inflexible instinct, amoureux de supplices,
Un sourire sans fin d'orgueil symbolisé.

Dans les écroulements des antiques croyances,
C'est la foi qui refait à nos fairs les festins
Des Dieux évanouis comme des souvenirs...
Le phare froid et clair sur les bûchers éteints.

C'est la clarté qui va devant nous... La fervente
Foi neuve... c'est l'idole implacable des forts,
Des cœurs d'acier rivés à la lutte vivante ;
C'est la lampe de vie illuminant les morts.

Son nom est une force et rend graves les foutes,
Sa religion mâle et qui n'a point d'autel,
C'est un souffle inconnu poussant les sombres houles
De la marée humaine au rivage immortel.

Du temple de l'esprit c'est la pierre angulaire ;
Le soldat, sur le sol, l'inscrit avec son sang ;
Cri venu des sommets ! mot d'ordre ! Appel stellaire !
L'honneur est une alfanse au poing d'un bras puissant !

(Poèmes lyriques.)

Judith Gautier.

Paris, 1850 - 1917.

Œuvres poétiques : *Le Livre de Jade* (1867). — *Les Rites divins. Au Gré du Rêve. — Pour la Vie. — Poèmes de la Libellule* (1885).
Poèmes Chinois de tous les Temps. — Poésies (1911).

Fille de Théophile Gautier. Son éducation s'est faite surtout dans la bibliothèque paternelle, où elle se passionna pour Walter Scot, Alexandre Dumas, Hugo, Balzac, Shakspeare, Poe. Son père lui inspira le goût des choses de l'Extrême-Orient. Un pauvre diable de Chinois qu'il avait recueilli, fut son maître de littérature. *Le Livre de Jade* date de cette époque ; il parut sous le pseudonyme de Judith Walter. Epousa Catulle Mendès dont elle se sépara bientôt. Reprit en 1875 son nom de jeune fille qu'elle ne quitta plus.

Son originalité est de s'être assimilée les mœurs et la littérature orientales, d'en avoir donné dans ses traductions ou adaptations, une image exacte et colorée sans excès.

Ses romans, plus encore que ses poésies, où l'imagination s'allie à une érudition solide. lui ont justement valu d'être appelé le « Walter Scot de l'Orient ».

Bulle de Savon.

D'un souffle la bulle est née
Et la frêle éclosion
S'élançe en la vision
D'une longue destinée.

Et des prismes, des féeries
S'ébauchent dans sa clarté :
Est-ce un palais enchanté ?
Un écrin de pierreries ?

En globe de cristal clair,
Comme un astre dans l'espace
Elle oscille, roule, passe,
Silencieuse dans l'air.

Un monde artificiel,
Où l'on voit d'exquises choses,
Des lacs, des taillis, des roses
Et même on y voit le ciel.

Mais un choc brise le charme.
Azur, prisme, taillis verts,
Tout l'adorable univers
Se résout en une larme.

(Poésies)

Suprême Beauté.

O morts, pourquoi, sitôt votre souffle exhalé,
Quand une main pieuse, en tremblant, vient de clore
Vos yeux, voit-on, ainsi qu'une aube pâle, éclore
Sur vos traits la beauté du lys immaculé ?

Celui qui vous survit, sous les pleurs accablé,
Lorsque de l'agonie émerge cette aurore,
Croît saisir un signal : " l'au revoir " qu'il implore,
Jeté, du seuil de l'inconnu, comme une clé.

Cette beauté des morts, lumière souveraine,
Qui rajeunit leur face et qui la rassérène,
Qu'est-elle ?... Le reflet de l'immortalité ?

Ou bien l'apaisement de la chair torturée,
Le paix de la matière à jamais délivrée
De l'âme, et que reprend l'insensibilité ?...

(Poésies.)

Clovis Hugues.

Ménerbes (Vaucluse), 1851. — Paris, 1907.

Œuvres poétiques : *La Petite Muse* ; *Poèmes de prison* (1875). — *Les Soirs de bataille* (1882)
Les Jours de Combat (1883). — *Les Evocations* (1885).
La Chanson de Jehanne (1900). — *Les Roses du Laurier* (1903).
Le Sanglot de Jehanne 1906) — *La Chanson de l'Ecole* (inachevée et inédite).

Fils de meunier ; eut des débuts assez pénibles.

Poète et tribun ; ardent et fougueux, assoiffé de vérité et de justice, tonnait contre les iniquités sociales. Mais il est aussi le poète de la bonté, de la paternité émue, des fleurs, des enfants, des oiseaux. Chante tout ce qui est faible, petit, abandonné. Sa pitié s'étend à toutes les souffrances.

Eut toujours « la passion de la nature méridionale ensoleillée sous l'azur ». A fait aussi du roman et du théâtre.

La Charrue.

Lourde comme le plomb, dure comme le marbre,
 Dans la sérénité des larges cieux ouverts,
 La branche s'élançait du tronc noueux de l'arbre
 Avec ses deux rameaux pareils à des bras verts.

Un jour, dans la saison hésitante où la brise
 Sous les bois dépouillés berce les derniers nids,
 L'homme, rôdeur velu, fit sur la terre grise
 Rouler la grande branche aux deux rameaux unis.

Puis, l'ayant emportée au seuil de sa caverne,
 Avec un gonflement de veines dans le cou,
 Il la laissa trois jours dans l'eau d'une citerne
 Pour qu'elle fléchît mieux, tordue à son genou.

Et lorsque, dans l'orgueil bestial de la force,
 Les muscles contractés et la sueur au front,
 Il eut bien enlevé les feuilles et l'écorce,
 Bien poli les rameaux avec un caillou rond,

Il cloua sous la branche une espèce de glaive,
 Une lame élargie aux bords lisses et durs ;
 Et depuis ce jour-là je déchire sans trêve
 Le sol tout glorieux du poids des épis mûrs.

Car je suis le plus saint des outils, la charrue !
 J'ouvre les sillons gras au vol des germes sourds ;
 La gerbe, grâce à moi, s'entasse, haute et dure :
 J'ai ma part de fierté dans l'orgueil des blés lourds.

Je tressaille, je vibre aux étreintes de l'homme ;
 Je l'aide à féconder les éternels hymens ;
 Et, pendant qu'il s'en va, les bras déployés, comme
 S'il cueillait dans le ciel l'azur à pleines mains ;

Pendant qu'il jette au vent les semences légères,
Le geste lent, les reins tendus, le front baissé,
Broyant sous ses talons les petites fougères
Qui pendillent au bord du sillon commencé,

Moi, je mords les cailloux, et j'écarte la ronce,
La racine obstinée ou le lierre têtù,
Et sous la terre obscure et froide je m'enfoncé,
Dans le déchirement du soc rude et pointu.

Et le soc est pareil à la coquille lisse
Dont la spirale fend le vaste flot amer,
Afin qu'autour de lui le sol soulevé glisse,
Léger comme une vague aux flancs bleus de la mer.

Le matin rit, les monts se dentellent de brume,
L'oiseau chante son chant dans le creux des rochers,
Le brin d'herbe tressaille au vent, le sillon fume
Ainsi qu'un ventre ouvert au seuil noir des bouchers.

Soleil, divin Soleil, père des moissons blondes !
Viens voir l'Homme, vêtu de misère et de chair,
Collaborer, devant l'éternité des mondes,
Avec le bois, avec la bête, avec le fer !

La marche haletante et pénible des couples,
L'effort lent des jarrets dans les sentiers bourbeux
Font sous les poils tordus craquer les muscles souples
Au poitrail des chevaux, aux reins puissants des bœufs.

Au détour des sentiers creusés par les charrettes,
Les gamins font dans l'air claquer des fouets d'osier.
Les vieux chevaux, avec leur bon rire de bêtes,
Montrent leurs longues dents où luit le frein d'acier.

Le paysan bruni, les deux mains sous sa gourde,
Boit par moment un peu de force, à petits coups ;
Et les bœufs patients baissent la tête lourde,
Regardant la nature avec leurs grands yeux doux.

Et je fais mon devoir dans l'énorme mystère,
Dans les profonds sillons de lumière inondés,
Dans le ruissellement des sèves de la terre,
Dans le gonflement sourd des germes fécondés.

Et c'est pourquoi j'ai droit à l'amour des poètes
Qui chantent le ciel bleu, la vigne et messidor ;
Et c'est pourquoi, devant les siècles, j'ai mes fêtes
Dans le midi splendide où le soleil est d'or !

Allons ! faites sortir les chevaux de l'étable,
Ebranlez l'air sonore au bruit des fouets joyeux,
Crispez vos doigts autour de mes deux bras d'érable,
Mettez le regard dur de l'aigle dans vos yeux ;

Et qu'une paysanne encore un peu païenne,
Toute jeune, les seins hors du corset étroit,
Couronne de lauriers et de feuilles de chêne
Celui qui tracera le sillon le plus droit !

Et je frissonnerai, d'aube toute trempée,
Sentant venir les temps promis à-l'univers,
Où le dernier tronçon de la dernière épée
Me servira de soc dans les sillons rouverts.

(*Les Evocations.*)

La Houlette de Jehanne.

La pastourelle a dit aux gens :

— Le diable

Est dans le corps de ces damnés bandits ;
Mais par le Christ et son saint paradis,
Ils subiront peine prochaine et rude.

Marc Amanieux.

Pessac-sur-Dordogne (Gironde), 1851.

Œuvres poétiques : *Les Ecolières* (1875). — *Les Grandes Luttes* (1878). — *La Révolution* (1889).
Formose (1891). — *Le Drame terrestre* (1892). — *La Chanson panthéiste* (1893).
La Divine Magie (1898). — *Le Livre de Vérité* (1909).

Poésie philosophique et sociale.

POURQUOI ?

Le berger tout petit, brun comme un Bédouin,
Se prélassait dans l'herbe et surveillait sans soin,
D'un seul œil, le troupeau des grandes vaches jaunes.
Le parc était bien clos d'aubépines et d'aulnes ;
Dans un angle, pourtant, le rempart entr'ouvert
Laisait trop voir un champ merveilleux de blé vert,
Mis exprès par Satan devant la créature.
Une vache, joyeuse, enjamba l'ouverture.
Le berger se tint coi, mais le chien clairvoyant
Bondit et ramena la bête, en aboyant
Et sans prendre en souci les menaces des cornes.
La vache tout à coup lui dit :

— Pourquoi ces bornes ?

Pourquoi ce qui verdit n'est-il pas tout à nous ?
Quelle haine as-tu donc pour que ton œil jaloux
Guette le moindre pas oblique qu'on hasarde ?
N'est-ce point déjà trop que l'homme nous regarde ?
C'est peut-être son droit, qui le sait ? On le dit.
Mais le chien n'est-il pas comme nous un maudit ?
J'ai le joug, toi la chaîne, et mes rudes fatigues
Sont les sœurs de tes coups. D'où vient que tu te ligues
Avec le maître ? Dieu ne fit jamais, crois-moi,
Ta dent pour mon fanon, ni ma corne pour toi ;
Et, si tu le voulais, dans la verte nature,
En paix chacun de nous poursuivrait sa pâture.
Qui t'oblige à servir, à garder ce collier,
A perdre, sans profit, dans ce jeu singulier,
Ton repos si facile et ta liberté même ?
Enfin, réponds, quel bien t'a fait l'homme ?

— Je l'aime.

— Et pourquoi ?

Le vieux chien s'interrogea tout bas
Et, baissant son œil triste, il dit :

— Je ne sais pas.

(*La Chanson panthéiste.*)

Puis sous le charme ancien de l'habitude,
 Le front penché tout ainsi qu'autrefois,
 Sur la houlette inutile en ses doigts,
 Elle est allée avec le petit Pierre
 Devers les champs éclatants de lumière ;
 Car maintenant, pauvrete comme elle est,
 Son Pierrelot est le seul agnelet
 Qui l'accompagne et la tienne occupée.

Avec un bout de branchelette, coupée
 Dans le vieux hêtre où l'appellent les Voix,
 Elle a fait de sa houlette une croix
 Qu'elle a plantée en la terre fleurie.
 Le vent se tait, la pastourelle prie,
 Belle comme un grand lis immaculé.

Voici qu'alors une sainte a parlé,
 Disant pour elle, et seulement pour elle :

Paul Marrot.

Poitiers, 1851. — Paris, 1907.

Œuvres poétiques : *Le Chemin du rire* (1880). — *Le Paradis moderne* (1883).
Mystères physiques (1887). — *Le Charme*. — *Lazare* (1908).

Poète pessimiste ; fait de la poésie scientifique ; a le plus souvent un ton ironique et dédaigneux. N'a pas su toujours éviter la sécheresse ; parfois, cependant, a des accents attendris ou énergiques en faveur de l'homme et de ses triomphes sur la nature.

LES LARMES.

*Vauquelin et Fourcroy ont analysé les larmes,
 ils les ont trouvées composées de mucus, de bismuth,
 de soude et de sel.* (Journal scientifique.)

Vauquelin et Fourcroy les ont analysées,
 Ils ont trouvé dedans du sel et du mucus.
 Mes amis, qu'en eût dit Horatius Flaccus ?
 Le mucus florissant dans les âmes brisées !
 Combien Horatius en eût fait de risées !
 Ils ont trouvé dedans du sel et du mucus.

Quand on souffre ou qu'on est ému, lorsque l'on
 Une chose pour nous affaiblit le souci, boude,
 Et c'est évidemment de se dire ceci :
 Pour que mon cœur brisé se referme et se soude,
 Combien vais-je verser de bismuth et de soude ?
 Cette réflexion égaye le souci.

Quand les anciens pleuraient sur l'amour de leurs
 [mies,
 Les pauvres vieux versaient ils ne savaient pas quoi.
 Grâce à Vauquelin, et grâce à Fourcroy,
 Nous connaissons à fond nos paupières blémies ;
 Mais les pauvres anciens n'avaient point nos chi-
 [mies,
 Ils ont toujours pleuré sans jamais savoir quoi.

Les anciens poursuivaient de bien maigres chimères,
 Ils étaient ignorants, et nous sommes complets ;
 Ils savaient de combien d'affronts et de soufflets
 D'espoirs guerriers déçus et de hontes amères
 Se composent des pleurs d'homme... Belles misè-
 [res !
 Ils étaient ignorants et nous sommes complets.

Nous connaissons le fort et le faible des larmes.
 Nous connaissons le sel, le mucus, le bismuth ;
 Et nous avons appris que menteur est le luth
 Quand il vient nous chanter que les pleurs ont des charmes.
 Scientifiquement nous ne rendons les armes
 Qu'au mucus, à la soude, au sel et au bismuth. (1)

(1) Cfr. de Jean Richepin :

DIAGNOSTIC.

Le front est balafé de plis. Les yeux ardents
 Flambent de fièvre et sont noyés de pleurs. La bouche
 Fait un trou noir, béant, plein de bavé et farouche,
 Où la langue ballotte, où se cognent les dents.
 Le ventre convulsé s'enfle, rentre en dedans,
 Puis ressort, bossué de nœuds, comme une souche,
 Et les pounons, crachant le spasme qui les bouche,
 S'essoufflent par la gorge en cris durs et stridents.

Mais quel est donc ce mal, ce coup d'épilepsie,
 Où l'on râle écumant, la cervelle épaissie,
 Les sens perdus, les nerfs détraqués, où la chair
 Semble un poisson vivant dans une poêle à frire ?
 Hélas, ce mal, c'est notre ami, c'est le plus cher
 C'est le consolateur des hommes, c'est le Rire !

(Blasphèmes.)

— En marche ! Il faut t'en aller, demoiselle,
Vers les combats où le fer retentit !
Va-t-en d'abord à Burey-le Petit :
Un homme s'y lamente, pitoyable
Aux bons François qu'un sort mauvais accable ;
Et c'est Durand-Laxart, ton oncle Aimé.
Tu lui diras : " Sitôt mon bras armé,

" Plus un Anglais dans le val ou la plaine !
" Conduisez-moi sur l'heure et d'une haleine,
" Par le chemin réputé le plus court,
" Chez le féal Robert de Baudricourf.
" Dieu l'a chargé, sans vouloir se dédire,
" De m'envoyer à notre gentil Sire,
" Que les félons traitent comme un varlet. »

Et, cependant que la voix s'en allait,
L'humble houlette, odorante de sève,
Fleurissait comme en un souffle de rêve,
Sans qu'une graine eût rouvert les sillons !
Tant et si bien que nombreux papillons,
Ensoleillés comme autres fleurs écloses,
Battaient de l'aile autour des belles roses,
Dans la splendeur soudaine des rameaux.

Ce que voyant, le frère a dit ces mots :

— Ah ! je le sais, maintenant, ma sœur belle,
C'est Sire Dieu lui-même qui t'appelle !
J'ai sûreté de mon très saint patron ;
Et, vite armé, résolu, point poltron,
Je te suivrai, qu'il vente, neige ou pleuve,
Dussé-je, ayant brisé ma lance neuve,
N'avoir, alors ! qu'un vain rameau penchant
Pour guerroyer contre l'Anglais méchant,
Qui nous poursuit comme un feu dans les branches.

Jehanne, ayant décroisé ses mains blanches,
Pâle, et le cœur tout brisé d'un sanglot,
A dans ses bras serré son Pierrelot.

Et, par les bois, les monts et les vallées,
Les cloches ont chanté, comme envolées
En un joyeux et clair digue-ding-don :
— Pars donc ! pars donc, bergerette ! pars donc !

(*La Chanson de Jehanne.*)

Humilis.

Pourrières (Provence), 1851.

Œuvres poétiques : *Savoir aimer* (1904). — *Les Poèmes d'Humilis* (1910).
Les Valentines (inédit).

Pseudonyme de Germain Nouveau. Ses études terminées dans un collège d'Aix, part pour Paris peu de temps après la guerre de 1870. Fut rédacteur au Ministère de l'Instruction publique, professeur de dessin à Falaise, à Epinal, à Paris. Fréquente les cénacles, se lie avec Verlaine et Rimbaud, connaît Mallarmé et Dièrx, le peintre Cézanne.

Tout à coup il abandonne Paris et s'en va par les routes, seul, à pied, sans argent, se nourrissant de ce que le hasard lui offre. Est allé jusqu'au Liban. Pendant longtemps on perd sa trace. Aujourd'hui, mendie à la porte des églises. Renie et cherche à détruire ses premiers poèmes. S'est retiré dans son village natal où il vit de la charité de ses concitoyens. Aime la mer, les marins, les bouviers, les chemineaux.

Ses poèmes exaltent la pauvreté, la charité, l'amour divin, la prière. Poésie mystique, ingénue à la fois et savante, pleine de grâce et d'onction, spontanée et sincère.

Les Mains.

Aimez vos mains afin qu'un jour vos mains soient belles,
Il n'est pas de parfum trop précieux pour elles.
Soignez-les. Taillez bien les ongles douloureux,
Il n'est pas d'instruments trop délicats pour eux.

C'est Dieu qui fit les mains fécondes en merveilles ;
Elles ont pris leur neige aux lys des Séraphins ;
Au jardin de la chair, ce sont deux fleurs pareilles,
Et le sang de la rose est sous leurs ongles fins.

Il circule un printemps mystique dans les veines
Où court la violette, où le bleuet sourit :
Aux lignes de la paume ont dormi les verveines :
Les mains disent aux yeux les secrets de l'esprit.

Les peintres les plus grands furent amoureux d'elles,
Et les peintres des mains sont les peintres modèles.

.....
Servez vos mains, ce sont vos servantes fidèles ;
Donnez à leur repos un lit tout en dentelles.

.....
Croyez qu'elles sont sœurs des lys et des ailes ;
Ne les méprisez pas, ne les négligez pas,
Et laissez-les fleurir comme des asphodèles.

.....
Et vous, dites, ô vous, qui, détestant les armes,
Mirez votre tristesse au fleuve de nos larmes,
Vieillard, dont les cheveux vont tout blancs vers le jour,
Jeune homme, aux yeux divins où se lève l'amour,
Douce femme mêlant ta rêverie aux anges,
Le cœur gonflé parfois au fond des soirs étranges,

Sans songer qu'en vos mains fleurit la volonté,
Tous, vous dites " Où donc est-il, en vérité,
Le remède, Seigneur, car nos maux sont extrêmes ! „
— Mais il est dans vos mains, mais il est vos mains mêmes.

(*Savoir aimer.*)

Fraternité.

Frère, ô doux mendiant qui chantes en plein vent,
Aime-toi comme l'air du ciel aime le vent.

Frère, poussant les bœufs dans les mottes de terre,
Aime-toi, comme aux champs la glèbe aime la terre.

Frère, qui fais le vin du sang des raisins d'or,
Aime-toi, comme un cep aime ses grappes d'or.

Frère, qui fais le pain, croûte dorée et mie,
Aime-toi, comme au four la croûte aime la mie.

Frère, qui fais l'habit, joyeux tisseur de drap,
Aime-toi, comme en lui la laine aime le drap.

Frère, dont le bateau fend l'azur vert des vagues,
Aime-toi, comme en mer les flots aiment les vagues.

Frère, joueur de luth, gai marieur de sons,
Aime-toi, comme on sent la corde aimer les sons.

Mais en Dieu, Frère, sache aimer comme toi-même,
Ton frère, et quel qu'il soit, qu'il soit comme toi-même.

(*Savoir aimer.*)

Paul Bourget.

Amiens, 1852.

Œuvres poétiques : *Au Bord de la Mer* (1872). — *La Vie inquiète* (1875).

Edel (1878). — *Les Aveux* (1882). — *Poésies, 1872-1876 et 1876-1882*, 2 vol. (1885 et 1886).

Les Nostalgiques (1895).

Déjà, dans la « *Vie inquiète* », apparaît ce penchant à l'analyse psychologique, fouillée et raffinée, qui caractérise toute l'œuvre de Bourget, prose et vers. On y sent les préoccupations d'un penseur grave et pessimiste, d'une âme troublée et inquiète.

Poésie d'une délicatesse morbide, d'une distinction raffinée et aristocratique.

Souffle un peu court, inspiration quelquefois laborieuse — et livresque (connaît les vieux poètes français, surtout Ronsard — les lakistes anglais — et tous les poètes français contemporains dont la tristesse pensive l'attire : Musset, Vigny, Leconte de Lisle, Sainte-Beuve, Baudelaire, Coppée, Sully Prudhomme). C'est, dit-il lui-même, sincère et artificiel.

Depuis 1882, s'est consacré au roman et à la nouvelle. On lui doit aussi des études critiques très fouillées (voir nos *Prosateurs*).

En lisant Michelet.

Napoléon fuyait le flamboyant Moscou
Et son traîneau filait sur la neige glacée,
Tandis que dans ses yeux bleu-pâle sa pensée
Féroce semblait dire à son destin : Jusqu'où ?

Une riche fourrure enveloppait son cou.
Une toque encadrait sa figure engraisée,
Livide, quand des plis de la neige amassée,
Quelque soldat couché se dressait tout à coup.

C'était un vétéran d'Egypte ou d'Italie,
Qui lui criait avec une voix affaiblie :
" Du pain, père, du pain ! " Lui ne répondait pas.

Un étrange frisson courait sur sa figure
Et le vieux compagnon de ses premiers combats
Disait : " Père, pardon ! " et baisait sa fourrure.

(*Les Aveux.*)

Mortuae.

Je n'ai gardé de toi, ma Mère, douce morte,
— Oh ! si douce ! — qu'un vieux portrait où l'on te voit,
Accoudée, allongeant sur ta tempe ton doigt,
Comme pour comprimer une peine trop forte.

Quand tu songeais ainsi, Mère, je n'étais pas.
Tu n'avais pas tiré mon être de ton être...
Réponds, devinai-tu qu'un fils devait te naître
Que tu devais laisser orphelin ici-bas ?

Voyais-tu mon destin d'avance et mon angoisse
Et ce cœur, né du tien, que tout maltraite et froisse,
Et cette hérédité de tes plus noirs ennuis ?

Réponds, figure aimée et si vite ravie,
Qui, de tes sombres yeux, pareils aux miens, me suis :
Avais-tu déjà peur de me donner la vie ?

(*Les Aveux.*)

La Poésie du Soir.

Que de charmes en vous, heures crépusculaires !
Le Ciel se fait de pourpre, et l'âme, qui croit voir
Des roses s'effeuiller pour un doux reposoir,
Dans cette mort du jour sent mourir ses colères.

Puis l'ombre vient, roulant, dans ses mornes suaires,
 Et le ciel et la terre, et les roses du soir ;
 Mais, comme en pleine angoisse un radieux espoir,
 Les étoiles là-haut luisent, tendres et claires.

Ces lointains paradis dont est semé le ciel
 Parlent à l'âme en deuil de son sort immortel.
 Elle se purifie à leur divine flamme.

Et toi, poète, enfin délivré du labeur,
 C'est alors que tu sens palpiter dans ton cœur
 L'esprit divin qui vit dans l'étoile et dans l'âme.

(*Poésies.*)

Confiteor.

Le fantôme est venu de la trentième année.
 Ses doigts vont s'entr'ouvrir pour me prendre la main ;
 Là fleur de ma jeunesse est à demi fanée,
 Et l'ombre du tombeau grandit sur mon chemin.

Le Fantôme me dit avec ses lèvres blanches :

“ Qu'as-tu fait de tes jours passés, homme mortel ?

“ Ils ne reviendront plus t'offrir leurs vertes branches.

“ Qu'as-tu cueilli sur eux dans la fraîcheur du ciel ? ”

“ Fantôme, j'ai vécu comme vivent les hommes

“ J'ai fait un peu de bien, j'ai fait beaucoup de mal.

“ Il est dur aux songeurs, le siècle dont nous sommes,

“ Pourtant j'ai préservé mon intime Idéal !... ”

Le Fantôme me dit : “ Où donc est ton ouvrage ? ”

Et je lui montre alors mon rêve intérieur,

Trésor que j'ai sauvé de plus d'un noir naufrage,

— Et ces vers de jeune homme où j'ai mis tout mon cœur.

Oui ! tout entier : espoirs heureux, légers caprices,

Coupables passions, splénétique rancœur,

J'ai tout dit à ces vers, tendres et sûrs complices ;

Qu'ils témoignent pour Moi, Fantôme, et pour ce cœur !

Que leur sincérité, Juge d'en haut, te touche,

Et comme aux temps lointains des rêves nimbés d'or,

Pardonne, en écoutant s'échapper de leur bouche

Ce cri d'un cœur resté chrétien : *Confiteor* ! ⁽¹⁾

(*Les Aveux.*)

(1) Texte de l'édition du vol. *Poésies* (1876-1882). Le texte de l'édition originale est un peu différent
 Que leur sincérité, juge *cruel*, te touche...
 Ce cri du *grand païen* chrétien : *Confiteor*...

Georges Gourdon.

Vandré (près Surgères, Charente-Inférieure), 1852.

Œuvres poétiques : *Les Pervenches* (1878). — *Les Villageoises* (1887).
Le Sang de France (1891). — *Chansons de Geste* (1901 ; nouv. édit. augmentée, 1903
 et 1912). — *Le Chemin de la Vie* (1912).

Fils d'un père tonnelier. Poète, publiciste.

Chante son pays natal, l'Aunis et la Saintonge, les gloires, les héroïsmes de la France. Mistral l'appelle un vrai « poète de geste ». Rappelle parfois Gabriel Vicaire par sa verve et sa bonne humeur.

Les Batteurs.

Les moissonneurs aux bras hâlés
 Etalent, dans l'aire des blés,
 Les blés tombés sous leur faucille,
 Les blés mourants aux lourds épis
 Qui s'étendent comme un tapis,
 Par la plaine où le soleil brille,
 Allumant dans l'or de leurs flots
 La pourpre des coquelicots.

Je songe aux beaux garçons partis pour la bataille,
 La lèvre souriante et défiant la mort,
 Et qui dorment, là-bas, aux frontières du Nord,
 Fauchés par la mitraille !

Raoul Gineste.

Fréjus (Var), 1852. — Gorguette (Var), 1914.

Œuvres poétiques : *Le Rameau d'or* (1887). — *Chattes et Chats* (1894). — *Soirs de Paris* (1903).

De son vrai nom Adolphe Augier. Avait fait des études médicales. Sensibilité délicate, ironie légère ; excelle souvent à noter le détail pittoresque et familier.

Les Chats.

Comme ils sont tristes, les matous,
 De n'être plus sur les genoux
 Qui leur faisaient un lit si doux !
 Qu'ils regrettent les longues veilles,
 Où les doigts secs des bonnes vieilles
 Taquinaient leurs frères oreilles !
 Lorsque, assises au coin du feu,
 En rêvant au bel houzard bleu
 Qui reçut le premier aveu,
 Les tricoteuses de mitaines
 Evoquaient les amours lointaines,
 Le temps heureux des pretentaines ;
 Alors les minets adorés,
 Arquant leurs dos gras et fourrés
 Prenaient des airs enamorés ;
 Ils avaient des façons béates
 De se lustrer du bout des pattes
 En rêvant aux mignonnes chattes,
 Ou, comme des sphynx accroupis,
 Ils ronronnaient sur les tapis,
 Laisant aux rats de longs répits.

Fi des rats malins ! les maîtresses
 Leur faisaient de longues paressees,
 Pleines de lait et de caresses ;
 Le ragoût qu'on allait manger
 Cuisait avec un bruit léger ?
 Fallait-il donc se déranger ?
 Mais, ô revers inévitables ;
 Des héritiers peu charitables
 Ont proscrit les chats de leurs tables ;
 Les voilà bohèmes ; souvent,
 Par les nuits de neige et de vent,
 Ils grelottent sous un auvent ;
 Ombres étiques et funèbres,
 Ils profilent dans les ténèbres
 Leurs dos où saillent les vertèbres ;
 Et quand ils voient passer en bas
 Des bonnes femmes à cabas
 Qui trottent menu d'un air las,
 Le bon goût des crèmes sucrées
 Où trempaient les croûtes dorées
 Revient à leurs lèvres sevrées.

Et les vieux chats, d'un air dolent,
 Hantés par un cruel relent,
 Font le gros dos en miaulant.

(*Chattes et Chats.*)

Trainant le cylindre pesant
 Qui roule et tourne en écrasant,
 Et fouettant leur ventre qui fume,
 Dans un vol de mouches — les bœufs
 Vont le front bas, et derrière eux,
 Comme sous le marteau l'enclume,
 La terre sonne à temps égaux
 Aux coups cadencés des fléaux.

Je songe aux beaux garçons partis pour la bataille,
 Le cœur gonflé d'espoir et défiant la mort,
 Et qui dorment là-bas, aux frontières du Nord,
 Fauchés par la mitraille !

Sous le fléau retentissant
 Le grain jaillit en bondissant
 Et la glume vole à la ronde !

Jules Lemaitre.

Venecy (Loiret), 1853. — Paris, 1914.

Œuvres poétiques : *Les Médailles* (1880). — *Les Petites Orientales* (1883). — *Poésies complètes* (1896).

Abandonna l'enseignement pour la critique. A fait aussi du théâtre.

Poésie facile, souple, variée, rythme sautillant, muse pimpante, vive et spirituelle. Ses sonnets sur les classiques français (*Médailles*) révèlent déjà le futur critique.

PASCAL.

Tu voyais sous tes pas un gouffre se creuser
 Qu'élargissaient sans fin le doute et l'ironie ;
 Et, penché sur cette ombre, en ta longue insomnie,
 Tu sentais un frisson mortel te traverser.

A l'abîme vorace, alors, sans balancer,
 Tu jetas ton grand cœur brisé, ta chair punie,
 Tu jetas ta raison, ta gloire et ton génie,
 Et la douceur de vivre et l'orgueil de penser.

Ayant de tes débris comblé le précipice,
 Ivre de ton sublime et sanglant sacrifice,
 Tu plantas une croix sur ce vaste tombeau.

Mais, sous l'entassement des ruines vivantes,
 L'abîme se rouvrait ; et, prise d'épouvante,
 La croix du Rédempteur tremblait comme un oiseau.

(*Les Médailles.*)

NOSTALGIE.

Jardin de l'Occident, douce terre natale,
 D'un cœur trop peu fervent je t'aimais autrefois,
 O Touraine, où sur l'or des sables fins s'étale
 La Loire lente, honneur du vieux pays gaulois.

Mais le ciel d'Orient dont l'immuable gloire
 Brûle mes yeux et pèse à mon corps accablé,
 Par un lent repentir ramène ma mémoire
 Vers ton sourire humain et de larmes voilé.

Car la nature, ici, ne m'est plus une mère ;
 Sa bonté ne rit plus éparse dans le jour ;
 Elle n'a pas souci de l'homme, et c'est chimère
 De rêver avec elle un commerce d'amour.

Belle implacablement, l'ombre sèche des palmes
 Se découpe sur la blancheur de son front pur,
 Et la fatalité siège dans ses yeux calmes
 Dont nul pleur n'attendrit l'inconscient azur.

Elle ne comprend pas nos besoins de tendresses ;
 L'éclat de ses couleurs éblouit sans charmer ;
 Sa clarté sans pénombre ignore les caresses,
 Et ses contours sont durs comme un refus d'aimer.

Je ne sens plus, perdu dans sa splendeur hostile,
 Que mon être chétif sort de son flanc divin.
 Sa face fulgurante et pourtant immobile
 Est une porte close et que je heurte en vain...

Mais là-bas, au pays, la terre est maternelle ;
 La Nature a chez nous la grâce et l'ondolement,
 Quelque chose qui flotte et qui se renouvelle
 Et des vagues contours le mystère charmant.

Elle a le bercement infini des murmures
 Et les feuillages fins dissous dans l'air léger.
 Elle a les gazons frais sous les molles ramures
 Et les coins attirants où l'on vient pour songer.

Elle a, dans ses couleurs, dans ses lignes fuyantes,
 Des indéterminations qui caressent les yeux ;
 Et j'aime à lui prêter des pitiés conscientes,
 Et je me ressouviens du jour de nos adieux.

Je sentais bien, là-bas, que je vis de sa vie
 Et que je suis né d'elle, et qu'elle me comprend.
 C'est une volupté que cette duperie : «
 J'ai trop souffert, ici, du ciel indifférent.

Et je veux vous revoir, ô ciel changeant et tendre,
 Coteaux herbeux, petits ruisseaux, coins familiers.
 Saules, je vous désire ! et je veux vous entendre,
 Chucholements plaintifs des tremblants peupliers.

Alger, juin 1880.

(*Les Petites Orientales.*)

Que l'on porte moudre au moulin
 Le bon blé qui fait le bon pain,
 Le bon pain qui nourrit le monde ;
 Le blé dont les chaumes luisants
 Servent de lit aux paysans !

Je songe aux beaux garçons partis pour la bataille,
 La lèvre souriante et défiant la mort,
 Et qui dorment, là-bas, aux frontières du Nord,
 Fauchés par la mitraille !

Sans coiffures et sans sabots, —
 Et sans soucis, les blonds marmots
 Se roulent en riant dans l'aire ;
 Et, les couvant avec amour,
 L'heureuse mère songe au jour
 Où forts et grands comme leur père,
 Ils pourront, eux aussi, les gas,
 Battre la gerbe à tour de bras !...

Je songe aux beaux garçons partis pour la bataille,
 La lèvre souriante, et défiant la mort,
 Et qui dorment, là-bas, aux frontières du Nord,
 Fauchés par la mitraille !

(Les Villageoises.)

Paul Harel.

Echauffour (Orne), 1854.

Œuvres poétiques : *Sous les Pommiers* (1879). — *Gousses d'ail et Fleurs de serpolet* (1881).
Rimes de Broche et d'Épée (1883). — *Aux Champs* (1886).
Les Voix de la Glèbe (1895). — *Les Heures lointaines* (1902). — *Œuvres* (1904).
En Forêt (1906). — *Poèmes Mystiques et Champêtres* (1913).
Chansons de Chasse (1913). — *Devant les Morts*.

Fils d'avocat ; a repris, dit-il dans la Préface de son premier livre, le métier d'aubergiste de son grand-père, par amour du pittoresque ; accueille volontiers les gueux à son auberge du Grand Saint-André.

« Mon poème, dit-il, est le poème de mon coin de terre, de mes amis, ... des choses familières. »

Le Charretier. (1)

Pendant que la forte attelée
 Tirait sur les limons puissants,
 Mon fils, à travers la vallée,
 Tu jetais de mâles accents.
 Tout entier, dans ces jours prospères,
 A la gaité de tes aïeux,
 Tu te grisais comme tes pères
 De chants sonores et joyeux.

Tombaient sur ta poitrine libre
 Les sueurs de tes cheveux blonds,
 Et tes juments, dans l'air qui vibre,
 Faisaient hennir les étalons.
 Dans l'air, en un chemin peu large,
 La haie égratignait ton foin.
 Des cahots balançaient la charge,
 On la voyait venir de loin.

(1) Après une conférence qu'il venait de faire, Paul Harel dit entre autres choses à ses auditeurs : « ...J'ai eu la joie de voir mes fils embrasser tous les trois, de leur plein gré, la carrière agricole. Ils sont à l'heure actuelle (novembre 1912) domestiques en des fermes ; ils fauchent, ils labourent, conduisent des attelées, couchent dans les écuries au-dessus de leurs chevaux. Ils obéissent, en attendant qu'ils puissent commander. Or, tout dernièrement, une femme charmante vint me dire : « J'ai rencontré votre fils André, qui conduisait avec ses trois juments, une haute voiture de foin. Le jeune homme chantait à gorge déployée... » La chose a fait tableau dans mon esprit... » Et le poète composa la géorgique familiale que nous reproduisons.

La charrette dans la campagne
 Maintenant fait gronder ses foins,
 Le coup de fouet qui l'accompagne
 André, se mêle à tes refrains.
 Et puis, vous montez d'un pas ferme,
 Hommes et juments, sur le coteau.
 Chante, mon fils, voici la ferme,
 L'ancien village et le château.

Serviteur, au grenier du maître,
 Porte le foin, porte le blé,
 Afin qu'en te voyant paraître
 Son cœur soit doucement troublé ;
 Afin que le soir en famille
 Il se dise après ta chanson ;
 " Je voudrais avoir une fille
 Pour la donner à ce garçon ! "

Bon charretier, j'ai vu tes frères,
 Jean, l'aîné, Remy, le jumeau ;
 Leurs pieds foulaient aussi les terres
 Entre l'église et le hameau.
 Comme toi mêlés à la plèbe,
 Le col ouvert, la faux en main,
 Sous les ors mouvants de la glèbe,
 Ils se frayaient un grand chemin.

Tous les trois dédaignant les villes,
 Vous êtes, loin de leurs clameurs,
 Simples, bienfaisants et tranquilles,
 Des charretiers ou des semeurs.
 Des charretiers ou des semeurs.
 Vous allez, près de vos charrues,
 Faire surgir dans la saison
 Ces silhouettes disparues
 De hauts terriens à l'horizon.

Je sais les tâches coutumières,
 Mes fils, où vous vous absorbez :
 Dans le jour aux vives lumières
 Vous êtes bien longtemps courbés.
 Mais le soir, comme les vieux Celtes,
 Frappés par les soleils couchants,
 Vous redressez vos formes sveltes
 Sur le ciel rouge au fond des champs.

Lentement vous longez les crêtes,
 La lèvre ouverte au vent du soir ;
 Et vos monstrueuses charrettes
 Disparaissent dans le ciel noir.
 Mais pour vous, en la nuit profonde,
 Là ferme s'emplit de clartés...
 O mes fils, pourvoyeurs du monde,
 Chantez encor, chantez ! chantez !

Jean-Marie Guyau.

Laval, 1854. — Menton, 1888.

Œuvres poétiques : *Vers d'un philosophe* (1881).

Philosophe et poète.

Précocité extraordinaire, intelligence d'une étonnante flexibilité. A 20 ans, chargé d'un cours de philosophie au lycée Condorcet.

« C'est dans les pièces inspirées par les problèmes de la destinée humaine et universelle qu'il montre le plus de force et d'élévation... Un accent toujours personnel et une pensée toujours impersonnelle, voilà ce qui fait l'originalité de notre poète... Sa sincérité d'émotion est telle qu'on sent bien qu'il pense avec son cœur autant qu'avec son cerveau... » (A. Fouillée.)

Avait un goût prononcé pour les voyages, pour les visions de la montagne et de la mer dont ses poésies sont remplies. Aimait et entendait tous les arts.

La Pensée et la Nature.

Plage de Guétary

(Près Saint-Jean de Luz)

Vêtements retroussés, dans l'eau jusqu'aux chevilles,
 Ivres de liberté, d'air pur, garçons et filles
 Ont pris pour compagnon de leurs jeux l'Océan.
 Ils attendent le flot qui vient, et d'un élan,
 Avec des cris aigus de joie et d'épouvante,
 Se sauvent devant lui ; mais la vague vivante,

S'élançe en bondissant, bouillonne derrière eux,
 Les atteint, — et ce sont de grands rires heureux
 Quand la bande, un instant par l'eau folle cernée,
 La voit fuir en laissant une blanche traînée.

Tandis que ces enfants, avec leurs cris d'oiseaux,
 Leurs gambades, faisaient un jouet de ses flots,
 Le grand Océan gris, envahissant ses plages,
 Montait. D'en haut sur lui s'abaissaient les nuages,
 Et son infinité se perdait dans la nuit.

Mais de sa profondeur ignorée, à grand bruit,
 Les flots sortaient toujours, émergeant de la brume ;
 Ils s'enflaient, puis soudain s'écroutaient en écume,
 Couvrant de leurs débris la crête des îlots.
 Sans cesse ils arrivaient, plus pressés et plus hauts,
 Attirés par la force invisible, éternelle,
 Qui du fond des cieus clairs ou sombres les appelle
 Et les fait se lever, ainsi qu'au firmament
 Se lève vers le soir chaque soleil dormant.
 Pendant ce temps, au bord, les enfants sur le sable
 Jouaient, insoucieux du gouffre inépuisable,
 Et, jetant un frais rire à son immensité,
 Ne voyaient que le bout de son flot argenté.

Moi, je les regardais : — Frêles être que l'onde
 Poursuit, et sur qui vient tout l'Océan qui gronde,
 Enfants au court regard, que vous nous ressemblez !
 Comme vous, la Nature aux horizons voilés
 Dans les plis tournoyants de ses flots nous enlace.
 Pendant ce temps notre œil s'amuse à sa surface :
 Nous comptons ses couleurs changeantes aux regards ;
 Nous jouons à ces jeux que nous nommons nos arts,
 Nos sciences, — croyant la Nature soumise,
 Lorsqu'en nos doigts demeure un peu d'écume prise
 A l'abîme éternel qui gronde dans la nuit !
 Toute la profondeur de l'univers nous fuit,
 Et sans rien pénétrer nos yeux tremblants effleurent.
 Tout glisse à nos regards comme les flots qui meurent
 Et rentrent tour à tour dans le gouffre mouvant.
 La pensée, en ce monde, est un hochet d'enfant ;
 Dans l'aveugle univers elle naît par surprise,
 Brille, et surnage un peu sur le flot qui se brise.
 — Fleur de clarté, légère écume des flots sourds,
 Vain jouet, malgré tout nous t'aimerons toujours,
 Et moi-même, oubliant l'Océan qui se lève,
 J'irai voir frissonner ta blancheur sur la grève...

(Vers d'un Philosophe.)

Laurent Tailhade.

Passages San Juan (Navarre espagnole), 1854. — Combs-la-Ville, 1919.

Œuvres poétiques : *Le Jardin des Rêves* (1880). — *Un Dizain de Sonnets* (1882).
Vitraux (1889 ; nouv. édit. 1894). — *Au Pays du Mufle* (1891 ; nouv. édit. 1894).
A travers les Groins (1899). — *Poèmes aristophanesques* (*Au Pays du Mufle* ;
A travers les Groins ; *Résurrection*, etc. 1904).
Poèmes élégiaques, contenant *Le Jardin des Rêves* et *Vitraux* (1907). — *Théâtre*.

Il a dit lui-même, en 1910 :

« Issu d'une vieille famille pyrénéenne — on trouve des traces d'un Petros Arnaldos Talahada dès le treizième siècle. — Jusqu'à l'âge de trente-quatre ou trente-cinq ans, je demeurai le sympathique amateur qui fait des vers et qui va dans le monde. Ce fut ma première phase. A regarder le monde, je sentis s'éveiller mes instincts satiriques et j'écrivis : « *Au Pays du Mufle* » et « *Les Poèmes aristophanesques* », seconde phase. Puis je devins anarchiste (1) et anticlérical, troisième phase. »

S'est consacré, depuis, uniquement à des travaux littéraires, articles, études, conférences, etc. Héliéniste et latiniste ; a fait de curieuses traductions littérales de Pétrone et de Plaute.

Son œuvre en prose est abondante : *La Touffe de Sauge* (1901) ; *Lettres familières* (1904) ; *Terres latines* (1908) ; *La Corne et l'Épée* (1908) ; *Le Troupeau d'Aristée* (1908) ; *Un Monde qui finit* (1910) ; *Pages choisies* (1912) ; *es Conmèrages de Tybalt* (1916) ; *Les Livres et les Hommes* (1918), etc.

Prince du verbe ; sertit sa phrase de vocables rares, précieux, inattendus.

Vitrail.

Un crépuscule d'or baigne le sanctuaire.

Dans la nef où s'inscrit l'orgueil obituaire
 Des châsses, les Prélats d'ivoire et de granit
 Joignent leurs mains que fit un dévot statuaire.

Tenant la crosse avec le *sigillum* béni,
 Les Anges éplorés se voilent de leurs ailes
 Près des enfeus royaux dont l'albâtre jaunit.

Sur des coussins de marbre noir, les Damoiselles
 S'agenouillent, un long rosaire entre leurs doigts,
 Blondes, parmi les Lis, Amour, que tu cisèles !

Cependant que, le front cerné d'amicts étroits,
 Et susurrant une oraison mélancolique,
 Des moines sont pâmés à l'ombre de la Croix.

Un soir de flamme et d'or hante la basilique,
 Ravivant les émaux ternis et les couleurs
 Ancestrales de l'édifice catholique.

Et soudain — cuivre, azur, pourpre chère aux douleurs —
 Le vitrail que nul art terrestre ne profane
 Jette sur le parvis d'incandescentes fleurs.

Car l'ensoleillement du coucher diaphane
 Dans l'ogive où s'exhale un merveilleux concept
 Intègre des lueurs d'ambre et de cymophane.

(1) C'est à cette époque (décembre 1893) qu'il prononça, le soir de l'attentat de l'anarchiste Vaillant à la Chambre des députés, la phrase célèbre : « Qu'importent les victimes, si le geste est beau : qu'importe la mort de vagues humanités, si par elle s'affirme l'individu ! ». L'année suivante, lors de l'attentat anarchiste du restaurant Foyot, il fut grièvement blessé, et perdit l'œil droit.

Les douzes Apôtres, les cinq Prophètes, les sept
Sages appuyés sur les Vertus cardinales,
Se profilait en la rosace du transept.

Améthystes ! Béryls ! Sardoines ! Virginales
Emeraudes au front cheu des Confesseurs,
Montrant le Livre où sont inscrites leurs annales.

Les Martyrs en surplis d'écarlate, les sœurs
Marthe et Marie aux pieds du Maître qui s'incline
Et le vol blanc des Séraphins intercesseurs.

Bernard dans les vallons, Benoit sur la colline,
Les Sibylles qu'Arnaud de Moles attesta,
Près du Roi Christ féru du coup de javeline.

Et plus haut, en plein ciel, un chœur d'enfants porte à
Notre-Dame, sur le vélin des banderoles,
Ces mots d'amour : " *Ave, felix Cæli Porta !* "

Telle, incarnant aux yeux les divines paroles,
Chaque verrière dans l'or mystique reluit,
Comme un jardin semé d'aveuglantes corolles.

Mais l'ombre gagne et le vain prestige s'enfuit
Et les arceaux quittés n'ont plus de fleurs écloses
Pour les répandre sur la robe de la Nuit :

La sacrilège Nuit par qui meurent les Roses.

(*Poèmes élégiaques : Les Vitraux.*)

Dîner champêtre.

Entre les sièges où des garçons volontaires
Entassent les chalands parmi leurs boulingrins,
La famille Feyssard, avec des airs sereins,
Discute longuement les tables solitaires.

La demoiselle a mis un chapeau rouge vif
Dont s'honore le bon faiseur de sa commune,
Et Madame Feyssard — un peu hommasse et brune —
Porte une robe loutre avec des reflets d'if.

Enfin ils sont assis ! Et le père commande
Des écrevisses, du potage au lait d'amande,
Toutes choses dont il rêvait depuis longtemps.

Et dans le ciel couleur de turquoises fanées,
Il voit les songes bleus qu'en ses esprits flottants
A fait naître l'odeur des truites saumonées.

(*Poèmes aristophanesques.*)

Jean Lorrain.

Fécamp, 1855. — Paris, 1906.

Œuvres poétiques : *Le Sang des Dieux* (1882). — *La Forêt bleue* (1883). — *Viviane* (1885). — *Modernités* (1885). — *Les Griseries* (1887). — *Brocéliande*, conte en vers (1896). — *L'Ombre ardente* (1897).

De son vrai nom Paul Duval. Fils et descendant de marins, a toujours aimé la mer.

Poète, romancier, conteur, dramaturge, chroniqueur. Étudie tout particulièrement les perversités et les dépravations du monde cosmopolite des villes d'eaux. Mais ce n'était pas un vicieux, comme l'a démontré G. Normandy dans son beau livre (1907) sur *Jean Lorrain*. Visita l'Espagne, l'Algérie, l'Italie ; vers la fin de sa vie se fixa à Nice, devint « citoyen de la Riviera. »

« C'est, dit A. France, un poète et un artiste. Ses vers sont dans la tradition parnassienne, avec un goût de préraphaélisme et de mysticisme qui s'allie à tous les caprices et à toutes les fantaisies de l'âme moderne. »

Le grand Chemin.

A ma mère,

Matin et soir à ma fenêtre
Assis, le menton dans ma main,
Je vois tourner et disparaître
Au flanc des monts un grand chemin.

Sous le ciel de brume ou de braise
Où le couchant met sa rougeur,
Il monte et longe la falaise
Suivi par mon regard songeur.

Comme un vieux ruban qu'on déroule
Il serpente et fuit. Où va-t-il ?
Loin des méchants, loin de la foule,
Est-ce au bonheur, est-ce à l'exil ?

Sa pente m'invite au voyage,
M'annonçant de meilleurs destins.
La route est la sœur du nuage,
Tous deux vont aux pays lointains.

Là-bas, c'est l'amour et les roses,
Le ciel plus bleu, les lys en fleurs,
Le ciel qu'aux jours d'ennui moroses
Rêvent tes yeux noyés de pleurs.

Ici qui t'aime ? Hélas, personne.
Tous les tiens te sont étrangers.
Et la voix de Mignon frissonne
Dans le parfum des oranges.

Mais, engourdi par le bien-être,
On dit : " Pas aujourd'hui... demain !"
Et l'on demeure à la fenêtre
Assis devant le grand chemin.

Puis un jour la voix est plus forte,
Vite on part, et, les yeux navrés,
On s'arrête au seuil de la porte :
Falaise et monts sont effondrés.

Le vieux chemin de la colline
S'est écroulé dans le brouillard.
Nos rêves sont une ruine
Et pour partir il est trop tard !

Fécamp, 5 février 1882.

(Le Sang des Dieux.)

Les Zingaris.

A Jean Richepin.

Par la forêt et la ravine,
La lèvre rouge et les fronts bruns,
Les zingaris, fils des vieux Huns,
Vont chevauchant, tribu divine.

Ils ouvrent au vent leur narine
 Et mordent aux fruits des nerpruns,
 Qui saignent, et les grands parfums
 Des bois imprègnent leur poitrine.

Drapés dans des manteaux déteints,
 Et la peau couleur de gratins,
 Ils vont vers les collines bleues ;

Et l'infini des monts lointains,
 De l'espace immense et des lieues
 Emplit leurs grands yeux philistins.
 (L'Ombre Ardente.)

Maurice Bouchor.

Paris, 1855.

Œuvres poétiques : *Les Chansons joyeuses* (1874). — *Les Poèmes de l'Amour et de la Mer* (1876). — *Le Faust moderne*, histoire humoristique en vers et en prose (1878).
Contes parisiens (1880). — *L'Aurore* (1883). — *Les Symboles*, 2 séries (1888 et 1895).
Poèmes et Récits, d'après de vieilles chansons de France (1891).
Trois Mystères : Tobie, Noël, S^{te} Cécile (1892).
Chants populaires pour les écoles, 2 séries (1897). — *Vers la Pensée et vers l'Action* (1899).
Le Poème de la Vie humaine, 4 séries (1902-1906).
Choix de Poésies, 1871-1883 (1908).

Elève de Richepin, commence par être un poète gaillard, chantant les joies de la vie ; à partir des *Symboles*, a une tout autre conception de la poésie. Chante l'Honneur, le Droit, la Justice. Ses dernières œuvres sont d'une moralité très noble, d'une philosophie généreuse. Consacre son talent, par des lectures et des causeries, à faire aimer la poésie populaire et les chefs-d'œuvre de la littérature. Ce poète social est un apôtre.

Sa poésie s'est faite bienfaisante, conseillère de rêve et d'action, encourageante, optimiste.

L'Étoile du Soir.

Quand l'homme a bravement travaillé jusqu'au soir,
 Il quitte l'atelier ou les champs. Il se presse,
 Une brise légère et pure le caresse ;
 Au repas de famille il va bientôt s'asseoir.

Il admire en marchant le soleil qui décline,
 S'empourpre et disparaît. La nuit tombe ; et, moins las,
 Dans la brume, teintée encore de lilas,
 Il voit un pâle éclair briller sur la colline.

L'ombre, noyant le ciel et la terre, grandit.
 Mais la faible lueur en devient plus visible ;
 Lentement elle monte. Elle est blanche et paisible ;
 Maintenant une large étoile respalendit.

Elle regarde l'homme et l'homme la contemple.
 Elle parle à son cœur et lui dit : " Sois heureux,
 Les tiens te fêteront, toi qui peines pour eux,
 Sois toujours leur soutien, leur force et leur exemple.

Celle qui parle ainsi, dans l'ombre, au travailleur,
 Celle qui bénira sa nichée endormie,
 C'est moi. Je suis sa haute et rayonnante amie.
 Qui m'écoute le soir s'éveillera meilleur.

D'innombrables vivants, durant les nuits passées,
 Ont fixé leurs regards sur moi pour me bénir.
 D'autres, sans nombre aussi, dans les nuits à venir,
 Élèveront vers moi leurs yeux et leurs pensées.

Je suis la joie honnête après le saint devoir.
 Doux repos du travail, baume de la souffrance,
 Dans le plus triste cœur j'éveille une espérance.
 O mes amis, mon nom est l'Etoile du Soir. »

(Théâtre pour Jeunes filles : Mariage de Papillonne.)

Le Pain.

O pain des hommes, fruit merveilleux de la terre !
 Depuis que le semeur pensif et solitaire
 Aux noirs sillons t'a confié,
 Par quel tenace effort, grain de blé, puis brin d'herbe,
 Jeune épi, mûr enfin pour la faux et la gerbe,
 As-tu si bien fructifié ?

Par quel âpre vouloir, germe visible à peine
 Qui rêvais enfoui dans le sol de la plaine,
 As-tu jailli vers le ciel bleu,
 Gonflé de tous les sucres de la glèbe féconde,
 Pour devenir, un jour, ce pain à croûte blonde,
 Doré par le baiser du feu ?

Pour que fût accompli ce magnifique ouvrage,
 Il a fallu que l'homme ajoutât son courage
 A la patience du champ,
 Que l'ardeur du soleil et la fraîche rosée,
 L'air du ciel pénétrant sous la terre brisée,
 Vinssent en aide au soc tranchant.

Pour que le pain naquît de la chétive graine,
 Il a fallu des bœufs que l'énergie humaine
 Eût dressés au rude labour,
 L'infatigable faux, la meule qui se hâte,
 L'eau, le sel, le levain frémissant dans la pâte,
 Le rouge embrasement du four !

Ainsi pour te créer, ô pain, tout collabore.
 L'oisif au lâche cœur et que l'ennui dévore
 Te mange sans t'avoir compris ;
 Celui dont le triomphe est d'asservir ses frères
 Peut, lui qui s'enrichit de leurs pires misères,
 Te regarder avec mépris ;

Mais le bon travailleur, qui, peinant sans relâche,
Sait bien qu'il a le droit d'exiger pour sa tâche
Un fraternel morceau de pain,
Cet homme, en te voyant, est ému, car il pense :
" Voici l'œuvre de tous, la juste récompense
De l'obstiné labeur humain. "

Ton retour imprévu met la famille en fête ;
L'angoisse étreint les cœurs quand la femme inquiète
Dit au logis : " Le pain est cher... "
Ah ! fais-nous entrevoir la grande paix future !
Parle-nous ! instruis-nous ! deviens la nourriture
De l'esprit comme de la chair !

Fait par tous et pour tous, dis-nous, ô pain des hommes,
Qu'il serait temps de vivre en frères que nous sommes,
Las enfin de nous égorger ;
Inspire-nous l'horreur de la lutte farouche
Où nous nous arrachons les morceaux de la bouche
Au lieu d'apprendre à partager !

Parle, et que dans nos cœurs ton appel retentisse !
Dis-nous qu'il faut toujours avoir faim de justice,
Toi dont le pauvre a toujours faim !
Dis-nous qu'en allégeant la commune souffrance
Nous devons préparer le jour de délivrance
Où nul ne manquera de pain !

Avant que dans la pure et sereine harmonie
Par toi le genre humain tout entier communique,
O fleur joyeuse du froment,
Groupe au même banquet, loin des êtres de proie,
Les hommes d'avenir qui viennent avec joie
Te rompre fraternellement !

" J'étais, leur diras-tu, la semence enfouie
Dans le champ vaste et nu que défonce la pluie,
Que soufflette le vent glacé.
Lentement je grandis ; je me gonflai de sève ;
Je portai mes fruits d'or ; mais la gloire en fut brève ;
La faux sifflante avait passé.

" Pourtant je survécus par une force étrange.
Moissonné, flagellé, je languis dans la grange ;
J'étouffai dans un sac trop plein.
On me porta, plus tard, au bord de la rivière,
Et là je fus broyé par une lourde pierre
Qui tournait au chant du moulin.

" Il ne resta de moi qu'une fine poussière.
Mais ma force brisée y sommeillait entière,

Et je rêvais, calme, attendant,
Lorsqu'un être inconnu, m'ayant pris à poignées,
Mouillé, pétri, malgré mes plaintes indignées,
Me plongea dans un four ardent.

« Je palpitaï d'horreur sur la pelle rougie
Où s'évanouissait ma dernière énergie ;
Cette fois, j'étais bien dompté :
Je mourus... Mais le souffle embrasé de la flamme
En moi sut éveiller, ô merveille, une autre âme,
Et soudain je ressuscitai !

Alors je fus le pain qui donne à tous la vie ;
Et c'est joyeusement que je me sacrifie,
Car en toi, peuple, je vivrai !
Ton sort ressemble au mien : je veux qu'il s'accomplisse.
On t'a fauché, meurtri, broyé ; mais ton supplice
Enfantait l'avenir sacré.

« Tu mourus mille fois, mais toujours pour revivre.
A cette heure, le souffle éperdu qui m'enivre
Nous annonce les temps rêvés.
A l'œuvre, ô travailleurs du siècle qui commence !
Je viens vous soutenir dans votre tâche immense :
Prenez-moi, mangez et vivez ! »

Voilà ce que le pain dit à qui veut l'entendre.
Peuple, écoute monter son appel grave et tendre
De l'ardente splendeur du four !
Offre le pain de vie à quiconque en demande,
Et la terre, demain, ne sera pas trop grande
Pour ce vaste banquet d'amour !

Robert de Montesquiou.

Paris, 1855.

Œuvres poétiques : *Les Chauves-souris* (1892). — *Le Chef des Odeurs suaves* (1894).
Le Parcours du Rêve au Souvenir (1895). — *Les Hortensias bleus* (1896).
Les Perles rouges, 93 sonnets sur Versailles (1899). — *Les Paons* (1901).
Les Prières de tous (1902). — *Passiflora* (1907). — *Poésies*, 7 vol. édit. définitive (1909).
L'HÉROÏSME DE LA MÉLANCOLIE : *Les Offrandes blessées* (1915) ;
Sabliers et Lacrymatoires, Elégies guerrières et humaines (1917) ;
Un Moment du Pleur éternel, Offrandes innommées (1919).

D'abord épris d'étrangeté raffinée, de sensations rares, et de titres bizarres. « Poète précieux, dit Rémy de Gourmont, dans le *Livre des Masques*, dont l'originalité est tatouée excessivement. »

*Je voudrais que mon vers fût un bibelot d'art
Spécial, curieux, particulier, étrange,
Avec, sur son pourtour, quelquefois un pétard
De couleur, bigarré, bizarre et qui dérange. (1)*

C'est un graveur sur pierres dures, « un bijoutier amoureux des opales » ; le *singulier* le touche et l'*étrange* le charme.

(1) *Les Horsensias bleus* (Manières).

Mais, à côté des poèmes qui visent réellement à étonner, il en est — et beaucoup, qui sont pleins de choses, de graves pensées, d'une haute philosophie.

Dans l'édition définitive de ses Poésies, l'auteur a supprimé ou corrigé un certain nombre de pièces. Il reconnaît lui-même, dans la préface, que l'exubérance et la complication naturelle sont les défauts de ses premières. Vise aujourd'hui à moins de recherche et d'étrangeté.

Un abîme d'ailleurs s'est creusé entre sa production d'avant-guerre et celle qui a suivi le grand cataclysme. Depuis le début des hostilités, a bien voulu nous dire M. de Montesquiou, s'est « uniquement consacré à une œuvre poétique chargée de représenter, à travers l'âme et l'émotivité de l'homme sensible, le déroulement du fléau dans ses répercussions les plus profondes et ses résonnances les plus délicates. Son attention s'est vouée à une notation pieuse, attendrie, continue, de nos alternatives d'espoir et d'angoisses, surtout des sanglots maternels, comme un voile de Véronique, plus humain. Et cela, quand bien peu s'y appliquaient, personne dans cette proportion, et dont tout le monde s'est détourné vite. Il en est résulté, sous ce titre générique : L'HÉROÏSME DE LA MÉLANCOLIE, trois volumes de vers qui se suivent et se complètent jusqu'à l'achèvement de la victoire : *Les Offrandes blessées, Sabliers et Lacrymatoires et Un Moment du Pleur éternel.* » (1)

L'auteur nous a fait l'honneur de nous communiquer deux beaux jugements qui rendent un juste hommage à son effort. L'un, de M^{me} Lucie Delarue-Mardrus :

« Les *Offrandes*, en trois volumes, sont véritablement, malgré la brièveté de chaque poème, un ouvrage de longue haleine, et qui doit se lire comme un roman en trois parties. Robert de Montesquiou aura peut-être été le seul écrivain qui soit resté un civil en parlant de la grande guerre. Son ouvrage a la patience et la méticulosité d'un communiqué de l'arrière, avec tout ce qu'il y aura eu de pathétique dans l'attente anxieuse, l'admiration inactive, la ferveur reculée de ceux qui ne combattaient pas.

« Les *Offrandes* se suivent et se ressemblent sans être pareilles, comme les longs jours vécus pendant ces cinq ans d'expectation impuissante mais exaltée. L'enchaînement de ces brefs poèmes se fait comme l'association des idées dans les rêves, qui vont de l'émerveillement au cauchemar, pendant un sommeil agité. L'ensemble réalise son effet à la manière des grandes tapisseries, qui, vues de près, ne sauraient être détaillées et qui, vues de loin, nous montrent avec exactitude leurs personnages et leurs bouquets. Tapisserie historique où les descendants se rendront compte d'une époque riche de précisions, sur un fond vague dont la monotonie eut nom : *épouvante.* »

L'autre témoignage, plus magnifique encore, est d'Anatole France. Le grand écrivain a formulé le jugement suivant dans une lettre, encore inédite, adressée au Poète : (2)

« Vos *Offrandes blessées* sont riches de pensée et d'amour, et dignes des autels sur lesquels vous les déposez.

Ces vers d'une douce fierté, d'une grandeur simple, héroïques naturellement, diront à jamais nos souffrances et notre gloire.

Vous êtes le Poète de ces jours incomparables. On se réjouit de vous admirer et de vous aimer ».

Sabliers et Lacrymatoires et Un Moment du Pleur éternel contiennent, eux aussi, d'admirables poèmes, frappés comme des médailles, et dont quelques uns ont vraiment la majesté du marbre.

Monstra te esse Matrem.

O Nature ! Nature ! on devrait te haïr !
 Toi qui maudis Jésus de t'ôter une proie,
 Et qui guettes sans fin la fille de Jaïr
 Pour en faire une fleur en ton règne qui broie.

(1) Pour rappeler, selon le mot heureux d'une de ses correspondantes, la succession monotone de *tous les jours* de la Guerre, le poète a volontairement donné à cet ouvrage en trois tomes la forme régulière d'un poème en trois strophes de quatre alexandrins, chacune de ces pièces, au nombre de 721, se rattachant à la précédente et à la suivante, ce qui fait en réalité un poème de 2163 strophes, soit de 8652 vers.

(2) Nous sommes, est-il besoin de le dire, profondément reconnaissant à M. Robert de Montesquiou d'avoir bien voulu choisir notre Anthologie pour y publier, pour la première fois, cet hommage souverain à son grand talent.

Insensible, les yeux fermés sur l'idéal
 Dont nous édifions toutes nos erreurs saintes,
 Tu n'as que deux pensers en tête : Floréal
 Et Putréfaction : la Rose et les Helminthes.

Au point que l'on ne sache — à travers notre pleur
 Ainsi nous tâtonnons par les choses sacrées,
 Si, dans la pâte auguste où tu perds et tu crées,
 Tu veux la fleur pour l'homme, ou l'homme pour la fleur.

La Pourriture et la Floraison : causes, effets ;
 Ton cruel parti pris ne voit pas autre chose.
 Il faudrait, au printemps, trembler devant la rose
 En songeant aux moyens affreux dont tu la fais !

Et ton manège sourd, aveugle, monotone,
 Sous les rouages durs de l'été, de l'hiver,
 Dans l'engrenage fin du printemps, de l'automne,
 Assimile la fleur à la vermine : *Ver* !

(*Les Hortensias bleus.*)

Versailles.

Tant de soleils sont morts dans ces bassins augustes
 Qu'on dirait des coffrets d'étoffes et d'atours :
 Robes couleur des nuits, rubans couleur des jours
 Que vécutent des dieux dont s'effritent les bustes.

Leur gloire immesurée et leurs grâces injustes
 Ne sont plus que de l'herbe, au dallage des cours ;
 Un texte inattendu commente leurs discours :
 La mousse, en leurs cœurs froids et sur leurs lèvres frustes.

Les Rois n'ont plus de sceptre, au bout des doigts brisés ;
 Vénus n'a plus de rose, entre ses doigts rosés ;
 Cupido n'a plus d'aile, Apollo, plus de lyre...

Et la glace des eaux les aide à se flétrir ;
 A l'heure de s'éteindre, heureux de se sourire,
 Heureux de se mirer, à l'heure de mourir.

(*Les Perles rouges.*)

Vesprée.

Toute en or, sur un fond roux de soleil couchant,
 Dont la splendeur qui saigne, en plaie horizontale,
 Goutte à goutte confond à la turquoise étale
 De la Mer, un remous d'améthyste changeant ;

Sereine, inconsciente, ingénue et fatale,
 Vers ses trente beautés, dans cette ombre, sachant,
 Sur mainte bouche ouverte, en bas, comme un pétale,
 La malédiction éclore, comme un chant,

L'œil bleu, dans son horreur sacrée, irresponsable
De la cendre infinie et fine dont se sable
Incessamment le sol que baise son peplos,

Un lotus à la main, insensible aux tableaux
Qu'agglomère à ses pieds l'extinction des races,
Hélène prend, au soir, le frais, sur ses terrasses.

(*Les Paons.*)

Prière du Serviteur.

J'ai rangé la demeure et refermé la salle ;
Je veille sur les biens de mon maître endormi ;
Le grand chien du logis, qui s'étend sur la dalle,
N'a pas, ainsi que moi, les yeux clos à demi.

J'ai fait taire la vasque et fait luire la lampe ;
J'ai serré la vaisselle et plié les habits ;
Et, dans la paix obscure où s'achève la rampe,
Mes pleurs silencieux coulent sur mon pain bis.

Je n'aurai de repos, Seigneur, que sous la pierre :
Pour la première fois l'appel me sera doux
Lorsque je l'entendrai dans le fond de ma bière,
Et que je dirai : " *Maître !* " et que ce sera *Vous !*

(*Les Prières de tous.*)

Offrande bucolique.

Dans le soleil couchant, sur la route dorée,
L'autre automne, on voyait s'acheminer les chars ;
Des troupeaux s'y mêlaient, foule obscure et sacrée,
Des chevaux, des ânon, des brebis et des jars.

Les garçons du fermier conduisaient des quadriges,
En mâchant une feuille ou des brins de lauriers ;
Le goût leur est resté de ces nobles vestiges,
Ils sont tous devenus, maintenant, des guerriers.

Le chemin est désert sous le soir qui l'effleure ;
Remisés sont les chars, et rentrés, les troupeaux ;
Le beau garçon parti, quelque femme lè pleure,
Il chantait sous le chêne, il meurt sous les drapeaux.

(*Les Offrandes blessées. CXXXVI*)

Offrande visuelle.

Le plus infortuné de tous, hélas ! l'aveugle.
Combien sont devenus aveugles, sous les coups
De la mitraille qui, tour à tour, siffle ou meugle ;
Combien ne verront plus quand ils viendront vers nous !

Ils devront effleurer les mains et les visages
 Pour reconnaître ceux qui les ont attendus,
 Et respirer l'odeur des tendres paysages
 Que, les ayant sauvés, ils ont pourtant perdus.

Ceux-là sont vos plus chers, je crois, Mère Patrie :
 Sacrifier ses jours est à peine pareil
 A consentir pour vous, dans l'ombre endolorie,
 Cet abandonnement des rayons du Soleil !

(Les Offrandes blessées. CLX)

Offrande coronaire.

Pauvre petit Képi, dont se coiffe la croix,
 Couvre-chef vénéré, plus beau qu'un diadème,
 La douceur de la nuit t'aime mieux qu'elle n'aime
 L'auréole des saints et le bandeau des rois.

Nulle main n'a fermé les paupières livides
 Du visage abrité naguère par ton soin,
 Nulle lèvre n'a mis sur ses lèvres avides
 Le suprême baiser qui n'a pas de témoin.

Mais les Anges chassés du massif des verrières
 Dont le canon affreux a lacéré la fleur,
 Sur toi viennent pencher, près des tombes guerrières,
 Leur nimbe moins brillant que ton drap sans couleur.

(Sabliers et Lacrymatoires. LXXIX)

" C'est fini ! ", dis-je à l'homme...

" C'est fini ! " dis-je à l'homme apparu dans le champ,
 Et qui me rappelait, sous l'or des crépuscules,
 La phrase de Macbeth : " la terre a donc des bulles
 Ainsi que l'eau... " — l'air fraîchissait sur l'eau d'argent.

" La Guerre est de notre âme et du monde sortie,
 L'air n'est plus déchiré par le canon d'airain ;
 La victoire est venue et l'angoisse est partie... "
 Et la terre était calme et l'air était serein.

Mais l'homme ne dit rien, ne sembla pas entendre,
 Il attendait quelqu'un, ou paraissait attendre,
 Quelqu'un qui ne vient pas ; enfin il dit : " nenni,
 Rien ne finit pour ceux pour qui tout est fini " .

(Un Moment du Pleur éternel. CLXIV)

Offrande immortalisée.

14 Juillet 1919.

Ceux qui n'ont presque plus de profils ni de faces
Furent des seuls admis dans la Salle des Glaces
Pour entendre clamer que la Paix est bien là,
Parce qu'ils ont donné leur beauté pour cela.

Les aveugles seront, dans les Champs-Élysées,
Sur le parcours d'honneur, et leurs frères, vers eux
Enverront un regard, en cherchant aux croisées
Cetux qui, pour la Victoire, auront donné leurs yeux.

Les fleurs et les parfums, les cœurs et les amours
Rejoindront, au-dessus du défilé qui marche,
Le défilé qui plane, et groupe autour de l'arche,
Ceux qui, pour le Triomphe, auront donné leurs jours. (1)

Emile Trolliet.

Saint-Victor de Morestel (Isère), 1856. — Paris, 1903.

Œuvres poétiques : *Les Tendresses et les Cultes* (1886). — *La Vie silencieuse* (1892).
La Route fraternelle (1900).

Professeur, conférencier, critique ; se considérait, avec un orgueil quelque peu naïf, comme un « fonctionnaire de l'Idéal ». Fondateur (1893) et directeur de la « Revue idéaliste » Poésie lamartinienne et humaine, orientée vers un idéal de fraternité sociale.

Le Rêve de Jésus.

A Maurice Bouchor.

Il eut peur, quand il fut sur le sinistre bois !
Et, défaillant, au Père il allait dire : Arrête !
Mais sous l'éclair d'un rêve illuminant sa tête,
Il vit d'un seul regard tous les temps à la fois.

Il vit tout le Vieux monde, accourant sous la croix,
Boire au sang rédempteur qui découlait du faite,
Et devant le martyr qui prouvait le prophète,
La raison se courber en s'écriant : Je crois !

Il vit ces inconnus qu'enfantait son supplice,
Les fous du dévouement et les fous du cilice,
Tous, avec cette flamme au sein : la Charité !

Et le héros, alors raffermi par son rêve,
Et songeant, dans la mort, à sa postérité,
Inclina son doux front, et dit au Père : Achève !
(*La Vie Silencieuse.*)

(1) Poème que l'auteur a bien voulu nous communiquer autographié.

L'Alouette Gauloise.

Non, ce n'est pas le coq, égoïste et banal,
Batailleur sans péril, chanteur sans harmonie,
Qui peut symboliser ton lumineux génie,
Gaule, ardente patrie, éprise d'idéal !

Mais c'est la cantatrice au grand vol auroreal,
Dont l'âme avec l'azur chaque aube communie,
Et dont jaillit la voix en sonate bénie,
Musique des faucheurs aux matins de prairial.

Comme elle tu vas haut, et tu vois loin comme elle,
Par-dessus la frontière envoyant, fraternelle,
A la famille humaine un long regard d'amour ;

Et comme sa chanson ta langue est d'un poète...
Et tu peux dédaigner un roi de basse-cour,
O France, ô libre sœur de la libre alouette !

(*La Route fraternelle.*)

Paul Roinard.

Neufchâtel-en-Bray, 1856.

Œuvres poétiques : *Nos Plaies* (1886). — *La Mort du Rêve* (1902).

Jeunesse mouvementée. Connut la misère. Prit part à tous les mouvements littéraires de la Jeunesse intellectuelle.

Ame tendre de révolté. Poète vigoureux et habile manieur de sonorités verbaies.

Le Travail.

LE JOUR.

L'usine ahane, écume et gémit sous le ciel clair.
Au centre buissonneux des plaines alarmées,
Ses fièvres, ses flambois, ses fracas, ses fumées
Exhalent une tache orangeuse dans l'air
Et toisonnent le haut de son échine dure.
Comme une chienne oscille et quête en la verdure,
Vague bête, aux yeux roux, apeurant de son flair
Les planantes amours dont l'air se constelle
Et dont les gazouillis semblent fuir devant elle,
L'Usine ahane, écume et geint sous le ciel clair.

LE PRINTEMPS.

En costume princier que connut le servage,
Le Printemps arborant sa perruque à frimas
Étale la gâté d'ironiques damas.
L'insidieux encens de la flore sauvage,

Le trille insinuant qui repeuple les nids,
 Les fredons chuchotés des vieux troncs rajeunis,
 Circonviennent les cœurs qu'une langueur ravage.
 L'Usine, froide à tous ces frissons palpitants,
 A l'aspect sale et gris des rapaces traitants
 En costumes princiers que connut le servage.

L'AUTOMNE.

Le temps morne est plus bis que le pain du salaire.
 L'épargne de l'Automne enterre les trésors
 Des arbres ruinés semant leurs derniers ors.
 Dans le matin phtisique un grand disque solaire
 Bâille, lugubre : son rouge trou pantelant
 Semble la bouche des fourneaux chauffés à blanc ;
 Et, rude aux meurt-de-faim que sa voix accélère,
 La cloche sonne son appel haï de tous,
 Symbole ricaneur de leurs quintes de toux !
 Le temps morne est plus bis que le pain du salaire.

L'HIVER.

Sur la route sans fin au travail gémissant
 Rôde l'Hiver d'un pied ouaté d'homme qui tue...

 Un cri de mort jaillit ! Mort sans doute bénie !
 Et dans l'inconscient dédain de l'agonie
 Que montre le poignard damasquiné de sang,
 Tandis que l'un enlace et que l'autre foudroie,
 Le Z de la bielle et le 8 de la courroie
 Vont leur route sans fin au travail gémissant.

LA NUIT.

La cheminée en feu que le vent échevelle
 S'érige dans la Nuit dont les larmes d'argent
 Evoquent les sanglots d'un chômage indigent,
 Et sous la noire paix du deuil tout se nivelle.
 — Courage, pauvre gueux que la misère abat !
 C'est du fumier de ton prolifique grabat
 Que sont nés les forgeurs de l'Aurore nouvelle,
 Aurore de bonté qui rêve le pardon...
 Mais ce sera peut-être un terrible brandon
 La Cheminée en feu que le vent échevelle !

Auguste Dorchain.

Cambrai, 1857.

(Œuvres poétiques : *La Jeunesse pensive* (1881). — *Vers la Lumière* (1894).
Poésies, 1881-1894 (1895). nouv. édit. revue (1908). — *Théâtre*.

Âme tendre, nature douce, disciple aimé de Sully Prudhomme. Pensées pures et élevées. Poète *honnête*, dans le vrai sens du mot. Partisan de la tradition, a écrit un livre intéressant sur l'*Art des vers*. On lui doit aussi des réimpressions de poètes français.

Préceptes.

A Jean Lahor.

Poète qui, veillant dans la nuit calme et noire,
Vois passer des lueurs de génie et de gloire,
Veux-tu, pour un instant, m'écouter et me croire ?

Tu songes, n'est-ce pas ? tu songes, frémissant,
Combien il serait beau, fût-ce au prix de ton sang,
D'être la voix qui parle au siècle finissant ;

Mais tu cherchas peut-être en ton âme ingénue,
Quels rythmes, quels accords d'une audace inconnue
Pourraient faire au soleil éclater ta venue,

Dans la forêt des mots quels détours, quels combats,
Quels chemins non frayés où sonneraient tes pas...
— Ami, ne cherche plus, tu ne trouveras pas.

Si tu dois être un jour marqué du divin signe,
Rien ne t'approchera de cet honneur insigne
Que de le mériter, que de t'en rendre digne ;

Tu ne peux rien de plus, tu ne peux rien de mieux
Que des fleurs de ton âme, avec un soin pieux,
Orner la place auguste où descendront les dieux.

I

Et d'abord, sois fidèle à la chambre d'étude,
Prends-y sur chaque jour, d'une stricte habitude,
Un temps pour la pensée et pour la solitude.

Fais-en le port caché, l'abri sûr et charmant
Où, dans la paix du cloître et du recueillement,
Tu puisses te trouver toi-même à tout moment.

Laisse à ses vanités l'oisif qui te réclame,
Qui, sans même savoir se chauffer à ta flamme,
Pour dorer son néant ferait brûler ton âme.

N'ouvre qu'à peu d'amis ton cœur et ta maison,
Car ils sont rares ceux qui, sans autre raison,
Te cherchent pour toi-même et dans toute saison.

Quelquefois tu t'es plaint qu'il te manquait des heures,
 Mais alors fuyais-tu le monde et tous ses leurres
 Pour écouter en paix les voix intérieures ?...

C'est quand le bruit s'est tu, quand le ciel s'est voilé,
 Que de son chant profond, dans l'espace envolé,
 Le rossignol emplit le silence étoilé.

II

Quant aux amis muets, les livres, fais la somme
 De tous ceux qu'en un jour, pour un jour, on renomme,
 Et sois, encore ici, de ton temps économe.

Trop de faits et de mots, dans le plus vain écrit,
 Obsèdent la mémoire et dissipent l'esprit,
 Et sur tant de gravier rien ne germe et fleurit.

Mais rouvre les chefs-d'œuvre où se sont cadencées
 La grâce, la vertu, les amours, les pensées
 Des siècles abolis et des races passées ;

Car du pain des héros ceux-là te nourriront
 Et, pour les fiers desseins ébauchés sous ton front,
 Ce qu'il te faut savoir ceux-là te l'apprendront.

Apprends d'eux à choisir le rare et noble thème,
 A ne vêtir jamais de la force suprême
 Rien que d'essenteil au regard de toi-même.

N'est-il pas d'art plus digne et de métier plus beau
 Que d'aller, jour à jour, et lambeau par lambeau,
 Labourer tristement son cœur et son cerveau ?

Fais ton œuvre d'or pur et non vaste et d'argile ;
 Songe au tendre Racine et songe au grand Virgile
 Et que la foi d'un monde est toute en l'Évangile.

— Car, pour unir la force aux sereines douceurs,
 Afin que Poésie et Sagesse soient sœurs,
 Aux poètes élus tu joindras les penseurs.

Leur âme de lumière ou d'amour, fais-la tienne,
 Qu'elle soit d'origine ou païenne ou chrétienne,
 Pourvu qu'un grand espoir la hausse ou la soutienne.

Ne t'inquiète pas : Penseront-ils comme moi ?
 S'ils pensent autrement tu comprendras pourquoi,
 Et tu transposeras leur croyance à ta foi ;

Car si, chacun suivant son rêve solitaire,
 Leur essor les disperse au départ de la terre,
 Ils se dirigent tous vers le ciel du Mystère.

III

Prends les livres, mais vois des hommes à côté,
Ceux dont la vie, égale au chef-d'œuvre vanté,
Est, à titre pareil, une œuvre de beauté.

Chéris les jeunes gens que rien encor ne lasse,
Et qui, loin des appels de la volupté basse,
Ont gardé pour l'amour la pudeur et la grâce,

Et tes aînés en qui rayonnent, palpitants,
Malgré l'affront de l'âge et le malheur des temps,
L'allégresse et l'ardeur de leurs premier vingt ans.

Mais écarte, au contraire, écarte de ta voie
La tristesse, où bientôt la volonté se noie,
La stérile ironie et sa gaîté sans joie.

La vie est sérieuse et quelquefois meurtrit.
Pleure alors, mais espère ; et lorsqu'elle sourit,
Laisse la douce joie alléger ton esprit.

Mais ne viole point l'un ni l'autre domaine,
Et garde que jamais un désir ne t'amène
A jouir bassement de la misère humaine ;

Car des tristes laideurs le jour où tu rirais,
En pensant éblouir, tu n'illuminerais
Que ta propre indigence et tes penchants secrets.

— Et ne tiens pas ce monde où sont, dans la souffrance,
Le Bien avec le Mal en âpre concurrence,
Pour un spectacle offert à ton indifférence ;

Regarde vivre, mais qu'il tombe de tes yeux
Un regard pitoyable et non point curieux ;
Et d'ailleurs, vis toi-même, et cela vaudra mieux :

Car tu pourrais unir, en lassant ton envie,
Les Lettres, la Science et la Philosophie ;
Jamais rien de vivant ne sort que de la vie !

IV

Mais il faut me comprendre et que vivre n'est rien :
Telle vie amoindrit le cœur ; je veux le tien.
Sans cesse dilaté, joyeux et fort, vis bien.

Vis bien, pour bien aimer, car voici la merveille :
C'est le son de ton cœur qui frappera l'oreille ;
Toujours sera ton œuvre à ton amour pareille.

D'un souffle de théâtre en vain t'enflerais-tu,
Rien n'en pourra sortir, si ton cœur n'a battu,
Qu'un bruit sans efficace en des mots sans vertu.

Or il ne s'agit pas de soulever, une heure,
 Une acclamation qui décroisse et qui meure,
 Mais de laisser au monde un ferment qui demeure.

Il te faut, quand le monde a besoin de secours,
 Non tromper son attente avec de vains discours,
 Mais ramasser sa force et lui crier : " J'accours ! "

Car c'est là ta noblesse, et ta gloire assurée,
 De servir par tes chants à la marche sacrée
 De ce monde en travail qui se cherche et se crée.

C'est à toi, si tu veux, de l'avancer d'un jour,
 Sur ce chemin montant qui n'a point de retour,
 Vers la Beauté, la Foi, l'Harmonie et l'Amour ;

C'est à toi d'ajouter, l'entraînant vers la cime,
 A son vague penser ton verbe qui l'exprime,
 A son obscur désir ta volonté sublime.

Chante donc des chants purs devant les purs autels,
 Et les temps à venir les retrouveront tels,
 Roulant de cœurs en cœurs en échos immortels.

Et si pourtant la Gloire, absente à leur baptême,
 Laissait tomber sur eux l'obscurité suprême,
 Ne t'inquiète pas, — leur prix sera le même,

Puisque tu les auras, ces chants, ces cris, ces vers,
 Avec tes actions et tes pensers divers,
 Associés dans l'ombre aux fins de l'Univers.

(Vers la Lumière.)

Edmond Haraucourt.

Bourmont (Haute-Marne), 1857.

Œuvres poétiques : *L'Âme nue* (1835). — *Son!* (1831). — *L'Espoir du monde* (1899).
Théâtre.

Poète, romancier, auteur dramatique. Conservateur au musée de Cluny. Poète épris de justice et de charité.

Vers puissant, fortement sculpté ; il a le relief, la netteté et le coloris des beaux vers parnassiens.

Prière du Soir.

— Etoile du berger, fleur des cieus, lis de flamme,
 Chère étoile d'amour, de douceur et d'espoir,
 Laisse monter vers toi les hymnes de mon âme
 Ainsi qu'un angélus monte dans l'or du soir...

— Les champs sont recueillis et le lac se repose :
Lente et moins lentement, du haut des coteaux blonds,
La chaste paix descend les pentes d'ombre rose
Vers la sérénité mystique des vallons.

— Etoile du berger, fleur des cieus, lis de flamme,
Toi qui fleuris, toi qui souris, toi qui guéris,
Laisse monter vers toi les hymnes de mon âme
Qui s'apaise aux baisers paisibles du vent gris...

— Le clocher du hameau baigne sa silhouette
Dans les vapeurs de perle où s'endorment les bois.
C'est l'heure sans péché que chantait l'alouette :
La terre a du silence et le ciel a des voix.

— C'est l'heure d'être pur et calme, l'heure brève.
Chère étoile d'amour, de douceur et d'espoir,
Laisse monter vers toi ma prière et mon rêve,
Ainsi que l'angélus monte dans l'air du soir.

La Citadelle.

Si tu veux être grand, bâtis ta citadelle
Loin de tous et trop haut, bâtis-la pour toi seul.
Qu'elle soit imprenable et qu'autour d'elle
Le mont fasse un rempart et la neige un linceul.

Bâtis-la sur l'orgueil vertigineux des cimes,
Parmi les chemins bleus de l'aigle et de l'éclair,
Reine de marbre blanc dans une cour d'abîmes,
Lys de pierre, fleuri dans les splendeurs de l'air.

Si haut vers Dieu, si loin de ta fange première,
Si loin, si haut, que les cités, clignant des yeux,
Pensent voir un rayon de plus dans la lumière
Et ne sachent s'il vient de la terre ou des cieus.

Ary Renan.

1857-1900.

(Œuvre poétique : *Rêves d'Artiste* (1901).)

Peintre et poète. Vers imprégnés du sentiment du beau. Ses sonnets sont artistement travaillés.

SONNET JAPONAIS.

Les premiers feux du jour percent la brume grise,	Près des étangs pareils à de grands miroirs d'or,
Dans le golfe nacré comme un camélia ;	Les cigognes du lac qui prennent leur essor
Au pied des bambous verts et du magnolia,	Troublent les oraisons du saint anachorète,
La jonque ouvre sa voile et la vague s'irrise.	Et, jetant au passage un long cri frémissant,
La vierge frissonnante aux baisers de la brise	Vont percer le bandeau d'émail incandescent
Orne son front cuivré des fleurs du dahlia,	Dont le volcan Fuji ceint sa terrible crête.
De l'asphodèle pâle et de l'hortensia	
Et s'abandonne au flot que le vent pulvérise.	

C'est là qu'il faut bâtir l'asile de ton âme.
 Et pour que ton désir y soit la seule loi,
 Que rien n'accède à lui de l'éloge ou du blâme,
 Grave sur ton seuil blanc le mot magique : " Moi. "

Puis, cent verrous, et clos ta porte au vent qui passe !
 Ferme tes quatre murs au quadruple horizon,
 Et si le toit te pèse, ouvre-le vers l'espace
 Pour que l'âme du ciel entre dans ta maison !

Alors, au plus secret de la mystique enceinte,
 Tu dresseras l'autel de fer, prêtre ébloui,
 L'autel de fer et d'or où ta volonté sainte
 Doit célébrer ton rêve et s'adorer en lui.

Chante ! Nul n'entendra ton hymne, et que t'importe ?
 Chante pour toi ; ton cœur est l'écho de ton cœur !
 Les déserts élargis rendront ta voix plus forte,
 Les déserts chanteront pour te répondre en chœur.

Chante l'amour sacré qui vibre dans tes moelles !
 Chante pour le bonheur de t'entendre chanter,
 Chante pour l'infini, chante pour les étoiles,
 Et ne demande pas aux hommes d'écouter !

Seul ! Divinement seul ! Car l'exil, c'est du rêve :
 C'est le lait de la force et le pain des vertus,
 C'est l'essor idéal du songe qui s'élève,
 Et le seuil retrouvé des paradis perdus.

Tu n'as qu'une patrie au monde, c'est toi-même !
 Chante pour elle, et sois ton but, et sois ton vœu !
 Chante, et quand tu mourras, meurs dans l'orgueil suprême
 D'avoir vécu ton âme et fait vivre ton Dieu.

(Seul.)

Rémy de Gourmont.

Château de la Motte, Bazoches-en-Houlme (Orne), 1858. — Paris, 1915.

Œuvres poétiques : *Simone*, poème champêtre (1892). — *Les Saintes du Paradis*, dix-neuf petits poèmes (1898). — *Oraisons mauvaises* (1900). — *Divertissements* (1912).

Poète, critique, érudit, dramatisse, romancier ; s'est renouvelé sans cesse. Comme poète, n'a fait que *Simone*, un petit chef-d'œuvre de fraîcheur et de simplicité rustique, *Les Saintes du Paradis*, *Oraisons mauvaises* et *Divertissements*. Son œuvre de prosateur est de beaucoup plus importante.

L'Eglise.

Simone, je veux bien. Les bruits du soir
 Sont doux comme un cantique chanté par des enfants ;
 L'église obscure ressemble à un vieux manoir ;
 Les roses ont une odeur grave d'amour et d'encens.

Je veux bien, nous irons lentement et bien sages,
Salués par les gens qui reviennent des foins ;
J'ouvrirai la barrière d'avance à ton passage,
Et le chien nous suivra longtemps d'un œil chagrin.

Pendant que tu prieras, je songerai aux hommes
Qui ont bâti ces murailles, le clocher, la tour,
La lourde nef pareille à une bête de somme
Chargée du poids de mes péchés de tous les jours ;

Aux hommes qui ont taillé les pierres du portail
Et qui ont mis sous le porche un grand bénitier,
Aux hommes qui ont peint des rois sur le vitrail
Et un petit enfant qui dort chez un fermier.

Je songerai aux hommes qui ont forgé la croix,
Le coq, les gonds et les ferrures de la porte ;
A ceux qui ont sculpté la belle sainte en bois
Qui est représentée les mains jointes et morte.

Je songerai à ceux qui ont fondu le bronze
Des cloches où l'on jetait un petit anneau d'or,
A ceux qui ont creusé, en l'an mil deux cent onze,
Le caveau où repose Saint Roch comme un trésor ;

A ceux qui ont tissé la tunique de lin
Pendue sous un rideau à gauche de l'autel ;
A ceux qui ont chanté un livre du lutrin ;
A ceux qui ont doré les fermoirs du missel.

Je songerai aux mains qui ont touché l'hostie,
Aux mains qui ont béni et qui ont baptisé ;
Je songerai aux bagues, aux cierges, aux agonies ;
Je songerai aux yeux des femmes qui ont pleuré.

Je songerai aussi aux morts du cimetière,
A ceux qui ne sont plus que de l'herbe et des fleurs,
A ceux dont les noms se lisent encor sur les pierres,
A la croix qui les garde jusqu'à la dernière heure.

Quand nous reviendrons, Simone, il fera nuit close ;
Nous aurons l'air de fantômes sous les sapins,
Nous penserons à Dieu, à nous, à bien des choses,
Au chien qui nous attend, aux roses du jardin.

(Simone.)

Jean Rameau.

Gaas (Landes), 1859.

Œuvres poétiques : *Poèmes fantasques* (1882). — *La Vie et la Mort* (1886).
La Chanson des Étoiles (1888). — *Nature* ⁽¹⁾ (1891).
Les Féeries (1897). — *La Lyre haute* (1912).

(1) Comparer ce volume à la « *Nature* », de ROLLINAT

De son vrai nom : Laurent Lebaigt. Poète panthéiste qui donne son âme aux choses de la nature. Forge des vers magnifiques et sonores. Lyrisme passionné qui a, par moments, des allures épiques.

Les Champs.

Sur les coteaux penchés, sur les plaines immenses,
 Couronnés de fruits mûrs ou grouillant de semences,
 Baisés par le soleil ou fouettés par les vents,
 Ils s'étendent, les champs féconds et magnifiques,
 Les bons champs paternels dont les flancs pacifiques
 Nourrissent les troupeaux affamés des vivants.

Le printemps voit fumer leurs entrailles ouvertes,
 L'été les pare tous de larges robes vertes,
 Et l'automne leur tisse une chasuble d'or ;
 L'hiver les couvre enfin d'une hermine sévère,
 Et tout flocon de neige, en tombant, semble y faire
 Un petit berceau blanc au grain de blé qui dort.

Ils nous aiment ; ils ont des fleurs pour nous sourire,
 Ils parfument le soc brutal qui les déchire,
 Ils sont doux à tous ceux que le malheur aigrit
 Et donnent, que le ciel les noie ou les dessèche,
 Toujours du pain bien blanc à l'homme qui les bêche,
 Et l'herbe bien tendre au bœuf qui les meurtrit.

Ils entonnent parfois d'ineffables cantiques,
 Ils ont des unissons de grillons extatiques
 Pour saluer la lune aux rayons bienfaisants,
 Ils offrent des lits d'herbe aux vagabonds moroses,
 Et, pour faire plaisir aux cieus pleins d'astres roses,
 Ils s'étoilent comme eux avec des vers luisants.

C'est d'eux, les champs bénis, que sortirent les êtres ;
 C'est d'eux, les champs sacrés, qu'ont jailli nos ancêtres ;
 Dieu fait de leur sol gras la chair du genre humain ;
 Et, quand le soir répand sa pourpre sur leurs herbes,
 Le soleil leur infuse en cascades superbes
 Le sang qui doit bouillir dans les cœurs de demain.

La brise qui les frôle y plonge des haleinés ;
 La nuit, leurs liserons ont les corolles pleines
 De gouttelettes d'eau qui deviendront des pleurs ;
 Chaque étoile qui passe y met peut-être une âme,
 Et d'invisibles doigts, sur des creusets de flamme,
 Y font des yeux d'enfants avec des yeux de fleurs.

O champs, saturez-vous de printemps et d'aurores,
 Couvrez-vous de fruits lourds et de moissons sonores,

Préparez l'avenir, réconfortez nos cœurs !
 Donnez du blé bien sain à nos fils bien robustes
 Pour qu'aux heures de paix ils soient aimants et justes,
 Pour qu'aux jours de combat ils soient forts et vainqueurs !

Et toi, qu'ombrage seul le sycomore austère,
 Champ des morts, par lequel tout finit sur la terre,
 Fais-toi doux, oh ! bien doux, quand tu nous recevras !
 Que ton sol plein d'amis nous prenne avec tendresse,
 Et que nos corps glacés y tressaillent d'ivresse
 Comme si nos aïeux nous serraient dans leurs bras ! (1)

(Nature.)

Les Arbres.

Les arbres aiment l'homme. Ils sont bons et joyeux.
 Quand, sous son dais royal, Messidor trône aux cieus,
 Epanchant d'âpres jets de laves,
 Ils ont pour nous de l'ombre et des dômes épais
 Et des éventails verts qu'ils agitent en paix
 Comme de noirs esclaves.

Ils sont nos protecteurs graves et vigilants,
 Ils chassent loin de nous les miasmes volants
 De leurs salitaires ramées ;
 Et, quand Mai vient fleurir les branches et les cœurs,
 Ils pleurent, attendris, sur les amants vainqueurs
 Des larmes embaumées.

Ils plongent dans le sol des suçoirs palpitants,
 Ils pompent à longs traits les rayons du printemps,
 L'azur des flots, les suc des plaines,
 Puis, comme des savants très doux et très instruits,
 Artistement ils font des fleurs, ils font des fruits
 Qu'ils offrent à mains pleines.

A la coupe du ciel ils boivent la clarté,
 Ils s'enivrent d'aurore, ils se gorgent d'été,

(1) Cfr., de MADAME LA COMTESSE DE NOAILLES :

Les Campagnes.

Des champs de blé trop lourd, des champs de sainfoin
 La betterave aussi et les choux vifs sont là, [rose,
 Le bourg, le cimetière où le corps se repose
 Et la colline bleue au bout de tout cela...

— Ah ! les êtres humains dans l'air et la brûlure,
 Battus par l'âpre pluie, et du vent essayés,
 Qui dans la terre sèche ou sa molle mouillure
 Vont chaque jour, traînant leurs âmes et leurs pieds.

O donneuse de pain, de vin, de fruits, de paille,
 Terre où l'homme est courbé des mains et des genoux ;
 Cœur des plaines, ouvert dans une immense entaille,
 Lamentable infini des champs verts, des champs roux.

Route longue qui suit des fossés et des ronces,
 Petite église avec quelques maisons autour,
 Chemins lourds et creusés où la charrette enfonce,
 Cloche qui sonne un peu pour la mort ou l'amour.

O pauvreté profonde et chaste des campagnes,
 Fatigue des corps las qui se couchent le soir,
 Silence de la vie aride qu'accompagnent
 Le sifflement des faux et le bruit des pressoirs...

— Mon âme, voyez-les ces marins de la terre,
 Dans la houle des blés soulevés, ce matin,
 Et que votre bonté aille vers ce mystère,
 Vous qui ne connaissez des champs que les jardins.

Ils remplissent leur cœur de joie,
Et quand sonne le glas des automnes vermeils,
Leurs troncs morts font briller les antiques soleils
Dans l'âtre qui rougeoie.

Jadis, quand ils poussaient, fougueux et colossaux,
Obscurcissant le jour et déplaçant les eaux
De leurs gigantesques dépouilles,
Ils nous aimaient déjà, nous qui n'étions pas nés :
Ils mirent dans le globe auguste aux flancs ignés
Le trésor noir des houilles.

Ils sont nos grands aïeux sur ce vieux monde amer,
Ils nous couvrent sur terre ; ils nous portent sur mer
Et, dans les forêts murmurantes,
Quand l'homme ouvre leurs troncs de son glaive assassin,
Ils donnent à celui qui leur meurtrit le sein
Des gommés odorantes.

Bons arbres, verdoyez sur les hommes méchants !
Que Dieu peuple vos fronts de brises et de chants,
Que l'azur baigne vos ramées !
Protégez de vos bras nos toits et nos moissons,
Et jetez, au printemps, toutes vos floraisons
Aux pieds de nos aimées !

Arbres majestueux ou frêles arbrisseaux,
Oh ! vous tous qui donnez de la mousse aux oiseaux,
Des bâtons au mendiant blême,
Témoins de nos plaisirs et témoins de nos deuils,
Qui fîtes nos berceaux, qui ferez nos cercueils,
Bons arbres, je vous aime ! (1)

(Nature.)

(1) Cfr. *Les Arbres*, de Rollinat, Silvestre, Retté, H. de Régnier, P. de Bouchaud, Ch. Dornier, etc. Citons ici un fragment d'un poème de LÉON SOUGUENET à la gloire des arbres :

O forêt, ô berceau, maison, temple, tombeau !...
Où les peuples jadis ont grandi libres, nus,
Rians, beaux, confiants dans les matins nouveaux
Et la main les gardant des dangers inconnus ;
Vagissement charmant de l'enfance du monde !
Allégresse ! hymne clair des heureux premiers-nés
A la terre attentive et savante et féconde,
Aux mains pleines de fruits, au front blanc de clarté !

Prépare aux amoureux une couche odorante...
Tends un dais nuptial sur l'amant et l'amante
Sur qui ta Majesté se penche, rêve et prie ;
Fais onduler vers eux tes palmes musicales,
Eveille sur leurs pas les feuilles et les nids
Et neige lentement tes ondoyants pétales
Par le sentier : voici les fiancés bénis !

Première cathédrale où les orgues mugirent !
Piliers que vivifiait une robuste moelle !
Rosaces où la lune et l'astre s'inscrivirent !
Chandeliers où l'on vit se poser les étoiles !
Vitraux, profondes nefs, fiers arceaux déliés,
Panthéon qu'ébranlait le pas pesant des dieux !
Temple idéal par l'homme un jour pétrifié
Quand il osa prier sans regarder les cieus !

Tombeau, creuset magique où l'être renouvelle
Sa parure salie et son cœur fatigué ;
Nid d'amour, nid de gloire où grandiront les ailes
Dans l'immensité bleue avides de voguer ;
Un cri joyeux persiste en l'hymne sépulcrale
Que tu chantes, forêt où passent les corbeaux,
Où l'âme se prépare aux fuites triomphales,
O forêt, ô berceau, maison, temple, tombeau !
(Le Chemin du Soleil.)

Eugène Lemouël.

Villedieu (Manche), 1859.

Œuvres poétiques : *Feuilles au Vent* (1884). — *Bonnes Gens de Bretagne* (1887).
Enfants bretons (1890). — *Fleur de Blé noir* (1893).
Dans le Manoir doré (1901). — *Jeunes Filles* (1913).

Dessinateur et poète. Ses meilleurs poèmes sont ceux où il narre les petits drames de ses « pays » ; il n'y a là que de bonnes gens, braves et simples, aux sentiments restés primitifs, aux émotions franches et naïves. On lui doit aussi des contes en prose et quelques pièces de théâtre.

On trouve dans son œuvre bien des pages émues, plus d'une élégie sincère et touchante.

Bonnes Gens d'Hôpital.

L'Hospice, ancien couvent, disparaît sous les lierres
 Où courent des rayons perdus dans les parfums,
 Cherchant à s'infiltrer sous la mousse des pierres
 Pour y ressusciter les vieux soleils défunts !

Et vers le plein midi, les vieillards à la file
 S'en viennent lentement sous les tilleuls fleuris
 S'asseoir et regarder les maisons de la ville
 Dont l'ardoise scintille au-dessus des murs gris.

Là-bas, dans les prés verts, le long de la rivière,
 Sèchent des linges blancs, et la poussière d'or
 Qui monte des chemins danse dans la lumière ;
 Un rêve prend alors les vieux et les endort !

Assoupis et penchant leur tête dans les roses
 Qui tapissent les murs avec des liserons,
 Les vieux de l'hôpital pensent aux vieilles choses
 Et le rêve aplanit les rides de leurs fronts !

Et la bonne chaleur met du sang sur leurs lèvres
 S'entr'ouvrant pour parler des mots qu'on ne sait plus.
 Et leur pouls secoué rebat les douces fièvres
 Que le cœur désapprend quand le corps est perclus.

Autrefois, ils couraient plus vite que les roues ;
 Ils reculaient l'aurore et devançaient le soir,
 Et les vieux ressemblaient avec leurs grosses joues
 Aux pommes que l'été mûrit pour le pressoir.

Les vieux de l'hôpital ont eu des fiancées
 Qu'ils menaient sous les bois où rougissent les houx,
 Et las d'avoir dansé les rondes balancées,
 Ils buvaient, à pleins bords, le cidre clair et doux !

Ainsi le chaud soleil qui féconde les sèves
 Rallume en leurs cerveaux le feu du souvenir,
 Et met en leurs regards les visions trop brèves
 Des bonheurs disparus pour ne plus revenir !

Or, quand le soir viendra tomber sur la campagne,
Les vieux retourneront dans leur lit d'hôpital,
Et la veilleuse pâle, impassible compagne,
Blanchira leurs fronts nus de son rayon fatal !

Et la nuit défera ce qu'a fait la lumière ;
Les souvenirs charmeurs seront les longs regrets...
Et, sentant s'en aller l'illusion dernière,
Ils sauront, les vieillards, que la mort est tout près !

Mais ils iront encor, la tête dans les roses
Qui tapissent le mur avec les liserons,
En regardant les toits, songer aux vieilles choses,
Et donner aux baisers du soleil leurs vieux fronts. (1)

(*Bonnes Gens de Bretagne.*)

Anatole Le Braz.

Duault (Côtes du Nord), 1859.

Œuvres poétiques : *Tryphina Keranglaz* (1891). — *La Chanson de la Bretagne* (1908).

A été professeur au lycée de Quimper où il a vraiment commencé son œuvre bretonne ; appelé ensuite à la Faculté de Rennes où il est titulaire d'une chaire de littérature française qu'il vient de réoccuper après avoir été chargé de missions aux Etats-Unis pendant presque toute la guerre.

(1) Cfr. *Les Fenêtres*, de MALLARMÉ (p. 459). — *Les Vieux*, d'ANDRÉ LEMOYNE, etc.

Pierre de Nolhac.

Ambert (Puy-de-Dôme), 1859.

Œuvres poétiques : *Paysages d'Auvergne* (1888). — *Paysages de France et d'Italie* (1894 et 1905).
Sonnets (1907).

Poète, érudit, critique d'art et historien. Conservateur du Musée national de Versailles. Connu surtout comme historien de la Cour de France au XVIII^e siècle, « A regardé, dit G. Larroumet, la nature française et italienne avec cette sorte de mélancolie que donne l'étude de l'histoire. »

MARCHE DE NUIT.

Montagne d'Ambert.

Je viens de traverser des plaines de bruyère.
J'ai marché, sans repos, une journée entière
Dans la sèche fougère et le rude genêt ;
Les pins et les bouleaux, les bois et la forêt
M'ont prêté tour à tour leur paix et leur ombrage ;
Mais, bien avant l'instant où finit mon voyage,
Voici que le soleil a quitté l'horizon.
Point de village autour de moi, point de maison ;
L'hiver, la neige est haute et le vent s'y lamente.
Pour les morts ignorés perdus dans la tourmente,
Des crucifix de bois, leurs bras blancs dans les airs,
Çà et là sont dressés sur les plateaux déserts.

La nuit tombe, la nuit fraîche, la nuit paisible.
Guidé par l'angélus d'un clocher invisible,
Je prends, déjà lassé du trajet fait en vain,
La route qui descend aux pentes du ravin.
Comme un drap noir le ciel vient de tendre ses voiles
Je vais, le cœur serré du regret des étoiles [les :
Qui ne me suivront pas de leur regard léger.
Là-bas, sur la hauteur, brille un feu de berger ;
Il s'éteint, se rallume, et disparaît encore.
L'écho, doublant mon pas sur la terre sonore,

Me fait sans cesse entendre un pas qui me poursuit.
Les minces peupliers frissonnant dans la nuit,
Aux toits trants escarpés où s'enroule la route,
M'apparaissent géants, et par moments j'écoute,
En faisant halte au bord des noirs bouquets de bois,
Un fillet d'eau caché qui gémit à mi-voix : [ches,
Tandis que sort des champs, des gorges et des ro-
des lointaines forêts et des bruyères proches,
Où l'insecte et l'oiseau chantent en liberté,
Le chœur intermittent des belles nuits d'été.

Et voici qu'au détour d'un grand rocher de mousse,
Je me sens caressé d'une brise plus douce
Et je te reconnais, air pur, air parfumé,
Qui me vient du pays natal, du sol aimé.
Et j'aperçois alors, par le brouillard voilée,
La ville calme assise au fond de la vallée,
Où dans l'obscurité se pressent les points d'or.
Vers la chère maison mon rêve prend l'essor :
Qu'importe la fatigue et la route nocturne,
Et la marche sans fin sous le ciel lactineux !
J'entends, j'entends chanter dans mon cœur triom-
Les rustiques chansons qui me berçaient enfant.
(*Poèmes de France et d'Italie.*)

Avec Le Goffic fit revivre, en 1898, le théâtre populaire celtique. A écrit des romans, des contes, des études historiques et littéraires. A, depuis longtemps, en préparation, un volume de vers que ses continuels voyages de mission en Amérique ne lui ont pas permis de mettre au point.

Il chante les choses et les gens de la terre natale, *terre en qui l'on sent vivre une âme presque humaine*. Il n'appartient à aucune école. « Le Braz a écouté la voix plaintive des Celtes morts, de la Bretagne agonisante; il a voulu nous conter les douces et amères confidences qu'il a recueillies, le soir, quand le bruit du siècle se taisait, près des cadavres désolés de Trégastel et de Ploumanac'h. » (1)

Les Épaves.

Dans l'âpre souffle des hivers,
Pareilles à des noyés hâves,
Voici venir du fond des mers
Les tristes, les vieilles épaves...

Et c'étaient jadis des vaisseaux,
Des vaisseaux bruns aux blanches voi-
Que berçait l'infini des eaux [les,
Avec la chanson des étoiles;

C'étaient des bricks aux mâts hautains,
Aux flancs rebondis comme l'Arche,
Et qui semblaient, dans les lointains,
Un peuple de clochers en marche!

L'Océan vaste, avec lenteur,
Les promenait sur son épaule
Des soleils lourds de l'équateur
Aux frissonnantes nuits du pôle;

Et le soir, les marins assis,
Balancés dans les vergues noires,
Se racontaient de longs récits,
Vieux refrains et vieilles histoires;

Et les mousses, rudes enfants,
Dans leur sommeil plein de chimères,
Rêvaient des retours triomphants
Vers le Pays, où sont les Mères...

Il est là-bas, le pays vert,
Au bord des galets, dans la brume...
Ils reviendront... Le seuil ouvert
A l'air d'attendre, et l'âtre fume.

Ils reviendront... Ils ont écrit,
Ceux du moins qui savent écrire;
Ils reviendront... La mer sourit
De son mystérieux sourire.

Il passe des nuits et des jours.
Jours inquiets! Nuits oppressées!
"Ils reviendront..." chante toujours
L'espérance des fiancées...

Mais les mères aux cœurs tremblants,
Déjà prises de peurs amères,
Allument de longs cierges blancs
Aux pieds de la Mère des Mères...

Et c'est pitié, pitié de voir
Comme leurs yeux fixent la flamme!
Quand elle hésite, c'est l'espoir
Qui vacille aussi dans leur âme.

Hélas! ils se sont tous éteints,
Les cierges blancs de la chapelle;
Et tous morts, les absents lointains
N'entendent plus qu'on les rappelle.

La mer qui les a tant bercés,
La mer, leur nourrice farouche,
Les a gardés pour fiancés
Et les a couchés dans sa couche.

Et maintenant, silencieux,
Ils dorment dans la couche verte;
Les flots leur ont fermé les yeux,
Le sable emplit leur bouche ouverte...

Ne questionnez pas le flux,
N'interrogez pas les marées,
Mères; ils ne frapperont plus
A vos lucarnes éclairées...

Seules passent dans les hivers,
Pareilles à des noyés hâves
En troupeaux noirs d'algues couverts,
Les tristes, les vieilles épaves.

(La Chanson de la Bretagne.)

(1) G. Deschamps (*La Vie et les Livres*).

La Chanson du Vent qui vente.

A avel ann zeu deus a bell !
Dén na oar piou è ann avel... (1)

Le vent qui vente est à ma porte
Qui pleure, comme une âme morte.
Il geint : " Ouvrez, au nom de Dieu !
Je vois chez vous lueur de feu
Je voudrais me chauffer un peu ! "

Alors j'ai dit à la servante :
" Annick, ouvrez au vent qui vente. "
Et le vent qui vente est entré,
Et devant l'âtre vénéré,
Doucement il a soupiré.

Avec des bonds de chien folâtre,
La flamme a sursauté dans l'âtre.
" Salut ! a dit le foyer clair,
(Car le foyer parle en hiver)
" Salut au pauvre vent de mer ! "

Le vent, assis sur l'escabelle,
A répondu de sa voix belle :
" Langue du feu, chère aux humains,
Lèche les pieds, lèche les mains
Du vagabond des grands chemins. "

A la claire flamme vivante
S'est réchauffé le vent qui vente ;
S'est réchauffé le vent errant
Qui toujours va courant, courant,
Si maigre qu'il est transparent.

Il m'a raconté son histoire,
Sa misère, son purgatoire.
Père ni mère il n'a connu ;
Il ne sait où va son pied nu,
Ni d'où, nu-pieds, il est venu.

(1) Le vent vient de loin ;
Personne ne sait qui est le vent.

Henri Beauclair.

Lisieux (Calvados), 1860.

(Œuvres poétiques : *L'Eternelle Chanson* (1884). — *Les Horizontales* (1885).
Les Déliauescences d'Adoré Floupette, en collabor. avec G. Vicaire (1885). — *Pentecôte* (1886).

Poète, romancier, journaliste. Ironiste spirituel dont les *Horizontales*, parodie des *Orientales*, de V. Hugo, et les *Déliauescences*, qui raillent les Décadents, eurent un vif succès. Evoque aussi, en des vers solides et pleins, les campagnards, les « semeurs de blés » dont il descend.

ANCÊTRES.

I

Citadin, je me sais des vôtres, paysans !
Je tiens de parchemins — des actes de notaire —
Que tous mes descendants ont labouré la terre.
Mes titres de roture ont plus de trois cents ans.

Je songe quelquefois quels deuils et quelles peines
Subirent tous ceux-là qui portèrent mon nom,
Combien de leurs sueurs tomba dans le sillon
Avant que leur sang pur vînt couler dans mes veines.

Sur le sol que, vivants, ils ont ensemencé,
Aujourd'hui, morts, ils ont tous apporté leur dépouille,
Voici que, fils reconnaissant, je m'agenouille
Et je sens sourdre en moi leur lumineux passé.

II

J'ai fait miens vos tourments et votre joie, ancêtres !
Et vous, qui n'êtes plus que poussière et néant,
Comme à des morts d'hier je pense à vous souvant.
Je vous évoque en mes promenades champêtres.

C'est parce que vos bras ont levé des fardeaux
Que ma poitrine est large et mon torse robuste ;
Et si j'ai su, parfois, montrer l'âme d'un Juste,
C'est que le Mal ne germa point dans vos cerveaux !

C'est parce que vos yeux ont contemplé sans cesse
Les arbres, les ruisseaux, le ciel et les moissons
Que j'ai compris la majesté des Parthémons
Et qu'en mon Verbe l'on trouva quelque noblesse !

Vous aviez l'esprit clair, ô subtils paysans !
Vous ne prononciez pas de phrases inutiles...
C'est à vous que je dois d'avoir pu, dans les villes,
Parmi tant d'agités garder quelque bon sens.

Vous m'avez montré, vous qui besogniez sans trêve,
Préparant en hiver les espoirs de l'été,
Qu'on trouve le bonheur dans la simplicité
Et que d'action doit accompagner le rêve.

De même qu'en allant aux champs vous écoutiez
Fauvettes et pinsons gazouiller sur la branche,
J'écoute, en travaillant, la Muse qui se penche
A mon oreille et dit des vers vite oubliés...

Ignorants des vapeurs et de la nostalgie,
Aïeux que je n'ai point connus, lointains amis,
Ne puis-je vous aimer, vous qui m'avez transmis,
A défaut de fortune, un trésor d'énergie ?

J'écris ces vers comme on érige un monument,
Ainsi que l'on place un ex-voto dans un temple,
Voulant que mes enfants y trouvent un exemple,
Eux qui sont, dans votre Descendance, un Moment !

Paris, 1903.

Une âme est en lui, qu'il ignore,
 Une âme innombrable et sonore ;
 Il la traîne par l'univers ;
 Elle est la chanson des blés verts
 Et le rugissement des mers.

Il sème les graines fécondes,
 Il creuse les fosses des ondes,
 Il chante et hurle tour à tour ;
 C'est un aveugle, c'est un sourd
 Ouvrier de mort et d'amour.

(*La Chanson de la Bretagne.*)

Le Chant de ma Mère.

Le chant que me chantait naguère
 Ma mère douce, au long des nuits,
 A dû mourir avec ma mère...
 Nul ne me l'a chanté depuis.

Je vois soudain dans ma mémoire,
 Champ du repos peuplé d'aïeux,
 Circuler la grande ombre noire
 D'un laboureur mystérieux.

Et c'est en vain qu'au seuil des portes
 Obstinement je l'ai quêté.
 O ma mère, tes lèvres mortes
 Dans la tombe l'ont emporté.

Sa charrue étrange et sacrée
 Ouvre au loin des sillons mouvants
 Et fait, de la terre éventrée,
 Jaillir des morts restés vivants.

En vain, sous les lampes huileuses,
 J'ai fait, dans l'âtre des maisons,
 Soudre au cœur des vieilles fileuses
 L'eau vive des vieilles chansons ;

Muet, sur les fosses rouvertes,
 Je l'entends aller et venir,
 Ce grand faiseur de découvertes
 Qui se nomme le Souvenir.

La berceuse qui me fut chère,
 Le doux chant naguère entendu,
 Le chant que me chantait ma mère,
 Avec ma mère s'est perdu.

Et, hors des glèbes retournées,
 Se lèvent d'antiques moissons
 Où court, dédaigneux des années,
 Le pied nu des jeunes chansons.

Mais aux heures, aux heures chastes
 Où les nocturnes ciels d'éte
 Nous haussent sur les ailes vastes
 A des songes d'éternité,

Et le chant, le chant dont ma mère
 Berça mon somme au temps jadis,
 Exhale en moi l'odeur légère
 D'un fin bleuëtu du paradis.

(*La Chanson de Bretagne.*)

Nuit Mystique.

Le ciel a le mystère imposant d'une église.
 Des nuages, pareils à des saints de vitraux,
 Transparaissent, vêtus de blanc, dans l'ombre grise,
 Un vent religieux frissonne sur les eaux.

L'âtre encens des varechs fume épars dans la brise,
 Et l'âme des longs soirs, des soirs occidentaux,
 Sous l'adieu du soleil lentement agonise.
 L'orgue infini des mers roule des lamentos.

C'est la Messe du Raz, l'office des ténèbres...
 Les phares dans la nuit brûlent, cierges funèbres ;
 Les vagues vont clamant un lourd *Dies irae.*

Quelqu'un d'ivre qui dort, le front sur une épave,
Tressaille, et rajustant les pans de son ciré,
Se signe, sans savoir pourquoi, d'un geste grave.⁽¹⁾

Maurice Olivaint.

Tlemcen (Algérie), 1860.

Œuvres poétiques : *Fleurs du Mé-Kong* (1894). — *Fleurs de Corail* (1900).
Poèmes de France et de Bourbon (1905). — *Poèmes de France et d'Algérie* (1911).
1914, *Poèmes de la Guerre* (1914). — *Dans les Larmes et dans le Sang* (1919). — *Théâtre*.

A beaucoup voyagé. D'un séjour en Indo-Chine, a rapporté les *Fleurs du Mé-Kong*. A parcouru l'Amérique du Nord, Tahiti, la Nouvelle-Calédonie, l'Australie, Ceylan, et, après avoir fait le tour du monde, a publié les *Fleurs de Corail*, couronnées par l'Académie française. L'île Bourbon, cette île enchanteresse des Tropiques, lui a inspiré ses *Poèmes de France et de Bourbon*. Revenu en Algérie, son pays natal, mais qu'il avait quitté dès son jeune âge, publia les *Poèmes de France et d'Algérie*.

Ses deux derniers livres de vers : 1914, *Poèmes de la Guerre* et *Dans les Larmes et dans le Sang*, ont été inspirés par la grande guerre.

Fit de fréquents séjours à Paris ; fréquenta les salons de Sully Prudhomme, Hérédia, Coppée, etc.

Maurice Olivaint a fait jouer diverses pièces en vers à l'Odéon et à la Comédie Française. A fait aussi un roman, *Les Derniers Oiseaux* (1912), couronné par l'Académie Française ; il y retrace les mœurs des Maoris de Tahiti avant l'arrivée des Européens.

Magistrat, actuellement conseiller à la Cour d'appel d'Alger.

Ses poèmes, où il chante la nature et les mœurs exotiques, sont souvent de belles évocations.

Midi.

Travinh (Cochinchine), 6 novembre 1889.

La nature se tait. — La rizière et la plaine
Ont l'immobilité muette de la mort ;
L'anéantissement, pesant comme un remord,
Ecrase les rumeurs dont la terre était pleine.

Nul bruit ; l'on entendrait le vol d'une phalène ;
Les oiseaux haletants éteignent leurs voix d'or ;
Et l'homme, au bercement de son hamac, s'endort
Sous les feuilles qu'effleure une fiévreuse haleine.

Ainsi le sommeil lourd, enivrant, anxieux,
Porté par les rayons, glisse le long des cieux
Où le soleil lassé mollement se balance...

Tandis que la paresse impassible descend
Sur les sens assoupis du monde languissant,
Ma pensée engourdie écoute le silence.

(*Fleurs du Mé-Kong*.)

(1) Cfr. *Soir mystique*, d'YVES BERTHOU (*Fontaines miraculeuses*) ; *Les Couchants*, de LÉONCE DEPONT (*Sérénités*), etc.

Couchant mystique.

On entendait chanter d'invisibles psallettes.
La mer montait. Des feux luisaient sur les coteaux.
A l'horizon, baigné de vapeurs violettes,
Le soir d'automne ouvrait ses yeux sacerdotaux.
Et raidis par l'extase à l'avant des bateaux,
Lougres au vol oblique et fines goélettes,
Les hommes d'Énez-Veur regardaient sur Men-Thos
Flamboyer dans le ciel d'étranges bandelettes.

Leurs bordages craquaient ; leurs filets étaient vides ;
Et, ploqués tout le jour au bord des eaux livides,
Ils n'en avaient levé que de vains goémons.

Mais le soir frémissait sur leurs têtes heureuses.
Ils regardaient le ciel, la lumière et les monts
Et, sans parler, joignaient les mains sur leurs va-
reuses.

CH, LE GOFFIC.

Sur le Banc de Terre-Neuve.

A bord du paquebot « La Bretagne », décembre 1893.

L'obscurité s'étend. — Sur la vague se traîne
L'indécise épaisseur d'un brouillard triste et blanc
Qui s'approche et s'élève en s'accrochant au flanc
Du vaisseau dont gémit la massive carène.

Comme un regard de sang, le feu luit ; la sirène
Jette un cri prolongé par l'espace tremblant,
Rugissement de fauve au fond des bois hurlant
Le douloureux appel de la faim souveraine.

Et les terre-neuvats, les fragiles voiliers,
Chevreuils effarouchés des liquides halliers,
Courent éperdument sous leurs toiles funèbres,

Tandis qu'insoucieux de répandre la peur,
Le noir transatlantique, au vol de la vapeur,
Suit sa route implacable à travers les ténèbres.

(Fleurs de Corail.)

Vol de Sauterelles.

Les épis sont pareils, dans le calme du soir,
A des insectes blonds ayant fermé leurs ailes ;
Le métayer repose en rêvant des javelles
Qu'aux fécondes sueurs réserve le terroir.

Un nuage vivant fond du firmament noir.
Il fait son œuvre et passe. O deuil ! Les sauterelles
Brusquement ont fauché vos promesses si belles,
Blés dont les fronts joyeux berçaient un long espoir !

Mais l'aurore s'éveille en un sourire d'astre.
Le laboureur, debout, contemple le désastre,
Lève les yeux au ciel, et n'y peut croire encor ;

Et sur l'azur immense au loin diminuée,
Dans l'éblouissement du soleil, la nuée
Semble un essaim fuyant de moissons au vol d'or.

(Poèmes de France et d'Algérie. — Heures d'Algérie.)

Un Héros de Dix-sept Ans.

*A la mémoire de Jean Oettly,
mort au Champ d'Honneur.*

Hélas ! tous nos enfants seront-ils comme l'herbe
Que retranche la faux au creux des frais vallons ?
Un sourire éclairait sa douce lèvre imberbe,
Et le vent se jouait dans ses beaux cheveux blonds.

Quand sur nous s'abattit l'épouvantable guerre,
 N'ayant que dix-sept ans, il dit : " Je veux partir ! „
 La mère prosterna sa douleur, et le père
 D'une palme d'orgueil couvrit son cœur martyr.

Oh ! qui saura jamais, dans ce combat tragique,
 Le nom du noir bandit qui tua cet enfant ?
 Maintenant, loin des tiens, les dunes de Belgique
 T'enveloppent, soldat obscur et triomphant !

Nous pleurons, mais ton sort est enviable, en somme ;
 D'un geste glorieux tu conquis le repos,
 O toi qui, dédaignant les misères de l'homme,
 Ne cessas d'être enfant que pour être héros !

(*Dans les Larmes et dans le Sang.*)

Madame Marie Dauguet.

La Chaudeau (Haute-Saône), 1860.

Œuvres poétiques : *A travers le Voile* (1902). — *Par l'Amour* (1904).
Les Pastorales (1908). — *L'Essor victorieux* (1911).

Son père appartenait à une vieille famille de la magistrature lorraine, à une race affinée, nerveuse, de premier jet, indépendante encore jusqu'à une certaine sauvagerie dans ses goûts de chasse, de tendues, de séjour à travers la forêt, d'amour de la vie au grand air. Sa mère descendait d'une souche de très ancienne bourgeoisie de Besançon.

Naquit dans une étroite vallée au pied des Vosges, dans une atmosphère de solitude et de sauvage liberté.

« Elevée à la Rousseau, nous écrit-elle, livrée à mes rêves et à mes impressions personnelles, en contact avec une nature âpre, riche et mélancolique,... loin de tout centre de culture, mais pleine de curiosités et de désirs, d'aspirations vers toutes les formes de la vie, je m'élevai vers la pensée des poètes, vers les aperceptions de la science d'un essor spontané. Les sciences naturelles me passionnent.. J'ai fait beaucoup de musique et composé... J'ai peint aussi le paysage, essayant d'exprimer par la ligne et la couleur ce qui devait plus tard s'extérioriser dans mes vers... J'ai vécu beaucoup à la campagne, avec des séjours à Paris et des voyages en Allemagne, en Suisse, en Italie... »

Son mari dirige les usines métallurgiques du Beuchot, sur la limite de la Franche-Comté et de la Lorraine. Depuis son adolescence, a participé au mouvement des affaires, qui l'intéressent. « Mais je leur préfère encore, nous dit-elle, les soins de la terre et c'est en paysan épris de la glèbe autant qu'en poète que j'aime surveiller l'éveil des saisons, le cycle des récoltes. Mes « Pastorales » sont donc bien l'œuvre d'un paysan lyrique qui retrouve son âme agrandie et magnifiée parmi les aperceptions de l'âme universelle : les frissons dans un champ de blé, le parfum des prairies, la saveur des vergers d'automne. »

Les œuvres de Mme Dauguet sont un hymne à la Nature et à la Vie : elle sympathise avec les plantes, les bêtes, les pierres ; tous les éléments trouvent en elle une sœur. Georges Sand qui fait des vers, dit Faguet. « Il y a, dit Stuart Merrill, quelque chose d'âpre, de rêche, de rustique, et en même temps de sain, de robuste et de sincère en la plupart de ses poésies ». Une philosophie élevée et généreuse émane de ses poèmes.

Au Labour.

La terre luit, comme le ventre clair d'un grèbe,
 Etalant au bord des forêts son flanc soyeux.
 Et voici, retournant patiemment la glèbe,
 Le couple angéliquement doux de mes grands bœufs.

Les voici cadencés, majestueux et graves,
S'avançant balancés d'un rythme harmonieux ;
Le pied prudent, le front haut sous le joug, la bave
Défilant lentement des mufles spongieux.

Couple pensif et fort qui sait comme on emblave
Et comment on laboure et connaît le chemin
Par où l'on va chercher le maïs et les raves ;
Qui ne tolère pas le bâton ni le frein.

Couple qui sait tracer seul d'impeccables lignes ;
Epris d'ordre serein, enseignant, rituel,
Comme on souffre la vie et comme on se résigne
Au labeur incessant sous l'impassible ciel.

Les voici, attentifs à la moindre parole,
Grivelot et Pommé, car on mène les bœufs
— Et cette mélopée au fond du soir s'envole —
Sans rudesse, en causant tête à tête avec eux.

Et souvent je les joins l'automme à la charrue,
Leur parlant à leur gré un langage choisi,
Caressant de la main leur figure velue,
Leur front calme, leur flanc que le couchant roussit.

* * *

O cœur, ô cœur le mien, plein d'inquiète écume,
Bondissant et toujours vide et torrentueux,
Regarde ces bœufs doux et la glèbe qui fume
Comme un paisible autel : sois paisible comme eux.

Sois le cœur ingénu de ces grands bœufs, tes frères,
Qu'aucune vérité n'altère ou ne corrompt ;
Sois le cœur infini et profond de la terre,
Mirant un peu de ciel au dos bleu des sillons.

Septembre 1901

(A travers le Voile.)

Au Fond des Étables et des Maisons...

Au fond des étables et des maisons,
C'est la calme et soyense saison.
Les brebis dorment dans la paille
Et dans l'écurie basse, aux murailles
D'or sombre, les bœufs indolemment ruminent,
Oubliant les chaumes que l'hiver embruine.
Et toi, près des landiers s'empourprant, maille à maille,
Aux reflets des tisons de hêtres,
Tu trames ton rêve, poète...

Dans la cour, l'averse clapotante détonne,
 Le chèneau engorgé sanglote monotone
 Et j'entends, mélangé au bruit de l'eau qui coule,
 Le caquetage sourd, en la grange obscure, des poules
 Et du coq. Le bétail respire, s'ébrouant ;
 Et par-dessus cela la voix sombre du vent.

Le vent des heures s'époumonne,
 Frappe lourdement à la vitre.
 Je l'écoute, à côté du chat qui ronronne
 Assise, et j'écoute aussi chanter la marmite ;
 Près des cendres couleur de rose,
 Le chat et la marmite causent.

Aux solives pendent la serpe et des tamis,
 Des oignons d'or et des maïs
 Et l'étope en écheveaux blonds ;
 Et, pour l'ornement des rayons,
 On a posé sur la crédence,
 Entre chaque plat de faïence,
 Où des roses et des tulipes fleuronnent,
 Des pommes d'amour.

Comme elle est douce aux rêveurs la cuisine,
 Avec son âtre aux flammes incarnadines,
 Accrochant aux croisées de rosâtres courtines
 Et par qui, dans l'ombre, les flancs du pétrin
 Luisent. Sur l'évier est un seau de bois
 Et son bassin de cuivre, où l'on boit
 L'eau glacée du puits ; et derrière la platine
 Le lait crème dans les frustes terrines.

(*Les Pastorales.*)

Victor-Emile Michelet.

Nantes, 1861.

Œuvres poétiques : *La Porte d'Or* (1902). — *L'Espoir Merveilleux* (1908).

Les Portes d'Airain, suite de 50 Contes ou Poèmes en prose (1920). — *Théâtre en vers.* (1)

Poète, littérateur, critique. Apparenté, dit-on, à la famille du grand historien ; venu à dix-neuf ans à Paris, après avoir débuté, étant encore lycéen, au *Parnasse*, qui publia ses premiers vers, se mêla très activement au mouvement littéraire et artistique et fréquenta les derniers romantiques, tels que Barbey d'Aureville, Villiers de l'Isle-Adam, Arsène Houssaye ; et des parnassiens, comme Théodore de Banville, Leconte de Lisle. Successivement, secrétaire à la rédaction de la *Jeune France* (1884-1888) ; puis, de la *Grande Revue* (1888-1889) ; directeur de la revue *Psyché* (1890-1891) et de l'*Humanité Nouvelle* (1899-1903), etc.

Esprit curieux de l'au delà, très averti de tout le mouvement philosophique et occultiste contemporain, s'intéressant également aux manifestations artistiques et aux questions sociales d'à présent ; « il semble, écrit l'un de ses commentateurs, M. Henry Cormeau, que V.-E. Michelet cherche un renouveau d'expression comme s'il aspirait à une renaissance perpétuelle de l'ingénuité. » *Avoir des yeux nouveaux pour contempler les choses* », dit-il. Il prend les

(1) En prose, Michelet a écrit : *L'Esotérisme dans l'Art* (1890) ; *Maufra*, peintre et graveur (1908) ; *L'Amour et la Magie* (1909) ; *Villiers de l'Isle-Adam* (1910) ; *Figures d'Evocateurs* (1912).
 Comme conteur on lui doit : *Contes aventureux* (1900) ; *Contes surhumains* (1906) ; *Le Cœur d'Alcyone*, histoire d'un astre (1910) ; *Les Portes d'Airain* (1920).

figures de la divinité et de l'héroïsme apparues dans le stade humain ; -il les manie comme les clefs d'une révélation qui ouvre des portes dans le mystère et donne les mots de passe de la naissance du devenir et de la mort.

Son premier recueil lui valut le prix Sully Prudhomme l'année même de sa fondation (1902). Un parnassien et un symboliste tout à la fois. Des vers très beaux, aux images éclatantes ; un peu trop de néologismes parfois.

Ton Domaine est à toi.

Ton domaine est à toi ; l'as-tu tout visité ?
Qu'il y demeure un coin désert, une retraite
Où le silence et l'ombre espéreront leurs fêtes.
N'y porte pas le mystère de la clarté.

Dérobe à tout effort de curiosité
Une part de ton âme à toi-même secrète.
Que le divin oubli en fasse la conquête,
Ainsi que d'un tombeau par des bois abrité !

Laisse que là les vents, soufflant de loin, rassemblent
Les semences de toute une flore, où, très bas,
Une voix chantera que tu n'attendais pas.

Et détourne les yeux si parfois il te semble
Qu'un fantôme étranger tout en noir est venu
Préparer un autel pour le dieu inconnu.

(L'Espoir merveilleux.)

Le Silence.

Tu n'auras pas d'autre demeure que ton cœur,
Car sur la terre où nous sommes des voyageurs,
Nul ne bâtira sa demeure permanente :

Tu n'auras pas d'autre demeure que ton cœur.
Alors, autour de lui, dans l'atmosphère ardente
Qui naît de lui, qui l'enveloppe, et qui aspire
Tous les rayons venus des choses qu'il désire,
Evoque le silence, et le divin silence,

La forme que revêt la première hypostase,
Obéissant à qui l'espère avec puissance,
T'emportera jusqu'à la porte de l'extase.

La vie intérieure est faite de silence.

Elle est le palais dont le silence est la base.
Elle est la fleur de feu : le silence est le vase.
Le silence est le vase où tu bois la beauté.

Toi qui passes ici, certain, mais ballotté

Entre ta vie réelle et ta vie apparente,
— Ta vie réelle, ténébreuse et véhémence

Comme la passion, le tonnerre et la mort, —
Couvre d'un voile d'ombre et de nuit le trésor
De cette vie intérieure, que mesure
Entre tes âmes la meilleure et la plus pure,

Afin que rien n'attente à son mystère intense,
Et que sa force vierge, intégrale, s'emploie
A dresser le métier où les mains du silence
Tâcheront à tisser l'étoffe de ta joie.

(*L'Espoir merveilleux*)

Yves Berthou.

Pleubian (Côtes du Nord), 1861.

Œuvres poétiques : *Cœurs bretons* (1892). — *La Lande fleurie*, poème (1894).
Les Fontaines miraculeuses; *Ames simples*, poème (1896). — *La Résurrection
de la Bretagne* (1900). — *La Semaine des quatre Jeudis*, ballades.
Le Pays qui parle (1903). — *Dernière Gerbe* (1914).

Connu de ses compatriotes sous le nom bardique d'*Alchouéder-Tréger* (l'Alouette du Trégor). Fondateur du *Ti Kaniri Breiz* (maison de chant de Bretagne), association des poètes bretonnants qui chantent leur œuvre dans les assemblées populaires.

Appartient à une famille de cultivateurs. Tout jeune, comme tant de gars bretons, il s'est embarqué, et tout en prenant ses grades de mécanicien dans la flotte, il a *bourlingué*... A fait deux longs voyages en Cochinchine, sur la côte d'Afrique et aux Antilles. Mécanicien dans de grands chantiers de construction au Havre, puis à Paris comme ingénieur. Enfin, il revient dans son village, à la ferme où il est né, et là tout lui *parle* : *Le Chemin creux*, *La Fontaine*, *Les Chênes nains*, *Les Pierres celtiques*, *La Ferme*, *La Salle commune*, *La Table familiale*, *La Cheminée*, *Le Lit-clos*, etc. (1) « C'est peut-être, dit Le Goffic, de tous les poètes bretons de langue française, celui qui est le plus poète au sens exact du mot, par la communion intime entre lui et l'âme de sa race... Talent délicat et fort, mystique et agissant tout ensemble ».

Est retourné à Paris qu'il a quitté en 1917 pour raison de santé. Vit maintenant dans une solitude profonde, souffrant beaucoup des conséquences de la guerre. Ses derniers poèmes se ressentent de cet état d'âme.

La Servante de Cent Ans.

C'est la servante de cent ans qui vous salue.
Mes ans, mes mois, mes jours sont désormais comptés.
C'est à dix ans qu'ici jadis je suis venue
Et depuis ont passé quatre vingt-dix étés.

Je fus à mon début la gardeuse de vaches
Qui limite au bétail la lisière des champs.
Mais le maître bientôt me confia la tâche
Plus noble de donner mes soins à ses enfants.

J'ai vu grandir tous les enfants de cet ancêtre,
Les ayant tous bercés, nourris sur mes genoux ;
Et les enfants de leurs enfants, je les vis naître
Et leurs petits enfants dont le dernier, c'est vous.

Un jour j'ensevelis la bonne bisaïeule
Et depuis lors combien de suprêmes départs !
Pour prier sur les morts je reste presque seule
Et pour aller pleurer sur leurs tertres épars.

J'ai goûté le bonheur de voir les enfants croître,
Mais aussi les chagrins muets/les plus amers :
J'ai vu partir de belles filles pour le cloître
Et des gars vigoureux s'en aller sur la mer.

(1) Cfr. *Le Poème de la Maison*, de L. MERCIER. — *Autour du Seuil*, de P. COURTOIS.

Et celles-là jamais ne sont plus revenues,
 Mais je les vois, claires au fond du souvenir ;
 Et les autres, après de rares entrevues,
 En pleine mer ont dû tragiquement finir.

La Vieille que chacun ici nomme la Tante
 Et qui semble éternelle, aura cent ans demain.
 Mais la mort peut venir ; je suis dans son attente,
 Sachant que je mourrai, la main dans votre main.

* * *

Mes bons conseils sont estimés de tous le monde,
 Nul ne s'engage à rien sans mon assentiment ;
 L'aïeule en moi revit qui bougonne et qui gronde
 Et qui sait caresser aussi bien tendrement.

Cette maison est mienne où l'on me fit maîtresse,
 Car j'ai contribué, par mon constant labeur,
 A maintenir son bon renom et sa richesse
 Et son sol est pavé des trésors de mon cœur.

Il est resté léger, léger, le bas de laine
 Où j'ai versé mes gages de quatre-vingts ans :
 J'ai toujours cru que pour rémunérer mes peines
 Les dons du cœur étaient des gages suffisants.

Aussi, voyant parfois, dans les ans durs à vivre,
 La bourse se vider et la gêne venir,
 Je changeais en beaux écus d'or les liards de cuivre
 Sans que jamais mon cœur eût à s'en repentir.

N'avais-je pas le libre accès de cette armoire ?
 Eut-on jamais à me cacher quelque secret ?
 A répandre le bien la vieille a mis sa gloire
 Et votre joie était ce qu'elle savourait..

Des foires de Trégor qui n'ont point leurs pareilles,
 S'il me restait encor quelques écus d'argent,
 Je rapportais à mes petits quelque merveille
 Sans oublier jamais le vêtement urgent.

N'étais-je pas comme la mère de famille ?
 Eh ! qu'aurais-je eu besoin d'amasser des trésors !
 Je me contente de la bure qui m'habille ;
 Je fus toute ma vie heureuse de mon sort.

Jamais je ne perdis de ma journée une heure,
 En vieillissant j'ai su le prix de chaque instant :
 L'heure la plus chargée est encor la meilleure
 Et ma vie à sa fin est un jour de cent ans...

Aux moments d'accalmie, entre les travaux rudes,
 Au bas de la salle commune, hors du chemin,
 Mon rouet, en chantant, berçait ma lassitude
 Et je filais le chanvre et la laine et le lin.

Le linge débordant des armoires qu'on ouvre,
 Le drap massif ou le mouchoir le plus subtil
 Et les tapis moelleux que la jeune fille ouvre,
 Ces doigts-ci, tour à tour, en ont mouillé le fil.

Aux soirs glacés d'hiver, ayant mangé sa soupe
 Et réchauffé son corps au feu, le pauvre errant
 Dans la grange emportait ses draps en fil d'étaupe
 Avec un rude et chaud tapis de bouracan.

C'est dans un de ces draps filés pour les vieux Bardes,
 Pendant qu'au fond de l'âtre ils devisaient, l'hiver,
 Qu'il faudra me rouler quand le Trépas (1) qui tarde
 Viendra prendre mon corps pour le porter aux vers.

Je m'en irai bientôt vers une autre paroisse
 Où je retrouverai ceux que j'ai vus partir ;
 L'Ankou si redouté me laisse sans angoisse :
 Je l'ai vu tant de fois à mes côtés surgir !

Le temps, dit-on, n'a point encor courbé ma taille ;
 Mais sous le faix qu'il se donna, mon corps est las.
 D'un coup je vais tomber comme un pan de muraille
 Et le bruit de ma chute au loin retentira.

(*Le Pays qui parle.*)

(1) *L'Ankou*, le Grand Faucheur des traditions bretonnes.

Blanche Sahuqué

Bordeaux, 1861-1912

Œuvres poétiques : *Le Chemin solitaire* (1908). — *Pages posthumes* (1913).

Mère d'origine belge. Vie monotone et mondaine à Bordeaux. Ce n'est qu'assez tard qu'elle put se fixer à Paris. Eut à lutter contre des difficultés peu encourageantes. Mourut avant d'avoir pu achever le volume de vers qu'elle préparait et qui fut publié par les soins pieux de ses deux filles. Sensibilité délicate, intelligence fine et distinguée.

L'HEURE DU LIVRE.

L'Automne a suspendu ses guirlandes fanées
 Dont l'Amour, en avril, embellissait ses jeux ;
 Une à une, les fleurs sont mortes sous nos yeux,
 Les jardins sont courbés aux bises forcenées.

Le triomphant été a cessé de lancer
 Son sortilège doux dans nos mains amollies,
 Et nos âmes, grisées à ses chaudes folies,
 Reprennent gravement le bonheur de penser.

Le soir, triste et trileux, qui s'allonge en novembre
 Chasse les beaux rayons de notre souvenir ;
 Le silence est écloé et va se recueillir...
 L'horizon se restreint aux cadres de la chambre.

C'est l'heure où, sous la lampe attentive, je lis.
 L'unis intimement aux autres ma pensée,
 Chaque nouvel esprit m'apporte par brassée
 Les lumineuses fleurs dont je reste ébloui.

Et, peu à peu, grisé par ces moissons nouvelles,
 La ligne de mes murs s'élargit devant moi ;
 Le livre, en m'apportant son indicible émoi,
 Vient d'ouvrir l'horizon aux choses éternelles !

(*Pages posthumes — Vers le Couchant.*)

1

Paul Mariéon.

Lyon, 1862. — Nice, 1911.

Œuvres poétiques : *Souvenances* (1884). — *La Viole d'Amour* (1886). — *Hellas* (1888).
Le Livre de Mélancolie (1896). — *Hippolyta* (1902). — *Les Épigrammes* (1909).

Fit d'abord partie de la Pléiade lyonnaise dont Joséphin Soulayr y était le chef. Puis a célébré la terre provençale. Nommé, en 1888, chancelier du Félibrige dont il fut l'historiographe et le vulgarisateur. Depuis 1888 a été le « chorège » du Théâtre d'Orange.

Ses vers ne chantent que l'amour, dans la note romantique, mais purifiée, ennoblie par l'inspiration platonicienne. A publié de nombreuses études d'art, de littérature, de philologie, etc.

A Mistral.*Partant pour la Sainte-Estelle de Cannes.*

... Me dulcis alebat Parthenope.
 Virgile.

Quand Virgile lassé de Rome et de ses fêtes,
 Choisit pour son repos Naples, perle des mers,
 Tout un peuple enivré de ses pures conquêtes
 Nomma " Parthénias " le chaste Roi des vers.

Ton œuvre aussi, Mistral, est pure et salubre ;
 Une foi vierge au sol des aïeux la pétrit ;
 Ta voix qui vient du peuple et retourne à la terre
 Sème la vérité dans le champ de l'esprit.

O civilisateur suprême de ta Race,
 Va, tandis que l'espoir souffle toujours vivace,
 Rallume la splendeur de ses siècles éteints,

Et, nous versant à flots ta parole de vie,
 Reçois l'hymne touchant des vœux de la patrie,
 Nouveau Parthénias, roi des derniers Latins.

22 mars 1887

*(Le Livre de Mélancolie.)***Léonce Depont.**

Surgères (Charente Inférieure), 1862-1913.

Œuvres poétiques : *Sérénités* (1897). — *Déclins* (1899). — *Pèlerinages* (1902).
Le Triomphe de Lan (1905). — *La Flûte alexandrine* (1913).

Fut professeur pendant une quinzaine d'années. Quitta l'enseignement pour se retirer dans son pays natal.

Poète volontiers mélancolique, d'une mélancolie sereine, sans cris, sans imprécation contre la vie. Aime à chanter les souvenirs d'autrefois, à peindre les choses et les animaux, les aspects et la vie simple de sa chère Saintonge. Ses œuvres sont un hymne fervent à la Nature « intarissable et constante ».

La Mort du Bœuf.

L'un des deux compagnons est mort, et l'autre pleure,
 Et le soc inactif se rouille, et les vallons
 Retentissent d'échos douloureusement longs
 Et comme un glas discret, par instants, sonné l'heure.

Les jougs, où s'accouplaient leurs larges fronts jumeaux,
Gisent abandonnés, stupides, presque mornes ;
Et le maître est pensif, qui décorait leurs cornes,
Quand ils rentraient, le soir, de fleurs et de rameaux.

Œil hagard, souffle court, poitrine haletante,
Le compagnon vivant, plein d'effrois ignorés,
Sent l'angoisse et l'horreur l'envahir par degrés,
Et beugle sans répit, las d'une vaine attente.

Il a vu passer l'ombre immense du trépas,
Et bien que le bouvier ait garni l'ample crèche
De feuilles de maïs et de luzerne fraîche,
Le bœuf épouvanté songe et ne mange pas ;

Et la bête massive, au regard lamentable,
Dont rien n'a consolé le sublime tourment,
Flaire de tous côtés, mélancoliquement,
L'âme obscure du frère éparse dans l'étable. (1)

(Pèlerinages.)

Les Ancêtres.

Nous allions quelquefois, mère, t'en souvient-il,
Toi dont le cœur stoïque et dont l'esprit subtil
Se sont évanouis déjà dans l'Invisible,
Vers la calme retraite et vers l'enclos paisible
Où dorment d'un sommeil pur, sinon glorieux,
Dans le sol par leurs bras fécondé, les aïeux.
Là, pèlerins qui en l'espérance surnage,
Accomplissant l'amer et doux pèlerinage,
Nous faisons à ces morts qu'affligent nos douleurs,
La muette et divine offrande d'humbles fleurs ;
Et les graves cyprès qu'un souffle vague agite
Parlaient aux endormis dans l'insondable gîte ;
Et par l'enclos planté de buis, de pins et d'ifs,
Portant nos vains regrets et nos remords tardifs,

(1) Cfr. de Boucheny de Grandval, prix du *Figaro*, au Tournoi des Poètes, de 1909 :

Les Bœufs.

C'est l'heure où le soleil à l'horizon s'incline,
Et les grands bœufs normands, à l'approche du soir,
Descendent, en broutant, le flanc de la colline
Vers le ruisseau bavard qui leur sert d'abreuvoir.

Poursuivant leur chemin vers la source fleurie,
Ils marchent, solennels, impassibles et lents,
Humant l'âcre senteur de l'humide prairie
Et fixent le soleil de leurs grands yeux dolents.

Parfois, comme obsédés de l'angoisse d'un rêve,
Ils s'arrêtent soudain, et, le muile tendu,
Semblent, le regard lourd d'une tristesse brève,
Scruter un souvenir imprécis et perdu...

Rien ne palpite plus au fond de leurs yeux ternes -
Ouverts sur l'infini des mondes incertains,
Et comme l'eau stagnante au creux noir des citernes
La vie est endormie en leurs regards éteints...

Que cherchez-vous, bœufs roux, à l'horizon des
Quelle vie ancestrale en le passé béant, [plaines ?
Quelle aube de tendresse ou quelle nuit de haines,
Dans vos cerveaux épais surgissent du néant ?...

Mais l'effort est stérile en leur mémoire sourde ;
Le rêve entr'aperçu ne peut se maintenir.
Et les bœufs, résignés, baissant leur tête lourde,
Renoncent à l'espoir de se ressouvenir.

Devant les croix de bois ou les tombeaux de pierre,
 Nous laissons se mouiller notre obscure paupière.
 Mère, t'en souvient-il ? tous les deux à genoux,
 Par d'augustes pitiés attendris, et sur nous
 Sentant errer avec des parfums d'asphodèles
 La bénédiction de tous les morts fidèles,
 Nous recueillions souvent de ceux qui se sont tus,
 Le don de la sagesse et l'appui des vertus ;
 Car les morts lèguent tous un suprême héritage
 Qu'aux vivants leur pensée éternelle partage,
 Et qui suit loin du champ natal les émigrants ;
 Car, liés au passé, nous restons forts et grands,
 Si, penchés vers la glèbe antique et nourricière,
 Nous respirons leur âme en foulant leur poussière.

(Pèlerinages.)

L'Accueil Sacré.

Abandonnant l'abri sûr, la chère maison,
 Oui, tu disparaîtras encore à l'horizon.
 Sans un remords, sans un regret fermant la porte,
 Tu fuiras où le vent des passions t'emporte,
 Hanté d'un chimérique espoir. Tes yeux ingrats
 Ne verront plus le toit coutumier. Tu seras
 Un de ceux qui, n'osant regarder en arrière,
 S'éloignent tout à coup d'une sœur en prière ;
 Qui, s'arrachant aux bras de quelque mère en pleurs,
 Ont hâte d'amasser leur tribut de douleurs.
 Mais, un jour, maudissant l'étreinte qui t'enlace,
 Tu reviendras, le corps alourdi, l'âme lasse,
 Inquiet de baiser dans un transport pieux
 Le vénérable seuil qu'ont franchi tant d'aïeux.
 Poète, en quelque lieu qu'un désir fou t'exile,
 Tu reviendras, un jour, vers l'indulgent asile,
 Comme retourne au nid tiède l'oiseau blessé ;
 Et tout ce que ta fièvre éphémère a laissé
 De pur et d'attachant au foyer respectable,
 La lampe, humble soleil qu'on pose sur la table,
 L'agile doigt que coiffe un minuscule dé,
 La fatigue assoupie et le rêve accoudé,
 La causerie aimable et la grave lecture,
 Voyage imaginaire où l'esprit s'aventure ;
 Tout ce que ton délire oublia de divin
 Au logis qui jamais ne nous rappelle en vain,
 L'enclos où les brebis paissent, la verte allée
 Ombreuse à ton visage et pour tes pas sablée,
 Tout, jusqu'aux instruments familiers, l'arrosoir,
 La bêche, le vieux banc que mouille un peu le soir,
 Sera pour toi ce qui réjouit et ranime

Et console, absolvant d'un pardon magnanime
 Les anciennes erreurs et les péchés anciens.
 Or, tu retrouveras le plus doux des liens
 Dans le plus simple objet dont la vue est frappée,
 Dans l'écho de la plus naïve mélodie,
 Ou dans le rire ému du plus tendre des jeux ;
 Et l'amer souvenir de tes jours orageux,
 Evanoui bientôt comme la sombre nue
 Dont la tache lugubre au large diminue,
 En toi s'effacera, songeur pâle et hautain,
 Tel que les grondements d'un tonnerre lointain.

Pour la Vieille Fileuse.

Comme on emplît, le soir, la lampe tutélaire
 D'huile onctueuse, emplis ton cœur d'humilité,
 Pour que le moindre effort te soit facilité
 Et pour que la vertu la plus tendre t'éclaire.

Le rouet primitif que dirige ta main,
 Epuisant le trésor doré des blondes laines
 Mieux que les fuseaux vifs sous les quenouilles pleines,
 Est doublement utile et doublement humain.

Car, si dans la tiédeur des étoffes tissées
 Il promet d'adoucir le sort de l'indigent,
 Par le bruit régulier d'un labeur diligent
 Avec grâce il mesure et scande nos pensées.

Car, à cet instant même où tes agiles doigts
 Du rouet monotone émettent la cadence,
 Le léger groupe en moi des strophes vibre et danse,
 Et plus que l'indigent, fileuse, je te dois.

Ah ! puisqu'un saint travail te réclame à toute heure,
 Modeste ainsi qu'il sied à qui répand un peu
 De Rêve devant l'homme et d'amour devant Dieu,
 Parfume de bonté ta vie intérieure.

Et demeure, ô fileuse obscure, dont j'ouis
 Tourner activement l'infatigable roue,
 Celle que le poète à la fois charme et loue
 Au rythme harmonieux de ses vers réjouis.

(*La Flûte alexandrine.*)

Gustave Zidler.

Paris, 1862.

Œuvres poétiques : *Le Hochet d'or* (1892). — *La Légende des Ecoliers de France* (1898).

Le Livre de la Douce Vie (1900). — *La Terre Divine, poèmes de France* (1903).

L'Ombre des Oliviers (1905). — *La Terre Divine* (1909), nouvelle édition augmentée (1916).

Pour retrouver l'Enfant (1911). — *Le Cantique du Doux Parler* (1914).

Poète de l'enfance; de la famille, de la terre, qui met sa poésie au service d'un noble et généreux Idéal

Les Silencieux.

Sur les champs assoupis le soir calme et voilé,
En étouffant au loin le cri des bartavelles,
D'un suprême rayon caressait les javelles,
Fruit des rudes labeurs dont nul n'aura parlé.

Le moissonneur dardant l'éclair de sa faux lente,
Dans le haut mur des blés creusait de larges trous;
La femme en se courbant suivait les sillons roux
Pour ramasser l'épi de la gerbe opulente.

Sauf un froissement dans des pailles — répété,
L'œuvre s'accomplissait dans une paix austère;
Et, sans bruit, puissamment, la sève de la terre
Exhalait son parfum de vie et de santé.

Ces pauvres gens, penchés sur la vaillante glèbe
Où leurs pères ont mis la sueur de leur front,
Disaient les moissons d'or qui sans fin renaîtront
Des entrailles du sol et des bras de la plèbe.

Et, vraiment, dans l'adieu du jour, mourant là-bas,
Dans la sérénité de l'heure où le cœur prie,
Devant ce petit coin simple de la patrie,
Que la vaine rumeur des villes n'atteint pas,

Où la force travaille, et non la violence,
Et non les passions, — devant l'obscur guéret
Que féconde l'effort de la race en secret,
J'ai compris la grandeur divine du silence!

(*La Terre Divine.*)

La Prière aux Morts.

I

Puisque se découronne et s'en va feuille à feuille
L'an triste et las, voilé de nuages pleurants,
A vous la pâle fleur des automnes mourants,
A vous les piétés du cœur qui se recueille,
O morts de mon pays, tous un peu mes parents!

Prions, prions pour tous les morts de la Patrie!
De leurs lointains labeurs nous recueillons l'effet.
Au plus riche, au plus fier, qui jadis triomphait,
Nous, les pauvres, donnons cette aumône : qu'on prie
En l'honneur du bien qu'ils ont fait!

Prions pour le héros dévoué, dont le glaive
 Sut être du droit seul le soutien généreux,
 Pour le sauveur sanglant d'un peuple libre, heureux,
 Pour le chef, dont la gloire encourage et relève,
 Dont une urne d'airain garde le cœur de preux !

Prions pour les martyrs du devoir, du génie,
 Saints ou Savants, dompteurs de fléaux redoutés,
 Parce qu'ils ont voulu le bien de leurs cités,
 Parce qu'ils ont croisé sur le lit d'agonie
 Leurs deux mains pleines de bontés !

Prions, prions pour tous les grands, dont la mémoire
 A dans le marbre et l'or jusqu'à nous resplendi,
 Dont l'âge rend le nom plus noble et plus hardi,
 Comme un fleuve promène en deux longs flots de moire
 Du vaisseau qui s'en va le sillage agrandi !

II

Songez surtout, songez à ceux dont rien ne reste !

A tous les ouvriers de l'âpre tâche agreste,
 Qui grattèrent la friche avec leurs doigts meurtris !

A tous les inconnus, par les charniers repris,
 Mêlés, nus, sans regrets, dans la commune terre !

Au peuple, qui, sans bruit, fit l'œuvre salubre,
 Dont la forte substance est unie à nos blés !

— Pauvres gens de labour, dont nos champs sont peuplés,
 Toucheurs de bœufs, faucheurs d'épi, semeurs de fèves,

Simple morts, dont l'engrais nourrit les jeunes sèves
 Dans le vaste ossuaire où germent nos printemps,

Chers morts, qu'on sent revivre en nos arbres chantants,
 Dans nos fleurs, dans le pain, dans la chair de la race ;

Et vous, bergers, suiveurs d'étoiles, dont la trace
 S'est perdue en la poudre errante des chemins,

Artisans ignorés, dont les utiles mains
 A la laine, à la pierre, au fer, se sont données ;

Soldats obscurs, vainqueurs des suprêmes journées,
 Qui des drapeaux défaits recousiez les lambeaux,

O sublime *piétaille*, ô milice en sabots,
 Dont la mâle poitrine a barré les frontières ;

Et vous, épouses, sœurs des humbles, filandières
 Qui mettiez aux rançons des braves tous vos cœurs,

Mères, en qui les fils ont puisé des vigueurs
 Capables de briser l'anneau des servitudes ;
 O rudes remueurs de glèbe, multitudes
 Qui pour nous avez dû tant saigner, tant souffrir,
 Généreux oubliés, qui ne vouliez mourir
 Qu'en laissant aux vivants plus de sillons prospères,
 O travailleurs sans nombre, hommes de France, ô pères,
 Qui par le corps et l'âme avec nous habitez,
 Pères, soyez bénis dans les éternités !

(La Terre Divine.)

Han Ryner.

Nemours (Algérie), 1862.

Œuvres poétiques : *Les Chants du divorce* (1892). — *Poésies diverses*, non réunies en volume
Le Livre de Pierre, petits poèmes en prose, 2^e édit. (1919).

Romancier, conteur, dramaturge, philosophe, orateur.

Son véritable nom est Jacques-Henri Ryner. Né d'un père norvégien (Ryner) et d'une mère catalane (Ner). Signa d'abord Henri Ner. Avait un mois à peine lorsque ses parents revinrent avec lui en France. Passa son enfance et sa jeunesse à Rognac. Professeur de seconde à Draguignan. Abandonna l'enseignement en 1886, et se mit à écrire des romans, des contes, des articles de critique philosophique, des vers, etc.

Depuis 1895, vit à Paris, se consacrant uniquement à la philosophie.

Esprit original, dont l'étrangeté parfois déconcerte. Philosophe doux et serein, une sorte de néo-stoïcien, disciple d'Épictète ; ne dédaigne pas l'humour. Prince des Conteurs depuis 1912.

La Maison.

De pierre et de mortier j'ai bâti la maison ;
 Et j'y ai mis aussi, pour la faire solide,
 La vigueur de mon corps, l'effort de ma raison.

Les ans, qui la dressaient, me courbaient ; et les rides
 Se creusaient dans mes joues, se creusaient sur mon front,
 Ma chair était mangée par la maison avide.

Le poids de chaque pierre écrase un de mes jours ;
 Dans le mortier qui sèche il se caille du sang ;
 Ma puissance donnée, me voilà impuissant,
 Et mon pas chancelle sous le fardeau trop lourd.
 Tu buvais ma sueur comme une terre aride,
 Et, pour te féconder, travail dur et brûlant,
 Mon être tout entier, telle l'eau des canaux,
 S'écoulait monotone en mille heures rigides.
 Ma vie ne connut point la grâce des ruisseaux.

Je fus, sous le soleil, le canal rectiligne :
 Il ignore les bois, il ignore les cygnes,
 Et le libre plaisir de descendre sa pente,
 Et la joie qui bondit, et la volupté lente.
 Afin d'utiliser jusqu'à sa moindre goutte,
 On a creusé l'ennui régulier de sa route.

Mais je ne me plains pas. Je te vois, ô maison,
 Jeune de ma jeunesse et forte de ma force,
 Et ta solidité logique est ma raison.
 Je songe, tout tremblant sur mes deux jambes torses,
 Qu'éphémère, j'ai fait ceci qui durera ;
 Que chaque jour donné te vaut une saison.

La Vieillesse.

Devant moi, j'aperçois un grand désert de glace :
 Il monte et s'élargit jusques à l'horizon ;
 Pas un arbre n'y met un souriant frisson
 De verdure ou de fleurs, et nul banc de gazon
 N'invite au doux repos le marcheur qui se lasse.

Le destin m'ordonne d'entrer dans ce désert,

Je me sens seul malgré des milliers de présences,
 Etrangement seul dans une foule en démente.
 J'entends gémir, crier, rire d'un rire amer ;
 Je vois de la gaieté qui s'efforce et grimace ;
 De menteuses chansons lourdement dans les airs
 S'enlèvent, mais bientôt leurs deux ailes se cassent.
 Tous montent lentement, les regards en arrière,
 Essayant d'aspérer le parfum mort des fleurs
 Lointaines et pleurant du regret des couleurs.
 ...Nul ne voit la beauté du désert, tout lumière.

Nul ne veut regarder l'éblouissant sommet ;
 Un geste qui menace, un geste qui promet
 Y poussent les mortels, par un porche branlant,
 A la Vie qui renaît et qu'ils croient le néant.
 Or, moi, je suis le seul qui regarde en avant.

Affamé de lumière, affamé d'inconnu,
 Je marche, grave et fier, vers le grand désert nu.
 J'appelle les lointains soleils que je devine
 Portés dans les mains noires de la mort divine.

Jeunesse morte, adieu... Toi, reçois le salut
 De celui qui t'aborde d'un pied résolu,
 Vieillesse, noble exil montant vers l'absolu.

Louis Le Cardonnell.

Valence-sur-Rhône, 1862.

Œuvres poétiques : *Poèmes* (1904). — *Carmina sacra* (1912). — *Du Rhône à l'Arno* (1920).

Né d'une mère lorraine et d'un père normand. Jeunesse pieuse. Vint à Paris vers 1884, en pleine bataille symboliste. Fait partie de l'*Ermitage*, avec Ad. Retté, H. Bérenger, Hugues Rebell, Stuart Merrill, H. de Régnier ; collabore à la *Plume* avec J. Moréas, G. Vicaire, A. Samain, P. Adam, P. Louys, etc. Fidèle habitué des mardis de Stéphane Mallarmé, ami de Verlaine, de Samain et de Huysmans. On l'appelait dans ces cercles l'Ascète. Ordonné prêtre en 1896. Passa quatre ans à Assise, fixé aujourd'hui à Rome.

Les vers de sa première époque, dit Ch. Le Goffic (*Revue universelle*, 15 avril 1905), sont du rêve à peine matérialisé, une poésie fantomale et crépusculaire...

Sa poésie depuis, s'est faite plus recueillie, plus disciplinée, d'inspiration toute chrétienne. Poète mystique dont le vers tient du Symbolisme et du Parnasse : il a du relief et de la fluidité.

Près du Cloître.

Près du cloître où la vigne est blonde de lumière,
Oublieux du cruel passé qui fut le mien,
J'abandonne, en priant, mon âme tout entière
Aux attraits de ce beau printemps italien.

Dans mon ravissement je crois marcher à peine :
Je sens comme bondir la terre sous mes pieds.
Ce matin, dans la claire église franciscaine,
J'ai compris le bonheur des cœurs sacrifiés.

La jeunesse du monde, en sa candeur divine,
Emplit autour de moi l'air brûlant et vermeil ;
Une autre adolescence éclôt dans ma poitrine,
Et je voudrais livrer ma poitrine au soleil.

J'ai respiré l'esprit de l'insensé d'Assise,
Tenant, même aux oiseaux, des discours ingénus.
Dans l'ardeur qui m'exalte à la fois et me brise,
Je rêve de partir, sanglant, et les pieds nus.

Apôtre, que Jésus secrètement prépare
Pour qu'il porte la paix à ses frères humains,
Au-devant de celui qui souffre ou qui s'égare
Je répandrais mon cœur à travers les chemins.

Je serais le semeur d'immortelle espérance,
Dont l'hymne vibrant monte avec l'Aube du jour :
Et, saintement joyeux, même dans la souffrance,
J'irais, mon Dieu, j'irais vers l'extatique amour.

(*Carmina sacra*.)

Au Seuil Divin.

O pauvre conquérant, de qui l'orgueil abdique,
C'est d'un rêve déçu, c'est d'un espoir tombé,
Que tu portes sur toi le poids mélancolique,
Marchant ainsi, ce soir, en silence et courbé.

Hier, les horizons de la menteuse vie
 Avaient pour ton désir l'appât de l'inconnu.
 Tu rêvais d'être une âme, ici-bas assouvie ;
 Tu partis !... maintenant te voilà revenu.

Comme le voyageur qui n'a trouvé que sables,
 Chercheur d'ivresses, cœur amèrement puni
 Pour avoir trop aimé les beautés périssables,
 Tu sais quelle tristesse est au fond du fini.

Tu vois qu'il faut mourir aux erreurs infécondes
 Et que, pour t'apaiser, tu traînerais en vain
 A travers tout l'espace, et de mondes en mondes,
 L'ardent gémissement de ton grand vide humain !

Laisse-toi pénétrer par ces ombres sereines,
 Ne sois plus ce passant qui va, le cœur plaintif.
 Savoure la douceur d'avoir brisé tes chaînes,
 Toi qui te croyais libre, et qui vivais captif.

Le vent mystérieux, étouffant son murmure,
 Le vent calme, venu du firmament profond,
 Est comme le baiser de l'immensité pure
 Qui, pour te rassurer, se pose sur ton front.

Tu connaîtras l'attrait de la Beauté suprême.
 Tais-toi, ferme les yeux, prête l'oreille, entends :
 Voici le Dieu caché, qui te parle en toi-même,
 Voici la grande Paix, qui t'appelle, au dedans !

(*Carmina sacra.*)

Dans ce Jour qui finit...

Dans ce jour qui finit comme tous les beaux jours,
 Tandis que de grands bœufs aux fronts cornus et lourds,
 S'en reviennent, suivis par leur pâtre tranquille,
 Le poète tout seul retourne vers la ville.
 Mais avant que son pas ait rejoint les maisons,
 Il égare sa vue aux lointains horizons.
 Il laisse sa pensée errer, lente et sereine
 Des collines sans fin à l'idyllique plaine.
 Sous la lumière d'or de l'astre qui descend,
 Son esprit s'élargit ; il sourit au passant ;
 Il regarde, le long du sentier qui serpente,
 Les calmes oliviers grimper de pente en pente.
 Il a tout oublié des maux longtemps soufferts,
 Son âme est rayonnante ainsi que l'univers.
 Pour l'élever plus haut que toi-même, ô Nature,
 Tu lui parles au cœur de ta voix grave et pure.

Devant cet orbe en feu disparaissant là-bas,
 Il rêve d'un soleil qui ne se couche pas :
 Et, doucement, avant que la clarté ne meure,
 Il bénit et l'espace, et la saison et l'heure.
 (Carmina sacra.)

Jules Tellier. (1)

Le Havre, 1863 — Toulouse, 1889.

Œuvres poétiques : *Les Brumes* (1883). — *Reliques*, prose et vers (1890).
 En préparation : *Œuvres complètes*, en 3 vol.

Fut quelque temps professeur. Poète à l'âme inquiète et désolée ; toujours obsédé par l'idée du néant. Disciple de Sénèque, ironiste désabusé, qui pratiqua, dit Louis Ménard, cette amère et sage doctrine de la Résignation. Vers gracieux et robuste. Mourut prématurément, de la fièvre typhoïde, au retour d'un voyage en Algérie.

Il laisse un volume d'études délicates sur *Nos poètes* (1888), en collab. avec Le Goffic.

Prière à la Mort.

Fantôme qui nous dois dans la tombe enfermer,
 Mort dont le nom répugne et dont l'image effraie,
 Mais qu'à force de crainte on finit par aimer,
 Puisque la vie est vaine et que toi seule es vraie ;

O Mort, qui fais qu'on vit sans but et qu'on est las,
 Et qu'on rejette au loin la coupe non goûtée,
 Mort qu'on maudit d'abord et dont on ne veut pas,
 Mais qu'on appelle enfin quand on t'a méditée ;

O la peur et l'espoir des âmes, bonne Mort,
 Dont le souci nous trouble un temps, et puis nous aide,
 Mystérieux écueil où se blottit un port,
 Et poison merveilleux où se cache un remède ; -

O très bonne aux vaincus et très bonne aux vainqueurs,
 Qui sur leurs fronts à tous baisses leur cicatrice ;
 O des douleurs des corps et de celles des cœurs
 La sûre guérisseuse et la consolatrice !

Puisque tant de ferveur pour toi s'élève en lui,
 Qu'il veuille te préférer à tout, même à l'Aimée,
 Sois clémente à l'enfant qui t'invoque aujourd'hui,
 Bien qu'il t'ait méconnue et qu'il t'ait blasphémée.

Ma haine s'est changée en un amour profond ;
 Voici croître, en mon cœur guéri de ses chimères,
 L'ennui des voluptés dont on touche le fond
 Et le morne dédain des choses éphémères.

(1) M. Barrès a consacré à J. Tellier la préface de son livre : *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*. — Lire une belle étude sur ce poète, par Henriette Clarrisson, dans le *Mercur de France* (16 septembre et 1 novembre 1909).

Vivre dans l'instant n'est que trembler et souffrir.
 Songe à l'horrible attente et fais-toi moins tardive !
 Il suffit que tu sois pour qu'on veuille mourir :
 Le temps laissé par toi ne vaut pas qu'on le vive.

Donne-moi le Repos et l'Oubli, les seuls biens !
 Endors-moi dans la paix de ta couche glacée !
 Mais avant le moment où tu cloras les miens,
 Ferme les yeux par qui mon âme fut blessée !

Périsse avant moi l'Etre éphémère et charmant,
 Apparence flottant parmi les apparences,
 Dont la grâce a troublé mon cœur profondément,
 Et par qui j'ai connu de si dures souffrances !

Car, dût-elle aussitôt disparaître à son tour
 De ce monde où tout n'est que mirage et que leurre,
 Quand même pour la vie elle n'aurait qu'un jour
 Et quand pour le plaisir elle n'aurait qu'une heure,

Cette heure-là, rien que cette heure, en vérité,
 Quand j'y songe un instant, m'est à ce point cruelle,
 Que je n'en conçois plus même la vanité,
 Et qu'à mon cœur jaloux elle semble éternelle.

(Janvier 1888.)

Fernand Mazade.

Monac, près d'Alais, 1863.

Œuvres poétiques : *Arbres d'Hellade* (1912). — *Athéna* (1912).

Dionysos et les Nymphes (1913). — *Apollon* (1914). — *La Marche des Victoires* (1919).

Médecin, poète, nouvelliste, critique d'art.

Études à Nîmes et à Marseille. Fonda à 18 ans, à Nice, un journal politique quotidien. Dirigea le *Progrès du Midi*, de Nîmes (1887) ; vint à Paris en 1889. Collabora dès ce moment à la *Plume*, de Léon Deschamps, au *Passant*, de Maurice Bouchor, au *Figaro*, à l'*Echo de Paris*, au *Journal*, au *Gaulois*, etc. Dès 1888, écrivit des sonnets de 15 vers.

Comme médecin, on lui doit de remarquables études sur la peur, la douleur, le sommeil, etc. Dans ses poèmes, chante l'Hellade, ses dieux, ses bergers, ses nymphes. Imagination limpide, goût et mesure, qualités essentiellement grecques.

Forme impeccable, langue très musicale.

Le Laurier.

Au pied de l'Othrys blanc d'aubépines déclives
 Et non loin cependant du Maliaque aux flots
 Sonores, j'ai planté l'héréditaire enclos
 D'un beau laurier connu des merles et des grives.

Des soldats l'ont aussi connu. Ses feuilles vives
 Ont couronné le fer vainqueur des javelots ;
 Et j'en laisse, le soir, cueillir aux matelots
 Friands d'en parfumer leurs grondins et leurs vives.

Quant au léger rameau que, par instants, l'émoi
D'Auster ou de Zéphire agite vers Crémaste,
Vous le respecterez, passants. Il est pour moi.

Loin du bruit, j'ai vécu sans cortège et sans faste ;
Mais j'ai fait, chaque jour, chanter la lyre d'or,
Et ce rameau, je veux qu'une enfant douce et chaste

Le pose sur mon front lorsque je serai mort.

Les Pins.

Jadis on nous ornait de bandelettes blanches,
De roses en couronne et de patènes d'or.
Vous le voyez, passants : l'autel existe encor
Que vos pères avaient élevé sous nos branches.

Si vous ne croyez plus qu'une divinité,
Qu'un adorable esprit, qu'une dryade auguste
Habite notre tige élégante et robuste,
Vous devez toutefois croire à notre beauté.

Et lorsque vous venez à l'ombre de nos porches,
Vous vous rappellerez peut-être que c'est nous
Qui vous abandonnons le baume le plus doux,
Les larmes de l'encens et la sève des torches.

Et, sinon parce que nous abritons des dieux,
Du moins pour les raisons que nous vous avons dites,
Pour notre belle forme et nos autres mérites,
O passants, vous ferez ce qu'ont fait vos aïeux !

De cet heureux autel que la vigne enguirlande
Et qu'ils baignaient de lait et frottaient de parfum,
Vous vous approcherez lentement, un à un ;
Et vous déposerez la rituelle offrande.

Le Jeune Chèvre-Pied.

Je l'aperçus de loin, à l'ombre d'un genièvre.
Ses pieds étant fourchus, ses poils noirs et frisans,
Je supposai d'abord que c'était une chèvre.

Mais je fis quelques pas sur les cailloux luisants
Et vis se préciser sa forme séductrice.
Il avait la longueur d'un homme de quinze ans.

Couché parmi des fleurs au bleuâtre caïce,
Il dormait, semblait-il, d'un suave sommeil.
Je pensai qu'il rêvait d'un tout prochain délice.

Son corps paraissait frêle et, par endroits, vermeil,
Car au-dessus de lui, les onduleuses branches
Laisaient parfois glisser des gouttes de soleil.

Soigné comme un éphèbe, il avait les mains blanches
Sa droite avait lâché la flûte de roseaux
Qu'un rayon éclaira sur l'une de ses hanches.

Sa barbiche ignorait l'usage des ciseaux :
Elle était fine et longue ; et ses graciles cornes
Servaient en ce moment de perchoir aux oiseaux.

Je remarquai soudain qu'il avait les yeux mornes,
Que sa bouche saignait, pleine de mouches d'or,
Et je m'enfuis, saisi d'une terreur sans bornes.

Dieux grands ! se pourrait-il qu'un petit dieu fût mort ?

(*Dionysos et les Nymphes.*)

Henri Potez.

Montreuil-sur-Mer, 1863.

Œuvres poétiques : *Jours d'autrefois* (1896).

En préparation : *La Chanson de l'Automne.*

Professeur de littérature française à l'Université de Lille.

Connu par ses travaux de critique littéraire, entre autres par son étude sur *l'Élégie en France avant le Romantisme*. Poète, il s'est d'abord replié sur lui-même, comme toute sa génération un peu désorientée. Mais il semble aujourd'hui retourné à la vie et s'être rapproché, grâce à son séjour prolongé dans une petite ville provinciale, de la vérité humble, et aussi de l'homme.

L'Héritage.

Dulces ante omnia Musae.

Le vieux père en mourant m'a laissé tous ses biens :
Ses brebis aux toisons soyeuses ; ses deux chiens ;
Son jardin égayé d'un murmure d'abeilles ;
Son logis ; son verger plein de pommes vermeilles,
Dont un rouge Priape écarte les oiseaux ;
Quelques prés d'herbe maigre où croissent des roseaux ;
Quelques talus rocheux où les chèvres vont paître
Et, pour fêter les dieux, une coupe de hêtre
Où je mélange l'eau des sources et le vin.
Mais il m'a donné mieux : sa flûte au chant divin.
Quand, le soir, revenant des forêts, je ramène
Mon troupeau fatigué vers mon petit domaine,
Quand, sous les monts qu'effleure encore le soleil,
La campagne bruneuse est pleine de sommeil,
Je fais souvent, parmi les ombres agrandies,
Flotter autour de moi de vagues mélodies :

Le chevrier qui vient derrière moi, rêvant,
 Entend ma chanson grêle éparse dans le vent,
 Pareille à la rumeur des fontaines, mêlée
 A tous les bruits confus et doux de la vallée :
 Il songe au berger mort, et croit ouïr parfois
 Son âme harmonieuse et triste dans les bois.

(*Jours d'autrefois.*)

La Ville lointaine.

Vers les dunes de fleurs sauvages, où s'étale
 Le déploiement des flots d'airain, mornes et lourds,
 Avec ses bœufs de pourpre et ses prés de velours,
 Se déroule sans fin la Flandre Occidentale.

On voit parfois, debout sur la terre végétale,
 Les clairs moulins avec leurs ailes, et les tours
 Des paroisses, tandis que rêve aux anciens jours,
 Bien loin sur l'horizon, la vieille capitale.

Dans la limpidité des crépuscules d'or,
 Merveille du couchant, tu sembles le trésor
 De quelque cathédrale opulente et pillée :

Car tes églises font, par les rouges soleils,
 — Telle dans la campagne une proie oubliée, —
 Comme un groupe de grands reliquaires vermeils.

(*Jours d'autrefois.*)

Charles le Goffic.

Lannion, 1863.

Œuvres poétiques : *Amour breton* (1889). — *Le Bois dormant* (1900).
Poésies complètes (1913).

Professeur et poète ; peintre délicat et attentif des paysages rudes et austères de la Bretagne. Ironie et tendresse. « *Ses vers*, dit Bourget, *donnent une impression de grâce triste et souffrante. Cela est à la fois très simple et très savant...* » Note parfois ironique. On lui doit aussi des études littéraires et des romans.

Bretonne de Paris.

Hélas ! tu n'es plus une paysane :
 Le mal des cités a pâli ton front,
 Mais tu peux aller de Paimpol à Vanne,
 Les gens du pays te reconnaîtront.

Car ton corps n'a point de grâces serviles.
 Tu n'as pas changé ton pas nonchalant,
 Et ta voix rebelle au parler des villes
 A gardé son timbre augural et lent.

Et je ne sais quoi dans ton amour même,
 Un geste fuyant, des regards gênés,
 Evoque en mon cœur le pays que j'aime,
 Le pays très chaste où nous sommes nés.

(*Amour Breton.*)

Chanson Paimpolaise.

Les marins ont dit aux oiseaux de mer :
 " Nous allons bientôt partir en Islande,
 Quand le vent du nord sera moins amer,
 Et quand le printemps fleurira la lande. "

Et les bons oiseaux leur ont répondu :
 " Voici les muguet et les violettes,
 Les vents sont plus doux ; la brume a fondu,
 Partez, ô marins, sur vos goélettes.

" Vos femmes ici prieront à genoux ;
 Elles vous seront constamment fidèles.
 Nous voudrions bien partir avec vous
 S'il ne valait mieux rester auprès d'elles.

" Nous leur parlerons de votre retour ;
 Nous dirons les gains d'une pêche heureuse,
 Et comment, la nuit, et comment, le jour,
 Comment votre cœur bat sous la vareuse.

" Et nous les ferons renaître à l'espoir,
 Tandis que, les yeux tournés vers le pôle,
 Elles s'en viendront, au tomber du soir,
 Pleurer deux à deux sur les bancs du môle.

(*Amour Breton.*)

Marie Kryszynska.

Varsovie, 1864. — Paris, 1908.

Œuvres poétiques : *Les Rythmes pittoresques* (1890). — *Joies errantes* (1894).
Intermèdes (1904).

Vint à Paris à 14 ans ; fréquenta très jeune les milieux littéraires. Fonda, avec Emile Goudeau, le club des Hydropathes et le Chat Noir (1881). Epousa (1896) le peintre français Georges Bellenger.

Personnalité naïve et compliquée.

Ses poèmes, curieux, à peine assonancés, ont paru à l'origine du mouvement symboliste ; leur nouveauté étonna. Sa poésie a des images imprévues, des surprises de style.

Sa prose rythmée, dit Rosny aîné (Préface des *Rythmes pittoresques*), a une harmonie délicate.

On lui doit aussi des romans et des nouvelles. Musicienne d'un art subtil, a mis en musique des poèmes de Jean Lorrain, de Hugo, Gautier, Rodenbach, etc.

Le Hibou.

A Maurice Rollinat.

Il agonise, l'oiseau crucifié, l'oiseau crucifié sur la porte.
 Ses ailes ouvertes sont clouées, et des blessures, de grandes
 perles de sang tombent lentement comme des larmes.
 Il agonise, l'oiseau crucifié !

Un paysan à l'œil gai l'a pris ce matin, tout effaré
 de soleil cruel, et l'a cloué sur la porte.
 Il agonise, l'oiseau crucifié.

Et maintenant, sur une flûte de bois, il joue, le paysan
 à l'œil gai.

Il joue assis sous la porte, sous la grande porte,
 où, les ailes brisées, agonise l'oiseau crucifié.

Le soleil se couche, majestueux et mélancolique,
 comme un martyr dans sa pourpre funèbre ;
 Et la flûte chante le soleil qui se couche, majestueux
 et mélancolique.

Les grands arbres balancent leurs têtes chevelues, chuchotant
 d'obscuras paroles ;
 Et la flûte chante les grands arbres qui balancent leurs têtes
 chevelues.

La terre semble conter ses douleurs au ciel, qui la console
 avec une bleue et douce lumière, la douce lumière du cré-
 puscule ;

Il lui parle d'un pays meilleur, sans ténèbres mortelles
 et sans soleils cruels, — d'un pays bleu et doux
 comme la bleue et douce lumière du crépuscule.
 Et la flûte sanglote d'angoisse vers le ciel ; — qui parle
 d'un pays meilleur.

Et l'oiseau crucifié entend ce chant,
 Et, oubliant sa torture et son agonie,
 Agrandissant ses blessures, — ses saignantes blessures,
 Il se penche pour mieux entendre.

* * *

Ainsi es-tu crucifié, ô mon cœur !
 Et malgré les clous féroces qui te déchirent,
 Agrandissant tes blessures, — tes saignantes blessures,
 Tu t'élanças vers l'Idéal,
 A la fois ton bourreau et ton consolateur.

Le soleil se couche majestueux et mélancolique.
 Sur la grande porte, les ailes ouvertes, agonise l'oiseau crucifié.

26 mai 1883.

(Rythmes pittoresques.)

Église de Campagne.

Silence aux bois, silence aux prés, aux champs, silence
Aux maisons penchantes qu'emmitoufle le chaume.
Les arbres pétrifiés ont le geste du songe,
L'herbe morose en de noires ravines plonge.

Ce parfum éloquent de sapins, apporté
Par le vent léger que nulle voix n'accompagne,
Vient de la colline où, pieuse, s'est penchée,
Tout auprès du ciel, l'humble église de campagne.

Haut envolée, ainsi qu'un oiseau de prière,
Elle plane sur le sommeil lourd de la terre
Et semble, à l'horizon de la nuit apaisée,
Un navire mystique aux voiles éployées.

Par instant, au village un chien veilleur aboie,
Puis de nouveau, la nuit est dormante et sans voix.
Et, sur le firmament constellé de merveilles,
Le saint vaisseau pour les étoiles appareille.

(Intermèdes.)

Paul Guigou.

Marseille, 1865-1896.

Œuvre poétique : *Interrupta* (1898). (1)

Vint à Paris où il fut le précepteur des enfants de Mme de Martel (Gyp). En 1894, conservateur du Musée des Beaux-Arts de Marseille. C'est là qu'il est mort en pleine jeunesse, emporté par la phthisie.

Poète et critique d'art. (2) Outre ses études et ses vers, il a donné deux jolis albums pour la jeunesse : « *L'Arche de Noé* » (1894), et « *L'illustre Dompteur* » (1895), illustrés par Vimar. Rêveur qui avait le regard singulièrement perçant. Ses vers ont une grâce languissante, de la sincérité dans l'étrangeté.

C'est, dit Emile Ripert (*La Tristesse provençale*, article paru dans *Le Feu*, du 1^{er} mai 1909), le plus incurablement triste des poètes du midi.

(1) Comme le dit Ch. Maurras, on sent que ses poésies sont « *inachevées, pendantes, commencées sans le moindre espoir et pour le cimetière* ».

(2) Les critiques qu'il a faites de Jules Tellier, Monticelli, Verlaine, Renan, Puvis de Chavannes, Albert Jounet, etc., sont, comme le dit encore Ch. Maurras, « exactes et profondes, douces, malignes et pieuses ».

Louis-Pilate de Brinn' Gaubast.

Mallet (Louisiane), 1865.

Œuvres poétiques : *Sonnets insolents* (1888).

A paraître : plusieurs volumes de vers.

Poète, critique d'art et de littérature, romancier, polémiste, professeur, conférencier ; écrivain réellement encyclopédique et qui a marqué, d'une griffe bien personnelle, tous les sujets qu'il a traités.

Ramené en France par sa famille à la suite d'une série de catastrophes tragiques, eut une enfance effroyable. Nommé à 16 ans professeur d'histoire et de littérature au Collège de Charleville (Ardenne). Démisionne un an après pour venir à Paris. Fonde *La Pléiade* (1889) qui devient, sous une direction nouvelle, le *Mercur de France*.

Connait et parle toutes les langues modernes ; a fait de nombreuses et savantes études espagnoles, italiennes, suédoises, allemandes et particulièrement portugaises. Ses travaux sur Wagner sont des œuvres définitives. Sensibilité profonde, sous des dehors plutôt réservés. A plusieurs volumes de vers en portefeuille. Ne les publiera que « quand l'heure sera venue ».

Lune d'Août.

Entre tous les pays que mon rêve regagne,
Je me souviens surtout de ce pays lointain...
C'est la pleine août. Il est trois heures du matin.
La nuit épaisse et chaude accable la campagne.

Comme dans un bois sombre aux halliers fabuleux
Brille un fruit riche et lourd qui fait ployer la branche,
Pendue à je ne sais quel rameau noir qui penche,
La lune descendait dans le ciel nébuleux.

La lune d'août roulait, énorme, jaune et ronde,
Qui bientôt s'alluma d'une rouge splendeur,
Et, dans la chaude nuit, il flottait une odeur
De moisson, de fruit mûr et de terre féconde.

Mais il venait aussi des plus proches coteaux
L'haleine du miel, âme exquise de la lande,
Prise aux bouquets de lys, de thym et de lavande
Piétinés par la course errante des troupeaux.

Ivre et las d'avoir bu ces suaves haleines,
Je voyais dans la lune alors à son couchant
Les fleurs de la colline et les moissons du champ,
Semences de hasard et cultures humaines.

Symboles d'abondance et de fécondité,
Le raisin et l'épi, le miel et l'huile fine,
Je les ai vus briller dans ta face divine
Qui ruisselait d'or pur, Lune. Alors j'ai chanté...

J'ai voulu t'exalter par un épithalame,
Et des mots de cantique ont jailli de mon cœur,
O vigne somptueuse, ô gerbe blonde, ô fleur,
Grand lys d'or, lampe douce et clair buisson de flamme.

Ta lumière bénit de la plaine au vallon
L'épanouissement de la flore sauvage
Et le travail humain, libre et fier, sans servage,
Qui rend sainte la terre et noble le sillon.

Et je te sais aussi prodigue de caresses,
Pitoyable et de bon accueil à nos douleurs,
Et que tes yeux d'aïeule attendrie ont des pleurs
Pour tous les désespoirs et toutes les détresses.

O grande amie, à qui nous adressons nos vœux,
Sais-tu combien ton influence et ton mystère
Ont fait parler de cœurs qui préféreraient se taire
Et parmi des sanglots fait éclore d'aveux ?

Langueur de l'exilé, soupirs d'âme oppressée,
 Espoir d'amour, cruel souci de l'avenir,
 L'hymne et la plainte vont en toi se réunir,
 O Lune, talisman de paix, ô caducée !

Lune qui fait songer avec un doux émoi
 A la fleur des genêts qu'on porte en des corbeilles,
 Comme à la ruche va l'essaim roux des abeilles,
 Tous les rêves humains montent-ils pas vers toi ?

(*Interrupta*)

Sébastien-Charles Leconte.

Arras, 1865.

Œuvres poétiques : *L'Esprit qui passe*, poème (1897). — *Salamine* (1897).
Le Bouclier d'Arès (1897). — *Les Bijoux de Marguerite* (1899).
La Tentation de l'Homme (1903). — *Le Sang de Méduse* (1905).
Le Masque de fer (1911). — *Esther, princesse d'Israël*, drame en vers, en 4 actes,
 en collab. avec André Dumas (1912).

Le hasard de sa carrière coloniale l'a conduit dans les cinq parties du globe (il a fait huit fois le tour du monde) ; il a vu les sages de l'Inde et les sociétés nouvelles de l'Amérique et de l'Australie, le passé et l'avenir de l'Humanité. Fut président de la Cour d'appel à Nouméa. Ses premières œuvres ont été conçues pendant les nombreuses années qu'il passa, loin de l'Europe, dans la solitude et le travail. Surgit, a-t-on dit, aux confins du Parnasse et du Symbolisme, mais n'appartient à aucune école. En de beaux vers sonores et graves, amples et bien frappés, il a exprimé une philosophie hautaine et pathétique, qui ne connaît pas la résignation. Président de la Société des Poètes français (1911-1914), réélu en 1919 pour trois nouvelles années.

Après avoir tué...

J'avais achevé l'homme à grands coups de talon...
 Sa cervelle écrasée imprégnait mes chaussures ;
 Sa bouche, un blanc filet de bave aux commissures,
 Et ses traits détendus étaient couleur de plomb.

Son cœur avait cessé de battre sous ses côtes ;
 Mes deux balles avaient abattu ce maudit
 Qui gisait là, velu, misérable et petit...
 Mon cheval, près de moi, broutait les herbes hautes.

Je ressanglai la bête en hâte. Il était tard :
 Des feux soudains couraient dans les brousses perfides.
 Je remplaçai dans mon arme les douilles vides.
 Je songeais : " Est-il vrai qu'Il n'est plus nulle part ?

" Que je ne reverrai jamais ces yeux d'angoisse,
 Et que jamais pour moi ne réapparaîtront
 Cette face de haine et de peur, et ce front
 Qu'a ridé l'agonie et que la sueur froisse ?

" Et tout cela n'est-il déjà plus rien, sinon
Un souvenir inscrit aux plis de ma mémoire,
Et qu'à mon tour j'emporterai dans l'ombre noire,
Dans l'infini sans lieu, sans instant et sans nom ?

" Il est tombé. Je l'ai visé comme à la cible.
Nul ne le vengera : nul ne m'aurait vengé.
Quelque chose pourtant dans ma vie a changé
Depuis que cette chair semble un marbre insensible.

" Je reste mon seul juge, étant mon seul témoin,
Et je ne sais de Maître à qui je dois compte.
Et pourtant du profond de moi-même remonte
Je ne sais quoi d'obscur qui revient de très loin.

" Nulle pitié jamais ne hantera mon songe :
Je dormirai ce voir comme je dormais hier,
D'un visage aussi calme et d'un souffle aussi fier,
Au lit, où chaque nuit, comme un mort, je m'allonge :

Nul spectre ne me suit, et pourtant il me plaît,
A moi, né pour chanter de hautes aventures,
De dire en vers précis, crêtés de rimes dures,
Que mon crime fut vil, inexpiable et laid.

(Le Masque de Fer.)

Déclaration à la Mort.

Moi qui te chante, ô Mort, désespérément, moi
Dont le Rêve a maudit l'action en démence
Et ce Monde sans âme, où sans fin recommence
Le cycle de douleur dont le Mal est seul roi,

Moi qui t'ai défiée, ô Mort, et qui te brave,
Et qui voulais tomber, comme un cheval s'abat,
En plein galop de charge au milieu du combat,
Et le poitrail bardé de fer comme une étrave,

Moi qui t'adore, et qui t'appelle, et qui t'attends,
Que nulle peur n'étreint, que nul espoir ne berce,
Sinon l'illusion de l'heure où se disperse
Tout ce qui fut un être au souffle épars du temps,

Maintenant que s'enfuit ma jeunesse voilée,
Qu'à mon regard plus clair ou plus indifférent
Le ciel semble moins haut et l'univers moins grand,
Eros moins redoutable et Psyché moins ailée,

Quand tout homme en tes bras un jour doit défaillir
Maîtresse inévitable, à tout passant livrée, —
O Mort ! pour me punir de t'avoir désirée,
Vas-tu donc m'oublier et me laisser vieillir ?...

(Le Masque de Fer.)

Ne pas vieillir.

Ne pas vieillir !... Mourir viril et jeune encore,
Ainsi que les Aïeux sont morts, comme mourront,
D'un coup d'épée au cœur, ou d'une balle au front
Ceux dont la torche est de l'aurore !

Ne pas vieillir !... Mourir ainsi qu'un carnassier,
Dans sa puissance intacte, avec sa force sauve,
Et ses dents de félin, et ses muscles de fauve,
Marbre éclatant et souple acier !

Mais, quand le Sage a fui, quand le Juste se cache,
Se lever dans l'orgueil du stoïque, en mépris
Du préau des captifs et du roc des poscrits,
Narguer les faisceaux et la hache !

Rire, quand, ébranlant le morne corridor,
La crosse des fusils sonne au seuil de la chambre,
Voir du même regard les piques de Septembre
Et l'échafaud de Thermidor,

Et, face au peuple fou qu'un sang rouge fascine,
Comme Chénier jadis et son ami Roucher,
Vers la Mort magnétique et muette marcher,
En disant des vers de Racine !...⁽¹⁾

Léon Riator.

Lyon, 1865.

Œuvres poétiques : POÈMES LÉGENDAIRES : *Le Pêcheur d'Anguilles* (1893) ; n. édit. (1913).
Le Sage Empereur (1896) ; nouv. édit. (1913). — *Jeune de Beauvais* (1899),
nouv. édit. (1913). — *Poèmes et Récits de Guerre* (1918).

Jeunesse active. Après cinq années de vie militaire, rendu à la vie civile, se prodigue en initiatives généreuses, se dévoue à de multiples œuvres d'humanité ou littéraires. Un des fondateurs de la Bourse nationale de voyage des lettres. Avec Couyba, fonde l'*Art à l'école*. A fait aussi du roman, du théâtre, des essais, de la critique. On lui doit, entre autres, une histoire anecdotique et critique de l'art contemporain : *Les Arts et les Lettres*, 3 vol. (1901, 1903, 1908).

Fantaisiste spirituel et raisonneur logicien, dit de lui Gustave Geffroy.

(1) Citons ici quelques vers de M^{me} CHARLES LECONTE, qui ont été couronnés par le jury du 1^{er} tournoi poétique organisé par "Femina" :

Epiphanie.

J'ai suivi, pour aller vers le Dieu que j'adore,
La route sans retour de mes obscurs destins,
Où, pour guider mes pas sous les cieus indistincts,
Une étoile a brillé qui me semble une aurore.

J'arrive, frémissante et pâle, grave encore
D'anxieux souvenirs et de désirs lointains,
Dans la gloire des fleurs et l'orgueil des matins,
Au seuil humble et charmant que la lumière dore.

Dans l'aube, où me sourit mon amour nouveau-né,
J'offre pieusement l'hommage prosterné
De toute ma faiblesse à sa toute-puissance,

Et, pour triple tribut, j'apporte à l'Enfant-Roi
La myrrhe, parfum pur de ma jeune innocence,
L'Encens de ma tendresse avec l'or de ma foi.

Croire.

Dans le jardin de l'existence
Le sort a mélangé les fleurs,
L'amour, la joie et la souffrance,
Et nous cultivons l'espérance
Dans le sol même des douleurs.

Voici les pâquerettes blanches,
Le lys enfant, sitôt défunt ;
Voici les muguets, les pervenches,
Les pommes qui pendent aux branches
Et la violette au doux parfum.

Là c'est l'églantine éphémère,
Qu'un soir on arrache en rêvant ;
Ici grimpe un cordon de lierre :
C'est notre amour, à chaque pierre
Attaché, qui balance au vent.

Voici des ronces dans la roche,
Et les soucis naissent auprès,
Un massif noir de buis est proche,
Auquel le liseron s'accroche,
Et, là-bas, ce sont des cyprès...
(*Jeanne de Beauvais : Le Long des Chemins.*)

Jusqu'à ce Jour...

Jusqu'à ce jour l'horizon bleu
S'endormait sur l'herbe des pentes,
Las ! il s'emplit d'ombres rampantes
Que déchirent des traits de feu...

Jusqu'à ce jour les prés fleuris
N'avaient que fleurettes tremblantes,
Bientôt par les charniers nourris
Leurs herbes seront rutilantes...

Jadis en ces riants vallons
Le ruisseau courtoisait la terre,
Le martin-pêcheur solitaire
Ne savait rien des aquilons...

Mais, hélas, que deviendra-t-il,
Maintenant que sur l'eau qu'il ride
Le Progrès, armé d'un fusil,
A promené la mort livide!...

Ici, les verts abris, cachés
Par le feuillage des ramures,
Au sein des sylvestres murmures,
Par des obus seront hachés...

Et les charrois de lourds caissons
S'échappant de la route unie
Aideront à mainte moisson
Qui sera plus vite finie...

La terre sera toute en deuil,
Les vergers n'auront plus de pommes,
Les maisons n'auront plus de seuil...
L'Humanité n'aura plus d'hommes.

(*Le Sage Empereur.*)

Gabriel Mourey.

Mazargues (Bouches-du-Rhône), 1865.

Œuvres poétiques : *Voix éparses* (1883). — *Flammes mortes* (1891).
Le Miroir (1908). — *Psyché*, poème dramatique (1913).

Se fixe à Paris, en 1889 ; écrit des contes, des romans, des pièces de théâtre, des études d'art et d'esthétique, des traductions (de Poe et de Swinburne), des monographies d'artistes (Gainsborough, A. Besnard), des poèmes. Fonde et dirige des revues artistiques, notamment *Les Arts de la Vie*, en 1904.

Le Verger.

Je songe avec tristesse, avec mélancolie
 Cependant, comme on songe aux choses d'un lointain,

Lointain passé, dont on sait bien

Que tout regret, hélas, est vain

Et que mieux vaudrait qu'on l'oublie...

Je songe en regardant luire à travers les blanches

Les toits roses et les murailles blanches

De la chère maison que le destin fit nôtre...

Ce soir, je songe à ceux, aux inconnus, aux autres

Qui la posséderont quelque jour, qui viendront

L'habiter, quand les miens et moi nous nous serons

Rejoints sous la terre féconde,

Dans le cœur bouillonnant du monde.

Les arbres seront grands que nous avons plantés.

Combien de printemps et d'étés

Auront vu s'allonger leurs pousses !

Mais qui saura, si légère qu'elle ait été,

Comme leur ombre en sa jeunesse nous fut douce !

Sur le crépi des murs par places effrité,

Aux écailles des tuiles rouges,

Le temps aura coulé le ciment vert des mousses...

Mais le bonheur que nous avons goûté

A la voir blanche et rose en sa virginité

Vivre dans la lumière et nous sourire,

Qui saurait et pourrait le dire ?

Chère, chère maison, je te rêve pareille

Alors à ces petites vieilles

Aux traits de qui l'âge n'a pas éteint

Le charme et la fraîcheur des sourires lointains...

Où, tu conserveras simple et de grâce amène,

Malgré les chagrins et les deuils,

Ton seuil ;

Je te connais, tu ne mentiras pas

Aux paroles de bon accueil

Inscrites sur ta porte autour du vieux judas :

" Il n'est bon vent que cil qui vous amène. "

Mais nous, nous ne serons plus là.

Nous dormirons dans la noire maison

Qui n'a ni fenêtre ni âtre.

Toi, que t'importe nous ou d'autres ?

Entre tes murs tes beaux enfants naîtront...

Ils ouvriront leurs yeux sur le même horizon

Devant lequel plaise au destin que nous ayons

Fermé les nôtres.

Oh ! revenir un soir dans ce jardin, à l'heure
 Où les lampes derrière les rideaux s'éclairent...
 Franchir les quatre pas de briques...
 Comme autrefois, au banc du porche
 Pour regarder monter dans le ciel mort la torche
 De la lune estivale entre les arbres noirs...
 Et vite s'en aller, avant qu'on ne sanglote...
 Et maintenant... qu'ils soient heureux autant que nous,
 Ceux qui seront un jour tes hôtes ;
 Sois-leur aimante et bonne en souvenir de nous ;
 C'est notre vœu le plus fervent et le plus doux !
 (Le Miroir.)

Victor Margueritte.

Blidah, 1866.

Œuvres poétiques : *Brins de Lilas* (1883). — *La Chanson de la Mer* (1884).
Au Fil de l'Heure (1898).

Fils du général Margueritte, neveu de Stéphane Mallarmé. Officier démissionnaire (1896) ; a tenu garnison dans les postes du Sud, en Algérie, et à Versailles. Plusieurs de ses poésies ont une chaude couleur orientale.

Anniversaire.

Le temps passe, le temps passe, le cœur se serre...
 Mais la fuite du temps a ses anniversaires.
 Non les jours pluvieux, les cloches, la douleur,
 Non les cendres, le son des cloches, ni les fleurs.
 Sans qu'on sache pourquoi, telle tombe s'anime,
 C'est au profond du cœur une fête anonyme...
 En lui-même portant ses blessés et ses morts,
 Le cœur joyeux des jours lointains se peuple alors.
 Amer et doux, un culte intime perpétue
 Le parfum qui fut cher et la voix qui s'est tue.
 Puis cela meurt encor ; l'heure étend son niveau,
 Et tout retombe au temps qui coule au fil de l'eau.
 La neige des jours blancs tend ses nappes d'espace,
 L'eau morne coule et le temps passe, le temps passe...
 (Au Fil de l'heure.)

Le grand Trianon.

Trianon ! et d'un coup de baguette évoqué,
 Le solennel décor se précise et s'argente...
 Au bas de l'escalier vient mourir l'eau changeante,
 Le parc bleuit et la terrasse semble un quai.

Dans la brume du soir c'est l'heure d'embarquer ;
L'or du soleil couché sur la nappe luisante
Suspend comme l'éclat de lointaines Atlantes ;
Cythère à l'horizon flotte dans l'air musqué.

Mais sur l'eau qui frissonne et dans le soir qui tombe,
Avec un long murmure à travers les ramures,
Court brusquement le souffle fade de la tombe.

Le grand décor s'emplit d'une tristesse obscure ;
Les feuilles jaunes tourbillonnent, l'eau se plombe,
Et l'ombre qui s'éploie est une sépulture. (1)

(Au Fil de l'Heure : Le Parc enchanté.)

Pierre de Bouchaud. (2)

Chasselay (Rhône), 1866.

Œuvres poétiques : *Rythmes et Nombres* (1894). — *Les Mirages* (1897).

Le Recueil des Souvenirs (1899). — *Les Heures de la Muse* (1903).

Les Lauriers de l'Olympe (1907). — *Le Luth doré* (1911). — *La France éternelle* (1918).

Poète et critique d'art. Nourri des lettres antiques. Lui-même résume ainsi son œuvre : « Partir de la *Nature* et par là j'entends la *vie simple et vraie* et y revenir, après avoir tenté le *Panthéisme*, la *Philosophie*, l'*Amour* ; les *Cultes antiques* ; les *Voyages* au loin, pleuré la *mort* de mes parents bien-aimés, pour arriver à la *paix* que laisse le culte de la *pensée* et au *refuge* de la vie intérieure par dégoût de la *stérile ambition*. »

C'est un noble poète, dont les vers ont une belle harmonie.

Partisan du vers sagement libéré (déplacement de la césure dans l'alexandrin, rime pour l'oreille et non pour les yeux, inobservance de l'alternance des rimes, emploi, discret, de l'hiatus). (3)

L'Averse.

Pour Gustave Kahn.

Les larmes de la pluie, en tombant sur les feuilles
Avec un bruit de gaze et de satin froissés,
Comme des pleurs humains que la douleur accueille,
S'unissent aux rameaux pour de tendres baisers.

Dans l'air on les entend qui sourdent goutte à goutte
Du sein blanc de la brume et des nuages lourds,
Et c'est l'âme du ciel qui penche et se fond toute
Sur les vallons ombreux et les prés de velours.

(1) Cfr. : E. RAYNAUD : *Versailles* ; H. DE REGNIER : *Trianon* ; A. SEGARD : *Versailles* ; ROBERT DE MONTESQUIOU :

Présage.

Sous les villosités violettes des tartres
Les blancs Olympiens ont pris des tons caducs.
Et des arbres sans sève et des plantes sans suc
L'automne qui descend les vêt comme de martres.
L'ombre et la vétusté les rouillent de leurs dartres,
Ces dieux à qui les rois voulaient des airs de ducs ;
Et le soleil mourant qui fuse sur les stucs,
Y verse les joyaux des verrières de Chartres.

Le Ciel est tout en fleurs, l'occident, tout en fruits ;
On dirait des éclairs forgés avec des bruits,
Des bouches de clairons et des rayons d'épées.

L'horizon est vraiment historique ce soir...
Car dans le panier d'or du couchant, on croit voir
Tomber des grains sanglants faits de têtes coupées!

(Les Perles rouges.)

(2) M^{me} Madeleine de Bouchaud (en littérature : Cardeline) a écrit trois romans : *L'Erreur d'Hermance*, *Les Destinées rivales*, *Francine Davier*, (1910) un volume de pensées délicates : *Intailles*, et *Nuits* (1909), proses poétiques.

(3) Lire ses brochures : *Considérations sur quelques écoles poétiques contemporaines* (1903) et *La Poétique française* (1906).

Et vers elles les fleurs levant leur frais visage,
 Ouvrant leur cœur qui s'offre aux caresses de l'eau,
 Voient s'étendre, sur les grands dômes de feuillage,
 Les fils blancs de l'averse en fluide réseau.

La Nature se tait sous la douceur mouillée.
 Le sol désaltéré se guérit du soleil
 Dont la morsure ardente entamait la feuillée
 Et qui foulait les champs fanés d'un dur orteil.

Les fruits juteux perdus dans la forêt des branches
 Et par l'onde lavés sentent s'ouvrir leur chair.
 Le ciel est parsemé de frêles vapeurs blanches
 Que sillonne parfois l'or bleui d'un éclair.

Un pigeon familier qui sur le toit appuie
 Sous son ventre argenté ses pattes de corail,
 Se grise de fraîcheur et s'enivre de pluie.
 La glycine s'égoutte au-dessus du portail.

Des pépiements d'oiseaux viennent de la colline.
 La campagne sourit. Le parc est plein d'émois,
 L'heure est fraîche, légère, adorable et divine...
 O pleurs de l'air, si doux et féconds à la fois!

(Les Heures de la Muse.)

Ode.

Chers bois, qui m'ombragiez déjà dans mon enfance,
 Puissent, après ma mort,
 Vos taillis, vos rameaux, votre magnificence
 Me fasciner encor !

Et si le Destin veut que sous vos fiers branchages
 Se dresse mon tombeau,
 Puissent sur lui tomber tous les baumes sauvages
 De leur épais rideau,

Pour qu'imprégnant alors les restes de ma vie
 Retournée au néant,
 Ceux-ci sentent toujours qu'une force les lie
 A ce monde vivant...

Vous le savez, parmi vos plus fervents fidèles
 Je puis être compté,
 Car je préfère à tout vos fûts pleins de bruits d'ailes,
 Blancs l'hiver, verts l'été.

Et certes ! si, souvent, loin de votre retraite
 Les bruyantes cités
 A mon esprit chercheur et studieux en quête
 D'arts et de vérités,

Ont ouvert largement les huis de leurs musées
 Et les graves palais
 Où le docte savoir et ses hautes pensées
 Répandent leurs reflets :

J'ai retrouvé toujours avec joie les asiles
 De vos taillis profonds,
 Au bout de mois passés à des labeurs, fertiles
 En savantes moissons.

Aussi, quand mon désir m'arrachant à moi-même,
 Je m'éloigne, pourtant,
 Bien qu'éloigné de vous, c'est toujours vous que j'aime
 Car mon cœur est constant.

Mais ceux qui, comme moi, n'ont pas eu leur enfance
 bercée à vos doux vents,
 Ne peuvent concevoir combien, en votre absence,
 Les jours sont décevants.

Plus tard, lorsqu'on surprit les Nymphes, les Nappées,
 Les Naïades, dormant
 Aux bras des chèvres-pieds, sur vos sentes drapées
 D'églantins embaumant ;

Ou, par les nuits de lune, on aperçut Diane,
 Quand Flore est de retour,
 Offrant au pâtre Hylas, qu'un noir lierre enrubanne,
 Sa bouche avec amour,

Tandis que Pan, le long de sa flûte sonore
 Faisant courir ses doigts,
 Célébrait le pouvoir d'Eros, Dieu qu'il adore
 Et redoute à la fois ;

On conserve en tous lieux l'ardente nostalgie
 D'un spectacle si beau.
 Sur de tels souvenirs, quand on s'y réfugie,
 Nul ennui ne prévaut ;

Arbres, et c'est pourquoi vous êtes mon refuge,
 Et, de près ou de loin,
 Je rends grâce au Sort du secours qu'il m'adjuge,
 Chers bois, par votre soin...

— Que mes ans soient comptés, que leurs heures soient brèves,
 Qu'importe, en vérité,
 Si, du moins, vous daignez laisser s'unir vos sèves
 A ma fragilité.

Et je vois sans regret l'écoulement des choses,
 Pourvu, pourvu qu'un jour
 Dans la mousse, à vos pieds, ce qui fut moi repose
 Loin des hommes, mais pour —

Espoir exquis, parmi toutes les espérances,
 Et souhait glorieux, —
 Renaître frondaison de vos futaies immenses
 Et contempler les cieux.

27-29 Novembre 1920. (D'un livre à paraître.)

Eugène Hollande.

Paris, 1866.

Œuvres poétiques : *Beauté* (1892). — *La Cité Future* (1903). — *La Vie passe* (1909).

A passé, à Paris, les mois du siège et, pendant la Commune, a pu être emmené au pays d'origine de son père, dans un village du département du Nord. Y écoula son enfance jusqu'à l'âge de neuf ans. A fait ses études secondaires en partie à Evreux, en partie à Paris, où il les a achevées, tant au lycée Henri IV qu'à la Sorbonne. Après cela, comme le sage, a caché sa vie. A vécu à l'écart des groupes littéraires, bien qu'ayant passé par les revues *L'Ermitage* et *l'Art et la Vie*. Epris de silence et de solitude.

Intelligence ardente et inquiète qui, au sortir de rêves généreux mais vains, a fini par accepter avec plus de sérénité, la vie qui passe...

Noblesse de sentiment, fermeté de pensée.

Inquiétude.

J'ai pris le large avec un allègre navire ;
 Tous mes rêves y sont, marins aventureux.
 Les cordages ont fait dans l'air un bruit de lyre,
 Et nous appareillons vers les pays heureux.

Terre ! J'ai vu l'Eden à mes regards sourire !
 Mais où donc pour mon âme est le terme du mieux ?
 Hélas ! pourquoi toujours le goût des autres cieux ?
 Faut-il qu'à tous les vents ma voile s'enfle et vire ?

Je t'ai sur l'Océan à la fin égaré,
 O mon hardi vaisseau d'amour, ô ma jeunesse !
 Heureux, si tu n'es pas trop tôt désemparé !

Il est temps, il est temps que la rive apparaisse,
 Car, après qu'ils ont fait escale à tant de ports,
 Les matelots sont las et quelques-uns sont morts !

(*Beauté*.)

Voix unies.

A travers la durée, ô Voix de loin venues,
 Mon émoi filial, qui vous a reconnues,

Discerne votre timbre et croit l'entendre encor
 Résonner immortel, dans le changeant décor
 Du sol que, tour à tour, chaque siècle varie,
 Mais que nous, après vous, nous nommons la patrie.
 Voix des ancêtres, voix qui dites le passé,
 Notre avenir par vous n'est-il point annoncé ?
 Au cours des siècles, l'une à l'autre réunie,
 Le son que vous rendez est celui d'un génie
 Dont la riche vertu féconda l'univers.
 Mais faut-il faire un choix aux éléments divers
 Qui, dans leur fusion, nous font ce que nous sommes ?
 Ne répondez-vous pas, ô Voix des anciens hommes,
 Qu'ils ont tous, plus ou moins, créé de leur effort
 Quelque chose de nous qui mourrait de leur mort ?
 Cela serait-il bon quand nous pourrions exclure
 Du legs que par le sang nous transmet la Nature
 La part que nous jugeons la moins bonne, aujourd'hui ?
 Quel peuple a su très bien ce qui valait en lui ?
 Plus d'un s'est reproché des défauts magnifiques :
 Providence, ou Destin, tes chemins sont obliques !
 Faisons tout le possible et désirons le mieux :
 Le rêve et l'action ont chez nous des aïeux !

(*La Cité Future.*)

La Vie passe.

Jeune homme, la gaieté fait briller tes prunelles :
 Où vas-tu, le front, le geste exubérant,
 Si léger qu'on dirait que ton pas a des ailes ?
 Où vas-tu, si joyeux, dans le monde si grand ?

De but, tu n'en as point ; tu suis le jour et l'heure :
 Ils viennent, t'apportant les plaisirs du hasard.
 Tu ne souhaites pas que ce qui fut demeure :
 Tant de spectacles neufs amusent ton regard !

Si je te demandais le secret de ta joie
 D'hier, pourrais-tu bien me le dire, aujourd'hui ?
 Un oiseau s'est posé sur la branche qui ploie ;
 D'autres oiseaux viendront s'y poser après lui.

Ah ! pourquoi le bonheur est à ce point facile,
 Je ne m'en suis non plus que toi mis en souci,
 Lorsque, brûlant mon cœur, le soleil juvénile
 Au travers de mes yeux dardait sa flamme aussi.

Si je l'avais compris, ce serait ma sagesse :
 Et, quand va décliner ma seconde saison,
 Je ne connaîtrais pas votre amère tristesse,
 O stériles regrets ! ô tardive raison !

Jeune homme, sache-le, quoi qu'on dise, le sage,
C'est toi, mû d'un puissant, mais d'un vague désir ;
Toi qui n'imposes pas à la Vie un visage
Unique, à chaque fois que tu la veux saisir.

(*La Vie passe*)

Charles Grolleau.

Paris, 1867.

Œuvres poétiques : *Reliquiae* (1904). — *L'Encens et la Myrrhe* (1909).
Sur la Route claire (1915).

Humble origine. Son adolescence s'écoula solitaire, contrainte et pieuse. Vie pénible et traversée d'ennuis de toutes sortes. S'est réfugié dans la foi. Son premier volume se ressent de l'influence de Beaudelaire. Les autres sont des poèmes chrétiens, qui valent par la sincérité du fond et la beauté de la forme, toujours naturelle et forte.

Nocturne.

A Albert Sériey.

Les meubles, les rideaux sont vaguement hantés,
Sous les doigts de la nuit, d'une vie incertaine.
L'horloge, doucement, dans son coffre de chêne,
Bat comme un cœur discret qui veille à mes côtés...

Paisibles et rangés ainsi que des fioles
Pleines d'un philtre, sûr remède à mes ennuis,
Avec l'écho lointain d'amicales paroles,
Les vieux livres fermés chuchotent dans la nuit.

La chambre est recueillie et le silence écoute.
Un calice de paix s'épanche, goutte à goutte,
Sur mon front obscurci par le doute et le mal...

Et la veilleuse calme en ce réduit très sombre
Semble, dans sa prison d'albâtre et de cristal,
L'œil d'un esprit muet qui guette et charme l'ombre.

(*Reliquiae.*)

Vous voici, mon Seigneur...

Vous voici, mon Seigneur, dans mon cœur misérable,
Ce réduit est glacé, comme vous avez froid !
Il Vous est plus hostile et plus dur que la Croix.
Que venez-vous manger et boire à cette table ?

Vous n'aurez même pas pour compagnons d'étable
L'âne et le bœuf très doux, dociles à votre voix,
Qui Vous virent couché sur la paille et le bois
Et qui Vous réchauffaient d'un souffle charitable.

Vous n'aurez même pas l'auberge d'Emmaüs,
 Cette halte d'amis où, dans le jour diffus,
 Le pain que vous rompiez fit jaillir la lumière...

C'est en moi que le Fils de l'homme est sans abri
 Et tend, en frissonnant, ses mains qui m'ont nourri
 Vers le triste foyer où languit ma prière.

II

Je le sais. Je te sais plus pauvre qu'un lépreux.
 Je t'ai trouvé mourant sur le bord de la route
 Et j'ai pitié de toi qui gémis et qui doutes.
 Oui, plus que toi, je te connais encore et mieux.

Mais je souris et je rayonne. Tes aveux,
 Ce regard sur ton cœur qui voit fuir, goutte à goutte,
 Tout ce qui l'emplissait, ce vide qu'il redoute,
 C'est ma grâce domptant ton esprit orgueilleux.

Si tu rêves d'aimer un peu comme je t'aime,
 Descends plus bas encore avec moi pour soutien,
 Ne cherche plus d'appui qu'en mon amour extrême.

Tu n'es rien, pauvre chair qui tremble, tu n'es rien ;
 Descends pour qu'attiré par l'oubli de toi-même,
 J'ouvre mon cœur d'abîme au néant qu'est le tien.

III

Oui, c'est bien votre tendre appel que je devine,
 Votre appel qui commande et supplie à la fois,
 Ce cri de votre soif qui partit de la Croix
 De votre cœur ouvert, ô charité divine !

Pour que le jour qui vient de ce cœur illumine
 Le chemin d'ombre et de tristesse où je me crois,
 Il suffit que j'écoute humblement votre voix
 Et rejette l'orgueil impur qui me domine.

Si j'attends que mes mains pour se tendre vers Vous
 Trouvent parmi ces fleurs que je donnais à tous,
 Une rose de pourpre ou de neige candide,

Vous garderez scellé, sans espoir de retour,
 Au pauvre mendiant qui cacha sa main vide,
 L'ineffable secret de votre immense Amour.

IV

Non : mon secret veut se donner, je te le livre :
 C'est qu'il faut dépouiller tout ce qui vient de toi,
 C'est qu'il faut pénétrer dans la nuit de la Foi
 Avec la croix sur ton épaule pour me suivre.

Viens ! Car j'accomplirai les promesses du Livre.
 Je suis le Chemin clair, la Vérité, la Loi.
 Pourquoi te confier en toi-même, pourquoi
 Ne pas laisser ton cœur à ce qui le délivre ?

Tant que tu garderas le plus fragile espoir
 Dans cet ingrat labeur de marcher et de voir
 Par toi-même, obstiné dans ta vaine misère,

Tu souffriras ton mal et n'auras pas compris.
 Ce qui peut me ravir le don de la lumière :
 Là douce humilité des pauvres de l'Esprit.

V

C'est donc cela qu'il faut : se donner sans retour,
 Se livrer tout entier à cette austère étude
 De l'âme qui n'a plus d'autre sollicitude.
 Que la faim magnifique et folle de l'Amour.

O ma première gerbe avant l'adieu du jour !
 C'est cela ma suave et forte certitude.
 Et j'ai faim désormais de ta béatitude
 O Seigneur qui m'aimas et que j'aime à mon tour.

J'aime, je m'abandonne et je comprends, ô joie !
 Je comprends que je ne suis rien sinon ta proie
 Et ta pauvre conquête, ô maître désarmé,

Crucifié par moi, dont la mort est ma vie
 Et qui descends encor jusqu'au Pain de l'Hostie
 Pour nourrir ce néant dont tu veux être aimé.

(Sur la Route claire.)

Maurice Pottecher.

Buëssang (Vosges), 1867.

Œuvres poétiques : *Le Chemin du Repos* (1900). — *Paroles d'un Père* (1910).

La Couronne de Xanthippe (1912). — *Les Chants de la Tourmente* (1916).

En préparation : *Les Tentations*.

Licencié en droit, élève de l'École des Sciences politiques. Sa première œuvre, un recueil de vers publié sous un pseudonyme, a été détruite. Ses vrais débuts sont marqués par la publication d'un drame philosophique en prose : *La Peine de l'Esprit* (1891), qui le fit connaître des artistes, en le laissant ignoré du public.

M. Pottecher est surtout connu par son Théâtre du Peuple de Buëssang, au pied des Vosges, où, tous les ans, depuis 1895, année de sa fondation, jusqu'en 1914, il a fait jouer une pièce nouvelle de sa composition. L'invasion l'a respecté, en respectant la vallée, si près pourtant de la frontière. Mais le passage des troupes auxquelles il servit d'abri, l'a fortement endommagé, au point qu'il a fallu l'abattre en partie. Mais l'auteur compte le reconstruire dans un avenir prochain, quand les plaies intimes et profondes faites par la guerre (son fils est glorieusement tombé au champ d'honneur) seront quelque peu cicatrisées.

Pottecher, outre son théâtre et ses poésies, a publié un roman : *La Clairière aux Abeilles*, deux volumes de contes : *Le Chemin du Mensonge* et *Les Joyeux Contes de la Cigogne d'Alsace*, une étude sur le *Théâtre du Peuple* et de nombreux articles parus dans divers Journaux et Revues.

Les vers de Pottecher sont d'un artiste probe et serein ; ils ont une grande beauté morale.

La Belle Aventure.

(FRAGMENT.)

L'Aube ouvre sur les monts son éventail de soie,
De pourpre et d'or. Le ciel se déplie et châtoie.
Un chant naît des ruisseaux, des feuillages, des nids,
Des fleurs qu'on voit trembler aux fentes des granits ;
Et l'on croit qu'on entend gazouiller la lumière.
De la brume, à mi-côte, émerge une chaumière
Dont le toit rose, au creux d'un vallon écarté,
Luit, tout humide, et semble être peint de clarté.
L'air est frais. Le brouillard sur les sapins s'égoutte.
Ils vont, matinaux, le long de la grand'route
Qui descend en lacets vers le val, tout en bas.

Ils sont deux, côte à côte, et marchant d'un bon pas,
Sac au dos, leurs bâtons ferrés griffant la roche :
Deux amis. — Un corbeau s'envole à leur approche ;
Un couple trotinant de lapins vagabonds,
L'oreille en l'air, s'enfuit vers l'ombre à petits bonds ;
Et l'on voit, à travers les touffes de bruyères,
S'abaisser en cadence et monter leurs derrières.

Ils lâchent pour deux mois l'école et les docteurs ;
Ils voyagent. Et d'où viennent-ils ? Des hauteurs.
Où s'en vont-ils ? — Là-bas, là-bas, vers l'Italie
Ou l'Allemagne, vers la plaine qui déplie
Lentement à leurs yeux et devant leurs regards,
Sous l'éparpillement argenté des brouillards
Criblés par le soleil d'un vol ardent de flèches,
Son livre enluminé de couleurs toutes fraîches,
Vingt ans : la liberté, la joie !... Et tous les deux,
Ivres d'aller, ils ont l'univers devant eux,
Et le matin, qui naît, est moins frais que leurs âmes.

Des nuages brodés tendent leurs oriflammes,
Et, cuirassés de givre, hauts, purs, étincelants,
Les glaciers sur le ciel dressent leurs piliers blancs.
Ils vont. La course, l'aube et cet air les enchantent.
Leur poitrine et leur cœur se dilatent ; ils chantent,
Parlent, et quelquefois restent silencieux,
Riant tout seuls d'entendre en eux rire les cieus.
Sur leur front, la forêt frémit, tendre et superbe ;
La cascade pour eux éparpille sa gerbe ;
Le rocher, mur géant qu'escalade un lézard,
Leur modèle un profil de monstre ou de César,
Ou semble un vieux donjon, là-haut, troué de brèches.
Leurs pas, prestes, tantôt foulent les feuilles sèches,
Tantôt les cailloux ronds qu'un torrent débordé
Roula sur l'herbe rase et le champ inondé.

Le jour leur rit, et l'ombre exquise les caresse.
 Le vent leur souffle au cœur une joyeuse ivresse,
 Comme s'ils avaient bu tout l'amour qu'en son vol,
 Ce rôdeur éternel cueille en passant au sol
 Gonflé de sève, au ciel plein de chansons et d'ailes.

— Que c'est beau, et que les fleurs sont belles !
 On est maître du temps, de l'espace et du sort.
 Le corps ne pèse plus, tant l'esprit se sent fort,
 Et l'on va, pur de tout regret, de toute envie.
 Dans son immense paix, frémissante de vie,
 La nature en eux met de sa divinité.
 On participe à la vigueur, à la beauté
 Des sommets, des torrents, des rocs, de la verdure,
 Et l'on passe, éternel aussi, dans ce qui dure.

(Paroles d'un Père.)

Francis Jammes.

Tournay (Hautes-Pyrénées), 1868.

Œuvres poétiques : *Six sonnets* (1891). — *Vers* (1892-1893-1894). — *De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir* (1888-1897). — *Quatorze Prières* (1898).
Le Deuil des Primevères (1898-1900). — *Le Triomphe de la Vie* (1900-1901),
Clairières dans le Ciel (1906). — *Rayons de Miel* (1909).
Les Georgiques chrétiennes (1912). — *La Vierge et les Sonnets* (1919).

Son grand-père était médecin, à la Guadeloupe, où il eut une vie grave, tourmentée, ardente et triste ; son père, né à Pointe-à-Pitre, vint de bonne heure en France. Francis Jammes habite Orthez, ce coin pittoresque du Béarn français « d'où s'en allèrent, dit-il, vers les Antilles en fleurs son grand-père et son grand'oncle ». Fut pendant quelque temps clerc de notaire. Eut l'occasion d'observer, en cette qualité, les personnages chétifs, bavards, méchants, qu'il mettra en scène dans *Existences* (dans le *Triomphe de la Vie*). Déjà alors il disait : « Mon style balbutie, mais j'ai dit ma vérité... Mon cœur a parlé comme un enfant... »

C'est un vrai poète bucolique, un poète primitif, qui a toujours vécu près de la terre ; une âme douce et contemplative, sincèrement ingénue et naïve, ennemie de tout fard et de toute névrose. Il a écrit des vers simples et touchants, sans artifice, mélange de précision et de gaucherie.

« Mon Dieu, vous m'avez appelé parmi les hommes, dit-il dans sa préface de *l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir*, me voici. Je souffre et j'aime. J'ai parlé avec la voix que vous m'avez donnée ; j'ai écrit avec les mots que vous avez enseignés à ma mère et à mon père qui me les ont transmis. Je passe sur la route comme un âne chargé dont rient les enfants et qui baisse la tête. Je m'en irai où vous voudrez quand vous voudrez ». Poésie naturelle et profonde qui repose bien souvent de la poésie artificielle et tourmentée qu'on trouve chez plus d'un contemporain. (1) « Un ciel, dit-il quelque part, une prairie, un oiseau, et puis un tas d'autres choses qui n'ont ni commencement ni fin, c'est ce que j'aime et ce que j'écris. » *Poésie de roses blanches*, dit-il encore.

M^r Lanson dit de lui : « Il faut, pour goûter la poésie de F. Jammes, oublier toutes les conventions, toutes les traditions, toutes les « beautés » de toutes les écoles. Il faut surtout oublier la maxime que nous imposons en quelque sorte à tout écrivain par notre manière de juger : « Ecris de façon que ton écriture puisse être érigée en modèle « universel ». Il faut accepter l'individualité de F. Jammes comme purement individuelle et ne pas se demander ce que cette forme donnerait si elle était imitée, si tout le monde se mettait à l'employer. Alors on pourra s'apercevoir qu'il y a un charme très doux et parfois très fort dans l'imagerie poétique qu'il nous offre ». « Ce langage à la fois maladroit et exquis, dit H. de Régnier (*Mercure de France*, mai 1897), est un charme chez lui ». C'est une musique secrète et savante dans sa simplicité, qui enchante et émeut.

(1) Parfois, il faut bien le dire, la forme est par trop relâchée et l'on se heurte, de ci de là, à de désolantes banalités.

La Salle à manger.

Il y a une armoire à peine luisante
qui a entendu la voix de mes grand-tantes,
qui a entendu la voix de mon grand-père,
qui a entendu la voix de mon père.

A ces souvenirs l'armoire est fidèle,
On a tort de croire qu'elle ne sait que se taire,
car je cause avec elle.

Il y a aussi un coucou en bois.
Je ne sais pourquoi il n'a plus de voix.
Je ne veux pas le lui demander.
Peut-être bien qu'elle est cassée,
la voix qui était dans son ressort,
tout bonnement comme celle des morts.

il y a aussi un vieux buffet
qui sent la cire, la confiture,
la viande, le pain et les poires mûres.
C'est un serviteur fidèle qui sait
qu'il ne doit rien nous voler.

Il est venu chez moi bien des hommes et des femmes
qui n'ont pas cru à ces petites âmes.
Et je souris que l'on me pense seul vivant
quand un visiteur me dit en entrant :
— Comment allez-vous, monsieur Jammes ? (1)

(De *l'Angélus de l'Aube* à *l'Angélus du Soir*.)

Il y a un petit Cordonnier.

Il y a un petit cordonnier naïf et bossu
qui travaille devant de douces vitres vertes.
Le Dimanche il se lève ; et se lave, et met sur
lui du linge propre et laisse la fenêtre ouverte.

Il est si peu instruit que, bien que marié,
il ne parle jamais, paraît-il, sur semaine.
Je me demande si le Dimanche, quand ils promènent,
il parle à sa femme vieille et toute courbée.

Pourquoi fabrique-t-il des souliers, marchant peu ?
Ah ! il fait son devoir et fait marcher les autres.
Aussi il y a une pureté dans le petit feu
Qui s'allume chez lui et luit comme de l'or.

(1) Cfr. *La Pendule*, de F. FABIÉ (*Vers la Maison*). *Le Buffet*, de A. RIMBAUD. *La Table*, *L'Horloge*, de L. MERCIER (*Le Poème de la Maison*) ; *Le Pays qui parle*, d'YVES BERTHOU, etc.

Aussi, lorsqu'il mourra, les gens au cimetière
le porteront, lui qui les aura fait marcher.
Car Dieu aime bien les pauvres et les pierres
et lui donnera la gloire d'être porté.

Ne riez pas ! Qu'est-ce que tu as fait de bon ?
Tu n'as pas la douceur de cette lueur verte
qui passe doucement par la vitre entr'ouverte
où il taille le cuir et croise les cordons.

O petit cordonnier ! cloue tes clous encore longtemps.
Les oiseaux qui passeront au doux printemps
ne regarderont pas plus les couronnes du roi
que ton vieux couteau qui coupe le pauvre pain noir.

(De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir.)

Prière pour que les autres aient le bonheur.

Mon Dieu, puisque le monde fait si bien son devoir,
puisque'au marché les vieux chevaux aux genoux lourds
et les bœufs inclinés se rendent tendrement :
bénissez la campagne et tous ses habitants.
Vous savez qu'étendus jusqu'à l'horizon bleu,
entre les bois luisants et le gave coureur,
sont des blés, des maïs et des vignes tordues.
Tout ça est là comme un grand océan de bonté
où tombent la lumière et la sérénité,
et de sentir leur sève au soleil clair de joie,
les feuilles chantent en remuant dans les bois.
Mon Dieu, puisque mon cœur, gonflé comme une grappe,
veut éclater d'amour et crève de douleur :
si c'est utile, mon Dieu, laissez souffrir mon cœur...
Mais que, sur le coteau, les vignes innocentes
mûrissent doucement sous votre Toute-Puissance.

Donnez à tous le bonheur que je n'ai pas.

Que les bons chiens paysans, dans un coin de l'auberge,
trouvent la soupe bonne et s'endorment au frais,
et que les longs troupeaux des chèvres traînassantes
broutent le verjus clair aux vrilles transparentes.
Mon Dieu, voici : négligez-moi si vous voulez...
Mais... merci... car j'entends, sous le ciel de bonté,
ces oiseaux qui devraient mourir dans cette cage,
chanter de joie, mon Dieu, comme une pluie d'orage. (1)

(Le Deuil des Primevères.)

(1) Cfr. *Le Livre des Bénédiction*s, de THOMAS BRAUN.

Lorsqu'il faudra aller...

Lorsqu'il faudra aller vers vous, ô mon Dieu, faites
 Que ce soit par un jour où la campagne en fête
 Poudroiera. Je désire ainsi que je fis ici-bas
 Choisir un chemin, pour aller, comme il me plaira,
 Au Paradis, où sont en plein jour les étoiles.
 Je prendrai mon bâton et sur la grande route.
 J'irai, et je dirai aux ânes, mes amis :
 " Je suis Francis Jammes et je vais au Paradis,
 Car il n'y a pas d'enfer au pays du bon Dieu.
 Je leur dirai : " Venez, doux amis du ciel bleu,
 Pauvres bêtes chéries qui d'un brusque mouvement d'oreilles,
 Chassez les mouches plates, les coups et les abeilles... "
 Que je vous apparaisse au milieu de ces bêtes
 Que j'aime tant parce qu'elles baissent la tête
 Doucement, et s'arrêtent en joignant leurs petits pieds
 D'une façon bien douce et qui vous fait pitié.
 J'arriverai suivi de leurs milliers d'oreilles,
 Suivi de ceux qui portent au flanc les corbeilles,
 De ceux traînant des voitures de saltimbanques
 Ou des voitures de plumeaux et de fer-blanc,
 De ceux qui ont au dos des bidons bossués,
 Des ânesses pleines comme des outres, aux pas cassés,
 De ceux à qui l'on met de petits pantalons
 A cause des plaies bleues et suintantes que font
 Les mouches entêtées qui s'y groupent en rond.
 Mon Dieu, faites qu'avec ces ânes je vous vienne !
 Faites que, dans la paix, des anges nous conduisent
 Vers des ruisseaux touffus où tremblent des cerises
 Lisses comme la chair qui rit des jeunes filles ;
 Et faites que, penché sur ce séjour des âmes,
 Sur vos divines eaux, je sois pareil aux ânes
 Qui mireront leur humble et douce pauvreté
 A la limpidité de l'amour éternel.

(Le Deuil des Primevères.)

Dans le Silence de la Nuit

Dans le silence de la nuit, chantait, hier soir,
 chantait je ne sais où le grillon du foyer.
 Ce petit chant élargissait encor le noir.
 La flamme triste de ma bougie s'allongeait.

Allons. Il a fallu se recoucher, la mort
 dans l'âme, en se disant que pas plus qu'autrefois
 je n'aurais de bonheur sans doute, et que la voix
 de ce cri-cri n'était que moi-même, et rien d'autre.

Ecoute, mon enfant, écoute le cri-cri.
 Tu n'as pour te calmer que ce grésillement ;
 mais comprends comme il est vaste, comme il s'étend
 sur toute la vallée du cœur endolori...

Tout se tait, le chagrin, l'ennui, l'homme, que sais-je ?
 Seul, le chant continue du grillon-boulangier.
 Adresse-t-il à Dieu. une plainte légère,
 et Dieu laisse-t-il seul ce grillon lui parler ?

Ecoute ce qu'il dit. Il dit le pain obscur,
 et le pot ébréché dans les cendres amères.
 Il dit le chien qui dort. Il dit la ménagère.
 Il dit je ne sais quoi de triste, bon et pur...

(Clairières dans le Ciel.)

Paul Claudel.

Dans le Tardenois, 1868.

Œuvres poétiques : *Cinq grandes Odes*. — *Poèmes d'Été*. — *Trois Poèmes de guerre*.
Autres Poèmes durant la Guerre, etc.

Consul de France ; vécut tour à tour à New-York, à Boston, à Shangkaï. à Fou-Tchéou,
 à Tien-Tsin, à Prague, à Francfort, à Hambourg, à Londres.

Madame Jean Bertheroy.

Bordeaux, 1868.

Œuvres poétiques : *Vibrations* (1889). — *Femmes Antiques* (1890).

De son vrai nom Berthe Le Barillier.

Débute en littérature par des vers, dès la vingtième année. Son célèbre recueil : *Femmes antiques*, a eu un succès considérable, et a été couronné par l'Académie Française. L'auteur y chante quelques grandes héroïnes de la Légende, de l'Histoire et de la Bible. Ce sont des évocations puissantes et harmonieuses.

Madame Jean Bertheroy, depuis 1890, s'est consacrée plus particulièrement au roman, sans cesser pour cela de s'occuper de poésie. A fait représenter à la Comédie-Française un acte en vers : *Aristophane et Molière* (1897), et a composé une *Cleopâtre* qui sera probablement représentée au Théâtre antique d'Orange. Nous regrettons de ne pouvoir donner qu'un fragment d'un de ses poèmes bibliques :

DEBORA.

(fragment).

Maudite soit Méroz dit l'Ange du Combat,
 Maudits ses habitants et maudites leurs terres.
 Car ils sont restés sourds au bruit des saintes guerres.
 — Maintenant sur leur front le bras de Dieu s'abat.

Mais bénie à jamais soit Jahel la vaillante,
 Jahel, femme d'Haber ; que son nom soit béni
 Parmi ceux qui d'en bas servent Adonaï,
 Et parmi les tribus qui vivent sous la tente !

Dans la coupe d'onyx qu'on offre aux étrangers
 Elle a versé le lait, elle a donné la crème ;
 Elle a vêtu ses reins de la force suprême,
 Elle a pour Israël méprisé les dangers.

Sa main gauche a saisi le clou ; de sa main droite
 Elle a pris le marteau pesant du forgeron ;
 Quand Sisara dormait elle a frappé son front,
 Elle a percé sa chair d'une blessure étroite.

A ses pieds il se roule, il s'étend, il se tord,
 Il défaille sanglant et l'écume à la bouche ;
 A la place où sa face est tombée, il se couche
 Inanimé, muet, ravagé par la mort.

A travers les treillis, penchée à sa fenêtre,
 Sa mère demandait, hurlant de désespoir :
 — Pourquoi tarde-t-il tant à revenir ? — Ce soir
 Le bruit des chariots retentira peut-être.

Et la plus sage entre ses suivantes reprend :
 — Sans doute ils ont trouvé de nombreuses épaves
 Qu'ils partagent entre eux, — une ou plusieurs esclaves
 Par tête d'homme ; et des colliers à double rang

Pour le cou du vainqueur ; des étoffes légères,
 Des tissus colorés, des vêtements soyeux ;
 Des tissus colorés que Sisara joyeux
 Rapportera bientôt des villes étrangères. —

Qu'ainsi périssent ceux qui veulent te braver,
 O Jehova ! Qu'ainsi ta droite les efface,
 Et que tes serviteurs se tiennent sous ta face,
 Radieux comme le soleil à son lever !

(*Femmes antiques*)

Lyrique mystique, mais dont la manière est moderne et qui prend ses images autour de lui, parmi les objets familiers. Langue nerveuse et nombreuse, parfois torturée et rude. Certains trouvent son œuvre obscure, voire, par moments oüérite. Mais ce « semeur de ténèbres » a des magnificences qui ravissent et des trouvailles qui émeuvent. Paul Souday l'a appelé « un poète chrétien pour qui le grand Pan n'est pas mort ».

« A un sentiment profond de la nature, dit Ch. Le Goffic, et non pas seulement de la nature extérieure, des ciels et des paysages, mais de notre nature corporelle et sensuelle, du naturalisme humain; il associe une mysticité qui ne semblait plus de notre âge et qui nous ramène directement aux primitifs, dont il possède les deux dons essentiels : l'extrême complication spirittuelle dans l'extrême simplicité du cœur. Son œuvre communié tout ensemble avec l'Infini des causes et avec la plus humble hmanité. Elle emprunte ordinairement la forme dramatique... Mais elle est essentiellement lyrique dans ses parties hautes, comme un cantique à plusieurs voix. »⁽¹⁾

Vers d'Exil.

Bruit de l'homme, pas, cris, rires, appels, devant,
Derrière, chants, amours, rixes, marchés, paroles !
Je te veux étouffer, ô peuple en moi mouvant !
Tais-toi, sonore esprit ! Eteignez-vous, voix folles !

Bruit de la mer ! bruit de la terre ! bruit du vent !
Murmure au bois profond, l'oiseau chante. Frivoles.
Jours ! dors passé ! Que me veux-tu encore, enfant ?
Fleurs de ce monde-ci, referme tes corolles.

Et toi aussi, tais-toi, cœur ! taisez-vous, soupir !
Le vieux murmure en moi dure et ne peut finir.
Tout s'est tu. Viens, ma nuit ! Viens-t'en, ombre de l'ombre !

Viens, silence sacré et nuptial ! Soleil
De mon âme, viens, paix ! Viens, amitié ! Viens, nombre !
Viens avec moi, viens, mon Dieu, viens, ardent sommeil !

(*Vers d'Exil*, dans le *Théâtre*, tome IV.)

Magnificat.

Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré des Idoles
Et qui faites que je n'adore que vous seul et non point
Isis et Osiris,

Ou la Justice ou le Progrès, ou la Vérité, ou la Divinité,
ou l'Humanité, ou les Lois de la Nature, ou l'Art, ou la
Beauté,

Et qui n'avez pas permis d'exister à toutes ces choses
qui ne sont pas, ou le vide laissé par votre absence.

Comme le sauvage qui se bâtit une pirogue et qui de
cette planche en trop fabrique Apollon,

Ainsi tous les parleurs de paroles du surplus de leurs
adjectifs se sont fait des monstres sans substance.

(1) CH. LE GOFFIC : *La Littérature aux XIXe et XXe Siècles*, tome II.

Plus creux que Moloch, mangeur de petits enfants,
 plus cruels et plus hideux que Moloch,
 Ils ont un son mais point de voix, un nom et il n'y
 a point de personne.

Et l'esprit immonde est là qui remplit les lieux déserts
 et toutes les choses vacantes.

Seigneur, vous m'avez délivré des livres et des Idées,
 des Idoles et de leurs prêtres,

Et vous n'avez point permis qu'Israël serve sous le
 joug des Efféminés.

Je sais que vous n'êtes point le Dieu des morts, mais
 des vivants.

Je n'honorerai point les fantômes et les poupées, ni
 Diane, ni le Devoir, ni la Liberté, et le bœuf Apis.

Et vos "génies" et vos "héros", vos grands hommes
 et vos surhommes, la même horreur de tous ces défigurés.

Car je ne suis pas libre entre les morts,

Et j'existe parmi les choses qui sont et je les contrains
 à m'avoir indispensable.

Et je désire de n'être supérieur à rien, mais un hom-
 me juste,

Juste comme vous êtes parfait, juste et vivant parmi
 les autres esprits réels.

(Cinq Grandes Odes.)

Edmond Rostand.

Marseille, 1868. — Paris, 1918.

Œuvres poétiques : *Les Musardises* (1890). — *Le Vol de la Marseillaise* (1919) — *Théâtre*.

Connu surtout par ses pièces en vers : *Les Romanesques* (1891), *La Princesse lointaine* (1895), *La Samaritaine* (1896), *Cyrano de Bergerac* (1897), *L'Aiglon* (1900), *Chantecler* (1910).

Les « *Musardises* » parurent l'année de son mariage. « *Le Vol de la Marseillaise* » contient ses poèmes écrits pendant la guerre.

De la fantaisie, de l'esprit, de la virtuosité, de la grâce, mais avec, parfois, de la recherche, de la mièverie, et, disons le mot, du mauvais goût.

A ma Lampe.

O vieille lampe, ô vieille amie, à ta lumière
 Que de bouquins je lus, que de vers j'écrivis !...
 Sous ton humble abat-jour que de fois tu me vis
 Veiller, quand le sommeil rougissait ma paupière !

Lampe ventrue et basse, en cuivre bosselé,
 Comme on en voit encor sur les vieilles crédences,
 Tu reçus bien souvent de graves confidences :
 De mes espoirs les plus secrets je t'ai parlé.

Lampe, pendant longtemps tu fus ma seule amie;
 Et lorsque j'habitais tout là-haut, sous le toit,
 Seuls m'étaient doux les soirs passés autour de toi,
 Et les fiacres roulaient dans la rue endormie.

Que de fois, accoudé sur ma table en bois blanc
 J'ai, de ta poudre d'or, construit des existences,
 Et que de fois rimé, pour qui tu sais, des stances,
 Penchant mon front pâli dans ton cercle tremblant !

Et quand le petit jour rosé venait à naître,
 Quand, le ciel d'un bleu vert déjà se nuançant,
 L'aurore grelottait sur Paris, le passant
 Te voyait clignoter encore à ma fenêtre.

L'âge te faisait bien radoter quelquefois ;
 Ton mécanisme était d'une étrange faiblesse.
 Il fallait te monter, te remonter sans cesse,
 Et retourner ta clef sans cesse entre ses doigts.

Mais vous baissiez, méchante ! et sans que je comprisse
 Pourquoi. Vous paraissiez vouloir vous amuser.
 La mèche s'obstinait à se carboniser...
 Et j'enrageais, croyant que c'était un caprice.

Bien souvent j'ai maudit votre détraquement,
 Et votre humeur, alors, me semblait une énigme.
 Vous faisiez tout d'un coup un bruit de borborygme,
 Puis vous vous éteigniez sans raison, brusquement.

Voilà qu'au lendemain il me fallait remettre
 La tâche... Et vous couvrant d'injure et de mépris,
 J'allais dormir ! — Pardon ! maintenant j'ai compris :
 Vous vous intéressiez à votre pauvre maître.

Ne voulant pas le voir si longtemps se pencher
 Pour écrire ou pour lire, un doigt contre la tempe,
 Vous cessiez de brûler... Et c'était, bonne lampe,
 Votre manière à vous de m'envoyer coucher. ⁽¹⁾

(*Les Musardises.*)

(1) Cfr. de LOUIS LE CARDONNEL :

La Lampe.

Préside à mes travaux, lampe bénédictine,
 Docte lampe, amicale aux moines d'autrefois,
 Inspire-moi l'effort patient qui s'obstine,
 A scruter àprement d'hiératiques lois.
 Verse une clarté pure à mes veilles ferventes.
 Pleine d'une huile d'or, oh ! fidèlement luis,
 Et rends-moi chaque fois plus ardemment vivantes
 Ces vérités qui font resplendir les minuits...

(*Carmina sacra.*)

Les Cochons roses.

Le jour s'annonce à l'Orient
De pourpre se coloriant.
Le doigt du matin souriant
Ouvre les roses
Et sous la garde d'un gamin
Qui tient une gaule à la main,
On voit passer sur le chemin
Les cochons roses.

Le rose rare au ton charmant
Qu'à l'horizon, en ce moment,
Là-bas, au fond du firmament,
On voit s'étendre,
Ne réjouit pas tant les yeux,
N'est pas si frais et si joyeux
Que celui des cochons soyeux
D'un rose tendre !

Le zéphyr, ce doux maraudeur,
Porte plus d'un parfum rôdeur,
Et, dans la matinale odeur
Des églantines,
Les petits cochons transportés
Ont d'exquises vivacités
Et d'insouciantes gâtés
Presque enfantines.

Heureux, poussant de petits cris,
Ils vont par les sentiers fleuris,
Et ce sont des jeux et des ris
Remplis de grâces.
Ils vont, et tous ces corps charnus
Sont si roses qu'ils semblent nus,
Comme ceux d'amours ingénus
Aux formes grasses.

Des points noirs dans ce rose clair
Semblant des truffes dans leur chair
Leur donnent vaguement un air
De galantine,
Et leur petit trottement
À cette graisse incessamment
Communique un tremblement
De gélatine.

Le long du ruisseau floflottant
Ils suivent, tout en ronflotant,
La blouse au large dos flottant
De toile bleue ;
Ils trottent, les petits cochons,
Les gorets gras et folichons,
Remuant les tire-bouchons
Que fait leur queue.

Et quand les champs sans papillons
Exhaleront de leurs sillons
Les plaintes douces des grillons
Toujours pareilles,
Les cochons, rentrant au bercail,
Défileront sous le portail,
Agitant le double éventail
De leurs oreilles.

Puis, quand là-bas, à l'Occident,
Croulera le soleil ardent,
A l'heure où le soir descendant
Touche les roses,
Paisiblement couchés en rond,
Près de l'auge peinte en marron,
Bien repus, ils s'endormiront,
Les cochons roses !

(*Les Musardises.*)

Matin.

Il fait un temps si beau que l'on n'ose pas vivre.
On est comme l'enfant qu'intimide et qu'enivre
Le cadeau trop vermeil qu'il n'ose pas toucher.
On est comme devant une fleur de pêcher
Qu'on craint, en la cueillant, de connaître fragile.
Il fait un temps si beau qu'on dirait que Virgile
A voulu, ce matin, nous parler de plus près.
Un paysage entier fuit entre deux cyprès.
C'est l'heure la plus douce encor que l'on ait eue.
On descend vers le lac, et, comme la statue

Qu'éveillait peu à peu Monsieur de Condillac,
 On n'est plus qu'un parfum de rose près du lac.
 On ne sait pas pourquoi, ce matin, les buées
 Se sont, aux flancs des monts, si bien distribuées.
 C'est trop. L'on est honteux de ce matin si pur.
 On devrait être heureux, baigné de tant d'azur
 Qu'il semble qu'on respire au bout d'une presqu'île.
 Mais, quand l'air est trop doux, le cœur n'est pas tranquille.
 Il fait un temps si beau que, gauche et stupéfait,
 On n'ose pas se servir de ce beau temps qu'il fait.
 On voudrait décliner humblement l'atmosphère.
 Il fait un temps si beau que, tout ce qu'on peut faire,
 C'est de vivre. Et l'on vit. Mais non sans un remords:
 Car ce temps est si beau qu'il fait penser aux morts.

(*Les Musardises.*)

Au Siège d'Arras.

- CYRANO. — Hein ? Pourquoi t'en vas-tu, toi, de ce pas qui traîne ?
 LE CADET. — J'ai quelque chose, dans les talons, qui me gêne !...
 CYRANO. — Et quoi donc ?
 LE CADET. — L'estomac !
 CYRANO. — Moi de même, pardi !
 LE CADET. — Cela doit te gêner ?
 CYRANO. — Non, cela me grandit.
 DEUXIÈME CADET. — J'ai les dents longues !
 CYRANO. — Tu n'en mordras que plus large.
 UN TROISIÈME. — Mon ventre sonne creux !
 CYRANO. — Nous y battons la charge.
 UN AUTRE. — Dans les oreilles, moi, j'ai des bourdonnements.
 CYRANO. — Non, non ; ventre affamé, pas d'oreilles ; tu mens !
 UN AUTRE. — Oh ! manger quelque chose, — à l'huile !
 CYRANO, *le décoiffant et lui mettant son casque dans la main.*
 — Ta salade.
 UN AUTRE. — Qu'est-ce qu'on pourrait bien dévorer ?
 CYRANO, *lui jetant le livre qu'il tient à la main.*
 — L'Illiade.
 UN AUTRE. — Le ministre, à Paris, fait ses quatre repas.
 CYRANO. — Il devrait t'envoyer du perdreau ?
 LE MÊME. — Pourquoi pas ?
 Et du vin !
 CYRANO. — Richelieu, du Bourgogne, *if you please* ?
 LE MEME. — Par quelque capucin !
 CYRANO. — L'éminence qui grise ?
 UN AUTRE. — J'ai des faims d'ogre !
 CYRANO. — Eh bien !... tu croques le marmot !
 LE PREMIER CADET, *haussant les épaules.*
 — Toujours le mot, la pointe !
 CYRANO. — Oui, la pointe, le mot !

Et je voudrais mourir, un soir, sous un ciel rose,
 En faisant un bon mot pour une belle cause !
 — Oh ! frappé par la seule arme noble qui soit,
 Et par un ennemi qu'on sait digne de soi,
 Sur un gazon de gloire et loin d'un lit de fièvres,
 Tomber la pointe au cœur en même temps qu'aux lèvres !

CRI DE TOUS. — J'ai faim.

CYRANO. — *se croisant les bras.*

— Ah ça ! mais vous ne pensez qu'à manger ?...

Approche, Bertrandou le fifre, ancien berger ;
 Du double étui de cuir tire l'un de tes fifres,
 Souffle, et joue à ce tas de goinfres et de piffres
 Ces vieux airs du pays, au doux rythme obsesseur,
 Dont chaque note est comme une petite sœur,
 Dans lesquels restent pris des sons de voix aimées,
 Ces airs dont la lenteur est celle des fumées
 Que le hameau natal exhale de ses toits,
 Ces airs dont la musique a l'air d'être en patois !...

(Le vieux s'assied et prépare son fifre).

Que la flûte, aujourd'hui, guerrière qui s'afflige,
 Se souvienne un moment, pendant que sur sa tige
 Tes doigts semblent danser un menuet d'oiseau,
 Qu'avant d'être d'ébène, elle fut de roseau ;
 Que sa chanson l'étonne, et qu'elle y reconnaisse
 L'âme de sa rustique et paisible jeunesse !...

(Le vieux commence à jouer des airs languedociens).

Ecoutez, les Gascons... Ce n'est plus, sous ses doigts,
 Le fifre aigu des camps, c'est la flûte des bois !
 Ce n'est plus le sifflet du combat, sous ses lèvres,
 C'est le lent galoubet de nos meneurs de chèvres !...
 Ecoutez... C'est le val, la lande, la forêt,
 Le petit pâtre brun sous son rouge béret,
 C'est la verte douceur des soirs sur la Dordogne,
 Ecoutez, les Gascons : c'est toute la Gascogne !

(Toutes les têtes se sont inclinées ; — tous les yeux rêvent ; — et des larmes se sont furtivement essuyées, avec un revers de manche, un coin de manteau).

CARBON, à Cyrano, bas. — Mais tu les fais pleurer !

CYRANO. —

De nostalgie !... Un mal

Plus noble que la faim !... pas physique : moral !
 J'aime que leur souffrance ait changé de viscère,
 Et que ce soit leur cœur, maintenant, qui se serre !

CARBON. — Tu vas les affaiblir en les attendrissant !

CYRANO, qui a fait signe au tambour d'approcher

Laisse donc ! Les héros qu'ils portent dans leur sang
 Sont vite réveillés ! Il suffit... *(Il fait un geste. Le tambour roule)*

TOUS, se levant et se précipitant sur leurs armes.

— Hein ?... Quoi ?... Qu'est-ce ?

CYRANO, souriant. — Tu vois, il a suffi d'un roulement de caisse !

Adieu, rêves, regrets, vieille province, amour...
Ce qui du fifre vient s'en va par le tambour!

(*Cyrano de Bergerac*. Acte IV, scène 3.)

Véga.

Paris, 1868.

Œuvres poétiques : *Légendes et Chansons* (1898). — *Le Jardin des Hespérides* (1903).
L'Ombre des Oliviers (1908).

A paraître : *Les Présences invisibles* et *Sur la Colline*.

Pseudonyme de Mme de Visme, née Alice de Wegmann. Née à Paris, de parents français. Passa ses premiers hivers à Nice. Sully Prudhomme et Hérédia s'intéressèrent à ses premiers livres. Collaboration régulière à la *Revue des Deux Mondes*, depuis 1904. Ame ardente et pure, éprise d'idéal. (1)

Sursum corda.

Ne donne pas ton cœur à ce que voient tes yeux :
Loin des âmes en deuil qui soupirent, plaintives,
Et des noirs horizons qui les tiennent captives,
Gravis la haute cime où le jour brille mieux.

Si tu veux demeurer plein d'espoir et joyeux
Quand l'hiver glacera le sol où tu cultives
Les lis vite effeuillés, les roses fugitives,
Pense aux fleurs de lumière écloses dans les cieux.

Tes plus aimés mourront : mais, si tu vois leurs lèvres
Se clore pour jamais dans l'angoisse et les fièvres,
Songe aux fronts immortels que rien ne peut flétrir.

Nul rire, nul baiser des bouches les plus belles,
Nulle ivresse ne vaut le bonheur de chérir
D'un amour surhumain les choses éternelles.

(*Légendes et Chansons*.)

L'Alouette.

Quand saint François mourut, bien
que ce fût le soir, l'alouette chanta !

Après les jours troublés, l'allégresse parfaite.
Sans hésitation ni doutes superflus
Marche vers les sommets ; tu ne sentiras plus
Les ronces du chemin quand tu seras au faite.

Le travailleur sourit lorsque la tâche est faite
Et, le cœur plein d'espoir, pense aux ans révolus ;
Tandis que la nuit tombe autour d'eux, les élus
Voient l'aurore éternelle et ses lueurs de fête.

(1) A écrit en prose : *André Gill*, sa vie, ses œuvres, en collab. avec Armand Lods (1887) ; *Madame Guizot* (1901) ; *Au Pays de la Lumière*, notes et impressions d'un voyage en Syrie, en Galilée et à Jérusalem (1912). N'a plus, depuis 1912, publié de livre. La guerre lui a tué ses deux enfants uniques, l'adjudant Pierre et le capitaine Jacques de Visme, morts pour la France, face à l'ennemi, en 1916. Mme de Visme se propose de consacrer pieusement un livre à la mémoire de ces deux héros : *Histoire de Jacques et Pierre*, récit d'une nièce.

Courage ! A chaque pas tu montes. Vas en paix
A travers la tempête et le brouillard épais ;
Pour toi, le soir venu, pas de spectres funèbres,

Mais les blanches splendeurs de l'aube, et dans les cieus,
Tes amis entendront, plus haut que leurs ténèbres,
L'alouette chanter quand tu cloras les yeux.

(Le Jardin des Hespérides.)

Au Bonheur inconnu.

Tu viendras ! Je ne sais quelle sera ton heure,
Toi que toute mon âme impatiente attend ;
C'est ton aile de feu qui dans la nuit m'effleure,
C'est ta lointaine voix que mon cœur las entend.

Tu viendras : mon regard interroge l'espace ;
Mains jointes, je t'appelle, et des pleurs à mes yeux
Montent pendant qu'au loin la foule rit et passe,
Que l'oiseau vole au ciel avec un chant joyeux.

Tu viendras, mon désir trop ardemment t'implore,
Tu briseras un jour les murs de ma prison,
Et magnifiquement ta radieuse aurore
Remplira de clarté tout l'immense horizon

(Le Jardin des Hespérides.)

Le Héros.

(Sur une Stèle du Musée d'Athènes.)

Jeune soldat vainqueur qui tombas dans la plaine,
Où planent nuit et jour les aigles assouvis,
Toi, le plus cher des biens que le sort m'a ravis,
Je t'offre cette palme et cette amphore pleine.

Ton front inanimé, ta bouche sans haleine,
Semblaient sourire encor lorsque je te revis,
Et maintenant, auprès des Immortels, tu vis,
Comme tant de héros, gloire du sang hellène.

Tel tu m'es apparu, tel, impassible et beau,
On t'a représenté sur le mur du tombeau ;
Mais vainement vers toi mon cœur triste s'élance,

Tu ne me réponds pas, tu n'es plus en ce lieu,
Et sans oser gémir, je contemple en silence
Mon fils perdu, l'enfant dont la mort fit un dieu.

(L'Ombre des Oliviers.)

Alcanter de Brahm.

Mulhouse, 1868.

Œuvres poétiques : *Chansons poilantes* (1892). — *Les Voix Anciennes*.
Le Vin du Soir (1904). — *A travers Champs* (1910). — *Les Carnavalettes* (1912).
Sainte Odile (1916).

Fonda avec Emile Straus, en 1892, le « *Nouvel Echo* » et « *La Critique* », en 1895.
 Fondateur, secrétaire général de la *Société des Poètes français* (1902).

Attaché à la Conservation du Musée Carnavalet depuis 1908, actuellement chargé des sections d'Archéologie, Archives et Administration du dit Musée. Secrétaire de la Commission extra-parlementaire des Bourses nationales de Voyage littéraires.

Le Vieux Faucheur.

Le vieux faucheur s'en vient, paisible et solitaire ;
 Au détour de la route il a pris le chemin
 Dont la pente conduit jusques à la chaumière
 Où, dans la paix du soir, il songe au lendemain.

Le lourd poids de la faux sur l'épaule robuste
 A rivé l'instrument témoin de son labour.
 Il marche pesamment, imprimant à son buste
 Comme un balancement éternel et berceur.

Lorsqu'il m'est apparu, vers l'heure vespérale
 Où les vapeurs de Juin montent à l'horizon,
 Où le soleil mourant mêle aux teintes d'opale,
 D'azur et de rubis l'or pur de son blason,

J'ai senti l'émoi des visions magiques ;
 Car le vieux paysan, dans ce vaste décor,
 De la grande Faucheuse, au geste symbolique,
 Paraissait évoquer cette image de mort. (1)

Juin 1906

(A travers Champs.)

(1) Cfr. d'EMILE PEYREFORT :

Le Faucheur.

Le cou musclé, saillant de sa chemise ouverte,
 Le faucheur fait siffler la faux, et, se dressant,
 Affûté, d'un coup sec, le fer rude et grinçant
 Où la sève des blés roule une lame verte.

Depuis que les grands coqs ont clamé le réveil,
 Au milieu des épis pleins d'un bruit de cigales,
 Le geste large, avec des cadences égales,
 Il s'avance, pieds nus, et la tête au soleil.

Voici que le jour baisse, et l'homme est hors d'h-
 Et, s'essayant le front au revers de son bras, [leine,
 Su le sol crevassé que piquent les blés ras,
 Lentement, il s'assied en regardant la plaine.

Enfin il touche au bout de l'emblave, et le soir
 Peut descendre du haut des monts : sa tâche est faite.
 L'odorante moisson semble un tapis de fête [soir.
 Qui va jusqu'au vieux mas, blanc comme un repo-

Mais, en ce champ rugueux, tout hérissé de pierres,
 Quels efforts, quels travaux accablants sont les siens !...
 Et le ressouvenir brusque des maux anciens
 A voilé le sourire errant sous ses paupières.

Il se lève, devant l'occident qui rougeoit,
 Et, soudain, consolé, contemple au bord du champ
 Les laboureurs lointains qui, dans l'or du couchant,
 Semblent danser autour d'un vaste feu de joie.

(La Source ignorée, 1911.)

Il se voit, face morne aux ahans douloureux,
 Dans la friche, où butaient ses forces incertaines,
 Tel un sourcier farouche à l'affût des fontaines,
 Captant d'obscur ferments en les sillons poudreux.

Qu'aux espoirs du semeur une angoisse est mêlée !
 Lorsque, empoignant les grains dont se jouera le
 Il frappe sa poitrine en un geste fervent, [vent,
 C'est un peu de son cœur qu'il jette à la volée !

Puis, sans cesse, il lui faut affronter les combats
 Sous l'orage, à travers le mistral qui vous broie
 Des combats où, pareils à des oiseaux de proie,
 D'épais nuages noirs rôdent, par les cieus bas.

Puis, ce sont les ardeurs blêmes des canicules
 Dont le souffle embrasé brûle l'azur flétri,
 Et, dans un lourd silence, assoupissant tout cri,
 Les labeurs sans repos des jours sans crépuscules.

Mais qu'importent les maux soufferts ! Sur les hau-
 Des épis javelés ont un aspect de meules ; [teurs,
 Il croit ouïr déjà la chanson des aieules
 Stimulant les fléaux rythmiques des batteurs.

Le Poème du Livre.

Je veux dresser pour toi, compagnon de ma vie,
L'autel consolateur où les plus doux parfums,
Encens vers la beauté, myrrhe à la rêverie,
Sauront ressusciter les souvenirs défunts.

Car tu m'as enseigné la joie et l'art de vivre
Silencieux parmi les bruits de l'univers.
J'ai découvert la vie en te lisant, ô livre !
Les soirs, près de ma lampe au vieil abat-jour vert.

Enfant, je parcourais, curieux des images,
L'histoire que contait un conte de Perrault ;
Des fables m'invitaient aux souriants mirages
D'un monde où le plus faible apparaît un héros.

Et puis, tu m'as ouvert, au temps de ma jeunesse,
La porte du savoir en ce château-branlant
Des rêves d'avenir. Mes heures de détresse
Ont connu, grâce à toi, leur soutien vigilant.

Tous les vains désespoirs des amours ignorées
Se sont atténués aux récits palpitants
D'un poète traçant en des rimes dorées
Le douloureux calvaire offert à ses vingt ans.

Tu m'as été plus tard le remède efficace
A la banalité du pain quotidien ;
Cortège inévitable, obsédante menace
Que jette à l'idéal chaque jour qui revient.

O Livre de la Vie ! O remueur de mondes !
Qui peut oser nier ton magique pouvoir,
Toi qui sais te répandre, ainsi que font les ondes,
Sur la terre fertile où germent nos espoirs ?

Demain, je serai vieux, et l'amour et le rêve
Que j'avais entrevus passer sur mon chemin
Se perdront dans la nuit d'un songe qui s'achève ;
Le Passé qui s'enfuit rend plus triste Demain.

Alors, je t'ouvrirai, vieux Livre, dont les pages
Auront pris la couleur de mon derme jauni,
Et tu consoleras ma tristesse aux images
Dont enfant je m'étais déjà tant réjoui.

Je n'emporterai pas, éternel solitaire,
Les feuillets qui faisaient ici-bas mon bonheur ;
Mais, tandis que mes os reviendront à la terre,
Mon âme vêtira ta sereine splendeur.

7 Février 1910.

(*A travers Champs.*)

André Spire. (1)

1868.

Œuvres poétiques : *La Cité présente* (1903). — *Versets (Et vous riez. Poèmes juifs)*, (1908).
J'ai trois robes distinguées (1909). — *Vers les Routes absurdes* (1911).
Le Secret (1919). — *Tentations* (1920).

Immortalité.

Le soleil, un cap,
 Des herbes blanches.
 A deux cents pieds sous moi la mer bouillonne.
 Peu de vent.
 Sur les pierres déchirées les chaudes couleurs.
 Un buisson pour dossier, une souche pour siège.
 Au milieu des parfums, ô corps engourdi,
 Pas même un mètre carré, voici ta place !
 Et pour toi ces fleurs,
 Ces pins suspendus,
 Ces nuées, cet azur,
 Le mur de l'horizon,
 Ces bateaux qui le longent,
 Cette frêle vapeur, au zénith, la lune,
 Les étoiles qui vont s'allumer tout à l'heure !
 C'est à moi cette terre, et tous ces univers,
 A moi, l'homme, l'unique, merveille des merveilles ;
 Pour aujourd'hui, ce soir, ces bruits, ce mouvement,
 Et pour demain, toujours, d'autres béatitudes !...
 Pour moi ! Ah ! jurez-le, nuages bienfaisants,
 Renaissantes lumières,
 Et toi, mer immortelle, sur qui Platon, Philon
 et Saint-Paul naviguèrent.

Toi qui es là !

Quand est-ce que tout moi-même sera
 réduit à cette seule parole immuable : *Il*
est, il est, il est.

Je ne te nommerai pas.
 Il faudrait te donner ce nom actif
 Usé par tant de bouches imbéciles.
 Je ne crois pas en toi, et tout mon corps te sent,
 Toi qui vibraï, devant les pieds brûlants de mon cheval,
 Dans le désert, près des murs de grès rose calcinés
 comme un feu d'étape.
 Toi qui viens, toi qui passes, lorsque, dans le ciel vert,
 Le crépuscule orange allume les étoiles,
 Et lorsque les lebel, aux quatre coins des postes,
 Au moindre craquement partent tout seuls.
 Toi qui es là, quand la mer bleue et pleine de bulles blanches
 S'engouffre en tournoyant dans un cirque de pierres,
 Ou que, dans l'eau du lac, tout à coup, plus profondes,

(1) Malgré de nombreuses démarches, nous n'avons pu obtenir aucun renseignement précis sur ce poète.
 Nous nous excusons de le présenter aussi incomplètement.

Les herbes et les roches s'effacent tout à coup.
 Toi, les mille questions qui, sans cesse, m'assaillent,
 Et les mille réponses que je leur fais en vain.
 Toi, toutes mes ardeurs, toutes mes lassitudes ;
 Tous les pleurs que j'ai répandus dans les temples,
 Dans les mosquées, dans les églises, dans les forêts,
 dans les concerts ;
 L'insolence des vieilles cités de marbre qui s'étalent,
 Et les raz de marée qui se ruent et les couvrent
 D'un suaire de boue, de galets et de sel ;
 Tous les fleuves que j'ai vus couler, toutes les plages ;
 Et ces éternelles foules, hagardes, misérables,
 Qui naissent, qui travaillent, et qui meurent sans but.

Hugues Lapaire.

Sancoins (Cher), 1869.

Œuvres poétiques : *Vieux Tableaux* (1892). — *L'Annette*, poème (1894).

Au Pays du Berry (1896). — *Sainte Soulange* (1898).

Les Chansons berriaudes, en patois (1899). — *Au Vent de Galerne* (1903).

Les Rimouères d'un Paysan (1904). — *Du Soleil dans les Cyprès* (1917).

Hugues Lapaire est le poète du Berry. A fondé deux revues régionalistes : la *Veillée*, avec P. Lelong, et la *Renaissance Provinciale*. Un vrai poète de la vraie campagne, qui la chante comme il la sent, sans artifice ni mièvrerie. « *Les poésies de Lapaire*, dit E. Faguet, *sont d'une saveur agreste très attrayante et d'un charme exquis. M. Lapaire, non seulement, sait comment parle le paysan, mais il sait comment il pense, comment il sent. Il a son cœur, sa pensée et son accent.* »

« Si c'est Georges Sand qui éclaira le Berry sur ses propres forces, dit M. Ageorges, c'est bien Jean Baffier d'une part et Hugues Lapaire de l'autre, qui permirent à l'art et aux lettres du Berry de se cristalliser. Baffier est un précurseur, Hugues Lapaire aussi. Il y a eu des poètes en Berry avant Lapaire : Rollinat en est un d'une certaine taille. Mais je ne suis pas sûr que Rollinat eut l'accent, malgré tout son talent et toute son originalité. Lapaire l'a, cet accent, et il l'a quelquefois magnifiquement ; ses poésies sont bien des produits de la race. »

A écrit aussi des romans (*L'Epervier*, *Le Fardeau*, *Jean Teigneux*, etc.), des études sur les mœurs et sur les vieilles chansons du Berry ; a fait un acte en vers *La Démarche*, avec G. Nigond, et une adaptation de la *Mare au Diable* (Odéon, Septembre 1919).

La Famille.

J'ai vu qu'on était dix, les soirs,
 Autour d'une grand' plein' terrasse
 De soupe et d'un tourtiau d'blé noir !
 C'est déjà loin ! Comm' le temps passe !

Fallaît travailler son chien d'saoul
 Pour payer le terme et la taille...
 C'est dur à joindre les deux bouts,
 Allez, quand on a d'la marmaille.

C' mond' là, ç'a presque toujours faim,
 Du lever, jusque quand ça s'couche ;
 On n'abond' pas d'couper du pain
 Pour toutes ces petites bouches !

Mais lorsqu'on les voit bien portants,
 Roug's comm' le gargailon des traînes,
 Tous bien vivants et tous contents,
 On n'se souvient plus de ses peines.

Et puis, sans s'en douter, un jour !
 Les voilà grands comm' père et mère,
 Dam' ! C'est-y pas aussi leur tour,
 Dit's voir, de dévirer la terre ?

La terr' ! Sembl' qu'ell' s'en porte mieux !
 Le blé graisse, l'avoine gonfle,
 Le maïs monte... Hardi, les fieux !
 Les faux sifflent, les fléaux ronflent...

C'est du pain, c'est de la santé
 Que l'on ramasse avec les gerbes,
 Et faut ben l'dir', c'est not' fierté
 De voir monter les meul's superbes !

Mais on compte trop sans l'amour
 Qui par les champs, les bois, chemine,
 Et qui vous enlève un beau jour,
 Marie et Jacqu's et la Francine.

Puis notre aîné part pour son sort ;
 Petit à p'tit, ça s'éparpille...
 C'est l'commenc'ment de notre mort...
 Il n'en reste plus d'la famille.

Plus que nous deux, les pauvres vieux
 Avec pas guère de courage.
 On se regarde l'blanc des yeux,
 Et ça n'avance pas l'ouvrage !

La terr' s'en ressent à la fin !
 Ell' se vêt de ronç's et d'ivraie...
 Elle aussi nous refus' du pain !
 Des vieux ! Ça vaut si peu d'monnaie !

C'est ben pour ça que, souvent's fois,
 La peur nous prend quandlanuittombe ;
 Les âbr's ressemblent à des croix
 Et les grands fossés à des tombes !...

Faut se faire un' raison, pourtant !
 Les feuilles quittent bien les branches,
 Et les prés n'ont pas tout le temps
 Des pâqu'rettes et des pervenches !
(Au Vent de Galerne.)

Les Hirondelles.

Et tu m'as dit encor, tes mains abandonnant
 Sur tes faibles genoux le livre de légendes
 Qui berçait la langueur de tes jours déclinants :
 " Père, ouvre la fenêtre ! Ouvre-la toute grande ! "

Ton souffle était plus court et plus précipité ;
 Je crus que tu voulais un peu plus d'air, peut-être
 Alors sur le jardin tout fleuri de clarté,
 Au cadre des rosiers, j'ouvris notre fenêtre.

Le ciel était limpide et bleu comme la mer ;
 Des chansons y montaient avec des frissons d'ailes,
 Et, dans un vol léger, rosant notre toit clair,
 Passait, en babillant, un essaim d'hirondelles.

Tu les suivis des yeux, avidement, longtemps,
 Et je t'ai vu sourire à leurs cris d'allégresse,
 Comme si ces oiseaux, gais fourriers du printemps,
 Au sillon de leur joie emportaient ta tristesse...

Puis ce fut leur départ et ce fut ton adieu...
 Et, bien que nous sachions n'y plus voir d'hirondelles,
 Toujours, ta mère et moi, nous regardons les cieux,
 Depuis que, à l'aube en pleurs, tu déployas tes ailes !

(Du Soleil dans les Cyprès.)

Le Berry.

Notre Berry n'est pas un pays pittoresque
 Avec des monts altièrs escaladant le ciel,
 Un fleuve déroulant parmi de larges fresques
 Sa majesté puissante et son cours éternel...

Mais il a la fraîcheur et la chanson des sources ;
L'or des lourdes moissons ruisselle de ses flancs ;
Et lorsque le soleil est au bout de sa course,
D'une pourpre royale il pare ses étangs.

Et si l'air est léger, si la gerbe se dresse,
Si l'herbe est haute et drue, et si tant de douceur
Met au front du Berry ce nimbe de jeunesse,
C'est qu'il est vierge encor de tout envahisseur !

Chez nous ! c'est l'étendue et la verte colline ;
C'est la brande fleurie et ses profils lointains :
Bricoline en capiche ou gars en limousine
Dont le vent de galerne emporte les refrains !

Chez nous ! c'est le village et son clocher de pierre,
C'est le donjon branlant — demeure d'anciens preux —
C'est la douce maison filant dans la lumière
Son étoupon garni d'un flot de chanvre bleu.

Chez nous ! c'est la gaieté sous l'ombre des ramées,
Cornemuse musant, vielle aux chansons viellant,
C'est la blouse qui s'enfle au vent de la bourrée,
Faisant tourner la coiffe et les rubans volants...

Chez nous ! ah ! c'est encore, au temps du labourage,
Quand le sol se prépare à la fécondité,
C'est, par un clair matin, le chant du briolage
Qui monte solennel dans la sérénité...

Le Berry, c'est cela qu'on aime dans l'abeille,
Dans la croix du chemin, dans le grain de raisin
Qui pend comme un rubis aux branches de la treille,
Dans un mot de patois, dans le bruit du moulin...

Le Berry... Je voudrais, je voudrais pouvoir rendre
Tout ce qui sourd en moi d'un amour grand et fort
Pour la terre natale et qui garde la cendre
Avec le souvenir de tous ceux qui sont morts !...

Le Berry, c'est, cela ; c'est tout ; l'air qu'on respire
Et le vin que l'on boit et le mot que l'on dit ;
C'est ce qui prend le cœur, vous retient, vous aspire,
Tout cela vient à vous... Et c'est notre pays !

(*Du Soleil dans les Cyprès.*)

Albert Lantoine.

Arras, 1869.

Œuvres poétiques : *Pierres d'Iris*, petits poèmes en prose et en vers (1889).

Le Livre des Heures (1902).

Son premier recueil est l'œuvre d'un habile joaillier, ou mieux, d'un de ces miniaturistes des époques royales qui fixaient des scènes charmantes sur le châton d'anneau de quelque marquise délicate et libertine. Dans « *Le Livre des Heures* », le poète paraphrase incessamment la Bible et « ses paraphrases, comme le dit très bien Ernest-Charles (*Revue bleue*, 7 mars 1903),

se déroulent en des vers majestueux et forts. Leur harmonie est vaste, sévère, impressionnante. Oh! les beaux vers somptueux, imperturbables, où V. Hugo et Vigny trahissent leur influence! » A aussi écrit un récit biblique : *Elisçuah* (1896) et des études de mœurs d'un naturalisme exact et féroce, comme *Les Mascouillat* (1898) et *La Caserne* (1899). On lui doit encore *Le Réveil de Nébuchadnetzar*, et un petit volume d'études littéraires : *Paul Verlaine et quelques-uns* (1920).

Directeur du « Livre mensuel ».

Le Pardon.

Jonas (ch. III).

Quarante jour encore et Ninive mourra !

Et Jonas descendait à pas lents vers la ville.
Les cœurs étaient troublés du feu de ses regards,
Et les esclaves blancs, courbés sur les remparts,
Vers l'annonciateur levaient leur main servile.

Roi ! trente jours encore et Ninive mourra !

Le roi, hagard, ôta — se levant de son trône —
Le lourd mantel où Jal, très subtil, avait peint
Trois panthères dormant à l'ombre d'un sapin,
S'assit parmi la cendre et jeta sa couronne.

Hommes ! vingt jours encore et Ninive mourra !

Les hommes, pris d'effroi, publièrent un jeûne,
Sentant que la parole était l'ordre de Dieu,
Et tous, couverts de sacs, prièrent en tous lieux,
Du vieillard le plus blanc à l'enfant le plus jeune.

Filles ! dix jours encore et Ninive mourra !

Les filles, en voyant s'avancer le Prophète
Dont la voix bondissait du sol aux dômes d'or,
Firent taire le thoph, la harpe et le kinnor
Et meurtrirent leurs seins comme aux soirs de défaite...

.....

Jahvé ! Jahvé !

Toutes les vierges, sur les tours,
Dans l'espoir du divin secours
Ont crié leur détresse aux jours

Léonce Cubélier de Beynac.

Manzac (Dordogne), 1869.

Œuvres poétiques : *La Renaissance du Verbe* (1912).

SUR LE BALCON.

Cette nuit, j'ai la fièvre et je ne puis dormir.
Deux heures. — Tout se tait — Calme propice aux rêves
Un vent frais par moments ou s'apaise ou s'élève ;
Dans les saintoïns, chez nous, la caille doit gémir.

Et ma pensée, au rythme lent du souvenir,
S'enfuit loin de la ville et loin de l'heure brève,
Vers les prés, vers les champs, vers les bois ou la sève
Verse après chaque hiver un nouvel avenir.

Mais un bruit régulier, discret et monotone
— Glissement des balais sur l'asphalte et le bois —
Monte jusqu'au balcon où mon rêve frissonne.

Je m'éveille ; et, soudain, de toute part, je vois
Dans la neuve splendeur de l'aube illuminée
Fleurs grotesques, surgir, Paris, tes cheminées.

En déchirant au vent leurs voiles.
Hélas ! le soleil n'a plus lui !
Elles ont imploré la nuit,
Mais la nuit n'avait plus d'étoiles !

Jahvé ! Jahvé !

Nous avons lavé nos mensonges,
Mais du sang tombe dans nos songes !
Vers l'ombre affreuse où tu nous plonges
Daigne abaisser tes regards. Vois !
Prends pitié de notre infortune !
Que le prophète au soir sans lune
Ne fasse plus rugir sa voix.

Jahvé ! Jahvé !

O peuple ! un jour encore et Ninive mourra !
Le JOUR fut : Et la foule éperdue et plaintive
Vit dans le ciel d'azur luire un soleil d'espoir,
Des étoiles de grâce errèrent dans le soir...
Et le pardon de Dieu s'épandit sur Ninive,
(*Le Livre des Heures.*)

Le cruel Silence.

Taisez-vous !

Laissez le silence
Aiguiser encor ma souffrance.
J'entendrai mieux tinter les glas
Des rêves morts, des espoirs las
Et des amours à l'agonie.
Ils sonnent dans mon insomnie.
Moi dont l'âme reste ravie
Par la douceur des jours passés,
Je pleure sur les Trépassés.
Et c'est toujours la même antienne :
— Moi je suis tien — moi je suis tienne ! —
" L'amour s'en vient, l'amour s'en va,
" L'amour est un plaisir funeste ",
Son cœur connaît ce refrain-là.
L'amour s'en vient, mais l'amour reste.
Je la plains d'avoir oublié !
Laissez-moi savourer la Vie
Et ses tortures ;
Qu'elle rie
Et qu'elle dorme et qu'elle oublie !
Mon cœur de son cœur a pitié.
Ma douleur mord, ma douleur rampe.
Je suis heureux...

— Baissez la lampe...

(*Le Livre des Heures.*)

Louis Mercier.

Coutouvre (Loire), 1870.

Œuvres poétiques : *L'Enchantée* (1897) ; nouv. édit. (1911).

Les Voix de la Terre et du Temps (1903). — *Le Poème de la Maison* (1906).

Lazare le ressuscité (1908). — *Poèmes de la Tranchée*.

Fils de paysans. Poète simple et modeste, qui vit dans un petit village du Roannais, au milieu de paysans dont il partage l'existence et les travaux. Chante « *l'émouvante beauté du rustique labeur, la terre maternelle et féconde, éternellement jeune et souriante* »... avec une âme sincère et chrétienne. Vers harmonieux et simples, qui ont, souvent, de la force et de l'ampleur.

Le Paysan Mort.

Tel, pour dormir, parfois, à midi, sur le dos,
A l'ombre d'un pommier il se couchait dans l'herbe,
Les yeux paisiblement sous la paupière clos,
Et couvrant de ses bras sa poitrine superbe,

Tel, pour mourir, le vieux paysan s'est couché ;
Tel, à l'ombre du toit de sa vieille demeure,
Sur son lit vénérable il dort, endimanché,
Ayant l'air de vouloir se lever tout à l'heure.

Mais non ; car son sillon ici-bas est fini,
Ses enfants ont des fils et sa moisson est belle :
Tout ce qu'il a semé, le bon Dieu l'a béni
Et son grenier est plein pour la vie éternelle.

D'ailleurs, comme le bœuf, à la fin des labours,
Fatigué de marcher par la glèbe profonde,
Voici qu'il commençait à trouver un peu lourds,
A trouver un peu longs les labeurs de ce monde.

Depuis surtout, depuis qu'avant lui dans la mort
La mère de ses fils, hélas ! s'est endormie,
Il a trouvé mauvais plus d'une fois le sort
Et rêvé de la tombe ainsi que d'une amie. —

Lionel des Rieux.

Neufchâteau (Vosges), 1870 - Forêt de Malancourt, 1915.

Œuvres poétiques : *La Belle Saison* (1906). — *Le Chœur des Muses* (1908).

Fit partie de l'École Romane, avec Jean Moréas, Ernest Raynaud, Raymond de la Tailhède et Maurice du Plessys. Un des fondateurs de l'École parisienne du Félibrige. La mort le frappa au moment où il venait de reprendre une tranchée à l'ennemi.

Poète épris d'harmonie et de mesure. Son œuvre principale est le *Chœur des Muses*, évocations de l'antique, précises et lumineuses. Le poète y chante surtout la Provence.

AUX MANES DE CHÉNIER.

(Fragment.)

Je te dédie, André, ma jeunesse. Nourris
Cet arbre enraciné sur le seuil de ton temple ;
Dans les corps la beauté, l'ordre dans les esprits,
Voilà ce que je veux servir à ton exemple.

Fais mon bras vigoureux et mon courage fier
Et, quand tu penseras que l'heure en est venue,
Ouvre aux sons de mon luth les portes de l'Enfer ;
Mène-moi vers la nymphe en l'ombre retenue.

Ah ! pour la reconduire à la clarté du jour,
Je ne crains ni serpent, ni monstre, ni furie,
Je ne crains rien : mon cœur est armé par l'amour :
Ta nymphe reverra le ciel de la patrie.

Si mes chants sont couverts par de lâches clameurs,
Si quelque main jalouse, à mes accords rebelle,
Sur le seuil glorieux me frappe, si je meurs,
Les Muses pleureront et ma mort sera belle.

Mais je ne mourrai pas : sous ses lauriers nouveaux
Ma tête peut braver la tourbe meurtrière
Et ta nymphe, ô Chénier, fera fuir mes rivaux
Comme un vol de hiboux étonnés de lumière.

Et vous, dont j'ai paré les portiques déserts,
Dieux ! de votre nectar que ma bouche s'enivre !
Favorisez celui qui vous chante en ces vers,
Vivant qui doit mourir, mortel qui veut survivre !

(*Le Chœur des Muses.*)

Pour ne s'éveiller plus, il dort donc cette fois.
 Ses enfants l'ont vêtu de ses habits de fête,
 Et, les doigts enlacés d'un chapelet de bois,
 Il dort dans la fierté de sa tâche bien faite. —

Il dort. Le ciel est bleu comme l'eau d'une mer.
 Sachant qu'un laboureur va s'endormir en elle,
 La terre, que l'été baigne de soleil clair,
 Exhale une allégresse auguste et maternelle.

Les arbres du verger ont des lueurs au front.
 Et, dans leur ombre calme et fraîche, sur l'enclume,
 Les faucheurs aux bras nus battent leurs faux en rond
 Et le toit des maisons dans l'or du midi fume.

Les épis encor verts palpitent vaguement
 Et l'haleine des prés, qui semble une prière,
 En remous étouffés envahit par moment
 La chambre où le vieillard dort sa sieste dernière.

(L'Enchantée.)

Le Chant du Semeur.

Un soir religieux d'automne est par la plaine.
 Sur l'uniformité du paysage roux,
 Le soleil, arrondi, comme une lune pleine,
 Projette ses rayons violacés et doux.

Seul, là-bas, en un champ dont la lisière est sombre,
 Le dos dans la lueur que verse le couchant,
 Ayant l'air de chasser devant lui sa grande ombre,
 Un laboureur épand la semence en marchant.

L'attelage le suit. Par les mottes herbues
 Traînant la herse aux dents luisantes, les deux bœufs
 Profilent, sur le ciel, leurs statures trapues
 Et tangent, en marchant, dans le terrain houleux.

Il va. La glèbe fume, ainsi qu'une vendange,
 Et, tandis que le blé s'envole de sa main,
 Il se prend à chanter, très bas, un air étrange,
 Grave et triste, comme un motet de chant romain.

Puis, par gradations et suivant la cadence
 Des grands bois dont le vent tourmente les sommets,
 Il enfle et développe enfin sa voix immense
 Dans les neumes d'un chant qui ne finit jamais.

* * *

Va, chante, ô laboureur, afin qu'en ses entrailles
 La terre avec amour reçoive tes semailles ;

Afin que, par moments,
 L'âme des bœufs que la chair tient enveloppée,
 Quand tu la berceras avec ta mélopée,
 Frémisse doucement.

Chante, ô semeur ! Depuis qu'en un rythme sublime
 Le Créateur a fait résonner sur l'abîme
 Son verbe fécondant,
 Le rythme est tout-puissant, le rythme est salutaire.
 Tout ce qui s'accomplit de sacré sur la terre
 S'accomplit en chantant.

Or, plus que ton labeur nulle œuvre n'est profonde,
 Car c'est un sacerdoce aussi vieux que le monde,
 Et qui te vient des cieux,
 Que de sacrifier à la terre en offrande,
 Afin que, l'an prochain, la terre te le rende,
 Le grain mystérieux.

Chante, et qu'ainsi ta voix soit austère et soit mâle ;
 Et, lorsque tes blés mûrs, en un remous d'or pâle
 Onduleront au vent,
 Dans les soirs de l'été, pareil à ton cantique,
 Un chant s'élèvera, vénérable et mystique,
 De leurs épis mouvants.

Chante, et sème ton âme avec ta mélodie,
 Pour qu'en mangeant le pain de ta moisson grandie
 Tes fils, devenus forts,
 Sentent, comme le vin qui monte au bord des cuves,
 Quelque chose de toi s'élever en effluves
 De ton âme à leur corps ;

Pour qu'ils soient, comme toi, patients et robustes
 Dans l'accomplissement de leurs devoirs augustes,
 Et, quand viendra ton tour
 D'aller te reposer dans la vie éternelle,
 Pour qu'ils sachent aimer la terre maternelle
 D'un filial amour (1)

(*Les Voix de la Terre et du Temps.*)

La Cheminée.

(FRAGMENT.)

Un soir de grand hiver. La neige emplît la nuit
 Et sa sourde blancheur rend l'ombre plus étrange.
 Il neige dans la cour, il neige sur la grange,
 Et sur l'étable, et dans la mare, et sur les puits.

(1) Cfr. de HUGES LAPAIRE :

Le Semeur.

Le semeur, d'un pas cadencé
 Sur la terre de grasse argile
 Suit le creux des sillons tracés
 A la lenteur des bœufs dociles.

La bonne terre de guérets,
 La terre fertile, aux semelles
 De ses pesants souliers ferrés
 S'attache, amicale et fidèle.

Et de l'occident au levant,
 Il va, revient, sans prendre haleine,
 Semant le blé, chargeant le vent
 D'une blonde averse de graines.

Paysan, tâcheron du sol,
 Porteur de vie et d'abondance,
 Enveloppé du léger vol
 Ininterrompu des semences,

Il va, jusqu'au soleil couchant,
 Vague silhouette perdue
 Qui lutte seule par les champs
 Pour triompher de l'étendue...

Geste du Semeur éternel
 Qui puise en son semoir de toile
 Pour jeter aux plaines du ciel
 La poussière d'or des étoiles !

(*Du Soleil dans les Cyprès.*)

Tout ce que la maison peut découvrir du monde,
 Les champs des siens et ceux des autres, les hameaux
 Et les bourgs éloignés qu'on voit lorsqu'il fait beau,
 Tout appartient, ce soir, à la neige profonde.

On dirait qu'elle tombe ainsi depuis des ans
 Et qu'elle tombera durant toute la vie ;
 Il semble qu'à jamais la terre est endormie
 Et qu'on ne reverra jamais plus le printemps.

Mais, pendant que la neige innombrable accumule
 Du froid et du silence autour de la maison,
 Et que ses flocons mous meurent dans les tisons,
 Le feu, paisible et fort, au cœur de l'âtre brûle ;

Le feu divin, source de joie et de clarté,
 Fils du soleil qui dort dans les arbres antiques,
 Rayonne, et sa lueur joyeuse et prophétique
 Annonce la splendeur prochaine de l'été,

Et soudain, du réduit obscur dont il est l'hôte,
 Sentant un lumineux bien-être l'envahir,
 Un grillon se réveille et chante au Souvenir
 Du chaud parfum des prés quand les herbes sont hautes.

(*Le Poème de la Maison.*)

Edouard Ducoté.

Douai, 1870

Œuvres poétiques : *Aux Ecoutes* (1895). — *Fables* (1897). — *Renaissance* (1898).
Le Chemin des Ombres heureuses (1899). — *Le Songe d'une Nuit de Doute* (1902).
La Prairie en Fleurs, 1895-1902 (1904). — *Cendres* (1913).

Fut directeur de l'*Ermitage*. La plupart de ses poèmes sont en vers libres, assonancés et de mesures différentes. Aime à puiser aux sources antiques. Vers d'une grande pureté, d'une harmonie parfaite.

Mars arrive...

Mars arrive, paré de sa grâce ambiguë,
 adolescent encor tout frissonnant
 au souvenir des neiges dont ses bras blancs
 conservent la blancheur glacée et pure ;
 mais ses joues qui rougissent au vent
 ont déjà la chaleur des jours d'été futurs.

Son haleine a la saveur des citrons verts ;
 ses yeux sont changeants comme la mer ;
 il a cette beauté troublante
 d'échapper à peine à l'enfance.

Ses cheveux sont couronnés de jacinthe ;
 il rit de ses lèvres gonflées de sang,
 et soudain le voici pleurant
 et irrité, puis bientôt le visage en fête.

Il est capricieux comme une femme
 et nous l'aimons aussi comme une femme,
 car il apporte le printemps dans ses mains,
 car il apporte les promesses du lendemain. ⁽¹⁾
 (*La Prairie en fleurs. — Renaissance.*)

Sur une Tombe sans Nom.

Passant, incline-toi et pose sur ces pierres
 un rameau de cytise arraché de la haie.
 Tu ne sais qui je fus, et mes cendres légères
 se sont depuis longtemps confondues dans la terre.
 Ne me plains pas ; j'ai seulement le nom d'un mort
 je vis mieux qu'autrefois, mêlé à mille vies,
 car mon âme est éparse en l'air que tu respirez,
 Et le sol que tu foules se souvient de mon corps.
 Toi-même, n'es-tu pas fait d'un peu de moi-même,
 et n'habité-je aussi dans celle que tu aimes ?
 Sois-moi reconnaissant, souris à mon tombeau ;
 je ne te suis pas plus étranger que ton père ;
 la fosse où j'ai dormi a été ton berceau.
 (*La Prairie en fleurs. — Le Chemin des Ombres heureuses.*)

Nous n'irons plus au Bois...

Nous n'irons plus au bois...
 Voici venir l'hiver, la ville et les grimaces.
 Taillis touffus criblés par la lumière,
 Mares cachées pavées de nénuphars,
 Sentiers, à travers la bruyère,
 Coteaux ombreux où dans la mousse
 La girole s'entr'ouvre comme une fleur de soufre,
 Adieu : voici la rue et la brume et la boue.
 Nous n'irons plus au bois...
 Beaux pins au tronc rougi jaillissant des fougères
 Comme une armée de mâts au-dessus de la mer,
 Je cesse d'écouter votre rumeur poignante ;
 Un tapage discord désormais retentit.
 Où êtes-vous, futaies, où quelquefois le cri
 D'un geai fuyant parmi les branches
 Faisait valoir la grandeur du silence ?
 Nous n'irons plus au bois...
 Voici l'homme agité mal couvert de son masque.
 Clairières désertes fleuries de digitales,
 Ravins profonds, fourrés épais,
 Solitudes, en vous sont le rêve et le calme.
 Nul pas n'était marqué où mes pas se posaient ;

(1) *Ode au Printemps*, de Ducoté (*Cendres*), Th. Gautier, etc.

Je ne redoutais rien ni du jour ni de l'ombre,
Et l'air vivifiant était pur de mensonges.

Nous n'irons plus au bois...

(Cendres.)

Adolphe Lacuzon.

Valenciennes, 1870.

Œuvres poétiques : *Eternité*, livre I (1902). — Livre II, *Élévation sur le Siècle* (1914).

A paraître : *Eternité*, livre III.

Appartient par son père à une vieille famille franc-comtoise. Eut toujours un goût très marqué pour les mathématiques. A dix-sept ans fit éditer — mais sans le publier, un livre de vers. En 1889, fonda le *Nord littéraire*; peu de temps après, vint à Paris où il collabora régulièrement à diverses Revues.

Adolphe Lacuzon est le fondateur de la doctrine philosophique et esthétique connue sous le nom d'*Intégralisme*.

Exposées primitivement dans divers travaux de l'auteur, et notamment dans la préface d'*Eternité* et dans *Nos colloques*, les données de la doctrine ont fait l'objet d'une présentation générale publiée, sous forme de manifeste, avec la signature d'un groupe de poètes, par la *Revue bleue*, le 16 Janvier 1904. Un second exposé, dialectique et comparé, a été publié par la même Revue bleue, le 10 Mars 1906

L'auteur a bien voulu exposer, pour nos lecteurs, les principes fondamentaux de sa doctrine. Voici ce qu'il nous écrit :

« Convaincu qu'il n'était plus possible de s'en tenir aux points de vue accrédités depuis le Criticisme de Kant et le Positivism, à savoir qu'il n'est de connaissance que la connaissance scientifique et d'autre moyen d'y atteindre que l'intelligence ; — non moins résolu à ne pas admettre aveuglément les théories de l'intuition, lesquelles, remises en honneur par plusieurs métaphysiciens modernes, ne lui apportaient, une fois sorties du domaine de l'instinct, que des affirmations sans contrôle, le Poète d'*Eternité* reposait catégoriquement le problème de la connaissance, engageant cette fois la recherche dans les manifestations supérieures et transcendantes de la pensée, c'est-à-dire dans la création de l'œuvre d'art et en particulier de la poésie.

Descendant aux profondeurs de l'être, aux sources mêmes de l'aspiration, l'Intégralisme a voulu surprendre le premier geste de cette création, à l'instant précis où, sous l'empire de l'émotion, l'âme de l'artiste, à la limite extrême de sa plus intime vibration, oscille entre le discontinu et le continu et soudain passe de l'un à l'autre, dans l'éclair de l'inspiration. A ce moment, son état transcendant de conscience s'est manifesté, résultat d'une intégration d'ordre émotionnel, dont le facteur n'est autre que le rythme, non pas le rythme des théoriciens de la composition prosodique ou musicale, mais le rythme intégrateur du dynamisme universel, considéré par les Intégralistes, en dehors de toute acception antérieure, comme condition psycho-physiologique de l'être et fonction — dynamogénique de l'univers. Ainsi se trouvait enfin définie la nature intime de ce rapport, évoqué par tous les grands poètes, entre l'être individuel et la vie universelle, premier geste de la conscience à se concevoir au delà de soi et en soi : — connaissance. Et c'est de la sorte que les Intégralistes, par voie de démonstrations subséquentes, étaient amenés à opposer à la théorie de l'intuition celle de la *connaissance émotionnelle*, et à la notion vague de synthèse le principe de l'intégration.

Telles sont, en matière succincte, quelques unes des propositions de base dont la mise en œuvre et l'application aux autres problèmes de la philosophie et de l'esthétique devaient constituer le mouvement intégraliste, étudié dans de nombreux ouvrages et publications diverses, parmi lesquels il convient de citer, dès l'origine, avec les travaux de M. Léon Vannoz, ceux de MM. Jacques Roussille et Armand Demelin, auteurs de deux essais remarquables sur l'Intégralisme : « *Au commencement était le Rythme* » (Lemerre, édit.), et « *La connaissance émotionnelle* » (Eug. Rey, édit.).

Poésie philosophique, inspirée par la méditation des questions sociales et aboutissant à un hymne à la certitude et à la volonté. « La poésie nous apparaît, dit l'auteur dans son Introduction au Livre II, avec les caractères d'une véritable foi, non plus d'une foi passive, contemplative, partant statique et considérant le monde comme un vaste état d'âme, mais d'une foi active et conquérante, élargissant sans fin les limites de la conscience au delà des vérités contrôlées ».

Élévation sur le Siècle.

(FRAGMENT.)

— Mais toi, siècle d'ardeur brutale et de prodige,
 Siècle de dénouements tragiques, siècle à venger,
 En qui, plein d'épouvante, ivre de ton vertige,
 Je respire la force et l'orgueil du danger,
 Siècle des corps à corps de l'être à la matière,
 Siècle d'horreur, siècle apostat, siècle du crime,
 Mais siècle de splendeur gigantesque et sublime
 Avançant sur la nuit tes faisceaux de lumière,
 Va, prends mon âme aussi, qui t'osa tenter seule,
 Et pour dompter le sort sur nos fins et tes drames,
 De même qu'en des temps le captif à la meule,
 Ou l'esclave à la vogue expirant sur les rames,
 D'un joug d'acier qui vibre au jeu clair des moteurs,
 Dans tes antres d'enfer où la lave circule
 Et darde un reflet fauve au dos des trimardeurs,
 Asservis l'univers à tes travaux d'Hercule !...
 Jette aux arches de fer ton faste industriel,
 Et lorsque au couchant rouge a flambé ta poussière,
 Pour attester aux nuits ta vigile ouvrière,
 Allume tes signaux aux quatre coins du ciel !...
 Arme tes cuirassés et frète tes steamers
 Et vois, d'un éclair prompt, sur le roc blanc d'écume,
 Saluant leur périple aux profondeurs des mers,
 Tes grands phares debout qui virent dans la brume !
 Et qui, tragiquement, au large des nuits sombres,
 Quand l'étrave au retour tangué sous leur clairière,
 Comme à grands coups de faux obliques, rasant l'ombre,
 Abattent sur la mer leurs andains de lumière !...
 Cap au vent ! Le jour point. Le vieux lougre fantôme
 Qui rentra sous l'orage avec ses mâts en feu
 Erre pour la légende aux fabuleux royaumes,
 Mère de l'héroïsme à la garde de Dieu !
 Victoire ! au ciel qui rit s'est dénoué le sort,
 Et voici, sur la houle, ourlant leurs longs sillages,
 Voici tes grands vaisseaux chargés jusqu'aux bordages,
 Entrer majestueux dans la clameur du port...
 — Salut, marins joyeux, au col libre, et si fiers,
 Qui plus que l'allégresse aux foyers des chaumières
 Rapportez pour le rêve, au fond de vos yeux clairs,
 Les reflets de soleils ignorés de vos mères,
 Salut, vous qui savez que l'horizon recule,
 Et qu'au lointain des mers où les nuits vont s'asseoir
 Toujours pour qui s'en va, face au large et l'espoir,
 Un ciel nouveau se lève au bas du crépuscule !...

(*Élévation sur le Siècle.*)

Madame Jeanne Perdriel-Vaissière.

Ajaccio, 1870.

(Œuvres poétiques : *Les Rêves qui passent* (1899). — *Le Sourire de la Joconde* (1902).

Celles qui attendent (1907). — *Et la Lumière fut...* (1911).

La Complainte des Jeunes filles qui ne seront pas épousées (1918).

Naquit en Corse, à Ajaccio, mais ce fut par le hasard d'une garnison, son père, officier d'infanterie, tirant ses origines du Languedoc et sa mère du Bocage vendéen. La Bretagne devint très tôt son pays d'adoption, elle y épousa un officier de vaisseau.

A passé ses jeunes années en Bretagne, à Antrain-sur-Coesnon (Ille-et-Vilaine), à quelques lieues de Combourg et de Saint-Malo. Habita successivement Rennes, où elle se maria, Brest et Guichen, où elle s'est fixée définitivement.

Elle débuta dans la vie littéraire à l'*Hermine*, dirigée par L. Tiercelin.

« Je n'ai pas oublié, dit Anatole Le Braz (1), la pénétrante impression que me firent, vers 1894 ou 1895, les vers de début de Mme Perdriel-Vaissière, c'était je ne sais quoi de souple et de frémissant, de discret et de passionné... et l'on voit aussi des poètes privilégiés, qui ont jusque dans la personne la noble eurythmie de leurs chants. Ceux qui ont approché Mme Perdriel-Vaissière savent qu'elle est toute poésie ; lorsqu'il me fut donné de la rencontrer, il me sembla que c'était la grâce même de ses vers qui s'animait et vivait devant moi. »

Femme de marin, mère de famille, Mme Perdriel-Vaissière vivant au fond des provinces, ne fut mêlée que d'assez loin au mouvement littéraire, ce qui, après la lecture de *Celles qui attendent*, suggère ce regret à Ch. Le Goffic : « Beaux vers capiteux et prenants ! je ne sais pas si l'on a suffisamment rendu justice à leur auteur. »

Après la parution de *Et la lumière fut*, Lucien Maury écrit dans la Revue Bleue :

« Epouse, fille et mère, elle exalte noblement la diversité des sentiments humains... Jeanne Perdriel-Vaissière étend considérablement son domaine poétique ; du pittoresque dru et coloré aux fortes passions et à l'émotion morale, son lyrisme grandit et s'épanouit : sa fougue est réfléchie ; elle mesure son élan ; elle inaugure une discipline, nulle poétique n'est plus digne d'une attentive curiosité. »

Mme Perdriel-Vaissière a écrit pour le théâtre plusieurs pièces en prose et en vers ; elle a publié en outre de nombreux articles et nouvelles dans diverses Revues.

La 1^{re} édition de la *Complainte des Jeunes Filles qui ne seront pas épousées* a été vendue au profit de l'*Œuvre du Fusilier marin et du Soldat breton*.

La Lampe.

J'ai pris la lampe en ma main droite. Pour mieux voir
Je la soulève et je me penche, et sa lumière
Tourne autour de mon front, comme, sur les verrières,
Pour la gloire des saints, le dernier rais du soir.

J'ai pris la lampe ; elle est, en mes doigts qui l'étreignent,
La colonne de feu que nul vent n'atteindra ;
La grimaçante envie et la laideur la craignent,
Vers l'ultime laideur elle me conduira.

Car je ne l'aurai pas au hasard allumée :
Sa lueur ne vient point du beau foyer joyeux
Où vont danser les salamandres et les fées,
Ni de l'église où veille, éternel et pieux,
Le regard adorant d'une étoile cachée,
Ni du phare vertigineux, ni de soleil !

Je l'ai allumée en silence, et ma main tremblait,
Et j'étais seule à respirer dans la chambre,
Je l'ai allumée à un petit cierge,
A un tout petit cierge unique
Qui brûlait au chevet d'un mort.

(*Celles qui attendent.*)

(1) La *Dépêche* de Brest (9 février 1900).

Vent marin.

Ils ont abrité la maison :
 Les pierres, le sable, la lande,
 Toute la dune de velours
 Dont voici rousse la toisson
 Se déploie, onduleuse et grande,
 Sur la moitié de l'horizon.

Un figuier, dans l'étroite cour,
 Perce entre le mur et la dune
 Des lièges en chapelets
 Pendent, accrochés tout autour,
 Et, lourdes chevelures brunes,
 Pesamment sèchent les filets.

Aux ardoises rejointoyées,
 Dans la mosaïque du toit,
 Luit, craintive, une tabatière,
 Mais bien cimentée et rouillée :
 L'eau sur elle glisse tout droit
 Jusqu'aux plombs noircis des gouttières.

La nuit se fait, les voix se taisent,
 La maison s'est bien resserrée,
 Blottie : on ferme les auvents,
 De lourds sabots gardent l'entrée
 Une main rapproche les chaises...

Comme ils ont peur de toi, ô vent !

Maïs, dans leur maison verrouillée
 Tu m'as cherchée, et reconnue, et réveillée ;
 Communie à mon cœur vivant,
 Force qui me complais, caresse qui me touches,
 Que ton souffle s'appuie au souffle de ma bouche,
 O Vent opiniâtre, ô Vent !

Battements, doigts pressés aux vitres,
 Strident effort, appel, bruissantes élytres
 Dont crise âprement la raideur !

Pour avoir, sur la dune, allongés et rigides,
 Séché leur chanvre neuf à ton haleine aride,
 Mes draps rudes, ce soir, ont, par toutes leurs rides,
 Jusques à mon sommeil versé ta forte odeur.

Parfum aigu, vigueur des airs, liqueur unique,
 Bourdonnement, miel chaud, amoureuse tunique
 Aux flancs des rocs de pourpre et des caps violets,
 Jardin vif des saveurs ardentes,
 Vin poivré, caresse mordante,
 Goût d'iode et de fleurs mêlé sur le palais !

Me voici : à cent pieds les eaux brisent et grondent,
 Les schistes colossaux s'incurvent sur la mer
 Et c'est ici le bord occidental du monde.
 Toute seule, dressée, offrant mes bras ouverts,
 J'ai mis tes rubans froids et souples sur ma chair.

Fiancé neuf, brodé des nacres de l'écume,
 Vierge de tout contact avec la terre, et pur,
 Sel baptismal, baiser, salutaire amertume,
 Lèvres de l'Océan et bouche de l'azur !

O Conquérant ! nef des géantes traversées,
 Double éperon et fouet des brumes dispersées,

Peigne aux cheveux noués des orages, berger
Des cygnes de la mer, écouteur des sirènes,
Maître avare des cargaisons et des carènes
Et porteur de trésors comme un roi étranger !

Tu souffles, fixement tendu, volonté sûre,
Echarpe aux fils ténus dont le bord est resté
Là-bas, à l'autre bout de la Terre,
Arrêté aux dents de l'horizon, inlassables et dures.

Héros qui fais claquer des étendards sanglants
Sur le décor des crépuscules,
Et, le matin, des banderoles de safran,
Et d'obscurs pavillons effrangés qui circulent
Epars sur les minuits mystérieux et blancs !

Orchestre : bruit de soie aux seigles du rivage,
Fatidiques battoirs aux vallons apeurés,
Chasseur hurlant qui mords les passants égarés,
Sifflet dans les haubans, harpe dans les cordages !

Halo doré des soirs lunaires, forgeron
Qui fais jaillir les étincelles sidérales,
Rythme de l'Atlantique et respiration
Des houles colossales,

Je te confesse beau, irréductible et grand,
Plus libre que les eaux et le feu, plus vivant
Que le sein, déjà lourd, des glèbes abondantes,
Car l'Esprit est sur toi, ô Vent marin, planant
Sur l'abîme, sur la ténèbre et l'épouvante,
Couvant l'œuf monstrueux du monde, et déployant
L'immense battement de tes ailes géantes !

(*Et la Lumière fut.*)

Adolphe Boschot.

Fontenay-sous-Bois, 1871.

Œuvres poétiques : *Rêves blancs* (1895). — *Poèmes dialogués* (1900).
A paraître : *Au Matin de la Vie*.

Passionné pour Mozart (fonda, avec Th. de Wyzewa, en 1900, la *Société Mozart*), à une époque où Wagner triomphait ; très averti des choses musicales (depuis 1910, il est le critique musical de l'*Echo de Paris*). A écrit des vers harmonieux, faits, non pour les yeux, mais pour l'oreille, « une facture de *musique de chambre* », ainsi qu'il l'appelle lui-même. Il a dit « *la lutte entre la poésie et la réalité, entre les mirages où souvent l'âme se plaît à rêver qu'elle vit et le monde des hommes où elle passe sa vie journalière* ». (1) Artiste consciencieux qui a le souci de la perfection. A, pendant quelques années, abandonné la poésie pour écrire sur Berlioz une étude émouvante, magistrale et définitive. (2)

(1) Préface des « *Poèmes dialogués* ». — (2) HISTOIRE D'UN ROMANTIQUE : *Hector Berlioz*, 3 vol. (*La Jeunesse d'un Romantique*, 1906 ; *Un Romantique sous Louis-Philippe*, 1908 ; *Le Crépuscule d'un Romantique*, 1913). Ad. Boschot a encore écrit sur son « héros » : *Le Faust de Berlioz* (1910) ; et : *Une Vie Romantique* (1920), ouvrage couronné par l'Académie française.

L'Aurore au Printemps.

Le Poète.

O chemin, attirant toujours ma rêverie,
Je marche donc encor vers les murs pleins de paix
Où les croix noires, que les ronces ont fleuries,
S'inclinent doucement vers le gazon épais.

Des tilleuls en quinconce environnent la porte :
Deux arbres abattus peuvent servir de bancs ;
On entre, on tourne à droite : une petite morte
Sourit dans un pastel effacé, presque blanc.

Dans tout ce simple enclos, c'est la seule chapelle.
Les autres tombes, c'est des fleurs entre des buis ;
Mais, sur les morts, les fleurs sont si douces, si belles,
Qu'on pense voir sortir l'aurore de la nuit.

Comme les lys sont blancs entre les houx pleins d'ombre,
Comme le ciel est clair au-dessus des cyprès,
Et comme les vivants qui s'agitaient sans nombre,
Sont calmes en dormant dans l'éternelle paix !

L'église est soutenue à peine par les lierres,
La voûte surbaissée écarte les piliers ;
Dans les vapeurs d'encens où montent les prières,
Les ailes des oiseaux font un vol familier.

Les gamins du village, en allant à l'école,
Se battent, pour jouer, dans le champ du repos ;
Sur la mousse du mur, les saponaires folles
Tremblent au vent, parmi d'immobiles pavots.

Et tout le jour, à part une mère, une veuve,
Dont on entend le pas sur le chemin sablé,
Nul bruit, que le murmure atténué du fleuve
Ou le bourdonnement du soleil dans les blés...

— Moi, ce matin, j'entends, très lointaine, une enclume :
Tel, le choc frémissant d'un vase de cristal ;
Et je vois, au delà des plaines, dans la brume,
L'eau vibrer, comme des paillettes de métal.

L'air est si pur, qu'il adoucit toutes les choses ;
La pénombre du bois devient blonde et bleuit ;
La ligne, entre le ciel et les collines roses,
Dans la clarté vaporeuse, s'évanouit :

On ne distingue plus où la terre commence,
On ne voit plus le ciel se poser sur les bois...
Au loin, sur la cité, la cathédrale immense
Semble un vaisseau flottant sur l'océan des toits.

De liquides reflets, dans les vitres, s'allument :
Les grands murs blancs d'un parc, au pied des arbres blonds
Glissent comme un sillage éblouissant d'écume
Qui ondule en suivant la houle du vallon.

Sous le soleil montant les choses éblouies
Semblent chanter un hymne en l'espace sans bords ;
Et l'âme, émue, entend la tranquille harmonie
Des choses qui s'en vont de la vie à la mort.

Tout est calme. L'on sent que tout est heureux d'être.
De bleuâtres vapeurs montent vers le ciel clair ;
Comme elles, on voudrait doucement disparaître
Dans la vibration lumineuse de l'air.

Car ici, où les morts se fondent dans la terre,
Où l'église en ruine approche encor du ciel,
L'âme s'apaise ;... mais son calme solitaire
Défaille ; l'âme songe au mystère éternel :

Naître, vivre, mourir... A jamais la lumière
Tire du néant noir les êtres tour à tour ;
Chacun croit découvrir l'aube toute première
Quand il surgit, sous la caresse de l'amour.

O stupeur : commencer ! Virginité d'une âme !
Oublier l'infini-Passé dont elle sort,
Courir vers le Bonheur, que le Désir acclame,
En devançant le Temps qui ramène à la mort.

Pourquoi l'espoir, pourquoi l'amour, pourquoi la vie ?
Et pourquoi souhaiter revivre encor, après
La dernière douleur qui guérit l'agonie ?...
Oh ! se fondre dans l'ombre épaisse des cyprès !

— Aujourd'hui près du fleuve, au bois, ou dans la plaine,
L'aube, autour de mon cœur, a fait chanter ses voix ;
Pourtant, ma rêverie errante me ramène,
Comme toujours, parmi les tombes et les croix.

C'est en vain que je prends les sentiers, où les haies
Font fleurir l'églantier sur les jonquilles d'or :
J'entends toujours la Voix, — est-ce mon âme vraie ?
Qui me rappelle au champ où reposent les morts.

Dans le bois, les bourgeons sont humides de sève,
On croit voir le bonheur pleurer en souriant,
Mon âme croit renaître à l'amour... mais son rêve
Est de se fondre, tout entière, en le Néant :

N'être plus rien, ne plus souffrir parmi les êtres ;
 Ne plus s'abandonner au baiser de l'espoir ;
 Ne plus pleurer d'amour en voyant disparaître
 Le bel enchantement d'une aurore ou d'un soir.

O tombes, que la terre éternelle égalise,
 O monuments aussi mortels que les vivants
 Et toi, fantôme presque écroulé de l'église
 Soutenu par un lierre où s'accroche le vent,

Un jour, à cette place où je vois vos décombres,
 Des plantes croiseront leur branchage épaissi,
 Et sur le sol, rayé par le soleil et l'ombre,
 Rien ne révélera que vous étiez ici.

Les roseaux de l'étang, pleins de cris sous la lune,
 Feront un cadre noir autour de l'eau d'argent :
 Des cercles lumineux mourront aux rives brunes,
 Quand les oiseaux pêcheurs s'abattront en plongeant ;

Et du coteau, blanchi le premier par l'Aurore,
 Les brumes glisseront, lentes, dans le vallon,
 Et leurs voiles flottants où le matin se dore
 Se couperont aux peupliers souples et longs ;

Et quand l'ombre sera blottie au pied des arbres,
 Quand le ciel sera plein du soleil aveuglant,
 Les herbes d'eau, ainsi que les veines d'un marbre,
 Dans le fleuve, seront vertes en ondulant ;

Henri Degron.

1871-1906.

Œuvres poétiques : *Poème de Chevreuse ou les Villanelles à la Vallée* (1903). — *Corbeille ancienne*.

Poèmes simples et exquis tout à la fois. Stuart Merrill, qui les a préfacés, écrit : « Henri Degron s'arrête aux bords des sources miroitantes, à l'intérieur des bois criblés de soleil, à l'ombre des meules bruissantes d'insectes... Il apprît des sources hantées des naïades et des oiseaux en qui s'est incarnée l'âme de Philomèle, l'art sacré de chanter sa peine ou sa joie, selon le rythme éternel de la nature. Il y connut le secret des fleurs, l'intimité des nids et le mystère des eaux. Et tout cela qui coule, qui jase et qui parfume, corolles, ailes et écume, se perpétua, symphonie de tous les sens, dans l'âme extasiée du jeune poète ».

VIEUX AIRS TRÈS VAGUES.

La biche est en pleurs où songent les libellules :
 La rosée larmoie au pollen des Ancolies !
 Ah ! tristes sont les fins de crépuscules.
 Et voici venir les Mélancolies...

Les feuilles tombent nimbées d'automne :
 On dirait une manne d'âmes lointaines,
 Venues par quelque nuit monotone
 Pour consoler des châtelaines.

Les sentes n'auront plus le frisson des rancunes,
 Car où sont les nids si fragiles,
 Les nids où dormaient des voix plus pures
 Que les aveux des anges en leurs berceaux tranquilles ?

Peut-être au loin le rire frêle des fontaines,
 Trouble-t-il les cygnes blancs en leurs rêves...
 Mais sur l'étang s'assoupissent des haleines
 Comme il en est là bas, sur les fleurs des grèves !...

Et dans les bois s'étend le lac noir du silence,
 Partout plane une langueur automnale,
 Et les ruisseaux ont perdu leurs romances :
 Autant de baisers morts pour les lueurs matinales.

Or, s'attriste une voix aux collines,
 Et pleurent aux jardins les lobélies :
 Celles-là qui n'ont plus de grâces cristallines
 Depuis qu'ont fleuri les Mélancolies...

Mon âme est un champ désert où l'Automne
 A vu s'étioler des Ancolies...
 Pas même un Espoir n'y frissonne...
 Et meurent les Mélancolies...

(*Corbeille ancienne*.)

Et les soirs reviendront empourprer les nuages
 Pareils à tous les soirs où mon rêve a pleuré :
 Et les nuits reviendront bruire en le feuillage,
 Comme les nuits où mon amour a soupiré ;

Et la Vie et la Mort lutteront sans issue ;
 Et, se voilant sans fin sous les mêmes couleurs,
 L'Eternité, semblable aux heures que j'ai vues,
 Sera toujours l'Illusion ou la Douleur.

(Poèmes dialogués.)

Aurore.

Une pâle lueur, du ciel triste, descend ;
 et les étoiles, une à une, disparaissent —
 La Nuit, lente à mourir, emporte en frémissant
 le souvenir mélancolique des caresses.

Le silence s'accroît sur les gazons mouillés —
 La cime des taillis rosit comme un visage ;
 et les brumes, perlant en pleurs multipliés,
 font un murmure indéfini dans le feuillage.

Mais, peu à peu, voici renaître les couleurs
 jusqu'aux lointains bleutés qui deviennent moins sombres...
 Hélas, quel double chant de joie et de douleur :
 chacune des clartés s'accompagne d'une ombre. ⁽¹⁾

(Inédit.)

(1) M. Boschot a bien voulu écrire pour notre Anthologie, ce poème inédit. Nous sommes heureux de le remercier de cette délicate attention.

Louis Lefebvre.

Clermont (Oise), 1871.

Œuvres poétiques : *La Prière d'un Homme* (1920).

Son recueil, *La Prière d'un Homme*, est un choix de poèmes écrits au cours d'une période de quinze années d'une vie très retirée et très grave.

A publié en outre 7 volumes de romans, nouvelles ou contes philosophiques — et une piquante satire littéraire : *L'Incomparable Evelyne Monceur* (1912).

LES LAMPES.

Les lampes qui brûlaient, ce soir, sur la colline,
 Pourquoi m'ont-elles mis cette angoisse dans l'âme ?
 Elles n'étaient, pourtant, qu'une multiple flamme
 Douce, visible à peine aux yeux qui la devinent.

Sous le voile léger d'un frêle abat-jour rose,
 Les flammes éclairaient, en ces heures calmées,
 Le visage pâli des femmes bien-aimées
 Et l'aurole d'or de l'enfant qui repose.

Lueur... Des cœurs humains sont là dans le silence,
 Plus proches, de cette ombre encore qui les serre,
 Des cœurs humains, des cœurs meurtris, des cœurs
 sincères.

Lueur... Des cœurs vivants sont là, dans la souffrance.

Ah ! ces lampes vers quoi tous nos regards se tendent,
 Cœurs battants et brûlants sur l'ombre de la terre,
 Cœurs brûlants et saignants à cause du mystère.
 Les lampes de la nuit sans fin — elles attendent.

Elles attendent ceux qui ne reviendront pas.
 Elles attendent ceux qui parlaient en chantant,
 Attendre tant, et sans espoir, et si longtemps !
 Le silence... Et jamais le bruit lointain d'un pas...

Les lampes qui brûlaient le soir sur la colline
 Marquaient le lieu sacré de la douleur humaine
 Et leur humble clarté, humble et visible à peine,
 Brûle et ne s'éteint plus aux yeux qui la devinent.

(*La Prière d'un Homme.*)

Cfr. de GABRIEL-TRARIEUX (né en 1870 : *La Chanson du Prodige*, 1890 ; *La Coupe de Thulé*, 1892 ; *Portique*, 1909) :

L'HEURE DES LAMPES.

C'est l'heure étrange et bleue où les lampes s'allument.
 Aux fenêtres, où agonise le jour gris,
 Une étincelle éclôt, puis une autre... et Paris,
 Prométhée accroupi, qui songeait dans la brume,

Eclabousse le fer, le granit, le bitume,
 Des arabesques d'or farouches que décrit
 Sa torche, et l'on entend dans l'ombre, avec des cris,
 Le Titan colérique attiser son enclume.

Que forge-t-il, de ses poings noueux, dans le soir ?
 Le crime ou la vertu ? l'erreur ou la justice ? (sent
 Nul ne sait... de grands coups de marteaux retentis-

Et les hommes, ainsi que des insectes noirs,
 Dans la sombre cité se bousculent et rampent...
 Et des fronts, ça et là, s'inclinent sous les lampes...

Jean Royère.

Aix-en-Provence, 1871.

Œuvres poétiques : *Exil doré* (1898). — *Eurythmies* (1904). — *Sœur de Narcisse nue* (1907).
Par la Lumière peints... (1919).

Fit ses études successivement à Aix, Lyon et Paris. Rebuté par l'esprit philosophique universitaire, erra quelque temps dans la politique, fut même candidat à la députation, puis, entra dans l'Administration.

En mars 1905, prit la direction des « *Ecrits pour l'Art* » (deuxième série). Cette revue avait été, de 1887 à 1893, l'organe des poètes partisans de René Ghil. Sous la direction de J. Royère, elle groupa à nouveau les poètes du Symbolisme. L'année suivante, le 16 juillet 1906, J. Royère fondait *La Phalange*, qui devint l'organe pour ainsi dire officiel de la poésie et de l'art symbolistes.

Aux maîtres de cette esthétique, Jean Royère unit dans sa revue les poètes et les écrivains nouveaux qui la continuent.

Outre ses poèmes, on lui doit une série d'études critiques qui ont suscité autant d'enthousiasmes que de colères. Il ne les a, du reste, pas réunies en volumes et l'on peut le regretter.

A publié, en 1920, une plaquette : *La Poésie de Mallarmé*, conférence prononcée, le 24 novembre 1919, au Théâtre de la Renaissance.

Fut l'ami le plus intime du poète John-Antoine Nau, qu'il contribua puissamment à révéler aux *Ecrits pour l'Art* et à *La Phalange* et dont il est maintenant l'exécuteur testamentaire.

Est actuellement un des représentants les plus convaincus de l'*esthétique de poésie pure*. Défend « l'art concret », et fait la guerre aux lieux communs, à l'idéologie et à la grandiloquence en poésie. « Se soucie peu, dit-il, du clair génie français... Sa poésie est obscure comme un lys... Elle n'exprime que parce qu'elle évoque : elle a la pudeur de l'Infini... La poésie que j'aime, dit-il encore, est une quiétude intense. »

Naïve comme une aube enfantine où festonne,
 Verte et rose déjà, sous le regard atone
 Du petit jour la fête au village en bandeaux
 — Une petite vieille entr'ouvre ses rideaux
 Aux gnomes sautillants d'un rayon minuscule —
 Mon âme, en ce présent passante ridicule,
 Insensible aux brocards du crépuscule aigri,
 Rêve paisiblement sous un ciel rabougri.

(Eurythmies.)

Suite sur l'Automne.

Octobre — fine brume où tremble un regard d'or
 De prunelles déjà lointaines — frêle automne,
 Galbe du Tanagra qui se souvient encor,
 Malgré l'heure anonyme et le jour monotone,
 Tu ne brûleras pas dans la chambre d'un mort,
 Mélancolique amant de la tombe et de l'âtre,
 Sur ce couchant qui veille ou cette aube qui dort
 Plus de trente et un grains de ton encens bleuâtre
 Sans que le souvenir du morne Été défunt
 Dont se creusent tes yeux ardents, tes tempes mates,
 Dans nos cœurs alourdis par cet âcre parfum,
 Cher présage, ne grave autant d'affreux stignates.

(Sœur de Narcisse nue.)

Pasteur.

Pasteur nous n'irons plus au pâtis de l'aurore
Tous mes agneaux sont morts d'avoir brouté l'azur ;
Je veux scellant sur eux l'ombre du clair-obscur
Fermer notre bercail au soir qui vient d'éclorre.

Un tendre clair de lune endormi sur un mur
Sera l'écho pensif de mon été sonore
La seule volupté par quoi je puisse encore
Feindre au couchant du rêve un lendemain plus sûr.

Mais par les trous du toit dans la crèche où je couche
Mon âme a frissonné divine moins que lui
De sentir s'allumer aux astres qui m'ont lui
Le baiser de mes vers descendu sur ma bouche,

Fantôme dont la nuit s'éclaire d'un flambeau
Pendant que l'autre azur succède à son tombeau.

(*Par la lumière peints...*)

Enfance.

A l'abbé Sauveur Suzzoni.

La tiède nuit me tend un front pâli d'aurore
D'où tombe sur la mer l'onde d'un ciel léger
Où les vagues moutons qui bêlent au berger
Bombent d'un dos luisant le jour qui les colore.

Pendant qu'à l'horizon passent les tourterelles
De l'aube moi je panse un cœur martyrisé
Et je nimbe de la lumière d'un baiser
Tout un flot de clartés entrecroisant leurs ailes.

En toi chante la voix native qui me guide
Dans une immense nef vers les tableaux *du Guide*
Comme si l'humble azur devenait la cité
Où je m'endormirai quand tu m'auras quitté
Pour parfumer mon cœur de l'encens des ramures !

Plutôt que je m'en aille à travers les murmures
Musicaux respirer les astres et les fleurs
Et palpitant aussi du rythme des couleurs
M'étendre sur la mer comme une immense lyre

Sans confier aux cieus que je ne sais pas lire !...

(*Par la lumière peints...*)

Paul Valéry.

Cette (Hérault), 1871.

Œuvres poétiques : *La Jeune Parque*, poème (1917). — *Odes* (1920).
Album de vers anciens (1920).

A été l'ami de Mallarmé. Publia ses premiers vers dans la *Conque*, de Pierre Louys. A entièrement cessé de faire des vers, de 1893 à 1913, pour se consacrer à des recherches que, faute d'un mot plus juste, il appelle philosophiques.

Ses vers les plus récents, non encore réunis en volume, ont paru pour la plupart dans la *Nouvelle Revue Française* (1918, 1919, 1920).

La Fileuse.

Assise la fileuse au bleu de la croisée
Où le jardin mélodieux se dodeline.
Le rouet ancien qui ronfle l'a grisée.

Lasse, ayant bu l'azur, de filer la câline
Chevelure, à ses doigts si faibles évasive,
Elle songe, et sa tête petite s'incline...

Un arbuste et l'air pur font une source vive
Qui, suspendue au jour, délicieuse arrose
De ses pertes de fleur le jardin de l'oisive.

Une tige où le vent vagabond se repose
Courbe le salut vain de sa grâce étoilée
Dédiant magnifique, aux vieux rouet, sa rose.

Mais la dormeuse file une laine isolée,
Mystérieusement l'ombre frêle se tresse
Au fil de ses doigts longs et qui dorment, filée.

Le songe se dévide avec une paresse
Angélique, et sans cesse, au fuseau doux, crédule
La chevelure ondule au gré de la caresse...

Tu es morte naïve au bord du crépuscule,
Fileuse de feuillage et de lumière ceinte.
Tout le ciel vert se meurt. Le dernier arbre brûle.

Ta sœur, la grande rose où sourit une sainte,
Parfume ton front vague au vent de son haleine
Innocente, et tu crois languir. Tu es éteinte

Au bleu de la croisée où tu filais la laine

Emmanuel Signoret.

Lançon (Bouches-du-Rhône), 1872. — Cannes, 1900.

Œuvres poétiques : *Le Livre de l'Amitié (Mirzaël et Myrtil)*, poèmes en vers et en prose (1891).
Daphné, poèmes (1894). — *Vers dorés* (1896).

La Souffrance des eaux, 1^{re} partie, suivie du *Premier Livre des Sonnets* (1899).

Le Premier Livre des Élégies (1900). — *Poésies complètes* (1908).

Vint à Paris à 17 ans ; fit plusieurs voyages en Italie de 1896 à 1899. Vécut dans la misère la plus complète. Poète exalté qui croit en son génie ; doux rêveur halluciné de gloire. Il dit dans un sonnet :

Moi, Splendeur, j'ai construit ton sacré sanctuaire. (1)

Avait aussi la passion de la Beauté. « A mis au service de ses enthousiasmes continuels, dit Edmond Jaloux, qui fut son ami, un verbe abondant, un souffle d'un lyrisme incontestable, une matière toujours pure et souvent très belle, un sens profond de l'eurythmie, des mots accouplés ensemble pour rendre un ton sonore. »

Bucolique.

O toi qui me berças sous la vigne et les ormes
Et qui gonflas mon cœur de ce sang radieux,
Je t'inscrirai vivant en d'immortelles formes,
Mes vers auront la force et l'éclat de tes yeux !

O mon père, le pré blanchi de fleurs brillantes,
Les épis parfumés du blé substantiel
Viennent, sous le soleil, baiser tes mains vaillantes,
— Tes calmes gerbes d'or ombrageront le ciel !

Sais-tu que ton regard auguste a la jeunesse
Des soleils printaniers, quand soudain tu souris ?
— Pour qu'un cœur de héros dans ma poitrine naisse,
Enfant, tu me guidais vers les lilas fleuris.

Quand les bouviers brunis sous leurs chemises blanches
M'apportaient un beau lys tombé sur les sillons,
Une cigale chaude et vibrant sur les branches,
Des roses, des oiseaux, des fruits ou des grillons,

(1) Il disait encore : « Il faut mériter de m'admirer ». — « Méditez mon œuvre, c'est la plus grande chose que vous puissiez faire ». Il se couronna « jeune homme immortel » dans une dédicace d'un de ses poèmes à l'Académie française.

« Il se croyait, dit Maurice Le Blond, le sur-homme de sa race, la dernière métamorphose d'une famille d'Hommes-Dieux. Magnifiquement doué, il s'enivrait du parfum capiteux de sa personne. Il était persuadé que sa vie, sa présence même à la surface des choses était une victoire terrestre, un triomphe sur le chaos. »

Il parlait de lui comme d'un dieu. On en jugera par cette dédicace qu'il écrivit sur un exemplaire des *Vers dorés*, offert à son ami Paul Souchon :

A toi, mon Paul Souchon, plus spécialement qu'à quiconque et même qu'à l'humanité, je donne ce livre. C'est une rouge fleur tout entière, superbe, édifiée avec la substance de mon cœur. Déjà son héroïque odeur, par torrents, plus forte que tout, a fait battre plus vite le cœur des jeunes hommes.

Sans ce livre, mon œuvre d'aujourd'hui, la tienne aussi et celles d'immortels cœurs n'eussent point été possibles.

Désormais, mon vœu et mon choix sont d'être un Vinci et un Phidias parmi les poètes. Mais mes torches sanglantes ont éclairé les chemins de l'Olympe.

Aussi retiendra-t-on ce livre d'un héros, d'un Tyrtée, plus violemment que les chefs-d'œuvre déjà entrepris. Car ce livre fut un chef-d'œuvre. Il inaugura ma maturité.

Tu as écrit jadis (1893) que les *Vers dorés* jetaient par terre la cité ardente. Il y a plus. J'y ai *élevé, jusqu'à la Réalité*, les trames, les idées, les événements d'aujourd'hui. Ils y sont sacrés en beauté.

Ma poésie s'est donc créée elle-même, a créé l'histoire, a créé l'action. — Sujets et formes, tout y est nouveau. Le bondissement de cœur qui les soulève est incommensurable.

Et puis *Andromaque* et ses vers furieux et son *Oreste* valaient déjà *Bérénice* elle-même !

Je t'embrasse et ma main te montre encore le mont des lauriers d'or.

Mets sur mon front puissant tes mains mélodieuses. Nous alternerons sur la lyre, mais le même cœur bat en nous. »

Tu souriais d'orgueil ! Ah ! souris plus encore
 Et longtemps vois jaunir et reverdir les bois ;
 Sois fier ! sur le luth d'or et la flûte sonore
 Toute ta race chante avec de belles voix.

(Vers dorés.)

Le Vaisseau.

Le vaisseau parfumé de couronnes de roses
 Et dont le flanc de cèdre au soleil respandit
 Sur la vague a glissé loin des plages moroses
 Et sur la terre et sur la mer il est midi.

Sur les forêts d'ormeaux brillants et sur les sables
 Il est midi ! le vaisseau craque et tremble aux vents
 Et l'homme tend ses bras aux cieus impérissables
 Et la terre est vivante et les cieus sont vivants !

On tend la voile d'or, son ombre est rayonnante ;
 Au loin les chênes noirs et les verts citronniers
 Décroissent sur la rive et la vague tonnante
 Découpe, à son fracas, le chant des nautoniers :

“ Adieu lacs blanchissants, chênes, torrents, vallées,
 “ Antres pleins de ruisseaux et fermés de rochers !
 “ Nous montons sur les mers par les brouillards voilées
 “ Car la terre est sans fruits, car les dieux sont cachés.

“ Tu partis d'Orient, lumière ; le grand âge,
 “ Tant tu bus d'océans, tant tu gravis de monts,
 “ O lumière ! a flétri ton éclatant visage ;
 “ Nous ne te voyons plus, lumière, et nous t'aimons.

“ En ancrés nous avons courbé le fer des coutres,
 “ Le vieux vent des sillons dans la voile a soufflé,
 “ Nous avons emporté les sources dans des outres,
 “ Du blé de neuf moissons le vaisseau s'est enflé.

“ Là-bas, l'autre soleil se forme aux cieus fertiles,
 “ Entre nos bras nerveux nous le ramènerons,
 “ Sur les îles des mers nous sèmerons des villes
 “ Au tonnerre des luths et des fougueux clairons ! „

La proue est un massif de roses ; sur la poupe
 Ces hommes qui portaient dans leurs cœurs le destin
 Mangèrent, le soleil se coucha dans leur coupe,
 Le sommeil les raidit sculptés sur le festin.

Seul le pilote veille et Diane éclatante
 Dont le beau char d'argent fend les nocturnes airs
 Guide, étendant sur eux sa torche palpitante,
 L'équipage endormi qui flotte sur les mers.

(La Souffrance des Eaux.)

Fagus.

Bruxelles, 1872.

Œuvres poétiques : *Testament de sa Vie première* (1898). — *Colloque sentimental* (1898).
Ixion (1903). — *Jeunes Fleurs* (1906). — *La Prière des Quarant'Heures* (1920).
Le Jeu-Parti de Futile (1920). — *La Danse Macabre* (1920).
Le Clavecin bien tempéré (1921).

A paraître prochainement : *Frère Tranquille*, reproduit in extenso, en 1918,
 par la *Revue de Hollande*.

De son vrai nom : Georges Faillet. Né à Bruxelles de parents français. Les deux premiers recueils de vers sont de tendances violemment anarchistes et dreyfusardes. Après réflexions et sous l'influence des spectacles auxquels il assiste, revient au patriotisme et se convertit à la religion catholique. Appartient à l'*Action française* depuis sa fondation.

Soldat et père de soldat, a servi toute la durée de la guerre, passé au front sur sa demande. Est depuis 20 ans expéditionnaire dans une mairie de Paris.

La Danse Macabre fait partie d'un ensemble : *Ixion*, *Frère Tranquille*, la *Guirlande à l'Épousée*, le *Massacre des Innocents*, *Lucifer*, l'*Évangile de la Croix*, la *Croisade de l'Antéchrist* : publiés, inédits, ou en préparation, dont l'argument commun, « *Stat Crux, dum voluitur orbis* » indique la pensée et le but, ensemble conçu vers 1900, jamais perdu de vue, mais auquel les nécessités de la vie ne laissent travailler que de ci de là.

L'épigraphe de la *Danse Macabre* (*Eritis sicut dii...*) précise le sujet : l'Amour, par quoi l'homme est le plus vulnérable aux assauts du Démon (et c'en est en quelque sorte le Musée Dupuytren) si, à travers la créature, ce n'est le Créateur qu'il adore. L'intérêt principal, espère l'auteur, est justement d'avoir osé exhiber à crû le Diable, le vrai, celui du Sabbat, dans un temps où l'on ose y songer beaucoup moins qu'à St-Antoine de Padoue.

Madame Rostand.

Paris, 1872.

Œuvre poétique : *Les Pipeaux* (1889). — *Théâtre*.

Petite-fille du maréchal Gérard, arrière-petite-fille de M^{me} de Genlis.

Vers d'une grâce charmante. *Les Pipeaux* sont signés de son nom de jeune fille : ROSEMONDE GÉRARD.

L'ÉTERNELLE CHANSON.

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
 Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,
 Au mois de mai, dans le jardin qu' s'ensoleille,
 Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
 Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
 Nous nous croirons encor de jeunes amoureux ;
 Et je te sourirai, tout en branlant la tête,
 Et nous ferons un couple adorable de vieux.
 Nous nous regarderons, assis sous notre treille,
 Avec de petits yeux attendris et brillants,
 Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
 Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs.

Sur notre banc ami, tout verdâtre de mousse,
 Sur le banc d'autrefois nous reviendrons causer.
 Nous aurons une joie, attendrie et très douce,
 La phrase finissant souvent par un baiser.
 Combien de fois jadis j'ai pu dire : je t'aime !
 Alors, avec grand soin, nous le recomptons ;
 Nous nous ressouviendrons de mille choses, même
 De petits riens exquis dont nous radoterons.
 Un rayon descendra, d'une caresse douce,
 Parmi nos cheveux blancs, tout rose, se poser,
 Quand sur notre vieux banc, tout verdâtre de mousse,
 Sur le banc d'autrefois nous reviendrons causer.

Et, comme chaque jour je t'aime davantage,
 Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain,
 Qu'importeront alors les rides du visage ?
 Mon amour se fera plus grave et plus serene.
 Songe que tous les jours des souvenirs s'entassent ;
 Mes souvenirs à moi seront aussi les tiens :

Ces communs souvenirs toujours plus nous enlacent
 Et sans cesse entre nous tissent d'autres liens. [l'âge,
 C'est vrai, nous serons vieux, très vieux, faiblis par
 Mais plus fort, chaque jour je sererai ta main ;
 Car vois-tu, chaque jour, je t'aime davantage,
 Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.

Et de ce cher amour qui passe comme un rêve,
 Je veux tout conserver dans le fond de mon cœur,
 Retenir, s'il se peut, l'impression trop brève,
 Pour la ressavourer plus tard avec lenteur.
 J'enfouis tout ce qui vient de lui comme un avaré,
 Thésaurisant avec ardeur pour mes vieux jours ;
 Je serai riche alors d'une richesse rare :
 J'aurai gardé tout l'or de mes jeunes amours !
 Ainsi de ce passé de bonheur qui s'achève
 Ma mémoire parfois me rendra la douceur :
 Et de ce cher amour qui passe comme un rêve
 J'aurai tout conservé dans le fond de mon cœur.

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille, [blancs,
 Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux
 Au mois de mai, dans le jardin qu' s'ensoleille,
 Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
 Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
 Nous nous croirons encore aux jours heureux d'an-
 Et je te sourirai tout en branlant la tête, [tan,
 Et tu me parleras d'amour en chevrotant.
 Nous nous regarderons, assis sous notre treille,
 Avec de petits yeux attendris et brillants,
 Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille, [blancs.
 Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux

O mon Fils...

— O mon fils ! De ce nom, j'ose encor te nommer
Puisque je te sens mien pour encor quelques heures :
Les hommes vont descendre en chœur te réclamer,
Et tu seras leur proie jusqu'à ce que tu meures.

Ton nom sera porté sur un livre d'écrou,
Tu seras vacciné comme un bétail qu'on marque,
Et ton signalement t'escortera partout,
Jusqu'à l'embarquement dans l'angélique barque.

Tu mangeras ton pain aux sueurs de ton front,
Pain trempé de ton sang, de ton fiel et tes larmes ;
Ce famélique pain comme tous en voudront,
Vous vous l'arracherez, sous le poing des gendarmes.

Ta femme et toi, pour dot quand tu te marieras,
Echangerez le deuil, l'angoisse et la misère ;
Le puits sans fond le long duquel tu tourneras
T'apprendra que l'Enfer commence dès sur terre.

Et vous vous aimerez ; des enfants vous viendront,
Et vous les bénirez comme je fais moi-même,
Et sur vous sans vieillir les siècles tourneront,
Ramenant chaque fois le sanglotant baptême.

Mais si Dieu veut, nous nous retrouverons enfin,
Délivrés du fardeau des mortelles misères,
Dans le ravissement sans mesure et sans fin
Et le vertigineux repos dans la lumière,

Par delà la souffrance ou les bonheurs humains !

(*La Prière des Quarante Heures :*
Les XIV Stations sous l'Horloge du Destin.)

Louis Mandin.

Paris, 1872.

Œuvres poétiques : *Les Sommeils* (1895). — *Ombres Voluptueuses* (1907).
Ariel esclave (1912). — *Les Saisons ferventes* (1914). — *Notre Passion*, vers et prose (1920).

Orphelin à 14 ans. Vécut plus de 15 années dans une province du centre où il dut achever seul son instruction et vivre d'un mince emploi de bureau. Vers la fin fut rédacteur en chef d'une feuille locale. Ces circonstances et ces occupations diverses, les luttes de factions et de partis retardèrent beaucoup la publication de son premier volume de vers.

Les *Sommeils* se rapproche des romantiques par son lyrisme et sa sensibilité qui va jusqu'à la violence. Mais il a imprimé à son style la discipline moderne. En outre, il a, comme les symbolistes, des aspirations vers un art s'exprimant par des procédés évocatoires.

Ces tendances diverses se sont fondues pour former un tout plus libre et plus harmonieux dans son second volume.

Aujourd'hui, le poète « rejette ces fragments d'un feu qui manquait trop d'air ». Et *Ariel esclave* marque l'étape d'une évolution nouvelle. Ce recueil est un chant ; il glorifie la beauté,

la vie, l'énergie. *Saisons ferventes* nous le montre plus complet, « artiste complexe, en qui s'unissent toutes les harmonies de la vie, toutes les âmes des saisons : les fleurs du printemps, les flammes de l'été, les fruits de l'automne, la mâle et féconde méditation de l'hiver ». *Notre Passion* lui a été inspiré par la guerre.

A toujours vécu solitaire, étranger à toute réclame. A fait la gnerre pendant les dix-neuf derniers mois comme volontaire, ayant pu, après divers essais infructueux, se faire « verser » du service auxiliaire dans le service armé.

Banlieue, le long du Fleuve.

IV

RYTHME

Le fleuve coule entre deux rives de verdure.

Là-haut, sur le pont de métal,

Une charrette, au pas boiteux de son cheval,

S'en va d'une pesante allure.

Le fleuve coule dans le calme et la nature.

Un homme marche auprès de l'attelage et fait

Claquer son fouet.

Et de la berge en bas, je les regarde.

Ils sont le travail lourd, monotone et banal,

Pour qui ce beau soleil que midi darde

N'est qu'un grand fabricant de sueur animale.

Et cependant, ils ont un charme qu'ils ignorent,

Ce charretier, sa pauvre bête et sa voiture.

Et je sens d'eux, touchante, universelle, éclore

Et, jusqu'aux horizons, s'épandre une âme pure.

Et leur groupe sur tout ce vert printemps distille

De la vie, et les fleurs, qui s'endormaient, s'en transfigurent.

C'est qu'ils sont là le cœur qui rythme la nature,

Le cœur battant de ces bosquets et de ces îles.

Ils sont le Mouvement de ce paysage immobile.

(*Les Saisons ferventes.*)

La Foudre et le Silence.

VIII

L'EXPRESS

Dormais-je ? Auprès de moi passa dans l'ombre un ouragan,

Ce fut comme un voleur géant,

Qui prend le vent d'un bond et l'enlève en l'échevelant,

Et dans la vision de fer, de nuit, de feux,

J'entrevis un visage en un soleil vertigineux,

L'Homme-Vapeur, tranquille et penché vers l'espace

Qui tournoie et s'approche et s'enfuit de sa face.

Et cet être dressé sur l'aurore du grand foyer,

Et qui tient la vitesse esclave sous ses pieds,

Cet homme qui, chez lui, n'est peut-être qu'un malheureux,

Grossier, sans lumière et sans âme,
 Ici, debout sur la Force et la Flamme,
 A dans son corps obscur l'éveil latent d'un Dieu.
 Car il est aussi, lui, la main, qui, d'un geste où l'air gronde,
 Darde et dirige un monde.
 Des centaines de vies à ses doigts suspendues,
 Il porte des moissons humaines,
 Comme l'esprit divin qui lança la terre et l'entraîne
 Dans un orbe impeccable, à travers l'étendue.
 Et sur sa noire et rouge plate-forme,
 L'homme-vapeur, plongeant dans le vent de l'espace,
 Qui danse et souffle et file, et cingle et fuit sa face,
 L'homme-vapeur écoute en lui grandir énorme,
 Pendant que terre et cieux galopent comme ivres d'angoisse
 Un tourbillon confus de feux et de ténèbres,
 Comme si le Cosmos était rué dans ses vertèbres.

(*Les Saisons ferventes.*)

Paul Fort.

Reims, 1872.

- Œuvres poétiques : *Plusieurs Choses* ; *Premières Lueurs sur la Colline* ;
Monnaie de Fer (vers et prose) (1894) ; *Il y a là des Cris* (1895) ; *Ballades* (1896).
 BALLADES FRANÇAISES : I. *Poèmes et Ballades* (1897). — II. *Montagne, Forêt, Plaine, Mer* (1898). — III. *Le Roman de Louis XI* (1898). — IV. *Les Idylles antiques et les Hymnes* (1900). — V. *L'Amour marin* (1900). — VI. *Paris sentimental ou le Roman de nos vingt ans* (1902). — VII. *Les Hymnes de Feu* (1903). — VIII. *Coxcomb* (1906).
 IX. *Ile-de-France* (1908). — X. *Mortcerf* (1909). — XI. *La Tristesse de l'Homme* (1910).
 XII. *L'Aventure éternelle* (1911). — XIII. *Montlhéry-la-Bataille* (1912).
 XIV. *Vivre en Dieu* (1912). — XV. *Chansons pour me consoler d'être heureux* (1913).
 XVI. *Les Nocturnes* (1914). — XVII. *Si Peau d'Ane m'était conté...* (1916).
 XVIII. *Deux Chazumières au Pays de l'Yveline* (1916). — XIX. *Poèmes de France : Bulletin lyrique de la Guerre, 1914-1915* (1916). — XX. *Que j'ai de plaisir d'être Français* (1917). — XXI. *L'Alouette* (1917). — XXII. *La Lanterne de Priollet ou L'Epopée du Luxembourg* (1918). — XXIII. *Les Enchanteurs* (1919).
 XXIV. *Barbe-Bleue, Jeanne d'Arc et mes Amours* (1919).
 XXV. *Chansons à la Gauloise* (1920).

N'avait que 18 ans quand il fonda le *Théâtre d'Art* (devenu l'*Œuvre* en 1894, sous la direction de Lugné Poe), où il fit connaître nombre d'œuvres dramatiques dédaignées ou méconnues, et des pages d'écrivains nouveaux. Fut directeur ou secrétaire, depuis 1891, de nombreuses revues d'art ou de poésie (*Le Livre d'Art, L'Idée moderne, L'Épreuve, La Plume* etc.). Depuis 1905, fondateur et directeur de *Vers et Prose*. Nommé Prince des Poètes en 1912. Dès 1897, avec ses *Ballades françaises*, créait une forme nouvelle, souple et diverse, définie en ces termes par Pierre Louys, dans la préface de la 1^{re} série : « Les *Ballades françaises* sont de petits poèmes en vers polymorphes ou en alexandrins familiers, mais qui se plient à la forme normale de la prose. » Prose rythmique, avec, parfois, le retour de la rime ou de l'assonance.

Sensibilité toujours en éveil ; Paul Fort est un vrai poète : c'est le chantre émerveillé de la nature ; il célèbre le ciel, les nuages, les forêts, les fontaines, les prairies, la lumière, les petits villages de France, les pays de la Seine, de l'Aisne et de l'Oise.

« Toute sa vie, dit Romain Rolland, est un chant. Toute sa vie est rêve, et rêve émerveillé, mais rêve à la française, les yeux bien ouverts, curieux, jamais lassés, tous les sens à l'affût, saisissant dans leurs rets l'amoureuse proie du monde, le splendide univers. Quelle joie

perpétuelle ! Immortelle jeunesse ! Tout lui est découverte. Chaque minute qui passe lui semble la première qu'il ait jamais goûtée... »

Paul Fort a largement puisé aux sources de la poésie populaire et du folklore. « Rondes et pastourelles, aubades, romances et guillonées, berceuses et brunettes, ballades narratives, plaintes d'amour, chansons de fêtes et de métiers, gwerziou et soniou bretons, lieds et saltarelles, il semble, dit Robert de Souza, dans son étude sur *La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental*, qu'aucun des modes lyriques populaires ne soit absent du livre de M. Fort. Rendus dans leur rudiment expressif de langue et de pensée, ou transformés, affinés de la pénétration d'une sensibilité moderne, ils développent les broderies d'un art original très savant sur la trame de leurs rythmes primitifs. »

Lyrisme abondant et dont l'inspiration se renouvelle sans cesse.

La poésie de Paul Fort prend tous les tons ; elle est tour à tour grave, légère, mélancolique, ironique, profonde, burlesque, féérique, réaliste, raffinée, populaire, épique, idyllique, dantesque, mais toujours profondément sincère, quelle que soit son inspiration. Elle est, dit Louis Mandin, un immense amour de la vie.

C'est, d'après Rémy de Gourmont : « ...la figure la plus curieuse de la seconde génération symboliste, la plus ingénue, la plus chatoyante, la plus riche de poésie. »

Hymne à la Naissance du Matin.

L'aube a roulé ses roues de glace dans l'horizon. La terre se découvre en gammes de jour pâle. Un mont reflète, humide, les dernières étoiles, et les animaux bleus boivent l'herbe d'argent.

Aurore, ta rosée vient s'étoiler sur l'herbe, et courir dans les sillons comme un jeune sang ! Ardente, elle se mêle aux roses du levant, se répand des cotéaux, bruine et s'élève en gerbes.

L'air tremble frais et pur. Le vent passe si doux, quand ses bras de velours leur entourent le cou, que les arbres, charmés de l'emprise légère, s'abandonnent, feuillage et frissons de lumière.

Lumière des matins, ô naissance des jours, renaissance des êtres, vous égalez l'amour ! Un de ces matins clairs, j'ai vécu dans ce rêve de monter vers le ciel en gravissant le jour. Les flammes de l'Aurore flottaient sur mes épaules et les fleurs de la terre embaumaient mon effort.

Les papillons, les fleurs, les oiseaux, les moulins, me semblaient un cortège tout vibrant de parfums, de vols et de lumière. Leurs formes, dans le jour, me suivaient : les oiseaux précédaient mon amour.

Quels essaims d'angélus volaient sur les portiques, les dômes étagés d'une forêt antique, tournaient, s'évanouissaient, me revenaient encore, s'échappant de la ruche immense de l'Aurore ?

La lumière tombait en arpèges dorés des mystiques rayons que berçait l'air sonore. Aux pics dorés des monts, aux vagues d'or des prés, aux plis d'or des forêts la lumière chantait !

Ainsi j'allais songeant à cette loi première : nul n'aime la Beauté sans aimer la lumière. Le grand jour pénétra mon front rose de fièvre et, détournant son cours, vint rafraîchir mon sang, et je croyais, fermant les yeux dans mon bien-être, tant son jour était pur, sa lumière parfaite, que mon esprit voyait, au travers de mon front, le ciel dans la prairie et le ciel sur les monts !

(Ballades Françaises. I.)

Complainte des Aïeuls.

Lorsqu'un jeune soleil invite les aïeuls à bénir le printemps et les joies du chemin, c'est pour eux un voyage de la terre aux étoiles de mener jusqu'au seuil le frisson de leurs mains. —

Et s'ils voient le printemps s'enguirlander de rondes et poser sur son front de fragiles lauriers, peuvent-ils oublier quelle senteur profonde monte encore de l'hiver dont cette joie est née ?

L'hiver n'a pas laissé de regrets. Tout est jeune. Et la première fleur ne parle que d'été. Peuvent-ils rajeunir ? n'être plus des aïeuls ? Ils sont seuls au printemps à ne pas le fêter.

Mais qu'ils troublent des vies de leur pâleur mortelle ou demeurent dans l'ombre à dormir leurs années, peuvent-ils oublier quelle senteur profonde monte encore des printemps dont leur pâleur est née ?

(*Ballades Françaises. 1.*)

La Fille morte dans ses Amours.

Cette fille, elle est morte, est morte en ses amours.

Ils l'ont portée en terre, en terre au point du jour.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en ses atours.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en son cercueil.

Ils sont rev'nus gaîment, gaîment avec le jour.

Ils ont chanté gaîment, gaîment : " Chacun son tour.

" Cette fille, elle est morte, est morte en ses amours. "

Ils sont allés aux champs, aux champs comme tous les jours...

(*Ballades Françaises. 1.*)

Les Bœufs.

Tranquilles et leur ombre allongée sur les champs, les grands bœufs descendaient au profil d'un coteau, traînant les moissons d'or sous les feux du couchant, et tout l'été passait dans les lourds chariots.

L'herbe de la prairie, où glissait l'or de l'air, soulevait des vapeurs et grisait mon émoi ; la luzerne et le thym, par flots lissant la terre, venaient, flots de senteur, se perdre jusqu'à moi.

Que les couchants sont doux à l'âme douloureuse, et qu'il est bon de s'attendrir avec le jour ! Ces heures apaisées sont la patrie heureuse où l'homme oublie la haine et rêve un peu d'amour.

O j'ai vécu, ce soir, j'ai vécu de senteurs ! Et je croyais revivre, en un monde attendri, ces belles charités et toute la douceur qui fleurissaient mon âme au printemps de ma vie...

Hélas, je vis bientôt la nuit cerner mon ombre et les grands bœufs tragiques, sous le ciel violet, remonter un coteau comme s'il labouraient, dans le soir orange, quelque nuage sombre.

(*Ballades Françaises. II.*)

Hymne des Hommes à la Montagne pendant l'Aurore et devant Dieu.

Que les langues bondissent en accents sublimes, pour célébrer la belle œuvre de Dieu ! Chantez sur vos luths des louanges sans fin : la montagne s'épanche comme un chant radieux. Un torrent visible de suaves harmonies s'échappe des lèvres penchées du Seigneur... Dans le chant matinal né du verbe de Dieu, la montagne brillante prend forme et tournoie. Elle s'épanche et demeure ; que tout homme la voie ! La montagne s'épanche comme un chant radieux.

Que les langues bondissent en accents sublimes ! Unissez vos luths à l'harmonie divine ! Eclatez en accords au glas des cimes d'or. Accordez vos chants aux glaciers bondissants. Poursuivez leurs lignes. Et s'ils pendent ravis et clairs sur l'abîme, ah ! sculptez doucement le contour de vos hymnes... A l'infini des sons et des sons les plus graves, élargissez vos chants et soutenez vos voix : la montagne, d'onde en onde plus large, tournoie — tournoie jusqu'à sa base.

— Fraîche vision que chante le Seigneur ! La montagne est divine sous l'aurore en fleurs. Le bruit des sources et le chant des pasteurs tremblent comme une haleine aux lèvres du Seigneur... Les brébis bêlent au bord des fontaines, et leurs clochettes aux voix de l'eau se mêlent. Ecoutez mieux ces voix de Dieu... Que les hommes chantent en regardant les cimes, cherchant des yeux où naît la Voix sublime, ce chœur d'amour Lui revient en écho, écoutez bien, en écho de ses hymnes, — comme la voix des cimes, des bêtes et des eaux, Lui reviennent fidèles, et divines, en écho !

(*Ballades Françaises. II.*)

Hymne à la Mer.

Grande Mer, on s'est trop disputé ton empire, grande Mer que des fous croyaient s'entre-ravir quand tu laissais voler flèches ou feu qui gronde, ne songeant en toi-même qu'à réfléchir le Monde. !

Souviens-toi, tu berçais de la Grèce ou de Rome les flottes englouties soudain comme une sonde. Avant même, et depuis, qu'as-tu fait des navires, des "Argo", des galions, ces rêves qui chavirent,

des hauts-bords fracassés, penchés sur tes miroirs, et qui levant la proue semblaient tout doucement ? Les vaisseaux engouffrés, tes miroirs pleins de sang se rejoignaient, tombeau de quelque vaine gloire.

Rien de mortel peut-il, Mer, te donner à vivre, calmer la soif de ciel dont tes miroirs sont ivres ? N'est-ce pas l'Autre Monde qu'il te faut réfléchir, quand tu veux apaiser tes miroirs bondissants ?

Ce n'est qu'au bord du ciel que s'usent tes tempêtes, dressées comme l'Espoir dans l'azur frémissant ; c'est partie vers la nue aux appels des planètes, que tu rêves d'amour en les réfléchissant.

Dans les hautes marées montez, flots éternels, montez éperdument jusqu'aux espaces pâles où la mer du Chaos, sur les plages du ciel a déposé le sel infini des étoiles !

(*Ballades Françaises.* II.)

La Grande Ivresse.

Par les nuits d'été bleues où chantent les cigales, Dieu verse sur la France une coupe d'étoiles. Le vent porte à ma lèvre un goût du ciel d'été ! Je veux boire l'espace fraîchement argenté.

L'air du soir est pour moi le bord de la coupe froide où, les yeux mi-fermés et la bouche goulue, je bois, comme le jus pressé d'une grenade, la fraîcheur étoilée qui se répand des nues.

Couché sur un gazon dont l'herbe est encor chaude de s'être prélassée sous l'haleine du jour, oh ! que je viderais, ce soir, avec amour, la coupe immense et bleue où le firmament rôde !

Suis-je Bacchus ou Pan ? je m'enivre d'espace, et j'apaise ma fièvre à la fraîcheur des nuits. La bouche ouverte au ciel où grelottent les astres, que le ciel coule en moi ! que je me fonde en lui !

Enivrés par l'espace et les étoiles, Byron et Lamartine, Hugo, Shelley sont morts. L'espace est toujours là ; il coule illimité ; à peine ivre il m'emporte, et j'avais soif encore !

(*Ballades Françaises.* VI.)

La Chapelle abandonnée.

Elle se reflète dans une mare où les rainettes vont chanter, où le clair de lune vient boire, où les nuages vont pleurer.

C'est une pauvre petite chapelle, sans croix, sans vitraux, sans clocher ; ni Saints ni Vierge et pas d'autel, jamais une âme pour y prier.

Ses fidèles sont les brins d'herbe et la frileuse giroflée, qui regarde par la fenêtre et ne cesse pas de trembler.

De la route, on la voit à peine ; mais on la voit, et par la baie, sur l'éboulis qui fut l'autel, l'azur encor frais de son ciel.

Elle est, sous un saule pleureur, la triste amie des hirondelles. L'araignée y sort de son cœur des voiles tout mouillés de perles.

C'est une douce petite chapelle qui garde les trésors du monde : le silence, la pauvreté, l'ombre et la chasteté de l'ombre.

Tous les trésors ? hélas ! mon Dieu, l'illusion est morte en elle, malgré son toit qui vers les cieus monte berçant un bouleau grêle.

Ainsi que deux mains en prière, le buit bénit entre les doigts, montent les deux côtés du toit. C'est une pauvre petite chapelle

qui frissonne de tous ses lierres, la porte ouverte à l'étranger. La nuit d'étoiles passe en elle ; c'est la cabane du berger,

et mon asile... Elle me sert à me cacher dans ma misère. Souvent, elle me voit pleurer — pourquoi ? pour rien, pour me distraire —

la tempe couchée sur la pierre, le front coiffé de giroflées (même elle prend pour des prières mes petits sanglots étouffés)

le jour, quand je n'ai rien à faire, et, la nuit, quand je baye aux fées.

(*Ballades Françaises. XI*)

Permission de détente.

Huit jours ! Ame inventive où le dieu surabonde, huit jours te suffiront de courses vagabondes pour déchaîner la vie et recréer le monde.

Permission ! congé ! adieu Ville ! ô vacances ! l'existence de l'âme enfin qui recommence ! Voici des rossignols posés dans le silence.

L'écorce des bouleaux se recourbe vers moi. Qui choit sur mon képi ? c'est la feuille des bois. L'écho bleu du coteau me rapporte ma voix.

Je suis heureux, le temps va se faire éternel. Il faut mille ans pour grignoter une prunelle, deux mille pour goûter le cri de l'hirondelle.

Vers moi le ciel d'optique et la plaine s'inclinent et l'ondée argentine avec mes pas chemine dans la verte éclaircie où rêve ma chaumine.

Heures du jour, famille en moi de paradis ! l'aube enfanta l'aurore et l'aurore midi, midi le soir, le soir... chut ! *sumnium dei* ;

Je vois en mon sommeil la paix autour de moi, la mousse et la rosée endormies dans les bois et la mousse et la lune endormies sur mon toit.

Le vent qui ne dort pas secoue le front des hêtres : leur ombre à la croisée émeut l'aube et mon être. Lève-toi, jardinier ! lève-toi, dieu champêtre !

Dès ma course au grand air, je suis la proie des vents. J'ouvre sur la contrée un bleu manteau flottant. L'univers est mon âme où je vole et pourtant

suis-je heureux ? le ciel gris en me voyant murmure, les corbeaux m'encerclant supputent leur pâture, le ciel rouge bientôt gronde sur la nature,

suis-je heureux ? je ne sais — ô mes frères, pardon ! — le vent me disait " oui », l'horizon me dit " non », l'horizon ponctué des coups sourds du canon.

(*Ballades Françaises. XXIII.*)

Henry Bataille.

Nîmes, 1872.

Œuvres poétiques : *La Belle au Bois dormant*, féerie lyrique (1894).

La Chambre blanche (1895). — *Et voici le Jardin* (1898). — *Le Beau Voyage* (*La Chambre blanche ; Et voici le Jardin*) (1904) ; édition définitive et augmentée (1916).
La Divine Tragédie (1916). — *La Quadrature de l'Amour* (1920).

Famille originaire de Moux (Aude), « village triste dans un pays biblique, âpre comme une Palestine romantique et ignorée des hommes. » Père conseiller à la Cour d'appel de Nîmes. Débute par des études de peinture. Est surtout connu comme auteur dramatique.

Poète délicat, à la sensibilité aiguë et qu'un rien fait frissonner. « C'est le rêveur nerveusement triste, passionnément doux et tendre, ingénieux à se souvenir, à sentir et à souffrir. » (1) Ses vers, dit G. Eekhoud, caressent comme des berceuses de nourrices, des ronronnements de rouets, des romances de bouilloire et des cricris de grillon durant les veillées d'hiver.

Les Villages.

Il y a de grands soirs où les villages meurent —
Après que les pigeons sont rentrés se coucher,
Ils meurent, doucement, avec le bruit de l'heure
Et le cri bleu des hirondelles au clocher...
Alors, pour les veiller, des lumières s'allument,
Vieilles petites lumières de bonnes sœurs,
Et des lanternes passent, là bas, dans la brume...
Au loin le chemin gris chemine avec douceur...
Les fleurs dans les jardins se sont pelotonnées
Pour écouter mourir leur village d'antan,
Car elles savent que c'est là qu'elles sont nées...
Puis les lumières s'éteignent, cependant
Que les vieux murs habituels ont rendu l'âme,
Tout doux, tout bonnement, comme de vieilles femmes. (2)

(*La Chambre Blanche.*)

La Vie.

Je porte parfois toutes les douleurs humaines,
Celles des veuves, celles des malades, celles des orphelins,
De ceux qui pleurent et de ceux qui ne disent rien...
Je les sens silencieuses en moi ; elles vont et viennent,
Comme les passants, et mon âme ne leur peut rien dire
Pas plus qu'aux passants dans les rues...
Cependant je les sens qui vivent, marchent, respirent,
Et je sais que tout à l'heure elles seront disparues.
Ces jours-là je comprends des choses que je ne comprenais pas.
Je comprends pourquoi il y a des voiles de crêpe,
Et des yeux rouges derrière,
Des gens qui courent très pâles et très las...
Et d'autres qui regardent vaguement par terre...
Demain, je ne verrai plus rien de tout cela, je suppose,
Mais je sais qu'aujourd'hui, on a pleuré et qu'il fait noir.

(*Le Beau Voyage.*)

(1) Rémy de Gourmont : *Les Masques*. (2) Cfr. Ch. Guérin : *Soir léger*.

Mon Enfance, adieu, mon Enfance.

Mon enfance, adieu mon enfance. — Je vais vivre.

Nous nous retrouverons après l'affreux voyage,
 Quand nous aurons fermé nos âmes et nos livres,
 Et les blanches années et les belles images...
 Peut-être que nous n'aurons plus rien à nous dire !
 Mon enfance... tu seras la vieille servante
 Qui ne sait plus bercer et ne sait plus sourire,
 Et moi, plein de ton armertume vigilante,
 J'ensevelirai le mystère des paroles...
 Adieu. — Nous rouvrirons les portes du village,
 Et ce sera la nuit de fête qui console...
 Et la pluie mouillera ces tendres paysages...
 Les paysans d'alors dormiront dans leurs chambres...
 Et les jardins auront leur place accoutumée...
 Ce sera quelque nuit limpide de septembre,
 Avec la même route unie et parfumée...
 Et les branches qui font des silences soudains
 Les femmes qui traversent une lampe à la main...
 Les chiens maigres et plats étendus sur le sable...
 Le bruit dans les massifs des grands rhododendrons...
 Ces poussières d'amour que nous ramasserons,
 Et tous nos bons regrets assis à notre table...
 Je vous retrouverai le soir d'une journée ;
 Les étoiles du champ viendront à la veillée,
 Et vous me laisserez pleurer, sur vos genoux,

.....
 Nous entendrons le vent s'endormir dans les arbres.
 Puis je regarderai mes mains apaisées,
 Sous le clair silence du vieil abat-jour vert...
 Peut-être un souffle triste ouvrira la croisée...
 On entendra passer les longs chemins de fer...
 Et la lune ne sera pas encor levée.
 Pauvre petite vieille enfance retrouvée,
 Ce sera comme si je n'avais pas souffert...
 Pas souffert ! est-ce vrai ? nous n'avons pas pleuré,
 Pas souffert ! Oh ! répète-le, ma grise amie,
 Et vienne ce beau soir que j'évoque à mon gré,
 Où je caresse tes lèvres endormies...
 Ce soir-là, ce soir-là je saurai bien des choses...
 Je ne te plaindrai plus de n'avoir pas de roses...
 Je comprendrai la joie du phalène qui meurt...
 Alors nous éteindrons la lampe avec douceur.

(*Le Beau Voyage.*)

Le Don d'Enfance.

Celui-là seul est digne de vivre chez qui
 Réparaît le visage effacé de l'enfance,
 Celui qui montre encor dans ses traits décrépits
 Les adorables survivances.

Tous les visages vils ou vulgaires vieillissent
 Sans qu'on y puisse rien retrouver de l'enfance.
 Chez les autres subsiste une obscure présence,
 Quelque frêle et fragile indice.

Que cet homme jadis fut pur, naïf et clair.
 L'ancien visage est là dans celui qu'on regarde...
 L'enfance, c'est la grande et douce sauvegarde,
 Ce sont les granges de l'hiver.

Oh ! ces êtres affreux, épais, déformés,
 Que, tout petits, dans les temps blancs, on a connus,
 Et sur les traits desquels nous ne distinguons plus
 Pourquoi nous les avons aimés !

Celui-là seul est beau, celui-là seul est vrai,
 Dont l'âge mûr ressemble à l'âme vieillie,
 Et dont nous contemplons à la fin de la vie
 La jeunesse qui reparaît.

Cette innocence-là, c'est la grâce des vieux !
 Elle illumine, elle ennoblit ceux qu'elle touche.
 La déformation est toujours dans la bouche.
 Le don d'enfance est dans les yeux.

(*La Quadrature de l'Amour.*)

André Rivoire.

Vienne (Isère), 1872.

Euvres poétiques : *Les Vierges* (1895). — *Les Heures pensives* (1896).
Berthe aux Grands Pieds (1899). — *Le Songe de l'Amour* (1900 et 1906).
La Cendre des Heures, en 5 parties : *Les Petits Poèmes du Désir et de l'Amour*,
Le Chemin de l'Oubli, *La Cendre des Heures*, *L'Ombre du Passé*,
La Peur de Souffrir (1903). — *Le Plaisir des Jours* (1913). — *Théâtre*.

Poète d'une tendresse presque féminine ; aime les sujets un peu vagues, aux couleurs grises ; sait peindre, dit Sully Prudhomme, les états d'âme extrêmement nuancés. Vers harmonieux, empreints de mélancolie.

Petite Rue.

C'est une rue étroite, avec d'humbles maisons
 Dont la pluie a verdi de lèpres les façades,
 Des chambres d'ouvriers aux fenêtres maussades,
 Où vit le sourd regret des larges horizons.

Car voici que dès l'aube, avec des forces neuves,
En se frottant les yeux, les hommes sont partis
Doucement, pour ne pas éveiller les petits
Et tout le long du jour les femmes seront veuves.

Elles vivent ainsi, courbant la tête aux jougs
Des austères devoirs que le matin ramène,
Rêvant d'herbe et d'azur au bout de la semaine,
Comme un petit enfant rêvant de beaux joujoux.

Toutes, leurs derniers nés pendus après leurs manches,
Sur les labeurs sans trêve usent leurs yeux rougis,
Tristes sœurs de misère, esclaves du logis
Pour qui le temps vécu se résume aux dimanches.

Mieux que le nourrisson qui crie en son berceau,
Des serins et des fleurs sont leurs amis fidèles ;
Car d'instinct, les enfants qui languiraient près d'elles,
En sortant de leurs bras descendent au ruisseau.

Pêle-mêle, ils sont là, les garçons et les filles ;
Près des flaques où l'eau pendant des mois croupit,
Avec des cris aigus barbote et s'accroupit
Tout ce peuple fangeux de bambins en guenilles.

D'avance résignés, calmes, insoucieux,
Aux promesses de coups qui pleuvent des croisées,
Ils lèvent seulement leurs têtes amusées
Où fleurit la candeur paisible de leurs yeux.

Quelque vieille en haillons, dévouée à leur garde,
Par honte de manger sans payer son écot,
Tout en hâtant l'aiguille aux mailles du tricot,
Sur le bord du trottoir, placidement, regarde.

Parfois, comme une aumône à ses membres perclus
Voici qu'un pan de ciel au long des toits s'azure
Et coule aux murs heureux de la vieille mesure
La pitié d'un rayon qu'elle n'espérait plus.

Et d'en haut, tout à coup, les femmes consolées,
S'avisant que la cruche est vide pour le soir,
Avec un rire au coin des yeux viennent s'asseoir
Dans le soleil qui flambe aux portes des allées.

On s'assemble, on s'attarde ; on ne se souvient plus
Des doigts rugueux et las qu'ont meurtris les piqûres,
De l'ouvrage qui presse et des chambres obscures
Où la poussière abonde aux planchers vermouls.

Le soleil tiède et bon s'épanouit en elles ;
Et lorsque rentreront les hommes alourdis,
Elles auront ce soir, dans l'ombre du taudis,
Un grand besoin d'aimer et d'être maternelles.

(Le Songe de l'Amour.)

Dernier Aveu.

J'attendrai qu'elle soit très vieille et qu'elle y croie
Et qu'elle ait eu le temps d'oublier mon amour,
Et qu'elle sente, avec la fin de chaque jour,
Dans son cœur, à jamais, s'éteindre un peu de joie.

Elle aura tout vécu de sa vie : et pourtant
Elle s'étonnera parfois d'un rêve encore ;
Fleur d'automne attardée et qui voudrait éclore,
Désir d'être moins seule en elle par instant.

Alors, je reviendrai : je mettrai dans la mienne
Sa petite main pâle au contour vieilli.
Je resterai longtemps muet et recueilli
Jusqu'à ce qu'elle tremble et qu'elle se souvienne.

Et des mots oubliés, silencieusement,
Comme si le passé n'était que la veille,
De leur ferveur lointaine empliront son oreille ;
Elle sera l'Amie et je serai l'Amant.

Elle retrouvera ma tendresse asservie,
Comme autrefois, au moindre geste de sa main
Je lui raconterai tout mon triste chemin,
Toute la solitude errante de ma vie.

Mon amour n'aura plus les révoltes qu'il a ;
Et peut-être, et sans doute, elle saura comprendre
Que j'ai toujours gardé mon rêve obscur et tendre
Et que j'ai lentement vécu pour ce jour-là. (1)

(*Le Songe de l'Amour.*)

(1) Cfr. RONSARD ; MAYNARD ; MORÉAS ; Mme ROSTAND ; HÉLENE VACARESCO : *Plus tard* etc.

Achille Segard.

Roubaix, 1872.

Œuvres poétiques : *Hymnes profanes* (1892). -- *Le Départ à l'Aventure* (1897).
L'Infinie Tendresse (1902).

Il fut attiré d'abord vers la politique. Un voyage en Italie l'orienta tout entier vers la littérature ; visita l'Espagne, le Maroc. Devint conférencier ; on l'a appelé *" l'Errant de la littérature "*. En 1901, l'*Alliance française* l'envoya en Orient ; de là, il alla en Russie. S'occupe surtout de critique d'art.

VERSAILLES. (4)

Dans le bois que le vent d'automne métallise,
Le jour qui va mourir se teinte d'or pâli,
Et le lac se recueille en un songe d'oubli,
Où le ciel obscurci déjà s'immobilise.
Les marbres que le soir flottant idéalise
Mirent dans les bassins leur reflet affaibli,
Un peu de pourpre encore au couchant s'abolit
Et le brouillard d'encens se spiritualise.

Mon âme en ce décor imprécis et charmant
Se revêt de blancheur et passe gravement
En écoutant pleurer des musiques lointaines,
Et ses pas la menant aux sources de l'étang,
Anxieuse d'espoir chimérique, elle attend
Que sa sœur transparaisse aux vasques des fontaines.

(*Le Départ à l'Aventure.*)

(1) Cfr. *Le Grand Trianon*, de V. MARGUERITTE ; *Les Perles rouges*, passim, de R. DE MONTESQUIOU ; *Versailles*, d'E. RAYNAUD ; *La Cité des Eaux*, passim, de H. DE REGNIER.

Un Village.

C'était un tout petit village rouge et blanc,
Dont la route qui passe était l'unique rue :
Une auberge, une église à moitié disparue
Sous un très vieux manteau de feuillage tremblant.

Rien que d'humbles maisons, avec un champ derrière,
Le même bout de champ, mi-jardin mi-verger,
Mais que la plaine, au loin, sans mur et sans barrière,
Semblait, sous le grand ciel, librement prolonger.

Comme un roi pacifique, un homme par demeure
Commandait les vieillards, les femmes, les petits...
Et, tous l'un contre l'autre ingénument blottis,
On vivait là, tranquille en attendant qu'on meure.

On n'avait pas de grands bonheurs sous le soleil...
Le cœur des pauvres gens n'a pas tant d'exigence !
Un toit contre la bise, un lit pour le sommeil,
C'est déjà la richesse où finit l'indigence.

On croyait bien n'avoir pas d'autres ennemis
Que le gel en hiver et qu'en été la grêle,
Tout ce qui, nuit et jour, menaçant l'épi frêle,
Peut tuer le grain d'or qu'on s'en était promis...

Il a suffi d'un homme et d'un geste invisible
— Ce jour-là cependant, le ciel est resté bleu, —
Et le petit village innocent et paisible
N'est plus qu'un tas noirci par la poudre et le feu.

Charles Droulers.

Roubaix, 1872.

(Œuvres poétiques : *Rimes de fer* (1893). — *Les Mansuétudes* (1904).

Appartient par sa famille aux Flandres françaises ; mais c'est un esprit essentiellement latin. S'attache, à l'observation de la nature et au culte de la vie. Aux brumes du pays natal oppose les horizons de lumière. Ses symboles sont toujours clairs. A le goût de l'ordre et le sentiment de la mesure.

LES NOCES DE CANA.

Comme on levait très haut les cratères fleuris,
Et que le vin manquait dans les celliers arides,
Jésus prit en pitié les hôtes, ses amis,
Et dit qu'on apportât les grandes jarres vides.

Puis il les fit remplir d'une onde de cristal,
Tandis que l'eau coulait dans les vases de pierre,
Les joyeux invités du repas nuptial
Se penchaient vers Jésus qui semblait en prière.

Ils riaient de ce jeu qu'ils trouvaient puéris,
Et, se montrant l'auteur de ces bizarreries,
Ils redoublaient le bruit narquois de leur babil,
Et l'hôte s'attristait de leurs plaisanteries.

Jésus, pourtant, disait : « Que l'eau se change en vin, »
Et les rires alors partirent en fusée...
Mais, s'étant approché, le Maître du festin
Plongea son verre aux flancs de l'amphore évanescente.

Et, l'élevant auprès des grands flambeaux dorés,
Il l'offrit aux regards de la folle assistance.
Or, la coupe tomba de ses doigts desserrés,
Et dans toute la salle il se fit un silence.

Vermeil comme le sang des Automnes défunts,
Un liquide nouveau remplissait chaque amphore.
Il rougissait le sol, exhalait ses parfums,
Et la face du Christ semblait un météore.

Il dit, en regardant doucement les époux
Et les railleurs témoins de ce prodige insigne :
« Buvez donc à présent, et réjouissez-vous ! »
Mais ils n'avaient plus soif de la terrestre vigne.

Sous les arceaux de marbre enguirlandés de fleurs
Montaient seuls les accords d'une douce harmonie.
Le ciel semblait s'ouvrir à d'étranges lueurs...
Lorsqu'on passa le vin, la fête était finie.

(*Mansuétudes.*)

Ça et là, sur la route, un pan de mur se dresse,
 Que la pluie et le vent feront crouler demain...
 Un chien, demeuré seul dans ce désert humain,
 Hurlé en désespéré sa faim et sa tendresse.

L'église, au vieux clocher qu'on croyait immortel,
 Suspend sur ses débris l'arc brisé d'une voûte,
 Et, de sa niche peinte au-dessus de l'autel,
 Une vierge de plâtre a roulé sur la route.

L'auberge a conservé, dans cet effondrement,
 La façade qu'un tronc de glycine supporte :
 L'armature de fleurs, dont s'encadrait la porte,
 A sauvé la maison miraculeusement.

Mais le village est mort ; les pleurs lents des bruines
 L'ont déjà, peu à peu, de mousse recouvert,
 Et seul survit encore, au-dessus des ruines,
 L'inutile fuseau d'un cyprès toujours vert.

Mafféo-Charles Poinso.

Forges-les-Bains (Seine et Oise), 1872.

(Euvres poétiques : *Les Yeux s'ouvrent*, vers classiques (1890).

Les Minutes profondes (1903). nouv. édit. augmentée (1913).

Poète épris d'égalité sociale. A mis en son dernier volume, comme il le dit lui-même, tous les soucis de sa génération : modernisme de forme et de pensée, libération de la prosodie, impressionnisme, inquiétude philosophique, pitié humaine.

A publié, soit seul, soit avec G. Normandy, des romans et des nouvelles. On lui doit aussi des essais et des critiques ainsi que des ouvrages d'histoire et de politique. (1) A fait également du théâtre. S'est occupé avec passion de décentralisation littéraire. Dirigea les *Pages Modernes*. Est actuellement à la tête de la *Maison française d'Art et d'Édition*.

La Vie.

La vie, au fil des jours, est si longue et si brève,
 Où coulent sans arrêt les heures monotones !
 L'âme intégralement n'y vibre pas ses rêves,
 Et le cœur est trop grand pour le peu qu'elle donne.

Au fond de nous gronde une immense nostalgie
 Qui, ainsi qu'une mer, roule éternellement
 Des bords de la tristesse au bord de l'énergie,
 De ceux de la raison à ceux du sentiment.

Nous nous sentons ailés pour des essors augustes,
 Pour franchir fièrement de vastes horizons.
 Pourquoi faut-il, sur nous, que les destins injustes
 Fassent peser le foit d'une étrange prison ?

(1) A aussi composé, avec Th. Féret, une *Anthologie des Poètes Normands* (1903).

Pourquoi faut-il à l'heure où l'élan nous emporte
Vers tout le Vrai, vers tout l'Amour, vers tout le Beau,
Voir la sombre Impuissance, en un bruit mat de porte
Qu'on ferme, nous murer ainsi qu'en un tombeau ?

O soif dans l'Idéal d'un bonheur absolu !
Soit de ce qu'on devine et qui toujours s'envole !
O sourde volupté dont nous sommes exclus,
Et qu'en la nuit humaine un Inconnu nous vole !

(*Les Minutes profondes.*)

Ernest Prévost.

Beaumont-du-Gâtinais (Seine-et-Marne), 1872.

Œuvres poétiques : *Œuvres choisies d'Albert Mérat*, avec une étude sur l'homme et l'œuvre (1906). — *Poèmes de Tendresse* (1920).

LE LIVRE ÉPIQUE : *Anthologie des Poèmes de la Grande Guerre*, en collab. avec Charles Dornier (1920). — *L'Ame inclinée*, poèmes (1921).

Sous presse : *Le Livre de l'Immortelle Amie*, poèmes.

En préparation : *Pour la Poésie* : Mélanges critiques.

Voua dès son enfance un culte ardent à la poésie. Seul à Paris à l'âge de seize ans, se mit rapidement au courant du mouvement poétique, collabora à nombre de revues littéraires et ne tarda pas à entrer en relations d'amitié avec les poètes notoires. En juin 1897, fonda la *Revue des Poètes* et voulut en faire, non seulement une revue hospitalière aux jeunes écrivains, mais surtout une œuvre d'élévation intellectuelle et d'absolu désintéressement. La *Revue des Poètes* était nettement spiritualiste. Ernest Prévost fut donc en ce sens un précurseur du mouvement de réaction idéaliste. Mettant sa coquetterie, un peu paradoxale, à demeurer « l'ami et le conseiller des poètes », personnifiant, comme on a pu l'écrire « l'amour désintéressé de l'art », il n'a publié qu'un petit nombre de poèmes, longuement médités et scrupuleusement choisis ; mais, dans de nombreux articles de journaux et de revues, il s'est attaché à faire connaître les œuvres où s'affirmait, avec la perfection de la forme, la sensibilité, la délicatesse et l'élévation de la pensée.

C'est ainsi qu'il publia les *Œuvres choisies* d'Albert Mérat, et les fit précéder d'une remarquable et substantielle étude qui place nettement à son rang l'œuvre et le poète.

En 1920 seulement E. Prévost publia son premier livre : *Poèmes de Tendresse*, qui fut pour beaucoup une révélation. Œuvre d'une sensibilité toute personnelle, sentiments vrais et naturels, encore que très subtils et très finement nuancés. « C'est un bouquet de roses mystiques », a écrit Camille Le Senne. « Il y a là, dit Auguste Dorchain, une profonde vie intérieure dont le poète a su, par le scrupule de l'expression, nous transmettre les plus subtils frémissements ; et, par scrupule encore, il a voulu réduire à un petit nombre de pages, mais achevées, ce bréviaire sentimental où il y a toute une religion de cœur, tout un culte ».

L'Ame inclinée est un noble livre, tour à tour grave et souriant, une œuvre d'exaltation et de piété françaises et où s'exprime aussi, en des vers très purs, une philosophie très humaine et très haute. Ce volume renferme, entre autres beaux poèmes, ces émouvantes *Tombs de Lumière* si remarquées lors de leur publication dans la *Revue Bleue*, et que la Société de propagande française, l'*Aide morale*, imprima et répandit à des milliers d'exemplaires.

Ernest Prévost fit paraître en outre, en collaboration avec Charles Dornier, LE LIVRE ÉPIQUE : *Anthologie des Poèmes de la Grande Guerre*, pieux monument à la gloire des Combattants et des Morts.

Secrétaire de la Société des Poètes Français, il a fait du *Bulletin* de cette Société le périodique indispensable où les poètes trouvent tout ce qu'ils ont intérêt à savoir.

« La vie d'Ernest Prévost est un exemple, écrivait récemment Sébastien-Charles Leconte (*Belles-Lettres*, Mars 1920), sa carrière est un modèle, l'une et l'autre une leçon : un exemple de fière et grave probité intellectuelle, un modèle de rectitude pensive et de noblesse sévère. »

Conseil à l'Enfant.

A Mauricette Prévost.

Dès l'heure où ta jeunesse en son rayonnement
S'assombrit au contact de la vie âpre et rude,
Enfant que j'ai bercé de ma sollicitude,
Sois celui qui console et donne aveuglement.

Donne pour le plaisir égoïste et puissant
De créer de la joie en toute certitude,
Donne pour la beauté simple de l'attitude
Et garde aux oublieux un cœur reconnaissant.

Car l'oubli, seul constant dans un monde où tout change,
Sans qui le don de soi ne serait qu'un échange,
Apporte à la bonté plus de grâce et d'attraits

Et, grandissant un jour les passants que nous sommes,
Permet de mesurer l'ombre auguste des hommes
A la sérénité des ingrats qu'ils ont faits.

(L'Ame inclinée.)

Les Tombes de Lumière.

On ne les verra pas, en lentes théories,
Escorter leur douleur vers les champs de repos,
Ceux dont les êtres chers sont morts pour la Patrie
Sur les Champs de Victoire où saignent les drapeaux.

On ne les verra pas, les mères frissonnantes
D'avoir vécu dans la terreur des nuits d'effroi,
Les épouses, les sœurs, les filles, les amantes,
Sangloter leur misère au pied des humbles croix.

Car les soldats qui sont tombés sous la mitraille
N'ont jeté qu'un seul cri vers le Ciel et vers nous :
La mort les a couchés au hasard des batailles
Et nous ne savons pas où plier les genoux.

Et nous ne savons pas vers quelle terre sainte,
Pèlerins anxieux, acheminer nos pas,
Vers quel appel, vers quel espoir, vers quelle étreinte
Lever les yeux, hausser le cœur, tendre les bras !

Certes la tombe est vaine où le corps en détresse
Avec son rêve et sa ferveur s'est abîmé,
Mais les buis et les fleurs sont encor des tendresses
Dont nous berçons jalousement le bien-aimé...

Mères, ne pleurez pas : ne pleurez pas, amantes,
Et ne regrettez plus la tombe sans éclat
Où vous inclineriez vos prières dolentes :
Il fallait mieux qu'un marbre obscur à ces Soldats !

Ils reposeraient mal, après l'œuvre féconde,
 Dans la fosse banale et les ais d'un cercueil,
 Ces héros et ces peux qui sauvèrent le monde
 Et dont le monde enorgueilli porte le deuil !

Le silence qui gît au cœur des cimetières
 Ne saurait enfermer leur cœur prodigieux.
 Il faut à ces grands Morts la terre tout entière
 Et le bruit des vivants sous la voûte des Cieux...

Mais Dieu qui fut témoin de leur geste sublime,
 Vers qui fougeusement clama leur sang vermeil,
 Dieu, qui sait tous les noms des héros anonymes,
 Sait aussi les secrets de leur dernier sommeil.

Il ne laissera pas lamentables et nues
 Les glèbes dont le sein s'est ouvert aux Vainqueurs
 Et, toutes les saisons, les tombes inconnues
 Connaîtront la caresse et la grâce des fleurs.

Et ce ne seront pas des tombes oubliées,
 Les tombes de lumière où dorment nos enfants ;
 Car, pour l'éternité des siècles triomphants,

La Tendresse et la Gloire y sont agenouillées. (1)

1^{er} novembre 1918

(*L'Ame inclinée*.)

Charles Guérin.

Lunéville, 1873-1907.

Œuvres poétiques : *Fleurs de Neige* (1893), parues sous le pseudonyme d'Heirclas Rügen.

L'Art parjure (1894). — *L'Agonie du Soleil*, « triologie » dont *Joies grises* (1894) et

Le Sang des Crépuscules (1895) ont seuls paru. — *Sonnets et un Poème* (1897).

Le Cœur solitaire (1898 et 1904) (2). — *L'Eros funèbre* (1900).

Le Semeur de Cendres (1901 et 1904) (2). — *L'Homme intérieur* (1905).

Fils d'un industriel (lire ce petit chef-d'œuvre de *L'Homme intérieur* où il décrit le travail du potier). Reçut, dans la tranquille petite ville natale une éducation catholique. Vie toute simple, sans événements, sauf quelques voyages en France, en Allemagne (Munich, Bayreuth : Wagnérien enthousiaste), en Italie, en Belgique (à Bruges surtout). Ses premières œuvres se ressentent de Verlaine et de Rodenbach (qui préfaça les *Joies grises*). Vers 1900 fréquente à Paris les survivants du Parnasse : Coppée, Sully Prudhomme, Mendès et surtout Hérédia. La forme est plus parfaite, d'un dessin plus précis.

(1) Cfr. de CLAIRE VIRENQUE :

Paroles d'une Française sur la Mort d'un Héros.

Ne dites rien, ne pleurez pas, puisqu'il fut fort,
 Puisqu'il donna, sachant qu'il la donnait, sa vie ;
 Puisque sa mort aux plus braves ferait envie,
 Puisqu'il avait choisi la beauté de son sort.

Ne dites rien, ne pleurez pas, puisqu'il fut grand,
 Puisqu'il mit, au-dessus de ses jours, la Patrie,
 Puisqu'il se fit tuer, un soir, dans la tuerie,
 Le front haut, les yeux clairs, le bras en avant.

Ne pleurez pas, puisqu'entre tous il fut aimé,
 Que son nom, à jamais, restera sur nos lèvres,
 Puisque notre bonheur, dont le destin nous sèvre,
 Au fond de son cercueil doit rester enfermé.

Ne pleurez pas !...

Puisqu'il ne va pas revenir,
 Dressez-lui dans vos cœurs la gerbe funéraire ;
 Ne jetez pas, pour que ces fleurs puissent lui plaire,
 De lourds regrets amers sur son beau souvenir.

Ne dites rien, ne pleurez pas .. son corps sacré,
 Couché sous les sapins, garde encore la Terre,
 Et, comme les martyrs, les héros de la Guerre,
 Doivent mourir sans que leur trépas soit pleuré.

(2) Les éditions de 1904 du *Cœur Solitaire* et du *Semeur de Cendres* ont été profondément retouchées. Certains poèmes ont même été entièrement refondus.

Âme émue et douloureuse, tendresse inquiète. Il nous fait, dit H. Bordeaux, la confidence de l'éternel duel qui se livre en lui entre les ardeurs d'une chair païenne et les élévations d'une âme catholique. Accents profondément humains. « Dès longtemps, dit P. Quillard, nous n'avons entendu célébrer avec une pareille intensité de passion la douceur et l'amertume de la chair sensuelle, le dégoût des heures vaines, dépensées en futiles plaisirs, et l'âpre volupté des déchéances consenties simultanément ; dès longtemps aussi on n'avait associé avec une telle plénitude l'universelle nature, dédaigneuse de nous, aux sursauts passagers de la fragile et magnifique humanité. »

Qu'on ouvre la Fenêtre...

Qu'on ouvre la fenêtre au large, qu'on la laisse
Large ouverte à l'air bleu qui vient avant la nuit !
Je voudrais, ah ! marchez autour de moi sans bruit,
Entendre ce que dit l'automne à ma tristesse ;
Car voici la saison où la sève s'épuise.
C'est un des derniers soirs de septembre, la brise
Promène sur les champs les cheveux de la Vierge ;
L'ombre des peupliers est longue sur les berges ;
L'herbe humide vacille et tombe au fil des faux ;
Les feuilles des rameaux frissonnent, le ruisseau
Bouillonne au loin d'écluse en écluse ; on entend
L'écho sourd des fléaux qui s'abattent sur l'aire,
Des voix, des pas d'enfants qui font craquer les faînes.
Soirs de l'automne, soirs de douceur tendre et claire !
Septembre met l'anneau d'or rouge au doigt de l'an.
Vous qui passez là-bas, connaissez-vous ma peine,
La peine que je porte au fond de l'âme ? Elle est
Pâle comme un soleil déchirant sur la vigne,
Fraîche comme le grès d'une jatte de lait,
Et frémissante aussi comme un duvet de cygne.
Peine qu'on ne saurait nommer, chagrin sans cause
D'orphelin qu'à la nuit nulle chanson ne berce,
Pareille sous les pleurs aux frémissantes roses
Dont le calice est lourd de pluie après l'averse,
Ma peine qui jadis ressemblait à l'hostie
Eblouissante et nue au cœur de l'ostensoir,
Cette peine est vraiment trop obscure ce soir :
Qu'on ouvre la fenêtre au large sur la vie !

(*Le Cœur Solitaire.*)

Baigner au point du Jour...

Baigner au point du jour ses lèvres de rosée,
Secouer l'herbe où la cigale s'est posée,
Frissonner au furtif coup d'aile frais du vent,
Suivre d'un œil bercé le feuillage mouvant,
Prêter l'oreille au bruit des coqs dans les villages,
Aux chants d'oiseaux, aux bruits des colliers d'attelages,
Offrir l'écho d'une âme heureuse aux mille voix
Sonores de la vie et voir partout les toits
Elever vers le ciel leur bouquet de fumée.
Quand l'aride midi pèse sur la ramée,

S'allonger, les yeux clos, et languir de sommeil,
 Comme un voluptueux lézard, dans le soleil ;
 Sentir brûler le corps en amour de la terre,
 Flotter sur les rumeurs, sur l'air, sur la lumière,
 Défaillir, se-dissoudre en chose, s'enivrer
 De l'arome charnel d'une rose à pleurer,
 Percevoir dans son être obscur l'heure qui passe
 Et traverse d'un jet d'étincelles l'espace.
 Et quand l'humble Angélu a tinté, quand le soir
 Exhale au fond du val des vapeurs d'encensoir,
 Que le soleil, au bord des toits, rasant les chaumes,
 Y fait tourbillonner des échelles d'atomes,
 Qu'un laboureur, qui rentre à pas lourds de son champ,
 Ebauche un profil noir sur l'or vert du couchant,
 Regagner son logis et, les doigts à la tempe,
 bercé par la chanson discrète de la lampe,
 Assembler les mots purs du poème rêvé,
 Et sur les feuillets blancs du livre inachevé
 Fixer, beau papillon, le jour multicolore,
 Pourpre à midi, d'azur le soir, rose à l'aurore.
 O fêtes de la vie où le chant d'un marteau
 Sur l'enclume, la ligne heureuse d'un coteau,
 La source, le brin d'herbe avec sa coccinelle,
 Font tressaillir en nous l'argile originelle !
 Gloire à toi dans l'éther lumineux, dans la mort,
 Dans le métal, dans l'eau, dans l'insecte, limon
 Universel par qui l'humaine créature
 Rejoint le Créateur à travers la nature !

(Le Semeur de Cendres.)

Crépuscule.

Les rosiers chargés d'eau luisent. Le crépuscule
 Drape de crêpe gris les arbres du jardin
 Où la fraîcheur du soir balsamique circule.
 Chaque cime s'agite et soupire. Et, soudain,

La lune au ras des toits émerge, nue et ronde,
 Et, pensive, élevant son urne, épanche à flots
 Sa lumière tranquille et toujours inféconde
 Sur le groupe tremblant et svelte des bouleaux.

Toute l'ombre en reçoit la bleue et douce averse
 Et les feuilles du bois vaporeux et songeant
 Forment, sous cet azur fluide qui les berce,
 Une mouvante échelle aux échelons d'argent.

Et moi, courbant mon front mouillé, battu des branches,
 J'écoute, l'âme ouverte à cette tendre snuit,
 Dans les bosquets baignés d'oblique nappes blanches,
 Le vent mystérieux dont la traîne bruit :

Car c'est l'heure où Diane aérienne chasse
 Dans le jardin profond rempli de sa pâleur,
 Tandis qu'émané d'elle, ô charme ! et par sa grâce,
 Le vaste clair de lune enchante ma douleur.

(*Le Semeur de Cendres.*)

Le Juste dit...

Le Juste dit : " Ma tâche expire avec le jour ;
 Je vous domine, ô champs austères de la vie !
 Là-bas, et redressant le versoir qui dévie,
 Sous un âpre soleil j'ai poussé mon labour.

J'ai répandu, le dos gonflé de la besace,
 L'averse du bon grain dans les sillons pierreux,
 Et j'ai fauché dans l'ombre immense des monts bleus
 La foule des épis qui remplissait ma trace.

Et voici que, chargé des fruits d'un long effort,
 J'atteins la paix promise à toute inquiétude,
 Et que mon pas éveille au loin la solitude
 Des hauts lieux balayés par le vent de la mort.

D'ici, sans que je tremble ou que mon pied recule,
 Je vois monter la mer des ténèbres sans fond,
 Et mes yeux pleins d'un jour intérieur se font
 Plus grands pour recevoir l'assaut du crépuscule.

L'incorruptible amour habite dans mon cœur.
 La nuit qui m'achemine à demain sera brève :
 Puissé-je en souriant au soleil qui se lève
 M'endormir du dernier sommeil dans le Seigneur ! "

(*Le Semeur de Cendres.*)

Mon Cœur est fatigué...

Ton cœur est fatigué des voyages ? Tu cherches
 Pour asile un toit bas et de chaume couvert,
 Un verger frais baigné d'un crépuscule vert
 Où du linge gonflé de vent pende à des perches ?

Alors ne va pas plus avant : voici l'enclos.
 Cette porte d'osier qui repousse des feuilles,
 Ouvre-la, s'il est vrai, poète, que tu veuilles
 Connaître, après l'amer chemin, le doux repos.

Arrête-toi devant l'étable obscure. Ecoute.
 L'agneau bêle, le bœuf mugit et l'âne brait.
 Approche du cellier humide où, bruit secret,
 Le laitage à travers les éclisses s'égoutte.

C'est le soir. La maison rêve, regarde-la,
 Vois le feu qu'on y fait à l'heure accoutumée
 Se trahir dans l'azur par une humble fumée.
 Mais tu cherchais la paix de l'âme ? Entre. Elle est là.

(*Le Semeur de Cendres.*)

Albert Thomas.

Rouen 1873. — Dampmart, 1907.

Œuvres poétiques : *Lilas en fleurs* (1897). — *Le Poème du Désir et du Regret* (1903).
Le Miroir de l'Heure (1909).

Existence d'abord facile et heureuse. Après la mort de son père (1895), répétiteur aux collèges de Melun, puis de Meaux. Devint (1898), rédacteur au Ministère de la Guerre. Il a des loisirs. Entre à la rédaction de l'*Art décoratif* (1900-1904). Fait de la critique d'art en poète — et bientôt se consacre tout entier à la poésie.

Santé chancelante : il meurt deux mois après Charles Guérin, laissant son œuvre inachevée.

Pour lui la poésie « doit être simple et vivante, accessible à tous, nourrie des sentiments les plus généraux de l'âme humaine ». Ses poètes favoris sont Ch. Guérin et A. Samain.

Vers simples et douloureux, avec un goût de fièvre et de rosée. Il est aussi un interprète ému et délicat des paysages familiers, et tel de ses poèmes a la fraîcheur et la grâce d'un aquarelle.

La Maison au crépuscule.

Comme une belle dame en blanc, dont les paupières
Se ferment sous l'éclat oblique du couchant,
Assise mollement au milieu des parterres,
La maison, volets clos, siège sur le penchant
De la colline, avec ses grâces coutumières.
Elle écoute, rêveuse un peu, le vague chant
Des lilas, des acacias, et des cytises
Qu'émeut le frôlement harmonieux des brises ;
Elle s'embaume aussi de troublantes odeurs,
Lorsque les grappes indolemment remuées
Répandent dans l'air bleu leurs âmes parfumées.
Cependant le couchant exalte des splendeurs
Suprêmes ; un rayon fleurit de roses roses
La toilette de la maison aux calmes poses,
Puis enflamme un instant la ronde frondaison
Du plus haut marronnier, puis meurt ; et l'horizon
S'obscurcit sous de longs voiles crépusculaires ;
Alors, pour contempler les coteaux violets,
DouceMENT, la maison entr'ouvre ses volets,
Comme une belle dame entr'ouvre ses paupières.

(*Le Poème du Désir et du Regret.*

— *Dans la Vallée de la Marne.*)

Printemps.

Le Printemps ! Un ciel fin parsemé de nuages
Qui fleurissent l'azur de tendres bouquets blancs,
Des lointains délicats, des clochers, des villages
Aux toits rouges et bleus, des peupliers tremblants,
Une rivière harmonieuse où les chalands
Promènent les filets d'argent de leurs sillages,
Des saules sensitifs au bord de l'eau penchés,
Des poiriers, floraison suave, des pêcheurs
Erigeant la fierté de leurs quenouilles roses,
Des jardins, de vieux puits, et, sur toutes ces choses
Une vapeur brillante et molle, un voile clair,
Nuancé, chatoyant, qui semble tissé d'air

Et de verdure pâle, écharpe dont l'année,
Rejetant le manteau grisâtre de l'hiver,
S'est, d'un geste charmant, vêtue et couronnée...

(*Le Poème du Désir et du Regret.*
— *Dans la Vallée de la Marne* ; fragment.)

Soir d'Automne.

La fin d'un beau jour, en automne.
Le village qui somnolait
Se ranime, comme un rouet
Reprend sa marche monotone.

Les sabots lourds des tâcherons
Font bruire les feuilles mortes ;
Des femmes causent sur les portes
Et sur les degrés des perrons.

Agitant leurs fraîches clarines,
Les vaches vont à l'abreuvoir
Où, dans l'eau qui tremble, le soir
Verse des teintes opalines.

Et voici que soudainement
La nuit, penchant la lune ronde
Ainsi qu'un seau d'argent, inonde
Les espaces du firmament.

(*Le Miroir de l'Heure.*)

Charles Péguy.

Orléans, 1873. — Près de Villeroy, 1914.

Œuvres poétiques : *Le Porche du Mystère de la deuxième Vertu* (1912).
La Tapisserie de Sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc (1913).
La Tapisserie de Notre-Dame (1913). — *Eve* (1913).

Père beauceron, fils et petit-fils de vigneron ; mère bourbonnaise, petite-fille de bûcherons. Gardé toujours contact avec la terre et sa paysannerie. D'abord socialiste.

Fonde les *Cahiers de la Quinzaine* (1900). Ce « vigneron des côtes et des sables de la Loire », comme il s'intitulait lui-même, était un apôtre, un évangéliste de l'art. Il a célébré, dit Maurice Barrès, la grandeur morale, l'abnégation, l'exaltation de l'âme. C'est un mystique populaire, d'une rudesse étrangement savoureuse. S'est servi d'abord d'une prose lyrique, personnelle, avec des reprises, des répétitions qui ramènent sans cesse l'idée génératrice, comme un leit-motiv ; plus tard, semble avoir préféré la stance, « strophes lourdes, pesantes, comme engluées dans la glèbe natale, mais qui respirent si fortement ! » (1)

Prière pour nous autres charnels.

(FRAGMENT)

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre,
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre.
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.

(1) Ch. Le Goffic.

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.

Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

Heureux ceux qui sont morts pour les cités charnelles.
Car elles sont le corps de la cité de Dieu.

Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu,
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre.

Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés ! (1)

(Eve.)

Présentation de la Beauce à Notre-Dame de Chartres.

Etoile de la mer voici la lourde nappe
Et la profonde houle et l'Océan des blés
Et la mouvante écume et nos greniers comblés,
Voici votre regard sur cette immense chape

Et voici votre croix sur cette lourde plaine
Et nos amis absents et nos cœurs dépeuplés,
Voici le long de nous nos poings désassemblés
Et notre lassitude et notre force pleine.

Etoile du matin, inaccessible reine,
Voici que nous marchons vers votre illustre cour,
Et voici le plateau de notre pauvre amour,
Et voici l'océan de notre immense peine.

Un sanglot rôde et court par delà l'horizon.
A peine quelques toits font comme un archipel.
Du vieux clocher retombe une sorte d'appel.
L'épaisse église semble une basse maison.

Cfr. de GEORGES PIOCH. (Paris, 1874). Œuvres poétiques : *La Légende blasphémée* (1897). — *Toi* (1897). — *Le jour qu'on aime* (1898). — *Instants de ville* (1898). — *Les Victimes* (1917). — *Déshonorer la Guerre* (1919).

Épitaphe.

Bénis ceux qui sont morts simplement : en victimes,
Et n'ayant de la guerre éprouvé que l'horreur.
Bénis sont ceux qui sont morts sans nourrir en leur cœur
La haine et tous ses maux, la gloire et tous ses crimes.

Bénis ceux qui sont morts comme ils avaient vécu :
Assidus noblement à de modestes tâches

Bénis ceux qui, n'étant ni très braves, ni lâches,
N'ont su que résigner leur corps pauvre et vaincu.

Bénis ceux qui sont morts pour servir, et défendre
Des honneurs et des biens dont ils n'ont point leur part.

Bénis ceux qui se sont donnés sans rien attendre
De leur postérité, de l'Histoire ou de l'Art.

Bénis ceux qui, luttant seulement pour la vie,
Ont ignoré les lois qui reposent sur eux,
Mais compris en mourant qu'ils sont les malheureux
En qui depuis toujours Jésus se sacrifie.

Bénis, ils le sont tous, et saints entre les morts,
Ceux qu'on ne pleure guère et que nul ne renomme :
Car, parmi les héros, ils ne sont rien que l'Homme ;
Car, parmi tant de gloire, ils fondent le remords.

Car leur don si naïf, le don de tout leur être,
Mêle aux vertus du sol les grâces d'un sang pur
Pour composer, avec tout l'or du blé futur,
Les moissons d'un esprit dont l'Amour sera maître.

(Les Victimes.)

Ainsi nous naviguons vers votre cathédrale.
 De loin en loin surnage un chapelet de meules,
 Rondes comme des tours, opulentes et seules
 Comme un rang de châteaux sur la barque amirale.

Deux mille ans de labeur ont fait de cette terre
 Un réservoir sans fin pour les âges nouveaux.
 Mille ans de votre grâce ont fait de ces travaux
 Un reposoir sans fin pour l'âme solitaire...

Nous sommes nés pour vous au bord de ce plateau,
 Dans le recourbement de notre blonde Loire,
 Et ce fleuve de sable et ce fleuve de gloire
 N'est là que pour baiser votre auguste manteau.

Nous sommes nés au bord de ce vaste plateau,
 Dans l'antique Orléans sévère et sérieuse,
 Et la Loire coulante et souvent limoneuse
 N'est là que pour laver les pieds de ce coteau.

Nous sommes nés au bord de votre plate Beauce
 Et nous avons connu dès nos plus jeunes ans
 Le portail de la ferme et les durs paysans
 Et l'enclos dans le bourg et la bêche et la fosse.

Nous sommes nés au bord de votre Beauce plate
 Et nous avons connu dès nos premiers regrets
 Ce que peut recéler de désespoirs secrets
 Un soleil qui descend dans un ciel écarlate
 Et qui se couche au ras d'un sol inévitable,
 Dur comme une justice, égal comme une barre,
 Juste comme une loi, fermé comme une mare,
 Ouvert comme un beau socle et plan comme une table.

Un homme de chez nous, de la glèbe féconde
 A fait jaillir ici d'un seul enlèvement,
 Et d'une seule source et d'un seul portement,
 Vers votre assumption la flèche unique du monde.

Tour de David voici votre tour beauceronne.
 C'est l'épi le plus dur qui soit jamais monté
 Vers un ciel de clémence et de sérénité,
 Et le plus beau fleuron dedans votre couronne.

Un homme de chez nous a fait ici jaillir,
 Depuis le ras du sol jusqu'au pied de la croix,
 Plus haut que tous les saints, plus haut que tous les rois,
 La flèche irréprochable et qui ne peut faillir.

C'est la gerbe et le blé qui ne périra point,
 Qui ne fanera point au soleil de septembre,
 Qui ne gèlera point aux rigueurs de décembre,
 C'est votre serviteur et c'est votre témoin.

C'est la tige et le blé qui ne pourra pas,
 Qui ne flétrira point aux ardeurs de l'été,
 Qui ne moisira point dans un hiver gâté,
 Qui ne transira point dans le commun trépas.

C'est la pierre sans tache et la pierre sans faute,
 La plus haute oraison qu'on ait jamais portée,
 La plus droite raison qu'on ait jamais jetée,
 Et vers un ciel sans bord la ligne la plus haute...

Quand nous aurons joué nos derniers personnages,
 Quand nous aurons posé la cape et le manteau,
 Quand nous aurons jeté le masque et le couteau,
 Veuillez vous rappeler nos longs pèlerinages.

Quand nous retournerons en cette froide terre,
 Ainsi qu'il fut prescrit par le premier Adam,
 Reine de Saint-Chéron, Saint-Arnould et Dourdan,
 Veuillez vous rappeler ce chemin solitaire.

Quand on nous aura mis dans une étroite fosse,
 Quand on aura sur nous dit l'absoute et la messe,
 Veuillez vous rappeler, reine de la promesse,
 Le long cheminement que nous faisons en Beauce.

Quand nous aurons quitté ce sac et cette corde,
 Quand nous aurons tremblé nos derniers tremblements,
 Quand nous aurons râlé nos derniers râlements,
 Veuillez vous rappeler votre miséricorde.

Nous ne demandons rien, refuge du pécheur,
 Que la dernière place en votre Purgatoire,
 Pour pleurer longuement notre tragique histoire,
 Et contempler de loin votre jeune splendeur.

Fernand Gregh.

Paris, 1873.

Œuvres poétiques : *La Maison de l'Enfance* (1896). — *La Beauté de vivre* (1900).
Clartés humaines (1903). — *L'Or des Minutes* (1905). — *La Chaîne éternelle* (1910).
La Couronne douloureuse (1917).

Grâce ailée, fraîcheur et sincérité, voilà ce qui le distingue. Dans son premier recueil de vers, il nous confie les aspirations de son cœur qui s'éveille à la vie. Dans le second, il nous conte les aventures de son jeune rêve au milieu du vieil univers : son âme s'est fortifiée dans la lutte, épurée dans la maladie. Il nous donne le conseil de maintenir notre cœur en joie, et célèbre « *infatigablement* » « *la beauté de vivre* ». Se passionne de plus en plus pour la « *lyrique d'idées* », ce qu'il appelle lui-même : *l'Humanisme poétique*. (1)

(1) Les « *Humanistes* » seraient, d'après M. Gregh lui-même, en 1904 : H. BARBUSSE, A. RIVOIRE, ANDRÉ DUMAS, M. MAGRE, MADAME DE NOAILLES, A. BOSCHOT, L. DEPONT, VIGNAUD, A. ROUQUES, MADAME MARDRUS, etc. Le manifeste de *l'Humanisme* a paru dans le *Figaro* du 12 décembre 1902.

Voilà ce que nous écrivions de Fernand Gregh en 1903. Depuis lors il a grandi encore il est devenu le maître de la *Chaîne éternelle*, cette moderne Légende des Siècles, dont toute la seconde partie, une *Ame d'aujourd'hui*, contient de magnifiques poèmes d'intimité et de pensée, et de la *Couronne Douloureuse*, l'un des livres de vers les plus importants, à la fois national et humain, qu'on ait écrits sur la guerre. Fernand Gregh, qui a pris, avec une autorité immédiatement saluée, le sceptre de la critique dramatique à *Comedia*, est aujourd'hui un des « maîtres du cœur » de la poésie française.

« Dans chacun de ses volumes, écrit Madame de Noailles, on retrouve ennobli par l'expérience, tout ce qui fait de Fernand Gregh un grand poète : la beauté naturelle et comme inévitable de la phrase poétique, la philosophie opprimée puis sereine, la familiarité rehaussée de grandeur, enfin les confidences d'une âme où se reflètent toutes les passions humaines et toutes les tragédies du Destin. »

Joie.

Au large d'Almeria, 1^{er} juillet 1896.

La mer miroite et rit, calme, lieue après lieue.
 La mer, sous le ciel pâle, est une coupe bleue,
 Taillée en un saphir immense, un jour d'azur,
 Aux premiers temps du monde, au matin le plus pur.
 Le ciel vibre au-dessus de la mer, et la touche
 Comme une bouche amie effleure une autre bouche.
 Qu'il est doux, entre la mer sombre et le ciel clair,
 L'innombrable baiser des vagues et de l'air !
 Accord ! fraternité des choses ! harmonie !
 La mer est sous les cieus une coupe infinie.
 J'ai bu l'azur à même, et j'en suis enivré,
 Et je chante, et je parle au vent, au ciel nacré,
 Aux oiseaux blancs qui jouent sur l'écume des vagues,
 A l'écume qui semble un vol blanc d'oiseaux vagues.
 J'ai bu l'azur ; adieu, regrets, chagrins, douleurs !
 Je n'ai plus d'ombre en moi, mes yeux n'ont plus de pleurs ;
 Comme au moment divin de l'aurore première,
 Tout est soleil, blancheur, bonheur, tout est lumière.
 Ah ! se peut-il qu'un jour j'aie été malheureux,
 Que j'aie, au seuil du monde, eu ce doute peureux !
 Mon âme n'aura plus ni deuil ni doute en elle :
 J'ai bu la certitude à la coupe éternelle !
 Oui, nous vivons, hélas ! dans l'ombre du tombeau ;
 Mais comment croire au mal, quand le monde est si beau,
 Et que de sa beauté rayonne souveraine
 Dans les cieus indulgents, sur la terre sereine,
 Une si manifeste et si vaste bonté !
 Voici : la vérité, l'unique vérité
 Que tous, amants, rêveurs, savants, maîtres, disciples,
 Nous cherchons à travers nos vérités multiples,
 La vérité toujours cachée et qui nous, fuit
 Toujours, et que chacun à sa guise poursuit
 Dans les astres du ciel ou les yeux de la femme,
 La vérité première apparaît à mon âme.

Vivre est bon, vivre est bon, je le sens, je le sais !
 Arrière, ennuis, chagrins, regrets, tourments passés,
 Mélancolie immense et sans cause, ardeur triste,
 Rien de cela n'est vrai, rien de cela n'existe :
 Ce qui ne donne pas plus de bonheur n'est pas ;
 Il n'est rien de réel que la joie, ici-bas !
 Maintiens ton âme en joie ! Aime les fleurs, les femmes,
 Les golfes murmurants qui chantent sous les rames,
 Les étés, les hivers, les aurores, les soirs,
 Les désirs, les baisers, les yeux bleus, les yeux noirs ;
 Passe toute ta vie à tout aimer, sois ivre,
 Infatigablement, de la beauté de vivre...
 Et puis meurs, meurs paisible en souriant au sort,
 En bénissant la vie, en acceptant la mort,
 En sondant sans effroi le secret des ténèbres,
 Pareilles à l'horreur de ces cryptes funèbres
 Où l'on n'aperçoit plus son chemin par moment,
 Mais où mille splendeurs scintillent vaguement...
 Ne pense plus ! Ah ! perds ta cruelle habitude !
 La seule énigme au monde est ton inquiétude,
 C'est elle qui te rend le bonheur incertain ;
 Tout est clair, tout est simple, évident, enfantin.
 Sois un enfant qui dit des paroles sans suite
 Devant la mer, le soir, les nuages en fuite.
 Sois un fou qui sourit aux fleurs, aux flots, aux cieux ;
 Sois un homme ayant bu d'un vin délicieux ;
 — Et que la vie enfin te soit, bleue et profonde,
 Une coupe taillée aux premiers jours du monde,
 Au matin le plus clair, au moment le plus bleu,
 Dans l'azur, par les mains de l'ineffable Dieu !

Août 1899.

(La Beauté de Vivre.)

Je vis...

Je suis entré dans le tourbillon de la vie...
 Je suis tremblant, hagard, brisé, tendu, nerveux ;
 Je suis plein de regrets, de désirs et de vœux,
 De souvenirs, d'espoirs, d'envies...
 Je ne sais plus ce que je veux,
 Je trébuche aux tournants des chemins poursuivis,
 Je me sens incertain, épars, divers, nombreux...
 J'ignore si je suis heureux :
 Je vis.
 J'aime, et je ne sais comment j'aime :
 Je frissonne, j'ai peur comme un homme charmé.
 J'aime de longs yeux noirs, caressants et soyeux,
 Tour à tour graves ou joyeux,
 Dont les cils font une ombre, alors qu'ils sont fermés,
 Si douce qu'elle semble un regard elle-même ;

J'aime une bouche fraîche, une bouche embaumée,
 Des cheveux ondoyants fins comme une fumée,
 Des doigts légers où rit une petite gemme.
 Et je ne cherche pas à savoir comment j'aime,
 Comment je suis aimé :
 J'aime.

Je veux la gloire, et je ne sais
 Même pas bien si je la veux ;
 Je pense et j'écris mes pensées
 En mots indécis et peureux.
 Je sens mes vers là, sous mon front :
 J'ignore s'ils me survivront,
 Les dire m'exalte et m'enchanté
 Ma voix ne peut rester muette ;
 Je ne sais si je suis poète ;
 Je chante.

Je vis, je vais parmi des choses :
 Bonnes, mauvaises, je ne sais,
 Car je suis souvent caressé
 Par elles, et souvent blessé.
 J'aime Décembre et Juin, les cyprès et les roses,
 Les grands monts bleus, les humbles coteaux gris,
 La rumeur de la mer, la rumeur de Paris...
 Bonnes, mauvaises, je ne sais :
 Je vis, je vais, j'aime les choses.

Je vais aussi parmi des hommes et des femmes,
 Et sous les fronts, dans les regards, je vois les âmes
 Qui glissent en essais devant mes yeux ravis.
 Le monde est comme un vol d'oiseaux d'ombre ou de flamme
 Que je verrais passer du haut des monts. gravis...
 Des hommes m'ont fait mal, j'ai vu pleurer des femmes ;
 J'aime ces hommes et ces femmes :
 Je vis.

— Et je mourrai, plus tard, très tard, bientôt peut-être ;
 Je ne sais pas.
 Je m'en irai peut-être
 Dans l'inconnu, là-bas, là-bas,
 Comme un oiseau s'envole, ivre, par la fenêtre !
 Je m'en irai peut-être
 Dans l'inconnu mystérieux là-bas,
 Au grand soleil de Dieu renaître !
 Je ne sais pas.

Ou bien j'irai dormir et pourrir à jamais
 Sous quelques pieds de terre,
 Loin des arbres, du ciel et des yeux que j'aimais,
 Dans la nuit délétaire...

Mais à mon tour j'aurai connu le goût chaud de la vie ;
 J'aurai miré dans ma prunelle,
 Petite minute éblouie,
 La grande lumière éternelle,
 Mais j'aurai bu ma joie au grand festin sacré ;
 Que voudrais-je de plus ?
 J'aurai vécu,
 Et je mourrai.

(*Les Clartés humaines.*)

Un Jour simple.

Aujourd'hui, c'est un jour simple, et comme tant d'autres,
 Un jour vague où se montre à peine le soleil,
 Un jour de France, pâle, un peu terne, et pareil
 Aux doux horizons gris et bas qui sont les nôtres.

Et sous le ciel confus, blanc et blond tour à tour,
 Selon que le soleil s'atténue ou persiste,
 Je songe, par ce jour qui n'est ni gai ni triste,
 Je songe, par ce jour banal, qui n'est qu'un jour :

Tandis que j'erre en paix au jardin solitaire
 Où la ville voisine expire sa rumeur,
 Partout en ce moment on crie, on pleurt, on meurt,
 A travers l'étendue immense de la Terre...

Oui, par ce jour voilé, qui n'est pas même bleu,
 Qui n'insulte pas même à la détresse humaine,
 Où nul poing révolté ne peut brandir sa haine
 Vers l'azur d'où l'accable un impassible Dieu,

Par ce jour modéré, qui n'est pas non plus sombre,
 Où rien ne semble, au ciel diaphane, peser
 Sur l'homme en bas chétif et las, pour l'écraser,
 Où le malheur ne peut pas même accuser l'ombre,

Par ce jour humblement quelconque en vérité,
 On verse à flots le sang dans les lointaines Chines,
 Des ouvriers sont broyés vifs par des machines,
 Des forçats frissonnants rêvent de liberté.

Des navires perdus sur quelque mer déserte
 Sombrent, les flancs ouverts par un obscur ilot,
 Et c'est l'heure où, glacé, le dernier matelot
 Coule et sent dans sa gorge entrer l'eau froide et verte.

Et des malades, seuls, sans gestes et sans voix,
 Agonisent au fond des hôpitaux moroses,
 Emportant à jamais sous leurs paupières closes
 Ce même bref rayon de soleil que je vois...

Partout des cris, des pleurs, l'horreur, la peur, l'angoisse,
 Partout le mal, partout la mort en ce moment ;
 Partout le vieux Destin qui tord distraitemment
 Les âmes et les corps comme un papier qu'on froisse.

Et peut-être, priant ou bégayant au sort
 De pauvres mots naïfs de plainte et de reproche,
 Il est en ce moment, dans la grand'ville proche,
 Vingt mères à genoux devant leur enfant mort...

Et tout à coup je sens jusqu'en ma chair profonde,
 Sous ce jour opalin qui m'effleure les cils,
 Aboutir à mes nerfs désespérés les fils
 De toute la douleur qui souffre dans le monde !

La Chaîne éternelle.)

Devant Dixmude.

De la tranchée on voit Dixmude sous la pluie,
 Tas de ruines gris, ville presque abolie
 Au ras de l'horizon, du lugubre horizon
 D'arbustes grelottants et de boueux gazon,
 Où l'homme meurt, pris entre l'eau qui du ciel tombe
 Et l'eau qui sourd du sol gorgé, noyant sa tombe...
 Dixmude au pont charmant sur l'Yser, courbe et gai,
 Qui menait au pignon fameux du *Papegai* !
 Ah ! pourquoi là plutôt qu'ailleurs frappa la guerre ?
 Entre tant de cités éparses sur la terre,
 Quel hasard déchaîna sur celle-ci l'Enfer ?
 Qu'avait-elle donc fait au ciel, pour que ce fer,
 Ce feu, cette fumée et ce sang, pêle-mêle,
 Passassent tout à coup en trombe à travers elle ?
 Que cachait-elle donc de vices ignorés,
 Quels crimes sourds s'étaient dans ses murs perpétrés,
 Quelle Sodome infâme ou quelle âpre Gomorrhe
 Abritait la douceur de sa vie incolore,
 Pour qu'un soir l'ouragan des obus fous, pareil
 A la subite crevaïson d'un noir soleil
 Qui laisserait d'un trou ruisseler ses entrailles,
 S'abattît en hurlant sur ses pauvres murailles ?
 Elle était là, coïte à plaisir, depuis les temps.
 Son vieux carillon, su par cœur des habitants,
 Allait faire aux échos de chaque humble demeure
 Sur un mélancolique allégro danser l'heure.
 Elle était aussi calme en ses us machinaux
 Que son double miré dans l'eau des vieux canaux,
 Oui, guère plus vivante et guère plus mobile
 Et guère plus sonore aussi que l'autre ville
 Qui sans bouger dormait inverse au tain muet,
 Aussi silencieuse enfin que son reflet...

Alentour, plate à l'infini, c'était la Flandre.
 Les laitiers aux bons chiens courageux venaient vendre
 Sur les marchés où l'Angélus les appelait,
 Dans les grands seaux de cuivre éblouissant, leur lait,
 Et, leur honnête argent serré sur leurs poitrines,
 Rentraient dans les longs soirs pleins d'haleines marines.
 Les femmes sur le pas des portes, lentement
 Causaient dans ce plastique et rustique flamand
 Où la glèbe un peu grasse empâte les voyelles ;
 Et les enfants jouaient à de sages marelles,
 Marquant Enfer et Ciel sous les vieux tilleuls ras,
 Sans savoir que l'Enfer, le vrai, grondait là-bas.
 Et c'était, en un coin de la plaine flamande,
 La Belgique aux champs verts, batelière et marchande,
 Rêveuse certe avec ses mystiques fiévreux
 Qui protestaient contre le sol trop plat pour eux,
 Mais au cœur lisse et net comme ses brocs de cuivre,
 Et ne demandant rien au monde, que de vivre.
 — Et maintenant, aux coups alternés des canons,
 A la place des prés sans formes et sans noms,
 C'est l'inondation jaunâtre aux eaux muettes
 Sous le vol tournoyant de millions de mouettes
 Qui sans doute s'égaient de ces golfes nouveaux :
 — Tant d'horreurs pour créer un gîte à des oiseaux !
 Et par-dessus, amas de pierraille effritée,
 Fantôme de cité, silhouette amputée,
 Levant à peine encor quelque débris croulant
 Comme un moignon couvert par un pansement blanc,
 C'est là-bas, par delà les terres détrempées,
 Dixmude aux murs tronqués, Dixmude aux mains coupées !
 (*La Couronne douloureuse.*)

Amédée Rouquès.

Paris, 1873.

Œuvres poétiques : *L'Aube juvénile* (1897). — *Pour Elle* (1900).
Renaissance (1903).

A fait de brefs séjours en Hollande et en Allemagne.

Poète délicat chez qui l'on sent l'influence de Verlaine et des Symbolistes. Impressions fines et tendres sur la nature ou les événements du jour. On trouve dans son dernier livre des poèmes humanitaires et sociaux (*L'Appel du Large, Marée montante*, etc.).

Le Carillon.

Amsterdam.

Leur voix chère se tait : je n'entends plus les cloches
 Eveiller le soleil, ni prier dans le soir.
 Vers le ciel pâle, sur les toits, le clocher noir
 Se dresse dédaigneux et froid comme un reproche.

Voix des cloches ! appels joyeux, gouttes de deuil
 Qui tombez lourdement ou volez par les plaines,
 Faites de tous les cris de nos âmes humaines,
 Cloches d'espoir, cloches d'amour, cloches d'orgueil,

Vainement, attentif à votre voix vibrante,
 J'écoute. L'occident s'éteint... Sans un adieu,
 Sans un salut de paix, l'horizon pluvieux
 S'efface... Et c'est la nuit que tous les effrois hantent.

Mais alors, dans la brume opaque du canal,
 Dans le silence vide, énorme, et léthargique,
 Si l'heure, vigilante fée au doigt magique,
 Tinte son premier coup quelque part, — au signal,

L'ombre des siècles morts soudain semble revivre
 Et s'éclairer, cortège impalpable et falot,
 Qui défile un instant, muet, parmi le flot
 Du carillon sonore et léger, fer et cuivre.

Musique étrange, alerte et grave, tour à tour,
 Limpide, et qui se brise et s'émiette en saccades,
 Murmures d'eau, frissons de vent, claires cascades,
 Ou bannière claquante à l'angle de la tour...

Tel jadis il sonna, quand, aux jours de détresse,
 Le peuple en armes s'assemblait sur le marché,
 Et tel, quand aux refrains civiques des archers
 Brutales répondaient les clameurs des kermesses.

Fantastique et réelle, au rythme familier,
 La foule, du pays des rêves accourue,
 Se retrouve et, sans hâte, erre encor par les rues
 Et ne s'étonne pas, et n'a rien oublié.

Et tout est si vivant et normal qu'on va croire
 Peut-être à ce réveil de spectres en rumeur...
 Quand la dernière note hésite, tombe et meurt,
 Et rien ne reste, que la brume et la nuit noire. (1)

(Renaissance.)

(1) Cfr. V. HUGO : *Écrit sur la vitre d'une fenêtre flamande*, et, de R. DE MONTESQUIOU :

Ding-Dong.

Le carillon que l'insomnie écoute,
 Sur les toits bleus, sous la nuit froide, égoutte
 Les chants confus aux métalliques sons
 Dont la voix dure écarte les frissons
 Des voiles blancs qu'à l'angle des maisons
 Les revenants accrochent dans leur route...

Et le bourgeois dort en sécurité,
 Sous le réseau d'harmonie abrité
 Dont l'air connu le rassure et l'éveilleure ;
 Le carillon, exorciste du leurre,
 Sur le sommeil égrène avec bonté
 Le chapelet mélodieux de l'heure.

Et, sur les toits que sable de mica
 La lune bleue, on croit ouïr qui pleure
 Un son vitreux d'énorme harmonica.

(*Le Parcours du Rêve au Souvenir.*
 Moulins - Hollande.)

Charles Dornier.

Liesle (Doubs), 1873.

Œuvres poétiques : *La Chaîne du Rêve* (1905). — *L'Ombre de l'Homme* (1909).
Notre Pain quotidien (1913). — *Les Sillons de Gloire* (1918).

Fils d'un forgeron. Etudes au lycée de Besançon et à Paris. Actuellement professeur-adjoint au lycée Henri IV. Chante avec amour les sites et les souvenirs du pays comtois.

Epris d'idéalisme humanitaire, s'est attaché, depuis *L'Ombre de l'Homme*, à la poésie sociale : exalte le labeur des villes et des campagnes, toutes les nobles ambitions humaines. Poète très personnel

A fait aussi du théâtre (*Sous le Masque*, un acte en vers, 1907) ; des nouvelles (*Le Val d'Amour*, 1910) ; une étude philosophique et des poèmes en prose (*L'Ame au Miroir*, 1920) ; en collab. avec Ernest Prévost : *Le Livre Epique*, anthologie des Poèmes de la Grande Guerre (1920).

A fait la guerre, de 1914 à 1918, comme brigadier observateur d'artillerie.

L'Arbre (1)

Arbres qui modérez le soleil et le vent.
(V. DE LAPRADE.)

Comme un gardien fidèle, au seuil de la demeure,
Il étend ses bras noirs et dresse son pilier.
Son ombre sur le sol en tournant marque l'heure
Et caresse le mur d'un geste familier.

Comme un berger, vêtu d'un manteau de verdure,
Il guette, le matin, le départ des troupeaux,
Et sa masse s'éploie en sombre chevelure
Lorsque l'adieu du soir pâlit sur les coteaux.

Raquette au vert treillis, il rattrape et renvoie
Le vol entre-croisé des moineaux, des pinsons,
Ou, vannant le soleil dont les rayons poudroient,
Répand des pièces d'or à flots sur le gazon.

Ses feuilles que le vent rebrousse dès l'aurore
Vibrant de chants d'oiseaux, de reflets grelottants,
Sous la nef du ciel d'août, sont un lustre sonore
Que le silence et l'ombre éteignent par instants.

Son mobile rideau voilant le paysage
Nous fait plus grande et plus prochaine la maison,
Et les astres, la nuit, pendent dans son feuillage
Ainsi que des fruits d'or à toutes les saisons.

Son dôme de fraîcheur abrite les veillées
Pleines de vieux récits et de jeunes chansons,
Et les couples, l'épaule à l'épaule appuyée,
Se rapprochent sous l'arbre en y gravant leurs noms.

L'ombre de nos aïeux s'est mêlée à la sienne
Et longtemps nos enfants y joueront à leur tour.
Ce sont des mots lointains, sans doute, que retiennent
Les murmures confus de l'arbre aux fins de jour.

(1) Ce poème a remporté le 1er Prix du « MATIN » au Concours de l'Odéon (Juin 1909).

Mais quand viendra pour lui l'heure de la vieillesse,
 Son bois mort servira de nouveau les humains. —
 Il sera la grand'porte ou la poutre maîtresse,
 Le berceau des enfants, la *maît*, berceau du pain.

On le dépouillera de sa rugueuse écorce,
 Mais son rouvre sera la table où le labeur
 Familial retrouve et son cœur et sa force,
 Le grand lit où l'on naît, où l'on aime, où l'on meurt.

Et quand nous quitterons nous-mêmes la lumière,
 Ses planches recevront, doux cercueil, notre corps. —
 Nous irons avec lui reposer sous la terre,
 Et nous serons, dans l'ombre, avec son ombre encor.

(*Notre Pain Quotidien.*)

Les Maçons.

Fredonnant sur leurs mâts, sifflant sur leurs échelles,
 Ils travaillent pareils à des couples d'oiseaux.
 Leur cœur est simple et droit, leur tâche étant de celles
 Qui suivent sans écart la règle et le cordeau.

La foule sous leurs pieds coule noire, en la rue,
 Mais eux, vêtus de blanc, sur leur mur ils refont
 Le groupe sculptural des antiques statues
 Sur la ligne sévère et froide des frontons.

Ils sont les compagnons joyeux de la lumière.
 L'hirondelle a pour eux un cri plus fraternel,
 Et, cimentant d'étage en étage la pierre,
 Leur labeur chaque jour les hausse vers le ciel.

Et lorsque avec son toit et sa flèche élancée
 La maison vierge rit, leur caprice coquet,
 Comme un galant fleurit sa jeune fiancée,
 Pique sur le pignon la grâce d'un bouquet.

(*Notre Pain Quotidien.*)

André Foulon de Vaulx.

Noyon, 1873.

Œuvres poétiques: POÉSIES COMPLÈTES: I (1894-1896):

Les Jeunes Tendresses (1894); *Le Réveil des Roses* (1894); *Les Floraisons fanées* (1895);

Les Lèvres pures (1895); *Les Vaines Romances* (1896). — II (1897-1899):

La Vie éteinte (1897); *L'Accalmie* (1897); *Le Jardin désert* (1898).

III (1900-1903): *L'Allée du Silence* (1904). — IV (1904-1907):

La Statue mutilée (1907). — V (1907-1909): *La Fontaine de Diane* (1910).

VI (1910-1912): *Les Eaux grises* (1913); *Le Vent dans la Nuit* (1920). — *Théâtre.*

Père anversoïis, naturalisé Français, mère appartenant à une vieille famille noyonnaise.
 Romancier, poète, auteur dramatique. Ame tour à tour païenne et mystique.

Se complait, comme dit A. Dorchain, en des rêves aux demi-teintes. Artiste sensuel aussi, a modelé, dans le goût des idylles inachevées d'A. Chénier, des « bas-reliefs » antiques où s'affirme son désir inquiet du bonheur. Poésie pénétrante, pleine de mélancolique tendresse.

A publié, une dizaine de romans, et deux pièces appartenant au Théâtre fantaisiste en vers. Son œuvre critique est disséminée dans *Le Censeur* (1907-1908), *La Plume* (1912), *Les Loups* (1913-1914).

Intérieur d'Eglise.

Dans l'église d'Amiens que le soir pacifie
Je médite longtemps devant les bas-reliefs.
Le crépuscule étend ses ombres par les nefs,
Et l'on s'y sent vraiment en dehors de la vie.

Il y traîne une odeur d'eau bénite et d'encens,
De dalles, une odeur de linge et de cire.
Toute rumeur au seuil de cet asile expire.
Les plus humbles objets en sont compatissants.

L'âme avec les piliers vers les voûtes s'élance
Et sans entraves prend au ciel son libre essor.
Pour en ourler la paix de plus de rêve encor
La province au dehors allonge son silence.

Ah ! combien de cercueils ont passé par ici !
Combien d'enfants, combien de mères et de veuves
Ont sangloté sous trop d'angoisses et d'épreuves
Et dans les mains de Dieu remis leur cœur transi !

Aussi la voix des nefs est maternelle et tendre,
Et le regard de leurs piliers est triste et bon :
Bon d'avoir si souvent dit des mots de pardon,
Triste de tous les pleurs qu'on y laissa répandre.

(La Statue mutilée.)

Dans le Parc...

Dans le parc, en ce long crépuscule d'été,
Une flûte, là-bas, dit le charme de l'heure,
Comme si, douloureux de trop de volupté,
Le soir laissait pleurer sa voix intérieure.

C'est un faune de pierre accroupi sur un banc
Qui chante ainsi l'émoi du jour à l'agonie,
Et dont l'âme, sous un poids trop lourd succombant,
Exhale en un roseau sa souffrance inouïe.

L'ombre aux pieds nus sur l'herbe étouffe un pas léger,
Rôde, telle une nymphe, autour de la fontaine,
Et regarde sur l'eau mollement s'allonger
La rêveuse langueur de sa forme incertaine.

L'âme du faune dans la flûte s'absorbant
Souffle son désespoir jusqu'à ce qu'elle en meure.
L'ombre aux pieds nus, furtive, enjambe le vieux banc :
Et l'ombre danse aux sons de la flûte qui pleure.

(Les Eaux grises — Soirs de fièvre et de songe.)

La Nature en Hiver...

La Nature en hiver est l'aïeule apaisée
 Qui n'a pour les humains que maternels élans
 Et dont l'âme, à la fin quiète et reposée,
 Sait leur sourire encore avec ses cheveux blancs.

En elle tout s'épure et tout se simplifie.
 Tel un cœur surmené qui ne peut plus souffrir,
 Elle caresse l'homme encor pris par la vie
 Du suprême regard de ceux qui vont mourir.

Elle lui dit : " Un jour, pareil à mon visage,
 Se transfigurera ton masque tourmenté.
 Et tu ne seras plus qu'un calme paysage
 Exhalant la tristesse et la sérénité.

Contemple ces étangs, ces rivières gelées :
 Les arbres, les roseaux du bord et les talus
 Ne s'y reflètent plus qu'en images troublées.
 La surface de l'eau ne les réfléchit plus.

Ainsi quand, las de trop d'amertumes encloses,
 Ton cœur figé sera semblable à ce miroir,
 Tu fermeras toi-même à la beauté des choses
 Tes yeux désenchantés qui ne voudront plus voir. »

(*Le Vent dans la Nuit.*)

Jean Francis-Bœuf.

Argelès de Bigorre (Hautes-Pyrénées), 1873.

Œuvres poétiques : *Sur le Sentier*, vers et nouvelles (1900). — *La Halte* (1902).
Fleurs de Route (1903). — *Sur le Vieux Clavier* (1911).

Débute à 17 ans dans le journalisme. Fit partie du groupement de la *Phalange* (Dir. Jean Royère). Collabore à divers Journaux et Revues. Trois fois lauréat de l'Académie française.

Installé définitivement à Paris depuis 1902. Attaché au Ministère des Finances, est nommé, en 1913, percepteur et permuté, la même année, avec un fonctionnaire des Colonies. Actuellement adjoint principal des A. I., à Dakar.

En prose, on lui doit : *Gerbes grises*, contes et nouvelles (1908) ; *Le Cœur nu*, roman (1909) ; *Heures d'Afrique*, proses (1921) ; *L'Enfant rebelle*, roman (1921).

A le respect des traditions, le culte de la terre de France. Croit aux Forces qui ennoblissent la destinée de l'Homme. Se sert de mots très simples pour exprimer ses sentiments. Chante, sur le vieux clavier, les sanglots, les cris, l'enthousiasme et l'orgueil de l'homme.

La Pluie.

La pluie a des accents et des plaintes sans nombre...
 Lorsque, telle une source, elle jaillit du ciel,
 On dirait que l'azur, sur l'épaule de l'ombre,
 Sanglote, fatigué de gloire et de soleil.

Elle est la voix multiple et douce qu'on écoute,
Par les soirs lourds d'Été qu'embaument les jasmins ;
Avec qui notre esprit, dans les heures de doute,
Peut converser, en attendant de clairs matins.

Toute âme porte en soi comme un ciel éphémère
Où l'ombre se mélange à des enchantements.
Mais ce ciel crève aussi dans les nuits de misère
Et tout être a connu ces sourds déchirements.

Quand notre cœur malade étouffe et que la pluie
Mouille le chaume sombre ou l'ardoise qui luit,
Il semble que l'Espoir sur lequel il s'appuie
Soit plus sûr, soit plus fort et soit plus près de lui.

Le chemineau retient cette plainte infinie
De la pluie habillant de brume le hameau,
Et l'averse l'apaise, et sa course finie,
Le gueux ne saura plus menacer du couteau.

L'homme n'est pas cruel quand s'émeuvent les choses.
Le toit qu'il aperçoit, au loin, lui dit bonsoir
Et, malgré sa fatigue, il cueillera des roses
Pour en fleurir le seuil qu'il va franchir ce soir...

Quand la harpe des bois vibre aux vents de l'automne,
Quand je vais inquiet cherchant ma vérité,
Mon cœur se donne à la rafale monotone,
Car le chant de la pluie est un chant de bonté.

(*Sur le Vieux Clavier.*)

La Vieille Maison.

Sais-tu, passant, quelle est l'histoire
Que renferment ces murs très vieux,
Murs que connurent tes aïeux,
Dont tu gardes, fier, la mémoire ?
La maison, c'est l'Ame du monde
Contenue en un cadre étroit ;
C'est ta naissance, c'est ton droit,
C'est ta compagne frêle et blonde,
C'est ton pays en qui tu crois.
C'est ton passé clair, sans orage,
Ensoleillant ton avenir,
Ressuscitant un souvenir
Inoubliable du jeune âge
Qui, dans ton cœur, ne peut mourir.

Ce sont mille chansons païennes ;
C'est la gloire de l'un des tiens ;
Ce sont les vieux Noël's chrétiens,
Ce sont des amours très anciennes,
C'est ta vie et tu la retiens !

Que tu sois cet enfant prodigue,
Dédaigneux du foyer béni
Où naquit ton rêve infini,
Et que tu sentes la fatigue,
Ton cœur verra le toit jauni.

Et si ta course est vagabonde
Et que tu meures loin des cieux
De ta jeunesse et des aïeux,
Regarde ta chaumine blonde
Qui se dresse devant tes yeux.

Ecoute l'âme solitaire
De ton clocher plaindre ton sort
Et, sonnante le glas de la Mort,
Bercer ta suprême chimère,
Compagne du dernier effort !

(*Sur le Vieux Clavier.*)

Georges Périn.

Metz, 1873.

Œuvres poétiques : *Les Emois blottis* (1902). — *La Lisière Blonde* (1906).
Le Chemin, l'Air qui glisse (1910). — *Les Fêtes dispersées* (1921).

Poésie tout intérieure, de nuances fines et délicates ; expression un peu subtile, parfois.
A publié deux romans : *L'Expiation* (1905), et les *Rameurs* (1911).

Paysage.

Les petites peines qu'on a dans le printemps
Passent, avec, là-bas, de tout légers sillages,
Si furtives, la voile en deuil, les mâts chantants,
Si discrètes, de l'azur doux dans les cordages,

Qu'on regarde, et voici qu'on ne sait même plus
Pourquoi l'on a pleuré tout bas sur leur passage,
De quelle île d'oubli, de quel pauvre rivage
Leurs deuils si blancs, et roses presque, sont venus...

La fine brume d'or effacera leurs traînes,
Le bon soleil leur tend ses sourires subtils,
Vient sans faire semblant... et les petites peines
Glissent douces, et vont voguer dans les avrils.

Tant d'amour chante au cœur frais de la jeune année.
Le ciel appuie une caresse sur les yeux,
Comme des doigts passant... et son rêve est soyeux
Et translucide dans la belle matinée.

Une ouate emplit l'air de ses vertiges blancs.
La petite flottille hésitante, en sillage
D'or, descend la vallée au fil clair du printemps,
Et glisse dans l'azur très doux du paysage...

(es *Emois blottis*.)

Souplesse.

Un homme est là, avec sa douleur, dans la chambre.
Et tout un rythme qui va, vient, se cogne aux angles...
Raidie et malhabile, obstinée et farouche,
Comme une nichée heurtante qui se découvre,
La voici s'écrasant, — sa trop jeune douleur !...
Oh ! ce menton-là, d'ombre et de clarté, qui bouge
Sous ces deux mains qui voilent un visage en pleurs !
Le tremblement de ces épaules de malheur !

Mais à deux doigts du front, hors la fenêtre ouverte,
La ramure ouvre ses chemins de feuilles vertes.
Et parfois un oiseau remue ; et, souple, vive,
Danse une branche au bout des vertes perspectives.

Dehors c'est tout le jeu des choses, simple, aisé,
 Qui tourne... Au ciel, un doux flocon de soir rosé...
 L'air léger qui s'en vient emplit les interstices'
 Des branches, et se courbe, et circule, et se glisse...

Ce qui est haut et clair, et ce qui a mûri,
 Ce qui s'est embelli de plus de conscience
 Est là, qui bat avec douceur et se balance ;
 Et la divine grâce où prête chaque pli
 Des choses, du destin — finalement, est là
 Aussi, qui règne au cœur de ce grave infini.

Ah ! quel souffle, apportant l'écho de quel génie ?
 De Verlaine ou bien de Beethove — on ne sait pas —
 Va s'approcher tout à l'heure, qui la prendra,
 La Douleur, et la forcera, l'entraînera,
 Lui donnera de grandes ailes de magie
 — Non pour se dérober, non pour fuir, on le sent ! —
 Mais pour voler à jamais là muettement,
 Là où s'offre un chemin léger de feuilles vertes,
 A deux doigts de ce front, hors la fenêtre ouverte,
 Là où par un mystère adorable se plie
 Un peu d'ombre, tout simplement, un peu de vie,
 Et où voici que c'est la très pure harmonie ?...

Quel souffle — dites-moi, quel écho d'un génie ?
 ...Ou bien vous qui tournez le cou sans plus, peut-être,
 Vous dont un geste glisse ici sous la fenêtre,
 Vous qui jouez avec une branche des bois,
 Un doux rameau, souple et fragile, entre vos doigts ?...

(*Le Chemin, l'Air qui glisse.*)

Joachim Gasquet.

1873.

Œuvres poétiques : *L'Enfant* (1900). — *L'Arbre et les Vents* (1901).

Les Chants séculaires (1903). — *Les Printemps* (1909). — *Le Paradis retrouvé* (1911).

Lcs Hymnes (1919). — *Le Bûcher secret* (1921).

Nourri de sève païenne et de lectures chrétiennes. V. Hugo fut son dieu. Comme lui chante le Bien, le Vrai, le Juste ; en vers harmonieux et bien frappés, exalte la Vie, la Nature, l'amour du sol natal, la beauté des horizons familiers, le culte des ancêtres, le goût de l'ordre, la foi profonde dans le miracle grec, la beauté du Travail, la Patrie.

Dans le *Paradis retrouvé*, il exprime, selon le mot de Louis Mercier, « en vision d'ordre et de lumière, l'incohérence des Travaux et des Jours actuels. »

La Guerre lui a inspiré des *Hymnes* d'une grande beauté.

Le Chêne.

A force de songer dans mon étroit domaine,
 Chaque chose a pour moi pris une forme humaine,
 La maison me regarde avec des yeux rêveurs,

Au-dessus de l'enclos les arbres me font signe
Que le satyre rôde et grapille ma vigne
Et que sous les rosiers rient les faunes voleurs.
Mais moi, pensif, suivant les lointaines lueurs
Qui marchent sur les prés ou courent sur la route,
Négligeant ce que dit ma pinède, j'écoute
La confuse rumeur tombant du ciel profond,
Le murmure des eaux et tout le bruit que font
Les hommes travaillant dans l'immense campagne.
Et je pars, le soleil se lève sur les champs.
Le matin est un hymne, et dans les larges chants
Que verse sur les bois l'orgue de la montagne,
Je vois trembler le ciel comme un voile d'amour.
Derrière le rideau des vents et des nuages
Quels dieux rêvent couchés sous les baisers du jour ?
Une langueur sacrée enivre les feuillages,
Molle et rose là-bas la plaine s'agrandit,
Et le brouillard doré des lointains paysages
Au-dessus des étangs brusquement respandit.
Le matin lentement se déroule. O chaumières,
Grands arbres rencontrés sur le bord des chemins,
Source verte, eau glacée où je trempe mes mains,
Je vous aime ; partout les routes coutumières
Accueillent le printemps couronné de jasmins.
La plaine est un bouquet odorant, les clairières
Dans l'odeur des lilas bercent leur frondaison,
Les vieux chênes rêveurs sous l'étreinte des lierres
Murmurent, dans les vents s'élargit ma raison,
Et, pour mieux pénétrer la volupté des choses,
Je me couche dans l'herbe à l'ombre des lauroses
Ou je cours, attiré par ce qui chante et luit.
Derrière moi pourtant, vaste et pure, la nuit
S'avance lentement et mon cœur la devine
Sous les noyers, là-bas, qui descend la colline.
Les hommes fatigués regagnent les hameaux.
On voit les chariots frôler les bas rameaux
Et les buissons en fleurs sur le bord de la route.
Un fagot à ses pieds, une pauvre écoute
Les dernières rumeurs de la campagne, un chien
Aboie, et je suis seul, et je n'entends plus rien
Que l'adieu d'un beau jour dans les branches des ormes.
Je suis heureux, j'ai fait pour l'œuvre quotidien
Ma moisson aujourd'hui de rythmes et de formes.
Un poème nouveau se lève au fond de moi,
La plaine a dans le soir la beauté d'une loi,
Mor cœur vit tout entier dans le blanc paysage,
Et content je reviens vers ma vieille maison
Tandis qu'à chaque pas que je fais, l'horizon
S'obscurcit, comme on voit s'endormir un visage,
Et que la lune monte au-dessus du village !

Et j'arrive. Ma lampe est allumée. Un feu
 De ramilles déjà dans le vieux salon brûle.
 L'étoile du berger au ciel à peine bleu
 Tremble sur mes cyprès au vent du crépuscule.
 Les puits, pour m'accueillir, sourit comme un vieillard,
 De revenir si tard la maison me pardonne,
 Mais, au milieu des prés, un lumineux brouillard
 Enveloppe le chêne apporté de Dodone.

O grand chêne, semé par mes lointains aïeux,
 Dans tes branches parfois revient l'esprit des dieux.
 Les aigles en passant déchirent ton feuillage.
 Une noire sueur ruisselle sur ton front.
 Les abeilles, l'hiver, habitent ton vieux tronc,
 Et les troupeaux, l'été, recherchent ton ombrage.
 Mais moi, lorsqu'en rentrant, j'ose venir m'asseoir
 Dans ton ombre terrible où s'empourpre le soir,
 Je crois m'évanouir au milieu d'un orage.
 La maison disparaît, tout le ciel devient noir,
 Et les cheveux au vent, pâle, cherchant à voir,
 Je sens mon cœur répondre au souffle de tempête
 Qui dans tes feuilles d'or s'engouffre sur ma tête.
 Et je n'entends plus rien, mes regards ne voient pas,
 Mes mains ne touchent plus les lourds branchages bas,
 Des dieux abandonnés je subis la colère.
 Puis tout à coup l'esprit des vieux temples déserts
 Me visite, et muet sous les feuillages verts,
 Sourd comme Beethoven, aveugle comme Homère,
 Dans mon sang à grands flots je sens couler ma mère,
 La Terre, la nourrice éternelle des vers,
 Et dans mon cœur d'un jour s'abîmer l'univers.

(Les Chants séculaires.)

Lacrymæ Rerum.

Les humides rumeurs de la pluie et du vent
 Entrent par la fenêtre ouverte sur la plaine,
 Mais tes yeux sans clarté, ta bouche sans haleine
 Ne sentent plus, hélas ! rien du monde vivant.

Ton fils, sous les rosiers, à l'ombre de tes roses,
 Peut t'évoquer, mais toi, mon père, plus jamais,
 Dans le vieux parc, sur le vieux banc où tu fumais,
 Tu ne viendras rêver à l'amitié des choses.

Ils vont fleurir, les lys que tu plantas ! L'Été
 Va cueillir de ses doigts brûlants la rouge pêche.
 Mais un autre déjà s'est servi de ta bêche,
 Le jardinier distrait ne t'a pas regretté.

Cependant le bon puits, sous sa barbe de lierre,
 Sous son front décrépît, se souvient par moment,
 Un souci ride l'eau du vieux bassin dormant,
 Le laurier à genoux murmure une prière.

Pour les indifférents rien ne semble changer,
 Mais pour moi, pour ton fils à qui parlent ces choses,
 Un frisson leur répond du champ où tu reposes,
 Et ton âme a tremblé dans l'âme du verger. ⁽¹⁾

(*Les Printemps.*)

L'Ombre.

A son étau l'homme cisaille,
 Et derrière, pareille à lui,
 Gigantesque, sur la muraille
 Où l'âme de la forge luit,

Son ombre active se promène
 En suivant le travail qu'il fait,
 Et dans cette ombre à forme humaine
 Comme un dieu s'ébauche imparfait.

Elle va, vient, elle se penche,
 L'apprenti lui sourit des yeux ;
 Le rustre a retroussé sa manche,
 L'ombre étend un bras glorieux.

Partout, dans la ville qui fume,
 Heureux comme lui de peiner,
 Devant le four, devant l'enclume,
 Un Prométhée est enchaîné.

Le cordonnier dans son échoppe,
 Le verrier devant son vitrail,
 Toute aiguille, toute varlope
 S'apparentent à son travail.

Et chantant leur rude romance,
 Sans se connaître, sans se voir,
 Tous ne font plus qu'une âme immense
 De ville en ville, dans le soir,

Tandis qu'au cœur de ce murmure,
 Dans la grande ombre qui le suit
 Le forgeron voit la figure
 Du Peuple qui forge avec lui.

(*Le Paradis retrouvé.*)

Emmanuel Delbousquet.

Sos (Lot-et-Garonne), 1874-1909.

Œuvres poétiques : *En les Landes* (1892). — *Le Chant de la Race, 1893-1907* (1908).

Voici ce que Delbousquet nous écrivait lui-même en 1904 : « Je suis né à Sos, en pays d'Albret, le 27 avril 1874. Sos est un vieux bourg, aux confins des grandes landes de Gascogne, bâti sur une colline rocheuse entourée de forêts de pins et de chênes-lièges, et d'où l'on voit, au nord, et à l'occident, les *pignadas* landaises emplir, tout l'horizon de leurs vagues bleuissantes. J'aime ce pays brûlant et mélancolique, comme le marin aime la mer.

Cfr. de CÉCILE PERIN :

Souvenir.

Quand la pourpre du soir à l'horizon se traîne
 Mon cœur crucifié se meurt avec le jour.
 — O père, c'était l'heure où nos têtes sereines
 Se penchaient au balcon pour guetter ton retour.
 Tu rentrais. Le jardin s'éclairait de nos rires.
 Les pétunias bleus et les tabacs en fleur
 Embaumaient l'air léger. Tu t'asseyais pour lire
 Et les cloches du soir sonnaient avec lenteur.

La nuit à pas furtifs frôla't les lauriers-roses.
 Un jet d'eau s'effeuillait sur le sable mouillé.
 Tu te taisais, humant la fraîche odeur des choses.
 Le chien, paisiblement, se couchait à tes pieds.
 Sur une estompe d'or les collines vermeilles
 Avec le ciel rose et lilas se confondaient,
 Et dans l'ombre naissante, heureux, tu écoutais
 Fleurir autour de toi notre joie en corbeille...

(*Variations du cœur pensif.*)

Je passe ma vie à chevaucher à travers landes et bois. J'ai quitté Toulouse où j'ai « fait mes études » durant dix années. Là j'ai connu Marc Lafargue, Maurice et André Magre, Jean Viollis, Henry Muchart, Armand Praviel, etc. J'ai eu conscience des forces qu'il fallait grouper. J'ai fondé les *Essais de Jeunes* auxquels l'*Effort* a succédé, puis le *Midi fédéral*, journal hebdomadaire dont le titre est un programme. La *Revue provinciale* récolte, à cette heure, la moisson que nous avons semée. Elle réunit les meilleurs écrivains de Gascogne, de Languedoc et de Roussillon. Détail (qui peut avoir son importance) : je ne suis jamais allé à Paris. J'exècre la centralisation sous toutes ses formes — et je suis un *régionaliste* convaincu. J'aime mon pays, au point de ne le jamais quitter. Une nostalgie me prend à chaque voyage au nord de la Garonne. Mais cela ne m'empêche point de goûter la beauté de toutes les œuvres et de toutes les races différentes.

A mené la vie de propriétaire campagnard, s'occupant de ses métairies, élevant du bétail et plantant des bois de sapin. Travail et solitude ont été sa devise.

A écrit quatre romans de mœurs landaises : *Le Mazareilh*, 1902 ; *Margot*, 1903 ; *L'Ecarteur*, 1904 ; *Miguette de Cante-Cigale*, 1908.

Le Chant natal.

(FRAGMENT.)

Entre les monts, le fleuve et l'atlantique mer,
De la Garonne, jusqu'au pied des Pyrénées,
S'étend le grand pays à l'horizon désert :
La Lande de Gascogne où ma chanson est née.

Enfant, j'ai bu l'azur éclatant et le vin
D'une colline d'or qu'entourent les bois sombres,
Comme un autre océan de sables et de pins,
D'où l'on voit les hauts pics luire au-dessus de l'ombre.

Douceur de l'air natal que l'on respire à flots
Sur la bruyère en fleurs qui empourpre la plaine...
Matin où l'on chevauche, ivre au vent du galop
Dont le rythme bat fort au fond de chaque veine !...

Forêts de chênes-liège aux arceaux réguliers
Couleur d'argent verdi sous l'ardente lumière
Qui baigne les ajoncs et les glauques fougères
Où leurs troncs d'ocre rouge érigent des piliers...

Etangs de verts roseaux et que les hautes dunes
Séparent de la mer, espaces d'eau sans fin
Flamboyants au soleil et blanchis sous la lune...
Au ras de l'horizon immense et noir des pins.

Quand le soir brûle au fond des *pignadas* ⁽¹⁾ antiques
Dont les entailles d'or étincellent aux flancs,
Quand des bœufs, attelés à de grands chars rustiques,
Passent, coiffés de peaux, vêtus de longs draps blancs,

Et que les bouviers bruns, appuyés sur leur pique,
Chantent avec lenteur un vieil air d'autrefois, —
Mon cœur triste est gonflé de poèmes épiques
Et les ombres des dieux s'éveillent à ma voix :

(1) Forêts de pins, en dialecte gascon.

Car je me sens ton fils, ô Lande maternelle,
 Conscient de ta force et de l'âpre beauté
 De ta race subtile, altière et sensuelle,
 Dont l'ardeur est pareille au soleil de l'été.

Je sais que j'ai puisé dans ton sein cette sève
 Qui nourrit de clarté vibrante mon cerveau
 Et transforme en idée éclatante le rêve
 Que me versent ton ciel et tes bois toujours beaux...

Une ivresse me vient d'y vivre solitaire, —
 Avec l'orgueil amer de n'être pas compris
 Et de porter en moi l'âme de cette terre,
 Poète que nul rêve humain ne désaltère

Hors des grands horizons qui ferment mon pays...

(*Le Chant de la Race.*)

Charles-Adolphe Cantacuzène.

Bucarest, 1874.

Œuvres poétiques : *es Sourires glacés* (1896). — *Les Douleurs cadettes* (1897).
Les Chimères en danger (1898). — *Cinglons les Souvenirs et Cinglons vers les Rêves* (1900).
Sonnets (1901). — *Litanies et Petits états d'âme* (1902). — *Remember* (1903).
Les Grâces inemployées (1904). — *Poussières et Falbalas* (1905).
es Retrouvailles (1908). — *Larmes fouettées* (1911).
es Adorables Coïncidences (1912). — *Apothéoses de Météores* (1913).
Amour de Juliette (1913). — *Mes Brouillards de Roses* (1914).
Hypotyposes (1916). — *es Réalités roses* (1918).

Descend d'une ancienne famille princière qui remonte à l'empereur byzantin Jean VI Cantacuzène. Poète original, d'un parisianisme aigu. Stéphane Mallarmé le définit avec esprit : « Une naturelle et élégante badine qui cingle des fleurs, et, par instants, rythme, songeur un souvenir... ». S'intitule lui-même, modestement, un « amateur éperdu ». G. Kahn et R. de Gourmont admirent son originalité.

Sa manière un peu précieuse, impertinente et fringante, qui l'a fait comparer à Musset et à Heine, n'empêche pas Charles-Adolphe Cantacuzène d'avoir une philosophie bien à lui, qui apparaît surtout dans les œuvres des dernières années.

Vit actuellement, un peu à l'écart de tous les essais contemporains, à Ixelles. Est conseiller de légation.

1916.

Voici le nouvel an qui sort, en s'étirant,
 des limbes infinis de l'infini néant,
 et qui se dore des blondeurs du firmament.
 L'énorme sablier fait de toutes nos cendres
 se déverse sans bruit des Andes jusqu'aux Flandres.

A travers les rumeurs immenses des combats,
 la douceur des repas, la torpeur des trépas
 et des sommeils, le temps ne s'arrêtera pas.

Comme il marche, le temps, au milieu des allées
 des fleurs et des parfums des heures en allées !

A pas ouatés, charmants et lugubres et lents,
cet an dispersera les roses des galants ;
et puis d'autres galants viendront et d'autres ans.

Et tout meurt constamment ou plutôt s'évapore
dans la brume qu'enfante une éternelle aurore.

(*Les Réalités Roses.*)

Sonnet.

Mais nous aimons les choses transitoires
Qui ne vivent que dans le souvenir :
Finissent-elles sous les terres noires
Du dernier et du suprême avenir ?

Scintillation dans l'or des mémoires,
Vous ranimez ce qui devra finir ;
Petites gloires couvertes de moires
De ce que l'on ne peut pas définir !

Et tout à côté des passions fortes,
Revivent de petites choses mortes,
Mais point autant, dans l'esprit, qu'on le croit.

Et sous les flux blonds et verts des planètes
Et dont les rotations sont des fêtes,
Le monde s'en va : le souvenir croît.

(*Considérations lyriques.*)

André Dumas.

Paris, 1874.

Œuvres poétiques : *L'Aube* (1900). — *Paysages* (1901). — *Les Roseaux* (1921).

Poète délicat, porté à la mélancolie ; aime à se pencher, inquiet et frissonnant, sur les êtres et les choses, écoutant

Frémir le vague instinct des moindres créatures,

et sentant, à vouloir pénétrer les mystères de toute la vie inconnue, éparse autour de lui, son âme s'emplir d'un émoi grandissant.

A fait aussi du théâtre. On lui doit un roman : *Ma petite Yvette*. Critique dramatique à *l'Ere nouvelle*.

Le Village.

Le village, là-bas sur le bord du coteau,
Sourit dans l'air du soir avec ses maisons blanches,
Et dresse vers les cieux, parmi les hautes branches,
Le clocher d'une église et la tour d'un château.

Transparence du ciel ! Sérénité de l'heure !...
Seule un peu de fumée ondule à l'horizon.
Un mince filet gris sort de chaque maison
Comme pour révéler sa vie intérieure.

Et la cloche du soir s'ébranle dans la tour,
Et son tintement monte à travers la fumée,
Et l'ombre, à pas de loup, descend sous la ramée,
Comme si l'angélus hâtait la fin du jour.

Que de cœurs ont battu dans cet humble village !
 Que de bonheurs cachés que je ne connais pas,
 Que de couples muets sont rentrés pas à pas,
 Par ce même chemin, sous ce même feuillage !

C'est l'heure où les maris, le travail achevé,
 Reviennent ; et la paix du soir emplit les âmes.
 Ils inclinent le front vers le baiser des femmes
 Et chacun est heureux de s'être retrouvé.

Et l'on s'assemble autour de la table servie.
 On se couche dans les grands lits silencieux.
 On se lève au matin, du sommeil plein les yeux...
 Et c'est là du bonheur et c'est là de la vie.

Et tous, jeunes et vieux, ont leurs jours de douleurs,
 Et le village est plein d'histoires arrivées.
 Les peines dont je souffre, ils les ont éprouvées,
 Et mes émotions sont pareilles aux leurs.

Ils vivent et mourront dans la petite ville,
 Sans vouloir rien de mieux, sans rêver rien de plus,
 Ils se signent très bas quand tinte l'angélus,
 Sentant confusément veiller le ciel tranquille.

Et voici que s'éteint la dernière rumeur,
 S'efface la fumée et se taisent les cloches.
 On pourrait ignorer que les maisons sont proches,
 Où l'on vit, où l'on aime, où l'on souffre, où l'on meurt...

Et dans la douce paix que chaque nuit ramène,
 Le village, noyé par l'ombre, disparaît.
 Et je vais partir seul, plein du vague regret
 De rester étranger à tant de vie humaine. (1)

(Paysages.)

(1) Cfr. VERHAEREN :

Les Soirs d'été.

Lorsque rentrent des alentours,
 Tels soirs d'été, les attelages,
 Les vieilles gens des vieux villages
 Se rassemblent aux carrefours.
 Les plus anciens semblent descendre
 Du calvaire de leurs cent ans :
 Leurs petits yeux sont clignotants
 Dans leur face, couleur de cendre.
 Ils sont à bout de tant marcher ;
 Ils radotent, sourient et pleurent,
 Puis se taisent, écoutant l'heure
 Casser le temps, à leur clocher.
 Les aïeules se sont assises
 Sur les roses d'un coussinet :
 Les deux brides de leur bonnet
 Tombent d'aplomb sur leurs mains grises.
 Les veilleuses du souvenir
 Brûlent aux coins de leurs mémoires,
 Leur menton mâche des histoires
 Longues à ne jamais finir.
 La plus jeune passe à la ronde
 Quelques lambeaux d'un almanach ;
 Entre deux prises de tabac
 On discute la fin du monde.

On reparle de morts fauchés
 — Depuis quel temps ! — Dieu s'en souviene :
 " C'était quand l'école gardienne
 S'ouvrait encore, au vieux marché. "

On dit ses deuils et ses misères ;
 On se chamaille et c'est à qui
 Traîne le plus dolent ennui
 Vers les plus noirs anniversaires.

Tous sont jaloux de leurs douleurs :
 Défunt leur fils, morte leur fille ;
 Les bœufs, qui sont de la famille
 Captés, un soir, par des voleurs.

Et tous les maux que l'on endure
 Sans qu'on aille crier merci !
 Sève épuisée et sang moisi,
 Sous la chair flasque et la peau dure.

Ainsi causent les vieilles gens,
 Les soirs d'été, dans les villages ;
 Sur le chemin, les attelages
 Fleurent, au loin, comme un encens.

Et, jour à jour, les temps s'écartent ;
 Du lundi soir au samedi,
 On ressasse ce qu'on s'est dit ;
 Mais le dimanche, on joue aux cartes.

(Les Plaines.)

La Flûte.

Calme provincial ! L'avenue est déserte.
 La ville dort. Je rêve à ma fenêtre ouverte.
 La nuit est toute bleue et des parfums flottants
 Charriés par la brise annoncent le printemps.
 Par moments, dans la paix de la ville endormie,
 A quelque horloge tinte une heure ou sa demie,
 Et parfois, prolongeant quelque vague entretien,
 Des passants attardés font aboyer un chien.

Soudain, à je ne sais quel balcon invisible,
 Une flûte s'éveille et sa chanson paisible
 Pleure, tremble et s'épand en ondes dans la nuit.
 C'est un soupir qui passe et qui s'évanouit.
 C'est une âme, qu'un mal inguérissable oppresse,
 Qui jette au vent du soir l'excès de sa tendresse.
 C'est la plainte d'un cœur d'où s'échappe un aveu.
 Et la chanson palpite et se mêle au soir bleu,
 Si fluide dans l'air, si douce, si touchante
 Que l'on dirait que c'est la nuit même qui chante.

O toi qui, n'osant point le confier au jour,
 Livres au vent nocturne un ineffable amour,
 Sais-tu, toi dont la flûte, humble magicienne,
 En disant ta douleur raconte aussi la mienne,
 Qu'un être est là, dans l'ombre, éperdu, haletant,
 Qui, troublé par ta voix mystérieuse, entend
 Résonner chaque note en son âme sonore,
 Et qui jusqu'au matin, tout frémissant encore,
 Poursuivra vainement le sommeil qui s'enfuit,
 A cause qu'une flûte a chanté dans la nuit. (1)

(Les Roseaux.)

Paysage.

C'est un paysage humble et sobre.
 Peu d'éléments en font les frais.
 Un coin de champ près d'un marais
 Dans la pâleur d'un soir d'Octobre.

Blottie à droite, une maison
 Où tremble un ruban de fumée.
 Puis la lande vide, fermée
 Par les coteaux de l'horizon.

Las du travail de la journée,
 Uu homme songe, outil en main.
 Soumis au dur labeur humain,
 Il accepte sa destinée.

Et près de lui, ne parlant pas,
 Dans le jour gris qui diminue,
 Sa femme, immobile, venue
 Prendre l'homme pour le repas.

Pourtant cet humble paysage
 Eût tenté Millet ou Cazin
 Pour son charme puissant et sain
 Et la pitié qui s'en dégage.

On sent que ces êtres penchés
 Dans leur détresse solitaire
 Appartiennent à cette terre
 Comme les eaux et les rochers.

(1) Cfr. *Vieux Quais*, de G. Rodenbach.

Ils y vivent. Ils font partie
Du grand horizon vaporeux.
Leur faiblesse m'emplit pour eux
De fraternelle sympathie.

Et dans le soir qui, vague encor,
Répand sa tendresse infinie,
Sentant mieux l'intime harmonie
Des figures et du décor,

Je contemple, mélancolique,
Ce couple grave et résigné;
Qui, là-bas, rêve, tout baigné
De poésie évangélique.

(Les Roseaux.)

Paul Souchon.

Laudun (Gard), 1874.

Œuvres poétiques : *Elévations poétiques* (1898). — *Nouvelles Elévations poétiques* (1901).
Elégies parisiennes (1902). — *La Beauté de Paris* (1904). — Théâtre.

En préparation : un nouveau livre de poèmes.

Né de parents paysans, sur la rive du Rhône qui fait face à Orange. Depuis 1896 s'est fixé à Paris, mais a gardé vivace l'amour de sa terre méridionale.

« Païen subtil, humaniste sans le savoir et dont le latinisme conserve je ne sais quelle couleur d'italianisme francisé par la Renaissance, provençale surtout... » (Ch. Méré).

Dirige actuellement tous ses efforts vers le théâtre poétique.

Lyrisme d'une noble simplicité et d'élégance racinienne.

A publié en prose : une traduction de *Bagatouni*, roman provençal de Valère Bernard (1902) ; *Les Mots héroïques de la Guerre* (1915) ; *Les Tranchées de Pélissanne*, roman (1918) ; *Les Grandes Figures de l'Humanité*, recueil de biographies, en collab. avec Jean Tild (1920). Va faire paraître prochainement un nouveau roman : *Le Meneur de Chèvres*. Rédige la chronique du Midi au *Mercur de France*. Chef des services parisiens du *Petit Provençal*.

Le Passeur.

O Passeur, par ce soir si tragique d'automne,
Où l'eau, malgré la brume amassée à ses bords,
Sous le vent violent se soulève et moutonne,
Ne m'as-tu pas conduit sur le fleuve des morts ?

Henri Barbusse.

Asnières, 1874.

Œuvre poétique : *Les Pleureuses* (1895).

C'est l'histoire confidentielle d'une âme sensible, qui « pleure » de doux rêves et qui exhale sa mélancolie voilée dans des vers d'une diaphanéité quelquefois subtile. Prix Goncourt (1916), pour son roman *Le Feu*.

LA LAMPE.

La nuit en songes funèbres
Descend du grand ciel dormant
Et la lampe doucement
Montre son cœur aux ténèbres.

Dans le coin silencieux
Naît la fleur crépusculaire...
La douceur du soir l'éclaire
Comme un sourire des yeux.

Avec la foi qui persiste,
Avec son rêve humble et pur,
Timide aux heures d'azur,
Elle attendait l'heure triste.

E'le est bonne aux calmes jours,
Aux pauvres nuits sans paupières,
Bonne à toutes les prières,
Puisqu'elle est seule toujours.

Et la reine au palais sombre
A peur de s'évanouir,
Ne voulant pas éblouir
Les yeux désolés de l'ombre.

Dans la fuite coutumière
Des derniers rayons du jour
Le silence vient autour
Pour écouter sa lumière.

Elle donne sans parler
Sa messe silencieuse ;
Mais la caresse pieuse
Ne peut pas tout consoler.

Autour de moi les peurs infernales s'élancent :
 Je crois n'être pas seul au banc des passagers,
 La barque est lourde au choc des flots qui la balancent
 Et mes pieds sont pressés par des pieds étrangers.

Si je plonge mes mains dans l'onde, des étreintes
 Glacent mon sang jusqu'à sa source remué ;
 Ta rame s'abaissant vient animer des plaintes,
 O Passeur, à la proue invisible et muet.

Revenons-nous chez les vivants ?... Des voix lointaines,
 Un bateau qui nous frôle avec des fanaux clairs,
 Et, guidant les haleurs sur les rives prochaines,
 La conque du barreur qui déchire les airs...

Voici l'île apparue en une masse d'ombre,
 O Passeur, abordons : sous un toit qui s'endort
 Dans la brume échappée à la rivière sombre,
 Je dois trouver l'Amour assis au foyer d'or.

(La Beauté de Paris)

Farandole.

Aux sons du fifre et du tambourin	Aux sons du fifre et du tambourin
La farandole	La farandole
Passe et repasse.	Passe et repasse.
Avant cette guerre	Que sont devenus
Nous l'avons dansée !	Tous ces fins danseurs ?
Avec nos tailleoles	Ceux de Barbentane,
Et nos souliers blancs	De Laudun, d'Orgon,
Nous étions légers	Sous leurs bérêts bleus
Comme des abeilles.	Ou leurs bérêts blancs ?
Aux sons du fifre et du tambourin	Aux sons du fifre et du tambourin
La farandole	La farandole
Passe et repasse.	Passe et repasse.
La main dans la main,	Ils sont endormis
Selon la cadence,	Loin de leur soleil
Nous formions le pont,	Aux plaines du Nord
Des chaînes de fleurs,	Et n'entendent plus
Des champs de maïs	Dans les noirs cyprès
Ou des treilles d'or.	Souffler le mistral.

Aux sons du fifre et du tambourin
 La farandole
 Passe et repasse.

Mais d'autres viendront,
 Avec leurs vingt ans !

Aux sons du fifre et du tambourin
 D'autres sont venus !
 La farandole
 Passe et repasse.

(1920)

Tristan Klingsor.

La Chapelle (Loise), 1874.

Œuvres poétiques : *Triptyque des Châtelaines* (1892). — *Triptyque à la Marguerite* (1894).
Filles-Fleurs (1895). — *Squelettes fleuris* (1897). — *L'escarpolette* (1899).
Schéhérazade (1903). — *Chanson de ma mère l'Oie* (1906).
Le Valet de cœur (1908). — *Poèmes de Bohème* (1913).

De son vrai nom Léon Leclère.

Poète, peintre (portraits et natures mortes), musicien, critique d'art. Espèce de ménestrel moderne, épris de contes de fées et de contes arabes. S'inspire de la poésie populaire. Vers souple et élégant, très musical. Charles Guérin l'appelle un orfèvre musicien. A fait aussi de courtes pages, de prose (*Le Livre des Esquisses*.)

Le Vent.

Le vent a voulu s'enfuir aux saules,
 Mais la forêt l'a retenu ce matin encore,
 La forêt qui passe entre ses cheveux de folle
 Ses longs doigts de vieille et son peigne d'or.

— Mon fils où voulez-vous donc courir ?

— Je veux jouer avec les ailes de lin blanc
 Des barques sur la mer et des radeaux ;
 Je veux jouer avec les oiseaux de linge tremblant
 Qu'on pend aux cordeaux.

— Mon fils où voulez-vous donc courir ?

— Je veux jouer avec le sable des routes
 Et l'eau des ruisseaux qui jasant d'amour,
 Avec les tabliers des fillettes en déroute
 Et leurs jupons courts.

— Mon fils où voulez-vous donc courir ?

— Je veux entrer aux chaumines de paille
 Par la croisée ou par la porte,
 Pour souffler la flamme aux murailles
 Ou la chandelle de Pierrot à demi morte.

— Mon fils où voulez-vous donc courir ? —

Mais le vent espiègle court encor
 Et la forêt sans feuilles a laissé choir
 Ses longs bras de vieille et son peigne d'or
 Comme une aïeule qui va mourir ce soir.

(*Le Valet de cœur*.)

La Route.

Sur ton beau tapis de poussière rose,
 De poussière grise, de poussière blonde,
 O route, rois ou pauvres, fous ou fiancés,
 Cueilleurs de baisers ou cueilleurs de roses,

Sur ton beau tapis de poussière blonde,
 Tout le monde, tout le monde, tout le monde
 Y a passé.

Les charmants cortèges des cent princesses
 Sur leurs haquenées chamarrées de soie
 Avec en tête trois jolis trompettes
 Gonflant leurs joues rouges et sonnant sans cesse
 Des airs, des airs, des airs de fête
 Et de joie.

Avec les dix pages qui vont à pied
 Chaussés de souliers fins à la poulaine
 Et qui racontent des histoires de cour
 Sur les vieux seigneurs estropiés
 Et sur les jeunes châtelaines.

Avec la reine qui se penche vers un gueux
 Et vide en son chapeau sa bourse de velours,
 Avec les suivants aux chevaux fougueux
 Faisant tinter tour à tour
 Les grelots d'or et d'argent aux carrefours.

Et puis les gens de guerre allant en Allemagne
 Au son des fifres, des peaux d'âne et des tambours,
 Les fantassins et les soudards sans sou ni maille,
 Avec de grands mousquets et de grandes moustaches,
 Et des roses en guise de gage
 A leurs pourpoints trop râpés et trop courts.

Ceux qui s'en vont le cœur léger et rassasié
 En leurs habits percés de balles et de trous,
 Ceux qui s'en vont vers le trépas,
 Monsieur de la Palice et ses quat'-z-officiers,
 Monsieur de Marlborough et ses quatre beaux pages,
 Monsieur de Marlborough qui ne reviendra pas.

Et puis ceux des villages,
 Les loqueteux, les paysans, les claquedents,
 Les miséreux et tous les jacques aux pieds nus,
 Les marmiteux, les pauvres hères qui se ruent
 Vers l'inconnu,

La vieille haine au cœur et l'âpre faim aux dents,
 Et qui dévalent des coteaux,
 En rangs farouches et pressés,
 Avec des serpes, des bâtons et des couteaux,
 Avec des pierres et des coutres de charrues,
 Avec des pics, avec des fourches et des faux,
 Tous ceux qu'on tue
 Dans les fossés
 Comme des chiens.

Et puis les bohémiens
 Et les danseurs de corde et les faiseurs de tours,
 Et les diseuses de bonne aventure
 Et les vendeuses de philtres d'amour
 Que les filles écoutent
 Et les sorcières aux mystérieux détours
 Qui parlent des choses futures
 Ou du passé
 Et tous, et tous, ô route
 Sur ton beau tapis de poussière blonde
 Ont jadis passé.

Et moi aussi, le trimballeur de rêves,
 Moi qui voudrais te suivre jusqu'au bout du monde,
 O belle route, et qui chanterais
 Les plus belles chansons du monde
 En allant vers Ys ou vers Ysselmonde,
 Et qui chanterais sans trêve
 En passant par le village ou la forêt.

Et moi, moi qu'on doit reconduire un jour
 Entre tes haies fleuries de roses,
 Mort d'avoir tant souffert pour un peu de beauté,
 Mort, mort, et pour toujours le crâne vide et sourd,
 Tandis que les porteurs rêveront d'autre chose
 En faisant balloter
 Mon corps et mon vieux cœur dans leur boîte de bois.

Moi qui passerai là pour la dernière fois
 Avec un drap de toile cousu dessus mon front
 En guise de chemise pour l'éternité,
 Moi qui passerai là pour la dernière fois,
 O route,
 Comme tous, tous, tous, et comme toutes,
 Les beaux et les belles, les gueux et les rois
 Y passeront.

(Poèmes de Bohême.)

Julien Ochsé.

Paris, 1874.

Œuvres poétiques : *L'Invisible Concert* (1908). — *Entre l'Heure et la Faux* (1909).
Profils d'Or et de Cendre (1910). — *La Feuille morte* (1913).

« Lyrique méditatif, qui puise son inspiration dans la réalité la plus proche, mais crée son univers poétique » (Jean Royère). Selon Louis Maudin, extrait des choses mêmes l'essence de la poésie, c'est-à-dire ce qu'elles peuvent offrir de plus fluide, de plus vaporeux, de plus subtilement aérien.

Nous n'avons pas besoin...

Nous n'avons pas besoin d'être au bord de la mer
Pour nous imaginer quelque nouveau voyage ;
Regarde : il nous suffit d'un pâle ciel d'hiver
Sillonné par le vol éternel des nuages.

Une fenêtre au loin se creuse comme l'eau
D'un vague immobile, et le soleil la dore,
Comme il dore au couchant vers qui fuit un bateau
Le liquide horizon où le jour s'évapore.

Et bientôt nous verrons s'allumer dans la nuit,
Telles que des fanaux, les lampes familières,
Veillant sur le voyage où le rêve conduit
Les hommes endormis dans l'ombre coutumière.

Les maisons ne sont plus, les murs ont disparu,
Chaque lumière pend en haut d'un mât fragile...
Ne sens-tu pas venir l'instant inattendu ?
La vie est dépassée, et le temps inutile...

Ah ! qui dira jamais...

Ah ! qui dira jamais avec des mots sincères
L'oubli vers qui les jours nous mènent pas à pas,
Dans la tranquillité des choses éphémères,
Et pour qui chaque nuit est un nouveau trépas !

Ah ! comment exprimer tout ce qui meurt dans l'ombre,
Ce qui meurt chaque jour, silencieusement,
Tant de feuilles tombées au cœur de l'étang sombre,
Et tant de fleurs fanées et le ciel expirant...

Mais nous avons chacun un cœur qui bat quand même,
Et qui ne veut pas voir la tristesse de tout,
Qui ne se souvient pas, hélas ! qu'il est lui-même
Un amant qui survit au dernier rendez-vous.

Il ne se souvient pas de sa propre jeunesse,
Il croit que le chemin sera toujours pareil,
Puisque malgré la nuit et malgré sa faiblesse
Chaque jour il a vu renaître le soleil !

Il ne veut pas savoir combien l'ombre est immense,
L'ombre faite de deuils et qui n'a pas de voix,
L'ombre où les dieux cachés détruisent en silence
La beauté des jardins et les feuilles des bois...

Albert Fleury.

Paris, 1875. — Pau, 1911.

Œuvres poétiques : *Poèmes étranges* (1894). — *Les Evocations* (1895).
Paroles vers Elle (1895). — *Sur la Route* (1896). — *Impressions grises* (1897).
Pierrot (1898). — *Poèmes, 1895-1898* (1899). — *Des Automnes et des Soirs* (1910).
Au Carrefour de la Douleur; Papiers du Vagabond (1911).

Vécut en isolé, ou recherchant les compagnies excentriques. La malchance s'est acharnée sur lui. Après avoir gaspillé un héritage de cent mille francs, chante, quoique rongé de phtisie, dans les cafés-concerts, à Belleville ; connu toutes les détresses, toutes les désillusions. La misanthropie, jointe au désir inné des voyages et des aventures, lui fait quitter Paris (1905). S'installe tour à tour en Bretagne, en Provence, en Béarn. La maladie enfin le fixe à Pau où il meurt après une longue agonie.

Sa poésie, dit Maurice Le Blond, est de la vie écrite, elle a quelque chose de tourmenté et de fièrement tragique.

Anzin.

Un village après un village
 Et tout s'oublie, et tout s'en va.
 D'espoirs en espoirs, et d'âge en âge
 Heureux ceux qui demeurent là.

Par les routes poudreuses, en des matins de brumes
 Ce sont des champs assoupis qui s'éveillent,
 Et des forêts silencieuses,
 Et c'est ainsi, toujours ainsi,
 Jusqu'à plus loin, au détour inconnu
 Vers quelque pays légendaire...
 Qu'avons-nous vu ! Qu'avons-nous vu !
 La longue rue
 Et ses humbles maisons de briques sombres
 Toutes égales — c'est un village
 Long comme une procession. Des portes closes,
 Un ciel bas, un ciel gris plein d'ombre
 Où pleurent longuement de longues traînées vagues.
 Parmi toutes ces choses,
 Voici venir le défilé,
 L'interminable défilé
 Des faces hâves, de regards mornes ou hagards :
 Des gens qui marchent vers un but
 Passivement nous croisent en chemin.

Au loin voici les mines noires
 Qui fument !
 Gigantesques comme des rêves
 Dans de la brume,
 Longues cheminées, flammes noires,
 Des amoncellements géants de houille
 Trouant le ciel, à l'infini !
 Tout est plein d'une angoisse
 Ignorante de sa présence.

Il n'y a pas d'arbres autour,
 Pas d'espérance,
 On dirait presque une absence d'amour,
 Une passiveté fatale
 Echelonnée comme des bornes sur la route.

Les cheminées vers les cieus blêmes
 Dressent un horizon de lourds blasphèmes,
 Immobiles destins des mineurs légendaires
 Où se concentrent leurs cent mille regards.
 Le pays semble hostile à l'étranger qui passe :
 Au seuil des portes
 Les femmes demeurent,
 Regardant celui-là qu'on n'a jamais rêvé
 Qui disparaît au loin, qui ne reviendra plus...

Est-il donc un pays, étranger, où les cieus
 Soient moins gris que chez nous ?
 — Leurs pauvres yeux figés sur la suite des pas
 De l'homme qui s'en va,
 Leurs pauvres yeux songent peut-être
 A quelque éden où l'horizon ne serait pas
 Un mur noir de collines
 Où vont s'abattre leurs espoirs
 Cabrés vers le grisou des mines,
 Où meurent les révoltes des mâles farouches
 Ensevelis sous leurs efforts,
 Tandis que hurle de leurs bouches
 L'affreux silence de la mort.

(1897.)

(Poèmes.)

Louis Payen.

Alais (Gard), 1875.

Œuvres poétiques : *A l'Ombre des Portiques* (1900). — *Persée*, plaquette. (1901).
Les Voiles Blanches (1905). — *Le Collier des Heures* (1913).
Les Saisons rouges (1920)

De son vrai nom Albert Liénard. Poète, littérateur, auteur dramatique (nombreuses pièces en prose et en vers). Études à Montpellier. Licencié en droit. Entré dans l'Administration, y occupa divers postes à Lyon et à Paris et démissionna en 1909 pour se consacrer exclusivement aux lettres.

A dix sept ans, avait débuté par la publication de poèmes dans la *Coupe*, revue montpelliéraine. Fondait quelques années après, *Germinal*, revue lyonnaise, qui tint une place importante dans le mouvement des idées et des lettres entre 1898 et 1900.

A Paris, où il se fixa en 1900, fonda une autre revue, *Messidor*, et collabora au *Mercure de France*, à *l'Ermitage*, à la *Vogue* où il publia des vers, et à divers journaux.

S'est mêlé activement à toutes les jeunes manifestations de l'art et de la poésie.

Pendant deux ans a dirigé, dans les théâtres de M. Armand Bour, les *Samedis Populaires de Poésie* où, par des programmes d'un éclectisme accueillant et d'une haute tenue littéraire, il s'est efforcé de répandre parmi la foule le goût des nobles vers et de faire aussi connaître ses jeunes confrères.

A repris aujourd'hui cette tâche, à la Comédie Française cette fois, où il est l'organisateur des matinées poétiques qui, depuis Décembre 1920, sont données avec un éclatant succès.

Poète dramatique, M. Louis Payen s'est imposé comme un des plus puissants auteurs des scènes de plein air et la *Victoire*, à Orange, les *Esclaves*, à Béziers, *Siséra* à Nîmes, ont connu splendides succès.

Chantre de la Vie. « Vise, écrivait Faguet, dès 1901 (*Revue bleue*), à la forme spacieuse et marmoréenne. »

Et M. Stuart Merrill l'annonçait, la même année dans la *Plume*, comme un admirable poète. Les livres parus depuis n'ont fait que confirmer ces jugements.

Les Exilés.

La maison est vendue... Un autre a pris la place
Où le père jadis s'asseyait près du feu ;
A la vieille demeure où s'éveilla ma race
Mon cœur a dédié la douleur d'un adieu...

Je ne connaîtrai plus le seuil usé, la porte
Massive, et la fraîcheur blanche du corridor,
Et la chambre d'enfant, calme, d'où l'on emporte
Tant de rêves heureux chaque fois qu'on y dort...

Les portraits des aïeux ont suivi la famille ;
On les a décrochés du mur, empaquetés :
Le soldat, la grand'mère et la petite fille
Dont le tendre printemps n'a pas connu l'été,

Ils ornent maintenant une salle étrangère,
Mais on dirait que leur regard est obscurci,
Et tandis qu'à leur front flotte une ombre légère,
Leur lèvres semble prête à l'aveu d'un souci.

Ils ne regardent pas leurs fils avec reproche,
Ils savent bien qu'il le fallait... mais on dirait
Que leur âme aujourd'hui de moi se fait plus proche
Et tout bas, lentement, s'endeuille d'un regret.

Dans leurs cadres dorés, les vieux parents sont tristes,
Tristes de leur exil, et de ne plus sentir,
Autour de leur repos, l'atmosphère où persiste
L'émoi d'un seul élan et d'un seul souvenir...

Ces désirs que chacun lègue à sa descendance
Pour qu'elle continue un effort commencé,
Ils les sentaient là-bas, flotter dans le silence
Et voyaient l'avenir rejoindre leur passé.

Le fil du rêve qu'ils tissaient dans l'ombre douce
S'est brisé... Maintenant dans la neuve maison
Tout les déçoit, tout les meurtrit, tout les repousse ;
Pour poser leur regard ils n'ont plus d'horizon !...

Oh ! que leur diras-tu ?... Devine la parole
Qui doit jaillir de toi pour calmer leur douleur,
Trouve, trouve pour eux le geste qui console,
A leur regret pensif va mélanger tes pleurs...

Aie pitié d'eux !... La mort est un bizarre artiste
 Qui jamais d'un seul coup n'a voulu tout flétrir ;
 Sous un portrait toujours un peu d'âme subsiste,
 Mais il arrive un jour où l'âme doit mourir...

Dans leurs cadres dorés les vieux parents sont tristes !...

(*Le Collier des Heures.*)

Car on ne savait pas...

Car on ne savait pas que l'on était heureux.
 On vivait, on songeait à la clarté des lampes.
 De beaux rêves naissaient et chuchotaient entre eux ;
 Chacun de nous, comme un soldat soutient la hampe

d'un drapeau, soulevait un idéal secret :
 l'un poursuivait l'amour et l'autre la richesse,
 et quand on le cherchait d'un regard indiscret
 l'avenir se paraît d'une obscure promesse.

Doux crépuscules des printemps qui sur le bord
 des fenêtres en fleurs venaient poser leur aile ;
 rumeurs de la cité dont on sentait l'effort
 monter vers votre solitude fraternelle ;

dimanches de banlieue aux rires indulgents,
 odeurs des gaufres, bruits des fêtes, légers trilles
 des rossignols, tandis qu'aux bras des jeunes gens
 dans le soir amoureux passaient les jeunes filles...

Five o' clock tea, flirts au milieu d'un clair décor,
 femmes aux délicieuses minauderies,
 qui potinaient dans un envol de cheveux d'or
 en grignotant de légères pâtisseries...

Intimités des longues heures entre amis,
 quand, après le repas, devant la nappe blanche
 où les verres brillaient encor pleins à demi,
 on égrenait les souvenirs en avalanche...

Théâtre... on acclamait le comédien fameux,
 on se laissait bercer les sens par la musique
 pour sentir au retour dans un taxi douteux
 un peu de rêve à vos soucis faire la nique...

Pourtant on s'irritait, on avait dans le cœur
 du vide, au fond de l'âme de l'inquiétude,
 et l'on trouvait, avec un sourire moqueur,
 que la vie était bête, inélégante et rude,

Car on ne savait pas que l'on était heureux...
 Pour nous faire sentir tout le prix de ces choses,
 la haine a dû pouvoir, entre ses doigts hideux,
 ensanglanter les lys et profaner les roses !..

Oh ! comme depuis lors nous vous avons aimés,
parfums des matins clairs, rumeurs des crépuscules
et vous, soucis, sur qui nos cœurs se sont fermés
et dont l'écho nous semble aujourd'hui ridicule ;

Oh ! comme nous avons ardemment regretté
de n'avoir pas mieux su comprendre vos ivresses,
promesses du printemps, langueurs du bel été,
éphémères douleurs et petites détresses,

devant qui nous restions comme un enfant boudeur
ou comme un pauvre offrant au hasard sa sébile,
sans avoir vu que vous étiez notre bonheur
qui fuyait pour jamais entre nos mains débiles !...

(*Les Saisons Rouges.*)

Paul-Hubert.

Coincy l'Abbaye (Aisne), 1875.

Œuvres poétiques : *Verbes mauves* (1898). — *Aux Tournants de la Route* (1900).

Les Horizons d'or (1906). — *Au Cœur ardent de la Cité* (1908).

A paraître : *Le Poème des Verdures.*

Dès l'âge de trois ans, « parmi les oliviers, les vignes et les rocs », vécut dans le Languedoc, dont il chante l'ardente beauté. En 1903, vint à Paris, qui le fascina, mais ne le guérit pas de la nostalgie des « horizons d'or » du Languedoc.

Que la sincérité soit ton Art poétique :
Penche-toi sur la vie, écoute ses leçons,
Frémis de ses rumeurs et note ses frissons
Dans le recueillement de ton âme rythmique.

Ainsi s'exprime le poète lui-même dans la pièce qui ouvre son volume : *Au Cœur ardent de la Cité*. Il se penche en effet sur la vie frémissante de la grande ville, décrit ce qu'il voit et ce qu'il ressent. Son vers, rude parfois, a de la saveur et est comme un écho de la vie intense qu'il semble avoir désormais élue « au cœur ardent de la Cité ».

Son *Poème des Verdures*, grand triptyque naturaliste en trois parties, avait été retenu, en 1914, par le Jury de la Bourse de voyage. La guerre et, après la guerre, la crise du papier l'ont empêché de le faire paraître jusqu'ici.

Paul-Hubert fut un des premiers lauréats du Prix Sully Prudhomme qu'il obtint en 1906 avec son livre les *Horizons d'or*, « petites géorgiques du Languedoc », selon le mot de Louis Ganderax, membre de la Commission.

L'Olivette.

Un vent tiède sourit en l' " olivette " grise,
Où l'ombre parfumée et légère provigne
Ses réseaux transparents que la clarté tamise,
Des odeurs de raisins dorés montent des vignes,
Une caille maraude et fuit par les sillons ;
L'olivette chuchote et jase dans son ombre,
Où le soleil, éblouissant, pénètre à pleins rayons ;
Et les troncs crevassés où bâillent des trous sombres
S'embaument, murmurants, d'abeilles en travail ;
Le vent frise l'argent des branches qui tressaillent,
Et l'azur ébloui découpe leur grisaille...

Et l'olive rougit, plus grasse et plus vermeille ;
 L'âme des lampes d'or en sa pulpe sommeille,
 L'huile douce y mûrit et, lente, s'y éveille...
 Plus tard, elle sera la bonne nourricière,
 Savoureuse, odorante et forte, et sa lumière
 Guidera dans la nuit les pâtres solitaires...
 Et les rameaux d'argent sont graves de ces choses...

Les Gares.

Sous le hall gigantesque au lumineux vitrail
 De la gare, où converge un infini de rails,
 — Dans des chocs de butoirs et de plaques tournantes —
 Les grands rapides noirs à la marche tonnante,
 Pénètrent, modérant leur élan haletant,
 Essoufflés de leur course à travers les provinces,
 Entre les quais, au bruit des freins bloqués qui grincent,
 Sous des jets de vapeur et des sifflets stridents.

Et dans l'ébranlement des hautes verrières,
 Il semble que la gare entière va crouler
 Au fracas trépidant des convois essoufflés
 Qui haletent, suants de houille et de poussière.
 Affolement de l'arrivée, éparpillant
 La multitude lasse, au sein des quais grouillants.
 Hâte fébrile des départs au cœur des gares ;
 Incessant va et vient, où le regard s'égare ;
 Danse multicolore et folle des signaux
 Qu'on manœuvre, sans trêve, aux postes d'aiguillage,
 Adieux, gestes d'accueil et chocs de lourds fardeaux
 Devant l'alignement des wagons immobiles,
 Qui sentent le charbon, le cambouis noir et l'huile.
 Disparate cohue, aux remous tapageurs ;
 Fiévreuse activité des grands débarcadères,
 Au battement sonore et brutal des portières,
 Dans un énervement croissant de voyageurs,
 Pressés, qui vont partir, débarquent ou reviennent,
 Lestés d'espoir, ou lourds de chagrins et de peines.
 Sous le hall gigantesque au lumineux vitrail
 Où bondissent, bardés de fer, la voix tonnante !
 Dans des chocs de butoirs et de plaques tournantes,
 Les rapides surgis d'un horizon de rails.

(*Au Cœur ardent de la Cité.*)

Le Matin sur la Montagne.

Blond de lumière et bleu d'azur, le matin danse
 sur la montagne qu'il descend d'un pas vermeil
 à travers les halliers. Il secoue au soleil
 sa chevelure de rosée et, rit dans le silence

des vallons endormis qu'il éveille en dansant.
 Sur l'herbe jeune et drue où son haleine fume
 il danse ! et son pas d'or s'élançe en bondissant
 dans la vallée, au bruit des torrents pleins d'écume.

Il danse sur les prés et franchit les vergers
 où sa danse déroule un tissu de lumière ;
 il danse sur le gave, appelant les bergers
 qui s'assemblent au seuil radieux des chaumières.

Il danse dans les prés, il danse sur les bois
 et s'arrête discret aux portes de la ville ;
 il jongle avec du rose au faite aigu des toits
 et frappe aux volets clos sur ton sommeil tranquille.

Eveille-toi ! et vois son front doré qui luit
 à travers les rideaux où glisse la caresse
 de son doigt de clarté. il danse sur ton lit
 puis entr'ouvre tes yeux sur sa blonde allégresse.

Entends son pas léger qui mène les troupeaux
 dans la rue en rumeur vibrante de clochettes ;
 entends son rire bleu monter dans les rameaux
 de ton jardin, pareil au chant des alouettes...

Il peuple de tiédeurs le creux vert des ravins
 et crible de rayons la montagne et la plaine.
 Il danse et tourbillonne en ronde souveraine
 sur le monde charmé de son rythme divin.

Il vibre comme un cœur troublé de jeune fille,
 chaud de tendresse heureuse ; il penche sur les fleurs
 son front éblouissant, et sa bouche distille
 les parfums et les miels dont on sent la saveur

pénétrer le murmure harmonieux des feuilles...
 Il danse, élaboussant de gloire l'horizon ;
 et beau, victorieux du monde qui l'accueille,
 il éclate, vermeil, au milieu des gazons :

Il danse éperdûment pendant que tu t'éveilles,
 et, lorsqu'il t'aperçoit ! il s'élançe, vainqueur,
 au seuil de ton jardin tout frémissant d'abeilles
 et, danse dans ton cœur !

(*Le Poème des Verdures.*)

Léon Bocquet.

Marquillies (près de Lille), 1876.

Œuvres poétiques : *Les Sensations* (1897). — *Flandre* (1901).

Les Cygnes noirs (1906). — *Les Branches lourdes* (1910) — *La Lumière d'Hellas* (1918).

En 1900, à la suite d'une conférence de M. Achille Segard sur les Poètes du Nord, fonda à Lille une revue de littérature et d'art modernes : *Le Beffroi*.

Décrit avec un fervent amour les villes et les plaines natales, et sa pitié fraternelle, dit M. P. Quillard, s'émeut à la misère des hommes. Son dernier volume, chante en d'harmonieux sonnets, la Grèce antique.

A fait, en prose : *L'Agonie de Dixmude*, avec E. Hostan (1916) ; *Les Poètes de la Flandre et L'Espagne*, avec Ch. Droulers (1917) ; *Fragment de l'Épopée Sénégalaise*, avec E. Hosten (1917) ; *Villes meurtries du Nord* (1918).

Les Bateaux.

Ils sont venus de tout là-bas, des mers du Nord,
Traînés par les chevaux à la forte encolure ;
Et des filles, l'air frais grisant leur chevelure,
Poussaient le gouvernail de bâbord à tribord.

Les hommes sur la gaule appuyés au plat bord,
Les petites maisons et les vertes toitures,
Les volets blancs, les pots de fleurs et les boutures
Lentement ont passé d'un fort à l'autre fort.

Ils sont venus au long des chemins de halage,
D'un bourg à l'autre bourg, de village en village
Et d'écluse en écluse aux canaux réguliers.

Ils dorment maintenant amarrés près des berges,
Sous l'ombre des ormeaux et des grands peupliers
Où fume le repos tranquille des auberges..

(Flandre.)

Autrefois.

Des marchands t'apportaient des Tyr et des Sidons
De fabuleux trésors pris aux îles des Fées ;
Des poètes chantaient en radieux Orphées
Pour tes Dames d'amour aux poses d'abandon.

Vers tes autels couverts de pourpre et de trophées,
Des pénitents, quêteurs d'absoute et de pardons,
Venaient, la chair meurtrie au bois dur des bourdons,
Épancher leur cœur plein de larmes étouffées.

Dans tes fêtes, traîné comme un fleuve changeant,
Le faste des manteaux brodés d'or et d'argent
Luisait dans l'acier clair des lances et des piques ;

Et du hennissement cabré des palefrois,
Montait un bruit de gloire et de combats épiques,
Et l'âme du pays vibrat aux vieux beffrois.

(Flandre.)

Sagesse.

Rien ne sert de mener un cœur aventureux
Sur l'océan sournois ou les routes du monde :
A quoi bon souhaiter, d'une âme vagabonde,
Poète, d'être riche ou puissant ? Sois heureux !...

N'as-tu point la maison qui suffit à tes vœux ?
Voici le champ, la source à l'eau pure et profonde
Et puis l'étroit enclos où, vers l'automne, abonde
La figue mûre auprès des pesants raisins bleus.

Oh ! dans la paix d'un soir tranquille un toit qui fume,
La porte ouverte au ciel indulgent qui s'allume,
L'heure assise parmi les sauges et le thym !

Il ne manque ni sel ni pain frais dans la huche
Et le miel onctueux a parfumé ta ruche :
Sache te contenter de cet humble destin.

(*La Lumière d'Hellas.*)

Edmond Blanguernon.

Bailleul (Nord), 1876.

Œuvres poétiques : *Rimes blanches* (1896). — *L'Ombre amoureuse* (1900).
La Vie orgueilleuse (1912).

Professeur au lycée de Douai. Chante d'abord la passion. Puis sa manière s'est élargie. Exprime, dans son dernier recueil, son « rêve d'amour altruiste et de bonheur humain ».

Les Moulins.

O gloire des moulins qui virent dans le vent,
Aux aubes claires, sous les roses du levant,
Aux soirs sombres sous les étoiles !...

Vos gestes tournoyants dans l'infini des cieus,
Vos envollements fous vers les espaces bleus,
Des souffles frais enflant vos toiles,
Ont fait crier d'orgueil mon cœur aventureux.

Vous semblez, hardiment campés, extravagants,
Des guerriers monstrueux pourfendeurs d'ouragans,
Des dieux déchireurs de nuées

La tempête effrayante arrive contre vous :
Vous tournez, dédaigneux de ses stridents courroux,
Et vous attendez ses ruées ;

Puis vous la souffletez, de vos quatre bras roux.

Mais de ces longs assauts vous sortez enivrés :
Voici que vous tourbillonnez, désespérés,
Dans une poursuite inutile !

Attachés au même axe en cœur de chêne dur,
Comment pourraient vos bras se joindre dans l'azur ?...
Mais quel rêve est jamais stérile ?

L'ardent effort écrase aux meules le blé mur...

Parfois, las de toujours rester guindés et fiers,
Vous tinte doucement sous les cieus entr'ouverts ;
La brise gonfle vos voilures.

La maison du meunier à vos pieds s'accroupit ;

A l'entour il flotte une odeur blonde d'épis,
Et la poussière des moutures
Voltige, grise et blanche, au soleil assoupi...

Vous êtes triomphants, absurdes, entêtés
De chimères, et vous luttez, et vous chantez :

Ah ! les poètes vous comprennent !...

Morne tombe la pluie en un jour sans zéphyr,
Et, comme eux, vous mourrez d'impossibles désirs,
Car on a chargé vos antennes,
Et votre vol n'a plus la force de s'ouvrir.

(*La Vie orgueilleuse*)

Saint-Georges de Bouhélier.

Rueil (S.-O.), 1876.

Œuvres poétiques : *Eglé ou les Concerts de la Vie champêtre* (1897).
Les Chants de la Vie ardente (1902). — *La Romance de l'Homme* (1912).
Légendes de la Guerre de France. — *Théâtre*.

Fils d'Edmond de Bouhélier-Lepelletier, l'ami de Verlaine. Fondateur, en 1897, de la *Revue naturiste*.

A vingt ans, publie dans le *Figaro* (1896), le *Manifeste du Naturisme* : « Nous chanterons les hautes fêtes de l'homme... Pour la splendeur de ce spectacle, nous convoquerons les plantes, les étoiles et le vent, etc. » Annonce qu'il va étudier toutes les sciences, faire le « périple du monde ». Il se borne à séjourner un an en Suisse. Devint le chef de l'École Naturiste. En 1900, fonde le Collège d'Esthétique moderne, où il professa un cours d'esthétique de la vie. Dans la préface des *Chants de la Vie ardente*, il se rallie à la discipline classique et loue la forte méthode intérieure de laquelle dépend toute espèce de perfection. Dans son dernier livre il abandonne les attitudes d'annonciateur qu'il avait prises au début de sa carrière et se contente « d'extraire de la vie quotidienne, dit G. Kahn, ce qu'elle enferme de joies, de douleurs, d'appréhensions, de trances, d'espérance, et il le fait avec un minutieux enthousiasme, avec une patience bienveillante qui sait qu'il y a dans la vie plus de malheur que de bonheur ; et que dans les plus humbles des vicissitudes humaines, il y a de la grandeur. »

« Célébrer l'humble herbe des champs, dit-il lui-même, le sel des eaux de la mer, les bêtes rustiques de l'étable... c'est « rendre grâce au Seigneur », c'est faire une action très pure et très sainte ».

Il y a dans ses visions, une franche intimité et une profondeur d'accent qui émeut.

Rédemption.

La maison humble avec ses fenêtres fermées...
Dans les rideaux la lampe a l'air d'une fumée...
Vieille maison, maison qui tremble, comme si
Palpitait dans son cœur un étrange souci...
Pauvre maison que veille un tilleul dans la rue,
Un tilleul dépouillé d'automne, branches nues,
Etirant dans la paix lamentable du soir
Le froid décharnement de son squelette noir...
Cette maison tapie au fond de ces ténèbres
Semble avoir peur d'on ne sait quoi de très funèbre.

Et le toit qui grelotte a l'air lourd d'un fardeau
 De péchés, le voici qui plie un triste dos,
 Chargé d'humilité pacifique et de peine !...
 Et de pâles remords par les carreaux se traînent
 Et le vieux bec de gaz fouille l'ombre et la mord
 Et l'on dirait une veilleuse pour un mort...
 Et déjà je me mets à frissonner, la boue
 Du trottoir se répand en crachats sur ma joue...
 Le tilleul tremble auprès de la porte couleur
 De rose, et la clef bleue y luit comme une fleur.
 Là-haut, la cheminée exhale vers les anges
 Sa prière, — vapeur légère ! — et c'est étrange
 Ce soupir gris qui va vers de doux séraphins !
 On dirait qu'elle attend, cette maison, qu'enfin,
 De la grotte nocturne où dorment tant d'étoiles,
 Descende le Sauveur cachant sous de la toile
 Misérable et de blancs haillons de vagabond,
 La Lumière ! — cadeau divin de son pardon !...

(La Romance de l'Homme.)

L'Homme qui marche.

Dans le lointain, — du fond rose et vert de l'automne,
 Voici l'homme ! — J'entends son pas de fer qui sonne...
 Il vécut, cet homme gourde et lourd ! Il est celui
 Qu'un dieu désigne pour ouvrir de nouveaux puits...
 Là-haut, sur la colline en pierre sèche et bleue,
 Sa silhouette rampe avec le poids des lieues...
 Son gros soulier traînant s'englué à des limons
 Rouges, là-bas un coq nous crache ses poumons
 Dans l'aurore, un coq morne étrangement nous troue
 De son cri comme d'un grand glaive, hors des boues !...
 — Et l'homme va. Son pas le mène vers des fins
 Qu'on ignore, des fins de misère sans fin !...
 Et cet homme qui marche avec d'humbles sourires
 A l'air de voir s'ouvrir devant lui des empires...
 Et cet homme que nul accueil en des maisons
 Paisibles n'a jamais garé des horizons
 Obsesseurs ni des froids sommeils au bord des routes,
 Et cet homme qui n'a que sa détresse écoute
 Dans l'azur on ne sait quelles subtiles voix...
 Et ce pauvre homme qui a l'air d'être quelqu'un qui voit
 Et peut-être, en effet, qu'il voit, ce vieux pauvre homme,
 Car il semble entrer droit dans un divin royaume
 Et, tout le long du chemin gris, de grands poteaux
 Dansent, pleins d'anges blancs qui volent du coteau !...

Et l'homme étrange va vers le val d'églantines,
 L'homme doux, en haillons, se berce de divines
 Chansons, car, déroulant sur lui de neigeux draps,
 Une Main luit, la Main forte qui s'étendra
 Dans les jours de furie et de réveil céleste,
 Quand elle agitera l'espace de son geste,
 La Main mystérieuse et lucide, — la Main
 Dont la paume étoilée épanche des matins...
 Et sur ce pauvre ainsi qui va, c'est une sphère
 De musiques tombant de là-haut, sur la terre...

(*La Romance de l'Homme.*)

Francis Yard.

Boissay (Seine-Inférieure), 1876.

Œuvres poétiques : *Dehors* (1900). — *L'An de la Terre* (1906).
A l'Image de l'Homme (1910).

Fils de paysans normands. Perd sa mère très jeune ; père insouciant. A douze ans, mène paître les troupeaux. Fait un petit héritage qu'il a bientôt fait de manger à Boissay, à Rouen ou à Paris. Un temps on le nomma le *Poète des Chaumes* à Montmartre et au Quartier latin. Rentre dans son pays et devient instituteur à Harfleur. Ses poèmes font penser, a-t-on dit, à ces *bois* naïfs des graveurs de jadis « qui ornent la litanie des mois dans les vieux almanachs ou dans les *Livres des bergers* ».

« Vous, au moins, lui écrivait Verhaeren, vous êtes de la campagne et vous écrivez les pieds dans le terreau ». Visions sincères et directes, sobres et franches.

Le Fumier.

Béant, comme éventré, noir de poules gloutonnes.
 Qui fourmillent, grattant sur son dos arrondi,
 Devant l'étable basse au grand chaume alourdi,
 Le fumier large et blond fume au soleil d'automne.

Un sang noir et gluant s'écoule de sa plaie
 En une plaque lourde au bord du gazon gras,
 Et dans ce sang tiédi se vautrent deux verrats
 Avec une truie brune comme une laie.

Il fume, et sa buée se répand et circule.
 Une puissante odeur chauffe toute la cour,
 Cependant qu'un chariot s'approche, lent et lourd,
 Et près du trou béant péniblement s'accule.

L'homme saisit sa fourche et, grisé par l'haleine,
 Fouille au tas de chair d'or qui crie et s'amollit,
 De lambeaux palpitants le chariot se remplit.
 L'attelage s'ébranle et s'en va dans la plaine.

Des flancs mal clos du char le sang tiède s'écoule
 Et clapote aux sabots des chevaux accouplés :
 C'est le sang de la terre où dort l'âme des blés,
 La liqueur des sillons gonflés du pain des foulos.

Et le chariot cahote au chemin qu'il arrose ;
Lourd de mystère et d'or, embaumé de réel,
Il porte aux champs lassés le repas éternel
Des résurrections et des métempsycoses !

(*L'An de la terre.*)

Ma vieille Maison.

Le mur de ma vieille maison
A la couleur des vieux visages
Sur lesquels ont passé les âges,
La bonne et la dure saison,
La neige comme les orages.

Le toit de ma vieille maison,
Dont le faite de thym s'embaume,
Est bas et recouvert de chaume :
Germes d'une ancienne moisson...
Et j'aime mieux mon toit qu'un dôme.

Le seuil de ma vieille maison
Est formé d'une grosse pierre
Usée aux pieds lourds de naguère
Endormis sous le noir gazon
Et sous les fleurs du cimetière.

Et la porte de ma maison,
Qui s'ouvre lourdement et grince,
N'a jamais vu passer de prince,
Mais garde l'aspect d'un blason,
Sculpté par le temps qui l'émince.

Les fenêtres de ma maison
Regardent passer dans la plaine
Les années que le temps emmène,
L'une après l'autre, à l'horizon
Où s'en va toute vie humaine.

- Si vous venez voir ma maison
Tranquille au bout du vieux village :
Elle rêve, tel un vieux sage,
Telle une sainte en oraison
Dans sa chapelle de feuillage.

(*A l'Image de l'Homme.*)

Amédée Prouvost.

Roubaix, 1877-1909.

Œuvres poétiques : *L'Ame voyageuse* (1904). — *Le Poème du Travail et du Rêve* (1904).
Sonates au Clair de Lune (1905). — *Pages choisies et inédites*,
préface de J. Lemaitre (1911).

Ses études terminées, passa un an à l'Université de Bonn où il se passionne pour Goethe, Schiller, Heine. Voyagea ensuite en Palestine, en Syrie, en Turquie, en Grèce. Plus tard, retourna, malade, aux pays du soleil, mais n'y retrouva pas la santé.

Exalte la beauté du travail, la vie industrielle du pays du Nord.

L'Eau.

Par les canaux songeurs et les lentes rivières,
Entre les roseaux verts et les hauts peupliers,
Vers la cité nouvelle et ses grands ateliers
Et vers les quais actifs du bruit des lavandières,

L'eau vient, calme fraîcheur des sources printanières,
Fonte des névés blancs, cristal des purs glaciers
Où les troupeaux ont bu comme les chevriers,
Porter en tourbillons de la vie aux chaudières.

Dans le lit pierreux, c'était un clair miroir
Qui reflétait les champs d'orges ou de blé noir,
Et se rayait du vol tournant des hirondelles.

La voici maintenant qui fermente aux bouilleurs,
Et se gonfle, impalpable, en brûlantes vapeurs,
Avec des lourds volants et des pesantes bielles !

(*Le Poème du Travail et du Rêve.*)

La Main du Travailleur.

Main d'artisan, ô main calleuse qu'ennoblit
Le dur labeur de la tâche quotidienne,
Main sans cesse ébranlée au choc des établis,
Familière du poids des fardeaux et des peines.

Main meurtrie et blessée où quelquefois on lit,
Blanche ligne à côté du sillon bleu des veines,
L'entaille de l'outil dans le réseau des plis ;
Main rude et ferme comme une écorce de chêne !

Main qui ne connaît pas la molle oisiveté
Et qui, le froid hiver ou le brûlant été,
Travaille sans répit pour vaincre la misère,

Hâtive d'assurer le pain du lendemain,
Combien j'aime sentir ton étreinte sincère,
Main noire d'artisan, ô vigilante main !

(*Pages choisies et inédites.*)

Olivier Caemard de la Fayette.

Le Chassagnon (Haute-Loire), 1877-1906.

Œuvres poétiques : *Le Rêve des Jours* (1904). — *La Montée* (1909).

Petit-fils du poète Charles Caemard de la Fayette, l'auteur du *Pjèn-n: des Champs*, auquel il a dédié son premier livre de vers : *Le Rêve des Jours*.

Bien qu'il ait fait plusieurs séjours en Suisse, un voyage en Allemagne, quelques rares excursions en France, il n'a guère aimé et chanté que les paysages de montagnes familiers à son enfance, aux confins de l'Auvergne et du Velay. Sensibilité délicate, notations frissonnantes et subtiles. Il a le sens profond de la nature, le don des images neuves et fraîches.

Pierre Camo.

Céret (Pyrénées orientales), 1877.

Œuvres poétiques : *Le Jardin de la Sagesse* (1906). — *Les Beaux Jours* (1913).

Magistrat dans les colonies. Poète raffiné, langue sobre et solide. On a dit de lui qu'il était le fils bien portant de Baudelaire.

LE DÉPART.

Lorsque viendra le temps où l'on vante le blé
Dans l'air plein de soleil et de poussières claires
Et que dans la douceur des longs soirs de l'été
La brise de la mer soufflera sur les aires,

Comme nous serons loin de la maison des champs,
Où jusqu'ici nous ramènerent, chaque année,
Le bel été paré des fruits les plus charmants
Et le calme infini de ses chaudes journées.

Nous ne connaissons plus le plaisir simple et sûr
De tourner notre vue éperdument heureuse
Sur un large horizon de collines d'azur
Et d'oliviers légers dont l'ombre est lumineuse.

Nous chassions tous les jours les grands vols des perdreaux
Que nos beaux chiens faisaient lever dans les bruyères ;
Le goût du bain réunissait au sein de l'eau
Nos jeunes corps épris de voluptés légères !

France, nous respirions dans toute sa douceur
L'air du pays natal, l'air de miel et de roses !
Racine et Fénelon enchantaient notre cœur !
Mais le charme de vivre est fait de peu de chose.

Maintenant dans le port s'agitent les vaisseaux ;
Le soir va recouvrir les campagnes de France :
Nous laisserons au fond des bois et des ruisseaux
Notre jeunesse et notre heureuse insouciance.

(*Le Jardin de la Sagesse.*)

Avril...

Le jardin puéril a des senteurs d'abeilles,
De cire, de soleil, de miel et de fumée...
Entre la source, l'ombre et les ruches vermeilles,
La jeune matinée est toute parfumée.

— Voilà donc le Printemps encore qui revient !

Bientôt, dans les nouveaux aromes, chauds et vains,
Une âme indifférente à la beauté des choses
Ira voir, cependant, au long du vieux chemin,
Si la mésange bleue a niché dans les roses...

Déjà les hauts lilas, traversés de clartés,
Les derniers seringas, lourds de poudre dorée,
Auront étoilé l'ombre humide de l'orée,
En offrande flétrie à l'inutile Eté !

Et, seul, l'ardent buisson des rosiers écarlates,
Dressé dans le soleil de juin, au plein midi,
Flambra sur l'azur comme un feu d'aromates
Où s'abattront des vols d'insectes étourdis.

Mais le balancement d'une corolle avide
Sous le poids frémissant de papillons pâmés
Ne peut faire oublier à l'âme ni son vide,
Ni la cendre que laisse un plaisir consumé.

(La Montée.)

Plutôt que de mêler...

Plutôt que de mêler lâchement ton sanglot
Au pacifique bruit des oiseaux et du flot
Qui monte jusqu'à toi de l'obscur vallée,
Accoude au balcon bleu, devant l'ombre étoilée,
Ta Solitude assise et ton Orgueil debout.
Le chant des rossignols ivres n'a pas absous
La vie, à tes jeunes épaules si pesante ;
Mais la plaine nocturne a des rumeurs clémentes
Sous la gaze cendrée et pâle du brouillard ;
Les flûtes des crapauds sont douces, il est tard,
Et la nuit maternelle et multiple respire.
Ah ! confronte ta peine au monde, sans maudire
D'avance un ordre dur, inexplicable ou vain.
Ta voix n'enclorait pas les silences divins
Dans sa louange étroite ou son chétif blasphème.
Laisse la tiède nuit t'envelopper ; tu l'aimes,
Et tu goûtes pensivement la volupté
De recréer en toi son infini lacté,

Lorsque sous tes paupières lasses qui la voilent
 Tu la vois plus profonde et plus pleine d'étoiles
 Et cachant d'autres nuits sous cette profondeur.
 Toi qui tiens l'univers sans borne dans ton cœur,
 Sache trouver, avant l'aube neuve, une joie
 A te bien contempler sous le sort qui te broie ;
 Et puisque tu ne peux, hélas ! vivre tes jours
 Où ton âme trop haute eût voulu trop d'amour,
 Puisque tu ne connais ni ton but, ni ta cause,
 Et puisque les trois blocs de marbres blancs et roses
 Où tu voulus sculpter toi-même ton Destin,
 Sont tombés tour à tour en poudre sous ta main,
 Ne devant désormais dans l'humaine lumière
 Ni jouir, ni savoir, ni créer, — considère !

Avril 1906

(La Montée.)

Renée Vivien.

Etats-Unis, 1877. -- Paris, 1909.

Œuvres poétiques : *Etudes et Préludes* (1901). — *Cendres et Poussières* (1902).*Sapho*, traduction, prose et vers (1903). — *Evocations* (1903).*A l'Heure des Mains jointes* (1900). — *Flambeaux éteints* (1907). — *Sillages* (1908).*Dans un Coin de Violettes* ; *Le Vent des Vaisseaux* ; *Haillons* (1910).

D'une famille anglo-américaine. Ane païenne et raffinée. Se laissa, dit-on, mourir de faim. Morte convertie au catholicisme. Ses derniers poèmes sont hantés par l'idée de la mort.

Vers le Nord.

Les mouettes s'en vont vers la mer, vers le Nord,
 Affermissant leur vol pour la lutte et l'effort.
 L'air du large frissonne et souffle dans leurs ailes...

Les mouettes s'en vont vers la mer, vers le Nord...

L'air du large frissonne et souffle dans leurs ailes,
 Elles vont vers le Nord aux neiges solennelles,
 L'ondoyant infini ruisselle sous leurs yeux...

Elles vont vers le Nord aux neiges solennelles...

Elles vont vers le rêve et le charme des cieus
 Délicats et changeants comme une âme d'opale...
 Ah ! les lointains voilés, la neige virginale
 Qui réfléchit l'azur atténué des cieus !

Elles vont vers la brume où flottent les fantômes,
 Les pâles arcs-en-ciel, les glaciers et les dômes
 Des montagnes, les fjords aux eaux froides, l'hiver,

Les roches et la brume où flottent les fantômes...

Le Vent du Nord s'éveille au profond de l'éther :
L'odeur de l'Océan est son baiser amer.
Voici que s'affranchit et roule dans l'espace
Le Vent du Nord, l'Esprit glorieux de l'Hiver...

Et, magnifiquement ivres de l'Air qui passe,
Affermissant leur vol pour la lutte et l'effort,
Les mouettes s'en vont vers la mer, vers le Nord...

(*Evocations.*)

L'Odeur de la Montagne.

Lo giorno se n'andava, e l'aer bruno,
Toglieva gli animai che sono in terra
Dalle fatiche loro...

DANTE, *Inferno*, canto secondo.

Le soir, désaltérant la soif de la campagne,
Coule, froidement vert comme un fleuve du Nord,
Et voici que descend l'odeur de la montagne.

Consolant la tristesse et ranimant l'effort,
La fraîcheur des sommets se répand dans la plaine.
On voit de loin, jetant des flammes sur les fleurs,
Le ver luisant et la luciole incertaine ;
Et la brume déferle, éteignant les couleurs
Et noyant d'infini les pâles paysages.
L'or du couchant jaillit, tel le vin du pressoir,
Et s'attarde, empourpré, sur les divins visages

De l'Ombre et de la Mort, qui passent dans le soir...

(*Évocations.*)

Gabriel Nigond.

Châteauroux (Indre), 1877.

Œuvres poétiques : *Poésies* (1896). — *Contes de la Limousine* (1903). — *Novembre* (1903).
L'Ombre des Pins (1904). — *Nouveaux Contes de la Limousine* (1907).
Memor (1908). — *Le Livre de Thomas Gagnepain* (1919), — *Théâtre*.

Poète berrichon, comme Rollinat, comme Lapaire.

Sentimental et doux, ému de simples choses,

il chante les humbles, « les planteurs de blé, les semeurs de moissons », tous les pauvres gens
qui « *gratitent la terre* » selon le mot de La Bruyère, pour vivre. Détail précis, poésie des
choses familières.

L'Amour des Choses.

Ne crois pas en ceux-là qui, vils et familiers,
Mangent dans ton écuelle et lisent dans ton livre,
Qui, tous, ayant besoin de ton ombre pour vivre,
Sur tes talons, enfant, font craquer leurs souliers.

... Sous le ferment d'avril et de ses giboulées,
La feuille à tes carreaux grimpe avec les fourmis
Et le premier malheur disperse les amis
Comme Octobre la feuille aux premières gelées.

Quitte ce monde amer qui t'avait escorté,
Une maison parfois console d'un visage :
Frappe, et savoure, afin d'en faire bon usage,
L'immuable douceur de son éternité.

Là, toute paix survit, tout abandon demeure,
Chaque profond fauteuil ouvre les bras, de loin ;
Dans l'angle du foyer, toujours au même coin,
Le reflet de jadis s'allume à la même heure.

Ah ! que de beaux matins y sont nés ! que de soirs
Ont le long du portail tendu leur souricière !
Que d'atomes errants ont posé leur poussière
Sur la table, la chaise basse et le dressoir !

Le dressoir où luisait l'orgueil de la servante,
Luit encor d'un vieil et reposant éclat
Avec son sel, ses fruits, ses réchauds et ses plats
Dont chaque fleur, peinte ardemment, semble vivante.

Entends craquer là-haut les lourds chevrons du toit,
Le feu pose à ton front sa fauve éclaboussure...
Admets cette amitié des choses : elle est sûre ;
Va, mon enfant, ne te crois pas seul. Assieds-toi !

Tant de cœurs ont compris le bienfait qu'elle apporte !
Le chat fait corps avec la pierre du foyer,
Le mendiant chérit son banc pour sommeiller,
Dès que l'ardent soleil tiédit devant la porte.

Sur la pierre, le chat détend son souple corps,
Sur le banc, le bon vieux chauffe son corps de glace
Et, quand ils seront morts, d'autres prendront leur place
Et d'autres surviendront quand ceux-ci seront morts.

Fais comme eux et chéris ta maison, ton étable,
— Les aimés de ton cœur n'en seront point jaloux —
Chéris l'épais jardin, l'air franc, les meubles doux,
Les dessins creusés par un couteau sur la table.

Et, poète, accomplis ton labeur ingénu,
Le cœur gros d'une joie incertaine et prudente,
Comme un plongeur, dressé devant la mer ardente,
Hésite et tâte l'eau du bout de son pied nu.

(*Novembre.*)

Aurore.

Juin.

Les pigeons ont pris en cercle leur volée,
 Du roulement des chars la terre est ébranlée
 Et le soleil, parfois d'un nuage entravé,
 Glisse le long des murs, du toit jusqu'au pavé.
 Le ciel ouvre ses plis. Le matin jeune encore
 Luit au seuil des jardins que sa fraîcheur décore
 Et le paon, qui s'étend au marbre du perron,
 Jette aux échos, ainsi qu'un appel de clairon,
 Son cri mélancolique effroyable et sauvage...
 La nuit a balayé le sable du rivagé,
 La mer, qui dans son sein tient ses monstres cachés,
 Recouvre avec douceur les pieds nus des rochers ;
 Sa vague, où les enfants peuvent s'ébattre à l'aise,
 Berce d'un chant menteur la grève et la falaise ;
 La plaine s'abandonne au calme universel,
 L'air est lourd de l'odeur du varech et du sel
 Et les sapins, au bord de la lande voisine,
 Livrent au vent pressé des larmes de résine...
 Salut ! éblouissante aurore de l'été,
 Matin de transparence et de sonorité
 Où les clochers lointains dans l'azur semblent proches !...
 Chaque flaque étincelle entre les flancs des rochers,
 Chaque sentier se mêle à l'or pur des rayons !

Ah ! tandis qu'incertains et mornes, nous rêvions,
 Parmi les envieux, les fourbes, les parjures,
 L'âme trouble de cris, de rancœurs et d'injures,
 Tandis que livre à livre et feuillet par feuillet,
 Nous cherchions ce bonheur aigre qui nous fuyait,
 Perdus en notre espoir comme un grillon sous l'herbe,
 Ah ! comme elle restait impassible et superbe,
 Loin de ce misérable et torturant ennui,
 Cette nature, hélas ! qui nous rit aujourd'hui !...

(Memor.)

Vieux Père.

Son premier fut tué dans la Somme,
 L'deuxième est tombé dans l'Artois,
 L'troisième en Flandre... Hellà, pauvre homme,
 Ses trois fioux sont morts tous les trois !

Des gas d'grand cœur et d'clair' conduite
 Qui trimaient d'si bon appétit !
 L'pèr' les a pas suivis tout d'suite,
 Y s'en va seul'ment p'tit à p'tit.

Y pleur' pas, y s'plaint à personne.
 Y n' s'a point roulé su' l'plancher ;
 A l'angélus, quand la cloch' sonne,
 Y lèv pas l'poing cont' el' clocher.

Y pioch' son champ comm' d'habitude,
 Prend soin que l'bestiau soit aff'né
 Et, veuf qui loge en solitude,
 Y cuit la soup' pour son diné...

Son sort s'écoule et ren n'arrête,
 Pareil à l'iau sous l'arch' d'un pont ;
 Quand on passe, y tourn' point la tête,
 Sitôt qu'on y cause, y répond.

Point d'cris, point d'pleurs, point d'étalage ;
 Si l'ami d' son pus jeun', Glaumin,
 Vint en parmission dans l'village,
 Y va lui-même y tend' la main !

C'est-y qu' Dieu lui prête assurance ?
 Non ! l'églis' l'a jamais logé !
 Y n'a point changé, d'apparence,
 D'apparence, y n'a point changé...

Ah ! tout d'même, y pein' des épaules,
 Y cliquète un brin du menton,
 Y va penché comme un vieux saule
 Et s'ach'mine avec un bâton.

... Quand on voit briller son œil triste,
 Qu'on touch' ses doigts brûlés d'chagrin,
 — " V'avez la fièv', mon pauv' Baptiste ! „
 — " Bah ? qu'y fait, créyez-vous ? C'est ren ! „

... Cheux lui, su' la fin d'la journée,
 Y r'garde, en leur causant tout bas,
 Les portraits d'ses trois défunts gas
 Qui sont rangés su' la ch'minée ;

Pis, y prend leurs livrets d'troupiers,
 Ot' la ficelle et la rattache,
 Pis leurs lettres, pis leurs papiers
 Où que l'sang a marqué des taches...

Hier, y n'avait pas l'air de m' voir,
 L'œil fiché, les mains dans les poches.
 Au bout d'un' heure, y m' dit : " R'gard' voir,
 " Au long d'la port', ceux trois encoches !..

" Ça me r'vint d' eun' traite, à présent ;
 " J' les accotais cont' la muraille,
 " C' jour-là, pour mesurer leur taille...
 " Ils avaient neuf, sept et six ans !..

" Et, dans l'froid d'la terre où qu'y dorment,
 " L'un cont' l'aut ej' les vois blottis,
 " Non pas soldats sous l'uniforme,
 " Mais tels qu'ils étiont tout petits... ! "

(Le Livre de Thomas Gagnepain.)

Maurice Magre. (1)

Toulouse, 1877.

Œuvres poétiques : *Eveils*, en collaboration avec André Magre (1895).

La Chanson des Hommes (1898). — *Le Poème de la Jeunesse* (1901). — *Les Lèvres et le Secret* (1906). — *Les Belles de Nuit* (1913). — *La Montée aux Enfers* (1919).
Les Soirs d'Opium (1920). — *Théâtre*.

Fonda à Toulouse deux revues à tendances décentralisatrices : les *Essais d'art jeune* (1894) et *l'Effort* (1895). S'est fixé à Paris depuis 1898. Dirigea (1901 et 1903) le Théâtre des Poètes et la revue littéraire *Le Mouvement*.

A fait des vers, des romans, du théâtre. Poète sain et vigoureux, qui chante comme il le dit lui-même : « la vie, ses tristesses et ses rêves et les joies possibles pour lesquelles on lutte ; il dit la beauté de l'effort, la pureté du travail, qu'il faut être bon et être simple, aimer ». Aime l'âme des humbles. « Trop heureux serais-je, dit-il dans la Préface de la *Chanson des Hommes*, si une seule fois, dans une pauvre maison, mes vers portaient quelque douceur à un cœur simple ». Ses derniers vers révèlent une âme plus tourmentée que hantent des visions sorties, dirait-on, de fumeries d'opium.

Il a de l'éloquence, de la force, de la clarté, du rythme ; abondance de mots sonores et d'images violentes.

La Pauvreté.

Je suis celle de qui la grâce naturelle
 sème les simples fleurs de vertu sur ses pas
 et je suis la laitue au champ de mauvaise herbe,
 l'enfant qui fait le bien et que l'on n'enseigne pas.

Je suis l'esprit caché qui s'émane des choses
 et fait de tout objet notre grand frère humain.
 O pauvre, je serai ta lampe qui s'éteint
 et tes meubles grossiers hérités d'autres pauvres.

Tâche de demeurer sans courroux, juste et bon,
 si l'on te fait du mal et si l'on te dédaigne ;
 car si les hommes durs ont de riches maisons,
 ils n'y connaîtront pas les belles paix de l'âme.

Bénis l'humilité de ton modeste toit
 et de tes murs tirés de la terre sacrée.
 Tes fils vont s'éveiller dans leurs berceaux de bois
 et ta cabane est belle ainsi qu'une épousée.

Je suis la loi d'amour qui t'appelle, là-bas,
 C'est l'heure, homme de Dieu, de lutter et de vivre...
 Vois, le soleil éclaire encor les vieilles villes
 et je rallumerai le feu pour ton repas.

(La Chanson des Hommes.)

(1) Son frère, ANDRÉ MAGRE (Toulouse, 1873) a publié un volume de vers : *Poèmes de la Solitude* (1900).

Les meilleures Lettres.

Oh ! ne déchire pas les lettres de ta mère !
Elles sont le meilleur, en somme, de la vie,
Ce qui ne périt pas pour toi sur cette terre,
Le cœur d'une maîtresse et le cœur d'une amie.

" Mon cher enfant ! mon cher enfant, te disent-elles,
Comme j'ai peur pour toi de ces nuits de Paris ! "
C'est comme un bruit de source, et c'est comme un bruit d'ailes...
Ce sont des yeux en pleurs sous de chers cheveux gris...

Oh ! ces lettres remplies de soucis et d'alarmes,
Qui ne blessent jamais et qui savent guérir !
Ces lettres qui sont gaies, mais pour cacher des larmes,
Dont l'écriture tremble au vent des souvenirs.

" Mon Dieu ! ne puis-je pas connaître ses pensées ?
" N'aurais-je pas mieux fait de le suivre toujours ?
" Nous n'avons plus de fils quand la vie est passée... *
Oh ! que sont tes amours auprès de cet amour ?

Qui te rendra jamais une telle tendresse ?
Comme au fond d'un vieux livre on conserve une fleur,
Garde cette lointaine et si pure caresse,
Oh ! ne déchire pas les morceaux de ce cœur !

Tant d'amour ! Tant d'amour t'a bercé dès l'enfance...
On s'habitue si bien et si vite à cela..
Ces lettres, tu les lis avec indifférence :
Mais songe, songe à ceux qui n'en reçoivent pas !... (1)

(Les Lèvres et le Secret.)

Le Pauvre Pêcheur.

Près du quai désert, près du pont qui s'arque,
Près de l'hôpital, près de l'entrepôt,
Moi pauvre pêcheur assis dans ma barque,
Avec mon filet, avec mon falot,
J'ai vu des reflets qui sortaient de l'eau
Et sur les galets qui faisaient des marques,
De rouges reflets qui tachaient ma barque.

(1) Cfr. de J. NORMAND :

Vieilles lettres.

Quand, chauffant nos pieds aux tisons,
En rêvant, nous vous relisons,
Vieilles lettres toutes fanées,
— O vieilles lettres d'autrefois ! —
Nous croyons sentir, sur nos doigts,
Refleurir nos fraîches années.

Votre papier, terne et jauni,
S'éclaire du rayon béni
De notre jeunesse ravie,
Et nous revoyons, grâce à vous,
Ces temps heureux, ces temps si doux
Qui sont l'aurore d'une vie !

Grâce à vous, pour quelques instants,
Les chaudes teintes du printemps
Se mêlent aux pâleurs d'automne ;
Et c'est un peu de nous enfin
Que, sur ces riens de papier fin,
En sa bonté, Dieu nous redonne.

Sous la poussière, voile épais,
Vieilles lettres, dormez en paix,
Moitié larmes, moitié sourire ;
Vous êtes les témoins certains
De beaux jours, hélas ! si lointains...
Honte à celui qui vous déchire !

(Les Visions Sincères)

Le fleuve fécond, le fleuve puissant,
 Avec son limon engraisant la terre,
 Passant éternel, ami millénaire
 Qui protège l'homme en le nourrissant,
 Le bon fleuve bleu qui baigne les pierres
 De son frôlement régulier, puissant,
 Le fleuve au grand cœur charriait du sang.

J'ai pris le falot, j'ai lâché la rame,
 Je me suis penché sur le flot sanglant,
 Des caillots épais roulaient dans les lames
 Et l'air peu à peu devenait brûlant.
 L'écume rougeâtre ainsi qu'une flamme,
 Me chauffait la face en m'éclaboussant,
 La barque roulait sur le flot sanglant...

Et j'ai vu passer de terribles formes...
 Des membres coupés heurtèrent mon bord,
 Je vis de longs bras, des visages morts,
 Et, gonflés par l'eau, des ventres énormes.
 Et de glauques yeux aux lobes informes
 Me fixaient, chargés d'un affreux remords...
 Le fleuve sanglant charriait des morts.

Et je vis aussi des formes étreintes
 Avec cet amour que la mort raidit.
 Je vis passer ceux qui portaient l'empreinte
 De l'espoir déçu, du mal, de la crainte.
 Je vis les vaincus, je vis les maudits,
 J'entendis monter une grande plainte
 Et par la pitié mon cœur se fendit.

Le fleuve croissait, atteignait la ville
 Et le flot de sang grossissait toujours.
 Il battait les murs, il battait les tours,
 Du vieux pont arqué dépassait les piles,
 Enlaçait l'église et le carrefour
 Et le quartier haut n'était plus qu'une île.
 Parmi les noyés je voguais toujours...

Sur la terre au loin qu'ont donc fait les hommes ?
 Ai-je atteint ce soir le rouge royaume ?
 Je sens se dresser les poils de ma chair.
 Des crânes sans yeux entonnent des psaumes.
 J'entends m'appeler l'ange Lucifer...
 Moi, pauvre pêcheur allant vers la mer,
 Puis-je racheter ce qu'ont fait les hommes ?

Sur un Golgotha mille fois plus haut,
 Une croix de soufre et des clous de flamme !...
 Apportez la lance avec le marteau !
 Que je sois cloué mille fois s'il le faut !
 Je veux racheter, moi, l'homme à la rame,
 Les corps malheureux et les pauvres âmes
 Sur un Golgotha mille fois plus haut.

Je travaillerai durant mille siècles,
 Les humbles paieront la dette de sang,
 Je ferai sortir les blés et les seigles
 Du sol envahi par les ossements,
 Je travaillerai si terriblement
 Que, plus haut encor que le vol des aigles,
 Jailliront les tours de mes monuments.

O grand fleuve bleu qui viens des montagnes,
 Tu recouleras aussi pur qu'avant,
 Ensemencé d'herbe, imprégné de vent.
 Tu mettras ta force au cœur des campagnes
 Et dans le bateau du pêcheur errant,
 Et tu changeras les morts en vivants,
 O grand fleuve bleu qui viens des montagnes...

(*La Montée aux Enfers.*)

Madame A. de Noailles.

Paris, 1877.

Œuvres poétiques : *Le Cœur innombrable* (1901). — *L'Ombre des Jours* (1902).
Les Eblouissements (1906). — *Les Vivants et les Morts* (1913).
Les Forces Éternelles (1920).

Fille du prince de Bassaraba de Brancovan et de la princesse, née Musurus, issue d'une antique maison de guerriers et de politiciens, la maison Valaque des Bibesco.

Son enfance s'est partagée entre Paris, l'Orient et la Haute-Savoie, sur les bords du lac de Genève. Mystique vers la quinzième année ; découvre, en se révoltant, la philosophie de Taine. Se fait de la vie une idée végétale.

Poète panthéiste ; amoureuse du vrai, du limpide et du beau. Sensibilité très grande. Chante la nature de toute son âme passionnée et jeune ; elle en souffre par tous les sens, par le goût surtout, l'odorat et la vue. Ses derniers poèmes la montrent tressaillant de la vie universelle, reflétant « l'infinité des aspects des choses, mobile et fragmentaire, au hasard des sensations, dans une multitude de vers légers, clairs, et comme limpides » (Lanson). Mais la volupté de vivre, chez elle, s'épouvante de la pensée de la mort. Et l'image de la mort est partout présente en son œuvre.

Dans les *Forces Éternelles*, elle dit l'âme des paysages, l'enivrement devant la beauté des jours, la troublante joie de vivre, l'inexorable amour, l'auguste et triste volupté, la tristesse de l'infini, la mort, les lieux sacrés où ont péri les héros...

Henri de Régner admire en elle « l'ampleur brillante et souple du lyrisme, le mouvement et la beauté de la pensée, l'élan onduleux ou hardi des strophes, une sorte d'harmonie générale que rompent des dissonances aiguës, causées souvent par la singularité quelque peu aventureuse de ses qualificatifs ».

Il fera longtemps clair ce Soir...

Il fera longtemps clair ce soir, les jours allongent.
 La rumeur du jour vif se disperse et s'enfuit,
 Et les arbres surpris de ne pas voir la nuit
 Demeurent éveillés dans le soir blanc et songent.
 Les marronniers, sur l'air plein d'or et de lourdeur,
 Répandent leurs parfums et semblent les étendre ;
 On n'ose pas marcher ni remuer l'air tendre,
 De peur de déranger le sommeil des odeurs.
 De lointains roulements arrivent de la ville...
 La poussière, qu'un peu de brise soulevait,
 Quittant l'arbre mouvant et las qu'elle revêt,
 Redescend doucement sur les chemins tranquilles ;
 Nous avons tous les jours l'habitude de voir
 Cette route si simple et si souvent suivie,
 Et pourtant quelque chose est changé dans la vie :
 Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir...

(*Le Cœur innombrable.*)

Les Regrets.

Allez, je veux rester seule avec les tombeaux ;
 — Les morts sont sous la terre, et le matin est beau,
 L'air a l'odeur de l'eau, de l'herbe et du feuillage,
 Les morts sont dans la mort pour le reste de l'âge...
 Un jour mon cœur dansant sera semblable à eux,
 J'aurai l'air de leur front, le vide de leurs yeux,
 J'accomplirai cet acte unique et solitaire,
 Moi qui n'ai pas joué seule, aux jours de la terre.
 — Tout ce qui doit mourir, tout ce qui doit cesser,
 La bouche, le regard, le désir, le baiser...
 Etre la chose d'ombre et l'être de silence
 Tandis que le printemps vert et vermeil s'élançe
 Et monte trempé d'or, de sève et de moiteur.
 Avoir eu comme moi le cœur si doux, le cœur
 Plein de plaisir, d'espoir, de rêve et de mollesse
 Et ne plus s'attendrir de ce que l'aube naisse ;
 Etre au fond du repos l'éternité du temps.
 — D'autres seront alors vivants, joyeux, contents,
 Des hommes marcheront auprès des jeunes filles,
 Ils verront des labours, des moissons, des faucilles,
 La couleur délicate et changeante des mois.
 Moi, je ne verrai plus, je serai morte, moi,
 Je ne saurai plus rien de la douceur de vivre...
 Mais ceux-là qui liront les pages de mon livre
 Sachant ce que mon âme et mes yeux ont été,
 Vers mon ombre riante et pleine de clarté
 Viendront, le cœur blessé de langueur et d'envie,
 Car ma cendre sera plus chaude que leur vie...

(*L'Ombre des Jours.*)

Jour d'Été.

Le matin lumineux semble une chaude neige,
 Et luit comme un dessin qu'une vitre protège.
 Nulle ombre ne ternit ce calme long, égal ;
 L'azur a l'éclat net et dur d'un minéral ;
 La verdure est d'un vert trop doux, plus doux encore...
 Chaque arbre est enroulé d'une liquide aurore ;
 Un geai semble emporté vers la claire hauteur
 Par la force et l'élan d'un battement de cœur.
 Les fleurs, sur la pelouse où des agneaux vont paître,
 Ont le robuste éclat d'une fête champêtre ;
 L'ombrage se déverse et fait de noirs étangs
 Où l'insecte et l'oiseau se reposent, contents.
 Douce diversité des feuilles et des lignes !
 Sous les ormes luisants où s'enroulent les vignes
 On croit voir s'élancer, au son du tympanon,
 Les nymphes et les beaux garçons d'Anacréon !...
 — O tendre flamboiement, l'immense gratitude
 Pour tant de paix, de joie heureuse, d'altitude,
 S'agite dans mon cœur comme un flot triomphant,
 Comme des rameaux clairs portés par des enfants !
 Les coteaux, dans le ciel léger, s'évanouissent
 A force de chaleur, de vapeur, de délices.
 Une exaltation soulève l'Univers,
 Les cieux, tranchants et vifs, pénètrent les bois verts.
 Le mol pétunia, l'œillet, les chèvrefeuilles
 Donnent leur goût divin aux brises qu'ils recueillent.
 Luxurieuse ardeur du languissant été !
 Les monts d'argent sont des soupirs de volupté,
 Tout mon cœur vaporeux d'entre mes bras s'envole,
 Je ris, je tends les mains, je baise l'herbe molle,
 Et là-bas, dans l'azur, un train s'est enfoncé
 Avec son cri de joie et ses sanglots pressés,
 Tandis que, détaché d'une invisible fronde,
 Un doux oiseau jaillit jusqu'au sommet du monde !...

(*Les Eblouissements.*)

Prière.

Mon Dieu, je sais qu'il faut accepter la détresse,
 Qu'il faut dans la douleur descendre jusqu'en bas,
 Mais, dans ce labyrinthe où votre main nous presse,
 Puisque vous êtes bon, ne se pourrait-il pas
 Que nous entrevoyions du moins la claire issue
 Que déjà votre main prépare doucement,
 Et qu'un peu de lumière, au lointain aperçue,
 Nous aide à supporter ce ténébreux moment ?

Pourquoi nos maux sont-ils si compacts et si denses
 Qu'on semble enseveli dans un obscur caveau ?
 D'où vient cette funèbre et perfide abondance
 Qui submerge le cœur et trouble le cerveau ?

Pourtant, les lendemains sont quelquefois si tendres,
 On revoit les regards que l'on n'espérait plus.
 Mais le bonheur fait mal quand il faut trop l'attendre,
 Être sauvés enfin, ce n'est plus être élus.

Consolez-nous parfois dans cette forteresse
 Dont vous tenez les clefs et fermez le vitrail ;
 Laissez-nous pressentir les futures caresses
 Et leur fraîche beauté d'eau bleue et de corail !

C'est trop d'être privé de la douce espérance,
 D'être comme un forçat serré le long du mur
 Qui ne peut pas prévoir sa juste délivrance,
 Car la fenêtre est haute et les verrous sont durs.

Pourquoi ce faste affreux de l'angoisse où nous sommes,
 Pourquoi ce deuil royal et ces chagrins pompeux,
 Puisqu'il vous plaît parfois d'avoir pitié des hommes
 Et de remettre encor le bonheur auprès d'eux ?

Faut-il donc au Destin ces heures pantelantes ?
 L'émeut-on par un corps qui tremble et qui gémit ?
 Nos pleurs sont-ils un peu de cette huile brûlante
 Que Psyché répandit sur l'Amour endormi ?

S'il se peut, écarter ces moments de la vie
 Où nous sommes broyés sous un joug trop étroit,
 Et, pareils aux mineurs dans la noire asphyxie,
 Nous tentons d'écarter le roc avec nos doigts.

— Déjà, loin du plaisir, du monde, des parades,
 Mon cœur ardent n'est plus, dans son éclat voilé,
 Qu'un feu de bohémiens sur la pauvre esplanade,
 Où l'enfant nu console un cheval dételé.

— Mais s'il faut que ces jours de supplice reviennent,
 S'il faut vivre sans eau, sans soleil et sans air,
 Que du moins votre main s'empare de la mienne
 Et m'aide à traverser l'effroyable désert...

(Les Vivants et les Morts.)

Que suis-je dans l'Espace

Que suis-je dans l'espace ? Et pourtant je contiens,
 Cependant que le temps me dédaigne et me broie,
 L'infini des douleurs et l'infini des joies,
 Et l'univers ne luit qu'autant qu'il m'appartient !

Imperceptible grain de la moisson des mondes,
 Les flagellants destins me sont des oppresseurs,
 Et pourtant, par mes yeux sans entrave, j'affronte

Les astres dédaigneux dont je me sens la sœur.
 Nul ne peut contester cette altière concorde
 A l'esprit que soulève une incessante ardeur,
 Car c'est par le regard que l'être a sa hauteur,
 Et l'âme a pour séjour les sommets qu'elle aborde !

(*Les Forces Eternelles.*)

La Mort de Jaurès.

J'ai vu ce mort puissant le soir d'un jour d'été,
 Un lit, un corps sans souffle, une table à côté :
 La force qui dormait près de la pauvreté !
 J'ai vu ce mort auguste et sa chambre économe,
 La chambre s'emplissait du silence de l'homme.
 L'atmosphère, songeuse, entourait de respect
 Ce dormeur grave en qui s'engloutissait la paix.
 Il ne semblait pas mort, mais sa face paisible
 S'entretenait avec les choses invisibles.
 Le jour d'été venait contempler ce néant
 Comme l'immense azur recouvre l'océan.
 On restait, fasciné, près du lit mortuaire,
 Écoutant cette voix effrayante se taire.
 L'on songeait à cette âme, à l'avenir, au sort.
 Par l'étroit escalier de la maison modeste,
 Par les sombres détours de l'humble corridor,
 Tout ce qui fut l'esprit de cet homme qui dort,
 Le tonnerre des sons, le feu du cœur, les gestes,
 Se glissait doucement et rejoignait plus haut
 L'éther universel où l'Hymne a son tombeau.
 Et tandis qu'on restait à regarder cet être
 Comme on voit une ville en flammes disparaître,
 Tandis que l'air sensible où se taisait l'écho
 Baisait le pur visage aux paupières fermées,
 L'Histoire s'emparait, éplorée, alarmée,
 De ce héros tué en avant des armées...

(*Les Forces Eternelles*)

François Porché.

Cognac, 1877.

Œuvres poétiques : *A chaque jour* (1904). — *Au loin, peut-être* (1909).
Humus et Poussière (1911). — *Le Dessous du Masque* (1914).
Nous (1916). — *Le Poème de la Délivrance* (1919).

Après des études diverses (droit, lettres) et des tâtonnements divers (fut employé de commerce, agent d'assurances, etc.), prit enfin sa licence de droit (1905). Séjourna quelques années à Moscou, puis rentra à Paris. Ses livres sont des confessions sincères où il dit, sans phrases, ses impressions, les menus événements de sa vie, ses joies, ses regrets, ses douleurs. Parfois un peu d'ironie.

Et j'appris ce que c'est que de souffrir.

Et l'appris ce que c'est que de souffrir : on creuse
 Un terrain qui, d'abord, semble étroit, quelque arpent,
 A peine, d'herbe rare et de glèbe pierreuse.
 Mais, à mesure que, tâtonnant et rampant,
 Vers là-bas, du côté des ténèbres, l'on plonge,
 Le chant de la tristesse à l'infini s'allonge.
 Souffrir, c'est lentement perdre les yeux du corps,
 C'est, bientôt, ne plus voir les choses du dehors
 Et le ciel qu'à travers un déluge de cendre,
 C'est au dedans de soi, chaque jour plus avant,
 Jusqu'où meurt le grand bruit de la cité, descendre,
 Et là, comme un mineur scrute l'ombre, en levant
 Au-dessus de son front la lampe qui vacille,
 C'est marcher dans la nuit, sans autre feu qui brille
 Que la lueur de sa conscience. L'instinct
 Qui vous guidait, parfois un souffle obscur l'éteint :
 On s'égare, on se heurte, un soir, contre une idée,
 Et, lorsque de fatigue on s'endort, obsédée,
 L'âme qui rêve tourne et revient sur ses pas,
 Tâte le mur, voudrait s'enfuir et ne peut pas...
 Mais cependant qu'au fond de l'œil en pleurs s'efface
 L'image des décors qui l'ont charmé, souffrir,
 C'est aussi dans son cœur, par degrés, découvrir
 Tout un monde nouveau, c'est, lorsqu'à la surface
 Les prés sont verts, l'azur serein, l'homme rieur,
 Distinguer, au-dessous, d'une étrange prunelle,
 Le feu, le sombre feu qui couve, intérieur,
 La Douceur primitive, actuelle, — éternelle.

(Au Loin, peut-être : Paroles de la Trentième Année.)

La Petite Ville.

La ville où je naquis, un fleuve étroit l'arrose,
 L'eau coule sous le pont comme une claire prose,
 Et mire honnêtement dans son calme miroir

Et le doit et l'avoir :

Elle enregistre un arbre, un mur, sur son passage
 Et fait ainsi l'addition du paysage.

La ville où je naquis a de petits pavés
 Carrés, durs, enfoncés, cimentés dans la terre,
 Tous propres et contents d'être si bien lavés,
 Et blâmant le caillou qui roule, solitaire.

Le clocher, par-dessus le poste de l'octroi,
 Regarde avec effroi,

Un chemin qui longe une vigne.

Il s'inquiète, il lui fait signe :

" Reviens donc ! „ mais le fou ne l'entend même pas
 Et disparaît au haut des collines, là-bas...

Bonne vieille demoiselle Prudence,
 Quand passe un chariot dehors, sur ta crédence,
 La porcelaine tremble, et ton cœur tremble aussi,
 Ta chatte fronce le sourcil ;
 L'âme des choses sort à moitié du sommeil,
 Sourit, étonnée, au soleil,
 Puis, lasse d'un effort si grand, replonge
 Dans les ondes mortes du songe.
 Bonne vieille demoiselle Vertu,
 Qui fais la chasse à la poussière
 Et qui me tenais en brassière,
 T'en souviens-tu ?
 J'admire tes planchers brillants comme des glaces ;
 Tu remets avec soin les chaises à leurs places,
 Sitôt les visiteurs partis ;
 Et moi qui jadis me blottis,
 Enfant, contre ta chaste robe,
 Bien qu'ayant perdu ma candeur,
 Je te dois de garder un fond naïf et probe
 Et le respect de la pudeur.

(*Humus et Poussière.*)

Cécile Périn.

Reims, 1877.

Œuvres poétiques : *Vivre !* (1906). — *Les Pas légers* (1907).

Variations d'un Cœur pensif (1911). — *La Pelouse* (1914). — *Les Captives* (1920).

Célèbre avec tendresse « la fraîcheur des sources, les claires souvenirs de la famille et le vieux toit propre à abriter sa destinée ». Ses poèmes, où s'épanche la sensibilité délicate d'un cœur de femme et de mère, ont des harmonies caressantes.

On vit, sans s'étonner...

On vit, sans s'étonner, dans l'atmosphère heureuse,
 Monotone, familière, de la maison.
 Les jours ont enchaîné notre âme aventureuse.
 Et sous un manteau gris les minutes s'en vont.

On ne regarde pas briller leurs yeux candides ;
 On ne caresse pas leurs mains fraîches d'enfants,
 On ne les entend pas faire de bruit. Leur guide
 Leur a dit de chanter dans l'ombre, et doucement.

On guette un instant pourpre aux lèvres triomphantes
 Dont l'éclat, tout à coup, saurait nous éblouir ;
 On vit, le cœur empli d'une indicible attente,
 Les bras tendus, éperdument, vers l'avenir.

Tout ce qui nous échappe est si beau ! Qu'on possède
 Un foyer calme et clair, une mère, un enfant,
 Des livres et des fleurs, des amis sûrs, et l'aide
 Insensible d'un cœur toujours proche et charmant.

Qu'est-ce, quand le désir et quand la nostalgie
 D'autres regards, d'autres parfums et d'autres cieux
 Tendent comme une coupe à l'âme inassouvie
 L'espace où traîne encor la robe d'or des dieux.

Sous leur voile interdit que les heures sont belles !
 Ah ! s'élançer en dénouant tous ses liens !
 — Êt, tout à coup, la mort les arrache, et révèle
 Ta poignante douceur, bonheur quotidien !

(La Pelouse.)

Hymne.

Je vous exalterai, mes yeux, ciel de mon âme,
 Je vous exalterai pour avoir reflété
 Les innombrables jeux de l'ombre et de la flamme
 Dans le miroir de votre brève éternité.

Je vous exalterai, mes yeux, pour tant de fêtes
 Que mon esprit vous dut à l'heure où le jour meurt,
 Et parce que, naïfs et purs, et clairs, vous êtes
 Les gardiens divins et tendres des couleurs.

Absolu des clartés ! Souples des nuances !
 Ivresse de les voir se fondre ou se heurter,
 Et de sentir que l'âme au bord des yeux s'élance,
 Et les possède en un frisson de volupté.

O toi qui sur l'éclosion des paysages,
 Mon regard, coupe vive où le monde a miré
 Ses courbes, ses rayons, ses multiples visages,
 Comme au creux d'un grand fleuve immuable et sacré,

Jean Canora.

Paris, 1877.

Œuvres poétiques : *Poèmes 1898-1905* (1906).

Élevé dans la « religion de l'Humanité » fondée par Auguste Comte ; pense que le poète a charge d'âmes, qu'il ne doit écrire que pour agir.

PÈLERINAGE.

Fragment.

...Un grand souffle de paix a caressé les villes
 Et rajeuni le front des humbles travailleurs :
 Et déjà, maussant les carnages stériles,
 Les peuples d'Occident rêvent un sort meilleur.

Pourquoi tuer, pourquoi le carnage et la proie,
 Quand si chétive encore est l'œuvre de nos mains,
 Quand pour donner au monde enfin un peu de joie,
 Ce ne sera pas trop de tout l'effort humain ?

Poète, il faut chanter, l'humanité t'implore :
 Il faut par les faubourgs, les villes et les champs,
 Annoncer la splendeur de la nouvelle aurore,
 Et les peuples unis répéteront tes chants !

Poète, il n'est plus temps de chanter pour toi-même
 Les molles voluptés, en effeuillant des lis.
 Va-t-en droit à la forge, où les faces sont blêmes,
 Où la sueur de sang coule des bras meurtris.

Va dire aux ouvriers : « Frères, l'heure est venue
 Où vous serez payés de votre dur labeur.
 Nul ne prétendra plus, en invoquant les nues,
 Que la souffrance est sainte, et sainte la douleur.
 Vos maîtres n'auront plus l'hypocrite paresse
 De s'en remettre à Dieu du soin de votre sort,
 Et les forts, désormais, garderont la faiblesse,
 Et les faibles heureux pourront aimer les forts !

« Paraissez, travailleurs qui retournez la glèbe,
 Semeurs, et moissonneurs, et gardeurs de troupeaux ;
 Paraissez tous, enfants de l'énergique plèbe,
 Vous qui taillez la pierre et fondez les métaux.
 Ouvriers de l'idée, apparaissez en foule ;
 Artistes, et savants, et penseurs, suivez-moi !
 Paraissez, débordez comme une immense houille
 Devant le temple pur de la nouvelle foi ! »

(Poèmes.)

O mon regard qui te souviens et qui t'impregnés
De lumière, aspiration de la beauté,
O mon regard avide et grand ouvert qui règne
Sur tous mes sens, comme le soleil sur l'Été,

De cet hymne d'amour je t'apporte l'offrande,
Mes plus beaux souvenirs en guirlandes tressés :
Le visage de mon enfant, et, joie ardente,
Ton reflet clair aux yeux profonds du bien-aimé... (1)

(Variations du *Cœur pensif*.)

Beaucoup ne verront plus...

Beaucoup ne verront plus palpiter la lumière,
Ni l'éclat délicat des matins de printemps.
Un doux soleil entrouvre en vain les primevères ;
Je pense aux jeunes morts qui n'avaient pas vingt ans.

Le destin les coucha dans l'ombre à peine en vie.
Et les vieillards et les femmes regarderont,
La flamme vacillant de ces mains engourdies,
S'éteindre les divins flambeaux ; et survivront.

Mais ils ne pourront plus connaître cette ivresse
Qui les envahissait, jadis, aux temps joyeux.
Pour un rayon posé sur les pousses qui naissent,
Pour un jeune arbre en fleur, pour un pan de ciel bleu.

Ils n'auront plus jamais l'exaltation douce
De ceux que la beauté seule autrefois rythmait.
Leur cœur se souviendra de l'horrible secousse
Quand l'oubli s'étendra sur les jardins de mai.

(*Les Captives*.)

(1) Cfr. de LOUIS NAZZI :

A mes yeux.

Mes yeux, je vous dois tout et vous m'avez comblé.
Chaque jour, j'ai connu vos silencieuses fêtes.
Vous avez pris pitié du pauvre homme accablé
Et mon âme a vécu du bonheur que vous faites.

Il n'est pas un instant de douleur ou d'ennui
Dont vous n'avez charmé la mortelle souffrance,
Et, plus que de l'étreinte et du baiser, j'ai joui
De votre inépuisable et douce complaisance.

Humble passant parmi la foule aux remous noirs
Ou rêveur enivré du vin des solitudes,
Dans la paix des matins et la fièvre des soirs,
J'ai fait de vos regards mes plus chères études.

Vous m'avez enseigné, mes yeux, comme un enfant,
Et vous m'avez ouvert le trésor des images.
Mes songes ont vogué sur l'azur triomphant
Et j'ai moulé ma peine aux rides des visages.

Et vous m'avez apporté la lumière, ô mes yeux,
La lumière éclatante, adorable et ravie
Vous avez réfléchi, vastes et minutieux,
La fresque délirante et rouge de la vie.

Soyez bénis, mes yeux, qui m'avez consolé,
Vous, ma suprême force et mes seules richesses,
Vous aurez enfermé dans mon cœur désolé
Les gloires, les ferveurs et les pauvres ivresses.

Vous aurez tout aimé d'un amour ingénu,
Farouchement, sans vanité, mes yeux sincères,
Vous aurez tout aimé, vous aurez tout tenu
Dans vos regards violents et forts, comme des serres.

Vous aurez bien pressé les choses d'ici-bas,
Vous en au ez tiré le miel et les sanies,
Vous aurez ramassé votre grain sous mes pas,
O vous qui reflétiez des plaines infinies !

Ardents à me servir et jamais rebutés,
Vous aurez éclairé ma plus pénible voie,
Mes yeux, humbles glaneurs des vivantes clartés,
Vous aurez travaillé patiemment à ma joie.

Vous aurez bien souri, mes yeux graves et bons,
Apportant votre offrande à toutes les tristesses,
Vous m'aurez été doux aux soirs des abandons,
Et vous aurez pleuré, mes yeux, dans les détresses.

Vous aurez bien nourri mon beau rêve intérieur.
Mourez, mourez à moi, formes, ombres, lumières !

Tu ne sauras jamais, vieil homme, ô fossoyeur,
Ce que j'emporte dans la nuit, sous mes paupières !

Cloches.

Les cloches s'en vont dans le vent,
Carillonnant, carillonnant,
Les cloches s'en vont dans le vent.

Dites-nous la belle nouvelle !
— Les hommes vivront, disent-elles.
— Dites-nous la belle nouvelle.

Dites, lesquels vivent encor ?
Tant d'hommes chaque jour sont morts
Dites, lesquels vivent encor ?

Tout ce qui tremble en nous d'attente,
Le savez-vous, cloches vibrantes ?
Tout ce qui tremble en nous d'attente...

— Dormaient depuis un temps si long
Dans les clochers les carillons,
Dormaient depuis un temps si long,

Que bien des cloches se sont tues
Sans répondre à nos voix émues,
Que bien des cloches se sont tues.

(*Les Captives.*)

O.-W. Milosz.

Château de Czereña (Pologne), 1877.

Œuvres poétiques : *Le Poème des Décadences* (1899). — *Les Sept Solitudes* (1906).
Les Éléments (1911).

Descend d'une ancienne famille de Bohême, émigrée en Pologne, au commencement du XVI^e siècle. Vint à Paris en 1889.

Poète épris de surnaturel et de visions extra-terrestres, « Manie avec un art très sûr, dit Louis Payen, le vers régulier comme le vers libre. Son verbe est sonore, précis, harmonieux... Sa mélancolie hautaine et fière se teinte parfois d'ironie et de colères contenues... »

On sent, dans ses œuvres, l'influence des symbolistes et d'Edgar Poë.

Le Roi don Luis voulut revoir...

Le roi don Luis voulut revoir
Le château des Douces Années.

Manteau de deuil et cheval noir.

Jamais heure au vide du soir
N'a si lugubrement sonné.

C'est pire que le bruit du vent
Dans les maisons abandonnées.

Ah ! c'est un son, un son vraiment
Qui vient de plus loin que le temps.

C'est pire que le bruit des portes [tes.
Alors que l'on songe aux morts, aux mor-

Ce son félon me vient, m'arrive
De quels rêves, de quelles rives.

Il se couche sur ma raison
En lueurs fausses de poison.

Le long mendiant de la route
Est la chair de ce son sans doute.

Rencontre de chemin d'exil.
O le sinistre qui s'arrête !

Je vois deux yeux presque sans tête,
Deux yeux sur deux jambes de fil.

De plus loin que les oubliés
De plus profond que les noyés.

Le cheval noir dresse l'oreille.

Le sang du roi voudrait crier,
L'odeur du silence est si vieille.

(*Les Sept Solitudes.*)

Poème.

Grincement doux et rouillé d'une berline...
 Le crépuscule pleure de vieille joie...
 — Il faudrait pourtant aller voir qui est là.
 — Bonsoir, comment vous portez-vous, Mylord Spleen?

Les chevaux, les chevaux du passé hennissent
 Le soir, le soir, aux fenêtres de l'oubli.
 — " La diva que vos sentiments applaudissent,
 Mylord, l'avez-vous revue en Italie ? "

Il pleut, il pleut doux de la pluie ancienne
 Sur les toits, sur les toits rouges d'autrefois.
 — " Merci pour votre aimable lettre de Sienne ;
 Et Noël, se souvient-il encore de moi ? "

Ton coq, ton coq, girouette, dit jamais plus,
 J'ai mal, j'ai mal, ô grand'père Soir, à l'âme.
 — " Ces maudites routes d'automne, goddam !
 A propos... Godwin et Percy vous saluent. "

Soir de jadis naïf, doux comme un qui cuve
 Son vieux vin de l'an vingt près d'un feu léger.
 — " Et puis vous savez, je suis si distrait ! — J'ai
 Oublié de jeter moi dans le Vésuve. "

(*Les Sept Solitudes.*)

Théo. Varlet

Lille, 1878.

Œuvres poétiques : *Heures de rêve* (1898). — *Notes et Poèmes* (1905). — *Notations* (1906).
Poèmes choisis, 1906-1910 (1912). — *Aux livres Jardins du monde* (1921).

Théodore-Louis Varlet est d'origine picarde et flamande. Se consacre tôt à l'unique littérature. A été un des fondateurs du *Beffroi* (Lille). En 1907 dirige, avec P. Castiaux, P. J. Jouve et E. Charpentier, les *Bandeaux d'Or*. Poète du Nord épris des « golfes bleus », des « fanfares de lumière ». Quitte en 1899 sa ville natale pour résider à Knocke s/mer (Belgique), jusqu'en 1904, où il se fixa à Bruxelles. A beaucoup voyagé ; a visité l'Italie et la Sicile, la Grèce, Constantinople, l'Asie-Mineure, la Provence, l'Angleterre, la Hollande, la Suisse, l'Allemagne, etc. A cultivé, outre la littérature, les sciences physiques.

Fritz Vanderpyl.

La Haye, 1877.

Œuvres poétiques : *Les Saisons douloureuses* (1908). — *Mon Chant de guerre* (1917).

AVRIL DANS LA RUE DE LA MONTAGNE SAINTE GENEVIÈVE.

Le soleil, aujourd'hui, brille et étincelle
 dans un ciel d'été, si bleu et si bucolique,
 au-dessus de l'église bizarrement gothique
 au fond de ma propre et vieille ruelle.
 L'atmosphère est douce, son odeur sympathique,
 et mélodieusement de petites voix s'y mêlent
 de jeunes filles qui courent, aux cheveux rebelles
 et malgré leur laideur paraissant angéliques.

Fumant mon Jacob, je regarde cela.
 Et je ressens tant d'aise ainsi à ne rien faire
 que l'homme qui passe me paraît un frère,
 que j'ai envie, pour ma femme, d'un pot de réséda.

Avril a aujourd'hui des bontés de Mai ;
 un vent doux et fécond nous arrive des quais.

(*Les Saisons douloureuses.*)

Messine.

Sur l'Escalier de marbre, au soleil de midi,
Je méprise, rêveur nonchalant, tout effort
Autre que boire ici l'azur tiède, tandis
Que clapote à mes pieds l'eau limpide du port.

Comme votre fumée dans le ciel s'évaporent,
Steamers, mes fols désirs d'aventureuse vie ;
Et, si mon insatiable cœur s'irrite encore,
C'est vous seuls, ragazzi bienheureux, que j'envie :

Vos paresse couchées dans la poussière blanche,
Et vos siestes vers qui les croulantes oranges
Font rouler les beaux ors nourriciers de leurs tas :

Et vos pieds nus claquant, tout lavés d'eau marine,
Lazzaroni, frères cyniques, à Messine,
Au Soleil, sur les quais de la Palazzata.

(*Poèmes chosis.*)

Note Calabre.

Insolite passant du bel après-midi,
Tu t'es levé de sous la treille pour me voir,
O vieux Raffaele Tampasco, et m'as dit :
— Camarade, la ville est proche. Viens t'asseoir.

Là, sous la treille rouge où le golfe irradie,
Tu m'as offert les poissons frits et le vin noir,
Et nous sommes restés à parler jusqu'au soir
De mes plaisirs errants et de ta calme vie.

J'aime tes oliviers antiques, et la mer,
Sage, noyant d'azur tes rêves sédentaires...
— Mais tu as secoué la tête à mes éloges,

Et m'as suivi, avec un long adieu d'envie,
Descendre, chemineau allègre, vers la ville
Où ma nouvelle joie chantait à pleines cloches.

(*Poèmes choisis.*)

Alfred Droin.

Troyes, 1878.

Œuvres poétiques : *Amours divins et terrestres* (1904). — *La Jonque victorieuse* (1906).
Le Sang sur la Mosquée (1914), — *Le Crêpe étoilé* (1917).

S'était engagé à 18 ans.

Poète colonial dans ses deux premières œuvres, fruit de plusieurs séjours prolongés au Cambodge, au Siam, au Tonkin, et en Afrique. Le dernier volume est un écho frémissant, douloureux et enthousiaste de la grande guerre.

La Mosquée.

La mosquée aux murs froids où pleure une fontaine,
Farouchement fermée à l'infidèle, hier,
Aujourd'hui, sous l'assaut de la flamme et du fer,
A vu choir jusqu'au sol sa majesté hautaine.

Dans le douteux éclat d'une aurore incertaine,
Où chaque baïonnette allumait un éclair,
Elle a vu les roumis — pour eux s'ouvre l'enfer !
S'acharner au massacre avec des cris de haine.

Maintenant le soir tombe. O silence... O douceur...
Parmi les nefs s'épanche un mystère berceur :
Allah... que ta maison est suave, dans l'ombre !...

Cependant, seul témoin du carnage récent,
Sur les dalles, doré par le soleil qui sombre,
Un Coran grand ouvert a des taches de sang.

(Du Sang sur la Mosquée.)

Sous les Cyprès.

La lune s'est levée au delà des cyprès...
Un rossignol caché dit son mal solitaire,
Une clarté laiteuse enveloppe la terre,
Le réel se déforme et le ciel est tout près.

Le site coutumier, différent de lui-même,
Semble un pâle royaume où glissent les Esprits,
Où de vagues blancheurs, sous des rameaux fleuris,
Offrent au cœur charmé l'illusion qu'il aime.

Par le sentier obscur, je n'entends point mes pas,
Je vois ce qu'au grand jour mon œil ne voyait pas :
Ombre frôlée au vol délicat d'autres Ombres.

L'archet mystique en moi fait vibrer son accord,
Chaque étoile est plus vive aux feuillages plus sombres.
Et j'enchanterai ma vie au songe de la Mort.

(Le Crêpe étoilé)

Le Sortilège.

Vous croyez que je dors et vous ne bougez pas.
Un vague enchantement assoupit ma torture :
L'angélus joyeux sonne au lieu du sombre glas,
Et des baumes légers coulent de sa voix pure.

Vous avez entr'ouvert la fenêtre. Je sens
Qu'un peu de soleil pâle autour de moi rayonne :
Dans l'air tous les parfums des vergers sont présents.
Vous voulez que mon mal soit bercé par l'automne.

Quelle molle accalmie et quel tiède repos !
 Ah ! comment retenir ces caresses si frêles,
 Cette heure dont le vol effleure mes yeux clos,
 Et rafraîchit ma vie à d'invisibles ailes.

Comment la retenir ? Ne le pourrez-vous pas ?
 J'entends dans le jardin tomber une par une,
 Comme à regret, parmi le gazon jaune et ras,
 Les feuilles, or terne, que la brise importune.

Vous restez immobile et croyez que je dors ?
 Vous avez peur qu'une ombre, un rayon, votre haleine,
 Un geste de vos doigts, un souffle du dehors,
 N'interrompe le charme où tant de langueur traîne.

Tout l'hôpital n'est plus que silence, qu'oubli,
 Et les cris ont cessé dans la chambre voisine :
 A peine vous osez vous pencher vers mon lit,
 Mais je sens que votre âme auprès de moi s'incline.

Rassurez-vous ! Soyez sans crainte ! Je suis bien.
 Aucun sommeil n'aurait la douceur de ma veille :
 Je suis comme enivré d'un philtre aérien,
 Un chant demi-voilé défaille à mon oreille.

Quelle chaste clarté décore votre front !
 Quelle grâce est aux plis de vos voiles de neige !
 Je dors. Ne bougez pas ! Le bonheur est si prompt...
 Laissez régner sur moi le divin sortilège.

A.-M. Gossez.

Lille, 1878.

Œuvres poétiques : *Du Soleil sur la Porte* ; *Lettres familières* ; *En Pays wallon* ;
La Mauvaise Aventure (1914).

Descend par son père d'ouvriers flamands et par sa mère d'agriculteurs italiens ; aime naturellement la couleur et la musique. Inspiration spontanée et goût très sûr. Chante des émotions strictement modernes, sans aucune concession aux formules surannées. Vers-libriste convaincu.

On lui doit l'excellente anthologie des *Poètes du Nord* (1902) et les *Provinces poétiques* (1^{re} série, 1908).

Repos.

Un autel est paré d'agonisants bouquets,
 Et des cires fondant sur les trop jeunes mortes
 Accaparent l'adieu du soir ; et par la porte
 L'Eglise se remplit d'un intime respect
 Aux prières fleuries sur les fillettes mortes.

Le lourd cercueil de chêne neuf devant l'autel,
 Le beau cercueil de lourd aux poignées fortes !...
 Allons ! fermez les cœurs. — Vous, hurlez, gonds des portes. —
 Vers la fosse menons les seuls restes réels :
 Le cercueil va glisser en criant sur les cordes.

Et la boîte sonore, où revit ce qui meurt,
 A frappé creux au fond du trou sur le sol nu,
 Et puis, comme au tambour les baguettes menues,
 La terre en mottes tombe, et des débris de fleurs...
 Et la mesure est comble, ô jeunes inconnues.

Fermez, fermez mon cœur où crient les gonds des portes,
 Laissez-le s'étouffer sous la fadeur des fleurs.

(I.a Mauvaise Aventure.)

Hainaut.

Ici

Commencent et finissent les pays.

Sous les forêts rampe la rude cicatrice
 des assises profondes et rompues ;
 les frênes, les sapins et les chênes trapus
 Vivent dans le milieu de la chaude blessure,
 et, tout à l'entour, s'étend l'herbe verte des pâtures.

Les bœufs d'engrais,
 les vaches aux pis lourds de lait
 et les chevaux de labourage
 trouvent de l'eau dans les plis creux,
 au milieu de la verdure des villages ;
 dans son poing, le vacher leur apporte du sel,
 et les vachères, de leur saut mousseux,
 versent le lait dans la terre des telles,
 trois fois chaque journée, en rentrant à la ferme ;
 quand vient le soir, par le grand travail harassés,
 avant neuf heures, toujours leurs yeux se ferment.

Les pays

Commencent et finissent ici.

Vers l'Est, c'est déjà le plateau de l'Ardenne,
 la boue, les fagnes d'ardoises et de schiste gris,
 l'hiver dur... et lorsque enfin en allé,
 c'est l'été court et joli de la vallée.

Mais à l'ouest, au nord, c'est la Flandre, la plaine,
 la plaine riche, grasse, immense et montante.
 L'Ardenne, ici, baisse sa pente,
 ses rocs et ses sursauts,
 où grimpent, lourdes et puissantes,
 les Flandres, comme des taureaux.

C'est le Hainaut.

Ce pays robuste et touchant,
 C'est le Hainaut et ses champs,
 ses forêts, ses pâturages,
 et, surgies pour des soirs d'orages,
 les hautes tours de ses fourneaux.

C'est le Hainaut qui verse à deux fleuves les eaux
 qui descendent ses faibles côtes,
 et, de Pâques à la Pentecôte,
 entraînent des pétales et des bouquets entiers,
 chus de ses arbres fruitiers,
 et les mènent; par la Sambre, vers la Meuse,
 comme aussi vers l'Escaut et ses rives heureuses.
 Puis, à l'automne, les rivières
 sentent tomber, s'éclabousser et tournoyer
 et puis, avec elles, partir, partir et se noyer
 les pommes mûres, la queue en l'air.

J'ai vu, les soirs d'août, la hâte des retours,
 le suprême chariot de blé, cahotant et lourd,
 passer, en s'écrasant, la grand'porte des granges;
 et la fermière avec le buis béni,
 bénir cette moisson finie
 en l'aspergeant avec les gouttes de sa branche.

J'ai vu des nuits d'octobre, monter, dessous la pluie,
 vers la petite lumière des fabriques de sucre
 — œil luisant de misère et de lucre —
 monter, disjoints et pleins, les chariots pesants,
 pesant des milles et des cents,
 pleins de grosses betteraves sales et boueuses,
 sur les routes aux pavés gluants d'argile hideuse...
 rejeter cette boue au pied des cheminées,
 et retourner enfin, les tâches terminées.

J'ai vu des charbonniers, dans la forêt;
 J'ai vu des sabotiers, et qui chantaient!
 J'ai vu des gas dans les ducasses,
 dans des fêtes et des concours, sur les grand'places...
 et leur départ bruyant et matinal, le lendemain,
 dans de petites gares où habitent les trains;
 j'ai vu leur joie hâtive et tôt finie
 et la fatigue de leur nuit...

Des natives campagnes, ô peuple déserteur,
 — mais encor chaque soir de retour en tes demeures, —
 je sais tous les aspects et toutes les histoires,
 depuis toujours jusqu'à ce soir:
 sous tes pieds tu foules des voies romaines,
 pendant des siècles l'Europe en armes s'y promène,
 Sambre-et-Meuse y proclame la gloire militaire
 avec la liberté!...

Mais tu n'as pas encor terminé de lutter:
 mon enfance se souvient des luttes ouvrières
 qu'on lui disait... Fourmies...
 et ses combats, de massacres suivis...

Pays de pâturages et de hauts fourneaux,
tes métiers ont repris la tâche coutumière !
Tes haies se fleurissent d'aubépine, ta lumière
éclaire les pommiers en fruits...

Hainaut !

Hainaut de Belgique et de France,
Souris encore... tu as souri à mon enfance !

(*En pays wallon.*)

Madame Hélène Picard.

Toulouse, 1878.

Œuvres poétiques : *La Feuille morte*, féerie lyrique, en 5 actes (1903).
L'Instant éternel (1907). — *Petite Ville, Beau Pays* (1907). — *Les Fresques* (1908).
Nous n'irons plus au bois (1911). — *Les Lauriers sont coupés* (1913).
Rameaux (1919). — *Provinces et Capucines* (1920).
A paraître : *Sur des Galères d'or* ; *Comme la Plume au Vent* ;
Le Livre de la Trentième Année, et, en prose, un roman lyrique.

L'Instant éternel (un titre inspiré du vers de Musset : *ce fugitif instant, c'est toute votre vie*), c'est comme le Cantique du Cantique... du bonheur. *Les Fresques* révèlent, dit Faguet, une sensibilité moins frémissante, mais moins d'inégalité aussi, et une forme plus sûre, plus pleine et plus ferme. Ses deux derniers ouvrages évoquent, avec un pieux amour, les années d'enfance et la vie de province, avec ses douceurs et ses ennuis.

Art fait de tendresse, d'intimité, de passion humaine. Il y a, dans son œuvre, lourde de vie et de sensations diverses, une exubérance printanière de sève poétique, qui, parfois, déborde...

A ma Maison.

A Jean Picard.

Ma maison, vous avez des rideaux aussi blancs
Que des hottes de lis ou que de l'innocence,
Vous avez des rideaux attentifs et tremblants
Qui s'inclinent autour d'une douce présence.

Ma maison, vous avez, quelquefois, du lilas,
Un dressoir tout chargé de cristaux et de pommes,
Et des livres de vers qui me disent tout bas
Ce que les dieux, le soir, vont faire chez les hommes.

Ma maison, vous avez l'horloge au cœur léger,
Une cafétéria où boit le soleil à cinq heures,
La mappemonde pleine où j'aime voyager
Dans le bleu si profond des mers intérieures.

Ma maison, vous avez comme amis le beau chien,
Et la tendresse avec son aile d'hirondelle,
Et vous avez encor pour commensaux le bien
Et la sagesse avec son ombre à côté d'elle...

Vous abritez, maison, noblement alliés,
 Le travail, le succès, le rêve, la prudence,
 Et des quarts-d'heure gais comme des écoliers
 Ou comme des jeudis pleins d'azur et de danse.

Le jour est à vos murs accroché comme un nid,
 Vous avez mon miroir rond comme mon visage,
 Et sur votre terrasse où se plairait Jenny
 Le vent passe au milieu de la menthe sauvage.

Riche, vous possédez une lampe aux yeux bleus,
 Une autre au ventre rose et tout transparent d'huile,
 Une autre qui tiédit doucement mes cheveux,
 Quand, grave, je m'obstine au livre difficile...

Vous avez ma vaillance et ses instants parfaits,
 Et vous avez la faim du pauvre à votre porte,
 Et l'échange sacré du don que je lui fais,
 Et, de la part des dieux, du rayon qu'il m'apporte..

Vous avez du bonheur et du pain bien gagné.
 Que m'importent, maison, vos coffres, vos peintures,
 Votre salon très clos, très vain, très aligné
 Où j'entre en saluant dans de très hautes ceintures!...

Ah! je n'aime de vous, ma maison, que le jeu
 De l'ombre et de la glace à l'heure vague et douce...
 Et que l'invasion héroïque du feu
 Avec son javelot et sa crinière rousse.

Ah! je n'aime de vous, mon aimable maison,
 Que l'atmosphère d'or où j'écris un poème,
 Que le soleil avec son geste d'échanson,
 Que le pain et le vin au sens pur et suprême.

Vous avez la candeur et la cendre et l'amour,
 Mon pays qu'on m'envoie enfermé dans des lettres...
 Ah! maison, je ne sais de vous que le contour
 De vos matins, de votre paix, de vos fenêtres...

Ma maison, je ne sais de vous que la clarté,
 Le ronflement mielleux et jaune d'une abeille,
 Le soir d'automne entrant avec l'odeur du thé,
 Une fleur dans son urne, un fruit dans sa corbeille...

Vous avez la fraîcheur, le repos et l'espoir,
 L'âme de mon époux à l'ampleur infinie,
 Nos gestes qui, s'aidant, édifient le devoir
 Et nos cœurs, en battant, qui font de l'harmonie.

(Petite ville... Beau Pays.)

La Maison et l'Hôte.

C'est la vieille maison qui n'a qu'un seul maître :
Ce laboureur lettré, pensif un peu savant,
Qui vénère le blé qu'il cultive en rêvant,
Est le paysan doux, sauvage qu'il veut être.

Son père labourait, son aïeul labourait,
Il laboure, nourri de Lucrèce et de Virgile ;
Et cet homme obstiné, pacifique, distrait,
Vit de pain noir, aime les fleurs, lit l'Évangile.

La lune lui suffit pour enchanter ses nuits,
Le moulin pour l'aider à poursuivre sa tâche,
Et son meilleur moment est de paître sa vache,
Là-bas, entre la source et le pipeau de Luis...

Ah ! l'aimable maison et son lumineux hôte !
Son petit serviteur chante, et, lui, fait son pain,
Et, debout sur son char, ou ployé sous la hotte,
Il voit Dieu et nourrit les oiseaux de sa main.

L'escalier tord une spirale primitive
Au-dessus des grands sacs et des pesants fagots ;
Et, dans un bruit de vent, de joie et de sabots,
Sur le seuil de la chambre ancienne on arrive...

Là, c'est le buis béni des vieilles Chandeurs,
C'est le cône éclatant des fruits gonflés de plâtre,
C'est la Croix sur le feu d'une estampe rougeâtre
Crevant le mur d'un coup violent de couleurs.

Et de l'horloge c'est la face lumineuse
Où le long doigt du temps efface le passé,
C'est le chaudron brillant, le cruchon vernissé,
Et le bois mort porté des forêts résineuses.

C'est, sur l'ancien buffet, une haute étagère
Où s'alignent, tout droits, des plats peinturlurés,
C'est l'estival rayon des vieux chapeaux dorés,
Et le rouet avec ses cheveux de bergère.

— Le vieux sage, au jardin, palpe et cueille les fruits ;
La précoce saison bourdonne sur les fraises...
Et, plein d'inscriptions rustiques, le vieux puits,
Sous son siècle de mousse, est seul dans les mélèzes...

Et voici que midi, de cloches bourdonnant,
En robe de soleil sur l'Église salue...
La girouette met, rigide, irrésolue,
Son sec profil de fer sur un ciel rayonnant.

L'enfant rêve... Les seaux vont faire tant de lieues,
Parmi le capillaire, au long du puits obscur ;
Et puis ils vont porter, tout ruisselants d'azur,
Les eaux filtrant des souterraines mousses bleues.

Oh ! sous l'épais sureau cette eau claire buvant
Son premier rayon d'or ! Cette eau froide et si nue !
Cette eau sans ciel encor... Cette eau pure, inconnue
Où l'on voit grelotter le fantôme du vent !

(*Les Lauriers sont coupés.*)

Midi.

Midi ! La ville seule et les boutiques claires.
L'angélus atteignant les âmes solitaires
D'une flèche d'azur et de sonorité.
De la langueur pendue aux persiennes vertes
Comme un lambeau de rideau bleu... La vétusté
Des fontaines, des bancs et des portes désertes...

Midi !

Midi chantant dans l'automne doré.
L'ennui provincial, le mail couvert de mousse.
Midi !

Dans l'air, un je ne sais quoi de pleuré,
Un mélange de résédas et d'âme douce...

Midi ! Des ramiers bleus, l'air tiède et pénitent,
La résignation monacale, un if sombre,
Un heurtoir qui retombe et le mobile étang,
De la lumière blonde entre deux rives d'ombre.

Henri Delisle.

Amiens, 1878.

Œuvres poétiques : *Au large* (1910). -- *L'Eclésiaste* (1910). -- *La Sage Ardeur* (1912).

Poésie élégiaque et sociale.

JOIE.

Je regarde passer des enfants et des femmes
Riant, jasant, flots de fraîcheur dans la lumière
La joie et la candeur des choses et des âmes
S'élèvent vers l'azur ainsi qu'une prière.

C'est la vie adorable et simple, aux lèvres blondes,
Qui passe devant moi par cette matinée
Où toute la vigne, où la sève du monde
Éclate en rires clairs comme un chant d'hyménée.

C'est le fouillis des fleurs, des herbes, c'est l'orgie
Des parfums violents et des couleurs ardentes,
C'est un ruissellement d'amour et d'énergie
Qui coule du grand ciel sur la terre vibrante

La respiration des blés sur la colline
Vient jeter des rayonnements d'apothéose.
La forte voix des vents soulève ma poitrine,
Sur moi je sens pleuvoir un déluge de roses.

Dans les pacages clairs de blancs poulains s'ébattent,
Cabrant splendidement leur liberté sauvage,
Et sous le ciel de feu des pavots écarlates
Sont les gouttes de sang du fougueux paysage.

La vallée et la plaine et la ville flambaient :
Tout n'est que renouveau, jeunesse, espoir, sourire :
Triomphe universel et sacré de la Joie
Qui fait le monde harmonieux comme une lyre.

O Joie ! ô joie ! fraîcheur des eaux, des forêts vertes !
Clarté ! source de vie et de fécondité...
Je laisserai mon âme et ma croisée ouvertes
À l'immense rumeur joyeuse de l'été.

(*Au large.*)

Midi ! Le goût sucré du tilleul presque mort,
 L'odeur du mélilot que saccage un phalène,
 L'argile qui s'incline au cou de la fontaine,
 Humblement, comme on aime ; amplement, comme on dort...

Midi ! La devanture aimable des boutiques,
 Un chat gonflé de lait, de paresse et d'ennuis
 Dans le rose couloir des lourds auvents de briques...
 Midi ! Le vieux couvent enchassé dans son buis...

Un piano lointain qui se tait en mesure,
 Et l'odeur des ragoûts dans l'odeur du soleil !
 Un peu de vent fané vous touchant la figure
 Dans un parfum d'amour, de poème et de sommeil...

Les souvenirs sortant de leur guérite d'ombre,
 A l'heure où les marteaux lassent les forgerons,
 Et venant contempler avec leurs yeux sans nombre
 La douceur des regards et les rides des fronts !

Midi ! Le seuil doré de la pâtisserie,
 L'abeille qui se bute à ses tièdes carreaux,
 Et les rubans de l'heure et de la rêverie
 Qui pendent à travers l'azur et les ormeaux...

Une chose éternelle au coin noir d'une rue,
 Soit une borne, un réverbère, un toit cassé,
 Et qui vous fait du mal avec sa forme émue
 Et le petit soupir indistinct du passé...

Midi ! Tout le repos et toute l'habitude...
 Là-bas, le vieux collègue et son manteau de fleurs,
 Là-bas, le mail ombrageux pavé de solitude,
 Partout, les chats qui jouent à guetter les couleurs !

Partout, la paix, l'ennui, les désœuvrements tendres,
 Partout, le bruit confus et grave des maisons,
 Partout, le battement du sage cœur des cendres
 Qu'écoutent à jamais l'horloge et les grillons !
 Ah ! partout, la Province étroite et ponctuelle,
 Et, pourtant, la montagne indéfinie, là-bas,
 Et, pourtant, le cri libre et vif de l'hirondelle
 Qui s'oriente autour de l'Eglise et s'en va...

Midi ! Le temps enfin, l'âme qui se recueille,
 Le désespoir des cœurs que l'on n'a pas aimés.
 Midi ! L'automne... un pas... Tous les jardins fermés...

Averse de soleil, de tristesse et de feuilles !...

(Province et Capucines.)

Tancredè de Visan.

Lyon 1878.

Œuvres poétiques : *Paysages introspectifs* (1904). — *Le Clair Matin sourit* (1921).

Licencié ès-lettres (1901). Secrétaire de rédaction de la *Revue de Philosophie* en 1903. Son premier livre de vers : *Paysages introspectifs*, précédé d'une savante étude sur le Symbolisme, eut un grand succès. En 1908, dépose en Sorbonne le sujet de ses deux thèses de doctorat ès-lettres que la guerre — qu'il a faite — ne lui a pas permis d'achever encore : 1) *L'Évolution de la Poésie lyrique en France au XIX^e siècle dans ses rapports avec l'histoire des idées* ; 2) *Gobineau, homme de lettres*.

On lui doit aussi un roman (*Lettres à l'Elue*, confession d'un Intellectuel, préface de M. Barrès, 1908) ; de nombreuses études de critique littéraire et des essais : *P. Bourget sociologue*, 1908 ; *Colette et Bérénice*, 1909 ; *Le Guignol lyonnais*, 1910 ; *L'Attitude du Lyrisme contemporain* (1911). A paraître : *En regardant passer les Vaches*, journal de vacances.

A été secrétaire de *Vers et Prose*. Actuellement secrétaire d'un important périodique : *Les Intérêts économiques*.

Chante la joie de vivre. Inspiration sincère et d'un haut lyrisme.

Créer sa Joie.

Tous les chemins vont vers la ville.
(E. VERHAEREN.)

Tous les chemins vont vers la joie.

D'avoir longtemps erré dans la forêt des pleurs,
Parmi l'ombre et le doute,
Mes pas enfin ont accueilli la route,
La belle route droite sous les chênes,
Avec les sons rythmés des alertes marcheurs
Qui sourient dans la vie et dans leur âme hautaine.

Les fantômes dressés dans la nuit des sentiers
Sans issue et sans fuite,
Lorsque le cœur se trouble et que l'esprit hésite,
Ont frissonné sous l'haléine d'un vent altier.

Jeanne Dortzal.

Nemours (Algérie), 1878.

(Œuvres poétiques : *Perce-neige et les Sept Gnomes*, conte en vers, adapté de Grim. *Vers sur le Sable* (1899). — *Vers l'Infini* (1904). — *Le Jardin des Dieux* (1908).

Pseudonyme de M^{lle} Jeanne Thomasset. A quitté le théâtre pour se consacrer aux lettres. Émotion sincère et spontanée. Ame qui s'attendrit sur elle-même, sur les êtres et sur les choses.

LE RETOUR.

Salut, terre adorable et triste où je suis née !
Toi, dont le chant profond berça ma destinée !
Je veux, en gravissant ton sentier rude et fier,
Saluer d'un regard tes grands bois et la mer !
Arbres, cyprès hautains qui bordez ces rivages,
Vous qui semblez monter plus haut que les nuages,
Salut ! car je retrouve en vos rameaux puissants
Ce qui fit sangloter d'extase tout mon sang.
Oui, je retrouve en vous, ineffable et profonde,
La Voix qui dut bercer les hommes et le monde :
Chant de gloire et d'amour, Voix que l'éternité
Nous apporta jadis du grand Large enchanté
Et qui, passant le soir sur les forêts désertes,
Mêle tous nos soupirs au chœur des branches vertes.
Tressaille sous mes pas, terre ardente et sacrée !
Soulève autour de moi ta poussière adorée

Et que tes champs, tes monts, tes collines, tes bois,
Gardent jalousement mon rêve d'autrefois.
Tu peux sourire, ô ciel, moi je m'incline et passe,
Car mon rêve, ce soir, a fréni dans l'espace.
Je sais que ma maison m'attend au fond des nuits,
Merveilleuse, et gardant à l'ombre de son puits
Mes oiseaux et mes fleurs, mes nids, et toutes mes ro-
Et que je vais souffrir en regardant ces choses : [ses
Pourtant je marcherai bravement vers ton seuil,
O demeure ! oui, je veux, malgré mes jours en deuil,
Sourire à chaque objet, caresser chaque pierre,
M'enivrer du parfum qui monte de la terre,
Accueillir tous ces riens qui résument mes jours,
Et n'ayant pour seul bien qu'un immortel amour,
Attendre sans tristesse à l'ombre de mes arbres, [bres.
L'heure où je dormirai dans la blancheur des mar-

" Sèche tes pleurs ou bois tes larmes,
 " Sors des taillis peureux où ton rêve se plait ;
 " Nulle voix ne chante ici, tout espoir se tait,
 " Chaque heure te dépouille et te désarme.

" O Lazare, assoupi dans tes linges de lin
 " N'entends-tu pas l'appel des jeunes énergies !
 " Le cor sonne parmi la fraîcheur du matin ;
 " Suis la meute et sa belle folie.
 " Lève-toi, cesse de regarder en arrière
 " Le passé déjà mort qu'ont piétiné tes pas :
 " Là-bas, au loin, c'est toutes les lumières.
 " Lazare, Lazare, aie foi,
 " Lève-toi et marche. »

Alors je suis allé tout droit.

Sans hésiter, sans détourner la tête
 A gauche, à droite, vers les fourrés épais
 Craignant la ruse des labyrinthes,
 Qui mêlent leurs détours et vous arrêtent
 Au seuil de votre élan,
 Et les chemins entrecroisés et nonchalants,
 J'ai poursuivi ma course volontaire.

Gabriel Clouzet.

Vernay (Rhône), 1878.

(Œuvres poétiques : *Le Livre de la Pitié* (1908).

LES DÉCHARGEURS DE PIERRES.

A la mémoire d'Emile Zola.

Un dur soleil couchant irritait les paupières ;
 Front penché, les passants allaient pleins de stupeur
 Et, dans l'embrasement du fleuve et sa torpeur,
 Je vis des hommes nus qui déchargeaient des pierres.

Longue et mince, joignant le gros chaland au quai
 La planche fléchissait au poids de la brouette,
 Et, chacun raidissant sa brune silhouette,
 Roulait péniblement le fardeau débarqué.

Du large pantalon serré vers la ceinture,
 Emergeait la vigueur de leur torse cuiré
 Que les soleils avaient à ce point pénétré
 D'en faire un bronze humain pétri par la nature

Dans l'immobilité de l'air lourd et brûlant
 Qui mettait au loin comme un peu de fumée,
 Ces hommes travaillaient sous la nue enflammée :
 Leur va-et-vient allégeait le chaland.

Le soir incendié d'un jour de canicule
 Jetait ses derniers traits à leur chair en sueur ;
 Leurs yeux aux durs sourcils reflétaient la lueur
 Du fleuve où brasillait le fauve crépuscule ;

Et, plus forts du travail rude bientôt quitté,
 Leurs fronts têtus narguaient les rayons implacables ;
 Les muscles de leurs bras tordus comme des câbles
 Semblaient porter en eux toute une antiquité.

Et, toute la beauté que le travail incruste
 S'accusait en saillie aux flancs du corps humain ;
 Rien n'égalait en grandeur ce bras et cette main
 Qui lèvent sous le ciel embrasé le bloc fruste.

Les faits prodigieux consacrés et relus,
 La défense ou le viol sanglant d'un territoire
 Valent moins à mes yeux ; et je crois que l'histoire
 Est faite des efforts de ces torsos velus.

Sous les soleils frappant d'aplomb ou bien obliques,
 Vous avez fait Memphis et Ninive et Balbeck,
 Lorsque vous menaçant de la serre et du bec
 Les aigles tournoyaient dans vos places publiques.

Ah ! les vrais glorieux, c'est vous les bâtisseurs
 Dont les blocs effrayants descendaient les rivières,
 Vous, les peuples captifs en proie aux érivrières,
 Vous seuls avez transmis le nom des possesseurs.

O peuples enchaînés ! vous n'étiez point serviles,
 Tandis que sans pitié, sans trêve et sans remords,
 Du bronze des fourreaux béants sortait la mort,
 Du bronze de vos bras au loin sortaient des villes.

Tandis que le buccin et le rauque tambour
 Le menaient au combat, sur vos poitrails pyramides,
 Vous, vous portiez le Temps avec les Pyramides,
 Rome et le Parthénon, Notre-Dame et Strasbourg.

Il émane aujourd'hui de cet antique esclave
 Quelque chose de fier, d'éternel et touchant,
 Et ce buste hâlé de tout l'or du couchant,
 Bravant l'affront ancien, s'enveloppe et se lave.

Montre ta nudité noble en ce soir vermeil,
 Baignes-y la splendeur d'un corps presque d'ébène,
 Montre à qui passe un peu ce que c'est que la peine,
 Toi qui lèves les blocs et qui dors au soleil.

Chaque route où l'on persévère,
 Chaque route que l'on parcourt
 Dans la ferveur de son amour
 Et dans la force qui parachève,
 Chaque route continuée jusqu'à son rêve,
 Chaque route traquée comme on chasse une proie,
 Mène vers le soleil et conduit à la joie.

A travers l'ombre bleue des sapins,
 Déjà des rayons d'or criblent la mousse ;
 Voici l'aube qui point,
 Comme un jet parfumé de jeunes pousses.
 Bientôt j'aurai gagné la lisière des bois,
 Bientôt j'aurai franchi le cercle sombre,
 Où ma tristesse s'est complue...
 Voici le jour enfin, et la plage ; je vois
 Le ciel, je vois la mer retentissante.

Exalte-toi, mon cœur, et chante
 La joie de vivre en l'allégresse,
 Parmi les fleurs offertes à tous les horizons,
 Parmi la douce paix des jours et les caresses
 Que te glisse la source en ses pures chansons.
 Accepte le bonheur des choses familières ;
 Goûte la volupté
 De tout ce qui palpite dans la lumière,
 Au cœur du bel été.

Que chaque objet déchaîne une musique,
 Au bord de tes fontaines vives,
 Et que dans le miroir de ton être, où s'avive
 L'image des saisons,
 On lise moins l'aspect extérieur du monde
 Que son âme émouvante et ses tendres frissons.

(*Le Clair Matin sourit.*)

Henri Allorge.

Magny-en-Vexin (S.-et-O.), 1878.

Œuvres poétiques : *Les Poèmes de la Solitude* (1901). — *Quatre rondels Louis XV* (1904).
L'âme Géométrique (1906). — *Le clavier des Harmonies* (1907).
Comme au joli temps des Marquises (1908). — *L'essor Éternel* (1909).
La Splendeur douloureuse (1912).

Poète, chorniqueur, romancier, auteur dramatique. Exprime, surtout dans *l'Essor éternel* et *l'Académie couronna* et dans la *Splendeur douloureuse*, des sentiments nobles et généreux.

La Voix des Morts.

Homme, quand ton orgueil, gonflé de pleurs stériles,
 S'insurge vainement contre l'univers sourd,
 Va-t-en, loin des plaisirs et loin des grandes villes,
 Et des voix chanteront au fond de ton cœur lourd.

Ne pense pas pouvoir, sur le sol des ancêtres,
Demeurer l'isolé superbe et méprisant !
Tu n'es qu'un humble anneau de la chaîne des êtres,
Et le cœur de tes morts en ton cœur est présent.

Ceux mêmes dont le temps a perdu la poussière
Et broyé sans pitié les ossements jaunis,
Revivent dans ton âme, ainsi que la lumière
D'astres éteints fleurit encor le champ des nuits.

Tu peux, croyant briser d'importunes entraves,
Chasser les souvenirs qui rideraient ton front ;
Tu les retrouveras intacts aux heures graves,
Et les voix du Passé soudain te parleront.

Et tu redeviendras l'enfant plein de faiblesse
Que le père guidait sur le chemin glissant,
Que la mère embrassait avec tant de tendresse,
Et dans ton cœur tu sentiras battre leur sang.

Et tu sauras alors lutter avec courage
Contre tout conseil lâche et tout penser félon ;
Car tu recueilleras, pur et noble héritage,
La force de ta race et l'honneur de ton nom.

Aux troublants carrefours, si, doutant de la route,
Tu chancelles devant les suprêmes efforts,
Penche-toi vers la terre, et, gravement, écoute :
Car le Passé te parle avec la voix des Morts ! (1)

(*La Splendeur douloureuse.*)

Leo Larguier.

La Grand' Combe (Gard), 1878.

Œuvres poétiques : *La Maison du Poète* (1903). — *Les Isolements* (1905). — *Jacques* (1908).
Orchestres (1914). — *Les Heures déchirées*.

Amoureux de recueillement, vécut longtemps solitaire dans son rude pays de montagnes. Habita ensuite Paris, loin des cénacles et des cafés littéraires. Vrai poète dont les vers sont faits d'un métal pur et sonore. Se rattache, tout en étant très personnel, à la grande famille romantique.

(1) Cfr. de GABRIEL VOILLAND :

Pensons aux Morts.

Pensons aux morts ! les vrais, les ténébreux savants
Qui connaissent le mot suprême du mystère ;
On les croit endormis dans leur lit solitaire,
Mais leur noire science effraierait les vivants.

Car ils savent le but inconnu qui nous hante,
La route qui conduit au funèbre séjour,
Dieu, qui nous a donné l'espérance et l'amour,
Nous tient plus sûrement, hélas ! par l'épouvante.

Nous voulons croire et nous allons vers les tombeaux,
Vers les marches d'oubli que chacun doit descendre ;
Vivants ! c'est seulement quand le corps tombe en cendre
Que l'âme prend son vol sous les divins flambeaux.

Allons donc, en ces jours de tristesse infinie
Où l'automne plus sombre achève de mourir,
Où la bise au lointain recommence à gémir
Comme la mort errante autour d'une agonie :

Allons nous prosterner sur la pierre du seuil
Où s'achève à jamais la destinée humaine ;
Là, s'apaisent les cris de victoire ou de haine,
Et la porte est toujours trop basse pour l'orgueil

(*La Flûte d'ébène.*)

Pensées du Soir.

Je suis assis, je songe au coin de ma fenêtre
 Dans un fauteuil de bois qui fut à mon ancêtre.
 L'orage bat les murs de mon humble maison ;
 Des nuages épais montent à l'horizon ;
 Une vieille qui sort d'une obscure boutique
 Se hâte, et devant moi le cordonnier rustique,
 Avec qui, tout petit, j'allais causer souvent,
 Va pousser son volet qu'a refermé le vent.
 Il pleut, et je suis seul et je pense à ma vie...
 Je me vois, dans trente ans, par un soir gris de pluie,
 Toujours dans ma maison, ainsi que je le veux.
 Je ne changerai rien. Seulement, mes cheveux
 Seront presque tous blancs ; à travers ma croisée,
 Je verrai choir parfois de la treille arrosée,
 Une feuille qui va se poser sur le banc,
 Un bûcheron sortant d'un chemin creux, traînant
 Un faix de bois mouillé sur l'herbe humide et verte,
 Je verrai la fontaine et la place déserte.
 Et comme maintenant peut-être j'entendrai
 Les voix des paysans qui, dans le cabaret,
 Lèvent à la santé de l'hôtesse leur verre,
 Graves sous leurs chapeaux sombres, couleur de terre.
 Je sens la beauté triste et noble de ce soir,
 Je vois ma tête grise et mon vêtement noir,
 Mes meubles disposés comme aujourd'hui, les branches
 A ma vitre, et je vois les belles pages blanches,
 Et ma table, et surtout dans l'ombre j'aperçois,
 Saint labeur de mes jours, pur orgueil de ma vie,
 Avec leurs titres d'or lourds de ma poésie,
 Tous mes livres de vers sur des rayons de bois !

(La Maison du Poète.)

Le Poète Ronsard...

Le poète Ronsard, par les couchants royaux
 Qui de la Loire d'or teignaient les riches eaux,
 S'accoudait pour rêver aux terrasses valaises.
 La brise qui sortait d'un bois plein de framboises
 Emportait le doux nom qu'il murmurait tout bas.
 " Mignonne ! " disait-il ; et l'odeur des lilas,
 Musicale harmonie agréable et fleurie,
 Se mêlait aux beaux vers qu'il faisait pour Marie.
 Maintenant, sous la mauve et sous les myrtes verts,
 L'amante qui riait aux caresses des vers
 Et celui qui les fit ne sont que poudre fine.
 Nous passerons comme eux. Tout s'efface et s'incline

Vers la mort, tu verras se faner chaque jour.
 Tant d'êtres avant nous ont aimé ! Notre amour
 N'est qu'un rapide accord de vastes symphonies,
 Comme ta jeune grâce et comme nos deux vies.
 Et pourtant cette mort ne m'épouvante pas.
 Il est bien naturel, lorsqu'on est vieux et las,
 De voir tomber le soir et de marcher dans l'ombre.
 La mort que je redoute est plus triste et plus sombre,
 Elle brise les cœurs, elle pourrait venir...
 Taisons-nous, elle rôde et viendrait nous surprendre,
 Et moi je ne veux pas n'avoir qu'un souvenir
 Plus amer qu'à ma bouche un verre plein de cendre !
 (Les Isolements.)

Léon Deubel.

Belfort, 1879. — Maison-Alfort, 1913.

Œuvres poétiques : *La Chanson balbutiante* (1899). — *Vers la Vie*, contenant
Le Chant des Routes et des Détresses, 1901 ; *Sonnets intérieurs*, 1902 ;
Evocations (1904). — *Sonnets d'Italie* (1904). — *La Lumière natale* (1905).
Poésies (1906). — *Poèmes choisis* (1909). — *Ailleurs* (1911). — *Régner* (1913).

Enfance solitaire et douloureuse. Maître-répétiteur, quitta l'Université (1900) pour tenter la fortune littéraire à Paris. Fut employé de bureau, traducteur, etc. Ne parvint pas à vaincre la malchance. S'est noyé dans la Marne.

Ame mélancolique, éprise de solitude. Artiste consciencieux qui rêve d'écrire des vers « malherbo-mallarméens » comme il disait lui-même, c'est à dire classiques de forme, sobres et lumineux, en même temps que subtils, nuancés, musicaux. Ses dernières œuvres ont un éclat singulier, un pathétique puissant, un rythme accompli.

Détresse.

O Villes, donnez-moi mon pain quotidien ;
 Les hommes m'ont chassé du sein de leurs demeures
 Et j'ai connu l'angoisse et je connais la faim,
 Parce que je suis seul et parce que je pleure.

Perdu dans vos replis, rendez à sa prairie,
 Aux papillons légers, flammés d'or et de soufre,
 A la fumée qui tremble au toit des métairies
 Mon cœur, comme une fleur qui s'étonne et qui souffre.

Je porte en moi l'espoir des plaines qui s'éveillent,
 Où l'innombrable chant des oiseaux s'émerveille,
 Et je vais dans la vie ainsi qu'un étranger.

Car mon cœur, qui répugne aux âmes grabataires,
 Nourrit l'amour constant des choses de la terre,
 D'où sourdent pour chacun les bonheurs voyageurs.

(Poèmes : — Avril 1905.)

Les Routes.

Vous sonnerez encore, ô Routes ! sous mon pas !
L'espoir en reverdit dans la lumière en fête ;
L'idylle des vergers fleuris vous parle bas
Et le soleil étend sur vous sa peau de bête.

Bondissez vers les pics que mon rêve occupa
Et paresseusement menez l'amble à la crête,
Mais guidez-moi toujours, à travers maints combats,
Vers l'Ithaque opulente et blonde du Poète !

Je veux, libre à jamais de liens arrachés,
Boire encore le lait des aubes, épanché,
Sur la gorge des monts où les sources circulent

Et goûter au beau sang d'un horizon vermeil
Quand, messager de Marathon, le crépuscule
Annonce la défaite et la mort du soleil.

Aux Navires.

Navires belliqueux aux carènes puissantes
Qui montez les chevaux de la vague éclatante
Pour ravir le soleil et forcer l'horizon,

Vous qui gonflez au vent d'orgueilleuses poitrines,
Voiliers ! ô laboureurs de la glèbe marine
Dont vous semez de mort les écumeux sillons,

Comme vous, emporté sur des jours sans rivage,
Du néant de la vie au Néant, je voyage,
Répercuté dans l'Etre ainsi qu'un chant profond ;

Comme vous, ô coureurs des mouvantes campagnes !
Je bondis au-dessus des flots qui m'accompagnent,
Porteur d'un rêve immense aux riches cargaisons.

Et quand mon fou désir de connaître s'allume,
Comme vous, égarés sous des toisons de brume,
Je lance un rouge appel à qui rien ne répond

Dans l'azur que, vaincu, je poignarde de haine ;
Et je me couche au lit de la détresse humaine,
Comme vous, en sombrant, au lit des goëmons.

(Ailleurs.)

Francis Eon.

Fontenay-le-Comte, 1879.

Œuvres poétiques : *La Promeneuse* (1905). — *Trois années* (1909).

La Vie continue (1919).

Né de père breton et de mère poitevine.

Sentimental et bucolique. Tendances classiques. Son dernier livre est dédié à deux de ses frères morts pour la Patrie.

Les Bœufs peinent.

Irrités par la mouche et par l'aiguillon mince,
 Les bœufs peinent ; les cailloux croulent, le soc grince,
 Car la pente est très forte en ce terrain méchant.
 N'importe ! il faut creuser jusqu'au sommet le champ ;
 Et quand même, ouvriers de la tâche éternelle,
 Les bœufs inconscients domptent le sol rebelle.
 Dans un dernier effort, excités à la voix
 Du grand Jacques, les bœufs sont arrivés au bois
 De chênes qui termine enfin la rude côte.
 Le laboureur content lève la tête haute,
 Et s'arrête, laissant souffler ses limousins.
 — Essaimés à ses pieds, les villages voisins,
 Parmi les peupliers qu'inquiète la brise
 Mirent dans l'eau du fleuve lent leurs maisons grises ;
 Et le grand Jacques sent en son cœur valeureux
 Vibrer l'âme toujours présente des aïeux,
 Les obscurs paysans aux robustes épaules.
 Ses poumons boivent l'air généreux qui le frôle,
 Et dans le crépuscule où meurt le vieil été,
 Le grand Jacques se dresse et se met à chanter,
 Sur la glèbe aux sueurs de sa race trempée,
 Une mélancolique et grave mélodie.

Le Refuge.

La petite maison qu'enguirlande les treilles
 En cette aurore bleue et limpide sommeille.
 Le temps démolisseur et les hivers mauvais
 Ont lézardé sa pierre et fait craquer ses ais,
 Car aux bois moins feuillus qui vont se teinter d'ambre,
 Elle a vu bien des fois agoniser septembre.
 Frileuses maintenant aux trous de ses vieux murs,
 Avant de la quitter pour de lointains azurs,

Anatole Belval-Delahaye.

La Ferté-Macô (Aisne), 1879. Mort au champ d'honneur.

Œuvres poétiques : *La Chanson du Bronze* (1908).

De 14 à 20 ans, garçon boucher, ensuite employé de banque. Connut la misère la plus noire et fut réduit aux plus humbles métiers. A toujours eu foi en son art. Professe le culte de la force dans la beauté : « l'avenir, dit-il, est à ceux qui ont des muscles et de la volonté dans l'effort ».

Ses vers, qu'anime une sorte d'allégresse, ont de puissantes sonorités.

A LA GLOIRE DE L' AISNE

Le soleil traîne ici sa chape au vieil orfroi
 Qui drape, sur le sol, quelque antique cuirasse ;
 Et l'histoire opposa, dans le cœur de ma race,
 A l'orgueil du donjon la fertilité du beffroi.
 Or, le vainqueur d'hier a pris le palefroi
 Du seigneur, et l'attelle à son soc qui déplace
 La cendre des aïeux, plaine fertile et grasse
 Où les blés, vers le soir, semblent frémir d'effroi.

Artois et Picardie, et Valois et Champagne
 Ont laissé leurs grands fers épars sur le terrain
 Et leurs lourds boucliers dans l'herbe des campagnes.
 Et pour la Gloire et l'Art, si je grave en l'airain
 Ton nom, ô beau pays de ma Muse hautaine,
 C'est que j'ai pour aînés Racine et La Fontaine.

La Ferté Milon.

Craintives de l'automne froid, les hirondelles
 Prouvent à cris aigus leur présence fidèle ;
 Et du lierre touffu qui grimpe en ses chêneaux
 S'envolent des essaims tapageurs de moineaux.
 Or, dans un rayon clair qui soudain l'ensoleille,
 La petite maison, sonore, se réveille
 En se peuplant d'un bruit confus d'heureuses voix ;
 Et voici que s'élève au-dessus de son toit,
 Que les grâces du Dieu des humbles protégèrent,
 Une mince fumée aux volutes légères.
 — Ah ! mon amie, après la lutte, après l'effort,
 N'aurons-nous pas aussi, pour attendre la mort,
 Dans l'ordre régulier des jours sans amertume,
 Le refuge ignoré de la maison qui fume ?

(*La Promeneuse.*)

J. E. Poirier.

Corseul (Côtes du Nord), 1879.

Œuvres poétiques : *La Légende d'une âme* (1905). — *Le Chemin de la Mer* (1908).
Plus haut que soi-même (1919).

D'origine bretonne ; a passé une grande partie de son enfance à Corseul, un gros bourg des Côtes du Nord, où son grand-père maternel était médecin.

Délaissa de bonne heure le barreau pour suivre le penchant qui l'entraînait vers les hasards de la vie littéraire. En 1879, un poème : *A Chateaubriand*, écrit à l'occasion du cinquante-naire de la mort du grand écrivain et lu sur sa tombe au cours de la cérémonie, attira sur lui l'attention des lettrés et notamment de Brunetière.

S'apprêtait à publier un nouveau livre de vers quand la guerre éclata. Combattit et fut blessé. *Plus haut que soi-même*, histoire lyrique d'une âme à la guerre, contient, entre autres poèmes écrits au front, *L'Ode à la Victoire*, couronnée au grand Concours poétique ouvert par *l'Echo de Paris*.

Mène, un peu à l'écart, le bon combat pour les lettres françaises en poète qui défend un régionalisme élargi, comportant un maximum d'universalité et en traditionnaliste à qui ne répugnent pas les concessions à l'évolution nécessaire de l'art des vers.

Jacques Nayral.

Remiremont (Vosges), 1879-1914.

Œuvres poétiques : *A l'Ombre des Marbres* (1909). — *La Dentelle des Heures* (1910).

Poète dont les vers ont de la force et de la fierté, avec un sens aigu de la mélancolie. « Ame tourmentée à la fois ardente et rêveuse, souvent altière et toujours artiste ».

A fait aussi plusieurs pièces de théâtre et des romans, entre autres : *L'Etrange Histoire d'André Lérés* (1911).

Préparait un roman, *Les Sculpteurs de gloire*, quand la guerre survint. Engagé volontaire, mourut au champ d'honneur le 16 décembre 1914.

LE VIEUX LOGIS.

Avant de le quitter, puisque c'est ta folie,
 Le Logis humble et simple et ses calmes bontés,
 Afin de rester pur dans le rut des cités,
 Emplis-toi du parfum de sa mélancolie.

C'est ici qu'ils sont morts, ceux que ta fuite oublie,
 Qui l'ont bercé jadis de leurs bras enchantés,
 Et l'on croit voir errer aux miroirs atristés
 L'âme de leurs regards en leur face pâlie.

Ah ! comme il vaudrait mieux ne la quitter jamais,
 La demeure où les yeux de tous se sont fermés !
 Qu'il serait doux, rêvant aux clartés infinies,

A l'heure où le trépas tordra ton corps brûlant,
 De t'endormir aux pieds du grand crucifix blanc
 Vers lequel ont monté toutes leurs agonies !

(*La Dentelle des Heures.*)

Scrupule.

(FRAGMENT.)

Ceux qui, jadis, rentraient dans leurs maisons natales,
Après avoir vogué sur les flots étrangers,
Y contaient la splendeur des lointaines escales
Et l'ivresse de vivre au milieu des dangers.

L'héroïque frisson des grandes aventures
Pénétrait avec eux sous le paisible toit
Et le vent d'infini qui s'ébroue aux mâtures
Y soufflait, semblait-il, le soir, lorsque leurs voix

Puissamment évoquaient les jours clairs et propices,
Les jours sombres troublés par les typhons brutaux,
Et la vie au soleil de ces pays d'épices
Dont ils gardaient l'odeur aux plis de leurs manteaux.

Leurs psaumes ruisselaient des présents des cinq mondes
Mélant l'ivoire à des tissus étincelants,
A des fleurs de la mer qu'arrachèrent les sondes,
A des galets polis par trois Océans.

La maison les gardait durant quelques semaines...
Et puis, soudainement, comme un secret appel,
Le souvenir du chant d'enivrantes sirènes
Leur rendait le désir des lointains archipels.

Et chaque fois qu'ainsi les errantes voilures
De leurs bateaux montaient sous le ciel du pays,
De savoureux récits parfumés de salure
Enchantaient leurs neveux et leurs parents vieilliss,

Jusqu'au jour qui, marqué par les Destins néfastes
Pour venger les typhons qu'ils avaient trop bravés,
Mettait un sceau tragique et rouge sur leurs fastes...
Et sur aucun tombeau leur nom n'était gravé.

Marcel Roland.

Cette (Hérault), 1879.

Œuvres poétiques : *Les Insomnies* (1901), — *L'Evangile des Hommes*. — *Théâtre*.
Poète symboliste d'abord ; évolue ensuite vers la vie.

LABEUR.

Lente, voici venir la fin de la journée ;
Le soleil moins ardent se teinte de carmin ;
Mais la tâche n'est pas encore terminée,
Et l'horizon gémit d'un grand effort humain.

Rumeurs, appels mêlés aux refrains des voix nettes,
On dirait une ruche en fièvre ; et, vers le ciel,
Vers le beau ciel d'été tout vibrant d'alouettes,
La terre épanouit son rêve fraternel.

Un conseil de sagesse et de bonté s'exhale
Des sillons, pour fleurir les approches du soir
Dans une renaissance immense et triomphale
Des êtres à l'orgueil et du monde à l'espoir.

Sur le passé fumant vibre la moisson mûre :
Les calmes travailleurs dès l'aube sont venus ;
Les faux, parmi les blés, avec un doux murmure,
Plongent au mouvement rythmique des bras nus.

La plaine sous l'éclair des lames irradié.
L'odeur des sèves monte en un brouillard vermeil...
Gloire à toi, vieille glèbe où fermente la Vie,
Et gloire à vous, là-bas, qui chantez au Soleil !

Car voici que pour nous est né le Pain superbe,
Dont la chair se gonfla de tout l'or des couchants...
Gloire à vous, le soleil a béni chaque gerbe,
Et la paix de la nuit s'écroute sur les champs !

(L'Evangile des Hommes.)

Si quelques-uns pourtant échappaient aux naufrages
 Aux tortures, aux fers, au venin des serpents,
 Ceux-ia se souvenaient, sur le déclin de l'âge,
 De leur vieille maison avec ses trois arpent.

Et certe, ils avaient droit à cette chose douce,
 Ayant tant bourlingué sous tant et tant de cieux,
 De filer les derniers de leurs jours sans secousse
 Dans l'amour de la terre où dorment les aïeux...

(Le Chemin de la mer.)

Un Bonhomme.

Un poilu ? Tu étais autre chose : un " bonhomme ",
 Ainsi que l'on disait dans ces temps reculés...
 Un simple paysan breton semeur de blé,
 D'orge et de sarrazin, de ramasseur de pommes.
 Dans tes yeux de rêveur, ô grand silencieux,
 Il passait, par moments, des brumes nostalgiques :
 Peut-être, voyais-tu monter au fond des cieux
 Alors, comme un jet d'eau, ton clocher d'Armorique ;
 Peut-être voyais-tu un toit, moussu, de glui,
 La hotte d'un foyer où s'assoient les Légendes,
 L'hiver, quand le bois siffle et que la flamme luit,
 Ou bien, tout rafraîchi d'averse, un coin de lande...

La pipe aux lèvres, tu vivais à petit bruit..
 De ton cœur, cuirassé d'une pudeur farouche,
 Jamais rien de ronflant ne montait à ta bouche
 Et moi, ton compagnon, je n'ai pas pu savoir
 Si tu le connaissais, ce simple mot : " Devoir ".

Mais, parce que, durant des siècles, tes ancêtres
 Avaient pris leur labeur incessant pour seul maître,
 Que les Aubes, depuis des cent ans, les ont vus,
 Pour les mêmes travaux réguliers et prévus,
 Serrer d'un poing noueux les manches des charrues,
 Et pousser à plein cœur, derrière des bœufs lents,
 Un coutre patient dans des terres bourruës,
 Parce que ni le gel, ni les mois accablants,
 Ni, — qui sait ? — la misère au long d'anciens jours bue,
 N'ont jamais eu raison de leur force têtue,
 Tu portais, Paysan, tu portais à jamais
 En ton être, sinon la clarté des sommets,
 Du moins la foi latente et durement ancrée
 En des nécessités amères...
 C'est pourquoi je t'ai vu, des nuits, à ton créneau,
 Bizarrement drapé dans ta toile de tente,
 Stoïque, insoucieux et qu'il grêle et qu'il vente,
 L'œil et l'oreille au guet, avec les pieds dans l'eau.

C'est pourquoi je t'ai vu, songeant aux camarades
 Qui s'en était remis à toi pour leur sommeil,
 O pacifique, ô doux engrangeur de méteil,
 Serrer jalousement, dans ton poing, la grenade !

Par ta pensée étroite et ta simplicité
 Tu montas aussi haut que purent monter les autres
 En une ardeur plus claire, un rêve illimité...
 Car, ô toi qui portais, d'un cœur humble d'apôtre,
 L'impératif des morts dans leur sang hérité,
 Tu pouvais ignorer que dans les nuits profondes,
 Tu te dressais, Veilleur, à la porte d'un monde...

Mais, parce que tu fus l'ordre dans la maison,
 Et parce que tu fus cette obscure raison
 Des siècles : un passé de peine et de sagesse
 Qui soudain se réveille, et s'offre avec largesse,
 Pour tout cela, par quoi nous avons pu durer,
 Malgré toute l'horreur où nous étions murés,
 Sois loué, paysan, ô " Bonhomme " sublime,
 Pur héros de l'instinct, somnambule des cimes,
 Toi qui, par le devoir belliqueux absorbé,
 Tenant au poing la flamme et serrant la mâchoire,
 Sans un mot relevant des légendes de gloire,
 Dans la mêlée atroce, un soir d'août, est tombé !...

(Plus haut que soi-même...)

Gauthier-Ferrières.

Paris, 1880. — Sebduh-Bahr (Dardanelles), 1915.

Œuvres poétiques : *La Belle Matinée* (1904). — *Jours d'orage* (908) — *La Romance à Madame* (1909).
Les Ombres heureuses (1912).

Vie harmonieuse et brève. Mort au champ d'honneur. Poète et critique. Grande virtuosité. Rappelle tantôt les intimités de Coppée, tantôt la manière des Parnassiens, tantôt, en ses petits vers alertes, les espérances de Musset.

On lui doit l'excellente *Anthologie des écrivains français*, du XV^e siècle à nos jours, 10 vol. (1908-1913), publiée sous sa direction à la Librairie Larousse.

LE COQ.

Le silence et le ciel sont profonds. Rien ne bouge.
 La nuit sommeille encore au fond des bois épais,
 Et là-bas, sur les monts remplis d'ombre et de paix,
 L'aurore étend les plis de son éventail rouge.

Elle surprend les prés aux bleuâtres vapeurs,
 Leur verse avec amour sa splendeur coutumière,
 Puis, frappant à la fois la route et la chaumière,
 Ouvre de tous côtés les volets et les fleurs.

Le hameau se réveille en son bouquet d'arbustes.
 Mais, pareil à la voix des clairons vigilants,
 Voici qu'un chant éclate et rythme ses élans
 Sur le pas lourd et bref des laboureurs robustes.

C'est le coq ! — Erigeant avec force et fierté
 Son bec dur, son jabot et sa crête écarlates,
 Il se promène seul, roide et haut sur ses pattes,
 Humant l'air de la vie et de la liberté.

La fraîcheur le stimule et la clarté l'enivre !
 Il se hausse, se cambre, avance à pas égaux,
 Hésite, marche encor ; puis, droit sur ses ergots,
 Lance à travers les champs ses clairs appels de cuivre.

Et le calme remplit le beau ciel automnal ;
 Et la forêt se berce en sa douce indolence,
 Tandis qu'un angélus répond dans le silence
 À la sérénité de ce chant matinal.

(*La Belle Matinée.*)

Guillaume Apollinaire.

Rome, 1880. — Paris, 1918.

Œuvres poétiques : *L'Enchanteur pourrissant* (1909). — *Le Bestiaire ou Cortège d'Orphée* (1911). — *Calligrammes* (1916). — *Alcools*, Poèmes, 1898-1913 (1929).

Né à Rome de parents polonais. De son vrai nom Kostrowiecki.

Dès l'âge de vingt ans fit un voyage de trois ans à travers l'Europe. Fonda, avec André Salmon et quelques autres, le *Festin d'Esopo* (1903). Fonda également *La Revue immoraliste* (1905) et les *Soirées de Paris* (1912).

Fit au salon des Indépendants, une série de conférences : *La Phalange nouvelle*, sur les jeunes poètes. Défendit également la peinture nouvelle des Picasso, des Henri-Matisse, etc.

Outre ses vers a publié : *La Poésie symboliste* (1908), en collaboration avec P.-N. Roinard et V.-E. Michelet ; le *Théâtre italien* (1910) ; *L'Hérésiarque et Cie* (1910), recueil de nouvelles ; *Les Peintres Cubistes* (1912) ; *La Femme assise*, roman.

Blessé à la tête, près de Berry-au-Bac, alors que, dans une tranchée, il lisait un numéro du *Mercury* ; dut subir l'opération du trépan. Mourut le 9 novembre ; inhumé au Père-Lachaise.

Apollinaire est à la fois un humoriste, un rêveur et, sous des dehors extravagants, un vrai poète lyrique. C'était aussi un charmant conteur, un érudit, un critique d'art.

Les Colchiques.

Le pré est vénéneux mais joli en automne
 Les vaches y paissant
 Lentement s'empoisonnent
 Le colchique couleur de cerne et de lilas
 Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-là
 Violâtres comme leur cerne et comme cet automne
 Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne

Les enfants de l'école viennent avec fracas
 Vêtus de hoquetons et jouant de l'harmonica
 Ils cueillent les colchiques qui sont comme des mères
 Filles de leurs filles et sont couleur de tes paupières

Qui battent comme les fleurs battent au vent dément

Le gardien du troupeau chante tout doucement
 Tandis que lentes et meuglant les vaches abandonnent
 Pour toujours ce grand pré mal fleuri par l'automne.

(*Alcools.*)

Marie.

Vous y dansiez petite fille
 Y danserez-vous mère-grand
 C'est la maclotte qui sautille
 Toutes les cloches sonneront
 Quand donc reviendrez-vous Marie

Des masques sont silencieux
 Et la musique est si lointaine
 Qu'elle semble venir des cieux
 Oui je veux vous aimer mais vous aimer à peine
 Et mon mal est délicieux

Les brebis s'en vont dans la neige
 Flocons de laine et ceux d'argent
 Des soldats passent et que n'ai-je
 Un cœur à moi ce cœur changeant
 Changeant et puis encor que sais-je

Sais-je où s'en iront tes cheveux
 Crépus comme mer qui moutonne
 Sais-je où s'en iront tes cheveux
 Et tes mains feuilles de l'automne
 Que jonchent aussi nos aveux

Je passais au bord de la Seine
 Un livre ancien sous le bras
 Le fleuve est pareil à ma peine
 Il s'écoule et ne tarit pas
 Quand donc finira la semaine

(*Alcools.*)

Les Sapins.

Les sapins en bonnets pointus
 De longues robes revêtus
 Comme des astrologués
 Saluent leurs frères abattus
 Les bateaux qui sur le Rhin voguent

Dans les sept arts endoctrinés
 Par les vieux sapins leurs aînés
 Qui sont de grands poètes
 Ils se savent prédestinés
 A briller plus que des planètes

A briller doucement changés
 En étoiles et enneigés
 Aux Noël's bienheureuses
 Fêtes des sapins ensongés
 Aux longues branches langoureuses

Les sapins beaux musiciens
 Chantent des Noël's anciens
 Au vent des soirs d'automne
 Ou bien graves musiciens
 Incantent le ciel quand ils tonnent

Des rangées de blancs chérubins
 Remplacent l'hiver les sapins
 Et balancent leurs ailes
 L'été ce sont de grands rabbins
 Ou bien de vieilles demoiselles

Sapins médecins divagants
 Ils vont offrant leurs bons onguents
 Quand la montagne accouche
 De temps en temps sous l'ouragan
 Un vieux sapin geint et se couche.

(*Alcools. Rhénanes.*)

Clair de Lune.

Lune mellifluente aux lèvres des déments
 Les vergers et les bourgs cette nuit sont gourmands
 Les astres assez bien figurent les abeilles
 De ce miel lumineux qui dégoutte des treilles
 Car voici que tout doux et leur tombant du ciel
 Chaque rayon de lune est un rayon de miel
 Or caché je conçois la très douce aventure
 J'ai peur du dard de feu de cette abeille Arcture
 Qui posa dans mes mains des rayons décevants
 Et prit son miel lunaire à la rose des vents.

(*Alcools.*)

Automne malade.

Automne malade et adoré
 Tu mourras quand l'ouragan soufflera dans les roseaies
 Quand il aura neigé
 Dans les vergers
 Pauvre automne
 Meurs en blancheur et en richesse
 De neige et de fruits mûrs
 Au fond du ciel
 Des éperviers planent
 Sur les nixes nicettes aux cheveux verts et naines
 Qui n'ont jamais aimé
 Aux lisières lointaines
 Les cerfs ont bramé
 Et que j'aime ô saison que j'aime tes rumeurs
 Les fruits tombant sans qu'on les cueille
 Le vent et la forêt qui pleurent
 Toutes leurs larmes en automne feuille à feuille
 Les feuilles
 Qu'on foule
 Un train
 Qui roule
 La vie
 S'écoule.

*(Alcools.)***A la Santé. (1)**

Que je m'ennuie entre ces murs tout nus
 Et peints de couleurs pâles
 Une mouche sur le papier à pas menus
 Parcourt mes lignes inégales
 Que deviendrai-je ô Dieu qui connais ma douleur
 Toi qui me l'as donnée
 Prends en pitié mes yeux sans larmes ma pâleur
 Le bruit de ma chaise enchaînée
 Et tous ces pauvres cœurs battant dans la prison
 L'Amour qui m'accompagne
 Prends en pitié surtout ma débile raison
 Et le désespoir qui la gagne

*(Alcools.)***Exercice.**

Vers un village de l'arrière
 S'en allaient quatre bombardiers
 Ils étaient couverts de poussière
 Depuis la tête jusqu'aux pieds

(1) G. Apollinaire fut un jour victime d'une cruelle balourdise de la police et enfermé à la Santé.

Ils regardaient la vaste plaine
 En parlant entre eux du passé
 Et ne se retournaient qu'à peine
 Quand un obus avait toussé

Tous quatre de la classe seize
 Parlaient d'antan non d'avenir
 Ainsi se prolongeait l'ascèse
 Qui les exerçait à mourir

(*Calligrammes. Obus couleur de lune.*)

Christian-Frogé.

Vernoil-le-Fourrier, près Saumur (Maine-et-Loire), 1880.

Œuvres poétiques : *Au Jardin des Roses mourantes* (1908). — *La Lyre de fer* (1911)
La Petite Ville (1918). — *Les Porte-Glaives* (1920).

Fils d'un officier supérieur ; destiné par sa famille à la carrière des armes. A 16 ans malgré les siens qui combattent ses penchants littéraires, fait représenter à Lisieux un petit drame en un acte, en vers : *Pierrot Bohême*. A 19 ans quitte sa famille qui veut de force le diriger vers les sciences mathématiques et devient secrétaire de Me Maurice Tezenas, avocat à la cour d'appel de Paris. Collabore à plusieurs revues et journaux parisiens. Puis le poète disparaît subitement, voyage en Egypte. Après une crise morale douloureuse, publie son premier volume de vers.

Âme sensitive et meurtrie ; poésie vibrante et fière, souvent âpre et énergique, avec de belles envolées lyriques.

Horloges.

Au tragédien R. Alexandre, de la Comédie Française

Voix d'horloges ! sanglots de bronze dans la nuit !...
 Mon âme vous entend du fond d'un lourd mirage,
 Noirs battements de cloche où sursaute un naufrage
 Dont le drapeau de mort claque au travers du bruit !
 Nuit tragique, pourquoi ces lents appels d'horloges
 Semblent-ils épaissir tes longs crêpes tombants ?...
 Des craquements subits font tressaillir les bancs
 Dans la grand' salle aux vieux portraits que j'interroge.
 Et le Silence, à plis lugubres, comme un Roi,
 S'installe sur ma couche et m'endeuille mes rêves...
 Et j'entends votre voix tomber, tomber sans trêves,
 Horloge de la Nuit, sombres marteaux d'effroi.
 Ah ! Tombiez-vous ainsi dans leur froide insomnie
 Quand — jetant leur détresse aux vagues de la mer —
 Les marins prisonniers de leur cercueil de fer
 Comptaient vos battements en râles d'agonie ?
 Un silence soudain prostrait les corps raidis.
 Les cloches de là-haut mouraient, d'horreur béantes.
 Mais le Cœur, cette horloge effroyable et géante,
 Battait dans leur prison des tocsins assourdis.

Les lames autour d'eux glissaient, folles et frêles.
 Horloge dont la voix s'enflait sur les limons,
 L'Océan leur tintait son glas de goëmons...
 Et les martyrs rêvaient de cloches d'or et d'ailes !
 Oh ! ces battements sourds !... ce formidable bruit
 De marteaux éperdus, tueurs de beau mirage...
 J'entends sonner là-bas la cloche d'un naufrage,
 Voix d'horloges ! sanglots de bronze dans la Nuit !
 (Au lendemain de la catastrophe du *Pluviôse*.) (La lyre de Fer.)

Les Blés.

Nous sommes les vrais Rois des plaines fortunées.
 L'âme d'or de la Terre étincelle à nos fronts ;
 Et par les soirs, lassés de leurs pourpres fanées,
 C'est de la Vie en fleurs qu'au Monde nous offrons.

Le Soleil nous regarde avec ses yeux de flamme,
 Comme les ravisseurs de sublimes rayons ;
 Et les brises des nuits tordent nos oriflammes
 Au lent frisson d'amour qu'éveillent les grillons.

Les Calvaires, tremblant de mornes défaillances,
 Cachent leur agonie au creux de nos sentiers.
 Nous prenons à la terre un peu de ses croyances,
 Mais nous rendons au ciel beaucoup de nos pitiés.

Nous sommes les berceurs du poème des choses,
 Nous flamboyons plus fort que le cœur de l'Été.
 Et, lorsque nous mourrons en gerbes grandioses,
 Notre chute fera frémir l'Humanité !

(La Lyre de Fer.)

Floris Delattre.

Haisnes, près La Bassée (Nord), 1880.

Œuvres poétiques : *Les Rythmes de Douceur* (1901). — *Le Verger défleuri* (1905).

En préparation : *Au Seuil de la Maison claire*.

Enfance souple, pieuse, campagnarde. Internat maussade. Dœuils. A l'Université de Lille, élève du poète Aug. Angellier. Collabore au *Belfroi* dès la fondation (1900). Longs et fréquents séjours en Angleterre. Professeur d'Anglais au lycée de Toulouse. Etudes sur la poésie d'E. Poe et le symbolisme français et sur « un Romantique anglais au XVIII^e siècle : William Blake poète et artiste ».

Poète intimiste, qui vise avant tout à la sincérité du sentiment.

Après avoir, dans son premier recueil, dit-il, « filé surtout du clair de lune, a essayé, dans le *Verger défleuri*, de tisser des lueurs d'aube, en éclosion vers la vie agissante ».

Vers la Vie.

I

J'ai dit à ma Jeunesse émue un grave adieu.

Je pars. Je m'étais trop attardé auprès d'elle
 Comme un adolescent attristé et frileux ;

Je quitte la maison où chaque souvenance
 Me suivait et m'aimait, comme une sœur jumelle
 Avec qui j'avais partagé mes jeux d'enfance ;

Et j'ai clos, dans la chambre calme, les persiennes
 Sur le recueillement des choses anciennes.
 Sur mes rêves pieux des candides dimanches,
 Sur les soirs où la cloche avec sa voix d'aïeule
 Endormit, pendant si longtemps mon âme seule...

Ainsi qu'un voyageur sur le seuil de l'absence,
 J'ai dit à ma jeunesse un inquiet adieu,
 Et j'écoute en mon cœur sangloter le silence...

II

J'ai quitté les sentiers étroits de ma jeunesse
 Où mon cœur imprécis buissonna trop longtemps
 Parmi les fleurs de songe et de lâche paresse...

Devant moi s'ouvre la grand'route infiniment,
 Frissonnant d'aurore, et de l'activité
 Des laboureurs qui s'en retournent vers leurs champs
 Et leur grave travail quotidien et fort ;
 La nuit a rafraîchi la vigueur de leur corps ;
 Et chacun, dans l'émoi du printemps revenu,
 Sent vibrer, en son cœur sonore et ingénu,
 En son cœur ignorant des faiblesses du rêve,
 Comme une saine odeur de travail et de sève.

Et mon cœur, par ce frémissant matin d'avril,
 S'est réveillé, comme eux énergique et viril,
 Du long rêve de ma jeunesse solitaire...
 Ainsi qu'un homme, enfin, et digne de ma race,
 J'irai vers les puissants ouvriers de la terre ;
 Comme eux j'accomplirai, fervent, ma simple tâche ;
 Mon égoïste ennui dans leur activité
 Se noiera comme un bruit de feuille en la forêt ;
 Je veux souffrir de leurs souffrances comme un frère,
 Et, joignant mon effort au labeur de leurs mains,
 Je sentirai comme une brise salubre,
 S'élever, dans mon cœur grandi, l'amour humain...

(*Le Verger défleuri.*)

Florian-Parmentier.

Valenciennes. 1880.

Œuvres poétiques : *Rêveries et Frissonnements* (1899). — *Nocturnes* (1901).
Chevauchées épiques (1903). — *Entre la Vie et le Rêve* (1907).
Par les Routes humaines (1910). — *L'Infernale Épopée* (1919).

Poète, romancier, auteur dramatique, critique, peintre et musicien. Poésie harmonieuse, de grave et pure inspiration.

On lui doit des *Études d'Art*, 3 séries (1903-1905) ; *Toutes les Lyres*, anthologie critique, 4 vol. (1909, 1911) ; une étude sur *Carpeaux* (1912) ; *l'Histoire contemporaine des Lettres françaises* (1914), etc.

Pierre Fons.

Toulouse, 1880. — Mort sous les drapeaux.

Œuvres poétiques : *Songes pâles* (1900). — *La Double Guirlande* (1901). — *Inscriptions* (1903).
L'Heure amoureuse et funéraire (1904). — *La Divinité quotidienne* (1908).

La Voie Révélatrice.

C'est étrange. Des hommes marchent, puis s'arrêtent...
 Oh ! la tristesse des vieux murs indifférents !
 Oui, ces maisons, que font-elles là sur deux rangs ?
 Et ces hommes, quels buts secrets les émiettent ?

Oh ! la rue ! oh ! mystère au loin se propageant !
 Des bêtes vont, traînant de bizarres machines,
 Leurs pauvres pieds cloués de couronnes d'épines.
 Et tout ce que l'on voit de l'homme est affligeant.

Dans le gris des maisons certaines gens pénètrent.
 Est-ce pour un pèlerinage clandestin ?
 D'autres attendent là l'on ne sait quel destin.
 Et rien ne vient troubler les yeux morts des fenêtres.

La ville, qu'on rêvait de loin pleine d'ardeurs,
 La ville est presque inerte, et tout y tempорise
 Comme si, conscient de sa vaine entreprise,
 L'homme s'ensommeillait enfin dans des langueurs.

Quelques-uns mangent, dorment, mangent, puis se recouchent.
 Le peu de mouvements que font les autres sont
 Pour leur servir la victuaille et la boisson,
 Et pour les dorloter en rebordant leurs couches.

Mais, au loin, — car il faut respecter le sommeil
 Des rois aux draps tramés d'existences humaines, —
 Dans les faubourgs, là-bas, des foules se démènent,
 Et, sans répit, l'on voit leur ardeur en éveil.

Quelle démençe ! Et, tout ce labeur pourquoi faire ?
 Oh ! mystère ! mystère humain ! Ces forcenés
 Sont, implacablement au mépris destinés,
 Et rien ne les arrache à l'œuvre délétaire !...

Tout est étrange, ici : ces murs indifférents,
 Les hommes qu'on ne sait quels désirs fous dirigent,
 Les maisons qu'on abat, ces autres qu'ils s'érigent ;
 Ah ! ces maisons ! que font-elles là sur deux rangs ?...

(Par les Routes Humaines.)

Nicolas Beauvuin.

Poix (Somme), 1881.

Œuvres poétiques : *Le Chemin qui monte* (1908). — *Les Triomphes* (1909). — *La Divine Folie* (1910). — *Les Deux Règnes* (1911). — *Les Cités du Verbe* (1911). — *Les Princesses de mon Songe* (1912). — *Les Sœurs du Silence* (1912). — *La Cité des Hommes* (1914). — *L'Offrande héroïque* (1915-1916). — *Rythmes et Chants dans le Renouveau* (1920).

Fonda et dirigea la Revue : *Les Rubriques nouvelles* (1908-1912). A repris en 1920, la Direction de *La Vie des Lettres*, fondée en 1913.

Lyrique puissant qui exalte toutes les forces de la vie moderne. Rythme fougueux, envolées superbes. Richesse verbale extraordinaire. « Métaphores accumulées, énormes, bariolées, disparates, élans intrépides des développements, éclatantes images, inondations lyriques, débordements épiques, force singulière d'un tempérament poétique fougueux jusqu'à l'excès », a dit très justement J. Ernest-Charles.

Depuis la guerre, a évolué vers une forme de plus en plus libre : est aujourd'hui un partisan déterminé du groupe : Dada.

Ode des Hommes de ma Génération.

Frères, exaltons-nous et dansons devant l'arche,
 Tout un monde nouveau va naître sous le ciel.
 J'entends déjà monter le bruit torrentiel
 De la terre en gésine et des peuples en marche.

Un rythme radieux emplit soudain nos âmes,
 Nous sentons des frissons secouer notre corps,
 Un vouloir plus hardi nous pousse et nous enflamme,
 Et claque devant nous en oriflammes d'or.

Notre foi verse au monde un fleuve de sang rouge,
 Nous crions fervemment vers l'avenir dressé
 Comme un cimier d'orgueil sur le front du passé.
 Tout l'infini mystère en nous tressaille et bouge.

Nous avons pris en main tous les espoirs vermeils,
 Secoué dans l'azur des torches de lumière,
 Et d'un geste de feu empoigné la crinière
 Des étalons d'or du soleil.

Orgueil, épervier noir qui domptes les faiblesses,
 Tu planes dans le ciel de nos pensers nouveaux !
 Nous avons fui la crainte lâche et nos cerveaux
 Sentent chanter en eux des hymnes d'allégresse.

Nous avons tenaillé les puissances rétives,
 Nous avons bu le vin des forts,
 Et notre âme sent naître un désir fou d'essor
 Quand passent les locomotives.

Gabriel Volland.

Maisons-Alfort (Seine), 1881.

(Œuvres poétiques : *Le Parc enchanté* (1908). — *La Flûte d'ébène* (1910).

De l'émotion et de la vie. Âme frémissante et désenchantée, en qui se retrouvent les inquiétudes de notre époque.

LE BERGER.

Mélancolique et seul, par les plaines sans borne,
 Il guide son troupeau de l'aube jusqu'au soir,
 Et, tel un voyageur qui n'a plus rien à voir,
 La solitude immense est dans son regard morne.
 La nuit, si le ciel lourd de quelque étoile s'orne,
 Dédaignant la clarté divine, il vient s'asseoir
 Après d'un feu qui dure autant que tout espoir,
 Et, pour chasser le rêve, il fait gémir sa corne.

Sans rien approfondir de Dieu ni du destin,
 Il va, n'ayant jamais souci que de ses bêtes, —
 Et, quand le ciel moutonne au couchant qui s'éteint,
 Il ne demande pas, ainsi que les poètes.
 Quel Berger diligent, comme lui dans son pré,
 Pousse les lents troupeaux vers l'horizon pontré.
 (La Flûte d'ébène.)

Tout le globe s'enfièvre et se transpose en nous.
 Nous l'élevons, joyeux, vers de plus hautes cimes,
 Vers l'exaltation des paroxysmes fous
 Qui nous tordent et nous animent.

L'époque est dans nos cœurs, mouvante et dynamique.
 Un vouloir forcené nous tient et nous pétrit,
 Et le chant de notre ferveur se mêle au cri
 Des ateliers et des fabriques.

C'est l'élément dompté, c'est l'ère des machines,
 C'est l'univers enthousiaste et trépidant.
 O tout ce que je vois et tout ce que j'entends,
 Et surtout ce que je devine !

L'effort est notre roi, l'action est notre dieu.
 Nous rejetons tout ce qui nous attarde,
 Et nous avons lancé au feu
 Nos rêves dissolvants avec nos vieilles hardes.

Le monde vit en nous, je le sens dans ma chair,
 Je l'embrase et le presse à loisir pour qu'il sente
 Passer en lui mon âme ardente
 Et le désir de mes yeux clairs ;

Pour que je puisse l'enfiévrer jusqu'au délire,
 Et le magnifier dans un rythme fervent,
 Et le pousser, toutes voiles au vent,
 Vers quelque fabuleux empire,

Où tout en un semble s'éteindre
 Pour ne former qu'une âme immense et qu'un rayon,
 Qu'un frénétique tourbillon
 De vie et de soleils que rien ne peut éteindre.

(*La Cité des Hommes.*)

Rythmes et Chants dans le Renouveau.

(*Fragment.*)

LE POÈTE.

La Lumière aux sept notes de feu chante dans mon âme
 Oh grande lyre céleste,
 tu vibres sous les doigts du Créateur,
 dont le Verbe est un enchantement.

Je t'écoute sous le ciel

offert à tous les prodiges.

J'ai quitté le logis sombre et dur

où dans la rigidité de l'hiver,

les symboles de la vie

et toutes les figures qui manifestent l'invisible
 me fixaient comme des fantômes.

Aujourd'hui

C'est la vie palpitante qui se révèle...
 Un émoi religieux s'empare de tout mon être,
 le souffle de l'amour
 m'a traversé de part en part,
 et Celui qui est
 m'apparaît visible dans son éternité vivante.

UN BERGER *chante*

En triangle les oies sauvages
 se dirigent vers le nord.
 Heureux présage !
 L'été avec sa face d'or
 va danser dans le paysage.

UN SCEPTIQUE *repentant*

Je descends vers les prairies et les sources jaillissantes
 où l'écharpe d'Iris ondule et s'illumine.
 Les guenilles du doute tombent ; j'ai comme
 un nouveau vêtement,
 parfumé de l'odeur des violettes
 et tout fleuri de narcisses et de muguets.
 L'amère expérience des livres
 ne vaut pas cette révélation printanière.
 Oh misère de moi-même,
 Vas-tu prendre fin !
 goûte la fraîcheur naïve des choses simples ;
 la nature est une jouvence,
 où se retrempe l'esprit
 lassé de se torturer en vain !
 O esprit qui nie, magnétisme du mal,
 que deviens-tu dans toute cette affirmation
 Je suis las de tes énigmes,
 de tes sophismes,
 de tes incantations et de tes insidieux syllogismes.
 O soleil, ô grand exorciste, tu me débarrasses
 de ce démon du doute
 qui tant affligeait mes pensées.
 Ta conjuration de lumière
 a chassé mes ombres...
 Le possédé des philosophes, l'envoûté des systèmes
 se délivre.
 L'affirmation se manifeste sur la terre
 et le ciel
 est comme une immense aurore
 sur le monde rajeuni.

L'ERMITE DES HAUTEURS.

Oh renaissance du Seigneur !
 Oh lumière de la vérité !

Il est sorti des ombres de la mort !
 Il s'est délivré de l'emprise ténébreuse, il a soulevé la pierre du sépulcre,
 il a bondi dans l'éternité rayonnante.
 Oh passage radieux de la mort à la vie !
 Mon âme, réjouis-toi
 et chante ton allégresse.

(*Rythmes et Chants dans le Renouveau.*)

Madame Harlette Fernand Gregh.

Paris, 1881,

Œuvres poétiques : *Jeunesse* (1907).

Mme Fernand Gregh, née Harlette Hayem, a recueilli en 1907 sous le titre de *Jeunesse* les nombreux poèmes de son adolescence. Collaboration en vers et en prose à d'importants recueils et journaux. Se préparait à publier deux volumes de vers *Les Effusions* et *Le Voisinage*, quand la guerre a éclaté. A donné depuis un roman paru d'abord à la *Revue de Paris* : *Les Frontalières*.

En préparation un recueil de poèmes sur la Guerre : *Quand le Devoir est de Tuer* et des notes d'hôpital : *Au bord du Gave*.

Sensibilité profonde. Chante, en vers harmonieux, les joies intimes du foyer, les spectacle éternel et toujours nouveau, de la nature ; se replie sur soi-même pour des méditations sereines ou attendries — et parfois angoissées. Mais l'impression générale que laisse *Jeunesse* est celle d'une vie heureuse et calme. « Pour ce cœur très féminin, riche d'enthousiasmes ou de compassion, dit Marcel Ballot, la vie intime, ou amoureuse, ou familiale tient étroitement à celle de la Nature et de l'Humanité ».

Le Passant au Fanal.

Ceinte du flamboiement des yeux fixés sur elle,
 VICTOR HUGO.

Vieux passant qui t'en vas, ta lanterne à la main,
 Courbé, vêtu d'espoirs, enveloppé de doutes,
 Percant de ton fanal 'es ténèbres des routes,
 Ta clarté devant toi danse sur ton chemin !

De tes doigts, elle éclaire au loin la grande nuit ;
 Et l'on dirait, à voir l'or de cette lumière
 Darder son trait du fond de l'ombre à ta paupière,
 Que, des lieux où tu vas, un astre ami te luit !

Emile Despax.

Dax (Landes), 1881-1915.

(Œuvres poétiques : *Au seuil de la Lande* (1902). — *La Maison des Glycines* (1915).

Son père, magistrat colonial, l'emmena tout jeune à Mayotte (Iles Comores) et à l'île de la Réunion. Rentra en France après la mort de sa mère. Chef du secrétariat particulier au Ministère des colonies (1906). Voyagea en Indo-Chine. A son retour, sous-préfet d'Oloron.

Tué d'une balle au front, le lendemain de son arrivée sur la ligne de feu, dans un combat de l'Aisne. Nature mélancolique et aimante. Ses vers ont de la douceur et de l'harmonie.

CARPE DIEM.

Aime la vie. Et cueille au penchant de la treille,
 Le matin clair, le midi fauve et le soir blond,
 De l'heure transparente où sortent les abeilles,
 A l'heure déjà t'oublie où rentrent les frelons.

Les Heures aux beaux pieds, dans leurs danses ver-
 mément au ciel nacré la ronde des saisons. [meilles,
 Suivant le mois, jouis en paix, dans ta maison, [beilles.
 De l'âtre en feu, des fleurs, de l'ombre ou des cor-

Le silence, coulant de la lande au verger,
 Posera son poids bleu sur ton sommeil léger.
 Vifs sans douleur. Ecoute et vois. Sache sourire.

Et bénis la beauté de la vie, en pensant
 Que ton cœur est pareil au jardin, où l'on sent
 Tant de roses s'ouvrir et tant d'ailes bruire.

(*La Maison des Glycines.*)

Quand tu t'arrêtes, las, le fragile falot,
 Dans l'air lourd des vapeurs, frères des vagues limbes,
 S'irradie et te cerne ainsi que les vieux nimbés,
 De la gloire tremblante et pâle d'un halo.

Et lorsque tu repars, ton astre à l'horizon
 Se recule d'un pas à ton pas qui s'avance,
 Et toujours entre vous une même distance
 S'ouvre ordonnée aux lois d'une obscure raison.

Car tu vas, ô Passant, comme l'humanité
 Illuminant la vie au flambeau de son âme,
 Qui cherche, par delà les splendeurs d'une flamme,
 L'héritaire amour d'un Paradis quitté !

Elle passe, invoquant l'étoile du matin,
 Les regards éblouis, et heurtant dans sa marche,
 De déluge en déluge un lampadaire à l'arche,
 Sans atteindre jamais plus loin que son destin !

L'amer destin qui veut, parmi l'immense chœur
 Des choses, pour toujours pareilles et passives,
 Que l'homme avide espère en ses étoiles vives,
 Ces lointaines clartés qui le feront vainqueur,

Et ne sont que l'espoir émané de son cœur !

(Jeunesse)

Angélus d'Automne.

Le beau jour qu'interrompt un soir morne et hâté,
 Effeuille ses rayons comme de blancs pétales ;
 Et l'angélus, venu dans les déclinés d'été
 Verser un bleu sommeil aux âmes végétales,
 Déploie un vol plus lourd, dans plus d'obscurité.

Ses lents coups acharnés ont le rythme incolore,
 Le monotone bruit du flot aux bords des mers,
 Qui déferle sans fin une écume sonore
 Sur l'éternel linceul de ses limons amers.

Ce n'est plus l'angélus des profondes soirées,
 Si belles, qu'on se sent à vivre de l'orgueil ;
 Il retient par moments ses voix désespérées,
 Comme dans une fête hésite un mot de deuil !

Puis, de nouveau la cloche à coups pesants insiste,
 Comme des pas nerveux sonnent sur les chemins ;
 Où va-t-elle, parmi ce crépuscule triste,
 Qui se diffuse et pleut de l'ombre sur mes mains ?

On rêve submergé sous des choses funèbres,
 Qu'aggrave encor le soir avec son souffle impur.
 Espace aride, ainsi qu'un chaos de ténèbre,
 Le golfe du jardin n'est plus qu'un lac obscur !...

Et voici s'attrister d'un éternel mystère
 L'horizon varié que sculptait le soleil ;
 La campagne retourne aux formes de la terre,
 Aux contours primitifs du monde à son éveil...

On ne reconnaît pas le plus cher paysage :
 Un désert d'ombre vide a surgi tout à coup !
 Qu'est-il donc survenu ? l'ombre est-elle un présage ?
 Ah ! ces cloches ! qu'il faut écouter à genoux !

Angélus ! Angélus ! Par tout l'espace sonne
 Un lourd tocsin de deuil, un glas mystérieux...
 O le soleil d'hiver et du sépulcre ! Automne !
 Comme la mort un jour paraîtra sous nos yeux,
 La noire nudité de la terre frissonne !

(Jeunesse.)

Paul Castiaux.

Lille, 1881.

Œuvres poétiques : *Au long des Terrasses* (1905). — *a Joie vagabonde* (1909).
umières du monde (1913).

Co-fondateur du *Beffroi* à Lille, en 1900, ainsi que des *Bandeaux d'or*, qu'il dirigea de 1908 à 1914.

Les œuvres de Paul Castiaux, écrit Georges Duhamel révèlent un homme épris de poésie, de musicale extase et de couleurs. Visions lumineuses, chants d'allégresse. Poèmes souvent émouvants et d'une élégante architecture. A fait de la critique (livres, théâtre, musique) aux *Bandeaux d'or* et aux *Ecrits Français*.

Lumières d'Après-midi.

Devant l'église
 Un champ de blé frémit de clartés souveraines,
 Tenant joyeux dans ses mains d'or
 Tout le soleil d'après-midi.

Petite église agenouillée et recueillie
 Sur le préau : son pignon luit
 Comme un masque blanchi de vieillesse solide,
 Petite église, petite vieille,
 Avec ses bras sur l'or des blés,
 Dans le silence.

Touny-Lérys.

Gaillac (Tarn), 1881.

Œuvres poétiques : *Les Filles d'Eros* (1900). — *Dans l'Idéal et dans la Vie* (1900). — *Chansons dolentes et indolentes* (1902). — *La Pâque des Roses* (1909). — *Amourement* (1901).

De son vrai nom Marcel Marchandeu. A pris son pseudonyme au vieux toit familial de Touny-les-Roses, au bord du Tarn, où s'est écoulée son enfance. Chante, en vers souples et harmonieux, la douceur de vivre, la paix des choses rustiques, la beauté des sites, l'amour, le foyer.

Petite église et sous toit lourd
 Où pousse un dur clocher petit
 Avec en son cœur bleu une cloche figée
 Ne pouvant plus sonner, trop valétudinaire,
 Et par-dessus un coq de bois
 Semblant l'oiseau perché du gros arbre voisin.

L'heure est tendre qui sonne à mon cœur bucolique ;
 Traînant des souvenirs épars, je me recueille.

Silence ! Ah ! comme tout est silence à cette heure !

Doux souvenirs pieux,
 La tête basse, comme des veuves pendant vêpres,
 Tout contre un vitrail bleu où le jour devient aube,
 Deux souvenirs pieux
 Joignent leurs mains avec leurs âmes.

*... Ah ! ce beau soir était si doux à son regard,
 Et mon cœur s'y penchait ainsi que vers un puits
 Dont l'eau porte le calme azur du paradis.*

Silence, ô cœur mélancolique,
 Bats moins rapide !

Ecoute le grand vent chanter dans les épis
 Avec la magnifique et joyeuse lumière.

Accoude-toi avec ma chair sur le vieux mur,
 Et regarde là-bas la si douce campagne,
 Les toits lointains et bleus,
 Couchés comme des robes
 Sur la toison bruissante des fougères.
 Loin des rochers farouches la mer se repose
 Avec ses îles transparentes
 Sous une oasis de ciel rose.

Ecoute : le vieux chante en sarclant son champ pauvre.
 Sa mélopée pourquoi ne la vouloir amie
 Et fraternelle même,
 Sa mélopée hachée de silences perclus
 Que vient bercer ce vent frissonnant sur les blés.

Le calvaire,
 Avec son pauvre christ aux bras écartelés,
 Dresse son simulacre en travers de l'azur.

Le soir descend du ciel, des arbres et des toits.
 Un lourd chariot d'herbes fauchées
 S'engage, cahoteux, sur le sentier de boue,
 Roulant du champ de blé jusqu'à la maison basse.

Et tandis que des vaches viennent, leurs flancs houlant,
 Portant tout le soleil du jour sur leur poil roux
 Que précède un regard profond
 Où flotte la paresse infinie des labours,

La première fumée⁴ du soir,
 Lucide et blonde,
 Glisse sur le ciel bleu.

Ploumanach et Golgon.

(*Lumières du Monde.*)

René Arcos.

Clichy (Seine), 1881.

Œuvres poétiques : *L'Âme essentielle* (1902). — *La Tragédie des Espaces* (1906).
Ce qui naît (1911). — *Le Sang des Autres* (1920).
 Théâtre : (*L'Île perdue*)

A voyagé beaucoup, à travers les milieux humains les plus divers. Poésie toute intérieure, qui exalte ce qu'il y a de meilleur et de plus haut en l'homme. G. Duhamel foue chez lui, la noble générosité de l'inspiration..., la puissance de suggestion..., les richesses d'une harmonie qui connaît des harmonies profondes ».

D'une première jeunesse symboliste, dit encore Duhamel, Arcos a gardé une luxuriance particulière du vocabulaire, une atmosphère pleine de teintes et un souci de développer les images avec amour.

La guerre lui a arraché de beaux cris de fraternelle pitié.

Ces Hommes.

Ces hommes pareils qui passent sans hâte
 et sans soupçonner même — la lumière
 dont je les élabousse ;
 ces hommes dont aucun ne peut, d'un dur pilier,
 recourir, ainsi qu'une arche de pont,
 ma puissance en regards qui passe à travers eux ;
 ces hommes, tous ces yeux ouverts qui ne voient pas,
 toutes ces bouches qui se taisent,
 ces mains inertes à des flancs :
 ô les pousser sur le courant,
 ô les pencher sur le spectacle,
 aller au fond d'eux chercher leurs vrais yeux ;
 à tout ce qui est né, les faire naître un peu.

Mais ils vont ainsi pareils et sans hâte.

Aucun ne me voit.

Aucun ne me *sente*.

Et l'appel de mes yeux, qui se fait suppliant,

aucun ne l'entend.

Ils sont à peine, ils sont dans un halo qui tremble.

Ils sont au bord de vivre... et loin... sous des paupières.

Peut-être qu'un Noël,

le paroxysme d'une joie,
d'une douleur ou d'un désir
les fera naître une seconde
jusqu'aux larmes...

Mais j'en sais au front bas,
mais j'en sais au cœur dur qui ne naîtront jamais.

Ils sont des frôlements dans une nuit divine.
Ils respirent au fond d'un grand lac endormi.
Ils sont sous des fumées où bougent des lueurs.

Leur mobilité n'est qu'une apparence
et tous leurs pas sont des tendances sans histoire.

Or quelquefois, jusqu'aux surfaces,
ils sont portés par les remous
des grands âmes qui s'élèvent
pour tordre, pour lancer des colonnes de flammes
et les mêler — en tourbillons — de chevelures
haut sur le lac du songe humain
que rayent dans tous les sens — les ricochets
d'une naissance qui grandit

de bond en bond
de front en front...

(Ce qui naît.)

Crise d'Effectifs.

Sifflement des rabots
Et grincement des scies
Bref éclair des ciseaux
Et volée des marteaux...

L'équipe des trois cents sapeurs,
La pourpre de l'ardeur aux joues,
Une heure après l'aube est déjà
Dans les copeaux jusqu'aux genoux.

Mille croix pour la Champagne
Et mille pour le Laonnois,
Mille pour le Soissonnais
Et mille encore pour l'Artois.

Mille croix ouvrant leurs ailes
Effarées sur les charniers;
Mille croix ouvrant leurs ailes
Comme des vols prisonniers.

Menuisiers, un coup de collier;
Avant que la prochaine aurore
Ait pavaisé le ciel de l'est,

Il nous faut d'autres croix encore
 Pour en charger de grands vaisseaux
 Qui s'en iront vers Salonique,
 Vers le Bosphore et vers l'Afrique.

Plus vite les varlopes
 Plus vite les marteaux,
 Voici que les commandes
 Nous gagnent de vitesse.

Allons ! un effort,
 Il nous faut encore
 Dix mille croix pour reboiser
 La forêt nue comme une lande
 Et deux millions pour en planter
 Tout le pays déshérité
 Qui va des Alpes à la Manche.

(*Le Sang des Autres.*)

Luc Durtain.

Paris, 1881.

Œuvres poétiques : *Pégase* (1908). — *Kong Harald* (1914). — *Lise* (1918).
Le Retour des Hommes (1920).

Après des études littéraires et scientifiques et divers voyages, débute par *l'Etape Nécessaire* (1900-1906), un livre d'essais où cette découverte des choses et des idées que chaque vie recommence prend une forme presque lyrique, puis publie un premier recueil de vers : *Pégase*.

Se lie avec les écrivains qui ont réalisé l'Abbaye, au moment où ils viennent de la quitter. Trouvera désormais en eux une amitié toujours vivante et, malgré l'indépendance que chacun d'eux préserve jalousement, la conception fraternelle d'un art probe et généreux.

Parmi des occupations alors absorbantes, écrit encore, avant 1914, un livre de contes, puis le poème de *Kong Harald* durant une croisière au Spitzberg.

Luc Durtain a rapporté de la guerre qui l'éprouva grandement le poème de *Lise* (1918), auquel les tranchées lorraines servent de cadre, et son principal recueil de vers : *Le Retour des Hommes* (1920).

Il vient d'indiquer dans *Face à Face* ou *Le Poète et toi*, les fondements qu'il voit à l'Art poétique. La poésie doit prendre pour guides non les décisions arbitraires du poète, mais les profonds besoins du lecteur. Dès lors, au delà du faux traditionalisme et des pauvres nouveautés, elle reconnaîtra hardiment ces nécessités de composition, de vérité et d'expression qui font sa grandeur, et enfin saura s'adresser à l'homme de façon directe et efficace.

Outre ses vers, a publié : *L'Etape nécessaire* (1906) ; *Manuscrit trouvé dans une Ile*, contes (1913) ; *Georges Duhamel*, conférence publiée en plaquette avec un portrait de P. E. Bécot (1920) ; *Face à Face ou le Poète et toi* (1921).

Le Joyau.

Le plus beau joyau que j'ai vu
 N'était pas à des doigts de femme, sur une chair de femme.

Mais un rubis gros comme un fiasque
 Qu'un homme, devant sa face au soleil
 Levait, en plaçant la pointe dans sa bouche.
 Quand il le posa, s'essuyant du coude,

Sur le rouge terrible un cône clair
Brillait, tel qu'un diamant.

Cet homme-là n'eût pas ramassé
Sous lui toute la mer polie comme une turquoise :
Assis sur une proue, accoudé à lui-même,
Posant au bois ses pieds couleur de travail,
Il mâchait à chaque bouchée
Ce que prennent au monde la pêche et le labour.

Il avait aux narines, odeurs du monde,
L'air salé, les parfums du quai,
Et, murmures d'hommes et paroles de brise,
Il avait aux oreilles le bruit du monde.

Lorsqu'il eut posé le fiasco de rouge,
Son âme devint un regard.

Or, comme il ôtait de ses genoux, vaguement,
Ces larges paumes des mains qui travaillent,
Peu à peu je leur vis soulever,
Au bout du col transparent du regard,
Le monde entier comme une fiasque :

Car telle est la force des mains dures
Qui percent, qui sillonnent,
Qui sèment, qui bâtissent
Et qui, sans savoir, portent le monde..

(Le Retour des Hommes.)

L'Homme qui va mourir.

Dans le lit. Il est là. Quelqu'un.
Et sa face blême regarde, inclinée,
A travers les draps, à travers lui-même, dans la terre.

Il sourit lorsque la garde apparaît,
Il sourit lorsqu'elle s'en va, car
Venir ou partir, comme c'est pareil !

Il regarde le vieux médecin brusque,
L'étudiant important, les blondes femmes,
L'enfant qui vient pour voir — il connaît
Leur même chair, en vain divisée
En morceaux limités de lignes,
Leur même âme, alpha d'alphabets naïfs.
— Mais l'appel de leurs yeux ? Qu'est-ce que leurs mains cherchent ?

Il pose sa main au vase à fleurs, et contemple
Ce gonflement bleu comme un ciel sous sa chair jaune,
Et, bien que la fleur géniale, enthousiaste,

S'élançait du dedans, il sent
 Dans ces deux formes, la sienne et l'autre,
 Dans toutes les formes (qui semblent peintes),
 Derrière et dessous, la même Présence sourde.

Soudain il songe, dans son enfance, à un homme
 Qui s'était tiré une balle dans la bouche ;
 Il revoit le cadavre heureux et pâle.
 Il aspire et son propre souffle le perfore.

Il se sent gisant, calmé, éternel.

(*Le Retour des Hommes. Pour les Autres.*)

André Salmon.

Paris, 1881.

Œuvres poétiques : *Poèmes* (1905). — *Les Fêeries* (1907). — *Le Calumet* (1910).
Prikaz (1919). — *Le Livre et la Bouteille* (1920).
 A paraître : *L'Age de l'Humanité* ; *Peindre*.

D'origine paternelle champenoise, maternelle, du Cambrésis, 3^e génération parisienne. Etudes dirigées par le poète parnassien Gaston de Raïsmes, ami de Coppée !

Vit très jeune en Russie où il accompagne son père aquafortiste. Stagiaire au Consulat de France à St Pétersbourg (1899-1901). Débute à la *Plume*. Fonde, en 1904, avec Apollinaire le *Festin d'Esope*. Secrétaire de *Vers et Prose* jusqu'en 1906. Voyages en France et en Europe. Administrateur de tournées théâtrales. Fait du journalisme (1907). Critique d'art dès 1903.

Volontaire de guerre. A fait aussi des romans. Le premier date de 1912. Mais sa carrière de romancier commence vraiment en 1918, parallèlement à la naissance de grands poèmes sur des thèmes universels. Vie assez solitaire avec d'irrégulières apparitions dans le décor parisien. Pense ne plus jamais donner de recueils poétiques, mais de longs poèmes, dont *Prikaz* est le type. Ce volume a été publié après dix ans de retraite — du poète, bien entendu. A rompu avec l'*Ecole fantaisiste* en une conférence du Vieux Colombier, en 1913. Déjà alors, il rejetait toute ironie, l'esprit impur, en même temps qu'il parvenait à *voir* sur le *même plan* ses poèmes à faire et les romans qui marquaient le début de sa nouvelle manière. Ainsi s'élaborèrent *Prikaz* et l'*Age de l'Humanité*, voire *Peindre*, poème pseudo-didactique, qui sera publié prochainement aux éditions de la Sirène.

Cette évolution d'André Salmon est assez curieuse. Après avoir été d'abord influencé par les Symbolistes, après avoir été un fantaisiste, un délicieux ironiste, — mais il avait déjà alors des préoccupations sentimentales — le voici maintenant exprimant son inquiétude sociale, et d'abord humaine, presque religieuse.

Inscriptions.

I

Un lourd voile de sang et d'ombre en longs réseaux
 Flotte au vent aigre et dans ses plis ailés supporte
 Les joies et les regrets que chaque jour emporte ;
 Une folle en riant tend du pain aux oiseaux.

Ernest Gaubert.

Saint-André de Sangonis (Hérault), 1881.

Œuvres poétiques : *Vers les lointains Echos* (1898). — *Les Vendanges de Vénus* (1900).
Les Roses latines (1907). — *Théâtre*.

Poète, romancier, auteur dramatique, critique, chroniqueur. A versé dans les *Roses latines*, notamment, toute sa tendresse pour la terre natale. Vers éloquents et colorés.

Sur le voile brodé de javelots d'or tombe
 Un plus sombre rideau. C'est le jour qui s'éteint,
 Imposant l'espérance absurde du matin,
 C'est la nuit dévorant le repas des colombes.

II

Ici crissent des blés où flambaient des bruyères
 Et, si le chèvre-pied à la barbe de lierre
 Conserve ses pipeaux, il ne fait plus danser
 Que des ombres en proie au souci du passé ;

Un souci vagabond qui charme et qui délasse,
 Accable, tour à tour, et réchauffe ou bien glace,
 Qui n'est pas le regret et n'est pas le remords
 Et célèbre la vie en exaltant la mort.

(*Le Calumet*)

Massacre des Innocents.

Réfléchir infatigablement de longues heures, l'attention
 rivée à quelque citation puérile sur la marge
 ou dans le texte d'un livre, rester absorbé la plus
 grande partie d'une journée d'été dans une ombre bizarre...

EDGAR POE.

Enfants voués au suicide
 Qui riez aux pavés des cours,
 Lèvre coite et paupière humide,
 Blancs visités du noir Amour ;

L'œil d'un chat vous sert de chandelle
 Pour suivre aux livres interdits
 Les chastes débauches mortelles
 Qui vous font grands, pauvres petits !

Saintement vos mères s'appliquent
 Aux châtimens indéfinis
 Propices aux cœurs héroïques,

Enfants laids, beaux d'être promis
 A de funèbres hyménées,
 Félix, Adolphe, Idoménée !

(*Le Livre et la Bouteille.*)

Mort de l'Été.

Caille, le fusil du chasseur
 A brillé par-dessus la haie ;
 Le bel automne avec douceur
 Saigne au-dessus de l'oseraie

L'immortel à forte odeur
De bouc éprouve ma raison
Si je respire sur la fleur
Du vin tes crimes, ô saison !

Une plume tourne en tempête,
Témoin de mort, gage de fête,
Sur le sommeil d'un Amadis

Et le village au fond repose
Ainsi qu'un dessin de jadis
Dans une couronne de roses.

(*Le Livre et la Bouteille.*)

Apollon est Poète...

(FRAGMENT.)

Apollon est poète et il est aussi médecin.
On l'a mobilisé comme tel, et c'est au poète et au médecin
Que les blessés, les éclopés, les typhiques
Dans la pouacre immaculée des ambulances
— Tibias croisés au-dessous du mot POISON
sur les étiquettes de fioles lourdes d'esprits,
d'alcools, de sels
Et sur une pancarte qu'un courant d'air balance
SILENCE

Crient en se tordant de douleur comme on se tord de rire :
— Assassin ! Assassin !

Mais Apollon anthropomorphe au turban amarante brodé
de plantes officinales,
Avec trois étoiles d'or autour du caducée, ô Musagète
Est un indigent poète
Et un hésitant médecin,
Partant un piteux assassin.
C'est dans son cercelet et entre ses mains
Que toute la poésie moderne
Qui est aussi toute la mécanique moderne
Avorte :
Tous les abîmes mesurés,
Tous les rythmes soumis aux cadences des mondes
Pour aboutir au tambourinement de ce pilon perfectionné
A cette suture de l'aorte
A ce masque breveté de laboureur mitraillé à qui l'on
greffe un nez aquilin d'homme du monde.

Ah ! ah !
Apollon !
Poète ?
Médecin ?
C'est Arlequin !

C'est Pantalon !
 Ah ! ah !
 Lui, Poète ?
 Lui, Médecin ?
 A l'Assassin ! A l'Assassin !

*Enfants ! voici l'Aveugle et le Paralytique,
 Enfants ! voici le grand frère
 Dans la voiture du petit frère...*

(L'Age de l'Humanité) (1)

Madame Lucie Delarue-Mardrus

Honfleur, 1882.

Œuvres poétiques : *Occident* (1901). — *Ferveur* (1902). — *Horizons* (1905).

La Figure de Proue (1908). — *Par Vents et Marées* (1910).

Souffles de Tempête (1918). — *A Maman* (1920).

A paraître : Trad. en vers de Six Poèmes d'Edgar Poe, avec illustr. en couleur.

Mère parisienne et père normand, avocat à la Cour d'appel de Paris. Mariée en 1900 au Dr J. C. Mardrus, le savant orientaliste connu par sa traduction des *Mille Nuits et une Nuit*. Collabore au *Journal* depuis 1906. A voyagé et séjourné pendant 12 ans dans tout l'Orient, où elle a appris l'arabe.

Nature personnelle et indépendante ; fuit le monde. Eprise de vie ardente : aime la nature, les humbles, les enfants. Monte à cheval, peint (aquarelle, huile, pastel, deux expositions à Paris), joue du violon et du piano, fait du modelage. A fait de nombreuses conférences en Orient, en France et à l'étranger, dont plusieurs en Belgique.

Bien que réaliste, cherche toujours à dégager de toute chose et de tout être la poésie.

Ecrit aussi en prose : on lui doit plusieurs romans.

(1) Un poème à paraître, aux éd. de la *Nouvelle Revue Française*.

Emile Lante.

Lille 1881.

Œuvres poétiques : *Les Emotions modernes* (1904).

Grande activité des "Rosavi de Flandre". Chaud partisan du mouvement régionaliste.

A dégagé la poésie latente d'une cité moderne dans le train ordinaire de sa vie tumultueuse. La partie philosophique et sentimentale de ce recueil est d'une rare élévation et d'une pure beauté morale (A. Dorchain.)

VERS LE SOIR... VERS L'AUTOMNE...

De l'ombre s'amasse au cœur des roses d'octobre,
 Des roses que la pluie aigrette alourdit [fruits,
 Et leurs parfums, mêlés aux parfums blonds des
 Font naître des regrets majestueux et sobres
 Au fil desquels s'endort, calme comme un vitrail,
 Le jardin rouge et d'or que l'air suave effeuille...
 Aux treilles, les fruits mûrs s'offrent pour qu'on les
 Et, là-bas, somptueux, à travers les portails [cueille,
 Arquant leur rousse nudité, parmi les arbres,
 Le soleil se retire en flots de sang doré,
 Dont les reflets, frôleurs comme un tissu moiré,
 Mettent un rose éclair sur la blancheur des marbres...
 Un étrange frisson fait trembler le chemin
 Sous les pas allégés par les feuilles jaunies :
 On sent que la nature, au seuil de l'agonie,

Exale tout son souffle en ce très doux déclin,
 Doux, oh ! si doux que, vois, la Déesse de pierre
 S'évade. l'on dirait, de sa froide splendeur,
 Et, pour mieux savourer l'émoi du jour qui meurt,
 Incline un peu la tête et ferme les paupières.

Le soir tombe, tissé de pluie et de regrets ;
 Au fond des bosquets que baigne la nuit quêtée,
 Le mystère sourit à l'heure désuète...
 Le soir tombe, et, parmi son tremblement nacré,
 Je sens, en frémissant, dans ma chair, dans mon âme,
 L'automne s'infiltrer, touchant et solennel,
 L'automne lent descendre avec le bleu du ciel,

Du ciel profond, profond comme un regard de
 (femme..

(Les Emotions modernes)

L'Odeur de mon Pays.

L'odeur de mon pays était dans une pomme.
 Je l'ai mordue avec les yeux fermés du somme,
 Pour me croire debout dans un herbage vert.
 L'herbe haute sentait le soleil et la mer,
 L'ombre des peupliers y allongeait des raies,
 Et j'entendais le bruit des oiseaux, plein les haies,
 Se mêler au retour des vagues de midi.
 Je venais de hocher le pommier arrondi,
 Et je m'inquiétais d'avoir laissé ouverte,
 Derrière moi, la porte au toit de chaume mou...

Combien de fois, aussi, l'automne rousse et verte
 Me vit-elle, au milieu du soleil et, debout,
 Manger, les yeux fermés, la pomme rebondie
 De tes prés, copieuse et forte Normandie !...
 Ah ! je ne guérirai jamais de mon pays !
 N'est-il pas la douceur des feuillages cueillis
 Dans leur fraîcheur, la paix et toute l'innocence !

Et qui donc a jamais guéri de son enfance ?...

(Ferveur.)

Liège. (1)

Je me rappellerai cette verte hauteur,
 D'où j'ai vu s'étager la travailleuse Liège,
 Fantastique cité, récit de vieux conteur,
 Sous un nuage immense et changeant qui l'assiège.

Le soleil disparu sous un mince croissant,
 Qui tient seul, dans le ciel, la place encore rouge,
 Lune en profil, bijou du soir, unique accent
 Du décor ardoisé, vaporeux et qui bouge.

Tout ce qui fume est là, blanc, gris, et se confond
 Avec le grand nuage, avec la Meuse pâle.
 Noire, une flèche dit l'église cathédrale.
 D'autres pointes encor percent le vague fond.

Quatre plans de maisons pas encore allumées.
 Hauts fourneaux et clochers hérissent les brouillards.
 Et, dans le même sens vont toutes les fumées
 Rejoindre on ne sait où les nuages fuyards.

L'ombre tombe, alentour, sur la douce campagne.
 Mais je sais deux points noirs de l'espace endormi :
 Ici c'est la Hollande, et là c'est l'Allemagne,
 Les frontières déjà, l'étranger, l'ennemi...

(1) M^{me} Delarue-Mardrus récita ces vers lors d'une conférence qu'elle fit à Liège, pour les membres de l'Association Française.

Pays flamands, pays wallons, petites Frances,
 N'oubliez pas de qui vous êtes les enfants,
 Ni toi qui, des voisins trop proches, te défends,
 O Liège, capitale étrange des nuances !

Novembre, 1912

(*Souffles de Tempête.*)

Hantisé.

Toujours, toujours je pense aux pauvres vieilles femmes
 Qui s'en vont tristement finir à l'hôpital,
 Qui, pendant de longs jours, et quand elles ont mal,
 N'ont personne autour de leurs âmes.

O pauvres corps jetés dans les lits douloureux,
 Rien, rien qu'indifférence autour de vos supplices,
 Et lorsque vous avez de ces petits caprices,
 Pas d'enfant penché sur vos yeux.

Pas de cœur déchiré près de votre agonie,
 Personne qui sanglote en appelant : " Maman .."
 Nulles lèvres, aux mains d'une mère bénie,
 Les baisant passionnément.

Nul visage au chevet. L'infirmière marâtre,
 Qui, lorsqu'enfin la mort aura calmé vos traits,
 Ne songera pour vous qu'à d'horribles apprêts
 Pour la morgue ou l'amphithéâtre...

Toujours, toujours je pense en pleurant à cela,
 Depuis que j'ai bercé ma mère agonisante.
 Et, dans un rêve affreux qui sans cesse me hante,
 Je vois mourir ces vieilles-là.

(*Maman.*)

Georges Normandy

Fécamp, 1882.

Œuvres poétiques : A paraître : *Les Bornes d'Or.*

De son vrai nom Georges Segaut. Né à Fécamp, parmi les magnificences du pays de Caux, cette *Provence du Nord*. Ingénieur des Arts et Manufactures. A écrit, d'abord seul, nombre de nouvelles et d'articles pour de grands quotidiens de province où l'on remarquait, dès le début, un goût prononcé pour le pittoresque, la nature, les choses provinciales. — De sa rencontre, en 1898, avec M.-C. Poinso, date une collaboration qui s'est traduite par de très nombreux articles parus à Paris ou en province, plusieurs romans, une importante brochure *sur les Tendances de la Poésie nouvelle* (1903) des drames. Ardent avocat de la cause décentralisatrice. Un des fondateurs de la *Société des Poètes Français*, dont il a été élu syndic en 1919, ainsi que du groupe des *Poètes de l'École Française*.

Activité fiévreuse : études historiques, critiques ou esthétiques, essais, anthologies, chroniques, direction de périodiques, biographies, romans, contes, nouvelles, s'est exercé brillamment dans tous les genres.

Met une sorte de coquetterie à ne pas publier de vers en volume, bien qu'il en ait écrit de très nombreux. Pendant la guerre, deux de ses poèmes : *Quand ils reviendront...* et *A S. A. R. le prince Alexandre de Serbie*, ont été créés, le premier, au Théâtre Colon de Buenos-Aires, le second sur la scène du Théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris.

A une Foule.

C'est vers toi que ma voix s'envole, foule folle
 Dont va le désir bleu vers Paris qui déborde
 Sur les champs, en faubourgs immenses que désole
 La misère fatale !... O malheureuse horde !
 Ecoute-moi, de grâce, au bord d'un tel abîme !
 Fuis avant que le mal des cités te décime ;
 Retourne à tes sillons ; songe aux joyeux demains
 Qui t'attendent, là-bas, au bout du grand chemin.

Ici, tu trouveras la laideur et la peine,
 La faim dans la mansarde et l'angoisse au palais,
 La maladie au fond des ruelles malsaines —
 Et les méchants t'assommeront qui t'appelaient.
 Esclave, tu devras ramer sur le cloaque
 Infâme de Paris où les cœurs se flétrissent.
 N'entends-tu pas les os qui sous l'âpre effort craquent,
 Des râles qui s'étouffent, des chairs qui gémissent
 Dans une gueule énorme et vorace et profonde ?

Car la Ville est un monstre accroupi sur le Monde.

Tu t'en iras, livide en l'ombre aqueuse et blême,
 Vers des leurres auxquels jamais tu ne croiras...
 Tu n'auras pas autour de toi d'ami qui t'aime :
 Hélas ! dans la Cité les gueux ne s'aident pas !
 Tu chercheras ton pain dans des besognes viles,
 Et tu ne berceras qu'un cadavre de rêve...
 Or, là-bas, des clochers sur le ciel d'or s'effilent !...

Ecoute : des fracas formidables s'élèvent
 Et des flammes se tordent sur le ciel terni ;
 C'est le travail mauvais, c'est la lutte féroce ;
 C'est l'exploitation des muscles trop précoces ;
 C'est le baigne où tu vas ; c'est un Eden maudit.

Fuis, foule folle, vers les hameaux et vers les plaines
 Où les moissons étalent leurs moires sereines...

Ici, c'est le délire éperdu, c'est la fièvre,
 Le cynisme qui monte en l'âme et sur les lèvres,
 La constante terreur des minutes nouvelles,
 La vaine anxiété des Villes criminelles,
 La haine sans merci, la stérile souffrance,
 Le désespoir amer, la dégénérescence...

Marcel Toussaint.

Nancy 1882 — Sully-Sallisel 1916.

Œuvres poétiques : *Le Sculpteur de Sable* ; *Vers écrits sur l'eau* ; *Les Tociturnes*.
Les Cils baissés.

Professeur au lycée de S' Quentin.

Tombé à Sully-Sallisel, le 13 octobre 1916, la tête fracassée d'un éclat d'obus. Se rattache, mais librement, au Parnasse. Grand souci de l'art. Séduit par les souvenirs de l'antiquité, grecque surtout. Chante les dieux et les héros, parfois aussi, mais plus rarement, la vie intérieure.

* * *

Là-bas, tu trouveras les chars sous les remises
 Les faux aux rateliers, les moulins tictaquants,
 Les vergers où les fruits croulent à chaque brise ;
 Sur les toits, les pigeons d'ardoise au vol claquant.
 Tu pourras vivre libre en la libre nature,
 Eterniser tes pas dans les chemins herbus,
 Ponger ton front cuivré dans l'ombre des ramures,
 Voir revenir les bœufs entre les hauts talus.

La terre s'ouvrira sous les socs éclatants,
 Recevra les grains d'ambre que tu jetteras,
 Tissera des chasubles d'or sur les collines ;
 Les roseaux chanteront pour toi sur les étangs
 Où les brouillards mettront de pâles mousselines. —

Lorsqu'un homme mourra, s'exploreront des glas,
 Tu couperas ton pain massif d'un geste fier,
 Tu battras en chantant tes lourdes gerbes blondes ;
 Au lieu d'agoniser dans un hideux enfer,
 Tu renaîtras à l'air des champs, sauveurs du monde !

Certes, là-bas aussi, tu verseras des pleurs,
 Mais les lilas en fleurs berceront ta douleur ;
 Tu auras des instants d'angoisse, mais la terre
 Apaisera tes nerfs, ô foule prolétaire !

L'hiver, lorsque les champs seront vêtus d'hermine,
 Quand le vent hurlera aux portes des maisons
 Et bleuira la chair des pauvres vagabonds,
 Tu étendras tes mains vers la flamme divine,
 Tu boiras du vin chaud dans des coupes de verre,
 Et tu raconteras aux tout petits enfants
 Les Noël's que jadis les aïeules narrèrent...

Fuis, ô foule, fuis vers les hameaux, vers les champs !

Là-bas, c'est le travail ; là-bas, c'est le repos,
 La clarté submergeant les choses de ses flots,
 L'existence paisible en la paix naturelle,
 La douceur, la pitié, l'amour devant l'espace,
 Le renouvellement possible de la Race :
 Là-bas, c'est le bonheur de la Terre éternelle !

(Les Bornes d'Or.)

Charles Derennes.

Villeneuve-sur-Lot (Lot et Garonne), 1882.

Œuvres : *L'Enivrante Angoisse* (1904). — *La Tempête* (1906).
Le Pèlerin de Gascogne (1918). — *Perséphone* (1920).

Fils d'un poète breton mort jeune et qui se proposait de célébrer en un cycle de petites épopées la légende et l'histoire de son pays natal. S'est exercé dans les genres les plus divers. A fait des nouvelles, des romans, des vers d'une harmonieuse souplesse.

Mlle Amélie Murat.

Chamalières (Puy de Dôme), 1882.

Œuvres poétiques : *D'un cœur fervent* (1909). — *Le Livre de poésie* (1912).
Humblement, sur l'autel (1919). — *Bucoliques* (1920).

A paraître : *La Vie en songe*.

Ame délicate et harmonieuse. « La Nature et le cœur humain, nous écrivait-elle en 1912, voilà le seul idéal que j'aie encore tenté d'exprimer ». Son œuvre révèle une fervente prédilection pour Georges Rodenbach. Depuis, comme le note Henri de Régnier, à propos de *Bucoliques* dans son feuilleton littéraire du Figaro (31 octobre 1920), le talent du poète s'est nuancé et assoupli, sa forme, toujours délicate, est plus ferme. « M^{lle} Amélie Murat sait être subtile sans obscurité et éloquente sans emphase... Elle sait aussi dessiner d'un trait sûr des paysages harmonieusement colorés... et virgiliens ».

Ses vers ont le goût délicieux de son petit terroir. »

Évangile du Matin.

A Ernest Prevost.

En ce matin où l'âme est légère et ravie,
Je dirai ton amour et ta louange, ô Vie !

Ta puissance est trop douce et ta face est trop belle
Pour qu'à notre désir ton vouloir se rebelle.

Le voile diapré qu'aux fleurs l'aurore tisse
Du Dieu qui t'a conçue atteste la justice ;

Je crois en ta bonté, sur le seul témoignage
Des colombes glissant à l'ombre d'un nuage ;

Et s'il advient, un jour, que la douleur nous tienne,
C'est notre faute, ô Vie ! et ce n'est point la tienne.

Mais voici s'abolir chaque vaine rancune
Dans la félicité d'une aurore opportune.

Je regarde le monde et vois que toute chose
S'incline vers la fin où ton sens la dispose.

L'épi, sur le sillon, tend son dard bienveillant ;
Blanc pollen, du moulin la farine s'envole...

L'enfant qui, rapportant le pain s'arrête et joue,
Obtient le clair pardon du soleil sur sa joue ;

La ferme, aux champs, levant le vin frais dans la buire,
Mesure son amour scellé sous son sourire.

Il semble que s'écoule au fil de la fontaine
L'eau sept fois pure offerte à la Samaritaine,

Et que vienne répondre, en un chœur symbolique,
Au souffle pastoral la brise évangélique.

— Moi, docile, j'apporte à l'œuvre universelle.
Le simple bon vouloir que ma ferveur décèle.

J'aime l'herbe qui tremble au couvert de la feuille,
 L'agneau bêlant d'émoi que ma pelouse accueille,
 Le pauvre dont le pas en nos bourgs vagabonde,
 Et Dieu, proche et caché sous la forme du monde.
 Et, recevant la part qui m'est faite ou donnée,
 Comme un pain suffisant pétri pour la journée,
 Je sens fondre, en mon cœur un peu moins égoïste,
 Ce désir du bonheur par lequel on est triste.

(*Bucoliques d'Été.*)

Fête Foraine.

Le vieil orme, la croix branlante et la fontaine
 Ne reconnaissent plus le lieu de leur repos,
 Sur la place où, drapé d'ondoyants oripeaux,
 S'offrent le luxe épars de la fête foraine.

A tous les coups l'on gagne ! Et l'aiguille incertaine,
 Tient en suspens le choix mystérieux des lots ;
 La danseuse espagnole agite ses grelots,
 Le manège tournoie au rythme qui l'entraîne...

Je songe, en m'endormant à ses refrains confus,
 Aux enfants haillonneux et frisés, que j'ai vus
 Sur le seuil vagabond d'une roulotte basse ;

Et je sens un obscur vertige m'e saisir,
 Pour avoir respiré, sur la place,
 Le goût de l'inconnu, du risque et du plaisir...

(*D'un livre à paraître.*)

Emile Ripert.

La Ciotat (Bouches-du-Rhône, 1882.

Œuvres poétiques : *Le Chemin blanc* (1904). — *Le Golfe d'amour* (1908).

Le Couronnement de Musset : poème dramatique (1910). — *La Terre des Lauriers* (1912).

La Sirène blessée (1920).

En préparation : *Le Rameau d'Olivier*.

Professeur au lycée de Marseille depuis 1909. Inspiration délicate, langue harmonieuse. Les souvenirs d'autrefois se mêlent en son œuvre aux évocations de la terre natale.

Dans son dernier livre, il évoque la Méditerranée latine au cours des années terribles. A publié en 1918 une savante étude sur *La Renaissance provençale* (1800 — 1860).

Donnera prochainement un recueil de nouvelles : *Au cœur de nos villes*.

" Ad Civitatem " .

Ville; j'évoquerai tes toits, ton golfe pur,
 Ton église, ton port, tes pêcheurs, tes tartanes,
 Tes champs secs, où toujours croule quelque vieux mur ;
 Tes fontaines, l'été, sous tes graves platanes,
 Où goutte à goutte a l'air de couleur tout le ciel,
 Tes filles y mirant de claires tarlatanes ;
 Tes pins avec leur bruit doux et torrentiel,
 Tes jardins de juillet avec leurs lauriers-roses,
 Tes figues de septembre avec leur goût de miel...

Ton amour m'est plus cher que les apothéoses ;
 Ville de mes premiers et plus limpides ans,
 Tu m'es douce au delà des plus douces des choses.
 Quand je reviens après les travaux épuisants
 Ouvrir mes yeux lassés à ta clarté marine,
 Je vois les jours enfuis, je vois les yeux absents...
 Voix graves, j'écoutais votre sainte doctrine ;
 Robes tièdes, j'étais assis sur vos genoux ;
 Douces ombres, mon front touchait votre poitrine.
 Maintenant près des flots, qui roulent leurs cailloux,
 Vos pas silencieux cheminent à ma droite ;
 C'est vous, cette poussière, et cette nuit, c'est vous !
 Le vent m'effleure avec sa main brûlante ou moite ;
 Que de jours envolés, ville, flottent encor
 Sur tes places, tes quais, sur ta douceur étroite !
 Quand sur mon jeune front tremblaient des rêves d'or,
 C'est en toi que j'ai vu passer l'Amour unique,
 Et j'ai suivi ses pas qui menèrent mon sort.
 Chaque fois que la vie, hélas ! me fut inique,
 Ma ville, c'est en toi que ma bouche a baisé
 Le beau front de la Paix à la blanche tunique.
 N'est-ce pas pour moi seul que ton port fut creusé ?
 J'en suis parti jadis, j'y replierai mes voiles ;
 Je reviens un peu las, mais non désabusé.
 Vois donc ce qui palpite au creux des rudes toiles !...
 Ne dis pas : " Tes filets sont vides. Que fis-tu ? "
 Mes voiles dans leurs plis ramènent des étoiles.
 Regarde : c'est l'Amour, c'est la Foi, la Vertu...
 Celle-ci qui demain s'ouvrira, c'est la Gloire...
 Mon labeur fut-il saint, patient et têtù ?
 Malgré les maux d'hier et l'onde noire,
 Qui doit rouler un jour sur mes yeux, il faudra,
 Ma ville, que mon nom vive dans ton histoire.
 Ton ardeur me nourrit, ton souffle m'inspira ;
 Au sortir de ton port j'ai rencontré la route
 Qui mène vers le sol que l'Esprit illustra.
 Quand on te voit de loin sur le rivage, on doute
 Si le grand vent qui vient des bords napolitains,
 Ville, une nuit vers nous ne te poussa point toute.
 Le noble amour du nom et du pays latins,
 C'est toi qui le versas à mes premières fièvres ;
 Tout ce que ta bonté m'a promis, tu le tins.
 Or, j'ai mis dans mes vers les grelots de tes chèvres,
 La rumeur de tes flots, la voix de ton mistral ;
 Laisse sur ton beau front que je pose mes lèvres,
 Ville latine au bord d'un golfe provençal...

(*La Terre des Lauriers.*)

Charles Vildrac.

Paris, 1882

Œuvres : *Poèmes*, épuisé (1905). — *Images et Mirages* (1908). — *Livre d'amour* (1910), édit. augmentée définitive (1914). — *Chants du Désespéré* (1921).

Né de parents parisiens et de souche bourguignonne et champenoise. Dès la dix-neuvième année où il publie une plaquette *Le Verlbrisme* (1901), étude critique, devenue introuvable sur la forme poétique. En 1910, en collaboration avec Georges Duhamel, fait paraître des *Notes sur la technique poétique*. Il est aussi l'auteur de *Découvertes* (1913), et d'une pièce en trois actes : *Le Paquebot Tenacity* (1920).

Fit partie de l'Abbaye et du groupe unanimiste.
Poésie humaine et fraternelle.

Paysage.

C'était vraiment un endroit où la terre
 Était malade et pauvrement vêtue :
 Chemins de mâchefer et tas de pierres
 Et fondrières aveuglées d'orties.
 Il y avait un remblai de gravats
 Avec dessus un chemin maigre
 A jamais inquiet d'être perché là
 Et sans communion avec la terre :
 Les arbrisseaux qu'on y avait plantés
 Étaient déjà morts sur tout un côté.
 On voyait encore une petite usine
 Besogneuse et basse parmi des luzernes
 Et dont le tuyau, d'un élan fragile,
 Crachait à coups secs et creux sur le ciel.
 Malgré les glaciers chaotiques des nuages
 Dressés à l'entour d'un intime azur,
 Vraiment, c'était un pauvre paysage.
 Mais on y trouvait quand même, en cherchant,
 Une bonne place d'herbe grasse,
 On trouvait quand même en écoutant,
 Un bruit de feuillage
 Et d'oiseaux se pourchassant...
 Mais si l'on avait assez d'amour
 On pouvait quand même demander au vent
 Et des parfums et des musiques ;
 On pouvait quand même, trouver la forêt,
 Le jeu du soleil dans les verdure
 Et son choc violent sur les pierres ;
 On trouvait quand même tout près de soi,
 Des landes arides et sauvages
 Et des campagnes en extase.
 On pouvait quand même emporter de là
 Un souvenir de la terre opulente,
 Un souvenir touffu et riche comme un bouquet
 Durable autant que les chants de l'enfance
 Et pénétrant comme l'écho.

(*Livre d'Amour.*)

Avec Moi-même.

J'étais rentré tard et seul dans ma chambre,
Venant de quitter mes nouveaux amis.
J'étais tout échos, rires et cris,
Voix neuves et premiers échanges.

Toutes les offrandes reçues
Par mes oreilles et mes yeux,
Et le butin et la moisson,
Chantaient en moi comme l'alcool.

C'est pourquoi j'allais et venais
Parlant seul et faisant des gestes,
Riant tout bas, frottant mes mains
Et sautant dans ma chambre close.

Le tapis rouge, les murs blancs,
Au plafond la lampe violente,
Faisaient d'hermétiques limites
A une intimité ardente.

Or il arriva qu'en passant devant la glace,
Qu'en passant tout près, dans un temps d'arrêt,
Je vis deux yeux vifs qui étaient les miens
Et qui regardaient...

Alors, toute la joie se tut.
Je reculai vite, hors de ma vue,
Je demeurai debout et immobile,
Gêné de me sentir encore
Dévisagé par la lumière.

Mes regards s'étaient abaissés
Sur mes mains interdites
Et ce fut pendant un instant
Un silence empli de tumulte.

Je ris et je me secoue
Et sur la pointe des pieds
Je m'approche de la glace
Et m'y donne un long regard,
Mais qu'une pudeur détourne.

— Ces traits, eh bien ! Ce sont les tiens,
Selon l'heure où tu es du voyage.
Sache donc franchement aimer leurs formes
Si dociles à te traduire, si loyales...

Allons, il faut, il faut !
Que ces deux yeux et ces deux yeux se pénètrent
Sans cette gêne qui me fait affront
Et sans mensonge et sans méfiance...

* * *

Je suis resté longtemps devant la glace :
 Je n'avais pas souvent interrogé mes yeux ;
 Je les connaissais moins que beaucoup d'autres yeux,
 Je ne m'étais jamais recherché face à face.

Il m'a donc fallu rester longtemps
 Dans l'étonnement et dans l'angoisse
 Avant que les yeux du dedans de moi
 Et ceux du miroir aient pu se confondre !

Avant que l'étranger ait disparu
 Et cette contrainte sur la nuque
 Et cet effort dans le regard ;

Avant que j'aie pu me sourire.

(Livre d'Amour.)

Montblainville.

Maison, maison de Montblainville,
 Abri d'une nuit frémissante
 Entre les coups de feu du soir et ceux de l'aube !

Tes habitants étaient partis
 Mais la vie en toi persistait
 Comme la forme et la chaleur
 D'un corps au creux d'un lit.

Contre ton âtre ranimé
 Je suis resté blotti des heures
 Pendant que les autres dormaient.

Je regardais, je regardais
 Chaque objet fidèle à sa place ;
 J'imaginai toute une vie
 Où je m'étais servi de lui ;

Et j'étreignais de tout mon cœur,
 Humble maison de paysan,
 Ton vieux bonheur intact encore.

J'avais toujours connu
 Tes assiettes sur le mur,
 Ta lampe et son abat-jour,
 Ton seau de bois et ta huche ;

Et j'écoutais sans m'en lasser le balancier
 De la haute horloge sonore
 Qui m'assurait avec lenteur
 De l'égalité de la nuit.

Maison, maison de Montblainville,
Le lendemain tu flambais toute
Et l'herbe, aujourd'hui, à ta place
Doit recouvrir un éboulis de pierres.

Je pense à ceux qui t'ont perdue
Ceux dont je fus le dernier hôte
Et qu'un autre toit que leur toit
Abrite aujourd'hui quelque part.

Ils ne me connaîtront jamais ;
Et pourtant nous sommes peut-être,
Eux et moi, les seuls au monde
En qui survive ô maison morte
La douce image de ton cœur.

(*Chants du désespéré.*)

Guy Lavaud.

Terrasson (Dordogne), 1883.

Œuvres poétiques : *La Floraison des Eaux* (1907). — *Le Livre de la Mort* (1909).
D'un Bouquet mordoré (1910). — *Des fleurs pour quoi...* (1910). — *Imagerie des mers* (1919).

Licencié en droit, fut successivement répétiteur, clerc d'avoué, chef de cabinet du préfet de la Loire-Inférieure, secrétaire du gouvernement de la principauté de Monaco ; conseiller de préfecture au Mans (Sarthe) ; actuellement chef de cabinet du Président du Conseil.

Fondateur, à Nice, de la *Revue des Lettres et des Arts* (1908)

Poète élégiaque. Se rattache à l'esthétique symboliste. « Il serait aisé, dit H. Martineau dans une étude consacrée à ce poète (Edition du *Divan*, 1911) de réduire presque tous les poèmes de Guy Lavaud à une formule unique : un paysage et un état d'âme confondus, l'un traduisant, éclairant l'autre, et réciproquement. »

Toi, tu riais...

Toi, tu riais, levant les yeux vers le miroir
Où s'animait d'un peu de rouge ton visage.
Moi, je fermais les yeux afin de ne pas voir
Ce beau couchant cruel sur ton doux paysage.

André Lafon.

Bordeaux, 1883 — 1915

Œuvres poétiques : *Poèmes provinciaux* (1910). — *La Maison pauvre* (1911).

Poètes d'intimités provinciales, qui chante simplement, naïvement, les choses au milieu desquelles il a vécu. Appartient au groupe des poètes spiritualistes » Lyrisme intérieur.

A écrit deux romans : *L'Élève Gille* (1912) et *La Maison sur la Rive* (1914).

Mort sous les drapeaux.

L'humble Maison.

Donnez-moi, donnez-moi, Seigneur, d'être semblable
A cette humble maison dans le vallon pierreux ;
Isolée, elle est là veillant au bien de ceux
Que l'angélus rassemble à sa modeste table,
Et, serrant contre soi le hangar et l'étable,
Elle va s'efforçant un peu plus chaque jour
De s'allier le mieux possible au paysage
Où son toit, qu'ont doré les mousses, a le sage
Et lent abaissement des coteaux d'alentour.

On passe sans la voir sur la route. Personne
En s'arrêtant ne dit : « Elle est belle et me plaît... »
Et cependant, mon Dieu, l'eau vive coule auprès,
Une treille bleuie le seuil bas, s'il chancelle,
Et le pauvre s'y peut arrêter, car c'est elle,
C'est elle qui, parmi l'ombre immense des soirs,
A l'heure de la nuit allume sa fenêtre,
Et, sur l'horizon mort où tout sombre, vient mettre,
Par sa vitre indigente, un peu de clair espoir.

(*La Maison pauvre.*)

Et tu disais : " Mon mal est comme un grand amant.
 Hier il me rudoyait, maintenant il me pare.
 Ces lys-là, sur mon front, viennent de son tourment,
 Ma bouche saigne encor de son désir barbare ;
 Mais les roses de fièvre, aux pétales épars,
 Dont le rose déteint demeure sur ma joue,
 C'est lui qui me les donne alors qu'il se fait tard,
 Pour que dans l'insomnie avec elles je joue ;
 Dans mes yeux de lumière et que tu aimes tant
 Ces massifs de bleuets, ces rangs de violettes,
 C'est lui qui les rend grands et beaux en y versant
 Les émouvantes eaux de mes larmes secrètes. "

Moi je pensais : " Quel peintre émouvant est la Mort,
 La Mort qui fait éclore en toi des fleurs si belles
 Et naître du désastre obscur d'un pauvre corps,
 Chaque instant que tu meurs, quelque beauté nouvelle. "

(Du Livre de la Mort.)

Fernand Divoire.

Bruxelles, 1883.

Œuvres poétiques : *Poètes* (1908). -- *La Malédiction des Enfants* (1910).
L'Amoureux (1912). — *Ames* (1918).

Poète et journaliste. Ses grands-parents paternels étaient français et belge ; ses grands-parents maternels, danois et belge. A été élevé et a vécu en France. Fondateur des « Entretiens idéalistes ». Exprime les souffrances de l'Homme de la Ville moderne. Forme raffinée et éloquente. Alterne poésie et philosophie.

Intermède de la Forêt.

Mère de liberté, pur asile de fées,
 Maternelle forêt d'Occident, animée
 Du don perpétuel des âmes assemblées
 Sous les vivantes nefs que tissent tes ramées ;
 Grande forêt vivante, âme immense formée
 D'un pullulement d'âmes parfumées...
 Libre forêt de Gaule, immense et parfumée !

Millions d'âmes parfumées...

Multiple liberté qui fait un corps vivant
 A l'immense forêt : chaque insecte vivant

Dont le vent
 Emportera la coque vide,
 Chaque feuille qui tombe au vent,
 Chaque ruisseaulet d'eau limpide,
 Chaque veine du tronc splendide
 Qui dresse hors de l'ombre humide,

Au soleil, tout son sang vivant.
 Millions d'âmes, don fervent
 De parfum, de vie et de chant...
 Feuilles vertes, vitrail mouvant ;
 Fruits sauvages d'automne et bourgeons de printemps,
 Et fleurettes naissant
 Parmi les brindilles cassantes
 Sous l'humus fermentant des sentes ;
 Lumineux insectes vibrants ;
 Arbres puissants portant au vent
 La harpe des feuilles vivantes
 Et le poids léger d'un oiseau qui chante.
 Harpe aux mille voix différentes
 Toutes chantant pour soi sa chanson différente
 Sous l'haleine du même vent.
 Petites âmes odorantes,
 Ruissellement,
 Millions d'âmes, don vivant
 Qui fait aux forêts murmurantes
 Une âme unique, énorme, ruisselante
 De petites âmes qui chantent.
 Basse forêt des lents cheminements
 De pied de mousse à brin de mousse,
 Basse forêt de blanches pousses,
 D'herbes, de bêtes et de mousses,
 De fleurettes, de feuilles rousses
 Et de monstres étincelants ;
 La basse forêt inconnue,
 Innombrable pullulement
 Que protège du vent
 La forêt qui se dresse en hautes avenues,
 La forêt, infini de harpes sous la nue,
 La forêt, infini de tentes sous la nue,
 La forêt, infini de flèches vers la nue,
 La forêt, de pleine venue.

 Et protégée aussi du vent
 Par les hauts boucliers de la voûte robuste,
 La jeune forêt des arbustes,
 La forêt levante où volent, vibrants,
 Les insectes dorés et les oiseaux chantants...
 Griffante et serrée, enchevêtrement
 Déjà sombre et profond, ô mystère naissant
 Sous ton sombre et profond mystère, cœur vivant,
 Haute forêt des hautes branches,
 Nef, bouclier, vitrail mouvant
 D'où la pluie d'été goutte doucement,
 Et d'où le jour vert doucement s'épanche.

O multiples forêts où bat le même sang,
 Eau de la terre, suc vivant,
 Eau profonde dressée en voûte !
 Forêt ! une pervenche... une biche aux écoutes...
 Culbute d'écureuil... un cri de chat-huant...
 Bruit de fuite soudaine...

Haleine

D'une fée. — Ah ! chute d'une faîne —

Et gui sur les chênes !

Forêt, âme diverse, infinie et sereine,
 Forêt maternelle et sereine.

Mère ! Liberté d'être ton enfant !

O liberté de te donner son cœur fervent,
 Forêt, parfum, murmure...

Liberté de rêver sous ta douceur obscure,
 Liberté d'être soi, d'être un simple vivant,

Monstre, fleur ou pinson chantant,

O multiple forêt, grande âme libre et pure,
 Parmi tes libres myriades de vivants.

Forêt, pur asile des fées,

Où des hommes de liberté

Se battaient, visières levées,

Pour le bruit que font les épées

Frappant nu les casques ailés ;

Forêt, liberté de foule

Dans tes sentiers et tes allées

Ton bois mort, tes feuilles rouillées,

Et d'aller

Sous la fraîcheur de tes ondées

Et sous ton ombre chaude aux jours ensoleillés,

Par la douceur de tes journées,

Par ton épaisse nuit de rayons blancs trouée,

Et par tes aubes de rosée

Liberté, liberté d'aller

Le cœur large ouvert et gonflé

De chants, de parfums exhalés ;

Liberté d'aller seul, librement exilé,

Sous le libre ramage et l'épaisse ramée,

Et d'adorer ta pullulante liberté,

Mère de liberté, pur asile des fées,

Libre forêt de Gaule, immense et parfumée.

(Ames).

André Delacour.

Rodez (Aveyron), 1883.

Œuvres poétiques : *Præludiva* (1906). — *Les Oasis* (1907). — *Le Don de Soi* (1908).
Le Rayonnement (1910). — *L'Angoisse* (1913). — *La Victoire de l'Homme* (1921).

Né le 30 décembre 1883, d'une famille de magistrats.

Études de droit à la Faculté de Paris, où il habite depuis 1901. A été secrétaire de la

revue : *Le Temps présent*, qui groupait les poètes F. Mauriac, C.-Francis Caillard, Armand Praviel, Charles Grolleau, etc. A aussi écrit des romans (*Le Blason*, 1912 ; *Le Trait d'Union*, 1914 ; *Lucette Guiraud*, 1921), un livre de portraits littéraires. Fait le mouvement littéraire à *Belles-Lettres*, la critique des livres et la critique d'art aux *Saisons*, etc.

Chante l'amour, mais dans la note religieuse, avec une ferveur idéaliste, la famille, l'enfant.

Le Silence.

Tu gazouilles avec un bruit d'eau sur les pierres,
 Et, comme l'eau qui court en brisant des lumières,
 Ta voix semble lancer des éclats de soleil.
 Le soir tombe ; et la terre est comme un fruit vermeil
 Qui mûrit dans l'or fauve et tiède de l'espace.
 Tu ne sais pas encor parler ; mais ta voix passe,
 Comme un chant de nature émouvant et subtil
 Sur tes lèvres qui sont une rose d'avril.
 Pourtant, si spontané que soit ce bruit d'enfance,
 Il est comme un accroc au rideau du silence
 Et détruit la douceur d'un merveilleux secret.
 La paix de l'infini plane sur la forêt,
 Où pas un arbre, pas un taillis ne frissonne,
 Mais où je suis moins seul de n'être avec personne.
 Un chaud parfum d'humus s'exhale autour de nous ;
 Le rouge ensanglanté du couchant devient doux,
 En glissant sous les pins, comme par des verrières ;
 Il traîne en flaque mauve à toutes les clairières ;
 Et, pour offrir à Dieu le plus divin motet,
 Seule, la couleur chante, alors que tout se tait.
 Le grand rêve du soir, quand il l'immobilise,
 Dresse cette forêt comme une nef d'église
 Qui garde, tous ses hauts piliers d'un rouge brun,
 Le silence pour rite et pour voix le parfum.
 Enfant ! ne trouble plus la beauté du mystère !
 Car apprendre à penser, c'est apprendre à se taire ;
 Notre âme est un oiseau qu'il faut apprivoiser,
 Le bonheur, du cristal qu'un seul bruit peut briser.
 Les mots indifférents qui sont ce bruit perfide
 Siffilent creux comme l'air dans une armure vide,
 Et, par tant de discours frivoles, nous laissons
 Notre esprit en lambeaux s'écharper aux buissons.
 Tandis que le silence est le creuset du rêve ;
 C'est l'invisible essor sur lequel on s'élève
 Du monde relatif au monde essentiel,
 La chapelle qu'on s'est construite au ciel ;
 On dirait la pensée unie à la prière
 Qui nous lance, comme une étoile avant-courrière,
 La promesse d'un Dieu secourable et certain,
 Dans l'énigme angoissante et la nuit du Destin !

(L'Angoisse.)

Abel Bonnard.

Poitiers, 1883.

Œuvres poétiques : *Les Familiers* (1906). — *Les Histoires* (1908). — *Les Royautés* (1908).

D'origine corse. Observateur pénétrant, dans les *Familiers*, surtout ; luxuriance d'images qui n'est pas sans fatigue.

La Petite Ville.

Sous un ciel fixe et bleu tout béant de soleil,
 Sous la confusion de l'ombre et le sommeil
 Des nocturnes brouillards semblables à des suies,
 Sous le déchargement monotone des pluies,
 Elle est là, ramassée entre les horizons,
 Avec ses toits discrets, éteignoirs des maisons.
 Son clocher, sur lequel la corneille voltige,
 La préside ; elle vit sans gloire et sans prestige ;
 Ses arbres seuls sont beaux. Autour d'elle le blé
 Pousse et monte, et s'étend le pays carrelé,
 Le sarrazin, le trèfle, et la fraîche luzerne.
 Un clairon déchirant se plaint dans la caserne,
 Et l'on voit de partout, terreux, modeste, uni,
 Un petit horizon qui n'a pas d'infini.
 On devient désœuvré, somnolent, ordinaire.
 On entend sonner l'heure et l'on ne sait qu'en faire.
 On a, comme un fardeau, tout son temps sur les bras ;
 On n'emène avec soi que l'écho de ses pas,
 Quand on s'en va le long des murailles verdies ;
 On se sent l'âme inerte et les mains engourdis ;
 Et l'on regarde, avec un regard languissant,
 La rue étroite et terne où décroît un passant,
 Et chaque jour paraît trop long, vaste, inutile.
 — Dans sa boutique, loin du boucher qui rutilé,
 Vit le mercier débile et jamais il ne sort ;
 Sa figure moisie a l'air d'un poisson mort.
 Le malingre épicier a des poids malhonnêtes ;
 Deux touffes de rougeur sont sur ses deux pommettes ;

Maurice Levaillant.

Crépy-en-Valois, 1883.

Œuvres poétiques : *Scènes normandes* (1902). — *Le Miroir d'Étain* (1906).
Le Temple Intérieur (1910). — *Les Pierres Saintes* (1913).

Poésie d'une gravité haute et digne, faite de belles pensées et de nobles sentiments.

ACCÉPTE DONC LA LOI STOÏQUE...

Accepte donc la loi stoïque : ignore et souffre.
 Sois doux et résigné comme les animaux,
 Sûr qu'un œil inconnu te fixe au fond du gouffre,
 Qu'une œuvre s'élabore au moyen de tes maux.

Affranchi de la vie et de la frayeur vaines,
 Souhaitant le bonheur et ne l'espérant pas,
 Tu sentiras l'orgueil abonder dans tes veines,
 Car tu créeras la joie à chacun de tes pas.

Plus qu'un autre soumis au destin nécessaire,
 Tu subiras le sort que tu n'as pas dicté,
 Et tu savoureras l'illusion austère
 De le forger toi-même avec ta volonté.

Un jour, tu sentiras la mort qui te pénètre :
 Son signe ayant brillé sur toi comme un éclair,
 L'horreur agrandira ta prunelle, et peut-être
 Que, parmi le frisson terrible de ta chair,
 Tu connaîtras enfin le secret de ton être.

(*Le Temple Intérieur.*)

La souffrance le blesse et l'a rendu méchant.
 Le pauvre cordonnier besogne en se penchant,
 Faible, mais le chagrin l'a rendu doux et triste ;
 Et jusque dans la nuit il travaille, il persiste,
 Pour ses enfants qu'il faut nourrir et soulager :
 Le soir, il mange peu, mais il les voit manger.
 Des gens vivent longtemps dans leur maison voilée ;
 Leur vie est comme une eau qui n'est pas ébranlée ;
 Ils amassent, n'ayant ni désir ni remords,
 Leur petit tas de jours que disperse la mort.
 Ils connaissent le blé et le temps des javelles.
 Eux à qui rien n'arrive, ils savent les nouvelles
 Et regardent le ciel pâle, aux doux badigeons,
 Et les coqs des clochers au milieu des pigeons,
 Et le jour épanché, jaune comme de l'huile.
 Comme leur vie est vide, ils la trouvent tranquille.
 On voit leurs jardinets luire entre les maisons,
 Si petits qu'on dirait la cage des saisons,
 Et lorsqu'est de retour l'été, sous l'aubépine,
 Ils siègent, et l'un deux discourt, et l'autre opine.
 Chaque toit est moussu, chaque mur est doré.
 Cet hôtel appartient à monsieur de Bouré.
 Le silence s'endort dans les chambres fermées.
 La ville écrit en l'air ses modestes fumées.
 Le soir vient ; tout se trouble et se fausse ; un chat fuit ;
 Comme écartant les murs, chaque carreau reluit,
 Tellement qu'on croit voir les chaudrons aux fenêtres.
 C'est l'heure où les sentiers des champs deviennent traîtres,
 L'heure où montent les bruits dans les rayons tombants.
 Des nuages, là-haut, étaient comme des bancs ;
 Maintenant, on en voit passer d'autres, moroses,
 Effrénés, méprisant l'esclavage des choses,
 Dressant leurs crins, laissant le vent les écharper :
 Les chevaux du soleil ont l'air de s'échapper.
 Mais quand fume le ciel, les lampes, sur la terre,
 Font leur calme réponse à tout ce grand mystère
 Et, loin du dur couchant dans les ombres banni,
 La chambre qui s'éclaire est douce comme un nid.
 Entre tous les objets s'installe du silence.
 Tout cède. L'angélus tinte sans violence ;
 Une vieille servante, alors, quand le son naît,
 Repose exactement le plat qu'elle tenait
 Et s'incline, et loyale, et naïve ouvrière,
 N'ayant pas la pensée, a du moins la prière.

(Les Histoires.)

Georges Duhamel.

Paris, 1884.

Œuvres poétiques : *Des Légendes, des Batailles* (1907). — *L'Homme en tête* (1909).
Selon ma Loi (1910). — *Compagnons* (1912). — *Élégies* (1921).

La vie de G. Duhamel, dit son biographe Luc Durtain, est toute inclinée au travail : ses ouvrages dessinent les formes les plus diverses de la pensée et l'âme la plus secrète du peuple d'hier et d'aujourd'hui.

— A fait des études de sciences et de médecine, qu'il abandonne un moment pour l'Abbaye, phalanstère d'artistes et de poètes, où il apprend le métier d'imprimeur-compositeur. Ce phalanstère dure 15 mois, puis se disperse. Ce « groupe fraternel d'artistes » se composait de Duhamel, Durtain, Vildrac, Romains et plus tard, G. Chennevière. Reprend ses études et obtient (1908) le grade de licencié ès sciences et, en 1909, celui de docteur en médecine.

En 1911, fait représenter, à l'Odéon, une pièce en 4 actes : *La Lumière*, représentée depuis en Suisse et dans les pays scandinaves ; en 1913, une seconde pièce : *Dans l'Ombre des Statues*, représentée depuis en Italie et en Suisse.

Au printemps de 1913, donne, au Théâtre des Arts, *Le Combat*, pièce en 5 actes. En 1920 : *L'Œuvre des Athlètes* (Théâtre du Vieux Colombier), comédie en 4 actes, traduite en plusieurs langues et représentée sur diverses scènes européennes.

Critique littéraire au *Mercur de France* (1912-1914). Sa critique est très personnelle et pleine d'idées : *Notes sur la technique poétique* (1910), en collab. avec Ch. Vildrac ; *Propos critiques*, sur les tendances nouvelles de sa génération littéraire (1912) ; *Paul Claudel* (1913). *Les Poètes et la Poésie* (1914) ; *Entretiens dans le Tumulte* (1919), chronique contemporaine intéressant les années 1918 et 1919.

La guerre où, en sa qualité de médecin, il a vu tant de misères, a enrichi son cœur de sensibilités nouvelles, lui a fait une âme plus fraternelle encore. Elle lui a inspiré des œuvres admirables : *La Vie des Martyrs*, livre actuellement traduit en anglais, italien, allemand, hollandais, suédois, finnois, tchèque, espagnol ; *Civilisation*, sous le pseudonyme de Denis Thévenin, prix Goncourt (1918), traduit également en sept ou huit langues, *La Possession du Monde* (1919), que Durtain appelle l'Essai sur le fêgne du cœur.

Sa dernière œuvre : *Confession de Minuit*, est d'une beauté émouvante. Ce qui fait l'originalité lyrique de Duhamel, dit Luc Durtain, ce sont ces secrètes confidences des âmes, qui semblent tenir dans un geste, dans un regard, — ce sont de beaux mouvements de sagesse et de connaissance de soi-même qui se proposent à chacun de nous.

« Son style, dit Jules Romains, a une rudesse cordiale, de la véhémence, le halètement d'une poitrine, et quand l'abstraction surgit, elle a un visage d'évangile.

Mots justes, francs et de plein goût, phrases courtes et décisives, écrit encore Durtain. L'art de Duhamel est un art vraiment rénové, ouvert et profond, véridique et largement humain. (1).

Le Voyageur.

Il traverse son pays
 En berçant d'anciens projets
 Blottis dans les coussins de la voiture.
 Son cœur s'élançait avec les bonds de la portière.

Il a tant vieilli, tant changé, là-bas,
 Que son pays ne le reconnaît pas ;
 Mais quant à lui, dans la lenteur de ses repas,
 Il reconnaît jusqu'aux fleurs peintes des assiettes
 Et jusqu'aux nœuds dans les solives des plafonds.

(1) Luc Durtain : *Georges Duhamel*, 4^e Cahier des amis des livres (1920).

Il traverse sa vieille terre,
 Tous ses sens à la portière ;
 Il moissonne des moissons
 Pour lesquelles il a semé voici dix ans.
 Depuis les souvenirs en friche ont poussé vite.

Il lui faudra bientôt retrouver un village
 Dont le nom fait rêver un peu, sourire aussi...
 Il sent une légère hâte
 Où flotte une ombre d'inquiétude et de souci.

Voici le village et voici la nuit tombante.
 Ce qu'il voit par la portière
 Sursaute aux cahots sur les gros pavés.
 On vient d'allumer les lampes dans les maisons,
 A droite, à gauche, au bord de la route ;
 On allume dans presque toutes,
 Mais certaines restent sans feu
 Qui, non plus, n'avaient pas de feu jadis.

Alors il dit que la voiture aille moins vite,
 Car il pressent une chose profonde.

Voici la première maison...
 Autrefois, à travers la vieille vitre verte,
 On voyait un petit tableau cadré de paille,
 La cheminée avec un globe et des portraits
 Et puis encore un peu d'une autre chose triste.
 On voyait tout cela quand on passait voici dix ans.

Il regarde, et comme il revoit la même chose,
 Tout ce qu'il a vécu depuis dix ans n'existe plus.
 La portière a sauté plus loin,
 Ces maisons, il les connaît toutes,
 Il est entré jadis dans presque toutes.
 Par leur porte ou par leur fenêtre
 Il revoit juste un même ancien objet,
 Il revoit les mêmes gestes des mêmes êtres,
 Le jour passé se noue avec le jour présent
 Et tout le reste est une lacune fumeuse...

Là-bas, un enfant criait,
 Un jour, il y a dix ans...
 La voiture arrive et juste un enfant crie ;
 Certainement, un enfant crie depuis dix ans

Là-bas, un homme agonisait
 Jadis, quand il a quitté la contrée,
 Alors, en passant, il entend les cris
 De l'homme qui n'est pas encore mort.

Plus loin même, auprès d'une borne,
 Il retrouve un petit garçon d'autrefois
 Qui, pourtant, devrait être un homme.
 Il a peur, on l'attend, ici, depuis dix ans ;
 La vie s'est arrêtée, ici, dans cette attente.
 A droite, à gauche, il connaît tout,
 Il prévoit tout, retrouve tout.

Mais cependant la route monte,
 Avec des arbres sur ses bords,
 Des arbres qu'il a vu planter,
 Il étaient gros comme une canne...
 Ciel ! que les arbres sont devenus grands et forts !
 Les arbres ne l'attendent pas depuis dix ans,
 Ils ont vécu, ils ont vieilli !...

Et maintenant le village est loin derrière,
 La campagne entre librement par la portière,
 Mais au fond des coussins fanés, dans les cahots,
 Le voyageur serre les dents sur des sanglots.

(Selon ma Loi.)

A un pauvre Homme.

Toutes ces choses sans importance,
 Toutes ces choses que tu sais,
 Sont-elles vraiment si peu importantes ?

Tout ton savoir de pauvre homme,
 Tous ces petits bruits, tous ces menus mots,
 Qui sont toute ta personne,
 Tout cela, vraiment, n'est-il rien du tout ?

Toutes ces douleurs misérables,
 Toutes ces joies faites de peu,
 Et ces longs moments sans joie ni douleur,
 Tous ces longs moments qui sont ta vie même,
 Tout cela peut-il m'être indifférent ?

Et ces événements médiocres
 Qui charpentent ton existence,
 Qui te sont des événements considérables,
 Qui sont pour toi les seuls événements du monde,
 Les trouverai-je négligeables tout à fait ?

— Je ne crois pas.

Je te donne donc de parler,
 Je te donne d'être toi-même.
 Et de savoir ce que tu sais.
 Connais ta vie, et je t'écoute :
 Je te donne ce que tu sais.

Et tes actes et tes paroles
 — Tes paroles sans importance,
 Et tes volontés sans saveur,
 Et tes actions anonymes, —

Je les surveille de si près,
 Avec tant de sollicitude,
 Avec tant d'exclusive ferveur,
 Que je sens venir la minute,
 La minute unique et parfaite,
 Où le plus petit de tes gestes
 Me cachera tout l'horizon.

(Compagnons.)

Ballade de Florentin Prunier.

Il a résisté pendant vingt longs jours
 Et sa mère était à côté de lui.

Il a résisté, Florentin Prunier,
 Car sa mère ne veut pas qu'il meure.

Dès qu'elle a connu qu'il était blessé,
 Elle est venue, du fond de la vieille province.

Elle a traversé le pays tonnante
 Où l'immense armée grouille dans la boue.

Son visage est dur, sous la coiffe raide ;
 Elle n'a peur de rien ni de personne.

Elle emporte un panier, avec douze pommes,
 Et du beurre frais dans un petit pot.

* * *

Toute la journée, elle reste assise
 Près de la couchette où meurt Florentin.

Elle arrive à l'heure où l'on fait du feu
 Et reste jusqu'à l'heure où Florentin délire,

Elle sort un peu quand on dit : " Sortez ! "
 Et qu'on va panser la pauvre poitrine.

Elle resterait s'il fallait rester :
 Elle est femme à voir la plaie de son fils.

Ne lui faut-il pas entendre les cris,
 Pendant qu'elle attend, les souliers dans l'eau ?

Elle est près du lit comme un chien de garde,
 On ne la voit plus ni manger, ni boire.

Florentin non plus ne sait plus manger :
Le beurre a jauni dans son petit pot.

* * *

Ses mains tourmentées comme des racines
Etreignent la main maigre de son fils.

Elle contemple avec obstination
Le visage blanc où la sueur ruisselle.

Elle voit le cou, tout tendu de cordes,
Où l'air, en passant fait un bruit mouillé.

Elle voit tout cela de son oeil ardent
Sec et dur, comme la cassure d'un silex.

Elle regarde et ne se plaint jamais.
C'est sa façon, comme ça, d'être mère.

Il dit : " Voilà la toux qui prend mes forces. "
Elle répond : " Tu sais que je suis là ! "

Il dit : " J'ai idée que je vas passer. "
Mais elle : " Non ! Je ne veux pas, mon garçon ! "

* * *

Il a résisté pendant vingt longs jours,
Et sa mère était à côté de lui,

Comme un vieux nageur qui va dans la mer
En soutenant sur l'eau son faible enfant.

Or un matin, comme elle était bien lasse
De ses vingts nuit passées on ne sait où,

Elle a laissé aller un peu sa tête,
Elle a dormi un tout petit moment ;

Et Florentin Prunier est mort bien vite
Et sans bruit, pour ne pas la réveiller.

(*Elégies.*)

Georges Chennevière.

Paris, 1884.

Œuvres poétiques : *Le Printemps*, poème dramatique (1910) — *L'Appel au Monde* (1919).
Le Chant de Midi (1919). — *Ode à Jaurès* (1920). — *Poèmes, 1911-1918* (1920).

Condisciple à Condorcet pendant 10 ans (1895-1905) de son ami Jules Romains. A été un des premiers défenseurs de l'Unanimité (voir article : *Le Frisson nouveau*, dans la *Revue Vox*, Juillet 1905).

Son *Chant de Midi* a été exécuté, en 1919, lors de la fête pour la commémoration des morts (musique d'Albert Doyen). Le *De Profundis*, premier poème de *L'Appel au Monde*, a

été dit par M^{lle} Ventura, du Français, au Trocadéro, en juillet 1919 (fête commémorative des morts, 1914-1919).

L'*Ode à Jaurès* a été dite par Hervé, de la Comédie-Française, pour le 6^e anniversaire de la Mort de Jaurès (31 Juillet 1920).

Poésie intense, faite de rien, des choses les plus simples. (1) Et cela produit une émotion profonde. (2)

Aube d'Été.

Je n'ai pas ouvert les yeux,
Et je sais que le jour point.
Mon corps reste dans le lit,
Mais mon âme est déjà loin.

Elle goûte, parmi l'aube,
Un bonheur aérien,
Et revient de temps en temps
Me rappeler que j'existe.

La fenêtre est grande ouverte
Avec le store baissé.
Je suis baigné du même air
Que les feuilles et les nids.

J'ai ouvert aussi la porte ;
J'aperçois dans le couloir
Ce premier rai de soleil
Qu'aucun pas ne trouble encore.

On dirait que les oiseaux
Chantent tous dans le même arbre,
Et j'entends le bruit d'épingles
De leurs pattes sur les toits.

On arrose la chaussée ;
Mes draps me semblent plus frais.
Je sens l'odeur du savon
Qui est près de la cuvette.

On n'a pas encor marché
Sur le sable des jardins
Et toutes les rues sans hommes
Sont pareilles à des routes.

Le fleuve s'est rajeuni
D'une eau qui a traversé
Les campagnes et la nuit.
Remorqueur, tu peux chanter.

Le canal n'a plus de rides.
Marinier, tu peux partir.
L'aube est pleine de voyages
Qui ne devraient pas finir !

Allègement de la chair !
Il me semble que je baigne
Dans la paix d'une eau profonde
Qui diffuse le soleil ;

Et le matin est si net
Qu'on voit battre à petits coups,
Sous un voile de sommeil,
Le cœur délicat du monde !

(Poèmes. Heures.)

(1) Voici ce que G. Chenevière a écrit récemment et que l'on peut considérer comme son art poétique : " Regardez, écoutez, percevez le monde tel qu'il est. Regardez la rue, la plaine, le port ; écoutez les bruits de la ville, les cris des trains, la rumeur des hommes ; assistez à l'arrivée du printemps ; évoquez par delà l'horizon l'immense travail humain, le déroulement des étendues, le grondement des multitudes, la grande pitié du royaume du monde, et répondez-moi si cette vie-là ne mérite pas d'être chantée.

Reprenez de la sève, au contact de la terre. Assez d'œuvres où la raison froide remplace le cœur, où l'esprit tient lieu de génie ; assez de " petites pièces montées ", ou pas montées, dont toute la nouveauté git dans le titre ; assez de " fox-trot " et de two-step ", et de petits divertissements à l'usage des bars mondains et des snobs cosmopolites ; élevez l'art au-dessus de la mode, du caprice ou des frissons superficiels ; l'heure est venue de chanter l'homme moderne, comme dit Whitman, et de donner enfin à notre époque un art qui lui soit conforme, un art total qui réponde aux aspirations d'une humanité meilleure que ceux qui la dirigent, un art ample et sain, qui ne sente ni le renfermé des chambres, ni le renfermé des flacons. Ouvrez les fenêtres et laissez pénétrer l'air du dehors ».

(*Mercury de France*, 1^{er} décembre 1920 : *Le Rôle social de la Musique*).

(2) Lire notamment le *Chant funèbre*, sur la mort de son père, dans *Poèmes* ; un chef-d'œuvre !

A un Passant.

Passant qui vas à ton travail,
 Les membres las avant la tâche,
 Le dos voûté, les regards ternes,
 Dans l'écoeurement du réveil,
 Ecoute-moi, je te connais,
 Car nous suivons les mêmes rues,
 Chaque matin, à la même heure,
 Sans nous être jamais parlé.

Il y a eu des jours où tu étais malade,
 D'autres, où un de nous arrivait en retard,
 Et ces jours-là, l'heure et la rue
 Changeaient brusquement de visage.

Il y a eu les jours de fête, et les dimanches
 Où je ne pensais pas à toi...

Je te connais. Ecoute-moi.
 Tes yeux sont baissés. Tu regardes
 Tes deux pieds sous toi qui alternent,
 Infaillibles et autonomes
 Sur la piste à jamais tracée.
 Tu fais le compte des pavés
 En marmottant une rengaine.
 Quelquefois tu te mets au pas
 D'un cheval qui traîne un fardier :
 Les cahots, le bruit des essieux,
 Mêlés au claquement du fouet
 Et aux jurons du charretier,
 Creusent le dedans de ton âme
 En y tournant comme une hélice,
 Et tu ne penses plus à rien
 Sinon qu'il va être neuf heures.

Mais lève les yeux, considère
 Le tendre faîte des maisons
 Caressé par un ciel d'avril
 Et par un chant de remorqueur ;
 Regarde là-haut cette vitre
 Où se peint un jeune soleil,
 Ces petits nuages si doux
 Qu'un enfant voudrait les toucher ;
 Pense à l'heure où tu reverras
 Ces toits, cette vitre et ce ciel
 Avec le soleil vertical,
 Et fais entrer dans ta poitrine
 Tant de matin et de fraîcheur,
 Que tu puisses entretenir,
 Entre des murs et parmi l'ombre,
 L'illusion d'un beau voyage.

L'Auberge.

Vieillard devant moi, ô mon hôte,
 Que tu es émouvant et doux !
 Le bord de tes yeux est rouge et n'a plus de cils.
 Le tremblement de tes mains, c'est de la bonté.
 Il y a de l'éternité parmi nous deux.
 Qu'importent le village, et l'heure, et mon chemin,
 Et nos noms ? L'auberge où nous sommes n'a pas d'âge,
 Je suis ton hôte en Dieu, comme si la servante
 Avait lavé mes pieds et serré mon manteau.
 Je suis entré ici te demander à boire,
 Ayant vu l'enseigne à la porte et l'écriteau,
 Mais le vin que tu m'as versé dans ce gros verre,
 Tu l'as versé en un autre nom que le tien.

Tu n'es pas un marchand, pauvre homme.
 Tu attends. Tu as peur de m'avoir mal servi,
 Ou que le verre et le vin ne me plaisent pas,
 Et tu cherches ce que tu as pu oublier.

Tu n'as rien oublié, pauvre homme.
 Tu ne sens donc pas que je suis tout près de toi,
 Bien plus près que mon corps assis ?
 Et mon âme, que j'ai si souvent refusée,
 Tu ne la sens donc pas de mes yeux dans les tiens ?

Tu n'as peut-être jamais eu
 L'âme que tu as aujourd'hui,
 Parce qu'il n'y avait personne
 Pour l'accueillir, comme il convient,
 Dans ce silence fraternel,
 Plus grand que tous les mots humains,
 Qui la confronte avec la mienne.
 Tu n'as jamais eu autant d'âme.

C'est toi qui dois t'asseoir, car tu viens de si loin.
 Tu m'arrives du fond de tes soixante années,
 Tu m'arrives du fond du temps.
 Ce n'est pas moi qui suis entré.
 Moi, j'étais prêt à ta venue :
 Tu ne prévoyais pas la mienne.

Ta naissance est au bout de ce chemin qui monte.
 Du carrefour, je vois les arbres qui le bordent ;
 Je ne veux pas me tourner vers où il descend,
 Car je regarde le beau pays d'où il vient.
 Mais je n'ai pas le temps d'y aller, et je passe...
 Il faut partir : c'est l'heure. Elle sonne au clocher,
 Sans faire s'envoler les pigeons qui sommeillent.
 J'ai bu. D'un long regard, je comprends ta maison,

Les tables, ces rideaux que ta fille broda,
 Et ces vieux carafons de ton ménage, et même,
 Les portraits, sans les avoir vus, qui sont en haut,
 Dans la chambre, sur le dessus de la commode.
 Je me lève. Je pars. Je ne t'ai point parlé.
 Voici les douze sous, et tu me dis : " Merci,
 Merci, Monsieur ».

Je ne détourne pas la tête.

(Poèmes. Dehors.)

Jules Supervielle.

Montevideo (Uruguay), 1884.

Œuvres poétiques : *Brumes du Passé* (1901). — *Comme des Voiliers* (1910).
Les Poèmes de l'Humour triste (1919). — *Poèmes* (1919).

Né de parents français. Fit ses études à Paris jusqu'à la licence ès lettres. Retourna à plusieurs reprises en Amérique du Sud, où il parcourut l'Uruguay, l'Argentine, le Paraguay et une partie du Brésil.

Insomnie.

Les vieux moutons parqués que l'on tuera demain
 S'épuisent sans répit dans des angoisses grêles ;
 On les sent si pressés dans un enclos prochain
 Qu'il semble que leurs voix aux gosiers se morcelle.

Hier, on a tondu leur laine grise ; hier,
 Les ciseaux lourds cachés sous la toison touffue
 Faisaient parfois perler un angle pourpre aux chairs
 Et, trébuchant, hâtaient leur œuvre interrompue...

Hier, je vis les yeux jaunes et les cils blancs
 Des moutons acculés dans les enclos rigides ;
 Ce matin, l'on pendra leur corps maigre et sanglant,
 Et la chair noircira sous le soleil torride.

Nicolette Hennique.

Paris, 1884.

Œuvres poétiques : *Des Rêves et des Choses* (1900). — *Les Douze labeurs héroïques* (1902).
Des Héros et des Dieux (1904). — *Du Vent sur la Plaine*.

Poète épris de l'antiquité grecque héroïque et mythologique.

LE REPOS DE CÉRÈS.

La terre se contracte et, sans bruit, sans parfum,
 Calafait tomber au ras des routes nues
 Les feuilles qui, naguère écloses par les nues.
 Vétaient si clairement d'ombre l'échéant.

Le paysage est brut, semble morne de vivre
 En l'air jaunâtre et gris de cette aube... Pleuvoir !
 Où pleut-il, ô Zéphyre ? Et l'on commence à voir
 Sur l'herbe des talus étinceler le givre...

Une troupe d'oiseaux jaillit de l'horizon ;
 Puis une autre : elle forme un triangle... Puis d'autres ;
 Vers ce champ terminal où furent des épautres,
 S'abattent d'un jet lourd, péle-mêle, à foison...

Le bétail, désormais, va rester aux étables,
 Et la herse qui fait les glèbes végétales,
 La charrue et le roule attendront sous l'auvent
 Que le froid ait cessé de galoper le vent...
 Il cessera ; fuyez la crainte ; patience !
 A la bonne Cérés gardez votre fiancé,
 Votre aide heureuse, vos espoirs, un cœur pareil :
 Car toujours du même or et toujours de soleil,
 Lasse de nous donner avec la sève blonde
 Le pain quotidien dont se nourrit le monde,
 Elle repose au cœur de la bise profonde.

(Des Héros et des Dieux.)

Les moutons se sont tus ? Dorment-ils ? Le silence
Hésite sur mon front et, calme, il se balance
Pour s'y poser enfin comme un métal brumeux.
Je pense au couteau froid du boucher orageux
Qui dort si lourdement et qui souffle à ma porte...

La lune, au loin, n'est plus qu'un peu de laine morte.
(*Poèmes.*)

L'Ane.

La généreuse nuit qui s'insinue aux champs
Rampe sur le chemin vaporeux, épanchant
Le lait bleu de la lune et le miel des étoiles
Et tissant sur les toits une fluide toile.
Au sentier plus égal la pierre se polit
Et le brusque ravin peu à peu s'assouplit.
Un vieil âne pelé broute seul, par saccades ;
Le bruit sec de ses dents sur les ronces maussades
Blesse l'ombre moelleuse où traînent les parfums ;
Puis tandis que la lune imprègne son corps brun
De clarté balsamique et de mansuétude,
Lui, enfin, les yeux clos, cédant de lassitude,
Rêve à l'ancêtre hébreux, Ane du Temps Jadis,
Qui broute au ciel parmi les Très Saintes Brebis.

(*Poèmes.*)

Paul Géraudy.

Paris, 1885.

Œuvres poétiques : *Les Petites Ames* (1908). — *Toi et moi* (1910).

Poète d'une sincérité charmante. « Talent de pointe-séchiste, menu, rapide et qui creuse, le Helleu du vers » (Ch. Le Goffic. *La Litt. franç.* Tome II.).

A fait, en prose : *La Guerre, Madame...* (1916), un petit bijou ; *Les Noces d'Argent*, comédie en 4 actes (Comédie-Française 5 mai 1917).

Pour paraître prochainement : *Les Grands Garçons*, comédie en 1 acte ; le *Prélude*, roman ; *Le Baiser*, pièce en 4 actes ; *L'Etranger*, pièce en 3 actes.

Printemps.

Qu'est-ce donc ? Il fait doux, mais la douceur oppresse.
On se traîne, indécis. On fait un pas, et puis
on se rassied, pesant de migraine et d'ennui.
Il flotte un air de bonheur triste et de paresse.

Pourquoi cette langueur ce matin, quand le temps
est si léger, quand les fenêtres sont si claires,
quand le ciel est si haut et si bleu ?... Le Printemps !
C'est le Printemps !... Bonjour, tiédeur ! Bonjour, lumière !

Entrez ! Emparez-vous de toute la maison !
Balayez ces murs noirs et ces plafonds grisâtres,
et chassez toute l'ombre et poussez-la dans l'âtre,
sous la cendre et la suie où fumaient les charbons !

Il était temps : on étouffait ! Depuis novembre,
on était là, le cœur et l'esprit à l'étroit,
à lire, à se chercher dans la prison des chambres,
à la fois engourdi de chaleur et de froid.

On était vieux, timide. On n'avait pas d'envies.
On parlait bas. On avait peur de remuer,
On s'abritait de soi, des autres, de la vie...
L'eau descendait le long des carreaux embués.

Ou bien c'était, dehors, dans un vent sec, des fièvres,
des exaltations dont il ne sortait rien.

On retombait, plus lourd... Mais puisque tu reviens,
Printemps, nous redonner une chair et des lèvres,

on va vivre ! Déjà, dans son corps allégé,
libéré de sa charge et qu'un air ample porte,
on sent se déplisser une âme immense et forte.
Tout est facile : agir, séduire, voyager !

On voit s'ouvrir devant ses yeux et ses bras ivres
un monde merveilleux de possibilités.
On voudrait tout avoir, tout prendre, tout poursuivre...
Chaque femme qui passe a l'air de nous quitter.

Ose ! Prends ! Le bonheur ne naît que d'un délire.
Fais taire ton esprit ! Ouvre ta bouche au vent !
Délivre-toi de toi ! Sens ! Goûte ! Oublie ! Aspire !...
Ah ! dilatation, vertige, enivrement !

Tu pars : tout t'appartient, horizons, aventures,
espaces !... Mais attends : tu ne regrettes rien ?
Rappelle-toi : les jours bien clos, la chambre obscure,
le monde intérieur, la paix... tu te souviens ?

les longs soirs, leur douceur, le calme autour des temps ?...
Les lèvres suffisaient et comblaient tous les vœux,
On rêvait. Le Destin sommeillait sous la lampe.
On était presque sage. On regardait le feu...

(Les Petites Ames.)

Jeune Fille.

Tu ne sais du printemps que les fleurs, et du monde
tu ne connais que ta marraine et tes parents.
On t'a dit qu'à vingt ans ta grand'mère était blonde :
toi, tu sais seulement qu'elle a des cheveux blancs.

Tu grandis et parfois les vieux viennent te dire :
" Petite fille, aussi, vous serez vieille un jour !... "
Mais tant de joie alors éclate dans ton rire
qu'ils ne sont plus très sûrs et qu'ils rient à leur tour.

Tes yeux ont des douceurs d'attente et d'habitude...
 Ils écoutent... Tu viens, tu dis : " Expliquez-moi !... "
 Et ta grâce ignorante a tant de quiétude
 Que ta mère est souvent timide devant toi.
 Dans la maison chaque objet t'aime et te mérite.
 Tout devient gris et laid dès que tu n'es plus là.
 Ton père, mon enfant, mourra si tu le quittes.
 Tu le sais. Et pourtant un jour tu t'en iras...

(Les Petites Ames.)

Jules Romains.

Saint-Julien-Chapteuil (Haute-Loire), 1885.

Œuvres poétiques : *La Vie unanime* (1908). — *Premier Livre de Prières* (1909).
Deux Poèmes (1910). — *Un Fleur en Marche* (1910). — *Odes et Prières* (1913).
Europe (1916). — *Les Quatre Saisons* (1917). — *Le Voyage des Amants* (1921). —

Poète unanimiste, qui rêve la réalisation en beauté des frissons collectifs. Étudie la vie collective des êtres et des choses. Exprime, écrit F. Gregh, l'âme d'une ville, d'une rue, d'un troupeau avec une largeur, un frémissement sympathique, une gravité tendre...

C'est vers 1904 que J. Romains établit, pour son usage, et sans aucun désir de propagande, ce qui s'est depuis appelé l'*Unanimisme*. « Platonisme esthétique », selon J. Royère, « psychologie des foules », d'après G. Kahn, « littérature de synthèse » (P. Adam), « sociologie descriptive » (L. Nazzi), l'unanimisme est à proprement parler une façon de sentir et de penser qui tient l'individu pour négligeable et ne s'occupe que des groupes, des masses humaines.

Vers le même temps, devient un des fidèles adhérents externes de *L'Abbaye*, fondée en 1906, par Ch. Vildrac, R. Arcos, G. Duhamel, A. Mercereau, H. Barzun, etc. C'est à cette époque que remonte la fondation du groupe unanimiste, groupe sorti de l'Abbaye, auquel appartiennent, outre les poètes cités plus haut, G. Chennevière et P. J. Jouve.

Mais l'unanimisme n'est pas une « école » et chacun va selon son inspiration, suivant son programme personnel.

« Nous éprouvons, dit J. Romains, un sentiment religieux devant le monde qui nous entoure et nous dépasse... nous ne cherchons qu'à montrer le pathétique de la présence humaine... »

A dire vrai, le groupe déjà s'effrite, et plus d'un qui en fit partie, demande aujourd'hui qu'on n'accorde pas à son nom une étiquette quelconque en *iste*. Mais il reste que Jules Romains a apporté un chant nouveau ; sa poésie est d'un philosophe et d'un artiste, riche d'images et de pittoresque.

Il a réalisé ses idées également en des romans, des pièces de théâtre, des essais : *Le Bourg régénéré* (1906) ; *Manuel de déification* (1910) ; *Puissances de Paris* (1911) ; *L'Armée dans la ville* (1911) ; *Mort de quelqu'un* (1911) ; *Les Copains* (1913) ; *Sur les Quais de la Villette* (1914) ; *Cromedeyre-le-Vieil* (1920) ; *Donogoo-Tonka* (1920).

Le Soleil passe...

Pendant les heures de travail et de clarté.

Le soleil passe au bout de la rue. On dirait
 Qu'il vient d'avoir vingt ans et qu'il aime la ville.
 Les murs ne sont plus noirs dans sa clarté. La joie
 N'étonne plus et semble une fleur naturelle.

Dix heures du matin. L'horloge a dû le dire,
 Mais la ville est distraite et n'a pas écouté.

Les heures du matin ont le timbre plus clair,
 Et leur parfum pulvérisé rafraîchit l'air.
 On se rappelle l'aube encore. Les fumées
 Sont moins âcres et plus semblables à l'azur
 Que vers la fin de la journée.

Les bras et les cerveaux ne sont pas fatigués ;
 On aspire ; et, poussé par une vague brise,
 Le temps monte joyeux la pente de midi.

Soudain la ville sent que son cœur s'attiedit.
 Une paresse heureuse alanguit les maisons ;
 Et l'orgue chante près d'une porte cochère.
 L'orgue de barbarie est la mémoire tendre
 Et doucement sentimentale de la ville.
 Elle y serra jadis ses rêves les plus chers,
 Ses frissons, les désirs qui naissent en avril,
 Et même le regret qu'elle a, le soir, de vivre.

Aussi, quand le soleil lui donne des langueurs,
 Et tandis que, là-bas, derrière les collines,
 Les champs illuminés font crier leurs cigales ;
 Les forêts, leurs oiseaux et leurs branches, la ville
 Qui n'a pas de forêts et n'a pas de cigales
 Veut bien que son passé rêve entre ses machines.

L'orgue est le souvenir nasillard et mineur
 Des fêtes, des lampions pendus aux marronniers,
 Des orchestres sous les tentures tricolores,
 Et des bals clairs sous les étoiles de juillet !
 La ville écoute les mirlitons de naguère,
 Et, respirant le son des vieilles mi-carêmes,
 Elle éprouve un léger tremblement dans ses hommes.
 Les chevaux vont moins vite et butent. Les courroies
 Des usines appuient moins fort sur les poulies ;
 Le passé rend humide et molle l'énergie,
 Et l'on n'a plus envie, autant, de travailler.
 Mais le dernier refrain s'évapore déjà,
 La volonté d'agir souffle comme un vent froid,
 Le rythme dur des fabriques se précipite ;
 Le présent vibre dans les volants qui tournoient,
 Vibre dans les cerveaux qui pensent à la hâte.
 Et du jadis, bientôt, il ne reste, jetée
 A longs plis sur les toits,
 Que la vaste mélancolie d'avoir été.

(*La Vie unanime.*)

Mon corps sur le fauteuil...

Mon corps sur le fauteuil est un bourg au soleil
 Qui s'incline selon la pente et la colline ;
 L'heure y sonne ; la rue est faite d'enfants blonds ;
 Des femmes, à leur seuil, sourient d'être vivantes.

Avant de galoper, mes instants se relayent ;
 Je ne sais pas si quelqu'un meurt dans ma poitrine
 Où la lumière envoie un vol de petits plombs
 Qui déchirent à peine assez pour qu'on les sente.

Mon sang n'a pas de fin ni de commencement.

Là, c'est mon corps ; puis la table ; puis les murailles.
 Je suis moi vaguement ; mes yeux et mes oreilles
 Ne reconnaissent pas l'univers et s'embrouillent,
 Je suis moi par-dessus quelque chose d'opaque.

Ce qui pense dans moi ressemble au chevrier
 Qui est sur les plateaux un matin de printemps ;
 La brume emplît tous les vallons jusqu'à ses pieds
 Tandis que le soleil lui dilate les tempes.

(*Un Être en marche. — Poème lyrique.*)

Ode.

C'était un jour douxereux
 Et plein de mépris pour l'homme ;
 Une nuée incolore
 Ne touchait pas à Paris.

Je formais un désespoir
 Dont mon corps avait besoin ;
 L'amertume de la chair
 Se ramassait dans ma bouche.

Il m'arriva de tourner
 Autour d'une sombre église
 Comme pour être plus sûr
 Que je n'allais nulle part.

Mais je chantais à mi-voix
 Un certain air sans paroles
 Si vaste et pareil aux voiles
 Que l'on était sur la mer.

(*Odes et Prières.*)

La Colline aux Portes de Brest. (1)

(FRAGMENT.)

Je me rappelle une fois :
 Le jour finissait en pluie.
 Je voyais, par une vitre,
 Une allée, entre les arbres
 Du plus beau de ces jardins.

Les feuilles versaient aux feuilles
 Des gouttes qui m'ébranlaient.

J'allais avoir du bonheur ;
 Lorsqu'il me vint la mémoire
 D'une rue en pente douce
 Qui sort avec naturel
 D'un trop violent carrefour.

Il me semble que j'étais
 A l'angle de cette rue
 Dans le printemps de Paris.

Je me vis sur le trottoir
 Vers l'heure d'avant la nuit
 Quand le mouvement remonte.

Une pluie joignait les hommes
 Comme un songe intermédiaire,
 Et l'on n'allumait encore
 Que le dedans des boutiques.

Je faillis pleurer d'exil.

(*Le Voyage des Amants.*)

(1) Le poète évoque une colline, à Brest devant la mer, où il allait s'asseoir dans " un chemin tout simple, tout nu, mystérieux comme un signe... Derrière lui, de petites maisons battaient comme des cœurs..." Ce souvenir l'émeut, pourtant il n'était pas heureux, la pensée de Paris le hante...

La Joie du Voyageur.

Qui peut nous empêcher D'être heureux et de rire ?	Elles mettent le feu Aux herbes du talus.
Chaque instant de ce jour Est présent tout entier.	Sens le doux avenir Te squiffler sur la joue,
Je n'ai d'autre mémoire Que de t'avoir aimée,	Comme un petit enfant Qu'on embrasse dix fois.
Et d'avoir ri déjà Quand il faisait soleil.	Songe à ces beaux pays Que nous allons connaître,
Le passé qui nous suit Est moins long que le train.	A ce repli du monde Qui nous caressera,
Le regret le plus lourd Danse dans le fourgon.	Et quelle ivresse c'est D'entrer dans une ronde,
Des escarbilles d'or Sortent de la machine.	Une ronde au printemps De villes délacées.

(*Le Voyage des Amants.*)

Henri Marx.

Paris, 1885

Œuvres poétiques : *Les Heures ferventes* (1907). — *La Gloire intérieure* (1913). — Théâtre.

Professeur d'Esthétique dramatique à l'École des Hautes Etudes de Paris.

A voulu, dans une forme classique, une poésie symbolique. Et la poésie symbolique, pour lui, « c'est, dans le vers classique, le mot choisi pour créer de l'imprécis, de l'estompé, de l'atténué — pour créer l'idée vague, large, indéfinie. »

A fait aussi du Théâtre, vers lequel semblait le porter ses goûts. Les Théâtres étrangers ont joué de lui, en 1912, *La Statue enchantée*, 3 actes en prose et *Tous les Secrets*, un acte, pièces publiées en un volume (1912). En 1920, le Théâtre du Vaudeville a représenté *L'Enfant-Maitre*, 3 actes en prose, et représentera, en 1921, *Le Porteur de flamme*, 3 actes en prose. La Comédie-Française donnera, en 1921, *Un Homme en marche*, 3 actes en prose.

A fait de nombreuses conférences d'art.

Le Chiffonnier.

Créature d'ombre — indistincte...	Devant les laideurs équivoques,
Lueur humaine presque éteinte	Elle choisit parmi les loques,
Par le souffle d'un soir d'été...	Cette petite âme, un lambeau
Il est un reflet de la vie,	Que l'instant présent décompose,
Une forme trouble, asservie,	Débris agonisant de chose
Qui mourra dans de la clarté.	Que les yeux d'hier virent beau.

Il est un doute... Sa lanterne	— Chiffonnier, ta hotte recueille,
Impose un cercle blond qui cerne	Chaque jour tombé, cette feuille
Ses pas sans joie et sans destin...	De l'arbre tremblant du passé,
Et cette lanterne apeurée,	Et la hotte que tu promènes
C'est sa petite âme égarée	Est lourde des erreurs humaines,
Dans le bleu d'un jour clandestin.	Des débris du temps trépassé.

— Oh! toi qui surveilles les aubes,
 Noir silencieux qui dérobes
 De la nuit pour faire des jours,
 Clame au fier présent de la vie
 Que l'instant parfait qu'il envie,
 ... C'est hier qui rêve toujours...

Apprends aux vanités du monde
 Que ta moisson, fruit de l'immonde,
 Porte les nécessaires grains
 Pour la quotidienne semence ;
 Apprends-leur que tout recommence
 Dans nos gestes contemporains.

Chiffonnier, je parcours ta route :
 Je suis las. La sueur du doute
 Pleure sur mon corps, goutte à goutte,
 — Et je connais tes cercles blonds !
 Je cherche l'idée égarée
 Que chantera ma voix sacrée...
 — Et dans notre route ignorée,
 Je sens que nous nous ressemblons...

(*Les Heures Ferventes.*)

Apothéose.

Douceur d'un ciel de mai qui s'estompe, et le soir
 Est chaud de tout l'amour exhalé de la terre.
 L'âme humaine est moins veuve au sein du bleu mystère
 Que dans le jour d'azur, menteur comme un espoir.

Un village s'endort au lointain dans la brume :
 O, douceur de mourir un peu, calme et lassé,
 En savourant comme à plein cœur tout son passé,
 Tandis que le néant est un ciel qui s'allume.

Le village s'endort dans le soir glorieux.
 Une lumière humaine au bord d'une fenêtre
 Attend la nuit qui doit venir pour disparaître,
 Et l'on pense à quelque astre d'or tombé des cieux.

J' imagine, là-bas, une chambre en veillée :
 Le père est las d'un jour d'usine ; la maman
 Ravaude avec des soins un petit vêtement
 Et songe, heureuse, à la fillette ensommeillée...

La lune épand ses clairs-obscurs inattendus ;
 Une immense splendeur apparente les choses ;
 Mon âme évoque au fond de ses apothéoses
 Les yeux inoubliés de ses bonheurs perdus.

— Nature, ton soleil, tes azurs et tes astres ;
 La sereine lumière où la terre fleurit ;
 L'au delà solennel rêvé par notre esprit
 Pour consoler nos humbles cœurs de leurs désastres,

Toute ta gloire altière est un hommage sûr
 A l'homme-dieu qui t'a vaincue et qui t'adore ;
 — Et c'est pour honorer ce foyer qu'on ignore
 Que ton soir est, ce soir, adorablement pur...

(*La Gloire intérieure.*)

Pascal Bonnetti.

Saint-Martin-Vésubie, près de Nice, 1885.

Œuvres poétiques : *Les Orgueils* (1910).

Les Adieux à ma Mère.

Mère, ne pleure pas si mon départ est proche,
Car tes larmes me sont plus lourdes qu'un reproche.
Songe que c'est afin d'accomplir mon destin
Que je m'en vais, farouche et seul, dès mon matin.
Songe que tes bras doux et forts, je ne les laisse
Que pour aller durcir au large ma faiblesse,
Et que je n'abandonne, après tout, notre toit
Que pour y revenir, un jour, digne de toi.
S'il le faut, pour sécher tes larmes trop amères,
Songe à tous les adieux que subirent les mères.
Songe à tous les départs qu'exaltait ta mémoire,
Pour me bercer, quand j'avais peur dans l'heure noire.
Songe comment tu m'évoquais, les soirs d'hiver,
Les mères de Lacédémone aux cœurs de fer,
Et quels mots tu trouvais pour peindre, auprès de l'âtre,
Ma grand'mère disant à son fils : " Va te battre ".
Mère, c'est pour se battre aussi que ton fils part !
Au grand combat des jours je veux prendre ma part.
Mon cœur, comme un fruit mûr qui brise son écorce,
Brûle d'offrir aux vents ailés sa jeune force :

Roger Dévigne.

Angoulême (Charente), 1885.

Œuvres poétiques : *Les Bâtisseurs de villes* (1910).

D'une famille de marins, de paysans et de soldats. Fit paraître ses premiers poèmes sous le pseudonyme de Georges-Hector Mai. A aussi écrit des contes, des romans, des pièces de théâtre.

LES ORACLES DU VILLAGE.

Quand le soir brodé d'or monte vers les villages,
Le cortège hésitant et clopinant des vieux
Cahin-caha, ployés en deux.
Hochant la tête d'un air sage,
Monte tout doucement la grand'rue où s'étagent,
Les perrons clairs fleuris de lis et d'iris bleus.

Là-haut, la route, à pic, d'un arrêt brusque et dur,
Comme un tremplin au rebord des campagnes,
S'arrête net, sur le vide de l'Azur.

Les bons vieux lentement grimpent et se rejoignent,
Les voici deux, cinq, neuf. Ils sont tous là. Profils
En noir sur le ciel rouge où le soleil s'enfonce,
Et main gauche appuyée à la canne de ronce,
D'un geste héréditaire et puéril.

Mais l'autre main qui tremble et s'élève, sagace,
En abat-jour, sur leurs vieux yeux,
Semble vouloir jauger, en ce geste hasardeux,
Le pur, le merveilleux vertige de l'espace.
Ainsi, chaque beau soir, ils guettent le soleil
Pour savoir s'il viendra demain dorer les vignes
Et partent, grommelant d'un air affable et digne :
" Hé ! Hé !... Nos fils boiront encor du vin vermeil ".

Et l'on ne sait plus bien, — pendant qu'ils s'évertuent,
A voir les vieux guetteurs au bout du carrefour,
Si ce ne serait point de rustiques statues
Et que sculpta jadis, d'un ciseau fruste et lourd,
Pour garder l'entrée du village,
Quelque artisan des anciens âges,
Et qui semblent, d'un geste ardent et solennel,
Mesurer, implorer, ou bénir le soleil.

Mes bras, neigeux comme deux ailes d'alcyon,
 Rêvent d'un geste clair et pur comme un rayon ;
 Mes yeux glauques, profonds et fous comme un mystère,
 Souffrent de ne pas voir tous les ciels de la terre.

Mère, ne pleure plus ! Je pars, pour revenir,
 Beau, calme et consolant, comme un doux souvenir :

Je pars, comme s'en va l'automnale hirondelle,
 Sûre de rapporter le printemps dans son aile ;

Je pars, comme partait, vers l'aigle ou le vautour,
 La flèche de Nemrod, sûre d'un beau retour ;

Je pars, comme partaient vers la terre promise
 Les hommes de Judée, entraînés par Moïse ;

Je pars, comme partaient Alexandre ou César,
 — Certain de rapporter en croupe le hasard.

Mère, ne pleure plus ! Que peux-tu craindre encore ?
 Je me mettrai, demain, en route, avec l'aurore,
 Le ciel sera très calme et pur, car je m'en vais
 Armé de ton amour contre les vents mauvais,
 Pour conduire mes pas, j'aurai, nouveau Roi-Mage,
 La plus limpide des étoiles, ton image.

Pour évoquer l'âme dolente de ta voix,
 Je me répéterai tes chansons d'autrefois.

Lors, je serai si fort et si doux tout ensemble,
 O ma mère, que c'est à tort que ton cœur tremble.

Ne pleure plus ! Bonsoir ! Vois-tu ? La lune luit,
 Messagère d'un clair lendemain. Bonne nuit !

Que tes rêves soient doux ! Bonne nuit. La Dernière !
 Où serai-je demain ?... O ma mère, ma mère !

Hélène Seguin.

Paris, 1885.

Œuvres poétiques : *Le Réseau fragile* (1910). — *Du Soleil sur le Toit* (1911).

Tendresse mélancolique, art sobre et nuancé.

André Tudesq.

Alais, 1885

Œuvres poétiques : *La Vie* (1905). — *L'Amour*.

Fut, pendant quelque temps secrétaire d'E. Haraucourt.

Tout en demeurant fidèle à la technique parnassienne, met dans ses vers les inquiétudes, les fièvres d'aujourd'hui.

ETRE.

Rien ne m'est étranger qui vit dans ma demeure,
 Mais le monde s'arrête au seuil de ma maison :
 Je n'ai jamais su voir plus loin que l'horizon,
 Et la suite des temps pour moi tient dans une heure.

J'ai peur de ce qui blesse et je crains ce qui leurre,
 Homme selon la vie et la simple raison,
 Sans désir ni regret cueillant chaque saison
 D'un cœur égal, et la tenant pour la meilleure.

J'aime ce qui m'émeut, je suis selon l'instinct.
 Forgeant à chaque jour un peu de mon destin,
 Sans redouter la mort je me donne à la vie..

A mon balcon parfois je m'accoude, et j'attends :
 Et tandis que le soir me berce, je m'oublie,
 Petite ombre mêlée à la fuite du temps..

(*L'Amour.*)

Travail.

Travail ! tu m'apparais clair comme le soleil,
 Toi qui sèches les pleurs comme lui la rosée
 Sur chaque vie où ta lumière s'est posée,
 Toi qui du grain obscur tires l'épi vermeil,
 Qui par la voix dès coqs annonces le réveil
 De tout effort humain, toi dont le souffle allume
 Aux mains du forgeron les braises de l'enclume,
 Qui fais chanter la scie ou rire le fuseau
 Dès que les feux de l'aube ont tissé leur réseau
 Sur la hutte des bois ou la maison des villes,
 Tout s'anime, s'exalte et se grandit par toi,
 Le plus humble ouvrier et les tâches serviles,
 O saint travail qui mets du soleil sur le toit !

Qu'importe que le jour finisse ou recommence,
 Que ce soit au dehors l'allégresse ou le deuil,
 Octobre et sa complainte, Avril et sa romance !
 De demeurer en moi je veux avoir l'orgueil.
 Et vous, nature indifférente, je vous laisse
 Incliner les saisons sur l'épaule des jours,
 Habiller vos printemps de nouvelles amours
 Et d'un hiver de plus accabler ma jeunesse...
 Malgré la solitude, et la nuit, et le froid,
 Le Travail met toujours du soleil sur mon toit.

Travail, soc lumineux au champ de ma pensée,
 Otes-en l'égoïsme et les mesquins soucis ;
 Que de toute l'ivraie enfin débarrassée,
 Elle soit digne un jour de porter les épis.
 Lourds comme le bonheur, blonds comme la jeunesse,
 Qu'ils lèvent de mon cœur où dormit le bon grain
 Et que parfois, sur eux, s'égoutte mon chagrin
 Pour que vers l'idéal leur tige se redresse,
 Sachant qu'ils monteront aussi haut que ma foi
 Puisque le Travail met du soleil sur le toit.

(*Du Soleil sur le Toit.*)

Robert Vallery-Radot.

Avallon (Yonne), 1885.

Œuvres poétiques : *Les Grains de Myrrhe* (1907). — *L'Eau du Puits* (1909).

Appartient au groupe des poètes spiritualistes. Accents sincères.

La Brebis perdue.

Seigneur, vous l'avez donc ramenée à l'étable
 Cette folle brebis qui vous avait quitté,
 Préférant le bois sombre à votre intimité
 Et l'eau rare ou troublée au ruisseau délectable.

La pauvre ! tout le jour elle courut sans fin
Vers son rêve qui s'enfuyait insaisissable,
N'ayant trouvé, le soir, qu'un triste lit de sable,
Souffrant de peur, souffrant de soif, souffrant de faim.

Oh ! comme elle trembla lorsque, la nuit venue,
Elle se vit si loin de tout, si loin de vous,
Quand glissèrent les yeux phosphorescents des loups
Et que monta du sol une odeur inconnue !

Elle se rappela l'enclos si sûr, si doux,
Son herbe qui sentait si bon la violette...
Aussi, quand, au matin parut votre houlette,
Elle bêla d'ivresse et lécha vos genoux.

Et maintenant, Seigneur, voyez-la dans la plaine,
La plus docile et la plus belle du troupeau,
Obéissant au moindre appel de vos pipeaux
Et qui songe au bonheur de vous donner sa laine...

(*L'Eau du Puits.*)

Paul Drouot.

Paris, 1886. — Notre-Dame de Lorette, 1916.

Œuvres poétiques : *La Chanson d'Eliacin* (1906). — *La Grappe de Raisin* (1908).
Sous le Vocable du Chêne (1910). — *Derniers Vers* (1920). (1)

Petit-neveu du général Drouot.

Atteint d'un éclat d'obus en pleine poitrine, à Notre-Dame de Lorette, près d'Arras, le 9 juin 1916.

(1) Œuvres en prose : *Le Pavillon sur la Rivière*, roman inachevé, et *Eurydice deux fois perdue*, roman poétique, avec une préface de H. de Régnier (1921).

André Lamandé.

Blaye (Gironde), 1886.

Œuvres poétiques : *La Vie Ardente*. — *La Marne*, 1 acte en vers, joué à la Comédie Française (1917).
Sous le Clair Regard d'Athéné (1920).

Ses premiers vers sont de tendresses sociales et romantiques. Travaille dans le silence, assouplit sa forme poétique, la rend plus pleine et plus musicale. A fait la guerre (4 citations et blessures). Dans la tranchée, écrit. A été fait prisonnier.

Secrétaire de la *Renaissance politique et littéraire*. Auteur d'A propos, récités ou joués à la Comédie Française (1919 et 1920) et à l'Odéon (1921).

L'INSTINCT DE LA VIE.

Aimez la vie, et que vos mains, chaque journée,
La couronnent de verts et flexibles rameaux.
C'est nous seuls qui faisons nos peines et nos maux :
Nous fanons en un jour les roses d'une année.
Que de soldats tombés près de moi ! Chacun d'eux
Tourna vers le pays lointain de son enfance
Ses yeux las de souffrir et ses bras sans défense.
Tous aimaient à revoir, au long de champs herbeux,
Des maïs blonde, un frais jardin luisant, des branches
Versant une ombre verte aux briques des vieux murs,
Et des femmes, filant, rire de leurs dents blanches
A de beaux enfants nus qui mordent des fruits mûrs.
Ils entraient dans la mort, mais leur âme rebelle
Se tendait vers la vie et, se réclamant d'elle,
S'y rattachait, en un multiple et vert rameau,
Comme une jeune vigne au tronc d'un vieil ormeau

(*Sous le Clair Regard d'Athéné.*)

Sensitif, rêveur et fantaisiste, dont l'inspiration va se disciplinant sans cesse.

Le poète a abandonné la forme trop concise du huitain qu'il avait adoptée dans *La Grappe de Raisin*. Son dernier livre est plus abondant, plus riche avec de la fougue et une rudesse un peu sauvage.

Lassitude.

Du jardin paternel inhabité des ronces
Où l'effort de ma race a dompté les saisons,
Délaissant le labeur que mes forces dénoncent,
J'irai terrer ma bêche au plus noir du gazon.

Seul, nu, resplendissant sous le soleil morose,
Les pieds dans le terreau et les mains dans les fleurs,
Silencieux printemps qui rapproche les roses,
Creuse ma molle tombe, ô charmant fossoyeur.

(*La Grappe de raisin*.)

Ce Calme... cette Paix.

Ce calme... cette paix... est-ce bien moi, Seigneur ?
C'est comme à un vieil arbre une écharpe de roses,
Ce que vous ajoutez de joie et de langueur
A ce cœur occupé de passions moroses.

Je confonds, comme en un miroir double et fuyant,
Le glaive avec l'Amour, l'Orgueil avec les flèches ;
Nette et vide, ma main pend à mon bras pendant ;
L'ombre comme un vieux chien la caresse et la lèche.

Je renverse la bouche et je ferme les yeux ;
Pour un peu de bonheur je ne suis plus le même ;
Je suis gai ; je suis doux ; je suis silencieux ;
Je suis humble avec vous, Seigneur, comme quand j'aime.

(*Sous le Vocabulaire du Chêne*.)

Francis Carco.

Nouméa (Nouvelle-Calédonie), 1886.

Œuvres poétiques : *La Bohème et mon Cœur* (1912). — *Chansons aigres-douces* (1913).
Au Vent crispé du Matin (1913).

De son vrai nom Carcopino-Tussoli.

Né de parents français, à Nouméa, où son père était Inspecteur des Domaines de l'Etat. Passa cinq ans à Villefranche-de-Rouergue, où son père avait été nommé Conservateur des hypothèques. C'est là qu'il composa ses premiers vers. Lit Baudelaire, Verlaine, Laforgue, Rimbaud, Corbière, Mallarmé, Hoffmann, Quincey, Poe, Nerval, etc. Un des fondateurs de la revue *Pan*.

Chante la vie, la volupté ; il sent « dans son âme et sa chair confondues, vibrer le paysage et brûler la saison ».

PAYSAGE.

Laisse le paysage, au cadre des croisées,
se métamorphoser au gré de la saison,
Et vis, dans la sérénité de la maison,
en harmonie avec ta joie et ta pensée.

Le verger solennel et paisible t'attend
pour mieux te révéler la gravité des choses,
et, quand t'énervera la noblesse des roses,
le soir t'apaisera de son recueillement.

Oh ! voici que les fruits sont gonflés et t'appellent !
Ecoute circuler la sève des fruits mûrs
qui bat — moisson fervente et promise à l'azur —
jusque dans la maison comme un éploiement d'ailes.

Ecoute : une rumeur va jusqu'à l'horizon.
elle a l'odeur du ciel et l'odeur de la terre,
elle a tous les parfums, elle a tous les mystères,
elle est, à l'infini, le plus large frisson.

Ecoute : elle est la Chose unique et maternelle
qui façonne les fruits à la courbe des nids, [prit,
elle est dans chaque germe, elle est dans chaque es-
obscur ou lumineuse, accueillante ou rebelle.

Tu la trouves en toi comme au vaste horizon,
et cela t'éblouit d'une ivresse inconnue
de sentir, dans ton âme et ta chair confondues,
vibrer le paysage et brûler la saison.

Henri Pourrat.

Ambert (Puy-de-Dôme), 1887

Œuvres poétiques : *Les Montagnards* (1919).

Les *Montagnards* sont, comme dit l'auteur lui-même, une chronique paysanne de la Grande Guerre.

Du Miel.

(Sa ménagère se plaignant sans cesse de la rareté du sucre, le bon ménager d'Auvergne forme le projet d'avoir un rucher dans son jardin.)

On dit bien : qui n'a pas de miel en son rucher
Doit tout au moins en avoir sur sa langue.
Pour les gens. Car les gens aiment se pourlécher,
A défaut de vrai miel, d'une douce harangue.
Je voudrais un rucher tout uniment pour moi,
Non pour en affiner le monde.
Le miel plaît, il sent bon, a belle couleur blonde.
Il est bien de garder au jardin un endroit
Où, sous un vieux sureau penchant au petit toit
De tuiles ébréchées que le lichen écaille,
S'alignent trois ruches de paille.
Un recoin en balcon, donnant côté de jour,
Tout d'herbe, de feuillage, et de rayons qui glissent
Dans l'odeur chaude des lys rouges, des mélisses,
L'après-midi d'été zonzonnant à l'entour...
Oui, j'aimerais avoir en mon petit ménage
Une retraite où se ferait le miel.
Les abeilles iraient butiner sous le ciel
Aux acacias bordant la route du village,

Tristan Franconi.

Paris, 1887. — Sauvilliers (Somme), 1918.

Œuvres poétiques : *Poèmes* (1921).

Poète et romancier.

Volontaire d'infanterie ; a passé par tous les grades jusqu'à celui de lieutenant. 8 citations, croix de guerre avec palmes et étoiles. Tué à l'assaut de Sauvilliers (Somme), le 23 juillet 1918.

S'était fait connaître par un beau livre : *Un Tel, de l'Armée française* (1918). On lui doit en outre ; *Bitbur au Démocrat-Palace* (1917) et la *Rue des Canettes*.

Ecrivain plein de bravoure, d'enthousiasme et de talent.

LA ROSACE.

Levant dans l'air sévère et sage des absides
Son corps illuminé d'aurore et de soleil,
Voici, comme un jardin de roses translucides,
La rosace dont l'âme est un rayon du ciel.
Un peu de la voix sainte et lente des choristes,
Comme un parfum demeure en sa robe de plomb.
Et vers elle les yeux des pauvres hommes tristes
Montent, pour implorer le flot de ses rayons.
Car elle a du sang frais dans ses veines de verre,
Des humbles, enivrés au vin de sa clarté,
Se sont vus, pour leur vie, inondés de lumière :
Une rosace au cœur et l'immortel été

Leur est tombé du ciel par elle en leur poitrine
Elle a sur de beaux fronts mis ses lèvres de sang
Et, comme au ruisseau clair va la chèvre enfantine,
Il fait bon se baigner dans le tendre océan
De sa couleur divine et de sa forme pure.
Voici, tel un jardin parfumé de rosiers,
Fleurir sur les autels, ineffable parure,
La rosace mystique au corps ensoleillé. —
Un soir, dans la fraîcheur des grandes basiliques,
Les rosaces mourront, comme toutes les fleurs,
Comme est mort sur la croix le beau dieu catholique.
Un peu, de leur clarté, vivra-t-il dans nos cœurs ?

(Poèmes.)

Et reviendraient ici l'amasser en requoi.
 Ainsi se fait sans qu'on y pense,
 Pourvu que l'on ait su garder par devers soi
 Un coin de paix tranquille et coi,
 Le miel de la douce sapience.

Et maintenant, écoute une chose, mon fi :
 " As-tu trouvé le miel, prends-en ce qui suffit. "

(*D'un Livre à paraître.*)

P.-J. Jouve.

Arras, 1887.

Œuvres poétiques : *Présences* (1912). — *Parler* (1913). — *Vous êtes des Hommes* (1915).
Poème contre le Grand Crime (1916). — *Danse des Morts* (1917).
Livre de la Nuit (1919). — *Livre de la Grâce* (1920).

Enfance dans le Nord de la France, études scientifiques. Paris en 1909, puis un premier voyage en Italie, Rome, Florence et Milan, en 1910-1911. Vit ensuite à Poitiers, en publiant ses premiers ouvrages, jusqu'en 1914. Infirmier volontaire dans un service de contagieux, 1914-15. Ayant contracté une série de maladies, doit aller se soigner lui-même en Suisse, en 1915. Demeure en Suisse, à côté de Romain Rolland, pendant les années de la guerre. Vit à Sierre dans le Valais, à Genève, et près de Vevey. Quitte la Suisse en avril 1920. A Florence depuis cette date.

A fait en prose : *Hôtel-Dieu*, récits d'hôpital (1915), orné de 25 bois gravés par Frans Masereel (1918), *Romain Rolland vivant, 1914-1919* (1920).

Les ouvrages publiés antérieurement à 1914 sont maintenant considérés par l'auteur comme des essais sans importance réelle.

Les Paysans.

PRÉLUDE.

Lumière de l'Été.
 Les beaux jours
 Sont sur le pays ;
 Les beaux grands jours
 Endorment les horizons.
 L'ombre est grave,
 Religieuse.
 Les cris-cris brisent l'air,
 Les vols vrombissent.
 L'homme met la main sur ses yeux
 Pour regarder au loin.
 Nielles, véroniques, boutons d'or,
 Foulés, mouvants,
 Arbres géants, temples verts,
 Moissons, landes, bois étouffants,
 Hymnes des buissons, forêts de l'herbe,
 Vapeur de lumière et musique
 Qui planent.
 Le clocher reluit dans le ciel désert,
 Et la salle de ferme
 Ouvre sa nuit fraîche.

Lumière de l'Automne.
 La feuille s'attendrit et vole.
 Un petit vent s'élève ;
 Sur l'humidité du chemin creux
 Vient la limace
 Avec ses perles d'eau.
 La mâle odeur des labours,
 Le parfum languissant des bois tristes,
 Le petit ruisseau babillard
 Tirant et tirant la même herbe,
 Eveillent la solitude inquiète
 Et l'apaisent :
 La nature meurt et reviendra.

Lumière de l'Hiver.
 Ils dorment, volets clos, cœurs fermés ;
 Les maisons se sont éloignées,
 La fumée seule les couronne.
 Le merle sous le soleil roux
 Bat de l'aile contre la neige.
 Et le psautier
 Ouvert sur la table de chêne,
 En rond les fronts sont penchés,
 Pendant que tourmente le vent.

Lumière du Printemps.
 Dieu, quel appel inquiet
 S'entend sous les branches claires !
 Au sein des eaux mornes,
 De l'air aigrelet,
 Au creux du champs,
 Le temps nouveau nous demande...
 La terre chaque soir baise l'homme et la femme.
 Les gens se serrent les mains
 Joyeusement,
 Le cycle s'achève.

PREMIER PAYSAN.

Les travaux sont grands.
 En été, le fauchage et la moisson, la rentrée des blés
 et du foin, le battage, la mise en sacs, le pâturage des bêtes ;
 En automne, la terre copieusement fumée, les labours, les
 fruits, les betteraves, les semailles ;
 Au printemps, le hersage, et les travaux aux arbres,
 à la vigne, aux légumes ;
 En hiver, le travail aux outils, aux bâtiments.
 Celui qui travaille à la terre, — il n'a point vos besoins,
 ni votre instruction ;

Il n'est point fin.
 Le dimanche il boit ; un jour, il cogne.
 Mais s'il n'y avait que lui pour vouloir la guerre,
 il n'y n'aurait point eu souvent de guerre.

DEUXIÈME PAYSAN.

A travers la bataille humaine, à travers la guerre et la paix,
 Travaille le paysan lent, de son mouvement éternel,
 Et le monde est établi sur le travail du paysan.

Sa lutte énorme et pacifique est sous les saisons de la terre,
 Insensés sont les autres combats, les violences, les dominations ;
 Le simple cœur du paysan maintient la vérité vivante.

J'ai le travail, dit le paysan ;
 L'épreuve du travail, le travail de santé, de joie, d'entente,
 Participant des bêtes placides, vivant des plantes en silence ;

C'est à ma vie de paysan, face à la terre, [rances,
 Qu'est promise la liberté, quand mourront les vieilles igno-
 Quand j'aurai conquis sur moi-même l'âme de la liberté ;

C'est à mon cœur de paysan
 Qu'appartient la fraternité de l'homme à l'homme ;
 C'est mon bien de paysan, ma sève d'arbre populaire ;

C'est à mon destin de paysan
 Qu'appartient Dieu, le Dieu des hommes,
 Le principe de Tout, le grand amour de Tout.

J'ai la paix, la vivante paix, — je chante l'hymne à la paix,
 Dit le paysan.

Et si le peuple paysan est encor le plus lointain
 De l'humanité nouvelle et fraternelle, [douleur.
 C'est en lui que les grands cœurs viendront fonder dans la

On voit passer en lui le divin Camarade,
 Le Christ immense et doux, le génie de l'homme,
 Qui prend la charrue, entame le champ rude.

(Danse des Morts.)

Madame Jeanne Termier-Boussac.

Saint-Etienne (Loire), 1888.

Œuvres poétiques : *Derniers Refuges* (1910). — *Poèmes, 1915-1920* (1921).

Poète de la foi et de la douleur.

Son mari, M. Boussac, mort au champ d'honneur près de Verdun, en août 1916, était Docteur ès-sciences et professeur de Géologie à l'Institut catholique de Paris.

L'Enthousiasme étend ses ailes.

L'Enthousiasme étend ses ailes sur la vie...
 Mais, pour des âmes dont l'angoisse est fraternelle,
 Il faut dire ce qui, parfois, fut sous ces ailes,
 Ce cœur écrasé d'ombre et cette âme appauvrie.

Il faut dire les soirs frissonnants et meurtris
 Où la beauté du monde à nos yeux est cachée,
 Où des vivants nous vient le doute et non l'appui.
 Alors, le cœur se jette à la joie arrachée ;
 Aors, il n'est plus rien que la douceur fauchée,
 Là-bas, dans ce passé proche et lointain qui luit...

Il faut dire les soirs qui creusent la croyance,
 Où l'on n'a plus en soi la grandissante flamme
 Par quoi tout s'éclairait, même un destin cruel ;
 Où l'on n'a plus en soi, dans la nuit du silence,
 Qu'un vaste cri, le cri sans âge de Rachel
 Qui redemande son trésor au glaive infâme.

Il faut dire les jours qui frôlent et dénouent
 Les faisceaux du courage ; il faut dire qu'on fut,
 Parfois, mêlée au flot des groupes inconnus,
 Cette passante avec des larmes sur les joues.

(Poèmes.)

Tristan Derème.

Marmande (Lot-et-Garonne), 1889.

Œuvres poétiques : *Le Renard et le Corbeau*, poème comique (1905) ; *Le Tiroir secret* (1906) ;
La Chimère vaincue (1907) ; *Le Parfum des Roses fanées* (1908) ;
Les Ironies sentimentales (1909). — *Petits Poèmes* (1910).
Ère ou l'Été fleuri (1910) ; *Petit Cahier*, avec Francis Carco, Jean Pellerin,
 Léon Vérane (1911). — *Le Poème de la Pipe et de l'Escargot* (1912 et 1920).
La Flûte fleurie (1913).

Prochainement : *Le Poème des Chimères étranglées*.

Vécut à Marmande, à Perpignan, à Toulouse, à Tarbes. Fut contrôleur des contributions.
 Poésie franche, colorée, juvénile, qui a, souvent, comme le remarque Roger Dévigne, une
 bonne odeur de thym sauvage.

Mlle Marie-Louise Vignon.

Paris, 1888.

Œuvres poétiques : *Chants de Jeunesse* (1911). — *La Douleur solitaire* (1920).
 En préparation : *Ciels clairs de France*.

Poésie grave, très simple, qui émeut souvent.

MÉDITATION SUR LA JOIE.

Garde ta joie en toi comme on garde une rose,
 Elle qui naît, tardive, auprès de ta douleur.
 Soigne-la comme un lis précieux qu'on arrose
 Et dont on voit éclore avec amour la fleur.
 Elle pourrait languir et mourir par ta faute,
 De même qu'une lampe au vent baisse et s'éteint.
 Emplis-la d'huile d'or et, surtout, tiens-la haute
 Pour la faire briller, noble étoile, au lointain.
 Ecarte le vol noir qui s'abattrait sur elle
 Des mauvais souvenirs pareils à des corbeaux
 Et, parmi les chagrins, sens-la, proche et réelle,
 Avec ses yeux fixés sur les tiens, toujours beaux !

Jouis-en pleinement comme d'une revanche
 Et non pas à l'écart, comme on commet un vol :
 Il faut cueillir le fruit lorsqu'il tient à la branche,
 Le fruit mûr qui, tombé, pourrissait sur le sol.
 Ne te reproche pas d'y rafraîchir ta lèvre
 Parce qu'entour de toi, tous ne sont pas heureux :
 Trembleraient-ils de faim et de soif et de fièvre,
 Tu ne pourrais, hélas ! l'en dépouiller pour eux.
 Si ton cœur a souffert sans apprendre l'envie,
 Il n'est donc pas besoin d'avoir plus de remords
 Que n'en ont les vivants à posséder la vie
 En foulant le sommeil innombrable des morts.
 (La Douleur solitaire.)

Narquois et sentimental ; a des images parfois inattendues et drôles, des rimes spirituelles. Mais le fantaisiste fait parfois place à un poète qui médite sur la vanité des choses et qui sait être profond. A inventé un système d'allitérations, de contre-rimes, d'assonances et de résonnances extrêmement savant.

Fit partie avec P. J. Toulet, Carco, Claudien l'Auvergnat et quelques autres, du groupe des Fantaisistes.

Avec F. Carco, E. Deubel, Roger Frère, Georges Gaudion, Jean Pellerin, J. Romains et André Tudesq, fit paraître *L'Olivant*, revue de littérature, qui n'eut que deux fascicules (1903).

Reste dans ta coquille et dédaigne, escargot,
 Cet humide parfum de rose et d'abricot ;
 ta solitude sera douce si tu l'ornes
 de beaux rêves ; il pleut ; tu mouillerais tes cornes.
 L'averse drue et chaude écrase le gazon,
 et les tonnerres illuminent la maison
 et la muraille où tu te colles sous les toiles
 d'araignée ; et le vent a soufflé les étoiles
 et la lune a roulé dans l'herbe comme un fruit.
 Rentre tes cornes ; loin des éclairs et du bruit,
 médite sur toi-même et dore tes pensées.
 L'orage fauche l'herbe et les feuilles froissées ;
 il siffle et fait voler les ardoises du toit.
 Laisse le monde s'écrouler autour de toi.

(*Le Poème de la Pipe et de l'Escargot*).

* * *

Chasseur morose, las durant la nuit sereine
 De tirer sur la lune avec du petit plomb,
 Ayant d'un réséda bouché mon vieux tromblon,
 Je me veux promener sous une calme ombrelle.
 Que d'autres au cœur neuf s'en aillent vers l'azur !
 Que d'autres sur la mer tendent les larges voiles !
 Je contemple mes tulipes et mes pivoines
 Et les lents escargots qui rêvent sur le mur.

Naguère, je tremblais sous les étoiles blanches ;
 Pour me mieux animer ma voix liait des mots,
 Et d'un bras confiant je sciais les ormeaux
 Pour prendre les oiseaux qui chantaient dans les branches.

Adieu, vieux jours. J'irai m'asseoir sur la hauteur,
 Sifflant *Guillaume Tell* sous les jeunes troènes,
 Pour voir l'Aube aux bras blancs, parure des poèmes,
 Qui vide sur les prés son vaporisateur.

Et sans me lamenter sur ma lyre brisée,
 Seul, je regarderai dans le trèfle, en bourrant
 Ma pipe, les piverts qui boivent au torrent
 Et les cailles qui vont pieds nus dans la rosée.

(*Les Chimères étranglées*.)

* * *

Tu n'aimes pas les vers car tu es belle et dis
 Qu'il faut saisir le temps sous des ongles hardis
 Et tenaces, le déchirer, rouge grenade,
 Le mâcher et jeter l'écorce vaine. Une ode,
 Son ampleur magnifique et son rythme pareil
 Aux respirations des flots sous le soleil,
 Sa splendeur, son tumulte et ses tempêtes sourdes
 Qu'important, et tout l'art, puisqu'il faut que tu mordes
 Ivre et pour en jouir la vie à pleines dents !

" Les poètes, dis-tu, qui contemplent, qui dans

" Le secret de leur cœur reconstruisent le monde,

" Peignent de vains décors sur des coques d'amande. .

" Je tressaille, je plonge et je m'évanouis

" Aux durs baisers du fleuve, à ses cris inouïs,

" L'eau m'emporte, me bat, m'enivre et quand j'émerge,

" Poètes, je vous vois qui rêvez sur la berge. "

(*Les Chimères étranglées*)

* * *

Quelque rose que tu cueilles,
 Une nuit la fanera ;
 Le vent fait voler les feuilles,
 Les amours, etc...

Et pourtant j'aime les roses,
 Les feuilles et les amours
 Et bien d'autres belles choses
 Qui ne durent pas toujours.

Olivier Hourcade.

Bordeaux, 1892. — Oulches, 1914.

(Œuvres poétiques : *Des Ombres tremblantes* (1909). — *Petits Poèmes* (1911).
Chansons du Pays de Gascogne.)

Vint à Paris où il fonda (1910) *Les Marches du Sud-Ouest*. Plus tard lança la *Revue de France*, organe de régionalisme général. Attiré par tout ce qui était nouveau et hardi. Ami de Paul Fort et de Francis Jammes.

Spontanéité, charme, élan ! C'est ainsi que Paul Fort caractérise ce jeune poète à l'âme fervente et héroïque. Mourut au champ, d'honneur frappé au cœur d'un éclat d'obus, le 21 septembre 1914.

ESQUISSE.

La vieille Jeanne s'est assise à la croisée
 qui laisse voir un peu du clocher de l'église
 à travers les tilleuls dodelins sous la brise
 brillants encor de la matinale rosée.

La vieille Jeanne s'est assise à la croisée ;
 sa coiffe blanche dans la vitre se reflète,
 ses mains sèches, mais roses encor, et propres
 filent le lin dans cette nature apaisée.
 La vieille Jeanne s'est assise à la croisée...

Oh ! son maigre genou qui se lève et se baisse
 rythmique !... Lentement la quenouille se tresse ;
 mais ce rouet ancien qui ronfle l'a grisée,
 la Jeanne qui vient de s'asseoir à la croisée...

Elle a mis ce matin son jaune cachemire, [re...
 discret témoin des jours amoureux — sous l'Empi-
 Elle songe au vieux temps où, coquette et rusée,
 elle était le "bégain", des gars de sa bourgade ;
 Elle rêve des romantiques sérénades

qu'ils venaient lui donner le soir sous la croisée...
 Un blond reflet se rit sur sa figure usée.

Et le rouet ronfle toujours ; et du dressoir
 qui dans l'ombre du fond en brun clair se détache
 monte la bonne odeur du confit. Un chat noir,
 passant la langue sur sa gourmande moustache,
 l'oreille haute, de sa patte de velours
 ouvre sans bruit la porte, et le rouet toujours
 — ce rouet qui sait tant de douces confidences ! —
 ronfle sa monotone et troublante romance...

Dans cette paix câline et grave du matin,
 le sourd bourdon vibrant du vieux clocher hautain
 égrené un carillon religieux et fluide.

Et la vieille arrêtant son rouet ancien
 baisse naïvement sa paupière humide, [siens.
 joint les mains et murmure un "Ave" pour les

(*Des Ombres tremblantes*.)

Durer, durer... Rien ne dure.
 Accourez, comparaisons !
 Rappelons que la verdure
 Ne dure pas trois saisons.

Tout passe et cela n'est pas ce
 Que les gens n'ont dit assez ;
 Ils ont écrit que tout passe
 Et leurs livres sont passés,

Sauf certains ; et les miens, Muse,
 Dureront-ils plus longtemps
 Qu'une voix de cornemuse
 Qui se perd sur les étangs?

Mais qu'importe ? toutes choses,
 Ne durent-elles qu'un jour,
 Les poèmes et les roses
 Et le feuillage et l'amour,

Toutes choses ne sont-elles
 Les rameaux jaunes ouverts
 Des guirlandes éternelles
 Que déroule l'univers ?

Toutes choses sont liées,
 La mollesse et le tambour,
 Les poèmes, les feuillées
 Et les grâces de l'amour ;

Et chacune tient sa place
 Dans cet hymne qui depuis
 L'aube éternelle entrelace
 Les chants des jours et des nuits.

Quelque rose que tu cueilles,
 Une nuit la fanera
 Mais la rose avec ses feuilles,
 C'est la vie. Etc...

(*Les Chimères étranglées.*)

POÈTES ET CHANSONNIERS

du

Chat Noir.

Le CHAT-NOIR a joué son rôle dans la littérature du XIX^e siècle. Il a mis à la portée du public le travail qui s'accomplissait dans les petites revues contre les raideurs parnassiennes, contre le naturalisme trop chagrin, ou contre les rêveries des Symbolistes. Il a donc droit à une petite place dans cette Anthologie. Il va de soi que nous n'admirons pas tous les « Produits » de la Butte ; il en est certainement que la morale et le bon goût réprovent. Mais la production chatnoiresque est si abondante et si variée que l'on peut facilement y glaner plus d'un couplet qui vaut d'être retenu.

Parfois, du reste, le Chat-Noir fut très sage, classique même, avec une pointe de gauloiserie, qui n'était pas sans charmes. Il a contribué au réveil de l'« Idéalisme », et l'on pourrait citer plus d'un poète mystique, dont les vers sont d'une suavité harmonieuse. « ...Les poètes-chansonniers de Montmartre et du Chat Noir, dit Sully Prudhomme (Préface des *Nouvelles Chansons* de Maurice Boukay), ont triomphalement régénéré la gaieté parisienne qui rayonne au loin... C'est grâce à eux que l'esprit a recouvré ses droits dans le domaine de la chanson, cet esprit qualifié gaulois, qui n'empoisonne pas ses traits, mais, au contraire, en assainit la pointe trempée de bon sens, de justice et de charité même, car souvent les piqûres en sont vengeresses de la misère ». — Aussi, croyons-nous de notre devoir, dans un ouvrage où nous retraçons toute l'histoire de la poésie, de ne pas refuser « un salut amical à cet ingénieux descendant du Chat-Botté, qui, comme son aïeul, connut plus d'un tour et valut à son maître un beau grand château ».

Le Chat-Noir, fondé par RODOLPHE SALIS, le « gentilhomme-cabaretier », succéda

aux « HYDROPATHES » (1) qui, eux-mêmes, avaient succédé aux « VIVANTS » (2). On y cultiva tous les genres : le théâtre, dont la conception artistique fut due à Henri Rivière, la perspective à fond perdu dans les ombres chinoises (3) ; le genre burlesque et facétieux, symbole de l'anarchie littéraire de notre époque ; les monologues amorphes (4) ; parodie de la poésie des symbolistes ; les chansons tendres et sentimentales, satiriques et politiques, réalistes et idéalistes, fantaisistes et épopéennes, les complaintes et les romances, en vers réguliers, en vers libres, en argot. Rien de plus varié que le répertoire du Chat-Noir. — C'est une floraison touffue de poésies où se révèlent les sentiments les plus divers : bluettes enfantines et berceuses d'une grâce et d'une coquetterie charmantes, stances amoureuses faites de rêves, couplets humoristiques d'une fantaisie délirante, refrains macabres à donner parfois la chair de poule, plaintes horribles et farouches d'une sincérité poignante, gaudrioles et romances, chansons politiques, dont la « rosserie » a souvent fait tout le succès, chansons exotiques, sociales, etc. Bref, dans ces « cabarets artistiques » (5), c'est le règne du bon plaisir, de la liberté entière et sans restriction...

(1) Les « *Hydropathes* » furent fondés par Emile Goudeau et Maurice Rollinat. En faisaient partie Charles Cros, Moréas, Haraucourt, Alphonse Allais, Mac-Nab, Jules Jonjy, Grenet-Dancour, etc.

(2) Les « *Vivants* » furent fondés par Maurice Bouchor, après le succès de ses « *Chansons joyeuses* ». Maurice Bouchor avait voulu, par là, réagir contre l'impassibilité parnassienne et l'adoration exclusive de la forme. Il prétendait remplacer le culte de la rime riche et des vers beaux comme le marbre par celui des antiques beuveries romantiques et des chants hurlés dans les cabarets. — Déjà, avant lui, à l'époque des romantiques, AUGUSTE DE CHATILLON (1813-1884), un ami de V. Hugo, dont il nous a laissé un portrait magnifique, avait inauguré ce genre. Dans des vers sans prétention littéraire, sur des rythmes négligés, il avait traduit, sans viser à l'effet, des émotions simples. Il fut un des premiers poètes de la Butte. Ses chansons, « *A la grand'Pinte* », « *La Levrette en Pal'tot* », l'avaient rendu plus populaire que ses peintures et ses sculptures, admirées, cependant, par le bon THEO. (Œuvres poétiques : *Chant et Poésie* (1855) ; *A la Grand'Pinte* (1860) ; *Les Poésies d'Aug. de Châtillon* (1866). Citons de lui : *La Levrette en Pal'tot* :

La Levrette en pal'tot.

Y a-t-y rien qui vous agace
Comme un' levrette en pal'tot !
Quand y a tant d' gens su' la place
Qui n'ont rien à s' mett' su' l' dos !

J'ai l'horreur de ces p'tit's bêtes,
J'aim' pas leurs museaux pointus ;
J'aim' pas ceux qui font leurs fêtes
Pass' qu'iz ont des pardessus

Ça vous prend un petit air rogue,
Ça vous r'garde avec mépris !
Parlez-moi d'un chien bouil'dogue,
En v' laz' un qui vaut son prix !

Pas lui qu'on encapitonne !
Il a comm' moi froid partout ;
Il combat quand on l'ordonne ;
Et l'aut', prop' à rien, a tout !

Ça m' fait suer, quand j'ai l'onglée,
D' voir des chiens qu'ont un habit,
Quand, par les temps de gelée,
Moi, j' n'ai rien, pas même un lit.

J'en voudrais bien crever une !
Ça m' f'rait plaisir ; mais j' nos' pas :
Leurs maît'es ayant d' la fortune,
Y m' mettraient dans l'embaras.

Ça doit s' manger, la levrette.
Si j'en pince une à huis clos...
J' la f'rai cuire à ma guinguette.
J' t'en fich'rai, moi, des pal'tots !

(Poésies.)

(3) Tout Paris a applaudi à la représentation des pièces jouées par leurs propres auteurs, à l'aide de silhouettes découpées dans du zinc. Ces « ombres », étaient dessinées par Pille, Willette, Caran d'Ache, Uzès, Henri Rivière. Drames de SOMM ; *Légendés sans Histoire*, de LUNEL ; *Marche à l'Etoile*, de FRAGEROLLES ; *L'Épopée*, de CARAN D'ACHE ; pochades, revues, etc.

(4) Cfr. *Flûtes*, de FRANC-NOHAIN.

(5) Le Chat-Noir a fait des petits : Le Chien noir, L'Éléphant, L'Âne rouge, Le Carillon, La Roulotte, Le Cabaret des Arts, Le Cabaret des quat' z' Arts, La Boîte à Fursy, Le Tréteau de Tabarin, Les Tavernes du Néant et de la Mort, Le Mirliton, Le Cabaret de Bruyant, Les Indépendants, L'Enfer, Le Paradis, Le Conservatoire de Montmartre, Les Funambules, Les Tambourins, Les Incohérents, Le Clou, La Truie qui chante, Le Chat-Huant, La Pie qui chaote, Le Pierrot noir, Le Grillon, Le Hibou, Le Panier à salade, La Guinguette fleurie, La Boîte à Musique, Le Cabaret de la fin du monde, etc... Il est vrai de dire qu'aujourd'hui les « Cabarets artistiques » ne diffèrent guère des cafés-concerts d'autrefois. Quelques-uns seulement maintiennent la tradition.

Emile Goudeau.

Périgueux, 1850. — Paris, 1906.

Œuvres poétiques : *Fleurs du Bitume* (1878). — *Poèmes ironiques* (1884 et 1906).
Chansons de Paris et d'ailleurs (1895). — *Poèmes à dire* (1913).

Fondateur du *Club des Hydropathes*, d'où sortit, en 1881, le *Chat Noir*. Rédacteur en chef du journal « *Le Chat Noir* ».

Ses poésies ne manquent pas de saveur, quoiqu'il y ait chez lui une certaine recherche du paradoxe. Esprit divers et complexe, souple et railleur, à la fois ironique et tendre, original, parisien, délicat et frondeur, épris de fantaisie et de rêves bleus...

Ce que chante la Houille.

Voici par un jour de grésil
 Qu'un faux printemps teignait de rouil-
 Ce que, vivante sur son gril, [le,
 Me chante tristement la Houille :

" Je suis la terrible Forêt,
 " La noire Silva souterraine,
 " Qu'un inexorable décret
 " Sous le sol ténébreux enchaîne.

" Je suis le Bois enseveli
 " Dans l'argile ou la roche dure,
 " Tordant au tréfonds de l'oubli
 " Mes mornes rameaux sans verdure.

" J'ai pleuré souvent mes oiseaux
 " Et je pleure encor mes nuages,
 " Je voudrais voir quelques roseaux
 " Parmi mes obscurs paysages.

" Je possédais aussi des fleurs,
 " Avant le Déluge, et des mousses ;
 " La pluie avivait mes pâleurs
 " Et le soleil, mes teintes rousses.

" Or, des désastres surhumains
 " Me précipitèrent au gouffre ;
 " Et, comme fleurs sur mes chemins,
 " Je n'ai plus que des fleurs de soufre.

" Qu'est devenu le Midi fou ?...
 " C'est l'éternel Minuit qui sonne !
 " L'haleine atroce du grisou
 " Remplace la brise d'automne...

" L'Ennui fantastique et géant
 " Berce une atmosphère énervante ;
 " C'est, dans l'empire du Néant,
 " Le domaine de l'Épouvante.

" Mais, comme j'ai bu du soleil
 " Au temps de mes primes années,
 " Comme je garde en mon sommeil
 " D'antiques lumières fanées,

" Vous venez, durs conquistadors,
 " Ravir la flamme de ma veine :
 " Les pins défunts, les cèdres morts,
 " Et le noir cadavre du chêne.

" Se sevrant de lumière et d'air,
 " Pour boire mes lourdes ténèbres,
 " Des esclaves dans mon enfer
 " Descendent, bûcherons funèbres.

" Moi ! je les garde sur mon flanc,
 " Dans mes larges bras de momie ;
 " Je hume et digère le sang
 " De cette humanité bléniée.

" Parfois un soir, — c'est soir toujours
 " Dans mes clairières, ces noirières, —
 " Le grisou souffle au carrefour
 " Et les couche sur mes ornières.

" Parfois, pauvres être pâlis
 " Sous mes baisers d'amour sans ter-
 " Je m'ouvre... et les ensevelis [me,
 " Dans mon ventre qui se referme.

" Je moissonne mes moissonneurs,
 " Os et nerfs, tête et cœur et foie !
 " C'est donc bien le sang des mineurs
 " Qui fait que ton âtre rougeoie.

" Ta cheminée est un cercueil
 " Où se tord quelque humaine gan-
 " Et chaque étincelle est un œil [guc,
 " Et toute flamme est une langue.

" Et, triturée en nos caveaux, Ainsi, par un jour de grésil
 " C'est cette humaine chair glacée Que novembre teignait de rouille,
 " Qui chasse l'hiver des cerveaux Chanta, vivante sur son gril,
 " Et vient réchauffer ta pensée... " La Forêt fossile, la Houille.

Et je songeais aux gnomes noirs
 Qui descendent, loin des solstices,
 Afin que Paris, tous les soirs,
 Danse sous des soleils factices.

(*Chansons de Paris et d'Ailleurs.*)

Aristide Bruant.

Courtenay (Loiret), 1851.

Œuvres poétiques : *Dans la Rue* (1889). — *Dans la Rue*, 2^e vol. (1895).
Chansons et Monologues, 3 vol. (1896-1897). — *Sur la Route* (1899).

Fils de bourgeois aisés, eut des revers de fortune. Devint le chantre des humbles, des « bons voyous ». Après avoir chanté ses chansons de quartiers au *Chat Noir*, fonda le cabaret du *Mirliton*. Publia, en 1901, *L'Argot au vingtième siècle*, des études sur les Bas-Fonds de Paris, 3 vol. (1899). On lui doit encore deux périodiques : *Le Mirliton* (1885-1891) et *La Lanterne de Bruant*, 3 vol. (1897-1899).

Poésie amère, très forte en couleurs, souvent brutale, mais où l'on sent de la pitié pour les loqueteux, les misérables.

F. Coppée estimait en lui un descendant en ligne directe et légitime, de Villon. « Rien de *livresque*, dit-il, rien d'artificiel dans ses vers, d'un jet si naturel, d'un accent si populaire... Ce poète, sincère jusqu'au cynisme, mais non sans tendresse, cherche ses inspirations dans le ruisseau, mais il y voit aussi briller un reflet d'étoile, la douce pitié ».

Fantaisie triste.

l' bruinait... L'temps était gris,
 On n'voyait pus l'ciel... L'atmosphère,
 Semblant suer au d'ssus d'Paris,
 Tombait en bué' su' la terre.

l' soufflait quéqu'chose... on n'sait d'où
 C'était ni du vent ni d'la bise,
 Ça glissait entre l'col et l'cou
 Et ça glaçait sous not' chemise.

Nous marchions d'avant nous, dans l'brouillard
 On distinguait des gens maussades,
 Nous, nous suivions un corbillard
 Emportant l'un d'nos camarades.

Bon Dieu ! qu'ça faisait froid dans l'dos !
 Et pis c'est qu'on n'allait pas vite ;
 La moell' se figeait dans les os,
 Ça puait l'rhume et la bronchite.

Dans l'air y avait pas un moineau,
 Pas un pinson, pas un' colombe,
 Le long des pierr' i' coulait d'l'eau,
 Et ces pierr's-là... c'était sa tombe.

Et je m'disais, pensant à lui J'ai toujours aimé l'bourguignon, (1)
 Qu'j'avais vu rire au mois d'septembre : l' m' sourit chaqu' fois qu'i' s'allume ;
 Bon Dieu ! qu'il aura froid c'te nuit ! J' voudrais pas avoir le guignon
 C'est triste d'mourir en décembre. D' m'en aller par un jour de brume.

Quand on s'est connu l' teint vermeil,
 Riant, chantant, vidant son verre,
 On aim' ben un rayon d'soleil...
 Le jour ousqu'on vous porte en terre.

(Dans la Rue.)

Jules Jouy.

Paris, 1855-1897.

Œuvres poétiques : *Les Chansons de l'Année* (1888). — *Les Chansons de Bataille* (1889).
La Muse à Bébé. — *La Chanson des Joujoux* (1889).
Les Refrains du Chat-Noir.

Peintre en bâtiment ; ce n'est qu'en 1881 qu'il se fit entendre au Chat-Noir, où il créa la chanson réaliste et macabre. Dirigea le *Cabaret des Décadents*. Chansonnier politique qui se plaît à railler les sergots et à larder de ses flèches barbelées le boulangisme. Gamin de Paris, ayant du Parisien l'esprit, l'entrain, l'ardeur et aussi la langue un peu mêlée... A fait des bluettes enfantines, très gracieuses... Atteint, en 1895, d'aliénation mentale.

Les Enfants et les Mères.

Le jeune enfant, comme un oiseau
 Gazouille en son lit blanc et rose.
 La mère, à côté du berceau,
 Attend que son bébé repose.
 Gracieuse et tendre, sa voix
 Fredonne une ancienne romance,
 Une complainte d'autrefois
 Que, sans cesse, elle recommence.

Alors, faisant des rêves d'or,
 Pleins de merveilles, de chimères,
 Dans ses langes bébé s'endort :
 Les enfants font chanter les mères.

L'enfant a dix ans aujourd'hui ;
 C'est une petite personne
 Et, chez sa mère, grâce à lui,
 Tout chante, tout rit, tout rayonne ;
 Il rend moins sombre l'horizon
 De la vieillesse monotone.
 C'est le soleil de la maison
 Et le printemps de notre automne.
 Il converse avec ses joujoux,
 Demande si les petits frères
 Viennent au monde sous les choux :
 Les enfants font rire les mères.

L'enfant vient de partir soldat,
 La Patrie, au lointain, l'appelle ;
 En France d'un sanglant combat
 Tout-à-coup survient la nouvelle.
 La mère, hélas ! se sent mourir
 Chaque fois qu'une lettre arrive ;
 Tremblante, sans oser l'ouvrir,
 Elle regarde la missive.

Au cœur, un doute affreux la mord :
 Que vont dire ces lettres chères ?...
 Est-ce la vie ?... Est-ce la mort ?...
 Les enfants font trembler les mères.

L'enfant vient de se marier ;
 La mère se change en aïeule ;
 Ce coup cruel, c'est le dernier.
 Au logis elle rentre seule.
 Elle le voudrait, son petit !
 Hélas ! la jeunesse a des ailes !
 L'enfant, pour toujours, est parti,
 Parti pour des amours nouvelles !
 Elle rentre, l'œil attristé,
 Et versant des larmes amères,
 Dans le pauvre nid déserté :
 Les enfants font pleurer les mères.

(1) Le soleil.

La Terre.

La nourrice et la maman, C'est la terre ;	Voulant se faire épouser Par la terre
La fleur et le blé germant, Sous la terre ;	Le soleil donne un baiser A la terre ;
L'oiseau, l'homme et le buisson, Sur la terre ;	Il brille, divin flambeau, Sur la terre ;
Chacun chante la chanson De la terre.	C'est le mari, jeune et beau, De la terre.
Le paysan vit et meurt Pour la terre.	Si quelque ennemi, caché Sur la terre,
Le petit grain du semeur, Dans la terre,	Tentait encore de toucher A la terre,
Donnant la fécondité A la terre,	Devrions-nous tous pourrir Dans la terre,
Répand la prospérité Sur la terre,	Noussaurions vaincre ou mourir Pour la terre.
Le mineur, c'est le damné De la terre :	Tout commence et tout finit Par la terre.
Tout comme un autre il est né Sur la terre ;	L'enfant qui naît et qui rit A la terre ;
Pourtant, il vit en prison Dans la terre ;	L'aïeul qui meurt et descend Dans la terre ;
Son ciel et son horizon, C'est la terre.	Tout cela refait du sang Pour la terre.

Mac-Nab.

Vierson, 1856-1890.

Œuvres poétiques : *Poèmes mobiles* (1885). — *Poèmes incongrus* (1887).
Chansons du Chat noir (1890).

Ecrivain drôlatique, poète biscornu qui fait de gigantesques pieds de nez « à la raison, aux choses graves et respectées dans le monde ; un trouvère facétieux qui semble chercher le manche à balai de la Fantaisie pour s'envoler au pays des lunes grimaçantes et des soleils de carnaval ». Chante des couplets macabres sur la *Guillotine*, les *Croque-Morts*, les *Squelettes* ; a fait la *Ballade des Accents circonflexes*, l'*Expulsion des Princes*, le *Bal à l'Hôtel de ville*, etc.

Le Pendu.

Un garçon venait de se pendre Dans la forêt de Saint-Germain, Pour une fillette au cœur tendre Dont on lui refusait la main.	Le brigadier, sans perdre haleine, Enfourcha son grand cheval blanc. Arrivé chez le capitaine, Il conta la chose en tremblant :
Un passant, le cœur plein d'alarmes, En voyant qu'il soufflait encor, Dit : " Allons chercher les gendarmes, Peut-être bien qu'il n'est pas mort !	" Un jeune homme vient de se pendre. A son âge, quel triste sort ! Faut-il qu'on aille le dépendre ? Peut-être bien qu'il n'est pas mort ! "

L'officier, frisant sa moustache,
Se redresse et répond soudain :
" Vraiment, c'est une noble tâche
Que de soulager son prochain ;
Cependant je n'y puis-rien faire,
Ça n'est pas de notre ressort.
Courez donc chez le commissaire,
Le pendu vit peut-être encor !

Le commissaire sur la place
Descendit, c'était son devoir.
D'un coup d'œil embrassant l'espace
Il cria de tout son pouvoir :
" Un jeune homme vient de se pendre.
Villageois, debout, courez fort,
Emportons de quoi le dépendre,
Peut-être bien qu'il n'est pas mort ! "

Vers le bois on arrive en troupe ;
On s'arrête en soufflant un peu.
On saisit la corde, on la coupe.
Le cadavre était déjà bleu !
Sur l'herbe foulée on le couche.
Un vieux s'approche et dit : " D'abord,
Soufflez-lui de l'air dans la bouche,
C'est pas possible qu'il soit mort ! "

Les amis pensaient : " Est-ce drôle
De se faire périr ainsi ? "
La fillette, comme une folle,
Criait : " Je veux mourir aussi ! "
Mais les parents, miséricorde !
Disaient en guise d'raison :
" Partageons-nous toujours la corde,
C'est du bonheur pour la maison. "

Victor Meusy.

Paris, 1856.

Œuvres poétiques : *Chansons d'Hier et d'Aujourd'hui* (1889).
Chansons modernes (1891). — *Chansons du Pavé* (1900).

Poète quelquefois drôlatique et fantasque, qui cultive en dilettante la chanson politique. Traite tous ses sujets avec une certaine élégance et non sans discrétion. Ironie fine.

Les Nuits.

Le jour s'efface
Et dans l'espace
Un souffle passe ;
Effroi des cœurs :
Chansons dolentes,
O valse lentes,
Ombres parlantes,
Echos moqueurs.

Lentement, lentement, du fond de la vallée
L'ombre monte et s'étend sous la voûte étoilée ;
Lumière et bruit,
Tout fuit ;
Le rêve suit
La nuit.

O nuit de Mai ! nuit parfumée !
Le buisson te donne l'encens
De tes bourgeons naissants
Et ta brise embaumée
Porte les trilles argentins
De rossignols lointains.

O fée, ô reine,
O nuit sereine,
Plus chère que le jour,
Tu mets des baisers sur les lèvres closes,
Des nids sous les roses,
Et dans les cœurs l'amour !

O nuit d'été ! ton ombre bienfaisante
D'un doux repos est le signal ;
Le moissonneur, laissant sa faux pesante
Gagne son toit d'un pas égal ;
Ta fraîche haleine
Vient embaumer la plaine
Du parfum des bois.
Brunes et blondes,
Allez danser vos rondes,
Au son du hautbois.

Ta blanche lune, ô nuit d'Automne !
Eclaire nos bois défeuillés

De ses rayons mouillés.

C'est bien un glas que le vent sonne
Dans le grand chêne au frontmouvant

Où plus rien n'est vivant.

Pâles amants, cherchez encore

La trace des sentiers fleuris,

Des ombrages chéris.

Redites à l'écho sonore

Votre suprême embrassement

Votre dernier serment !

O nuit d'Hiver ! ô nuit profonde
Toi qui répands sur nos sillons

La neige en tourbillons ;

Ton ouragan s'acharne et gronde

Avec des cris de loups hurlants
Sur la chaumière aux murs branlants.

Calmes, pensifs au coin de l'âtre,

Les vieux époux de soixante ans

Rêvent de leur printemps.

Belle bergère et gentil pâtre,

Il se tiennent tous deux pressés

Contre leurs cœurs glacés.

Lentement, lentement, du fond de la vallée

L'ombre monte et s'étend sous la voûte étoilée ;

Lumière et bruit,

Tout fuit :

Le rêve suit

La nuit.

(*Chansons d'Hier et d'Aujourd'hui.*)

A. Masson.

Paris, 1857-1921.

Œuvres poétiques : *Pour les Quais* (1905). — *En Miaou majeur*.

Fréquenta le Chat Noir presque à ses débuts. Passa ensuite au Chien Noir, fondé par V. Meusy. En 1897, reparait à la Boîte-à-Musique, après quoi il abandonna définitivement les tréteaux.

A fait paraître 3 vol. de traduction d'E. Pœ, 1 vol. de trad. de Dickens, un ouvrage sur l'Impératrice Eugénie.

Ecrivain très pur, penseur honnête et courageux, âme fière et noble.

Conseils.

Mets ta cocarde à ton chapeau
Et va, sans peur et sans reproche :
Ne dissimule dans ta poche
Ni ta chanson, ni ton drapeau.

Ta chanson, chante-la, sincère,
Chante-la par-dessus les toits,
A la barbe des bons bourgeois
Et sous le nez du commissaire ;

Ton drapeau, brandis-le, hautain,
Et maintiens-le, quoiqu'il en coûte ;
Marche droit et sûr de ta route
Vers ton but formel et certain.

Sois accessible à la souffrance
De tout ce qui souffre ici-bas :
Sois homme, et ne t'enferme pas
Dans un donjon d'indifférence.

Vide ta bourse, emplis ton cœur ;
Que ta maison hospitalière
Soit une auberge familière
Au vaincu plutôt qu'au vainqueur.

Avec ta foi pour viatique
Et ton idéal pour flambeau
Combats, souffre, meurs s'il le faut.
— Mais surtout, ne sois pas pratique.

Yann Nibor.

Saint-Malo, 1857.

Œuvres poétiques : *Chansons et Récits de Mer* (1893). — *Nos Matelots ; La Sirène* (1895).
Les Gens de Mer (1897). — *La Chanson des Cols bleus* (1901).

De son vrai nom, JEAN ROBIN. Fils d'un ancien pêcheur « *terreneuvais* » qui s'était établi menuisier à Saint-Malo. Fut matelot pendant vingt ans. Sans culture aucune; la *Légende des siècles* et les romans de Loti le révélèrent à lui-même. Ses chansons frustes et naïves disent l'âpre vie du bord, les drames de la côte, les croisières lointaines; elles disent les *lamentos* du marin en mer, ses bordées, les joies du retour, la vie tranquille au pays, quand la tempête l'épargne, que les requins n'ont pas voulu de son corps. C'est un vrai mathurin et un vrai poète. Sa langue, dénuée de toute rhétorique, est vive, franche, salée au besoin; d'un pittoresque qui enchante. Il a souvent des trouvailles d'expression d'une forte et saine originalité. « *Un Villon qui va sur l'eau* », a dit Claretie.

Les Naufragés du Thécla.

Connaissez-vous ç' dram' de mer là ?
 Çui des naufragés du Thécla ?
 Je l'connais et ça m'fait frémir,
 Quand i' m' arriv' de m'en souv'nir.
 L'Thécla c'était un grand norwégien,
 Qu'en plein' mer un ouragan d'chien
 Avait démoli complèt'ment.
 I' n' lui restait qu' neuf homm's seul'ment.
 Car, pour tâcher d'gagner un port,
 Les aut's préférèr'nt larguer l' bord.
 Pendant treiz' jours, les malheureux
 Crevant d' faim, n'eur'nt à s' mett' dans l'creux,
 — Trimballés ent' la mer et l'ciel, —
 Que la légèr' couch' blanch' de sel
 Qui s' formait su' des tronçons d'mâts
 Et qu' léchaient tout l' temps les pauv's gas.
 Aussi, pour en finir pus tôt,
 Cinq aimèr'nt mieux se j'ter à l'eau.
 Su' les quat' qui restaient à bord,
 Y'en avait un aux trois quarts mort,
 Qui dit aux aut's : « Mes vieux, faut m' tuer,
 Et puis, vous aurez d' quoi manger. »
 — Non, qu'i's dir'nt, faut tirer au sort
 Çui qu'on bouff'ra, quand i' s'ra mort. —
 L' sort fut donc tiré et comm' ç'tait
 L' nom du moribond qui sortait :
 « T'nez, qu' dit l' pauv' chien, v'là mon couteau.
 Allez-y ! Lardez-moi la peau. »

Un d'ses vieux frèr's, qu'avait l'moins peur,
 Le tua raide en lui saignant l' cœur,
 Et chacun but à mêm' le trou
 Jusqu'à qu' i' n'ait pus d'sang du tout.
 Leur soif fut calmé', mais l' lend'main
 Comme i's s' sentaient mourir de faim
 Et que rien n' passait su' la mer,
 I's s' mirent à dévorer sa chair.
 Lorsque, l' sezièm' jour, un danois
 Passant avec chargement d' bois,
 R'cueillit les malheureux mat'lots,
 I's étaient tous les trois idiots.
 Pauvr's bougr's en effet, y'avait d' quoi !
 Mais ç' qui me r'mu' l' pus l'cœur à moi,
 C'est qu' j'ai lu qu' leur gouvernement
 Veut les fair' paraître en jug'ment,
 Et quand j' pens' qu'on vient d' les coffrer,
 Ça m' donn' comm' des envi's d' pleurer.

Pierre Trimouillat.

Moulins, 1858.

Œuvres poétiques : *Dans la Vie. — Contes à dire debout.*

Né de famille bourgeoise. Débute à La Lyre bienfaisante qui voisinait, Place St-Michel, avec les Hydropathes. Au Chat Noir, Salis l'appelait le « Maître des Chants ». X. Privas le nomme : Baron de Montmartre et Prince du Rire. Satirique spirituel et bienveillant.

Le Vieux Buffet.

Dans un vieux buffet que j'emplis
 De documents de toutes sortes,
 Bon électeur, j'ensevelis
 Les feuilles politiques mortes ;
 Et souvent je consacre un jour
 A les sortir de leur chemise
 Pour les consulter à ma guise
 Et les classer avec amour...

Et solitaire en mon logis,
 Dans mon vieux buffet, quand je
 Parmi d'électoraux débris, [l'ouvre
 Immanquablement je découvre,
 Des candidats prompts à mentir,
 Ces longues tartines de prose
 Que le long des murs on appose,
 Sans plus jamais s'en souvenir...

Hier — voyant qu'il allait pleuvoir —
 J'ai sorti de sa sépulture
 Celle où mon élu fit savoir
 Qu'il posait sa candidature ;
 Et tristement j'ai revéçu,
 En quelques trop brèves minutes,
 Tout un temps de fiévreuses luttes,
 Où son concurrent fut vaincu.

Son programme m'a rappelé
 La chaude et célèbre journée,
 Où devant le peuple assemblé,
 La parole lui fut donnée ;
 Et — chose étrange — il m'a semblé
 Entendre encore sa promesse
 De mettre fin à ma détresse
 De contribuable volé...

Et puis je me suis rappelé
L'époque où, fier d'en être membre,
Mon représentant s'est mêlé
De mes affaires à la Chambre ;
Et — chose étrange — il m'a semblé
Qu'oubliant un peu sa promesse,
Il votait, doublant ma détresse,
Un budget beaucoup plus enflé...

... Et j'ai fermé mon vieux buffet
Plein de choses intéressantes, [fait
Songeant aux discours creux qu'on
Pour les foules toutes-puissantes,
Les foules qui vont aux scrutins,
Tantôt douces, tantôt cruelles,
Et qui croient tenir les ficelles
De nos politiques pantins !...

Léon Durocher.

Pontivy (Bretagne), 1862.

Œuvres poétiques : *Clairons et Binious* (1886). — *Binious et Tambourins* (1889).
Chansons de là-haut et de là-bas.

Chansonnier et auteur dramatique. Chanta au Chat-Noir ; fut un des fondateurs de la *Plume*. Breton de Paris qui « entend bourdonner, jusque sur les hauteurs de la Butte, l'appel nostalgique du pays breton ». Lyrisme celtique mêlé, parfois, d'ironie gauloise.

Pourquoi files-tu ?

I

Pourquoi files-tu là-bas sur la grève?...
Est-ce pour draper le lit dont je rêve,
Le vieux lit breton veuf de notre amour?...
Ne te presse pas ! car la mer écume ;
Et les matelots perdus dans la brume
Ne voient point briffer l'heure du retour.

Pendant que mon Yvonne
File et tourne son fuseau,
File au vent, ma goélette,
File entre le ciel et l'eau !

II

Pourquoi files-tu dans la chambre close?...
Est-ce pour draper le bel enfant rose
Dont tu dois cueillir le premier bonjour ?
Double les baisers sur sa tête blonde,
Puisque notre enfant doit venir au monde
Avant qu'au foyer je sois de retour.

Pendant que mon Yvonne
File et tourne son fuseau,
File au vent, ma goélette,
File entre le ciel et l'eau !

III

Pourquoi files-tu près de la chaumière ?
Est-ce pour dormir, dis ! sous la bruyère,
Côte à côte, au pied du clocher à jour?...
Ne t'occupe pas de moi, ma jolie !
Car c'est l'Océan qui, dans sa folie,
Drape les marins perdus sans retour.

Pendant que mon Yvonne
File et tourne son fuseau,
File au vent, ma goélette,
File entre le ciel et l'eau !

(*Chansons de là-haut et de là-bas.*)

Jacques Ferny.

Yerville, 1864.

Œuvres poétiques : *Chansons de la Roulotte. — Chansons immobiles.*

Chante au Chat Noir pour la 1^{re} fois en 1891. Chansonnier impassible, maître ironiste qui dit des « chansons immobiles » sans geste, sans impression dans la voix, avec l'attitude d'un faune de pierre à barbe rousse et pointue. Cultive surtout la chanson politique.

La Chanteuse et le Conférencier.

A quatre heur's, en nos p'tits théâtres,
Il est *smart* d'aller apprécier,
Parmi des foules idolâtres,
Un' chanteuse, un conférencier.
Tout se paye dans l'existence.
Sans épines pas de rosier..
De même, en cette circonstance,
Pas d' chanteus' sans conférencier !
Tout se paye dans l'existence :
Pas d' chanteus' sans conférencier !

La chanteuse est toujours charmante
Et toujours elle a du talent ;
Puis, quel que soit ce qu'elle chante,
Dès qu'elle chant' c'est excellent !
Au son de sa voix merveilleuse,
Impossible de s'ennuyer !
(*Sépulcral*).

Avant d'entendre la chanteuse
On entend le conférencier !

Entre temps, pour que la chanteuse
Se repos', le conférencier

Parle un peu, puis c'est la chanteuse
Qui repos' *du* conférencier.
Combinaison vraiment heureuse
Dont chacun peut bénéficier :
Car lorsqu'on entend la chanteuse,
On n'entend pas l' conférencier.

Le conférencier, la chanteuse
N'opèr'nt donc que successiv'ment.
O'n ne sait d'où vient l'agrément.
Chacun, dans la salle joyeuse,
Se dit : " Qu'est-ç' qui peut m'égayer ?
Est-ce la voix de la chanteuse
Ou l' silenç' du conférencier ? "

La chanteus' ne chante rien d'elle ;
Ses refrains sont de tous les temps.
Les auteurs qu'elle nous révèle
Sont souvent morts depuis cent ans.
Or, jugez de la différence :
— Le conférencier — bien plus fort !
Est l'auteur de sa conférence !
Malheureus'ment... il n'est pas mort !

Dominique Bonnaud.

Paris, 1864.

Journaliste jusqu'en 1893, où il entre au Chat Noir. Fait des vers, des chansons, des revues. Fonde la " Lune Rousse " (1904).

A fait plus de cinq cents chansons. Excelle surtout dans l'actualité.

Son *Mariage démocratique* est un des plus grands succès qu'on ait connus à Montmartre. Il en a été tiré plus de 30.000 exemplaires.

A fait un volume sur l'Amérique du Nord, à l'époque où il était attaché au secrétariat du Prince Roland Bonaparte qu'il accompagna dans ses voyages.

En août 1914, attaché volontaire au Cabinet de M. Mirman, préfet de Nancy.

X. Privas.

Lyon, 1865.

Œuvres poétiques : *Chansons chimériques* (1901). — *Chansons vécues* (1903).*L'Amour chante* (1904). — *La Chanson sentimentale* (1906).*La Chanson des Heures* (1907). — *Chansons vraies*. — *Chanson pour la nouvelle Amante*.*Chansons de Révolte*. — *Chansons d'aurore*. — *Litanies païennes*.*La Semaine d'Amour*. — *Chansons des Enfants du peuple* (1907).*La Douce Chanson* (1913). — *Chansons enfantines* (1913). — En collabor. avec sa femme :*Chansons Françaises* (1920), 2 parties : *Chansons d'Avant Guerre* ; *Chansons de Guerre*.*Pour dire entre Enfants* (1920).

De son vrai nom : Antoine Taravel.

Débuta au Caveau lyonnais en 1892. Dès son arrivée à Paris, à une soirée de la *Plume*, chanta les *Thuriféraires* et obtint un grand succès. Passa par le *Chat Noir*, les *4-Z'arts*, l'*Ane rouge*. Chanta depuis au *Carillon* et aux *Noctambules*. A vécu 25 ans de la vie de chansonnier montmartrois. Directeur de la *Chanson Française*. Propage, avec sa femme, Mme Francine Lorée-Privas, en France et à l'étranger, le culte de la bonne chanson. (1)

Prince de la Chanson depuis 1899.

Chante tous les sentiments qui élargissent, élèvent et ennoblissent l'âme humaine, le travail, la bonté, le rire, les moments tristes et joyeux de la vie, les grandeurs des spectacles de la nature. Élégance et distinction ; ne sacrifie rien aux mauvais goûts de la foule. Possède la verve et la belle humeur d'un d'Artagnan. On l'a appelé le « Mousquetaire de l'Idéal ».

Langue harmonieuse, claire et précise.

La Ronde des Heures.

I

Dig-ding-don, dig-ding-don,
Un vieil air de carillon
Frappe l'espace :
La Ronde des Heures passe
En tourbillon.

Heures d'Amour, Heures de Haine,
Tournez, tournez sur le chemin,
Le chemin ténébreux qui mène
A ce gouffre inconnu : Demain !

II

Dig-ding don, dig-ding-don,
Une idéale chanson
Naît vive ou lente,
La Ronde des Heures chante
A l'unisson.

Heures d'extase, Heures de joie,
Chantez, chantez sur le chemin,
Le chemin de rêve où flamboie
Comme un soleil d'espoir : Demain !

III

Dig-ding-don, dig-ding-don,
Voici la plainte d'un glas,
Sourde et mineure,
La Ronde des Heures pleure,
Tout bas, tout bas...

Heures de deuil, Heures de peine,
Pleurez, pleurez sur le chemin,
Le chemin d'angoisse qui mène
A ce val douloureux : Demain.

IV

Dig-ding-don, dig-ding-don,
Les chants vont s'évanouir
Parmi l'espace,
La Ronde des Heures passe
Et va mourir...

Heures d'Amour, Heures de Haine,
Mourez, mourez sur le chemin,
Le chemin de la vie humaine
Que barre cet écueil : Demain !

(1) Mme Francine Lorée-Privas, spirituelle et gracieuse Montmartroise, d'abord comédienne exquise, consacre maintenant son temps, son talent et sa voix à dire les chansons de Jouy, Dumestre, Perducci, Trimoquillat, Chebroux, Montoya, Boukay, Legay, Delmet, Privas, etc. — et aussi les siennes, car elle a composé elle-même de délicieuses œuvrettes (*Chansons pour Toto*, 1920). Inspiration fraîche et charmante.

En Famille.

Au joyeux foyer de famille,
Le plus chaud, le plus doux des nids,
Quand le soir naît, quand l'âtre brille,
Jeunes et vieux sont réunis.
Près des chenêts l'aïeul sommeille,
Bercé par le doux gazouillis
Des bambins qu'une bonne vieille
Mène en de fabuleux pays.

Car c'est l'heure exquise où la fée,
L'enchanteur, le nain, le géant,
Sous la conduite de Morphée,
Font une visite à l'enfant.
Qu'elle est poétique l'histoire,
Qu'il est captivant le roman,
Que du fin fond de sa mémoire
Tire l'aimable grand'maman !

Mais pourquoi fuyez-vous si vite,
O soirs bénis des jeunes ans,
Où s'assemble, pour nous, l'élite
Des rois et des Princes Charmants ?
O soirs de magie et d'extase,
Où l'avenir s'offre à nos yeux,
De par la vertu de la phrase,
Sous les couleurs des contes bleus !

Nous quittons trop tôt la demeure
Où les songes sont abrités,
Et voici que notre âme pleure
En face des réalités.
Car la vie est dure et méchante
Pour celui qui reste un enfant,
Pour le rêveur naïf qui chante
Sans souci du mal triomphant.

Frères, que le sort éparpille
Et force encore à guerroyer,
N'oubliez jamais la famille
Et son paisible et cher foyer.
En famille, des jours moroses
Se perd l'attristant souvenir,
Et les contes aux couleurs roses,
Y parent un autre avenir !

(*La Douce Chanson.*)

Maurice Boukay.

Dampierre-sur-Salon, 1866.

Œuvres poétiques : *Chansons d'amour* (1893). — *Nouvelles Chansons* (1895).
Chansons rouges. — *Le Roman de Pierrot* (1904). — *Les Chansons du Peuple* (1906).
Chansons grises.

De son vrai nom : Maurice Couyba.

A été professeur, député, sénateur, ministre, poète, chansonnier, auteur dramatique, conférencier. Vice-président de l'œuvre de la *Chanson Française* créée pour « les fauvettes parisiennes » par Ernest Chebroux et Lucien Descaves. Le poète du Tendre. Poésie vraie gracieuse. Était le parolier préféré de Paul Delmet. (1)

La Chanson de la Fileuse.

A ta quenouille au ruban blanc,
File, file pour ton galant !
File, file, belle promesse,
La chemise à plis, la chemise
Que ton heureux galant mettra
Bientôt, quand il t'épousera.
A ta quenouille au ruban blanc,
File, file pour ton galant !

A ta quenouille aux rubans verts,
File la nappe à cent couverts !
File, file, jeunesse aimable,
La nappe de la grande table,
Sur laquelle, de si bon cœur,
Nous boirons tous à ton bonheur !
A ta quenouille aux rubans verts,
File la nappe à cent couverts !

(1) Paul Delmet, qu'on a surnommé le Massenet chlorotique de la Butte, est mort en 1904. Il avait des idées charmantes. Phrase intime, légère, émue, qui dit quelque chose au cœur. Il a changé la forme de la romance. Son grand succès a provoqué la naissance d'un tas de sous-Delmet. *

A ta quenouille aux rubans d'or,
 File toujours, et file encor !
 File, file, belle épousée,
 La layette fleurdelisée
 Pour le futur Prince Charmant
 Que sera ton premier enfant !
 A ta quenouille aux rubans d'or,
 File toujours, et file encor !

A ta quenouille au ruban noir,
 File avant de dire bonsoir ;
 File, file, pauvre frileuse,
 Le dernier drap de la fileuse,
 Le linceul dont te vêtira
 Le cher aimé qui t'oubliera !
 A ta quenouille au ruban noir,
 File avant de dire bonsoir.

(*Vieilles Chansons de Franche-Comté.*)

La Chanson des pauvres Vieux.

Dans les jardins, lents et tremblants,
 Les pauvres vieux tous les soirs viennent.
 Sur les vieux bancs il se souviennent,
 Les pauvres vieux aux cheveux blancs.
 Songeant que les jours passent vite,
 Ils chantent : " *Gai ! la Marguerite !* "
 Les pauvres vieux aux cheveux blancs.

Voyant les gamins de sept ans
 Qui font des châteaux sur le sable
 Et qui réclament une fable,
 Les pauvres vieux rient aux enfants.
 Songeant que le jeu vaut l'école,
 Ils chantent : " *Bel hanneton, vole !* "
 Les pauvres vieux rient aux enfants.

Voyant les garçons de seize ans
 Poursuivre les vierges timides,
 Ils baissent leurs regards humides, —
 Les pauvres vieux sont indulgents. —
 Songeant : L'Amour, c'est la Nature !
 Ils chantent : " *La Bonne Aventure !* "
 Les pauvres vieux sont indulgents.

Voyant les soldats de vingt ans,
 Drapeau flottant, musique en tête,
 Ils se sentent le cœur en fête,
 Les pauvres vieux du bon vieux temps.
 Songeant que c'est l'âme française,
 Ils entonnent " *La Marseillaise,* "
 Les pauvres vieux du bon vieux temps

Voyant les veuves de trente ans
 Qui vont, tout de noir habillées,
 Parmi les fleurs ensoleillées,
 Les pauvres vieux pleurent longtemps.
 Songeant que le deuil n'a pas d'âge,
 Ils chantent : " *Page, mon beau page...* "
 Les pauvres vieux pleurent longtemps.

Voyant à la mort du soleil,
 Parmi les rayons et les ombres,
 Les barques des nuages sombres,
 Les pauvres vieux, pris de sommeil,
 Sentant que leur barque chavire,
 Fredonnent " *Le petit navire,* "
 Et dorment leur dernier sommeil.

(*Chansons d'Amour.*)

Léon Xanrof.

Paris, 1867.

Œuvres poétiques : *Rive gauche* (1887). — *Chansons sans gêne* (1889).

Chansons à Madame (1891). — *Chansons à rire* (1892).

Chansons ironiques (1894). — *Chansons parisiennes*. — *Chansons naïves*.

Bébé qui chante, etc.

De son vrai nom Léon Fourneau (Xanrof est l'anagramme de son nom traduit en latin : Fornax). Fut avocat à la cour d'Appel de Paris ; ancien attaché au Cabinet du Ministre de l'Agriculture ; ancien président de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, etc. Le plus parisien des chansonniers parisiens. Note mordante, incisive et drôle ; ironie parfois cinglante. Il a des mots cruels, sans avoir l'air d'y songer.

Se prodigua au *Chat Noir*, au *Bon Bock*, à la *Marmite*, etc. Admiré par Sarcey, Lavisse, Lemaître, Anatole France. Ne s'occupe plus aujourd'hui que de théâtre (comédies, opérettes, revues, saynètes.) A publié de nombreux volumes de nouvelles.

Le Juge d'Instruction.

Y avait un' fois un pau' prév'nu
 Qui d'puis six mois était dét'nu ;
 Savait pas d'quoi on l'accusait.
 Mais tous les jours il se disait :
 " Peut-être que, d'main, dans sa prison,
 Je verrai l' jug' d'instruction ! "

Or, le juge était aux bains d' mer ;
 L' s' retrempait dans l' flot amer.
 Mais septembre allait commencer,
 L' r'vint dans son pays, chasser...
 — Et le prév'nu, dans sa prison,
 Attendait l' jug' d'instruction !

Comm' c'était p't-être un innocent,
 En octobr' le jug' se pressant,
 Quitte la chasse, ses amours,
 Pour aller... fair' ses vingt-huit jours.
 — Et le prév'nu, dans sa prison,
 Attendait l' jug' d'instruction !

L' juge ensuit', jusqu'en février,
 Eut tant de cart's à renvoyer,
 D' visit's, de dîners suivis d' bal,
 Qu'il dut s' soigner, étant très mal.
 — Et le prév'nu, dans sa prison,
 Attendait l' jug' d'instruction !

Puis l' jug' trouvant un beau parti
 Et s'étant marié, partit ;
 Car tout l' mond' sait que notre ciel
 N'est pas bon pour la lun' de miel...
 — Et le prév'nu, dans sa prison,
 Attendait l' jug' d'instruction.

Et tant de temps s'est écoulé
 Qu' du prév'nul'on n' s'est plus rapp'lé ;
 Il était p't-être innocent, — mais
 Personn' ne le saura jamais,
 Car il est mort, dans sa prison,
 Sans voir le jug' d'instruction !

Jehan Rictus.

Boulogne-sur-Mer, 1867.

Œuvres poétiques : *Les Soliloques du Pauvre* (1895 et 1903). — *Doléances* (1899).
Cantilènes du Malheur (1902). — *Le Cœur populaire* (1914).

De son vrai nom Gabriel Randon.

Sa vie n'a été qu'une longue, une affreuse lutte contre les réalités. Elevé à Londres, puis en Ecosse, rentre en France en 1877. « Depuis, dit-il, j'ai vécu à Paris, où tout jeune, vers quinze ans, seul au monde, j'ai roulé, disparu, tribulé et produit comme j'ai pu ».

Dès dix-sept ans, s'essaya dans les jeunes revues où il fit de la poésie symboliste et décadente — et aussi dans les journaux. Appartint quelque temps à l'administration de la ville de Paris. Il connut alors Albert Samain, qui devint un de ses intimes. Fonda, en 1892, salle d'Harcourt, à Paris, les *Dictions poétiques*. Prit, en 1894, le pseudonyme de Jehan Rictus. En 1896, débuta aux Quat'z-Arts avec les *Soliloques du Pauvre*.

Ces poèmes écrits, dit Georges Oudinot, « dans cette langue faubourienne, si savoureuse, si triste, si gouailleuse, si éloquente et si pittoresque », Rictus les récitait merveilleusement ; il les dit sur un ton de mélodie, un peu comme des prières, avec la voix chantante du peuple des faubourgs. Il se sert d'une langue bien à lui, qui n'est pas l'argot d'Eugène Sue, ni de Richepin, ni de Bruant, mais le parler populaire, tel, autrefois, celui de Villon, et qui confère à ses poèmes une splendeur vraiment émouvante. « Langue unique, dit Henri de Régner, langue de poète et de truang, raffinée et sordide. Sorte de patois parisien expressif, concis, langue à la Villon, vivante, qui frappe l'image en bronze vert-de-grisé ».

Réquisitoire âpre et impitoyable, sans déclamation pourtant ni rhétorique, contre les puissants, les égoïstes, les bourgeois jouisseurs, contre toutes les iniquités sociales, les mensonges, les hypocrisies, les cynismes, l'œuvre de Rictus est néanmoins toute pénétrée d'humanité, de douceur, de pitié.

Ce Dante de la Misère, comme l'a surnommé Tailhade, est un grand, un sincère poète qui, « avec de pauvres loques de mots, débris innombrables ramassés çà et là dans le ruisseau, fait — très simplement — de la Beauté » (1).

Rictus, dit Samain, a « des trouvailles d'une beauté puissante et tragique, des cordes qui vibrent au profond de la douleur et de la pitié humaine, ... des accents lyriques d'ardeur puissante ou d'ironie noire ».

(1) H. de Régner.

Impressions de Promenade.

Quand j' pass' triste et noir, gn'a d'quoi rire.
Faut voir rentrer les boutiquiers
Les yeux durs, la gueule en tir'lire,
Dans leurs comptoirs comm' des banquiers.

J' les r'luque : et c'est irrésistible.
Y s' caval'nt, y z'ont peur de moi,
Peur que j' leur chopp' leurs comestibles,
Peur pour leurs femm's, pour je n' sais quoi.

Leur conscienc' dit : " Tu t' soign's les tripes,
" Tu t' les bourr's à t'en étouffer,
" Bon n'en v'là un qu'a pas bouffé ! „
Alors, dame ! euss y m' prenn'nt en grippe !

Gn'a pas ! mon spectr' les embarrasse,
Ça leur z'y donn' comm' des remords :
Des fois, j' plaqu' ma fiole à leurs glaces,
Et y d'vienn'nt livid's comm' des morts !

Du coup, malgré leur chair de poule,
Y' s' jett'nt su' la porte en hurlant :
Faut voir comme y z' ameut'nt la foule
Pendant qu' Bibi y fout son camp !

" — Avez-vous vu ce misérable,
" Cet individu équivoque ?
" Ce pouilleux, ce voleur en loques
" Qui nous r'gardait croûter à table ?
" Ma parole, on n'est pus chez soi,
" On n' peut pus digérer tranquilles...
" Nous payons l'impôt, gn'a des lois !
" Qu'est c' qu'y font donc, les sergents d' ville ? „

J' suis loin, que j' les entends encor :
L'vent d'hiver m'apport' leurs cris aigres.
Y piaill'nt, comme à Noël des porcs,
Comm' des chiens gras su' un chien maigre !

Pendant c' temps, moi, j' file en silence,
Car j'aim' pas la publicité,
Oh ! j' connais leur état d'santé,
Y m' fraient f... au clou... par prudence !

Comm' ça, au moins, j'ai l' bénéfice
De m' répéter en liberté
Deux mots lus su' les édifices :
" Egalité ! Fraternité ! „

Souvent, j'ai pas d'aut' nourriture :
(C'est l' pain d' l'esprit, dis'nt les gourmets.)
Bah ! l'Homme est un muff' par nature,
Et la Natur' chang'ra jamais.

Car, gn'a des prophèt's, des penseurs
 Qui z'ont cherché à changer l'Homme,
 Ben quoi donc qu'y z'ont fait, en somme,
 De c' Kilog d' fer qu'y nomm'nt son Cœur ?

Rien de rien... même en tapant d'ssus
 Ou en l' prenant par la tendresse
 Comm' l'a fait Not' Seigneur Jésus,
 Qui s'a vraiment trompé d'adresse :

Aussi quand on a lu l'histoire
 D' ceuss' qu'a voulu améliorer
 L' genre humain..., on les trait' de poires :
 On pourrait ben les exécrer :

On réfléchit, on a envie
 D' beugler tout seul " *Miserere* ",
 Pis on s' dit : Ben quoi, c'est la Vie !
 Gn'a rien à fair', gn'a qu'à pleurer.

(*Les Soliloques du Pauvre.*)

On nous permettra de réserver ici, sous ces pages toutes frémissantes d'humaine pitié, un petit coin à un poète-ouvrier, un mineur, qui dans son fruste et vieux patois septentrional, nous dit les souffrances et les misères, mais aussi le charme triste et la beauté des pauvres vies qui l'entourent, qui exalte le fatigant labeur de la fosse, mais aussi, les mille petites joies de la vie du mineur. Nous voulons parler de

Jules Mousseron.

Denain, 1868.

Œuvres poétiques : *Fleurs d'en bas* (1877 et 1923). — *Croquis au charbon* (1877). — *Feuillets noirs* (1901).
Coups de pic et Coups de plume (1905). — *An pays des Corons* (1907).
Les Boches au Pays noir (1919).

A douze ans entre dans la mine et depuis, n'a cessé de descendre dans la fosse et de partager le sort de ces compagnons mineurs qu'il a si bien décrits et chantés. Il a composé ses vers, simples et expressifs, pleins de saveur et d'émotion vraie aux heures que lui laissait libres la rude tâche quotidienne. La célébrité lui est venue vers la trentaine. Gustave Kahn loue, au « Figaro », la haute valeur de sa fruste poésie, Philéas Lebesgue et Dorchain préfèrent deux de ses livres. Et on l'aime, parce que, dit Dorchain, il répand sur les êtres vivants et jusque sur les choses inanimées, le trop plein de son cœur généreux et tendre.

L' VIEUX MINEUR.

L'œit éteint, s' vieill' piau tout' jonne,
 I n'est point gai, l'vieux mineur !
 Eun' fichelle artient s'marronne (1)
 Et cha n'annonç' point l'bonheur.

I démeure avec es' fille :
 Ch' est li qui soign' les infants.
 Il touille el' soupe ed' sus l'grille,
 In bertonnant (2) d' temps en temps.

I s'imbête, et cha l'tracasse,
 I n' peut pas sarcler s' jardin.
 Quand el' pau'v' vieux i s'abasse,
 S' tiète all' tourn' comme un moulin.

Etr' toudis dins s' bac à chintes...
 Incor s'il sarot marcher,
 Il'rot boir' des bonn's nintes !
 Mais i pourrot s'écrouler...

I n'oubl' fauque (3) ès' misère
 Qu' quand ses infants sont tertous,
 L' soir, à l'intour dé s' kaière (4)
 Et qu' i lieu parl' des grisous.

Il a tout vu dins les fosses :
 Ses sauv'tag's i sont curieux.
 Leurs cœurs palpit'nt, les tiots gosses,
 In acoutant l' pau'v' vieux...

In v'not l'quère à chaqu' minute
 Quand arrivot d's accidints.
 Combin d'cops i a fait la lutte
 Avec el' grisou grign'-dints !

Il a tell'mint des blessures
 Qu'in n' sarot-pu les compter.
 Il est couvert ed' coutures,
 Pir' qu'un ancien guernadier.

Si cha s'rot parmi l' mitralle
 Qu' i s'arot si bin conduit,
 Il arot d'pus d'eun' médaille ;
 Mais i s'est battu dins l' nuit.

Va, consol'-té, brav' Batisse :
 Les rubans, t' les as d'sus t' piau.
 In vot bin qu' t'as du service :
 T' carcass', ch' est un vieux drapeau !

(*Feuillets noirs.*)

(1) Pantalon. — (2) Bougonnant. — (3) Seulement. — (4) chaise.

Les Petites Baraques.

(SEPT ANS.)

— M'man ? Laiss' moi voir les p'tit's baraques
dis,... arrê't' toi M'man,... me tir' pas !
Tu m' sahut's, tu m' fais mal au bras...
Aïe, M'man ! Tu m' fous toujours des clagues !

Ben vrai, c' qu'y a du populo !
M'man ? y rigol'nt comm' des baleines...
Quoi c'est-y qu'y leur jacqu't' el cam'lot ?
Pheu !... C' que ça pue l'acétylène !

M'man, les " bolhommes " ! M'man, les " pépées ",
les " ciens d' fer ", les flingu's, les " misiques ",
les sabr's, les vélos " mécaliques " !
oh ! Moman, c' que j' suis égniaulé !

C' qu'y coût' cher " l'ceval " du milieu ?
Ç'ui-là qu'est pus grand qu'eune enseigne ?
J' vourais l'avoir, moi, nom d'un guieu !
Aïe, M'man ! Tu fous toujours la beigne !

Quiens,... ton baluchon qui s' défait !
Y te l'ont r'fusé chez ma " Tante " ?
C'est p't-êt' pour ça qu' t'es pas contente ?
Oh ! va donc, Moman, qué qu' ça fait !

N' t'occup' pas si tu n'as pas d' sous,
c'est pas pour m'ach'ter que j' t'arrête ;
mais rien que d'z'yeuter les joujoux,
moi ça m' fait du bien aux mirettes.

Si l' dâb' rentr' pas mûr et sans l' rond,
quiens, tu m' paieras eun' tite échelle,
eune orange ou deux sous d' marrons ;
va M'man, ç'a f'ra la rue Michel !

Oh ! là là ! c' que j' suis fatigué !
On l'est pas h'encore à Saint-Ouen ?
Pus qu'on trottai'll', pir' que c'est loin,
Oh ! Moman, c' que j' suis fatigué !

La neige entr' dans mes godillots ;
ça fait du tort à mes eng'lures ;
j'ai beau êt' un gas à la di're,
j'ai comme un lingu' dans les boïaux !

Tu sais, l' sâl' mô'm' de l'épicier ?
Y fait son crâneur, son bourgeois ;
l'aut' nuit, l'a eu dans ses souïers
eun' tit' balance et des vrais poids...

n'avec eun' bell' petit' bagnole,
 eun' boît' de troufions, un guignol ;
 c'est " l' Pèr' Noël ", à c' qu'y paraît ;
 pour voir, dis Moman, c'est-y vrai ?

— Vous, qu'y nous a d'mandé, les crapauds,
 'spliquez-moi c' que vous avez eu
 de la part du " Petit Jésus " ?

— " Nous, qu'on y a balancé, la peau ! "

Alorss, t' sais pas c' qu'y nous a dit,
 M'man ? Y nous a applés " plein-d'-poux " :

— " Le Pèr' Noël, c'est sûr, pardi,
 va pas chez des purées comm' vous ! "

Vingt dieux ! Du coup, moi, mes frangines,
 tous dessus on y a cavale :

ah ! qu'est ç' qu'on y a mis comm' volée !

Dame aussi ! Pourquoi qu'y nous chine !

Pis, on y a cassé ses affaires ;

pis après, on s'a fait la paire ;

ben, tu sais pas c' qu'y nous a dit ?

— " Tas d' salauds, j' vas l' dire à mon père
 et j' vous f'rai couper vot' crédit ! "

.

Oh ! là, là, Moman ! Quoi qu'y t' prend ?

Marée ! C'est lui la " mauvais' graine " !

Aïe ! Oh ! Soupé ! Minc' ! que j'étrenne !

Sûr, on voit ben qu' c'est l' Jour de l'An !

(*Le Cœur populaire.*)

Gabriel Montoya.

Alais (Gard), 1868. — Paris, 1914.

Œuvres poétiques : Chansons naïves et perverses. — Les Chansons grises.

La Folle Chanson. — Les Fièvres galantes. — Les Berceuses bleues.

Toutes les Flûtes. — Théâtre.

Études de médecine à Lyon. Vint à Paris ; promena de café en café, du Caveau de la Gauloise à celui des Alpes Dauphinoises, du Quartier Latin à la Butte, ses strophes sentimentales. S'engagea comme médecin à bord des navires de la Compagnie Transatlantique ; visita les côtes d'Afrique et celles d'Amérique ; donna sa démission et retourna au Chat Noir (1895). Depuis n'a plus cessé de rimer. Devint directeur et propriétaire du Cabaret des Quat'-z-Arts. Écrivit, après la tournée qu'il fit en province avec Salis, *Le Roman comique du Chat Noir*. Mourut victime d'un tragique accident de bicyclette.

Poète charmant et un peu mélancolique.

Noël du Poète.

La bise amère de décembre
 Et le brouillard, gris compagnon,
 Se glissent furtifs dans ta chambre
 Et font pâlir ton lumignon,
 Poète !

Sur ton pupitre, front penché,
 Voguant vers l'océan des Rimes,
 Rien ne te dit quand tu t'escrimes
 A parfaire un rythme ébauché :
 C'est fête !

Et cependant prête l'oreille,
 Pour un instant, fuis loin des vers !
 Autour de toi, Paris s'éveille :
 C'est donc vrai, le vieil Univers
 Frissonne !

C'est Noël : un Dieu de justice,
 Un Dieu d'amour et de beauté,
 Un Dieu poète, ton complice,
 Va se vêtir d'Humanité,
 Victoire !

Malgré la neige en tourbillon
 Qui sème des fleurettes blanches
 Aux pointes des plus hautes branches,
 Ecoute le gai carillon
 Qui sonne !

Et, tout heureux, tu sens en toi
 Malgré la bise et ses tortures,
 L'essaim de tes œuvres futures
 Gromder et porter sous ton toit
 La Gloire !

Théodore Botrel.

Dinan, 1868.

(Œuvres poétiques : *Les Chansons de chez nous* (1898). — *Contes du Lit-Clos* ;
Chansons de « La Fleur de Lys » (1899). — *Coups de clairon* (1900).
Les Chansons en Sabots (1901). — *Chansons pour Lison* ; *Chansons en Dentelles* (1902).
Chantez les Gâs ; *Chansons de Jacques-la-Terre*, 2 séries ;
Chansons de Jean-la-Vague. — *Chansons de not' pays* (1903).
Chants et Poèmes ironiques (1903). — *Les Chansons de Jean qui chante* (1907).
Les Chansons des Clochers à jour ; *Les Alouettes* (1912).
Les Chants du Bivouac. — *Chansons de Route*.

D'une vieille famille de forgerons, a vécu ses premières années dans la campagne bretonne, au Parson (Ille-et-Vilainé) auprès de sa grand-mère. Fut ensuite à Paris où il connut des heures difficiles. Tour à tour apprenti serrurier, joaillier, marchand de musique, clerc d'avoué, employé dans une assurance maritime, puis aux ateliers des téléphones, et enfin dans une compagnie de chemins de fer. Paraît au *Chat Noir*, où il dit, avec succès, ses premières chansons : *La Paimpolaise*, *Jean Guenille*, *Vœu à St-Yves*, *Le Rouet*, etc.

A partir de ce moment, ne chante plus guère que la Bretagne. Chansons tour à tour gaies ou tristes, héroïques ou tendres. Fonda, en 1908, la revue : *La Bonne Chanson*.

« ...Son inspiration est de source franchement populaire... Ses chansons respirent la fraîcheur des choses primitives. Les épisodes de la vie paysanne et de la vie nautique, en Bretagne, se déroulent à travers son œuvre comme en une fresque naïve qui, pour ne pas viser aux grands effets, n'en a pas moins son charme, et, à tout prendre, sa beauté ». (1)

Vœu à Saint-Yves.

I

Un jour, sur un gros navire,
Vire au vent, vire, vire !
 La veuve embarqua son gas...
 Le marin ne revint pas !...

II

Fit vœu de faire un navire,
Vire au vent, vire, vire,
 De l'offrir à saint Yvon,
 Patron de " Ceux qui s'en vont ! "

III

Pour la coque du navire
Vire au vent, vire, vire,
 La pauvre vieille aux abois
 A pris son sabot de bois ;

IV

Pour le grand mât du navire,
Vire au vent, vire, vire,
 La misaine et l'artimon,
 A pris trois branches d'ajonc ;

(1) Anatole le Braz (Préface aux "*Chansons de chez nous*".)

V

Pour les vergues du navire,
Vire au vent, vire, vire,
 A rompu, tout aussitôt,
 Ses aiguilles de tricot ;

VI

Pour les voiles du navire,
Vire au vent, vire, vire,
 Tailla le beau tablier
 Qu'elle eut pour se marier ;

VII

Pour les agrès du navire,
Vire au vent, vire, vire,
 Les étais et les haubans,
 Coupa ses beaux cheveux blancs ;

VIII

Pour achever le navire,
Vire au vent, vire, vire,
 Le baptisa de ses pleurs...
 Puis y mit les trois couleurs ;

IX

Pour porter chance au navire,
Vire au vent, vire, vire,
 Elle planta, sur l'avant,
 Sa petite croix d'argent !

X

Enfin, prenant le navire,
Vire au vent, vire, vire,
 S'en fut le porter, nu-pied,
 A Saint-Yves de Tréguier.

XI

Pour la Veuve et le Navire
Vire au vent, vire, vire,
 Saint Yvon tant pria Dieu...
 Qu'il lui ramena son fieu !
 (*Chansons de chez nous.*)

Les Grands Berceaux.

Autrefois, tout petits hommes,
 Dans nos tout petits berceaux
 Que nous faisons de bons sommes
 Près des grands lits à fuseaux !
 Aujourd'hui la Mer profonde
 Nous a pris à nos mamans
 Et balance autour du monde
 Nos trois-mâts... Berceaux géants !

Bercez nos adieux,
 Grands Berceaux de chêne,
 Qui cinglez joyeux
 Vers la mer lointaine.
 Vos pauvres marins
 Ont le cœur en peine !...
 Grands berceaux de chêne,
 Bercez nos chagrins.

Beaux trois-mâts si fiers en rade,
 Beaux vaisseaux, gare aux écueils.
 Car à plus d'un camarade
 Vous servirez de cercueils :
 Sur les rocs qui les défoncent
 Les flancs noirs se sont ouverts
 Et les grands Berceaux s'enfoncent,
 Lentement, dans les flôts verts !

Bercez nos trépas,
 Grands Berceaux-épaves,
 Lorsque, tous en tas,
 Nous coulons en braves !
 Que nos songes graves
 N'aient plus de réveils !...
 Grands Berceaux-épaves,
 Bercez nos sommeils !

Cependant, bien des semaines,
 Bien des mois se sont passés
 Et, toujours, dans leurs carènes,
 Les trois-mâts nous ont bercés ;

Le bon vent gaîment nous pousse ;
 La Bretagne n'est pas loin :
 Déjà la brise est plus douce,
 Et sent bon l'odeur du foin !

Bercez notre Espoir,
 Grands Berceaux de Rêve :
 A l'horizon noir
 La France se lève !
 Déjà nos amours
 Rôdent sur la grève...
 Grands Berceaux de Rêve
 Bercez nos Retours !
 (*Chansons des Clochers à Jour.*)

Franc-Nohain.

Corbigny (Nièvre), 1873.

Œuvres poétiques : *Flûtes* (1898). — *Les Chansons des Trains et des Gares* (1899).

De son vrai nom Maurice Legrand. Publia d'étranges petits « poèmes amorphes », comme les appelle J. Lemaître, dans le *Chat Noir*, où il met en scène des objets inanimés, analyse leurs « âmes », expose des faits dépourvus d'intérêt. Humoriste plein d'esprit.

Le Garde-Barrière.

Et la famille tout entière
 Interroge, l'œil anxieux, la cloche de verre,
 Où, majestueux, se prépare,
 — Problème, espoir, — le melon, dont
 On projette de faire don,
 Très diplomatiquement, au chef de gare.

Et puis, et puis,
 Il y a aussi le petit coin bordé de buis,
 Où sont les fleurs :
 Admirez les jolies pensées,
 Pieusement et copieusement arrosées,
 avec ardeur, le cœur rêveur,
 Par la fille aînée, fiancée
 Au jeune et vaillant aiguilleur...

C'est là que les grands tournesols,
 Rongés d'une ambition folle,
 Regardent, jaunes de dépit,
 La gare, dont les feux, là-bas, brillent dans la nuit,
 Et les attristent, —
 Eux qu'éternellement poursuit,
 (Bisque !... bisque !...)
 Cette idée fixe :

Etre un disque ! —

(*Les Chansons des Trains et des Gares.*)

Les Crêpes.

Dans une livre de farine,
 Délayez quatre œufs, s'il vous plaît,
 Quatre œufs, blancs, jaunes, au complet
 (Moins les coquilles, j'imagine).
 Ajoutez un litre de lait
 Pour une livre de farine.

Que la pâte soit homogène :
 Ne vous laissez point déranger.
 Tournez, tournez sans ménager
 Ni votre temps, ni votre peine ;
 Cognac et sel, huile de Gênes
 (On ne peut que vous engager
 A user d'un cognac âgé) ;
 D'un soupçon de fleurs d'oranger
 Parfumez la pâte homogène.

Puis, quand luit la première étoile,
 — Car paresseuse autant que loir,
 Pâte qu'au matin l'on travaille
 Ne se lèvera que le soir, —
 Versez la pâte dans la poêle,
 La poêle enduite de saindoux,
 — Ou de beurre selon vos goûts, —
 Quand luit la première étoile.

Alors sautez, sautez les crêpes,
 Comme Mazeppa dans la steppe,
 Ainsi que carpe et carpillon —
 Si diaphanes, qu'un rayon
 De soleil vous prendrait, ô crêpes,
 Plus blondes qu'un corset de guêpe,
 Pour des ailes de papillon...

Ce soir nous mangerons des crêpes.

Gaston Dumestre.

Tarbes, 1875.

Œuvre poétique : *Chansons*.

Fils du baryton Dumestre, qui chanta à l'Opéra de Paris de 1856 à 1865. Fut de tous les Cabarets de Montmartre (dirigea pendant quelque temps le Cabaret de la *Truie qui file*), dit ses chansons à Bruxelles, au Caire, à Stockholm, à La Haye, etc. A travaillé aussi pour le théâtre.

Bateaux de Bois, Vaisseaux de Fer.

Au temps des vieux bateaux de bois
 Qui naviguaient sous les étoiles,
 Autrefois
 Je tissais des voiles...

Depuis que des vaisseaux de fer
 Les ont remplacés sur la mer,
 Ah ! pauvres vieilles que nous sommes,
 Tissons des linceuls pour nos hommes.

J'avais trois fieux vaillants et forts
 — Vire, vire ma navette,
 J'avais trois fieux vaillants et forts,
 Aujourd'hui, tous les trois sont morts.

Mon premier gars, un beau matin,
 — Vire, vire ma navette,
 Mon premier gars, un beau matin,
 S'en est allé sur le " Lutin ".

Puis ce fut le tour du cadet
 — Vire, vire ma navette,
 Puis ce fut le tour du cadet
 Qui partit sur le " Farfadet ".

Et le troisième, on l'emmena
 — Vire, vire ma navette,
 Et le troisième, on l'emmena
 Pour l'embarquer sur l' " Iéna ".

A l'Etat je les ai donnés
 — Vire, vire ma navette,
 A l'Etat je les ai donnés...
 L'Etat me les a ramenés.

Car mes trois fieux sont revenus
 — Vire, vire ma navette,
 Car mes trois fieux sont revenus
 L'un après l'autre, froids et nus.

J'ai tissé, d'un cœur douloureux
— Vire, vire ma navette,
J'ai tissé, d'un cœur douloureux
Un beau drap blanc pour chacun d'eux.
Maintenant, sous leur croix de bois
— Vire, vire ma navette,
Maintenant, sous leur croix de bois
Les voilà couchés tous les trois ;

Et pas un seul n'est sur les flots,
— Vire, vire ma navette,
Pas un seul n'est mort sur les flots
De la mort des vrais matelots...
Au temps des vieux bateaux de bois
Qui naviguaient sous les étoiles,
Autrefois
Je tissais des voiles...

Depuis que des vaisseaux de fer
Les ont remplacés sur la mer,
Ah ! pauvres vieilles que nous sommes,
Tissons des linceuls pour nos hommes.

Citons, pour terminer les noms de quelques autres chansonniers ou diseurs montmartrois :
EUGÈNE LEMERCIER (1862) : *La Vie en Chansons* ; *Autour du Quartier* ; *Chansons de l'Âme et du Cœur* ; *Chansons effrontées*.

EDMOND TEULÉT (1862), Auteur de la *Chanson du Grillon* ; *Chansons du Siècle dernier* ; *Il faut des Chansons* (1914).

YON-LUG (de son vrai nom Constant Jacquet, Oullins, 1864). Chansonnier étrange.

PAUL WEIL (Paris, 1865) : *Chansons su' V' Pouce* (1907). Chansons ironiques et gouailleuses, dont la verve satirique est tempérée par une constante bonne humeur, une franche gaieté.

VINCENT HYSPA (Narbonne, 1865) : *Parodies perdues*. *Chansons d'Humour* (1903). Pince sans-rire étonnant. Excellé à noter les petits faits de l'histoire contemporaine. Son ironie familière et bon enfant s'est attachée à tous les présidents de la République.

FURSY (de son vrai nom Henri Dreyfus, 1866). Entra d'abord au *Carillon*, puis passa au *Tréteau de Tabarin* (1895), qu'il dirigea depuis 1899 et auquel il donna le nom de *Boite à Fursy*. Créateur de la chanson « rosse » : *Chansons rosses*, 2 séries (1898). *Chansons de la Boite*.

JEAN GOUDEZKI (Louvignies-Bavay, 1866) : *Les Montmartroises* ; *Vieilles Histoires* ; *Chansons de Lisières*. Poète abracadabrant et funambulesque.

NUMA BLES (Marseille, 1871) : *Chansons mystiques* ; *Chansons des mal écloses*. Chansonnier satirique, qui se plaît à parodier l'actualité.

GEORGES BALTHA (Paris, 1872). S'est uniquement confiné dans la chanson et dans la revue. Interprète de ses œuvres dans les cabarets artistiques depuis 1892 (Quat-Z-Arts, Tréteau de Tabarin, Lune Rousse). Environ deux cents chansons, surtout d'actualité, et une douzaine de revues ; collaborations aux journaux humoristiques.

Lucien Boyer, Maxime Brienne, Eugène Manesau, Georges Docquois, Hugues Delormes, Jean Varney, Montéhus, Maurice Hallé (poète et chansonnier bauceron, directeur de la *Vache enragée*, de Montmartre), et, en Belgique, Endhoven, Marcel Lefèvre, etc.

APPENDICE

Nous groupons sous cette rubrique quelques poètes sur lesquels nous sont parvenus des renseignements tardifs ou trop peu complets.

John-Antoine Nau.

San-Francisco, 1860. — Tréboul (Finisère), 1918

Œuvres poétiques : *Au Seuil de l'Espoir* (1897). — *Hiers bleus* (1904). — *Vers la Fée Viviane* (1908).
En Suivant les Goélants (1914). — *Poèmes triviaux et mystiques* (1921).

Né de parents français. De son vrai nom Eugène Torquet. Vint en France (avec sa mère, restée veuve toute jeune), à 3 ans l 2. Accomplit, en qualité de pilote, plusieurs voyages aux Antilles et à Haïti. Voyage ensuite pour son plaisir. Revenu en Europe en 1886, commença son existence errante qui dura trente-deux ans. Habita Malaga, les Canaries, les Baléares, la Corse, le Midi de la France, l'Espagne, l'Algérie, etc.

En prose : *Force ennemie* (1903), le premier roman qui obtint le prix Goncourt ; le *Prêtre d'Amour* (1905) ; *La Gennia* (1906) ; *Cristobal le Poète* (1912) ; *Thérèse Donati* (1921) ; *Les Trois Amours de Benigno Reyes* (1921). A traduit le *Journal d'un Ecrivain*, de Dostoïewski (1904).

Un des poètes les plus neufs de notre époque. A découvert un symbolisme nouveau : celui de la couleur. Et la couleur chez lui est une musique. Jean Royère, son biographe et son annonciateur, à qui l'on doit la publication de ses œuvres posthumes, le considère comme un créateur au moins égal à Baudelaire.

Chemins.

Sentes si loin de tout, dans le désert breton
Désert vert animé de mirages de fées,
Sentes si enfermées dans le « feuillu » profond,
Dans la sauvagerie ondante des buissons
Et le mystère velouté des pins, frôlé
Par une brise humide et si dolement bleue,
Qui me montrait, sous les taillis ébouriffés,
Rebroussés, les flots dolement bleus à des lieues!

Comme vous me saouliez, ô sentes de trappeurs
Du brutal, farouche et fauve encens de vos fleurs !
O la folie de ma liberté fanfarante !
Et comme vous m'avez fait comprendre, le soir,
Par le roux désespoir des leurs déclinantes,
Le bonheur d'être seul parmi vos rouges souches,
La volupté d'être si loin — et, l'effroi noir
Et la tristesse du « Petit Chaperon Rouge » !...
(Vers la Fée Viviane.)

La Goélette.

La femme rude, à l'air hagard, aux yeux meurtris,
 Qui regarde, penchée à sa haute fenêtre,
 Le port, gouffre étroit dans les rocs fauves et gris,
 Puis le ciel floral où des étoiles vont naître,
 L'exquis et triste vol des goélands dans l'air,
 Le doux adieu lilas des falaises voisines,
 Les clochers roses qui veillent sur les collines,
 Et la ville, au grand jour dure neige de pierre,
 Qui darde maintenant sa flèche incarnadine
 Vers les nuées où glissent des formes changeantes,

La femme navrée aux prunelles expectantes
 Dont le regard, obstinément revient au port,
 Ne voit plus, sur les courtes vagues mutinées,
 La noire goélette roulant bord sur bord
 Ou se cabrant en virevoltes forcenées,
 Comme prête à briser la chaîne qui la tient
 Mouillée à l'abri des récifs grondants, mais bien
 Une âme sombre qui bondit, emprisonnée.

(Vers la Fée Viviane.)

Jean Carrère.

Œuvres poétiques : *Les Buccins d'or.*

Appartient à l'époque héroïque du Symbolisme, mais ne s'emprisonne dans aucune étroite formule d'école. Eut toujours le respect de la forme classique.

Les Hirondelles.

Nous, dont le vol répand l'annonce de la joie
 Et ramène l'azur au ciel occidental,
 Vers les brumes où la lumière nous envoie,
 Nous allons proclamer le printemps triomphal.

Nous passons. Nous venons des confins de la terre,
 D'horizons toujours bleus, d'archipels toujours verts,
 Et de sables ardents qui laissent, fleurs de pierre,
 S'épanouir des sphinx sur le seuil des déserts.

Puis, nous avons fait halte aux vieux murs que domine
 L'immobile splendeur des portiques vermeils ;
 Notre aile s'est trempée aux flots de Salamine,
 Et les lauriers du Pinde ont bercé nos sommeils.

Nous passons. Par delà l'Italie empourprée
 D'un antique prestige et d'un jeune avenir ;
 Par delà Naples rose, et Sorrente, et Caprée,
 Et Rome où tout écho vient naître ou retentir,

Nous cherchons un pays de gloire où reverdisse
 L'olivier qu'autrefois apportèrent les dieux,
 Et tendons vers la France, à nos hymnes propice,
 L'aile qui frémissait au vent de tous les cieux.

(*Les Buccins d'or.*)

La Belle Aventure.

Crinières d'ombre et vous, cuirasses de clarté,
 Forêt des lances d'or, moisson des vierges lames,
 Tumulte des buccins, houle des oriflammes,
 Et vous aussi chevaux hennissants de fierté,

En guerre! — Sur les flots d'où naquit la beauté,
Nos vaisseaux de conquête ont ordonné leurs rames;
L'espoir sonne, et voici qu'appareillent nos âmes
Vers le relèvement de la Libre Cité.

Nous allons délivrer Minerve prisonnière;
Les barbares, devant nos galops de lumière,
Fuiront loin des lauriers qu'ils ne peuvent cueillir;

Et les peuples, sachant que l'azur nous envoie,
Tresseront, sur le seuil du fertile avenir,
Des guirlandes d'amour pour les preux de la Joie!

(*Les Buccins d'or.*)

Paul-Jean Toulet.

Pan, 1867. — Guéthary, 1920.

(Œuvres poétiques : *Contrerimes* (1901).

A la fois créole et Béarnais; ses parents habitaient l'île Maurice, où il alla passer trois ans après son baccalauréat. A son retour séjourna près d'un an à Alger. Se fixa définitivement à Paris en 1898. Voyagea aussi en Angleterre et en Chine. Vie littéraire très active. Publia des contes, des articles d'art, des romans, des fantaisies, des "pensées sauvages", etc. Pendant ces dix dernières années, à Guéthary, dans le pays basque, où il s'était retiré, malade, met au point plusieurs ouvrages (*Comme une Fantaisie*, 1918; les *Contes de Behanzigue*, 1921), récrit un roman : *La Jeune Fille verte* (1920); polit sans cesse ses poèmes et leur donne une forme de plus en plus concise et parfaite.

Ironie désenchantée. "Style allègre et vif, dit Léon Daudet, semé d'allusions elliptiques, où la clarté de Voltaire rejoint par moments l'énigme dorée mallarméenne, et qui a, en sur-raffiné, la saveur naturelle du terroir français".

Est aussi l'auteur de *Monsieur du Peur, homme public*; *Les Trois Impostures*; *Mon Ami Nane* (1904); *Les Tendres Ménages* (1905); *Le Grand Dieu Pan*; *Les Demoiselles La Mortgage*; *Le Souper interrompu*; *Paperolles*.

Toute allégresse a son défaut,
Et se brise elle-même.
Si vous voulez que je vous aime,
Ne riez pas trop haut.

C'est à voix basse qu'on enchante
Sous la cendre d'hiver
Ce cœur, pareil au feu couvert,
Qui se consume et chante.

(*Contrerimes.*)

Le coucou chante au bois qui dort,
L'aurore saigne encore;
Et le vieux paon qu'Iris décore
Lui jette un long cri d'or.

La colombe de ma cousine
Pleure comme un enfant.
Le dindon roue en s'esclaffant.

Il court vers la cuisine,
(*Contrerimes.*)

* * *

La vie est plus vaine une image
Que l'ombre sur le mur.
Pourtant l'héroglyphe obscur
Qu'y trace ton passage

M'enchante, et ton rire pareil
Au vif éclat des armes,
Et jusqu'à ces menteuses larmes
Qui miraient le soleil.

Mourir, non plus, n'est ombre vaine.
La nuit, quand tu as peur,
N'écoute point battre ton cœur:
C'est une étrange peine.

(*Contrerimes.*)

Pierre Camo.

Céret (Pyrénées-Orientales), 1877.

(Œuvres poétiques : *Le Jardin de la Sagesse* (1906). — *Les Beaux Jours* (1913).
Le Livre des Regrets (1920).

Magistrat dans les colonies. Epicurien ayant le goût de l'ordre et de la mesure.

Fils bien portant de Baudelaire. Langue sobre et solide. Sa "sagesse" est contenue en ce vers : "... le charme de vivre est fait de peu de chose".

Les Derniers Fruits.

Fruits trop mûrs ! les derniers d'une saison qui meurt,
Fruits marqués des couleurs et des feux de l'automne,
Opulence finale et suprême faveur
D'une terre qui s'abandonne.

Vous cédez au poids seul de la maturité,
Et nul vent froid, nulle cruelle intempérie,
En cet automne austral, calme comme un été,
N'a fait votre pulpe meurtrie.

Chaque jour qui s'en va fait place en souriant
Au jour nouveau qui vient, chaque morte ramure
Laisse sa part de sève au rameau verdoyant,
La fleur cède à la graine mûre.

Le vivre et le mourir ont la même douceur !
Mais pourrons-nous jamais, pleins de cette pensée,
Asservir au destin l'orgueil de notre cœur,
Et son ardeur désabusée ?

Comme un arbre penché sous la charge des fruits,
Notre bel aujourd'hui resplendit et décline
Sous un ciel revêtu de la couleur des nuits
Où déjà demain se devine.

O Terre, inspire-nous de ton enseignement !
Comme s'ouvre un épi, comme un fruit se détache,
Incline peu à peu jusqu'au renoncement
Ce cœur qui vainement s'attache.

Terre des Dieux perdus ! Terre que les tombeaux
Dénoncent à l'avance, à mourir condamnée
Dans la stérilité morne de tes plateaux,
Mais qui, face à la destinée,

Attises comme un feu splendide et terminal
L'éclat tombé du sang de tes races obscures,
Et les reflets derniers du bel automne austral
A la chute des mangues mûres !

(*Les Beaux Jours.*)

Pierre Fons.

Toulouse, 1880. — Cambo, 1917.

Œuvres poétiques : *L'Heure amoureuse et funéraire* (1904). — *Estampes, sonnets* (1904).
La Divinité quotidienne (1908).

Mort au sanatorium militaire de Cambo. Poésie philosophique.

La Victoire du Jour.

La splendeur du soleil vient me reconquérir ;
L'ombre qui fut mon cœur se mêle aux ombres claires
Des feuilles : ce repos pour mes yeux solitaires
Est doux comme un baiser qui ne peut pas mourir.

Si le Passé, mauvais ou cher, qui vint s'offrir
A mes désirs d'enfant, tout proches de la terre,
Est encore vivant, j'entends sa voix se taire :
Sous les arbres si beaux je ne sais plus souffrir.

Douces feuilles d'été, sœurs des nids et des ruches,
Gardiennes des clos d'ombre aussi frais que les cruches
Où les sources, à l'aube, alanguissent leurs bruits,

Je bénis votre paix, à mon âme pareille,
Et dans ces jours plus blonds que la plus blonde treille.
Je sens mon cœur mûrir comme vos rouges fruits !

(*L'Heure amoureuse et funéraire.*)

Ils t'ont menti...

Ils t'ont menti ceux qui proclament le néant
Et prévoient le hasard maître immortel des mondes !
Si les matins s'éploient sur les collines blondes,
La vie a dans son sein quelques secrets plus grands.

Les livres t'ont fait mal, ô trop pensif enfant !
Ne les écoute plus ; car à ton cœur répondent
Sans cesse les amours dont les ardentes rondes
En ton sang ont ému de plus forts battements.

Entends, entends le guide éternel qui t'appelle ;
Il faut vivre les jours : toute la vie est belle,
Même à travers les pleurs, même à travers la nuit ;

Et quand la mort bientôt étreindra les collines,
Épie à l'horizon se répandre la nuit
Que nouent dans l'infini les étoiles divines.

(*La Divinité Quotidienne.*)

Jean-Marc Bernard.

St-Rambert d'Albon. — Souchez, 1915.

Œuvres poétiques : *Sub Tegmine Fagi.*

Poète dauphinois. Horace, Ronsard, Malherbe et Moréas, étaient ses maîtres préférés ; aimait aussi Charles d'Orléans, Villon, Mathurin Régnier, Tristan. Poésie d'inspiration légère, tout imprégnée de volupté patenne.

Coupé en deux par un obus à Souchez.

Presque à plat ventre dans l'herbe
Qu'ombrage un fin peuplier
Je regarde scintiller
Les eaux du Rhône superbe.

Ce paysage tranquille
Sait emplir de sa douceur
L'intelligence et le cœur
Comme un beau vers de Virgile.

Arbres et collines font,
De l'autre côté du fleuve,
Une image toujours neuve
Sur l'immobile horizon.

Pourrai-je dire comment
Il ravit mon indolence ?
Mieux vaut goûter son silence
Et me taire également...

(*Sub Tegmine Fagi.*)

De Profundis.

Du plus profond de la tranchée,
Nous élevons les mains vers vous,
Seigneur ! Ayez pitié de nous
Et de notre âme desséchée !

Nous sommes si privés d'espoir,
La paix est toujours si lointaine,
Que parfois nous savons à peine
Où se trouve notre devoir.

Car, plus encor que notre chair,
Notre âme est lasse et sans courage.
Sur nous s'est abattu l'orage
Des eaux, de la flamme et du fer.

Eclaircz-nous dans ce marasme.
Récônfortez-nous, et chassez
L'angoisse des cœurs harassés ;
Ah ! rendez-nous l'enthousiasme !

Vous nous voyez couverts de boue,
Déchirés, hâves et rendus...
Mais nos cœurs, les avez-vous vus ?
Et faut-il, mon Dieu, qu'on l'avoue ?

Mais aux morts, qui tous ont été
Couchés dans la glaise ou le sable,
Donnez le repos ineffable.
Seigneur ! Ils l'ont bien mérité.

Léon Vérane.

Toulon, 1885.

Œuvres poétiques : *La Flûte des Sotyrès et des Bergers*, vers et prose (1909). — *Terre de Songe* (1912).
Dans le Jardin des Lys et des Verveines rouges (1913). — *La Gardeuse de Paons* (1917).
Prochainement : *De Haute Lice* et *Les Images au Jardin*.

D'une vieille famille provençale, avec, du côté paternel, une lointaine hérédité espagnole. Fondateur (1911), sous le titre "Les Facettes", de cahiers de poésie, qui furent l'organe du groupe Fantaisiste, fondé avant la guerre par Carco, Derème, Pellerin, Bizet, Vérane et quelques autres.

Œuvres délicatement orfévrees comme des joyaux précieux.

Le Lapidaire mort.*Pour Tristan Derème.*

Comme le soir fanait les vitraux des ogives,
 Le lapidaire est mort devant son établi,
 Où l'argent gris et mat se colore et s'avive
 Du feu de l'escarboucle et du sang du rubis.

D'un coffret d'or, ouvré de flores délicates,
 S'échappe et flue un long collier d'aigues-marines
 Et, près d'un bracelet fleuri de tourmalines,
 S'ouvrent striés et fous les yeux ronds des agates.

Et la lune d'hiver qui coule dans la salle,
 Comme un givre fait luire à ses frôlements d'or
 Des éclats de diamant et des fragments d'opale
 Dans la barbe frisée du lapidaire mort:

*(Terre de Songe).***Le Tisserand.**

J'ai courbé les jets d'eau sur les bassins moirés,
 J'ai fait se tordre l'arabesque des vignes,
 J'ai strié de clarté les ombres des forêts
 Et de mes doigts neigea la tristesse des cygnes.
 J'ai mûri doucement en des vergers de soie
 Les fruits que me tendaient les automnes passés
 Entre la tige en pleurs et la branche qui ploie ;
 De fils d'or et d'argent bien souvent j'ai tracé
 La moisson soleilleuse et le fleuve glacé.
 Mes yeux m'ont conseillé des images fleuries :
 J'ai conduit la nuance en chatoyants détours,
 Et puis pour décorer les chambres de ma vie
 J'ai brodé des baisers dans la trame des jours.

*(De Haute Lice.)***François Mauriac.**

Bordeaux, 1885.

Œuvres poétiques : *Les Mains jointes* (1910). — *L'Adieu à l'Adolescence* (1911).Appartient aux groupes du *Temps Présent* et des *Cahiers*, revue catholique de littérature et d'art, onnée par l'*Amitié de France*, en 1912.

" Beaucoup de mesure, dit M. Barrès, nul mensonge, la plus douce et la plus vraie musique de chambre ».

A fait aussi des romans : *L'Enfant chargé de chaînes* (1913) ; *La Robe Prétexte* (1914) ; *La Chair et le Sang* (1920) ; *Préséances* (1921).**L'Examen particulier.**

Dans la prairie au long des minces peupliers,
 Je marche lentement, la tête un peu baissée,
 Et craignant que s'égare au hasard ma pensée,
 Je m'isole pour l'examen particulier.

Cependant que la voix doucement importune
 D'un jeune homme qui fait tout haut ses oraisons
 Monte sous la verdure des jeunes frondaisons,
 Mon âme est une trouble et profonde lagune
 Où je jette la sonde et cherche les bas-fonds.

Mon Dieu, sous le pardon de votre ciel, ce soir,
 Je découvre humblement le fardeau de misère
 Que je portais au fond de moi, sans le savoir,
 Dans l'ingénuité de mon âme légère...

Si légère, qu'au long des jours et des années,
Elle a toujours cherché le tumulte et le bruit,
Redoutant plus que tout ce silence des nuits
Qui nous met face à face avec la destinée...

Dans l'allée ondulante et unie à souhait
Pour que l'on y médite un à un les mystères,
Je croise des amis souriant de se taire
Et de me saluer d'un petit geste austère...

Je songe à tout le bien que mon âme eût pu faire
A l'âme rencontrée, et qu'elle n'a pas fait.

Je songe que de vous, ô mon Dieu, séparé,
J'aimai les vieux pastels, les fleurs, les livres rares,
L'étoffe douce où longuement les doigts s'égarèrent
Et fus triste — goûtant le bonheur de pleurer...

On ne me vit jamais errer sur les chemins
Où la foule s'épand, fleuve mélancolique ;
Avec les vers en moi chantant et la musique,
J'étouffais les appels et les sanglots humains.

Mais, prodige d'amour, de pardon et de grâce !
Vous n'avez pas voulu que mon cœur fût banni
Du banquet nuptial, — ô pitié jamais lasse ! —
Et, repêché infini près du mal infini,
Si grand que soit ce mal, votre amour le dépasse.

Je retourne à la vie, ardent, joyeux et fort,
Le cœur pacifié, l'âme encore éblouie,
Comme l'apôtre au soir des visions inouïes
Et qui silencieux descendait du Thabor,

Comme ceux-là qui sur le chemin d'Emmaüs,
A cette heure où la nuit à venir est si lente,
Sentaient, dans la douceur du soir, leur âme ardente,
Pendant que vous leur parliez — Seigneur Jésus.

(*Les Mains jointes.*)

Francis Caillard.

Œuvres poétiques : *Les Vivantes* (1908). — *Les Rosiers sur la Tombe* (1912).

Chante d'abord les choses coutumières, les vertus des vieilles bourgeoisies, le calme des dimanches provinciaux. Observation menue et spirituelle. A fait ensuite des vers plus recueillis, d'inspiration chrétienne.

A fait partie du groupe des poètes spiritualistes qui s'étaient proposé de "provoquer une réaction contre ce qu'il y a de grossier et d'insthétique chez les continuateurs du naturalisme". A ce groupe appartenaient en outre A. Delacour, Noël Nouët, Hélène Seguin, Claire Virenque, etc.

Le Blanc Dimanche.

Le blanc Dimanche plat est sans bruit sur la ville.
Paresseusement, comme un lézard au soleil,
Dédaigneux de l'effort et des besognes viles,
Il s'attarde dans la langueur de son réveil.

Des femmes, au jardin calme, sont à rien faire,
Langoureuses en peignoirs blancs. Il fera chaud.
Il y a des oiseaux partout dans la lumière
Avec les premiers sons des cloches. — Il fait beau !

On se redit cela comme une découverte.
C'est le bonheur qu'on sent dans la beauté du jour.
Un homme avec un autre, à l'office, disserte
Sans hâte, en des mots clairs avec du rire autour.

Des gens vont à la messe et referment leur porte.
— Comme il doit y avoir des amoureux au bois !
Des amoureux comme des fleurs : de toutes sortes !
Ils y sont gais, sans doute, et j'y fus, quelquefois.

Mais ce matin, je n'aurais pas la force même
De m'attrister un peu d'amours que je n'ai plus :
On est doux, sans savoir pourquoi, comme un poème,
Comme les arbres allégés quand il a plu...

Il n'y a plus de gens qui crient leurs marchandises.
Le clocher blond répand, tel un règne, sa voix
Qui baigne, comme un flot, tout autour de l'église
Et réjouit le cœur des quartiers d'autrefois.

Il est plus fier que tous les jours ; il est la Route.
Il importe : et, dans toutes les maisons, on dit :
« C'est donc l'heure déjà du déjeuner ? Écoute...
Voici sonner, là-haut, la messe de midi. »

(*Les Rosiers sur la Tombe.*)

Guy-Charles Cros.

Œuvres poétiques : *Le Soir et le Silence* (1908). — *Les Fêtes quotidiennes* (1912).
Les Pastorales quotidiennes (1920).

Dimanche Soir.

Un crépuscule tiède, lumineux et rose
tombe sur cette fin de dimanche parisien ;
c'est un des premiers jours de mars. A peine on ose
croire à tant de douceur sous un ciel si calin.

Et cependant on va, soudain léger et souple,
roi d'un pays féérique qu'on ne soupçonnait pas.
Rien ne nous meurtrit plus, ni la jaidure des couples
ni le piétinement des pieds bêtes et las.

La joie de ne rien dire et d'être solitaire,
l'art aisé de la vie, tout s'éclaircit à voir
que le vrai et le seul bonheur qui soit sur terre
est de respirer l'air de ce paisible soir.

— Des bonnes passent à deux, chapeaux verts, confidences,
et mon cœur dur incline aux pires indulgences. —
Les cafés sont remplis de gens à l'air heureux
qui se disent des choses qu'ils estiment profondes :
les manilleurs échangent des mots connus entre eux...

O ce soir simple et doux des premiers temps du monde !
(*Les Fêtes Quotidiennes.*)

Valentine de Saint-Point.

Œuvres poétiques : *Poèmes de la Mer et du Soleil* (1905). — *Poèmes d'Orgueil* (1908).

D'origine bourguignonne ; petite-nièce de Lamartine. Célèbre en vers passionnés le sol et la race, toutes les forces, toutes les splendeurs de la vie universelle. A écrit aussi des romans, des contes, des œuvres dramatiques, et des études d'esthétique.

Au Soleil.

Soleil, se peut-il donc que je ne sois pour Toi
Qu'une corolle que tu éclos et déflores,
Qu'une feuille tremblante, un fruit que tu colores,
Qu'un être inconscient qui te voit sans émoi ?

Est-il possible que le parfum que tu mets
 Sur ma peau en moiteur ne te soit davantage
 Que l'odeur du lilas et celle de l'ombrage ?
 Que pour toi ma chair soit la neige des sommets ?

Le bruissement de l'herbe et le cri des oiseaux
 Autant que ma pensée ardente et créatrice
 Te seraient chers ! Ma voix ne serait que complice
 Des rumeurs de l'insecte et des clameurs des eaux ?

Soleil, se peut-il que tu n'aimes pas plus qu'eux
 Mes chants harmonisés et qui rythment ta gloire,
 Et que mes conscience, intuition, mémoire,
 Ne t'émeuvent pas plus que leur instinct oiseux ?

Est-il possible enfin que ton rayon vermeil
 Ne s'attarde jamais sur ma chair désireuse
 Avec plus d'amour et d'ardeur dévoteuse
 Que sur le marbre froid et l'éternel sommeil ?

Qu'un être s'offre à Toi, t'apportant avec lui
 Fleurs, fruits, chants, toute la nature qu'il résume,
 Que loin de t'accueillir comme tout a coutume,
 Avec insouciance ou sacrilège ennui,

Il voit ta beauté, l'adore et connaît tes dons :
 Que pour se mieux donner il reste solitaire,
 T'aime sans inconstance et sans yeux pour la Terre
 Que tant d'ardeur, d'amour et d'exaltations
 Te laissent insensible,
 Soleil, est-ce possible ?

(*Poèmes d'orgueil*).

Mme Jane Catulle Mendès.

Œuvres poétiques : *Les Charmes* (1904). — *Le Cœur Magnifique* (1909). — *La Ville merveilleuse* (1913).
 On a dit de ses livres qu'ils étaient « une grande symphonie sentimentale et passionnée.... »

Alors...

Un jour je serai vieille, il faut bien que j'y pense.
 Alors, d'avoir subi tout ce qui fut vécu
 Avec un cœur si fort que rien ne l'a vaincu,
 Alors, alors, quelle sera ma récompense ?

C'est d'abord ma beauté qui partira de moi :
 Seule je le saurai, blessée et patiente ;
 Puis, toute heure effeuillant l'espérance riante,
 Chaque soir je suivrai quelque nouveau convoi.

Mes tendres yeux brûlants n'auront plus de lumière,
 Ma voix ne saura plus tous les accents humains ;
 A quoi bon parfumer mes inutiles mains
 Puisque tout s'est éteint de leur fièvre première.

Au printemps rien de moi ne prendra son plaisir :
 Je ne saurai plus être une petite chose,
 Une fille du ciel, une sœur de la rose,
 Ni jouer vivement avec l'enfant Désir.

Et, n'étant jamais plus impulsive et sacrée,
 Nul cher souffle à mon cou ne me fera frémir :
 Inerte comme on est quand on va s'endormir,
 Vivante, je serai la momie enserrée.

Je me ressouviendrai de moi tranquillement,
Ainsi que d'une sœur jeune qui serait morte,
Et, sans me retourner quand on ouvre une porte,
Je craindrai chaque mot et chaque mouvement.

On ne me dira plus : « Comme vous êtes belle ! »
Que ce soit véritable ou que ce soit rêvé,
Parce qu'un battement de mon cœur avivé
A pu faire songer que je suis immortelle.

On ne me dira plus, sincères ou menteurs,
Les mots qui font qu'on croit à son tendre génie,
Et, pleurant à jamais la divine harmonie,
Je n'aurai près de moi que de mauvais acteurs.

Dans les nuits de juillet faites de transparence,
N'ayant pour écouter que ma pauvre raison,
Je voudrai le silence autour de la maison
Pour ne pas fatiguer ma pâle indifférence.

Si la mélancolie où gîte le péché
M'apporte le secret de sa détresse vaine,
Je la consolerais sans partager sa peine ;
Mon corps sera voûté mais plus jamais penché.

J'aurai ce cœur meurtri qu'aucun espoir ne panse,
Qui, d'avoir trop souffert ne pouvant plus souffrir,
Se juge désormais indigne de s'offrir.
Alors, alors, quelle sera ma récompense ?

(*Le Cœur magnifique.*)

Henriette Charasson.

Le Havre.

Œuvres poétiques : *Attente, Poèmes, 1914-1917* (1919).

Débute très tôt dans la vie littéraire (*Etude sur Jules Tellier*, au *Mercury de France*, 16 oct. 1909). En 1920, nouvel article sur l'*Evolution de la sentimentalité moderne*, dans le même *Mercury* où un moment Rachilde, fatiguée, lui demanda d'alterner avec elle pour la critique des romans chaque quinzaine. A en outre écrit quelques contes dans des journaux et un petit roman d'enfant, *Grigri* (*Grande Revue*, mai-juin 1914) et deux nouvelles dans la *Revue hebdomadaire*. Donne, dans l'*Action française*, sous le pseudonyme (collectif) d'Orion, une "Revue des revues" et, tous les lundis, un feuilleton de critique des livres dans le *Rappel*.

Passa les trois premières années de la guerre chez ses parents, à Montivilliers. C'est là qu'elle écrivit, dans le deuil de son frère, *Attente*, poème qui rappelle la forme de Claudel, ni vers ni prose, mais d'un rythme harmonieux, comme le battement d'un cœur.

Dans ces prières si humaines, Henriette Charasson se révèle douce et violente, profondément sincère en ses élans de tristesse et d'espoir quand même.

Henriette Charasson a épousé, depuis le 1 mars 1920, René Johannet, historien, critique et sociologue (*Principe des Nationalités*; *Au Seuil de l'Europe nouvelle*; *Les Responsabilités de Denis Papin*; *Le Dieu des Idées*, etc.).

A Cam.

Ce n'est qu'à certaines minutes que je comprends enfin, mon frère, que tu es mort.

Pour moi tu es parti depuis des mois, et je crois seulement que ton absence se prolonge,

Et je vis comme si j'étais sûre qu'ils te gardent là-bas dans leurs noires forêts,

Mais je crois que tu reviendras quand sonnera le jour de la grande victoire,

Et je t'attends, sans voiles sombres, obstinée doucement devant les yeux amis pleins de pitié.

Et l'on s'étonne de mon courage, mais où est mon courage, puisque je crois toujours que tu me reviendras ?

Puisque je crois toujours que tu reparaitras un jour sous ce même porche de vieilles tuiles, dans ce même costume bleu clair que tu avais le soir de ton dernier départ ?

Ensemble nous étions sortis dans le petit sentier qui traverse les calmes prairies,

Et tu me tenais par l'épaule, de ton geste habituel, doux et protecteur.
Et nous marchions de la même cadence, unis dans la nuit qui tombait,
Et c'est peut-être ce soir-là que nous avons senti plus fort encore la force de notre tendresse.

Tu es parti en souriant et tu nous as dit : au revoir !

Comment croirais-je que tu ne reviendras plus, puisque tu n'as jamais manqué pour moi à tes promesses ?

Ce serait la première fois que tu m'aurais trompée...

Et de quel usage serait mon amour, et quelle pauvre force serait donc la sienne

Si je ne parvenais à te faire revenir d'entre ces morts parmi lesquels ils croient que tu es couché !

Nul ne m'a donné la preuve que tu n'es plus de ce monde,

Et je ne puis m'en rapporter à leurs aveux incertains.

Et je t'attends, car il faut bien que, dans la nuit, une femme entretienne la veilleuse

Pour que le malade ne se croie pas seul et pour que l'âme ne se détache pas du corps.

Peut-être, si tu vis encore, peut-être que tu devines la petite flamme immobile

Par delà les pays ravagés qu'on a mis entre nous ?

Dors, mon silencieux, repose-toi, et ne crains pas que la lampe s'éteigne,

Il me semble que je t'attendrai toujours, mois après mois, toute ma vie,

Avec des cheveux blancs j'espérerai encore que tu vas reparaitre.

Ce n'est qu'à certaines minutes que je puis comprendre, parfois, que tu es mort. (1)

Novembre 1916.

(Attente.)

Jean Cocteau.

Œuvres poétiques : *Le Prince frivole* (1910). — *La Danse devant Sophocle* (1912).

Le Cap de Bonne-Espérance. — *Poésies*. — *Escapes* (1920).

Fut d'abord influencé par la Comtesse de Noailles et Edmond Rostand. Puis se lance dans l'excentrique. Chef, un moment, d'un groupe dadaïste. Brouillé avec Dada, semble revenir à plus de simplicité. Sa préciosité ne l'empêche pas, à l'occasion, d'avoir du souffle.

Le Visage.

Quand le masque intangible où l'enfance reluit
S'envolera soudain de mon jeune visage,
La mer pleine de ciel et le chaud paysage
Ne seront plus ceux-là que j'aimais avec lui.

Triste de leur beauté renaissante et rivale,
Vieux avant l'heure auguste où l'on sait être vieux,
Je ne leur tendrai plus que mes yeux envieux,
Moi qui les reflétais dans un miroir ovale.

Vienne le soir lassé si le matin fut beau !
Mais lorsque le matin est trop bref ou trop grave,
Le doux charme en allé fait gémir le plus brave
Et le premier refus est un petit tombeau.

Mais qu'importe ! Brûlons ! Vers ma divine cendre
Je ferai retourner mon cœur se dispersant,
Ainsi que les soldats du bataillon Persan
S'interrompaient de fuir pour revoir Alexandre.

(*La Danse de Sophocle*.)

Batterie.

Soleil, je t'adore comme les sauvages
à plat ventre sur le rivage.

Fais-moi le corps tanné, salé,
fais ma grande douleur s'en aller.

Soleil, tu vernis tes chromos
tes paniers de fruits tes animaux.

Le nègre dont brillent les dents
est noir dehors, rose dedans.

(1) *Attente* est dédié à son frère Cam Charasson, engagé volontaire, disparu le 28 septembre 1915, devant Neuville-St-Vaast. Voici cette dédicace :

A Toi qui fus le Confident de toutes mes joies et de mes misères, ces Poèmes par toi inspirés
Et ces Poèmes d'un Bonheur et d'une Peine que tu n'auras pas connus.

Moi je suis noir dedans et rose
dehors, fais la métamorphose.

Change-moi d'odeur et de couleur
comme tu as changé Hyacinthe en fleur.

Fais bruire la cigale en haut du pin
fais-moi sentir le four à pain.

L'arbre à midi rempli de nuit
la répand le soir à côté de lui.

Fais-moi répandre mes mauvais rêves,
soleil, boa d'Adam et d'Eve.

Fais-moi un peu m'habituer
à ce que mon pauvre ami Jean soit tué.

Loterie étagé tes lots
de vases, de boules, de couteaux.

Tu déballes ta pacotille
Sur les fauves, sur les Antilles.

Chez nous sors ce que tu as de mieux
pour ne pas abimer nos yeux.

Baraque de la Goulue, manège
en velours, en miroirs, en arpeges.

Arrache mon mal, tire fort
charlatan au carrosse d'or.

Que j'ai chaud ! c'est qu'il est midi,
je ne sais plus bien ce que je dis.

Je n'ai plus mon ombre autour de moi,
Soleil ! ménagerie des mois.

Soleil, Buffalo Bill, Barnum,
tu grises mieux que l'opium.

Tu es un clown, un toréador
tu as des chaînes de montre en or.

Tu es un nègre bleu qui boxe
les équateurs, les équinoxes.

Soleil, je supporte tes coups,
tes gros coups de poing sur mon cou.

C'est encore toi que je préfère,
soleil, délicieux enfer. (1)

Vincent Muselli.

Œuvres poétiques : *Les Travaux et les Jeux* (1914). — *Masques* (1919).

Forme pure ; poèmes savamment ordonnés, d'une haute noblesse d'inspiration.

Salut à l'Année.

Des douze mois échus rejetant la dépouille,
L'Année en cette nuit sort du temps descellé,
Et, secouant la cendre antique qui la souille,
Orne d'un jeune gui son front renouvelé.

Déjà des maux passés perdant la souvenance,
Chacun, pour l'accueillir, ouvre un cœur courageux ;
Déjà, de toutes parts, l'espoir qui la devance
Suscite en son honneur les rires et les jeux.

Pour que soit dignement sa naissance fêtée
Accordons une lyre aux vœux de l'univers ;
Que d'un dieu rigoureux la savante dictée
Impose à nos souhaits la cadence des vers !

Si le ciel, écoutant ce chant pieux et grave,
Protège à son départ ses pas aventureux,
Elle continuera sans y trouver d'entrave
Un chemin commencé sous des signes heureux.

Contre elle le destin n'aura point de ressource,
Le deuil avec les pleurs lui seront étrangers,
Et les jours pleins et mûrs qu'amassera sa course
Passeront en éclat les fruits de nos vergers.

(*Les Travaux et les Jeux.*)

(1) Nous donnons cette poésie à titre d'échantillon des bizarreries auxquelles certains poètes se sont amusés en ces derniers temps.

Rappelons, à ce propos, que le Manifeste Dada fut lancé à Zurich, en 1918, par Tristan Tzara. Ce mouvement a eu — c'est déjà du passé ! — son heure de succès. Ses principaux représentants ont été Philippe Soupault, Francis Picabia, Paul Eluard, Louis Aragon, Georges Ribemont-Dessaignes, André Breton, Paul Dermée, etc. Quelques Revues : *Anthologie Dada* ; 391 ; *Nord-Sud* ; *Littérature* ; *Sic* ; *Z* ; *D' H 2 O* ; *Proverbe* ; *Cannibale* ; *Dadaphone*, etc.

Edmond Fleg.

Œuvres poétiques : *Le Mur des Pleurs* (1909). -- *Le Psaume de la Terre promise* (1919).

Poésie animée d'un grand souffle biblique.

La Terre répond aux Étoiles...

Planètes, mes sœurs, Étoiles, Nébuleuses,
Qu'étonnent les combats de ma chair ténébreuse,
Ignorez mon tourment, détournez vos regards,
Laissez-moi me cacher dans les espaces noirs.

Ou si vous envoyez, à travers l'étendue,
Vos rayons visiter ma douleur,
Qu'ils ne voient que la honte où je suis descendue.
Qu'ils pardonnent mon crime — à mes pleurs.

J'ai souffert, lorsque au temps de mes gazeux sommeils,
Un matin m'arracha du soleil ;
J'ai souffert, quand la lune au visage plaintif
S'échappa de mon sein convulsif.

J'ai souffert, quand le froid des infinis obscurs
Eteignit mon front pur dans l'azur ;
J'ai souffert, quand la peau de mes premières eaux
Se troua, sous des pluies de métaux.

Quand mon ventre plissé, pétrifiant ses rides,
Enfantait les montagnes arides,
J'ai souffert.
Quand mes lèvres, tordues par des flammes solides,
Vomissaient mes entrailles torrides,
J'ai souffert.

Et j'ai souffert, pour me parer de vertes chevelures,
Pour me farder la joue à tous les fards des fleurs ;
Et j'ai souffert, en pailletant mes voiles d'eaux et de ramures.
D'animaux diaprés aux changeantes couleurs.

De mes souffrances, quand je crus avoir connu la somme,
Je me fis un miroir avec l'âme de l'homme ;
Et j'y lus, pour ma danse aux bonds illimités,
L'hymne d'ordre et d'amour par vos globes chanté.

Mais voici que mes fils, de leurs mains ennemies,
Déchirent le travail de ma longue douleur :
Ils refont des chaos avec mes harmonies ;
Ils renvoient au néant la joie du Créateur.

Et sous les ouragans que forge leur pensée,
Quand tous les cris du monde ont pris le cri du fer,
Comparant ma torture aux tortures passées, —
Je ne me souviens pas d'avoir autant souffert.

(*Le Mur des Pleurs.*)

Paul Verlet.

Œuvres poétiques : *De la Boue sous le Ciel.*

Ce livre contient des poèmes d'une simplicité poignante.

Le Copain.

On t'a porté, la nuit, par la marne pouilleuse.
Tes bonhommes pleuraient. Leurs rudes mains pieuses,
Timides, t'effleuraient, comme un petit qui dort ;
Leurs genoux cadencés ballottaient ton front mort,
Et ton sang clair coulait le long de nos chaussures.

Ta capote n'avait qu'une croix pour parure,
Les étoiles du ciel regardaient par ses trous !...

Mais nous sommes tombés, pour prier, à genoux,
Quand j'eus pris sur ton cœur les lettres de ta mère,
Et qu'on vous eut mis, toi, puis ta jeunesse, en terre.

Et, fermant pour toujours les clartés de tes yeux,
J'ai, simplement, comme auraient fait tes pauvres vieux,
Mon héros de vingt ans, baisé ta chair de marbre !

Et j'ai laissé ton âme à l'âme des grands arbres !

(*De la Boue sous le Ciel.*)

Henri Ghéon.

Œuvres poétiques : *Foi en la France* (1916). — *Le Miroir de Jésus* (1920).
Les Trois Miracles de Ste Cécile (1918). — *Le Pauvre sous l'Escalier* (1919).
Le Miracle du Pendu dépendu (1920).

L'Eglise s'ouvre.

Eglise au cœur ouvert, rose tendre
où l'air et le jour, l'abeille et mon âme
entrent pour la première fois...
église sans porche, morte vivante,
j'ai trop redouté ton ombre et tes larmes...
— mais tu m'appelles à la joie.

Messe aérée, ton sacrifice clair
où toute la campagne conviée
communie !
rayon chaud qui descends quand monte
ta caresse dorée [l'hostie,
sur le visible Esprit qui se fait chair.

Au tintement de la clochette,
silence du silence autour du froment consacré
et l'âme repliée sur elle !
mais dans ce silence un cri d'hirondelle
et quand je relève la tête,
l'azur d'été.

Ah ! rapporter au saint Mystère
veillé par la faible flamme de l'huile
devant le tabernacle clos,
la païenne ivresse de notre terre

et l'élan de vivre
toujours nouveau !

Ah ! ruisseler de tout son cœur,
dans la nef ouverte comme une fleur
par le saccage de la guerre,
jusque sur les marches du chœur
comme y ruisselle la lumière !

Rompre le cintre du vaisseau
d'un coup de joie irrésistible
et laisser déborder le flot
de nos effusions candides
sur le paradis qui nous fut donné,
sur ses bois, sur ses eaux, sur sa plaine de blé !

Mes pleurs seront sans tristesse,
ma prière veut chanter :
le corps de Dieu soulevé
sort de l'église, rose ouverte,
comme un insecte enivré
de miel et de suavité !

As-tu pu douter, mon cœur ?
il sort de toutes les fleurs !

Portement de Croix.

« Je veux le voir et n'être point vue.
C'est déjà trop pour lui d'une croix ;
Dans cette foule, comme perdue,
Si je défaille — ah ! soutenez-moi !

« Rien qu'une femme parmi des femmes ;
Il ne meurt pas pour moi, mais pour tous.
Oubliez-moi, mon fils, et mes larmes
Couleront mieux sur eux et sur vous.

« Une autre donc essuiera sa face ;
Une autre donc baisera la trace
Des pieds saignants ; un autre prendra

« Le bois pesant de sur son épaule...
Et quant à moi, la mère, mon rôle
Est de tomber quand il passera.

(*Le Miroir de Jésus.*)

Poètes Français hors de France.

Les écrivains de langue française à l'étranger sont déjà bien nombreux. Et, parmi eux, il en est plusieurs qui ont fait quelque bruit, non seulement autour du clocher natal, mais en France même. L'Académie française a couronné des ouvrages du Canadien Fréchette, des Belges Valère Gille, Iwan Gilkin, de la Roumaine Hélène Vacaresco, etc. Un éditeur parisien, Georges Barral, a entrepris de publier les meilleures œuvres de tous les poètes français de l'étranger : un choix de poésies de Van Hasselt, des poèmes de Verhaeren, de Giraud, de Séverin, de Gille, de Gilkin, de Hardy, de Paulin Brogneux, du Suisse Jules Gross, des Haïtiens Etzer Vilaire et Edmond Laforest ont paru jusqu'ici.

La mort a malheureusement interrompu son œuvre. Et d'autres, sans doute, achèveront de construire cette sorte de *Musée du Luxembourg*, ce musée moderne des plus belles productions de langue française écloses au delà des frontières de France, que rêvait d'édifier cet infatigable travailleur.

BELGIQUE.

Jusqu'aux environs de 1880, la poésie lyrique, en Belgique, se traîne dans une moyenne honnête d'idées et de styles. Certes, les vers ne manquent pas :

Des vers, il nous en pleut, c'est une épidémie.

disait, en se moquant, Adolphe Mathieu, vers 1830. — Des vers, oui ; mais de la poésie... ? Ph. Lesbroussart, Ad. Mathieu, Th. Weustenraad, le baron de Stassart, Ch. Potvin, etc., représentent la poésie de ces temps-là, poésie terne, grise, officielle. Seul des poètes de sa génération, Van Hasselt, dont cinq volumes de vers ne parviennent pas à vaincre la froideur du public, voit son nom franchir la frontière. Et il meurt pauvre, ignoré...

Brusquement, vers 1880, une Renaissance littéraire éclate et, comme les « *Jeune-France* » aux jours flamboyants du Romantisme, les « *Jeune-Belgique* » lèvent, avec un joyeux enthousiasme, le drapeau de l'Art contre les vénérables gardiens de la tradition... Aujourd'hui les fougues, les exagérations, les excentricités de la première heure se sont apaisées et les poètes belges se contentent d'exprimer leur idéal, sans fracas, sans boniment tapageur. Passons en revue les plus marquants.

André Van Hasselt.

Maestricht, 1805. — Bruxelles, 1874.

Œuvres poétiques : *Primevères* (1835). — *Poésies* (1852-1857). — *Poèmes* (1860).

Études rythmiques (1867). — *Les Quatre Incarnations du Christ* (1867 et 1872).

Le Livre des Ballades ; Le Livre des Paraboles (1872).

Grand travailleur, érudit : a traité les sujets les plus divers : histoire, archéologie, biographie, critique. Il a publié, sous le pseudonyme d'Alfred D'aveline, de nombreux récits imités de l'allemand. Mais c'est le poète qui a survécu. On rend justice aujourd'hui à ce grand isolé, dont les quarante années de labeur varié ne parvinrent pas à vaincre l'indifférence ou l'hostilité de ses contemporains. C'est le poète romantique belge, disciple fervent — écho parfois — de V. Hugo ; sa lyre a tous les accents, elle chante les peines et les joies de son cœur, et les gloires patriotiques. Il possède à un haut degré le sentiment de l'harmonie. à tel point qu'il a voulu appliquer à la prosodie française les règles de la prosodie latine ou grecque. (1). Son chef-d'œuvre est *Les Quatre Incarnations du Christ*, espèce d'épopée où le souffle parfois ne manque pas de puissance.

Le Credo des Arbres.

Nous croyons au Dieu fort, dont le souffle puissant
 En ses vastes murmures
 Dit toujours quelque chose aux forêts en passant
 A travers nos ramures.

) Cfr. *Études rythmiques*.

Nous croyons au Dieu grand, dont la foudre parfois
 Retentit sur nos cimes
 Comme un orgue du ciel qui prolonge sa voix
 En cantiques sublimes.

Nous croyons au Dieu bon, qui réveille, au printemps,
 Les oiseaux sur nos branches,
 Et garnit nos rameaux de bouquets éclatants
 De fleurs roses et blanches.

Si ton cœur, ô passant, comme un vase fêlé,
 Laisse fuir tes croyances,
 Nous gardons ce trésor en nous-mêmes celé,
 Sans tes vaines sciences.

Car les arbres, où Dieu met les fleurs et les nids,
 O mystère suprême,
 Sont plus près du Seigneur et des cieux infinis,
 O passant, que toi-même!

Branches de Cyprès.

I

L'ÉTOILE COUCHÉE.

Dans mon ciel j'avais une étoile ;
 Elle éclairait mon firmament ;
 Quand la nuit déployait son voile,
 On eût dit un vrai diamant.

Dans ma forêt profonde et sombre
 J'avais un oiseau printanier ;
 Pas un qui chantât mieux à l'ombre
 Du lilas ou de l'ébénier.

Dans mon désert triste et morose
 J'avais une rose, et vraiment
 Au jardin des cieux pas de rose
 Qui pût sourire plus gaîment.

Mais mon étoile s'est couchée ;
 Mon rossignol dans son lit dort ;
 Ma rose, le vent l'a fauchée,
 Et mon pauvre petit est mort.

(12 Août 1850.)

II

LA TACHE DE FEU.

N'est-ce pas ? Quand on a regardé le soleil,
 Il nous reste dans l'œil une tache de flamme,
 Et bien longtemps le spectre éclatant et vermeil
 Nous illumine l'âme.

Et de quelque côté qu'on se tourne, partout,
 Sur l'arbre qui verdit, sur l'onde qui bouillonne,
 Sur les fleurs, sur le ciel, sur la terre, sur tout
 L'orbe de feu rayonne.

Ainsi toi, mon enfant, astre éteint dans mes cieux,
 Et dont le soir, hélas ! toucha presque à l'aurore,
 Ton image sans cesse erre devant mes yeux,
 Toute vivante encore.

Et, soit que mon regard plonge au fond de la nuit,
Soit qu'il plonge en mon cœur, nuit encor plus obscure,
Partout je te revois, toi qu'un ange conduit,
Douce et blonde figure !

(Octobre 1850.)

III

PREMIÈRE NEIGE.

Sous le vent du Nord tout frissonne,
Et dans l'ombre le jour décroît.
La neige dans l'air tourbillonne,
Et la lune à peine rayonne :
On dirait qu'elle-même a froid.

Et me voici qui songe et rêve,
Assis auprès de mon foyer.
L'heure suit l'heure qui s'achève,
Et me voici qui songe et rêve,
Regardant mon feu flamboyer.

Quand souffle la bise glacée,
Mon Dieu, comme il fait bon ici !
Mais une lugubre pensée
Mille fois de mon cœur chassée,
Mille fois y revient aussi.

Car, dès longtemps la porte est close,
Et pourtant quelqu'un est dehors.
J'écoute et j'attends... Triste chose !
Hélas ! j'oubliais qu'il repose
Dans le lit ténébreux des morts.

Là-bas, dans l'enclos morne et sombre,
A l'heure où minuit retentit,
Parmi tes compagnons sans nombre
Qui se parlent tout bas dans l'ombre,
N'as-tu pas peur, ô mon petit ?

Surtout dans la couche profonde
Où la mort t'a mis à l'étroit,
Sous les flots de neige inféconde
Dont chaque rafale t'inonde,
O mon petit, n'as-tu pas froid ?

Rien que cette seule pensée,
Enfant, me donne le frisson ;
Et, la tête en mes mains baissée,
J'écoute la brise glacée
Qui gronde autour de la maison.

Et je rêve à ce monde étrange
Où, loin de nous, te voilà seul.
Hélas ! que n'as-tu, mon pauvre ange,
Pour ta mort ma vie en échange,
Ou du moins mon cœur pour linceul !

(24 Décembre 1850.)

Antoine Clesse.

La Haye, 1816. — Mons, 1888.

Œuvres poétiques : *Godfroid de Bouillon*, poème (1839). — *Rubens*, poème (1840).
Poésies diverses (1841). — *Chansons* (1845-1848).

Poète ouvrier, chansonnier dont les refrains sont tour à tour tendres ou pleins d'entrain.

« Ce que j'aime en vous, lui disait Charles Rogier, ce n'est pas seulement un talent souple, original, c'est surtout l'honnêteté, le sentiment du droit et surtout du devoir qui respire dans chacun de vos vers ; vous êtes en un mot ce qu'on disait de l'orateur romain : *vir bonus dicendi peritus* ».

LE NOM DE FAMILLE.

Belges, chantons ! Dieu reçut nos serments !
Les vieux échos de basses infamies,
Pour diviser les Wallons, les Flamands,
En font encor deux races ennemies.
Halte-là ! sur nos bataillons
Le même étendard flotte et brille !
Soyons unis !... Flamands, Wallons,
Ce ne sont là que des prénoms ;
Belge est notre nom de famille,
De famille !

Flamands, Wallons, en secouant les fers
Dont les chargeait le Temps aux mains ridées,
Ont su traduire en langage divers
Les mêmes loix et les mêmes idées :
Sur la liste des nations,
Un nom de plus se grave et brille.
Soyons unis !... Flamands, Wallons,
Ce ne sont là que des prénoms ;
Belge est notre nom de famille,
De famille !

Pour agrandir : quelques vastes Etats.
Si contre nous l'on brûlait une amorce,
Flamands, Wallons, nous serions tous soldats
Au cri sacré : L'union fait la force !
Qui de nous craindrait les canons ?
Dans les cieux la liberté brille !
Soyons unis !... Flamands, Wallons,
Ce ne sont là que des prénoms ;
Belge est notre nom de famille,
De famille !

IV

LA FLEUR DE L'OUBLI.

Où te trouverai-je ? Est-ce dans la plaine ?
 Est-ce au fond des bois pleins de verts abris ?
 Est-ce au pied des monts, où la marjolaine
 Berce au fond des cieux ses bouquets fleuris ?
 Dieu m'en est témoin, fût-ce au bout du monde,
 Je t'irais cueillir, ô charmante fleur !
 Je t'irais cueillir, blanche, rose ou blonde,
 Fleur au doux parfum qui guérit le cœur.
 Je te presserais sur mes lèvres mornes,
 Je te presserais sur mon front pâli,
 Toi, qui sers de baume aux douleurs sans bornes,
 O charmante fleur qu'on appelle Oubli ?

(Juillet 1851.)

V

LE LIVRE FERMÉ.

Oh ! que me voulez-vous, mes Grecs et mes Latins,
 Vous tous, ô mes amis ! mes chroniqueurs lointains,
 Mes Germains et mes Scandinaves,
 Mes Franks, dont rien n'a pu courber le front géant,
 Mes Saxons dont les nef's fatiguaient l'Océan
 Qui boit les deux fleuves bataves ?
 Mes vieux historiens, si longtemps délaissés,
 Poètes si connus de mes doigts empressés,
 Echos sonores d'un autre âge,
 Toujours dans mon esprit j'entends le bruit confus
 De votre voix, ainsi qu'au fond des bois touffus
 Le murmure de quelque orage.
 Vous tous que si souvent j'appelai par vos noms,
 Vous ne savez donc pas, ô mes vieux compagnons
 Qui vous contez tout l'un à l'autre,
 Que j'avais là, tout près de moi, sur mes genoux
 Un livre dont la voix par son charme si doux
 Me faisait oublier la vôtre ?
 Mon Dieu ! que je lisais de choses de mon cœur
 Dans ce livre vivant où chantait tout le cœur
 De mes illusions aimées !
 Et maintenant voici qu'il est morne, et voici
 Que j'interroge en vain, l'œil de pleurs obscurci,
 Ses pages par la mort fermées ! (1)

(Septembre 1851.)

(1) Cfr. V. HUGO : *A Villequier* ; ED. DE MORSIER : *Un an après* ; AUG. VACQUERIE : *Cinq mois après* ; EMILE BLEMONT : *En mémoire d'un enfant* ; HUGUES LAPAIRE, etc.

Emile Van Arenberg.

Louvain, 1854.

Œuvres poétiques : *Les Médailles* (1921).

Un des premiers poètes de la « *Jeune-Belgique* ». Ses poèmes, très travaillés, dans la manière des Parnassiens, sont souvent des tableaux où chantent les couleurs les plus éciatantes

Sonnet Mystique.

Je suis une chapelle où jamais du dehors
Aucun bruit dans la paix d'éternité ne tombe ;
Un vieux prêtre, courbé sur des marbres de tombe,
Y chante nuit et jour les prières des morts.

Tout au fond, comme un cœur transpercé de flamberges,
Saigne un rouge vitrail, traversé de rayons ;
Dans l'air rose, l'encens fond en bleus tourbillons,
Et des larmes de feu tremblent au bout des cierges.

Là, parmi les clartés, les chants et les parfums,
A genoux désormais au pied de ses reliques,
Le vieux prêtre se meurt de voluptés mystiques.

Sous la dalle, il a mis tous ses amours défunts...
— Depuis, il garde au cœur le froid de ceux qu'il aime,
Et, debout sur les morts, il se pleure lui-même.

Stabat.

Et Jésus expirait. Là-haut, sur l'arbre infâme,
Ses bras levés s'ouvraient, étendant le pardon,
Et, le grand cri jeté, quand succomba son âme,
Le sol se déchira du suprême frisson !

Théodore Hannon.

Ixelles. 1851.

Œuvres poétiques : *Les vingt-quatre Coups de Sonnette* (1876). — *Rimes de Joie* (1881).
Au Pays de Manneken-Pis (1883). — *Noëls fins de Siècle* (1892). — *Saint-Nicolas* (1894).
Au Clair de la Dune. — *Théâtre* (opérettes, revues).

Poète, auteur dramatique, peintre. Fonda l'*Artiste*. On a dit de lui qu'il était peintre de lettres et peintre sur vers. Œuvres légères, spirituelles.

PREMIÈRES NEIGES.

Dans l'hermine d'hiver la nature s'endort.
Printemps vert, Été blond et vous, pourpre d'Automne,
Adieu ! voici l'Hiver et son gris monotone
Remplaçant l'aube rose et les beaux couchers d'or.
La neige est là... Les bois, veufs de leur diadème,
S'en vont porter en blanc le deuil du jour vermeil.
A travers la forêt qui s'éteint, le soleil
Lance, mélancolique, un sourire suprême.
Dans les squelettes noirs des arbres les oiseaux
Se taisent, en exil des verdoyants arceaux,
Et les muguetts sont morts aux gazons pleins de rouille.
Tombe dru sur mon cœur, tu n'en pourrais bannir,
O neige, l'oiselet d'amour qui s'y verrouille,
Ni les roses qu'y fait fleurir le Souvenir.

Et la nuit, noir tombeau, s'ouvrait à l'horizon
 Sur le soleil couché sous un linceul de flamme ;
 Et le Crucifié, dans l'immense abandon,
 Sentit mourir son cœur dans le cœur d'une Femme.

O Dieu, tandis qu'alors ta foudre t'échappait,
 Que la mort dans ton Christ toi-même te frappait,
 Et remportait sur toi sa victoire éphémère,
 Peux-tu dire ce qui, dans le plateau sauveur,
 A pesé le plus lourd de son poids de douleur :
 Est-ce le sang du Fils ou les pleurs de la Mère ? (1)

(*Les Médailles.*)

Georges Rodenbach.

Tournai, 1855. — Paris, 1898.

Œuvres poétiques : *Le Foyer et les Champs* (1877). — *Les Tristesses* (1879).
La Mer élégante (1881). — *L'Hiver mondain* (1884). — *La Jeunesse blanche* (1886).
Le Livre de Jésus (1887). — *Du Silence* (1888). — *Le Règne du Silence* (1891).
Le Voyage dans les Yeux (1893). — *Les Vies encloses* (1896).
Le Miroir du Ciel natal (1898).

Fit ses études au collège de Gand et à Paris au collège de Sainte-Barbe. Fit son droit à l'Université de Gand et revint à Paris vers 1876. Vers 1885 s'établit à Bruxelles comme avocat et plaida plusieurs causes avec succès. En 1887, renonça au barreau pour se consacrer tout entier aux lettres et alla se fixer définitivement à Paris.

Un des fondateurs de la *Jeune Belgique*.

L'enfance de Rodenbach s'écoula à Bruges, à « *Bruges-la-morte* », dans un vieil hôtel familial, près des canaux songeurs et des étangs où les cygnes blancs ont l'air de premières communicantes, dans un paysage de vieilles maisons à pignons dentelés, à l'air triste et mélancolique, de béguinages paisibles où des femmes d'une blancheur diaphane travaillent mystérieusement à des ouvrages plus blancs qu'elles, sous un ciel gris et monotone qu'emplissent d'éternels carillons, les cloches lentes et gaies, joyeuses et désespérées. Et tout cela est resté dans son âme et dans son œuvre.

Aussi se plaît-il à chanter, dans ses vers aux teintes pâles, le silence des rues qui s'assoupissent dans l'ombre du soir, des chambres où les vitres s'assombrissent, des étangs calmes et rêveurs. Poèmes aux nuances ténues, aux images effacées, qui laissent dans l'âme l'écho

(1) Cfr. E. TROLLET : *La Vision du Crucifié*.

L'Abbé Hector Hoornaert.

Bruges, 1851.

Œuvres poétiques : *Ballades Russes* (1892). — *D'après les Maîtres Espagnols*, études et sonnets (1899).
L'Heure de l'Ame.

Poésie descriptive d'abord, puis philosophique et religieuse.

IDYLLE.

Tableau de Mariano Fortuny.

L'enfant musicien est assis sur la stèle
 Et joue, imperturbable, un air doux qui lui plaît.
 Son troupeau quelque part cherche du serpolet,
 N'attendant point encor le cri qui le rappelle.
 Soudain, se détachant de son épaule frêle,
 Le manteau met à nu son buste maigrelet.
 Il fait chaud ; et vraiment, dans ce coin de forêt,
 Sur des rythmes légers l'heure s'enfuit plus belle.
 Une chèvre à ses pieds rumine avec lenteur
 Et songe, sans bouger, combien la vie est douce
 Quand, après le repas, on trouve un lit de mousse.
 Il sort des lichens gris une molle senteur ;
 La feuille sèche hésite à commencer sa chute,
 Et l'on entend toujours sonner la double flûte.

(*D'après les Maîtres Espagnols.*)

VAINS BRUITS.

Du bruit, partout du bruit ! — La houle des paroles
 Remplit nos jours navrés d'une immense clam eur.
 Partout des nuïns qui font le geste du semeur, [les,
 Et partout sur les champs des splendeurs d'herbes fol-
 La Maison est fermée, et le passant frivole,
 Pris par le tourbillon du tumulte vainqueur,
 N'entre point pour calmer l'angoisse de son cœur
 Et fuit, en oubliant l'Ame qui s'y déssole.
 Il fuit vers l'idéal de son rêve obsédant ;
 D'une bouche fiévreuse il jette une promesse
 Par-dessus les débris de l'ancienne Sagesse ;
 Et dans l'anxiété de l'esprit haletant,
 Personne n'entend plus s'abattre, solitaire,
 Sur les rives du temps la vague du Mystère.

(*L'Heure de l'Ame.*)

d'une douce plainte. C'est du Baudelaire, mais un Baudelaire qui aurait perdu sa perversité pour ne garder que sa mélancolie éternelle et surtout le don d'établir des correspondances entre ses sensations. Il y a quelquefois chez Rodenbach, il faut bien le reconnaître, trop d'ingéniosité, un plaisir trop raffiné à vivre de son ennui, de la mièvrerie dans ses rêveries alanguies. A lire ses poésies vagues, malades et pénétrantes à la fois, l'on garde une tristesse indéfinissable qui vient de l'harmonie silencieuse des vers, des sensations mystérieuses, à fleur d'âme, qu'ils suggèrent, des couleurs fanées de ses poèmes.

Le Coffret.

Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.

Comme un cercueil la boîte est funèbre et massive,
Et contient les cheveux de ses parents défunts,
Dans des sachets jaunis aux pénétrants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser, le soir, pensive !

Quand sont mortes mes sœurs blondes, on l'a rouvert
Pour y mettre des fleurs et des boucles frisées !
Hélas ! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.

Et toi, puisque ton front vers le tombeau se penche,
O mère, quand viendra l'inévitable jour
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour
Un peu de tes cheveux... que la mèche soit blanche !⁽¹⁾

(Les Tristesses.)

Dimanches.

Morne l'après-midi des dimanches, l'hiver,
Dans l'assoupissement des villes de province,
Où quelque girouette inconsolable grince
Seule, au sommet des toits, comme un oiseau de fer !

Il flotte dans le vent on ne sait quelle angoisse !
De très rares passants s'en vont sur les trottoirs :
Prêtres, femmes du peuple en grands capuchons noirs,
Béguines revenant des saluts de paroisse.

Des visages de femme ennuyés sont collés
Aux carreaux, contemplant le vide et le silence,
Et quelques maigres fleurs, dans une somnolence,
Achèvent de mourir sur les châssis voilés.

Et par l'écartement des rideaux de fenêtres,
Dans les salons des grands hôtels patriciens
On peut voir sur des fonds de Gobelins anciens,
Dans de vieux cadres d'or, les portraits des ancêtres,

(1) *Cir. Consolations*, de SULLY PRUDHOMME (*Stances et Poèmes*). — *Joujou de la morte*, de TH. GAUTHIER (*Emaux et camées*). — *Le Coffret*, de LEONCE DEPONT (*Sérénités*).

En fraise de dentelle, en pourpoint de velours,
 Avec leur blason peint dans un coin de la toile,
 Qui regardent au loin s'allumer une étoile
 Et la ville dormir dans des silences lourds.

Et tous ces vieux hôtels sont vides et sont ternes ;
 Le Moyen Age mort se réfugie en eux !
 C'est ainsi que, le soir, le soleil lumineux
 Se réfugie aussi dans les tristes lanternes.

O lanternes, gardant le souvenir du feu,
 Le souvenir de la lumière disparue,
 Si triste dans le vide et le deuil de la rue
 Qu'elles semblent brûler pour le convoi d'un Dieu.

Et voici que soudain les cloches agitées
 Ebranlent le Beffroi debout dans son orgueil,
 Et leurs sons, lourds d'airain, sur la ville au cercueil
 Descendent lentement comme des pelletées !

(La Jeunesse blanche.)

Vieux Quais.

Il est une heure exquise à l'approche des soirs,
 Quand le ciel est empli de processions roses
 Qui s'en vont effeuillant des âmes et des roses
 Et balançant dans l'air des parfums d'encensoirs.

Alors tout s'avivant sous les lueurs décrues
 Du couchant dont s'éteint peu à peu la rougeur,
 Un charme se révèle aux yeux las du songeur :
 Le charme des vieux murs au fond des vieilles rues.

Façades en relief, vitraux coloriés,
 Bandes d'Amours captifs dans le seuil des cartouches,
 Femmes dont la poussière à défléuri les bouches,
 Fleurs de pierre égayant les murs historiés.

Le gothique noirci des pignons se décalque
 En escaliers de crêpe au fil dormant de l'eau
 Et la lune se lève au milieu d'un halo
 Comme une lampe d'or sur un grand catafalque.

Oh ! les vieux quais dormants dans le soir solennel,
 Sentant passer soudain sur leurs faces de pierre
 Les baisers de l'adieu glacé de la rivière
 Qui s'en va tout là-bas sous les ponts en tunnel.

Oh ! les canaux bleuis à l'heure où l'on allume
 Les lanternes, canaux regardés des amants
 Qui devant l'eau qui passe échangent des serments
 En entendant gémir les cloches dans la brume.

Tout agonise et tout se tait : on n'entend plus
 Qu'un très mélancolique air de flûte qui pleure,
 Seul, dans quelque invisible et noirâtre demeure
 Où le joueur s'accoude aux châssis vermoulus !

Et l'on devine au loin le musicien sombre,
 Pauvre, morne, qui joue au bord croulant des toits ;
 La tristesse du soir a passé dans ses doigts,
 Et dans sa flûte à trous il fait chanter de l'ombre. (1)

(*La Jeunesse blanche.*)

L'Orgue.

L'orgue dans le silence a soudain préludé :
 Et c'est comme l'éveil d'une eau dans la campagne
 Qu'un dépliement de brume et de tulle accompagne,
 Une eau dont le courant est à peine ridé.

Eau pâle du clavier que d'invisibles mains
 Font chanter comme les battoirs des lavandières ;
 L'orgue coule, il frissonne, il s'attarde en chemin
 Puis se décide et s'enfle ainsi qu'une rivière.

Une rivière grave et dont la largeur s'use
 A rafraîchir les nefs, à jaillir dans la tour ;
 Le chant, par instants, tombe avec un bruit d'écluse,
 Les roseaux des tuyaux sont alignés autour.

Une rivière en qui les voix de soprani
 Viennent perdre, un à un, leurs affluents débiles ;
 Un silence parfois l'interrompt comme une île,
 Puis l'orgue recommence à couler tout uni.

Splendeur de l'orgue : ombre et soleil, force et douceur...

L'orgue est un puits sculpté où chante le tonnerre,
 L'orgue est le bruit apprivoisé d'un élément.

C'est le vent : tour à tour la brise dont s'émanent
 Les roses, et le vaste ouragan frénétique ;
 C'est l'eau : rivière qui grossit, qui devient fleuve
 Et l'orgue croule en cataractes de musique.

(1) Cfr. de Lucie Delarue-Mardrus :

A Bruges.

Ici, tout au milieu des Flandres en ripaille,
 Flandres de Jordaens qui criait : " Le roi boit ! " ,
 Bruges dans sa douceur, Bruges dans sa grisaille
 Comme par le passé suit une calme loi.

La Belgique gourmande ici fait sa prière.
 Elle y reste à genoux dans sa mysticité
 Et même l'air du temps conseille de se taire
 Pour ne réveiller pas un silence enchanté.

Dans l'eau dormante il est de si belles images !
 Des reflets à l'envers sous des maisons debout,
 Des arbres, un ciel pâle. Et l'on croit que, partout,
 Hors des cadres, Memling répand ses personnages.

Les béguines en blanc et les nonnes en noir
 Et les ombres des tours portant la fine flèche,
 Et les châteaux sans bruit qui trempent dans l'eau fraî
 Et les clairs carillons du matin jusqu'au soir, [che,

Tout cela passe aux flancs de la barque effilée
 Qui nous promène, lente, au centre des reflets
 Et chaque tournant d'eau s'ouvre comme une allée,
 Et chaque église, au ciel, monte comme un palais.

Dans le sillage, dis ? qui dessine deux lignes,
 Cueillons ce pur flocon que laisse sur les eaux
 L'un des immaculés cinquante quatre cygnes
 Qui peuplent de blancheur l'eau noire des canaux.

(*D'un Livre à paraître.*)

Oui, c'est un élément dont l'humeur toujours change :
 Il a toutes les voix, câlines ou funèbres ;
 A matines, il chante et il pleure à ténèbres ;
 Est-ce un chant de la terre ou sont-ce des chœurs d'ange.

O mélodie à peine humaine ! Elle vous frôle
 Avec la douceur qu'a la lune qui se lève ;
 C'est un baume, c'est une étreinte, c'est un rêve !
 On se sent comme au bord de l'eau dormante, un saule.

(*Le Règne du Silence.*)

Les Cloches. (1)

D'autres cloches sont des béguines,
 Qui sortent l'une après l'autre, de leur clocher,
 Tel qu'un couvent, à matines,
 Et se hâtent dans un cheminement frileux
 Comme s'il allait neiger,
 Cloches cherchant les coins de ciel qui restent bleus.

(1) Cfr. *Les Cloches*, d'ANDRÉ THEURIET (*Le Bleu et le Noir*). — *Carillon de Noël*, de FABIE (*Le Clocher*). — *Les Cloches*, de CHARLES GUÉRIN (*Le Sang du Crépuscule*). — *Les Cloches*, de GASTON DUMESTRE. — *Cloches d'automne*, de F. GREGH (*Maison de l'Enfance*). — *Le Son des Cloches*, de L. TIERCELIN. — *La Tristesse des Cloches*, de M. COMERT. Citons ces deux dernières poésies :

Le Son des Cloches.

A travers le silence assoupi des MATINS,
 Jetant leurs sons voilés comme de doux reproches
 Sur l'alanguissement de tous les bruits éteints,
 Voici qu'à l'aube pâle accourent des lointains,
 Rebondissant d'échos en échos sur les roches,
 Les languissantes voix des virginales cloches.

O les chastes réveils que vous tinte, ô cloches,
 Lorsque la pureté divine des matins
 Auréole les blancs sonnets des hautes roches,
 O quelles nuits sans peur et quels jours sans reproches,
 Cloches, vous augurez, chassant vers les lointains
 Les feux follets de nos mauvais désirs éteints.

Maintenant, ce n'est plus par petits coups éteints,
 C'est par grands carillons que vous tonnez, ô cloches,
 Emplissant de vos cris sonores les lointains.
 Ce n'est plus votre voix timide des matins :
 C'est un bourdonnement d'audacieux reproches
 Qui s'affaisse en un lourd écroulement de roches.

Car c'est MIDI, dardant ses rayons sur les roches...
 Mon front se courbe et mes regards se sont éteints.

Et je fuis, comprenant ce que tu me reproches,
 O, si triste pour moi, joyeuse voix des cloches,
 Qui ricanes l'oubli des suaves matins
 Et me nargues l'espoir promis aux jours lointains !

Ils se sont effacés dans les mornes lointains,
 Les beaux jours où, debout sur la cime des roches,
 Le poète chantait le soleil des matins ;
 Tous les astres du ciel radieux sont éteints.
 O les cloches du SOIR ! O les navrantes cloches...
 Voici la nuit ! Tout est reproches !

Bondissez dans mon cœur, ô regrets, ô reproches,
 Douloureusement, comme, en les clochers lointains,
 Bondissent les derniers battements de ces cloches !...
 Les autres cœurs, hélas ! plus cruels que les roches,
 Refusent leurs échos aux pauvres glas éteints,
 Plus doux pourtant que le tintement des matins.

[chcs !

MATINS, MIDIS et SOIRS ! Espoirs, joie ou repro-
 Les sons éteints ! Les voix éteintes ! Très lointains,
 Par les roches, encor quelques sanglots de cloches !

La Tristesse des Cloches.

Tandis que le soir grandissant recule
 Le but des chemins où s'usent nos pas,
 La voix des clochers semble au crépuscule
 Appeler quelqu'un qui ne répond pas.

Dans le temps qui fuit et le jour qui baisse,
 Quoi donc vous attriste, ô cloches du soir ?
 Quelle peur vous prend, quel espoir vous laisse,
 Quand, au pied des monts, l'ombre vient s'asseoir ?

Vous n'avez pas fait d'inutile route,
 Vous n'avez jamais eu d'ami changeant :
 Pourquoi pleurez-vous lorsque vous écoutez
 Le beau soir vêtu de pourpre et d'argent ?

Vous vivrez encor mainte et mainte année.
 Dans les hauts clochers, près du firmament,
 Et vous recevrez la même journée
 A la même place indéfiniment.

Vous vivrez longtemps, et les azurs proches
 Vous feront toujours le ciel aussi doux ;
 Vous vivrez longtemps, très longtemps, ô cloches,
 Et si vous pleurez, ce n'est pas sur vous.

Mais connaissant bien le peu que nous sommes,
 Vous qui nous sonnez la fête et l'adieu,
 Pour qu'il ait pitié des enfants des hommes,
 Désespérément vous appelez Dieu.

Il en est, en robes de bronze,
 Qui tintent, tintent ;
 Et s'éloignent, geignant des plaintes indistinctes
 Et des demandes sans réponse.
 Il est en qui vivent seules,
 Comme des aïeules,
 Dans la tristesse et le brouillard ;
 Et qui ont toujours l'air,
 Dans l'air,
 De suivre un corbillard.

D'autres encor sont des cloches épiscopales
 Qui, dans les brumes pâles,
 Ont le mépris des carillons légers,
 Trop frivoles vraiment, vraiment trop passagers ;
 Et, pour les absorber, elles font violence
 — En un grand tintement final —
 A l'air qui tremble d'avoir mal
 Et frappent, comme à coups de crosse, le Silence.

(*Miroir du ciel natal.*)

Emile Verhaeren. (1)

St-Amand-sur-l'Escaut, 1855 — Rouen, 1916.

Œuvres poétiques : *Les Flamandes* (1883). — *Les Moines* (1886). — *Les Soirs* (1887).
Les Débâcles (1888). — *Les Flambeaux noirs* (1890). — *Au Bord de la Route* ;
Les Apparus dans mes Chemins (1891). — *Les Compagnes hallucinées* (1893).
Almanach ; *Les Villages illusoirs* ; *Les Villes tentaculaires* ; *Les Douze Mois* (1895).
Les Heures claires ; *Les Vignes de ma Muraille* (1896).
Les Visages de la Vie (1899). — *Petites Légendes* (1900).
Les Forces tumultueuses (1902).

TOUTE LA FLANDRE : I. *Les Tendresses Premières* (1904) ; II. *La Guirlande des Dunes* (1907) ; III. *Les Héros* (1908) ; IV. *Les Villes à Pignons* (1910) ;
 V. *Les Heures d'Après-midi* (1905). — *La Multiple Splendeur* (1906).

Les Rythmes Souverains (1910). — *Les Plaines* (1911). — *Les Heures du Soir* (1911)
Les Blés mouvants (1912). — *Les Ailes Rouges de la Guerre* (1916).
Les Flammes hautes (1916). — *Choix de Poèmes* (1916).

Théâtre : *Les Aubes* (1898) ; *Le Cloître* (1899) ; *Philippe II* (1901) ; *Hélène de Sparte* (1912).

Etudes moyennes au Collège St-Louis, de Bruxelles, puis au Collège Ste-Barbe, de Gand, où il fut l'ami de Rodenbach. Etudia le droit à l'Université de Bruxelles où il se lia avec Gilkin, Giraud, Waller, Van Arenbergh. Avocat en 1881. Collabora à la *Jeune Belgique*, que Max Waller venait de fonder. Abandonna bientôt le barreau pour se consacrer uniquement aux lettres. A partir de ce moment son histoire est celle de ses livres.

A beaucoup voyagé : a vécu à Londres, Hambourg, Marseille, Berlin, Dresde, Vienne ; a parcouru l'Italie et l'Espagne.

Tempérament puissant et robuste de flamand, raffole des couleurs les plus violentes, des fanfares de kermesse, des orgies éclatantes, au moins dans ses premiers poèmes. Verhaeren aime le sombre et le terrible ; c'est un tragique « évocateur » dont le verbe puissant, haletant

(1) Avec VERHAEREN, écrit Vielé-Griffin, les Flandres nous sont apparues magnifiées : n'est-ce pas le vigoureux coloris aggravé d'ombre, la lourde orgie fougueuse des kermesses, la tragique *physique* des désespoirs prolétariens, la danse macabre aux précisions gothiques et la rude beauté ensanglantée des révoltes, l'espérance indéfectible des races fortes ?

et fiévreux, donne le vertige. Certes on peut reprocher à ce poète son lexique touffu, les coups de pied qu'il donne à la syntaxe, l'accumulation des métaphores propres à dérouter l'imagination, des expressions, des constructions hasardées. Mais cela ne doit pas empêcher d'admirer « *le terrible galop de sa pensée, ivre d'images, de fantômes et de visions futures* » (1). C'est un forgeron rude et violent qui martèle des vers étranges et magiques. « Héros de l'idée moderne, le prophète de la beauté nouvelle dans les choses nouvelles », a dit son biographe Stéphane Zweig.

C. Lemonnier l'appelle « *un grand ingénu violent* ». Et A. Mockel « un vivant brasier... le poète héroïque de l'énergie » (2).

On peut distinguer plusieurs époques dans la vie littéraire de Verhaeren :

I. 1883-1887. Période picturale. Dépeint, avec les couleurs d'un maître flamand, la nature et l'âme de sa race, à la fois violente et mystique (*Les Flamandes* ; *Les Moines*.)

II. 1887-1895. Crise douloureuse, physique et morale : neurasthénie qui lui inspire des pages de cauchemar. Époque de lutte, de désespoir, de sombre pessimisme (*Soirs* ; *Débâcles* ; *Flambeaux Noirs*.)

Transition : *Campagnes hallucinées* ; *Villes tentaculaires* ; *Les Aubes*, sorte de triptyque. Révélation de l'Avenir

III. Période heureuse. Il sort vainqueur de la crise : il a reconnu la beauté du monde ; il chantera les villes, la dévorante activité des métropoles, tout le labeur humain. Il exaltera l'énergie, l'enthousiasme, la vie. Œuvre panoramique. Poésie sociale. Ascension vers la lumière, vers la joie. Optimisme. C'est la « ferveur érigée en éthique » (Zweig). Il sculpte le visage nouveau de la vie en marche vers les sommets.

(*Heures claires* ; *Heures d'après-midi* , *Visages de la vie* ; *Forces tumultueuses* ; *Multiple Splendeur* ; *Rythmes Souverains*, etc.)

Et il revient aux « Tendresses premières » et chantera « Toute la Flandre ».

IV. Puis c'est la guerre. En vers (*Les Ailes rouges de la Guerre*) et en prose (*La Belgique sanglante* et *Parmi les Cendres*), il dira toute son horreur du crime allemand.

Agonie de Moine.

Faites miséricorde au vieux moine qui meurt,
Et recevez son âme entre vos mains, Seigneur.

Quand ses maux lui crieront que sa vie en ce monde
Est près de terminer sa course vagabonde ;

Quand ses regards vitreux, obscurcis et troublés,
Enverront leurs adieux vers les cieux étoilés ;

Quand se rencontrera, dans les affres des fièvres,
Une dernière fois votre nom sur ses lèvres ;

Quand il s'affaissera pâle, brisé d'effort,
La chair épouvantée à l'aspect de la mort ;

Quand, l'esprit obscurci du travail des ténèbres,
Il cherchera la croix avec des mains funèbres ;

Quand on recouvrira de cendres son front ras
Et que pour bien mourir on croisera ses bras ;

Quand on lui donnera, pour suprême amnistie,
Pour lampe de voyage et pour soleil, l'hostie ;

(1) Rémy de Gourmont (*Les Masques*).

(2) Lire, sur Verhaeren, d'excellentes études de H. Beaunier (*Revue bleue*, octobre 1900) ; Marius-Ary Leblond (*Mercur de France*, février 1904) ; Stéphane Zweig (*E. Verhaeren, sa vie, son œuvre, traduit de l'allemand sur le manuscrit inédit*, par Paul Morisse et Henri Chervet, *Mercur de France*, 1910) ; Georges Buisseret (*L'évolution idéologique d'E. Verhaeren, Mercur de France*, 1910) ; Léon Bazalgette ; A. Mockel (*Un Poète de l'Énergie, E. Verhaeren. L'œuvre et l'Homme*, 1917) ; M. Esch : *E. Verhaeren* (Luxembourg 1917).

Quand les cierges veillants pâleront de leurs
 Son visage lavé des dernières sueurs ;
 Quand on abaissera sa tombante paupière
 A toute éternité sur son lobe de pierre ;
 Quand, raides et séchés, ses membres verdiront,
 Et que les premiers vers en ses flancs germeront ;
 Quand on le descendra, sitôt la nuit tombée,
 Parmi les anciens morts qui dorment sous l'herbée ;
 Quand l'oubli prompt sera sur sa fosse agrafé,
 Comme un fermoir de fer sur un livre étouffé ;
 Faites miséricorde à son humble mémoire,
 Seigneur, et que son âme ait place en votre gloire !

(*Les Moines.*)

Les Arbres.

Quand les terreaux, déjà roussis et purpurins,
 Flamboient, sous les couchants mortuaires d'automne,
 On voit, d'un carrefour livide et monotone,
 Partir pour l'infini les arbres pèlerins ;
 Les pèlerins s'en vont, grands de mélancolie,
 Pensifs, pieux et lents, par les routes du soir,
 Les pèlerins géants et lourds et laissant choir
 Leur feuillage de pleurs, de tristesse et de lie ;
 Les pèlerins marchant invariablement,
 Toujours, sur double rang, depuis combien d'années
 Toujours, vers l'horizon et ses gloires fanées
 Et son insurmontable et despotique aimant ;
 Les pèlerins, dont les manteaux tout en lumière,
 Mordus par le soleil vespéral qui s'endort,
 Apparaissent, ainsi que des vêtements d'or,
 Traînés dans un chemin d'encens et de poussière ;
 Les pèlerins, aux vieux sommets houleux et fous,
 Que regardent passer, le long de leurs sillages,
 De mystiques hameaux et de fervents villages,
 Courbés dans la prière et jetés à genoux.

(*Les Soirs.*)

Le Passeur d'eau.

Le passeur d'eau, les mains aux rames,
 A contre-flot, depuis longtemps,
 Luttait, un roseau vert entre les dents.
 Mais celle hélas ! qui le hélait
 Au delà des vagues, là-bas,
 Toujours plus loin, par au delà des vagues,
 Parmi les brumes reculait.

Les fenêtres, avec leurs yeux,
Et le cadran des tours, sur le rivage
Le regardaient peiner et s'acharner
De tout son corps ployé en deux
Sur les vagues sauvages.

Une rame soudain cassa
Que le courant chassa,
A flots rapides, vers la mer.

Celle là-bas qui le hélait,
Dans les brumes et dans le vent, semblait
Tordre plus follement les bras,
Vers celui qui n'approchait pas.

Le passeur d'eau, avec la rame survivante,
Se prit à travailler si fort
Que tout son corps craqua d'efforts
Et que son cœur trembla de fièvre et d'épouvante.

D'un coup brusque, le gouvernail cassa
Et le courant chassa
Ce haillon morne vers la mer.

Les fenêtres, sur le rivage,
Comme des yeux grands et fiévreux,
Et les cadrans des tours, ces veuves
Droites, de mille en mille, au bord des fleuves,
Suivaient, obstinément,
Cet homme fou, en son entêtement
A prolonger son fol voyage.

Celle là-bas qui le hélait,
Dans les brumes hurlait, hurlait,
La tête effrayamment tendue
Vers l'inconnu de l'étendue.

Le passeur d'eau, comme quelqu'un d'airain,
Planté dans la tempête blême,
Avec l'unique rame entre ses mains,
Battait les flots, mordait les flots quand même.
Ses vieux regards d'illuminé
Fouillaient l'espace halluciné
D'où lui venait toujours la voix
Lamentable, sous les cieus froids.

La rame dernière cassa,
Que le courant chassa,
Comme une paille, vers la mer.

Le passeur d'eau, les bras tombants,
S'affaissa morne sur son banc,

Les reirs rompus de vains efforts.
 Un choc heurta sa barque à la dérive ;
 Il regarda, derrière lui, la rive :
 Il n'avait pas quitté le bord.

Les fenêtres et les cadrans,
 Avec des yeux fixes et grands,
 Constatèrent la fin de son ardeur ;
 Mais le tenace et vieux passeur
 Gardra quand même encor, pour Dieu sait quand,
 Le roseau vert entre ses dents.

(*Les Villages illusoires.*)

Les Saints, les Morts, les Arbres et le Vent.

Les grand'routes tracent des croix
 A l'infini, à travers bois ;
 Les grand'routes tracent des croix lointaines
 A l'infini, à travers plaines ;
 Les grand'routes tracent des croix
 Dans l'espace livide et froid,
 Où voyagent les vents déchevelés
 A l'infini, par les allées.

Arbres et vents pareils aux pèlerins ;
 Arbres tristes et fous où l'orage s'accroche,
 Arbres pareils au défilé de tous les saints,
 Au défilé de tous les morts
 Au son des cloches,
 Arbres qui combattez au Nord
 Et vents qui déchirez le monde,
 Oh ! vos luttes et vos sanglots et vos remords
 Se débattant et s'engouffrant dans les âmes profondes !

Voici Novembre assis auprès de l'âtre ;
 Avec ses maigres doigts chauffés au feu ;
 Oh ! tous ces morts, sans feu ni lieu,
 Oh ! tous ces vents cognant les murs opiniâtres
 Et repoussés et rejetés
 Vers l'inconnu, de tous côtés.

Oh ! tous ces noms de saints semés en litanies,
 Tous ces arbres, là-bas,
 Ces vocables de saints dont la monotonie
 S'allonge infiniment dans la mémoire ;
 Oh ! tous ces bras invocatoires,
 Tous ces rameaux éperdument tendus
 Vers on ne sait quel Christ aux horizons pendu !

Voici Novembre en son manteau grisâtre
 Qui se blottit de peur au fond de l'âtre
 Et dont les yeux soudain regardent,

Par les carreaux cassés de la croisée,
 Les vents et les arbres se convulser
 Dans l'étendue effarante et blafarde.

Les saints, les morts, les arbres et le vent,
 Dites comme ils se confondent dans la mémoire
 Quand les marteaux sautant
 A coups de bonds dans les bourdons
 Jettent le deuil aux horizons,
 Du haut des tours imprécatoires !

Et Novembre, près de l'âtre qui flambe,
 Allume, avec des mains d'espoir, la lampe
 Qui brûlera combien de soirs, l'hiver :
 Et Novembre si humblement supplie et pleure
 Pour attendrir le cœur mécanique des heures !

Mais au dehors, voici toujours le ciel, couleur de fer,
 Voici les vents, les saints, les morts
 Et la procession profonde,
 Des arbres fous et des branchages tors
 Qui voyagent de l'un à l'autre bout du monde.
 Voici les grand'routes comme des croix
 A l'infini, parmi les plaines,
 Les grand'routes et puis leurs croix lointaines
 A l'infini, sur les vallons et dans les bois !

(Les Vignes de ma Muraille.)

L'En-Avant.

Le corps ployé sur ma fenêtre,
 Les nerfs vibrants et sonores de bruit,
 J'écoute avec ma fièvre et j'absorbe, en mon être,
 Les tonnerres des trains qui traversent la nuit.
 Ils sont un incendie en fuite dans le vide.
 Leur vacarme de fer, sur les plaques des ponts,
 Tintamarre si fort qu'on dirait qu'il décide
 Du rut d'un cratère ou des chutes d'un mont.
 Et leur élan m'ébranle encore et me secoue,
 Qu'au loin, dans la ténèbre et dans la nuit du sort,
 Ils réveillent déjà, du fracas de leurs roues,
 Le silence endormi dans les gares en or.

Et mes muscles bandés où tout se répercute
 Et se prolonge et tout à coup revit
 Communiquent, minute par minute,
 Ce vol sonore et trépidant à mon esprit.
 Il le remplit d'angoisse et le charme d'ivresse
 Etrange et d'ample et furieuse volupté,
 Lui suggérant, dans les routes de la vitesse,
 Un sillage nouveau vers la vieille beauté !

Oh ! les rythmes fougueux de la nature entière
Et les sentir et les darder à travers soi !
Vivre les mouvements répandus dans les bois,
Le sol, le vent, la mer et les tonnerres ;
Vouloir qu'en son cerveau tressaille l'univers ;
Et pour en condenser les frissons clairs
En ardentes images,
Aimer, aimer surtout la foudre et les éclairs
Dont les dévorateurs de l'espace et de l'air
Incendient leur passage !

(Les Forces tumultueuses.)

Sur la Mer.

Large voiles au vent, ainsi que des louanges,
La proue ardente et fière et les haubans vermeils,
Le haut navire apparaissait, comme un archange
Vibrant d'ailes qui marcherait, dans le soleil.

La neige et l'or étincelaient sur sa carène ;
Il étonnait le jour naissant, quand il glissait
Sur le calme de l'eau prismatique et sereine ;
Les mirages, suivant son vol, se déplaçaient.

On ne savait de quelle éclatante Norvège,
Le navire, jadis, avait pris son élan,
Ni depuis quand, pareil aux archanges de neige,
Il étonnait les flots de son miracle blanc.

Mais les marins des mers de cristal et d'étoiles
Contaient son aventure avec de tels serments,
Que nul n'osait nier qu'on avait vu ses voiles,
Depuis toujours, joindre la terre aux firmaments.

Sa fuite au loin ou sa présence vagabonde
Hallucinaient les caps et les îles du Nord,
Et le futur des temps et le passé du monde
Passaient, devant les yeux, quand on narrait son sort.

Au temps des rocs sacrés et des croyances frustes,
Il avait apporté la légende et les dieux,
Dans les tabliers d'or de ses voiles robustes
Gonflés d'espace immense et de vent radieux.

Les apôtres chrétiens avaient nimbé de gloire
Son voyage soudain, vers le pays du gel,
Quand s'avancait, de promontoire en promontoire,
Leur culte jeune à la conquête des autels.

Les pensers de la Grèce et les ardeurs de Rome
Pour se répandre au cœur des peuples d'Occident
S'étaient mêlés, ainsi que des grappes d'automne,
A son large espalier de cordages ardents.

Et quand sur l'univers plana quatre-vingt-treize
 Livide et merveilleux de foudre et de combats,
 L'aile rouge des temps frôla d'ombre et de braise
 L'orgueil des pavillons et l'audace des mâts.

Ainsi de siècle en siècle, au cours fougueux des âges,
 Il emplissait d'espoir les horizons amers,
 Changeant ses pavillons, changeant ses équipages,
 Mais éternel dans son voyage autour des mers.

Et maintenant sa hantise domine encore,
 Comme un faisceau tressé de magiques lueurs,
 Les yeux et les esprits qui regardent l'aurore
 Pour y chercher le nouveau feu des jours meilleurs.

Il vogue ayant à bord les prémices fragiles :
 Ce que seront la vie et son éclair, demain,
 Ce qu'on a pris non plus au fond des Evangiles,
 Mais dans l'instinct mieux défini de l'être humain,

Ce qu'est l'ordre futur et la bonté logique,
 Et la nécessité claire, force de tous,
 Ce qu'élabore et veut l'humanité tragique
 Est oscillant déjà dans l'or de ses remous.

Il passe, en un grand bruit de joie et de louanges,
 Frôlant les quais de l'aube ou les môles du soir,
 Et pour ses pieds vibrants et lumineux d'archange,
 L'immense flux des mers s'érige en reposoir.

Et c'est les mains du vent et les bras des marées
 Qui d'eux-mêmes poussent en nos havres de paix
 Le colossal navire aux voiles effarées
 Qui nous hanta toujours, mais n'aborda jamais.

(Les Forces tumultueuses)

Je t'apporte, ce Soir...

Je t'apporte, ce soir, comme offrande, ma joie
 D'avoir plongé mon corps dans l'or et dans la soie
 Du vent joyeux et franc et du soleil superbe ;
 Mes pieds sont clairs d'avoir marché parmi les herbes,
 Mes mains douces d'avoir touché le cœur des fleurs,
 Mes yeux brillants d'avoir soudain senti les pleurs
 Naître, sourdre et monter, autour de mes prunelles,
 Devant la terre en fête et sa force éternelle.

L'espace entre ses bras de bougeante clarté,
 Ivre et fervent et sanglotant, m'a emporté,
 Et j'ai passé je ne sais où, très loin, là-bas,
 Avec des cris captifs que délivraient mes pas.
 Je t'apporte la vie et la beauté des plaines ;
 Respire-les sur moi à franche et bonne haleine,

Les origans ont caressé mes doigts, et l'air
 Et sa lumière et ses parfums sont dans ma chair.
(Les Heures d'après-midi.)

Autour de ma Maison.

Pour vivre clair, ferme et juste,
 Avec mon cœur, j'admire tout
 Ce qui vibre, travaille et bout
 Dans la tendresse humaine et sur la terre auguste.

L'hiver s'en va et voici mars et puis avril
 Et puis le prime été, joyeux et puéril.

Sur la glycine en fleurs que la rosée humecte,
 Rouges, verts, bleus, jaunes, bistres, vermeils,
 Les mille insectes
 Bougent et butinent dans le soleil.

O la merveille de leurs ailes qui brillent
 Et leur corps fin comme une aiguille
 Et leurs pattes et leurs antennes
 Et leur toilette quotidienne
 Sur un brin d'herbe ou de roseau !
 Sont-ils précis, sont-ils agiles !
 Leur corselet d'émail fragile
 Est plus changeant que les courants de l'eau ;
 Grâce à mes yeux qui les reflètent
 Je les sens vivre et pénétrer en moi
 Un peu ;
 O leurs émeutes et leurs jeux
 Et leurs amours et leurs émois
 Et leur bataille, autour des grappes violettes !

Mon cœur les suit dans leur essor vers la clarté,
 Brins de splendeurs, miettes de beauté,
 Parcelles d'or et poussières de vie !
 J'écarte d'eux l'embûche inassouvie :
 La glu, la boue et la poursuite des oiseaux ;
 Pendant des jours entiers, je défends leurs travaux ;
 Mon art s'éprend de leurs œuvres parfaites ;
 Je contemple les riens dont leur maison est faite ;
 Leur geste utile et net, leur vol chercheur et sûr,
 Leur voyage dans la lumière ample et sans voile
 Et quand ils sont perdus quelque part, dans l'azur,
 Je crois qu'il sont partis se mêler aux étoiles.

Mais voici l'ombre et le soleil sur le jardin
 Et des guêpes vibrant là-bas dans la lumière ;
 Voici les longs, et clairs, et sinueux chemins
 Bordés de lourds pavots et de roses trémières ;

Aujourd'hui même, à l'heure où l'été blond s'épand,
 Sur les gazons lustrés et les collines fauves,
 Chaque pétale est comme une paupière mauve
 Que la clarté pénètre et réchauffe en tremblant.
 Les moins fiers des pistils, les plus humbles des feuilles
 Sont d'un dessin si pur, si ferme et si nerveux
 Qu'en eux
 Tout précipite et tout accueille
 L'hommage clair et amoureux des yeux.

L'heure des juillets roux s'est à son tour enfuie,
 Et maintenant
 Voici le soleil calme avec la douce pluie
 Qui, mollement,
 Sans lacérer les fleurs admirables, les touchent ;
 Comme eux, sans les cueillir, approchons-en nos bouches
 Et que notre cœur croie en baisant leur beauté,
 Faite de tant de joie et de tant de mystère,
 Baiser, avec ferveur, délice et volupté,
 Les lèvres mêmes de la terre.

Les insectes, les fleurs, les feuilles, les rameaux
 Tressent leur vie enveloppante et minuscule
 Dans mon village, autour des prés et des closeaux.
 Ma petite maison est prise en leurs réseaux.
 Souvent, l'après-midi, avant le crépuscule,
 De fenêtre en fenêtre, au long du pignon droit,
 Ils s'agitent et bruissent jusqu'à mon toit ;
 Souvent aussi quand l'astre aux Occidents recule,
 J'entends si fort leur fièvre et leur émoi
 Que je me sens vivre, avec mon cœur,
 Comme au centre de leur ardeur.

Alors les tendres fleurs et les insectes frères
 M'enveloppent comme un million d'ailes
 Faites de vent, de pluie et de clarté.
 Ma maison semble un nid doucement convoité
 Par tout ce qui remue et vit dans la lumière.
 J'admire immensément la nature plénière
 Depuis l'arbuste nain jusqu'au géant soleil ;
 Un pétale, un pistil, un grain de blé vermeil
 Est pris, avec respect, entre mes doigts qui l'aiment ;
 Je ne distingue plus le monde de moi-même,
 Je suis l'ample feuillage et les rameaux flottants,
 Je suis le sol dont je fouille les cailloux pâles
 Et l'herbe des fossés où soudain je m'affale
 Ivre et fervent, hagard, heureux et sanglotant.

(La Multiple Splendeur.)

La Joie.

O ces larges beaux jours dont les matins flamboient !
 La terre ardente et fière est plus superbe encor
 Et la vie éveillée est d'un parfum si fort
 Que tout l'être s'en grise et bondit vers la joie.

Soyez remerciés, mes yeux,
 D'être restés si clairs, sous mon front déjà vieux,
 Pour voir au loin bouger et vibrer la lumière ;
 Et vous, mes mains, de tressaillir dans le soleil ;
 Et vous, mes doigts, de vous dorer aux fruits vermeils
 Pendus au long du mur, près des roses trémières.

Soyez remercié, mon corps,
 D'être ferme, rapide, et frémissant encore
 Au toucher des vents prompts ou des brises profondes ;
 Et vous, mon torse droit et mes larges poumons,
 De respirer, au long des mers ou sur les monts,
 L'air radieux et vif qui baigne et mord les mondes.

O ces matins de fête et de calme beauté !
 Roses dont la rosée orne les purs visages,
 Oiseaux venus vers nous, comme de blancs présages,
 Jardins d'ombre massive ou de frêle clarté !

A l'heure où l'ample été tiédit les avenues,
 Je vous aime, chemins, par où s'en est venue
 Celle qui recérait, entre ses mains, mon sort ;
 Je vous aime, lointains marais et bois austères,
 Et sous mes pieds, jusqu'au tréfonds, j'aime la terre
 Où reposent mes morts.

J'existe en tout ce qui m'entoure et me pénètre.
 Gazons épais, sentiers perdus, massifs de hêtres,
 Eau lucide que nulle ombre ne vient ternir,
 Vous devenez moi-même étant mon souvenir.

Ma vie, infiniment, en vous tous se prolonge,
 Je forme et je deviens tout ce qui fut mon songe ;
 Dans le vaste horizon dont s'éblouit mon œil,
 Arbres frissonnants d'or, vous êtes mon orgueil ;
 Ma volonté, pareille aux nœuds dans votre écorce,
 Aux jours de travail ferme et sain, durcit ma force.

Quand vous frôlez mon front, roses des jardins clairs,
 De vrais baisers de flamme illuminent ma chair ;
 Tout m'est caresse, ardeur, beauté, frisson, folie,
 Je suis ivre du monde et je me multiplie
 Si fort en tout ce qui rayonne et m'éblouit
 Que mon cœur en défaille et se délivre en cris.

O ces bonds de ferveur, profonds, puissants et tendres
 Comme si quelque aile immense te soulevait,
 Si tu les as sentis vers l'infini te tendre,
 Homme, ne te plains pas, même en des temps mauvais ;
 Quel que soit le malheur qui te prenne pour proie,
 Dis-toi, qu'un jour, en un suprême instant,
 Tu as goûté quand même, à cœur battant,
 La douce et formidable joie,
 Et que ton âme hallucinant tes yeux
 Jusqu'à mêler ton être aux forces unanimes,
 Pendant ce jour unique et cette heure sublime,
 T'a fait semblable aux dieux.

(*La Multiple Splendeur.*)

Les Fenêtres et les Bateaux.

Le port de Blankenberghe et le bassin d'Ostende,
 Le soir, servent de nids de pierre aux lourds bateaux.
 Ils y replient leur aile, ainsi que des oiseaux,
 Se blottissent l'un près de l'autre et puis attendent.

Et la nuit amicale, avec sa lune d'or
 Descend : les cordages entrecroisés et sombres
 Tressent au-dessus d'eux un mouvant filet d'ombres,
 Qui semble emprisonner leur vol et leur essor.

Les fenêtres des quais doucement les regardent ;
 Elles disent : Voici l'asile et le nid clair.
 A quoi bon s'en aller sous la nue et l'éclair,
 Lutter avec les vents et les vagues hagardes ?

Les flots âpres et fous roulent là-bas au loin,
 Voyez : voici le cable et l'ancre ; ils vous protègent ;
 Et la petite Vierge, en sa robe de neige,
 Jette les yeux sur vous, de sa niche du coin.

Goûtez le lumineux et reposant silence :
 Au-dessus de vos mâts, tous les astres du ciel
 Vous présentent le calme et doux bonheur réel,
 Sans surprises, sans angoisses, sans violences.

On étendra vos grand^s voiles en pavillons
 Sur la joie et l'orgueil des francs buveurs de bière
 Et vous les entendrez entrechoquer leurs verres
 Quand la kermesse ameute et bat les carillons.

Vos rames deviendront les hampes solennelles
 Où la fête pendra ses éclatants drapeaux ;
 Elles verront passer des gens monumentaux
 Avec de l'or sur leurs poitrines fraternelles.

Et vous, vous dormirez sans crainte au long des quais,
 Longtemps, toujours, dans le berceau des eaux serviles
 Avec, autour de vous, les lumières des villes
 Et le cadran des tours sur vos sommeils braqué.

Mais aucun des bateaux n'écoula les fenêtres
 Et dès que l'aube eut coloré le jour léger
 On les vit tous se réveiller pour le danger
 Et, les voiles au vent, sur la mer apparaître.

(*La Guirlande des Dunes.*)

Epilogue.

Oh ! les heures du soir sous ces climats légers,
 La lumière en est belle et la lune y'est douce,
 Et l'ombre souple et claire y répand sur les mousses
 Les mobiles dessins d'un feuillage étranger.

Oliviers d'Aragon, figuiers de Catalogne,
 Hameaux calmes et blancs sur vos ruisseaux penchés,
 Derniers rayons frôlant les toits et les clochers
 Où s'arrêtait le vol replié des cigognes.

Chansons de muletiers en des cabarets roux,
 Et vous, femmes, dont la démarche était hautaine,
 Quand vous montiez, la jarre au flanc, vers les fontaines,
 Que de fois ma mémoire a reflué vers vous !

Mais je suis né là-bas, dans les brumes de Flandre,
 En un petit village où des murs goudronnés
 Abritent des marins pauvres, mais obstinés,
 Sous des cieus d'ouragan, de fumée et de cendre.

Les marais noirs, les bois mornes et les champs nus,
 Et novembre grisâtre et ses cheveux de pluie,
 Et les aurores d'encre et les couchants de suie,
 Ma brève enfance, hélas ! les a trop bien connus.

Toujours l'énorme Escaut roula dans ma pensée,
 L'hiver, quand ses glaçons où se miraient les astres
 Craquaient et charriaient leurs blocs vers les désastres,
 J'étais heureux et fort d'une joie angoissée.

L'été, les bateaux lourds qui trouaient les lointains
 Vibraient moins de leurs mâts où flottaient des emblèmes,
 Que mon cœur exalté ne vibrerait en moi-même
 Pour quelque lutte intense et quelque grand destin.

Les mobiles brouillards et les volants nuages,
 De leurs gestes puissants m'ont ainsi baptisé,
 Et mon corps tout entier s'est comme organisé
 Pour vivre ardent, sous leur tumulte et leurs orages.

O vous, les pays d'or et de douce splendeur !
 Si vos bois, vos vallons, vos plaines et vos grèves
 Tentent parfois encor mes désirs et mes rêves,
 C'est la Flandre pourtant qui retient tout mon cœur.

L'amour dont j'ai brûlé fut conçu pour ses femmes ;
 Son ciel hostile et violent m'a seul doté
 De sourde résistance et d'âpre volonté
 Et du rugueux orgueil dont est faite mon âme.

Mon pays tout entier vit et pense en mon corps ;
 Il absorbe ma force en sa force profonde,
 Pour que je sente mieux à travers lui le monde
 Et célèbre la terre avec un chant plus fort.

(*Toute la Flandre. — Les Plainnes.*)

Iwan Gilkin.

Bruxelles, 1858.

Œuvres poétiques : *La Damnation de l'Artiste* (1890). — *Ténèbres* ; *Satan* (1892).
Stances dorées (1893). — *La Nuit* (1897). — *Le Cerisier fleuri* (1899).
Prométhée, poème dramatique (1899).

Quitta le barreau pour le journalisme et la littérature. De vingt à trente-six ans, disciple de Baudelaire, ainsi que Giraud : psychologue amer qui se plaît à l'analyse fouillée des sentiments les plus anormaux, que hante constamment le désir de pénétrer la pensée des gens qui se meuvent autour de lui. Sa curiosité, toujours insatiable, a engendré son pessimisme. Il aime les décompositions morbides, plonge son œil aigu dans l'immoralité, les vices, les dépravations de l'instinct, et il recouvre tout cela d'images parfois très riches et très belles. Tel nous apparaît le poète de *La Nuit*. Mais les idées de Gilwin changent au moment où il achève cet ouvrage. Son « satanisme » disparaît et l'on trouve dans le *Cerisier fleuri* de jolies odelettes à la façon d'Horace, toutes pimpantes de grâce et de fraîcheur.

Dans son poème dramatique, *Prométhée*, il chante l'ascension lente et douloureuse de l'humanité vers un idéal — entrevu — de paix et d'amour. « C'est, dit le poète lui-même, un cri d'espérance vers un avenir plus heureux où la foi, rajeunie par la science, brillera d'une ardeur nouvelle dans un monde pacifié ». Il y a là, à côté de pages un peu prosaïques, des tableaux, des scènes de toute beauté. Gilkin a encore écrit pour le théâtre deux pièces en prose *Savonarole* et *Etudiants russes* (1906). — On lui doit aussi un conte philosophique : *Jonas* (1900).

En Barque.

L'adolescent rêveur, penché dans la nacelle,
 Plonge les avirons dans l'eau morte, sans bruit.
 A la barre est assis, sombre comme la Nuit,
 Un énorme chien noir, qui l'observe ét grommelle.

Pareil aux dieux obscurs de l'énigme éternelle,
 Est-ce un nocturne Sphinx de nos destins instruit ?
 Quel secret malfaisant, quel bonheur caché luit,
 Comme un ardent charbon, dans sa large prunelle ?

Toi, mon enfant, sans voir l'animal ténébreux,
 Qui tourne lentement ses globes phosphoreux
 Vers l'espace futur où pénètre la proue,

Tu souris doucement en regardant les cieux,
Car la vie est pour toi rose comme ta joue,
Et ton jeune avenir aussi bleu que tes yeux.

(*La Nuit.*)

La Chanson des Forges. (1)

Je vous entends, clameurs redoutables ! ô forges,
Feux rouges allumés dans les pays chenus,
Vous grondez sourdement, pareilles à des gorges
Que gonflent des jurons à demi retenus.

Quand l'homme aveugle et fou croit dompter la matière,
Dans vos gueules de feu les malédictions
Roulent sinistrement comme un lointain tonnerre.
Vous dites : Nous forgeons sans répit, nous forgeons,

(1) Cfr. *Le Forgeron*, d'E. VERHAEREN (*Les Villages illusaires*). — *Les Forgerons*, de BANVILLE.
La Chanson de la Forge, de JÉRÔME DOUCET. Nous citons ces deux dernières poésies.

Les Forgerons.

Rythmé par le marteau sonore,
Le chant joyeux des forgerons
S'envole à grand bruit vers l'aurore,
Plus fier que la voix des clairons.

JEAN ET JACQUES

La forge mugissante allume
Nos fronts par la bise mordus,
Et son reflet parmi la brume
Chasse les corbeaux éperdus.

De la Noël au jour de Pâques,
Nuit et jour, c'est comme un enfer.

JACQUES

Mon frère Jean,

JEAN

Mon frère Jacques,

JACQUES

Soufflons le feu !

JEAN

Battons le fer !

JACQUES

Fait grossier que la cheminée

Couvre ici de son noir manteau,
Jusqu'à la fin de la journée
Tremble et gémis sous le marteau !

JEAN

Pour subir ta métamorphose,
Tu vas sortir, obscur encor,
De la fournaise ardente et rose,
Au milieu d'une gerbe d'or !

JACQUES

Puis tu seras l'âpre charrue,
Tu répandras sur les sillons
La moisson blonde, que salue
Le cheur ailé des papillons.

JEAN

Tu seras le coursier de flamme,
Le coursier terrible et sans peur
Qui dans ses flancs emporte une âme
De charbon rouge et de vapeur.

JACQUES

Tu seras la faux qui moissonne,
Tu courberas le seigle mûr,
Cette mer vivante où frissonne
L'écarlate et la fleur d'azur.

JEAN

Lumière, d'ombre enveloppée,
Tu renaîtras au grand soleil,
Tu seras le fer de l'épée
Qui se rougit de sang vermeil.

JACQUES

Ton destin enfin s'élève !
Tu vas surgir dans la clarté,
Pour te mêler, charrue ou glaive,
A la mouvante humanité !

JEAN

Tu frémiras pour la justice !

JACQUES

Tu serviras à déchirer
Le sein de la terre nourrice.

JEAN

Tu vas combattre

JACQUES

Et labourer !

La Chanson de la Forge.

La forge a des aspects d'enfer.
Le lourd soufflet de cuir atise
Les charbons où, rouge cerise,
Scintille un large bloc de fer.
Et le forgeron, dont le torse

De bronze est superbe de force,
Le saisit comme en un étau
Dans sa pince : l'ombre s'allume.
Lui le pétrit sous son marteau
Qui chante en frappant sur l'enclume.

Que faire de toi, masse étincelante
D'où le feu jaillit en gerbes au choc ?
Ping ! — tu deviendras le robuste soc
De quelque charrue à la marche lente.

Ainsi devient le bloc qui fume,
Epée ou soc, faux ou couteau,
Aux coups répétés du marteau
Qui chante en frappant sur l'enclume.

La Chanson des Choses.

Que faire de toi, lame longue et mince ?
Ping ! — tu seras faux ; tu seras le fer
Devant qui pliera l'épi lourd et fier,
Comme un courtisan qui salue un prince.

Que faire de toi, parcelle égarée
Que l'on oubliait ? Tu seras bientôt,
Ping ! — en quelques coups, lame de couteau
Pour couper le pain à croûte dorée.

Et toi, pur acier, part la mieux trempée,
Ping ! je te ferai deux rudes tranchants,
Car tu défendras nos maisons, nos champs
Et notre vieux nom : tu seras l'Epée.

Nous forgeons pour tes pieds le boulet et l'entrave,
 Stupide humanité ! Nous forgeons les anneaux
 Des chaînes qui te font à jamais notre esclave.
 Va, travaille, halète, allume les fourneaux,
 Consume le charbon, fais ruisseler la fonte
 Sur le sable fumant, bats, écrase le fer,
 Trempe des sabres, fonds des canons, blinde et ponte
 Les vaisseaux cuirassés qui mitraillent la mer ;
 Va, martèle, martèle et construis sans relâche
 Les machines qui, mieux que les anciens donjons,
 Asservissent le peuple et le font pauvre et lâche...
 Stupide humanité, nous forgeons, nous forgeons
 Le travail monstrueux avec la maladie,
 Nous forgeons la chlorose et l'abrutissement.
 Et la haine et le meurtre et le rouge incendie
 Et l'émeute sanglante et le lourd châtement.
 Nous forgeons le destin de ta décrépitude ;
 Nous broierons tes enfants sous nos pilons de fer,
 En crachant vers le ciel tout tremblant d'hébétude
 La suie et le charbon de notre affreux enfer !
 Vois ! Dans l'azur souillé nos hautes cheminées,
 Hampes des noirs drapeaux qui proclament ton sort,
 Déroulent sur l'horreur des landes calcinées
 Leurs étendards de deuil, d'esclavage et de mort !

(L2 Nuit.)

Max Waller.

Bruxelles, 1860-1889.

Œuvre poétique : *La Flûte à Siebel* (1891).

De son vrai nom, Maurice Warlomont. Fondateur de la *Jeune Belgique* (Décembre 1830). Ironie fine et mordante — et sensibilité délicate. Il a très bien caractérisé sa manière lorsqu'il a dit :

*Mes vers qui font semblant de rire
 Et sanglotent, très doucement.*

EN MER.

Au hastillage du steamer
 Où, caressante, l'eau déferle
 Avec des nacures de perle,
 Je regarde danser la mer.

Les vagues vont, les vagues vagues
 Comme un rêve d'eau sanglotant,
 Et ce n'est que de l'eau pourtant...
 Et j'écoute vaguer les vagues.

C'est adorable, ce lointain,
 Cet horizon qui gronde et lutte !
 Il est deux heures du matin :
 Mignonne Mer, un air de flûte !

Un air de flûte qui serait
 Plus chaste qu'un baiser de lame.
 Dans le jour au loin qui s'enflamme,
 Un air de flûte bien discret,

A tous les engloutis des ondes
 Mangés par les petits poissons,
 Une de mes minces chansons
 Pour leur faire danser des rondes.

Il est inédit, de mon choix,
 Un air à peine d'un quart d'heure,
 Et je le dédie aux anchois
 Afin qu'ils en fassent leur beurre.

C'est adorable, ce lointain,
 Cet horizon qui gronde et lutte :
 Il est deux heures du matin :
 Dans la mer j'ai jeté ma flûte.

Albert Giraud.

Louvain, 1860.

Œuvres poétiques : *Pierrot Lunaire* (1884). — *Pierrot Narcisse* (1887).
Hors du Siècle (1887). — *Les Dernières Fêtes* (1891). — *Hors du Siècle*, 2^e volume (1894).
Héros et Pierrots (*Dernières Fêtes*, *Pierrot Lunaire*, *Pierrot Narcisse*), (1898).
La Guirlande des Dieux (1910). — *La Frise empourprée* (1912). — *Le Laurier* (1920).
Eros et Psyché (1920). — *Le Miroir caché* (1921).

Études de droit. Abandonna le barreau pour la littérature et fut un des fondateurs de la *Jeune Belgique*. Actuellement secrétaire général de la rédaction de l'*Etoile Belge*.

Âme hautaine, imprégnée de la fierté baudelairienne, avec de sombres regrets vers un passé plein de violences, de gloire et de faste, révoltée contre la platitude du présent, farouchement hostile au triomphe et au règne de la Bête.

Vers impeccable, d'une pureté de forme parnassienne ; mais à l'encontre des Parnassiens, a mis dans ses vers de la passion, de l'enthousiasme, toutes ses émotions. Poésie éclatante et colorée, images éblouissantes.

Brosseur de Lune.

Un très pâle rayon de lune	Mais sa toilette l'importune :
Sur le dos de son habit noir,	Il s'inspecte et finit par voir
Pierrot-Willette sort le soir,	Un très pâle rayon de lune
Pour aller en bonne fortune.	Sur le dos de son habit noir.

Il s'imagine que c'est une
Tache de plâtre, et sans espoir,
Jusqu'au matin, sur le trottoir,
Frotte, le cœur gros de rancune,
Un très pâle rayon de lune !

(*Héros et Pierrots*.)

Hors du Siècle.

(FRAGMENT)

Oh ! que n'ai-je vécu, l'esprit fier, l'âme forte,
Sous la neigeuse hermine ou le fauve camail,
Dans ces siècles vermeils dont la lumière morte
Allume encore en moi des splendeurs de vitrail !

Car le poète alors, en croupe sur les races,
Leur enfonçait son rêve à grands coups d'éperon,
Et sa bouche, à travers le fracas des cuirasses,
Y sonnait son espoir comme dans un clairon.

La Muse était la sœur auguste de l'Épée ;
Les strophes ressemblaient à de clairs escaliers
Où montaient, dans un faste et des feux d'épopée,
Des vers casqués d'argent comme des chevaliers.

Les poètes nimbaient la mémoire des princes ;
Plus d'un leur doit la pompe où sa majesté dort ;
L'Empereur ébloui leur donnait des provinces
Et faisait à leur col flamber la Toison d'or.

Puis, entre des soldats, des prêtres en étole,
 Dans les flots d'un cortège écarlate de rois,
 Il les menait cueillir la palme au Capitole,
 Salués des drapeaux, des aigles et des croix !

Et le peuple, gardant au fond de ses prunelles
 Leurs masques léonins parmi les encensoirs,
 Contemplant longuement leurs ombres solennelles
 Passer et repasser dans la braise des soirs.

— Puisque je n'ai pu vivre en ces siècles magiques,
 Puisque mes chers soleils pour d'autres yeux ont lui,
 Je m'exile à jamais dans ces vers nostalgiques
 Et mon cœur n'attend rien des hommes d'aujourd'hui.

La multitude abjecte est par moi détestée,
 Pas un cri de ce temps ne franchira mon seuil ;
 Et pour m'ensevelir loin de la foule athée,
 Je saurai me construire un monument d'orgueil.

Je travaillerai seul, en un silence austère,
 Nourrissant mon esprit des vieilles vérités,
 Et je m'endormirai, bouche pleine de terre,
 Dans la pourpre des jours que j'ai ressuscités.

.....
 (Hors du Siècle.)

Cuir de Cordoue.

O cuir couleur de feu, d'automne et de victoire,
 Qui flambez dans la nuit d'un antique oratoire
 Où la lourde splendeur des jours passés s'endort,
 Mystérieux et roux comme de grands lacs d'or,
 O cuir couleurs de soir, de faste et d'épopée.

Vous rêvez longuement de ces traîneurs d'épée
 Qui, sur la braise en fleurs de vos coussins gaufrés,
 Inclinaient autrefois leurs masques balafrés,
 Autour desquels nageait une odeur d'aventures.
 O cuir qui flamboyez dans la paix des tentures !

Pareils à des couchants tragiques et houleux,
 Vous avez vu surgir des hommes fabuleux,
 Que les yeux de leur temps s'hallucinaient à suivre,
 Et qui, sur une mer d'incendie et de cuivre,
 O cuir couleur d'orgueil, de guerre et d'horizon !

S'embarquèrent un soir de la chaude saison ;
 Et c'est pourquoi, puissants, fauves et chimériques,
 Vous conservez encor des reflets d'Amériques,
 Et vous songez dans l'ombre, éblouis et vermeils,
 O cuir en qui survit l'âme des vieux soleils !

(Hors du Siècle.)

La plus Douce Chanson.

Ecoute la chanson du beau pays de Flandre !
 Prières de dévoté à l'ombre d'un pilier,
 Voix de l'heure qui traîne et voudrait faire attendre
 L'instant de retourner son naïf sablier.

Ecoute-la passer, la chanson rauque et tendre,
 Accompagnant l'effort du labeur journalier,
 Des rives de la Lys aux rives de la Dendre,
 Refrain de dentellière ou cris de batelier !

Parfois elle se pâme et s'étrangle... Est-ce un râle ?
 Est-ce un baiser cruel sur une bouche pâle ?
 Une rixe dans l'ombre entre mauvais garçons ?

Ecoute-la passer, la chanson rauque et tendre,
 La plus douce à mon cœur de toutes les chansons !...
 Mais qui n'est pas d'ici ne peut pas la comprendre.

(*Le Miroir Caché.*)

Grégoire Le Roy.

Gand, 1862.

Œuvres poétiques : *La Chanson d'un Soir* (1886). — *Mon Cœur pleure d'autrefois* (1889).
La Chanson du Pauvre (1907). — *La Couronne des Soirs* (1911).
Le Rouet et la Besace (1912). — *Les Chemins dans l'Ombre* (1920).

Condisciple à Ste Barbe de Maeterlinck et Van Lerberghe. Alla à Paris où il fut un des fondateurs de la *Pléiade*. Fonda, en 1910, le *Masque*.

Poésie tantôt gracieuse, tantôt mélancolique, où passe parfois comme un frisson de détresse. Ce n'est pourtant pas un découragé. Il veut qu'on tourne les yeux vers cette clarté qu'est l'Avenir, qu'on regarde du côté des lumières. On lui doit également des contes. Est aussi peintre, illustrateur et compositeur de talent.

Le Passé qui file. (1)

La vieille file, et son rouet
 Parle de vieilles, vieilles choses...
 La vieille a les paupières closes,
 Et croit bercer un vieux jouet.

Le chanvre est blond, la vieille est blan-
 La vieille file lentement ; [che ;
 Et, pour mieux l'écouter, se penche
 Sur le rouet bavard qui ment.

(1) Cfr. *File à ton rouet*, de G. KAHN (*Les Palais Nomades*) ; *La Fileuse*, de P. VALÉRY. Citons *La Fileuse*, d'A. MERAT.

La Fileuse.

Pure et blanche aux reflets du grand soleil couchant,
 Comme dans les tableaux la vierge agenouillée,
 Elle hâte du doigt la lente quenouillée,
 L'air pensif et la tête avec grâce penchant.

Près d'elle son chien dort, grondeur et point mé-
 Tordant l'étope blonde à mesure mouillée, [chant,
 Elle jette à la lande, à la sourde feillée
 Des arbres, la douceur extrême de son chant.

C'est un vieil air traînant, mélancolique, vague.
 Qui fait songer aux voix mourantes de la vague
 Et répète le rythme en des couplets très lents :

Une obscure chanson, sans doute une légende,
 Qu'au temps des soirs anciens chantaient dans cette
 Des bergères aussi, mortes depuis mille ans. flande

Sa vieille main tourne la roue,
L'autre file le chanvre blond...
La vieille tourne, tourne en rond,
Se croit petite et qu'elle joue.

Le chanvre qu'elle file est blond ;
Elle le voit et se voit blonde ;
La vieille tourne, tourne en rond,
Et la vieille danse la ronde.

Le rouet tourne doucement,
Et le chanvre file de même ;
Elle écoute un ancien amant
Murmurer doucement qu'il l'aime.

Le rouet tourne un dernier tour ;
Les mains s'arrêtent désolées ;
Car les souvenirs d'amour
Avec le chanvre étaient filées.

(La Chanson du Pauvre).

Les Aveugles.

Trois aveugles marchaient par la route, Le voilà maintenant qui résonne et qui
Cherchant à regagner leur village perdu. Comme un tocsin d'inquiétude, [chante
Leurs maigres mains, tâtant les airs,
Guidaient leurs pas rendus
Et leur bâton noué de fer
Piquait, au large, dans le doute.

Ils marchaient depuis bien longtemps,
Avaient passé plus d'un village,
Et c'est l'obole d'un passant
Qui mène, au loin, leurs longs voyages.

Mais cet argent, pauvres certitudes
Qu'étreignent leurs mains mendiantes.

Dans la besace vide de pain.
Et tout le long du long chemin,
Dans l'ombre et la paix attentive,
Ce rien d'or fait un bruit sans pareil
Pour leur âme craintive.
Et c'est peut-être le réveil
D'un plus pauvre qui dort !...

Ils ont senti passer la mort !...

(La Chanson du Pauvre.)

Hélas! le temps s'écoule...

Hélas! le temps s'écoule et toutes nos années,
Et les mois de nos ans, et les jours de nos mois,
Comme des rats sans nombre et dans cent mille endroits
Rongent le chanvre d'or de notre destinée.

L'homme pousse la tête hors du temps qui l'emporte ;
Avide et curieux, il fouille du regard
Le coin obscur où l'a fait naître le hasard
Et la route qui passe au delà de sa porte :

Quelques livres, le soir, lui disent en silence,
Avec parcimonie, un de leurs beaux secrets ;
Mais de ce monde, enfin, que verra-t-il jamais ?
Et combien de clartés livrera la science ?

Saura-t-il seulement l'infime et pauvre histoire
De cette humanité qui lui tient tant au cœur ?
Il n'aura pas le temps et, pressé par la peur,
Il mettra le mot : Dieu — sur la grande nuit noire.

Naître et devoir mourir sans avoir vu la terre !
 Sans avoir eu le temps d'en scruter le mystère !
 La Vie ! Un court regard éperdu et poignant
 De naufragé, dans l'ombre, en face du néant !

L'horloge de ses dents mâche le pain des heures
 Et déjà les souris grignotent la mémoire
 Des livres qu'on a lus... tandis que mille rats
 Dévorent, dans la nuit, ceux qu'on ne lira pas...

(*La Couronne des Soirs.*)

Max Elskamp.

Anvers, 1862.

Œuvres poétiques : *Dominical* (1892). -- *Salutations, dont d'Angéliques* (1893).
En Symbole vers l'Apostolat (1895). — *Six Chansons de pauvre Homme,*
pour célébrer la Semaine de Flandre (1896). — *La Louange de la Vie*, où sont réunis
 les poèmes précédents (1898). — *Entuminures* (1898). — *Sous les Tentes de l'Exode* (1921).

Né d'un père flamand et d'une mère française.

A passé toute son enfance à Ecaussines, en Wallonie. Artiste graveur en même temps que poète. Conservateur du Musée de Folklore, à Anvers.

La critique anglaise, dit A. Mockel, l'a célébré comme notre Filippo Lippi ; en ses vers en effet se retrouve la simple grâce, le charme primitif et pur des tableaux du vieux maître italien.

« Il a touché de plus près qu'aucun, dit Robert de Souza (*La Poésie populaire et le lyrisme sentimental*, 1899), dans son parler et dans ses gestes, le simple. Il nous a rendu la candeur des gens du Nord, leur foi têtue. Leurs rêves bleus ont des lignes courtes, un peu sèches, droites et brusques... Ce sont pieuses gens qui laissent leurs paroles suivre la pente des litanies. Ce sont primitifs qui martèlent leurs dires en sentences, et la naïveté de leurs yeux marque les choses de cernures égales. » Art raffiné dans son apparente naïveté.

« J'ai aimé, dit-il lui-même, les petites villes, les navires et les anges et j'ai cru sage de m'en tenir à cela. » A le culte de la tradition populaire.

De Joie.

Ils sont venus, ils sont venus	Il fait chaude joie dans le cœur
Naïvement nus et goulus	Et les arbres chantent en chœur,
De raisins de verre et de cierges,	Puis se taisent et font silence
Sur les bras longs des saintes Vierges,	Avec un faux air d'innocence.
Les dimanches ; sonnez mâtines,	Car ils sont venus les dimanches
Frère Jacques, en mes doctrines.	Rêvés tout au long des nuits blanches,
Or c'en est fini des semaines	Et par la ville les enfants
Où, dans l'eau, mains rouges, l'on peine ;	Chanteurs de paysages blancs,

Jules Sottiaux.

Montigny-le-Tilleul, 1862.

Œuvres poétiques : *Les Poèmes de la Houillère* (1896). — *Confins boisés* (1898).

L'Effort du Sol Natal (1901). — *L'Ame des Nôtres*, poème dramatique (1904).

La Beauté triomphante (1908). — *Walla*, dialogue lyrique (1908). — *La Wallonie héroïque* (1911).

Chante les beautés et les gloires du pays wallon.

A fait aussi des essais, tels que *L'Originalité wallonne* (1906), et un roman : *L'Illustre Bézuquet en Wallonie* (1907).

Font les oiseaux et s'inquiètent
Que si matin il fasse fête,

Tandis que, de messes en quête,
Les vieilles gens perdent la tête.

Frère Jacques, sonnez matines
A leurs douces villes félines.

Or, dans les rues et les ruelles,
Où sonnent fraîches les chapelles,

Les femmes en robes nouvelles
S'éplorent de se trouver belles ;

(Dominical.)

A présent, c'est encore Dimanche...

A présent c'est encor Dimanche,
et le soleil, et le matin,
et les oiseaux dans les jardins,
à présent c'est encor Dimanche,

et les enfants en robes blanches,
et les villes dans les lointains,
et, sous les arbres des chemins,
Flandre et la mer entre les branches.

Or, c'est le jour de tous les anges :
Michel avec ses hirondelles
et Gabriel tout à ses ailes,
or, c'est le jour de tous les anges ;

puis, sur terre, les gens heureux,
les gens de mon pays, tous ceux
allés par un, allés par deux,
rire à la vie aux lointains bleus ;

à présent c'est encor Dimanche
— Meuniers dormants à leurs moulins —
A présent c'est encor Dimanche,
et ma chanson, lors, à sa fin.
(Six Chansons de Pauvre Homme.)

Valère Gille.

Bruxelles 1867.

Œuvres poétiques : *Le Château des Merveilles* (1893). — *La Cithare* (1897).

Le Collier d'opales (1899). — *Les Tombeaux* (1900). — *Le Coffret d'ébène* (1901).

La Corbeille d'Octobre (1903). — *Le Joli Mat* (1905). — *La Victoire ailée* (1921). — *Théâtre*.

Ses premiers vers parurent dans la *Jeune Belgique*, qu'il dirigea lui-même, après la mort de Max Waller (1890), pendant quelques années.

Maria Biermé.

Œuvres poétiques : *Rayons d'Ame* (1907). — *Nos Carillons*, cantate de huit poèmes mis en musique par M. Léon Du Bois, directeur du Conservatoire Royal de Bruxelles (1910).

En préparation : *Glanes d'Automne*.

Elevée au Couvent des Abbies, aux Epioux, dans un âpre paysage ardennais.

A beaucoup voyagé : en France, en Angleterre, en Russie, en Espagne, en Suisse, en Italie, etc. S'est occupée activement d'art et de littérature ; a fait de nombreuses conférences sur l'histoire de l'art. Professeur de littérature française à l'Ecole Normale des Régentes à Liège.

Ses vers, dont le rythme est parfois un peu cahoté, ont une harmonie spéciale et se prêtent aisément à une interprétation musicale.

A fait, en prose, *Les Artistes de la Pensée et du Sentiment* (1911) ; *La Vie d'une Princesse, Marie, Comtesse de Flandre* (1913) ; *Albert et Elisabeth de Belgique* (1917), etc. Pour paraître prochainement : *Fleurs d'Espagne* et *Lointaines Errances*, impressions de voyage ; *Les Créateurs de la Beauté*, études d'art.

AUX PETITS.

Petites mains d'enfants, aux doigts tendres et frêles,
Caressez notre front lassé du poids des jours,
Et la ride où la peine aux durs soucis se mêle,
S'effacera bientôt, sous vos gestes d'amour.

Lèvres roses d'enfants qui souriez sans cesse,
Et dont le frais baiser nous réjouit le cœur,
Ouvrez-vous si gaîment, quand passe la détresse,
Qu'elle n'ose franchir la porte du bonheur.

Candides yeux d'enfants qui plongez en notre âme
N'y voyez point le mal que nous fimes parfois, [me,
Et rendez-nous meilleurs, en nous pensant sans blâ-
Car nous aimons d'avoir les vertus qu'on nous croît.

Menus petons d'enfants qui courez vers la vie,
Ne vous égarez point aux chemins tortueux,
Mais par la route droite où la Bonté s'allie
A la clarté du Beau, marchez sous l'œil de Dieu.

(*Rayons d'Ame*.)

Son premier recueil rappelle la manière de Théophile Gautier, d'adorables colifichets tournés avec une tendresse délicate, « *les madrigaux d'un Petit Poucet précoce*, dit A. Giraud, *dédiant des vers écrits à la loupe, sur le pétale d'une rose, à la petite fille de l'Ogre* ». La *Cithare* est l'apologie de la Grèce antique. *Les Tombeaux* contiennent de très beaux sonnets, sortes d'épithaphes pour les grands poètes disparus.

Le *Coffret d'ébène* (poèmes composés de 1887 à 1897) montre les étapes successives d'une âme qui se cherche dans les choses et en elle-même.

Poète sculptant le vers en maître ouvrier, évoquant à certains endroits le souvenir de Leconte de Lisle et de Hérédia.

A fait aussi du théâtre (*Ce n'était qu'un rêve*; *Madame reçoit* (prose); *Le Sacrifice*; etc). Conservateur à la Bibliothèque royale.

Le Satyre.

L'été rutil. Au fond de la vallée étroite,
Un temple blanc s'élève entre les hêtres bruns;
Dans les grêles bosquets traînent de lourds parfums.
Rien ne bouge; au lointain, la mer d'azur miroite.

Les épis scintillants dressent leur tige droite
Et tandis qu'assaillis par les taons importuns,
Les bœufs lourds cherchent l'ombre à l'entour des nerpruns,
Ça et là, sur le roc, bondit la chèvre adroite.

Nul souffle harmonieux n'agite les roseaux.
Tout dort; l'air est brûlant; couchée au bord des eaux,
Paresseuse et rieuse, une nymphe s'étire;

Et, vêtu d'une peau de panthère ou de lynx,
Mollement appuyé contre un arbre, un satyre
Promène en souriant ses doigts sur la syrinx. ⁽¹⁾

(*La Cithare.*)

(1) Cfr. *Le Vieux Faune*, d'ANDRÉ DUMAS. Citons *Le Vieux Faune*, d'Antoine BARBIER et *La Syrinx*, de P. DE BOUCHAUD.

Vieux Faune.

C'était, sous Louis quinze, un bijou, un château
Qu'éleva, pour cacher ses amours et ses frasques,
Dans la vallée ombreuse, à l'abri des bourrasques,
Un des marquis fringants qu'aimait peindre Watteau.

Les lierres enlacés et les vignes fantasques
Le couvrent maintenant de leur épais manteau;
Sur le lac solitaire il n'est plus de bateau,
Plus de jets d'eau chantant dans la blancheur des vasques.

Il est muet, le parc aux retraits clandestins,
Où vous dansiez sur l'herbe, en Bergères vêtues,
Marquises Pompadour qui narguiez les destins!...

Et toi, seul demeuré des anciennes statues,
Faune, pour réveiller les rires des festins,
A souffler dans ta flûte en vain tu l'évertues!...

La Syrinx.

Le son de la Syrinx est doux au soir tranquille,
Faune! Pour l'écouter la Nymphe des roseaux
A quitté sa retraite, et l'on voit sur les eaux,
Comme un cygne glisser sa forme juvénile.

Le son timide et doux, tel un rideau léger,
Recouvre l'horizon, remplit les vallons roses.
Le portique du Temple est enlacé de roses.
Sur les coteaux voici le zéphyr voltiger.

Si limpide est le flot que les degrés de marbre,
Donc la fraîche blancheur baigne au miroir d'azur,
Prolongent lentement, jusqu'au fond du lac pur,
Leur clair chemin, malgré l'ombre épaisse des arbres.

Et tout : la forêt grave, et les champs et les prés,
Les monts harmonieux que dentelle la neige,
Et le mobile essaim des colombes, cortège
D'Aphrodite aux bras blancs, d'Eros aux yeux dorés,

Tout écoute et s'émeut, tout murmure et tressaille,
O Faune, cependant que la divine voix
De la Syrinx, docile au toucher de tes doigts,
Va creuser dans l'éther de sonores intailles.

Et le jour qui s'éteint est si liède et si beau
Qu'éperdu de douceur, pâmé de mélodie,
Il meurt paisiblement, sans regretter la vie,
Puisque ton chant d'amour l'accompagne au tombeau.

L'Idéal.

Idéal ! c'est toi seul qui causes la souffrance,
O fantôme engendré par l'éternel désir
Et que jusqu'à la mort, sans jamais te saisir,
Nous poursuivons partout, dévorés d'espérance.

Plus loin, encor plus loin, souffles-tu ; mais que sert
D'atteindre ces Eden où planter notre tente ?
L'oasis vaporeuse et fraîche qui nous tente,
Lorsque nous l'atteignons, n'est qu'un affreux désert.

C'est ainsi que fuyant de mirage en mirage,
Dans le sable, à travers les simouns et l'orage,
Nous quittons un objet pour un autre plus beau,

Jusqu'au jour, Spectre vain qui nous chasses sans trêves,
Où tu viens, affublé de nos sublimes rêves,
Sceller, en éclatant de rire, le tombeau.

(*Le Coffret d'ébène.*)

La Maison du Bonheur.

Elle est comme autrefois riante et toute blanche,
La maison où, le soir, nous ramènent nos pas ;
Un tilleul argenté l'abrite de sa branche,
Quand nous en approchons, nous nous parlons plus bas.

Sous les franges de lierre et sous le chèvrefeuille
Qui grimpe sur l'auvent et déborde la cour,
Son sourire, blotti dans le feuillage, accueille,
A l'heure où le bouvreuil se tait, notre retour.

Elle est chère à nos vœux ; notre amour y repose
Loin du monde, à l'abri de toute vanité ;
Elle fleurit le thym, la lavande et la rose,
Simple comme la nôtre est sa félicité.

Edmond Henvaux.

Liège, 1865.

Œuvres poétiques : *Sonnets évangéliques* (1899). — *Le Livre et l'Amour* (1905).
Théâtre (*Maucroix ; L'Elue*).

Poète idéaliste, qui exprime en ses vers de nobles sentiments et de belles pensées. (1)

PREMIER ESSOR.

L'aiglon d'un grand coup d'aile a fendu la nuée ; Il a dans le regard l'éclat du rayon d'or, Et, dans son cœur altier, l'ambition qui dort, Il vient de la sentir qui s'était remuée.	N'était-il pas l'aiglon doux et timide, hier ? Il devient aujourd'hui l'aigle superbe et fier, Buvant les flots de feu que le soleil lui darde.
Et, tournoyant, d'instinct, il a fait sa trouée : Il monte, le géant, il monte, il monte encor, Et le voici voisin, par un immense essor, De la sphère que son orgueil a saluée.	Et dans cette clarté, dans cet embrasement, L'ivresse qui lui vient irrésistiblement N'a pas même ébloui son ceil noir qui regarde.

(1) Lire sur E. Henvaux et F. Bodson, une substantielle étude d'Ant. Grégoire : *Deux Poètes Belges* (1908).

Elle est la conseillère, elle est la confidente
 D'un bonheur désormais égal et sans écueil,
 Et les bruits de la terre et de la vie ardente,
 Vaincus par sa douceur, s'arrêtent sur son seuil.

Il semble qu'en un rêve imprécis on y vive.
 Tout en elle est discret, tout en elle est charmant ;
 Et sentant que son âme est tranquille et pensive,
 Les oiseaux alentour chantent plus doucement.

(*La Corbeille d'Octobre.*)

Renouveau.

Tout est broyé : cités, bourgs, mesures, donjons,
 Et sous un ciel de sang la chienne des batailles
 Aux flancs caves, la Mort sans yeux et sans entrailles
 Flaire les siens couchés dans l'herbe et les ajoncs.

Cependant, l'avril tiède a bruni les bourgeons.
 Dans les enclos fleuris se pressent les aumailles.
 Voici le jour venu des augustes semailles ;
 L'amour fait se gonfler la gorge des pigeons.

L'homme est prêt. Il a vu sa maison abattue,
 Ses enfants morts. Gardant pourtant sa foi têtue,
 Et, malgré tout, fidèle au geste des aïeux,

Il lance à pleines mains la féconde poussière
 Sur la terre où ses fils sont tombés face aux cieux,
 Et que leur sang viril a faite nourricière.

(*La Victoire Ailée.*)

Fernand Séverin.

Grand-Manil (Namur), 1867.

Œuvres poétiques : *Le Lys* (1888). — *Le Don d'enfance* (1891). — *Un Chant dans l'Ombre* (1895). — *Poèmes ingénus* (1899) *La Solitude heureuse* (1903).

Professeur de littérature française à l'université de Gand, depuis 1907.

Poète épris d'idéal et tendre, dont les vers harmonieux ont parfois des sonorités virgiliennes.

*Le plus beau songe encore est sous les yeux fermés,
 Il n'est rien au dehors qui vaille qu'on s'éveille.*

Ces vers, qui sont de lui, caractérisent bien sa manière : un contemplatif, un rêveur pour qui le monde réel semble ne pas exister, qui se plaît à vivre seul à seul avec son âme, comme dans un paradis de blanches illusions. Il aime les émotions fugitives, les sentiments discrets, et il souffre même de ne pas y trouver toujours la pureté de son rêve.

La Venue.

Celle qui, si longtemps, fut un songe est venue...
 Le verger n'est fleuri que pour sa bienvenue ;
 Et la neige des fleurs ne jonche les sentiers
 Que pour faire un tapis virginal à ses pieds.

Douce comme le jour, pure comme l'enfance,
 Celle qui fut un songe est venue en silence
 Dans le rayonnement de sa simplicité !
 La voici : comme fait un hôte souhaité,
 Elle entre sous mon toit, naïve et familière ;
 Mais ses petites mains m'apportent la lumière.
 Et mon cœur la bénit, comme un ange envoyé.

Elle a pour compagnon l'Amour et la Pitié ;
 L'un sourit, l'autre pleure, et tous deux ont des ailes.
 L'Espoir suit, jeune et beau, le front ceint de fleurs frêles ;
 Et l'enfant, que couronne un nimbe de douceur,
 S'avance au milieu d'eux comme une jeune sœur.

(Poèmes ingénus.)

O Penseur ! La Beauté...

O penseur ! La beauté du printemps dans les bois
 T'a saisi, ce matin, pour la première fois,
 Et malgré toi l'odeur de la terre t'enivre...

Tes jours se sont passés à méditer en vain
 L'énigme que propose à l'homme son destin,
 Et ton front studieux a pâli sur maint livre.

A quoi bon ? Laisse aux dieux leur sublime secret,
 Et, pendant que tu vis, savoure sans regret
 Ce qu'il tient de douceur dans ce simple mot : vivre...

(La Solitude heureuse.)

La Douceur de vivre.

Tu marches devant toi sans savoir où tu vas...
 Un matin printanier s'éveille... A chaque pas
 Tu tressailles, ému par la beauté du monde,
 Et, parfois, tu ne sais quelle douceur profonde
 Envahit brusquement ton être tout entier,
 Pour rien, pour une fleur qui borde le sentier.

Un merveilleux espoir t'illumine peut-être ?...
 Tu songes, en marchant, au bonheur qui va naître,
 Et, malgré toi, ton rêve embellit l'horizon ?
 Mais non !... Aucun désir n'aveugle ta raison.
 Tu t'es trop pénétré de l'antique parole
 Pour oser convoiter, dans un orgueil frivole,
 Ce qu'on ne peut saisir en étendant la main ;
 Et, tout borné qu'il soit, content de ton destin,
 Tu jouis simplement de la douceur de vivre.

Es-tu triste ? Le monde est là comme un beau livre :
 Celui qui sait l'ouvrir avec humilité
 Devient heureux, fût-il le plus déshérité.
 Tu l'épèles déjà, ce radieux poème,
 Et la joie, et le calme, et l'oubli de toi-même
 Rentrent bientôt, avec un vertige sacré,
 Dans ton cœur, ton grand cœur un moment égaré,
 Qu'habitaient le désir et le regret moroses ;
 Tandis que la splendeur inconnue des choses
 Peu à peu se dévoile à tes yeux ingénus...

Es-tu las ? Tu t'assieds dans l'herbe du talus,
 Devant les monts, les bois et la plaine fleurie ;
 Et, le regard au loin, dans une rêverie
 Qui franchit à son gré la distance et le temps,
 Tu revis en esprit les lumineux instants...
 Pourquoi connaîtrais-tu la tristesse et le doute ?
 Rien n'est perdu. Tantôt tu reprendras ta route
 Avec un cœur si pur, si jeune, si fervent,
 Qu'il s'émerveillera de tout, comme un enfant...

(*La Solitude heureuse.*)

Le Lever du Jour au Maine-Giraud.

Que de fois j'ai fermé mes rideaux pour ne pas
 voir l'affreuse aurore...

A. DE VIGNY (*Correspondance.*)

Tout dort. Seul dans la chambre haute de la tour,
 Où l'âtre parfois jette une clarté vermeille,
 Le maître vieillissant prolonge jusqu'au jour
 Son ardente et jalouse veille.

C'est l'heure où tu répands tes noirs enchantements,
 O nuit ! Sous la magique et subtile influence
 Une triste douceur éclaire par moments
 Ses traits que crispe la souffrance,

Le temps passe, pourtant. La fenêtre bleuit ;
 Vers l'orient, où monte une lueur d'opale,
 Les rochers et les bois émergeant de la nuit,
 Se profilent sur le ciel pâle.

C'est l'aube. L'air s'emplit d'un long frémissement :
 Dans les vallons, que couvre une brume glacée,
 La douteuse clarté fait luire vaguement
 Les prés que blanchit la rosée.

Mais voici que le faite éloigné des coteaux
 S'illumine ; le jour splendide est près d'éclorre...
 Et Vigny, douloureux, referme ses rideaux
 Pour ne pas voir l'affreuse aurore...

Tel fut l'homme, souffrant, craintif et révolté...
 Hélas ! je ne puis dire à quel point il me touche,
 Ce geste qui trahit, dans son impiété,
 Une détresse si farouche.

O vous, suavités matinales de l'air,
 Printanières senteurs qu'exhalent les feuillées,
 Scintillements lointains perçant, d'un brusque éclair,
 Le brouillard léger des vallées !

o Joyeux pressentiment d'un prodige à venir !
 Trouble divin ! Minute unique et palpitante
 Où toute chose, au loin, semble se recueillir
 Dans une bienheureuse attente !

Flot de gloire ! Tranquille océan de splendeur
 Jailli soudainement de la source première !
 Irradiation de joie et de candeur,
 Virginité de la lumière !

Et vous, bouillonnements junéviles du sang,
 Frissons de vie, élans d'amour, ferveurs sacrées,
 Hymne de foi qui sors, avec le jour naissant,
 De nos âmes régénérées !

Allégresse éclatant en bénédiction !
 Volupté chaste en qui l'être se fortifie,
 Toi qui nous fais chercher dans l'ardente action
 L'ivresse même de la vie !

Douceur du jour, vertus de la jeune clarté,
 Splendeur de Dieu visible aux âmes ingénues,
 Pardonnez à ce cœur assez déshérité
 Pour ne vous avoir pas connues !

(D'un Livre à paraître.)

Les Arbres.

Depuis l'heure où mes yeux de poète et d'enfant
 S'ouvrirent, ingénus, à la beauté du monde,
 J'aime, d'un cœur que chaque jour rend plus fervent,
 Les grand arbres, orgueil de la Terre féconde.

O peuple cher ! Les dieux, qui font ce qui leur plaît,
 Ont mis en moi ce grand amour, don illusoire ;
 Que n'y joignaient-ils l'âme et la voix de Shelley ?
 J'oserais moduler un chant à votre gloire.

Je vous célébrerais, chênes majestueux,
 Rudes héros que notre faiblesse vénère,
 Vous dont le tronc robuste et les rameaux nouveaux
 Semblent sortir vainqueurs d'un combat millénaire ;

Vous, hêtres élancés dont les sommets flottants
 Font le bruit de la mer qui s'approche ou s'éloigne ;
 Vous surtout, sérieux amis de mes vingt ans,
 Grands hêtres frémissants de la forêt de Soigne ;

Rustiques peupliers dont la vague chanson
 Evoque par moments un ruisseau qui babille ;
 Trembles légers, émus d'un éternel frisson ;
 Sveltes bouleaux, au port charmant de jeune fille ;

Vous, familiers des monts que bat le vent grondeur,
 Energiques sapins et délicats mélèzes ;
 Vieux ormes ondoyants dont l'intacte splendeur
 Fait le royal attrait des campagnes anglaises ;

Vous que Corot peignit, d'un pinceau de clarté,
 Doux saules villageois, dont la brise, au passage,
 Lustre amoureusement le feuillage argenté ;
 Charme virgilien de notre paysage ;

Vous entre tous, troupeau fraternel, pins altiers,
 Dont le gémissement est comme une musique ;
 Oliviers vaporeux, héroïques lauriers,
 Noirs cyprès, ornement de l'horizon classique...

O bois printaniers ! Joie et réconfort des yeux !
 Dernier temple où le cœur pieux et solitaire
 Sente réellement la présence des dieux !
 Parure et vêtement frissonnants de la terre !

Foyer mystérieux et providentiel
 Dont les parfums, portés par les brises errantes,
 Purifient l'air ! Gardiens secrets des eaux du ciel !
 Fidèles nourriciers des sources murmurantes !

D'autres vous ont chantés... Ah ! puissé-je à mon tour,
 Obscur poète élu des muses immortelles,
 Faire monter vers vous, mon immuable amour,
 Un chant nombreux, digne de vous et digne d'elles !

(D'un Livre à paraître.)

Adolphe Hardy.

Dison (près Verviers), 1863.

Œuvres poétiques : *La Route Enchan-tée* (1904 et 1911).

Secrétaire de rédaction du *Journal de Bruxelles*.

Vers charmants, un peu mièvres parfois, qui chantent les fleurs, les bois, les jardins, les intimités de la vie champêtre. Ses tableautins ardennais sont d'un artiste qui sent tout ce que contient de poésie la simplicité des mœurs rustiques. Forme très pure.

Soirs de Juin.

Oh ! le charme enivrant des soirs de fenaison,
 Quand, sous le ciel aux tons bleus et laiteux d'opale,
 Hêtres de pourpre, ormeaux d'argent, saules d'or pâle
 Disent, en s'inclinant, leur plaintive oraison !

Douceur de s'en aller alors, à l'aventure,
 De vallons en sommets, à travers bois et champs,
 Où, parmi les parfums, les couleurs et les chants,
 L'on sent battre le cœur de la mère Nature !

Douceur de s'égarer, loin des chemins suivis,
 Par les talus herbeux perlés du sang des fraises,
 Et, vers les couchants las dont s'éteignent les braises,
 De laisser, en rêvant, errer ses yeux ravis !

De la plaine apaisée au coteau solitaire,
 La brise, dont on croit sentir les doigts frôleurs,
 Ferme, à lents baisers frais, les paupières des fleurs,
 Et fait signe aux oiseaux qu'il est temps de se taire.

Puis, tout bruit tombe : à peine entend-on, par moment,
 D'un vieux clocher voisin tinter la note brève,
 Ou, du fond des grands bois absorbés dans leur rêve,
 Grincer un chariot, mourir un aboïment...

Et tandis que Vesper, à travers les feuillages,
 Mire un frisson de cierge au clair de l'eau qui dort,
 La lune enfin surgit, large patène d'or
 Que nimbent les vapeurs molles des fins nuages.

(*La Route Enchantée.*)

En rêvant.

Fermant les yeux pour mieux rêver à ma fenêtre,
 Je savoure une odeur de thym qui me pénètre...
 Et voilà qu'un vieux bourg d'Ardenne m'apparaît
 Avec maints souvenirs d'enfance, la forêt,

Félix Bodson.

Liège, 1869.

Œuvres poétiques : *Au Long du Chemin* (1910). — *Théâtre.*

Poète, conteur, auteur dramatique.

Poésie simple et familière, tableaux charmants, chantre des "Paysages de Wallonie".

A fait jouer avec succès plusieurs comédies en vers (*Pierrot millionnaire* ; *L'Ecrivain public* ; *Frère François Rabelais* ; *La Leçon du Cid* ; *La Cour du Roi Pétaud*, etc.).

SURSUM CORDA.

Sur la verrière du couchant
 Un chêne étire ses bras noirs.
 Dans le val il n'est plus un chant,
 Mais nos cœurs sont vibrants d'espairs.

Par derrière les rocs glacés
 Se meurt un pâle et triste jour.
 L'été, l'automne sont passés,
 Mais nos cœurs sont vivants d'amour.

La forêt frissonne d'effroi.
 A son front de pauvresse en deuil
 Décembre met un baiser froid ;
 Mais nos cœurs sont riches d'orgueil.

Et voici que descend la nuit
 Sous un lourd manteau de sommeil
 Que pas un astre n'égout ;
 Mais en nos cœurs luit le soleil.

(*Au Long du Chemin.*)

La tour de pierre à jour où bat le cœur des cloches,
 La métairie aux murs fleuris d'aristoloches,
 Les chars que des bœufs lourds traînent à pas lents,
 Sous l'azur des ciels d'août tachés de cerfs-volants,
 Et je crois voir, au loin, luire un clair feu de pâte,
 Sur le coteau rocheux, dans la brume bleuâtre...

(*La Route Enchantée.*)

Conseil.

Ami, ne quitte pas, pour un autre horizon,
 Ton village ardennais, ta petite maison
 Et ce calme jardin d'enfance où tes abeilles
 Suspendent leur murmure aux fleurs de tes corbeilles !
 Reste au foyer où rêve en frissonnant l'aïeul,
 De crainte qu'au retour tu ne t'y retrouves seul !
 Car sur les vieux parents inquiets que l'on quitte,
 O mon ami, mon pauvre ami, les jours vont vite ;
 Et, quand ils ne sont plus, les vieux parents aimés,
 Quand, résignés, leurs doux yeux las se sont fermés
 Et qu'un prêtre les a mis dormir, côte à côte,
 Sous le terre d'argile où déjà l'herbe est haute,
 L'on songe, en fisonnant les cendres de son cœur,
 Qu'on les aimait trop peu, qu'on troubla leur bonheur,
 Et, triste, on donnerait le reste de sa vie
 Pour retrouver l'ivresse, hélas, si tôt ravie,
 D'appuyer sur leur front ses lèvres doucement,
 Ou pour pleurer sur leurs genoux rien qu'un moment...

(*La Route Enchantée*)

Paul Spaak.

Bruxelles, 1870.

Œuvres poétiques : *Voyages vers mon Pays* (1907). — *Théâtre*.

Avocat à Bruxelles. Chante, en vers fermes et imagés, la terre natale, « la bonne intimité des choses coutumières », les êtres et les choses de « chez nous ». Mais cela n'empêche pas

Paul Gérardy.

Saint-Vith, 1870.

Œuvres poétiques : *Chansons naïves* (1892). — *Pages de joie* (1893). — *Les Roseaux. 1892-1894* (1898).

La chanson populaire triomphe en Wallonie dans les poèmes de P. Gérardy. Elle y devient le « lied » légendaire et profond des terres germaniques, renouvelé de grâces françaises qui lui prêtent une vie incon nue... Il y a dans les « *Pages de joie* » un charme mélodieux souvent exquis... (Albert Mockel). Prose : *A la Gloire de Böcklin* ; les *Carnets du Roi*, le *Grand Roi Patakake*, deux pamphlets qui ont été fort remarqués ; *Quatorze Extraits du Bestiaire d'Hortensius* (1920), où l'on retrouve le critique, l'ironiste et le poète.

CROIX DE BOIS.

Il est des croix de bois si grandes
 Par les chemins de nos pays,
 D'immenses croix de bois, si grandes,
 Avec des bondieux tout petits.

Et les petits bondieux de cuivre
 Par les hivers tout décolorés,
 Claquent au vent et semblent vivre
 Sur le bois des vers dévoré.

Souvent par une main ils pendent
 Au seul clou qu'épargna le temps —
 Et les bras de la croix se tendent
 Toujours au loin, immensément.

J'admire dans ces croix trop grandes
 La naïve main qui les fit :
 La croix, la douleur, est si grande,
 L'homme, le souffrant, si petit !

(*Chansons naïves.*)

son âme d'artiste de s'émouvoir devant les merveilles de l'Italie, de la Grèce, de la Renaissance.

A remporté de grands succès au théâtre, avec *Kaatje* surtout.

La Ville.

L'ombre crépusculaire où s'abîme le jour
 Baigne déjà la ville entière et ses faubourgs.
 Heure indécise. Il fait encor clair ; une brume
 Descend, légère ; quelques fenêtres s'allument,
 Et c'est déjà la nuit sans que le jour s'en aille...

La nuit vient. Et la ville cependant travaille
 Encore ; et l'on dirait que son effort, dans l'ombre,
 S'emploie à quelque sombre et monstrueux ouvrage,
 Et devient à la fois plus âpre et plus sauvage.
 Un bruit unique et sourd et fait de bruits sans nombre,
 Monte aux nuages. L'heure est de lutte et de peine.
 Et ce labeur donne à la ville une âme humaine !
 La vie est sur l'enclume et des milliers de mains
 Forgent sa joie et sa misère pour demain !
 Et tandis que j'entends se mêler en vacarmes
 A ses rires prochains les sanglots de ses larmes,
 Sur la ville au travail, hautes et parsemées,
 Montent éperdument d'incessantes fumées
 Qui vont éparpiller vers les quatre horizons,
 Les rêves enflammés sous les toits des maisons...

(*Voyages vers mon Pays.*)

Communion.

II

Oui, sois de ton pays ! Connais l'idolâtrie
 De la terre natale ! Et porte en toi l'orgueil
 Et le tourment de ses jours de gloire et de deuil !
 Il faut avoir l'émotion de sa patrie !
 Il est bon pour son âme de communier
 Avec le paysage intime et coutumier ;
 Il est bon d'éprouver à quel point on s'enlace
 Aux choses de sa terre, aux hommes de sa race,
 Et de sentir combien leur étreinte fervente
 Rend sa force plus vigoureuse et plus vivante !
 S'augmentant de leur vie en y participant,
 L'on peut comprendre et savourer comme on dépend
 D'eux tous, et comme on doit le meilleur de soi-même
 A tout ce qui vécut sur le sol que l'on aime !
 Que cet amour pourtant ne ferme pas tes yeux
 A la réalité du monde spacieux,
 Et pour mieux te garder à ton pays fidèle
 Qu'il ne réduise pas l'ampleur de ton coup d'aile !

Si ton esprit est ferme et ton âme aguerrie,
Ils voudront dépasser, dans l'élan de leur vol,
Le cercle trop étroit qui limite son sol,
Car le monde est plus beau que toutes les patries !

Oui, sois de ton pays ! Mais que le monde est vaste !
Et comme les splendeurs multiples qu'il recèle
Exaltent le pouvoir du cœur enthousiaste
Capable d'absorber la vie universelle !

Ah ! regarde ce chêne aux ramures royales,
Eternel et puissant comme un pilier de marbre,
Et qui dresse, dans notre forêt patriale,
Son front large au-dessus de la cime des arbres !

Ses racines, épaisses comme des cordages,
Le retiennent au sol dont nous le nourrissons,
Mais sa tête a monté si haut dans les nuages,
Que tous les vents du ciel y mêlent leurs chansons !

(*Voyages vers mon Pays.*)

Georges Marlow.

Malines, 1872.

Œuvres poétiques : *L'Ame en Exil* (1895). — *Des Vers* (1899).

A fait, depuis, de nombreux poèmes, non encore réunis en volume, et disséminés dans plusieurs revues de France et de Belgique. « C'est, dit Edmond Pilon, un poète de vieilles cloches et de nuances éteintes : il est l'halluciné veilleur de lampes et le doux faiseur de guirlandes... C'est un méditatif délicat et sensible... »

A Jean Moréas.

Les dieux n'ont point trahi tes secrets, ô Poète !
C'est parmi les clartés de la nature en fête,
Parmi les fleurs et les oiseaux, parmi les voix
Qui pleuraient dans notre âme et chantaient dans les bois,
Que, fièrement, pareil à l'Ajax de ton livre,
Un soir, tu renonças à la beauté de vivre.
Et tu t'acheminas vers l'horreur du tombeau,
Pâle d'avoir souffert peut-être, mais plus beau
Dans le silence altier qui défendait ton rêve,
Qu'aux jours où, sous le plectre, ardente comme un glaive,
Et douce comme un cœur d'enfant à son éveil,
Ta lyre éblouissante, arrachée au soleil,
Charmait de ses accents, sur leurs rives amères,
Les mânes de Ronsard, de Virgile et d'Homère.
Si, par le vert laurier et la couronne d'or,
La vie a consacré tes poèmes, la mort,
Au héros que tu fus, a décerné le chêne
Et lorsque, dépouillé de tes fatales chaînes,

Sur le bûcher, ton corps où s'éveillait un Dieu,
S'anéantit au sein d'un abîme de feu,
Tes disciples ont vu, libre enfin de ses voiles,
Ton âme, ô Moréas, monter vers les étoiles.

Image.

L'ombre qui danse sur les murs
Décalque, au gré de la lumière,
Tour à tour l'orgueil des fruits mûrs
Et l'émoi des roses trémières.

Matin d'automne : un oiseau fuit
L'éveil inattendu d'un faune
Ivre de songes, et poursuit
Son vol parmi les feuilles jaunes.

Les roses ont déjà fermé
Leurs douces lèvres qui soupirent
Sur le mystère parfumé
Ses aveux qu'elles recueillirent.

Et la fontaine, négligeant
La Moire de sa vasque insigne,
Endeuille d'un brouillard d'argent
Le sommeil de son dernier cygne.

Tout s'alanguit, même les voix
Qui s'eclorent dans les allées
Où les fantômes d'autrefois
Mènent leurs rondes désolées...

Et cependant, tout semble encor
Paré d'on ne sait quel mystère...
Est-ce l'Amour, est-ce la Mort
Qui va descendre sur la terre ?

Victor Kinon.

Tirlemont, 1873.

Œuvres poétiques : *Chanson du petit pèlerin à Notre-Dame de Montaigu* (1898).
L'Âme des Saisons (1908).

Critique et poète. Imagination et sensibilité. Chante, avec une âme fervente, la nature et ses merveilles.

A publié un volume de critique : *Portraits d'Auteurs* (1910).

A celui qui dort.

O toi qui dors, tu ne sais pas ce qui se passe
Pendant la nuit de gel qui craque dans l'espace ;
Tu ne sais pas, tu ne sais pas, étant pareil
À ceux qui dorment sous les ifs l'autre sommeil,
N'étaient l'attouchement des couvertures tièdes
Et le songe qui rôde en ton âme inquiète,
Où celui que tu fus cherche à nouer sa main
À celle de celui que tu seras demain.
Pourtant autour de toi le silence est si dense,
Imbu d'une si souple et subtile cadence
Qu'on le dirait tissu de souffles et de voix
Et que des cloches d'or y sonnent quelquefois...
Le lavabo chuchote et l'armoire s'éveille,
Les chaises, les fauteuils sournois prêtent l'oreille,
Et la lune, à travers les vitres, fait semblant
D'apaiser le tumulte avec un rayon blanc...
Mais toi, tu n'entends pas, étant pareil aux bornes
Bombant leur front de pierre au bord des routes mornes,

Sans souci de la lune éclatante qui met
Une ombre oblique et bleue à leur masse, — n'était
Que ta poitrine, en lents mouvements, se soulève
Et que parfois aussi, sous l'étreinte du rêve,
Ta bouche expire, en s'entr'ouvrant avec effort,
Un souffle sourd où sourd une angoisse de mort...

O toi qui dors, tu ne sais pas combien est mince
Le verre de la vitre, où le gel gratte et grince,
Et qu'au delà s'étend, sans fin, de toit en toit,
L'espace bleu rempli d'étoiles et de froid...
La campagne est là-bas sous l'étoile polaire,
La campagne bleuâtre et dure, toute claire,
Avec des bandes d'ombre et d'étranges buissons,
Hérissés et tassés comme des hérissons ;
Avec le clair de lune immense, que les haies
Découpent çà et là de leurs lignes de craie ;
Avec la houle des labourés poivre et sel ;
Avec les chemins bleus aux ornières de gel ;
Avec le froid qui craque aux brindilles fleuries
De dentelle mortelle et d'âpres pierreries ;
Avec des prés marbrés de glace et de verglas,
Et des arbres tordant en silence leurs bras ;
Avec un braconnier à l'affût sous les saules,
A plat ventre, le cou rentré dans les épaules,
Tenaillant le fusil dans ses poings frémissants,
Le nez bleui, la pipe aux dents, les yeux luisants,
Sous le gel qui mordille et vrille à dents d'aiguille
Et sous le firmament halluciné qui brille
D'un feu si froid et si fougueux que, par moments,
On dirait que le ciel éclate en diamants,
Et que l'on voit, à l'horizon, sous la lune ivre,
Jaillir les peupliers comme des jets de givre...

O toi qui dors, tu ne sais pas, tu ne sais pas...
Mais qu'un sursaut t'arrache au songe étrange, las !
Le songe est plus étrange, autour de toi, qui veille
Et ton cœur, inquiet des choses, s'émerveille
Du verre arborescent que la lune bleuit
Et du silence, peuplé d'ombres, qui s'enfuit...
Et puis, tu n'oses plus regarder et, farouche,
Tu te retournes en maugréant sur ta couche,
Frissonnant de sentir dans les choses un pouls
Et d'avoir entrevu, — près de ton lit, debout,
Drapé dans le silence ardent de la nuit claire,
L'œil grave et le doigt sur la bouche, — le Mystère.

(*L'Âme des Saisons.*)

Georges Ramaekers.

Saint-Josse-ten Noode (Bruxelles), 1875.

Œuvres poétiques : *La Nuit rédemptrice.* — *L'Hymnaire du Printemps.* — *Les Fêtes du Blé.* — *Le Chant des Trois Règnes* (1906). — *Les Saisons mystiques* (1908).

Poète harmonieux et mystique fervent ; un moine bâtisseur, dit V. Kinon.

La Plénitude de l'Été.

L'or du ciel se révèle en sa beauté plénière.
La splendeur est fidèle à la Foi des clochers...
Ce mont couvert de flamme est un lion couché ;
L'opulence des blés est l'or de sa crinière...

Les bêtes de la mort ont fui dans leur tanière.
Les marais de la mort sont partout desséchés ;
Le sol est lumineux comme un corps sans péché,
Heureux du saint travail des sèves printanières.

Le Maître des vergers proclame en leur honneur :
" Les fruitiers m'ont donné tous les fruits de leurs fleurs.
" Les froments m'ont donné dix épis d'une graine. "

Et sous l'azur paisible où brille le Bonheur,
Offrant à son Seigneur sa beauté souveraine,
La Terre du Soleil attend les moissonneurs.

(*Les Saisons mystiques.*)

Wallonie.

Près de ma forêt bruxelloise,
Dès la plaine de Waterloo,
Tout un peuple chantant me rythme en long ses phrases
Et son rire est tintant comme un fol à grelots !
Et son accueil est clair comme l'âme des Gaules...

Terroir latin dont ma ville est le pôle,
Brabant wallon aux âmes sans miasmes,
J'aime ce cœur où bat le sang du vieux Limbourg,
Car il te sent pareil à ses enthousiasmes,
Fidèle en ta bonté à la Foi de tes tours.

Un rêve ailé, par delà tes collines,
Et bien avant que mes yeux les devinent,
Me fait revoir
— Fumées, terrils, hauts-fourneaux, laminoirs —
Le Pays Noir !

Et c'est, soudain, comme en apocalypse,
L'évocation des volcans dans la nuit
Et, solfatares éclairées, puis en éclipses :
Les verreries !

Et c'est encore, apparitions fantasques,
Des monstres déterrés, plus lourds que des tarasques,
Les squelettes géants du tréfond de la terre
Trouvés par tes mineurs à la noirceur austère.

Mais, tout à coup, l'autre Terre wallonne :
Immensité sylvestre qui vallonne,
Avec, soudain, ardoise et roche grise ;
Puis la forêt qui s'enfle et qui dévale encor
Au clair de lune ainsi qu'en une église ;
Des multitudes d'ombre espèrent le ciel d'or.
Le cœur avec respect explore en la vallée
Du lierre, du silence et l'ogive isolée.
Mêlant l'arbre et la fleur des ruines monastiques
Aux austères grandeurs de tes cités gothiques,
Villers, Orval, tout ton passé mystique !
Ardenne où l'arbre est roi des vallons jusqu'aux faites...
O Wallonie, aimée des saints et des poètes !
Et mon amour entend dans tes échos
La voix de Saint-Bernard redire sous tes chênes,
Quand dans leur calme auguste il dépouillait ses peines :
" O BEATA SOLITUDO ! "

Mais tout là-bas, sous bois, la chasse
Bondit et passe !
Et je vois Messire Hubert
Qui, croyant courir le cerf,
Galope de combe en combe
Vers le Bonheur d'outre-tombe.

Or, voici les fils Aymond
Sur leur grand cheval Bayard,
Galopant de monts en monts
Dans la blancheur du brouillard...
Et j'entends tes farandoles,
O Liège ardente en paroles,
Et plus noble par le cœur
Que par ton fleuve enchanteur !
Mais j'aime les rêveries
Le soir, au pont de Fragnée,
Quand, par terriis et prairies,
La nuit vient à te gagner.
Alors, grave et profond, le rêve me reprend
Sur les quais vaporeux de la Meuse étoilée
Qui déroule dans l'ombre, ô sidéral serpent,
L'image de l'espace en lumières voilées...

O Wallonie harmonieuse !
Combien t'aime mon cœur flamand,
Lorsque tes eaux mélodieuses

Lavent les feux du firmament !
 O Wallonie !... Et j'ai compris l'austère
 Et pur bonheur qu'il y aurait
 A vivre en toi d'une âme harmonique à la terre
 Pour t'offrir au Ciel-Dieu par les bras des forêts !

13 Mars 1920.

Jean Dominique.

Bruxelles, 1875

Œuvres poétiques : *L'Ombre des Roses* (1901). — *La Gaule blanche* (1903).
L'Anémone des Mers (1906). — *L'Aile mouillée* (1908). — *Le Puits d'azur* (1913).

Pseudonyme de M^{lle} Marie Closset. Régente sortie de l'École Gatti de Gamond, de Bruxelles. Orpheline à 20 ans, a gagné sa vie dans l'enseignement privé, jusqu'au jour où elle fut appelée à faire le cours de littérature à la section littéraire de l'ancienne École normale fondée par M^{lle} Gatti. Remplit ces fonctions pendant 5 ans. Démission et rupture avec l'école dont la direction et les tendances entravaient toute possibilité de conduire le cours d'une manière élevée et intelligente.

En 1913 fonda à Bruxelles l'*Institut belge de Culture française* où elle professe seule les cours de littérature et d'histoire de l'Art. Deux fois par semaine, ces cours sont faits par elle, gratuitement, aux institutrices et régentes diplômées qui le suivent librement, sans aucune sanction d'examen ni à l'entrée ni à la sortie. La vaillante directrice de l'Institut n'a pas craint de continuer son enseignement pendant la guerre, ce dont témoigne la brochure « Discours de Guerre adressés à mes élèves », publiée en 1919.

A fait, pendant la guerre, une série de belles conférences sur *Théroigne de Méricourt*, sur *Maubel*, sur *Léonard de Vinci, poète* ; en 1919, sur *Les Racines* de Maubel ; en 1920, sur *Poésie et Patrie* (Verhaeren, Van Lerbergh, Maubel) ; en 1921, *L'Art et la Poésie au Japon* ; *Trois Écrivains Belges nouveaux* : Yvonne Herman, Arthur Cantillon, Lucien Christophe.

Âme délicate et tendre. Poésie fluide d'un charme exquis. Ses vers simples et compliqués à la fois ont une musique berceuse et délicate, une grâce mélancolique et rêveuse.

Poème.

Je ne sens point passer ce qu'on nomme les jours ;
 Ils font si peu de bruit, marchant comme des ombres,
 Autour de ma douleur ou de ma joie profonde,
 Que je ne sais ni leur fuite, ni leur retour !

Ils viennent jusqu'au seuil de ma vie endormie,
 Et leurs visages blancs se tournent un à un
 Vers elle qui ne bouge, doucement accroupie
 Contre un rosier d'automne au nocturne parfum.

Ils viennent, soulevant de leurs pieds silencieux,
 Autour d'elle qui dort, bohémienne et charmante,
 La poussière éternelle des routes décevantes
 Qui remplit sa main vide, sa robe et ses cheveux.

Peu à peu, la poussière, légère et solennelle,
 Montera jusqu'aux lèvres, jusqu'aux yeux, jusqu'au front
 De ma vie puérile et pauvre, et fera d'elle
 Une momie étroite, parfumée et sans nom.

(*La Gaule blanche.*)

Les Enfants que j'instruis.

Quand ce sera l'été et que je serai mort,
Et qu'il fera plus doux et parfumé dehors
Que dans l'obscur salon sentant la violette,
Ils iront quelquefois jusqu'à me faire fête
De quelques vers perdus comme des sons de cor.

Ils seront forts et grands et moi je serai mort,
Et peut-être effacé presque de leur mémoire,
Où cependant j'ai mis une si longue histoire...
Ils seront beaux, mais moi je coucherai dehors
Pour jamais sur un lit de violettes noires.

Quand ce sera l'hiver aussi, ou bien un soir,
Qu'entre eux, en devisant, ils se partageront
Les livres amassés dans la vieille maison,
Ils seront étonnés tout à coup de savoir
Qu'un jour, lointain déjà, j'eus cette vision.

Mais moi, je serai mort et mon cœur sera mort,
Et mes mains qui touchaient leurs nuques puérides,
Mes yeux qui rencontraient leur douce âme tranquille,
Mes lèvres qui disaient leur nom... et puis, encor,
Mon cœur, mon cœur, mon cœur ! Car moi, je serai mort.

(L'Anémone des Mers.)

Lumière...

Si douce ! Elle entre et vient à travers les rideaux.
Comme un enfant modeste et timide qui rit.
La Lumière !... et son charme est, sur l'après-midi,
Plus fluide et transparent que l'eau.

Si vive ! Elle a tressé de royales couronnes
Aux vieux parterres du jardin.
Et répandu sur la fenêtre aux géraniums
Une odeur de soleil, de mer et de lointain ;

Si tendre ! — Ah ! que son pas, en marchant sur le cœur
Eveille et puis rendort de mortelles détresses !
Mais... si tendre ! Elle est là comme une vieille sœur
Avec un long regard qui pardonne et redresse.

Et si pure ! on ne voit que par ses yeux divins
La tranquillité grave et prudente du jour
Allonger en chantant la fuite des chemins
Par où s'est dérobé l'Amour !...

O Lumière fidèle et paisible que juin
Balance dans le cœur des roses,
Et fait brûler dès l'aube avec l'odeur du foin
Sur la colline, comme un baume...

O Lumière éternelle et petite qui naît
 D'abord dans un coin blanc du ciel, et qui m'appelle
 Comme un enfant avec une bouche merveille,
 Après la nuit, hors des ténèbres où j'étais !

Ah ! si miraculeuse avec sa robe d'or
 Et ses sandales bleues, la Lumière adorable !
 Car c'est elle, si tendre ! qui peindra sur le sable

Pour nous aussi, l'ombre du cyprès de la mort.

(*Le Puits d'Azur.*)

Thomas Braun.

Bruxelles, 1876.

Œuvres poétiques : *L'An* (1897). — *Le Livre des Bénédictions* (1902),
Philatélie, poème (1910). — *Fumée d'Ardenne* (1912).

A passé à Bagimont, d'où sa mère était originaire, chez ses tantes maternelles, tous les étés de sa jeunesse. D'où un indestructible attachement à l'Ardenne, où il se plaît à vivre tout le temps que lui laisse sa profession d'avocat. Chante, avec simplicité, la vie simple et quotidienne. A subi à l'origine l'influence de Francis Jammes. Ses sympathies littéraires vont aujourd'hui aux jeunes mouvements des clochers de Wallonie (Père Hugues Lecocq) et des Cahiers de l'Amitié de France (Vallery-Radot, Mauriac — Lafon, Péguy).

A publié une étude sur Francis James (1900).

Soirée.

Une vapeur légère et transparente
 Immobilise l'eau courante.

Des voiles clairs
 Flottent dans l'air.

A mi-côte circulent
 Des écharpes de tulle.
 Sur les prés traînent
 Des traînes de laine

Qui se mêlent, là-bas, vers Transinne, aux fumées
 Des fanges parfumées.

Soudain

Dans sa robe d'étain,

Parmi les feux de pâtre en même temps éteints,
 Le brouillard surprend la vallée.

Viens, près de moi, sur la terrasse
 Qui seule émerge à la surface

De cette mer montant dans la nuit étoilée.

Notre arche flotte sur des eaux immaculées.

C'est une mer sans voix, sans vague et sans phosphore
 Qui naît avec le soir et meurt avec l'aurore,

Mais une mer profonde

Qui vient du fond du monde
Et s'élève déjà là-bas jusqu'à la lune
Dont les monts, caressés par sa molle marée,
Semblent les dunes
De quelque lointaine contrée.

Existe-t-elle encore, en face, la colline,
Où nous allions cueillir des belladones
Et des baies d'églantine ?

On n'entend que le bruit d'une cloche qui sonne.

A travers ses vitres dorées,
Vois la chambre éclairée aux douceurs de la lampe ;
L'horloge lentement prolonge la soirée ;

Dans un vase se fanent
Des phlox, des dahlias et des fleurs paysannes ;
Sur une estampe,

Des cavaliers anglais poursuivent un renard ;
Le mur est décoré des cartes militaires
Où nous faisons tant de parcours imaginaires,
Et comme hier,

Les feuilles du tilleul fument dans la théière.

Rentrons. Il se fait tard.

La cloche de Redu sonne le couvre-feu
Et l'encens du brouillard se gonfle aux pieds de Dieu...

(*Fumée d'Ardenne.*)

Marie Van Elegem.

Tirlemont, 1877.

Œuvres poétiques : *Nids et Fleurs* (1902). — *Par la Vie* (1908). — *Au Large* (1914).

Aujourd'hui, M^{me} Maurice Detrootz. Poésie grave, où de nobles pensées sont encloses.
Inspiration chrétienne.

L'Avenir.

Comme du gland tombé germe l'orgueil des chênes,
De nos jours révolus, sombrés dans le néant,
De nos rêves déçus, de notre espoir béant
Sort le bourgeon sacré de nos forces prochaines.

Isi Collin.

Liège, 1878.

Œuvres poétiques : *L'Etang*, poème (1900). — *La Vallée heureuse* (1903).

PRIÈRE.

Avril, toi qui remplis mon cœur comme la sève
Dont s'enfle un raisin mûr au soleil des midis,
Verse la jeune force en ces mains que j'élève
Vers ton ciel matinal et tes pommiers fleuris.

Verse-la sur mon front, sur ma bouche et mes yeux,
Car mes yeux et ma bouche et mes tempes sont ivres
De s'éveiller de leur sommeil pernicieux,
De vivre, de jouir, et de jouir de vivre.

Devenant à la fois le geste et la chanson,
Que mes sens et mon cœur pour toi s'identifient,
Et qu'ils vibrent, pour mieux te dire,
Comme la double voix des flûtes d'Arcadie.

(*La Vallée heureuse.*)

Car les heures de vie, ô Temps, que tu déchaines
 Entre les doigts de l'homme, en un rythme effrayant,
 S'égrènent, s'appelant, se créant,
 — Et deux éternités s'accablent de leurs chaînes.

Si bien que les " hiers " préparent les " demains ",
 Que la javelle d'août mûrit dans les chemins
 Où le semeur d'octobre a vidé ses corbeilles...

Amis, si la moisson correspond au labour,
 Nous — quel que soit le suc que boivent nos abeilles —
 Semons dans la Bonté pour cueillir dans l'Amour.

(*Par la Vie.*)

Le Temple.

Prends les blocs les plus durs : schiste, marbre ou porphyre ;
 Dans des griffes de fer enchâsse ces granits.
 Et, pour la clef de voûte où l'aube aura son nid,
 Des chênes de cent ans, maçon, pourront suffire.

Sur un récif du Nord, inconnu des zéphyrès,
 Dresse la citadelle au pied d'airain bruni.
 Pour y servir l'amour de mon rêve infini,
 Il est bon que mon seuil soit fier comme un navire.

La solitude est tout, si la force n'est rien.
 Maçon, n'obscurcis pas d'un dôme aérien
 La nef où je vivrai l'âpre beauté de vivre.

L'aurore y bandera ses sept glaives de feu,
 Et j'y vivrai, parmi les aigles et les guivres,
 Avec ma foi pour lampe et mon orgueil pour Dieu.

(*Au Large.*)

Le Tisserand.

C'est une humble cabane aux campagnes de Flandre.
 La houle des blés verts limite l'horizon,
 Et le moulin qui penche en moulant sa chanson
 Met la blancheur d'une aile en ce matin de cendre.

Le métier primitif avec ses dents d'acier
 Mord l'étope qui fut le chanvre de l'année,
 Et le vieux tisserand dont la peau s'est tannée,
 Guide entre ses doigts gourds les écheveaux broyés.

Indifférent aux bruits des saisons et des heures,
 Muré dans son silence et dans sa pauvreté,
 Il travaille, sans voir et sans avoir été
 Le mois de mai qui chante ou l'automne qui pleure.

Il peine, au va-et-vient fatigué des fuseaux ;
 Sous ses pieds, sur son front, par monceaux blancs, la toile
 Attache aux murs crépis des cassures d'étoile,
 Et la douceur des nuits a coulé dans ses os.

Si bien que, vienne l'heure où tout désir s'achève,
 Il s'en ira dans la clarté de son linceul,
 Ayant connu la paix et le candide orgueil
 D'avoir tissé sa vie au métier de son rêve.

(*Au Large.*)

Prosper Roidot

Saint-Gilles (Iez-Bruxelles), 1878.

Œuvres poétiques : *Aubes et Crépuscules* ; *Le Hameau vert* (1900).
Les Poèmes pacifiques (1905). — *Le Jeu des Dix-huit ans* (1909).
La Lumière des Buis (1910).

Ses parents sont de nationalité française. A collaboré à diverses revues. Cherche à traduire dans ses vers la sensation personnelle que fait naître en son âme d'artiste le spectacle de la vie. Ame fraîche et candide, poésie chaste et tendre, vers pleins de sereines pensées.

Devoir.

Il faut faire ton œuvre avec tranquillité.

Il faut que la pitié, la bonté, l'harmonie
 soient au cœur de tes vers et les fassent hésiter
 comme une enfance heureuse aux portes de la vie.

Jules Delacre.

Vilvorde, 1882.

Œuvres poétiques : *L'Offertoire*. — *Les Roses blanches*. — *Chant provincial* (1913).

Chante, avec une aimable et savoureuse ironie, la vie banale de la petite ville.

MATIN.

Les belles dames du dimanche
 Et les messieurs, noirs et luisants,
 Bougent, le long des maisons blanches...
 Et les cuivres polis, et les carreaux brillants
 Fidèlement répètent leurs images
 Avec les rapides nuages
 De ce dimanche en bleu et blanc,
 Et c'est, le long de la grand'rue
 Où tout le monde se salue.
 L'air qui vibre, ébloui des plus belles couleurs,
 Et c'est l'arc-en-ciel dans les glaces
 Des cabarets où l'on se presse,
 Et les orgues de la grand'messe
 Qui se déversent sur la place.
 Mon cœur, que souhaiter encore?...
 Veux-tu le pâtissier hebdomadaire?...
 Veux-tu le drapeau tricolore
 Au balcon d'argent du notaire?...
 Le ciel qui court emporté à tes yeux étonnés
 De beaux nuages ronds, amidonnés
 Pareils aux jupons blancs de deux petites filles
 Qui marchent devant leur famille,
 Avec leurs blonds cheveux qui frisent,
 Avec leurs souliers neufs dont le vernis scintille,
 Avec des gestes ronds et tout enrubannés
 Que leurs robes immobilisent...
 Dimanche au ciel et sur la terre,
 Dans ma maison, dimanche aussi!...
 O mon beau cœur du matin que voici
 Sur la Grand' Place, à présent solitaire,
 Paraît midi, tout en or, tout en feu,
 Sur la Grand' Place aux mille pavés bleus!...
 Et l'heure sonne,
 Et plus personne
 Que ces trois petits soldats rouges
 Qui vont, rêveurs, avec de gros gants blancs,
 Au milieu d'un vol somnolent
 De beaux pigeons soyeux qui bougent...
 Mais, brusque et ilambant tintamarre,
 Bousculant les échos qui s'effarent,
 Chassé, roulé, rapporté par le vent :
 " L'Orphéon " marche vers la gare!...
 (*Chant Provincial.*)

Oublie, si tu le peux, les vaines attitudes.
L'art n'inventera pas de gestes plus immenses,
que celui qu'en automne un semeur calme et rude
fait en jetant au vent la précieuse semence.

Les gestes les plus purs sont les plus spontanés.
Une phrase d'amour devient un vers divin,
dans la courbe d'un fleuve est une grâce innée,
la plus humble douleur a des mots surhumains.

Penche-toi sur la vie dont la simplicité
l'enseignera le sens d'un important labeur,
sois immense comme elle qui tient l'éternité
comme un homme qui souffre à deux mains tient son cœur.

(1902.)

(Les Poèmes pacifiques.)

Le Repas.

On prend place. Chacun mange et se désaltère.
Au village les bruits, un à un, vont se taire.
On sent monter dans l'air l'odeur verte des sèves.
L'amour du sol prodigue avec le vent s'élève
et les fruits onctueux sont comme des résines
dont la gomme d'argent luit aux pins des ravines.
Les mets sont préparés pour l'amicale agape,
on voit luire la chair violette des grappes
où perle la fraîcheur de la récente averse,
on perçoit des propos et ceux-là qui conversent
sachant qu'à leur vertu le plaisir se va joindre
goûtent tous les aspects, du plus immense au moindre.
Dans le soir, posément leurs gestes se découpent
et la ténèbre ajoute aux beautés de leur groupe.
Un harmonieux instinct les pousse à reconnaître
une égale importance à la chose et à l'être.
Ils savent que les fruits, les mets, le jour et l'heure,
le rire, l'expression, l'accueil de leur demeure,
l'atome qui gravite ou la chute d'un monde,
le cri blanc des reflux, la tempête profonde,
la joie et le désir que rien d'exact n'explique,
se forment dans les temps d'un élément unique.
Dispos et purs leurs sens avec obéissance
servent rapidement leur claire intelligence
et dans ce soir parfait dont la grâce est active
le plaisir d'exister est leur divin convive.

(La Lumière des Buis.)

Marie Gevers.

Edeghem (près d'Anvers), 1883.

(Œuvres poétiques : *Missembourg* (1917). — *L'Arc-en-Ciel*, ballet-poème (1921).

Née à Edeghem, village situé à quelques kilomètres d'Anvers, le 30 décembre 1883. Parents flamands. Instruction faite à la maison par sa mère, aidée du « Téliémaque »...

Collaboration, depuis 1906, à diverses revues belges, hollandaises et françaises. Poésie fraîche et lumineuse ; chante surtout l'enfant, s'émerveille avec lui de tout ce qu'elle voit, avec des yeux tout neufs.

Pour les Premiers Pas.

Ta vie a tracé dans ma vie
Des chemins clairs, des chemins gais,
Comme ceux qui courent et virent
Dans un jardin, au mois de mai.

Mes neuves et douces pensées
Comme tes pas, dans ce jardin,
Suivent des courbes dispersées
Selon ton caprice enfantin.

O chemins dans lesquels je passe
Sans bien savoir où je m'en vais,
Pourvu que tes pieds neufs en tracent
Les lignes et les gestes frais ;

O chemins où des bancs s'espacent
Ainsi que ton sommeil d'enfant
Qui, de soir en soir, met sa grâce
Au fond de tes yeux confiants,

Je ne vais plus qu'à votre guise
Dans vos ombres et vos clartés
Au jardin jeune où me conduisent
De petits pas mal assurés.

Et la grand'route, dont s'étendent
Les méandres, vers les lointains,
M'apparaît comme une légende
Flottant au brouillard du matin.

(*Missebourg. — Les Enfants.*)

Les Jeux de chaque Jour.

Choses dont les saisons font présent à l'année,
C'est vous, vous, que mon enfant veut,
Quand il part à la conquête de la journée,
Pour y trouver de nouveaux jeux.

O bruit des faux, au mois de juin, dans les prairies,
Juteuses de parfums captifs,
Foins crépitants, où les rires d'enfants dépliant
Des vols de moineaux aux cris vifs ;

Fraises du potager, dont l'une est presque mûre
Et qu'on pourra manger demain ;
C'est vous. Première pêche à la souple pelure,
Qui se déroule sous la main ;

Odeur fade des baies, dans les chemins jetées,
Que l'on fait craquer en courant,
C'est vous. Sourire aigu des cosses éclatées
Où luisent des marrons brillants,

C'est vous. C'est vous feuillement que traîne en automne
La première nuit de grand vent ;
Vous, feux renouvelés par qui novembre donne
Aux chambres des reflets mouvants ;

Mais c'est surtout vous, Vous, si doucement venue,
Magicienne, dans la nuit,
Neige, que mon enfant joyeusement salue,
De ses mains que le froid rougit.

(*Missebourg. — Les Enfants.*)

François Léonard.

Bruxelles, 1883.

Œuvres poétiques : *La Multitude errante* (1908). — *Babylone* (1912).
Le Rêve, poème dialogué (1913).Poésie originale, qui donne une impression de force et de beauté virile. Vers colorés, et bien frappés. A fait aussi un roman : *Le Triomphe de l'Homme* (1912), et des pièces de théâtre, en vers et en prose.

Les Drapeaux.

Parmi les ombres infinies,
Vois-tu passer au vent, là-bas,
Tandis que sonne comme un glas
Le cœur lointain des litanies,
Vois-tu passer, sanglants et beaux,
L'or et la pourpre des drapeaux ?

— Horreur, je vois des agonies !
— Pourtant au souffle de la mort,
Ils passent nombreux en leur gloire ;
Ils sont, au gré de leur histoire,
Rouges de sang ou flambants d'or ;
Leurs ailes claquent, l'espérance
Vibre autour d'eux dans le silence
Depuis qu'ils ont pris leur essor ;
Il en est de fiers et tragiques
Que la bataille a déchirés ;
Même dans la nuit égarés,
Ils ont des gestes héroïques.
— Je vois des armes et des mains
Et des étendards surhumains.
— Ce sont ceux des peuples antiques...
Il en vient d'autres, teints d'azur ;

Des croix d'argent les illuminent,
Et, lorsque, humblement, ils s'inclinent
Sous le poids d'un rêve futur,
On voit dans l'ombre et la poussière
Surgir l'éclatante lumière
D'un avenir paisible et pur.

— Ce sont des drapeaux de mensonge ;
Je vois des larmes dans leurs plis.
— Mais là, par l'espoir ennoblis,
Loin de la guerre et loin du songe,
Il en est d'autres, pleins d'éclairs,
Venus du bout de l'univers,
Et dont la splendeur se prolonge ;
Ils murmurent ; leur flot vermeil
Répand un essaim de pensées
Frissonnantes et cadencées
En leur cortège sans pareil :
Penseurs, savants et philosophes
Ont mis des noms sur leurs étoffes...
— Je vois ; ils vont vers le soleil !

(La Multitude errante.)

Maurice Gauchez.

Chimay, 1883.

Œuvres poétiques : *Jardin d'Adolescent*. — *Les Symphonies voluptueuses* (1908).
Images de Hollande (1911). — *Croquis Suisses* (1912). — *Les Rafales* (1917).
Ainsi chanté Thyl (1919). — *L'Hymne à la Vie* (1920).De son vrai nom Maurice Gilles.
Débute à 17 ans par une *Etude sur le Symbolisme*. A consacré trois volumes intéressants aux écrivains de Belgique : *Le Livre des Masques belges*. Actuellement directeur de la *Rennaissance d'Occident*.
Lyrisme fougueux et abondant ; forme parfois trop négligée.

LE SYMBOLE DES ARBRES DU CHEMIN.

Les arbres des chemins qui cheminent eux-mêmes,
Les arbres des forêts qui se liguent entre eux,
Les arbres des vergers qui rêvent bienheureux,
Les arbres des parvis qui nous servent d'emblèmes,
Tous les arbres des mails, des quinconces, des bois,
Et ceux de l'avenue et ceux des cimetières,
Et ceux qui bordent l'eau des limpides rivières,
Les arbres d'aujourd'hui, les arbres d'autrefois,

Tous les arbres ouverts en amples chevelures
Et dont l'ombre à nos fronts propage la fraîcheur
Et sous lesquels s'en vont flâner nos pas marcheurs
Sont l'orgueil des splendeurs de la libre nature.

Géants tumultueux de la force du soi,
Hérauts des fleurs en fleurs et de toutes les plantes,
Porte-étendards des vents et des grandes tourmentes,
Lyre en frémissements d'où s'essorent des vols,

Bouquets en gamme verte où vibre la lumière,
Eventails d'on ne sait quelle nymphe d'amour,
Les arbres du plein-air et du soir et du jour,
Les arbres en beauté sont mes hautes bannières.

(L'Hymne à la Vie.)

Raymond Limbosch.

Bruxelles, 1884.

Œuvres poétiques : *L'Enclos* (1910). — *Poèmes* (1911). — *Faunesques* (1914).
Ballades Brabantines (1920). — *Les Heures* (1920). — *Symphonie macabre* (1921).

Né de père bruxellois et de mère hollandaise. Après ses études 'Humanités modernes), fait en Belgique, puis en France, des études d'agriculture et d'horticulture. Mettant ses idées en pratique, se fait ouvrier. Sa santé l'oblige à déposer l'outil et il commence des études d'ingénieur à l'Université de Bruxelles. A toujours eu le goût d'écrire. Fait d'abord des vers libres (*L'Enclos*, *Le Bois d'Oliviers*), puis le souci de la forme s'empare de lui (*Les Heures*), mais n'en est pas esclave. A publié ses réflexions sur la technique poétique dans une brochure : *Notes sur le vers oral*.

Vit dans la solitude, loin de tous les milieux littéraires, loin du monde.

Poésie originale et très personnelle. Sensibilité délicate. Manie le vers avec une grande dextérité.

Vêpres.

Quand le soleil couchant, empourprant les vallons,
Laisse sur les labours comme un brûlant sillage,
Et que les lourds froments ont de grands remous blonds
Pareils aux flots du soir qui chantent sur la plage,

Abandonnés au dos puissant des étalons,
Les travailleurs des champs retournent au village ;
Et le roulis des flancs fait battre leurs talons
Avec un rythme lent sur les croupes en nage.

Le promeneur silencieux qui, dans le soir,
Les regarde passer sur l'horizon qui brûle,
Sent un obscur frisson brusquement l'émouvoir

Aux souffles attardés qui, dans le crépuscule,
Mêlent à l'odeur fraîche et lourde de l'humus
La plainte d'un clocher qui sonne l'angélus.

(*Les Heures.*)

Maurice Kunel.

Herstal (près Liège), 1883.

Œuvres poétiques : *Sur la Flûte de Roseau* (1910).

Fait au *Journal de Liège* la chronique artistique et littéraire. On lui doit en outre *Baudelaire en Belgique* (1912 et 1921), et *Treize petits Contes d'après Maître Breughel* (1921).

L'HORLOGE.

Les verrous ferment l'huis, les stores sont baissés,
Pendant la nuit d'hiver, noire de peur et d'ombre,
dans la torpeur du soir une horloge dénombre
Les heures se mourant avec des sons cassés.

Depuis des ans si loin, l'aiguille follement
vrille son vieux cadran, et le balancier sille,
dans les moissons du temps à grands coups de faucille,
le long des grands murs blancs, toujours, fatalement.

Heures de clair cristal, heures noires d'effroi,
heures d'amour, heures de glas, heures pâlottes,
toutes ont résonné comme des voix vieillottes
du même marteau las sur son cœur morne et froid.

Lorsque je veille tard, je l'écoute parfois
raconter posément sa mystique légende,
jusqu'à ce que mes yeux et mon âme dolente
se ferment lentement au rythme de sa voix.

(*Sur la Flûte de Roseau.*)

Le P. Hugues Lecocq.

Liège, 1888.

Œuvres poétiques : *Vieux Thèmes* (1908). — *Dix petits Poèmes sur d'humbles choses* (1911). — *Les Quinze Dévots Mystères du Rosaire de Notre-Dame pour les gens de Wallonie* (1916). — *Septembre* (1921).

Dirigea, avec J. J. Van Dooren, la revue « Les Horizons ».

Un pur poète, chez qui les vers jaillissent naturellement du cœur. A gardé, sous le manteau du dominicain, toute la ferveur qu'il a vouée à sa Wallonie natale.

Prologue des Mystères douloureux. La Douleur du Paysage.

Dieu, pour concrétiser l'âme de la douleur,
A moulé simplement la face d'un houilleur.

Il a dans notre terre, où les sources murmurent,
Loin du soleil, ouvert l'abîme de la bure ;

Il a, sur les coteaux de la Meuse qui rit,
Dressé l'effort puissant et noir de nos terrils.

Maintenant, dans le jour que l'ombre décolore,
On voit cligner les yeux rouges des sémaphores.

Dans le ciel du couchant qui s'attarde et décroît,
Comme des bras cloués les signaux sont en croix.

Sur la douleur d'hier les peines s'accumulent ;
Chaque terril est un calvaire au crépuscule ;

Et dans l'ombre tragique où le Christ saigne encor,
Les lampes de la nuit enfoncent des clous d'or.

(*Les Quinze Dévots Mystères du Rosaire
de Notre-Dame pour les Gens de Wallonie.*)

L'Auberge des Douleurs.

L'auberge des douleurs est au bord de la route
Offrant à toute peine un cœur toujours ouvert.
Le chêne qui l'ombrage, aux tristes jours d'hiver
fait sur le seuil pleurer ses branches goutte à goutte.

Louis Piérard.

Frameries, 1886.

Œuvres poétiques : *London Sketches* (1905). — *Images boraines* (1907). — *De Flammes et de Fumées* (1913). — *A la Gloire du Piote*, vers et prose.

Journaliste et député. Un des fondateurs (1905) d'*Antée*. Grande activité politique et littéraire. Chante le « pays noir ». A fait des études littéraires sur Max Elskamp, Mousseron, la Chanson populaire en Belgique, etc.

LES FUMÉES.

Lentement, dans la paix formidable du soir,
Les fumées allaient, partaient des cheminées,
Fines hampes de bistré à ces noirs étendards,
S'allongeaient sur le ciel, calmes, disciplinées,
Parallèles, dans leur unanime croisade [de jade.
A la conquête du couchant où se mouraient des tons
Des effluves montaient du grand sommeil des choses,
Des blés roux tout émus de quelque vent léger.
Là-bas, vers les terrils sombres, hiératiques,
Un cri parfois naissait mais bientôt étouffé,

On eût dit une plainte aiguë, énigmatique
Du silence angoissant ; un cri de sifflet brusque,
Cri d'une volonté qui voulait s'élancer [busque
Qu'un coup de poing brutal du malheur qui s'em-
Étouffait sans pitié. Un cri voulait crier. [choses,
Mais quand même et toujours, dans cette paix des
Parallèles dans leur unanime croisade,
Les fumées allaient, sereines, au lac rose
De leur espoir, où se mouraient des tons de jade.

(*De Flammes et de Fumées.*)

De tous les carrefours de l'angoisse et du doute
on aperçoit sa cheminée et l'arbre vert
Avec un pan de ciel qui bleuit au travers.
Que son accueil soit doux à ton âme en déroute !

Vois cette simple croix, avance, reconnais
les talus tapissés par la fleur des genêts...
L'hôte est silencieux et la demeure intime ;

dépote ta détresse, entre jusqu'au matin :
C'est là même, portant sa plaintive victime,
qu'un soir s'est arrêté le Bon Samaritain.

J. J. Van Dooren.

Arlon, 1890.

Œuvres poétiques : *Premiers vers* (1907). — *L'Eau frissonne* (1908). — *Mon cœur se penche...*
Prochainement : *Le Miracle de Vie* ; *Poèmes de Guerre* ; *Parenthèses*.

Dirigea en 1905, avec Albert Lecocq (aujourd'hui P. Hugues), une revue littéraire : *Les Horizons*, qui publia, entre autres choses inédites, *Le Paon bleu*, de Stuart Merrill (1905). A été secrétaire, pour la Belgique, du *Beffroi* et des *Rubriques nouvelles* ; a fait, pendant un an, la critique des Poèmes à la *Renaissance d'Occident*.

Invalide de guerre. A composé sur son lit d'hôpital, au Palais Royal, de nombreux poèmes que la crise du papier l'a empêché de publier jusqu'ici (*Les Murs blanchis à la chaux* ; *La Chambre grise* ; *Journées*.)

VI.

On a bien fait de me laisser seul aujourd'hui :
je n'aurais pas souffert une présence humaine.
L'heure de mai, sous le ciel bleu d'après midi,
suffit à ma pensée adoucie et sans haine.

Pierre Nothomb.

Bruxelles, 1887.

Œuvres poétiques : *L'Arc-en-Ciel* (1909). — *Notre-Dame du Matin* (1911).
L'Ame du Purgatoire (1914). — *Marisabelle* (1919).

Petit-fils de J. B. Nothomb, le grand patriote belge.

Attaché au Cabinet de M. Carton de Wiart, ministre de la Justice pendant la guerre. A écrit, pendant ces jours tragiques, une série d'ouvrages d'un patriotisme vibrant et passionné : *Les Barbares en Belgique* (1915) ; *L'Yser* (1916) ; *La Belgique en France* ; *Les Villes meurtries en Belgique* ; *Les Réfugiés et les Héros*, etc.

JE NE SAIS QUOI DE DOUX...

Je ne sais quoi de doux et de surnaturel
— Bruit d'âmes sur la terre ou d'anges dans le ciel —
Nous apprit tout à coup que l'heure était venue ;
Je pris entre mes bras la victime ingénue,
La levant tendrement pour aider ses soupirs.
Nous croyions qu'elle allait, sans bouger, s'assoupir,
Prolongeant dans la mort sa mort de dix journées,
Lorsqu'un rayon ouvrit ses paupières fermées
Et refit transparents ses yeux d'enfant qui voit ;
Un miracle sans bruit rendit en une fois
La souplesse à son corps serré de bandelettes
Et fit s'évanouir les taches violettes
Dont l'ombre accentuait son visage raidi ;
Son âme remua tout son corps retroidi

Qui fut tiède un instant dans la clarté dorée :
Et blanche, et renaissante, enfant transfigurée,
Elle exhala cette âme en un souffle argenté
Plus heureux que le vent odorant du matin,
Tandis que ses grands yeux souriaient, indicibles,
Au doux rayonnement des choses invisibles...
Son front se renversa, nous fermâmes ses yeux
Pieusement sur cette lumière des cieus...

On entendit alors monter parmi les marbres
Le sanglot du silence, et la plainte des arbres,
Les rayons du soleil quittèrent la maison,
Et de la chambre blanche, à travers les cloisons,
J'écoutais se répondre — ombre douce et vivante! —
Les mots clairs des enfants et les pleurs des servan-

(*Marisabelle.*)

Ainsi, j'écoute mieux chanter les souvenirs,
 J'ai dans mon cœur tant de choses accumulées
 depuis les jours de mon enfance fortunée
 que je peux y puiser longtemps sans m'appauvrir.

Assis dans le soleil et la brise qui passe,
 je respire un air neuf et frais. Je suis content.
 Mes récentes souffrances peu à peu s'effacent
 et je ne pense plus qu'à toi seul, ô Printemps...

(*Le Miracle de Vie.*)

La Joie impossible.

Parce qu'ils ont choisi le mois d'août pour se battre,
 jamais plus, désormais, l'été ne sera pur.
 Jamais plus la nature
 n'aura dans mon pays un visage serein.
 Il y a trop de deuil dont le souvenir dure,
 trop de vieilles maisons qu'on n'a pas rebâties,
 et trop de pauvres petites croix...
 Virton, Maissin, Rossignol,
 Cimetières isolés, tombes nues,
 Croix de pierre ou de bois et sur le sol
 simplement des bouquets mauves de bruyères
 que, chaque année, à la saison revenue,

Emile Polak.

Bruxelles, 1889. — En Hollande, 1915.

Œuvres poétiques : *Les Sentiers du Silence*. — *Vers la Vie* (1920).

Après avoir publié son premier recueil de vers, fut atteint, en Hollande, d'une fièvre maligne qui l'emporta en quelques jours. Par les soins pieux de sa mère, *Vers la Vie* parut après sa mort, avec une préface de Gr. Le Roy.

Poésie tendre et musicale ; grande sensibilité.

J'AI PEUR...

J'ai peur de n'aimer point assez
 Les êtres et les choses,
 Le cœur des hommes et des roses ;
 J'ai peur de n'aimer point assez

Les gestes lourds et maladroités,
 Les mots touchants et ridicules
 De ceux qui pleurent dans l'effroi
 De la pâleur du crépuscule.

Tant de regards m'ont attendri
 Depuis les jours de mon enfance,
 Tant de regards comme des cris
 M'ont pénétré de leur souffrance !

Mes mains ont serré trop de mains
 Dont la douleur était brûlante
 Et mes vieux doigts restent empreints
 D'un mal sournois qui-les tourmente.

J'ai peur de n'aimer point assez
 Ces pauvres yeux pleins de détresse,
 Ces pauvres mains qui m'ont touché,
 Ces cœurs en deuil que l'ombre blesse,

Tout ce qui vit dans la lumière,
 Dans le soleil et dans la nuit,
 Tout ce qui tremble de misère
 Au seuil tremblant de mon logis.

TU CACHES TA DOULEUR...

Tu caches ta douleur tout au fond d'un sourire,
 D'une vaine parole ou d'une humble chanson,
 Mais quand le soleil meurt au cœur de l'horizon,
 Tu pleures doucement et ton courage expire.

Tu ne revêts plus d'or les cendres du chemin,
 Ni de roses le sol, ni de printemps les roses,
 Mais tu baisses le front sur ton âme inclose
 Et tu restes muette au devant du Destin.

Car seule, face à face avec la nuit hagarde,
 Tu n'oses plus mentir à l'âpre Vérité
 Qui t'apparaît sanglante en robe de clarté
 Alors que les yeux creux du Passé te regardent.

(*Vers la Vie.*)

ceux qui ne peuvent oublier
viendront, le cœur serré, renouveler...
Ainsi, même la joie, la grande joie inconsciente
et spontanée de la forêt
est bien morte à présent.

Les tertres alignés sous les hêtres tranquilles
n'entendront plus, dans le silence énorme,
que les pas graves des pèlerins des Villes
et parce que des hommes qu'on a tués y dorment,
jamais plus la forêt n'aura pour les vivants
l'accueil hospitalier qu'elle avait autrefois...

(1920)

(D'un Livre à paraître.)

Herman Frenay-Cid.

Ougrée, près Liège, 1891.

Œuvres poétiques : *Grimaces et Fantaisies* (1911). — *Chants des Five O'Clock Teas* (1912).
À paraître : *L'ailette aux dents* ; *Un Cahier retrouvé*, *L'Exaltation de l'Homme*.

A du sang espagnol dans les veines ; esprit original, caractère indépendant. A fait toute
la guerre et en a rapporté de beaux poèmes qui paraîtront prochainement.

Un Soldat parle d'autrefois...

C'était un même jour, de mai joyeux et tendre ;
il avait plu sur les chemins et les pommiers.

Nos chevaux altérés s'impatientsaient d'attendre,
et fouaillaient les buissons de leurs naseaux mouillés.

Des vagues de soleil houlèrent sur la verdure
et d'un éclat furtif faisaient briller les fleurs.

La cloche d'une église anima les murmures
éveillés aux murs blancs des champêtres demeures.

Nous venions de si loin, lourds de tant de fatigues,
avec tant de douleurs pendues à nos arçons,

que nos bras harassés laissaient tomber les brides
et que le casque noir nous meurtrissait le front.

Mais large fut l'accueil, et si franche la fête
des bonnes gens offrant le cidre et le pain frais,
qu'il ne resta soudain, au profond de nos êtres,
que le frisson de joie dont les jardins tremblaient.

(Un Cahier retrouvé.)

Poème.

J'ai mis mon feutre blanc, sifflé mon épagueul
et je m'en suis allé dans la jeune lumière,
par la route poudreuse où parfois un tilleul
écrase une ombre verte aux volets des chaumières.

Soleil ! Beauté du monde électrisé d'ardeurs !
 Un réséda se pâme au faite d'un vieux chaume,
 un étalon bondit dans la prairie en fleurs...
 Le vent qui vient de la forêt est frais aux paumes.

Et pour mieux pénétrer la volupté des choses,
 au tournant d'ur chemin qui s'ouvre sur le val
 j'ai gonflé mon sang lourd du doux parfum des roses,
 et jeté tout mon être au frisson matinal.

Compagnons d'autrefois qui dormez dans les plaines
 où de rouges pavots couvrent les tumulus
 comme d'ardents bouquets que la mort souveraine
 a semés au hasard des prés et des talus,

vous ne reverrez plus l'Ourthe familière
 glissant sur les galets de la Roche aux Faucons,
 ni la brume qui flotte au ras des sapinières,
 ni ce printemps radieux qui pavoise nos monts :

Vous ne reviendrez pas à l'auberge accueillante
 partager avec moi le verre de lait frais
 et répondre aux propos des accortes servantes
 dont le tendre sourire éclaire les bonnets.

Plus rien de vous, amis, n'habite cette terre
 où votre sang n'a pu poser son chaud baiser
 et pour vous retrouver vainement, la prière
 s'en va des champs au bourg, de l'église au prunier.

Mais reposez en paix dans vos tombes fleuries
 car parmi le silence émouvant des coteaux,
 les clochers d'Auvister, Fèchereux et Hony
 vont jeter votre gloire aux échos des hameaux !

(Un Cahier retrouvé.)

Nous ne pouvons évidemment citer tous les poètes belges dont les œuvres témoignent d'un sincère amour des lettres françaises. Nous devons nous borner, faute de place, à citer quelques noms :

ALBERT DU BOIS, connu surtout par son théâtre. — ALBERT BONJEAN (Verviers, 1854) : *Les Voix du Cœur* ; *Les Phosphorescences* ; *Bruyères et Clarines*. — VICTOR REMOUCHAMPS (Lierre, 1862 — Hasselt, 1907), poète délicat, hanté par l'au delà. — AUGUSTE VIERSET (Namur, 1866) : *Vers les Lointains* ; *Les Lauriers rouges*. — ARTHUR DAXHELET (Marnèze, 1865) : *Pages de tendresse vague*. — Mlle MARGUERITE COPPIN (Bruxelles, 1867) : *Poèmes de femme* ; *Nouveaux Poèmes* (1911). — OMER DE VUYST (Meire, Flandre orientale, 1868) : *Sur l'Autre Rive* (1907) ; *Icones féodales* (1909) ; *Petites Scènes* (1909) ; *La Chanson des Aubes* (1910) ; *Poèmes candides*. — EMILE DESPRECHINS (Ville-sur-Haine, 1869) : *En Wallonie* ; *L'Ame Flamande* ; *L'Ame des Flûtes*. — FRANZ ANSEL (Liège, 1874). — GEORGES RENCY (Bruxelles, 1875) : *Vie* (1897) ; *Les Heures harmonieuses* (1897). — LOUIS MOREAU (Jodoigne, 1877) : *Chansons sans musique* (1906) ; *Noëls* (1908) ; *La Prière au Printemps* ; *Chansons de Bruscombille*. — ÉMILE CAMMAERTS (Bruxelles, 1877) : *Chants patriotiques et autres Poèmes A ma patrie enchaînée*. — Mme EMMA

LAMBOTTE (Liège, 1878) : *Les Roseaux de Midas*, vers et proses (1910). — *Petits poèmes traduits de l'iroquois* (1918). — MARCEL ANGENOT (Malines, 1879) : *Le Souffleur de bulles* ; *Les Poèmes inutiles* (1913) ; *Les Litanies des Petits Belges* (1919). — CHARLES DE SPRIMONT (1880-1903) : *La Rose et l'Épée*. — GABRIELLE REMY (Louvain, 1880). — PAUL PRIST (Bruxelles, 1882) : *Les Chants de Vie et d'Amour*. — HENRI LIEBRECHT (Constantinople, 1884) : *Les Fleurs de Soie* (1905) ; *Les Jours Tendres* (1908). — MARCEL WYSEUR (Comines, 1886) : *La Flandre Rouge* ; *Les Cloches de Flandre*. — LUCIEN CHRISTOPHE (Bruxelles 1886) : *Les Jeux de la flamme* 1903 ; *La Rose à la Lance nouée*. — CAMILLE FABRY (Seraing, près de Liège 1887) : *Les Fleurs d'un Printemps* ; *Chrysanthèmes* (1919). — RENÉ LYR (Couvin, 1887) : *Chants du Rêve* (1908) ; *Dans le Silence* (1908) ; *Brises* (1909). — EDOUARD FONTEYNE : *Sur d'anciens thèmes*. — MARCEL LOUMAYE (Huy, 1889). — LOUIS BOUMAL (Liège, 1890, mort sous les drapeaux, 1918) : *Poèmes en deuil* ; *Le Jardin sans soleil* (1919). — MAURICE BUTAYE (Beveren-sur-Yser, 1890) : *Le Lierre sur les Croix* (1919). — ROBERT-E. MELOT (Bruxelles, 1891) : *Printemps* (1910) ; *Butin fragile* (1911). Sous le pseudonyme de MÉLOT DU DY : *L'Idole portative* (1919) ; *Je Sot l'y laisse* (1920). — MARCEL PAQUOT (Liège, 1891) : *La Joie d'aimer*. — JEAN DE BERE : *Aux Rives du Lac Bleu* (1913). — HÉLÈNE CANIVET (Madame A. Goffin) : *Le Branle* (1904). — LÉON SAHEL : *Croquis espagnols*. — PAUL MUSSCHE : *Les Jardins clos* (1904). — JOSEPH JEANGOUT : *La Robe de pourpre* (1913). — LÉON CHENOY : *Au gré des Heures* (1912) ; *Poèmes vers une Clarté*. — CHARLES DULAÏT. — NOEL RUET : *Le Printemps du Poète* (1919) ; *Le Rosaire d'Amour* (1919) ; *Le Beau Pays* (1920). — GASTON PULINGS : *Le Pèlerinage intérieur* ; *Les Sources vives* (1921). — CHARLES CONRARDY : *De l'aube sur ma jeunesse* ; *Exil dolent* ; *Les Névroses typiques* ; *L'ode vespérale*. — ROBERT SILVERCRUYS : *L'Ironique Tendresse* (1913). — GÉO DRAINS : *Les Semailles* (1913). — ADRIEN DE PREMORÉL : *Le Chemin des Ailes*. — CHARLES FORGEOIS : *Poésies*. — GEORGES GUÉRIN : *Poèmes*. — ODILON-JEAN PÉRIER : *La Vertu par le Chant*. — ARTHUR CANTILLON : *Le Cœur à musique*. — RENAUD STRIVAY : *La Vie ardente* (1913). — LÉO SOMMERHAUSEN (mort pendant la guerre). — SÉBASTIEN DONGRIE : *Poèmes et paroles* (1920). — MARCEL VANDERAUWERA : *Le Tabernacle d'Amour* (1913). — EDOUARD CORNET : *Pour le Silence et pour le Vent* (1920). — PAUL ANSIAU : *Prémices* (1920). — RAYMOND VAN DER BURGHT : *Quelques poèmes pour le Bon Dieu et pour la Guerre* (1920). — PAUL MAX : *Poésies naïves* (1920). — PAUL VANDERBORGHT : *Les Souffles libres* (1920). — MAURICE LECOMTE : *La Ronde*. — CH.-A. GROUAS : *Les Silves*. — AUGUSTIN HABARU : *Poèmes* (1920). — MARCEL DARCHAMBEAU : *L'enfance en ruines*. — D.-J. DEBOUCK : *L'Offrande*, etc., etc.

ANGLETERRE.

Algernon-Charles Swinburne.

Londres, 1837 - Putney Hill, 1909.

Le grand poète anglais eut toujours pour la littérature et pour l'esprit de la France une véritable dévotion.

Il a composé, en vers français, des chansons assez jolies qu'il a intercalées dans son drame *Chastelard* ; un *Sonnet dédicatoire* à V. Hugo dont il orna, en 1873, son drame *Bothwell* ; un *Sonnet* et une *Ode à la mémoire de Théophile Gautier*, un *Nocturne* (séxtine) ; un sonnet : *Au Tombeau de Banville*. Citons le sonnet dédié à Gautier :

Danemark.

Un nom à signaler : CHRISTIAN RIMESTAD.

Théophile Gautier.

• Pour mettre une couronne au front d'une chanson,
Il semblait qu'en passant son pied semât des roses
Et que sa main cueillît comme des fleurs écloses
Les étoiles, au front du ciel en floraison.

Sa parole de marbre et d'or avait le son
Des clairons de l'été chassant les jours moroses ;
Comme en Thrace, Apollon banni des grands cieus roses,
Il regardait du cœur l'Olympe, sa maison.

Le soleil fut pour lui le soleil du vieux monde
Et son œil recherchait dans les flots embrasés
Le sillon immortel d'où s'élança sur l'onde

Vénus que la mer molle enivrait de baisers.
Enfin, Dieu ressaisi de sa splendeur première,
Il trône, et son sépulcre est bâti de lumière.

Citons encore JOHN PAYNE et GEORGE MOORE.

JOHN PAYNE (1842-1917). — Dans ses *Poetical Works* on trouve sept poèmes en français : trois sonnets réunis sous le titre de : *Soirs de Londres* ; une *Ballade à Villon*, une *Ballade aux critiques*, un *Sonnet* pour le « Tombeau de Théophile Gautier ».

GEORGE MOORE. — C'est dans la dernière édition de ses « Confessions d'un jeune Homme » qu'on trouve tous ses poèmes français : un *Sonnet à Swinburne*, écrit en manière de dédicace pour le drame *Luther* ; une *Nuit de Septembre*, un Poème « inspiré par un tableau de Rubens » ; un autre suggéré par un tableau de Lord Leighton ; une *Ballade d'Alfred, l'Alfred aux belles dents*. (1)

Pologne.

ADAM MICKIEWICZ (Zaoscie (Lithuanie), 1798. — Constantinople, 1855). A publié un recueil de *Chefs-d'œuvres poétiques d'Adam Mickiewicz*, traduits par lui-même et par ses fils ; *Le Farys*, poème, traduit par lui-même.

MARIE KRYSINSKA, v. p. 630.

Allemagne.

Citons, pour mémoire seulement, Frédéric II, dont les poésies excitèrent plus d'une fois la verve ironique de Voltaire.

(1) Citons, de Georges Moore :

Sonnet à Swinburne.

Je t'apporte mon drame, ô poète sublime,
Ainsi qu'un écolier au maître sa leçon.
Ce livre, avec fierté, porte comme écusson
Le sceau qu'à nos esprits ta jeune gloire imprime.
Accepte, tu verras la foi mêlée au crime
Se souiller dans le sang sacré de la raison
Quand surgit, rédempteur du vieux temple saxon,
Luther à Witteimberg, comme Christ à Solime.

Jamais de la cité le mal entier ne fuit,
Hélas, et son autel y fume dans la nuit ;
Mais notre âge a ceci de pareil à l'aurore
Que c'est un divin cri du chasseur éternel,
Le tien, qui, pour forcer le jour tardif d'éclorre,
Déchire avec splendeur le voile épars du ciel.

Hollande.

En fait de poètes hollandais ayant écrit en français, on ne peut guère citer que HÉLÉNA SWARTH (Amsterdam, 1859). Elevée à Bruxelles, fit d'abord des vers français. Après son mariage avec l'écrivain hollandais Fritz Lapidoth, ne composa plus qu'en néerlandais.

Œuvres françaises : *Fleurs solitaires* ; *Fleurs bleues* ; *Images et Voix* ; *Flocons de Neige* ; *Les Eaux profondes* ; *Jardins d'Ombre*.

Toutefois il nous paraît intéressant de citer ici une poésie, en vers français, que la mort de Descartes (11 février 1650) inspira à un jeune homme de 20 ans, qui devait devenir le grand physicien HUYGENS, un bon « Hollando-Français », selon l'expression de Balzac :

Épithaphe de Descartes.

Sous le climat glacé de ces terres chagrines,
Où l'hiver est suivi de l'arrière-saison,
Te voici sur les lieux que couvrent les ruines
D'un fameux bastiment qu'habita la Raison.

Par la rigueur du Sort et de la Parçue infâme,
Cy gist Descartes au regret de l'Univers.
Ce qui servoit jadis d'interprète à son âme
Sert de matière aux pleurs et de pâture aux vers.

Cette âme qui toujours, en sagesse féconde,
Faisoit voir aux esprits ce qui se cache aux yeux,
Après avoir produit le modèle du monde,
S'informe désormais du mystère des cieus.

Nature, prends le deuil, viens plaindre la première
Le Grand Descartes et montre ton désespoir ;
Quand il perdit le jour, tu perdis la lumière ;
Ce n'est qu'à ce flambeau que nous t'avons pu voir.

Mars 1650.

Grèce.

Paul Musurus-Bey.

Athènes.

Grec Ottoman, fut conseiller à l'ambassade de Turquie à Londres, puis membre du Conseil d'Etat à Constantinople. Actuellement fixé à Paris, où il se consacre tout entier à l'art et à la poésie. Vers harmonieux et de forme classique.

Aube marine.

La barque est noire et la mer grise.
Et dans l'eau calme où dort la brise
Vénus, qui jette un vif éclair,
Semble une perle qui s'irise.

Quelle Cléopâtre de l'Air
A dans ta coupe, ô Mer profonde
Laisse tomber ce joyau clair ?

Parfois un souffle agite l'onde,
Et d'un léger balancement
Berce en son lit la gemme blonde...

Mais voici l'Aube ! — Lentement
Une lueur diffuse et pâle
Monte et blanchit le firmament ;

Tandis que sous le flot d'opale,
Au sein du gouffre, tout au fond,
S'éteint l'Etoile matinale.

Comme une perle qui se fond.

Citons, pour mémoire, un autre poète grec, ATHANASSIADÈS, et un écrivain d'origine grecque, JEAN PSICHARI (Odessa, 1854), qui a écrit de savantes études philologiques, des romans, des drames et comédies en français et en grec, et des poésies françaises non encore recueillies en volume.

ITALIE.

Gabriele d'Annunzio.

Né sur l'Adriatique, 1864.

Poète, romancier, auteur dramatique.

A écrit en vers français dérimés, parfois assonancés, un mystère dramatique : *Le Martyre de Saint-Sébastien* (1911). Pendant la Guerre, adressa « Quatre Sonnets d'Amour pour la France » à M. Alfred Capus, qui les publia dans le *Figaro*, le 5 mai 1915. Citons-en un le 11^e :

Sonnet d'Amour pour la France.

Sur une image de la *France Croisée*,
peinte par Romaine Brooks.

France, France la douce, entre les héroïnes
bénie, amour du monde, ardente sous la croix
comme aux murs d'Antioche, alors que Godefroi
sentait sous son camail la couronne d'épines,
debout avec ton Dieu comme au pont de Bouvines,
Dans ta gloire à genoux comme au champ de Rocroi,
neuve immortellement comme l'herbe qui croît
aux bords de tes tombeaux, au creux de tes ruines,
fraîche comme le jet de ton blanc peuplier,
que demain tu sauras en guirlandes plier
pour les chants non chantés de ta jeune pléiade,
ressuscitée en Christ, qui fait de ton linceul
gonfanon de lumière et cotte de croisade,
" France, France, sans toi le monde serait seul. "

F. T. Marinetti.

1879.

Œuvres poétiques : *a Conquête des Étoiles* (1902). — *Destruction*. — *a Vie Charnelle*.

Né en Egypte de parents milanais, a eu une culture classique dans un collège de Jésuites d'Alexandrie, a pris son baccalauréat ès lettres à la Sorbonne, son diplôme de docteur en droit à Gênes ; collabora à la *Revue Blanche*, à la *Plume*, à la *Vogue*, à divers journaux. Fondateur de la revue internationale : *Poesia*. A fait connaître, dans de nombreuses conférences-déclamations, presque tous les grands poètes français contemporains. Promoteur du « Futurisme ».

Lyrisme vertigineux. Fanfare d'images chaotiques, où parfois le sublime voisine avec la trivialité.

La Folie des Maisonnettes.

(FRAGMENT.)

Les jeunes Maisonnettes du village
sont tristes de prier tous les soirs
sous l'œil morne du Clocher noir !
Elles ont des minois roses
sous leurs toits grisâtres et moroses
et de vertes chevelures pleines de ramages.
Leurs regards frais et purs en débandade
frétilent tels des poissons d'azur
en leurs vitres miroitantes.

Les Maisonnettes lentes voudraient courir
et chanter le long des jours...
Mais, hélas, elles cheminent
de colline en colline, sous la garde sévère
du Clocher millénaire

qui va traînant son pas cassé de bronze
dans la poussière des chemins...

Le noir Clocher rugueux et si longtemps roidi
aux plis tombants des bures granitiques,
veille sur elles, comme un moine en prière,
le vieux Clocher pensif qui les conduit au ciel.

Les Maisonnettes ont des corsages
luxueux de feuillages...

Leurs lèvres d'or verneil tressaillent de sourires,
et ce sont des balcons épanouis
tout brûlants de roses et de soleil !

Elles s'arrêtent au soir, pour épancher leur âme
nostalgique à Dieu, dans l'ombre des vallées
odorantes, à l'heure où la nuit fraîche et lente
coule au creux des montagnes en fleurs
comme une tuile pailletée d'argent...

Les Maisonnettes prient en pensant autre chose,
et leurs yeux voraces de mendiantes affamées
regardent les montagnes glorieuses
comme de sublimes gâteaux dorés !...

Mais, hélas, elles sont pauvres, si pauvres
Que jamais ne mordront les cimes savoureuses...

(*La Ville Charnelle.*)

Citons encore de Riccioto Canudo (né en 1879) : *Le Poème du Vardar*. Plutôt connu comme prosateur
A fait des romans et de la critique littéraire.

VALLÉES VAUDOISES DU PIÉMONT.

EMILE TRON, professeur de français à l'Ecole supérieure de Gênes a publié : *Escar-*
mouches (1897) ; *Escapades* (1901) ; *Estrabots* (1911) ; *Vaudoisies* (1911).

ADÈLE LOPRESTI-JALLA : *Fleurs du Ciel* (1903). — *Paillettes d'Or.*

HONGRIE.

Nandor Sonnenfeld.

Budapest, 1884.

Œuvres poétiques : *Hier* (1910).

A vécu toute sa jeunesse à Paris. Chante la « beauté du ciel français » en même temps que la patrie
hongroise. Il a le sentiment profond de la nature, et une sensibilité mélancolique, douce, souriante — et
bien personnelle.

LES DEUX PATRIES.

Etranger ? Non ; mon cœur avec vous est resté
Et, pâle, poursuivant quelque strophe échappée,
J'entends en moi le chant des oiseaux de l'été
Épars dans la plaine magyare encor trempée.

Lorsque Paris s'éveille au milieu des rumeurs,
Aube triste ! l'écho d'une chanson me berce,
Danse de paysans, romance de rameurs,
Ou plaine de maïs jaunes que bat l'averse.

La musique des mots d'une femme me suit,
Le cri des violons pleure dans ma pensée,
Et le ciel, la douceur d'un soir, l'odeur d'un fruit,
M'accablent de rumeurs, d'azur et de rosée.

Je porte en moi le faix des moissons pieuses d'or,
J'entends craquer le char lourd de javelles neuves,
Et dans une lumière, ô ma patrie ! ô port !
Mugit ton vent, s'ouvre ton ciel, roulent tes fleuves.

J'hésite, la beauté du ciel français m'étreint ;
Ile-de-France, Artois, Bourgogne, Picardie,
J'ai goûté votre grâce ; orageux ou serein,
Et j'entendais parfois fuir une mélodie.

Partir ? Je ne pourrais. Demeurer ? C'est l'exil.
Une main m'emprisonne, une autre me repousse,
Ici c'est mon été, là-bas c'est mon avril,
Cette terre est plus noble et l'autre m'est plus douce.

(*Hier*)

GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG.

Ce petit pays compte d'ardents francophiles : ce sont les adeptes de l'Alliance Française, de l'Idée française, les écrivains des revues *France-Luxembourg*, *La Voix des Jeunes*, et, avant la guerre, de *Floréal*. Deux poètes méritent d'être cités : Marcel Noppeney, avocat et directeur politique de *l'Indépendance luxembourgeoise* et Paul Palgen, ingénieur.

Rappelons pour mémoire, parce que d'origine luxembourgeoise, bien qu'étant fixée à Paris depuis l'âge de 7 ans, Claudine Funck-Brentano (Luxembourg, 1863).

Fille de Théophile Funck-Brentano, économiste et physicien de valeur, et sœur de Frantz Funck-Brentano, l'historien du *Drame des Poisons* et d'autres remarquables ouvrages d'érudition. Elle a écrit un volume de vers : *Les Appels* (1906).

Mentionnons aussi Félix Servais (Mersch, 1870-1916). A écrit un certain nombre de poésies lyriques non publiées et une comédie en vers en 3 actes : *Le Duc de S'-Fimont*.

Marcel Noppeney.

Luxembourg, 1878.

Œuvres poétiques : *Le Prince Avril* (1907). — *De Myrrhe, d'Encens et d'Or* (1907).
Signes sur le Sable (1921). — *Poèmes de la Guerre et du Baigne* (à paraître prochainement.)

Né d'un père luxembourgeois et d'une mère liégeoise. Education exclusivement française. A passé d'ailleurs une grande partie de sa jeunesse en France. Fondateur et directeur de *Floréal*.

A été, pendant la guerre, condamné par les allemands au bagne et trois fois à la peine de mort.

La Bonne Mort.

Après le long ennui nocturne de souffrir,
C'est par un clair matin que je voudrais mourir ;
Non à l'instant frileux et nu de l'aube grise,
Non quand le ciel léger de l'aurore s'irise,
Mais à l'heure empourprant, vermeille, les sillons !
Le soleil, tels des bras, étendrait ses rayons
Vers celui qui l'aimait parmi le bonheur d'être.
Dans la fraîche moiteur de l'air bleu, la fenêtre
Serait ouverte sur le jardin familier,
Et, mêlés aux parfums charnels de l'espalier,
Laisserait pénétrer l'odeur rose des roses,
Le chuchotant murmure unanime des choses,
Le rythme de l'enclume et les voix du matin,
Et les rires d'enfants joyeux dans le lointain !
Suprême compagnon pour le départ suprême
Le pourpre été serait partout et dans moi-même !
Point de sanglots autour de moi et point de pleurs :
Rien ne serait changé de ce qui fut ; des fleurs
S'effeuilleraient sans bruit sur la table de marbre,
Et seule la douceur fraternelle des arbres
Chanterait la berceuse à celui qui s'endort.
Dans le recueillement auguste de la mort
Je sentirais la vie émouvante et divine
Une dernière fois caresser ma poitrine
Et mettre le baiser sans réponse à mon front :
Et puis je m'en irais comme d'autres iront

Comme tant sont allés, sans regret et sans crainte,
 Sans l'inutile effroi de la dernière étreinte,
 Et nul ne serait là de ceux que j'ai aimés !
 le voudrais mourir seul, seul et les yeux fermés,
 Et ne point à vos cœurs, ma tâche étant finie,
 Laisser le souvenir sombre de l'agonie
 Et du regard que la pensée a déserté !
 Seul dans la lassitude heureuse de l'été,
 Seul pour mieux sentir sourdre et m'embraser encore
 Le Dieu qu'en soi chacun se crée et qu'il adore.

(Signes sur le Sablé.)

Signes sur le Sable

(Poème liminaire)

Aux jours d'été, couché devant
 La mer calme ou les flots mouvants,
 J'ai, de mes doigts distraits, souvent
 Tracé des signes sur le sable :

Barres et ronds, cercles et croix,
 Noms aimés, aveux maladroits,
 Mots tendres... J'ai souri, je crois,
 De voir tout cela périssable !

Ainsi, de la cause à l'effet,
 Passant, sur un rythme imparfait,
 Presque sans y penser, j'ai fait
 Ces vers, comme un enfant qui joue.

Rêves et pleurs, rires et cris,
 Brefs rappels dans le gravier gris
 Qui recouvre ma route, écrits
 Sans mettre mon doigt à ma joue...

Hélas, rien ne sera demain
 Des signes que grava ma main
 Dans la poussière du chemin
 Ou sur le sable de la grève !

Le vent, la vague ont emporté
 Le mot malhabile tracé
 Parmi les cendres du passé
 Par les doigts distraits de mon rêve !

(Signes sur le Sable.)

Paul Palgen.

Audun-le-Tiche (Moselle), 1883.

Œuvres poétiques : *La Route Royale* (1917). — *Petits Poèmes d'Amour* (1918).
Les Seuils noirs, poèmes de la Guerre, 1914-1917 (1918). — *La Vallée ardente* (1921).
 Prochainement : *Les Fêtes du Monde*.

Né de père parisien. Etudes primaires à Hussigny-Godbrange (Meurthe et Moselle),
 athénée à Luxembourg, diplôme d'ingénieur à Louvain. Voyagea dans la plupart des pays

d'Europe. Pendant la guerre, a été arrêté trois fois à Luxembourg et interné en Belgique et en Allemagne.

Imprégné de poésie moderne, personnel néanmoins, a de puissantes envolées.

Les Fumées.

(FRAGMENT.)

Fumées d'hermines et de suies,
fumées sordides, fumées belles,
mes yeux vous ont souvent suivies,
o fumées éternelles.

Vous êtes les témoins de notre vie active
et toujours non pareille,
de notre vie captive
du rythme de l'usine.

Panaches blancs de nos journées
et roses de nos nuits ferventes,
fumées houleuses, fumées lentes,
fumées étales des soirs calmes,
fumées d'encens des crépuscules.

Fumée changeante et immuable
de nos naissances à nos morts,
de nos combats à nos victoires,
fumée sanglante.

Vous êtes nos drapeaux, nos cimes et nos mers.
car vous flottez sur notre vie
et vous la dominez et votre rêverie
berce doux nos rêves de fer.

Processions des fumées blanches
par les jardins des matins clairs ;
cortèges de fumées funèbres
dans des paysages d'orages
parsemés de buissons d'éclairs ;

caravanes houleuses mais dociles au vent
dans le désert bleu sur nos têtes ;
sœurs des nuages vagabonds
sur tous les toits du monde ;

o les routes du ciel que vous avez tracées
à nos efforts déracinés du sol
et les sommets que vous nous avez révélés
par delà les touffeurs, la boue et les poussières !

Souffles de nos efforts et buées de nos souffles,
vous allez au devant des nues nées de la mer
comme l'âme innombrable de notre terre ardente
vers l'âme immense de la mer...

(La Vallée Ardente.)

ROUMANIE.

L'influence française (*le frantzouzisme*) a été longtemps prépondérante en Roumanie et cela s'explique par une réelle affinité de race et de langue, née de la conquête romaine. Aujourd'hui encore, s'il y a moins de « *bonjouristes* », comme on appela, par plaisanterie, ces Français du Danube qui affectaient de « fransquillonner », même en roumain, le prestige français est très grand : c'est en français que sont écrits deux des plus grands journaux de Bucarest.

La Roumanie cite avec fierté les noms des poètes DÉMÈTRE BOLINTINEANO ⁽¹⁾, JULIA HASDEU ⁽²⁾, ALEXANDRE MACEDONSKY, un adepte du Symbolisme, B. BOSSY (*Feuilles mortes*, 1889), MARYLIE MARKOWITSCH (*Les Clochettes du Passé*), JEAN LAHOVARY (*Les Iles*, 1906), ROSALIE BERNARD, LÉON LAHOVARY, HÉLÈNE VACARESCO, ALEXANDRE STURDZA (*Les Facettes*, 1891 ; *L'Eternel Clavier*). Citons encore, pour mémoire, G. BENGESCO ⁽³⁾ qui a publié une traduction, en vers français, de V. Alecsandri : *Pastels* (1902), et *Carmen Sylva intime* (1907), où se lisent de belles traductions en vers des œuvres de la Reine de Roumanie.

Hélène Vacaresco.

Bucarest, 1867.

(Œuvres poétiques : *Chants d'Aurore* (1886). — *L'Ame sereine* (1896).

Jehovah, traduction de Carmen Sylva (1898). — *Le Rhapsode de la Dimbovitsa* (1900), traduction en vers blancs de ballades et chansons roumaines.

Lueurs et Flaîmes (1903). — *Le Jardin passionné* (1903).

La Dormeuse éveillée (1914).

Appartient à l'une des plus anciennes familles roumaines, compte parmi ses ancêtres des hommes d'état, des héros, des poètes.

Vint jeune à Paris et plut tout de suite par la fraîcheur et la nouveauté de sa poésie. On l'a appelée l'éblouissante muse roumaine.

Poète dont l'inspiration garde toujours la même pureté, soit qu'elle dise dans des chansons la souffrance de sa patrie, soit qu'elle décrive des tableaux d'intérieur frais et touchants, soit qu'elle laisse son cœur pleurer son amour ⁽⁴⁾ d'antan.

Sa traduction des ballades a toute la sève, toute l'âpreté de l'art populaire.

Il passa...

Il passa ! j'aurais dû sans doute
Ne point paraître en son chemin ;
Mais ma maison est sur sa route
Et j'avais des fleurs dans la main.

Il parla : j'aurais dû peut-être
Ne point m'enivrer de sa voix ;
Mais l'aube emplissait ma fenêtre,
Il faisait avril dans les bois.

Il m'aima : j'aurais dû sans doute
N'avoir pas l'amour aussi prompt ;
Mais, hélas ! quand le cœur écoute,
C'est toujours le cœur qui répond.

Il partit : je devrais peut-être
Ne plus l'attendre et le vouloir ;
Mais demain l'avril va paraître
Et sans lui, le ciel sera noir.

(*L'Ame sereine*.)

(1) BOLINTINEANO (1826-1872), auteur de *Brisés d'Orient* (1856), disciple de Lamartine et de Hugo, le chef de la Renaissance littéraire en Roumanie.

(2) JULIA HASDEU, morte à vingt ans, en 1833 ; auteur de *Bourgeois d'Avril* et *Chevalerie*. Une nature sensible, un poète chez qui on remarque sans peine l'influence de Sully Prudhomme.

(3) A publié également une *Bibliographie des Œuvres* de Carmen Sylva (1903).

(4) Le roi de Roumanie défendit au prince héritier d'aimer la jeune poétesse qui fut la secrétaire et l'amie de CARMEN SYLVA. Hélène Vacaresco traîna son âme blessée à Venise, à Rome, à Florence, à Paris où elle passe tous les hivers, avec le regret nostalgique du passé. Il n'y a pas d'indiscrétion, pensons-nous, à rappeler ce roman d'amour qui appartient, en somme, à l'histoire. (Note de l'édition de 1903.)

Envolée.

Il est parfois des jours où l'on rêve d'espace,
Où tout nous semble étroit, où tous les horizons
Oppriment le désir de s'envoler qui passe
En nous, comme un parfum d'avril dans les prisons.

Alors rien ne paraît assez grand pour nos âmes,
Ni les abîmes clairs où vibrent les soleils,
Ni les océans bleus qui déroulent leurs lames
Jusque dans la splendeur des grands lointains vermeils.

Par delà les sentiers, les rocs, les altitudes
On voudrait s'en aller, fou d'espace sans bords ;
C'est comme un souvenir de vastes solitudes
Où nos âmes planaient en de larges essors.

Fouetté par le vent froid des intimes angoisses
Dont le chaos obscur encore gronde en nous,
Où planais-tu si libre, ô pauvre être qui froisses
Ta tête à tous les murs, ta main à tous les clous ?

Toi qui suivais le vol des aubes immortelles
Vers le berceau rieur où le blond soleil dort,
Qu'as-tu fait des frissons dont tressaillaient tes ailes ?
Où donc les laissas-tu tomber, tes ailes d'or ?

(*Chants d'Aurore.*)

O Fleurs mortes jadis...

O fleurs mortes jadis avant que je sois née,
Et qui, peut-être, auriez fleuri ma destinée
D'un charme plus étrange encore et plus mortel
Que les parfums qui font de mon âme un autel,

Alexandre Macedonski.

1854.

Œuvres poétiques : *Bronzes* (1897).

Descend des princes de Biberstein, qui firent souche en Pologne ; ses ancêtres régnèrent en Lithuanie ; Poète, auteur dramatique et romancier. Tempérament combatif et néo-latin intransigeant. Vie agitée fut un des plus actifs champions des idées et des lettres françaises en Roumanie. Fonda, en 1880, avec Boniface Floresco, la revue *Litterator*.

Ses vers français ont été très favorablement accueillis en France. Ils ont de la force et de la couleur.

Halte dans « Tarass Boulba ».

I

Parmi le steppe vert le campement s'aligne ;
Les chevaux sont lâchés et, d'un marais lointain,
Clocher d'argent, dans l'air, vibre le cri d'un cygne.

Dans son cafetan brun passe le chef hautain.
Puis un feu clair flanquant sous la bouilloire pleine,
La soupe de gruau fume pour le festin.

Mais le soleil descend vers les bords de la plaine...
Les larges grènets d'or pâlisent lentement
Et dans l'herbe, soudain, bruit comme une haleine...

L'âpre souffle du soir tombe du firmament.

II

Pourpre et rose, un reflet agonise dans l'ombre...
Les gerboises déjà bondissent hors des trous
Tandis qu'aux alentours tout devient vert sombre.

Étitelles d'or pur au-dessus des joncs roux,
Mille insectes ailés frôlent les hautes tiges
Grésillantes de vie et de soyeux frou-frous.

Cependant le désert exalte ses prestiges,
Un charme s'alanguit circonférenciel,
Et, sous le crépuscule, avides de vertiges,

De grands ibis laiteux s'enfoncent dans le ciel

(*Bronzes.*)

Vos pétales éteints, vos tiges de poussière,
 Sans doute, auraient calmé ma douleur singulière ;
 Vous auriez mieux compris le mal dont je me plains
 Et mieux versé sur lui vos baumes clairs et fins,
 Car c'était parmi vous que respirait, peut-être,
 L'arome de bonheur vers qui voguait mon être,
 Le songe dont la vie a su me dessaisir !
 O vous qui précédiez sur terre mon désir,
 Qui, bien avant mes jours de détresse âpre et pleine,
 Portiez en vos ardeurs les souffles de ma peine,
 Fleurs ! avez-vous jadis, aux bords pensifs des bois,
 Vainement enivré quelque vœu d'autrefois
 Qui, dans le nostalgique essor de son mystère,
 Rêvait aux floraisons à venir sur la terre,
 Celles que je ne puis cueillir sans un retour
 Vers les printemps meurtris dont vous étiez l'amour ?
 O fleurs mortes jadis bien avant que je naisse,
 Si vous aviez de moi le trouble et la tristesse,
 Si votre tendre odeur a jadis suscité
 La grâce de mon deuil et de ma volupté,
 Près du cœur dont j'ignore et le bruit et la trace,
 Ma volupté limpide et mon deuil plein de grâce
 Auront souri vers lui des bords de l'avenir,
 Et les fleurs d'aujourd'hui me semblent contenir
 Le tourment de l'absent amer qui m'eût aimée,
 Tandis que moi j'étais votre haleine enflammée ;

Léon Lahovary.

Bucarest, 1888.

Œuvres poétiques : *Hier, Aujourd'hui, Demain* (1910). — *Les Autels et les Tombes* (1911).
Le Poème de Ste-Anne (1913). — *La Jonchée, poèmes de l'année glorieuse 1914-1915* (1916)
 Prochainement : *Les Géants*, 3 vol. ; *Au Coin de l'Atre* ; *Le Livre de l'Amour*,
du Souvenir et de la Mort.

Fils du Général Jacques Lahovary (mort à Paris, en 1907).

Vit à Paris où il s'est marié avec une Française. Correspondant de la *Roumanie*, le grand quotidien bucarestois rédigé en français, qui cessa de paraître après l'invasion en août 1916, et reparut au printemps de 1920.

A aussi publié de la prose : *Les Lauriers et les Glaives*, pages de critique et d'histoire, préface d'Hélène Vacaresco (1914), etc.

Poésie d'inspiration honnête ; chante la patrie (la sienne et puis la France), la famille, les héroïsmes de la Guerre. Forme parfois trop négligée.

SOIR DE PARIS.

Oh ! mes champs de maïs que dore et que dessèche
 L'implacable soleil caniculaire ! Oh ! mes
 Sentiers sous bois, feutrés, ombreux et parfumés,
 Et l'air léger, et l'eau blanche, limpide et fraîche,

Les *veilleuses* qu'on cueille et les truites qu'on pêche !
 Oh ! mon pays natal, mon toit toujours aimé,
 Mon jardin, les rosiers qui fleurissent en mai,
 Et le dogue au poil roux que la pâtée allèche !

Oh ! la prairie en pente où j'ai joué naguère,
 Où, plus grand, j'ai rêvé !... Grand-père, frère et père,
 Je vous appelle en vain... et m'assieds sombre et las !...

Loups qui rôdez, traîneaux qui sillonnez la neige,
 En ce soir de Paris, si loin de vous, hélas !
 Les pieds sur les chenets, emmitouflé, que fais-je ?..

Le Poème de Sainte-Anne.

O fleurs dont la beauté menait son âme au loin
 Vers les avrils vivants dont je n'ai plus, besoin,
 O fleurs mortes jadis avant que je sois née
 Et qui, peut-être, aviez fleuri ma destinée !

(*Lueurs et Flammes.*)

Oh ! que j'aime...

Oh ! que j'aime chanter ce pays qui m'accable
 Par sa force trop chaude et triste ! Je me sens
 Toute pareille à lui, sauvage, inépuisable,
 Qui vibre dans l'automne et n'a pas de printemps.

O largeur de la plaine, ô jeu léger de l'herbe,
 Evanouissement du jour et de la nuit,
 Foule en fleurs des forêts qui, peureuse ou superbe,
 Te troubles tour à tour de silence ou de bruit ;

Vieux cloîtres byzantins tapis au fond des gorges,
 Murs de neige aux toits noirs, pâtres aux fiers profils,
 Vierges qui traversez le flot mouvant des orges
 Et tendez au soleil l'arc brun de vos sourcils ;

Déroulement splendide et doux du vert espace,
 Légendes qu'on raconte en tournant le fuseau,
 Récits, voile argenté d'une femme qui passe,
 Et met son pied rythmique et nu sur le coteau ;

O terre de douleur, de force et d'insistance
 Où l'hiver et l'été sont tueurs tous les deux,
 C'est en vous que je plonge et que je me dépense,
 Et je me brise au bras de vos zéphyr nerveux.

C'est vous qui me donnez l'orgueil d'être hardie,
 Vous versez à travers mes tempes et mon poul
 Vos soirs sur le Danube et vos soirs d'Olthénie :
 Je ne suis plus moi-même, ô terre, je suis vous.

(*Le Jardin passionné*)

SUISSE.

La poésie romande date, en réalité, du XIX^e siècle : les rimeurs des âges précédents comptent à peine. La Renaissance, le XVII^e et le XVIII^e siècles n'ont produit que des *poetae minimi*. Il faut attendre le Romantisme pour rencontrer en Suisse, dans ce milieu qui semble naturellement réfractaire à la poésie, quelques noms de vrais poètes. Les contemporains ont voulu se déprovincialiser ; ils ont, autant que possible, dépouillé l'austérité calviniste, qui est comme la marque à quoi se reconnaissent tous les écrivains suisses ; ils ont ambitionné de mettre, en leurs œuvres, plus d'art, plus de beauté.

Edouard Tavan.

Genève, 1842-1919.

Œuvres poétiques : *Fleurs de Rêve* (1889). — *Les Automnales* (1902).
La Coupe d'Onyx (1903).

Professeur de latin au Gymnase de Genève (1865-1895). Professeur honoraire de l'Uni-

versité depuis 1872.

Un des meilleurs représentants de l'École parnassienne ; a publié, comme Van Hasselt, des vers rythmiques *Crée des symboles*.

L'Ondine.

Elle est toujours la Nixe, elle est toujours l'Ondine
 Qui vient au vieux poète, enjouée et badine...
 Et disparaît. Sa grâce indicible le tient ;
 Elle sait tout de lui, mais d'elle, il ne sait rien.
 Les jours après les jours sont venus et l'année
 Le trouve l'âme en vain à l'espoir cramponnée.
 La douce Mélusine — au charme décevant —
 Plus que nulle autre encore a fait vibrer sa lyre !
 Mais dans ce cœur de fée il n'a jamais pu lire,
 Et sur ce qu'il contient ne sait pas plus qu'avant,

Juste Olivier.

Eysins (Vaud), 1807. — Genève, 1876.

Œuvres poétiques : *Deux Voix* (1835). — *Chansons lointaines* (1847). — *Chansons du Soir* (1867).

Esprit contemplatif, tourné vers le rêve ; poète sentimental. C'est par excellence le poète national du canton de Vaud.

LE SOIR,

Le soir, quand on est seul dans l'ombre qui s'amasse	Le soir, quand on est vieux, dans l'ombre qui s'avance
Et monte à la fenêtre où l'on aime à s'asseoir,	Pour nous conduire au terme où l'on ne peut rien voir,
Il vous revient des airs qu'on se chante à voix basse	Il nous revient des airs que chantait notre enfance.
Le soir.	Le soir.

Le soir, quand on est deux dans l'ombre à se comprendre,
 Fût-on bien loin du temps où tout brillait d'espoir,
 Le cœur chante toujours ce chant qu'il sait nous rendre
 Le soir.

(*Chansons du Soir*).

Frédéric Monneron.

Lonay (Vaud), 1813. — Göttingen, 1837.

Un des meilleurs romantiques de la Suisse. Eut une destinée assez triste ; se tua à vingt-quatre ans, dans un accès de nostalgie. Poète plein de promesses ; son poème des *Alpes* renferme de réelles beautés. Ses poésies ont été recueillies par ses amis.

A VOUS.

Quand sur les champs du soir la brume étend ses voiles,
 Lorsque, pour mieux rêver, la Nuit au vol errant des,
 Sur le pâle horizon détache en soupirant
 Une ceinture d'or de sa robe d'étoiles ;

Lorsque le crépuscule entr'ouvre, aux bords loins,
 Du musical éther les portes nuageuses ; [tains,
 Alors, avec les vents, les âmes voyageuses [tains.
 Vont chercher d'autres cieux dans leurs vols incer-

La mienne s'en retourne auprès de vous, fidèle ;
 Mais bientôt un remords la surprend en chemin,
 Et, jeune mendiante, implorant votre main,
 Elle vous tend la sienne, en se voilant d'une aile.

Ainsi, c'est le passé, c'est la fuite des choses,
 Le souvenir des maux qu'on ne peut réparer,
 Qui m'évoquent vers vous, quand la nuit vient errer
 Sur le large horizon, parmi l'or ou les roses.

(*Les Alpes*).

Car c'est le repentir d'avoir aimé trop peu
 Qui, de l'exil, vers vous la rappelle angoissée,
 Comme une ombre sortant de sa tombe glacée,
 Surprise par la mort sans avoir fait d'adieu.

Non ! je n'ai pu comprendre et votre âme et la terre
 Que de loin, quand les ans sont venus tout finir,
 Et mon cœur n'a fleuri qu'autour du souvenir,
 Comme autour du tombeau l'églantier solitaire.

Ces jours où ma jeunesse a fait souffrir les cœurs,
 Je n'en pourrai gémir que seul avec moi-même,
 Alors qu'il n'est plus temps de dire à ceux qu'on aime :
 " A genoux, me voici ! pardonnez-moi vos pleurs "

Pauvre fou, tes pensers ont la chère habitude
De voler auprès d'elle aux jours de solitude,

Henri-Frédéric Amiel.

Genève, 1821-1881.

Œuvres poétiques : *Les Grains de Mil*, vers et prose (1854). — *Il Penseoso* (1858).
La Part du Rêve (1863). — *Les Étrangères* (traductions en vers français de diverses pièces de poètes étrangers, 1876). — *Jour à jour* (1880).

Fut professeur à l'Université de Genève. Poésie tourmentée d'un pessimiste désorienté, d'un rêveur incapable d'action. « Amiel, dit P. Bourget, laissa s'exagérer chez lui, jusqu'à la maladie, et l'esprit germanique, et l'analyse et le goût du songe ». Son dernier recueil est le meilleur ; l'allure du vers est moins pénible, l'expression plus belle.

GRILLON DE MAI.

Dans ce lieu fut mon berceau.
Voilà bien la verte plaine
Où le regard se promène
Sans heurter mont ni coteau ;
Je reconnais la fontaine
Témoin de mes premiers jeux.
Nourrice, de bruits joyeux
Ta maison lors était pleine.
Il me semble entendre encor
Résonner la chansonnette :
« Grillon de mai, grillon d'or.
Grillon dans l'herbette ! »

Mais on m'ôte de tes bras
Encore en ma tendre enfance,
Et je ne reviens, hélas !
Qu'à l'âge triste où l'on pense.
Oui, vingt ans, vingt ans ont fui...
Que de désirs, que d'espérances !
Que d'épreuves, de souffrances !
Que de regrets aujourd'hui !
O nourrice ! nourricette !
Le temps s'envole, il a tort :
« Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette ! »

Gais compagnons d'autrefois,
Qui restâtes au village,
Étonnés de mon visage,
Reconnaissez-vous ma voix ?
Rien ne dure. Autres nous sommes...
Mon esprit, comme un oiseau,
Sautant de branche en rameau,
Se souvient des lieux, des hommes,
De tout un passé qui dort
Au fond d'une ombre discrète :
« Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette ! »

Je me vois enfantelet,
Bondissant à droite, à gauche.
Tout glorieux je chevauche
En jouant du flageolet
Mon petit cheval de race,
Qui n'est rien qu'un gros bâton,
Aux accents du mirliton
Piaffe et ne tient plus en place.
C'est l'heure : allez boire ! Encor !
Retour ! la litière est prête :
« Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette ! »

Mais le jour s'est effacé,
Et du soir tinte la cloche :
De la maison se rapproche
Le cavalier fort lassé.
Sur ses genoux la nourrice
L'attire tout sommeillant,
Et d'un ton bien doux, bien lent,
Chante le refrain propice.
Dans ses bras l'enfant s'endort
Et confusément répète :
« Grillon de mai, grillon d'or,
Grillon dans l'herbette ! » (1)
(*Jour à jour.*)

(1). Cfr. *Chant du Grillon*, de TH. GAUTIER (*Premières Poésies*). — *Le Grillon*, de LAMARTINE. — *Le Grillon*, de CLAIR TISSEUR (*Pauca Paucis*), etc.

Marc-Monnier.

Florence, 1829. — Genève, 1885.

Œuvres poétiques : *Poésies* (1871).

« Un Suisse moins authentique, dit V. Rossel, et qui doit plus à la France et à l'Italie qu'à Genève où toute sa vie s'est écoulée... Il a touché à tout et tout lui était facile, un sonnet comme un traité ». Brillant improvisateur dont les poésies ont un air de discrétion et de gentillesse, bien fait pour le rendre sympathique.

A UNE VIEILLE FILLE.

Avril a fui, pauvre âme en pleurs !
Mais sans tresser pour vous ses fleurs
En couronne de fiancée :
Vous voyez passer deux à deux
Vos amis d'enfance, et loin d'eux
Vous restez seule et délaissée.

Vous regardez amèrement
Celles qui vivent en aimant :
L'épouse, la mère, l'aïeule,
L'enfant qui, si frêle et si doux,
Nous soutient, appuyé sur nous...
Vous restez seule, toute seule !

Et pourtant d'ici jusqu'au soir
Le ciel ne doit pas rester noir.
Puisque jamais Dieu n'abandonne
Ceux que le monde abandonna,
Vous pouvez être heureuse : on n'a
De bonheur que ce qu'on en donne.

Il est partout des malheureux :
Toute âme, en se penchant sur eux,
Rencontre une âme sœur qui l'aime.
En les soulageant, on guérit ;
Pour les consoler, on sourit,
Et l'on se console soi-même.

Qui mange seul mange sans faim,
Mais on peut partager son pain
Avec bien des gens sur la terre ;
On a chaud en les réchauffant ;
Chacun peut trouver un enfant
Chez ceux qui cherchent une mère.

Ah ! tous ces oiseaux affamés
Accourront, si vous les aimez,
Autour de vous, à tire-d'ailes,
Et, s'abattant sur vos genoux,
Vous feront un printemps plus doux
Que le printemps des hirondelles.

Et vous aurez connu l'amour
Qui dure jusqu'au dernier jour,
Qui, même après la dernière heure,
Vous retient encore ici-bas,
Dans un ciel où l'on ne meurt pas,
Dans une âme en deuil qui vous pleure.

Et tu te dis alors : hélas ! où vont les siens ?
 Tu sens, car le passé pour toi se réitère,
 Se réveiller poignants les souvenirs anciens :
 Que devient-elle ? Que fait-elle ? C'est mystère...
 Et l'Ondine, il te semble, aux profondeurs des eaux
 Où ton rêve insensé se débat et se noie,
 L'entrevoir le front ceint de fleurs et de roseaux
 En son palais de nacre où la perle chatoie,
 Où les algues de pourpre enroulent leurs festons,
 L'entrevoir, qui, mettant les cœurs à dure école,
 Dans le mol bercement des vagues caracole
 — Que sais-je ? — avec des tas d'Ondins et de Tritons...
 Et voilà ce que c'est que d'attacher nos âmes
 Aux traces de vos pas, êtres incorporels
 Que dans notre ferveur nous prenons pour des femmes,

Etienne Eggs.

Fribourg, 1830. — Berlin, 1867.

Œuvres poétiques : *En causant avec la Lune* (1850). — *Voyages au Pays du Cœur* (1852).

Était venu à Paris au début du second Empire, y connut toute la bohème littéraire du temps. Vagabonda dans divers pays, connu la misère. Poète inégal. Romantique atardé, neveu par alliance d'Obermann.

DANS LA SOUFFRANCE.

Oh ! ne laissons jamais sous le doute éternant
 Notre âme s'affaisser comme le flot au vent ;
 Recevons, sans pâlir, les coups de la souffrance ;
 Que le bien seulement ait notre souvenir ;
 Oublions le passé pour croire à l'avenir
 Et buvons en marchant le vin de l'espérance !
 Si l'orage ou le vent bat notre front mortel,
 Ne craignons pas d'aller, aux marches de l'autel,
 Dire l'*Ave Maria* que disait notre mère ;
 Lorsque l'on a souffert, on croit toujours en Dieu.
 Et, souvent, à la paix qu'exhale le saint lieu,
 Se rassérène enfin notre existence anière !

Que les hommes jamais ne voient notre mépris, pris,
 Trouvons des mots d'amour pour les cœurs incom-
 Sachons être assez grands pour bannir notre haine.
 Si nous avons en nous quelque ulcère rongeur,
 N'étalons pas à tous sa sanglante rougeur ;
 Avec le tronc pourri restons droits comme un chêne.
 Sachons vivre isolés au milieu des humains,
 N'allons pas à genoux, sur le bord des chemins,
 Mendier aux passants l'aumône d'une larme !
 Que l'hymne sanglotant de nos sombres ennemis
 Ne verse ses accords qu'au silence des nuits ;
 Ayons dans le combat le silence pour arme !

Oublions l'homme pour nous souvenir de Dieu,
 Ne devançons jamais le moment de l'adieu,
 Méprisons la pitié que la foule sait feindre,
 Si des douleurs sans nom rongent nos cœurs ardents,
 Souffrons et sourions ; n'ayons pour confidentes [dre. (1)
 Nul ami, nulle femme, et mourons sans nous plain-

(*Voyages au Pays du Cœur.*)

(1) Cfr. *La Mort du Loup*, de VIGNY. — *La Mort du Cerf*, de LEMOYNE. — *Le Vent froid de la Nuit*, de LECONTE DE LISLE (*Poèmes barbares*).

Eugène Rambert.

Clarens, 1830. — Lausanne, 1886.

Œuvres poétiques : *Poésies* (1874) *Fleurs de Deuil* (1885). — *Dernières Poésies* (1887).

Fils d'un simple vigneron, est devenu lettré, instituteur, professeur, écrivain et poète. « Toute sa poésie, dit Ed. Grenier, n'est qu'un hymne, un chant d'amour pour la Suisse ». Ses vers manquent parfois d'élé-
 gance et de souplesse.

A MIDI.

Oh ! les odeurs des foins au soleil exhalées,
 Dans la tranquillité des monts et des vallées !...
 Le clocher du hameau vient de sonner midi.
 L'air, baigné de lumière, est pur, mais attiédi
 Les herbes dans le pré scintillent immobiles, [les,
 Toutes les fleurs des champs, tous les boutons nubi-
 De l'humble pâquerette au superbe aconit,
 Regardent fixement le soleil au zénith.
 Le murmure argentin de l'antique fontaine,

Parfois un son furtif de clochette lointaine :
 A cette heure, aussi loin que l'horizon s'étend,
 C'est tout ce qui s'agite et tout ce qui s'entend.
 Couché sur son andain, le faucheur dort encore.
 Et moi, dans l'herbe haute, au pied du sycamore,
 D'un vaste sycamore au vert feuillage épais,
 J'écoute, je regarde et je savoure en paix
 Cette tranquillité des monts et des vallées
 Et les odeurs des foins au soleil exhalées.

Vous qu'embellissent tant d'attraits surnaturels,
 Mais dont les sentiments, qu'en vain l'amour évoque,
 N'admettent pas d'échange égal et réciproque
 Avec nous autres, les mortels.

Philippe Godet.

Neuchâtel, 1850-1911.

Œuvres poétiques : *Récidives* (1878). — *Le Cœur et les Yeux* (1884).
Les Evasions ; *Les Réalités* (1886).

Professeur de littérature française à Neuchâtel. A publié d'importants travaux de critique, entre autres l'*Histoire littéraire de la Suisse française*. Aime la vie simple, les vertus « bourgeoises ». Chez lui la verve et l'humour s'allient au sentiment.

L'Enfant à la Coquille.

Dans le grand salon la petite fille
 A pris à deux mains la blanche coquille ;
 Elle la retourne en ses petits doigts,
 Puis elle la met près de son oreille ;
 Et la blonde enfant soudain s'émerveille
 D'ouïr vaguement chanter une voix.

Son œil bleu s'anime ; elle est curieuse :
 " D'où viens-tu, dis-moi, voix mystérieuse,
 Soupîr étouffé d'un être inconnu ? "
 L'enfant cherche encor, sa tête se penche,
 Interroge en vain la coquille blanche,
 Qui poursuit tout-bas son chant continu.

— Enfant, la coquille un jour fut tirée
 De la Grande Mer, la mer azurée,
 La mer insondable aux profondes eaux,
 La mer qui parfois se met en colère
 Et qui se refuse à rendre à la terre
 Les petits navires et les grands vaisseaux.

Et quand, pour trouver la nacre qui brille,
 L'avidé pêcheur pêche une coquille,
 Elle se souvient des gouffres amers.
 Sitôt qu'on la met près de son oreille,
 On entend gémir une voix, pareille
 A la grande voix des vents et des mers.

Alexandre Egli.

Genève, 1852.

Œuvre poétique : *L'Obole*, plaquette (1892).

Professeur de langue et de littérature française au collège de Vevey.
 Ses poésies sont disséminées dans diverses revues, et l'auteur ne les a pas encore recueillies. Poète délicat et simple.

VIEUX SAPINS.

Près des chalets épars sur les hauts pâturages,
 Ils rêvent dépouillés à demi, — toujours fiers, —
 Les vieux sapins chargés du poids lourd des hivers,
 Et les troupeaux pensifs connaissent leurs ombrages.

Leurs troncs, séveux jadis, ont subi maints outrages,
 — La lèpre des lichens et le chancre des vers, liverts,
 Mais leurs rameaux barbus poussent des bourgeons
 Et leurs sommets altiers n'ont pas peur des orages.

Rarement les atteint un vulgaire trépas ;
 Mais quand la foudre un jour les heurte avec fracas,
 Ils s'allument soudain depuis la base au faite,
 Et, lançant à leur tour vers les cieux des éclairs'
 Ils succombent debout, en parure de fête,
 Et, morts, jettent encore un défi dans les airs.

Du sourd océan c'est la plainte vague ;
Des marins perdus, que roule la vague,
C'est l'appel lointain sur les vastes eaux...
... Songe, enfant, parfois, à la plainte amère
Des petits marins qui, loin de leur mère,
Vont bien loin, bien loin, sur les grands vaisseaux.

(*Les Réalités.*)

Jules Cougnard.

Genève, 1855.

Œuvres poétiques : *Poésies* (1880). — *A temps perdu* (1886).
Le Carillon tinte (1895). — *Cassons les Anailles* (1906).

Poète et journaliste. Inspiration fraîche et sincère. Est, souvent, un étonnant jongleur de rimes.

Le Dernier Char de la Moisson.

Lorsque, d'un geste large ensemencant la terre,
Le paysan répand la graine dans son champ,
D'instinct il a l'air grave et la figure austère :
Car il songe tout en marchant.

Il songe que c'est lui qui doit nourrir le monde.
Le grain semé rendra le centuple demain,
Et le blé qu'il confie à la terre féconde,
Une fois mûr, sera du pain.

Dans le sein remué de l'antique Cybèle
Quand germe le froment, grâce à ses soins pieux,
Va ! paysan, ta tâche est si haute et si belle,
Que tu peux en être orgueilleux.

Le soleil fait son œuvre, et les moissons superbes
Ondulent sur la plaine ! Allons, nos ouvriers !
Qu'on aiguise les faux, qu'on attache les gerbes
Sur le char aux lourds madriers.

Virgile Rossel.

Tramelan (Jura Bernois), 1858.

Œuvres poétiques : *Chants perdus* (1881). — *Nature* (1885). — *Poèmes Suisses* (1893).
Vivoline, poème (1899).

Juriste savant, critique littéraire remarquable et, en même temps, un bon poète national.

BELLES MORTS.

Je songe à ces vieillards rencontrés au village.
Si le dos a fléchi sous le fardeau des ans,
Le pied demeure ferme et la main, malgré l'âge,
Conserve la vigueur des mains de paysans.

Un air de santé court sur la face vermeille ;
On ne voit presque pas les rides sur le front ;
Il semble que pour eux l'œuvre du temps sommeille ;
On ne sait ni pourquoi, ni comment ils mourront.

Quoiqu'ils aient fait leur tâche, ils travaillent sans
Ne murmurant jamais et ne demandant rien : [trève ;
Ils ont passé leur vie à former ce seul rêve :
Élever les enfants et leur laisser du bien.

Mais, pour les terrasser, la mort à peine effleure
Ces vieillards, quand ils sont assez riches de jours ;
Un soir, ils sont allés se coucher avant l'heure,
Le matin, on les trouve endormis pour toujours.

(*Nature*).

L'ouvrage a commencé dès que l'aube est venue,
 Le soleil au zénith darde ses rayons d'or.
 N'importe ! sans repos le travail continue ;
 Quand vient le soir, il dure encor.

Bientôt voici la nuit. La tâche est terminée :
 Les champs fauchés sont prêts pour un nouveau labour ;
 C'est bien. Les travailleurs ont gagné leur journée ;
 Qu'ils se reposent à leur tour.

Là-bas, dans le brouillard les Alpes sont noyées.
 D'ici, l'on voit glisser sur l'eau du lac lointain,
 Ainsi qu'un oiseau rose aux ailes déployées,
 Une barque et son mât latin. /

Les moissonneurs s'en vont sur la route poudreuse ;
 Le poids des gerbes d'or fait crier les esieux ;
 Plus d'un fait le chemin près de son amoureuse
 Sous la grande voûte des cieux.

Ils vont, et l'on entend la mélodie étrange
 De leur mélancolique et très vieille chanson,
 Et les bœufs, lentement, emmènent vers la grange
 Le dernier char de la moisson.

(A Temps perdu.)

Jules Carrara.

Genève, 1859.

Œuvres poétiques : *Poèmes de Mai* (1882). — *L'Art d'avoir vingt ans* (1883).
La Lyre (1887). — *Sur le Chemin de la Vie* (1898).

Né d'un père italien et d'une mère vaudoise. Professeur de littérature française au Gymnase de Genève. Romantique fervent.

A un Jeune Homme riche.

Jeune homme, si ton cœur n'a pas un peu d'amour,
 L'aurore de tes jours est une fin de jour
 Triste comme la nuit qui tombe ;
 C'est une lampe d'or qu'on met sous le boisseau ;
 Ta vie est un trépas qui marche, et ton berceau
 N'est qu'une forme de ta tombe.

Jeune homme, si ton cœur n'a pas un peu d'amour,
 Ta carrière est comme un voyage sans retour
 Ou dont on revient la main vide.
 De qui n'a pas aimé, rien ne demeurera ;
 Sa mémoire est semblable au vent du Sahara
 Perdu dans le désert aride.

Jeune homme, si ton cœur n'a pas un peu d'amour,
 Ta vie est ici-bas pareille au carrefour
 Où l'homme se trompe de route,
 Ou comme un vase d'or plein d'un subtil poison
 Qui consume le corps en tuant la raison,
 Jour après jour, goutte après goutte !
 Pauvres, donnez au riche un peu de votre amour !
 Faites au fortuné l'aumône à votre tour
 Selon votre humaine ressource.
 Donnez ce qui ne craint ni rouille ni trépas,
 Donnez du seul trésor qui ne s'épuise pas,
 Car Dieu lui-même en est la source !
 (La Lyre.)

Henry Warnery.

Lausanne, 1859-1902.

Œuvres poétiques : *Poésies* (1887). — *Sur l'Alpe* (1895).
Le Chemin d'Espérance (1899).

Fut professeur de littérature à Lausanne. Mourut jeune, après avoir lutté pendant douze ans contre la phthisie. Ses premières poésies ont plutôt un air juvénile. Novateur modéré. Analyste subtil, d'une tendresse délicate et capable d'aborder les plus hauts problèmes.

L'Impossible.

Si haut qu'il soit, toujours l'Impossible nous tente ;
 Nous faisons pour l'atteindre un incessant effort ;
 Plus le cœur est ardent et plus le bras est fort,
 Plus l'idéal trompeur se dérobe à l'attente.

Alice de Chambrier.

Neuchâtel, 1861-1882.

Œuvre poétique : *Au delà* (1883).

Née d'une famille d'écrivains. Poésie bien grave, un peu mélancolique, pour une jeune fille : elle traite, le plus souvent, des sujets philosophiques. Ses poésies descriptives ne manquent pas de pittoresque ni d'horizon.

LES IGNORÉS.

Les héros les plus grands, ce sont les moins connus. Admirables lutteurs qui, sans même savoir
 Ce sont ceux qui dans l'ombre accomplissent leur tâche ; Que leur conduite est noble et que leur âme est grande,
 Qui, sans murmures vains, travaillent sans relâche, Donnent toute leur vie et leur âme en offrande
 Puis rentrent dans la nuit dont ils étaient venus. A cet austère maître appelé le Devoir !

Nul n'en connaît le nombre, intrépide phalange Ah ! certes, parmi ceux qu'ici-bas l'on encense,
 Prête à chaque péril, à chaque dévouement, Artistes, conquérants redoutés et puissants,
 Et que l'on voit parfois briller obscurément, Beaucoup ne valent pas ces humbles combattants
 Comme un joyau de prix égaré dans la fange ! Qui passent sans éclat, sans beauté, sans science.

Ce sont eux qu'il faudrait pouvoir rendre immortels,
 Eux qui mériteraient un temple à leur mémoire,
 Comme Athènes autrefois, dans les jours de sa gloire,
 Pour les dieux inconnus élevait des autels.

(*Au delà.*)

Sous nos fronts l'avenir hâtif cuve et fermente ;
 Tout progrès négligé laisse en nous un remord,
 Et, sous l'âpre besoin dont l'aiguillon nous mord,
 Rien ne peut assouvir la soif qui nous tourmente.

O désir effréné du lointain Inconnu !
 Insatiable soif d'atteindre l'Impossible !
 Ce qu'il nous promettait, quel espoir l'a tenu ?

N'importe ! ruons-nous au but inaccessible !
 La gloire se mesure au péril affronté ;
 Mieux vaut être vaincu que n'avoir pas lutté (1).

(Poésies.)

Évocation.

La lune pâle monte au ciel fleuri d'étoiles,
 Au ciel fleuri d'étoiles blanches et vermeilles ;
 Et la montagne, sous ses rayons, dort, pareille
 Aux blanches communiantes sous leurs longs voiles.

Une brume sur le Rhône et sur les vallées
 Flotte, baignant les noires forêts à mi-pente,
 Fleuve géant, aux eaux laiteuses, qui serpente
 Silencieusement dans ses hautes allées.

Et voici, ma pensée aux ères primitives
 Remonte, où vers la plaine et par toutes les portes
 De l'Alpe les glaciers roulaient leurs ondes mortes,
 Charriant les rocs sur leurs épaules massives.

Car ainsi, doux et purs, durant de blanches lieues,
 Ils s'épanchaient du pied des cimes éternelles ;
 Mais nuls yeux n'étaient, nulles pensives prunelles,
 Pour refléter la paix divine des nuits bleues.

(Sur l'Alpe.)

Louis Duchosal.

Genève, 1862-1901.

Œuvres poétiques : *Le Livre de Thulé* (1891). — *La Forêt enchantée* (1892).
Le Rameau d'or (1894). — *Derniers Vers* (1906). — *Posthuma* (1910).

Poète du rêve, de la fantaisie, des émotions subtiles et délicates, un peu genre Verlaine. Frappé par un mal implacable, « resta debout jusqu'à la fin ». Eut toujours foi en la vie, en la beauté.

Intermède maternel.

Pour m'isoler un temps de l'angoisse hautaine,
 Mère, dont rien n'a su tarir le cœur aimant,
 Prends-moi sur tes genoux, berce-moi doucement,
 Comme aux jours lumineux de l'enfance lointaine.

(1) Cfr. *L'Idéal*, de VALÈRE GILLE.

Roule, roule mon front las et décoloré
 Entre les seins bénis qui m'ont versé la vie,
 Et, pour me délivrer du mal et de l'envie,
 Mets-y les frais baisers dont je suis altéré.

Pour que le sommeil vienne, il me faudrait entendre
 Une vieille ballade, — oh ! mère, dis-la moi :
 Mais surtout pas d'amour, rien qui donne l'émoi,
 Quelque chose de pur, de paisible, de tendre...

Lorsque tu m'endormais jadis par tes chansons,
 Lisais-tu dans mes yeux naïfs la destinée ?
 Entendais-tu vibrer dans ton âme étonnée
 Le lamentable écho de mes futurs frissons ?

Devinais-tu qu'un jour ce fils que tu fis naître,
 Cherchant la guérison de son spleen éternel,
 Reviendrait implorer ton amour maternel,
 Mère, et qu'il te faudrait deux fois lui donner l'être ?

Le vin de l'idéal a causé son tourment,
 Son cœur porte on ne sait quelle plaie incertaine ;
 Comme aux soirs étoilés de l'enfance lointaine,
 Prends-le sur tes genoux, berce-le doucement (1)

(Le Livre de Thulé.)

Ernest Bussy.

Lausanne, 1864-1886.

Œuvres poétiques : *A mi-voix* (1885), 2^e édition augmentée (1887).
Poésies inédites (1886).

Terrassé par la maladie au moment où il allait commencer ses études théologiques. Grande sensibilité. Art très fin et très moderne. Vers musical.

(1) Cfr. *Mortua*, de BOURGET (p. 620).

Mathias Morhardt.

Plainpalais (Genève), 1863.

Œuvres poétiques : *Hénoir*, poème. — *Le Livre de Marguerite* (1895). — *A la Gloire d'Aimer* (1903).

Poète symboliste, raffiné et précieux, dont les vers subtils et délicats dénotent un artiste de réelle valeur.

FLEURS DE TRISTESSE.

Là-bas fleurissent les fatales Digitales,
 Là-bas, dans la vallée en deuil, le vent du soir
 Verse sur les grandes tristesses végétales
 Les frissons de son invisible désespoir.

Des musiques, sur le silence illimité,
 Brodent confusément leur lente et triste histoire,
 Et la nuit, — dépourvue, hélas ! de charité. —
 Écoute le concert des voix contradictoires.

La nuit ! la douloureuse et lamentable nuit,
 Souveraine d'un monde infini de mystère,
 Penche les larges fleurs vers leur destin d'ennui
 Et mêle leur angoisse aux peines de la terre.

Et le frisson terrestre au ciel se communique,
 La lune est le témoin des langueurs de la terre,
 Et son profil subtil a la pâleur unique
 Des grands visages anxieux et solitaires.

Aussi pour notre double et pareil désespoir
 Qui se voit comme un rêve, à lui-même attesté,
 Il est propice douloureusement, ce soir,
 Ce domaine d'éternelle immobilité.

Et nous irons, parmi le nocturne désastre,
 Pleurant sans fin le mal des heures accomplies,
 Promener, sous les yeux impassibles des astres,
 Cette si chère et si vaine mélancolie.

Là-bas fleurissent les fatales Digitales,
 Là-bas, dans la vallée en deuil, le vent du soir
 Verse sur les grandes tristesses végétales
 Les frissons de son invisible désespoir.

(Le Livre de Marguerite.)

Ecrit dans une Heure d'Angoisse.

Le mal qui m'a saisi resserre son étreinte.
La nuit vient. Je me sens seul et triste à mourir.
Personne auprès de moi pour adoucir ma crainte,
Pour essuyer mon front et m'aider à mourir.

Dieu peut me rappeler, car ma paix est signée :
Je partirai sans peur et sans trop de regret.
Mon âme est à présent soumise et résignée ;
Sans un mot de murmure elle attend son arrêt.

Ta volonté, Seigneur, est désormais la mienne.
Ordonne : je suis prêt à tout quitter pour Toi.
Mais au pays natal permets que je revienne !
Oh ! qu'il me soit donné de mourir sous mon toit !

Près du lac aux flots clairs, il est un cimetière ;
A midi le soleil y darde son œil d'or.
Ma famille y repose, à peu près tout entière !
Depuis quinze ans déjà, ma mère est là, qui dort.

Dans ce paisible enclos où l'herbe croît plus grasse,
Père, je t'ai couché lorsque tu succombas.
Est-ce trop demander, ô mon Dieu, pour toute grâce,
D'aller rejoindre ceux qui m'attendent là-bas ?

Ma tombe, ici, n'aurait ni pervenche ni lierre ;
La ronce aux mille dents fouillerait dans mon cœur ;
Je n'entendrais jamais une voix familière,
Et les chers souvenirs s'exileraient en chœur.

Adolphe Ribaux.

Bevaix (près de Neuchâtel), 1864.

Œuvres poétiques : *Feuilles de Lierre* (1832) — *Vers l'Idéal* (1884) — *Rosaire d'Amour* (1887).
L'homme le Grillon (1893). — *La Source éternelle* (1910).

A fait de nombreux séjours à l'étranger : à Paris, à Tunis, à Rome, à Florence, à Palerme, à Naples, etc.
Poète aimable, rénovateur du théâtre national suisse.

LA CHANSON DES PETITS CHEMINS.

Nous sommes les petits chemins
Cachés aux regards des humains
Sous les feuillées,
Courant au fond des bois épais,
Et, pleins de silence et de paix,
Dans les vallées.

Les poètes, les amoureux
Connaissent nos chênes ombreux,
Notre herbe douce,
La clairière où, des mois entiers,
La neige des grands églantiers
Blanchit la mousse.

Nous en avons, des nids d'oiseaux !
Et sur les bords des clairs ruisseaux,
Des fleurs charmantes,
Des marguerites au cœur d'or,
Et des violettes encor,
Avec des menthes.

Que de frais bouquets ignorés
Sous lesquels les cieux azurés
Ont moins de flamme,
Où le bruit ne pénètre pas,
Où s'adoucissent les combats
Qui brisent l'âme.

Viens, toi qui souffres ! les forêts
Pourront apaiser tes regrets,
Tes pleurs, tes trances,
Et rendre à ton cœur attristé
Où rien d'autrefois n'est resté,
Les espérances !

Nous sommes les petits chemins,
Cachés au regard des humains
Sous les feuillées,
Courant au fond des bois épais,
Et, pleins de silence et de paix,
Dans les vallées.

Rien n'est plus douloureux qu'un tombeau solitaire
Où jamais un ami ne vient, le cœur en deuil.
Oh ! comme il doit sentir, celui qui gît sous terre,
L'universel oublié peser sur son cercueil ! (1).

Charles Fuster.

Yverdon (Canton de Vaud), 1866.

Œuvres poétiques : *L'Ame pensive* (1884). — *Tendresses* (1886). — *Poèmes* (1887).
L'Ame des Choses (1888). — *Sonnets* (1890). — *Devant la Mer grande* (1891).
Le Cœur (1886-1892.) — *Contes en Vers* (1893). — *Gouttes de Poésie* (1894).
Pèlerinages (1899). — *Chansons du Cœur* (1901). — *La Vie* (1902).
Bretagne (Heures vécues), prose et vers (1904). — *Détresses et Gracitutes* (1908).
Le Déchirement (1914).

Poète spiritualiste, au vers facile et abondant. Pour lui, la poésie est la noblesse, la grandeur de la vie.

A publié : *L'Année des Poètes*, 8 vol. (1890-1897).

Les Vieilles Maisons.

Je viens de revenir au doux pays que j'aime.
Avec son ciel laiteux et ses grandes forêts,
Avec sa grâce triste, il est toujours le même,
Et je l'ai retrouvé tel que je l'espérais.

Rien en lui n'a changé. Le long des pâturages
Errent le même enfant et les mêmes troupeaux.
Les arbres abattus par les derniers orages
Sur le sol maigre et dur pourrissent par lambeaux.

(1). Cfr. *L'Agonie*, de SULLY PRUD'HOMME (p. 384) : — *La Bonne Mort*, de STUART MERRILL. — *Comment je voudrais mourir*, de JACQUES RICHARD (poète français mort à 20 ans (1841-1861) et qui a laissé de très jolis vers de débutant). — *La Bonne Mort*, de M. NOPPENÉY.

Emile Jaques-Dalcroze.

Vienne (Autriche), 1873.

Œuvres poétiques : *Chansons romandes* ; *Chez nous* ; *Les Chansons de l'Alpe* ;
Les Chansons du cœur qui vole ; *Chansons de route* ; *Chansons religieuses enfantines* ;
Chansons de fêtes religieuses ; *Chansons enfantines* ; *Rondes enfantines* ; *Chansons d'enfants*.

Famille originaire de Sainte-Croix (canton de Vaud). Fortes études musicales en Allemagne, en Autriche, en France. Fit ses débuts de compositeur à Genève. Verbe abondante et originale. Le véritable chansonnier populaire de la Suisse. Ses Chansons et ses Rondes sont connues partout. S'affirme surtout dans les chansons d'enfants : il croit à ces petits bonshommes. On pourrait l'appeler le Mozart des enfants. A fait une comédie lyrique, *Pasquello* (1903), paroles de Gaston Dumestre. A créé les chansons callisthéniques.

SUR LA MORT D'UN ENFANT.

J'avais une rose au jardin,
Une rose au matin éclosée...
Mon cœur, ô rose du matin,
T'aimait plus que toute autre chose...
J'avais une rose au jardin.

Moi seul étais son jardinier,
Mon amour la tenait enclosée.
Je ne pensais plus au rosier,
Je ne vivais que pour la rose,
Moi seul étais son jardinier.

Et j'ai vu la rose mourir...
L'ouragan l'effeuilla sans cause :
Je n'ai plus que son souvenir :
L'Homme voudrait... mais Dieu dispose !
Et j'ai vu la rose mourir.

(*Chansons religieuses.*)

On entend dans les bois, les clochettes lointaines,
Comme en mes jours anciens, tinter légèrement,
Et les mêmes rochers, près des mêmes fontaines,
Tout endormis qu'ils sont, me parlent en dormant.

Au fond des taillis noirs les grandes routes blanches,
Mais où l'ombre descend, même aux midis d'été,
Se perdent, tout là-bas, parmi les tas de planches
Après le ravin sombre et le pont dévasté.

Passant sur le village, où les cloches en joie
Sonnet la paix du soir avec l'oubli du mal,
Une odeur pénétrante et forte, que m'envoie
Le petit horizon de mon pays natal,

Une sauvage odeur qui gonfle la narine,
Une odeur de bruyère et de guérets brûlés
Me parfume le cœur et m'enfle la poitrine
Mieux qu'une odeur de foin ou qu'un parfum de blés.

Mais voilà, dans la plaine où je vais redescendre,
Voilà qu'un souvenir va marcher avec moi,
Un souvenir plus vieux, plus fidèle et plus tendre,
Qui n'aura qu'à parler pour me remplir d'émoi.

Car je viens de revoir, le long de ces ravines
Où dorment nos hameaux comme dans leurs prisons,
Oui, je viens de revoir, gris, tristes, en ruines,
Les pauvres toits branlants de nos vieilles maisons.

(Poèmes.)

Ami Chantre.

Genève, 1883.

Œuvres poétiques : *La Vaine jeunesse* (1910). A paraître : un livre d'*Héroïdes* et d'*Eglogues*.
Né de père genevois et de mère italienne, famille originaire d'Orange. A disséminé sa prose et ses vers en de nombreux journaux et revues.

O VILLES OU JAMAIS...

O villes où jamais on ne s'arrêtera !
Villes nocturnes où toujours on passera
Dans l'ahurissement d'un mi-sommeil maussade,
Réveillé au milieu d'un cauchemar, malade
D'être là, dans l'odeur malpropre du wagon !
Et l'on entend jeter un nom, un vague nom,
Et l'on dit : « La moitié de mon voyage est faite. »
Le voisin se réveille et grogne : « Ah ! on s'arrête ;
Où sommes-nous ? » Et l'on va sur le quai
Remettre un peu ses nerfs que l'on sent détraqués,
En faisant quelques pas. On a froid et l'on rentre ;
On écrase les pieds du monsieur au gros ventre
Qui sommeillait d'un air béat et qui se plaint ;
On s'enfoncé que bien que mal dans les coussins ;
Et l'on ne saura rien de vous, ville endormie,
Qu'une gare, une odeur de charbon et de suie
Et, dans la nuit, le bruit de votre nom lancé
Et l'heure qu'il était quand nous avons passé.
Pourtant vous êtes là, et vous avez peut-être
De beaux jardins fleuris que l'on voudrait connaître,
De paisibles maisons où vivre serait doux,

Un antique musée et peut-être avez-vous ;
Sur une vieille place une très vieille église
Élevant la prière au ciel de ses tours grises
Dans la tranquillité provinciale du jour,
Et peut-être un château trapu avec, autour,
Un calme paysage étendu, où serpente
La fluide douceur d'une rivière lente
Entre des saules gris accroupis sur ses bords.
Peut-être qu'on vit là sans haine et sans effort,
Dans la simplicité monotone de faire
Les mêmes choses qu'avant nous faisaient nos pères.
Qui sait si le bonheur n'habite pas ici ?
Peut-être y saurait-on trouver des cœurs amis,
La douce urbanité de maisons accueillantes
Le repos d'écouter les heures nonchalantes,
Toujours pareilles, s'endormir dans le passé,
Et des femmes aussi que l'on pourrait aimer.
Mais nous ignorerons toujours, ville irréaliste,
L'âme que vous avez et que rien ne révèle
Et, sans un souvenir de vous, nous repartons
Dans la maussade odeur de suie et de charbon.
(*Vaine jeunesse*.)

Henry Spiess.

Genève, 1876.

Rimes d'Audience (1903 et 1918). — *Le Silence des Heures* (1904 ; nouv. édit. 1914).*Chansons captives* (1910) — *Attendre* (1916). — *L'Amour offensé* (1917).*Le Visage ambigu* (1918). — *Saison divine* (1920).

On trouve, dans ce dernier livre, où éclatent des qualités qui sont allées s'affirmant d'œuvre en œuvre, « ce qui, selon R. de Weck, a toujours manqué à la poésie romande : la magnificence de l'idée et du verbe, le sens de l'héroïque et le don divin de la Joie .

Chansons du Carrefour.

XXIII

Enferme ta douleur en toi,
dans le plus secret de ton être.
N'en laisse rien voir ni paraître..
Elle est ton bien : Respecte-la.

Enferme ta douleur en toi
comme un don précieux et rare.
Savoure-la seul, en averse..
Tu n'as qu'elle au monde : Aime-là.

Enferme ta douleur en toi
pour ne pas attrister les autres ;
et si tu souffres par ta faute,
alors surtout ne te plains pas.

Enferme ta douleur en toi.
Rends-la profonde, grave et belle..
Tu trouveras ta force en elle
et ta raison d'être ici-bas.

(Chansons captives.)

Conseil.

Si tu veux que le soir soit doux à tes pensées,
travaille dès l'aurore et chante en travaillant ;
sans retard ni répit, lève, d'un bras vaillant,
la bêche ou le burin sur l'œuvre commencée.

Que, tour à tour, chaque heure, alerte et cadencée
approuve ton effort d'un regard bienveillant ;
et toi, poursuis d'un cœur joyeux, tout en veillant
à rajeunir déjà tes forces dépensées.

Alors le crépuscule, accueillant et secret,
dans l'ombre, t'offrira l'abri qu'il préparait
à ceux dont le labeur avec le jour s'achève ;

et la nuit, lente et calme, et tenant dans ses mains
la clef du paradis mystérieux des rêves,
viendra te suggérer l'œuvre du lendemain.

(Le Silence des Heures.)

F. Roger-Cornaz.

Lausanne.

Œuvres poétiques : *Le Trianon de Porcelaine* (1912).

Artiste délicat, dont la poésie a des grâces légères. Chante les jardins et les fontaines, et les regrets des belles heures.

LE NAVIGATEUR.

Évite les chemins et crains le carrefour ;
Demeure au champ natal, et sache te complaire
Aux travaux du pressoir, de la vigne et de l'aire
Que les riches saisons t'imposent tour à tour.

Bienheureux, si ta vie a fui, jour après jour,
Paisible, comme l'eau et la fontaine claire,
Et si peux mourir dans le lit tutélaire
Où l'auront visité le Sommeil et l'Amour !

Moi, j'ai tenté la mer et cherché la sirène.
Mes ossements épars ont blanchi dans l'arène.
Et mon âme erre encore au fleuve souterrain.
Car je n'ai même pas, sur la rive étrangère,
Une humble tombe, au pied de quel arbre marin,
Dont l'ombre soit pieuse et la feuille légère.

(Le Trianon de porcelaine.)

Citons pour mémoire :

DIDIER : *La Harpe helvétique* (1825) ; *Mémoires* (1827) ; *Porte d'Ivoire* (1847) ; *Helvétia*. Disciple de Hugo et de Lamartine. — GALLOIX, qui mourut à l'hôpital à Paris, auteur de *Méditations lyriques*. — PETIT-SENN (1792-1870), poète réfractaire au Romantisme, auteur de *Bluettes et Boutades*. — J.-J. PORCHAT (1800-1864) : *Fables* (1826, 1837, 1854) ; *Poésies Vaudoises* (1832) ; *Souvenirs poétiques de Valarmont* (1828-1864). — M^{me} DE PRESSENSÉ (Yverdon, 1826. — Paris, 1901) : *Poésies* (1869). — M^{lle} MELLEY (Mélanie RoCHAT) (1829-1896) : *Jours envolés* (1892) ; *Poésies intimes* (1897). — EDOUARD MORSIER (Genève, 1866). — ISABELLE KAISER (1866) : *Ici-bas* (1888) ; *Sous les Etoiles* (1890) ; *Patrie* (1891) ; *Fatimé* (1892) ; *Des Ailes!* (1897) ; *L'Eclair dans le Voile* (1908) ; *Le Jardin clos* (1912). Originaire de la Suisse allemande, mais d'éducation française. Poésie sincère. — Le chanoine JULES GROSS, auteur de *Théoduline* (Collection des Poètes français de l'Etranger, par G. Barral). — FERDINAND RAMUZ (Lauzanne, 1878) : *Le Petit Village* (1903). — FRANK GRANDJEAN (Genève, 1879). Professeur au Gymnase de Genève. *L'Epopée du Solitaire*, poème philosophique (1914). — ALBERT MALCHE (Genève, 1876). A passé la plus grande partie de sa jeunesse en Italie, en France, en Amérique et en Suisse allemande. Professeur à l'Université de Genève. — JEAN VIOLETTE (Genève 1876) : *Les Fleurs de la Vie* (1901) ; deux actes en vers : *Derrière le Manteau d'Arlequin* (1905) et *L'Etranger* (1914). — GONZAGUE DE REYNOLD (Fribourg, 1880). Professeur de littérature française à l'Université de Berne. En 1905, un des fondateurs de la *Voile latine*. *Au Pays des Aïeux* (1902) ; *Les Lauriers de l'Armure* (1905). A fait aussi une *Histoire littéraire de la Suisse au XVIII^e siècle*. — HENRI DE ZIEGLER (Genève, 1885). Voyage en Asie-Mineure, en Palestine, en Grèce. *L'Aube* (1911) ; *Les Visions historiques* (1914). — M^{me} EMILIE CUCHET-ALBARET (Genève) : *Fuseaux d'Ivoire* (1910) ; *La Flamme sous la Cendre* (1914) ; *Le Collier d'Etoiles* (1918). — FRANÇOIS FRANZONI (1887) : *Offrande à la Vie* (1913). — PIERRE GIRARD (Genève, 1892) : *La Flamme au Soleil* (1915) ; *Mon Royaume est en Fleur* (1917) ; *Le Visage tourné vers le Zénith* (1921). — PIERRE-LOUIS MATTHEY (Avenex, près Nyon, 1893). Licencié ès lettres de l'Université de Paris. *Semaines de Passion* (1919) ; *Même Sang* (1920). — RENÉ-LOUIS PIACHAUD (Genève, 1896) : *Sous un Masque d'Ironie* (1914) ; *La Vie en peine* ; *Les Jours se suivent* (1920).

AFRIQUE.

ALGÉRIE.

Robert Randau.

Mustapha (province d'Alger), 1873.

Œuvres poétiques : *Les Dires de celui qui passe. — Autour des Feux dans la Brousse* (1899).
Crépuscules aux Cabarets (1902).

Pseudonyme de Robert Arnaud. Passa quelques années à Paris, mais pris de nostalgie, est retourné en Afrique. Administrateur des affaires indigènes, a exploré au Sénégal, au Sahara et dans toute l'Algérie. Rêve de créer une intellectualité algérienne. Poète passionné qui évoque, en vers nerveux et colorés, les mœurs africaines, les sites sauvages, la brousse, le désert.

Tornado.

Vert, le ciel miaule au creux de nuages touffus,
 Il crache des éclairs et hurle à l'Insondable,
 Le désert fauve fait au loin chanter ses sables,
 Et dans la chanson gronde un lion à l'affût.

Le vent d'Est en passant dans la crinière d'or
 En fait une auréole ; et sa caresse flatte
 Le lion accroupi, le muflé entre les pattes ;
 Lent, le torse s'allonge et le lion s'endort.

Dans l'air violet une lueur rose s'épand
 Qui vient du sol, elle palpite et bat de l'aile,
 Disparaît et renaît ; on sent qu'elle se mêle
 Aux âmes des défunts enterrés là, vivants.

Et l'on entend crier en soi les trépassés,
 L'espoir interrompu par les hoquets des sables,
 Les passions mortes et les problèmes semblables
 A ceux dont un cœur d'homme est toujours oppressé.

La dune a des frissons qui sont de l'inconnu,
 Car le désert s'est fait une âme avec la nôtre ;
 Souffrant de son mystère et de celui des autres,
 Il écoute chanter son grand cœur mis à nu.

La tempête l'écorche et le déchire encor ;
 Le sable soulevé laisse voir des squelettes
 Que le soleil blanchit et que le vent soufflette
 En donnant aux lions une auréole d'or.

ILE MAURICE.

Le mouvement littéraire français à Maurice est assez intéressant à étudier. Sa plus belle période s'étend entre les années 1850 et 1880. Parmi les poètes il convient de signaler VOLSY DELAFAYE (*Feuilles jaunies*); CHARLES BAISSAC (1831-1892); CHARLES GUEUVIN (né en 1834), un poète rustique (*Les Savanaises*, 1884); FERNAND DUVERGÉ (*Les Mauriciennes*); FÉLIX DUCRAY. Plus récemment, nous rencontrons les noms de SEYMOUR AHNÉE; PAUL DUHAU; EVENOR MAMET; CLÉMENT CHAROUX (*Rêves et Chansons*, 1914); ROBERT-EDWARD HART (*Pages mélancoliques*).

Léoville L'Homme.

Port-au-Prince (Ile-Maurice), 1857.

Œuvres poétiques : *Pages en Vers* (1882; nouv. édit. augmentée, 1905).
Poèmes païens et bibliques (1887). — *Poèmes divers*; *Poèmes d'Orient*, etc.

Fils d'un ouvrier typographe; d'abord ouvrier lui-même, puis journaliste et bibliothécaire de la municipalité de Port-Louis.

« ...Sa poésie, dit Maurice Bouchor, ne manque ni de grâce, ni de lumière, ni de force.. L'accent est très humain; le sentiment de la nature, intense et profond.. »

La Fleur des Eaux.

Le grand fleuve Gauga rêve et luit. Des frissons
Errent, mais si légers que la tige des joncs
Croît que c'est le sommeil et non l'air qui l'incline.
Les îles aux palmiers mêlant des floraisons,
Elèvent leurs parfums dans la nuit cristalline;
Et l'étoile se pâme au fond des horizons.

Tout repose. Le ciel vers l'Orient s'éclaire.
Une blancheur paraît au faite séculaire
Des monts, tel un regard d'Apsara s'arrêtant
Sur de graves Richis en extase. La terre
Frémit, la brise court; et le fleuve, un instant,
Moire en plis écumeux sa nappe de mystère.

Une rumeur s'éveille. On dirait un appel
Venu du Nirvana jusqu'au monde réel.
La cime des forêts, comme une mer profonde,
Se berce d'un roulis plus lent qu'un flot de miel;
Et la lune, au-dessus, s'ouvre paisible et ronde,
Lotus d'argent éclos dans le lac bleu du ciel.

Port-Louis, Décembre 1883.

ASIE.

SYRIE.

Chekri Ganem.

Beyrouth (Syrie).

POÉSIE : *Ronces et Fleurs* (1895). — Théâtre : *Antar*, en vers (1910).

A dix-huit ans quitte sa ville natale pour aller en Egypte, puis en Tunisie (c'est à Tunis qu'il écrit ses premiers vers), enfin à Paris.

Egypte. Signalons Mlle Nelly Zananiri, fixée depuis son mariage, à Paris. Œuvre : *Le Jardin matinal*. (1921)

Indo-Chine. Nguyen-Van-Nhiem : *Mes Heures perdues* (Saïgon, 1913).

AMÉRIQUE.

Grandes Antilles.

ILE D'HAÏTI

La langue française y est langue officielle et littéraire. « Pour la langue, disait déjà Elisée Reclus, Haïti est la France. »⁽¹⁾

Massillon Coicou.

Port-au-Prince, 1867-1903.

Œuvres poétiques : *Poésies nationales* (1892). — *Passions* (1903). — *Impressions* (1903).Théâtre (*L'Oracle* ; *Liberté* ; *Toussaint Louverture*).

Fut plusieurs années ambassadeur à Paris. A fait aussi des romans (*La Blanche* ; *La Mulâtresse* ; *La Noire*), et du théâtre en prose. Préparait une Anthologie haïtienne. Victime de la Révolution haïtienne de 1903 ; exécuté par les révolutionnaires.

Nous qui cherchons...

Nous qui cherchons, de sphère en sphère,
Les voix qui dictent le devoir,
Nous qui croyons, voir l'œuvre à faire
Et souffrons de ne le pouvoir,

(1) Lire l'ouvrage de Duraciné Vaval : *La Littérature haïtienne* (1901).

Nombreux sont les poètes haïtiens qui ont écrit en français. Citons les principaux :

OSWALD DURAND (Cap-Haïtien, vers 1840-1906) : *Rires et Pleurs* (2 vol. 1897). C'est le premier national d'Haïti. — PAUL LOCHARD (Petit Goave, 1837) : *Chants du Soir* (1876) ; *Feuilles de Cèdre* (1901) — TERTULLIEN GUILBAUD (Port-de-Paix) : *Patrie* (1885) ; *Feuilles au Vent* (1888). — EMMANUEL EDOUARD (l'Anse-à-Veau, vers 1860) : *Rimes haïtiennes*. Mort en 1895, quelques jours après son retour (de France) au pays natal. — GEORGES SYLVAIN (Port-de-Paix, 1866) : *Confidences* ; *Mélancolies* ; *Cric ? Crac ?* (trad. en patois créole de fables de La Fontaine). — MAC-DONALD ALEXANDRE (aux Cayes) : *Chants intimes*. Fondateur de la Petite Revue. — ARSENE CHEVRY (Port-au-Prince) : *Les Areytos* ; *Voix perdues* ; *Voix du Centenaire*. — DURACINÉ VAVAL : *Stances haïtiennes* (1913). — THÉOPHILE PARET : *L'Ame vibrante* (1913). — DAMOCLES VIEUX : *L'Aile captive* (1913). — JUSTIN CHÉRISSON : *Passe-temps* ; *Chants de l'Aurore*. — JULES ROSEMOND : *Les Voix aériennes* ; *Rêves et Réalités*. — CHARLES MORAVIA : *Roses et Caméllas*.

Chili.

Mentionnons Mlle MARCELLE AUCLAIR, de Santiago-de-Chili, auteur de *Transparence* (1920).

Partons ! En vain l'on nous révèle
 Que tout est perdu ! Bien en vain !
 Sculptons l'Humanité nouvelle,
 Les yeux vers l'Idéal divin !

La foule, en vain, proteste et brame,
 La force, en vain, tonne et rugit,
 Il nous faut souffler une autre âme
 Dans l'homme nouveau qui surgit..

Et, dans nos colères hautaines
 Nous cracherons notre mépris
 Sur toutes les idoles vaines
 Dont l'homme imbécile est épris.

Oh ! certes, en l'ardente carrière,
 Nous recevrons parfois au sein,
 Tantôt la haine meurtrière,
 Tantôt le mensonge assassin.

Tant pis, si dans la mort rapide
 Nous entendons sonner le glas
 De tous les mensonges stupides
 Dont trop longtemps nous sommes las !

Etzer Vilaire.

Jérémie, 1872.

Œuvres poétiques : *Années tendres, 1888-1897* (1907).

Poèmes de la Mort, 1898-1905 (1907).

Directeur du lycée Nord Alexis. A consacré ses loisirs à la littérature. Ses premiers vers datent de 1887. D'abord influencé par Baudelaire. Puis son talent s'est transformé, par l'étude des grands problèmes philosophiques de la vie. Intelligence cultivée.

Dernier Vœu.

Je voudrais, loin du monde, en un froid monastère,
 Echappant aux regards outrageux des humains,
 Ecouler dans l'oubli mes derniers lendemains,
 Choir dans l'ombre et, vivant, habiter le mystère.

Mon âme dormirait dans un silence austère
 — Avec ses mille aspects, ses tortueux chemins,
 Ses spectres apeurés tordant leurs roides mains —
 Comme une ville morte au pied d'un vieux cratère.

Entre les murs noyés de silence et de nuit,
 Empreints des fleurs du temps et de la moisissure,
 Mon cœur glacé verrait se figer sa blessure.

Sous la cendre stagnante et le deuil de l'ennui,
 J'aurais — en ce désert de ma vaste demeure —
 La douceur de mourir lentement à chaque heure.

(*Poèmes de la Mort.*)

Edmond Laforest.

Jérémie, 1876.

Œuvres poétiques : *Poèmes mélancoliques* (1900). — *L'Évolution* (1901).
Sonnets-Médailles du XIX^e siècle (1909).

A consacré toute sa vie à son pays, à l'enseignement, au culte des lettres françaises. Les *Sonnets-Médailles* forment le 16^e vol. de la *Collection des Poètes français de l'Étranger*, publiée par le regretté Georges Barral. La Belgique y est représentée par trois médailles : Constantin Meunier, Alfred Stevens et Léopold II.

Constantin Meunier.

Il dit au bronze, en le maîtrisant de sa main :

" La foule à ton appel bouillonne, monte en crue

Et gronde en s'écoulant dans le lit de la rue.

Cloche d'hier, tu seras le canon de demain...

" Soumets-toi. Je te veux faire un sort plus humain,

Le fer rival devient masse, pic ou charrue :

A son choc, c'est le peuple ouvrier qui se rue.

Jette aussi des éclairs virils sur le chemin.

" Viens mouler ma pensée en formes saines, pures,

En bras et muscles prêts pour les œuvres futures.

Que le travail résonne en ton cœur de métal !

" Et pour que soit divin le grand effort austère,

Que le rayon sacré de mon mâle idéal

Illumine les fronts inclinés vers la Terre !⁽¹⁾

(*Sonnets-Médailles du XIX^e S.*)

Petites Antilles.

ILE DE LA DOMINIQUE.

Daniel Thaly.

Roseau (Ile de la Dominique), 1879.

Œuvres poétiques : *Lucioles et Cantharides*, plaquette (1900). — *La Clarté du Sud* (1905).
Le Jardin des Tropiques (1911). — *Les Chansons de Mer et d'Outre-Mer*.
Nostalgies françaises (1913).

Né de parents français, dans une des îles de la mer Caraïbe.

A fait des études médicales à Toulouse et à Paris. Depuis 1908, a quitté la France pour rentrer dans sa ville natale. Planteur et médecin, est resté poète. Garde là-bas la nostalgie des ciels clairs de France. Poésie sincère et nuancée, harmonieuse et simple.

(1) Cfr. ce sonnet de JULES SOTTIAUX :

Constantin Meunier.

Poète des petits, grands par l'effort brutal,
 Qui dans le bronze altier creusas l'œuvre immortelle,
 Les regards élevés jusqu'au fier piédestal
 Où mon rêve s'érige auprès de Praxitèle,

Je te salue ! au nom des forgers du métal
 Et des héros obscurs que ta pitié révèle ;
 Je te salue ! au nom de mon vallon natal
 Que ton génie exalte et toujours renouvelle ;

Car, quand viendra le temps où son sein doit tarir
 Quand ses fils, voyant le Pays Noir mourir,
 Jetteront leurs outils sanglants comme une épée ;
 Tes poèmes divins, ô Maître, rediront
 Les exploits merveilleux de leur sombre épopée,
 Et clameront ta gloire aux races qui viendront.

(*L'Effort du Sol natal.*)

La Guadeloupe revendique comme poète français ORUNO LARA, fondateur et directeur de *La Guadeloupe littéraire*. Œuvres : *L'Idylle rose* ; *Les Fleurs tropicales* ; *Les Emblèmes*. A fait aussi une Anthologie des Poètes de la Guadeloupe.

L'Île en Feu.

Soleil, voici ton ciel et voici tes royaumes :
 Les horizons bleus dans ta chaude clarté
 Et l'archipel où fleurit l'île aux purs aromes
 Dans le ruissellement de ton plus bel été.

Sur ses monts éblouis, inconnus de la neige,
 Vibre un azur pareil à celui de la mer,
 Et les hautes forêts que leur ombre protège
 Sont les vastes paradis des voyageurs de l'air.

C'est ici que tu fais chanter sur les rivières
 Les tiges de bambous et des filaos bleus,
 Et que les hauts palmiers aux colonnes sévères
 S'endorment dans l'éther des mornes lumineux.

Tu traînes tes rayons sur ses gorges sauvages
 D'où la voix des torrents frissonne vers l'azur,
 Quand, parmi la splendeur mouvante des feuillages,
 La force végétale éclate dans l'air pur !...

Mais c'est pourtant au cœur de cette île embaumée
 Que la fièvre croupit dans les marais dormants,
 Et que, sous les reflets de sa flore charmée,
 Se cache le venin sinistre des serpents.

Et c'est aussi sous son beau ciel plein de lumières,
 Où, comme un fleuve d'or, de l'aube au soir, tu luis,
 Que les cyclones fous, répondant aux cratères,
 Troublent de leurs échos le silence des nuits...

(*Le Jardin des Tropiques*)

CANADA.

Au Canada, la poésie a longtemps végété ; elle ne date, à proprement parler, que de CRÉMAZIE ⁽¹⁾ et de FRÉCHETTE. Avant eux, la poésie du cru tient presque tout entière dans de naïves chansons populaires assez pauvrement rimées, comme *La Claire Fontaine* ou *L'Adieu du Voyageur canadien*. A la génération de Crémazie et de Fréchette appartient PAMPHILE LEMAY (1837) ⁽²⁾ ; ALFRED GARNEAU (1836-1904) ; ADOLPHE POISSON (1849) ⁽³⁾ ; NERÉE BEAUCHEMIN (1850) ; WILLIAM CHAPMAN.

1895 marque une évolution importante de la poésie canadienne. *L'École littéraire de Montréal* groupe une pléiade de jeunes poètes dont quelques-uns ont une valeur réelle ; EMILE NELLIGAN, GONZALVE DESAULNIERS, ALBERT LOZEAU, ALBERT FERLAND, LOUIS-JOS. DOUCET, GERMAIN BEAULIEU, ALPHONSE BEAUREGARD ⁽⁴⁾, HECTOR DEMERS, PAUL MORIN, JEAN CHARBONNEAU, CHARLES GILL.

La jeune poésie est représentée par LÉO D'YRIL (*Symphonies*, 1910) ; JEAN DUFRESNE (*Poèmes*, 1921) ; JEAN NOLIN (*Les Cailloux*, 1920), etc. ⁽⁵⁾

(1) OCTAVE CRÉMAZIE (1827-1879), auteur de chants religieux, d'odes patriotiques, de légendes canadiennes, et d'un poème inachevé : *La Promenade des Trois Morts* -- Ame profonde, avec un coin de génie, dit M. Texte... Un poète ballotté entre le classicisme et le romantisme et qui ne sait pas prendre parti...

(2) PAMPHILE LEMAY (1837). Œuvres : *Essais poétiques* (1865) ; *Les Vengeances* (1875) ; *Une Gerbe* (1879) ; *Petits poèmes* (1883) ; *Les Gouttelettes* (1904) ; *Les Epis* (1914). Vrai canadien : ne s'inspire que de son ciel et de sa terre. Chantre de la famille et de la chaumière, des traditions et du clocher.

(3) AD. POISSON : *Heures perdues* ; *Sous les pins*.

(4) A. BEAUREGARD : *Les Forces* (1912).

(5) Consulter : CH. AB DER HALDEN : *Etudes et Nouvelles Etudes de littérature canadienne française*.

Louis Fréchette.

Levis (près de Québec), 1839. — Ottawa, 1901.

Œuvres poétiques : *Mes Loisirs* (1863). — *La Voix d'un Exilé* (1867).

Pêle-Mêle 1877). — *Oiseaux de Neige* (1879), couronné par l'Académie française.

Les Fleurs boréales (1880), couronné par l'Académie française.

Poésies canadiennes (1887). — *La Légende d'un Peuple* (1887). — *Feuilles volantes* (1891)

FRÉCHETTE est le poète de tout un peuple. Il a chanté son pays, ses luttes et son passé glorieux, il a exalté le culte pieux des siens pour la mère-patrie, il a décrit les beautés sauvages, les mœurs frustes des marins et des laborieux du Canada. Son inspiration est toujours généreuse ; son souffle assez puissant ; sa langue pure et châtiée.

La Forêt.

Chênes au front pensif, grands pins mystérieux,
Vieux troncs penchés au bord des torrents furieux,
Dans votre rêverie éternelle et hautaine,
Songez-vous quelquefois à l'époque lointaine
Où le sauvage écho des déserts canadiens
Ne connaissait encor que la voix des Indiens
Qui, groupés sous l'abri de vos branches compactes,
Mêlaient leurs chants de guerre au bruit des cataractes ?

Sous le ciel étoilé, quand les vents assidus
Balancent dans la nuit vos longs bras éperdus,
Songez-vous à ces temps glorieux où nos pères
Domptaient la barbarie au fond de ses repaires,

Quand, épris d'un seul but, le cœur plein d'un seul vœu,
Ils passaient sous votre ombre, en criant : " Dieu le veut ! "
Défrichaient la forêt, créaient des métropoles,
Et, le soir, réunis sous vos vastes coupoles,
Toujours préoccupés de mille ardents travaux,
Soufflaient dans leurs clairons l'esprit des jours nouveaux ?

Nérée Beauchemin.

1850.

Œuvres poétiques : *Floraisons matutinales* (1897).

Poésie d'inspiration souvent délicate.

LA CLOCHE DE LOUISBOURG.

Cette vieille cloche d'église
Qu'une gloire, en larmes encor,
Blasonne, brode et fleurdelise,
Reluit à nos yeux comme l'or.

C'est une pieuse relique.
On peut la baiser à genoux :
Elle est française et catholique
Comme les clochers de chez nous.

Bien des fois, pendant la nuitée,
Par les grands coups de vent d'avril,
Elle a signalé la jetée
Aux pauvres pêcheurs en péril.

A présent, le soir, sur les vagues,
Quelque marin qui rôde là
Croit ouïr des carillons vagues
Tinter l'*Ave Maris Stella*.

Elle fut bénite. Elle est ointe.
Souvent, dans l'antique beffroi,
Aux Fêtes-Dieu, sa voix s'est jointe
Aux canons des vaisseaux du roi.

Les boulets l'ont égratignée ;
Mais ces balafres et ces chocs
L'ont à jamais damasquinée
Comme l'acier des vieux estocs.

Oh ! c'était le cœur de la France
Qui ba'tait à grands coups, alors,
Dans la triomphale cadence
Du grave bronze aux longs accords.

O cloche, c'est l'écho sonore
Des sombres âges glorieux
Qui soupire et sanglote encore
Dans ton silence harmonieux.

En nos cœurs, tes branles magiques,
Dolents et rêveurs, font vibrer
Des souvenirs nostalgiques
Douce à nous faire pleurer.

(*Floraisons matutinales*)

Oui, sans doute : témoins vivaces d'un autre âge,
 Vous avez survécu tout seuls au grand naufrage
 Où les hommes se sont l'un sur l'autre engloutis ;
 Et, sans souci du temps qui brise les petits,
 Votre ramure, aux coups des siècles échappée,
 A tous les vents du ciel chante notre épopée !

(*La Légende d'un peuple.*)

William Chapman.

Saint-François-de Beauce, 1850.

Œuvres poétiques : *Les Québécoises* (1876). — *Les Feuilles d'érable* (1890).

Les Aspirations (1893 et 1907). — *Les Rayons du Nord* (1909).

Les Fleurs de Givre (1913).

Né d'un père anglais, et d'une mère canadienne-française. Abandonna le droit pour se consacrer tout entier au journalisme et à la littérature.

Poète grave, d'inspiration romantique, qui chante la religion et la France.

Parfois trop abondant et négligé.

Alleluia.

Alleluia ! La terre est libre du linceul
 Qui la cachait depuis tant de longs jours moroses.
 Tout renaît, tout brille, onde, arbre, gazon, glaïeul...
 Alleluia ! Partout ressuscitent les roses !

Sorti de son tombeau, partout le doux printemps
 Prodigue ses clartés, ses senteurs, ses murmures ;
 Des vols harmonieux effleurent les étangs,
 Et des frissons d'amour courent sous les ramures.

Le vent fait gazouiller la harpe des roseaux ;
 La sève bouillonnante enfle les jeunes pousses ;
 Des écharpes d'encens flottent sur les ruisseaux,
 Et le soleil teint d'or l'émeraude des mousses.

De la fontaine monte un joyeux trémolo,
 Et le bohème ailé chantant à gorge pleine,
 Sous les arceaux du pin, de l'orme et du bouleau,
 Au gazouillis des eaux mêle sa cantilène.

Dans les flammes de l'aube et les éclairs du soir
 Chaque feuille s'embrace et chaque fois s'allume ;
 Sous les feux de midi, comme un vaste encensoir,
 A l'horizon serein le grand mont d'azur fume.

La glèbe fume aussi, sous le soc déchirant,
 Comme un sein entrouvert par le sabre ou la lance.
 Des chauds guérets s'élève un effluve enivrant
 Comme le raisin mûr et comme l'espérance.

Et le semeur, jetant le blé d'or devant lui,
 A parfois le grand geste auguste du lévite,
 Qui, marchant à pas lents dans le temple qui luit,
 Sur les fronts inclinés fait voler l'eau bénite.

Sous la sérénité de l'azur infini,
 Dans les buissons ombreux, dans l'herbe qui chatoie,
 Sur le rocher moussu, dans l'arbre, dans le nid,
 Tout est rayon, parfum, refrain, ardeur et joie.

Devant cette splendeur qui dit : " Dieu sourit là »,
 Devant ce renouveau qui luit, chante et palpite,
 Mort aux illusions, mon vieux cœur ressuscite
 Et vers l'Espoir reprend l'essor... Alleluia !

Charles Gill.

Sorel, 1871.

Œuvre poétique : *Lè·Cap Éternité*.

Peintre et poète. A étudié la peinture à l'École des Beaux-Arts de Paris, atelier Gérôme, de 1890 à 1895. Depuis 1896, professeur de dessin et de peinture à l'École normale Jacques-Cartier, à Montréal. A collaboré à tous les journaux français de Montréal et aux revues littéraires de son pays.

Son œuvre principale, *Le Cap Éternité*, est un poème de longue haleine dont les 3 premiers chants ont remporté, en 1912, le premier prix de poésie au Concours organisé à Québec, à l'occasion du Congrès du Bon Parler Français.

Etoiles.

Etoiles ! tourbillon de poussière sublime
 Qu'un vent mystique emporte au fond du ciel désert,
 A vouloir vous compter, notre calcul se perd
 Dans le vertigineux mystère de l'abîme,

Etoiles, tourbillon de poussière sublime !

Le puissant télescope ouvre son œil en vain.
 Vous n'avez pas livré le secret de votre être,
 Et nous vous admirons sans pouvoir vous connaître.
 Quand descend, dans le soir, votre rêve divin,

Le puissant télescope ouvre son œil en vain !

Yeux d'or indifférents aux frêles destinées !
 Des peuples ont sombré dans le fatal remous
 Avant que vos rayons égarés jusqu'à nous
 Aient franchi la distance, en des milliers d'années,

Yeux d'or indifférents aux frêles destinées !

Albert Ferland.

Montréal, 1872

Œuvres poétiques : *Mélodies poétiques* (1893). — *Femmes rêvées* (1899).

Les Horizons, Le Canada chanté, 1^{er} livre (1908) — *Le Terroir*,
 2^e livre du *Canada chanté* (1910). — *L'Ame des Bois*, 3^e livre du *Canada chanté* (1912),

Artiste et poète, est membre et l'un des fondateurs de l'École littéraire de Montréal dont il fut secrétaire, et ensuite président. A collaboré à la plupart des revues et journaux canadiens. Chante sa patrie avec amour : vers simple et musical.

Les Ouaouarons.

Quand l'arbre enténébré dans les lacs semble choir,
Grenouilles que la mort des soleils fait poètes,
Vos chants, tels des adieux à la fuite du Soir,
Surgissent, solennels, au bord des eaux muettes.

Grenouilles, mon enfance a compris votre voix.
Pieds nus et l'âme ouverte au cantique des grèves,
Esseulé dans la paix auguste des grands bois,
J'ai fait aux couchants roux l'hommage de mes rêves.

Comme un troupeau de bœufs, vers la chute du jour,
Emplit de beuglements le calme des prairies,
Vous avez, quand vient l'heure où l'âme a plus d'amour,
Peuplé de chants profonds mes jeunes rêveries.

Qu'ils sont lointains les soirs pensifs de mes douze ans,
Ces soirs dont la grandeur a fait mon âme austère,
Ces soirs où vous chantiez, *ouaouarons* mugissants,
La douce majesté de la grise lumière !

Je revois la savane où ces soirs sont tombés,
Je revois s'empourprer les soleils en déroute :
En vain les flots des nuits me les ont dérobés,
Sanglante, leur image à mon rêve s'ajoute.

Ah ! vos cris d'autrefois, grenouilles de chéz nous,
A jamais regrettés, traversent ma mémoire ;
Toujours dans mon esprit, religieux et doux,
Regardent vos yeux d'or vers des soirs pleins de gloire !

(*Le Canada chanté.*)

Jean Charbonneau.

Montréal, 1875.

Œuvres poétiques : *Les Blessures* (1912). — *Théâtre*.

Avocat. Un des fondateurs de l'*École littéraire de Montréal*. Fut de toutes les manifestations artistiques et littéraires de ces dernières années.

Pensées nobles et élevées ; inspiration sincère.

Louis-Joseph-Doucet.

Œuvres poétiques : *La Chanson du Passant* (1908). — *La Jonchée nouvelle* (1910).
Sur les Remparts (1911). — *Les Palais Chimériques* (1912). — *Les Grimoires* (1913).
Près de la Source (1914). — *Les Sépulcres blanchis* (1915). — *Palais d'Argile* (1916).
Au Bord de la Clairière (1916). — *Au Vent qui passe* (1917).

LES CHATEAUX.

Où sont mes beaux châteaux remplis d'illusions,
Dont les portails dorés appelaient la lumière,
Quand les couchants de gloire ou l'aurore plénière
Accrochaient en passant leurs gerbes de rayons ?
Le rossignol y chante une belle chanson ;
La " Belle-au-Bois-Dormant " rêve de la fougère
Du splendide jardin où la rose trémière,
Depuis bientôt mille ans, croît en toute saison...

Mais un jour, triste jour, je me suis mis en route,
En quête d'aventure et d'amour éperdu ;
Je vendis mes châteaux, ce fut la banqueroute.
Hélas ! plus de créneaux d'où l'on voit la campagne,
Et ma jeunesse est morte, et mon rêve est vaincu...
Qui me rendra jamais mes beaux châteaux d'Espagne ?

(*Les Palais Chimériques.*)

Le Règne du Silence.

Contemple sans parler la majesté des choses :
L'heure crépusculaire argente les ruisseaux ;
Et les lys inclinés sur le miroir des eaux,
Baignent dans le flot bleu leurs corolles mi-closes.

L'air promène au sentier le cher parfum des roses :
Dans les buissons s'éteint la chanson des oiseaux.
La lune est apparue ; et parmi les roseaux
Le songe respandit en ses apothéoses.

Il passe autour de nous un doux apaisement ;
Dans les arbres pensifs, pas un tressaillement :
On croirait que la nuit s'est recueillie et pense...

Ouvrez votre âme au soir, ô rêves endormeurs :
Le bruit universel a cassé ses rumeurs
Et cède son empire au règne du silence.

(*Les Blessures.*)

Albert Lozeau.

Montréal, 1878.

Œuvres poétiques : *L'Âme Solitaire* (1908). — *Le Miroir des Jours* (1912).

« Je suis, déclare-t-il, un ignorant. Je ne sais pas ma langue. Je balbutie en vers assez harmonieux... »

Il se calomnie. Il a de pureté et de la souplesse et une sensibilité profonde. C'est, écrivait Dorchain en 1912, le premier des poètes du Canada contemporain.

Hector Demers.

Montréal, 1878.

Œuvres poétiques : *Les Voix Champêtres* (1912).

Reçu avocat en 1901. Poésie un peu terre à terre ; a parfois du souffle.

LUMIÈRE.

La neige fond. L'hiver est tout près de finir.
Un beau soleil de mars envahit ma fenêtre.
Bientôt, aux champs lointains, le printemps va renaître,
Les oiseaux vont chanter et les fleurs vont s'ouvrir.

Quand nous irons courir à deux la grande route,
Les étroits sentiers verts familiers aux grillons,
Comme, autour, la blancheur du vol des papillons,
Notre âme, dans l'air pur, se dispersera toute.

Musical, le gros merle au sein des cerisiers,
La grive, le pinson, le peuple entier des branches,
Plumes d'azur, de feu, de rubis, plumes blanches,
Étèrrent moins que nous des cris extasiés.

Au lieu des faux espoirs de nos jeunes roses,
De ces songes d'enfant toujours sans lendemains,
Nous verrons l'Idéal debout sur les chemins,
Avec la poésie éternelle des choses.

Nous aurons le ciel bleu, l'immensité, les bois.
Les plaines, les coteaux, les innombrables sources :
La Beauté jaillira du hasard de nos courses.
Pour remplacer en nous nos rêves aux abois.

Nous aurons les saluts merveilleux des aurores,
Les grands soirs tout chargés de parfums inouis,
La nature entrera dans nos yeux éblouis,
Et nous rendra comme elle infinis et sonores.

Le printemps et l'été déploieront devant nous
Sur les horizons clairs leurs claires perspectives,
Le fleuve coulera tranquille entre ses rives,
Et nous adorerons l'univers à genoux.

(*Les Voix Champêtres.*)

Ouvre ton Cœur.

Ouvre ton cœur ainsi qu'une rose, au soleil,
 Baigne-le longuement de lumière divine,
 Qu'il soit plein de clartés soudaines, qu'on devine
 A tes yeux éclatants que ton cœur est vermeil !

Que ses pulsations propagent dans tes veines,
 Riche pourpre roulant un flot mystérieux,
 La force qui gonflait jadis le sein des dieux,
 Qui fait les fronts heureux et les âmes sereines ;

Afin que ta pensée emprunte au tiède azur
 Une limpidité frémissante et profonde,
 Et que, comme l'or clair du soleil sur le monde,
 Ton esprit resplendisse et que ton corps soit pur.

Pour que le calme habite en toi, comme en un temple,
 Et que, chaste, la nuit t'accorde un doux sommeil,
 Ouvre ton cœur ainsi que la rose, au soleil,
 Epanouis ta vie égale à son exemple.

Rien n'est bon ici-bas que respirer l'air bleu,
 Regarder, quand la nuit descend, luire l'étoile,
 Et, comme l'humble fleur qui des herbes se voile,
 Accomplir les desseins adorables de Dieu.

Ouvre ton cœur ainsi qu'une rose, au ciel bleu !

(*Le Miroir des Jours.*)

Emile Nelligan.

Montréal, 1879.

Œuvres poétiques : *Emile Nelligan et son Œuvre* (1903).

Né d'un père irlandais et d'une mère canadienne.

A vingt ans, une affreuse maladie le privait de la raison. Le malheureux se survit. Les œuvres de Nelligan ont été publiées, par les soins de sa mère, chez Beauchemin à Montréal elles ont produit une profonde impression sur la jeunesse littéraire canadienne et sur le public. Elles renferment de grandes beautés.

Le Vaisseau d'or.

Ce fut un grand Vaisseau taillé dans l'or massif :
 Ses mâts touchaient l'azur sur des mers inconnues ;
 La Cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues,
 S'étalait à sa proue, au soleil excessif.

Mais il vint une nuit frapper le grand écueil
 Dans l'Océan trompeur où chantait la Sirène,
 Et le naufrage horrible inclina sa carène
 Aux profondeurs de Gouffre, immuable cercueil.

Ce fut un Vaisseau d'or, dont les flancs diaphanes
Révélaient des trésors que les marins profanes,
Dégout, Haine et Névrose, entre eux ont disputés.

Que reste-t-il de lui dans la tempête brève ?
Qu'est devenu mon cœur, navire déserté ?
Hélas ! il a sombré dans l'abîme du Rêve !

Paul Morin.

Œuvres poétiques : *Le Paon d'Email* (1912). — Prochainement : *Poèmes*.

Poète sincère, au vers harmonieux.

Douceur de la Maison.

Douceur de la maison paisible qui sommeille,
De la chambre muette et de la bonne veille,
Douceur du soir tranquille et du volume ouvert
Dans le chaud cercle d'or que fait l'abat-jour vert...

O nocturnes amis, petit cénacle tendre,
Mes poètes sont là, qui paraissent m'attendre,
Et de leurs feuillets clos, mélancolique émoi,
L'âme des livres vient errer autour de moi !

Douceur des soirs d'hiver où mon âme peureuse
Appelle d'énergants parfums de tubéreuse,
Je ne vis que par vous, calmes jardins secrets
Que je fleuris de blancs et frères minarets.

Je crois qu'il n'est de joie égale à cette joie
De feuilleter, avec un bruit léger de soie,
Les Contes d'Orient qui laissent à la main
Une fugace odeur de cèdre et de jasmin...

Mais de l'ombre surgit le rire d'une estampe,
Un rayon monte aux flancs d'un gobelet d'étain...
Hélas ! voici venir le rose et frais matin
Et tout un monde meurt à la mort de ma lampe !

(*Le Paon d'Email*.)

Englebert Gallèze.

Œuvre poétique : *Les Chemins de l'Âme* (1910).

TERRE CANADIENNE.

Si nous avons bercé ta gloire dans nos rêves,
Si tu nous as ravis par ton ciel enchante ;
Si nous avons compris tes lacs aux vastes grèves,
Tes monts, au loin, vêtus de calme majesté,
Comme l'érable fort abreuvé de tes sèves,
Ou le grain de maïs à tes flancs enfanté,
O terre canadienne, en ses tendresses brèves,
L'âme que nous avons nous vient de ta beauté.

Qu'importe de nos cœurs le songe ou le délire ?
Le voile sur nos yeux que la douleur déchire ?
La vie avec ses clairs azurs et ses limons ?
Au rythme de ton sein accordant notre lyre,
Nous saurons protéger ton maternel sourire
Et te proclamer belle autant que nous l'aimons.

(*Les Chemins de l'Âme*.)

Table générale des Matières.

Introduction
Préface

IX^e SIÈCLE.

Cantilène de Sainte Eulalie 1

X^e SIÈCLE.

Vie de Saint Léger 2

XI^e SIÈCLE.

Vie de Saint Alexis 3

POÉSIE NARRATIVE RELIGIEUSE 3

POÉSIE NARRATIVE ÉPIQUE. — *Chanson de Roland* 3

XII^e — XIII^e SIÈCLES.

POÉSIE LYRIQUE 8

A. La Chanson à personnages 9

B. La Poésie courtoise 9

C. La Chanson religieuse 11

Quelques chansons anonymes 12

Troubadours 17

Trouvères 25

POÉSIE SATIRIQUE ET BOURGEOISE 35

Fabliaux 35

Le Roman de Renart 36

Le Roman de la Rose 37

POÉSIE DIDACTIQUE 38

POÉSIE DRAMATIQUE 38

XIV^e SIÈCLE. 40

XV^e SIÈCLE. 44

LE THÉÂTRE AU XV^e SIÈCLE 57

Théâtre religieux 57

Théâtre comique 58

XVI^e SIÈCLE.

Avant la Pléiade 59

L'Ecole lyonnaise 71

La Pléiade 72

Autour de la Pléiade 88

XVII^e SIÈCLE.	
LA POÉSIE AVANT 1660	109
<i>Disciples de Malherbe</i>	114
LA POÉSIE LYRIQUE AVANT 1660	121
<i>Les Précieux</i>	121
<i>Les Indépendants : Grottesques et Burlesques</i>	134
LA POÉSIE DEPUIS 1660 JUSQU'À LA FIN DU XVII ^e SIÈCLE	149
XVIII^e SIÈCLE.	
XIX^e SIÈCLE.	
AVANT LE ROMANTISME : 1800-1820	217
LE ROMANTISME	236
LE PARNASSE	384
LE SYMBOLISME	451
APRÈS LE ROMANTISME. — APRÈS LE PARNASSE APRÈS LE SYMBOLISME. — LES POÈTES CONTEMPORAINS	546
POÈTES ET CHANSONNIERS DU CHAT NOIR	917
APPENDICE	941
POÈTES FRANÇAIS HORS DE FRANCE.	
EUROPE.	
<i>Belgique</i>	955
<i>Angleterre. — Danemark</i>	1017
<i>Pologne</i>	1018
<i>Allemagne</i>	1018
<i>Hollande</i>	1019
<i>Grèce</i>	1019
<i>Italie</i>	1019
<i>Vallées Vaudoises du Piémont</i>	1021
<i>Hongrie</i>	1021
<i>Grand-Duché de Luxembourg</i>	1022
<i>Roumanie</i>	1025
<i>Suisse</i>	1028
AFRIQUE.	
<i>Algérie</i>	1043
<i>Ile Maurice</i>	1044
ASIE.	
<i>Syrie</i>	1045

<i>Egypte</i>	1045
AMÉRIQUE.	
<i>Grandes Antilles</i>	1045
<i>Iles d'Haïti</i>	1045
<i>Chili</i>	1045
<i>Petites Antilles</i>	1047
<i>Ile de la Dominique</i>	1047
<i>Canada</i>	1048

Table Alphabétique des Auteurs.

(Les chiffres en caractères gras renvoient aux extraits.)

A			
Ab der Halder	1048	Barbier Ant.	987
Ackermann (M ^{me} L.)	381	Barbier Aug.	322
Adam F.-E.	405, 407	Barbusse H.	765, 788
Adam le Bossu ou de la Halle	30, 34, 38	Barr A.	453
Adam P.	486	Barrès M.	675
Ageorges	715	Barthélemy	232, 352
Ahnée S.	1044	Barzun H.	900
Aicard J. († 1921)	595	Bassein O.	50
Aigoïn	329	Bataille F.	385, 555, 604
Aimeric de Péguillan	10	Bataille H.	748
Alesandri V.	1025	Baude H.	56
Alexandre M.-D.	1045	Baudelaire Ch.	369, 462
Allorge H.	412, 560, 840	Baudet Herenc	40
Amanieux M.	615	Beauchemin	1049
Amiel F.	1029	Beauclair H.	654
Anacréon	74	Beauduin N.	856
Andrieux	209	Beaulieu G.	1048
Angellier A.	599	Beauregard	1048
Angenot M.	1017	Bédier J.	9
Angoulême (Marg. d')	61	Béleau R.	72, 76, 83
Annunzio (G. d')	1019	Bellessort A.	83
Ansel F.	1015	Belval-Delahaye A.	845
Ansiau P.	1017	Bengesco G.	1025
Apollinaire G.	850	Benserade	121, 126, 128
Arcos R.	864, 900	Béranger	223, 427
Arnald	173	Bère (J. de)	1017
Arnault	218	Bergerat E.	572
Arnaut Daniel	18, 20, 22	Bernard J.-M.	945
Arnaut de Mareuil	18, 19, 20	Bernard R.	1025
Arvers F.	328	Bernay (A. de)	7
Assoucy (Ch. d')	134, 148	Bernjs	194
Athanassiadès	1019	Berrichon P.	473
Aubigné (Agr. d')	88, 99	Bertaut J.	88, 103
Aubry P.	9	Bertheroy J.	703
Auclair (M ^{lle} M.)	1045	Berthou Y.	656, 662, 700
Audfroï le Bâtard	29	Bertrand A.	330
Autran J.	360	Bertrand de Born	18, 21
		Biermé (M ^{lle} M.)	986
		Billaut A.	143
		Binet C.	73, 74
		Bizet	945
		Blanguernon E.	396, 802
		Blémont E.	295, 506, 563
		Blès N.	941
		Blondel de Nesle	25
		Boccace	59
		Bocquet L.	800
		Bodel J.	30, 35, 38
		Bodson F.	994
		Bœuf J.-F.	776
		Boileau N.	63, 72, 74, 110, 121, 130, 158, 172
B			
Baïf (J.-A. de)	72, 76, 87, 110		
Baissac Ch.	1044		
Baltha G.	941		
Banville (Th. de)	52, 54, 75, 156, 242, 280, 351, 378, 453, 979		
Baour-Lormian	218		

Boisrobert	133
Bolintinéano D.	1025
Bonjean A.	1016
Bonnard A.	596, 887
Bonnaud D.	928
Bonnecorse	133
Bonnetti P.	905
Bornelh (G. de)	11, 18, 19
Bornier (H. de)	379
Borrelli (V ^{te} de)	551, 561
Boschot Ad.	453, 729
Bossuet	174
Bossey B.	1025
Botrel Th.	937
Bouchaud (P. de)	453, 690, 987
Bouchaud (M ^{me} P. de)	690
Boucheny de Grandval	666
Bouchet J.	66
Bouchor M.	630, 1044
Bouciquaut	44
Boufflers	201
Bouhours (Le P.)	63
Bouilhet L.	377
Boukay M.	930
Boulay-Paty E.	321
Boumal L.	1017
Bourget P.	75, 619, 1037
Boutelleau G.	405, 583
Boyer L.	941
Boyer Ph.	380
Brahm (Alc. de)	712
Braun Th.	408, 701, 1004
Brébeuf	129, 133, 154
Bretel J.	30
Breton J.	408, 554
Brienne M.	941
Brizeux A.	203, 326, 405
Bruand A.	920
Brunetière F.	121, 122, 156
Buffenoir H.	586
Buisseret G.	966
Burns	256
Bussy E.	571, 1037
Bussy-Rabutin	63
Butaye M.	1017
Byron	95

C

Caillard F.	947
Calemard de la Fayette O.	807
Cammaerts E.	1016
Camo P.	807, 943
Canivet Hélène	1017
Canora J.	824
Cantacuzène (Ch.-Ad. de)	784
Cantillon A.	1017
Canudo R.	1021
Carco F.	909, 945

Cardeline	690
Carrara	1034
Carrère J.	942
Castiaux P.	862
Catulle	74
Cercalmon	17
Chambrier (Alice de)	1035
Champion P.	47, 51
Chartavoine H. († 1918)	343, 546, 603, 610
Chantre A.	1040
Chapelain J.	121, 133
Chapelle	128
Chapman W.	1050
Charasson H.	675, 950
Charbonneau	1052
Charles d'Anjou	30
Charles d'Orléans	44, 47
Charles IX	74
Charoux C.	1044
Chartier Alain	40, 46
Chateaubriand	78
Châtelain de Coucy (Le)	25
Châtillon (Aug. de)	918
Chaulieu	76, 120, 176
Chauvigny (L. de)	444
Chebroux E.	565
Chekri Ganem	1045
Chênedollé	217
Chénier (A. de)	200, 206, 209
Chénier (M.-J. de)	204, 216
Chennevière G.	889, 893
Chenoy L.	1017
Cherisson J.	1045
Chevry A.	1045
Chrétien de Troyes	7, 25
Christian-Frogé	853
Christophe L.	1017
Claudé P.	703
Clédat	19, 23
Clesse A.	957
Clouzet G.	839
Cocteau J.	951
Coicon M.	1045
Colardeau	200
Colart le Bouteillier	30
Collé Ch.	193
Collerye (R. de)	59, 60
Colletet G.	121, 139, 144
Collin T.	1005
Collin P.	570
Comert M.	964
Conrardy Ch.	1017
Conrart	121
Coppée F.	75, 203, 225, 405, 440, 454, 462, 480
Coppin M.	1016
Coras	175
Corbière T.	470
Corneille P.	75, 78, 126, 150

Cornet Ed.	1017
Cotin	121, 132, 133
Cougnard J.	1033
Crémazie	1048
Crétin G.	56
Cros Ch.	455
Cros Guy-Ch.	948
Cubélier de Beynac	718
Cuchet (M ^{me} Em.)	1042
Cyrano de Bergerac	121, 134, 142

D

Dame de Fayel	25
Dante	54, 59
Darchambeau	1017
Daxhelet A.	1017
Daudet A.	564
Daudet (M ^{me} A.)	584
Dauguet (M ^{me} M.)	658
Daurat	73, 74
Dehouck D.-J.	1017
Debraux	219
De Brinn-Gaubast	682
Degron H.	732
Delacour A.	885, 947
Delacre J.	1007
Delafaye V.	1044
Delair P.	569
Delarue-Mardrus (M ^{me})	634, 871
	963
Delattre F.	854
Delavigne C.	231
Delbousquet E.	782
Delille J.	202, 420
Delisle H.	836
Delorme H.	382, 941
Demers H.	1053
Demogeot	202
Denuit L.	313
Depont L.	120, 313, 350, 359, 388, 397, 404, 405, 523, 551, 560, 656, 665, 961
T. Derème	914, 945
Derennes Ch.	875
Déroulède P.	575
Désaugiers	219, 237, 546
Desaulniers	1048
Des Barreaux	99
Desbordes-Valmore (M ^{me})	45, 238
Deschamps A.	265
Deschamps Emile	158, 247
Deschamps Eustache	40, 67
Deschamps G.	78, 405, 653
Deshoulières (M ^{me})	131
Desmarets de St Sorlin	121, 133
Despax E.	860
Des Périers B.	.62

Desportes Ph.	76, 88, 97, 120
Desprechins E.	1017
Deubel L.	843
Dévigne R.	905
Diderot	197
Didier	1042
Die (Ctesse de)	18
Dierx L.	409, 420, 424
Divoire F.	883
Docquois G.	941
Dolet E.	71
Dominique J.	1002
Dongrie S.	1017
Dorat	201
Dorchain A.	641, 1053
Dorian T.	611
Dornier Ch.	755, 773
Dortzal Jeanne	838
Doucet J.	979
Doucet L.-J.	1052
Doumic R.	384, 452
Drains G.	1017
Droin A.	828
Droulers Ch.	753
Drouot P.	908
Du Bartas	88, 95
Du Bellay J.	71, 72, 81, 87, 120, 203, 402
Duchosal L.	1036
Ducis J.	199
Ducoté Ed.	723
Ducray F.	1044
Dufour M.	490
Dufresne J.	1048
Duhamel G.	453, 879, 889, 900
Duhau P.	1044
Dulait Ch.	1017
Dumas André	785, 987
Dumestre G.	940, 964
Du Perron	74
Dupont P.	548
Dupouy Aug.	98
Durand O.	1045
Durocher L.	927
Durtain L.	866, 889
Duvauchel L.	610
Duvergé F.	1044

E

Edouard E.	1045
Eekhoud G.	313, 598, 748
Eggis E.	1031
Egli A.	1032
Elskamp M.	985
Endhoven	941
Eon F.	844
Ernest-Charles J.	857
Ernoul Caupain	30

Esch M. 966
Essarts (Emm. des) **415**

F

Fabié F. 120, 302, 405, **577**,
700, 964

Fabri P. 40
Fabry C. 1017
Faguet E. 71, 74, 176, 384, 599
Fagus **739**
Fénelon 40, 63, 158
Féraudy (M. de) 329
Féret Th. 754
Ferland A. **1051**
Ferny J. **928**
Fleg E. **953**
Fleury A. **465. 794**
Florian **208**, 304
Florian-Parmentier 546, **855**
Folquet de Marseille 18, 20
Fons P. 855, **944**
Fontainas A. **531**
Fontanes **211**
Fontenelle 158
Fonteyne Ed. 1017
Forgeois Ch. 1017
Fort P. **742**
Foulon de Vaux A. 242, **774**
France A. 3, 359, **446**, 473
629, 634

Franck F. 405
Franc-Nohain 918, **939**
Franconi G.-T. **910**
Franzoni 1042
Fréchette L. **1049**
Frédéric II 1018
Frémine Ch. **568**
Frenay-Cid H. **1015**
Froissart **10, 43, 52**
Funck-Brentano C. 1022
Fursy 941
Fuster Ch. 395, **1039**

G

Gace Brulé 25, **28**
Gallèze E. **1055**
Galloix 1042
Garneau 1048
Garnier de Pont... 3
Gasquet J. († 1921) 506, 523, **729**
Gaubert E. 868
Gaucelm Faidit 18
Gauchez M. **1010**
Gauthier-Ferrières 849
Gautier Judith **612**
Gautier Th. 84, 237, **349**,
370, 961, 1030

Gautier de Coinci 29
Gautier de Dargies 28
Gautier d'Epinal 25
Gautier Garguille **143**
Gautier de Metz 38
Geffroy G. 574
Géraldy P. **898**
Gérardy P. **995**
Gerson 37
Gevers M. **1008**
Ghéon H. **954**
Ghil R. **499**
Gilbert N. **205**
Gilkin I. **978**
Gill Ch. **1051**
Gille V. **986**, 1036
Gillebert de Berneville 30
Gilles Ph. 560
Gineste R. **622**
Giraud A. **436, 981**
Glatigny A. 75, **427**
Godeau A. 121, **128**
Godet Ph. **1032**
Gœthe 95
Gombaud (J. Ogier de) 121, **122**
Gontier de Soignies 25, **28**
Gossez A.-M. **830**
Goudeau E. **427. 919**
Goudezki J. **329**, 941
Gouffé A. 219
Gourdon G. **622**
Gourmont (R. de) 453, 514, 525,
646, 743, 748
Gramont (F. de) **364**
Grandjean F. 1042
Grandmougin Ch. **608**
Grehg F. 405, 420, 487, **765**, 964
Grehg (Mme F.) **860**
Grégoire A. 988
Grenier Ed. 405
Gresset **192**
Grimm 201
Gringore P. 58, 59
Grolleau Ch. **695**
Grouas Ch.-A. 1017
Gross J. 1042
Guérin Ch. 405, 420, 531, 748,
757, 964
Guérin G. 1017
Guerne (A. de) **450**
Guevin Ch. 1044
Guigou P. **682**
Guilbeau T. 1045
Guillaume de Ferrières 29
Guillaume de Poitiers 17
Guiraud-A. 228, 236
Cuttinguer U. 229
Guyau J.-M. 405, **625**

H

Habaru A.	1017
Hallé M.	941
Hannon Th.	959
Haraucourt E.	11, 78, 302, 329, 395, 401, 424, 560, 644
Hardy Ad.	993
Harel P.	624
Hart R.-E.	1044
Hasden Julia	1025
Heine H.	225
Hennique Nicolette	897
Henri de Brabant	30
Henry de Croy	40
Henvaux	988
Hérédia (J.-M. de)	75, 395, 434
Héroët A.	71
Herold F.	534
Herrick R.	238
Hesnault J.	130
Hollande E.	693
Homère	75
Hoornaert H.	960
Horace	74, 136
Hourcade O.	916
Hue Ch.	597
Huet	158
Hugo V.	22, 52, 102, 112, 175, 236, 237, 242, 268, 347, 382, 419, 487, 597, 772, 958
Hugues Clovis	613
Hugues de Lusignan	30
Humilis	618
Huon d'Oisi	25, 26, 27
Huygens	1019
Hyspa V.	941

J

Jamyn A.	88
Jammes F.	699
Jacques-Dalcroze	1039
Jaufre Rudel	17
Jean de Brienne	30
Jiangout J.	1017
Jessée (J. de la)	104
Jodelle	72, 86
Joinville	54
Jouve P.-J.	900, 911
Jouy J.	54, 921
Juste F.	71
Juvénal	92

K

Kahn G.	451, 453, 455, 486, 983
Kaiser Isabelle	1042

Kinon V.	998
Klingsor T.	790
Krysinska Marie	680, 1018
Kunel M.	1011

L

Labé Louise	71
La Bruyère	40, 63
Lacaussade Aug.	366, 388
Lacuzon Ad.	453, 725
La Fare	177
Lafenestre G. († 1919)	405, 557
Lafenestre P.	410
Lafon A.	882
La Fontaine	42, 56, 63, 69, 120, 156
Laforest E.	1047
Laforge J.	470, 490
La Harpe	191
Lahor J.	75, 263, 329, 428, 459
Lahovary J.	1025
Lahovary L.	1027
Lamandé A.	908
La Marche (O. de)	52
Lamartine	56, 75, 81, 82, 120, 203, 206, 207, 236, 240, 279, 405, 424, 1030
Lambert le Tort	7
Lambotte (M ^{me} E.)	1017
Lamothe Le Vayer	164
Langlois	52
Lanson G.	137, 156, 240, 699
Lante E.	871
Lantoine A.	717
Lapaire H.	715, 722
Laprade (V. de)	86, 355, 408, 555, 560
Lara O.	1047
Larguier L.	841
La Taille (J. de)	76, 88
Laugier de Porchières	133
Lavaud G.	882
Leblond M.-A.	966
Le Braz A.	9, 560, 652, 937
Lebrun Ec.	197
Lebrun P.	228, 276, 405
Le Cardonnel L.	673, 706
Le Chapelain A.	10
Le Clerc	175
Lecomte M.	1017
Leconte (M ^{me} Ch.)	686
Leconte S.-Ch.	684, 755
Leconte de Lisle	76, 237, 367, 385, 401, 437, 1031
Lecocq H.	1012
Lefebvre L.	733

Lefèvre J.	256
Lefèvre Marcel	941
Le Franc de Pompignan	191
Lefranc M.	48
Le Goffic Ch.	453, 656 , 679 , 704
Legouis E.	599
Legrand J.	40
Legrand M.	395
Le Lasseur de Ranzay	401
Lemaire de Belges	60 , 63
Lemaitre J.	435, 462, 571, 623
Lemay P.	1048
Lemercier E.	941
Lemierre	202
Le Mouël E.	459, 651
Lemoyne A.	354, 395, 400 , 405, 420, 652, 1031
Léonard	204
Léonard F.	1010
Le Pays R.	133
Le Petit C.	121
Le Petit de Beauchâteau	133
Lépine Madeleine	205
Le Roy G.	983
Le Tasse	74
Levaillant M.	887
Levy S.	1043
L'Hermite T.	78, 124 , 140
L'Homme L.	1044
Liebrecht H.	1017
Limbosch R.	1011
L'Infortuné	40
Lingendes (J. de)	122
Lochard P.	1045
Lombard J.	536
Longnon H.	78
Lopresti Adèle	1021
Lorée-Privas (M ^{me} F.)	929
Lorrain J.	629
Lorris (G. de)	10, 37
Loumaye M.	1017
Loyson Ch.	231
Lozeau A.	1053
Lyr R.	1017

M

Macedonski A.	1026
Machaut (G. de)	40
Mac-Nab	922
Maeterlinck M.	502
Magny (O. de)	76, 88, 89
Magre A.	814
Magre M.	536, 550, 814
Magué Ch.	313
Mairet	121
Malche A.	1042
Maleville (C. de)	124 , 133
Malfilâtre	197

Malherbe	72, 74, 91, 109 , 121, 180
Mallarmé S.	455, 457 , 486, 652
Mamet E.	1044
Mandin L.	740
Manescau E.	941
Manivet P.	395
Manuel E.	329, 404 , 405
Maraval A.	1043
Marcabru	9, 11, 17, 18
Marguerite V.	271, 419 , 689 , 752
Marie de France	7, 8
Mariéton P.	665
Marigny	134
Marinetti	1021
Markowitsch M.	1025
Marlow G.	997
Marot C.	37, 44, 59, 60, 62 , 74, 158
Marot J.	59
Marrot P.	616
Martial d'Auvergne	56
Marx H.	903
Masson A.	924
Masson P.	599
Massy F.	231
Mathey P.-L.	1042
Mauclerc P.	30
Maupassant (G. de)	242
Mauriac F.	946
Maurras Ch.	599
Max P.	1017
Maynard F.	94, 115 , 120, 752
Mazade F.	676
Maze R.	398
Melley	1042
Melot R.	1017
Ménage	110, 121, 133
Ménard L.	399
Mendès C.	433 , 457
Mendès (M ^{me} C.)	949
Menot	51
Mérat A.	295, 431 , 454 , 535 , 983
Mercereau A.	900
Mercier	120, 404, 597, 700, 720
Merrill S.	405, 422, 508 , 523, 732, 1039
Méry	232
Meschinot J.	56, 63
Meung (J. de)	37 , 44
Meusy V.	923
Michel d'Angers	57
Michel F.	3
Michelet V.-E.	660
Mickiewicz A.	1018
Mikhaël E.	539
Millevoye	67 , 78, 206, 212, 227

Millien A.	562
Milosz O.-W.	826
Milton	95
Mockel A.	453, 457, 493, 508. 540, 966, 985
Molière	164
Molinet J.	40, 56, 60, 63
Moncrif	76
Monneron F.	1029
Monnier M.	75, 329, 354, 1029
Monselet Ch.	382
Montaigne	11, 74
Montéhus	941
Montesquiou (R. de)	560, 633. 690, 752, 772
Montoya G.	936
Montreuil (M. de)	133
Moore G.	1018
Moravia Ch.	1045
Moréas J.	75, 477, 752
Moreau H.	203, 331
Moreau L.	1016
Morhardt M.	1037
Morin P.	1055
Morsier Ed.	295, 1042
Mortier A.	533
Mourey G.	687
Mousseron J.	934
Murat (M ^{me} A.)	876
Murger H.	377, 444, 560
Muselli V.	952
Muset Colin	29
Mussche P.	1017
Musset (A. de)	236, 237, 242, 279, 335
Musurus P.	1019

N

Nadaud G.	546
Nau J.-A.	941
Nayral J.	846
Nazzi L.	825
Navarre (Marg. de)	61
Navarre (Roi de)	11
Nelligan E.	1054
Nerval (G. de)	329
Neufgermain (L. de)	132
Nguyên	1045
Nibor Y.	925
Nigond G.	810
Noailles (C ^{tesse} de)	649, 766, 817
Nodier Ch.	227
Noisay (M. de)	524
Nolhac (P. de)	75, 652
Nolin J.	1048
Noppeney M.	1022, 1039
Normand J.	11, 313, 577, 587, 597, 815

Normandy G.	873
Nothomb P.	1013
Nouët N.	947

O

Ochsé J.	792
Olivaint M.	656
Olivier J.	1029
Olivier P.	121
Oudinet G.	932
Ovide	10

P

Palgen P.	1023
Panard	190
Paquot M.	1017
Paret Th.	1045
Paris G.	47, 51
Parmentier J.	60
Parny	207
Pasquier	94
Passerat J.	76, 78, 88, 89
Paté L.	571
Patix P.	116, 141
Paul-Hubert	798
Paul Madeleine	388, 424
Payen L.	795
Payne John	1018
Paysant A.	567
Péguy Ch.	762
Peire Cardenal	25
Peire Vidal	18, 20, 23
Pellerin J.	945
Perdriel-Vaissières (M ^{me} J.)	727
Périer O.-J.	1017
Périn Cécile	782, 823
Périn Georges	778
Perrault Ch.	158, 169
Petit de Julleville	114
Petit P.	133
Petit-Senn	1042
Pétrarque	59, 71, 73, 75
Peyrefort E.	712
Philippot	143
Piachaud R.-L.	1042
Pibrac	88
Picard Hélène	833
Piérad L.	1012
Pierre d'Auvergne	11, 18
Pindare	75
Pioch G.	763
Piron A.	182
Pisan (Christine de)	37, 44
Plantin Chr.	60
Plessis F.	449
Plessys (M. du)	477, 530

Poinsot M. C.	754
Poirier J.-E.	846
Poisson A.	1048
Polak E.	1014
Pomairois (Ch. de)	295, 404, 570
Ponchon R.	382, 602
Pons de Capduel	10
Ponsard F.	363
Pontus de Tyard	72
Popelin C.	383
Porchat J.-J.	1042
Porché F.	821
Potez H.	424, 599, 678
Pottecher M.	697
Pourrat H.	910
Pradon	175
Prémoré (A. de)	1017
Pressensé (M ^{me} de)	1042
Prévost E.	755
Prist P.	1017
Privas X.	929
Prouvost A.	806
Psichari J.	1019
Pulings G.	1017

Q

Quesnes de Béthune	25, 27
Quillard P.	523
Quinault Ph.	172
Quinet Edg.	281, 318

R

Racan	112, 118, 121, 404
Racine J.	75, 174
Racine L.	182
Raimbaut	18
Ramaekers G.	1000
Rambert E.	1031
Rameau J.	506, 647
Ramuz F.	1042
Randau R.	1043
Rapin N.	76, 88
Rapin (Le P. René)	110
Ratisbonne L.	553
Raynaud E.	453, 512, 523, 690, 752
Reboul J.	112
Reclus Elisée	1045
Regnard	178
Regnier (H. de)	359, 451, 506, 514, 523, 528, 690, 752, 817, 932
Régrier M.	88, 99, 105, 110
Remouchamps V.	1016
Rency G.	1016
Remy Gabrielle	1017
Renan Ary	436, 645

Renouard J.	405
Rességuier (J. de)	239
Retté Ad.	359, 453, 504
Reynold (G. de)	1042
Ribaux Ad.	1038
Ricard (X. de)	445
Richard Cœur de Lion	18, 20, 21
Richard de Fournival	29
Richard de Semilli	29
Richard J.	1039
Richepin J.	237, 603, 616
Rictus Jehan	560, 932
Rieux (L. des)	720
Rimbaud A.	472, 700
Rimestad C.	1017
Riotor L.	686
Ripert E.	877
Riquier G.	25
Rivoire A.	78, 120, 750
Rodenbach G.	279, 420, 487, 960
Roger-Cornaz	1041
Roger d'Andeli	29
Roidot P.	1007
Roinard P.-N.	536, 639
Roland M.	847
Rolland R.	742
Rollinat M.	141, 302, 336, 370, 560, 573, 589, 647, 918
Romains J.	889, 900
Ronchard (L. de)	560
Ronsard	59, 63, 72, 73, 84, 94, 134, 477, 752
Rosemond J.	1045
Rossel V.	1033
Rosset (Sieur de)	329
Rostand E.	50, 571, 705
Rostand (M ^{me} E.)	78, 739, 752
Rotrou P.	121, 154
Roucher	202
Rouget de Lisle	215
Rougier P.	422
Rouquès A.	279, 771
Rousseau J.-B.	180
Rousseau J.-J.	63
Royère J.	734, 792, 941
Ruet N.	1016
Rutebeuf	32, 38, 53
Ryner H.	671

S

Sahel L.	1017
Sahuqué Blanche	664
Saint-Amant	134, 137
Saint Bernard	52
Saint-Gelais (Mellin de)	56, 61, 62, 74, 203
Saint-Gelais (Oct. de)	56

Saint-Georges de Bouhélier	803
Saint-Lambert	86, 202
Saint-Louis (Le P. de)	132
Saint-Pavin	121, 123
Saint-Pol-Roux	498
Sainte-Beuve	56, 60, 75, 100, 110, 125, 156, 197, 319
Salem el Koubi	1043
Salis R.	917
Salmon A.	868
Samain A.	451, 480, 932
Santeul	110
Sarazin	121, 127
Scarron P.	134, 144
Scève M.	71
Scevole de Ste-Marthe	88, 90, 94
Schelandre (J. de)	73
Scheler Aug	44
Schuré Ed.	566
Schwob M.	51
Scudéry (G. de)	121, 133
Scudéry (M ^{lle} de)	121, 133, 158
Sedaine	195
Segard A.	690, 752
Segrais	121, 130
Seguin Hélène	906, 947
Sermaize J.	83
Servais F.	1022
Séverin F.	989
Sévigné (M ^{me} de)	78
Sibilet Th.	71
Signoret E.	737
Silvercrucys R.	1017
Silvestre A.	203, 250, 404, 417, 576
Sommerhausen L.	1017
Sonnenfeld N.	1021
Sottiaux J.	985, 1047
Souchon P.	788
Souguenet L.	650
Soulary J.	365
Soumet A.	228
Souza (R. de)	453, 536, 743, 985
Spaak P.	995
Spieß H.	1041
Spire A.	714
Sprimont (Ch. de)	1017
Staël (M ^{me} de)	236
Stendhal	236
Strivay R.	1017
Stuart Marie	94
Sturdza A.	1025
Suarès A.	51
Sully Prudhomme	112, 153, 237, 315, 367, 388, 407, 416, 453, 487, 557, 570, 571, 600, 917, 961, 1039
Supervielle J.	897

Swarth Hélène	1019
Swinburne	1017
Sylvain G.	1045

T

Tahureau J.	88
Tailhade L.	627
Tailhède (R. de la)	545
Taine H.	370
Tastu (M ^{me})	259, 281
Tavan Ed.	1028
Tellier J.	453, 675
Termier (M ^{me} J.)	913
Teulet E.	941
Thaly D.	1047
Théocrite	81
Theuriet A.	120, 237, 402, 964
Thibaut de Bar	30
Thibaut de Blason	29
Thibaut de Champagne	30
Thieulin	453
Thomas A.	761
Tiercelin L.	447, 964
Tisseur C.	1030
Toulet P.-J.	943
Touny-Léris	862
Toussaint M.	874
Toussaint Ch.	453
Trarieux G.	733
Trimouillat P.	926
Trollet E.	242, 638
Tron E.	1021
Tudesq A.	906
Turgot	453
Turquety Ed.	266

U

Urfé (H. d')	113
--------------	-----

V

Vacaresco Hélène	752, 1025
Vacquerie Aug.	295, 367, 958
Vadé	195
Valabrègue A.	572
Valade L.	431
Valéry P.	736, 983
Valéry-Radot R.	203, 907
Valois (Marg. de)	61
Van Arenbergh E.	102, 959
Van Bever et Léautaud	453, 505
Vandrauwera	1017
Vanderborght	1017
Van der Burght	1017
Vanderpijl F.	827
Van Dooren J.-J.	1013

PQ
1165
D58
1921

Dooren, Jean Jacques van
Anthologie des poètes
français

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
